401 P E N

nité de ramifications, qui ont éesiappé , à ce qu’il dit,  
aux anciens Anatomistes. Le Docteur Whorton les  
croit composés en partie d’tine chair glanduleuse ;  
d’autres les conçoivent entremêlés de diVers nèrfs,ce qui  
leur a fait donner le nom de nerveux. Diemerbroeck  
assure qu’ils ne font autre chose qu’un tissu de vaisseaux  
entrelaeés en forme de filet, en quoi il est du même  
fentiment que Bauhin , Riolan & Veflingius : mais  
leur silbstanCe est fibreuse , spongieuse & caverneuse,  
de même que celle des poumons , & ils reçoivent dans  
leurs interstices le fang & les esprits qui leur viennent  
des vaisseaux qui se distribuent dans leur substance.  
Les recherches que j’ai faites m’apprennent qu’il y a  
beaucoup de rapport entre la structure de cette dernie-  
re, & celle de la rate , & Columbus a fait la même re-  
marque ; les parois des veines ont dans toutes lesdeux  
des grandes ouvertures ou cellules , qu’on apperçoit  
distinctement dans la bulbe de la *verge* d’un chien :  
mais elles font plus petites dans la *verge* de l’homme  
& plus grandes dans la rate , & elles communiquent  
les unes avec les autres. Lors donc que le sang vient à  
s’y arrêter, la *verge* devient également tendue, & lorsi  
que *ses* mufcles fe'contractent, il est forcé de s’avan-  
cer vers le gland.

L’urethre qui est adhérent aux corps caVerneux tout le  
long de la rainure inférieure de leur union , a aussi fon  
corps caverneux: mais la figure de ce dernier est fort  
différente de celle des deux premiers ; car ils font plus  
étroits à leurs extrémités que dans le milieu,au lieu qu’il  
est plus sort & plus large aux deux extrémités, outre  
que son tégument propre n’est pas si épais. On donne  
le nom de bulbe au corps supérieur de l'urethre qui est  
situé entre les jambes Jes premiers, & couvert par le  
mufcle accélérateur de l’urine. Il occupe la partie in-  
férieure de la convexité du canal, & va aboutir au pé-  
rinée. On lloilVredans l’opération de la taille: mais  
en prenant garde de ne point ouvrir les artercs qui  
pénétrent latéralement dans cette partie de la bulbe dü  
côté de l’anus. Il est aussi divisé en dedans en deux  
parties latérales par une cloison, qui a été inconnue  
aux Anatomistes , & qui s’efface après être parVenue à  
fon extrémité. J’imagine que PuEage de cette cloisim  
est de diriger le sang qui reflue dans les deux veines  
dont on a parlé ci-devant. Ce corps caverneux dimi-  
nue en s’approchant de la partie inférieure de l'ure-  
thre : mais à mefure qu’il approche des extrémités des  
deux premiers , il s’épanouit & les couvre,compostant  
ce corps que nous appellons le gland, ou *balanus ,* que  
deGraaf a pris mal-à propos pour une fubstance tout-  
à-fait différente de l'un & de l’autre. Ruyfch a parfai-  
temcnt décrit cette partie dans la *Centurie de ses Ob-  
servations* que nous aVons citée ; les cellules sont beau-  
coup moindres dans le gland : mais elles fiant de même  
grandeur Vers *sa* partie supérieure ou bulbe. Comme  
j’ai déja décrit les mtsscles de cette partie, je me con-  
tenterai de rapporter ici la maniere dont se fait fon  
érection.

Galien & les autres Anatomistes, n’ont eu que des idées  
très-fausses de l’érection de la *verge* pour nlaVoir point  
connu la circulation du fang. Colombus qui ne laisse  
prefque rien à désirer fur cette matiere dans la defcrip-  
tion qu’iI en a donnée, s’est imaginé que l’érection de  
cette partie se fait par le moyen des efprits qu’elle re-  
çoit de fes arteres. Gaspard Bauhin fuppofe que le Eang  
& les esprits affluent en grande quantité dans cette  
partie dans le coït; au moyen de quoi elle s’enfie & fe  
durcit, à l’aide, à ce qu’il croit , d’un sphincter qui  
resserre le cou de la Vessie & les racines des corps ca-  
verneux. De Graaf assigne deux efpeces de Vaisseaux &  
de mufcles pour cet effet ; selVoir, les nerfs, par le  
moyen defquels les esprits animaux coulent dans Ees  
partiés membraneuses & les rendent plus roides & plus  
enflées, & les arteres qui portent le fang nécessaire  
pour distendre les corps caVerneux.

« Je fuis fortement persuadé, dit-il, que le fang est la

*Tome V.,*

P E N 40i

1 «principale cause de l’érection de la *verge, 8c* cela  
«pour deux rations : premierement, parce qu’en in-  
« jectant de Peau dans les corps. caVerneux par les ar-  
a teres dans un cadaVre, elle s’enfle au même point  
« que si le fujet étoit Vlaant : secondement, parce que  
« lorsqu’on coupe la *verge* à un chien dans le tems  
« qu’elle est tendue , on la trouVe entierement rem-  
« plie de simg. »

A quoi l’on peut ajouter que cette partie *se* roidit dans les  
criminels qu’on lasse long-tems pendus , parce que le  
Eang se jette dans cette position Eur les parties inférieu-  
res; elle Ee roidit aussi lorsqu’on souffle dans lesVaif-  
Eeaux Eanguins d’un animal mort, ainsi que j’en ai fait  
l’expérience fur un sistet humain ; car ayant insinué le  
bout d’un soufflet dans la Veine saphene , non-feule-  
ment elle *se* roidit , mais elle me fournit encore le  
moyen d’obferVçr la disposition externe de *ses* valse  
feaux fanguins, surtout des veines, & de découvrir un  
artifice dont la nature fefert dans cette action , lequel  
aVoit échappé aux réflexions des Anatomistes. De  
Grstafne lassant aucune attention à l'tssage des parties  
voisines , attribue l’érection de la *verge* à *ses* feuls muse  
des, s’imaginant qu’au moyen du gonflement de leurs  
ventres, iis cOmpriment non-feulement les corps ca-  
verneux, & chassent le Eang qu’ils contiennent vers le  
gland , mais encore les passages par lesquels il retour-  
ne pour l’ordinaire, ce qu’on ne sauroit aucunement  
admettre dans les corps caverneux de la *verge,* puise  
que les mufcles érecteurs semt si éloignés de leur grande  
veine.

Voici Phypothesie que j’ai fondée fur FobfervatiOn dont  
on a parlé ci-dessus, & comparée avec la structure & la  
situation des parties.

La *verge* s’approche des os pubis lorsque ses muscles  
agissent, au moyen du ligament fuspensoire ; en con-  
séquence de quoi non-feulement le fang est poussé en  
plus grande quantité vers le gland & ses veines disten-  
dues : mais leurs gros troncs qui s’étendent le long du  
dos de *laverge , se* trouvent encore comprimés en pase  
sant sous le ligament tranEverse des os pubis. Il ne fau-  
roit arrÎVer la même choEe aux corps caVerneux de l’u-  
rethre, puisqu’il ne Ee trouVe aucun os dont la posi-  
tion puisse produire silr *ses* Veines un effet pareil à ce-  
lui que les os pubis produisent silr celles de la *verger*c’est pourquoi les mtsscles accélérateurs sont cet office  
en comprimant celles de *sa* bulbe : d’où il arrive lors-  
que l’érection est imparfaite , que le gland ne fe roidit  
pas aVec la même force que la *verge,* & fe relâche plu-  
tôt qu’elle dans d’autres tems : mais lorfque ces muse  
clés agissent, le sang contenu dans la bulbe est pouflé  
Vers le gland,ce qui sait qu’il Ee roidit daVantage : c’est  
ainsi que dans un morceau de boyau qui est rempli  
d’eau ou de Vent, si l’on presse l'une des deux extré-  
mités après aVoir fait une ligature à l’autre, on le voit  
s’enfler plus qu’il ne faifpit auparavant, ainsi que de  
Graaf l'a observé après Cafpard Bauhin. Le sang ren-  
contrant un obstacle qui s’oppose à fon retour, distend  
les corps caVerneux & fait roidir la *verge \* les arteres  
qui étoient flafques auparavant, ayant aussi leurs troncs  
plus distendus Verfent une plus grande quantité de fang  
dans cette partie : mais comme il est abfOlument né-  
cessaire qu’une partie du fang retenu s’éVacue, de peur  
qu’il ne fe caille & ne puisse plus retourner, la nature  
a eu foin d’établir une communication entre les Veines  
du prépuce & celles de la *verge* même, ainsi qu’on a  
remarqué ci dessous, de ne les couVrir que de la peau,  
& de les faire passer par-dessus les os pubis, afin que re-  
prenant une partie du fang , elles fassent place à celui  
que fournissent les arteres , & entretiennent par ce  
moyen la circulation. Je me fouVlens d’aVoir une sois  
otiVert aVec fuccès la Veine de la *verge* dans un priapise  
me opiniâtre que des faignées réitérées n’aVoient pu  
faire cesser, car la partie perdit fur le champ fa roi-

4°3 P E N

deur, ce qui me confirma dans ma conjecture.

L’artifice admirable aVec lequel la nature a disposé les  
veines de la *verge* afin que les unes fioient comprimées  
tandis que les autres ne fioufirent aucune pression, pa-  
roît non seulement dans la *verge* des hommes & dans  
le clitoris des femmes, mais aussi dans tous les ani-  
maux mâles & femelles qu’on a examinés jufqu’ici, &  
mérite fans contredit notre admiration.

PENNA , *plume.* C’est aussi une plante qui croît fur les  
rochers dans la mer, & qui reflemble à l'aile d’un oi-  
feau. Elle est quelquefois entourée d’une matière vise  
queufe qui luit la nuit comme un phosphore. Elle est  
encore appellée *mentula alata,* parce que fon bout d’en-  
bas est fait comme le gland de la Verge.

PENO-ABSOU , est un arbre de l'Amérique dont l'é-  
corce est extremement odorante. Son fruit est gros à  
peu près comme une orange, & contient jufqu’à dix  
noyaux gros comme une amande, dans chacun dcss-  
quels on trouVe une amande dont on tire une huile  
par expression. Ce fruit est un poifon ; mais on assure  
que l’huile guérit les plaies qui ont été faites aVec des  
fleches ou telle autre arme que ce foit lorfqu’on l’ap-  
plique dessus.

PENTADACTYLON, nom de la *Palma Christel***BIANCARD.**

PENTAMOERON, est le nom d’un onguent dont on  
trouVe la description dans Aétius, *Te trabi b. III. Serm.*

**4.** *cap.* 44. Il est composé de storax, de mastic, d’opo-  
balsamum & d’onguent de nard. Paul Eginete le décrit  
encore , *Lib. VII. cap. iq.* flous le nom de *Pentamy-  
ron.*

PENTAMYRON. Voyez *Pentarnoeron,*

PENTANEURON, nom du *Plantago s angustifolia 9major.*

PENTAPHARMACUM , médicament composé de  
cinq ingrédiens. C’étoit aussi le nom d’un aliment fa-  
vori del'Empereur Adrien , comme Elius Spartianus  
ssôus l’apprend, lequel étoit préparé aVec la tétine d’u-  
ne truie, du jambon , une espece de pâte ou de gâteau  
& de la chair de verrat.

♦ :

PENTAPHYLLOIDES, *Argentine,*

Voici fes caracteres.

Cette plante convient en toutes choses avec la quinte-  
feuille , aVec cette différence que les feuilles ne rayon-  
nent point Vers un même centre, mais font disposées  
en forme d’ailes & terminées par une feuille impaire.

Boerhaave compte neuf especes de *pentaphylloides*, fa-  
voir :

i. *Pentaphylloides, palustre, rubrum ,* T. 298. *Qtinque-  
foliumpalustre rubrum ,* C. B. P. 326.

**2.** *Pentaphylloides, majus erectum ,flore luteo , ternis fo-  
liis, Fragariae instar hirsutis ,* M. H. 2. 193. *Fragaria  
pentaphylli fructu* , M. Η. Bælsi

3. *Pentaphylloides , ulmariae fade* , M. H. Blæf. 291.  
*Qsunquefoliumfrugiferum ,* C. B. P. 5 26.

4. *Pentaphylloides, rectum , fruticosum , Eboracense s* M.  
H. 2. 193.

**5.** *Pentaphylloides , argenteum , alatum, seu potentilla ->*Tourn. Inst. 298. Boerh. Ind. A. 41. *Argenelna, poten-  
tilla , anserinas* Offic. *Argenelna ,* Ger. 841. Emac,  
993. Raii Hist. I, 617. *Potentilla,* C. Β. P. 321. Park.  
Theat. 593. *Potentillaseu argenelna,* J. B. 2. 398. *Pen-  
laphylloides, argenelna dicta s* Raii Synop. 3. 256. *Ta-  
naifesauvage.* DaLE.

C’est une plante basse & rampante qui ne monte jamais  
en tige, des nœuds de laquelle fortent des fibres qui  
prennent racine dans la terre, & par le moyen defquel-  
les elle fe multiplie. Les feuilles font composées de  
plusieurs lobes opposés , dont chacun a un pouce de  
long fur un peu moins de six lignes de large; ils font

Ρ E N 404  
dentelés à leurs bords, entremêlés de plusieurs autres  
petites pieces comme dans l’aigremoine , & couVerts  
d’un duvet de couleur d’argent & fort luifant. Les  
fleurs naissent à l’endroit des nœuds fur des pédicules  
fort longs ; elles font composées de cinq feuilles jau-  
nes de même que celles de la quinte feuille. La racine  
est mehue & garnie de plusieurs fibres de couleur brune  
foncée. Elle croît dans les lieux incultes & humides où  
l’eau a croupi pendant tout l’hiver, & elle fleurit au  
mois deMai.

Ses feuilles font feules 'd’usage ; elles fiant estimées astrin-  
gentes & vulnéraires . bonnes pour arrêter toutes fortes  
de flux & dléVacuationscontre nature, pour disseudre  
le flang caillé, &pour soulager ceux qui ont été meur-  
tris par des chûtes. On les emploie extérieurement en  
qualité de cosmétique pour dissiper les taches de rousi-  
feur, le hâle & les dartres farineuses ; elles entrent  
aussi dans les gargarisines astringens. MïLLER , *Bot.  
Of.*

Cette plante est d’un gout d’herbe un peu siilé , mais styp-  
tique: elle rougit beaucoup le papier bleu ; ce qui fait  
conjecturer que la partie acide du fel naturel de la terre  
fe filtrant par la tissure de cette plante , y produit aVec  
la terre une esipece de Tel fort alumineux , uni aVec un  
peu de soufre.

Tous les Auteurs conVÎennent que *F argentine* estastrin-  
gente, Vulnéraire & détersiVe. On la fait infufer dans  
du νΐη pendant une nuit: on la prend à la maniere du  
thé : on l’ordonne dans les tifanes & dans les bouil-  
lons pour le cours dé Ventre, le flux de sang & les hé-  
morrhagies. J en ai Vu des effets merVeilleux pour les  
fleurs blanches, furtout lorsqu’on ajoute *sept* ou huit  
écreVÎsses de riviere à chaque bouillon *argentine.*Elle adoucit l’inflammation des reins & de la Vessie,  
& elle tempere l'ardeur de l'urine. Son eau distilée est  
bonne pour la chassie , pour les ulceres des yeux , pour  
le hâle & pour les rougeurs du visage. T0URNEF0RT,  
*Hist. Ses Plantes.*

L’*argentine* est médiocrement rafraîchissante , mais ex-  
tremement dessiccative & astringente , & par consé-  
quent propre pour le crachement de fiang , pour la diar-  
rhée, & les autres flux de ventre & de matrice. Elleest  
encore un excellent lithontriptique , & d’une utilité  
admirable dans la cure des plaies & des ulceres. 01  
l’emploie extérieurement pour les maux de dents?pour la pourriture des gencives, & pour appaiser les  
maux de tête dans les fievres. On la pile pour cet effet.  
& on l’applique à la plante des piés ou aux poignets.  
Les Angloifies employent sim eau distilée cumme un  
remede pour la gale, les taches de rousseur, le hâle &  
les autres difformités de la peau. Les enfant qui de-  
meurent aux enVÎrons de settle , dans la Province  
d’York, ont coutume de déterrer les racines, qu’ils  
appellent des Mores , & de les manger ; car elles font  
fort douces, & aussi agréables que le panais, ainsique  
me l'a assuré, dit Ray, un Apothicaire qui demeure  
dans ces cantons. J. Agricola a découVert que le fuc  
de cette plante , mêlé avec la poudre du *Colchicrm* cr-  
dinaire, guérit la maladie de l’anus appellée *marisca.*

Castor Durantes ordonne à ceux qui ont la dyssenterie  
d’en mettre dans leurs fouliers, affurart qu’on peut  
guérir par ce moyen non-seulement la dyssenterie, mais  
encore tous les flux contre nature du bas-Ventre , aussi-  
bien que l'écoulement immodéré des regles'& le sai-  
gnement de nez. SIME0NPAUII.

Hartman dit avoir guéri avec cette plante une dyssenterle  
qui avoit éludé toutes les ordonnances des Medecins.  
Ce même remede est le fameux Arcane de Petr. Bo-  
relli, *Cern.I. Obs.* 12.

Les diurétiques font quelquefois falutaires dans les fie-  
vrçs : mais *F anserina* est furtout propre pour cet esset,  
de même que le fel de cette plante,que je regarde com-  
me un spécifique. D. SoaME, d’après *Doseras.* Raï,  
*Hist. Plant.*

*6. Pentaphylloidesysupinum»* J. B. 2. 398. *QelnqueseUo*

4°5 P E N

*frugifero affinis ,* C. B. P. 326. *Fragaria^vesica*, Ger  
7. *Pentaphylloides orientale , erectum s pimpinellaefolio , et*

*facie,* T. Cor. 2 1.

8. *Pentaphylloides'Canadensis,folio agrimoniae*, Saracen.

**9.** *Pentaphylloides , erectum* **, J, B. 2. 398. BOERHAAVE,***Ind. ait. Plant.*

La cinquieme espece est fort estimée , & on lui a donné  
les noms *d’argentilla&c* de *potenti lia,* en considération  
de fes effets. Elle possédé les vertus du quinquina ; car  
si on la pile, & qu’on prenne fon fuc exprimé une heu-  
re avant le paroxysine d’une fievre intermittente , elle  
la guerit a la deuxieme dofe , de même que le quin-  
quina, pourvu que la maladie foit bénigne. On l'ap-  
plique extérieurement dans le cas où la fievre a quel-  
que malignité : elle arrête les hémorrhagies des plaies  
& des ulcères, étant appliquée en forme de cataplas-  
me. Elle est bonne, prise intérieurement, dans toutes  
les maladies qui consistent dans l’ouverture des vaif-  
feaux & dans les évacuations des liquides ; aussi guérit-  
elle la dyssenterie qui est causée par l’excès des fluides.  
Elle est estimée anti-phlogistique; & supposé qu’on ait  
les piés enflammés pour avoir trop marché, il ne faut  
pour être guéri, que l’appliquer fur la partie. Supposé  
que les enfans aient les oreilles obstruées par des fale-  
tés, Une faut que piler les feuilles de cette plante, &  
les appliquer fur la partie avec un peu de cérufe. On  
prépare une conferVe de cette'plante , qui mérite d’ê-  
tre gardée : mais fon eau distilée n’est d’aucun ufage.  
Les semences & la racine fiant astringentes, & bonnes  
par conséquent pour guérir les hémorrhagies & les  
diarrhées. La décoction de cette plante avec les écre-  
visses de rivière, est un excellent remede pour les  
fleurs’blanches; & les semences produisent le même  
effet dans l’écoulement immodéré des règles, &dans  
l’inflammation de la vessie. *Histoire des Plantes attri-  
buée* à *Boerhaave.*

PENTAPHYLLUM, est le nom qu’on donne à plu-  
sieurs especes de *quinquefolium* & de *pentaphylloides.*

**PENTAPHYLLUM PEREGRINUM, nom du***sinapistrum , Lusi-  
tanicum, triphyllum, flore rubeo, siliquis corniculatis.*

PENTAPLEVRUM, nom du *Plantago s angustifolia,  
major.*

PENTHETHON, est le nom d’une emplâtre dont  
Oribase, *Synop. L.* 3. donne la description. Il en est  
parlé dans Aétius & dans Actuarius.

PENTOROBUS, *Pivoine.* AETIUs, *Tetrabib. I. Serm.* 1.

P E P

PEPASMOS , πεπασμὸς, ou PEPANSIS , πόπανσις ,  
*Coction.* Voyez *Coctio.*

PEPASTICA, *Pepasiiques s* médicamens digestifs.  
**BLANCARD.**

PEPITAS DEL PERU, est un fruit du Pérou, au-  
quel on n’attribue aucune vertu.

PEPLIQN, PEPLOS, πέπλιον, πέπλος, étoient des  
médicamens de même efpece & de même qualité, que  
les Anciens prescrivoient en qualité de cathartiques  
pour évacuer la bile & le phlegme. Cela est évident par  
Diofcoride, Russes Ephesius, dans sim fragment des  
cathartiques, & par Actuarius, qui dit aussi, que ces  
remedes, après avoir évacué la bile & le phlegme ,  
chaffent les vents, furtout ceux qui occasionnent la  
mélancolie; & même qu’ils guériffent les tumeurs de  
la rate, de l’utérus & des gros intestins. Hippocrate  
presicnt communément le *peplium* pour purger la bile  
noire, qu’il évacue, à ce que dit Galien, aussi parfai-  
tement que l'hellébore noir, outre qu’il est beaucoup  
plus efficace pour chasser les vents. Hippocrate les pref-  
crit aussi en qualité de purgatifs dans l’érésipele des  
poumons, & au commencement de la confomption.  
Ce même Auteur, dans le fécond des *Epidémiques ,*

Ρ E P 406

prescrit le *peplos* à Scopus qui étoit affligé d’une enflu-  
re de rate, & d’une grande distension des hypocondres,  
& des parties inférieures du bas-ventre,occasionnéepar  
des vents ; & *Lib. de Superfoet,* il le recommande pour  
ramollir l'orifice de l’utérus. *Lepéplos* est prefcrit dans  
le feptieme Livre des *Epidémiques* fous le nom de  
*Méconium,* μηκωνιον, comme un purgatifpour la bile  
& le phlegme, de même que dans le *Lib. de R. V. I. A.*Hippocrate le recommande dans fon Livre *de Mulier.  
Morbis.* fous les noms de *Mecon, Meconium-, 8e Me-  
conis.* Galien, dans son *Exegesis,* ne met aucune diffé-  
rence entre *lopeplium* & ce qu’on appelle *peplis & an-  
drachme* sauvage, qui fiant des noms pris de Diofcori-  
de, *Lib. IV. cap.* 169. Nous trouvons dans le même  
*Exegesis* que le *peplos* est la même chose que ce qu’on  
appelle *chamaesice, papaver spumeum meconiums 8c*Pline dit la même chose, *Lib. XXVII. cap.* 12. Erotien  
dit que *lcpeplos* est une efpece de plante que quelques-  
uns appellent *pepelon 8e* d’autres*fymphytum* , Fœsws.

Hippocrate joint pour l'ordinaire *lcpepliam* àl’hellébore  
noir, maison ignore qu’elle plante c’est. Plusieurs la  
rapportent à l’éfule , & Matthiole assure qu’on trou-  
ve encore aujourd’hui en Italie une espece d’éside  
appellée *pepla* ou *peplo.* Sur ce qu’Hippocrate lui don-  
ne dans quelques endroits le nom de *meconis,* Diof-  
coride l’a appellée *papaver spumeum* : mais les man-  
ques qu’il en donne nous laissent ignorer à quelle *es-  
pece* de pavot on doit donner le nom de *pepelon.* Il y  
en a qui croyent que c’est le *papaver album* d’Hippo-  
crate, parce qu’il le représente comme purgatif ; & ce  
fentiment paroît assez vraissemblable, puisqu’il y a  
une espece *de papaver* appelle *tithymalus,* à ce que dit  
Pline. SCHULTZE , *Hist.Med.*

PEPLIS, nom *duTithymalus, annuus, erectus,folio oblon^  
go, acuminato.*

PEPLUS, nom du *Tithymalus, rotundis foliis, non crena-  
tis.*

PEPLYxMENON, est le nom d’un cerat dont Cesse ,  
*Lib. V. cap,* 18. fait mention.

PEPO, *Courge,*

Est une plante, dont voici les caracteres.

Sa fleur est monopétale, faite en forme de cloche, éva-  
sée & découpée en plusieurs fegmens : quelques-unes  
de ces fleurs font mâles, & d’autres femelles, comme  
dans les concombres & les melons. Les fleurs femelles  
croissent fur le.flammet de l’embryon qui *se* change  
enfuite en fruit oblong, ou rond & charnu , couvert  
d’une écorce rude & raboteufe, avec des nœuds & des  
creux, fouVent divisé en trois parties qui contiennent  
des femences plattes, & comme bordées d’une efpece  
d’anneau, & attachées à un placenta spongieux.

Boerhaave fait mention de quinze especes de *pepo* qui  
n’ont aucune vertu médicinale, si on en excepte la pre-  
miere; qui est :

*Pepo, oblongus*, C. B. P. 311. Raii Hist. 1. 641. Tourn.  
Inst. 11 5. Boerh. Ind. A. 2. 78. *Pepoy Offic.* Park.  
Parad. 526. *Pepo maximus oblongus,* Ger. 773. Emac.  
919. *Courge.*

Cette plante occupe un grand espace de terrein avec ses  
tiges qui font longues-, épaisses, rampantes & armées  
de mains ou tenons. Ses feuilles font grandes, rudes  
& femblables à celles du melon; ses fleurs grandes, de  
la figure & de la couleur du lis jaune ; fion fruit est  
extrêmement gros & renferme une semence large, ap-  
platie, de figure ovale & blanehâtre. On la seme dans  
le fumier, & fon fruit est mûr aux mois de Septembre  
& d’Octobre. On s’en fert rarement en Medecine.

Sa semence est rafraîchissante, de la nature du melon &  
des autres femences froides : on peut en faire des émul-  
sions, MILLER , *Bot. Offic.*

407 P E Q

Les *courges* humectent, rafraîchissent, adoucissent l’acre-  
té des humeurs & appaifent lafoif.

Elles font difficiles à digérer, affoiblissent l'estomac , &  
excitent des vents & des coliques.

Les *courges* donnent beaucoup de phlegme, médiocre-  
ment de fel essentiel, un peu d’huile , & très-peu de  
sel volatil alcali.

Elles conviennent dans les tems chauds aux jeunes gens  
bilieux : mais les persimnes d’un tempérament froid  
& phlegmatique doivent s’en abstenir.

**On** mêle ordinairement les *courges* avec des herbes aro-  
matiques, avec le persil, l'origan, la moutarde, le  
poivre & plusieurs autres matieres acres & volatiles ,  
capables d’aider à l’atténuation du phlegme visqueux  
de ce fruit & de lui donner un gout plus relevé.

On confit encore les *courges* avec du fucre, pour les ren-  
dre plus agréables & plus falutaires. En effet on ra-  
réfieen les faifant bien bouillir, leur fubstance grose  
siere ; & de plus le fucre avec lequel on les mêle, leur  
donne un petit piquant, qui les faitparoître moins fa-  
des & les rend plus aisées à digérer. La *courge* confite  
peut être employée dans les maladies de la poitrine  
pour adoucir les acretés qui s’y rencontrent.

La *courge* contient beaucoup de semences applaties ,  
oblongues, couvertes d’une écorce dure un peu li-  
gnesse, blanchâtre ou grise. Sous cette écorce il se  
trouve une petite amande, douce & affez agréable ,  
qui contient beaucoup d’huile que l'on tire aisément  
par expression, & qui est propre à adoucir la peau&  
à la rendre plus unie. Εεμεηυ, *Traité des Alimen* s.

PEPTICOS , πεπτικὸς, *Digestif,* ou propre à hâter la di-  
gestion. On se l'ert de ce mot eu égard à la digestion  
des alimens, la coction des humeurs, ou la formation  
de la matiere purulente des abfcès.

P E Q

PEQUEA, ou *Peina,* Pifon. I. de Laet. est le nom d’un  
arbre des Indes , qui porte un fruit un peu plus gros  
qu’une orange , dont le fuc est extremement doux &  
agréable. Les Européens l'estiment bon pour les mala-  
dies de la poitrine. RaY , *Hist. Plant.*

**PER**

PERAGU, H. M. est le nom d’un arbrisseau du Mala-  
bar ; fa racine mife influer dans du petit lait aci-  
dulé ou du vin, est bonne dans la lienterie, la coli-  
que & les tranchées ; fa poudre répandue fur les  
pustules les desseche ; le fuc de fes feuilles quand on  
en ufe intérieurement' tue les vers des intestins. RaY  
*Hist. Plana*

PERCA. Offic. Schrod. 5.331. Rondel. de Pifc. 2. 196.  
Mer. Pin. 190. *Perca fluviatilis t* Bellon. de Aquat.  
295. Gefn. de Aquat. 698. Raii Ichth. 291. Ejufd.  
Synop. Pifc. 97. Salv. de Aquat. 296. *Percamajor s*Charlt. de Pifc. 41. Jonsi de Pifc. 47. *Percafluviael-  
lis masosu* Aldrov. de Pifc. 622. *Perca major*, schonef.  
Ichth. 55. *Perche.*

Ce poisson est fort fréquent dans les rivieres. On n’em-  
ploie en Medecine que les os que l'on trouve dans sa  
tête vers l’origine de l’épine du dos, & que l'on ap-  
pelle dans les boutiques *lapides percarum.* Ils ont les  
mêmes vertus que les autres poudres des poissons à  
coquilles, & l’on s’en fert pour dissoudre la pierre &  
nettoyer les reins. On les emploie aussi extérieure-  
ment dans les dentifrices, & pour dessécher les ulce-  
res. SeHROD. DaLE.

**Il** y a deux especes de *perche s* une de riviere & l’autre de  
mer. Celle de mer appellée en Latin *perca marina* est  
d’une couleur rouge, brune, ou noirâtre ; elle est plus  
petite que celle de riviere. On la trouve près des ro-  
chers, où elle fe nourrit de petits poissons. Elle a une

PER 408

chair dure, coriace, visqueufe, difficile à digérer &  
d’tm mauvais gout, fuivant le rapport de Rondelet,  
On ne s’en fert point parmi les alimens, ainsi nous  
n’en parlerons plus. Pour la *perche* de riviere, elle fe  
divife en deux autres eEpeces, en grande & en petite,  
qui Eont toutes les deux excellentes à manger. Elles  
doivent être choisies grasses, bien nourries, d’un âge  
moyen, d’une chair rendre & ferme, & qui ayent été  
prifes dans une eau pure & limpide.

La *perche* nourrit beaucoup, produit un bon fuc, & se  
digere facilement.

On prétend que quand elle est trop grasse & trop vieille,  
elle est d’un mauvais goût & difficile à digérer. On dit  
aussi la même chofe de celle qui habite les marais &  
les lieux bourbeux & fangeux.

Aufone met la *perche* au nombre des poissons d’un gout  
exquis. On peut dire en général qu’elle contient peu  
d’humeurs grossières, & qu’elle produit beaucoup de  
bons effets & peu de mauvais : la raifon en est qu’elle  
habite ordinairement, & même plus volontiers dans  
les eaux pures, limpides & qui coulent avec rapidité,  
que dans celles qui font bourbetsses & qui coulent len-  
tement. De plus elle vit de bons alimens, & elle s’agite  
fortement, ce qui contribue encore à rendre «fa chair  
plus délicate & plus falutaire. Elle nourrit beaucoup &  
fournit un bon aliment parce qu’elle contient beaucoup  
de parties balfamiques & des silcs fort épurés. Elle **fe**digere encore facilement quand elle est dans un âge  
moyen, parce qu’alors fa chair est d’une consistance  
médiocre. Quand au contraire elle est trop jeune ou  
trop vieille, fa chair est molle & visqueufe, ou bien  
dure& coriace. LemeRY, *Traité des Alimens.*

PERCEPÎER, *Perce-pierre.*

C’est une plante dont voici les caracteres.

Le calyce est divisé en quatre parties ; les fleurs sortent  
des asselles des feuilles, & les femences sont enfer-  
mécs séparément dans des capsides formées par le ca-  
lyce.

Boerhaave ne fait mention que d’une efpece de *perce-  
pierre,* qui est,

*Percepier Anglorum, quibusaam*, J. B. 3. 74. Boerh. Ind.  
A. 2.93. *Percepier s Offic. Percepier Anglorum*, Ger.  
Emac. 1594 Raii Hist. 1. 209. Synop. 67. *Polygonum  
Selinoides,* Parla 448. *Chaerophyllo nonnihil similis*, C.  
B. P. 152. *Alchimilla montana minima ,* Tourn. Inst.  
508.

C’est une petite plante baffe, ordinairement rampante ,'  
qui pousse beaucoup de tiges à la hauteur de la main,  
rondes, velues & revétues de petites feuilles disposées  
alternativement à l’endroit des nœuds, un peu velues,  
étroites vers leurs queues, mais plus larges vers leurs  
extrémités & découpées en trois parties. Il fort de leurs  
aisselles de petites fleurs à étamines disposées,en grap-  
pes, à cinq pétales, auxquelles fuccedent de petites se-  
mences rondes. La racine est fibreufe. Cette plante  
croît dans les lieux arides, dans les terres en friche &  
parmi le blé.

La *perce-pierre* n’est point une plante officinale, & les  
Médecins l'ordonnent rarement. Mais le menu peuple  
qui la croit propre à brifer la pierre & la gravelle & à  
provoquer l’urine, l’emploie en poudre ou en décoc-  
tion dans du vin blanc. MILLER, *Bot. Offe*

Elle passe pour exciter l'urine & pour brifer le calcul. **On**la mange crue ou bien on la confit dans du vinaigre ou  
de la fiaumure. L’eau distilée de cette plante est *très-*salutaire. RaY, *Hist. Plant.*

PERCEPIOLUM , remede éprouvé pour une maladie.  
DoRNÆUs, *Dict. Paracelse*

409 PER

PERDETUM , dans Paracelse est la racine de cher-  
vis.

PERDICIUM , nom de la pariétaire,  
PERDITIO, signifie quelquefois avortement.

PERDIX, Offic. Schrod. 5. 323. *Perdix cinerea ,* Aldr.  
Ornith. 2. 140. Jonsi de Avib. 46. Charlt. Exer. 83.  
Will. Ornith. 118. Raii Ornith. 166. Ejufd. Synop. A.  
57. *Perdix minor fulva*Bellon. des Oife. *Perdrix  
grisa*

Les parties de cet oifeau destinées aux ufages de la Mé-  
decine font *sa* chair, sia moelle, son sang, ison foie,  
fon fiel & fies plumes. Sa chair augmente la femence &  
le lait, & excite à l’amour. Sa moelle & son cerveau  
pris dans quelque liqueur convenable , passent pour  
guérir la jaunisse. Quelques Auteurs vantent extreme-  
ment sim fiel dans les maladies des yeux. Son fang fiert  
pour les ulceres de ces mêmes parties & pour les cata-  
ractes. Son foie séché au feu & réduit en poudre guérit  
l’épilepsie & passe pour très-efficace contre les fievres  
lorfquson le donne dans de l’eau de mille - feuille.  
**CRATO,**

Ses plumes font bonnes pour les vapeurs des femmes  
lorfqu’on leur en fait fentir la fumée ou l'odeur , pour  
appaifer & dissiper la colique & plusieurs autres mala-  
dies de cette efpece. **SCHRODER.** DaLE,

Il y a plusieurs efpeces de *perdrix,* qui doivent être tou-  
tes choisies jeunes , tendres, bien nourries & d’un fu-  
met agréable. Quand *ia perdrix* est vieille, sia chair est  
dure, coriace, difficile à digérer & peu agréable au  
gout.

Les *perdrix* contiennent dans toutes leurs parties beau-  
coup d’huile & de fel volatil.

Elles conviennent dans les tems froids à toute forte d’âge  
& de tempérament, mais particulierement aux per-  
sonnes convalescentes & à celles qui sirnt d’un tempé-  
rament froid & phlegmatique.

La *perdrix* a une chair ferme & peu remplie d’humidités  
visqueuses & étrangères. C’est pour cela qu’elle est  
d’un gout fort agréable, qu’elle est propre dans les  
diarrhées, & qu’elle convient aux pituiteux & aux  
phlegmatiques. Cette même chair excite la femence,  
fortifie, restaure, nourrit beaucoup & est très-falutai-  
re aux perfonnes convalescentes, non-seulement par-  
ce qu’elle contient beaucoup de parties huileuses &  
balfamiques propres à s’attacher aux parties solides &  
à les rétablir, mais eneore par le secours de Ees sels  
volatils qui entretiennent les liqueurs dans une juste  
fluidité , & qui augmentent la quantité des esprits.

La *perdrix* ne doit point être mangée aussi-tôt qu’elle a  
été tuée , mais on doit la laisser reposer quelques jours  
à l’air; car de cette maniere *sa* chair devient plus ten-  
dre& plus friable par une petite fermentation qui s’y  
est excitée. LEMERY, *Traité des Alimens.*

rv

PERDIx, Schw. A. 327. Gefn. de Avib. 606. *Perdix Tu-  
fa,* Mer. Pin. 173. Charlt. Exer. 83. Jonf. de Avib.  
46. Aldrov. Ornith. 2. 139. Will. Ornith. 119. Raii  
Ornith. 176. Ejufd. Synop. A. 57. *Perdix major rusa ,*Bellon. des Oif. 256. *Perdrix rouge.*

Elle a les mêmes vertus que la précédente.

Il y a une autre espece de *perdrix* appellée

**PERDIX** ALBA OU EAGOPUS , *Perdrix blanche.* C’est un  
oiEeau dont les piés sirnt velus & ressemblansà ceux du  
lievre : il y en a de deux especes; une de la grandeur  
d’un pigeon, couverte de plumes blanches comme de  
la neige , excepté celles du cou qui fiant marquées de  
quelques taches noires. Son bec & *ses* piés sirnt noirâ-  
tres.

L’autre est faite comme une caille, mais elle est plus  
grosse, couverte de plumes, les unes blanches & les au-  
tres d’un jaune de fastam

PER 410

L’une & l’autre espece habitent sur les Alpes & les Py-  
renées; elles *se* délectent dans la neige ; elles Eont ex-  
cellentes à manger; elles contiennent beaucoup deEel  
volatil & d’huile; elles fiant restaurantes & fortifian-  
tes. LEMERY, *des Drogues.*

**PERDIx MARINA,** c’est la sole. Voyez *Solea.*

PERDONIUM, vin mixtionné avec des plantes.

DgRNÆUs, *Dict. Paracelse*

PERELLE. La *perelle* est une terre seche en petites  
écailles gristes , qu’on nous apporte de Saint Flour en  
Auvergne. On la retire de dessus les rochers où elle a  
été formée d’une terre en poudre que les vents y ont  
portée, & qui ayant été humectée par la pluie & dessé-  
chée ou comme calcinée par la chaleur du foleil, se  
durcit en petites écailles comme nous le voyons.

Il faut la choisir bien feche & bien nette. Elle entre dans '  
la composition del'orseille. LsiMERY, *des Drogues.*

PERESKIA.

Voici *ses* caracteres.

Sa fleur est en forme de rofe & composée de plusieurs  
feuilles disposées en rond. Son calyce fe change en un  
fruit mou, charnu, de figure fphérique & environné  
de feuilles, dans le milieu duquel on trouve une gran-  
de quantité de femences plates , arrondies & enfer-  
mées dans un mucilage.

Miller ne compte qu’une espece de *pereskia s* savoir,

*Pereskia aculeata s flore albo, fruelu flavescente,* Plum.  
Nov. Gen.

Cette plante croît dans quelques Provinces des Indes ES-  
pagnoles, d’où elle a été tranfportée dans quelques  
Colonies Angloifes, où elle est appellée*goosberry s &*par les Hollandois *blad-apple.* MILLER , *Dictionnaire ,  
Vol. II.*

PERETERION, c’est la partie du trépan qui fert à  
percer. «

PERFOLIATA, *Perceoscuille.*

Boerhaave compte trois especes *de perfoliata,* qui font;

1. *Perfoliata^ vulgatissima, sivearvensis,* C. B. P. 277.  
Boerh. Ind. A. 72. *Perfoliata,* Offic. *Perfoliata vulga-  
ris,* Ger. 430. Emac. 556. Raii Hisse re 470. Parla  
Theat. 580. *Perfoliatasimpliciter dicta, vulgaris, an-  
nuact.* B. 3. 198. *Bupleurumperfoliatumrotundifolium  
annuum* ; Tourn. Inst. 310. Raii Synop. 3. 221. *Per-  
ce-feuille.*

La racine de la *perce-feuille* est petite , ligneufe, pleine  
de fibres, & pousse des tiges lisses & souvent rougeâ-  
tres. Les feuilles font de couleur verte bleuâtre, de fi-  
gure ovale, lisses, sims dentelures & remplies de nerfs  
qui aboutissent obliquement du centre à la circonsé-  
rence. Elles sont traversées par leur tige, qui se divise  
vers le sommet en plusieurs branches, dont les extrémi-  
tés portent de petites ombelles composées de cinq  
fleurs jaunes, sous chacune desquelles sont autant de  
feuilles, dont les trois de dehors font les plus larges.  
Lorfque ces fleurs sont passées, il leur succède deux se-  
mences oblongues & cannelées. Cette plante Croît par-  
mi le blé, & fleurit aux mois de Juin & de Juillet. Elle  
est toute d’ssàge.

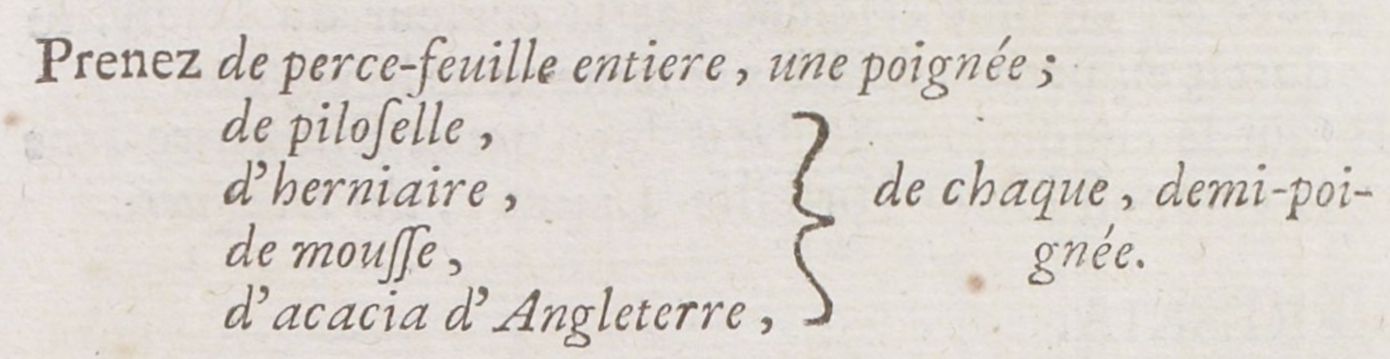
La *perce-feuille* est estimée vulnéraire & bonne pour les  
plaies récentes, pour les meurtrissures, les descentes,  
les contusions & les ulceres invétérés, soit qu’on la  
donne en poudre ou en décoction. MILLER , *Bot. Osse*

On met la *perce-fouille* au nombre des plantes consolidan-

4ΐι PER

tes & glutinatives. On donne fa décoction dans du vin,  
ou la poudre des feuilles pour la cure des affections in-  
ternes, telles que les ruptures ou les meurtrissures cau-  
sées par des chutes. Elle est fort estimée pour les her-  
nies, furtout pour celles des enfans, & particuliere-  
ment, fuivant Schroder, pour les hernies ombilicales,  
foit qu’on la prenne intérieurement ou qu’on l’appli-  
que après l’avoir pilée, en forme de cataplafme avec  
du vin & de la fleur de farine. Etant employée de la  
même maniere elle résout les tumeurs scrophuleuses.  
Schwenckfield assure qu’elle est d’une efficacité singu-  
liere dans les fractures, les hernies & l’érésipele.

La composition fuivante, dit Simon Pauli, est un reme-  
de admirable pour l’exomphale ou hernie ombilicale.



Faites-les bouillir dans une quantité fuffifante de vin &  
appliquez-les fur la partie affectée. RaY , *Hist.  
Plant.*

*z. Persectata, annua, longioribus foliis*, J. B, 3. 198. M.  
H. 3. 290. *Bupseurum perfoelatum, longifolium , an-  
nutum,* T. 310.

3. *Perfoelata, montana, latifolia* , C.B.P. 277. *Bupleu-  
rum montanam latifolium*, T. 310. **BOERHAAVE,***Ind. ait. Piant. Vol. I.*

PERFORANS MANUS. Le *Perforant* , communé-  
ment le *profond* ; est le nom que l’on donne à un des  
mufcles des doigts.

C’est un mufcle, qui en général est à peu-près semblable  
au sublime, & dont la situation est presque la même ,  
excepté qu’il est placé plus profondément, & couvert  
du fublime. Il est composé de quatre mufcles qui  
d’abord paroissent ne faire qu’une masse , & qui fe ter-  
minent de même par quatre tendons.

La portion charnue du premier, qui est le plus considé-  
rable de tous,& celle du fécond , sont attachées en-  
haut aux parties supérieures , juEques vers les moyen-  
nes de l’os du coude & du ligament interoffeux. La  
portion charnue du troisieme tient au tendon du musi-  
cle cubital par une esipece d’aponévrosie commune ;  
& celle du quatrième est attachée le long de l’os du  
coude.

Les quatre tendons ont siouvent plusieurs petits tendons  
collatéraux ; quelquefois au nombre de cinq, qui s’u-  
nissent avec les principaux tendons voisins, en passimt  
par le gros ligament annulaire du carpe. Ils en font  
néantmoins séparés par des brides fines, comme par  
autant d’anneaux particuliers. Ces quatre tendons  
ainsi fortifiés s’écartent enfuite & parcourent la pau-  
me de la main dans des gaines membraneuses parti-  
culieres, comme les tendons du sublime, dont ils Eont  
couverts, & passent avec eux par les gaines ligamen-  
teuses des premieres phalanges. Ils traversent enfin les  
fentes tendineufies du sclblime, *se* glissent par la gaine  
ligamenteuse des secondes phalanges , & s’attachent  
à la face plate ou interne des troisiemes près de leurs  
bafes,

La gaine ligamenteuse de la seconde phalange, paroît  
quelquefois moins forte vers la bafe que vers la tête.

Ce musdeffiéchit particulierement les troisiemes phalan-  
ges auxquelles il est attaché. Il peut encore par le mê-  
me mouvement fléchir les fécondes & les premieres.  
Au reste , on peut lui appliquer ce que je viens de dire  
du perforé ou fublime, par rapport à ces cloisons ten-  
dinenses ; & à l’égard de sim action, tantôt commune  
aux quatre muscles subalternes , tantôt particulière à  
un, ou deux, ou trois de ces musicles.

On peut aussi le regarder comme auxiliaire du cubital in-

PER 412

terne & du radial interne, dans les grands efforts de ces  
deuxmusdes que l'on peut de même regarder récipro-  
quement comme auxiliaires du perforé & du *perfo-  
rant.*

Ce tendon passe par quatre différens ligamens annulaires,  
comme par autant de poulies de renvoi ; car après avoir  
accompagné le tendon du perforé ou fublime par le  
gros ligament du carpe , par les fourches de l’aponé-  
vrofe palmaire, & par la gaine ligamenteufe de la pre-  
miere phalange , & après avoir traversé la fente tendi-  
neufe du fublime , il quitte ce tendon & poursuit sa  
route par la gaine ligamenteuse de la seconde phalan-  
ge , pour s’attacher à la.face plate de la troisieme pha-  
lange.

Dans fon passage par la fente du tendon de l’autre muf-  
cle, il n’est exposé à aucune pression, même dans les  
plus violens efforts de ce mufcle. Les contours réci-  
proques des deux branches plates, ou portions laté-  
rales de la fente , & leur attache croifée à plat fur la  
troisieme phalange, font qu’après même avoir coupé  
& entierement ôté le tendon *du perforant,* les deux  
petites gouttières dont j’ai parlé dans sa description,  
ne peuvent s’affaisser, ni les portions latérales de la  
fente, s’approcher. Et plus on tire alors ce tendon  
fendu , plus on trouve cette fente , faire exactement  
comme un canal très-folide, qui seroit obliquement  
coupé par les deux bouts.

Sans cette conformation si artistement faite, Je tendon du  
fublime auroit été continuellement exposé à être pin-  
cé & meurtri dans les grands efforts , par les portions  
latérales d’une fente ordinaire ; & fans le passage à  
travers l’épaisseur du tendon perforé , le tendonpcrso-  
*rant* n’auroit pas pû être attaché fur le milieu de la fa-  
ce plate de la troisieme phalange , mais vers l’un des  
deux bords de cette face.

L’attache même de ces deux tendons aux phalanges, ren-  
ferme un artifice particulier. Elle est dans l’une &  
dans l’autre de ces tendons en angle , de forte que la  
largeur de leur extrémité n’est pas attachée dans une  
ligne directement transversale par rapport à la pha-  
lange : mais les côtés de la largeur font angle avec le  
milieu de cette même largeur.

*Le perforant du pié s* ou *long fléchisseur commun  
des orteils.*

C’est un musicle long , charnu en haut & tendineux em-  
bas, situé siurle derriere de la jambe , entre le tibia &  
le long fléchiffeur du pouce, couvert par le soléaire,  
& couvrant le jambier postérieur. Il est attaché en-  
haut par des fibres charnues à plus du tiers mitoyen  
de la face postérieure du tibia , près de fon angle ex-  
terne , au-deffous de l’attache du foléaire, & à une *es-  
pece* de ligament qui defcend du milieu du tibia. Il se  
termine embas par un tendon qui passe derriere la mal-  
saéole interne, à côté du tendon du jambier postérieur,  
comme derriere ce mufcle, dans un ligament annu-  
laire à part.

De-là le tendon va sous la plante du pié, en communi-  
quant par un détachement avec le tendon du grand flé-  
chisseur du pouce ou gros orteil. Il l.e divil.e là en qua-  
tre tendons plus petits & plats , qui vont aux troisiè-  
mes phalanges des quatre orteils après le pouce, à peu-  
près comme ceux du profond ou perçant de la main.

Ces quatre tendons ont encore cela de commun avec  
ceux de la main , qu’ils fervent d’attaches aux misscles  
lumbricaux:’rnais ils ont cela de particulier, qu’avant  
leur séparation , leur faifceau est latéralement attaché  
à un corps charnu auxiliaire , que j’appelle mufde ac-  
cessoire du long extenseur.

Le perforé , ou court fléchisseur commun des orteils, fert  
à fléchir les fécondes phalanges & le *perforant ,* ou  
long fléchisseur commun , à fléchir les troisiemes.  
Les ufages de ces deux musicles sont par rapport aux  
orteils à peu-près les mêmes, que ceux du perforé &  
du *perforant* des doigts de la main. WtusLOw.

4T3 PER

PERFORATA , nom de *Yhypericum ,* ou *rnilleper-  
fiels.*

PERFORATIO , signifie quelquefois la même chofe  
que *sépon.*

PERFORATUS MUSCULUS, *lu perforé,* commu-  
nément le *sublime.*

C’est un mufcle d’un volume considérable , situé le long  
de la partie interne de l’avant-bras , charnu pour la  
plus grande partie Vers le pli du bras, & terminé Vers  
le poignet par quatre extrémités séparées , & par au-  
tant de tendons longs & grêles. Ôn lui a donné le  
nom de fublime , parce qu’il est comme à la furface  
de l’aVant bras , & celui de *perforatus* en latin , parce  
que fon tendon a une fente particuliere Vers fon ex-  
trémité.

Il est composé pour l’ordinaire de quatre mufcles fort  
unis enfemble parleurs portions charnues, qui ne re-  
préfentent qu’un gros corps de mufcles, 11 est attaché  
en-haut à la partie supérieure interne de l'os du coude,  
à celle du rayon ( cet os étant considéré comme posé  
dans fon attitude naturelle) & à celle du ligament in-  
terosseux. Ensiuite un peu après le milieu de l’aVant-  
bras , le gros corps charnu *se* sépare distinctement en  
quatre mufcles, lesquels sijr le dernier quart de l’aVant  
bras *se* terminent par quatre tendons plats & plus ou  
moins menus.

Ces quatre tendons s’amassent dans une espece Me gaine  
membraneufe & mucilagineuse commune, qui fournit  
à chaque tendon encore une gaine particuliere plus fi-  
ne. Les tendons slavancent enfiemble Vers le poignet,  
& passent par le gros ligament annulaire transVersid  
qui les cotlVre.

Au-delà de ce ligament ils s’éeartentde ncuveau dans la  
paume de la main , sans quitter leurs gaines particu-  
lieres , & Vont entre ΙἈροηένΓοΕε palmaire & le mé  
tacarpe , en s’écartant de plus en plus Vers les quatre  
doigts. Quelquefois on ne voit que trois tendons ,  
dont un fe fend en deux en allant à la main. Quel-  
quefois ces tendons communiquent par une espece  
de détachement avec ceux du profond ou perforant.

Chacun de ces tendons étant parvenu à la tête de l’os du  
métacarpe , traverfe une des quatre arcades ou brides  
formées par les fourches de l’aponévrofe palmaire &  
les Cloifons particulieres du grand ligament tranEVer-  
fal 3e la paume de la main. Le tendon passe après  
au-delà de la tête de l’os du métacarpe , & au-delà de  
la base de la premiere phalange; il enfile enfiuite la  
gaine ligamenteuse de la saee plate ou interne de la  
phalange , s’attache à la face plate de la fccon-  
de phalange près de fa bafe , toujours vétüde fa gaine  
membraneufe. La gaine ligamenteuse paroît plus for-  
te vers la baEe de la phalange que vers la tête.

En passant par la face interne de la premiere phalange ,  
le tendon est percé par une fente longuette qui donne  
passage à un tendon du mufcle profond ou perforant.  
C’est ce qui fait appeller l'un de ces mufcles le *per-  
foré* & l'autre le perforant.

Cette fente ou ouVerture est d’un artifice très--particu-  
lier. Le tendon est d’abord fendu en deux bandelettes  
plates. Chacune de ces deux bandelettes est contour-  
née vers la face de la phalange comme en pas de Vis ;  
de forte que leurs bords Voisins deVÎennent opposés,  
& les bords qui étoient opposiés s’unissent en achevant  
l’extrémité du tendon. Par le contour réciproque de  
ces deux bandelettes, la fente paroît former deux pe-  
tites gouttières obliques, qui embrassent à contre-sens  
le tendon du profond ou perforant , de maniere que  
ce tendon est couVert par l’une des gouttieres, & en  
couVre l’autre.

Ce n’est pas tout : les deux bandelettes après avoir fait  
cette double gouttiere par leur conteur réciproque, ne  
s’unissent pas simplement en s’approchant l'une de l’au-  
tre par leurs extrémités. Chaque bandelette est encore  
dÎVssée au bout de la fente en deux plus petites & plus  
courtes; de forte qu’il en résulte quatre bandelettes  
fort étroites. De ces quatre les deux plus proches se

PER

eroifent & fe joignent aux deux autres éloignées ; &  
ainsi les quatre étroites en forment derechefdeux plus  
larges, qui s’unifient par leurs bords & s’attachent en-  
fuite à l’os un peu séparément.

Ccmusdefert à fléchir les secondes phalanges de chacun  
des quatre doigts après le pouce. Les misscles particu-  
tiers dont il est composé peuvent agir séparément par  
l’attache de leurs tendons à ces phalanges. L’union de  
leurs corps charnus par des cloisims tendineuses mi-  
toyennes, peut aVoir plusieurs usiiges. Le principal est,  
que ces cloisions par leur largeur & leur peu d’épaisseur  
donnent dans un petit esipace attache à plusieurs fibres  
charnues , & tiennent lieu de quatre gros tendons *sé-  
parés* , qui a.uroient occupé plus d’efpace. Par cette  
union les quatre mtsscles font plus difposés à agir con-  
jointement que séparément.

Non-seulement ils serVent à fléchir les secondes phalan-  
ges silr les premieres.mais aussi ces premieres phalanges  
fur les os du métacarpe; & encore à mouVoir tout le  
reste de la main , c’est-à-dire, le métacarpe & le carpe  
dans ce même sens sim l’aVant - bras. Et pour mieux  
comprendre la mécanique & la force de çes mufcles  
dansleur action , force très-grande & très - nécessaire  
dans certains cas, il faut appliquer ici ce que j’ai dit à  
l'occasion du mufde de l'omoplate, qu’en difantqu’urt  
mufcle peut mouvoir un os cn certain sens ; j’entends  
aussi qu’il peut aVec la même force tenir cet osimmo-  
bile contre tout ce qui tend à le mouVoir dans un fens  
contraire, & maintenir la même immobilité danscha-  
que attitude possible.

Les exemples fuÎVans suffiront par rapport à ces mufcles.

C’est par le moyen des doigts fléchis qu’on souleVe des  
fardeaux immenfes , que les Matelots tirent de grose  
fes rames, que les Imprimeurs tournent la Vis de leur  
Presse, que ceux qui grimpent soutiennent tout le poids  
de leur corps,/lors même qu’il est chargé d’un fardeau  
accessoire. C’est par le moyen des doigts fléchis qu’otl  
déchire, qu’on arrache, qu’on *écrase , 8ec. ce* qui ne  
peut être déchiré, arraché, écrasé, &c. que par des  
forces extraordinaires.

La force des mufcles dépend de la multitude ou plurali-  
*té* de leurs fibres charnues , & la grandeur ou étendue  
de leurs mouVemens de la longueur de ces fibres ; de  
forte que dans les muEcles où la force est plus néces-  
saire que l'étendue ou l’efpace de leur mouVement,  
les fibres fe trouyent multipliées à proportion, & dans  
ceux auxquels un mouVement atnple est plus nécessaire  
qu’une force considérable; ces fibres font longues à pro-  
portion.

Les deux dispositions *se* rencontrent dans ce missile , je  
Veux dire, la multitude des fibres pour la force mou-  
Vante , & la longueur de ces fibres pour l'cfpace de  
leur mouVement. Les différentes cloisims tendineufes  
de ce mufcle EerVent d’attaches au grand nombre de  
fibres motrices dont ce misscle est composé , propor-  
tionnément à la force nécessaire dans les occasions que  
je Viens de citer.

La feconde disposition qui regarde l’espace ou l'étendue  
du mouVement, est aussi quelquefois très - nécessaire  
dans ce même mufcle; par exemple, quand on fléchit  
les doigts en même-tems qu’on fléchit le métacarpe, &  
le carpe flur l'os de llaVant-bras. C’est dans ce cas-là  
que EerVent principalement certains paquets de fibres  
qui paroissent plus longues que les autres.

L’tssage particulier du tendon fendu de ce mtsscle fera  
mieux compris en le comparant avec celui du mufcle  
perforant de la main.

*Le perforé du piés* ou *le court fléchisseur des orteils i*

C’est le plus inférieur de tous les muscles communs des  
orteils , placé immédiatement au-dessus, & le long de  
l’aponéVrofe plantaire dont il imite un peu la figure.  
On Voit par-là qu’il est mal-à-propos nommé sublime.

415 PER

Ce musde est attaché par des fibres charnues à la partie  
antérieure inférieure de la groffe tubérosité du calca-  
neum, & le long de la partie voisine de la face supé-  
rieure de l’aponévrose plantaire.

De-là il se porte en devant, & *se* divsse en quatre petits  
y corps, qui *fe* terminent par autant de petits tendons.

Ces tendons se fendent à leurs extrémités de la même  
maniere que ceux du fublime ou perforant de la main,  
& s’attachent de même aux fecondes phalanges des  
quatre orteils après le pouce, mais plus vers leurs côtés  
internes. WïNsLow.

On a parlé des usages de ce mufcle à l’article *Perforans  
pedis.*

PERFRICTIO,*froid* ou *frisson extreme.*

PERIAMMA ou PERIAPTON, de^pistaTio, lier ou  
attacher autour, *amulete.*

PERIBLEPSIS, περίβλεψις , de περιβλέπω , regarder de  
tous côtés , ou autour. C’est cette esipece de regard  
effaré, & d’instabilité des yeux qu’on remarque dans  
ceux qui sont dans le délire.

PERIBOLE, περιβολὴ, deπεριβάλλω, environner. Hip-  
pocrate, *de Decenti habitu,* emploie ce mot pour signi-  
fier l’habillement, la parure , l'ajustement d’une per  
fonne. Il signifie dans d’autres endroits un tranfiport  
des humeurs ou de la matiere morbifique siur la surface  
du corps. Lors, par exemple, qu’une maladie estap-  
paifée au moyen d’une éruption copieufe de pustules,  
c’est une *péribole,* ou un transport de la matiere mor-  
bifique des parties internes fur la furface du corps.

PERICARD1UM, *Péricarde.* Voy. Cor.

PERICARP1UM, περικάρπιον, de περὶ, autour , & καρ-  
πὸς, fruit. On appelle ainsi tout ce qui environne le  
fruit des végétaux , foit membrane, colle, ou pulpe.  
Quelques-uns bornent la signification de ce mot à la  
chair molle & humide qui enveloppe la semence dans  
les.pommes, les poires & les pêches. Mais,

PERICaRPIUM , de περὶ, autour, & καρπὸς, le poignet, si-  
gnifie un topique qu’on applique au poignet.

PÉRICHAREIA, περιχάρεια, excès de joie, qui a quel-  
quefois caufé une mort subite..

PERICHRISIS, *linirnena*

PERICLASIS , de περὶ, autour , & κλάω, rompre;frac-  
ture compliquée dans laquelle l’os est à découvert.

PERICLYMENUM.

Voici ses caracteres.

Cette plante reffemble au chevre-feuille. Sa fleur est mo-  
nopétale, faite à peu près comme un tuyau dont le  
fommet est divisé en plusieurs fegmensprefque égaux.  
L’ovaire est orné d’une couronne dentelée & fe chan-  
ge en une baie charnue, remplie de femenccs plates &  
arrondies.

Boerhaave ne compte qu’une seule espece de *Periclyme-  
num s* favoir,

*Periclymenum, persoli aturn, Virgini anum, scmper virens,  
etflorens*, H. L. 484. 485. J. & Desim. BoERhaavE,  
*Index ali. Plant.*

On ne lui attribue aucune vertu médicinale.

**PERICLYMENUM** est aussi le nom de plusieurs especes de  
*Caprisolium.* Voyez ce dernier mot.

PERICNEMIA, de περὶ, autour, & κνημη , le tibia ou  
la jambe. Les parties qui environnent le tibia.

PERICRANIUM , Ηερικράνιον , *péricrane ;* c’est ainsi  
qu’on appelle la membrane qui couvre le crane. Voyez  
*Caput.*

PERIDROMOS, la circonférence externe des che-  
veux.

PER. 416

PERIESTECOS, περιεστηκω'ς, den8pisanso'i, environner,  
ou garantir ; est une épithete qu’on donne aux mala-  
dies, aux signes ou aux fymptomes , pour signifier  
qu’ils font falutaires & qu’ils présagent la guérision du  
malade.

PERIGRAPHE , περιγραφή, description ou délinéation  
qui manque d’exactitude. Ce mot paroît signifier dans  
Hippocrate , *de Decenti habitu,* une marque caractéri-  
stique. Vestale appelle *Périgraphae* certaines impressions  
qu’on obsierve dans le mufcle droit du bas-ventre.

PERIN, πηρίν, *un testicule.* Quelques-uns veulent que  
ce soit le périnée, & d’autres l’anus.

PERINÆUM , *Périnée.* On appelle ainsi l’espace corn-  
pris entre l’anus & les parties de la génération. Il est  
divisé en deux parties latérales & égales par une ligne  
apparente , qui est plus longue dans les hommes que  
dans les femmes. Cette partie est sujette à se déchirer  
dans les accouchemens laborieux. Voyez *Obstetricatio.*On pratique une opération star cette partie à laquelle  
on donne le nom de *Ponction au périnée.* Voyez *Isa  
churia.*

Mais les principales maladies auxquelles cette partie est  
sujette sirnt les assises & les fistules.

*De la fistule au périnée.*

H arrive quelquefois après l’opération de la taille, oti  
après une ponction au *périnée* ou à la vessie , ou enfuite  
d’un abfcès qui s’est formé dans le *périnée* près de Pu-  
rethre , ou d’tin skirrhe qui s’est engendré dans la glan-  
de prostate, ou lorfque la mauvaife habitude du corps  
du malade empêche la confolidation d’une plaie ou  
d’un ulcere , de façon que fes levres deviennent cal-  
leuses, qu’il fe forme une fistule au *périnée,* par laquel-  
le l’urine s’écoule continuellement, ce qui est extre-  
moment incommode au malade. Ces fistules font quel-  
quefois produites dans le *périnée* par un abfcès malin ,  
qui s’étend parmi la grasse qui est Eous la peau jusqu’à  
l’intestin rectum & au scrotum, sans endommager Pu-  
rethre : mais elles ne méritent point le nom *do fistules  
urinairesy* à catsse qu’elles ne rendent aucune urine.  
Les fistules urinaires Pont souvent occasionnées par l’u-  
fage des tentes ou des cannules qu’on a laissées trop  
long-tems dans la plaie après l’extraction du çalcul ;  
par la distension , le déchirement ou la rupture qu’une  
grosse pierre & raboteusie a cassée dans *lu périnée* ; ou  
enfin lorispue par l’obstruction que le calcul catsse dans  
Purethre, l’acrimonie de l’urine ronge lesparties voi-  
sines & ensiuite la peau, surtout si le malade est d’une  
mauvaisie habitude de corps.

La cure de cette espece de fistule varie suivant l’habitude  
du malade, & le degré de *sa* maladie. Lorsique la fistu-  
le est considérable , qu’elle a consuméune grande par-  
tie de l'tirethre , & que le malade est d’une mauVaise  
habitude de corps & foible, il est rare qu’on vienne à  
bout de la guérir, furtout si elle est calleuse & invété-  
rée. Lors au contraire que la fistule est petite & sans  
callosité, que le malade est jeune & d’une bonne ha-  
bitude, la cure peut être aussi facile que prompte.  
Mais lorfqu’il s’est formé un skirrhe dans la glande  
prostate, la cure ne peut réussir qu’après qu’on l’a dé-  
truit; ce qu’il est extremement difficile de faire, ainsi  
que je l’ai éprouvé plusieurs fois.

H y a quatre manieres de traiter ces fistules.

1. Il faut retirer sur le champ la tente, la cannule, ou  
quoique ce foit qui *se* trouve dans la plaie, & qui l’a  
occasionnée. Il faut enfuite placer le malade siIr un lit  
ou Eur un siége, dans la même posture que pour l'opé-  
ration de la taille ,& extirper le plus adroitement qu’il  
fera possible, les callosités de la fistule. Après avoir ap-  
pliquée sur la plaie quelque baume ou poudre vulné-  
raire, on rapprochera ses levres par le moyen d’une  
emplàtre agglutinative, fiur laquelle on mettra de cha-  
que

4ΐ7 PER

que côté de la plaie une compresse étroite *i* qu’oll assu-  
rera avec un bandage fort ferré. L’opération étant  
faite, on mettra le malade dans fon lit, les genoux at-  
tachés ensemble ; & on lui ordonnera de ne point re- ι  
muer en aueune. maniere , pour que les levres de la  
plaie *se* réunissent plus promptement. Il boira fort peu  
durant les premiers jours, pour n’être pas obligé d’uri-  
ner trop fouVent. On ne renouvellera l’appareil qu’au  
bnut de deux ou trois jours , & même on pourra le laif-  
fer aussi long-tems que le malade fera en état de conte-  
nir Εοη urine. La plaie étant par ces moyens presque  
confolidée, on panfcra le malade de même que s’il  
avoir été taillé ; & supposé qu’il soit jeune, on luiper-  
mettra de faire quelques tours dans fa chambre. Si  
l’on observe exactement ce que je viens de dire, on  
pourra lui redonner la fan té , pourvu cependant que  
la fistule ne fioit point malicne.

2. La seconde méthode consiste à consumerles callosités  
de la fistule aVec des remedes corrosifs ; & après aVoir  
fait tomber l’efcarre aVec l'onguent basilicon, ou tel  
autre digestiffemblable, on confclidera la plaie com-  
me ci-deVant aVec un baume Vulnéraire, & une em-  
plâtre agglutinatÎVe. Les corrosifs les plus convena-  
bles dans ce cas, font les trochssques de minium , la  
pierre caustique ou infernale, ou le précipité blanc  
mêlé aVec le baume d’Arcæus; otl si la fistule est re-  
cente, on fe fendra d’un morceau d’emplâtre Vésica-  
toire, filmant la méthode de Cheselden , ainsi que  
Douglas nous l’apprend dans *F Appendix* à sion histoire  
de l'opération latérale.

Il est bon d’observer que la guérision de ces fortes de  
fistules est quelquesois fort lente, furtout lorsque leur  
orifice est grand , qu’on n’a pas totalement extirpé ou  
consiumé les callosités, & que le malade ne peut ni de-  
mcufer tranquille, ni obEerver un régime conVenable.  
Supposé que ces causes ou d’autres semblables retar-  
dent la cure de la fistule , & que celle-ci commence à  
redevenir caHeisse, il faut réitérer l’opération jufqu’à  
ce que les parties paroissent saines.

3.On peut quelquefois guérir ces fistules en rapprochant  
les leVres de la plaie , après qu’on a emporté les callo-  
sités, aVec deux ou trois points de future. L’appareil  
doit être le même que celui dont on a parlé ; & à me-  
sclre que les leVres de la plaie se réuniront, on pourra  
couper le fil, & le retirer.

4. Il peut quelquefois fe faire qu’on foit obligé de tenir  
une fonde dans la Vessie & dans Purethre pour faciliter  
l’écoulement de l’urine , & empêdier qu’elle ne forte  
par la plaie, & qu’elle ne l’empêche de fe confolider.  
Si l’orifice de la fistule eft trop petit pour qu’on puisse  
employer ccs méthodes , il fera facile de l’élargir aVec  
un morceau d’éponge , ou par le moyen d’une in-  
cision.

Voici une autre méthode de traiter ces fistules, àlaquel-  
le on donne le nom *de palliative :*

On fe fert pour cet effet de l’instrument décrit par Nuck  
& Solingen , & proposé par M. Winflow , lequel com-  
prime la fistule , & empêche l’urine de s’écouler par cet  
endroit, au moyen de quoi on rend la maladie suppor-  
table , quand on ne peut Venir à bout de la guérir ra-  
dicalement. Mais l’expérience nous apprend qu’on ne  
doit pas faire grand fond fur cette méthode ; carl’uri-  
ne s’échappe aisément à traVers l’instrument, & in-  
commode beaucoup le malade. HEISTER, *Instit. de  
Chirurg,*

M. la Serre , Apothicaire du Roi, m’adressa au mois  
d’Aoûtde l’année 1725. un Officier Anglais âgé de  
soixante-six ans, dont la fanté alloit en déeadence.

Il aVoit le sicrotum extremement gros & dur, & rempli  
de sinus fistuleux par lesquels il Eortoit du pus & de  
l’urine,qui s’étendoient depuis le fondement jufqu’à la  
racine de la verge, & dont le nombre augmentoit de  
jour en jour.

*Torne V.*

PER . 418

M’étant apperçu que l’urine aVoit occasiOllné tout ce raAvage je jugeai à propos pour en arrêter le cours,d’intro-  
duire l’algalie, & heureusement je Vins à bout de la fai-  
re passer dans la Vessie, quoiqu’aVec beaucoup de pei-  
ne , à caufe des callosités & des sinuosités dont Purethre  
étoit rempli. On siait que dans les fistules récentes dti  
*périnée* ce canal deVÎent dur & inégal, & perd set flexi-  
bilité & fla figure,fil courbure augmentant à mesijre que  
le nombre des callosités augmente. Aussi fus-je obligé  
de changer la direction de ma fonde de pouce en pou-  
ce pour ρουνοΐΓ la faire aVancer. A la fin, ayant pé-  
nétré dans la Vessie, je jugeai à propos de Py laisser pen- .  
dant cinq ou six jours pour former le passage. Pendant  
l’espace de trois femaines je ne fis autre chofe que re-  
tirer ma scinde de tems en tems pour la nettoyer, &  
la remplacer par une autre de même grosseur. Je trou-  
vai le Ecrotum considérablement diminué au bout de  
ce tems-là, il ne s’étoit formé aucune nouVelle fistule,  
quelques-unes même des anciennes s’étoient fermées ,  
& les nouVelles callosités réfoutes , n’y ayant que cela  
les qui étoænt inVétérées , qui eussent resté.

Comme il étoit impossible de pouVoir les guérir fans l’o-  
pération , je consultai Messieurs Petit, Malaval & Bou-  
don, qui conVÎnrent aVec moi de faire un passage qui  
aboutit directement à la Vessie, pour pouVoir y intro-  
duire une cannule, & d’emporter tout autant de la cal-  
losité qu’on pourroit, dans la perfuasion que le reste né  
manqueroit pas de fe résoudre par une ample fuppu-  
ration.

Je plaçai le malade soir le bord de fort lit, dans la même  
posture que pour l'opération de la taille; j’introduisis  
unesionde ordinaire au lieu d’une algalie dans Purethre;  
& glissai la pointe du bistouri dans sia rainure à traVers  
*lu périnée.* Comme la callosité aVoit deux pouces d’é-  
paisseur, il me fut impossible de sentir la courbure de  
la fonde aVec le doigt que je tenois fur le *périnée*, de  
forte que je fus obligé en faillant l'ineision d’introduire  
de tems en tems mon doigt dans la plaie pour chercher  
Purethre & ne point abandonner la rainure de la fon-  
de. Après m’être assuré que la pointe du bistouri étoit  
dans fa rainure, je fis la même incision que pour la rail-  
le, & donnant la fonde à tenir à un Aide , j’emportai  
une partie de la callosité; après quoi prenant la fonde  
de ma propre main, j’introduisis un gorgeret dans la  
vessie le long de *sa* cannelure pour pouVoir y glisser  
plus aisément la cannule.

Il *se* fit la premiere semaine une légère dissolution des  
callosités à l’aide de la suppuration ; & l’orifice de la  
plaie ayant diminup lepanfement deVÎnt plus difficile,  
mais il le forma heureufement un abfcès dans lefcro-  
tum du côté gauche près du raphé. Je lsotlVris, &profi-  
tant de lloceasion, j’extirpai toute la callosité que je  
trouVai entre la nouvelle plaie & celle que j’avois faite  
huit jours auparavant. Je retirai ensuite la cannule, &  
mis en fa place un tampon de linge ciré de la grosseur  
de mon petit doigt, couvert avec l’emplâtre demuci-  
lage & de diachylon avec les gommes. Je diminuai peu  
à peu la grosseur du tampon pour que le canal pût fe  
rétrécir peu à peu, & laissai un passage libre à l’urine  
par la plaie.

Comme l’urethre étoit entierement affecté je trouvai aussi  
à propos de le faire venir à suppuration : pour cet effet  
j’introduisis fine algalie dans la verge,& la faisant sortir  
par la plaie, je passai un séton dans sim œil ; après quoi  
retirant l’algalie j’amenai le séton dans la verge.

Durant la premiere semaine j’armai le feton avec l’on-  
guent roux pour consumer les callosités & procurer  
une suppuration abondante, & ensuite avec le diachy--  
lon mêlé avec l’onguent *de althaea.* Je pansai en même  
tems la plaie avec l’onguent roux, ou avec le diachy-  
lon avec les gommes, dont je couvris les tampons &  
les plumasseaux. Enfin toutes les callosités ayant été  
entierement résoutes au bout de trois femaines, j’aban--  
donnai Pusilge du séton & du linge ciré.

Je travaillai enfuite à cicatriser la plaie , & pour cet effet  
j’introduisis une algalie de plomb dans lavessiepour ènle

4 î 9 PER

pêcher que l’urine ne sortît par la plaie tandis qu’elle  
fe consolidoit, si tant est que cela fût possible , ou du  
moins jusqu’à ce que le canal fût formé..

J’eus durant tout ce tems-là de terribles fymptomes à  
furmonter ; car malgré toute l’exactitude du régime  
que je saifois obferver au malade, il fut attaqué pen-  
dant dix jours d’une fieVre très-Vlolente, sim pouls de-  
vint intermittent & sim derriere presque mortifié par  
la difficulté qu’il y aVoit à le changer de place. Je Vins  
pourtant à bout d’appaifier ces symptomes au moyen de  
soignées proportionnées aux différens besoins & aux  
forces du malade, par l’exactitude du régime, par des  
émulsions & d’autres remedes femblables,

L’algalie étoit encore dans Purethre lorfque le genou  
droit sut affecté d’une érésipele qui occupoit toute la  
cuisse & la jambe jusqu’au talon. J’employai des fo-  
mentations réfolutives, & au bout de huit jours l’é-  
résipele *se* termina par un abfcès de la largeur d’un écu,  
qui couvroit une partie de la rotule & la partie du li-  
gament qui l’attache au tibia.

Je l'ouvris dès que la matière fut formée , & je fus fur-  
pris de trouVer aVec le pus une pierre de la grosseur  
d’une lentille , épaisse de deux lignes, raboteuse, &  
semblable à un morceau d’os carié. Le pus étoit rempli  
d’une grande quantité de graVÎer qui tenoit à quelques  
petites masses de graisse endurcie. Je coupai une partie  
des levres de la plaie & la rendis unie & oblongue : je .  
retirai à chaque pansement pendant l’espace de quinze  
jours une grande quantité de graVÎer incrusté, qui pé-  
nétroit de quatre lignes dans le pannicule adipeux tout  
autour de l’ulcere, qui parut ensclite vouloir se fer-  
mer

Pendant tout ce tems-là l’urine prit fon cours par Palga-  
lie,& l’incision que j’avois faite au *périnée* diminua fen-  
siblement.

Comme la qualité de cet abfcès graveleux & celle de l’u-  
rine, qui étoit bourbeuse & chargée de pellicules ,  
montroit une disposition dans le sang à former des con-  
crétions & des pétrifications, j’appréhendai que le ma-  
lade ne devînt fujet au calcul, si l’urine ne trouvoit pas  
un passage libre, ce qui me fit changer de réfolution à  
l’égard du traitement de la fistule du *périnée ,* que je  
réfolus de tenir ouverte au lieu de la fermer. C’est  
pourquoi retirant l’algalie de plomb que j’avois intro-  
duite dans la vessie, je glissai une cannule dans la plaie  
dont l’extrémité aboutissoit au-de-là de la bulbe de l’u-  
rethre près des prostates, laquelle foutenant les parois  
de la fistule qui fe rapprochoient tous les jours, permet-  
toit à l’urine de s’écouler avec plus de facilité par cet  
endroit que par le canal de Purethre, qui ne pouvoir  
avoir fuppuré fans fe rétrécir quelque peu. Cette can-  
nule ne comprimant point le cou de la vessie, laissent  
au malade la liberté de retenir sein urine autant qu’il  
vouloir : il la porta pendant un tems considérable , ne  
l’ôtant que pour la nettoyer.

Il vint me voir huit mois après pour me consulter sur ce  
qu’il avoit à faire. Il y avoit déja une femaine qu’il  
avoit retiré la cannule à caufe qu’elle Pincommodoit  
lorsqu’il vouloir s’asseoir, Pans avoir pu la remettre.  
J’examinai la fistule, qui étoit un peu rétrécie, & qui  
me parut être cicatrisée. Comme il n’en fiortoit aucu-  
ne matiere , & que l’urine s’écouloit aussi librement  
par la fistule que par la verge, je jugeai que ces deux  
orifices sussisoient pour cet effet, & pour prévenir la  
formation du calcul ; de sorte que je crus inutile de  
continuer plus long-tems l’ssage de la cannule.

JereVisle malade au bout d’un an, & j’appris que la fis-  
tule étoit tellement fermée quelle ne laissoit plus for-  
tir l’urine qui avoit repris sim cours pat la verge. Lf  
DRAN.

C’a été de tout tems un axiome en Chirurgie que pour  
bien panser une plaie & pratiquer les opérations qui  
font de fon ressort,llfaut connoître à fond la consorma-  
tion naturelle & non-naturelle de la partie : je vais plus  
avant, & je dis que leiChirurgien doit avoir exécuté  
deux ou trois fois l’opération dans fa tête avant que

PER 42o

de fe hasarder à la faire fur le malade ; car c’est mal  
prendre scm tems que de refléchir l’instrument à la  
main,

La maladie qui fait le fujet de l'observation suivante est  
un de ces cas qui ne font point hors de la regle géné-  
rale , & silr lefquels on nesauroitpar conséquent reflé-  
chir trop murement.

Je taillai en 1727. un enfant de douze ans de la pierre, &  
lui en ôtai une d’une groffeur considérable : cependant  
il fortit de PHôpital parfaitement guéri. Deux ans  
après, favoiren 1729. ilfentitune douleur en urinant,  
laquelle après avoir augmenté pendant plusieurs jours,  
fut fuiVie d’une petite ouverture à l’endroit du *périnée*qui laissoit fortir une partie de l’urine, l'autre partie  
s’écoulant par la verge. On le porta à la Charité en  
1730. & comme on fut venu à examiner *sa* maladie, on  
lui trouva une pierre de la groffeur d’tm pois dans la  
fistule du *périnée s* immédiatement fious la peau, qu’on  
n’eut pas de peine à extraire.

Etant venu à PHôpital pour passer les malades que j’a-  
vois taillés, M. Morand me recommanda celui dont  
je parle. Je l’examinai & lui trouvai une petite fistule  
au *périnée* environnée de callosités ; je ne pus introdui-  
re qu’une très-petite sionde dans la vessie, à caufe que  
sim passage étoit rétréci comme si elle eut été.affectée.  
Je tâchai de glisser une algaliedansla verge : mais mal-  
gré tous mes efforts je ne pus faire avancer l’instrument  
que jusqu’à la bulbe de Purethre, à caufe que la chair  
calletsse ou fonguetsse avoit rompu ou altéré le passa-  
ge en occupant la partie membraneuse de Purethre.

La maladie ne m’ayant pas semblé pressante , je diffé-  
rai l’opération jssqu’au lendemain. Ayant bien réflé-  
chi sifr la structure des parties & fur l’état auquel le  
conduit urinaire étoit réduit par les cicatrices & les  
callosités, je plaçai le malade fur sien lit dans la même  
posture que si j’eusse voulu le tailler, avec *scs* mains  
attachées aux talons, & le fis assurer par des Aides. J’in  
troduisis d’abord une algalie dans fa verge aussi avant  
qu’elle put aller, & la fis tenir par un Aide de façon  
que fon manche formât un angle droit avec le ventre  
du malade. Je glissai enfuite par la fistule une petite  
Eonde dans la vessie, & sur celle-ci j’en coulai une autre  
creuse & ouverte à scm extrémité, afin qu’embrassant  
la petite sonde elle ne put point s’écarter de côté ni  
d’autre; après quoi je retirai l’autre.

Ayant tourné la rainure de la Eonde vers la Eymphysie des  
os pubis, je glissai par sim moyen un'long bistouri  
droit jusqu’à l'extrémité de la Eonde, observant que *son*tranchant répondît directement à l’extrémité de llal-  
galie , & coupai tout ce qui étoit entre ces deux instru-  
mens. Je retirai le bistouri, & tournant la rainure de  
la scmde vers l’intestin rectum je fis une seconde inci-  
sion. Cela fait, je coulai un gorgeret dans la vessie à  
l’aide de la même fonde , & enfuite une cannule de  
plomb à l’aide du gorgeret. Le jour même que j’eus  
fait cette opération, l’urine dont il n’étoit pas forti une  
Eeule goutte par la verge depuis trois mois, reprit sim  
cours naturel, & *se* déchargea partie par la verge, &  
partie par la cannule. Peut-être que la pensée qui me  
vint dans le tems de l’opération de diriger le tranchant  
de mon bistouri vers l’extrémité de l’algaliefut la caufe  
de ce succes, & que par ce moyen j’ouvris & renouvel-  
lai une communication depuis le cou de la vessie juse  
qu’à la partie nerveuse de Purethre. Si j’eusse différé  
jusqu’au lendemain à la faire, il m’eût été impolsible  
d’y réussir après la dissolution des callosités. Je conti-  
nuai à me fervir de la cannule pendant huit jours, &  
dans cet intervalle je détruisis les callosités avec des  
efcarotiques. Ce terme expiré je retirai la cannule, &  
ayant appliqué fur la plaie des compresses & un banda-  
ge, elle fut parfaitement cicatrisée le vingtième de  
Juin.

421 PER

*Abfcès au périnée>*

Le dix-neuf Septembre 1726. un jeune Jardinier âgé  
d’environ vingt-deux ou vingt-trois ans reVenant le  
foir de fon travail sut attaqué d’une douleur aiguë dans  
les deux aines, qui ne lui permit de respirer qu’avec  
peine durant toute la nuit. Il envoya quérir un Chi-  
rurgien le lendemain, lequel ayant examiné la partie  
douloureuse, n’y trouva ni tumeur ni inflammation. Il  
saigna cependant le malade, qui fut faisi quelques heu-  
res après d’un frisson & delta fievre. Il fut saigné de  
nouveau fur le foir, & les douleurs s’appaiferent un  
peu : mais le frisson & la fievre revinrent le troisie-  
me jour vers la même heure , & la douleur fe fixa au  
*périnée.* On lui fit encore deux saignées le lendemain ,  
à chacune defquelles la douleur cessa, & revint aussi-tôt  
après.

Cette circonstance engagea le Chirurgien à le faigner  
encore le sixieme jour ; le malade fe plaignoit cepen-  
dant toujours, & quoiqu’il ne parût ni enflure, ni ih-  
flammation dans la partie, il ne laissa pas d’y ap-  
pliquer pendant quelques jours des cataplasines ano-  
dyns. La fievre deVÎnt continue dans cet interValle,  
& la douleur fubsista toujours fans qu’il parût rien au-  
dehors. Le Chirurgien fit donner plusieurs lavemens  
au malade & le purgea , fubstituant les fomentations  
émollientes aux cataplasines. Le malade demeura dans  
cet état jusques au commencement d’Octobre, qu’il lui  
furvint une tumeur au *périnée,* qui obligea fes parens  
à le faire conduire à l’Hôpital six jours après.

Il n’avoit pu jusques alors uriner que goutte à goutte &  
avec des douleurs infinies : mais il eut à la fin une  
suppression totale d’urine qui m’obligea à le fonder  
dans la nuit.

Je trouVai le lendemain matin la tumeur *dupérinée* con-  
sidérablement diminuée, & je le sondai de nouveau  
pour voir dans quel état étoit l’urethre : mais lasonde  
n’ayant passé qu’avec peine, je préfumai qu’il étoit af-  
fecté d’une compression ou d’une inflammation.

Pour hâter la fuppuration, j’appliquai fur la partie un  
cataplafme émollient, qui fit grossir considérablement  
la tumeur pendant la nuit; & comme je sentis une  
fluctuation le lendemain matin, je l’ouvris après avoir  
introduit l’algalie dans la vessie pour ne point perdre  
l’urethre de vue. 11 en siortit une grande quantité de  
matiere séreusie ; & quoique l’incision fût fort grande,  
& que je l’eusse dilatée par haut & par bas autant qu’il  
m’avoit été possible, je ne pus venir à bout d’ouvrir  
tous les sinus , parce quelques-uns fe trouvoient hors  
de la portée de mon doigt ; je passai enfuite la plaie  
felon Part, Le malade urina librement après l’opéra-  
tion, parce que l’urethre n’étoit plus aflècté ni com-  
primé : mais cela ne m’empêcha point de le saigner  
le même jour.

Lorsque j’eus ôté le premier appareil je découvris tous  
les sinus qui sournissoient une grande quantité de pus ;  
j’en remarquai un qui s’étendoit depuis le cou de  
la vessie en tirant vers sim fond , jufques dans le tissu  
cellulaire qui l'environne, & un autre qui s’étendoit  
derrière la tubérosité de l’ifchion.

Le malade fut faigné deux fois : mais la fievre ne  
le quitta jamais , & il fut attaqué de la jaunisse;  
j’injectai des détersifs dans tous les sinus, mais inuti-  
lement; car la plaie fut toujours d’tme très - mauvaise  
couleur. Le sixieme jour après l’opération il fut atta-  
qué d’un frisson auquel il en fuccéda un grand nom-  
bre d’autres fort irréguliers, & la fuppuration étant  
venue à diminuer il mourut le neuvieme jour.

Je l’ouvris, & trouvai, outre les sinus qui s’étendoient  
le long de la vessie jusiques dans le tissu cellulaire dont  
elle est environnée, l’os pubis & l’os isiChion telle-  
ment cariés qu’on pouvoir les briser entre les doigts.

*R E MA R QUE.*

Il n’eft pas Iurprenant que l’os ait été détruit au point

PER 422

qu on vient de dire en si peu de tems; car l’os pubis  
est d:’un tissu spongieux de même que les extrémités  
des gros os ; & fes cellules font toujours tapissées  
d’une membrane parsemée de vaisseaux & de glandes  
qui séparent le si.ic médullaire du sang. Cela étant *s*pourquoi ces parties seroient-elles plus exemptes des  
abEcès critiques & symptomatiques que celles qui font  
plus molles ?S’ensuit-il de ce que les membranes qui ta-  
pissent ces petites cellules font moins exposées aux inju-  
res de dehors qu’elles doivent être plus exemptes que  
les autres d’une érésipele, ou d’une inflammation? Non  
sims doute, & la feule différence qu’il y ait entre elles  
est, que celles-ci nous fiant cachées & hors de la por-  
tée des instrumens. C’est ce qui fait que les maladies  
dont elles font attaquées, détruisent le tissu spongieux  
de l'os avant quelles se manifestent par quelque signe  
extérieur; & dans ce cas même on s’en apperçoit trop-  
tard pour pouvoir y apporter du remede, puifque  
l’os est déja entierement détruit.

C’est ce qui fait qu’on ne saurôit donner Pépithete de  
critiques aux amas de pus qui fe forment dans le tissu  
cellulaire des os, bien qu’ils puissent fervir à purifier  
la masse du fang, tout aussi - bien que la matiere qui  
s’amasse dans les parties plus molles.J’aime donc mieux  
les appeller symptomatiques, puisqu’ils ne peuvent  
caufes que la perte d’un membre, quand ils *se* forment  
dans des parties qu’on peut amputer.

Quant à la méthode curativelqii’iî convenoit d’employer  
dans ce cas, il est certain qu’on eût pu dissiper’ l’inflam-  
mation qui précéda la putréfaction des membranes par  
des faignées copieufes & fréquentes. Il est vrai que le  
malade fut faigné cinq fois dans six jours: mais le sou-  
lagement qu’il reçut à chaque saignée, est une preuve  
manifeste que si on les eût faites dès le premier jour,  
l’inflammation eût entierement cessé.

Bien qu’il ne parût rien à l'extérieur, la douleur ne laise  
foit pas d’être extrêmement aiguë ; & toutes les fois  
qu’elle fe fait fentirç’en est assez pour nous faire appré-  
hender une inflammation , si tant est qu’elle n’ait pas  
déja commencé , & pour nous engager à agir consé-  
quemment’.

Il est certain que le sang peut être disposé à s’enflammer  
& fe fixer indifféremment dans toutes les parties du  
corps : mais *sa* quantité , la rapidité avec laquelle il  
*se* porte plutôt vers une partie que vers l’autre, pour  
des raisons que nous ignorons, ces deux circonstan-  
ces, dis-je, jointes avec la petitesse du diametre des  
vaisseaux, sont ce qui cause la douleur, & celle - ci  
doit nécessairement augmenter tant que les mêmes  
calues silbsistent. Il faut donc diminuer la quantité due  
fang & le détourner de la partie qu’il menace , non-  
seulement par un régime convenable, mais encore  
par des saignées copieuEes & souvent réitérées.

Quatre saignées faites dans l’espace de vingt-quatre heu-  
res , arrêtent fouvent les progrès d’une inflammation  
que vingt ne Eauroient appaifer, quand elle est une sois  
parvenue à un certain dégré. Εε ÜRAN.

*Nota.* L’Algalie est une espece de fonde creuse pour la  
vessie.

PERIN-KARA, H. M. est un grand olivier *sauvage*qui croît dans le Malabar, & dont le fruit ressemble à  
nos plus grosses olives par fa forme , *sâ grosseur 8c sd*fubstance. Il est de couleur bleue purpurine lorsqu’il  
est mûr, & d’un gout douceâtre mêlé de quelque aci-  
dité : mais *sa* couleur est jaunâtre quand il est verd, &  
sim gout amer & austere.

On confit ce fruit aVec du fucre, ou aVec de l’eau & du  
fel comme les oliVes, & l’on s’en Eert pour assaifon-  
ner les mets qu’on mange à dîner & à fouper. Il passe  
pour fortifier l’estOmac & pour aider la digèstion. Rat  
*Hist. Plant.*

PERIN-NINOURI, ou *Ma-Nirouri*, H. M. est ust  
arbrisseau du Malabar qui porte dés baies, dont le  
noyau contient six amandes.

7 D d ij

423 PER

PERIN-PANEL, H. M. est un arbrisseau des Indes  
qui porte des fleurs en grappes, & des baies oblongues  
qui renferment quatre femences. Il croît dans le Ma-  
labar, & donne des‘fleurs & du fruit toute l’année.

La fumée de fes feuilles passe pour apporter un foula-  
gement considérable dans les paroxysines hystériques.  
RaY *Hist. Plant.*

Ses fleurs, fes fruits & fes racines étant cuits dans de  
Peau avec du poivre long & de la semence de cumin,  
composent une boisson qu’on estime beaucoup pour  
l’asthme, la toux , la phthisie & les autres maladies  
des .poumons. Les feuilles & l’écorce étant cuites dans  
une infusion de riz & appliquées en forme de cataplase  
me fur les tumeurs, ont la vertu de les faire venir à  
suppuration.

On prépare avec l’écorce de cet arbre cuite avec du lait,  
du miel & du heure, un baume qui étant pris inté-  
rieurement & appliqué à l'extérieur, passe pour guérir  
la pleurésie.

**Le** *tsjerin nicouri s* à ce que difent les Auteurs de 1’*Hor-  
tus Malabaricus,* est tout-à-fait femblable à la plante  
dont nous parlons, ce qui fait qu’ils n’en ont donné  
ni la figure , ni les caracteres. RaY *Hist. Plant.*

PERINYCTIDES, pustules ou boutons qui fortent  
pendant la nuit.

PERIODEUTES , περιοδευτής, *Saltimbanque ; Char-  
latan.*

PERIODUS, *Période ; logpériode* d’une maladie est le  
tems compris entre deux paroxysines : il comprend  
l’état, le déclin, & l’intermission ou rémission. *Ocspé-  
riodes* font souvent réguliers & constans dans quel-  
ques maladies, dans les fievres, par l’exemple ; au  
lieu qu’ils sirnt plus incertains & plus irréguliers dans  
les maladies chroniques, comme dans l’épilepsie; ce  
qui leur fait donner le nom *dO périodiques.*

**Le** *période* du fang c’est fa circulation.

PERIOSTEUM , *Périoste s* c’est ainsi qu’on appelle la  
membrane déliée & fensible qui couvre les os. Voyez  
*Os.*

PERIPHIMOSIS. Voyez *Paraphimosis.*PERIPLEUMONIA, Voyez *Peripneumonia.*

PERIPLOCA.

Voici fes caracteres :

Sa fleur est d’une feule piece, & disposée en étoile ; ses  
autres caracteres semt les mêmes que ceux de *ï’apocy-  
num scandens»*

Boerhaave comprend cinq especes de *periploca* ; sqavoir :

i. *Periploca, foliis oblongis,* T. 9 3. *Apocynum,folio oblon-  
go* ’ C. B. Ρ. 303.

**2.** *Periploca, Monspeliaca ; foliis rotondioribus,* Tourn.  
Inst. 93. Boerh. Ind. A. 315. *Scammonia Monspelia-  
ca,* Ôffic. *Scammonia Monspeliaca foliis rotundiori-  
bus* , C. B. P. 294. *Scammonia Monspeliaca dicta,* Park.  
Theat. 164. *Scammonia Monspeliacaflore parvo*, J. B.  
2. 136. *Scammonia Valentina^* Germ. 716. Emac. 866.  
*Apocynum latifolium scammonia Valentin at* Raii Hist.  
2. *IOss. Scammonée d’Italie.*

Cette plante est cultivée par les Botanistes, & elle fleu-  
rit au mois d’Août. Son stuc épaissi est d’ustage en  
Medecine, mais il veut être donné en plus grande  
dofe que celui de la véritable *scammonée,* parce qu’il  
est moins efficace. DaLe.

3. *Periploca s Monspeliaca,foliisacutioribus,* T. 93. *Scam-  
moniae Monspeliacae affinis ,foliis acutioribus,* C. B. P.  
294. *Apocynum latifolium, amplexicaule*, J. B. 2. 135.  
Η.Μ. 3. 611.

**4.** *Periploca , foliisscammoniae acutissimis.*

**5.** *An Periploca ,foliisatro-viridibus , maculatis,scam-  
monii latioribus* **? BOERHAAVB ,** *Ind. ait. Plants*

PER 424

Cette plante, surtout sa quatriemeespece est un poison,  
mais beaucoup moins violent que l’apocyn. Le fuc de  
la seconde est une espece de sicammonée, & il opere  
presque de la même maniere qu’elle. *Hisse des Plantes  
attribuée* à *Boerhaave.*

PERIPLUSIS, περίπλυσις, on donne quelquefois ce nom  
à la diarrhée, lorfque les excrémens sont extremement  
aqueux.

PERIPNEUMONIA VERA , *Péripneumonie vraie ,*ou *Inflammation des poumons ;* de περὶ, autour, & πνεύ-  
μων, poumon. „

Si les vaisseaux du poumon qui sont susceptibles d’inflam-  
mation fiant véritablement enflammés, ce mal s’appela  
le *péripneumonie.*

Les vaisseaux susceptibles dépareille inflammation, sont  
les artères bronchiales, les arteres pulmonaires, & leurs  
artères latérales lymphatiques.

Ainsi on peut concevoir deux especes de *péripneumonie ,*dont l’une a sim siége vers l’extrémité des artères pul-  
monaires, & l’autre dans les artères bronchiales.

Il est évident que la premiere est très-dangereuse ; la der-  
niere l’est moins: mais elle peut naître de la précéden-  
te, & ces deux especes viennent de plusieurs causies  
communes.

Ces causies peuvent être rapportées ,

1. Aux caisses générales de toutes les inflammations aux-  
quelles tout le corps est stljet.

2. A celles qui affectent principalement les poumons,  
comme semt un air trop humide ou trop sec, trop chaud  
ou trop froid , trop grossier ou trop fubtil, un air char-  
gé d’exhalaifons caustiques, ou astringentes oucoagu-  
lantes; un chyle formé de matieres épaissies, feches,  
visqueuses, mêlées ou non avec des particules acres,  
l’exercice du poumon rendu violent par la courfe, la  
lutte, les efforts, le chant, les cris , la courfe à cheval  
contre le vent, les passons coagulans , caustiques,asa  
tringens portés au cœur par les veines qui s’y rendent,  
les violentes passions de l’ame , l’esquinancie avec op-  
pression de poitrine, & orthophnée, une forte pleuré-  
sie, une paraphrénésie violente.

Si ces caufes ont donné lieu à la *péripneumonie*, elle pro-  
duit divers effets suivant l’endroit qu’elle occupe. Cel-  
le qui reside dans les bronches produit tous les effets  
de l’inflammation, & enflamme les extrémités mêmes  
des artères pulmonaires qui leur sont contiguës, en  
les comprimant & en les infectant de la contagion.

Lorfque l’inflammation est parvenue aux extrémités mê-  
mesdes artères pulmonaires, le fangcroupit, lesvaisi.  
feaux se dilatent, la partie la plus fluide s’exprime &  
transsude, & la plus grossière demeure & s’accumule ;  
le flang pouvant à peine circuler s’amasse presque tout  
entre le ventricule droit & l’extrémité des arteres pul-  
monaires; c’est pourquoi le poumon devient pestant,  
livide, comme il ne peut *se* dilater , le sang ne *se* por-  
te point au ventricule gauche , la foiblesse est extreme,  
le pouls est foible, mou, & tout-à-fait inégal, la resa  
piration est petite, fréquente, difficile , elle ne peut se  
faire à moins qu’on ne foit debout, elle est accompa-  
gnée d’une petite toux , l’air qui sort de la poitrine est  
brûlant, le sang veineux est en stagnation devant l’o-  
reillette & le ventricule droit du cœur, le vifage , les  
yeux, la bouche, le gosier , la langue, les levres de-  
viennent extraordinairement rouges; enfin le malade  
meurt fuffoqué, après un délire & des anxiétés terri-  
bles.

Si le mal affecte violemment les deux lobes des poumons  
à la fois, les remedes antiphlogistiques ne pouvant être  
d’aucun fecours à la nature, la mort est prompte &iné-  
vitable.

Mais s’il n’y a qu’une petite partie d’un seul lobe affec-

425 PER

tée , & que les casses de ce mal ne foient pas abfolu-  
ment bien violentes , il y a quelque espérance de guérir,  
mais elle est incertaine.

On peut tirer de ce qu’on a dit, les signes diagnostics &  
prognostics de ee mal, principalement si l'on conside-  
re qu’il se termine comme l’inflammation , & que l'es  
états different selonssa différente durée , de forte qu’il  
finit ou par la santé, ou par une autre maladie ou par  
la mort.

La *péripneumonie* se guérit,

I. Par une résolution bénigne, lorfque le malade est d’u-  
ne constitution lâche, molle , que l’humeur est douce  
& peu vifqueufe, & qu’il n’y a qu’une petite partie des  
bronches ou du poumon affectée.

2. Par les crachats qui sortent de bonne heure, facile-  
ment, en grande quantité, qui font d’un jaune fangui-  
nolent, assez epais, qui calment la douleur, facilitent  
la respiration, rendent le pouls plus étendu & plus  
plein, & acquierent enfuite en peu de tems une cou-  
leur blanche, douce: ce qui arrive lorsque le siége du  
mal est principalement dans l’artere bronchiale, ou  
dans une petite artere pulmonaire.

5. Par un cours de ventre bilieux, qui soulage & fait for-  
tir des matières presque semblables aux crachats dont  
nous venons de parler.

4. Par une abondante éVacuation d’urine épaisse , char-  
gée, qui foulage , dont le sédiment qui est rouge  
d’abord , devient insensiblement blanc, si cette éVacua-  
tion arrive avant le septième jour : on reEpire alors li-  
brement, la fievre est fans force & sans malignité,le  
malade fans foif, la chaleur, l’humidité, le relâche-  
ment & la mollesse font égaux par tout le corps.

La *péripneumonie* peut dégénérer en une autre maladie  
qui dépend de la nature de l'inflammation ou du pou-  
mon même , felon que les fonctions naturelles de ce  
vifcere font plus ou moins altérées.

Ainsi elle se termine premierement par la fuppuration  
qui Ee fait quand la réfolution de la matière inflamma-  
toire ne peut être faite par la nature , & que cette ma-  
tiere ne pouvant être corrigée par l’art, moins rébelle  
cependant,croupit, s’échauffe, est agitée, rompt les  
petits vaiffeaux du poumon qui font d’une grande dé-  
licatesse, les change en pus & à force de dilater & de  
corroder les parois des vaiffeaux , où elle est renfer-  
mée, forme avant l’efpace de quatorze jours un abfcès  
ou une vomique.

On sait que cela arrivera ,

1. Lorsqu’on a vu d’abord des signes sûrs d’une *péripneu-  
monie assez.* forte, fans être cependant très-violente.

2. Quand la réfolution & ses signes n’ont pas paru assez-  
tôt, c’est-à-dire, avant le quatrieme jour.

3. Lorsique les Eymptomes n’ont point cédé aux matières  
cuites que le malade a rendues par le crachement dans  
les jours critiques, savoir, les troisieme , cinquie-  
me , septième , neuvième , onzième , quatorzième  
jours, qu’il a rendues, dis-je, dans l’ordre successif  
de tous les changemens qui sont des signes de guérifon ;  
lorsque ces mêmes symptomes ont résisté aux saignées,  
auxmédicamens &au régime convenable.

4. Lorsque ces Eymptomes , fans être trop mauvais ont  
opiniâtrément subsisté avec un délire continuel, & un  
pouls mou & onduleux.

On sait que la suppuration se fait,

I. Lorfqu’on voit lqs signes décrits.

2. Lorsqu’on est souvent saisi de friffonnemens légers &  
vagues sians casse manifeste ; par la diminution de la  
douleur, parla mollesse & la foiblesse du pouls, tandis  
que la difficulté de refpirer, la rougeur des joues & des

PER 436

levres, la soif, une petite fieVte qui Vient fur le foir &  
d’autres accidens subsistent encore.

Maison connoît que la suppuration est déja faite,

1. Par les signes qui ont précédé.

2. Par une toux rébelle, feche, qui augmente après avoir  
mangé, ou après avoir agi'; une respiration gênée, cour-  
te , laborieuse, & qui *se* fait aVec bruit, qui deVient  
encore plus mauvaise après aVoir mangé , ou après s’ê-  
tre donné quelques mouVemens; lorfque le malade ne  
peut rester couché que silr un feul côté, c’est-à-dire,  
si.lr le côté malade, qu’il a une petite fievre continue ,  
périodique, qui augmente après avoir bu, mangé &fait  
quelques mouvemens, & qui est accompagnée d’une  
rougeur aux joues & auxleVres; qu’il estfians appétit,  
qu’il a une grande fioisa qu’il a des Eueurs pendant la  
nuit, surtout au front & au cou , qu’il rend un urine  
écumeufe, & qu’il tombe dans la pâleur, la maigreur  
& dans une extreme foiblesse.

Cet abfcès déja formé *se* termine de différentes façons,

1. Il fuffoque le malade, lorfque la tumeur occupe tout  
le poumon, ou qu’elle détruit par *sa* pression l’action  
de la partie de ce viEcere qui n’est point encore viciée.

2. La même suffocation arrive quand la vomique venant  
à crever, décharge tout-à-coup dans la trachée-artere  
le pus qu’elle contenoit.

3. Il Ee termine par un crachement abondant de matiere  
purulente qui dégage le poumon & procure la guérisim  
du malade.

4. Par un épanchement de pus dans la cavité de la poi-  
trine, ou dans la duplicature du médiastin.

5. Il dégénère en marasine, donne lieu à diverses eEpe-  
ces de phthisie, &à un empyeme presque mortel.

*La péripneumonie* caisse encore une autre maladie, qui  
consiste en ce que la matiere inflammatoire devenue  
purulente , reprisie par les petites veines pulmonaires  
se mêle avec le seing & forme un dépôt dans quelque  
vifcere , ce qui ne débarrasse les poumons que pour  
charger une autre partie du corps. Si donc cette partie  
est moins nécessaire à la vie, on doit bien augur.rde  
cette métastase, au lieu qu’elle est le plus fouVent très-  
funeste , quand la matiere fe fixe dans le foie, dans la  
rate, dans le cerVeau, & dans d’autres semblables par-  
ties. De-là Viennent à la fuite de la *péripneumonie des*absitès autour des oreilles, aux jambes, aux hypocon-  
dres, &c.

On préVoit qu’il souviendra un tel absises,

1. Quand on n’a remarqué aucun signe de mauvaise *périp-  
neumonie ,* quand la fievre n’est ni violente, ni maligne,  
quoique continue, quand les douleurs de poitrine, l'an-  
xiété, la pesanteur & la difficulté de respirer ne fiant  
point au plus haut degré , & que tout cela arrive fans  
aucune marque de réfolution.

2. Si avec cela le pouls est toujours de toute maniere sort  
vacillant.

3. Si l'on sent aux parties dont on a parlé, de la douleur,  
si l'on y remarque de la rougeur , de la chaleur & de  
la tension.

On l'ait que l’absicès *se* formera aux cuisses,

1. Par les signes des abfcès futurs.

2. Si ces signes font accompagnés de ceux d’une légere  
inflammation aux hypocondres.

Mais on fait qu’il *se* formera autour des oreilles,

I. Par les signes décrits ci-dessus.

2. Et en même-tems par la mollesse des hypocondres.

427 P E R

On connoît que la matiere de l’absoes *se* portera au foie,  
si l’on remarque,

I. Les signes dont nous venons de parler.

2. Si la douleur est fixe dans cette partie , avec des uri-  
nes à-peu-près comme dans Fictere & la peau de cou-  
leur jaunâtre. Cela fait connoître qu’il s’est formé une  
vomique hépatique , qui est souvent accompagnée de  
maux funestes.

Ces abfcès font toujours salutaires, lorsqu’ils dégagent  
les poumons, qu’ils éteignent la fievre, qu’ils ne dé-  
génerent point de leur nature purulente , & qu’ils de-  
meurentfistuleux, pourvu que ces choses arrivent assez-  
tôt , c’est-à-dire, avant le neuvième jour : mais ils sont  
d’un sinistre préfage , s’ils paraissent fans soulager le  
malade , comme on l'a dit, lorsqu’il crache des ma-  
tieres déja purulentes , & qui ne fiant pas fort jaunes :  
mais lorsque ces abfcès s’évanouissent soudainement  
avant que la suppuration soit faite , & que *ïa péripneu-  
monie* revient, ils font tout-à-fait mortels.

Cette maladie dégénere encore en une tumeur calleufe&  
skirrheuse au poumon, si l’épaisseur de la matiere & les  
autres conditions y concourent. Voyez *Inflammatio.*De-là viennent ces difficultés de refpirer qui ne sinise  
fent qu’avec la vie , qui font si grandes que la refpira-  
tion ne peut *fe* faire,à moins qu’on n’ait le corps élevé,  
qui font accompagnées d’une petite toux& augmen-  
tent encore après que l'on a mangé ou agi , sans qu’on  
apperçoive aucun des signes dont nous venons de fai-  
re mention d’une vomique cachée : de-là naît encore  
l’adhérence du poumon à la pleure.

Enfin, si l’artere bronchiale , ou même l’artere pulmo-  
naire est considérablement enflammée, par une caufe  
interne ou externe, la gangrène, & enfiuite le fiphace-  
le paroîtront bien-tôt à cause de l’abondance & du mou-  
vement du siang, & à caisse de l’agitation continuelle  
db ces visiceres, qui sont d’une substance très-délicate.

On apprend que cela doit arriver ,

I, Par les signes d’une *péripneumonie* violente, que Part  
ni la nature n’ont aucunement appassés.

2. Par une grande foiblesse subite, & qui *se* manifeste  
furtout au pouls.

3. Par la froideur des extrémités ; mais l’on est sûr que  
la gangrene est déja formée, si ces fymptomes ont pré-  
cédé : & si llon crache des matieres ichoreufes, tenues,  
fétides, de couleur cendrée , livides, noires ; la mort  
furvient alors promptement.

L’histoire de la *péripneumonie* & l’ouverture des cadavres  
de ceux qui en fiant morts , nous apprennent à connoî-  
tre tous ces différens changemens.

D’où il est évident que le mal que les Anciens ont décrit  
fous ce nom , est une véritable inflammation des pou-  
mons.

On ne doit point craindre de *se* tromper lorsqu’on avan-  
ce que cette maladie est toujours extremement dange-  
reuse,parce que les fonctions dupoumon sont très-nécese  
saires à la vie & pour corriger la matiere inflammatoi-  
re ; à caisse de l’abondance & de l’impétuosité du siang  
qui est continuellement porté à ce visicere; à caufe du  
mouvement perpétuel de ce dernier; à cauEe de sa si-  
tuation qui ne permet pas l’application des remedes ;  
à cause de l’extreme délicatesse de ses petits vaisseaux,  
qui par conséquent Eont faciles à détruire ; & de l’im-  
possibilité de la révulsion qui est si nécessaire dans la  
cure de l’inflammation.

Ces chofes font connoître quand , pourquoi & avec quels  
Eymptomes cette maladie caisse la mort ; saVoir, si tout  
le poumon & le cœur sont en même-tems enflammés,  
si le cœur tombe flur le côté droit, si le malade est atra-  
qué d’une paraplégie, s’il devient froid , s’il perd tout  
sentiment, alors il meurt le second ou le troisieme jour.  
Si l'urine qui de bonne & bien cuite qu’elle étoit au

PER 428

commencement de la maladie ; devient claire après le  
quatriéme jour ; si dans la vigueur du mal on est con-  
traint de rester siur son séant ; s’il sort du pus par les  
voies inférieures ; si le malade ne crachant point, lé  
poumon est tellement plein , que la matiere femble  
bouillonner dans le gosier; lorfqu’il scirvient une vio-  
lente *péripneumonie* dans un sujet très-sec , dur, calleux  
& ufé pâr l’exercice ; si elle est mauvaise & accompa-  
gnée d’un crachement de sang épais , sort rouge ; si  
elle est seche avec des taches rouges sur la poitrine ,  
si elle est précédée ou fluvie d’un écoulement de *sé~*rosités par le nez , d’éternumens fréquens ; si elle est  
venue à la suite d’une fievre ardente ; s’il est survenu  
aussi-tôt après le sixieme jour un crachement bilieux,  
mêlé de pus; si dès le commencement les crachats ont  
été fort simglans , tout-à-fait jaunes , blancs ,e ronds,  
fort écumans, sans appaifer la douleur; s’ils font br’uns,  
bourbeux, semblables à la lie, noirs, livides, inégaux,  
verdâtres ; si lafievre & la difficulté de resipirer ne *se*calment point, on meurt le septième Gu le neuvième  
jour A l’heure de la mort le pouls manque , tout le  
corps devient froid, excepté la poitrine, la tête & le  
cou qui confervent encore une ardeur brûlante , les  
joues deviennent rouges & livides.

Il faut varier la cure de ce mal, selon ses différens états,  
& ses divers simptomes ; car ce qui convient dans un  
tems, nuit dans un autre , quoique la maladie Eoit la  
même.

(

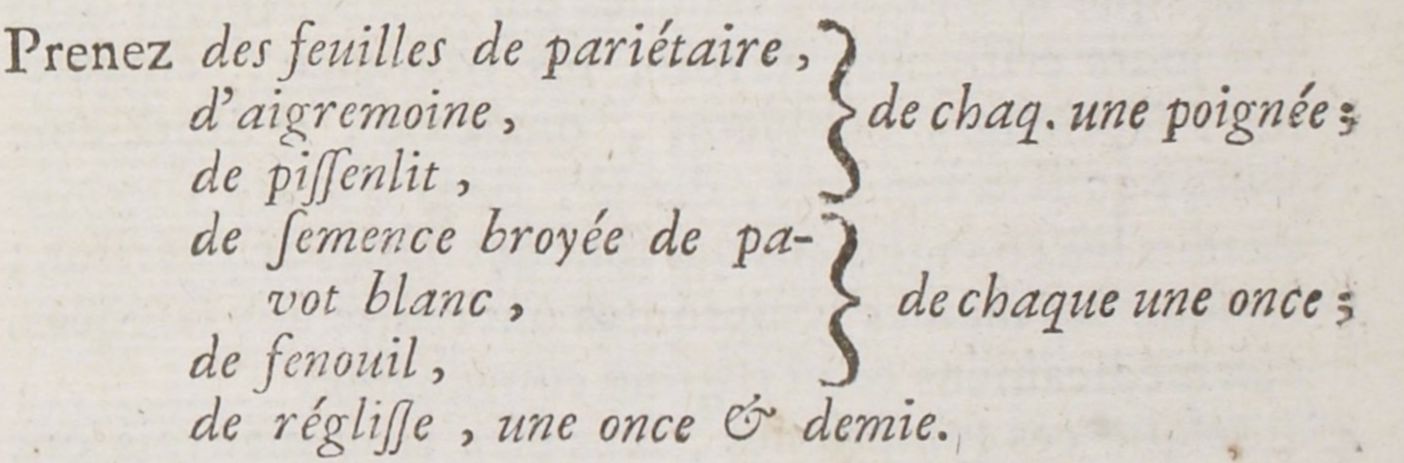
Si donc dans la *péripneumonie* l’humeur est douce, & peu  
vssqueuse,& qu’il n’y ait qu’une petite partie dès bron-  
ches & du poumon qui foit affectée ; il faut tranquilifer  
l'efprit & le corps du majade, lui faire respirer un air  
humide , un peu chaud , tenir dans la vapeur d’un  
bain d’eau douce fes poumons , fes narines , sa bou-  
che , fes piés , ses cuisses, lui donner des boisions &:  
des alimens légers , des médicamens aqueux, nitreuxafarineux & miellés.

Prenez *de décoction d’orge , quarante onces ;  
de nitre , deux dragmes s  
d’oxymel, quatre onces.*

Mêlez.

On en boira deux onces chaudes tous les quarts-d’heu-  
res.

Mais si les crachats font abondans , jaunes ; s’ils appai-  
fent la douleur, facilitent la respiration , rendent le  
pouls plus étendu & plus plein, & acquierent enfuite  
une couleur plus blanche & plus douce ; il faut met-  
tre en ufage non-seulement les mêmes remedes, mais  
encore les émolliens , les dépurans, les expectorans,  
les doux restaurans & les vapeurs émollientes. Il na  
faut alors ni Eaigner , ni purger, ni exciter les stIeurs,  
ou tout ce qui pourroit troubler cette expectoration»



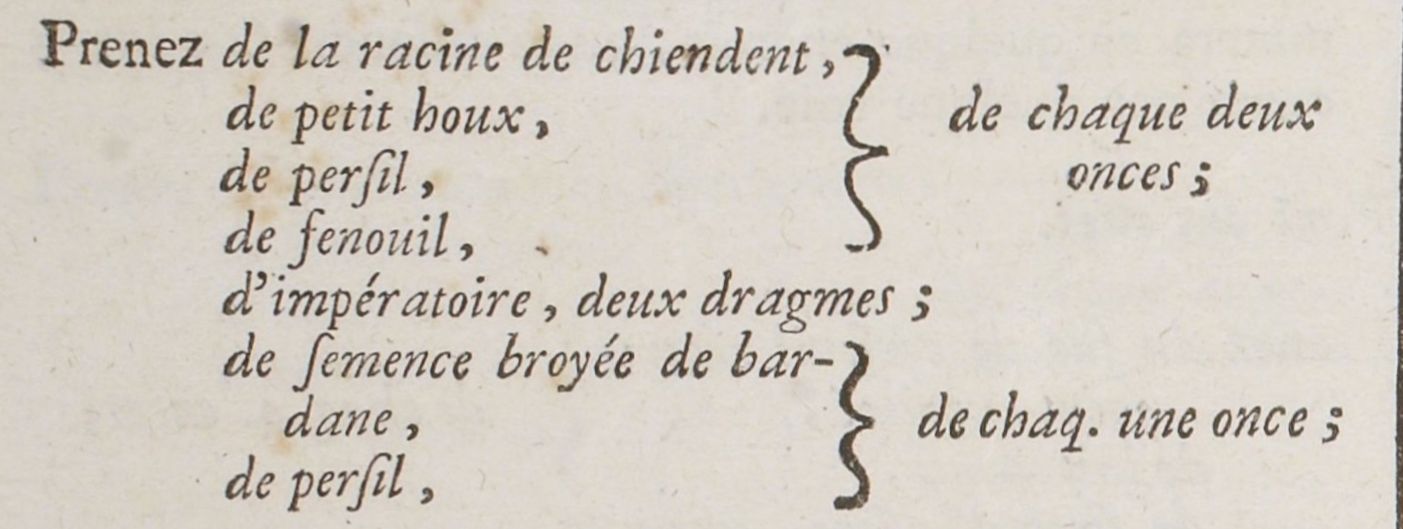
Fournissez cinquante onces de décoction, dont on fera  
le même uEage.

Si la *péripneumonie* est accompagnée d’un cours de ven-  
tre bilieux qui soulage & faste fortir des matieres prese  
que femblables aux crachats dont nous avons parlé, les  
laVemens émolliens , doux , les fomentations de l’ab-  
domen , les décoctions émollientes , & qui ne peuvent  
que lâcher le ventre , conviennent en ce cas , en prati-  
quant en même tems ce qui a été dit ci-dessulli.

429 PER

S’il survient dans la *péripneumonie* une abondante éva-  
cuation d’urines épaisses, chargées, qui soulagent le  
malade, dont le sédiment devienne insensiblement  
blanc de rouge qu’il étoit auparavant, on aura recours  
aux remedes qu’on a prescrits : mais il faut de plus bai-  
gner les piés, fomenter les reins intérieurement par  
des lavemens émolliens , & extérieurement avec dcs  
Iingesimbus d’tme décoction émolliente , & faire boi-  
re au malade des décoctions diurétiques un peu dé-  
tersives.

Pour cet effet



*Donnez* quarante onces de décoction pour le même  
usage.

Si l’inflammation est récente , grande & feche, & se  
trouve dans un fujet robuste , qui a fait beaucoup  
d’exercice, & qui nlest malade que depuis fort peu de  
tems , comme on peut s’en appercevoir par les signes  
que nous avons décrits : il faut fur le champ & promp-  
tement avoir recours,

1°. A la faignle copietsse & réitérée , selon le besoin ,  
afin de diminuer la quantité du fang épais, & de fai-  
re place aux délayans.

2°. Aux bains de vapeurs émollientes qu’on applique  
fans celle aux poumons , & Peuvent à toutes les autres .  
parties du corps. j

3°. Aux décoctions délayantes, résolutives , émollientes,  
laxatives, antiphlogistiques , nitreuses , miellées ,  
anodynes, qu’il faut fans cesse boire très-chaudes, mais ι  
en petite quantité.

4°. Aux laVemens adoucissans , antiphlogistiques.

5°. A un régime de vie très-léger & composé de Eues .  
antiphlogistiques.

Si l’inflammation est grande avec fievre & avec les autres  
fymptomes les plus violens ; qu’il y ait plus de trois  
jours qu’elle dure,& qu’elle paroisse déja dégénérer en  
supputation, le malade est toujours dans un grand  
danger, quoique la maladie doive encore être longue,  
& qu’on ait le tems d’y remédier : en ce cas ,

1°. On ne doit point faigner, à moins qu’on n’y soit for-  
cé par des accidens pressans ; & encore le doit-on fai-  
re aVec beaucoup de modération.

2°. Il faut ufer d’un régime de vie doux, ou peu incrase  
sant & maturatif.

3°. Dès le premier jour du mal, jusqu’au cinquieme, on  
doit déterminer aux poumons des vapeurs émollientes  
& maturatives.

4°. Le cinquieme & le sixieme jours , il faut user des mê-  
mes remedes, & y ajouter des liquides qui excitent un  
peu la toux , & qui remplissent en même tems , afin  
de soutenir la vie du malade , d’atténuer les vaisseaux  
des poumons; & qu’ainsi ces visiteres puissent *se* dé-  
charger du pus, peut-être dès le septieme jour.

Pour cet effet,

Prenez *de vinaigrescillitiqite,six dragmes ;*

*d’oxymelscillitique , trois onces i*

*de sel polyelrreste , une dragmes  
de décoction d’orge, huit onces s  
d’eau distilée d’hysepe, quatre onces.*

Mêlez.

PER 430

On en boira une once de demi-heure en demi-heure.

Prenez *de caisse en boisseon, deux livres ;  
de miel, deux onces s  
de vinaigre de sureau t demi-once.*

Mêlez.

On en boira tiede suffisamment.

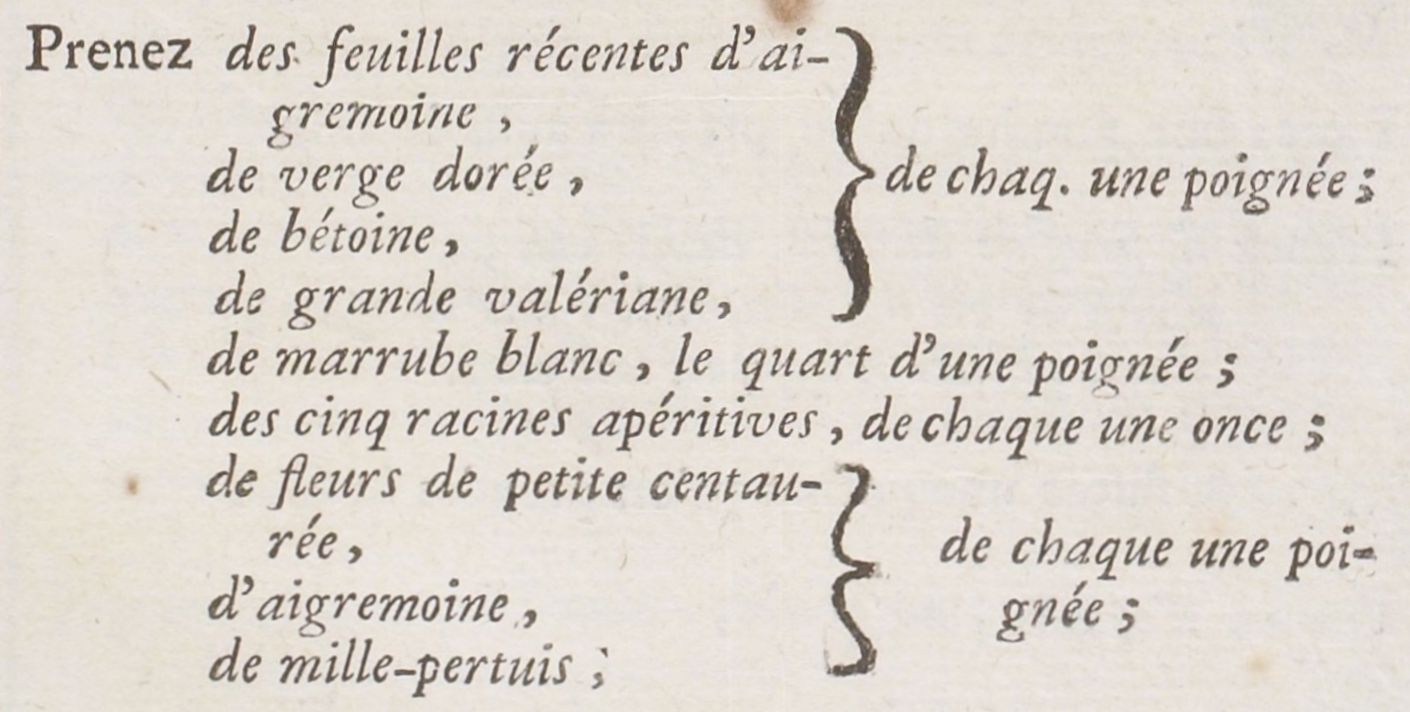
Si les signes font connoître que Pabfcèsest formé dans les  
poumons , il faut promptement le faire *créver* dans la  
trachée artère, & fur le champ purifier le lieu ulcéré.

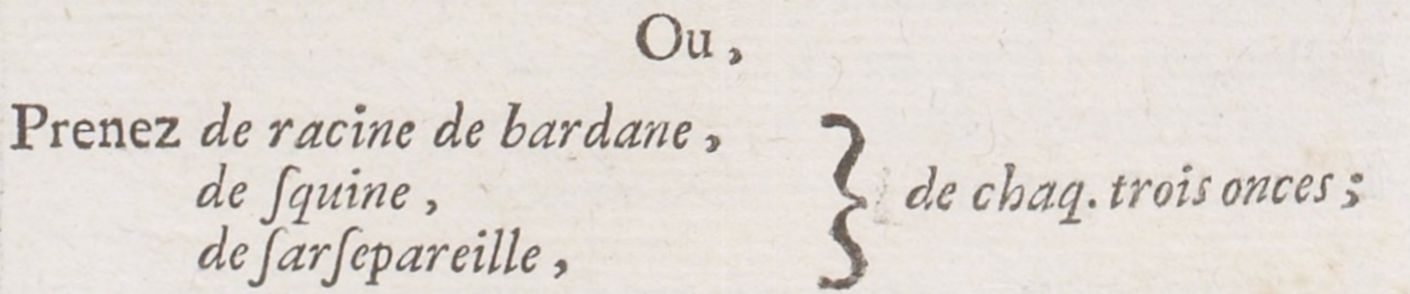
Pour tenter cette ouVerture, il faut après des alimens  
mous, un peu gras, avec du vin doux , le poumon ayant  
fuppuré, l’agiter, après l’avoir préparé, parles cris, la  
toux, l’expectoration , les secousses qu’un navire ou  
un carrosse peuvent procurer.

Ensuite aussi-tôt que les signes annoncent quel’absicès est  
ouvert , il saut se mettre au lait pour tout aliment ,  
user de plantes très-douces, & qui ne *se* corrompent  
point aisément ; alors de jour en jour on doit passer  
aux apéritifs, aux détersifs , à des légers opiats que  
l’on prend le soir , aux vapeurs émollientes ; & enfin  
on *se* fait porter à cheval, en carrosse ou dans un na-  
vire. ,

*Les* remedes apéritifs & détersifs pour un ulcere ouvert  
dans les poumons, font les feuilles de capillaire com-  
munsdu blanc,du noir & du doré, celles d’aigremoine,  
de pié de lion, de bécabunga, de bétoine, de pâquette,  
de bourache , de piment, de moyenne confonde, de  
ceterac , de germandrée, d’ivette, de chicorée, de  
dent de lion , d’endÎVe , de velar , de fenouil , de fu-  
meterre , de liere terrestre , d’hépatique noble & ter-  
restre, de maceron , de mille-pertuis , d’hyfope, de  
pastel, de laitue, de langue de cerf, de marrube blanc,  
de *morsus diaboli*, de nommulaire, d’arête-bœuf, de  
primevère, de prunelle, de pulmonaire, de saponaire,  
de fceau de Salomon , de fophia , de tussilage, de va-  
lériane grande & petite , de verveine, de véronique,  
de pervenche & de verge dorée.

On satisfait à la même intention avec la gomme ammo-  
niaque, le galbanum , l’opopanax, le farcocolle, le  
mastic, la myrrhe, lloliban , la térébenthine.





*Mettez* le tout en décoction dans de Peau, en forte qu’il  
en reste quatre pintes.

On en boira deux onces de deux heures en deux heures,

Mettez le tout en décoction dans de Peau pendant l’es  
pace d’une demi-heure, & ajoutez-y de bois de  
sassafras , trois onces. Lorfque ces drogues auront  
encore un peu bouilli, vous mêlerez a trois li-  
vres de décoction ,

*de sirop des cinq racines apér'nlues » deux onces.*

431 PE R

Pour le même ufage ;

Prenez *de myrrhe transparente choisie, deux dragmes ,  
de jaune d^ œuf frais , un serupule.*

Après les avoir long-tems broyés ensemble dans un mor-  
tier de verre ;

Mêlez-y *d’encens choisi s deux serupules ;*

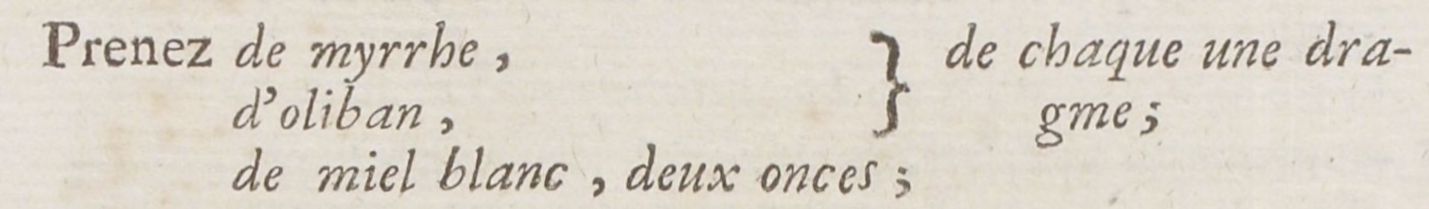
faites des pilules de trois grains chacune, dont le ma-  
lade prendra une ou deux avant l’usage de la dé-  
coction.

Prenez *de la myrrhe choifie, deux dragmes t,  
du blanc de baleine, une dragme ;*

Mêlez.

Faites une poudre que vous diviserez en douze doses  
égales.

On en prendra une le matin & le soir avant la décoc-  
tion.



Mêlez, selon Part.

On en prendra une dragme par heure.

On uPera sur le Eoir des narcotiques selivans-

Prenez *des pilules de cynoglosse , unserupule ;*

Faites six pilules , dont on prendra une ou deux le sioir  
avant le fommeil.

Prenez *des pilules de styrax , meme dose s* pour le même  
ufage.

Prenez *de l’opium coupé par lames légères, et lentement  
desséché, un grain ;*

*de corail rouge, douze grains ;*

Mêlez.

Faites une poudre qu’on prendra aussi le soir.

Prenez *de sirop de diacod, demi-once ;*

*d’eau de vie de Matthiole , une dragme ;  
dé eau distilée d’hysope , une once.*

Mêlez & faites une potion qu’on prendra le sioisu

Prenez *d’opium , un grain',*

Faites deux pilules dont on prendra une Ie scsir.

Prenez *d’opium, un grain ;*

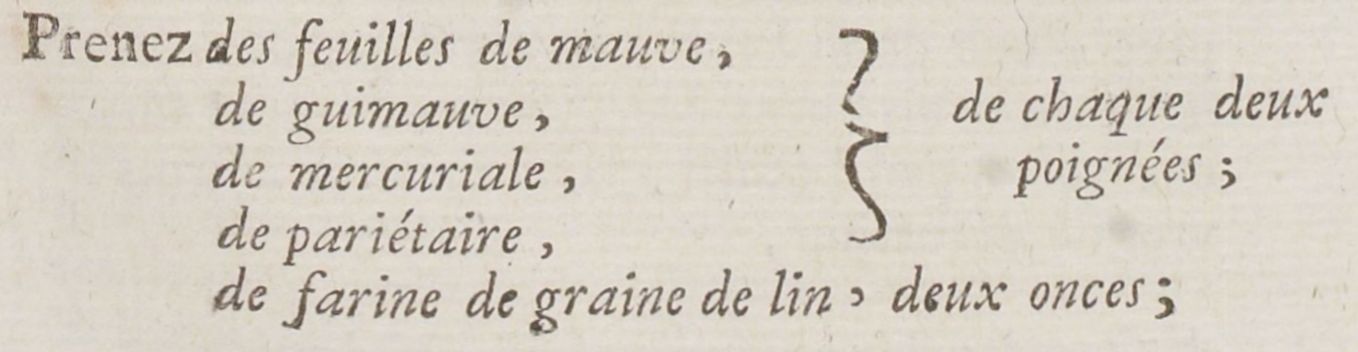
*de sirop de capillaire, quatre dragmes ;*

*d’eau distilée de fleurs de coquelicoq-, une once\**

Mêlez.

Faites une potion.

*-Pour des vapeurs émoUientesi*

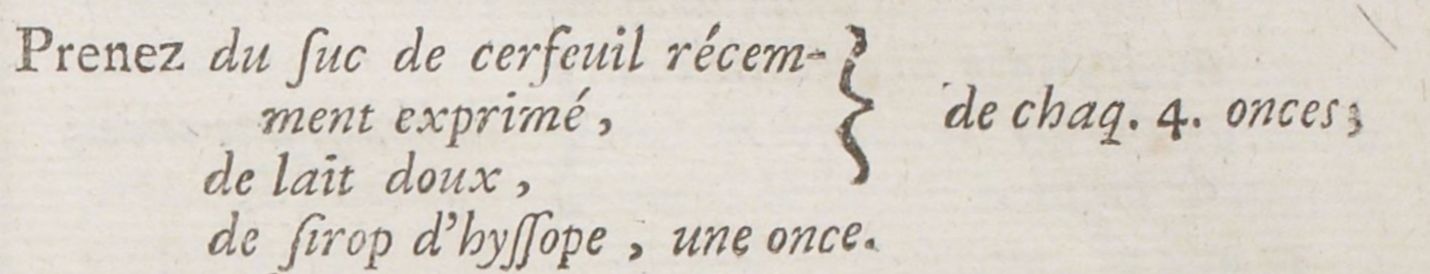


PER 432

Faites-en une décoction dans l’eau, &prenez-en lava-  
peur en attirant Pair.

Si les signes sont connoître que la matiere inflammatoi-  
re devenue purulente , s’est mêlée avec le siang par  
les petites veines pulmonaires , & forme un dépôt  
dans quelque vifcere , quoique cependant on n’ait pu  
favoir encore de quel côté elle *se* porte, alors  
sclivre un régime léger, fluide , doux, aromatique , un  
peu vineux , tenir le corps en repos , choisir des mé-  
dicamens émolliens & de la classe des plus foibles apé-  
ritifs , & pourvoir au poumon par Pusiage des émol-  
liens. Par ce moyen la matiere morbifique fie déter-  
minera en quelqtie endroit, ou fie dissoudra & s’éva-  
cuera par quelque voie.

Pour cet effet.



Mêlez.

On en boira une once de deux en deux heures.

e

Mais si aux signes qui indiquent que cet absicès est prêt à  
fie former *, se* joignent ceux par lefquels on découvre  
dans quel endroit la matiere s’est portée , il faut pra-  
tiquer la même méthode dont nous venons de parler,  
& en même-tems traiter si bien le lieu prévu par le  
fucement, les relâchans , les apéritifs , qu’il résiste  
moins , & qu’il attire davantage^

Si la matiere fe porte au foie , il faut avoir recours aux  
mêmes remedes , en ajoutant des apéritifs un peu forts,  
des remedes savoneux , hépatiques, des lavemens &  
des fomentations qui en foient composés,

Prenez *de grande saponaire, deux poignées ;  
d’endive récente, quatre poignées ;  
de feuilles de chicorée sauvage, trois poignées!*

Faites bouillir dans trois pintes d’eau.

On en boira deux onces de deux en deux heures,'

Lorsque *\a péripneumonie* dégénere en une tumeur calleu-  
fe ou skirrheuse au poumon, il est rare qu’on puisse la  
guérir,à moins qu’elle fie Ee calme un peu par l’ssa-ge,  
tant interne qu’externe des émolliens, par le mouve-  
ment du cheval ou du caroffe.

Lorsque le mal dégénere en gangrene, il est absolument  
incurable.

Si les crachats qui avoient déja commencé à résoudre la  
*péripneumonie,* viennent à être supprimés, il faut faire  
aussi tôt tout fon possible pour les rappeller. Les cauEes  
de cette suppression scmt souvent un grand froid, dont  
l’impression estfubite, un grand desséchement produit  
par quelque chofe que ce foit, une fievre ardente qui  
survient, des médicamens qui échauffent, un cours de  
ventre qui n’est point critique, des scleurs abondantes,  
des passions violentes.

En ce cas, la matiere supprimée qui s’amasse & s’accu-  
mule de plus en plus produit une nouvelle inflamma-  
tion dans les parties voisines, & en conséquence les  
mêmes iÿmptomes que la premiere *péripneumonie t*mais comme ils fie trouvent dans un corps déja affoi-  
bli, ils cassent pour l’ordinaire une mort prompte.

On remédie à cet accident & à *ses* stlites, en détermi-  
nant sians ceffe aux poumons par les narines & par la  
bouche des vapeurs humides, émollientes & chaudes,  
en communiquant artificiellement les mêmes qualités  
à Pair, en buvant beaucoup de pareilles boisions, me-  
lées

433 PER

lées principalement aVec du miel & du Vinaigre, en  
ustant de médicamens suppuratifs, anti pyretiques , &  
en même tems légerement résolutifs, tels que l’anti-  
moine diaphorétique fixé *avec* le nitre, de légers opiats,  
en excitant les fueurs , & enfin par une parfaite tran-  
quilité d’ame.

Prenez *oxymelsimple, trois onces',*

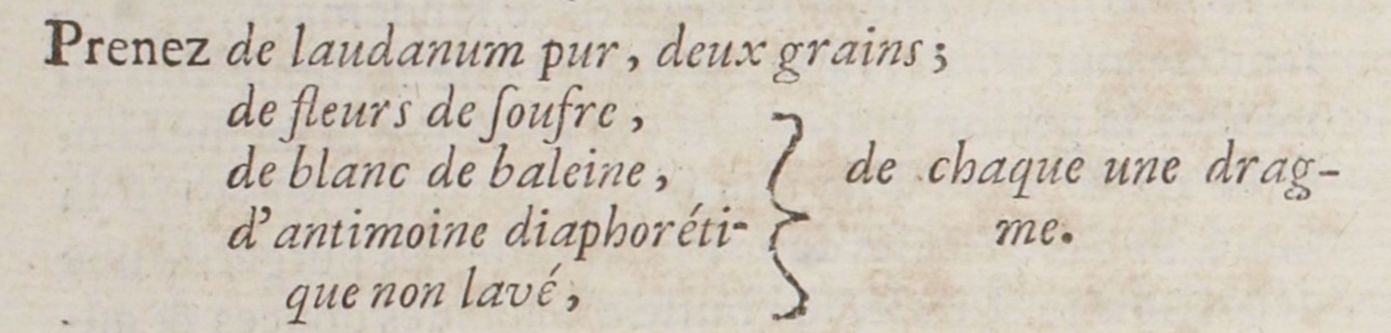
*de sirop des cinq racines apéritives, deux onces ;*

*de décoction de liere terrestre, dix onces ;*

*de Vitre purifié, une dragme.*

Mêlez.

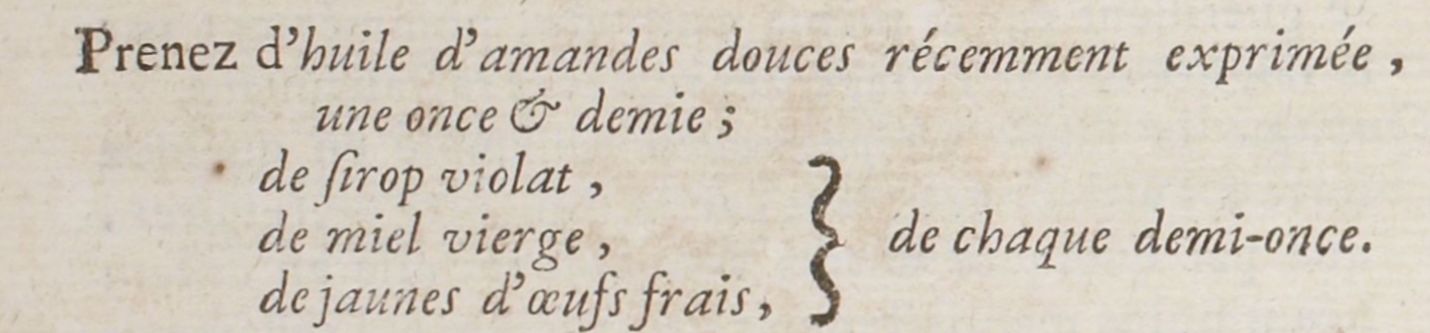
On en boira une once par heure.



Mêlez & faites une poudre que Vous diVÎferez en douze  
parties égales. On en prendra une de trois en trois  
heures, aVec une ou deux onces de la mixtion pré-  
cédente.

Prenez *de fleurs de foufre, deux dragmes ;  
d’oliban, un fcrupule',  
de blanc de baleine, demi-dragme ;  
d’antimoine diaphorétique non lavé, une dragme.*

Mêlez & faites une poudre que Vous diVÎferez en douze  
dofes. On en prendra une à toutes les heures avec  
une once de la premiere mixtion.



Mêlez exactement.

On en prendra demi-once par heure, jufqu’à ce que les  
crachats reVlennent.

*Peripneumonia notha* , Péripneumonie fausse.

La *péripneumonie* fausse qui est si fouVent occasionnée par  
le froid de l’hyver ou les chaleurs qui furVlennent au !  
printems, procede ordinairement d’une pituite lente  
qui fe forme dans toute la masse du fang.

I. Par des matieres farineufes, crues, austeres, non  
mûres.

2. Par la difette de bon fang.

3. Par l'action trop foible des vaisseaux, des vifceres &  
de la bile.

4. Par la diminution du mouVement animal.

y. Par la dissipation des parties les plus fluides occasion-  
née par le relâchement des Vaisseaux sécrétoires.

6. Par la rétention des parties les plus épaisses des fluides  
dont les Vaisseaux excrétoires ne peuVent fe décharger  
à caufe de leur foiblesse.

Ce phlegme s’engorge infensiblement dans les poumons ,  
où il caufe enfin cette fâcheuEe maladie qui fait fou-  
Vellt périr tout-à-coup celui qui en est attaqué.

Quand ce mal a fait difiérens progrès, il produit des ef-  
fets dans tout le corps , spécialement ceux qui appar  
tiennent proprement à la *péripneumonie* lente, ce qui  
rend cette maladie très-dissicile à guérir.

Car les saignées qu’on fait, comme il conVient dans cette  
premiere maladie, fiant fort nuisibles, à caufe de la trop

i snfrOrno 2/ rl O 1 O *Ci* 1“ Q ΤΊ /4 A <"! 11 ίϊ Tl Γ1 Γ 6

PER 434

des matieres étrangeres, humides & lentes; ainsi quoi-  
qu’dles parOÎssent d’abord donner quelque soulage-  
ment, bien-tôt après elles augmentent le mal.

Pour les atténuans qui font si estimés dans ce cas , en  
augmentant l’action des liqueurs fur les Vaisseaux pul-  
monaires, ils augmentent EouVent l'épaississement &  
l’engorgement de la matiere qui les obstrue, & rendent  
bien-tôt la maladie mortelle.

Les Vieillards, ceux qui siont d’une constitution pituiteu-  
fe, froide, catarrheufe & fouVent enrhumés du cer-  
veau , sont fort fujets à cette maladie ; elle naît ordi-  
nairement de toutes les caufes qui donnent beaucoup  
d’agitation aux matieres qui croupissent dans les pou-  
mons, comme la courfe, la déclamation , le chant, l’i-  
vresse, principalement celle que produisent les liqueurs  
sort échauffantes, les débauches nocturnes, la chaleur  
du feu, des bains , du fbleil, furtout si elle est tout-à-  
coup sijiVle d’un grand froid.

Ce mal est si trompeur par la lenteur de *ses* progrès, qu’il  
faisit à l’heure qu’on s’y attend le moins ; il commen-  
ce en effet par une légere lassitude, une foibleffe , un  
abattement preEque entier des forces de l’esprit, une  
difficulté de rcfpirer, une oppression de poitrine , & de  
si légeres agitations, que le danger n’est annoncé que  
par de très-soibles indices de chaleur & de fievre ; en-  
fuite la difficulté de reEpirer & la foibleffe venant à  
augmenter subitement, la mort s’ensuit, Eans que le  
pouls ni les urines aient donné preEque aucun lieu de  
préVoir un événement si funeste.

Voici la meilleure méthode que l’on puisse employer  
pour guérir cette maladie.

I. Il faut tirer du fang par une large ouverture.

2. Aussi-tôt après débarrasser le ventre par des lavemens  
réitérés tous les jours, jufqu’à ce que le poumon paroise  
se soulagé:

Pour cet effet,

Prenez *de miel, trois onces ;*

*de nitre, une dragme ;*

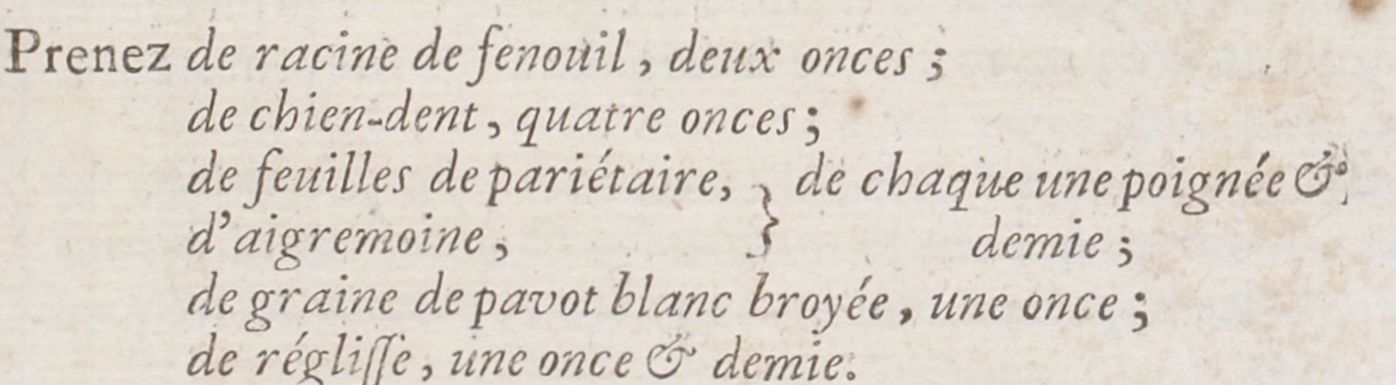
*un jaune d’œuf s*

*de décoction d’orge, huit onces.*

Faites un lavement selon l'art.

3. Il ne faut prendre pour tout aliment que des bouillons  
de viande très-légers, furtout un peu acides, une boise  
Eon légere d’eau & de miel.

4. Il faut mettre en usage les vapeurs & les fumigations  
dont on a parlé dans l’article de la vraie *péripneumonie,*boire continuellement des apofemes délayans, déter-  
sifs, légerement apéritifs, fehaigner les piés & les jam.  
bes, & ne pas négliger furtout l'application des vési-  
catoires.



Mettez le tout en décoction pendant un quart d’heure ,  
dans une telle quantité d’eau qu’il en reste deux  
pintes & demie. On en prendra deux onces de  
deux heures en deux heures.

On voit par tout ce qu’on a dit, pourquoi les femmes &  
les enfans font rarement fujets à c® genre de mal, ainsi  
que tous ceux qui ont les fibres lâches, & pourquoi il  
*se* guérit facilement & prefque de lui-même dans ceux-  
ci, & si difficilement dans les perfonnes robustes &ac-  
coutumées à faire de l’exercice. On sait aussi par-là que  
prefque toutes les maladies degenerent en celle - ci

435 PER

avant que de causer la mort, & que par conséquent la 1  
*péripneumonie* est la cauEe prochaine de la mort, & prese  
que le dernier effet de toutes les maladies mortelles.  
BoERkaavE, *Aphorismes,*

Il regne toutes les années au commencement du prin-  
tems, mais plus souvent fur la fin de l’hiver, une fie-  
vre accompagnée de divers symptomes péripneumati-  
ques, qui attaque principalement les personnes corpu-  
lentes & de moyen âge , mais plus communément les  
vieillards & ceux qui fiant trop adonnés aux liqueurs  
spiritueuses, surtout à l’eau-de-vie. Comme le sang  
de ces sortes de persimnes s’est chargé d’humeurs  
phlegmatiques durant l’hiver, & qu’il commence à re-  
prendre sim cours à l’approche du printems, il survient  
une toux qui attire ces humeurs dans les poumons ; &  
pour lors si le malade mene un régime de vie irrégu-  
lier & qu’il faste un trop grand ufage des liqueurs fpi-  
ritueufes, la matiere qui occasionne la toux s’épaissit ,  
obstrue le paffage des poumons , & la fievre desséche la  
masse du fang.

Au commencement de cette fievre, (1) le froid & le chaud  
s’emparent alternativement du malade, (2) il a des  
étourdissemens, & (3) il fient une douleur de tête aiguë  
lorEque la toux le presse. (4) Il rejette tout ce qu’il  
prend de liquide, quelquefois en toussant, & quelque-  
fois aussi fans tousser. (5) L’urine est trouble & extre-  
mement rouge. (6) Son fang ressemble à celui des pleu-  
rétiques. (7) Il refisse fréquemment & avec peine : tou-  
tes les fois qu’il tousse fon mal de tête augmente  
avec tant de violence qu’il lui semble qu’elle est fur le  
point de s’ouvrir, pour me servir de l’expression ordi-  
naire du malade. (8) Une douleur de poitrine accom-  
pagne ordinairement cette maladie. Enfin (9) toutes  
les fois que le malade tousse,on entend un bruit rauque  
qui provient de ce que les poumons ne peuvent point  
*se* dilater fuffifamment ; de sorte qu’il semble que llen  
flore obstrue les passages vitaux, au moyen de quoi la  
circulation est tellement interceptée qu’on ne remar-  
que aucun signe de fievre, surtout dans les fujets d’une  
habitude corpulente , quoique cela puisse aussi-bien ve-  
nir de l’abondance de matiere phlegmatique qui fur-  
charge tellement le sang qu’il est hors d’état de fer-  
menter.

Je crois qu’il convient pour guérir cette fievre, (1) d’é-  
vacuer le seing qui enflamme les poumons & qui met le  
malade en danger d’être suffoqué; (2) de débarraffer  
& de rafraîchir les poumons avec des remedes pecto-  
raux; & (3) d’appaifer la chaleur qui fe fait fentir  
dans tout le corps au moyen d’un régime rafraîchissant.  
Mais quoique la collection de matiere phlegmatique  
contenue dans les veines, & qui entretient journelle-  
ment l’inflammation des poumons, femble indiquer  
des faignées fréquentes & réitérées; des observations  
exactes m’ont néantmoins appris que cette pratique est  
extrêmement préjudiciable aux fébricitans d’une habi-  
« tude corpulente, silrtout s’ils ont passé le printems de  
leur âge ; de forte que la saignée a été souvent contre-  
indiquée.

Dans ces sortes de cas j’ai eu recours à des purgations fré  
quentes, qui ont leur aVantage dans les cas où les ma-  
lades appréhendent les saignées copieufes & fréquen-  
tes.

Voici en conséquence la maniere dont je me conduis.

Je saigne le malade du bras tandis qu’il est encore au lit ,  
& je ne lui permets de *se* lever que deux ou trois heu-  
res après, pour qu’il puisse plus aisément résister à la  
foiblesse que la faignée occasionne; car lemàladepeut  
plus aisément fupforter la perte de dix onces de fang  
lorsqu’il est couché , que celle de six ou sept lorsqu’il  
est levé.

Je lui donne le lendemain matin la potion purgative sui-  
vante.

PER 436

Prenez *de pulpe de casse récente, une once',  
de racine de réglisse, deux dragmes ;  
trois figues ;*

*deféné, deux dragmes et demie s  
trochifque d’agaric, une dragme.*

Faites-les bouillir dans une suffisante quantité d’eau, de  
maniere qu’il reste quatre onces de colature ,  
dans laquelle vous ferez dissoudre,  
*une once de manne-, 8e  
demi-once de sirop de roses folutis.*

Mêlez pour une potion purgative.

Je répète ordinairement la faignée le lendemain , & laif-  
scint un jour d’intervalle, je donne une seconde fois au  
malade la potion précédente, & je réitere la même cho-  
fe de deux jours l'un jufqu’à ce qu’il ait recouvré la  
santé. Je lui prescris dans l’intervalle des purgatifs une  
décoction pectoralesde l'huile d’amandes douces & au-  
tres remedes femblables. Je lui interdisen même tems  
llufage de la viande, furtout celui des liqueurs spiri-  
tueufes, à la place desquelles je lui accorde pour fa  
boisson ordinaire une tisanne d’orge & de réglisse, ou  
de la petite bicre, s’il veut.

Telle est la méthode detraiter la *saoffiepéripneumonieasoi*est causée par des humeurs phlegmatiques qui *se* simt  
amassées dans le fang, & jettées ensi-iite fur les pou-  
mons en conséquence de la froideur & de l’humidité  
de l’HÎVer. La faignée & la purgation font ici autre-  
ment indiquées que dans la *péripneumonie* vraie, que je  
crois être de même espece que la pleurésie , aVec cette  
différence que la premiere affecte les poumons d’une  
maniere plus ίΐηΐνεΗΗΙε : & en effet ces deux maladies  
sie guérissent par la même méthode, nommément par  
la Eaignée & par l’usage des remedes rafraîchissans.

Quoique la fausse *péripneumonie* ressemble en quelque  
forte à l’asthme *sec,* tant par la difficulté de. respirer,  
que par quelques autres symptomes, elle en diffère  
néantmoins manifestement par la fieyre & l’inflamma-  
tion qui en font inséparables, & qui ne *se* rencontrent  
jamais dans l’asthme fec : mais ces iymptomes sont  
beaucoup plus considérables dans la fausse *péripneu-  
monie* que dans la Vraie.

Il faut remarquer que lorsque cette maladie attaque des  
personnes qui ont été fort adonnées à lleau-de-Vle &  
aux autres liqueurs fpiritueufes, il est dangereux de  
leur en interdire Pufage tout d’un coup; car un chan-  
gement aussissoudain ne manqueroit pas de les jetter dans  
l’hydropisie : mais il faut les en désaccoutumer peu-  
à-peu. Cette règle à lieu dans toutes les autres ma-  
ladies qui naissent de la même caisse. SYDENHAM.

La fieVre du poumon est une fieVre aiguë inflammatoi-  
re causée par la stasie du sang dans les petits Vaisseaux  
Eanguins des poumons, ou même dans les petits ra-  
meaux de la Veine azygos qui sont dans le pleure. El-  
le est accompagnée d’une douleur aiguë & poignante  
dans le côté, de la difficulté de refpirer, d’une cha-  
leur excessiVe , d’un pouls dur & fréquent, d’une toux  
feche ou humide, & quelquefois sanglante, & elle n’est  
jamais exempte de danger.

Il n’y a aucune fieVre inflammatoire qui Toit plus nuisi-  
ble aux hommes de quelque âge , de quelque *sexe ,  
8c* de quelque tempérament qu’ils soient, dans quel-  
que .région qu’ils habitent, soit qu’elle soit froide ,  
chaude ou tempérée, & qui attaque un plus grand  
nombre de personnes en même - tems à caufe de  
l’inégalité & de l’intempérie de l’air, que celle qui  
affecte la poitrine, les poumons ou les muEcles inter-  
costaux internes, qui font reVétus par dedans de la  
membrane nerVeufe nommée pleure. L’inflammatinn  
non-seulement reçoit différens noms filmant la diffé-  
rence des parties de la poitrine qu’elle affecte ; mais  
elle distere encore par rapport aux sivmgrbmes dont  
elle est accompagnée, à l’issue & à la maniere de la

437 PER

traiter. Les Anciens qui n’avoient pas une exacte con-  
noissance de l’anatomie, *se font* imaginés que la pleure  
étoit le foyer de la pleurésie & de la *péripneumonie ;*& de là vient qu’ils ont donné le nom de pleurésie à  
prefque toutes'îes inflammations de poitrine. Il y a ce-  
pendant long-tems qu’Hippocrate a remarqué la dif-  
sérence qu’il y a entre la pleurésie & la *péripneumonie.*C’est ce qui fait peut-être que des Medecins du pre-  
mier & du moyen âge, aussi-bien que ceux du dernier  
siecle,ont assuré que la *péripneumonie afficStc* lespou-  
mons, au lieu que la vraie pleurésie attaque feulement  
Ia pleure, ainsi que les mufcles qu’elle revêt. Mais j’ai  
démontré la fausseté de cette opinion dans ma Disser-  
tation *sur la pleurésie et la péripneumonie,* où j’ai dé-  
montré par plusieurs raifons que la premiere a fon  
siége dans les poumons ; une preuve qui est encore  
très-convainquante, c’est celle que l’on tire de la dii-

\* section de trois cens pleurétiques, que Pierre Servius,  
suivant le témoignage de Walfchius, Zlcclm. 1. *Curat.*4. à faite à Rome dans PHôpital du Saint-Esprit, dans  
lesquels il a toujours trouvé un lobe des poumons at-  
taqué & rempli de matiere, tandis que la pleure sole-  
toit nullement endommagée, ou ne l’étoit que très-  
peu.

Voici donc, à ce que je crois, de quelle maniere on doit  
déterminer les différens siéges de l'inflammation qui af-  
fecte la poitrine.

La pleurésie fera fausse si elle n’occupe que les parties  
extérieures : ce fera une vraie pleurésie si elle *se* répand  
en maniere dérésipele siur la fuperficie de la substance  
membraneuse du poumon, & este formera la *péripneu-  
monie* lorsqu’elle pénétrera fort avant dans la fubstance.

Il est important que le Medecin distingue exactement  
ces différentes efpeces d’inflammations de poitrine  
par certaines marques effentielles & caractéristiques,  
dont nous allons donner le détail.

Dans la fauffe pleurésie il y a douleur de côté très-aiguë  
& très-poignante, qui augmente lorsqu’on y touche ;  
le malade ne sauroit demeurer couché Eur le côté af-  
fecté, la toux est seche, stans aucune expectoration de  
matiere pituiteuse ou sanguinolente, bien qu’elle aug-  
mente la douleur lorsqu’elle est forte. Elle est aussi ac-  
compagnée de la fievre & d’un pouls dur, bas & fré-  
quent. Elle est moins causée par la stafe du fang que  
par celle d’une sérosité acre dans les extrémités desar  
teres & des veines contiguës à la veine azygos, aussi-  
bien que dans celles des conduits lymphatiques qui  
font distribués dans la pleure ou dans le périoste des  
côtes, où le sentiment est encore plus vif. Elle n’est  
donc autre chofe qu’une efpece de rhumatisine ; & de  
là vient qu’elle est très-ordinaire à ceux qui sirnt sel-  
jets aux catarrhes, aux douleurs rhumatiques, à la  
goute, ou à la migraine, surtout lorsqu’ils passent d’un  
air chaud dans un air froid , ou d’un air froid dans un  
air chaud, principalement vers le foir. C’est ce qui fait  
encore qu’elle n’exige point la faignée, à moins que  
la pléthore ne foit évidente, mais feulement une dia-  
phorese & une perspiration plus copieuse, au moyen  
de laquelle elle cesse facilement vers le septième jour.

La vraie pleurésie est une inflammation sianguine causée  
par la susse du fang dans les petits conduits des vaisi-  
seaux bronchiaux que Ruysich a découverts , & qui ser-  
vent seulement à la nutrition des membranes & des  
Vaisseaux qui composent la Assistance des poumons.  
Aussi affecte-t-elle principalement ces derniers, bien  
que ce ne foit que dans leur partie extérieure & stuper-  
ficielle. La respiration est beaucoup plus difficile que  
dans la pleurésie fausse; les crachats font fanguinolens  
& la maladie fe guérit par l'expectoration. Elle est aussi  
accompagnée pour l’ordinaire d’une fieVre plus aiguë  
que celle qui est inséparable de la fausse pleurésie ; on  
ressent aussi des douleurs moins violentes dans le côté

PER 438

affecté, & qui n’augmentent point parle toucher. La  
pleure qui revêt la poitrine est aussi affectée,parce que la  
tunique pulmonaire extérieure est une continuation de  
la pleure ,& parce que dans la plupart des hommes les  
poumons tiennent, au moins d’un côté, à la pleure.

Dans la *péripneumonie* la douleur est plutôt fourde , ob-  
tufe & oppressive, qu’aigue, & elle s’étend jusqu’au  
dos & aux omoplates : mais l’inquiétude & la diffi-  
culté de refpirer font plus grandes, & l’expectoration  
plus difficile, & les crachats que l'on rend l'ont de dif-  
fiérentes couleurs : car dans cette maladie, les vaisseaux  
des poumons destinés à conduire le fang d’un ven-r  
tricule du cœur à l’autre font affectés, remplis & en-  
gorgés d’un fang épais, qui devient folide dans la sili-  
te. C’est ce qui fait qu’elle est plus dangereuse, &  
qu’elle cause aisément la mortàceux qu’elle attaque,  
surtout lorsqu’ils fiant dans un âge fort avancé,& qu’on  
n’a pas foin d’employer à tems la faignée.

Quoique les Anciens n’aient pas assez exactement ca-  
ractérisé les inflammations de la poitrine, cependant  
comme cette maladie a été fort fréquente dans les  
pays où ont vécu les principaux Auteurs, tels que  
Trallien, Aretée, Cælius Aurelianus & plusieurs au-  
tres, ont peut beaucoup mieux s’instruire dans leurs  
écrits des fyrnptomes qui accompagnent cette mala-  
die que dans ceux des Modernes.

De toutes les descriptions que nous avons de la pleurésie,  
il n’y en a point qui m’ait plû daVantage que celle d’A-  
retée,qui,*LibT. cap.10. Acut.* en parle en ces termes:  
« cette maladie, dit-il, est accompagnée d’uhe dou-  
« leur aiguë qui monte vers le gosier & d’une chaleur  
« violente. La douleur s’étend chez quelques-uns juse  
« qu’au dos & aux épaules. Ces accidens sirnt siiivis  
« d’une difficulté de respirer, de l'insiomnie, du dé-  
« gout, de la rougeur des joues, & d’une toux seche.  
« Les crachats sortent avec peine, ils sirnt pituiteux,  
« sanguinolens, ou jaunâtres. C’est encore pis lorsque  
« les malades ne crachent point, qu’ils sirnt dans le  
« délire, ou affectés d’un coma.»

Ce même Auteur nous apprend que les malades meurent  
ou guérissent entre le septieme ou le quatrieme jour,  
Euivant que les Eymptomes fiant violens ou modérés ;  
& qu’ils deviennent empyriques lorsque la maladie  
continue jtssqu’au vingtième jour. Il ajoute que la pleu-  
résie est très - fréquente en Hiver, qu’elle l’est moins  
dans l’Automne & dans le Printems, à moins que ces  
faifons ne foient extremement froides, & qu’elle ne  
regne point du tout en Eté; que les vieillards y font  
plus fujets que les enfans, qui n’en sirnt jamais atta-  
qués, ou en sirnt moins dangereusement malades , à  
cauEe que leur corps est spongieux & humide, & su-  
jet à une transpiration abondante.

Comme tous les Eymptomes qui accompagnent la fievre  
du poumon, font uniquement causés par l’inflamma-  
tion de fia substance, il est aisé de juger que tout ce  
qui empêche le cours du semg dans *ses Vaisseaux, soit*qu’il s’agisse de l'obstruction de ces mêmes vaiffeaux  
causée par une grande quantité de matiere épaiffe, ou  
de contractions spasinodiques violentes, que la légére-  
té & l’acreté de la même matiere occasionne, est très-  
propre à faire naître cette fievre inflammatoire, fur-  
tout lorEque plusieurs des causies qu’on appelle anté-  
cédentes, procatarctiques & éloignées, concourent en-  
semble à produire cet effet. C’est pourquoi ceux qui  
à catsse des alimens grossiers & mal - fains dont ils Be  
nourrissent, par l'ssa-ge des liqueurs Epiritueuses, par  
le défaut d’humidité & d’exercice , ont un sang abon-  
dant & épais , que Syndenham appelle *pleurétique „*font aisément attaqués de cette maladie lorfque plu-  
sieurs des caisses procartarctiques y concourent en mê-  
me-tems, surtout lorEque leur corps étant échauffé par  
un Violent exercice, par un travail penible, pat des  
bains chauds, par l’usage des boisions spiritueufes, île

E e lj

439 PER

s’expofent à un air extrêmement froid,ou ce qui est enco-  
re pis, lorsqu’ils boivent sim le champ des liqueurs froi-  
des. Cette maladie attaque aussi fort aisément les per-  
fonnes d’un tempérament fanguin & pléthorique qui  
ont négligé de fe faire faigner à propos. Il arrive la  
même chofe aux femmes dont les regles font trop  
ou trop peu abondantes,ou viennent à cesser tout-à-fait  
à catsse de Page, aussi-bien qu’aux hommes dans qui le  
flux hémorrhoïdal est mal-réglé, ou entierement sup-  
primé.

J’ai souvent remarqué que les tranchées, les spasines, la  
colique & les douleurs hypocondriaques , accompa-  
gnées d’une trop grande constipation, ont été suivies  
d’une inflammation de poumons , surtout dans les per-  
sonnes pléthoriques & cacochymiques ; car ces acci-  
dens sont de telle nature, que venant à comprimer les  
petits vaisseaux , surtout les veines , ils empêchent la  
circulation du seing, rendent sem mouvement inégal.  
& font qu’il fe porte avec une impétuosité extraordi-  
naire vers d’autres parties , furtout les supérieures. Il  
arrive de-là non-seulement que le Eang est pressé dans  
les tuyaux, qui, à cause de la petitesse de leur diame-  
tre, ne sirnt point capables de le contenir, ni de lui  
donner passage ; mais que venant encore à s’y arrêter,  
il perd l’uniformité de fon cours , & dérange l'ordre de  
toutes les fonctions naturelles. Comme les corps qui  
font extrêmement fujets aux hémorrhagies , font pour  
la plupart d’une complexion sanguine, & Eujets à des  
contractions spasinodiques du bas-ventre , il arrive de-  
là que les jeunes gens qui éprouVent de bonne heure  
des hémorrhagies de nez abondantes , des crachemens  
de sang & des hémorrhoïdes prématurées, sont très-  
aisément attaqués de pleurésie ou de *péripneumonie,*lorsque quelque causie occasionnelle vient à agir. On  
a aussi remarqué , qu’une gale repoussée, qu’un flux de  
ventre simple ou dysentérique qu’on a arrêté à contre-  
tems; que d’anciens ulceres qu’on a fermés , & que la  
suppression d’une sueur critique des piés ou de tout le  
corps, ou que le pourpre chronique que le froid a fait  
rentrer, ont causé des inflammations de poitrine. Car  
cette matiere récrémentitielle , acre & caustique, ve-  
nant à s’attacher aux tuniques nerveufes des poumons  
& de la poitrine, empêche le cours duscmg, &déran-  
ge l’uniformité de fon mouvement au moyen des con-  
tractions spasinodiques qu’elle excite. Il n’est pas ex-  
traordinaire non plus que la petite vérole & la rou-  
geole occasionnent une inflammation de poitrine lorf-  
qu’on les a mal traitées, puisique ces maladies sont tou-  
jours très-nuisibles aux poumons , & y laissent un vice  
ou une très-grande foiblesse.

Il arrive aussi quelquefois que les pleurésies tant  
vraies que fausses , deviennent épidémiques , à caufe  
de la constitution extraordinaire de Pair & des faisions.  
Cela arrive surtout lorsque l'Hiver a été extremement  
froid & de longue durée , comme aussi lorfqu’un vent  
du nord froid & très-élastique fuccede tout-à-coup à  
un vent du midi qui régnoit depuis long-tems. Corn-  
me cela arrive pour l’ordinaire dans le Printems &  
dans l’Automne ; c’est ce qui fait aussi que les fievres  
catarrheufes, malignes & pleurétiques, font très-fré-  
quentes dans ces faifons. J’ai remarqué après un Hiver  
fort rude qu’il a régné des fievres pleurétiques crues,  
dans lesquelles l’expectoration s’est faite le neuvieme  
& ledixieme jour, Hippocrate, *Lib. II. de Morb.* les  
appelle feches ; elles tourmentent violemment les ma-  
lades dès les premiers jours, & les forces font telle-  
ment abbatues par la douleur & par la toux, qu’ils ont  
peine à supporter l’expectoration & à recouvrer la san-  
té. La péripneumonie est aussi endémique ; & l’on  
sait qu’elle est très-fréquente dans la Westphalie, la  
Poméranie , la Suède, la Russie & le Danemarck,&  
qu’elle y fait beaucoup de ravage. Je fuis perfuadé  
qu’elle n’a point d’autre caufe que les alimens crus &  
grossiers dont les Habitans si? nourrissent , aufli-bien  
que la froideur de Pair qui regne dans les Pays fepten-  
trionaux.

PER 440

Je n’ai jamais vu de maladies dont les crifes foient plus  
réglées que celles de la pleurésie & de la *péripneumonie’*car dans les jeunes gens & dans ceux qui font d'un  
tempérament vigoureux, les crachats deviennent fan-  
glans vers le quatricme jour, & la maladie cesse d’d-  
le-même au moyen d’une fueur abondante. Dans les  
perfonnes d’un tempérament lent& phlegmatique, &  
dans les poumons desquelles la maladie est profondé-  
ment enracinée , elle cesse le onzième ou le quatorzie-  
me jour, en partie par l’expectoration, & en partie par  
la fueur. Le pouls alors s’adoucissant, le sommeil de-  
vient plus tranquile & les forces fe rétablissent. Lorf-  
que la crife est imparfaite , la fueur survient aussi  
dans les jours critiques : mais elle n’est point assez  
abondante ; c’est pourquoi elle n’apporte aucun sejula-  
gement, & ne détruit point la maladie. LorEque les  
fymptomes subsistent jusqu’au vingtième jour, il est à  
craindre qu’il n’y ait un atsscès dans la poitrine ; ce qui  
est très-dangereux.

C’est donc un bon signe lorfque l’expectoration *se* fait  
bien & entraîne le quatrième jour une matiere visqueu-  
fe , fanguinolente , jaune & quelquefois purulente.  
Plus l’expectoration est libre, plus on doit efpérer de  
la guérifon du malade : c’est tout le contraire *lors-  
qu’elle se fait avec* peine. On doit feulement prendre  
garde lorfque la maladie se termine par une excrétion  
copieuEe de matiere purulente, qu’il ne survienne une  
phthisie ou une fievre hectique.

Les sielles fréquentes sont toujours équivoques; l’urine est  
aussi suspecte lorsqu’elle est fans sédiment, & la sueur  
qui paroît hors des jours critiques , est d’un très-mau-  
vais augure lorsqu’elle est trop abondante. Cependant  
lorsqu’il survient un flux de ventre le dixieme ou le  
douzieme jour, & qu’il n’est point trop copieux, il  
n’est pas si dangereux, parce qu’il entraîne quelquefois  
une matiere purulente. Les saignemens de nez dont le  
malade est attaqué vers le quatrieme jour, lui procurent  
un foulagement considérable.

Il *n’y* a point d’inflammation qui revienne si prompte-  
ment que la fievre du poumon , surtout lorsqu’elle a  
été profonde & accompagnée d’un abfcès. J’ai connu  
quelques personnes qui entrant à peine en convales-  
cence , sont retombées au bout d’un mois dans la mê-  
me maladie, à cause du mauvais régime dont elles  
usinent, & de la grande quantité de vin pur qu’elles  
buvoient, ce qui leur a été pour l’ordinaire funeste.  
J’ai même vu cette espece d’inflammation revenir trois  
ou quatre fois dans une année & même plus fouvent  
dansl’endroit où elle s’étoit d’abord formée; c’est pour-  
quoi il est nécessaire que ceux qui en ont été une fois  
attaqués préviennent les rechutes , en suivant un régi-  
me exact & enuEant d’une nourriture convenable.

Ceux qui meurent d’une inflammation depoumons, scmt  
étouffés par la matière qui est logée dans les vésicules  
& dans les bronches, & qu’ils ne peuvent rejetter par  
le moyen de la toux. Dans la dissection des cadavres,  
on trouve les poumons enflés & aussi durs que le foie,  
& lorsqu’on les met dans Peau ils vont au fond , parce  
que leurs vaisseaux sont remplis d’un fang épais & té-  
nace. J’ai aussi vu des poumons couverts de petits abf-  
cès & de petits tubercules fort durs,& la pleure enflam-  
mée, gangrénée & adhérente à leur fubstance. Je stai  
aussi qu’on a trouvé des concrétions polypesses dans la  
veine pulmonaire & dans la grande artere , qui ont  
empêché le cours du sang dans les poumons, & occa-  
sionné une inflammation à caisse de la trop grande quan-  
tité de sang qui s’y étoit amassée.

*CURE.*

Comme la stase du Eang aussi-bien que l’interruption &  
l’inégalité de sim cours sont l’unique casse prochaine  
de cette maladie, le point le plus important de la cure  
est d’en faciliter la circulation & d’en détruire la stafe ;  
ce qu’on peut exécuter en fatisfassant aux indications

I suivantes.

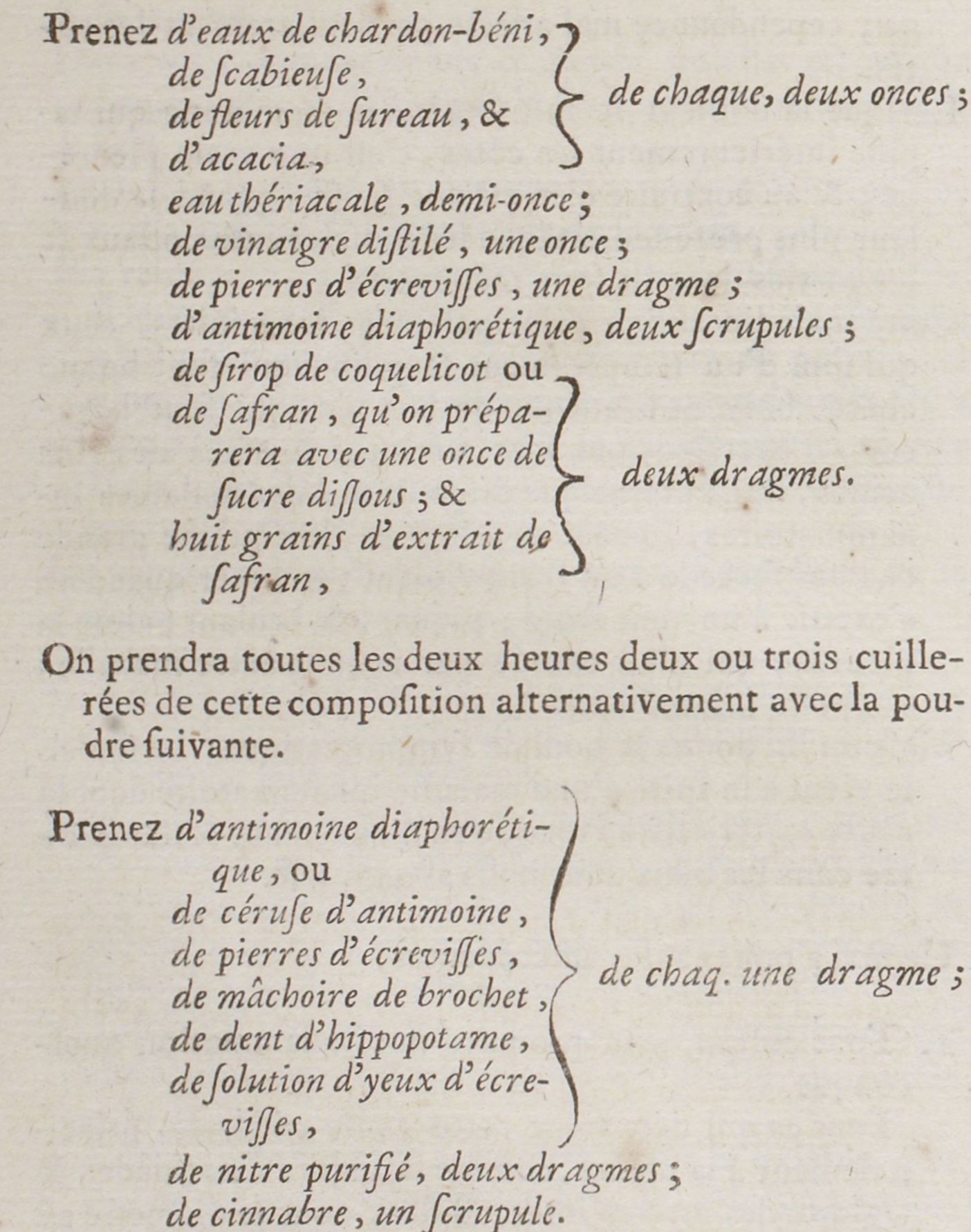
44ΐ PER

*1°.* Il faut empêcher la susse ou la stagnation du fang de  
faire de plus grands progrès. 2°. Délayer & diffoudre  
Ia vifcosile qu’on remarque dans le fang des persimnes  
attaquées de la pleurésie. *y°.* Ramollir & relâcher la  
partie affectée, que les Epaimes, la douleur & l’affluen-  
ce des humeurs ont roidie, afin que la matiere de llob-  
struction puisse *se* dissoudre & être mife en mouvement  
par l’action du sang artériel. 4°. Faciliter par le cra-  
chement l’excrétion de la matière fanglante & puru-  
lente , qui séjourne dans les bronches des poumons, &  
prévenir par ce moyen la formation de l’abfcès & de  
Ilempyeme.

Il n’y a rien de plus utile pour prévenir l’inflammation,  
que la faignée, & elle est d’autant plus salutaire qu’on  
Femploie plus promptement. Il faut ouvrir la veine du  
bras du côté affecté, & tirer beaucoup de sang si la plé-  
thore est considérable, & que le sang circule avec im-  
pétuosité. On doit même la réitérer si la sérosité du  
sang est ténace & vifqueufe, & la respiration difficile ,  
furtout si l’on soupçonne une stagnation inflammatoi-  
re profonde.

Comme de tous les remedes internes ceux qui font le plus  
de bien font ceux qui rendent le fang, la sérosité & les  
humeurs plus déliées & plus fluides, qui ont la vertu  
de dissoudre celles qui font épaisses, & d’exciter en  
même-tems une légere diaphorese ; rien n’est plus  
propre pour cet effet qu’une infusion en forme de thé  
faite avec des feuilles de véronique , de cerfeuil & de  
fauge, de chacune deux poignées ; de racine de régi *is-  
se ,* une once, & de graine de fenouil deux dragmes ,  
dont on donnera fréquemment au malade quatre ou  
cinq taffes.

Il ufera ensciite de la potion résolutive & diaphonique  
suivante.



Mêlez & faites une poudre dont la dofe est de demi-  
dragme.

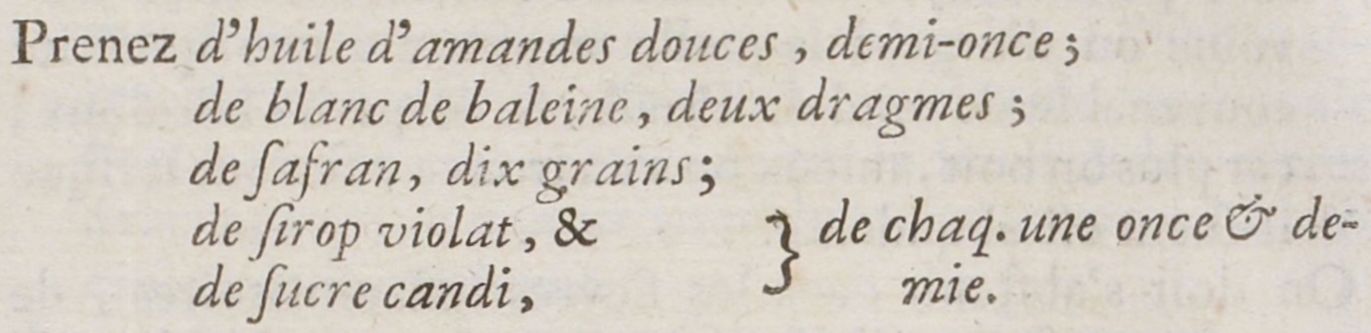
Lorfque la nature est languiffante & la pleurésie épidémi-  
que & d’un mauvais caractere, on ajoutera à cette pou-  
dre du camphre, qui a beaucoup de vertu pour résister  
à l'inflammation , & pour empêcher qu’elle ne faste  
plus de progrès. On observera seulement qu’il suffit  
d’en donner la dofe d’un demi-grain, & de boire par-  
dessus une émulsion préparée avec les quatre semences  
froides majeures, de chardon-marie, de noyaux de

PER 442

pin, avec une décoction d’orge & de corné de cerf.

Une chose qui est encore très-propre à adoucir lavlolen-  
ce des douleurs , & à relâcher la trop grande tension  
des fibres, c’est une vessie qu’on remplira de drcgues  
émollientes , telles que les fleurs de sureau, de meli-  
lot, de bouillon blanc, de camomile , de mauve, de  
lis blancs, des quatre graines carminatives & de *sa-  
fran,* cuites dans du lait, qu’on tiendra continuelle-  
ment fur la partie malade. C’est aVec beaucoup de rai-  
son qu’Arétée, *Lib. I. A eut.* ordonne dans la cure de  
la pleurésie, d’appliquer fur la partie affligée une Vessie  
remplie d’huile chaude, pourVu que la fomentation ne  
foit point d’une pesanteur capable d’augmenter la dou-  
Ieur.

Ce remede est très-efficace pour calmer les douleurs, fa-  
ciliter la refpiration & préparer la matiere à l’expecto-  
ration, qu’on peut aVancer au moyen du looch fui-  
Vant.



Faites un looch, dont on prendra FouVent quelque peu  
dans du gruau d’aVoine, ou dans du petit-lait  
doux.

*Précautions et observations pratiques»*

Le point le plus important de la cure consiste dans la fai-  
gnée, & voici ce dont nous aVertit Arétée fur fon fujet,  
*Lib. I.*

Œ Les fievres pneumoniques ne permettent pas qu’on dif-  
« fere à y remédier promptement par des remedes effi-  
« caces. Il est absolument nécessaire d’ouvrir dès le  
« premier jour la Veine du bras , & lorsque le sang au-  
« ra coulé quelque peu, il faut donner aux forces du  
a malade le tems de fe rétablir. Il saut réitérer l’opé-  
«ration quelque-rems après, supposé que le malade  
a puisse y résister, sinon on attendra jusqu’au lende-  
« main. »

En effet, la saignée est non-seulement utile aux jeunes  
gens, mais encore aux Vieillards , parce qu’ils ont une  
plus grande quantité de sang, lequel étant beaucoup  
plus épais & plus ténace, casse des inflammations plus  
violentes & plus difficiles à dissiper : c’est pourquoi on  
peut la réitérer supposé que les forces le permettent.  
On doit furtout faire enforte de proportionner la fai-  
gnée aux forces & à la quantité du fang des malades ;  
car si on en tire plus qu’il ne saut, non feulement on  
empêche l’expectoration , mais on rend encore la stafe  
du sang qu’on veut détruire plus forte, & alors on est  
caufe que la maladie dégénère en un sphacele. Lors,  
au contraire, que la saignée n’est point affez forte, elle  
ne produit point d’effet, & le fang trouvant plus de  
place se jette avec plus d’impétuosité fur la partie affec-  
tée, & la stagnation, de même que l’inflammation aug-  
mentent.

On doit avoir grand soin dans la pleurésie & dans lapérip-  
*neumonie* de tenir le ventre libre, & faire ensiorte que  
les intestins soient exempts de Epasines , comme Tral-  
lien & Hippocrate, *Lib. III. de Morb.lo* conseillent,  
a II faut, dit ce dernier, purger les malades dans les  
« cinq premiers jours, & même copieufement, car par  
« ce moyen les fievres font moins violentes & les dou-  
« leurs plus légères. » Je trouve à propos qu’on fe ferve  
pour cet effet de lavemens émolliens & parégoriques  
préparés avec de l’huile d’amandes douces, afin d’éva-  
cuer le ventre & de relâcher les contractions spascno-  
diques des intestins. « Il ne faut point négliger, dit  
« Arétée, d’appliquer des remedes convenables aux

443 PER

« parties inférieures, & il faut introduire dans le fon-  
« dement des hommes & dans la matrice des femmes  
a de l’huile de rue. » Ce remede peut aussi avoir lieu  
lorsque les gros intestins font resserrés par les spaEmes,  
ou lorsque les femmes font attaquées d’une passion  
spasinodique utérine.

Trallien , *Lib. VI.* recommande extrêmement & avec  
raisim dans ces sortes de maladies inflammatoires, les  
boissons aquetsses miellées , aussi - bien que la crême  
d’orge bouillie avec des amandes douces, dont il or-  
donne de boire copieusement. « Ne manquez pas, dit-  
« il,d’employer toujours Peau tiede en même - tems  
« que les alimens & les autres potions. On ne Pauroit  
« trouver, continue t-il, aucun remede plus convena-  
cc bleaux pleurétiques, quand même ils seraient atta-  
« qués d’une fievre violente. » Hippocrate fait aussi  
toujours l’éloge de fon gruau d’orge, & jlose assurer  
que l’eau tiede est préférable à tous les autres remedes  
par l’expérience que j’en ai faite. Il n’y a rien de meil-  
leur pour délayer les humeurs qu’une décoction d’a-  
voine ou d’orge à laquelle on ajoutera une quantité  
convenable de miel de Prusse, & de petit- lait doux ;  
car plus on boit, mieux on s’en trouve , furtout lorfque  
la sueur est abondante.

On doit s’abstenir dans les fieVres inflammatoires , de  
quelque estpecequ’elles soient, & encore plus dans la  
fievre pneumonique, d’un régime trop chaud, tant par  
rapport au lit, que par rapport au logement & aux  
boissons. On doit pareillement craindre le froid & les  
liqueurs froides,& bannir généralement de la curetons  
les remedes qui excitént avec trop de force les urines,  
les fueurs & les felles, de peur que les humeurs lym-  
phatiques qui doivent détruire la stafe , ne fe portent  
ailleurs. Hippocrate, *Lib. III. de Morbis,* nous aver-  
tit au sujet de l’excrétion par le bas ventre «quelorf-  
« qu’il fort une grande quantité de matiere par bas  
«après le cinquieme jour, cette évacuation casse la  
« mort au malade, parce que les parties supérieures *sc*« dessèchent & les crachats ne peuvent plus sortir. Il  
« ne faut pas cependant que le ventre foit trop pares-  
« Eeux, de peur que la fievre ne devienne trop aiguë, ni  
a trop lâche, pour que les crachats puissent monter en en  
« haut,& que les forces du malade *se* confervent.» Lors,  
cependant que le ventre *se* lâche de lui même deux,ou  
même quatre fois, on ne doit point l’empêcher.

On se sert ordinairement pour appasser les douleurs ai-  
gues d’anodyns & d’opiatiques. On doit cependant  
s’en abstenir, surtout à l’égard des vieillards , lorEque  
les humeurs fiant épaisses & l’inflammation profonde.

« Fuyez, dit Trallien, le diacod & le philonium, car  
«ils sont très-dangereux, parce qu’ils rendent l’éva-  
a cuation des humeurs très-difficile & détruisent entie-  
« rement les forces. »

Lorfque les jeunes gens sont attaqués de douleurs trop  
violentes, on ne doit point fe hasarder d’employer  
d’autres remedes calmans que ceux qui semt préparés  
avec du pavot, comme est l’émulsion composée aVec la  
graine & le sirop depaVot, ou le diasicordium de Fra-  
castor , auxquels on aura toujours foin de joindre les  
nitreux & les diaphoniques.

On emploie extérieurement avec beaucoup d’utilité*, ou-  
tre* les remedes que nous avons recommandés plus haut  
pour appasser les douleurs & pour aider la transpira-  
tion , une fomentation avec la graisse de chapon chau-  
de; dans une once de laquelle on fait fondre une de-  
mi dragme de camphre.

On ne doit point employer trop-tôt, c’est-à-dire, dès les  
premiers jours, les remedes doux & expectorans, mais-  
feulement lorfque la matiere est cuite , vistqueuse ,  
fluide & propre à être évacuée : autrement elle fe jette  
en plus grande quantité sur les poumons. Quelques-  
uns trouvent à propos qu’on prenne beaucoup de blanc  
de baleine, qu’ils croyent très-propre à dissoudre le  
Lang: mais j’ai remarqué que le foulevement de cœur

PER 444

qu’il caufe le rend plus nuisible qu’utile, & d’ailleurs  
il n’a pas tant de vertu pour dissoudre que le vinaigre  
avec les pierres d’écrevisses.

Lorsique l’inflammation cesse dans un jour critique au  
moyen d’une sueur abondante, comme cela arrive très-  
souvent , à moins qu’elle ne soit empêchée par un mau-  
vais traitement ; que la respiration devient plus li-  
bre, le corps plus tranquile & que les forces augmen-  
tent ; il convient d’ufer encore quelque tems de dé-  
layans & de diaphorétiques , en observant de ne les  
point donner trop souvent. On doit aussi asserver un  
régime exact, ne prendre pas plus de nourriture qu’il  
ne faut, & que l’estomac qui est affoibli n’en peut fup-  
porter, afin de détruire les restes de la maladie & d’em-  
pêcher une rechute. HoffMAN.

*De la Pleurésies*

On dit qu’un malade a la pleurésie lorsqu’il a une fievre  
aiguë continue, avec un pouls dur, une douleur aiguë  
poignante , inflammatoire, qui augmente beaucoup  
durant l’infpiration, qui diminue dans l’expiration ou  
lorfqu’on retient sim haleine, ou lorEque le thorax resi  
tant immobile, la respiration est principalement aidée  
de Faction des mufcles du bas-ventre, -avec une toux  
presque continuelle qui cause de grandes douleurs, &  
met le malade en danger d’être suffoqué.

Si ces iymptomes font accompagnés de crachats qui Eor-  
tent des poumons, on donne à ce mal le nom de pleu-  
résie humide; ou de sieche, lorsque ce dernier fymp-  
tome ne paroît point.

Il nlest point de partie des tégumens internes du thorax  
qui ne soient susceptibles de cette maladie : ainsi la  
pleure, le médiastin, & conséquemment sia partie an-  
térieure, postérieure, droite & gauche, supérieure,  
inférieure, extérieure, en font indifféremment le sié-  
ge ; cependant ce mal affecte particulièrement les cô-  
tés.

Lorsque la douleur *se* fait sentir à la membrane qui ta-  
pisse intérieurement les côtes, c’est une vraie pleuré-  
sie ; & au contraire c’en est une fausse , quand la dou-  
leur plus profonde attaque les mufcles intercostaux &  
les parties dont ils sirnt recouverts.

Cette maladie afflige principalement les adultes, ceux  
qui sirnt d’un tempérament seinguin , qui font bonne  
chère, boivent beaucoup de bon vin, qui font beau-  
coup d’exercice, qui font rarement sijjets à des rôts  
acides, qui ont quelque disposition à des maladies in-  
flammatoires, surtout auprintems, lorsqu’une grande  
chaleur succede à un froid violent ; en hiver quand on  
s’expose à un vent froid , piquant & brûlant ; alors la  
pleurésie qui n’est causée par aucune autre maladie,  
s’appelle *idiopathique.*

Mais on lui donne le nom de fÿmptomatique, lorsqu’eI-  
le vient à la fuite d’une maladie inflammatoire dont la  
caufle matérielle a été mise en mouvement & transpor-  
tée dans les lieux dont nous avons parlé.

Ce mal a pour causes antécédentes,

I. Tout ce qui peut produire une inflammation quel-  
conque.

2. Tout ce qui détermine cette caufle générale, princi-  
palement à la pleure, comme la nature du malade , la  
rigidité des arteres intercostales, dont le diametre est  
fort étroit, une maladie précédente qui laisse après el-  
le une indifposition, d’où naissent les mêmes effets,  
comme le calus, le skirrhe de la pleure, sim adhéren-  
ce aux poumons, la nature d’une maladie épidémique  
dominante, Pair froid pouffé avec force par des fentes  
étroites , & dont on reçoit l’impression fur le corps à  
nu & fort échauffé par le travail ou par le feu; toutes  
boisions froides avidement prifes & en grande quan-  
ti té, quand on a chaud, le vent du Nord qui est très-  
froid pendant l’hiver.

3. Le tranfport d’une matiere inflammatoire, ichoreufe,

445 PER

purulente, prédominante auparavant dans toute la ma-  
chine ou dans quelqu’une de ses parties , & déposée  
dans ces parties là par quelque catsse que ce foit, com-  
me on le remarque dans la rougeole, la petite vérole ,  
dans les ulceres avec tumeur, dans de grands & de lar-  
ges ulceresqui disparoissent tout-à-coup, leur matiere  
étant absorbée par les veines.

Cette histoire, le cours de ce mal, la dissection des cada-  
Vres des pleurétiques,sont voir clairement que c’est une  
inflammation fanguine qui a sim siége dans les petites  
arteres des parties décrites, & qui est occasionnée le  
plus siouvent par une fievre.

De-là il est facile de déduire l’histoire de cette maladie.  
Elle commence fouvent par un grand & extraordinai-  
re appétit, par le froid, le frisson, la foiblesse, la lassi-  
tude & la fievre ; dans fon progrès la chaleur devient  
infensiblement ardente; la douleur poignante,de foible  
qu’elle étoit, devient plus violente, la respiration est  
fort lésée; dans fon état la fievre est violente, mais fe  
manifeste moins, parce que la respiration est gênée &  
étouffée par la véhémence de la douleur, ce qui induit  
fuuvent le Medecin à des erreurs honteuses. Elle finit  
par des événement d’autant plus variés, qu’ils dépen-  
dent de plusieurs caufes, mais furtout des dicers chan-  
gemens de l’inflammation , que nous avons fpécifiés  
dans l'Article *Inflammatio*, de la nature du lieu où ré-  
side le mal,& de la considération des circonstances fui-  
vantes : plus il y a de parties affectées à la fois ; plus la  
circulation fe fait avec force & vitesse ; ou plus la mala-  
die prinCÎpale a de malignité, plus tous les fympto-  
mes font pernicieux; & furtOut plus la refpiration , le  
pouls ainsi que les excrémens s’éloignent de leur état  
naturel.

La pleurésie, de même que toutes les autres inflamma-  
tions, fe guérit, dégénère en d’autres maladies ou cau-  
*se* la mort. \*

Dans fes commencemens & tandis qu’elle est encore  
simple, elle fe dissipe par le secours de la nature ou de  
Part.

La nature la guérit ou par une heuretsse résolution, ou  
par la coction & l'évacuation de *sa cause.*

Par résolution, si les humeurs qui circulent sont douces,  
si leur cours est modéré , si la caufe de l’obstruction  
n’est point opiniâtre & si l’obstruction est petite; Car  
alors la bénignité des Eymptomes apprend qu’il n’y a  
rien à faire, si ce n’est d’aider la nature par un régime  
léger, par des apéritifs extremement doux & des fo-  
mentations douees& émollientes.

La pleurésie fe guérit par la coction & l’excrétion de fa  
caufe.

I. Toutes les fois que dans un tems favorable il coule  
des vaisseaux hémorrhoïdaux, une suffisante quantité  
de liquide bien conditionné.

2. Toutes les fois qu’avant le quatrième jour l’urine est  
abondante, épaisse, hypostatique , qu’elle fort goutte  
à goutte, qu’elle est un peu rouge , qu’elle dépose un  
sédiment blanc & calme la maladie, cette urine est un  
signe de guérisim, même dans la pleurésie sieche. '

3. Lorsqu’il siort par les sielles avant le quatrieme jour  
une abondance de matiere jaune & bilieuse qui soula-  
gele malade.

4. Lorsqu’il commence à paroître avant le sixieme jour  
autour des oreilles ou aux jambes, des absitès ichoreux,  
purulens, fistuleux qui coulent long-tems.

5. Lojfque le point de côté passe à l'épaule , à la main ,  
au dos, avec un engourdiflement& unepéEanteur dou-  
loureuse dans ces parties.

6. Quand les crachats sont très-abondans, soulagent le  
malade, ne sont point accompagnés de catarrhe,ressem-  
blent à du pus, acquierent bien-tôt ou avant le qua-  
triemejour une couleur blanche, quand cette évacua-  
tion nlest point interrompue , ou reparoît aussi tôt  
qu’elle a été supprimée, car par-là le malade est hors  
de danger le neuvieme ou le onzieme jour.

PER 446

Lors qu’après avoir exactement observé les signes de lapleurésie, on est sûr qu’elle est dans l’état qu’on Vient  
de décrire, loin de rien remuer ou changer, il d'y a  
qu’à continuer ce que la nature a commencé. Il saut  
donc s’abstenir de siaigner , dléVacuer & prendre garde  
d’occasionner aucun changement. Il suffit dlesser d’un  
régime mou & léger; le corps & l’efprit doÎVent être  
tranquiles; l'air doit être tempéré dans Ea chaleur &  
dans Eon humidité. Il faut laisser à la nature le foin du  
sommeil, ou ne le procurer que par de doux somnise-  
res:les médicamensdoÎVent être émolliens, très-liqui-  
des & très-peu apéritifs. Il faut enfuite pourVoir à cha-  
que éVacuation, d’où la guérisim dépend.

Toutes les fois donc qu’il cOule dans un tems faVorable  
des Vaisseaux hémorrhoïdaux une quantité fuffifante de  
liqueur bien conditionnée, il faut appliquer à l’anus  
des fomentations qui amollissent, relàchent, otrvrent  
les Vaisseaux,ou les fangfues si cela ne fuffitpas.

Lorfque l'urine est abondante, épaisse, hypostatique &  
telle qu’on l'a déja décrite, on doit appliquer les mê- tmes fomentations aux reins, au périnée , à l’hypogaf-  
tre, on doit uiser de diurétiques apéritifs, entretenir  
l'air un peu moins chaud , éViter la fucur & les autres  
éVacuations, & donner au malade des lavemens adou-  
cissans & diurétiques.

Lorsqu’il fort par les Eelles dans la pleurésie aVant le qua-  
trieme jour une grande quantité de matieres jaunes &  
bilieusiesqui soulagent le malade, on doit appliquer star  
le bas-Ventre des fomentations femblables, prendre des  
laVemens laxatifs & les garder long-tems & ufer d’un  
régime laxatif.

S’il commence à paroître aVant le sixieme jour autour des  
oreilles ou aux jambes, des abscès ichoreux, purulens ,  
fistuleux, qui coulent long-tems, & que l’on Vienne à  
découVrir la partie affectée, le malade doit ufer d’un  
régime léger, fluide, doux , aromatique, un peu vi-  
neux, se tenir en repos, & ufer de médicamens émol-  
liens & légerement apéritifs. On doit encore traiter le  
lieu Vers lequel la matiere s’est déterminée, par le Eu ce-  
ment, les relâchans, les irritans & les apéritifs, afin  
qu’il résiste moins & qu’il attire daVantage ; ufer  
d’apéritifs un peu forts, de remedes faVoneux, hépati-  
ques, de laVernens & de fomentations de même natu-  
re , & après aVoir fait l'ouVerture de l'abfcès, le tenir  
quelque tems otiVert par l’ufage des fuppuratifs.

Lorfque la douleur passe à l’épaule, à la main , au dos ,  
aVec un engourdissement & une pesanteur douloureuse  
dans ces parties, outre les remedes communs, il faut  
appliquer fur les parties où la douleur s’est jettée des  
fomentations émollientes & chaudes , les frotter dou-  
cement & les irriter par des emplâtres un peu atti -  
rantes.

Enfin quand les crachats font très abondans & foulagent  
le malade, qu’ils ne font point aCCompagnés de rhume,  
qu’ils ressemblent à du pus , qu’ils acquierent bien tôt  
ou aVant le quatrieme jour une couleur blanche, quand  
cette éVacuation n’est point interrompue, ou reparoît  
peu dc tems après aVoir été supprimée, il faut mettre  
en œuVre tout ce que nous ayons indiqué pour la Vraie  
*péripneumonie.* Voyez *Peripneumonia.*

On guérit la pleurésie par le fecours de Part, fans occa-  
sionner d’autres maladies, par la méthode fisiVante.

Lorfque la pleurésie est récente, qu’elle est accompagnée  
ayant la fin du troisieme jour de Eymptomes fâcheux,  
qu’elle est feche,& qu’elle fe troiiVe dans un corps ro-  
buste qui a sait beaucoup d’exercice, d’iin tempéra-  
ment sec , que la coction & la résolution ne *se* font  
point, & qu’il n’y a point d’espérance qu’elles fe fase  
Eent, il faut,

1°. Faire à un grand Vaisseau une large ouyerture pour  
en tirer promptement une grande quantité de Eang; le  
malade doit *se* tenir en repos & être couché sur le dos,  
crainte de tomber en défaillance, & pendant que le

447 PER

siang coule, il doit en accélérer la sortie par la vitesse  
de la respiration, en toussant & en soupirant. On fo-  
mente & on frotte doucement en même tems la partie  
affectée. On doit laisser couler le fang jufqu’à ce que la  
douleur ait diminué considérablement, ou jusiqulace  
que le malade soit prêt à tomber en défaillance. On  
doit réitérer la faignée salivant que les premiers fymp-  
tomes pour lefquels on l'a faite reparoissent avec plus  
ou moins de violenee. On ne doit la cesser que lorfque  
le siang n’est plus couvert d’une pellicule blanche.

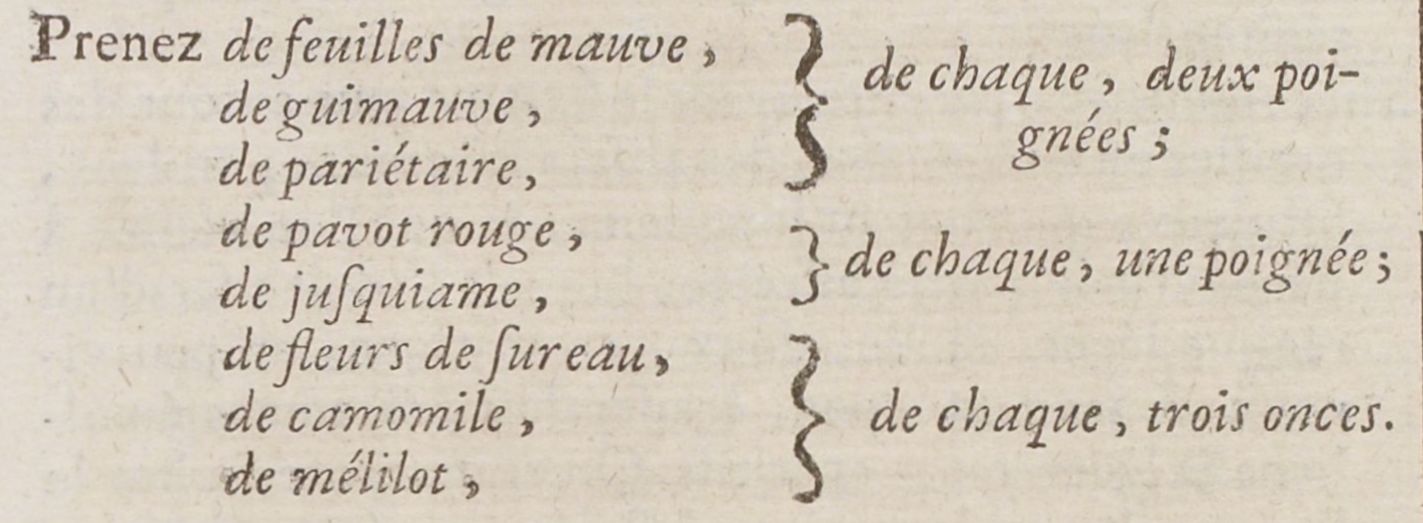
2°. Il faut aussi avoir recours à des fomentations, à des  
bains tiedes, à des linimens , à des emplâtres dont l’tI-  
tilité consiste à relâcher, réfoudre, adoucir & détour-  
ner la douleur. Voyez *Inflammatio.*

*2°.* Il ne faut pas oublier de donner intérieurement les  
délayans, les réfolutifs, les laxatifs, les adoucissans ,  
les rafralehissans, les anodyns chauds en grande quan-  
tité. On les détermine aussi au lieu affecté , on les va-  
rie fuivant que les phénomenes changent, en choisis-  
fant toujours avec soin ce qu’il y a de plus opposé à la  
putréfaction.

4°. Il faut user d’un régime léger, mou , rafraîchissant ,  
anti-phlogistique.

5°. EVÎter tout ce qui desseche, échauffe & augmente la  
circulation, comme la chaleur de l’air , dufoleil, du  
feu, du lit, des alimens, des remedes.

On peut préparer une fomentation de la maniere fui-  
vante.



Le tout mis en décoction dans du lait doux, servira de fo-  
mentation.

*s*

Prenez *de sucre de Saturne, deux dragmes ;*

*de vinaigre , six dragmes ;*

*d’huile de roses tirée par infusion , une once ;*

Faites-en un Uniment.

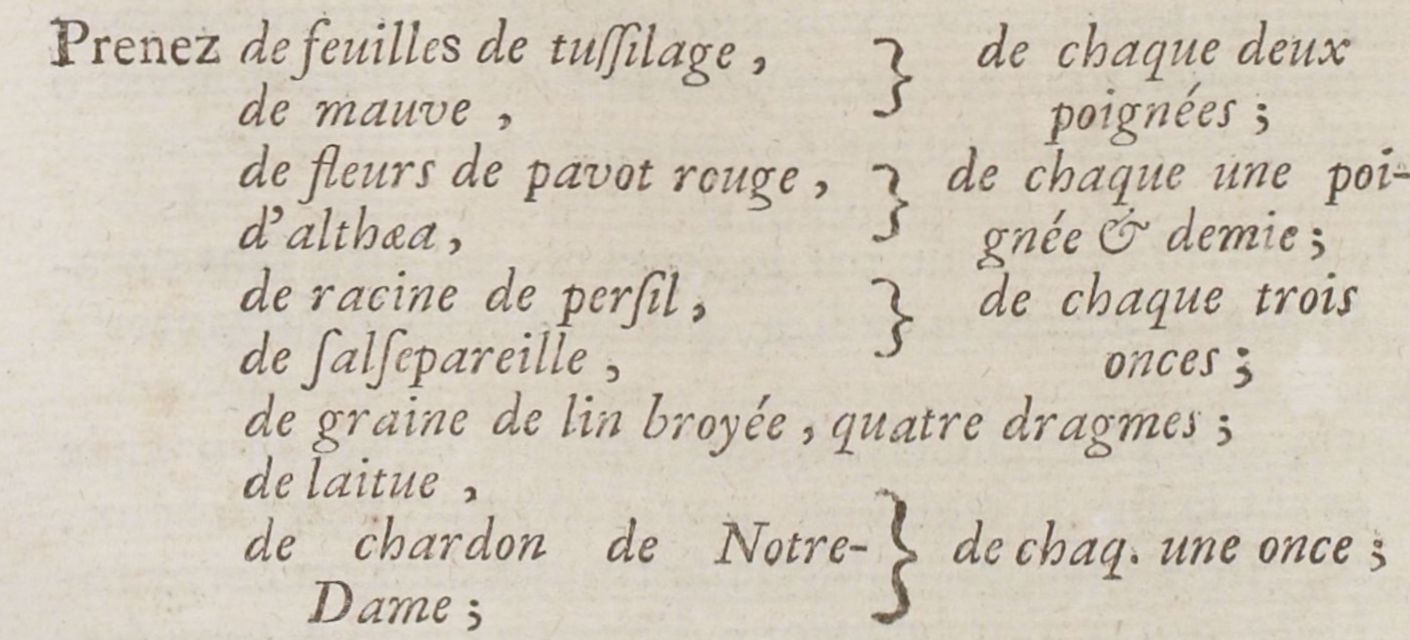
Ou,

Prenez *d’onguent populeum , deux onces j*

*Ou,*

*d’emplâtre de diapompholyx, quantité suffisante.*

Etendez-le fur du chamois , & appIlquez-le fur les côtés.



Mettez le tout en décoction dans une assez grande quan-  
tité d’eau , pour qu’il en reste trois pintes.

On en boira deux onces par heure.

Prenez *des quatre semences froides, grandes et petites ,  
de chaque trois dragmes.*

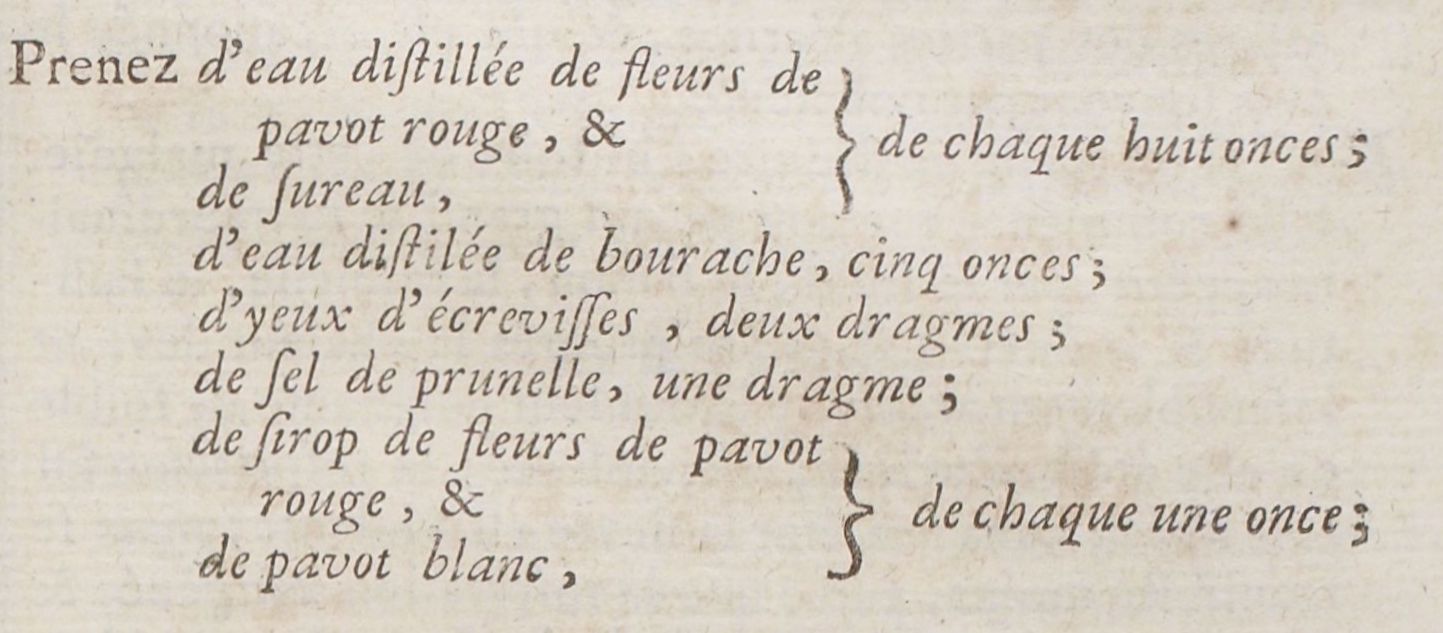
PER 448

*de la graine de pavot blanc , deux onces ;*

Mêlez le tout avec de l’eau d’orge ; & faites félon l’art  
une émulsion , fur quatre onces de laquelle vous  
ajouterez,

*de Vitre pur-, une dragme et demie-,  
de sirop de capillaire y une once -*

On en boira une once par heure, & même par quart-  
d’heure.



Mêlez.

On en boira deux onces par demi-heure.

Quant au tems pendant lequel il faut continuer l’usagé  
de ces remedes , on fe regle fur l'opiniâtreté , la ré-  
mission , ou la guérifon de la maladie.

Cette maladie dégénere en d’autres , 1°. Quand le lieu  
enflammé fluppure, ce que l'on connoît, 1 °. par les signes  
que nous avons indiqués dans l’Article *Inflammatio.*2°. Par la douleur, la toux, & la fievre qui perséve-  
rent au-delà du quatrieme jour. 3°. Lorsqu’on ne voit  
auctine apparence de résolution & de guérison. 40.  
Lorsqu’on Eait que le traitement.requis a été négligé.

On sait que l’absitès se forme par les signes que nous  
avons décrits au mot *Inflammatio :* mais principale-  
ment en ce cas , par des frissons fréquens & qui redou-  
blent fans caufe manifeste , & par les signes décrits au  
mot *peripneumonia.* On fait même par-là qu’il est dé-  
ja formé , & quelquefois il s’évacue par les poumons,  
sous la forme de crachats.

Quand l’abfcès s’est creVé par la propre action du pus qu’iI  
contenoit; ce pus s’épanche dans la cavité de la poi-  
trine , qui en est toute innondée de plus en plus, à  
proportion que l'ulcere lui fournit de nouvelle matie-  
re , ce qui consume toute l’habitude du corps. On  
peut connoître que ce malheur est arrivé par les signes  
qui ont déja précédé , par le mal qui dure au-delà du  
quatorzieme, par la rémission siubite & le retour fou-  
dain des simptomes. De-là naît la phthisie.

Aussi-tôt donc qu’on connoît par les signes dont nous  
avons parlé, qu’il s’est formé un abfcès dans le lieu  
enflammé , il faut brûler avec des caustiques le lieti où  
l’on fait que le malade fentoit auparavant de la dou-  
leur , l’ouvrir environ jufqu’à la pleure , le tenir ou-  
vert par des silppuratifs, afin que la matiere déter-  
minée au-dehors par le jeu des poumons , s’éloigne de  
la pleure , & ne donne point lieu à l'empyeme : en-  
fuite on amollit le même endroit jufqu’à ce qu’on l’ait  
entierement nettoyé.

Mais s’il paroît que l'apostume est déja crevé &l’empye-  
me déja formé, il faut fur le champ ouvrir la poitrine,  
en tirer le pus, & guérir la plaie, par le régime &  
les médicamens convenables. Voyez *Inflammatio &  
empyema.*

La pleurésie dégénere aussi en une autre maladie, lôrs par  
exemple , que le lieu affecté devient skirrheux, cal-  
leux , ou que le poumon adhere à la pleure; & lorse  
que ce dernier malheur arrive, il occasionne l’asthme,  
une difficulté de refpirer, une toux seche , prinCspale-  
ment après avoir mangé ou agi , ce que l’on connoît  
par la présence de ces accidens, fans aueun signe d’absi  
cès ou d’empyeme, & fur-tout s’ils durent long-tems,  
fans que le mal augmente.

Si

449 PER

Si ce mal une fois connu peut être guéri, ce n’est que par  
une vie dure,laborieufe,par le grand air, par l’exercice  
& fur-tout par celui du cheval.

Quelquefois aussi la gangrenesurvient d’abord au côté en-  
flammé , & se communique bientôt après aux poumons,  
à caufe de la proximité du lieu.

Ce dernier mal naît, ou de la violence de la pleurésie ,  
ou delà matiere acre & putride qui l’accompagne.

On connoît qu’il doit arriver, & qu’il commence déja, par  
différens signes : si les crachats fiant purulens , bilieux,  
ronds, quelque peu sianglants, d’un noir de fuie, bour-  
beux, fétides ; fi l’on entend du bruit dans la poitrine;  
si le vifage est triste , si les yeux font d’un jaune tirant  
fur le rouge, poudreux, obfcurcis, si la nature des cra-  
chats varie au commencement ; en ce cas , on meurt  
fouVent le troisieme ou le cinquième jour. S’il y a râle,  
si les crachats font totalement supprimés , ou sor-  
tent avec peine ; si le pouls est languissant, l’urine en-  
flammée ; s’il y a un cours de ventre liquide , fétide ,  
putride, Iymptomatique ; s’il furvient une grande *pé-  
ripneumonie',* si une nouvelle attaque fuccede à la pre-  
miere; si le sang tiré par la faignée est très-vermeil ,  
fans pellicule inflammatoire , quoiqu’on l’ait fait for-  
tir de la veine de plein jet par une large ouverture , &  
qu’on l’ait reçu dans un VaEe fort net, si l’expectora-  
tion étant supprimée , la difficulté de refpirer subsiste  
ou augmente avec douleur, pesianteur de poitrine, un  
pouls dur, petit, VÎf&beaucoup d’ardeur; ces fympto-  
mes devenans le cinquième jour plus violens , caufent  
la mort le septieme; si l’urine est fort rouge , obsitu-  
re, avec un fédiment changeant & confus, on meurt  
dans l’efpace de quatorze jours ; si l’hypostafe est noi-  
re & ressemble à du fon , la mort est plus prompte ; si  
l’inflammation qui étoit légère dans fon commence-  
ment, augmente le cinquième ou le sixième jour ; le  
danger paroît le septieme & le douzième, & rarement  
on guérit, si ce n’est après le quatorzième ; enfin si le  
dos , le côté, & l’épaule, deviennent rouges & enflam-  
més avec de grandes douleurs & un cours de ventre  
verd & très-fétide.

Si la foiblesse, la grande douleur , la matiere qui ne peut  
être éVacuée, la trop grande contraction & crifpation  
des vaisseaux , lassage excessif des remedes chauds ,  
rendent la pleurésie feche, & qu’en même tems la  
douleur monte aux parties supérieures ; si la langue  
paroît tout-à-coup seche , couverte d’ordure , livide,  
noire , avec une bulle de même couleur ; si l’on voit,  
dis-je , tous ces signes , ou plusieurs enfemble , la  
maladie est pour l’ordinaire mortelle par elle-même,  
se guérit difficilement , & caufe le plus souvent la  
mort : mais la gangrené survenant au côté malade ,  
ou au poumon qui lui est contigu , elle casse la  
mort.

Lorfqulon voit par ces signes qu’on est menacé de ce mal-  
heur, si le malade a encore quelque force , il faut fur  
le champ mettre en œuvre les plus puissans moyens ;  
car il ne faut rien attendre des forces de la Nature ,  
ni des petits remedes.

En ce cas, il faut donc aussi-tôt enfoncer profondément  
dans la partie affectée un fer ardent pour brûler les  
croûtes gangrenées , les couvrir enfuite de forts mon-  
dicatifs , & les échauffer fans cesse par des fomenta-  
tions très-pénétrantes ; après quoi il faut boire copieu-  
sement des liqueurs délayantes, apéritives, antissepti-  
ques& sudorifiques ; car s’il est un moyen d’adoucir  
un mal aussi cruel, c’est stans doute celui que je viens  
d’indiquer :

Pour cet effet,

Prenez *desfeuilles descordium ,* **\*n***d’alliaire, \ de chaq. deux onces ;*

*de marrube blanc ,* **j**

Mettez ces drogues en décoction dans deux pintes d’eau,

*Torne V.*

PER 450

dans laquelle vous mettrez,  
/

*d’oxymel frilldtique , huit onces ;  
de nitre , trois dragmes ;*

*de vinaigre tloériacal, une once.*

On en boira deux onces très-chaudes tous les quarts-  
d’heures.

Mais si les symptômes dé la pleurésie viennent d’une cau-  
*se* inflammatoire trcs-violente, & ne cedent ni aux se-  
cours de la Nature, ni aux plus forts antipleurétiques,  
s’ils disparoissent enfuite tout-à-coup , fans caufe , en  
tant qti’ilsdépendoientde l’inflammation ,.le pouls de-  
meurantpetit, vif, intermittant, & la respiration foi-  
ble & fréquente , avec des fueurs froides, il est fût que  
la partie enflammée est déjagangrénée, ce qui occasion-  
ne bientôt le délire , & enfuite la mort', furtout si le  
thorax est en même tems de couleur livide. La même  
choEe arrive lorEqulen crachant des matieres bilieuses,  
la douleur s’appaife sans rasson ; car alors il survient  
également un délire qui annonce que la gangrene va  
faire périr le malade.

La pleurésie fe termine par lamcrt, quand elle vient  
d’une inflammation si violente & si douloureufe, que  
le thorax n’ayant plusaucun mouvement, le cours du  
fang est arrêté; ce qui fait naître en peu de tems une  
*péripneumonie* mortelle.

De-là il estasse de voir pourquoi *\a péripneumonie* vient à  
la fuite de toutes les violentes pleurésies , pourquoi ce  
mal est ordinairement mortel aux vieillards, aux fem-  
mes en couche ou enceintes, pourquoi en serrant le  
thorax par des bandages la douleur *se* calme , de façon  
qu’elle devient supportable. BoERHaaVE , *Apho-  
rismes.*

PERIPSŸXIS , περίψυξις ; le même que *Perfrictio.*

PERIPTOSIS, περίπτωσις ; hafard ou accident fortuit  
qui fait quelquefois découvrir des remedes pour les ma-  
ladies.

PERIPYEMA, πνριπύημα ; amas de matiere dont une  
partie est environnée.

PÉRIRRHEDES, περιῤῥηδὲς; courbé ou rompu de tous  
cotés ou de tous fens. Il signifie aussi faupoudré ou ar-  
rosé. **HIPPOCRATE.**

PERIRRHEPSIS, περίῤῥεψις; la déclinaifon d’un ban-  
dage, qui s’écarte de *sa* vraie situation, sioit d’un côté  
ou de l’autre. Ηιρροορλτε , *de Officina Me ducs*

PERIRRHOEA , περίῤῥοια , de περιῤῥέω , *couler de tou-  
tes parts s* écoulement copieux des humeurs ou de la  
matiere morbifique de toutes les parties du corps vers  
les émonctoires par où elles doivent s’évacuer, ou l’é-  
vacuation même.

PER1SCELES, περισκελὲς, est une épithete qu’Hippo-  
crate donne à un remede pour signifier qu’il est fort, ir-  
ritantou poignant.

PERISCEPASTRUM. Voyez *Catholceus.*

PERISCYPHISMUS.

Cette opération, qui, fuivant l’étymologie du mot, con-  
siste dans une incision autour du crane, fe pratique fur  
ceux qui font affligés de fluxions copieusies sur les  
.yeux, dont la matiere est fournie par un grand nom-  
hre de vaiffeaux profondément situés. Dans cette ma-  
ladie les yeux du malade font exténués, petits, foibles,  
& leurs angles corrodés ; les paupieres font ulcérées, &  
leurs poils tombent : ils rendent des larmes claires ,  
acres & brûlantes : le malade est aussi affligé d’une dou-  
leur de tête aigue & profonde, & il éternue aVec Vlolen-  
ce fans difcontinuer. Il faut dans ce cas commencer par  
rafer la tête, & faire une incision transeerfe de la tem-  
pe gauche à la droite, en éVitant les mufcles tempo-  
raux. On doit borner cette incision aux parties qui  
n’ont point un grand degré demotlVement : on lasera,  
par exemple, un peu au-dessus du front, en obferVant

451 PER

d’éviter la silture coronale. Léonide veut qu’on fasse  
cette incision au milieu du front. Après avoir décou-  
vert l’os, on écartera les levres de la plaie aVec des  
tentes ou une grande quantité de charpie : mais on ap-  
pliquera fur les extrémités de la plaie un appareil con-  
venable, qu’on trempera dans du vin & de l’huile.  
Lorfqulon s’appercevra que l’inflammation commence  
à diminuer, on râcleral’os jusqu’à ce qu’il commence  
à Ee couVrir de chair; & l’on achevera la cure avec des  
poudres incarnatives. Telle est celle que l'on prépare  
avec deux parties de fleur de farine & une partie de co-  
lophone ; la poudre appellée *pulvillus capitalis, &* les.  
compositions farcotiques de pierre ponce; car lorfque  
la peau s’est épaissie au moyen d’une pareille cicatrice,  
les orifices des vaisseaux *se* ferment, & la fluxion ne re-  
vientplus. PAUL Εοινετε , *Lib. VI. cap.* 7.

PERISPHALSIS , περίσφαλσις, de περισφάλλομαι, *rou-  
ler s* mouvement circulaire qu’on fait faire à un os luxé,  
afin de le réduire.

PERISSOSIS, περίσσωσις, denepiaao'ç, *surabondant s* re-  
dondance ou plénitude fuperflue des humeurs. Ηιρ-  
**P0CRATE.**

PERISTALTICUS, de περι,στέλλω, contracter, resserrer;  
*péristaltique.* On donne le nom de *péristaltique* au mou -  
vement vermiculaire des intestins qui fert à pousser les  
excrémens dehors.

PERISTERON est le nom que Diofcoride , *Lib. IV.  
cap. 6.* donne à la verveine*, verbena.*

PERISTOLE, περιστολὴ, signifie dans Hippocrate, *de  
Decenti habitu,* un habillement décent & modeste. 11  
signifie aussi la faculté compressiVe des fibres animales  
& le mouVement péristaltique des intestins.

PERISTOM A , tunique Veloutée des intestins.

PERISYSTOLE; repos qui est entre la fystole & la  
diastole, c’est-à-dire, entre la contraction & la dilata-  
tion des arteres.

PER1TER1ON, *le trépan perforatis.*PERITEXIS , περ/τηξις, *colliquaelton,*

PERITONÆUM , περιτοναιον , de περιτείνω , tendre à  
l’entour ; *péritoine.*

Après avoir levé par la dissection les mufcles du bas-ven-  
tre, on découvre d’abord une enveloppe membraneu-  
*se* très-considérable, immédiatement adhérente à la  
Eurface interne des mufcles tranfverfes, & à celle de  
tout le reste de la cavité du bas-Ventre , dont elle cou-  
vre & enveloppe les vifceres comme une espece de fac.  
On lui a donné le nom de *péritoine„* fait d’un verbe  
Grec qui signifie *tendre a l’entour.*

Le *péritoine* en général est une membrane d’un tissu assez  
ferré, néantmoins très-souple', capable d’une grande  
extension, après laquelle iïpeut encore reprendresion  
étendue ordinaire, ou celle qu’il avoit déja eue. C’est  
ce que l’on voit dans la grossesse, dans l’hydropisie, &  
dans ceux qui ont le ventre gros par embompoint ou par  
réplétion.

Il paroît composé , selon sim étendue en largeur, pour le  
moins de deux portions, l’une interne & l’autre exter-  
ne;lesquelles portions plusieurs Anatomistes ont pristes  
pour une duplicature de deux lames membraneuses  
réellement distinguées. Mais, à proprement parler, il  
n’y en a qu’une qui mérite le nom de lame membra-  
nense ; staVoir , la portion interne , qui fait comme le  
corps du *péritoine.* La portion externe n’est qu’une ese  
pece d’apophyfe fibreuse ou folliculetsse de l'interne.  
On l’appelle assez convenablement le tissu cellulaire du  
*péritoine.*

La vraie lame membraneufe, communément appellée  
lame interne , est fort lisse & polie du côté qui regarde  
la cavité & les vifceres du bas-ventre ; & on trouVe fa  
face ou furface interne toujours mouillée d’une sérosi-  
té qui paroît fuinter par des pores presque impercepti-  
bles.

On découvre ces pores en renversant une portion du pé-

P E R 452

*riioinesur* le bout du doigt, & en la tirant là-dessus de  
côté & d’autre ; car alors on apperçoit les pores dilatés  
& des gouttelettes en sortir très-distinctement, même  
stans microscope.

Les sources de ces gouttelettes & de cette sérosité de la  
face interne *do péritoine ,* ne siont pas encore bien con-  
nues. Peut-être se fait-elle par la transsudation ou par  
une tranfpiration , telle qu’on l’obserVe dans l'ouver-  
ture des animaux nouvellement tués. Les grains blan-  
çhâtres qu’on y trouve dans certains sujets morts de  
maladie, ne décident rien pour les glandes que l'on pré-  
tend y être dans l’état naturel.

Le tissu cellulaire ou la portion externe du *péritoine* , est  
fort adhérente aux parties qui forment les parois inter-  
nes de la cavité du bas-ventre. Il n’est pas d’une égale  
épaisseur par-tout. Dans quelques endroits il y en a  
très-peu, & même il n’en paroît rien du tout, comme  
aux portions tendineul.es ou aponévrotiques de la face  
interne des mufcles tranfverfes, & de la face inférieure  
du diaphragme.

Dans d’autres endroits il a plus d’épaisseur, & forme  
des cellules épanouies en feuillets très-fins, qui de-  
viennent quelquefois si larges & si épais par la mala-  
die, qu’on les prendroit pour autant de lames parti-  
culieres.

Il y a des endroits où ce tissu ressemble entierement à une  
membrane adipeisse, y étant rempli de graisse, com-  
me du côté & autour des reins, le long des portions  
charnues des mufcles transvectes, auxquels il est adhé-  
rent. Son épaisseur environne tout-à-fait certaines par-  
ties, comme la vessie, les uréteres, les reins, les vaif-  
seaux spermatiques, &c. c’est ce qtison appelle com-  
munément & improprement la duplicature du *péri-  
toine.*

Le tissu cellulaire, outre ses différentes épaisseurs, a aussi  
des allongemens auxquels on a donné le nom de pro-  
duction *do péritoine.* U y esta deux qui accompagnent  
& qui enveloppent les cordons des vaisseaux fpermati-  
ques dans l'homme, & les cordons vasculaires, vulgai-  
rement ligamens ronds de la matrice. Il y en a encore  
deux autres qui passent Eous les ligamens de Fallope  
ou ligamens tendineux des musclas du bas-ventre,avec  
les vaisseaux cruraux qu’ils enveloppent, & *se* perdent  
ensilite insensiblement à mesiure qu’ils descendent.

On peut encore ajouter à ces quatre allongemens de ce  
tissu cellulaire du *péritoine* un cinquieme, qui s’étend  
Eur le cou de cette vessie ; & peut être un sixieme qui  
accompagne enfuite le rectum. Tous ces allongemens  
vont au-dehors de.la cavité du bas-ventre, & peuVent  
être appelles externes, pour les distinguer d’autres qui  
vont en-dedans & qu’on appelle internes.

Les gros vaisseaux sanguins ; savoir l’aorte & la veine ca-  
ve, simt aussi renfermés dans l’épaisseur de la portion  
cellulaire du *péritoine.* En un mot ce tissu enVeloppe  
immédiatement & en particulier les parties & les *or-  
ganes* que l’on dit être communément situés dans la du-  
plicature du *péritoine.*

La vraie lame ou portion membraneufe du *péritoine* est  
attachée par l’intermede de la portion cellulaire à la  
Eurface interne de la cavité du bas - ventre : mais elle  
n’accompagne pas naturellement dans l’homme les al-  
longemens externes de la portion cellulaire. Elle cou-  
vre simplement la base ou l’origine de ces allonge-  
mens, fans interrompre ni changer le niveau de la fur-  
face.

Cette portion a aussi des allongemens, mais bien diffé-  
rens de ceux de la portion cellulaire; car ils vont de  
dehors en-dedans, c’est-à-dire, de la convexité du  
grand fac de la poitrine ils s’avancent dans la cavité  
même du fac, les uns plus, les autres moins, & cela  
en différentes manieres, à peu près comme si un gros  
ballon étoit enfoncé par différens endroits de sa con-  
vexité du dehors en-dedans, & que ces enfoncemens  
s’aVançassent dans la cavité du ballon. On peut au lieu  
d’un gros ballon fe représenter une grosse vessie.

De ces allongemens internes ou enfoncemens dè la vraie

453 PER

lame ou portion membraneuse du *péritoines* les uns  
sont simplement repliés en maniere de duplleature, les  
autres siont épanouis en forme de poches ou de bourfes  
renVersées, qui enVeloppent quelque Viscere ; d’autres  
sont d’abord produits par une duplicature, & fe termi-  
nent enfuite par un écartement caVequi enferme aussi  
quelque organe ; quelques - uns font étendus alternati-  
vement en simples duplicatores & en caVÎtés particu-  
lieres : enfin il y en a qui ne font qu’une légere émi-  
nenee dans la caVÎté du grand fac du *péritoine.*

On peut rapporter à la premiere de ces quatre ou cinq  
efpeces d'allongemens ott productions internes du *pé-  
ritoine,loS* ligamens membraneux du bas-Ventre, com-  
me ceux du foie, du colon, &c. la feconde efpece se  
préfente dans la membrane externe du foie; la troi-  
sieme dans le méfentere; la quatrieme dans le méfo-  
colon ; la cinquième fur les reins & sur les uréteres.

**La** portion cellulaire *do péritoine,* outre *ses* allongemens  
externes dont j’ai parlé ci - dessus, en a encore autant  
d’internes que la portion membraneufe dont ils occu-  
pent mute les duplicatures, & gamiffent toutes les ca-  
vités du côté des VÎfceres, que ces caVÎtés enVeloppent.

Les ufages du *péritoine* en général paroiffent affez όνΐ-  
dens par l’exposition que je Viens d’en donner ; les  
princtpaux font de tapiffer la caVlté du bas - Ventre ,  
d’enVelopper comme dans un fac commun les VÎfceres  
contenus dans cette partie ; de leur sournir des tuni-  
ques ou enveloppes partieulieres, de former des al-  
longemens , des ligamens , des attaches , des replis ,  
des gaines, &c.

**La** rosée fine qui fuinte par-tout de la furface interne du  
*péritoine,* empêche les inconVéniens qui pourroient ar-  
riVer par le frottement continuel & les ballottemens  
plus ou moins considérables auxquels les VÎfceres du  
bas;ventre font exposés en partie naturellement, & en  
partie à l’occasion des différens inouVemens externes.

*Nota.* C’est ordinairement la coutume de montrer, aVant  
que d’ouVrir le *péritoine,* quatre cordons ligamenteux  
nommés Vaiffeaux ombilicaux, parce qu’ils tiennent à  
l’ombilic, & que trois de ces cordons ont été réelle-  
ment Vaiffeaux dans le fœtus; faVoir une veine om-  
bilicale & deux arteres.

Trois de ces cordons ou ligamens ombilicaux font ren-  
fermés & foutenus dans la duplicature d’un allouge-  
ment membraneux, que *lu péritoine* jette du côté de la  
cavité du bas - ventre en maniere de faulx. WtNsLow,  
*Anatomie.*

PERIZOMA, de περιζώννυμι, ceindre ; *Baudrier, Ban-  
dage.*

PERLA, *Perle.* Voyez *Concha Margaritifera, 8e Mar-  
garitae.*

PERNA , efpece de posson à coquille. Voyez *Pinna.*PERNIO. *Engelure.*

Ces sortes de tumeurs viennent ordinairement aux mains  
& aux piés, à l’occasion d’un froid excessif, & elles  
font accompagnées de rougeur , d’inflammation, de  
chaleur, de dernangeasson , de vives douleurs, outre  
qu’elles prÎVent la partie affectée de sort mouvement.  
Il survient quelquefois des pustules, & pour lors l’ul-  
cération pénétre bien avant dans les chairs. L’humeur  
qu’elles rendent est quelquefois un peu fétide, & sem-  
blable à du pus, ou à de lafanie;& l'inflammation dé-  
génere fouvent en sphaeele. Ces symptomes me font  
croire qu’on peut regarder les *engelures* comme une est  
pece d’inflammation, d’autant plus qu’elles excitent  
comme les autres inflammations un sentiment de cha.  
leur, qu’elles *se* terminent par une résolution ou sépa-  
ration, ou dégénerent en gangrene & en sphacele.

On peut connoître les *engelures* à dissérens îymptomes:  
**1°.** On observera les signes ordinaires de l’inflamma-  
tion. 2°. On s’informera si les parties affectées n’ont  
point fouffert du froid , foit en voyage, ou dans des  
expéditions militaires entreprises durant l’Hiver. 3°.  
Si le malade ne *se sent* point des demangeaisims ac-  
compagnées de chaleur & de douleurs aiguës, & si la  
partie n’est point roide & insensible.

PER 454

Lorsque les *engelures* s’enflent & deviennent rouges, si  
la partie consierVe le fentiment & le mosseement, farts  
aucun dégré de chaleur & de douleur considérable, la  
maladie n’a rien de dangereux : lors au contraire que  
les *engelures* siont licides, que la partie est roide, en-  
gourdie, & affectée de douleurs aiguës , il est à crain-  
dre qu’elles ne dégénèrent en gangrene, ou tout au  
moins en des ulceres profonds. Lorfqu’il s’éleve fur  
la peau des pustules pareilles à celles que caufent les  
brûlures, Clest un signe que la gangrene n’est pas éloi-  
gnée. Enfin lorfque la partie perd le sentiment, &  
devient molle, flafque , livide ou fétide, on a lieu de  
foupçonner une mOrtification ou un sphacele.

Le froid est la principale caufe des *engelures s* car un  
froid violent non - feulement resserre de même que  
dans les autres inflammations , les petits vaisseaux  
seinguins, mais épaissit encore le Eang qu’ils contieh-  
nent. Il d'est aucun dégré de cette maladie dont on  
ne puisse rendre raifon en le regardant comme une con-  
séquenCe de ces casses.

Les Naturalistes ne simt point encore d’accord siur la vé-  
ritable nature du froid , qu’on regarde communément  
comme l’effet d’une privation de chaleur : mais je croi-  
rois plutôt que quelques particules falines , dures ,  
acres & inflammables, dont la chaleur entretenait la  
molleffe , la subtilité & la volatilité, font de nouveau  
condensées & endurcies par le froid. Toutes les fois  
donc que ces particules viennent à s’insinuer dans les  
pores du corps, elles rétrédffent les petits vaiffeaux  
sanguins, ceux - ci venant à fe rompre, le fang s’é-  
panche & s’épaissit. \* C’est ce qui fait, je crois , que la  
peau du vifage, des levres & des autres parties dé-  
couvertes s’entr’ouvre & est continuellement affectée  
d’une douleur aiguë, lorfque le froid est violent. Plus  
le mouvement du fang & la chaleur font foibles dans  
une partie, plus le fang circule lentement dans fes  
vaisseaux. On ne doit donc pas s’étonner que les *en-  
gelures* affectent plus fouvent les mains, les doigts, les  
piés, les orteils, les talons, le nez & les oreilles  
que les autres parties du corps, & qu’elles ne soient  
pas toujours également violentes. Le froid est quel-  
quesois si excessif qu’il interrompt la circulation du  
sang fur toute la superficie du corps ; ce qui ne man-  
que pas de tuer le malade, qu’on dit communément  
être mort du froid.

Les *engelures* violentes ne sont presque jamais sans quel-  
que danger, & ce danger, de même que la Violence des  
fymptomes fant d’autant plus grands,que la partie a plus  
souffert du froid. Le danger est aussi - bien plus grand  
lorfque la main entiere, ou le pié a souffert de Pin-  
démenee du froid,que lorsqu’il n’a affecté qu’un doigt  
ou un orteil. Mais ce qu’il y a de plus fâcheux est, que  
ceux qui ont une fois eu des *engelures -,* font fujets  
prefque toutes les années à des inflammations & à des  
douleurs, ou lorsipue le froid est excessif, à des ulce-  
res malins, à des gerçures, & même à la gangrene.  
Enfin lorfqulon traite mal les *engelures,* qu’on les ex-  
pose tout d’im coup à la Chaleur, ou au feu,otl qu’on  
les enVeloppe dans des linges très - chauds , il est à  
craindre que la partie ne deVÎenne noire, flaEque &  
putride, & qu’après avoir perdu tout sentiment, elle  
ne contracte un sphacele.

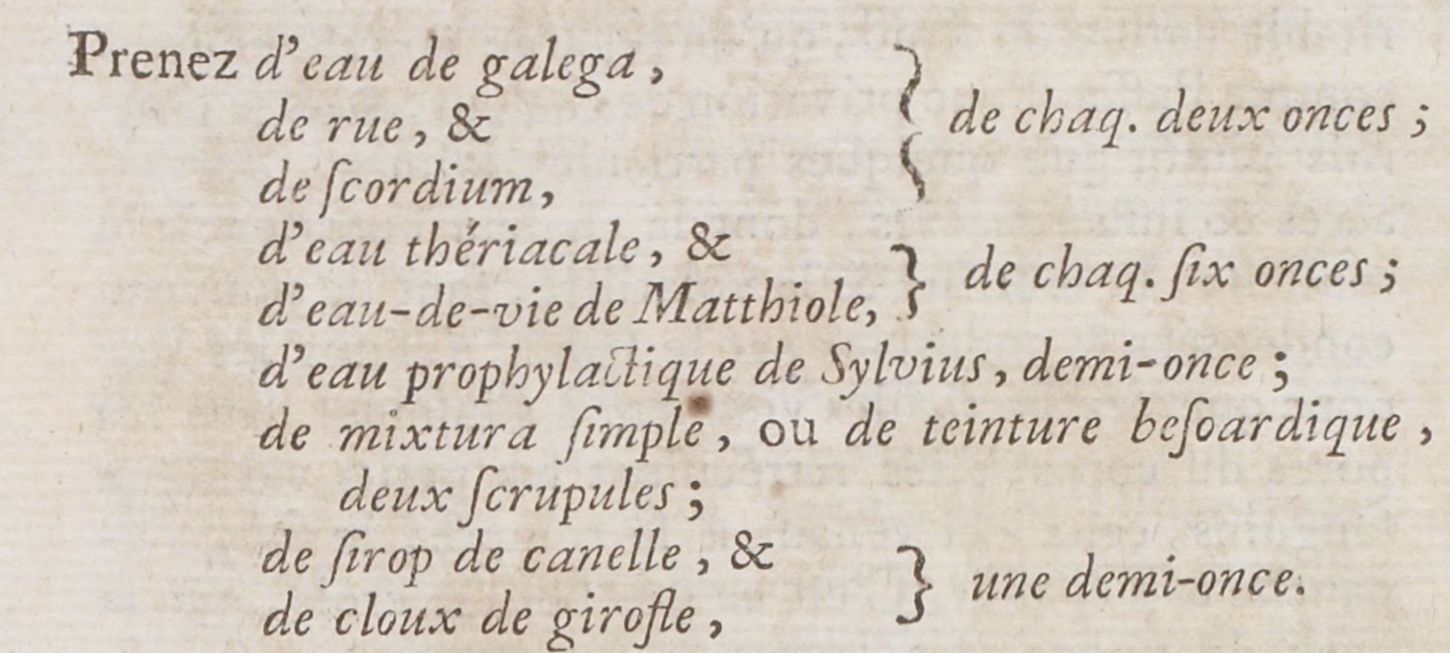
Il slelssuit donc que la principale partie de la cure con-  
siste à rendre au stang la fluidité qu’il a perdue, & à  
lui faire reprendre fon cours, à quoi l’on fatisfait par  
une méthode différente de celle qu’on emploie dans  
les autres inflammations. Car les applleations chau-  
des , qui font salutaires, & même absolument néces-  
saires dans celles - ci, fiant extremement perniCieuEes  
dans les *engelures.* Il n’est pas sûr non plus d’expoEer  
au feu ou à la chaleur, ceux qui ont essuyé un froid  
excessif, à caufe que les Vicissitudes soudaines du chaud  
& du froid produisent si.lt le champ une mortification.  
H paroît done plus sûr & plus conVenable de conduire  
le malade dans un lieu frais ou tempéré, de lui ordon-

Ffij

455 PER

ner d’exercer continuellement ses membres, & enfule  
te de l’exposer peu-à-peu à un plus grand dégré de  
chaleur. Si le malade est trop foible pour s’exercer lui-  
même , on frottera la partie affectée avec de la neige,  
ou de Peau froide, qui lui paraîtra chaude; au moyen  
de quoi on détachera les particules acres & falines qui  
font arrêtées dans les pores, & on rétablira la circu-  
lation du sang. Dès que le sentiment fera revenu , on  
appliquera deffus successivement des remedes confor-  
tarifs, tels que Pefprit de vin pur, ou mêlé avec la  
thériaque, l’huile de pétrole & le baume de foufre,  
après avoir bien frotté la partie malade avec ces re-  
medes, on approchera peu-à-peu le malade du fetl,  
ou bien on le mettra dans le lit, pour tâcher de le sai-  
re fuer.

On lui fera boire pour cet effet quelques verres de vin  
chaud, dans lequel on aura fait bouillir de la canelle  
& du fucre; pour le ranimer, le réchauffer & rétablir  
la circulation du fang. Il conVÎent aussi de lui donner  
alternativement avec le vin quelque peu du mélange  
fudorifique fuivant.



Mêlez.

On donnera tous les quarts d’heure au malade environ  
trois cuillerées de ce mélange, & Fon y joindra le vin  
chaud , jusiqu’à ce que la lueur paroisse; supposé qulon  
ne puisse point avoir du vin, on lui substituera la biere  
douce cuite avec de la canelle, du girofle & quelque  
peu de stlcre. On doit tsser de ces Aortes de potions  
jusqu’à ce que la scleur ait continué pendant demi-  
heure ou une heure, si-livant les circonstances où le  
malade sie trouve. On ne siiuroit croire combien cette  
méthode est prompte & efficace dans le dégré le plus  
violent de cette maladie, & lors même qu’elle tend  
à la gangrene. Il est vrai que ces remedes ne sont point  
absolument nécessaires lorsique les *engelures* sont bé-  
nignes, mais ils ne laissent pas d’avoir leur utilité.

Lorfque les *engelures* tendent à suppuration , on doit les  
traiter de même que les autres absicès récens. On dé-  
tergera d’abord la plaie avec un onguent digestif, ou  
avec l’onguent Egyptiac, on la panfera avec l’huile  
d’œuf & de cire, le baume du Pérou, ou l’essence d’a-  
loès & de myrrhe ; & l’on appliquera dessus une em-  
plâtre de faturne ou de litharge. L’huile de myrrhe  
par défaillance peut avoir fon utilité, de même que  
les fouris calcinées, si l’on en croit les *Ephémerides  
des Curieux de la nature.* Enfin, on appliquera avec  
Euccès fur l'ulcere, une compresse trempée dans l’eau  
de chaux mêlée avec Pesiprit de vin camphré , avant  
ou après l’application des remedes dont on a parlé ci-  
dessus. Enfin si la gangrene ou le siphacele paraissent,  
on les traitera de la maniere qu’il convient.

Ceux qui sont si-ljets aux *engelures* toutes les années vers  
l’approche de PHiver, s’en garantiront en frottant du-  
rant cette faifon la partie affectée avec de l’huile de  
pétrole ou de térébenthine : ou , supposé qu’elles  
commencent de nouveau à paroître, on appliquera si-ir  
le talon ou le doigt malade un morceau de vessie trem-  
pé dans les huiles dont en vient de parler : mais il faut  
surtout avoir foin de fe garantir du froid. Voyez là-  
dessus M. A. Severinus, *Disse de Pernionibus in Lib. de  
Abscessibus.* HEISTER *Inst.de Chirurg.*

PEROLIDUS, est un terme dont Paracelfe & Van-  
Helmont fe fervent pour désigner la couche d’air la  
plus éloignée qui termine Patmosphere,

PER 456

PERONÆUS MUSCULUS , *muscle péronier.* Il y a  
trois musicles à qui on donne ce nom.

Le premier est,

*Le moyen péronier*, communément dit, *péronier anté-  
rieur.*

C’est un musicle longuet, situé antérieurement à la par-  
tie moyenne du péroné.

Il est attaché en-haut par des fibres charnues au tiers mi-  
toyen , & même plus , de la face antérieure ou exter-  
ne dtl péroné, & à la partie voisine de l’aponévrofe  
tibiale.

Il est pareillement attaché à une production de la furface  
interne de cette aponévrose, laquelle production va  
jusqu’à la partie supérieure du tibia , & fert de tendon tmitoyen & de cloison entre ce mufcle & le long ex-  
tenseur commun des orteils.

De-là il desitend & forme un tendon qui *se* contourne fur  
une ligne oblique du péroné, va derriere la malléole  
externe, & passe par un ligament annulaire qui lui est  
commun avec le grand *péronier,* & s’attache à la tubé-  
rosité de la bafe du cinquieme os du métatarfe, d’où il  
jette encore une corde tendineuse à la premiere pha-  
lange du petit orteil.

*Le petit péronier.*

C’est un petit mufcle que l’on prend communément pour  
une portion du long extenseur commun des orteils ,  
quoiqu’on l’en sépare facilement.

Il est attaché par des fibres charnues le long de presque  
la moitié inférieure de la face interne du péroné, entre  
deux lignes osseufes fort obliques de cette face, à côté  
de la partie inférieure du long extenfeur commun des  
orteils, avec lequel il est simplement contigu.

De-là il descend en fe rétrécissant, & passe avec l’exten-  
feur commun par le ligament annulaire commun. En  
passant par-là il forme un tendon plat, qui après ce  
passage s’écarte des tendons de l’extenfeur , & va s’at-  
tacher fur le cinquième os du métatarfe, près de la basie  
de cet os.

Il est distingué d’avec les deux autres *péroniers* par une  
closson ou production de llaponévroste ligamenteuse  
du tibia.

*Le péronier* moyen sert à fléchir le pié , & à s’opposer au  
renversement de la jambe dans la station, comme le  
jambier antérieur. Par sim attache à la tubérosité du  
cinquieme os du métatarEe, il fait tourner la plante du  
pié en-dehors, en même tems qu’il exécute la flexion ,  
quand il agit sans le concours du jambier antérieur. Ce  
concours lui est aussi nécessaire pour contrebalancer le  
renverfement de la jambe dans la station fur un Peul  
pié.

Le petit *péronier* est un auxiliaire du moyen dans la fle-  
xion du tarfle , dans le balancement ou équilibre de la  
jambe, & dans le mouvement qui fait tourner la plante  
du pié en-dehors. Il ne peut non plus que le moyen ,  
faire les deux premiers de ces mouvemens avec égali-  
té, fans la coopération du jambier antérieur.

La flexion uniforme du pié peut fournir des exemples de  
toutes les trois efpeces de levier. La premiere s’y trou-  
ve quand on tient le pié en Pair pendant qu’on en fait  
la flexion ; car alors le point d’appui est dans l’articula-  
tion, entre les deux extrémités du levier. La seconde  
y est représentée quand on marche silr les talons ou silr  
le bout des piés ; car alors le fardeau est entre la puise  
fance & l’appui. La troisieme y paroît quand on foule-  
ve un fardeau par le bout du pié; car alors la puissance  
est entre deux.

*Le long péronier ,* communément dit, *péronier postérieur.*

C’est un mufcle long & comme penniforme, situé le long  
de l’os péroné.

Il est attaché en-haut à la partie antérieure externe de la

457 PER

tête du péroné, & à une petite partie voisine de celle  
du tibia ; ensuite à la face externe du cûu du péroné, à  
l’angle externe de cet os, jusijues vers le milieu de sa  
longueur, à la partie vûisine de ΙἈροηένΓοΕε tibiale ,  
qui Eur le même angle fait Cloifon entre lui & l’exten-  
feur du pouce ou grand orteil.

De-là il l.e cOntourne un peu en arriere, fuivant le con-  
tourdel’os même, & forme un tendon considérable,  
qui desicend derriere l'extrémité inférieure du péroné  
ou la malléole externe , où il passe par une espece de  
gouttiere platte, & un ligament annulaire particulier  
derriere le tendon du moyen *péronier,* qui est enfermé  
avec lui dans le même ligament. Il passe encore par  
un ligament annulaire du côté externe de la partie  
antérieure du calcaneum, & fous la petite tubérosité  
latérale , quand elle s’y trouve.

Enfin il pafle par la gouttiere oblique de la face inférieure  
de l’os cuboïde, & va s’attacher à l’impression latérale  
de la basie du premier os du métatarse, & un peu à la  
partie voisine de la lasse du grand os cunéiforme.

**Le** corps Charnu de ce mufcle paroît quelquefois *se* con-  
fondre aVee le corps Charnu du moyen *péronier.*

**Le** long *péronier* peut feul étendre le pié quand on le  
tient en l'air & fans aucune résistance : mais cette ex-  
tension fe fait obliquement en-dehors. Agissant aVec  
les jumeaux & le foléaire, il les détourne dans le même  
fens; de forte qu’au lieu d’étendre le pié directement ,  
ils l'étendent obliquement en-dehors.

**Le** long *péronier* le jambier postérieur Eeuls fans le *se-  
cours* des jumeaux & du soléaire, peuVent faire l.ex-  
tension du tasse ou du pié assez directement: mais ils  
ne peuVent foutenir prefque aueune résistanee. Le long  
*péronier* & les deux autres *péroniers* agissent ensemble  
également & en même tems , tournent la plante du pié  
plus ou moins directement en-dehors Vers la malléole  
externe. WtNsLOw, *Anatomie.*

PERONE, os de la jambe , autrement appelle*flbula.* V.  
*Crus.*

PERPESSIO; en termes de Chymie spagyrique est le  
traitement des métaux par le feu,

PERPETUAT1O, en termes de Chymie, est la réduc-  
tion d’une substance Volatile en un état fixe,

PERSEA, Offic. C, B. P. 441. J. B. 1. 169. Raii Hisse  
2. 1552. *Persea arbor,* Ger. 1606. *Persea arbor Clusii,*Parla Theat. 1514. *Prtinifera arbor , fructu maximo ,  
pyrisormi, viridi, pericarpio esculento butyraceo, nu-  
cleum unicum maximum, nullo osseculo tectum , cingen-  
te,* Cat. Jamaic. 185. Raii Dendr. 48. *Ahvacaquan-  
bitlscit arbor qitercis.ormis butyraceo fructu,* Hern. 89.  
Jonsi Dendr. 424. *Ahavacaquahuitl,* Laet. 226. *Pyro  
similis fructus in nova Hispania nucleo magno ,* C. B. P.  
439- *Eyri facie aguacat.* J. B. I. 107. *Nicaragua po-  
mum nuce rotunda,* Ejuld. 1. 210. *Mala Americana  
pyri jacies* C. B. P. 433. *Poirier d’Espagne.*

C’est un arbre qui ressemble au poirier; il s’étend fort au  
large & conferye toujours fa Verdure ; fes feuilles font  
femblables à celles du laurier à feuilles larges ; fes  
fleurs approehent beaucoup de celles du *laurus hexape-  
talus* & nassent en grappes ; fon fruit a d’abord la figu-  
re d’une prune, mais il deVient enfuite oblong comme  
une poire, il est noir, d’un gout agréable,& contient  
une amande faite en forme de cœur, dont le gout tient  
beaucoup de celui de la châtaigne ou de l’amande  
douce.

H est fait mention du *persea* dans Théophraste, Strabon ,  
Pline, Diofcoride, Plutarque & Galien. Quelques-  
uns Veulent que le *persea* foit le même qüe le *perfica  
malus:* mais Scaliger fait Voir fort au long la fausseté  
de ce fentiment:bien que Théophraste appelle ces deux  
arbres du nom de *persea,* la description qu’en donne  
ce dernier Auteur differe à plusieurs égards de celle de  
Clusius, que nous aVons rapportée ci-dessus , lequel  
n’en a jamais Vu qu’un Peul près de Valence en Espa-  
gne, où il aVoit été apporté de l’Amérique.

PER 458

Quelques Auteurs ont écrit, à ce que rapporte Diofcori-  
de , que cet arbre est un poision en Persie ; mais qti’é-  
tant tranfplanle en Egypte il Change tellement de na-  
ture, qu’il donne un fruit fort bon à manger. Galien  
écrit la même Classe. Pline rapporte fur la foi de quel-  
ques Auteurs, que cet arbre est dans la Perfeun poifo»  
mortel qui caufe des douleurs insupportables ; mais  
que les Rois de Pesse l'ayant transplanté en Egypte  
pour y être employé en qualité de châtiment, le ter-  
rein lui aVoit fait perdre fes mauVaifes qualités; mais  
cette relation, ajoute-t’il un peu après, est démentie  
par des Auteurs célebres, qui assurent que cet arbre a  
été planté à Memphis par Persée. Ρεινε, *Hist.NaI.  
Lib. XIV. cap.* 13.

Ce dernier fentiment, dit Ray, me paroît le plus vraise  
semblable, quoiqu’il puisse *se* faire qu’il y ait en Perfe  
un tel arbre d’une efpeCe toute différente de Celle du  
*persea* d’Egypte ; d’autant plus que Rauwolféerit qu’un  
MarCl.and Perfan l'informa de la qualité Venimeufe  
du fruit de c'ct arbre, qu’il appelloit*sepha.* RaY , *Hist.  
Plant.*

Le *persea* croît dans la Jamaïque ; fon fruit est bon pour  
leftomac. DiOfcoride nous apprend que la poudre de  
fes feuilles arrête les hémorrhagies des parties fur les-  
quelles on en jette.

Le *Laurus Indica A ldi ni* est le *persea* de Clusius.

Ray range fous la classe *du persea le -*

*Persicae nuci smilas fructus nucleo venenato Monardi,*J.B.

Ce fruit possede une qualité cathéretlque ou plutôt fepti-  
que; ear Monard rapporte qu’un Indien guérit une Né-  
gresse dont les jambes étoient couVertes d’ulceres ma-  
lins & inVétérés, en les saupoudrant aVec la poudre de  
ce même fruit, qui consuma les chairs pourries; il  
Vint aussi à bout de les incarner & de les cicatrifer en  
appliquant dessus du coton fur lequel il aVoit mis de  
cette poudre. Ce fruit est très-commun dans les lises  
Marguerites, où il fert de nourriture aux habitans. Il  
est gros comme la pomme d’Adam ou l’otange, &  
contient un noyau femblable à celui des pêehes, le-  
quel étant calciné est bon pour les maladies dont on a  
parlé. L’amande qu’il contient possede une qualité si  
nuisible, qu’elle caufe Eur le champ la mort aux hom-  
mes& aux animaux qui en ont mangé, comme si c’é-  
toit du sublimé ou tel autre posson Corrosif, fans qu’on  
puisse y apporter du remede. Il y a apparence, dit Ray,  
que ce fruit est le même que Celui du *mangaseylvestris*ou *mangas bravas,* dont Acosta a donné la defcrip-  
tion. RaY , *Hist. Plana*

PERSICA, *Pècher.*

Voici fes caracteres.

Les feuilles font étroites & oblongues ; le calyce est un  
godet découpé profondément en cinq ou six fegmens.  
Il porte une fleur composée de cinq ou six pétales dif-  
posés en rosies, ( les pétales naissent en-dedans des  
bords du calyce) & munie de trente étamines; PoVai-  
re est placé dans le fond du calyce, il est muni d’un  
long tuyau, terminé par une tête fphérique & inégale,  
& fe change en un fruit charnu, prefque sphérique ,  
sillonné dans toute sa longueur, qui contient ordinale  
rement un noyau creusé de fosses assez profondes, dans  
lequel on trouVe pour l'ordinaire une feule amande  
obîongue; le pédicule est fort court.

BoerhaaVe compte six efpeces de *persica,* EaVoir,

1. *Persica, molli carne, et vulgaris, viridis et alba,* C. .  
B. P. 440. Tourn. Inst. 624. Boerh, Ind. A. 2. 243.  
*Persica malus,* Ossic. Ger. 1258. Emac. 1447. Parla

459 PER

Parad. 580. J. B. 1. 157. Raii Hist. 2.1515. *Pèchéri  
lue pêcher* ne croît pas fort haut, & on le plante com-  
munémeht en efpalier ; fes feuilles font longues ,  
étroites & dentelées à leurs bords ; fes fleurs font  
composées de cinq feuilles d’un rouge pâle; fonfruit  
est couvert d’une laine courte , rempli d’une chair  
succulente fort agréable, & renferme un gros noyau  
dur, rougeâtre & creusé de sillons ; on le plante dans  
les jardins; il fleurit au mois de Mars & au commen-  
cement d’Avril, & son fruit est mûr aux mois d’Août  
& dè Septembre.

Les fleurs font seules dlusage en Medecine; elles fiant  
apéritives & légèrement purgatives, & on les donne  
surtout aux enfans pour purger les sérosités & pour  
tuer les vers. Le fruit est rafraîchiffant & humectant,  
d’un gout fort agréable, mais fujet à fe corrompre & à  
caufer des indigestions.

On trou ve dans les boutiques un sirop de fleurs *de pécher,  
aseyrupus florum persicorum.')* **MILLER,** *Bot. Oss*

Galien & Paul Eginete rejettent toutes les différentes esi-  
peces *depèches,* comme contenant un stuc extremement  
nuisible à l’estomac; de-là vient qu’ils conseillent de  
les manger au commencement des repas, avant tout  
autre aliment, & de boire du vin pur par-deffus. Mais  
je ne vois aucune rasson , dit Ray, qui doive nous obli-  
ger à rejetter le sentiment de Pline & de Disscoride ,  
qui assurent que *lospèches* font bonnes pour l'estomac,  
pour lâcher le ventre , & qu’on ne peut rien man-  
ger de plus innocent. En effet, il n’est pas vraiffem-  
blable qu’un fruit aussi savoureux & aussi délicieux , &  
dont il llemble que la nature nous ait recommandé le  
choix , en le rendant le plus agréable de tous les fruits  
d’été, foit aussi mal - fain que les Auteurs que nous  
avons cités, semblent le prétendre. Cela n’empêche  
pas cependant qu’on ne doive être très - circonspect  
dans Ptssage & dans le choix de cette espece de fruit.  
Amatus croit que ce que Galien & d’autres ont dit des  
mauvais effets des *pèches,* doit s’entendre de celles qui  
ont leur chair exCessivement molle ; car il en est tout  
autrement, dit-il, de celles qu’on appelle dureaux  
*(duracina) (pèches* dont la chair est dure & ferme) qui  
jettent une odeur tout-à-fait agréable, fortifiante, &  
propre pour ranimer les esprits ; car ces dernieres ont  
une faveur délicieuse, mêlée, d’une certaine austérité  
qui plaît à l’estomac & le fortifie. Toutes les perfon-  
nesde qualité , en Espagne & en Portugal, qui fe pi-  
quent le plus de délicatesse, en mangent au dessert, sans  
les faire tremper dans du vin, & fans en ressentir aucun  
mauvais effet.

Les *pèches* confites font extremement agréables aux ma-  
lades , furtout à ceux qui sont altérés & qui ont la lan-  
gue feche, car elles fortifient & rafraîchissent en mê-  
me-tems ;& par-là elles font extremement falutaires  
dans les maladies chaudes. BrassaVola avoit accoutumé  
de donner à ses malades une ou *deux pèches* cuites fous  
la cendre. Amatus assure que ce fruit ainsi préparé  
flate extremement les malades. Les feuilles ont une  
amertume qui les rend propres à tuer les vers des en-  
fans, quand on les fait bouillir dans du lait ou de la  
biere. Galien dit qu’étant pilées & appliquées fur le  
nombril elles produisent le même effet.

Parkinsion assure qu’elles purgent modérément quand  
on les prend en quantité siffissante ; les fleurs operent  
de la même maniere, & beaucoup plus efficacement que  
les roses incarnates ; on en prépare pour cet effet une  
conserVe qu’on prend le matin à jeun, & un sirop qui  
scitisfait aux mêmes indications. Matthiole dit que les  
fleurs récentes operent par haut & par bas, & qu’étant  
mangées en falades, elles évacuent les eaux des hydro-  
piques, mais elles incommodent le malade : l’eau qu’on  
en tire par la distilation est un cofmétique. La gom-  
me de cet arbre est estimée bonne pour le cours de  
ventre , pour le calcul, pour la lepre, pour les tumeurs  
de la gorge, pour l’afpéritéde la trachée-artere , pour  
1e crachement de fang, pour les maladies des pôu-

P E R 460

tuons & pour la dyffenterie. Matthiole prescrit l'aman-  
de de ce fruit pour les tranchées & contre l'ÎVresse ; on  
en prend six ou fept ayant que de boire ; & pour llalo-  
pécie,on lespile&on les fait cuire dans du Vinaigre  
en consistance de bouillie. L’huile qu’on tire des aman-  
des par expression, étant appliquée fur les tempes *ex-  
cite* le sommeil & appasse la migraine ; étant bue ou  
employée dans les laVemens, elle guérit la colique :  
étant priEe au poids de quatre onces , elle soulage  
ceux qui fiant affligés de la passion iliaque & du calcul.  
L’eau retirée de cinquante noyaux de *pèches,* aVec  
celle de cent noyaux de ceriEes , & une poignée de  
fleurs de flureau , macérés dans trois chopines de Mal-  
voisie, enfouis dans terre pendant dix jours dans un pot  
de grais, & enfluite distilés, chaste le calcul des reins  
d’une maniere surprenante,ainsi que Matthiole nous en  
affure. RAY , *Hist. Plant.*

*z. Persica, vulgaris, flore pleno.* T. 624.

3. *Æersica, malus, Swollana,* Munting.Prax. 1. 43.

4. *Persica , Africana ustore incarnato,simplici.* T. 625;  
*Amygdalus Ajricana vulgo.*

*5. Persica, Africana , nana , flore incarnato s pleno.* T.  
625.

6. *Persica)succo quasi'sanguineo,* C. B. P. 440. BOERH.  
*Index ait. Plant.* Vol. II.

Cet arbre est appelle *Persica* à catsse qu’on l’a premiere-  
ment apporté de PerEe. L’infusion de fes feuilles prife  
à la maniere du thé est purgatÎVe, apéritÎVe & bonne  
pour tuer les Vers ; fes fleurs produisent le même effet.  
Son fruit est pectoral , cordial & humectant : fon SUC  
est utile dans les fieVres ardentes : l’amande est bonne  
pour la colique & pour les douleurs néphrétiques :  
l’huile qu’on en tire par expression fait ceffer le tinte-  
ment d’oreilles. *Histoire des Plantes attribuée â* BOER-  
**HAAVE.**

11 n’y a point d’arbre plus commun que le *pecher,* cepen-  
dant il a fourni à Saumaife la matiere d’une affez lon-  
gue differtation. On fait que les Grecs aVoient appris  
par une certaine tradition , que les Perstans , ennemis  
des Egyptiens, s’étoient aVlsiés d’enVoyer secretement  
planter chez eux certain arbre, qu’on appelle!t/sorsoae,  
du nom du lieu d’où il est Venu, & dont le fruit étoit  
venimeux. Ils croyaient que les Egyptiens, tentés par  
la beauté de ce fruit, ne pourroient s’empêcher d’en  
manger. En esset, ils en mangerent : mais il arriva tout  
le contraire de ce que les Perfans aVoient penfé. La  
bonté du terroir d’Egypte changea de telle maniere  
ce que ce fruit aVoit de nuisible dans fon pays natal,  
que les Egyptiens en purent manger furement. Les  
Crecs & les Romains qui ont écrit après Theophraste,  
comme Diofcoride & Pline, ont cru que *lo persea* d’E-  
gypte étoit différent dupcnsicu, c’est-à-dire du *pécher ;*parce qu’ils troiiVoient que la defcription que Theo-  
phraste aVoit faite du premier, ne conVenoit pas au  
second. Mais ils ne favoient pas qu’il n’y aVoit point  
de *pécher* dans la Grèce du tems de Theophraste;  
qu’ils y ont été apportés affez tard , & de-là en Italie;  
& que par conféquent Theophraste en a parlé comme  
d’un arbre , ou d’un fruit étranger. Saumaife conclut  
que le *persea & le persica* fiant le même arbre , de ce  
que ceux qui les font différens, entre lefquels est Diose  
coride, décrrvent bien le dernier , mais point du tout  
.le premier, difantfeulement, que c’est un arbreparti-  
culier à l’Egypte; ce qui est , dit-il, une preuVe qu’ils  
n’aVoient pas Vu ce prétendu arbre, & qu’ils n’en par-  
loientque par oüi-dire. La feule différence qu’il y a,  
Eelon Saumaise, entre ces deux noms d’arbre, c’est que  
le premier étoit en ufage chez les anciens Grecs , &  
le second chez les nouVeaux, aussi-bien que chez les  
Romains. Il ajoute que ce qui a fait méconnoître le  
*persea* de Theophraste , c’est que cet Auteur, au lieu  
de décrire toutes les efpeces de *pécher,* n’a décrit que  
l’abricotier, qui étoit aussi appelle*persea.* Pour le dis-  
tinguer, on lui donna dans la fuite le nom *de persea*

461 PER

*praecox ;&* les Latins l’ont appelle simplement *praeco-  
qua s* d’où les derniers Grecs ont fait Βεριᾶοκκα, & d’ou  
est venu le François abricots. *Lepersea* ou *persica* sut  
encore appelle *rhodaeluna 8e rhodaeltnea -,* parce que les  
premiers de ces arbres avoient été plantés à Rhodes,  
où Theophraste remarque qu’ils ne faifoient que fleu-  
rir, &nedonnoient point de fruit. Mais cePhilofo-  
phepouvoitêtre mal informé, ce fruit étant encore de  
son tems tout nouveau en Grece. Il se peut aussi que  
le terroir où on les mit d’abord , ne leur fût pas pro-  
pre: mais il y a de l’apparence qu’ils réussirent enfuite  
sirnt bien , & que l’on en tira de-là pour en fournir la  
Grece & l’Italie , où le nom de *rhodacina leur sut con-  
servé* , duquel par un renversement fort ordinaire, on  
a fait *doradna 8c duracina*, d’où vient le François *du-  
reau.*

*Le pécher* a pu être encore pris pour un autre arbre, qui  
est le citronnier ; non pour aucun rapport qu’il y ait  
entre ces deux arbres , ou entre leurs fruits , mais feu-  
lement parce que le citronnier, qu’on a appelle *malus  
Medica*, s’appelloit aussi *malus Persica.* LECLERC,  
*Hist. de la Med.* Voyez *Persea.*

PERSICARIA, *Persicaire.*

Voici ses caracteres.

Les fleurs font diEpofées en épis aux sommets des tiges  
&des branches : le calyce est découpé en quatre par-  
ties, bien que quelques-uns le prennent pour une fleur  
à quatre pétales : les étamines sirnt au nombre de six :  
l’ovaire , qui est au centre du calyce , est second , de  
figure ovale ou circulaire, & muni d’un pistil découpé  
en deux levres & dentelé : la siemence est plate, & ter-  
minée en forme d’ovale. Une membrane environne la  
tige à l’endroit d’où les feuilles fortent, & les petites  
branches à lsoppositedes feuilles.

Boerhaave compte onze efpeces de*persicaire , savoir :*

ï. *Persicaria, miels s non maculosa,* C. B. P. ιοι. M. H.  
2.588.

2. *Persicaria, miels, non maculosa -,* C. B. P. 101. *Flore  
albo. Persicaria, Antuerpensisustoribus albis,* Lob. Obf.

I71’

3. *Persicaria, miels, maculosa,* C. B. P. 101. M. H. 2.  
588.*Persicaria-> miels,* J. B. 3.779.

Dale paroît regarder cette efpece comme une même plan-  
te que la premiere.

Cette *persicaire* pousse plusieurs tiges rondes à la hauteur  
de deux piés ou plus , branchues, noueusies , & couver-  
tes d’une peau fort déliée. Les feuilles font disposées  
alternativement, longues & pointues, mais plus larges  
dans le milieu & plus amples que celles de la *persicaria  
ttrens ,seu hydropiper.* Elles fiant listes, & marquées au  
milieu d’une tache noirâtre ou de couleur plombée  
faite en forme de croissant. Les fleurs naiffent aux ex-  
trémités des tiges, en forme de gros épis d’un rouge  
pâle; elles font petites, munies d’étamines, & contien-  
nent des femences , lapplaties, anguleuses & pointues.  
La racine est un amas de fibres ; elle croît aux lieux hu-  
mides, fiur le bord des étangs & des fossés , & elle  
fleurit au mois de Juillet. Ses feuilles font d’usage.

Elles sirnt estimées rafraîchissantes , & bonnes pour les  
tumeurs, les inflammations, les abfcès & les plaies  
récentes : mais on les emploie rarement. MILLER, *Bot.  
Offi*

Fuchsius a assuré qu’elle est d’une faveur tres-astrmgen-  
te ; Césalpin la trouvoit acerbe ; Tragus & Lobel ai-  
grelette ; pour moi , je n’y ai trouvé qu’un peu d’af-  
tringence. Cette plante rougit asseZ le papier bie^ce  
qui sait conjecturer que Eon sel approche du sel ammo-  
niac , chargé d’une grande quantité de terre, & joint  
avec un peu de soufre : ainsi cette plante est astringen-  
te , détersive & vulnéraire ; elle donne un peu de fel

PER 462

volatil concret par l’analyse. La décoction de toute la  
plante est bonne pour le cours de ventre & pour  
les maladies de la peau. TcURNEFoRT, *Histoire des  
Plantes.*

4. *Persicaria, miels, maculosa, caulibus et ramis nodsu  
sissemis -, rubris.*

5. *Persicaria -, miels, cum maculis ferrum equinum resieae  
rentibus s* T. 509.

6. *Persicaria, urens ,seu Hydropiper*.C.B.P. 101. Boerh.  
Ind. A. 2. 87. *Persicaria non maculata , hydropiper,*Offie. *Persicaria acrissive hydropiper -,* J. B. 3. 780.  
*Persicaria vulgaris acris y sive hydropiper,* Raii Hist. 1.  
182. Synop. 58. *Persicaria vulgaris acris, sive minor,*Parle 856. *Hydropiper ,* Ger. 361. Emac. 445. *Potin-  
coba Lusitanispulgera,* Pif. 221. *An Schobanna-mode-  
la-muccus* H. M. 12. 147. Tab. 76. *Curage.*

Cette plante n’est pas aussi branchue que *iapersicariamiels  
maculosa ;* les seuilles font longues, étroites àpropor-  
tion, & semblables aux feuilles du pêcher; ce qui lui a  
fait donner,le nom de *persicaria ?* mais elles ne font  
point dentelées à leurs bords, ni tachetées comme cel-  
les *deiapersicaria mielst 8e* leur faveur est aussi brûlan-  
te que celle du poivre. Les fleurs croissent en épis  
longs , grêles & lâches ; leur Couleur est plus pâle que  
celle de la *Persicaria, miels, maculosa :* mais elles ren-  
ferment les mêmes semenees. Elle croît aux mêmes  
lieux qu’elle , & elle fleurit vers le même tems.

Cette plante a toujours passé pour un remede efficace  
contre le calcul ; & M. Boyle, dans sim Livre *de  
l’Utilité de la Philosophie expérimentale,* exalte beau-  
coup l’eau qu’on en tire par la distilation à cause de ses  
vertus contre cette maladie. On la recommande enco-  
re comme un excellent mondicatif, & comme un re-  
mede admirable pour les ulcères invétérés. MILLER ,  
*BouOffe*

La curage est d’un gout tout-à-fait acre & brûlant, & rou-  
git vivement le papier bleu. Elle est pleine d’acide, de  
soufre & de terre. Son fel approche de celui qui résulte  
du mélange du Eel de corail & du Eel ammoniac, beau-  
coup plus chargés d’acide qu’à l’ordinaire.

Cette plante donne par llanalyEe chymique beaucoup  
d’acide, beaucoup d’huile, beaucoup de terre, & un  
peu de fel volatil concret.La curage est fort détersive &  
vulnéraire. On l’emploie dans les lavemens pour la  
dyssenterie & pour le ténefme. On fait prendre en mê-  
me-tems un gros de fa poudre en bols, mêlée avec du  
gros vin cuit en consistance de sirop avec du silcre :  
cette plante étant pilée & appliquée Eut les ulceres ,  
mange les chairs baveuses& les desseChe. Pour la jau-  
nisse & les pâles couleurs, au lieu de la faire porter  
dans les fouliers, comme font certaines gens, il faut  
en faire bouillir une poignée dans un bouillon dégraif  
sé, le passer dans un linge , & y ajouter un demi-gros  
de tartre calybé. T0URNEF0RT, *Histoire des Plantes.*

Cette plante possede manifestement une qualité chaude &  
feche, & on l’emploie principalement à l’extérieur  
pour les plaies , les tumeurs skirrheuEes, les ulceres  
invétérés & autres maladies semblables. SenRoDER.

La curage appasse les maux de dents, quand on en met  
dans leur creux. J. Heurnius guérit avec ce remede  
une femme qui étoit extremement tourmentée du maI  
de dents. Il n’y a rien de plus efficace pour chasser les  
mouChes ; car eh frottant les plaies ou les ulceres des  
chevaux, ou du gros bétail, avec le fuc de curage, on  
est sûr que les mouches d'en approcheront jamais. Tra-  
GUS. RaY , *Hist.*

*y. Persicaria, frutescens, maculosa, Virginiananflore al-  
bo et carneo -, Parkinsonii,* Theat. 857.

8. *Persicaria, minor*B P. 101.

9. *Persicaria , majora Lapathi foliis, calyce floris purpureo,*T. 510. ϋ

10. *Persicaria, salicisfolio peremnis* H’ L. 488. *Potamo-*

PER 464

Il faut favoir de plus , que lorsque les orifices des vais  
fieaux qui servent à la *perspiration ,* & dont le nombre  
est infini, font obstrués, le siang que le cœur enVoie  
dans toutes les parties du corps, trouve une plus gran-  
de résistance qu’à l’ordinaire ; ce qui est causie que la  
circulation languit, à moins que la contraction du  
cœur ne devienne plus forte.

Mais comme la *perspiration* ne fauroit être interrompue  
que le scmg n’augmente , il arrive dans cette occasion  
que ce fluide retourne plus souvent dans le ventricule  
gauche du cœur. La contraction du cœur devient donc  
plus fréquente ; & par une conséquence nécessaire le  
frottement entre les folides & les fluides venant à aug-  
menter , il en résistte une chaleur à laquelle on donne le  
nom de*fievre.*

PERTICE CASMIANA; est le nom d’une composi-  
tion dont il est parlé dans Marcellus Empiricus, c. 20.

PERTURBATIO ALVI. *Diarrhée.*

PERTUSSIS , *coqueluche.*

Quoique ce mot, dans sa signification véritable & natu-  
relle , ne signifie autre chose qu’une toux violente &  
terrible , on a cependant coutume de l’approprier à  
cette espece de toux appellée *coqueluche ,* qui attaque  
principalement les enfans & les jeunes gens, sur-tout  
dans le Printems & dans PAutomne, qui Pont des siai-  
fons dans lesquelles elle est ordinairement épidémi-  
que. Ceux qui ' stont affligés de cette maladie ont une  
toux fréquente & violente durant les paroxysines de  
laquelle les organes de la refpiration étant non feu-  
lement oppressés , mais encore spafmodiquement af-  
fectés , interrompent diversement, fuspendent & trou |  
blent leurs fonctions respectives: mais le plus fouVent  
le diaphragme entrant dans des mouVemens convul-  
sifs , foit de lui-même , ou à cause de fa correspon-  
dance avec les autres parties , prolonge quelquefois  
si long-tems la fystole & d’autresfois la diastole dtz  
cœur, que l’inspiration ou l'expiration venant à cesser  
pour un tems , le malade a toutes les peines du mon-  
de à refpirer , & paroît être comme fliffoqué ; outre  
qu’en conséquence de la stagnation du fang , scm vi-  
stage contracte une espece de noirceur ; & supposé mê-  
me que les organes destinés à ces usiages ne soient  
point affectés de mouvemens affez convulsifs pour em-  
pêcher les malades de respirer librement, la toux ne  
laisse pas que d’être très-violente , & de les affaiblir  
considérablement.

La caufe concurrente de la *coqueluche* paroît consister  
dans ces deux circonstances , que les poumons siouf-  
frent une irritation violente & fréquente qui lesobli-  
ge presique continuellement à *se* débarrasser par le  
moyen de la toux, de la matiere qui les incommode ;  
& que les parties motrices du thorax , c’est-à-dire , les  
nerfs & les fibres nerveufes étant déja disposées aux  
fpafmes , excitent toutes les fois qu’elles font ainsi ir-  
ritées , une toux ordinairement convulsive, & cau-  
fent quelque indisposition contraire à la respiration.

La matiere , qui selon toute apparence excite les pou-  
mons à tousser si souvent, est la sérosité , qui à raison  
de sa trop grande ténuité , *se* sépare continuellement  
de la masse du sang, & affecte les parties de lapoitri-  
ne, à catsse qu’elle paffe non-seulement par les arte-  
res trachéales dans la caVité de la trachée-artere, mais  
encore par les arteres pneumoniques dans tous les  
vaiffeaux voisins qui sie trouvent ouverts.

La disposition sipasinodique des parties mouvantes , fem-  
ble, de même que dans les autres maladies convulsives,  
provenir d’une matiere hétérogene & élastique, qui  
paffe avec le fluide nerveux du cerveau par les nerfs  
dans les fibres motrices de la poitrine. De-là vient que  
lorsque les esprits logés dans ces fibres font-<xcités  
par les mouvemens violens d’expiration , elles tom-  
bent dans des mouvemens convulsifs.

Quant au prognostic de cette maladie , quoique la *co-  
queluche*

463 PER

*getons salieris folio,* C.B. P. 193. *Potamogeton*, Dod,  
P- s82.

11. *Persicaria Orientalis, Nicotianae folio , calyce florum  
purpureo,T. Cor.* 38. Comme!. Rar, 43. Ic. &Defcr.  
T. Voy. 2. 316. BOERHAAVE, *Ind. alter Plantarum ,*Vol. II.

Cette plante est appellée*persicaria,* àcaufe que fes feuil-  
les reffemblent à celles du pêcher, La sixieme efpece  
est appellée *hydropiper,* de ὓδωρ, *eau,* & πέπνρι, *poi-  
vre,* c’est-à-dire*,poivre d’eau,* parce que c’est uneplan-  
te aquatique qui a le gout du poivre.

M. Boyle recommande la premiere espece comme un li-  
thontriptique incomparable. Un Gentilhomme An-  
glois, dit-il, guérissbit tous ceux qui étoientaffligés du  
calcul avec le siuc & Peau distilée de cette plante, &  
préparoit tous les ans une grande quantité de cette eau  
distilée pour l’usiage des pauvres. J’ai éprouvé moi-  
même ce remede, mais sans aucun succès. La décoc-  
tion des feuilles est bonne pour la diarrhée , la dyssen-  
terie, & pour toutes les maladies de la peau.

Paracelfe ayant remarqué des taches star la seconde & la  
troisieme esipeces , les a jugées vulnéraires, & a assuré,  
qu’étant placées fous la sielle, elles garantissoient les  
chevaux des écorchures qu’elle leur fait pour l’ordinai-  
re, Lapcnsicozircestun vulnéraire astringent, &unex-  
cellent fébrifuge. Elle est bonne pour le crachement  
de fang, pour l’écoulement immodéré des hémorrhoï-  
des, des regles & des fleurs blanches : les feuilles pi-  
lées & appliquées arrêtent le faignement de nez. La  
sixieme efpece est une plante extremement brûlante,  
& elle picote la langue lorsqu’on la mâche. Les feuil-  
les étant pilées & appliquées si-ir la peau, y excitent  
une inflammation & une exulcération , de même que  
les escarrotiques. Cette plante déterge les ulceres ,  
étant mêlée avec d’autres substances plus tempérées.  
Elle échauffe considérablement, & on corrige ston acri-  
monie avec les résines. Etant ainsi préparée, elle est  
bonne pour l’hydropisie, pour la jauniffe, & pour tou-  
tes les obstructions desvisiceres. Les Chirurgiens s’en  
servent pour discuter les tumeurs œdémateufes, apres  
les avoir fomentées avec la décoction des feuilles.

*Histoire des Plantes attribuée a Boerhaave.*

PERSICUS IGNIS, *feu persique >* c’est un charbon,  
sauvant Sennert.” Mais Avicenne distingue le charbon  
*du feu persique,* & ne donne ce dernier nom qu’au char-  
bon qui est accompagné de pustules.

PERSISTENS FEBRIS, est une fievre intermittente  
réguliere , dont les accès reviennent toujours à la mê-  
me heure.

PERSIUM , le *Pecher.* ORIBASE , *Medic. Collect. Lib. I.  
c.* 63. Voyez *Persica.*

PERSOLATA, le même que *Persanata.*PERSONATA, nom de la *Lappa. Noyez Bar dan a.*

PERSPIRATIO, *pers.piration.*

Comme j’ai déja parlé de la *perspiration,* aussi-bien que  
des organes destinés à cette sécrétion au mot *Cutis,* je  
me contenterai de remarquer dans cet article , que la  
*perspiration* est beaucoup moins considérable dans les  
femmes que dans les hommes ; qu’une excrétion ex-  
cessive de la matière perfpirable occasionne une grande  
foiblesse , & à proportion que cet excès est plus grand,  
des fyncopes , & quelquefois des morts fubites. Lors  
au contraire que la *perspiration* vient à diminuer, ou à  
cesser entierement, les vaisseaux cutanés fe dessechent  
& disparaissent; en conséquence de quoi les vaisseaux  
& les glandes destinés à servir de couloirs à la fijeur &  
à l’humeur huileuse dont on a parlé aù mot *Cutis,* se  
dessechent à leur tour ; d’où il arrive que la circulation  
du seing est altérée, la matiere perspirable acre rete-  
nue ; ce qui occasionne des crudités , des fievres , des  
inflammations & des abscès. BoERHaave, *Inst, Med.*

465 PER

*queluche* fiait mortelle, ou très-dangereufe, on ne  
peut cependant la guérir qu’avec beaucoup de difficul-  
té ; & elle cede souvent plutôt au changement de sai-  
son , qu’à tous les remedes qui sont en usqge.

Les remedes qulon emploie pour la guérisim des autres  
toux, réussissent rarement dans celle-ci; les Nourrices  
& les Charlatans *se* servent de divers remedes, com-  
me de la mousse terrestre & de ses différentes prépa-  
raisons données intérieurement ; & supposé que cela  
ne *suffise* point , ils tâchent de guérir cette maladie  
parla peur qu’ils cauEent aux enfans. Dans les cas où  
ces moyens font inutiles , ils rejettent généralement  
les tisimnes, les sirops , les juleps , les décoctions & les  
autres remedes , foit pectoraux, ou de telle autre natu-  
re , attendant que la maladie cesse d’elle-même, ou  
au moyen du changement de faifon,

La mousse terrestre , en tant qu’on peut en juger par fon  
gout , est astringente & contient quelques particules  
acres qui ont llodeur du fel volatil. D’où l'on peut  
conjecturer qu’elle est benne pour fixer le fang, pour  
modérer les fluxions féreufes, & pourappaifer la disi-  
position fpasinodique des parties , en volatilisimt le  
fluide nerveux. On peut donner la mousse terrestre en  
larme de poudre, de décoction ou de sirop :

Par exemple .

Prenez *de poudre de mousse terrestre, une dragme ;  
de sucre candi, un scrupule ;*

Mêlez ces drogues & partagez-les en quatre dofes éga-  
les , dont on en prendra une matin & foir dans  
quelque véhicule convenable.

Ou,

Prenez *de mousse terrestre t une dragme ;*

*de lait de scufre, deux scrupules ;  
de semence d’anis en poudre, un scrupule ;*

Mêlez & faites six dofes égales, dont on en prendra une  
matin & foir dans quelque véhicule convenable.

Ou ,

Prenez *de mousse terrestre , une dragme ;*

Faites-la bouillir dans une quantité suffisante de lait ;  
coulez la liqueur & buvez-en matin & foir.

A l’égard de ceux qui n’aiment point le lait, ou qui s’en  
trouvent mal, on peut préparer pour eux une dé-  
coction de mousse terrestre dans de Peau de fon-  
taine , d’hyscope , ou dans telle autre eau pec-  
torale ; & leur en donner deux ou trois onces  
deux fois par jour , après l’avoir édulcorée avec  
du sucre, ou avec quelque sirop convenable.

Ou ,

Prenez *une once de mousse de terre :*

Faites-la bouillir dans deux chopines de quelque eau  
pectorale , jufqu’à confomption de la moitié;

Ajoutez à la colature une livre defucre candi, & faites-  
la éVaporer au bain-marie , jufqu’à ce qu’elle ait  
acquis la consistance du siucre candi.

Les Empiriques ont une autre méthode de guérir *ia co-  
queluche ,* lorsique les remedes ordinaires ne produisent  
aucun effet. Elle consiste à mettre l’enfant dans la  
trémie d’un moulin , pour que le bruit & l'afpect des  
roues l’effrayent. Cette méthode produit fouvent fon  
effet Eut le champ; ce qui vient fans doute de ce que  
les esprits animaux étant distraits par la frayeur, aban-  
*Torne* V.

PER 466

donnent leurs motiVemens déréglés, & de ce que la  
matiere qui caufe les spasines est ou dissipée par la  
frayeur , ou poussée dans des nerfs où elle devient  
moins incommode.

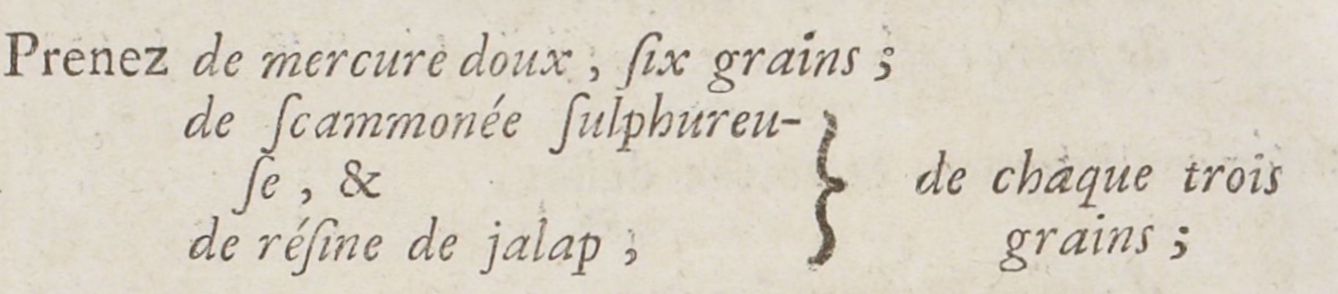
Mais .je n’ai point trouvé de méthode plus efficace pour  
guérir la *coqueluche >* que de purger d’abord le malade ἕ

Pour cet effet .

Prenez *de sirop de fleurs de pécher, une cuillerée’,  
d’eau anti-hystérique 1 un scrupule ;*

Mêlez & donnez au malade, en lui prescrivant en même  
tems un régime convenable.

Ou ,



Réduisez le tout en poudre , dont vous donnerez une  
petite quantité aux enfans de six ans , en augmen-  
tant ou diminuant la dofe, fuivant l’âge du ma-  
ladei

Réitérez ce purgatif au bout de six ou sept jours.

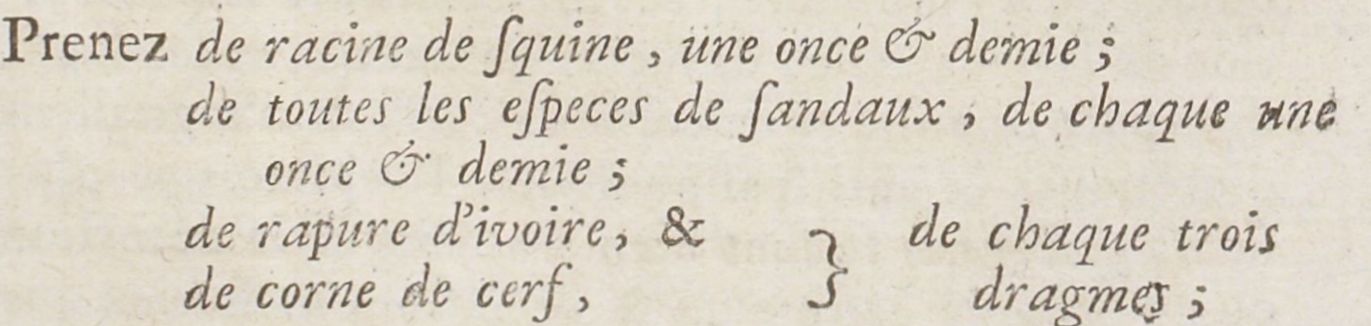
Supposé , comme il arrive assez souvent,que le malade  
foit fujet à vomir.

Prenez *d’oxymelscillitiqite asix dragmes s  
de sel de vitriol 3 trois grains ;*

Mêlez & donnez aux enfans de six ans. Cette dose fervi-  
ra de règle pour les malades d’un âge différent.  
J’ai été témoin des bons effets que cette efpece  
d’émétique a produits après avoir été pris tous les  
matins pendant quatre ou cinq jours consécutifs.

On employé fouvent les vésicatoires pour la cure de la  
*coqueluche s* & on les applique quelquefois fur la nu-  
que du cou , quelquefois derriere les oreilles, d’au-  
trefois fur les parties internes des bras , près des aiffeI-  
les ; & lorfque les pustules commencent à dssparoîtrë  
dans ces parties, on en excite dans d’autres.

Le malade tssera de la décoction suivante pour boisson  
ordinaire.



Faites infuser ces drogues dans six chopines d’eau de  
fontaine , que vous ferez bouillir jufqu’à dimi-  
nution de la moitié, y ajoutant,  
*une once et demie de raisinssecs s &  
trois dragmes de réglisse.*

Ou,

Prenez *d’esprit de gomme ammoniaque , préparé avec le  
sel ammoniac, une dragme s  
de sirop de mousse terrestre , trois onces >*

*\* d’eau anti-hystérique s une onces*

Mêlez & donnez matin & foir une petite cuillerée pou?  
dofe.

*ysty* PER

Ou.

Prenez *de teinture de soufre, deux dragmes ;*

Mettez-en trois gouttes fur une cuillerée de sirop de  
mousse terrestre, & donnez tous les matins cet-  
te dose au malade.

A l’égard des enfans d’un tempérament chaud , dont le  
vifage deVient extremement rouge , ou plutôt noir du-  
rant la toux, je leur ai quelquefois tiré aVec fuccès  
deux ou trois onces de fang , foit par la saignée , ou  
au moyen des fang-fues ; enfuite de quoi je leur ai  
donné la poudre stlivante.

*I '*

Prenez *de cloportes vivantes bien nettoyées, deux onces\  
defemence d’anis pulvérisée , une dragmey  
de noix muscade, demi-dragme ,  
defucre rastné, une onces*

Pilez ces drogues, & versez dessus,

*d’eau d’hyssepe ysix onces ;*

Remuez-les quelque peu avec le pilon , exprimez forte-  
ment la liqueur; & donnez-en deux fois par jour  
deux ou trois cuillerées pour dose WILLÏs.

Etmuller nous apprend que ceux qui ont la *coqueluches*toussent si long-rems , qu’ils vomissent à la fin une  
matiere muqueufe ; après quoi ils fe fentent soulagés  
pendant quelque tems, peut-être , pendant une demi-  
journée , enEuite de quoi la maladie revient à sim or-  
dinaire. Walschmied prétend que la *coqueluche* pro-  
vient de même que la plupart des autres toux , d’une  
maladie de l’estomac , laquelle est causée , suivant Do-  
lans , par une matiere acide, épaisse & viEqueuse, qui  
est logée dans ses tuniques. Mais, suivant Etmuller,  
*la coqueluche* est souvent produite par un certain sel  
que l’air a communiqué au corps des enfans , & qui  
coagule la lymphe ; au moyen de quoi, celle-ci de-  
venant acre & croupissante /elle affecte le larynx , de  
maniere à exciter une *coqiieluche ,* qu’on ne peut gué-  
rir, à ce qu’il dit, que par les émétiques : mais beau-  
coup plus aisément par le vomiffement qu’on Eepro-  
cure par le moyen d’une plume trempée dans l’huile.

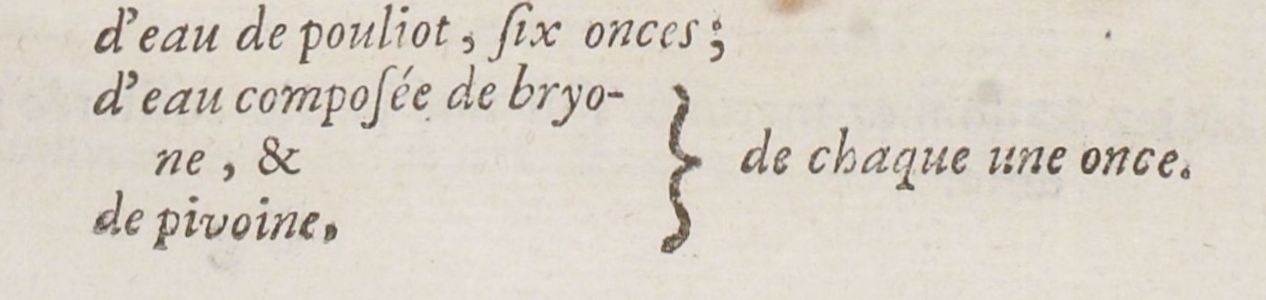
Sydenham assure que la saignée apporte plus de soulage-  
ment dans cette maladie que l'ufage des pectoraux , &  
qu’on peut la guérir par la saignée seule secondée de  
lluEagedes cathartiques, dont on proportionne ladoEe  
à l’âge des malades. Il dit aussi que ceux qui ont la *co-  
queluche* doivent tsser d’une moindre quantité de li-  
quides qu’à l’ordinaire , & leur substituer une décoc-  
tion de farsepareille, de racine de squine, de Eandaux,  
de rapure d’ivoire & de corne de cerf, & d’ingrédiens  
diurétiques & anti-spasiiiodiques. Il ajoute que plu-  
sieurs personnes *se sont* bien trouvées de la décoction  
ou du sirnp de castoreum & de safran, aussi-bien que  
de la décoction des racines de pivoine mâle, de gui &  
d’hyfope.

Euller dans fa *Pharmacopœa extemporanea,* prefcrit la  
composition fuivante pour la maladie dont nous par-  
sons.

Prenez *de cloportes vivantes bien lavées, deux onces ;  
defemences d’anispulvérifées, une dragme ;  
de muscade , demi-dragme ;*

*de sucre blanc i une once.*

Pilez ces drogues ensemble, & versiez dessus ,



PER 468

Exprimez fortement la liqueur, & donnez-en une cuille-  
rée au malade après chaque paroxyfme , jufqu’à  
ce qu’il foit guéri.

Le Docteur Cheyne nous apprend dans fon Traité *de la  
Goute,* que l'tssage du sirop fuivant pris à tems&répé-  
té, guérit infailliblement la *coqueluche.*

Prenez *de cloportes s une quantité suffisante.*

Noyez-les dans du vin blanc, exprirnez-en lefuc,&ajou-  
tez-y autant de fucre qu’il est nécessaire pour lui  
donner la forme de sirop.

Les vieilles femmes & les Nourrices estiment beaucoup  
la racine de navet pour la cure de la *coqueluche* ; & l’on  
assure que le blanc de baleine pris en quantité conve-  
nable dans du bouillon , est un remede admirable pour  
la même maladie. Le bas peuple estime aussi la chair  
de fouris rôtie un spécifique pour la *coqueluches 8e* Ba-  
glÎVÎ nous apprend que la mousse qui croît fur les ar-  
bres, furtout siurle chêne, est le remede le plus effica-  
ce qu’on ait trouvé jusqu’ici pour la guérir. Quelques-  
uns recommandent *i’aurum mofaicum* pour le même  
usage , mais il ne convient qu’aux vieillards. On em-  
ploie quelquefois avec fuccès l'huile de soufre par la  
campane , le *julapium mos.eloatum, & lefyrupusad tuso  
sim convulsivam.* D’autres ordonnent le petit-lait ré-  
cent pour boisson ordinaire.

PERVERSIO, le même que *Diastremma.*

PERVIGILIUM , infomnie ou défaut de sommeil. Ce  
Eymptome est très-ordinaire dans les fievres & tou-  
jours d’un mauvais préfiage. Voyez *Pyretos.*

PERVINCA , *Pervenche.*

Voici ses caracteres.

Ses sarmens sont longs & rampans; le caIyce est d’une  
seule piece & divisé en cinqfegmens longs & menus.  
La fleur est un tuyau évasé en maniere de soûcoupe ,  
découpée en cinq parties, & munie de cinq étamines  
qui portent des sommets barbus. L’ovaire, qui est situé,  
dans le fond du calyce entre deux placenta , est décou-  
pé en deux levres , & pousse du centre de fon fommet  
un tuyau cylindrique éVasé par le haut en forme de  
cercle, du centre duquel il sort une aigrete découpée  
comme la rame d’une plume. L’ovaire devient un fruit  
à deux siliques, dans lesquelles on trouVe deux semen-  
ces oblongues, sillonnées & presique cylindriques.

Boerhaave compte huit especes de *pervincam* qui sont,

I. *Pervinca, vulgaris , latifolia , flore caeruleo y* Tourn.  
Inst. 119. Boerh. Ind. A. 311. *Clematis daphmeldes ma-  
jor,* C. B. P. 302. Raii Hist. 2. 1091. Synop. 3. 268.  
*Clematis daphnoides major flore caeruleo,* J. B. 2. 132.  
*Clematis daphnoides latifolia sive vincapervinca majors*Park. Theat. 380. *Clematis daphnoides*, Ger 747. Cso-  
*maels daphnoides sive pervinca major ,* Emac. 894.  
*Grande pervenche.*

Elle croît silr les bords des fossés, mais elle fleurit rare-  
ment au mois d’Avril. Elle possede les mêmes vertus  
que la petite *pervenche ,* ce qui fait qu’on peut s’en *ser-  
vir* à fon défaut.

2. *Pervinca , latifolia , variegata ,* T. 120. *Clematis  
daphnoides, major y flore variegato.*

3. *Pervinca, vulgaris, angustifolia, flore caeruleo*, Tourn.  
Inst. 120. Boerh. Ind. A. 311. C. B. P. 301. Raii Hist.  
2. 1091. J. B. 2. 130. *Vinca pervinca ,* Offic. Ger.  
747. *Vincapervinca major ,* Ger. Emac. 894. Raii Sy-  
nop. 3. 268. *Vinca pervinca vulgaris,* Park. Theat.  
340. *Clematis daphnoides, vinca pervinca-,* Chah 118.  
*Pervenche.*

469 PER

La racine de la *pervenche* est fibreuse & rampante , &  
pousse des tiges menues, grêles & lisses , des nœuds  
desquelles sortent des feuilles ovales, lisses, de cou-  
leur verte luisante, & rangées deux à deux, l'une à l'op-  
posite de l’autre.

Les fleurs sortent des nœuds ; elles sont portées silr de  
longues queues, ordinairement purpurines, quelque-  
foiséblanehes, faites à peu près comme celles du jaf-  
min, mais plus arrondies à leur point. Il leur fuc-  
cede, quoique rarement, deux siliques longues & grê-  
les. Cette plante croît aux lieux couVerts , & dans les  
fossés secs, & fleurit en été. Ses feuilles font d’ufage.

Cette plante est un excellent vulnéraire, & on l'emploie  
fréquemment dans les potions vulnéraires pour les  
meurtrissures, les conttssions, les hémorrhagies inter-  
nes, le crachement de fang, l'écoulement immodéré  
des regles & des fleurs blanches. MILLER , *Bot. Osse.*

Cette plante est amere & rougit considérablemnnt le pa-  
pier bleu; il y a beaucoup d’apparence que l’huile & la  
terre dominent dans la *pervenche.* Son fel approche de  
l’alun , mais il participe un peu du fel urineux, & il est  
semblable à l'alun avec lequel on mêle de l’urine pour  
le faire mieux crystallifer. Car,

Par l’analyfe chymique , outre plusieurs liqueurs acides ,  
on tire de cette plante beaucoup de terre , beaucoup  
d’huile & très-peu de fel volatil. La *pervenche* est vul-  
néraire, astringente, fébrifuge. Pour le crachement  
de fang, pour le flux immodéré des hémorrhoïdes, des  
regles, des fleurs blanches, on *verse* deux pintes d’eau  
bouillante sur deux poignées de feuilles de *pervenche ,*on couvre le pot, on le retire du feu, & l'on fait boire  
l’infusion par verrées. La conferve & l’extrait de cette  
plante possedent les mêmes vertus. Pour le saignement  
de nez, on met dans cette partie un tampon des mêmes  
feuilles pilées. Le lait coupé avec la décoction *de per-  
venche,* est fort bon pour les phthisiques; on ordonne  
ce lait dans la dyssenterie, & l’on en sait gargarifer  
ceux qui ont des maux de gorge. Dans l’hydropisie on  
distile le lait, apres y avoir sait macérer pendant un  
jour des feuilles de *pervenche*, de tanaisie & d’eupa-  
toire. Ce lait distilé passe plus aisément que le lait  
coupé. ToURNEfoRT, *Histoire des Plantes.*

Les feuilles de *pervenche* gardées dans la bouche arrêtent  
le faignement de nez, ainsi que Costæus, *Lib. de Stirp.  
Differ,* dit l’avoir souvent éprouvé. Les feuilles récen-  
tes étendues fur une feuille de papier gris , bien appa-  
riées & pressées, couvertes enfuite de lin cardé , & ex-  
posées à la fumée de l’encens, ayant été appliquées  
par l’avis d’une vieille femme fur une tumeur fcrophu-  
leuse , elles la dissiperent en peu de tems , quoiqu’elle  
eût résisté pendant un an à tous les remedes dont un ha-  
bile Medecin s’étoit fervi. Cette même femme en avoit  
guéri une autre quelque tems auparayant, de la guéri-  
fon de laquelle on défespéroit. RaY , *Hist. Plant.*

4. *Pervinca, vulgaris , angustifolia flore albo,* T. 120.  
*Clematis, daphnoides, minor nflore candido*, C. B. P.  
301. *Clematis t daphnoides s flore albo simplici,* J. B.  
2. 130.

5. *Pervinca , vulgaris t angustifolia , flore rubente,* T.  
120. *Clematis t daphnoides, minor nflore rubente,* C. B.  
P. 301. *Clematis, daphnoidesnflore purpureo, simplici,*J. B. 2. 130.

6. *Pervinca t vulgaris , angustifolia nflore pleno, faturatè  
purpureo,* T. 120. *Clematis daphnoides nflorepurpureo  
pleno,* H. Eyst. *o.* I. F. 8. Fig. 5.

7. *Pervinca s angustifolia, vulgaris, variegata ex aureo  
et viridi.*

8. *Pervinca, angustifolia » vulgaris , variegata ex argen-  
teo et viridi , flore purpurascente , pleno.* BOERHAAVE ,  
*Index alter Plantarum 3 Vol. I.*

PES 470

Le fuc de cette plante est amer, chaud, pénétrant,  
faVoneux , apéritif, détersif, irritant & Vulnéraire;  
aussi est-il extremement propre pour toutes les ma-  
ladies causées par la pituite. Ce fuc cuit dans de l'eau  
& bu en bonne quantité, leVe les obstructions de l'u-  
térus, excite les Vuidanges & ranime la chaleur na-  
turelle. Les feuilles étant coupées par morceaux, cui-  
tes quelque peu & exprimées, rendent un fuc , qui  
étans pris le matin à jeun dans du vin, est excellent  
pour le fcorbut, pour purifier le fang & nettoyer les  
premieres voies. Il convient aux filles qui ont lespâles-  
couleurs&dans la dyssenterie. Cette plante est fort *sa-  
lutaire* dans la phthisie & dans les maux de gorge. Les  
feuilles cuites dans du babeure font bonnes pour les  
fleurs blanches. *Histoire des Plantes attribuée â Boer-  
haave.*

PERUNDIS. Voyez *Zenda.*

PERUVIANUM BALSAMUM , *Baume du Pérou.*

Voyez *Balsamum.*

PERUVIANUS CORTEX, *Ecorce du Pérou.* Voy.  
*Quinquina.*

PERYGUA. Voyez *Alaternus.*

PERYSIAS, περυσίας, épithete qu’on donne au vin ,  
pour signifier qu’il est de la récolte de l’année précé-  
dente.

P E S

PES ANSERINUS, nom du *Chenopodium , pes anseri-  
nus s primum et fecundum TabernaemontanI.*

PEs CaTI, nom de *F Helichrysum, montanum > flore ro-  
tundiore.*

PEs CûLUMBINUs. Voyez *Géranium.*

Pss LEONIS. Voyez *Alchimilla.*

Pas LEPORINUS, nom du *Trifoliumt humile, spicatum »  
sive Lagopus.*

Psis TIGRIDIS , nom de la *Sclarea Indica, floribus va\*  
riegatis,*

PESSARIUM, *Pesseaire.*

C’est un remede folide qu’on introduit dans les parties  
naturelles des femmes pour la guérifon de plusieurs  
maladies auxquelles la matrice est siljette. Il reçoit dif-  
férentes formes, & par conséquent différens noms.

Lorfqu’il est long comme le doigt indice, gros comme le  
pouce, rond & uni, il est appelle *pessearium,* ou *pejsus ,  
peffeelre* , & par quelques-uns πριαπισκωτὸς, *priapiseo-  
tos :* mais on lui donne le *nomdenas.calia,* quand il est  
rond comme un nouet. MoRELLI.

Les *pesseaires (a)* simt du nombre des remedes externes  
qui ont été employés par Hippocrate.

On appelloit ainsi une efpece de suppositoire, que l'on  
introduisioit dans le vagin. On les faisioit avec de la  
laine ou de la charpie, ou du linge avec lequel on mê-  
loit diverses choEes , comme des poudres , des huiles  
& de la cire, &c. On donnoit ensiiite à cela une forme  
ronde & longue comme celle du doigt. L’usage des  
*pesseelres* étoit anciennement sort fréquent; on en fai-  
foit un remede preEque universel pour les maladies  
des femmes. On s’en fervoit dans l’intention de ra-  
mollir, d’adoucir, d’ouvrir, d’attirer, d’irriter, de  
refferrer, de purger & nettoyer la matrice ; de la dessé-  
chersde la contenir, &c. On employoit pour cela tantôt  
des huiles & des graisses , ou des fucs d’herbes ; tantôt  
des matieres acres & irritantes , comme le nitre , la  
fcammonée,le tithymale, les cantharides,l’ail, le cu-

(α) Πεστοὶ, προσθετὰ, κολλοὐρια, *peste , prosteta, collyria ;*οη les appelloit aussi πριαπισκωτὰ, *priapiscota,* à cause

de leur figure : mais ce mot ne fe trouve point dans Hsp-  
pocrate.

47I PES

min ; tantôt des astringens , comme l’écorce & la fleur  
de grenades, le rhus ou le sismach, l’alun, &c. tantôt  
des aromates, de la myrrhe, du castoreum &des plan-  
tes odorantes. Il n’est point, comme on l’a dit, de ma-  
ladie de matrice, où l’on n’employât *lospejsaires.*

On remédioit par ce moyen à la suffocation qu’on préten-  
doitque cette partie causât; on proVoquoit les mensa  
trues , ou on les arrêtoit ; on apportait duremedeau  
relâchement, à la chute , à l’humidité superflue , aux  
ulcérations & aux inflammations de la matrice , à l’hy-  
dropisie de cette partie , aux fleurs blanches & à la sté-  
rilité ; on facilitoit l'accouchement des enfans morts ,  
on fassoit sortir l’arrieressaix, on procuroit les purga-  
tions des femmes accouchées, &c. sans compter qu’on  
se EerVoit aussi de ce moyen pour faire aVorter,

Les Anciens employoient principalement les *pesseaires* ou  
*tali Ί* dans les maladies de l’utérus, & ils les distin-  
guoient en trois efpeces, enémolliens, en astringens,  
& en ceux qui ouVrent les orifices des veines. Ils *se* fer-  
voient des premiers dans les inflammations , les ulcéra-  
tions, lesfoulevemens, lesrefroidissemens, lesmou-  
vemens convulsifs, & les inflammations de l’utérus, lls  
préparoient cette *espece de pesseaires avec* la cire detyr-  
rhenie, *i’oleum Cyprinum* ou *Susinum,* la graisse d’oie  
oud’oifeaux, le heure frais, la résine feche , la moelle  
de cerf, le fénu-grec & autres fubstances semblables.  
Us se survolent des troisièmes pour exciter les mens-  
trues, & pour guérir les obstructions ou les contrac-  
tions de l'iltérus. Ils les préparoient aVec le miel, l’ar-  
moise, le dictame , le fuc de chou , la réglisse, le silc  
de poireau , la rue, la scammonée, &c. Les *pesseelres*astringens serVoient à des ufages tout-à-fait différens ,  
puifqu’ils étoient destinés à arrêter le flux menstruel, à  
resserrer l’utérus, & à préVenir *sa* chute. La consistan-  
ce de ces *pesseaires* doit être un peu épaisse & forte.  
On doit enfuite tremper une tente de laine dans les  
ingrédiens, & l’introduire dans l’orifice de l'utérus,  
aprèsy aVoir attaché un cordon, pour pouVoir la retirer  
plus aisémentquandonlejuge àpropos.PAULΕοινετε,  
*Lib. VII. cap.* 24.

Les Modernes ont négligé mal-à-propos llufage de ces  
fortes de *pesseaires* pour leur en substituer d’autres , dont  
la figure & la matierevarient, ainsi qu’on peut le voir  
dans la *Planche premiere.* On les emploie principale-  
ment contre les chutes de la matrice, & pour remédier  
à l’incontinence d’urine à laquelle plusieurs femmes  
scmt sijjettes. On explique leurs usiiges dans les articles  
des maladies auxquelles ils font destinés.

PESSOS , *Pesseelre.* Voyez *Pessarium.*PESSULUS, *Pessaire.*

PESTICHIÆ. Voyez *Petechiae.*

PESTIS, *Peste.*

La fievre pestilentielle est une fievre très-aiguë, qui doit  
Eon origine au venin contagieux qui a été apporté des  
Pays Orientaux ; & à moins que ïa force des mouve-  
mens vitaux ne chaste promptement le venin par les  
bubons & les charbons, elle devient mortelle.

*La peste* diffère des autres fievres contagieufes, malignes  
& exanthémateufes , en ce qu’elle est très-aiguë &  
qu’elle caufe la mort, quelquefois dès le premier & le  
second jour. D’ailleurs elle ne naît pas dans nos Pays  
par la mauvaise nourriture , par le mauvais régime ou  
par la mauvaise disposition de l'air ; & dans le tems  
que ce fluide est trèsssaln, elle prend fa four ce de la  
seule contagion qui a été apportée des Pays Orientaux  
« qui siont très-chauds, & qui en sont infectés. Elle a  
cela de particulier , qu’elle ne ceffe point comme les  
autres fievres, malignes ou putrides, par des fueurs  
abondantes, par le flux de ventre , ou par les autres  
^excrétions ; mais seulement par les tumeurs qulocca-  
sionne le venin qui est pouffé critiquement vers lespar-  
ties extérieures & glanduleuses, & qui dégénerenten  
absitès. La fievre pestilentielle differe encore des autres

P E S 472

maladies contagietsses & pétéchiales , en ce que fini  
venin est si subtil & si permanent, qu’il s’attache promp-  
tement aux chosies poreusies, & qu’il peut être transe  
porté à une très grande distance sians rien perdre de sa  
violence.

Ce venin a enfin cela de particulier, que fia qualité perni-  
cieusie non-seulement s’adoucit, mais *se* détruit entie-  
rement par un froid violent ; c’est ce qui fait qu’elle  
est moins fréquente pendant le froid & dans les Pays  
Septentrionaux, & même qu’elle n’y fait pas tant de  
ravage que dans ceux qui sont chauds.

Mais comme dans toutes les fievres malignes & conta-  
gieufes , le venin qu’on refpire avec l’air *fe* mêle avec  
la liqueur salivaire, & déploie sa violence dans lespar-  
ties par lesquelles il paffe, il arrÎVe aussi la même cho-  
se dans la contagion pestilentielle. Ce venin attaque  
d’abord la tête, le cerveau , les nerfs & le fluide ner-  
veux, & caufeun engourdiffement de tête, unepeEan-  
teur, un assoupiffement & une .douleur cruelle, une  
stupeur des sens, un oubli de toutes choses , des agita-  
tions involontaires, l’insomnie, & la perte totale des  
forces.Ensuite étant porté par le gosier dans l’estomac,  
il occasionne le dégout des alimens, des nausées, des  
inquiétudes dans les parties voisines du cœur, une cal-  
dialgie symptomatique, des efforts pour vomir , &le  
vomissement même. Il passe ensilite dans les membra-  
nes de la moelle épiniere & dans les tuniqnes nerveu-  
ses des arteres, & rend le pouls languissant, foible, fer-  
ré , fréquent, & même il caufe la défaillance. Tous ces  
accidens font des marques & des îymptomes ordinaires  
*de la peste:* ilsparoissent dès le commencement, &font  
d’autant plus violens & d’une activité d’autant plus  
prompte , que le venin pestilentiel furpasse par *sa rna-*lignité le venin des autres maladies contagieufes &  
malignes.

Thucydide , *Lib. II. de Bello Polopones.* est celui de  
tous les Historiens qui nous a donné une relation plus  
ample & plus détaillée des accidens qui accompagnent  
cette maladie. On peut voir ce qu’il en dit dans la dese  
cription qu’il fait de la *peste* qui ravagea l’Attique, &  
que nous rapporterons ici.

s

a Je me contenterai de dire ce que c’étoit, comme ayant  
« vu moi-même cette maladie, & en ayant vu d’autres  
« attaqués ; cela pourra fervir de quelque instruction à  
a la postérité, s’il arrive qu’elle revienne jamais. Pre-  
« mierement, cette année fut exempte de toute autre  
\* maladie; & lorfqti’il en arrivoit quelqu’une, elle dé-  
« généroit en celle-ci. A ceux qui *se* portaient bien,  
a elle prenait tout d’un coup, & fans que rien y donnât  
a occasion, par un grand mal de tête,avec des yeux rou-  
α ges & enflammés, la langue fanglante , le gosier de  
a même, une haleine infecte &une refpiration diffici-  
«le, fuivie d’éternuemens& d’une voix enrouée. De-  
a là descendant dans la poitrine , elle caissoit une toux  
« Violente : quand elle attaquait l’estomac, elle le fai-  
α soit souleVer , & causoit des Vomissemens de toutes  
« sortes de biles avec beaucoup de fatigue. La plupart  
« des malades avoient un hoquet,sitivi d’une convulsion  
« violente qui s’appaifoit aux uns pendant la maladie ,  
« à d’autres long-tems après. Le corps qui n’étoit point  
« pâle, mais rougeàtre & livide, étoit couvert d’éle-  
« vures & de pustules, & ne paroissoit pas fort chaud  
« au toucher ; mais brûloit tellement au-dedans, qu’on  
çc ne pouvoir souffrir ni la couverture, ni le drap , si  
« bien qu’il falloit demeurer nu. On prenait un plai-  
« sir infini à *se* plonger dans l'eau froide ; & plusieurs  
a qu’on n’avoitpas eu foin de garder , fe précipiterent  
« dans des puits , preffés d’une foif qu’on ne pouvoit  
a éteindre, foit qu’on bût peu ou beaucoup. Ces fymp-  
a tomes étoient suivis de veilles & d'agitations conti-  
« nuelles fans que le corps s’affoiblît, tant que la ma-  
« ladie étoit dans fa force : car on résistoit au-delà de  
« toute apparence ; de forte que la plupart mouroient  
« au septieme ou auneuvieme jour de l’ardeur qui les

473 P E S

« brûloit, fans que leurs forces sussent beaucoup dirni-  
« nuées. Si l'on passait ce tems-là, la maladie desicen-  
« doit dans le Ventre ; & ulcérant les intestins, caufoit  
« une diarrhée immodérée qui fit mourir prefque tous  
a les malades d’épuisement ; car la maladie attaquoit  
a fuccessiVement toutes les parties du corps, commen-  
«çantpar la tête ; & si l’on échappoit au commence-  
α ment, le mal gagnoit les extrémités. Il desicendoit  
a tantôt dans les bources, tantôt fur les doigts des piés  
« & des mains; & plusieurs en guérirent en perdant  
« l’usage de ces parties, & quelques-uns même celui  
.«de la Vue. Quelquefois reVenant en fauté, on per-

« doit la mémoire jtssqu’à Ee méconnoître soi-même &  
a ses amis. La maladie donc , ajoute-t’il peu après,  
a laissant à part beaucoup d’accidens extraordinaires,  
«qui étoient différens dans les différensfujets*, étoit*« en général accompagnée des iymptomes dont nous  
« venons dé faire l’histoire. Il n’y eut pendant ce tems-  
« là aucune des maladies qu’on regarde comme des  
« maladies ordinaires; & s’il en paroiffoit quelqu'une ,  
« elle dégénéreroit en celle-là. Quelques - uns périrent  
« faute de fecours, & d’autres, quoiqu’on en eût beau-  
« coup de foin. On ne trouva aucun remede qui pût les  
« soulager ; car ce qui faisoit du bien aux uns, nuisoit  
« aux autres. Il n’y eut aucun corps foible ou vigou-  
« reuxqui résistât à cette maladie : mais ils moururent  
« tous, quelque chose qu’ils fiffent pour leur guérisim.  
« Mais ce qu’il y avoit de plus fâcheux, c’étoit d’un  
« côté le défespoirqui s’emparoit quelquefois d’abord  
a de ceux qui en étoient atteints , & saifoit qu’ils s’a-  
« bandonnoient eux-mêmes & ne vouloient rien faire  
« pour leur guérifon ; & de l’autre , que la contagion  
«gagnoit ceux qui assistoient les malades, & c’est ce  
« qui fit le plus grand dégat. »

Les fyrisptomes dont la *peste* est accompagnée ne font pas  
toujours les mêmes: mais ils Varient fuivant les tem-  
péramens & la disposition des corps, & il est nécesi-  
saire que le Medecin en connoiffe la différence & qu’il  
l’examine attentÎVement. Tout ceux qui ont écrit fur  
*la peste* assurent d’un commun accord,que les persimnes  
d’une habitude spongieufe, poresse & grasse , d’un  
tempérament fanguin & phlegmatique, les femmes,  
les jeunes gens & les enfans’, ceux qui font d’un na-  
turel timide, les pauVres & ceux qui fui Vent un régi-  
me mal-fain, les perfonnes adonnées à la crapule &  
qui passent les nuits dans la débauche, sirnt pluspromp-  
tement & plus dangereusement attaqués de cette ma-  
ladie, que ceux qui sirnt d’un naturel courageux & in-  
trépide, d’une complexion maigre & nerveusie, & qui  
ont de plus gros vaisseaux, que les adultes, les vieil-  
Iards » ceux qui font sujets aux hémorrhoides, ou qui  
ont des cauteres & des ulceres ouverts.

On a aussi éprouvé que rien ne dispose davantage à rece-  
voir le venin de la contagion, & n’est plus propre  
à augmenter *sa* violence, que la frayeur, la crainte de  
la mort, & le découragement : on a même éprouVé  
que quelques perfonnes ont été attaquées de la *peste*& en fiant mortes, seulement pour avoir été saisies de  
frayeur; car ces passions de l’ame font les plus pro-  
pres à diminuer & à détruire le mouvement vital  
du cœur & des arteres, à retarder le mouvement du  
sang, & à abbattre les forces vitales, naturelles &  
animales, lefquels mouvemens feroient absolument  
nécessaires pour chasser le venin qui s’est insinué dans  
le corps.

Il est extremement difficile de déterminer exactement, à  
*priori,* le caractère & la qualité particulière du venin  
qui causie la *peste s* parce qu’il n’est pas sensible : ce-  
pendant autant qu’on en peut juger par fes effets, il  
paroît avoir une double qualité; la premiere Eulphu-  
reufe , putride & multiplicative semblable au levain ;  
& l’autre Eubtile, extremement acre & caustique, mais  
cependant plus alcaline qu’acide. Ce qui prouve ma-  
nisestement sion caractere putride & Eulphureux, c’est  
que plusieurs maladies malignes doivent leur origine  
aux exhalaisons corrompues qui s’élevent des cada-

P E S 474

vres qùon n’a point enterrés, des eaux croupissantes  
& corrompues, & autres matieres fétides & excré-  
mentitielles ; & que ce venin insecte fur le champ le  
fluide nerveux, arrête le mouvement fystaltlque des  
Eolides, & occasionne dans les liqueurs une corrup-  
tion sphacéleusie. On peut encore assurer que ce venin  
a une acrimonie caustique & subtile, non-seulement  
parce que les maladies contagieuses sirnt pour l'ordi-  
naire précédées d’une grande quantité d’infectes qui  
s’engendrent de la corruption & contiennent un sel  
caustique, mais encore parce que venant à picoter &  
ronger les fibres nerveufes, il cause de la douleur, une  
enflure & une inflammation que l’on apperçoit sensi-  
blement dans les bubons & dans les charbons.

Lorsque le venin pestilentiel vient à s’introduire dans le  
corps, il trouble & il détruit sim le champ, comme  
nous l’avons dit ci-dessus , toutes les fonctions, & à  
moins qu’il ne foit promptement chassé des parties in-  
térieures vers les extérieures, il caufe siirement la  
mort. La crise ne *se* fait point cependant comme dans  
les autres maladies malignes par des fueurs abondan-  
tes, par un flux de ventre ou d’urine , par les hémor-  
rhoïdes,ou les regles, ni par un faignement de nez  
naturel ou artificiel, au contraire ces excrétions préfa-  
gent plutôt la mort lorfqulelles font trop copieufes.  
Mais l’excrétion salutaire & critique qui détruit par-  
faitement la maladie pestilentielle, est celle qui Ee fait  
par des tumeurs qui naissent fur la fuperficie du corps,  
pourvu cependant qu’elle fe fasse entre le troisieme &  
le quatrième jour comme dans l’érésipele; car plus elle  
se sait promptement, plus elle est salutaire,& plus elle  
adoucit la violence de la maladie. Ce qui prouve que  
ces tumeurs contiennent un venin formel, c’est que  
si un Chirurgien vient à faigner un homme sain avec  
la lancette dont il s’est servi pour les ouvrir, il est  
aussi-tôt attaqué de la *peste.*

Ces tumeurs pestilentelles font de deux especes, les  
Grecs donnent à la premiere le nom de bubon, qui  
lui est commun chez eux avec toutes les autres tu-  
meurs. Ces bubons viennent furtout aux endroits glan-  
duleux, mais plus communément aux aines, fous les  
aisselles, dans les glandes parotides, mammaires &  
dans les axillaires inférieures, fous le menton aussi-  
bien que dans les glandes contiguës à la trachée-ar-  
tere. Ils *se* manifestent par une tumeur des glandes,  
dure, douloureufe, tensive, accompagnée d’ardeur,  
& lorfqu’ils font d’un bon caractere, ils grossissent,  
ils *se* mollifient & viennent à suppuration. La *se-  
conde* espece de tumeur est beaucoup plus dange-  
reuEe que la premiere, & appellée par les Grecs *an-  
thrax ,* mot qui signifie proprement un charbon de feu ,  
d’où les Latins ont formé le diminutif *carbunculus.  
CeiseÆib. V. cap.* 28. décrit le charbon de la manie-  
re fuivante.

« C’est une rougeur, dit-il, fur laquelle il *se* storme des  
\* pustules qui ne sirnt pas fort élevées, & qui font or-  
« dinairement très-noires, livides ou pâles. Elles pa-  
« rossent remplies de fanie, & leur fond est de cou-  
« leur noire. Leur consistance est plus feche & plus  
« dure qu’elle ne devroit l'être naturellement, & el-  
« les font entourées d’une croûte qui est enflammée  
« tôut autour. La peau ne peut point *se* lever dans cet  
a endroit, & tient à la chair qui est dessous. »

Mindererus qui a fervi dans un tems de *peste* & qui en a  
écrit Eort savamment, décrit le charbon en ces termes :

« Lorsoue le charbon est de la grosseur d’un grain de  
« moutarde ou de chanvre, il est entouré d’un cercle  
« ou d’une bordure enflammée de la grandeur d’une  
a assiette, sifivant la partie qu’il affecte. La chair qu’iI  
« touche se sépare de celle qui est.saine comme une  
a efcarre ou une chair pourrie, de Eorte qu’elle laisse  
a un creux comme si elle avoit été rongée par cette  
« espece de cancer à qui on donne le nom de loup. »

PES

Ces charbons ^épargnent aucune partie du corps : mais  
ils attaquent surtout les membranes des mufcles & la  
substance nerveuse & fibresse\*de la peau, principale-  
ment silr le dos, les bras & les eusses. Les malades  
reffentent d’abord dans les endroits où ils Veulent for-  
tir,une demangeaison très-VÎVe;& lorsqu’ils Viennent  
à se gratter, il s’élève des pustules d’un rouge licide,  
blanchâtre, pourpre ou foncé. Ces pustules font fort  
nombreufes & paroissent remplies de pus, & il se for-  
me silr quelques-unes d’elles une croûte cendrée, qui  
après qu’elle est ôtée laisse paraître une chair pourrie  
& spongieuse, & celle qui est tout autour est affectée  
d’une ardeur & d’une douleur insilpportable, qui est  
enfin siliVie du sphacele ou de la mortification totale  
de la partie.

Quelques-uns de ceux auxquels *ia peste* est funeste, meu-  
rent dès le premier ou le fecond jour d’une iyncope ,  
qui est stans doute causée par la crainte dont ils sont  
frappés. Mais la plus grande partie périt lorfque le  
venin n’est point chassé du corps , ou qu’il reVient  
aussi-tôt après l’avoir été, & que venant à s’attacher  
aux tuniques nerVeuses des parties nobles, telles que  
la pleure, l'œsiaphage, le ventricule, les intestins ,  
les méninges, il cause un sphacele qui se gliffe promp-  
tement dans tous les visiceres & dans le fang, ce qui  
fait que les cadavres répandent aussi-tôt une odeur in-  
supportable , s’enflent & fe corrompent très-prompte-  
ment. Les malades meurent aussi quelquefois d’une  
fievre fymptomatique, lorfque les tumeurs pestilen-  
tielles font en grand nombre, tout de même que dans  
la petite vérole, à cause de l’inflammation, de la dou-  
leur & de l’ardeur insupportables qu’elles causent.

*C U R E.*

Puisqu’il est» certain que la *peste* ne naît point dans nos  
climats, & qu’elle y est apportée des pays éloignés,  
le moyen le plus sûr & le plus certain qu’on pusse in-  
indiquer pour s’en garantir , est d’éVÎter la contagion.  
Il y a long-tems que Cesse a conseillé aux personnes  
qui Ee portent bien & qui ne fe croyent point en su-  
reté, de s’éloigner par mer & par terre, & Noel le  
Comte assure, *Hist. Lib. XXVII.* que ce conseil fut  
d’une grande utilité pendant la *peste* qui ravagea 1’1-  
talie en 1625. Sanctorius, *Med. Stat. Sect. Aph.* 138.  
dit tout naturellement « que ceux qui ordonnent pour  
« éVÎter la *peste* d’autres remedes que la fuite, font  
« des ignorans ou des Charlatans qui veulent slenri-  
« chir.» C’est pourquoi les SouVerains pourvoyeur par-  
faitement au bien de leurs sujets, lorEque dans un tems  
de *peste* ils empêchent par toute Eorte de moyens l’ac-  
cès & les progrès de la contagion; & que, lorsqu’une  
maison est infectée, ils en font fortir les perfonnes qui  
fe portent bien, & brûler tous les meubles de ceux qui  
font morts, de peur que la maladie ne se communique  
par leur moyen.

Il faut dans un tems de *peste* vivre très-fobrement & évi-  
ter toute Eorte d’excès dans l’tssage des choses non-  
naturelles, & furtout se garantir des passions,& s’abse  
tenir de tout ce qui peut détruire les forces, empê-  
cher la tranfpiration & engendrer des crudités dans  
les premieres voies. Il faut surtout s’armer de coura-  
ge & bannir la terreur, la crainte & le décourage-  
mennt ; car il est certain que ces passions tuent plus  
de monde que *\a peste* même.

Ceux qui font obligés de vivre parmi les pestiférés, doi-  
vent prendre garde que le venin ne fe gliffe parmi les  
Eucs vitaux, & ne fe mêle avec les humeurs falivaires  
qui séjournent dans les premieres voies , .comme cela  
arrive aisément. Il est à propos pour cet effet de cra-  
cher & de vomir fouvent, de *se* laver la bouche avec  
du vinaigre & du vin, & d’en tirer par les narines. Les  
effets de ces liqueurs seront encore plus efficaces si el-  
les siont imprégnées avec le scordium, la rue ou l’é-  
corce de citron ; car l’acide est un antidote naturel des  
venins qui simt d’une qualité putride, & sclsphureu-

P E S 476

fe ; & en effet il fixe & énerve le soufre & les fels vola-  
tils , comme on l'éprouve dans la Chymie. Il est donc  
plus sûr d’sser d’acides & de les tenir dans la bouche,  
que de mâcher des racines alexipharmaques de zé-  
doaire , d’angélique & d’impératoire. Il convient aussi  
de boire du νΐη du Rhin , ou quelques cuillerées d’ese  
prit béfoardique délayé dans de l’eau ou dans du vin.  
L’autorité de Forestus est d’un grand poids dans cette  
matiere. « Obligé, dit-il, de visiter les pestiférés, j’a-  
« vois foin de me garantir de la contagion par ces  
« moyens, furtout par un courage ferme & en mâ-  
« chant une tranche de citron. » Les Turcs , au rap-  
port de Cote, *Lib. de Morb. Acut.* ufent fréquem-  
ment pendant la *peste* du citron, dont ils mettent une  
grande quantité dans leurs fauces & leurs ragouts.

Plusieurs Médecins mettent au rang des siecours exté-  
rieurs qui siont propres à garantir de la contagion, les  
cauteres dont ils font un très-grand cas , & peut-être  
qu’ils fe fondent fur une observation qu’on a faite que  
ceux qui ont fur le corps des ulceres chroniques &  
fcorbutiques font exempts de *lopeste* & des autres ma-  
ladies contagieuses. Hildanus attribue une grande  
vertu à ces cauteres, & voici ce qu’il en dit. *Cent.* 4.  
*ObsépT*

a Je ne me souviens point qu’aucun de ceux qui avoient  
« des cauteres aux bras & aux jambes Eoit mort de la  
*« peste,* si on en excepte un ou deux qui étoient extre-  
« mement cacochymes, & j’ai éprouvé avec bien d’au-  
« tres, que les cauteres siont un préservatif excellent  
« contre cette maladie. »

Je me rappelle d’avoir oui-dire la même chofe aux Me-  
decins qui avoient été à Erfort pendant *iapeste.*

Voici, suivant moi, la cause de cet effet prophylacti-  
que si remarquable.

La matiere du venin qui s’est introduit dans le corps, &  
qui s’attache pour l’ordinaire avec beaucoup de force  
à la partie séreufe du fang, est portée avec impétuosité  
par la force de la nature vers la partie où est le cautere,  
parce qu’elle est la plus foible , & chaffée par cet ex-  
crétoire; de là vient qu’on restent fouvent autour des  
cauteres une douleur extraodinaire & qu’on y apper-  
çoit unetumeur.Peut-être aussi que la confiance que les  
perfionnes ont dans ce remede, qu’ils regardent comme  
un préservatif certain, leur infpire du courage, rani-  
me les esprits, & agit fur elles comme une efpece d’a-  
mulete.

/

Au reste, tous les moyens qu’emploie un habile Mede-  
cin dans la cure de cette maladie, doivent avoir pour  
but.

1°. De chaffer avec le secours de la nature,par des voies  
convenables,le venin qui est dans le corps, surtout par  
les tumeurs critiques dont il doit prendre un très grand  
Eoin.

2°. De ranimer les forces qui fervent à l’entretien de la  
vie, & de remédier aux symptomes qui menacent le  
malade. Mais comme je ne puis indiquer d’après mes  
observations de quelle maniere & par quels remedes  
on peut satisfaire à ces indications , je vais me fervir  
de celles des autres, & insérer ici la méthode dont s’est  
servi avec beaucoup de succès Jean Langius dans la  
cure de cette maladie, & y joindre enstIite mes avis &  
le jugement que j’en porte conformément à la raison  
& à l’expérience.

Voici de quelle maniere ce Eavant Auteur décrit, *Lib. I.  
Epist.* 18. la méthode dont ilEe sert dans la cure de la  
*peste.*

« Vous avez pu Eavoir que j’ai guéri pendant la *peste* un  
« grand nombre de persimnes , du rétablissement def-  
« quelles on désespéroit, en employant la méthode  
« suivante :

477 PES

« Premierement, lorfque le malade avoit été constipé en  
«toutou en partie, quelques jours avant la maladie ,  
« j’ai eu soin de lui décharger le ventre ou avec un  
« suppositoire ou avec un léger lavement. Je lui ai  
« donné ensuite«un aléxipharmaque sudorifique & pro-  
« preà exciter la fueur pendant deux ou trois heures ,  
« & même plus, fiuivant l’âge & les forces du malade.  
« Je lui ai appliqué un épitheme fur le cœur. Six ou  
« fept heures après que la fueur avoit cessé, je le sala  
a sois saigner de la partie convenable, après avoir au-  
«paravant réparé ses forces au moyen de quelque  
« bouillon ,&peu de tems après qu’il avoit pris le re-  
« mede aléxipharmaque , je lui donnois matin & foir  
« des potions altérantes, d’une qualité & d’une fubf-  
« tance propres à résister au venin & à fortifier le cœur,  
« telles que celles qu’on prépare avec du fuc de citron,  
« de limon , d’orange, d’ofeille & d’alleluia, avec tant  
« foit peu de vinaigre & du fucre. Sur la fin de la mala-  
« die & lorfque l’appétit étoit languissant, je lui don-  
α nois pour détruire entierement les restes de la mala-  
« die, un purgatif composé avec la rhubarbe , l’agaric,  
« la casse, la manne ou les tamarins des Indes. Je re-  
a cemmandois enfuite aux Chirurgiens de ne point hâ-  
« ter la consolidation des ulceres & des charbons , &  
« aux gardes de donner aux malades aux heures indi-  
« quées des alimens & des boissons Convenables. De  
« forte que par ce moyen , je rendis la santé à un grand  
« nombre de personnes. Lorsque les bubons, continue-  
« t-il, & les charbons venoient à pousser auprès des  
« excrétoires, c’est-à- dire , auprès des oreilles , qu’il *se*« formoit des abscès sous les aisselles, & des bubons  
« dans les glandes des aines; qu’il paroissoit des char-  
« bons snr les bras ou sur les jambes , j’y Fai fois promp-  
« mept appliquer, de même que dans les blessures ve-  
« nimeuses , des remedes propres à attirer le venin ,  
a les ventouses ou une emplâtre composée avec du le-  
« vain, de la thériaque , de la farine, de la moutarde ,  
« & des oignons cuits fous la cendre, en y ajoutant de  
« Popopanaxou du galbanum , dissous dans du vinai-  
« gre très-fort ; & j’avois foin de faire fcarifier l’abfcès  
« avant qu’il fût mûr , de l’ouvrir ou de le brûler avec  
« un cautere. Supposé que le malade appréhendât le  
a feu, je me fervois d’un cautere potentiel préparé avec  
a les cantharides & du levain, ou j’y appliquois de la  
« ratine d’herbe-aux-gueux, pilée aveC de l’huile, qui  
«est propre par fa chaleur & sim ardeur , non-seule-  
« ment à attirer les humeurs nuisibles, mais encore à  
a ouvrir les dépôts qui s’en font faits. »

Cette méthode de guérir la *peste* est entierement confor-  
me à la raifon ; car le principal foin qu’on doit avoir  
dans la cure des maladies, est depurger le malade  
aVec un léger laVement, fupposé qu’il ait été totale-  
ment constipé pendant quelques juurs au commence-  
ment, ou qu’il ait eu simplement le Ventre paresseux:  
par ce moyen on décharge les intestins des excrémens,  
on préVÎent la Violence des fymptomes, & on augmen-  
te la Vertu des remedes. On doit approuVcr la méthode  
de PAuteur, qui consiste à exciter par un remede alexi-  
pharmaque conVenable, la fueur pendant quelques heu-  
res, afin de faire exhaler ce Venin fpiritueux & le chase  
fer à traVers la peau. On ne doit pas regarder comme  
inutile l’épitheme qu’il applique fur le cœur : car ,  
quoiqu’il ne touche pas directement cette partie , mais  
seulement l’orifice droit du Ventricule, aussi - bien que  
fies tuniques nerVetsscs & musculeuses, il est cepen-  
dant nécessaire de défendre le Ventricule, qui est une  
partie extremement nerVeufe, d’un fentiment exquis ,  
& qui a des liaifons très-étroites aVec les parties ner-  
veuses de tout le corps où le Venin déploie d’abord fa  
violence; ce que l’on fait parfaitement avec les topi-  
ques.qui ont une vertu antifpafmodique , balfami-  
que & fortifiante; c’est pourquoi, je me fers ordinai-  
rement pour Cet effet de thériaque, d’huile exprimée  
de noix musitade , de camphre, de safran , de casto-  
reum & de baume du Pérou. La faignée qu’il n’ordon-

P E S 40

ne qu’après lesaléxipharmaques , ne peut que faire dû  
bien : mais il est: très-dangereux de Commeneer la cure  
par cette éVacuation , paree qu’un ou deux jours après,  
le mouvement du fang qui *se* fait vers la circonféren-  
ce, & par conséquent la transpiration , diminue en  
quelque forte, de façon que le venin reste dans le corps.  
Je n’oublierai point que la frayeur qui s’empare des  
personnes qui font attaquées de la *peste ,* détourne le  
mouVement du Eang de la superficie dti corps , enforte  
que la saignée qui produit le même effet, ne peut être  
que très-nuisible. Cependant on peut en faire ufage,  
fuppofé qu’on y foit accoutumé, qu’il y ait pléthore ,  
& que le malade foit adonné au vin & à la bonne chere;  
mais après s’être fervi d’un sudorifique, parce que la  
quantité du Eang Venant à diminuer , l'expulsion de la  
matiere Virulente Vers les glandes *se* fait plus aisément  
& aVec plus de promptitude, & cela aVec d’autant plus  
de fureté qu’on a soin de seconder ensuite le cours dii  
simg Vers les parties extérieures par des diaphoniques  
doux. On fait aussi beaucoup de cas des acides, tels  
que le fuc' de citron & le Vinaigre, parce qu’ils résise  
tent au Venin , qu’ils empêchent la corruption des hu-  
meurs & la diffolution du fang, d’où il fuit que c’est  
aVec raisim qu’on les présure à tous les autres alexla  
pharmaquès & antipestilentiels.

Lorsque la maladie est silr *sa* fin , Langiusàfoin de pur-  
ger les malades aVec des purgatifs légers. Autant que  
cette méthode est nuisible au commencement de la  
*peste &* des autres maladies contagieufes, parce qu’elle  
retarde le mouVement des humeurs Vers les parties ex-  
térieures, autant est-elle falutaire fur la fin. On chasse  
parce moyen les impuretés nuisibles qui se sont for-  
mées pendant la maladie, & qui lorsqu’elles Viennent  
à rester dans le corps , détruisent l’appétit, occasion-  
nent de nouveau des fievres lentes & pourprées, aba-  
tent les forces , diminuent la chaleur, *& causent* une  
nouvelle maladie qui est souvent mortelle. Il colffeil-  
le d’attirer le venin des tumeurs pestilentielles par les  
ventouiles , les scarifications & les vésicatoires, & tous  
les Medecins qui ont traité la *pester* fiant là-dessus de  
fon sentiment. On peut consulter Riviere, *Obscrvat.  
Cent. II, Obs.* 19. qui approuve extremement qu’aussi-  
tôt qu’une perfonne est attaquée de *ia peste,* on lui ap-  
plique auprès des oreilles & sim les autres excrétoires  
accoutumés, un vésicatoire composté de cantharides *î*du levain & du vinaigre , & qu’on les fasse essuite de-  
meurer tranquillement au lit ; & il assure , comme  
Payant éprouVé, que vingt-quatre heures après il Port  
une humeur ΕυτειιΕε & noire , & que la maladie cesse  
entierement quelques jours après. C’est aussi avec beau-  
coup deraTon que Langius conseille de ne point fer-  
mer trop-tôt & avant le tems les ulceres. On doit plu-  
tôt ouVrir la tumeur après aVoir attiré la matiere Vers  
la fuperficie du corps, & lorfque la figuration est fai-  
te, mondifier l’ulcere aVec les digestifs ordinaires, &  
l’entretenir long-tems ouVert, afin que tout le Veniri  
ait le tems de fortir, après quoi on le laisse fermer.

*Précautions et observations pratiques.*

La maxime queSanctorius aVance, *Aph.* 109. *Medec.Stati*mérite beaucoup d’attention, a II n’y a prefque point,  
« dit ce grand homme,de riches qui guérissent par le *se~  
a* cours des remedes dans la peste , au lieu qu’un grand  
« nombre de personnes du commun recouvrent la Eanté  
« sims y aVoir recours. » En effet, l’expérience nous  
apprend que pourVu qu’ils ne soient pas dénués de  
toute sorte de secours, qu’ils EuiVent un régime tem-  
péré & qu’ils uEent d’une boisson légere autant que  
le besiain le demande, ils recouVrent plus prompte-  
ment& plus parfaitement la fanté dans les fieVres pef-  
tilentielles, & dans les autres maladies contagieufes &  
malignes , que les riches qui sirnt, pour ainsi dire, ac-  
cablés de remedes. Les premiers ont un tempérament  
fort & Vigoureux, qui, lorsqu’on le laisse agir dans la  
cure de ces maladies, réussit beaucoup mieux que si on

<79 PES

l’empêche & on le dérange par un traitement étudié &  
souvent entierement opposé. Au contraire, comme le  
tempérament des personnes de distinction est déja ase  
foibli par le mauVais régime qu’elles silivent , & par  
les mauvais alimens dont elles *se* nourrissent, les opé-  
rations *se* trouvent beaucoup dérangées , par la grande  
quantité & la grande variété des remedes, souvent  
peu convenables, dont elles usient, de sorte que la ma-  
ladie a un événement funeste.

Il n’y a rien furtout de plus pernicieux que les racines  
appellées aléxipharmaques, qui regorgent d’une huile  
volatile chaude, telles que celles de la carline, de  
l’angelique , de l'herbe-aux-teigneux, de la zédoaire,  
de la serpentaire de Virginie , de l’impératoire , du  
dompte-venin , de la pimprenelle blanche, de l’ange-  
lique, aussi-bien que les essences & les élixirs qu’on en  
compose, la thériaque & le mithridate , lorsqu’on les  
donne en trop grande quantité. On doit encore moins  
*se* servir de ces esprits urineux, volatils, huileux, aux-  
quels on donne de si grandes louanges, tels que ceux  
de corne de cerf, de fuie & de viperes, aussi-bien que  
des sels volatils & du baume de soufre. Car loin de  
chasser le venin qui est dans le corps , ils le font au con-  
traire rester dedans, & s’attacher plus fortement aux  
parties nerveuses. En effet, c’est une loi générale que  
lesfécrètions qui précedent l’excrétion des impuretés,  
parVÎennent beaucoup mieux aux émonctoires par une  
impulsion modérée , que lorsique les humeurs fiant agi-  
tées avec trop de vitesse & trop d’impétuosité. Les re-  
medes trop chauds augmentent plutôt les douleurs des  
entrailles & la chaleur, hâtent la diflblution des hu-  
meurs & poussent facilement & avec violence le venin  
du ventricule dans le fang & dans les parties nerveu-  
fes, ce qui les rend nuisibles de plusieurs manieres.

La plupart des Medecins qui ont traité des pestiférés con-  
firment la vérité de ce que je viens de dire. On peut  
confulter leurs écrits, & entre autres ceux d’Hildanus,  
de Caldera, de Heredia & deThonerus, qui rappor-  
tent plusieurs exemples pour prouver que tous ceux  
qui ont usié dlaléxipharmaques trop chauds siont tous  
morts.

On ne doit point cependant condamner entierement dans  
la pesta l’usage des racines &des herbes alexipharma-  
ques, car elles ne font point nuisibles quand on les cor-  
rige avec des acides & du nitre. On *m’a* assuré que du-  
rant la *peste* qui ravagea la Ville de Hall en 1682, on *se  
servit* aVec beaucoup de sclccès d’tm mélange composé  
d’eau de chardon-béni aVec quatre cuillerées de Vinai-  
gre , une dragme depierres-d’écrevifres & de thériaque  
qu’on répétoit plusieurs fois. On prétend aussi que pen-  
dantlapeflo qui ravagea presque toute la Lombardie  
en 1576. plusieurs personnes, surtout de celles qui de-  
meuroient à Milan, en furent guéries au moyen du suc  
de galega pris aVec du Vinaigre, de l’eau de chardon-  
béni & quelque peu de thériaque. On fe cotlVroit en-  
fuite autant qu’il le falloit pour exciter la sileur. Tho-  
nerus, *Observât.* assure que le Vinaigre thériacal est le  
seul remede qu’on ait employé aVec succès pendant la  
*peste,* lorsqu’on le donnoit atl commencement pour ex-  
citer la sueur, & qu’il a sauvé em 543. qu’il régnoit par-  
mi les troupes une fievre maligne, une Compagnie en-  
tiere, que tous ceux qui ufierent de ce remede échappe-  
rent, si on en excepte un petit nombre qui le prirent  
trop tard. Kircher assure dans fion Traité *de la Peste ,*que le vinaigre dans lequel on avoit fait influer de la  
rue, de la racine de pimprenelle blanche, de la bétoine,  
de l’ail & des baies de genevrier avec quelque peu de  
camphre, fut si salutaire dans lapistc qui ravagea la vil-  
le de Rome, que tous ceux qui en userent en furent ga-  
rantis, quoiqu’ils vécussent parmi des pestiférés. On a  
toujours fait beaucoup de cas dans les maladies mali-  
gnessse Peau prophylactique de Sylvius, à caufe du vi-  
naigre qui en est la base. Gesner, *Lib, III. Epist.*confeille par la même raison de donner les alexiphar-  
maques dans du vin mêlé avec du vinaigre. Mais c’est  
furtout le premier jour qu’il est bon de donner ces re-

P ES 480

medes mêlés avec des acides lorfque la résolution & la  
Eueur fiant nécessaires; car Minderus assure avec beau-  
coup deraifon, qu’à moins qu’on nlemploie les alexi-  
teres dans l’espace de vingt-quatre heures, à compter  
depuis la premiere attaque de la maladie, tous les re-  
medes deViennent inutiles.

Tous les Auteurs qui ont écrit sim la*peste* assurent unani-  
mement que les acides & les terreux fiant de tous les  
remedes ceux qui ont le plus d’efficacité contre cette  
maladie.

Fracastor , *Lib. III. de Morse Contage* fait beaucoup de cas  
du remede suivant, qu’il prétend avoir beaueoup de  
vertu, tant pour prévenir la *peste* que pour la guérir.

Prenez *de suc d’alleluia, deux onces ;*

*de suc de citrons une once ;*

*de diascordium, une dragme s  
d’épices cordiales-, deux scrupules ;  
de vinaigre, une once.*

Voici ce que dit Mindererus, *de Peste, cap.* 15.

« Il n’y a aucune corruption , aucune infection & aucune  
« altération d’humeurs, qu’on ne vienne à bout de cor-  
« riger par les acides; & j’avouerai ingénuement que si  
« on vouloir m’interdire llessage des remedes vitrioli-  
« ques , je ne voudrois jamais entreprendre de traiter  
« un malade attaqué de la *peste*, ou si je le faifois,ce fe-  
« roit fans favoir avec quels remedes la combattre. »

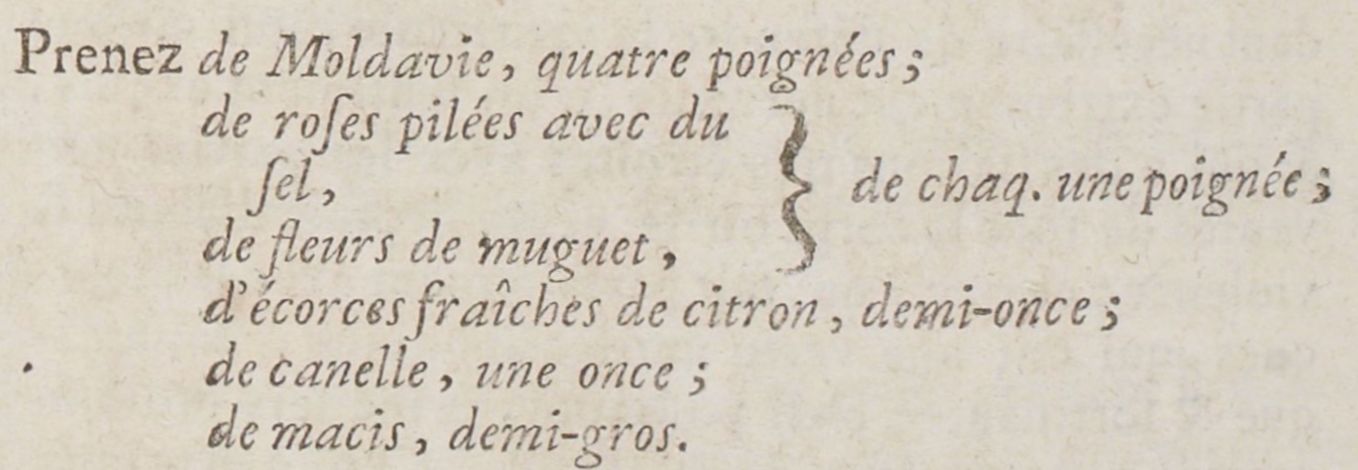
Fonfeca, *de Ver a Rat. Curand. P est.* est du même Fen-  
timent.

« Jean Craton, Augenius de Monte Sancto, Martin Ru-  
« land & plusieurs autres Medecins assurent, dit-il -  
a que l’esprit de vitriol est très-salutaire dans les fie-  
« vres pestilentielles, & j’avouerai que je l’ai employé  
« aVec beaucoup de siuccès , non-seulement avec des  
« sirops , mais encore avec de la consierve de rosies. »

Les remedes terreux & bésoardiques fixes qui ont le plus  
de vertu, font l’antimoine diaphorétique, le béfioard  
minéral & les pierres d’écrevisses, la corne de cerfbrû-  
lée & philosophiquement préparée , le succin, la terre  
sigillée, le bol d’Arménie & le cinnabre. On peut en  
composier différens remedes , ou les employer tous  
feuls ou les mêler avec des acides. On peut consulter  
sur cette matiere Antoine Schnecberg, *in Catal. Med,  
Simplic. Adverse P est.* Henri à Bra Unzerus, *Lib. II  
Antid. Pestil.* & Mindererus, *de Peste s cap.* 12.

Les analeptiques tiennent le premier rang parmi les re-  
medes qui fiant utiles dans la *peste.* Comme les forces  
font extrêmement abattues dans cette cruelle maladie;  
tant à caufe de la crainte & de la consternation, qu’à  
caufe de scm extreme malignité, il est absolument né'  
cesta-ire que le Medecin fiasse tout sim possible poui  
écarter les caisses mortelles & non-naturelles qui peu-  
vent les endommager, & s’abstenir des remedes ano.  
dyns, aussi bien que des substances extremement vapo<  
reuses & fétides.

Rien n’est meilleur pour réparer les forces que Peau sor-  
tifiante que je prépare de la maniere suivante.



Mettez le tout dans une pinte de vin du Rhin, & spots  
pintes

48ι PES

pintes d’eau commune, dont vous distilerez à  
petit feu deux pintes & demie.

On peut prendre cette eau toute seule avec du sirop de  
sclc de citron & l’esiprit de sel, pour lui donner une aci-  
dité agréable, ou la mêler avec une pareille quantité  
d’eau de chardon-béni , comme un véhicule propre à  
prendre tous les autres anti-pestilentiels.

Les émétiques ne sont pas moins utiles dans la fievre pesa  
tilentielle, puifique la premiere & la principale indica-  
tion consiste à chasser promptement hors du corps le  
venin qui s’y est introduit. Il est certain que le venin  
contagieux sie mêle d’abord avec la liqueur sialivale ,  
qu’il desicend avec elle dans le ventricule, & que de-là  
il passe dans le sang. Il est donc à propos de le chasser  
par le chemin qu’il a d’abord pris , & d’évacuer par  
haut les crudités des premieres voies, qui augmentent  
extrêmement fa malignité : mais il est nécessaire de le  
faire dès que le malade est attaqué,& qu’il fent une  
langueur accompagnée de cardialgie. On peut par ce  
moyen, & en donnant immédiatement après un fudo-  
rifique convenable, arrêter cette maladie dès fon com-  
mencement, comme on en est assuré par plusieurs ex-  
périences. Rivière rapporte une observation aussi cu-  
rieuse que surprenante au sujet d’un homme qui ayant  
soupçonné au mal de tête qu’il ressentoit aux nausées,  
qu’il étoit attaqué de la *peste,* mit aussi-tôt dans sim  
gosier une plume trempée dans l’huile, qui lui fit vo-  
mir d’abord une matiere séreuse, jaune & enfin porra-  
’ cée ; il fie mit ensuite au lit, prit un bouillon qui le fit  
filer, & il fut rétabli fur le champ.

Les Médecins ne font pas d’accord entre eux sur l’utilité  
de la Eaignée ; car il y en a qui l’approuvent & d’autres  
qui la condamnent. La regle que Cesse, *Lib. III. cap.*4. donne là-dessus est très-sensée:

« Les fièvres pestilentielles demandent une attention  
« toute particulière , puisque dans ces fiortes de mala-  
a dies-, la diete , les clysteres & la purgation ne Eont  
a d’aucune utilité : mais la saignée est très-salutaire,  
a lorEque les forces le permettent, fur-tout lorEque la  
« maladie est accompagnée de douleurs. »

Riviere assure aussi qu’il a sauvé beaucoup de malades  
d’une parotide pestilentielle , qui fit beaucoup de ra-  
vage, par le moyen de la Eaignée, dont il usent avec  
modération , ne tirant à Ees malades que quelques on-  
ces de sang, & réitérant ce remede. Ôn ne doit cepen-  
dant jamais l’employer aussi tôt que ce mal commence,  
& lorEque le malade est dans la frayeur & la conster-  
nation : mais on peut l’admettre le fécond ou le troi-  
sieme jour, si la pléthore est considérable , & si les for-  
ces le permettent, pourvû que ce foit avec modération.  
(D’autres prefcrivent cependant des saignées copieu-  
ses au commencement de la maladie , appuyant leur  
sentiment de plusieurs bonnes raisons.)

Les Médecins ne s’accordent pas davantage sifr l'tssage du  
nitre : ceux qui le rejettent, s’imaginent qu’il rafraî-  
chit trop,& qu’il s’oppose par-là à l’expulsion du venin.  
Ils disent que ce dernier étant stupéfiant & putréfiant,  
le nitre peut occasionner des diarrhées prefique mortel-  
les. Ceux qui l’approuvent prétendent qu’il fait beau-  
coup de bien , lorfqu’on le mêle avec desdiaphoréti-  
ques, tout de même que dans les autres fievres exanthé-  
mateufes,inflammatoires & malignes : mais il est faci-  
le de terminer ce différend. On doit avoir égard aux  
fujets, à leur naturel & à leur tempérament, & exami-  
ner les symptômes delà maladie. Si le si-ljetest plétho-  
rique , d’un tempérament bilieux ou sanguin, si la cha-  
leur , la fievre, la soif & le mal de tête font violens ;  
dans ce cas on peut employer utilement les remedes ni-  
treux en petite dofe avec des poudres befoardiques :  
mais la simple raison indique qu’on doit s’en abstenir,  
lorfque le malade est assoupi & dans l’engourdisse-  
ment, que le pouls est soible, les extrémités du corps  
*Tome V.*

*P E S* 484

froides; & que ces accidens ont été précédés d’tme  
grande frayeur. Il est cependant toujours plus sûr de  
mêler le nitre avec le camphre ; carpar ce moyen, sa  
qualité vaporeufe & rafraîChissante s’adoucit , & le  
remede devient non-feulement alexipharmaque , mais  
encore très-propre à empêcher l’inflammation. Je me  
souviens d’avoir oui dire , dans le tems que j’étois à  
Londres , à un vieux Chirurgien qui s’étoit trouVé à  
Vienne pendant la *peste* ; qu’il s’étoit servi *avec* beau-  
coup de succès d’un électuaire qu’il appelloit noir , &  
qui étoit composé de rob de sureau & de miel, de cha-  
cun demi-livre ; de poudre à fusil & de camphre, de  
chacun un gros ; dont il faifoit prendre une ou deux  
dragmes à fies malades. Gifelerus assure qu’il s’est fer-  
vi avec beaucoup de succès de la poudre à fusil dans la  
*peste* qui affligea le Duché de Brunfwick,

On doit outre cela traiter avec beaucoup de foin ces tu-  
meurs critiques qui guérissent la maladie pestilentiel-  
le. Les bubons ne fbnt point dangereux lorsqu’ils  
poussent & mûrissent promptement : mais lorsqu’ils  
rentrent d’abord , on doit appréhender la mort, ou  
pour le moins des fymptomes très-fâcheux. Par exem-  
ple , si ce font ceux des aînes , une paralysie, ou la gan-  
grene du même côté ; si ce sont ceux du cou , l’em-  
barras de la déglutition des alimens solides & liquides ,  
& une esquinancie qui est pour l’ordinaire mortelle.  
Ils sont plus dangereux lorsqu’ils viennent derriere les  
oreilles, très-mauvais lorsqu’il *se* forme sur eux uii  
charbon , & ils annoncent la mort lorsqu’ils Eont en-  
tourés d’un cercle livide. Les charbons fiant toujours  
plus mauvais que les bubons: mais plus ils sont grands,  
noirs & proches du cœur, plus ils sont dangereux. Dans  
la cure-de ces deux especes de tumeurs, les meilleurs  
remedes internes , sont les sudorifiques , & ceux qui  
poussent les liqueurs vers la sclperficie du corps. Lorse  
que les bubons Eont trop long-tems à pousser, on y ap-  
pliquera des remedes attractifs, des ventouses & mê-  
me des vésicatoires. Lorsqu’ils viennent à pousser , on  
doit hâter la suppuration avec un cataplasine de figues,  
de racine de lis blancs, d’oignons cuits flous la cendre ,  
de farine de lin , de miel & de fafran ; on peut aussi y  
appliquer des remedes propres à résoudre , tels que  
l’emplâtre diachylon simple, ou avec les gommes,  
celle de mucilage ou de mélilot. Lorsqu’ils ont sup-  
puré , on doit les ouvrir, les mondifier, & les confia-  
lider avec le baume d’Arcæus, qu’on mêlera quelque  
fois avec l’onguent basilicum ; on aura foin cependant ’  
de ne les pas fermer trop tôt , mais de laisser cou-  
ler pendant quclque-tems la matiere corrompue.  
Comme l'humeur des charbons est fort fujette à fe cor-  
rompre , on ne doit point y appliquer de fuppuratifs:  
mais on doit faire enforte que la croûte tombe. Pour  
cet ester les Médecins qui ont écrit fur *iapeste ,* ordon-  
nent d’en oindre les bords avec un digestif,*8e* de mettre  
par-dessus une emplâtre acre. Après que la croûte est  
tombée , on doit les panfer avec l’onguent Egyptiac  
ou brun de Wurtzius & avec du miel rofat. Supposé  
que la gangrène y foit , & qu’elle paroisse faire des  
progrès , on doit Parrêter par des scarifications suffssan-  
tes, & en y appliquant quelque liqueur propre à résister  
à l’inflammation & à la corruption.

En voici une dont j’ai souvent éprouvé la vertu.

Prenez *d’esprit de vin rectifié, quatre onces s  
de camphre i deux dragmes s  
de safran, une dragme , et une pareille quantité  
de nitre artificiel nflait avec l’esprit urineux de  
felammoniac, et l’esprit de nitre , que Ponsait  
disseudre parfaitement dans /’esprit de vsn'*

On doit observer en général à l’égard du régime , que si  
l’on doit éviter avec soin dans toutes les maladies ai-  
guës exanthémateuses , la trop grande chaleur du lit  
& de la chambre , parce qu’elle est extremement nui-  
flble, il le faut encore plus dans la fievre pestilentiel'

H h

483 PET

le. On doit pareillement *se* garantir du froid , de peur  
qu’il n’empêche l’éruption des tumeurs , & que la  
matiere fubtile & vénéneufe ne puisse point s’exhaler  
à travers les pores de la peau ; en un mot , on doit  
faire en forte que tout soit tempéré , puiEque les deux  
extremes font vicieux. HoffMλν *, Traité des fievres.*

PET.

PETALA , *Pétales s* ce sont les feuilles des fleurs que  
donnent les plantes. Voyez l’explication des termes  
qui appartiennent à la Botanique au mot *Botanica.*

PETALODES , πεταλώδης ; est une épithete qu’on  
donne au sédiment de l’urine , pour signifier qu’il est  
écailleux , ou semblable à des feuilles. Un pareil sé-  
diment est un signe d’une colliquation inégale des par-  
ties du corps , & quelquefois d’une érosion ou exul-  
cération de la vessie. On donne en Botanique l’épit he-  
te de *petalodes* aux plantes dont les fleurs font compo-  
sées de feuilles ou pétales; au lieu que celles qui n’en  
ont point, font appellées *apetalodes* , c’est à-dire stans  
pétales. ,

PETAS1TES, *Petasite.*

Voici *ses* caracteres.

La racine est grosse &.vivace , les feuilles font grises ,  
amples & orbiculaires. Le calyce est cylindrique, dé-  
coupé en plusieurs segmens écailleux , & compofé d’un  
grand nombre de fleurons réunis en une fleur. Les fleurs  
font disposées en forme de thyrfe, & paroissent avant  
les feuilles; les ovaires font munis d’un tuyau dont le  
Eommet est sait en forme de massue & découpé en deux  
parties.

Boerhaave compte quatre efpeces de *Petasite ;*

Savoir,

*Petafites masor et vulgaris,* C. B. P. 197. Tourn. Inst.  
451. Boerh. Ind. A 118. *Petasites.* Offic. Ger. 667.  
Emac. 813. Raii Hist. 1. 260. Synop. 78. *Petafites  
vulgaris ,* Park. 419. *Petasites vulgaris rubens rotun-  
diori folio.* J. B. 3. 566.

Les racines de la *Petasite* semt grosses à-peu-près comme  
le doigt, longues , garnies de branches unies, rempan-  
tes & peu fibreuses ; elles ont une odeur forte & une  
faveur acre, aromatique, mêlée de quelque amertume.  
Elles poussent au commencement du Printems des ti-  
ges grosses , cresses , lanugineuses, hautes d’un demi-  
pié , revétues de petites fleurs purpurines , composées  
seulement d’une eflpece de bonnet tubuleux , flans au-  
cune bordure , qui se change en duvet. Lorsque ces  
fleurs sirnt passées , il leur sclccede des feuilles fort  
amples & arondies , creuses du côté des tiges & den-  
telées à leurs bords, blanchâtres & ligneufes par-def-  
fous, & vertes par-dessus. Cette plante croît le long  
des rivieres-& aux lieux marécageux , & fleurit au  
commencement de Mars.

Les racines de la *Petasite* font sudorifiques , alexiphar-  
maques , & bonnes pour toutes sortes de fievres & ma-  
ladiesmalignes, contagieufies & pestilentielles; elles  
sont cordiales, bonnes pour prévenir l’asthme & les  
défaillances, pour exciter l’urine & pour tuer les vers  
solitaires. On les applique extérieurement en forme  
de cataplafme silr les bubons pestilentiels & sur les  
charbons; il en entre une grande quantité dans Peau  
thériacale. MILLER , *Bot. Offe*

Cette plante est extremement amere : mais beaucoup  
moins acre. Les Allemands l'appellent communément  
*la racine pour la peste ,* parce qu’on a éprouVé Pes bons  
effets dans les fievres pestilentielles. Us font infufer  
fies racines dépouillées de leur écorce dans du vinaigre,  
jusqu’à ce qu'il foit suffisamment imprégné de leurs

PET 484

vertus , & ils le donnent avec le Euc de rue & de la  
thériaque. On le recommande aussi pour la lipothy-  
mie utérine , pour l’asthme ,la toux & la difficulté de  
refpirer ; il est bon pour tuer le vers solitaire, & pour  
exciter l'urine & les regles. On l’applique extérieure-  
ment sim les bubons & les ulceres malins. RaY , *Hist.  
Plant.*

2. *Petasites minor,* C. B. P. 197.

3. *Petasites minor alter , tusselaginis folio.* H. R. Par.

4. *Petasites Africanus ; Calthae palustrissolio.* H, L. 488.  
*Blitum Africanum, Calthae palustris folio, caule nudo,  
cubitali ifpicam pedalem et amplius sustinente*. Plukn.  
Phytog. 182. Almag. 68. BOERH. *Ind. ait. Plant.*

Le mot*petasites* vient de πὸτοω , étendre, parce que les  
feuilles de la *pétasite , &* principalement celles de la  
grande espece, sont fort étendues, ou de πέτασος, un  
chapeau ou bonnet , parce que les feuilles de cette  
plante ont une eEpece de creux dans le milieu entouré  
d’un rebord.

Les deux premieres especes sirnt d’usage dans les bouti-  
ques. La racine, les feuilles, les pédicules, les tiges  
& les fleurs ont un gout particulier qu’on ne trouve  
dans aucune autre plante. La *pétasite* est chaude , aro-  
matlque , balfamique & apéritÎVe, bonne pour chaffer  
le poifon par les fueurs dans les cas où il est extreme-  
ment mobile, ce qui la rend propre pour la peste ; aussi  
a t’elle dans toutes les langues de l’Europe un nom ti-  
ré de cette maladie. On fait infuser deux dragmes ou  
demi-once de fa racine dans de l’eau ou dans du vinale  
gre , & on l'édulcore avec du miel; cette infusion exci-  
te une fueur abondante & chasse par ce moyen le ve-  
nin. Cette propriété appartient principalement à sa ra-  
cine, qui est encore estimée alexipharmaque. Les seuil-  
les dépouillées de leurs membranes extérieures & ap-  
pliquées fur les piés des hydropiques ou des leuco-  
phlegmatiques , dissipent la matiere aqueuse; car corn-  
me elles possedent une qualité atténuante, apéritive &  
résolutive, elles excitent la sueur, elles augmentent la  
perEpiration , & chaffant par ces moyens tout ce qui est  
volatil, elles atténuent la matiere alcaline putride, &  
l’évacuent hors du corps. Les préparations de la *pétasite*semt la poudre, le sirop & la décoction. Les feuilles &  
les fleurs ont les mêmes vertus que la racine; on doit  
cueillir celle-ci avant que les feuilles sortent, oulorsi  
que les fleurs commencent à paroître; car autrement  
elle n’a plus de vertus. On dépouille la racine de fou  
écorce, & après avoir ajouté à son infusion du fuc de  
rue & quelque peu de thériaque, on la donne comme  
un remede des plus efficaces contre la peste. Les seuil-  
les dissipent les contusions quand on les applique exté-  
rieurement. Les racines font aussi fort bonnes dans la  
pleurésie, lorfque le pus est mûr, de même que dans  
les maladies de la poitrine. *Histoire des P hantes aturi-  
buée* à *Boerhaave. . -*

PETECHIÆ, taches rouges ou pourprées semblables à  
des morsi)res de puces ou des cousins, qui s’élèvent  
souvent si.lr la peau dans les fievres malignes & dans  
la petite vérole, & qui font toujours d’un très-mau-  
vais préfiage. Sydenham soupçonne avec raision qu’d-  
les sont souvent excitées par un régime & des reme-  
des trop chauds.

PETECHIALIS FEBRIS, *Fievrepétéchiale.*

*LOS fievres pétéchiales* vraies semt très-malignes, très-cort-  
tagieuses, extremement nuisibles à la tête & aux for-  
ces , accompagnées de taches de différente couleur, &  
causées par une corruption des liqueurs vitales, sili-  
vie d’une diffolution putride, ce quisiait qu’elles sirnt  
mortelles.

C’est avec beaucoup de raison qu’on a donné à ces fie-  
vres exanthémateuses le nom de malignes & de véné-  
neuses; car elles tirent souvent leur origine, & elles

»

485 PET

se communiquent par une vapeur ou un venin très-silo-  
til, d’une qualité actice & Virulente , qui s’échappe du  
corps du malade. Elles sont très-difficiles à guérir, &  
fouVent elles tuent un grand nombre de perfonnes en  
peu de tems. Elles affaiblissent & elles détruisent con-  
sidérablement les forces d’où dépendent les mouve-  
mens qui entretiennent la Vie. Elles paroissent d’abord  
fous un afpect sort doux, & elles trompent fouVent les  
Medecins & ceux qui sont présens, qui les prennent  
pour des fieVres catarrhesses , aussi déploient-elles  
ensilite leur fureur meurtrière aVec une plus grande  
violence.

On peut cependant connoître le mauVais caractère des  
*fievrespétéchiales* aux marques suivantes.

Les malades *se* plaignent dès le commencement d’une  
grande foiblefle & d’un grand épuifement de forces ,  
de forte qu’ils peuVent à peine *se* tenir debout & tom-  
bent aussi-tôt en défaillance, quoique dans les autres  
maladies aiguës & continues on ne remarque une pa-  
reille foiblesse que dhns l’état & la force de la mala-  
die. Le malade est encore attaqué dès le commence-  
ment d’une violente douleur & pefanteur de tête, l'ef-  
prit est abattu, inquiet & chagrin , il défefpere de fa  
vie & ne préfage rien que de funeste. L’insomnie est  
continuelle, l’appétit cesse entierement, leVÎfage est  
abattu, le pouls est languissant, foible & inégal. La si-  
tuation du malade dans le lit est tout à-fait extraordi-  
naire, fon corps est ramassé & dans une agitation con-  
tinuelle. Il est faisi d’une oppression de poitrine & fou-  
vent d’une toux Eeche, les fibres des mufcles tombent  
dans un tremblement & dans un mouVement d’ondu-  
lation, les tendons fie contractent & ont des tressaille-  
mens. Beaucoup de malades ne ressentent aucune alté-  
ration, aucune chaleur, aucune douleur, ni aucune in-  
quiétude, & ne se plaignent d’autre chose que d’un  
abattement extraordinaire & d’une insomnie continuel-  
le. L’urine qu’ils rendent au commencement est très-  
légere & entierement semblable à celle des personnes  
qui Ee portent bien. Le quatrieme, cinquième ou mê-  
même le septième jour, des taches commencent à pa-  
roître, principalement silr le dos & les reins. Elles sont  
plus ou moins abondantes & de différente couleur :  
mais elles nlappcrtent cependant pour l’ordinaire au-  
cun soulagement , ce qui fait qu’on doit plutôt les re-  
garder comme fymptomatiques que comme critiques.

Les anciens ont appelle ces taches du nom général dle-  
xanthemes; mais les Italiens les ont depuis appellées  
*petechiae,* du mot *pedechio,* parce qu’elles ressemblent  
aux morfures des puces. Les Auteurs François les ont  
nommées *pourprées* à caufe de leur couleur, les Espa-  
gnols *taberdillo*, parce qu’elles sirnt d’une couleur rou-  
ge jaunâtre ; les *Ailcmans poncticulaires* ou *lenticulai-  
res* à caufe qu’elles ont la figure & la couleur des len-  
tilles ; enfin les Hongrois ont dénommé cette maladie  
du mal de tête Violent & du délire dont elle est accom-  
pagnée. Les *fievrespétéchiales* different des autres ma-  
ladies exanthémateufes , nonsseulement par la figure  
des taches dont nous Venons de parler, mais encore  
parce qu’elles paroiffent stans aucune ardeur, seins dé-  
mangeasson, sans aucune éléVation, fans aucune *aspé-  
rité* ni ulcération de la peau, & ordinairement fans ap-  
porter aucun soulagement , parce que leur matière  
n’est point staline, ni caustique, mais putride & cor-  
rompue.

Tant s’en faut que ces taches annoncent le retour de la  
famé, qu’au contraire plus elles sirnt nombreuses,plus  
elles marquent un plus grand degré de corruption , &  
même une corruption sphacéleuse lorsqu’elles font  
d’une couleur lÎVIde , plombée & d’un verd noirâtre.  
Il est bon d’obEerVer encore que ceux qui échappent à  
la fureur de cette maladie n’en font point redeVables  
à des éruptions cutanées, mais à des fueurs copieufes  
qui répandent une odeur aigre corrompue , ou à un  
cours de ventre critique. Ce n’est que par le fecours &

PET 486

la force de la nature que cela arriVe à ceux dont les li-  
queurs ne font point entierement corrompues, & ont  
encore une qualité tempérée & comme alexipharma-  
que. La plupart de ceux qui ont des *fievrespétéchiales*meurent au contraire d’une corruption sph’acéleuse  
dans le ventricule, les intestins & les autres viEceres,  
ou de la phrénésie, mais plus souvent d’une eEquinan-  
cie & d’une inflammation dans le gosier & dans l'Csso-  
phage; & il s’exhale dé leurs corps aussi-tôt après qu’ils  
sont morts, une puanteur absolument insupportable.

Voici les signes qui présagent cet événement funeste.

Le malade n’a point foifdu tout ou est extremement alté-  
ré, il a la langue feche, creVaffée & noirâtre , le gosier  
enflammé & embarraffé d’humeurs épaiflês, il a peine  
à avaler; après l’éruption des exanthemes , *sa* respira-  
tion devient embarrassée, l’oppression de poitrine con.  
tinue& augmente, la même chosiearrive à l'égard du  
délire & des autres symptômes après l'éruption de la  
sueur ou le cours de ventre, l’urine n’est point trouble  
& ne fait aucun dépôt, les yeux du malade ssobfcurcise  
fent, *fon* esprit s’égare, il arrache des poils de *sa* cou-  
verture, il survient des tressaillemens dans les tendons,  
les excrémens coulent involontairement, le corps *se*couVre d’une sijeur froide, le malade tombe dans des  
convulsions qui lui coupent la refpiration & lui cau-  
sent enfin la mort.

La caufie formelle de ces fievres pernicieufes consiste  
dans une dissolution putride & dans une colliquation  
du fang & des fucs vitaux, & furtout dans une corrup-  
tion & dans une disposition entierement vitieusie du  
fluide lymphatique, élastique & sclbtil qui est dans le  
Eang, & qui venant à *se* séparer dans le cerveau & dans  
la moelle épiniere & à Ee distribuer dans tout le corps  
au moyen des nerfs, donne du mouvement & du sien-  
timent à toutes ces parties. Ce qui prouve évidemment  
que cette vapeur venimeufe qui insecte les corps fains  
est d’une nature propre non-feulement à occasionner  
dans le siang & dans les autres humeurs une fermenta-  
tlon corruptive , mais encore à corrompre le fluide le  
plus flubtil après qu’elle est parvenue dans l’intérieur  
du cerveau & des parties nerveuses; c’est qu’aussi-tôt  
qu’elle s’est introduite dans le corps, les forces vitales,  
naturelles & animales commencent à languir, quoique  
dans les corps qui font parfaitement fains , la disposi-  
tion du seing & des humeurs soit encore bonne &  
exempte de corruption.

Ce venin virulent & contagieux s’introduit dans le corps  
par les narines , le gosier & les bronches; car il n’y a  
aucun endroit où les nerfs qui viennent de la premiere  
& feconde paire soient plus à découvert que dans la  
cavité des narines. Il n’est donc pas surprenant que lorse  
que cette vapeur pernicieuse vient à s’y introduire avec  
Pair , elle affecte immédiatement les nerfs & même le  
cerveau , & qu’elle caisse aussi-tôt après un étourdisse-  
ment & une pefanteur de tête, un abattement des for-  
ces & des vertiges. Mais ce venin contagieux fe mêle  
principalement avec la salice & defcend avec elle dans  
le ventricule, qui, comme partie nerveuse, est le prin-  
cipal siégede ces fievres contagieufes. De-là vient que  
l’estomac & les intestins font les lieux où la violence  
des fymptomes commence à *se* manifester. Tels font  
les foulevemens de cœur & l’envie de vomir, les tran-  
chées & le cours de ventre , & même la constipation ,  
le dégout pour les alimens, les inquiétudes des parties  
voisines du cœur , la cardialgie & un Vomissement  
fréquent & copieux de la lymphe. On est conVaincu  
par les obferVations anatomiques, que le Ventricule des  
perfonnes qui sirnt mortes de ces fievres est siirtout at-  
taqué du fiphacele. Or lorfique ce venin vient à *se* mêler  
dans la bouche avec la falÎVe, & dans l’estomac avec  
la liqueur gastrique & pancréatique, fia force multipli-  
cative & communicative augmente. Car tout le mon-  
de convient que les liqueurs faliVales qui fervent à la di-  
gestion des alimens sont d’une nature très-subtile, très-

H h ij

487 PET

spiritueufe, très-élastique & très-propre à fermenter,  
ce qui fait qu’elles caufent aussi-tôt dans les fubstances  
douces avec lesquelles elles se mêlent, un mouVement  
de fermentation. De-là vient que ces liqueurs ayant  
déja un mouvement fermentatifintestins’alterentbeau-  
coup plus aisément par le venin corruptif qui s’y mêle,  
& font très-propres à le communiquer & à l’augmenter,  
de même qu’une très-petite portion de levain fait fer-  
menter une grande quantité de pâte.

On n’aura pas maintenant beaucoup de peine à concevoir  
pourquoi il n’y a rien de plus efficace, comme l'ont re-  
marqué depuis long-tems des Medecins fort habiles ,  
pour fe garantir de cette dangereuse maladie, que d’é-  
viteYderefpirer l’haleine des persimnes qui en fontat-  
taquées, surtout lorsqu’elle est parVenue au plus haut  
degré de corruption , de cracher souvent, de tenir  
dans la bouche des choses propres à exciter la fallue &  
de mâcher de la racine d’angelique, de zédoaire, d’im-  
pératoire , de pimprenelle, ou de fumer du tabac. On  
voit aussi pourquoi ce venin contagieux s’introduit plus  
facilement, & caufe de plus grands ravages dans les  
corps qui ont l’estomac rempli d’une grande quantité  
de crudités & de matieres pituiteuses & sidivales, &  
pourquoi les émétiques doux mêlés avec des alexiphar-  
maques ont une vertu sûre & efficace pour détruire la  
maladie dès sim origine dans les perfonnes qui enflant  
attaquées.

Je crois avec Hippocrate que l'on doit attribuer la pre-  
miere origine de ces fièvres contagieufies à la corrup-  
tion générale de l’air. En effet lorfique l’air est humi-  
de, pluvieux , rempli de brouillards , qu’il souffle un  
vent du midi chaud & humide, il émousse &affoiblit, à  
caisse‘de la grande quantité de vapeurs aqueuses qu’il  
contientla vivacité élastique de l’éther qui entretient  
dans le corps le mouvement des folides & des fluides  
qui servent à la conservation de la vie. Il arrive de-là  
que les excrétions, surtout la transpiration , qui est si  
salutaire,languiffent & sirnt interrompues; que les par-  
ties inutiles, superflues & corrompues restent dans les  
corps, où venant à s’accumuler dans les liqueurs &  
dans le flang, elles ne peuvent que les disposera- la cor-  
ruption & à la diffolution. Il arrive aussi durant ce dé-  
rangement extraordinaire des saluons que les végétaux  
& les différentes eEpeces de grains acquièrent une  
qualité étrangère très-nuisible au corps. Car on a l’ex-  
périence que lorsque le tems est trop pluvieux, il croît,  
furtout parmi le seigle , une grande quantité d’ivraie,  
dont la qualité est très-nuisible & même vénéneuse. On  
remarque aussi que le seigle qui a cru pendant ce tems-  
là ne produit point une si grande quantité d’eau de vie  
& ne donne point un pain aussi salutaire & aussi nour-  
riffant que celui qui croît dans, un tems chaud & *sec.* Il  
n’est donc pas étonnant que les alimens corrompus &  
mal-siains qu’on prépare avec ces grains disiposient aussi  
le corps à la corruption.

Les inondations fréquentes & continuelles contribuent  
aussi à la corruption de l’air, & le dispofent à occasion-  
ner des maladies putrides. En effet, lorfque l’eau crou-  
pit dans quelque endroit & qu’elle vient à être échauf-  
fée par les rayons du fbleil , elle se corrompt & en-  
voie dans l'air une grande quantité dsexhalassons cor-  
rompues. Il naît aussi aux cnVirons des lieux où les  
eaux croupissent, une infinité d’insectes de différente  
espece, qui lassent échapper dans l’air beaucoup de  
parties très-fubtiles d’tme matiere caustique, silline &  
nuisible. On voit par les histoires combien toutes ces  
chosies semt nuisibles à la sianté , & elles nous appren-  
nent qu’après de grandes inondations , il a régné des  
fievres , non seulement contagieuses , mais encore pef-  
tilentielles. Voyez Hoffman , *deTemp. Ann. insulub.*L’air qui est imprégné des exhalassons corrompues qui  
s’élevent des cadavres qu’on n’a pas eu foin d’enterrer,  
ou des excrémens des animaux , est aussi très-conta-  
gieux , furtout lorsqu’il est renfermé, & qu’il ne petit  
point fe mêler avec un air plus pur.

La corruption & l’infalubrité de Pair n’est pas ce qui con-

PET 488

tribue uniquement à ces maladies. On peut y joindre  
encore la difposition qu’ont les corps à donner accès à  
cette corruption. Il est constant par plusieurs expérien-  
ces,queles persimnes d’un tempérament phlegmati-  
que & sianguin , d’imecomplexion lâche & fpongieuse,  
d’un naturel craintif & chagrin , & dont les forces  
font entierement épuisiées par les excès , la débau-  
che , & par un trop grand ufage d’alimens mal-  
seiins, par PiVrognerie , la faim , une tristesse de trop  
longue durée, les Veilles , la fatigue & des hémorrha-  
gies , font plus factlement & plus fouVent attaqués de  
cette maladie, & qu’ils en échapentplus difficilement;  
parce que leurs corps étant plus foibles & remplis d’u-  
ne plus grande quantité d’impuretés, font extrême-  
ment dispofés à la corruption. J’ai aussi remarqué que  
les femmes cachectiques & dont les regles font fuppri-  
mées, aussi-bien que ceux qui ont la Vérole, ou qui n’en  
ont pas été bien guéris, fontaifément attaqués de cette  
maladie & n’enéchapent qu’avec beaucoup de peine.

Il est aisé de juger par ce qu’on vient de dire, pourquoi  
ces fièvres contagieufes sont plus fréquentes dans les  
Camps, & pourquoi on leur abonné le nom de mala-  
dies d’Armées. En effet, on trouve dans les Camps le  
concours de prefque toutes les causes qui contribuent  
à occasionner cette maladie. Les soldats fiant exposés  
aux variations de l’air , qui passe tout d’un coup d’une  
chaleur aride, à une froideur humide. Ils dorment à  
découvert & souvent dans des lieux marécageux & hu-  
mides : il y a de toutes parts des excrémens d’hommes  
& d’animaux, & le vent ne trouve aucun passifge pour  
dissiper les exhalaifons corrompues qui s’en éleVent,à  
caufe des retranchemens dont ils font environnés. Ils  
fe nourrissent d’alimens mal-fains, quelquefois cor-  
rompus & à demi-cuits. Ils boivent des eaux croupif-  
santes & corrompues. Ils épuisent leurs forces parla  
faim & par les veilles. Lorsqu’ils quittent cette vie pé-  
nible pour venir dans les quartiers d’hÎVer , qu’ils fe  
livrent au repos & à la gourmandife , la corruption  
qu’ils ont contractée intérieurement, augmente si fort,  
qu’elle dégénere en cette maladie funeste, & c’est ce  
qui fait qu’elle règne plus fréquemment dans les gar-  
nifons , que dans les camps. C’est aussi par cette rai-  
fon que les pauvres qui vivent dans l’obfcurité & dans  
l’ordure , &qui refpirent dans leurs chaumières un air  
pefant & impur, semt plus souvent attaqués de ces mala-  
dies que les riches qui gardent un régime plus exact, &  
qui fiant en état de veiller à ce qui concerne leur semté,  
relativement à Pair & à la nourriture.Il arrive la même  
choEe dans les Hôpitaux des malades & des orphelins,  
& dans les Prssons publiques , où il y a beaucoup de  
perfonnes qui menent une vie pauvre , qui dispofe le  
corps aux atteintes de la contagion.

*CURE.*

Rien n’est plus important pour se garantir *des fièvres pé-  
téchiales ,* que d’éviter soigneusement, lorEque les fai-  
sons de l’année sirnt propres à occasionner des maladies  
dangereuses, un air rempli de vapeurs & d’exhalaisons  
nuisibles, & entierement privé d’une dilatation élasti-  
que & propre à entretenir la vie. Comme lorsque l’air  
est ainsi diEposé , les corps sont extremement affoiblis  
& si-ljets à l’attaque de ces maladies, il convient de *se*garantir de tout ce qui est nuisible aux forces, & rend  
les excrétions languissantes , c’est-à-dire, de toute  
émotion violente, de la tristesse, de la frayeur, du  
chagrin, des études trop assidues, des veilles excessi-  
ves, & de l’ufage immodéré des femmes. Il faut avoir  
foin de *se* garantir du froid , furtout pendant la nuit,  
& ne point porter d’habits trop légers lorsque le tems  
est froid. On doit prévenir l’amas de crudités qui fe  
forme dans les premieres voies, manger peu, s’abste-  
nir des alimens mal-sains, de la crapule, ne point trop  
fumer du tabac, & ne point prendre trop de cassé, qui  
nuit beaucoup par fon excès à l’estomac, & encore plus  
aux parties nerveufes, & au mélange des liqueurs vita-

489 PET

les. On ne doit rien négliger pour faire que Pair qu’on  
refpirefoit pur & fain,& pour cela éviter les lieüx trop  
enfoncés & dans lesquels l’air fe corrompt aifément,  
aussi-bien que les massons qui ne sont point affez ex-  
postes au vent, corriger fa trop grande humidité en  
allumant du feu, & par des fumigations de mastic, de  
Buccin & de baies de genievre.

De tous les secours qui font propres à écarter ces mala-  
dies, jenlen ai point trouvé de plus efficace, que lassa-  
ge modéré d’un bon vin & surtout de celui du Rhin.  
Car lorsqu’on en boit tous les matins à jeun#& même  
modérément pendant le repas , il rétablit, entretient  
les forces, facilite le cours du sang & les excrétions,  
aide la digestion, & résiste parfaitement à la corrup-  
tion , furtout lorsipulon fait un exercice modéré , &  
qu’on le mêle avec quelqu’autre boiffon délayante. Je  
puis assurer après un grand nombre d’obfervations que  
j’ai faites, que dans un tems où il régnoit des maladies  
épidémiques que l’humidité de Pair avoit occasion-  
nées , ceux qui silivirent un régime de vie exact, &  
qui tsserent tous les jours modérément de bon vin, n’en  
reçurent aucune incommodité. Ceux qui ont écrit fur  
la peste nous assurent aussi que le vin est un des meil-  
leurs préservatifs dont on puisse fe servir. Je puis mê-  
me assurer que le vin qu’on boit modérément dans les  
derniers jours *dcS fièvres pétéchiales,* après que la crise  
est faite, stirpasse tous les autres remedes, parce qu’il  
rétablit les forces & facilite l’excrétion qui fe fait à  
travers la peau.

Les acides, surtout le fuc de citron mêlé dans une tifane  
propre à défaltérer & à empêcher la corruption, le vi-  
naigre simple ou distilé mêlé dans une potion préparée  
avec des eaux & des poudres fixes diaphoniques, font  
de tous les remedes ceux qui font le plus de bien au  
commencement de la maladie. Ceux-là font aussi fort  
utiles qui entretenant les forces rendent la falive plus  
liquide, & dégagent l’estomac. Car j’ai obfervé autre-  
fois avec le célebre Cramer, que ceux qui crachent li-  
brement, Eont difficilement attaqués de ces maladies.  
C’est pourquoi ce Pavant homme *se* servoit de potions  
alexipharmaques , dans lesquelles il entroit outre le  
vinaigre distilé ou celui de Ecordium, le cinnabre , quel-  
quefois le béfoard minéral & l’oxymel fcillitique.Quel-  
ques Médecins ont au contraire la mauvaise coutume  
de donner à leurs malades dès le commencement, des  
remedes volatils béfoardiques & sildorifiques avec une  
infusion en maniere de thé fort chaude , & de leur en-  
joindre un régime chaud. Il arrive de-là que ce mou-  
vement intestin qui occasionne la corruption, augmen-  
te avec beaucoup de violence, occasionne un orgafme,  
& abbat considérablement les forces.

Il n’y a point d’excrétion plus falutaire fur la fin des *fiè-  
vres pétéchiales* que celle des intestins, surtout lors-  
qu’elle se fait à tems. J’ai obfervé depuis près de cin-  
quante ans que j’exerce la Medecine, que ces maladies  
ont été rarement guéries par les sileurs & les hémor-  
rhagies feules ; mais qu’elles l’ont été très-souVent par  
le moyen de la diarrhée lorsqu’elle est survenue le sep-  
tieme, le neuvième ou le onzieme jour, &. qu’il n’y a  
rien de plus pernicieux que d’arrêter une diarrhée vio-  
lente ou un flux critique au commencement de la ma-  
ladie. J’ai aussi observé que lorfque les fievres catar-  
rheisses malignes & exanthémateuses ont été guéries  
par le cours de ventre, les malades n’ont point été atta-  
qués du pnurpre blanc, qui EurVient souvent vers le  
onzieme jour de la maladie, lorsque le pouls est déja  
réglé, & jette les malades dans un grand danger. Les  
Medecins les plus habiles ont reconnu depuis long-  
tems la salubrité du cours de ventre dans les maladies  
de cette eEpece. Hippocrate rapporte dans Ees *Epidé-  
miques,* que des personnes ont été guéries de ces fiè-  
vres aiguës par le cours de ventre. Galien dans sim  
Traité, *de Aurabile, cap.* 4. assure que la diarrhée a  
été extremement salutaire dans des tems de peste.

Gérard Columba dans sim Traité, *de P estel. Febr.* s’étend

PET 490

beaucoup fur les effets du cours de ventre, & luidon-  
ne des grandes louanges.

Voici ses .termes :

a Tous ceux qui ont eu un cours de Ventre abondant,  
« encore qu’il ait été accompagné de marques de cru-  
« dité, ont échappé ; car à mesure que le cours de ven-  
« tre continuoitjon appercevoit des signes de coction ,  
« la violence de la maladie diminuoit,& le malade étoit  
« entierement guéri. »

Cette doctrine est encore confirmée par Valeriola, *Obs.  
Lib. VI. de Febr.* Schenkius , *Observ. Lib. VI. de Febr.*Riviere, *Observ. Cent. I. Observ.* 47. et 48. & *Cent. II.  
Observ.* 34. et 87. Horstius, *in Observ.* 10. Joannes  
Rhodius , *in Cent. II. Observ.* 85. Screta, *de Febre Case  
trensimaligna, cap. y.* & Bonet, *inThes. Pract. de Febr.  
putr.* & dans sion Traité, *de Cause, cap. 2.*

Voilà quels sont les moyens dont la nature *se sert.*

Les Medecins doivent agir de concert avec elle & la se-  
conder. le sijis convaincu par expérience que tout ce  
qu’on doit attendre de l’art dans la cure des fievrespu-  
trides , malignes, pestilentielles & *pétéchiales,* confise  
te à employer à propos les remedes qui ont la vertu  
de lâcher le ventre au malade , seins lui caufier aucun  
dommage : mais on doit le faire dans les jours criti-  
ques , c’elt-à-dire , depuis le septième jusqu’au quator-  
zieme, & non point au commencement, parce que la  
matiere n’étant point encore cuite & en état d’être  
éVacuée, ils ne scmt pas d’un grand secours. Comme il  
n’y a rien de plus pernicieux pendant tout le tems que  
durent ces fievres, lorsqu’il s’agit de purger le mala-  
de , que d’employer des remedes qui ont une certaine  
acreté caustique , seins en excepter même les feuilles  
de fené ; de même rien n’est plus propre pour cet effet  
que les fubstances dont le tissu n’a rien qui puisse alté-  
rer les forces, & qui ont la vertu détenir le corps li-  
bre, fans y causer du dérangement. La plus considé-  
rable de toutes ces substances est une dose convena-  
ble de manne, mêlée avec une quantité suffisante de  
crême de tartre, qui est extremement salutaire dans  
ces maladies à casse desim acidité agréable. On Eatis-  
fait encore parfaitement à cette intention avec le sirop  
folutif de rosies , mêlé avec une préparation de crême  
de tartre, de Eel polychreste ou de nitre antimonial,  
donné à tems, & en une dsse convenable dans quel-  
que véhicule délayant comme le petit-lait, ou les eaux  
minérales tempérées, telles que les Antoniennes &  
celles de Wildungens. La pulpe des tamarins ou leurs  
décoctions préparées avec la manne & la rhubarbe,  
ne siont pas moins utiles pour cet esset. Ceux qui vou-  
dront *se* convaincre de l’efficacité des purgatifs dans  
lesfieVres malignes *8e pétéchiales,* n’ont qu’à confula  
ter le Traité que Moreau a donné des *Fievres mali-  
gnes :* cet Auteur rapporte plus de vingt exemples du  
bon effet qu’ont produit la pulpe du tamarin, & Pin-  
fusion de rhubarbe, des feuilles de fené, de crême de  
tartre & de manne dans de Peau dlesseille fauvage.

Les Medecins ne conviennent pas tous également de l’u-  
tilité de la faignée dans les *fievres pétéchiales s* & en  
effet, il faut avouer qu’il y a tant de différence entre  
les fileVres malignes , que les Medecins les plus habi-  
les font quelquefois embarrassés de connoître leur na-  
ture. Il est pourtant certain que quand ces fievres atta-  
quent des perfonnes pléthoriques & pléthorico-caco-  
chymiques, la faignée est un excellent préserVatif  
Elle est aussi fort utile à ceux qui y font accoutumés ,  
qui vÎVent dans l'abondance de toutes chofes , ou qui  
menent une vie sédentaire ; car j’ai éprouvé que ceux  
qui ont usé de la saignée, n’ont point éte attaques de  
ces maladies, ou ne l’ont été que tres-légerement, &  
en ont plus aisément échappé que ceux qui lavoient  
négligée.

491 PET

On se souviendra que rien n’est plus nuisible, durant leî  
*seèvres pétéchiales,* aussi-bien que dans leur dédin, que  
de surcharger l’estomac d’alimens, surtout de ceux  
qui fiant mal-fains & d’une grande quantité de viande.  
Le menu peuple croit faussement que ces alimens font  
propres à réparer les forces. Il arrive de là que les ma-  
lades tombent fouvent dans des rechûtes très-dange-  
reuses, ou dans des maladies pires que celles dont ils  
se croyoient quittes. HoffMAN.

PETIA, est un morceau de linge ou d’étoffe dont on  
fait un nouet, ou fachet pour y. enfermer certaines  
drogues médicinales. *Petia oculi t* est une hémorrha-  
gie de l’œil. CasTELLI. ,

PÉTICULÆ ; le même que *Peteclelae.*

PETIGO ; le même *coscimpetigo. Noyez Lepra.*PETIOLUS , le pédicule, ou la tige d’un fruit.  
PETIVERIA.

Voici fes caracteres :

Sa fleur est composée de quatre pétales difposés prefque  
en forme de croix. Il s’élève du calyce un pistil, qui  
fe change en un fruit découpé à fon sommet, & qui  
a la figure d’un bouclier renversé. Il est rempli de *se-  
mences* oblongues.

*/*

Miller ne compte qu’une efpece de cette plante.

*Petiveria selanifolels, loculis spinosis,* Pluk. Nov. Gen.

Le P. Plumier ayant découvert cette plante dans l’A-  
mérique, lui donna le nom de Jacques Petivier, Apo-  
thicaire & fameux Botaniste,pour honorer fa mémoire.

Cette plante est très-commune à la Jamaïque, au Bar-  
bades, & dans les autres Ifles des Indes Occidenta-  
les, où elle croît dans les bois & dans tous les taillis  
en si grande qilantité qu’elle devient incommode.  
Comme elle résiste à la séChereffe tandis que toutes  
les autres meurent, & qu’elle conserve *sa* verdure, el-  
Ie attire les bestiaux : mais elle donne à leur lait une  
odeur forte, désiagréable, approchante de celle de l’ail  
Eauvage, & une odeur si insupportable à leur chair ,  
quand on les tue aussi - tôt après qu’ils ont repu ,  
qw’on ne peut plus en faire ufage. Miller *Diction,*

PETRÆ ÜLEUM. Voyez *Naphtha & Petrolaeum.*

PETRACORIUS LAPIS, Geoff. Prælect. Angl. Edit.  
179. *Pierre desu’erigor d.*

C’est une substance fossile, ferrugineuse, noire , dure &  
pésante, qui paroît contenir quelques particules de  
fer. On en tire des Montagnes du Dauphiné & elle ne  
Eert qu’aux Potiers de terre, & aux émailleurs. GEof-  
FROY.

PETRELÆUM. Voyez *Petrolaeum.*

PETRIFICATIO. Voyez *Ancubitus.*

PETROLÆUM, *Pétrole,* ou *huile de pétrole.* Voyez  
*Naphtha.*

A Brosely, Bently, Pitchford & autres lieux voisins  
dans le Shropshire, on trouve sur la plupart des mines  
de charbon, une couche assez épaisse d’un rocher ou  
pierre noirâtre, laquelle est poreuse & contient une  
grande quantité de matiere bitumineuse.

On transporte cette pierre dans l’attelier, où on la moud  
avec des moulins à cheval, semblables à ceux dont on  
*se* sert pour briser les cailloux dont on fait le verre. On  
jette cette poudre dans des grands chaudrons pleins  
d’eau, & on l’y fait bouillir de façon que la matiere bi-  
tumineufe fe sépare du gravier, ce dernier fe précipi-  
tant au fond, & l’autre nageant fur la surface de Peau.

Cette substance bitumineufe étant recueillie & évapo-  
rée, acquiert la consistance de la poix, & à l’aide de  
l’huile distilée de la même pierre que l’on mêle avec  
elle, elle devient aussi liquide que le goudron. On *as-  
sure* que ces substances sont au-dessus de la poix & du

PEU 492

goudron, soit pour le radoub des vaisseaux, ou pour tel  
autre ouvrage que ce soit. On en a fait l’essai fur plu-  
sieurs bateaux, & on a observé qu’elle n’éclate point  
comme la poix ou le goudron ordinaire, mais qu’elle  
*se* conserve toujours noire & molle; ce qui fait qu’on  
la propose comme extremement propre pour empêcher  
les vers de s’y mettre. «

On tire encore de la même pierre par la distilation une  
huile, dont on peut *se* servir au défaut de celle de *pé-  
trole* ou de térébenthine , d’autant plus qu’on en a  
éprouvé l’efficacité dans plusieurs maladies, *Transac-  
tions rhylosephiques.*

On a publié depuis peu cette huile comme un *secret &*un topique excellent pour les douleurs , fous le nom  
*d’huile distilée de cailloux.*

PETROMARULA, est le nom d’une estpece de *Ra-  
pttncultts* de Crete. RAY *Hist. Plant.*

PETROSELINUM. Voyez *Apium.*

PETROSUM OS, *Os pierreux s* la partie la plus dure  
des os des tempes. Voyez *Caput.*

PETUN, *Tabac.* Voyez *Nicotiana.*

PEU

PEUCE, le *Pin,* ou le *Larix.*PEUCEDANUM, *Queue de pourceau.*

Voici ses caracteres :

La racine est vivace & branchue, & pénetre fort avant  
dans la terre ; les feuilles font étroites, herbues &  
découpées en trois parties ; la semence est plate ,  
presque ovale, légerement striée & avec des bords  
en feuillet.

Boerhaave compte trois efpeces de cette plante; fçavoir :

ι. *Peucedanum, majus s Italicum >* C. B. P. 149. M. V.  
36. Tab. 9.

2. *Peucedanum s majus, Italicum foliis longis, angustis.  
An ferula Orientalis, Peucedani folio ?* T. Cor. 22.

3. *Peucedanum s Germanicum y* C. B. P. 149. Tourn.  
Inst. 318. Boerh. Ind. A. *66. Peucedanum*, Offic. Ger.  
896. Emac. 1054. Raii Hist. 1. 416. Synop. 3. 206.  
*Peucedanum vulgare,* Park. Theat. 880. *Peucedanum  
minus Germanicum s* J. B. 3. 36. *Peucedanum , Pinaso  
trella, Foernculum porcinum, Nlurc.* Bot. 1. 58. *Qteue  
de pourceau,* ou *fenouil de porc.*

Les feuilles de cette plante font larges & frangées , di-  
visées en trois parties, chaque tige foutenant trois  
feuilles plus grandes & plus plates que celles du fe-  
nouil ordinaire ; les tiges font hautes d’environ deux  
piés , divisées vers le sommet, creuses & rayées; el-  
les portent des ombelles ou paraEols garnis de petites  
fleurs jaunes à cinq feuilles disposées en rofe, aux-  
quelles il succède des femences plus larges & plus  
plates que celles du fenouil; la racine est longue,  
grosse, de couleur brune foncée, quelque peu velue,  
ou garnie à fon fommet de petits poils , d’une odeur  
scllphureuse extrêmement forte. Cette plante croît  
dans plusieurs endroits fur le rivage de la Mer, & fleu-  
rit au mois de Juillet. La racine est seule d’usage, en-  
core l’emploie-t-on rarement.

Le fenouil de porc est estimé bon pour évacuer le phleg-  
me des poumons, & par conséquent pour la toux& la  
courte haleine. Il lève aussi les obstructions du foie &  
de la rate, il guérit la jaunisse, il excite les regles,  
& foulage les femmes qui sont en travail. Les An-  
ciens ordonnent de tirer fon silc par le nez dans la  
léthargie, l’apoplexie & les autres maladies de la tête  
& des nerfs. MILLER , *Bot. Offe.*

Les anciens nous apprennent que la racine & les autres  
parties du *peucedanum* ont une vertu cathartique :  
mais on l’emploie rarement à caufe de sim odeur ran-  
ce & fétide.

Le *Peucedanum* faciIite l’expectoration de la mucosité

493 PEU

tartaresse & de la bile; il excite l’urine, & on Pesti-  
me bon pour le calcul. Il est bon, étant appliqué exté-  
rieurieurement,pour la migraine & les autres dou-  
leurs de tête occasionnées par des catarrhes; pour les  
tumeurs renitentes & pour déterger les ulceres invé-  
térés. RaY *Hist. Plant.*

**PEUCEDANUM,** est dérivé de *Peuce*, πεύκη, un pin, par-  
ce que les feuilles de cette plante ont quelque ressem-  
blance avec celles de cet arbre.

Les Anciens recommandent cette plante dans la cure  
des maladies inflammatoires; ils prescrivent pour cet  
effet la décoction de *sa* racine dans de Peau , édulco-  
rée avec du miel, & bue toute chaude. Elle est extre-  
mement propre pour résoudre la pleurésie & la péri-  
pneumonie, lorsque ces maladies peuvent être gué-  
ries par une anacatharsie , ou expectoration. Ils la  
presicrivent aussi pour le pissement de sang, & pour  
le calcul & le Eable des reins. Elle provoque l’urine ,  
& incise le phlegme , & débarrasse les reins de tout ce  
qui peut s’y être attaché; on fait bouillir pour cet ef-  
fet fa racine dans du vin. Elle est estimée fort utile  
pour les cataractes qui ne font que commencer , &  
dans la redondance de phlegme, aussi-bien que pour  
lever & réfoudre les obstructions. La racine est ex-  
cellente pour la passion hystérique, & possede une  
vertu balsamique , détersive & médiocrement échauf-  
fante ; on l'emploie fréquemment pour déterger les  
plaies & les ulceres. *Hist. des Plantes attribuée â Boerh.*

P E V

PEVETTI. H. M. *Baccifera indica floribus adfolio-  
rum exortus , fructu sulcato decapyreno folanum fom-  
niferum antiquorum* , Alpin. Exot. est un arbre du  
Malabar qui porte des baies, & avec les feuilles du-  
quel on prépare un onguent vulnéraire. RaY *Hist.  
Plant.*

P E X

PEXIS, *πϊξις, Congélation s* ou *concrétions*

P E Z

PEZA , πέζα ; la cheville ou la plante du pié ; & fui-  
vant quelques-uns le bout de cette partie. Polluxdit  
que la partie située au - dessous du tibia est appellée  
*sphuron & peza.* Dans *i’Exegesis* de Galien au mot  
πέζας on lit ce qui fuit :

« Il est dit dans le second Livre de *Mrb. Mul.* σι nsij ct  
*rwoTiç* ὀιδίσκονται, άι πέζαι μάλιστα, « les piés s’en-  
» flent, surtout *lu peza.* » Zenodotus, dans ses *Gen-  
tilia vocabula,* (mots propres à certaines contrées) ,  
dit que les Arcadiens & les Doriens appellent le pié  
*peza :* mais Hippocrate paroît donner ce nom, ou au  
bout du pié, appelle *pedion,* ou aux *malléoles.* Cor-  
narius, dans sim Hippocrate, le traduit par *pedum  
extremitates* ; & Calvus par *tali.*

P H A

PHACE, φακή OU PHACOS, φακός; *Lentille.*ΡΗΑΟΟΗΕ5,φακώδης, de couleur de lentille.

PHACOIDES, φακοειδης, qui a la forme d’une lentil-  
le. On donne cette épithete à l’humeur crystalline de  
l’œil.

PHACOPTISSANA , φακοπτισσάνη; espece d’aliment  
préparé avec de la décoction d’orge & des lentilles.  
GaLIEN , *de Alimentfacultat.*

PH ACOSIS , φάκωσις ; tache noir qui fe forme dans l'œil  
& qui refl'emble à une lentille.

PHÆNOMENA, *apparences* ou *phénomènes.* On donne  
ce nom à tout ce qui arrive aux corps, & qui tombefous  
la connoissance des fens, foit qu’il foit conforme ou  
contraire à la nature.

PHÆON COLLYRIUM, est le nom d’un *collyre* dont  
Scribonius Largus donne la description.

P H A 494

PHAGEDÆNA , φαγόδαινα, de φάγω, *je mange, je  
ronge j* est quelquefois employé dans un fens général  
pour signifier des ulceres qui rongent les parties voisi-  
nes , & vont toujours en empirant. Il signifie quelque-  
fois feulement une espéce d’ulcere tout-à-fait différen-  
te des autres, un *herpes,* un *nomasi* par exemple ; &  
pour lors il fe dit d’un ulcere profond qui ronge la chair  
qui est dessous, aussi-bien que les parties voisines. Telle  
est la fubstance de ce que Galien dit silr ce sistet, dans  
sim Commentaire sur le quarante-cinquieme *Aphorisc  
me* de la sixieme section. Le même Auteur, dans sim  
Traité *des Tumeurs contre nature ,* établit cette diffé-  
rence entre l’herpe & *lu phagedaena s* que le premier ne  
s’étend qu’en rongeant & ulcérant la peau , au lieu que  
le siecond ronge aussi les parties qui fiant dessous. Celse,  
*Lib. VI. cap.* 18. regarde *lu phagedaena* de la verge com-  
rne une efpece de chancre.

PHA.GOS, nom du *Qtercus , parva, sive phagos Graeco-  
rum et Esculus Plinii.*

PHAGRUS ou PAGRUS , est un poisson de mer long  
d’environ un pié , gros, large, dé couleur rouge , res-  
semblant au rouget, mais plus grand & plus gros.

Les pierres qu’on trouve dans fil tête, étant broyées &  
prises intérieurement, fiant apéritives, propres pour  
le calcul des reins, pour reflèrrer le ventre, & pour  
adoucir les acretés & les acides de l’estomac. La dosie  
de cette poudre, est depuis demisscrupule jtssqu’à de-  
mi-dragme. Εεμεευ , *des Droguer.*

PHALACRA, φαλακρὰ σιδήρια, Eont dans Hippocrate  
des instrumens de Chirurgie lisses & émoussés , com-  
mesune fonde ou tel autre instrument dont l’extré-  
mité estarmée d’un bouton.

PHALACROCORAX, le *cormoran ,* dont la peau est  
estimée bonne pour fortifier & échauffer l’estomac,  
lorfqu’on l’applique deffus. Εεμεβυ , *des Drogues.*

PHALACROSIS, φαλακρωσις, *noirceur.*PHALÆNA; le même que *Balaenas* baleine.  
PHALAIA; terme barbare introduit par Basile Valen-  
tin, pour signifier un remede interne univerfiel, ou une  
panacée. Rolfinkius l’emploie pour désigner la teintu-  
re de jalap.

PHALÂNGIA. La *phalange* est une esipece de groffe  
araignée fort commune dans les pays chauds , tels que  
l'Italie, l’Espagne & les Indes. Ellepaffepour guérir  
la fievre intermittente, étant écrasée & appliquée au-  
tour du poignet un peu avant l’accès. Εεμεευ, *des  
Drogues.*

P.HALANGITES , φαλαγγίτης ; nom du *Liliastrums  
Alfoenum, minus.* Il est ainsi appelle par Paul Eginete.

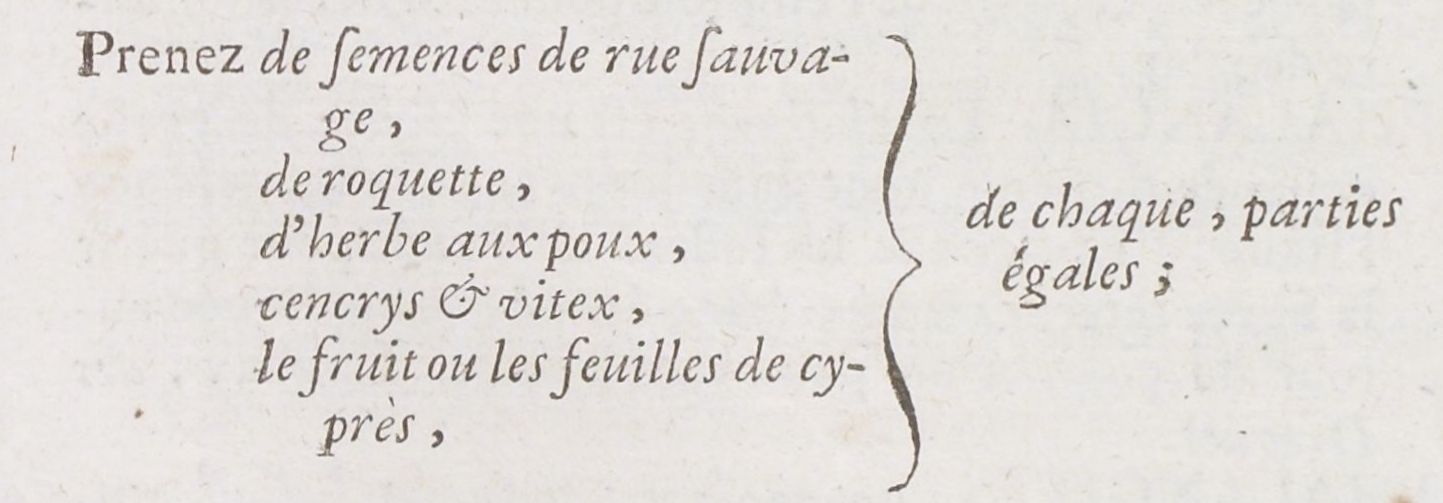
PHALANGIUM, est une espece d’araignée, dont la  
piquure passe pour très-venimeufe.

Ceux qui ont éorit fur les animaux venimeux & nuisibles,  
ont décrit plusieurs efpeces *de phalangium ,* comme le  
*rhagium, lupus, formicarium , cranocolaptes, scleroce-  
phalus 8escolecium.* Le *rhagium* est noir, rond & sem-  
blable atl pépin du raisin noir ; ce qui lui a fait donner  
le nom de *rhagium, estyiov ,* qui signifie un pepin de  
raisin. Il a la bouche placée au milieu du ventre, &  
des jambes extremement courtes. Le *lupus se* nourrit  
de mouches : il a le corps large & fort simple; lespar-  
ties situées autour du cou, font dentelées , & fa bouche  
a trois éminences. La troisieme efpece appellée *myr~  
medum Owformicarium^* ressemble beaucoup à la Eour-  
mi ; elle est de couleur de si-lie, & son corps est ta-  
ché de petites étoiles, silrtout vers le dos. La quatrie-  
me , appellée *cranocolaptes -,* est quelque peu longue &  
verte; elle a unelaie près du cou, & elle saisit *sa* proie  
parla tête. Lacinquieme, appellée *sclerocephalus*, à  
la tête dure & pierretsse ; & toutes les apparences de  
ces animaux qui voltigent la nuit autour des chande-  
les. La derniere, qui est *loscoleciumOO vermicariumi*est longuette & tachetée , furtout autour de la tête.

495 P H A

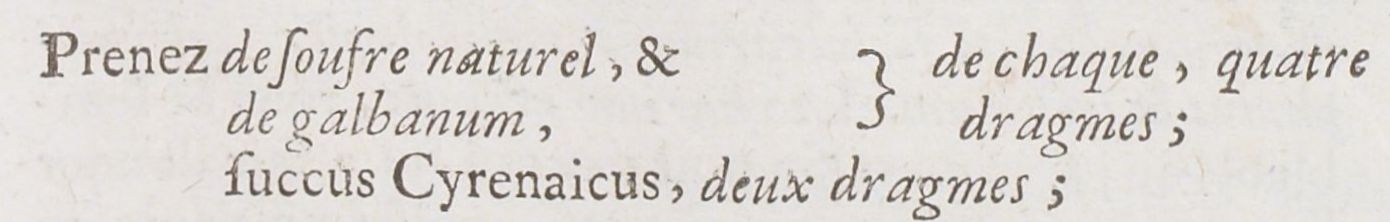
La piquure de ces animaux est si petite, qu’on a toutes les  
peines du monde à l’appercevoir : mais elle est fluvie  
d’une tumeur livide & quelquefois rouge , accompa-  
gnée d’un froid autour des genoux, des reins & des  
omoplates. Tout le corps est quelquefois accablé d’un  
fentiment de pèseinteur , accompagné d’une douleur  
continuelle, d’un tremblement, de pâleur & d’infom-  
nie. Quelques-uns ont la verge tendue , & sentent une  
demangeasson autour de la tête, & quelquefois autour  
des gras des jambes. Ils ont les yeux creux , humides  
& larmoyans, le ventre inégalement tendu, tout le  
corps & le vifage enflés, surtout les parties qui sirnt  
près de la langue ; ce qui les empêche de parler. Les  
malades font quelquefois affligés d’une dyfurie , ac-  
compagnée d’une érection douloureufe de la verge,  
l’urine qu’ils rendent estaqueufe,& contient comme de  
la toile d’araignée ; les matieres qu’ils rendent par haut  
& par bas, fiant quelquefois de même nature. Le bain  
d’eau chaude paroît calmer la douleur : mais elle re-  
vient enfuite avec plus de violence , & accompagnée  
de l’érection de la verge : cette partie souffre un relâ-  
chement considérable dans les vieillards. Tels font en  
général les fymptomes dont la morsiure de ces animaux  
est sijivie. Celle du *cranocolaptes* est suivie du mal de  
tête, du vertige, d’un froid continuel, du délire, d’in-  
quiétudes, & d’une douleur poignante dans l’estomac.  
Ceux qui ont été mordus de ces animaux, fe trouvent  
fort bien sue fe baigner tous les jours, & de laver la  
plaie avec la décoction du *trifolium bituminosum* mêlée  
avec de l’huile. Il est bon encore de fomenter fouvent  
la plaie avec une éponge trempée dans du vinaigre  
chaud,& de s’oindre tout le corps avec l’espece de cérat  
la plus liquide. Les cataplasines se composent avec  
la sanguinaire , les oignons, le pain cuit dans du  
vinaigre, la farine d’orge cuite avec les baies de laurier  
dans dti vin & du miel, la rue, les figues vertes , la  
crotte de chevre dans du vin, le fampfuchus avec le vi-  
naigre,& le fouchet.

Afclepiades recommande beaucoup le cataplasine sui-  
vant.



Pilez-les avec du vinaigre, & faites-en un cataplasine avec  
du miel : ce remede produit le même effet étant  
pris intérieurement.

Voiçi une autre composition dont on peut ufer intérieu-  
rement ou extérieurement.



Ou à fon défaut,

*de laser, quatre dragmes s  
d’amandes amerespelées, deux dragmes.*

Mettez ces drogues en infusion dans du vin, & édulcorez-  
la avec du miel.

L’usage de l’ail, du bain & du vin est encore un excellent  
remede. Αετιυε, *Tetrab. IVscerm. i.cap.* 18.

PHALANGIUM.

Voici fes caracteres :

Sa fleur est nue, composée de six pétales, munie de six

P H A 496  
étamines , & renferme un ovaire arondi plein de se-  
mences anguleuses. Sa racine est fibretsse.

Boerhaave compte six *especes de phalangium,* qui font,

1. *Phalangium, parvo flore, non ramosum,* C. B. P9. 2.

M. H. 2. 333.

2. *Phalangium, parvostore, ramosum,* C. B. P. 29. MH.  
2.333.

3. *Phalangium Africanum \ floribus luteis, parvis 1* Raii  
Hist. 3. 564.

4. *Phalangium , parvo flore , ramosum, foliis fistulosis,  
annuum,* H.L. *Asphodelus, foliis fistulosis* , C.B.P. 29.  
τ. 344.

5. *Phalangium Africanum Isoliis cepaceis ustoribus spicatis  
aureis.*

*6. Phalangium Africanum Isoliisflcoidis ustoribus spicatis,  
aureis.* BoERHaaVE , *Ind. ala Plant.*

PkaLANGIUM est encore le nom de plusieurs especes d’e-  
*phemerum.*

**PHALANGIUM ALLOBROGICUM ;** nom du *Liliastrum AL  
pinum, minus.*

PHALANGOSIS, φαλάγγωσις; maladie de l’œil dans  
laquelle les bords de la paupiere fiant tournés en-de-  
dans; ce qui fait que les poils irritent l’œil.. Voy. Ocu-  
lus. P. **EGINETE ,** *Lib. VI. cap.* 8.

PHALANX , *phalange.* On donne ce nom aux articu-  
lations des doigts. Voyez *Brachium.*

PHALARIS.

Voici fes caracteres:

Elle porte un gros épi composé d’un amas écailleux, de  
gouffes pleines de femences ; deux de ces gousses creu-  
fes, carinées, entre lesquelles est contenu une semence  
enveloppée de *sa cosse,* ressemblent à des écailles.

Boerhaave compte huit especes de *Phalaris,* qui Pont,

1. *Phalaris major asenelne albo s* C. B, P. 28. Theat. 534;  
Boerh, Ind. A. 2.158. Raii Synop. 3. *Phalaris ,* Offic.  
Ger. 80. Emac. 86. J. B. 2. 442. Raii Hist. 2. 1248.  
*Phalaris vulgaris* , Park. Theat. 1163. *Gramenspica-  
tum s feminemiliaceoalbo,Torxrmluffi.* 518.

Cette plante croît non-seulement dans les Ifles Canaries;  
mais encore en Tositane parmi le bled, en Espagne &  
dans le Languedoc aux environs de Montpellier.

Les Anciens recommandent la semence du *Phalaris , le*SI1C de la plante & les feuilles, comme un excellent re-  
mede interne pour appaifer les douleurs de la vessie.  
Lobel nous apprend que quelques perfonnes en font  
du pain , dont elles ufent fréquemment pour nettoyer  
la vessie du gravier & des autres matieres qui pour-  
roient s’opposer à la fortie de l’urine. RaY , *Histoire  
des Plantes.*

2. *Phalaris masor s semine nigro ,* C.B.P. 28. Theat.’  
536. M. H. 3. 186. J. B. 2. 443. *Gramen spicatum ,  
femine mili ac eo , nigro ,* T. 528.

3. *Phalaris alter semine griseo ,* H. R. Park. *Gramen  
spicatum,semine miliaceo 3 griseo ,* T. 519.

4. *Gramen tremulum majus t,O.* B. P. 2. Theat. 22.

5. *Gramen tremulum majus perenne*, H. L. 196.

6. *Gramen tremulum maximum* , C. B. P. 2. Prod. 5.1Theat. 24. J. B. 2. 470. '

7. *Gramen paniculis elegantiissimis, sive* ἐράγρωστις*, C. B\**P. 2. Theat. 26.

8. *Gramen tremulum minus , panicula parva.* Βοεβη.  
*Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Ses femences semt extremement apéritives, & par consé-  
quent fort utiles dans le calcul des reins & de la vessie.

*Disc.*

497 P H A

*Histoire des Plantes attribuée â Boerhaave.*

PHALERÆ, φάλαιραι ; efpece de bandage pour le nez,  
dont Galien donne la description dans sim Traité *des  
Bandages.*

PHANION, φανίον; nom de deux médicamens compo-  
sés , décrits par Galien , *de C M. S. L. Lib. IV.. c,* 7.

PHANLEC, *le Fer.* RULAND.

PHARICUM , nom d’un poisim violent, qui par bon-  
heur est inconnu aux Modernes. Scribonius Largus,  
n°. 195. nous apprend, qu’il étoit composé de plu-  
sieurs ingrédiens : mais on n’en connoît aujourd’hui  
aucun.

PHARMACEIA, φαρμακεία ; purgation du ventre ,  
par le moyen d’un cathartique. Ηιρροορλτε.

PfiARMACEUTlCA, φαρμακευτικὴ ; *Pharmaceutique,*partie de la MedeCÎne qui donne la description des  
remedes , & qui enseigne la maniere de les employer  
à propos.

PHARMACIA, *Pharmacie.*

PHARMACITES , φάρμακίτης. Voyez *Ampelites  
terra.*

PHARMACOCHYMIA , partie de la Chymie qui  
enfeigne la préparation des remedes chymiques. On  
l’appelle ainsi pour la distinguer de la partie spagiri-  
que qui traite de la transinutation des métaux. Cas-  
**TELLI.**

PHARMACON , φἀρμακον , *poison , remede , 8c cou-  
leurs pour la peinture.* C’est un de ces termes qu’Au-  
lu-Gelle, *Lib. XII. cap. p.* appelle *vox media ,* un  
terme moyen entre deux contraires qu’il peut signifier  
indistinctement.

PHARMACOPIEUS, φαρμακοποιοὸ, de φἀρμακον , *re-  
mede , 8e <&oiSu suaire,* ou *préparer s* est un homme ex-  
tremement versé dans tout ce qui concerne la prépa-  
ration des médicamens. CasTELLI.

PHARMACOPOLA , φαρμακοπώλης , de φαῥμακον ,  
*remede, 8c 'ΰτωλίω, vendre ; Pharmacopole*, est propre-  
ment un homme qui vend des remedes. Pour mieux  
entendre les trois Articles qui précèdent, il est bon  
d’observer avec M. le Clerc, que ceux qui s’attachoient  
à la *Pharmaceutique ,* ou à la Medecine *Medicamen-  
taire*, étoient appelles *Phammaceutae,* comme dit Ga-  
lien *ad Traseyb.* Le nom de *Pharmacopœus se* prenoit  
en mauvaise part, & signifioit dans l’usage ordinaire  
un *Empoisonneur ,* qu’on appelloit encore *Pharmacos,  
& Pharmaceus,* du mot *Pharmacum,* qui signifie in-  
différemment toutes sortes de drogues, ou de compo-  
sitions bonnes ou mauvaises; & tout médicament ou  
tout poison, tant simple que composé. Les Latins ont  
dit de même *Medicamentum* pour poisim ; & *Medica-  
mentarius* pour *Empoisonneur,s\ooie\oc* le dernier de ces  
noms désigne aussi *rmApotlelcahrsucommc* le premier si-  
gnifioitun médicament. Le mot *Pharmacopola ,* mar-  
quoit chez les Anciens une autre esipece de Profession :  
on appelloit ainsi en général tous ceux qui vendoient  
des médicamens, quoiqu’ils ne les préparassent pas :  
mais on donnoit particulierement ce nom à ceux que  
nous appellons aujourd’hui *Charlatans ,* ou *Bateleurs.*

PHARMACOPOLIUM , Boutique d’Apothicaire ou  
de Droguiste.

PHARMACOPOSIA , φαρμακοποσίη , de φἀρμακον ,  
*médicament-> 8e osrcotç , potion",* est en général tout re-  
mede liquide , ou un cathartique liquide en particu-  
lier. Hippocrate, comme Galien l’obferve, *Com. ad  
y. Aphor.* 25. employé communément ce mot & ce-  
lui de φαρμακείη, dans ce dernier fens, comme dans le  
4. *Aph.* 19. & *Coac.* 251.

PHARMACOTA *Medicamenta* ; font des remedes ,  
dans lesquels il entre du poifon. CasTELLI.

PHARMACOTHECA , boîte ou coffre propre pour  
contenir des médicamens. CasT^llI.

*Tome V.*

P H A 498  
PHARMACUM. Voyez *Pharrnacom*PHARMACUM AD AURES. Voyez *Ægyptiurn*

*Pharmacum ad Aures.*

PHARMIANUM , nom d’un malagme. GaLÎeN ,  
*Lib. VII. de C. M. P. G. cap. 6.*

PHARYNGETHRON , φαρὑγγεθρον, dansHippocra-  
te , *Lib. de Disseen.* est le pharynx, ou gosier

PHARYNGÆUM SAL, sel *pharyngien* ; est un fel  
artificiel en ufage dans l’esquinancie , lorfique le pha-  
rynx ou gosier font incommodés d’une fluxion d’hu-  
meurs impures & séreuses. 11 est préparé de crême de  
tartre & de nitre, de chacun une once, avec demi-once  
d’alun brulé , disions dans du vinaigre distilé : on cca-  
gule enEuite cette solution selon l’art. Ce sel mêlé  
avecdeuxgros de miel, & dissous dans cinq onces d’eau  
de plantain, compose un excellent gargarisine pour  
l’esquinancie. **FREDERIC** HoffmaN *, d’après Lobel.*

PHARYNX, φάρυγξ. Voyez *(Fesiophagus.*

PHASEOLUS, *Haricot.*

Cette plante porte une gousse longue, remplie de semen-  
ces faites en forme d’un petit rein ou de figure ovale ;  
fes tiges semt flexibles , montent beaucoup, & pouse  
sent des feuilles qui naissent de trois en trois fur la mê-  
me queue.

Boerhaave compte vingt-cinq especes de *Phaseolus,* qui  
sirnt,

1. *Phaseolus vulgaris ,* Parla Parad. 521. Tourn. Inst.  
412. Boerh. Ind. A. 2. 28. *Smilax hortensis*, Offic. J.  
B. 2. 255. Raii Hist. I. 884. *Smilax hortensis,sivepha-  
seolus,* C. B. P. 3 39. *Phaseolus albus,* Ger. 103 8. Emac.

;2I2. *Haricot.*

On cultive cette plante dans les jardins, & elle fleurit au  
mois de Juillet. Ses gousses sirnt en ufage , elles sont  
apéritives , digestives , bonnes pour exciter l’urine &  
les regles. DaLE.

2. *Phaseolus vulgaris, fructu nigro.*

3. *Phaseolus vulgaris, fructu rubro.*

4. *Phaseolus vulgaris s fructu pallido.*

*y. Phaseolus vulgaris, fructu luteo.*

*6. Phaseolus hortensis minor ,* T. 415. *Smilax hortensis  
minor ,* C. B. P. 359.

7. *Phaseolus hortensis, siliqua lonfrissimâ.*

8. *Phaseolus hortensis s siliquâ longissima, et laeljsimâ.*

*p. Phaseolus peregrinus, hortensisimilis, fructu tumidiore  
minore niveo.* C. B. P. 340.

10. *Phaseolus hortensis esiructualbo, minore oviformis Ve-  
nereus dictus.* Hoffm. Cat. Altorf.

11. *Phaseolus hortensis minor fructu incano, cujas hilum  
limbo scisco cingitur.*

12. *Phaseolus , pumceo florei* Corn. 184.

13. *Idem* (12), *fructu ex nigro et Coloissino variegato.*

14. *Phaseolus Indicus ustoribus, et fructu candidissimis ,*Flor. Nor, Volk.

15. *Phaseolus A merite anus, per emis ustor e cochleato odora-  
to } seminibus fuseis orbiculatis ; Caracalla dictus,* H.  
L. *Phaseolus Indicust cochleato flore,* Triumfett. Ob-  
serV. 92.

16. *Phaseolus octocaulis , Mungo Persarum , Turearum  
Masc. Hispanorum Max.* Tab. Col. Annot. & Ad-  
dit. in Nard. Ant. Rech. Ic. & Descsu Raii.

La tige de ce dernier est droite , haute de trois piés, avec  
des feuilles & des fleurs semblables à celles de notre  
*Phaseolus.* Ses gousses contiennent des Eemences de la  
grosseur de celles de la coriandre seche.

Les Orientaux font cuire ce légume avec du heure, &  
le préferent à tout autre aliment.

Garciasnous apprend que cette semence est noire quand  
elle est mûre , & qu’elle sert de nourriture aux che-  
vaux , & quelquefois aux hommes.

I i

499 P H A

Voici, silivant lui, la maniere dont les Habitans de Gu-  
zarate & de Decan s’en servent dans la cure des fie-  
vres.

On fait jeûner le malade pendant dix ou quinze jours,  
après quoi, on lui donne de la décoction de ce fruit,  
dans laquelle on a laissé quelque peu de sa pulpe , &  
enfuite du *Mango* mondé & cuit comme le riz. On  
ne lui permet point de manger du pain de froment  
pendant plusieurs jours. RaY, *Hist. Plant.*

*Idem >semine albo-*

18. *Phaseolus tenerrimus , sctprâ et infra terram fructus  
gerens , sicque perennans.*

19. *Phaseolus Ægyptiacus, nigrofemine ,* C. B. P. '341.  
*Phaseolus niger Lablab vocatus,* Alpin. Ægypt. 39.

C’est un arbre farmenteux, de la groffeur de la vigne ,  
& qui pouffe fes branches & fes feuilles de la même  
maniere. Il reffemble à l’extérieur au *Phaseolus* ordi-  
naire , & porte des fleurs deux fois par an ; savoir au  
Printems & en Automne. Ces fleurs ont une figure  
approchante de celles de nos *Phaseoles ,* & il leur fuc-  
cede de longues siliques, comme celles des feves ,  
dans lesquelles font renfermées des semences noires ou  
rouges , tout-à-fait femblables à nos *haricots.* Cetar-  
bre vit cent ans & plus , & demeure toujours verd.  
Les Egyptiens mangent communément fes semences  
ou feves, qui ont un aussi-bon gout que les nôtres. Les  
femmes ufent de fa décoction avec leseifran pour ex-  
citerles regles. Cette même décoction est bonne pour  
la toux, la dyEpnde & la suppression d’urine, PRo^ER  
Αεριν *, de Planels Ægypti.*

20. *Phaseolus, Ægyptiacus aseemine rtifo,* C. B. P. 341.

21. *Phaseolus, Ægyptiacus , semine ellbo.*

22. *Phaseolus, Zeylanicus, folio longo, siliquâ tenui,se-  
mine parvo, pallido.*

23. *Phaseolus, Asiaticus, siliqua albâ , longissima , arti-  
culata , semine rubro.*

24. *Phaseolus , Zeylanicus ,folio longo,siliqua tenui , se-  
mine violaceo parvo.*

25. *Phaseolus, Indicus j minimus, folio magno ustore caeru-  
leseente.* **BOERHAAVE,** *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Les goûsses de cette efpece de haricot semt bonnes pour  
manger, mais *sa* semence donne une nourriture grose  
siere, ce qui fait qu’elle est propre pour ceux qui font  
beaucoup d’exercice, mais très nuisible à ceux qui me-  
nent une vie sédentaire. *Histoire des Plantes attribuée  
a Boerhaave.*

Outre les efpeces précédentes, Dale fait encore mention  
de celles qui fuivent.

1. *Phaseolus,* Offic. *Phaseolus vulgaris Italicus humilis ,  
seu minor , albus cum orbita nigricante*, J. B, 2. 358.  
Raii Hist. 1. 885. *Phaseolus erectus*, Park. Th. 1057.  
*Phaseolus, peregrinus fructu minore albo,* Ger. Emac.  
1213. *Phaseolus minor siliqua sursam rigente, fructu al-  
bo* , Tourn. Inst. 413. *Smilax siliqua sursum rigente ,  
vel phaseolus parvus Italicus,* C. B. P. 339.

On cultive cette efpece dans les jardins & elle fleurit au  
mois de Juillet. Sa gousse est d’ufagc. Elle est bonne, à  
ce que rapporte Dlofcoride , pour lâcher le ventre &  
provoquer le vomissement lorfqulon la mange tandis  
qu’elle est encore récente après l’avoir fait cuire.

**2.** *Soia,* Offic. *Phaseolus Japonicus , ex quo Japonensinm  
Soia, qui hnünctusspecies est, conficitur*Herm.

Cette efpece est un petit haricot blanc qui nous vient du  
Japon, dont on fait dans le pays un mets appelle *ket-*

Ρ Η A [500]  
*chup.* Il y en a de deux fortes, l’une liquide & lantre  
solide. DaLE.

3. *Phaseolus erectussiliquis lupini,fructu Pisi majoris can-  
dido* , Kemp. Amæn. Exot. 837.

Nous devons , dit Dale, la connoissance de cette espece  
à Paul Herman, qui la communiqua au célebre Wil-  
liam Scherrard, L. L. D. fous le titre que nous venons  
de dire.

4. La quatrième efpece de *phaseolus* est le *couhage.* V.  
ce mot.

PHASGANIUM , φασγάνιον, nom que PaulEginete &  
Aétius donne à la *lappa.*

PHAULUS, φαῦλος, Puivant Galien , *Com. in Lib. de  
Fract.* signifioit chez les anciens non seulement vitieux  
& dépravé , mais simple & uni, par opposition à ἀκρι-  
βὴς, exquis ; & c’est dans ce siens qu’Hippocrate l’ap-  
plique à la diete. Galien traduit le mot *hypophaulos ,*ὑπὸφαυλος, que l’on trouve dans le même Auteur par  
μέὓριος, *metrios*, modéré, ou qui tient le milieu entre  
le simple & l'exquis.

PHAUSINGES, φαύσίτ-γες, Pont proprement, à ce que  
dit Galien dans scm *Exegesis ,* les taches rouges qui  
viennent silr les jambes lorfqu’on les approche trop du  
feu. Mais on a donné le même nom par abus à toutes  
les autres taches. Quelques-uns qui Iifent σπίλοι, ta-  
ches , pour κύκλοι , cercles, veulent que ce foit en *gé-  
nérai* toutes siartes de taches rouges causées par le feu.  
On peut voir dans Héfychius toutes les autres signi-  
fications de ce mot.

PHAUSTIANOS, φαυστιανὸς, est le nom d’une pastille  
extremement acre & acrimonieufe dont Aétius donne  
la description, *Tetrab. III. Serm. i,cap.* 49.

PHAZALA , est le nom d’une maladie qui vient aux  
chevaux qui *se* baignent dans la mer rouge. CasTELLI.

’ P H E

PHEGOPYRUM. Voyez *Fagopyrum.*

PHELLANDRIUM.

Voici Pes caracteres.

Sa racine est fibreuse, *sa* tige très-épaisse, fies feuilles fort  
larges.& découpées près à près. Les pétales de la fleur  
ont la figure d’tm cœur ; fes femences font menues, ar-  
rondies & profondément cannelées.

Boerhaave compte trois especes de *phellandrium ,* qui  
font :

1. *Phellandrium,* Offic. Tourn. Inst. 306. Boerh. Ind. A.  
5 6. *Phellandrium vel cicutaria aquatica quorundarn,*J. B. 3. 183. *Phellandrium*, Raii Synop. 3. 215. *Cicu-  
tariapalustris,* Ger. 905. Emac. 1063. Raii Hist, 1.  
452. *Cicutaria palustris tenrnfoliai* Park. Theat. 933.  
C. B. P. 161. *Cigu'e aquatique.*

Blancard recommande fes feuilles dans les inflammations  
virulentes de la verge. Pristes intérieurement elles ont  
une qualité émétique.

Cette espece de ciguë pousse une tige épaisse, creuse ,  
cannelée & pleine de nœuds, moins haute que celle de  
*la cigué* ordinaire, & divisée en plusieurs branches ,  
d’où sortent des feuilles ailées, plus minces & plus  
tendres que celles de *iacigue.* Ses fleurs naissent enpa-  
rafol.s & font fort petites à proportion de la plante. El-  
les font blanches avec un œil rougeâtre. Sa raci-  
ne est composée d’un grand nombre de fibres qui for-

5οι P H E

tent des nœuds qui sont au bas de la tige. Elle croît  
dans les fossés & les étangs, & fleurit au mois de  
Juin.

Elle passe pour avoir la même nature & les mêmes quali-  
tés que la ciguêiordinaire : mais on la croit beaucoup  
plus venimeuse, ce qui sait qu’on l’emploie rarement  
dans les boutiques.

Wepfer a composé un Traité fur cette plante. **MILLER ,***Bot.Osse*

2. *Phellandrium ,folio thyffelini, caule rotundo*, Ind. 2.

3. *Phellandrium , thyffelini folio , caule sulcato,* Ind. 2.  
*Cicutaria cassubica s thyffelini folio ,* Breyn. Prodr. I.  
Raii Hist. 1868. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum ,  
V.el. I.*

Cette plante passe pour avoir les mêmes vertus que la ci-  
gué', mais elle est odorante & aromatique, & d’une  
utilité admirable lorsqu’il est besoin d’une légere dis-  
sipation d’humeurs. On se sert de la premiere espece en  
Chirurgie pour résoudre les tumeurs froides & inflam-  
matoires, & pour résister à la gangrène. On ne peut  
rien appliquer de plus efficace fur les tumeurs skir-  
rheufes & carcinomateufes. On la recommande aussi  
pour les maladies de la poitrine en forme de cataplaf-  
me. *Histoire des Plantes attribuée â Boerhaave.*

PHELLODRYS , Offic. *P hello dry* s *asba latifolia et an-  
gustifolia* , Park. Theat. 1399. *Phellodrys candicans la-  
tifolia , molliter aculeata & candicans , angustifolia -,  
ferrata ,* C. B. P. 423. *Phellodrys Matthioli*, J. B 1.2.  
100. *Phellodryssive Cerro Sugaro Matthiolo* ,Raii Hist.  
2. 1391. *Laurier-chene.*

Cette plante croît en DaImatie , & fuivant quelques-uns  
en Grèce. Ses feuilles, fon écorce & fes glands , qui  
font celles de fes parties dont on fait usage en Mede-  
cine, ont les mêmes vertus que le *quercus* ou chêne or-  
dinaire. DaLE.

Il paroît que Pline a confondu le *phellodrys* de Théo-  
phraste, que J. Bauhin prouve être le même que ce  
qu’il appelle *aria,* avec le *suber s appetdé phellos \* car  
il attribue à cet arbre toutes les propriétés que Théo-  
phraste donne au *phellodrys.*

On distingue le*phellodrys nigra* par la douceur & la noir-  
ceur de fon écorce. Ses feuilles font plus rondes &  
plus larges que celles de *silex,* plus courtes à pro-  
portion de leur largeur que celles du*smilax,* plus du-  
res & plus piquantes que celles du *suber.* RaY , *Hist.  
Plant.*

PHELLOS , nom du *Suber s latifolium , perpetuo vi-  
rens.*

PHEMOS, φῆμος,ηοιη d’un remede pour ladyssente-  
rie, composé par Martianus & décrit par Aétius, *Tetr.  
III. Serm.* 1 <

PHENGITES , φεγγίτας, pierre lumineufe, capable de  
recevoir lalumiere &de la répandre enfuite.

PHENULE, φένουλα, dans Myrepse, *Aneld. yy.* com-  
me Fuchsius Pobferve dans ses Notes, est mis par cor-  
ruption pour cwicz, ἔνουλα; car *phenula,* dit-il, est le  
même que *feeniculum.*

PHESÆ , efpece de poisson fort large qu’Oribafe, *Med.  
Coll. Lib. II. cap.* 58. met après Xenocrate au nombre  
des poissons dont la chair est dure & difficile à digérer.

P H I

PHIALA , *matras* ; vaisseau de verre avec un gros ven-  
tre & un long cou, qui est fort en ufage dans les coa-  
gulations & les solutions. CasTELLI.

PHïBALIOS, φιβάλιος , c’est, silivant Galien dans sim  
*Exegesis,* une efpece de figue. Quelques-uns veulent  
que ce fioit une figue fieche, *carica.* Athenée, *Lib- III.*

PHI 502

recommande les figues *phelbaleennes.*

*Phibaleos* étoit encore une ville de PAttique.  
PHIB1T , *rapax, rapace, avide.* RULAND.  
C’est peut-être l’ambre, *ambem*

PHILADELPHUS, nom de *Vaparine.* BLANCARD.  
PHILADYNAMOS , φιλαδύναμος, dans Hippocrate,  
*de R. V. I. A.* est une épithete de l’eau, qui exprime la  
propriété qu’elle a de diminuer les forces.

PHILAGRIANON, φιλαγριανόν, nom d’un cataplaf-  
me décrit par Eginete , *Lib. VII. cap.* 18.

PHILALYSTES , φιλαλυστὴς, dans les préceptes d’Hip-  
pocrate signifie un homme dont l’esprit est inquiet &  
dans la perplexité.

PHILANTHROPOS, nom d’un remede anti-néphré-  
tique composé, dont parle Nicol. *Antidot. Oper. Me-***suae. CASTELLI.**

PHILETÆRIUM, φιλεταίριον, nom que donne Diof-  
coride, *Lib. IV. cap.* 8. au *polemonium.*

PHILETIS COLLYRIUM, nom d’un remede com-  
posé pour les maladies des yeux. Il en est parlé dans  
Celse , *Lib. VI. cap. 6.*

PHILIPENDULA , le même que*sillpendula.* Βελν-  
**CARD.**

Ce terme fe trouve dans MyrepEe, *Aneldot.* 40.  
PHILIPPI TROCHISCUS, nom d’un troclusquedé-  
crit par Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* I 2.

PHILISTÆA, terme Spagirique obEcur que l’on trou-  
ve dans Basil. Valent, *in Repetit. Lap. Philos. C. de  
Antim.* où il est dit que si l’antimoine venoit à fe chan-  
ger en *philistaea*, il fe convertiroit de lui-même en ver-  
re. CasTELLI.

PHILLYREA, *Velaria.*

Voici Pes caracteres.

Ses feuilles font conjuguées & toujours vertes. Sa fleur est  
d’une feule piece, faite en forme de campane , divifée  
en quatre fegmens & soutenue par un calyce découpé  
en quatre parties. L’ovaire est placé dans le fond du  
calyce & devient un fruit fphérique rempli de femen-  
ces rondes.

Boerhaave compte sept especes de *Phéellyrea,* savoir,

1. *Phillyrea s crasse, latissimo, atroviridifolio quasi ilicis.*

2. *Phillyrea, latifolia, laevis,* C. B. P. 476. *Phillyrea,*

*Mahaleb Serapionis s* Lugd. 154.

3. *Phillyrea > latifolia,spinosa,* C. B. P. 416.*Phillyrea >  
folio ilicis,* J. B. 1. 541.

4. *Phillyrea, latifolia , spinosa*, C. B. P. *Longiori folio  
alaterni,* Ind. 248.

5. *Phillyrea asolio leviterferrato* , C. B. P. 476.

6. *Phillyrea,folio magissorrato,subrotundiori,* Ind. 248.  
7. *Phillyrea, folio ligustri t O.* B. P. 476. Tourn. Inst.

596. Boerh. Ind. A. 2.215. *Rhillygea,* Offic. *Phillyrea  
latiusculofolio,* J. B. 1, 539. Raii Hist. 2. 1585. *Phil-  
lyrea latiorefolio,* Ger. 1209. Emac. 1395. *Phillyrea  
latifolia foliis forè nonserratis,* Park. Theat. 1443.

Plusieurs Auteurs confondent *ia phillyrea de* Diofcoride  
avec *ia philyra* de Theophraste; mais d’autres les dis-  
tinguent l’une de l’autre, & je crois qu’ils ont raifon.  
J. Bauhin fait voir que le *macaleb* d’Arabie & *luphil-  
lyrea* de Diofcoride sont la même chose. Mais on igno-  
re si le *macaleb* ou *phillyrea* siont les mêmes que l’ar-  
bre auquel nous donnons ce nom. Rauwolfiusdit avoir  
vu chez les Droguistes d’Alep, des petites racines,  
qu’ils appellent *Macaleb ,* lefquelles sont couvertes  
d’une écorce dure, longuette & pointue , & revétues  
d’une peau mince comme les pistaches. Ils emploient  
ces semences dans la composition de leur savon odori-  
férant. Les Moines qui ont commenté Mefué , rappor-  
tent que le *mahaleb* est un arbrisseau fort commun dans  
la Syrie, qu’il est épineux & couvert de feuillesfem-  
blables à celles de l’olivier ; & que fon fruit est en grap-

503 P H I

pes, de même que celui du lentisque, mais un peu plus  
gros. Les Syriens en tirent par expression une huile fort  
odorante, avec laquelle iîs préparent leur favon &  
plusieurs autres chofes femblables. Mais je ne fai, dit  
Ray , comment accorder tout cela avec la description  
que nous avons de la *pbillyrea* ordinaire.

Les feuilles de *iaphillyrea,* fuivant Diofcoride , sirnt asi-  
tringentes comme celle de l’olivier sauvage , & bonnes  
par conséquent dans les cas qui demandent de l’astrin-  
gence. Etant mâchées dans la bouche , elles sirnt bon-  
nes pour lesulceresde cette partie; & leur décoction  
employée en forme de gargarisine , produit le même  
effet. Cette décoction excite l’urine & les regles, on  
peut voir dans Bauhin ce que les Arabes ont dit des  
vertus du *mahaleb ,* que J. Bauhin croît être la même  
chofe que le *phillyrea* de Diofcoride.Le *Phillyrea* n’est  
aujourd’hui d’aucun ustage dans la Medecine ; mais on  
le cultÎVedans les jardins à cause de la verdure conti-  
nuelle de siîs feuilles. RaY ,*Hist. Plant.*

PFHLOCHYMICUS, amateur de la Chymie.  
PHILOCOTYCHE, est le nom d’une emplâtre dont il  
est parlé dans Myrepfe, *cap.* 136.

PHILOCRATIS, *Emplastrum,* est une emplâtre dont  
Cesse donne la description, *Lib. V. cap.* 19.

PHILOLAGNOS, φιλόλαγνος, signifie dans Hippocra-  
te, *de R.* V. I. A. un homme adonné aux femmes.

PHILOLUTROS , φιλόλουτρος, de φιλὸς, *ami, 8c λα'Ίζον,  
bain* ; amateur du bain. HIPPOCRATE, *de R.* V. I. A.

PHILOMEDIA, est le nom d’une potion propre pour  
appaifer la foifque caufent les fievres ardentes, dont  
on trouve la description dans les *Collectan. Chymie Æei~  
dense cap.* 332.

PHILOMELA, *rossignol.* Voyez *Lus.cinia.*

PHILONIUM, est uneeEpeced’opiat anodyn & fom-  
nifere , ainsi appelle de Philon sim Inventeur. Galien,  
*de C. M. S. L. Lib. IX. cap.* 4. dit que l’antidote de  
Philon ou le *Philonium* étoit en grande réputation de-  
puis fort long-tems , & que ce médicament étoit un des  
premiers & des plus anciens de ce genre. Par les médi-  
camens de cette forte, on ne peut entendre que les an-  
tidotes , tels que Eont le *Mithridate , la Thériaque, la  
Hixre.Sc* autres semblables. Je ne crois pas que la compo-  
sition de Philon fût tout-à-fait aussi ancienneque le mi-  
thridate,mais elle alloit fans doute de pair pour le tems,  
avec la hiere simple, qui aVoitété inventée parThémi-  
fon, qui vivoit fous le regne d’Auguste. La thériaque  
étoit plus nouvelle,& ce ne sut que fous Néron que l’on  
commença à la composter. Ce qui me fait croire que le  
*philonium* étoit quelque peu postérieur au mithridate,  
c’est qu’entre les qualités que Philon donne à cette  
composition , il la fait propre pour la colique. Or cette  
maladie n’a pas été connue fous ce nom long-tems  
avant le regne de Tibere. Je soupçonne donc que Phi-  
lon a vécu Eous Auguste , à peu près en même tems  
queThémisim & les premiers dssciples d’Asdepiade ,  
ce qui n’empêche pas que Galien ne puisse avoir parlé  
du *philonium ,* comme d’une ancienne composition ;  
puisqu’il n’a écrit qu’enViron deux cens ans après le  
tems auquel je PuppoEe que cette composition a été in-  
ventée.

Philon l'avoit écrite en vers Grecs Elégiaques & d’une  
maniere énigmatique,de siorte qu’il falloir bien possé-  
der la Mythologie ou la Fable pour deviner ce qu’il  
vouloir dire.

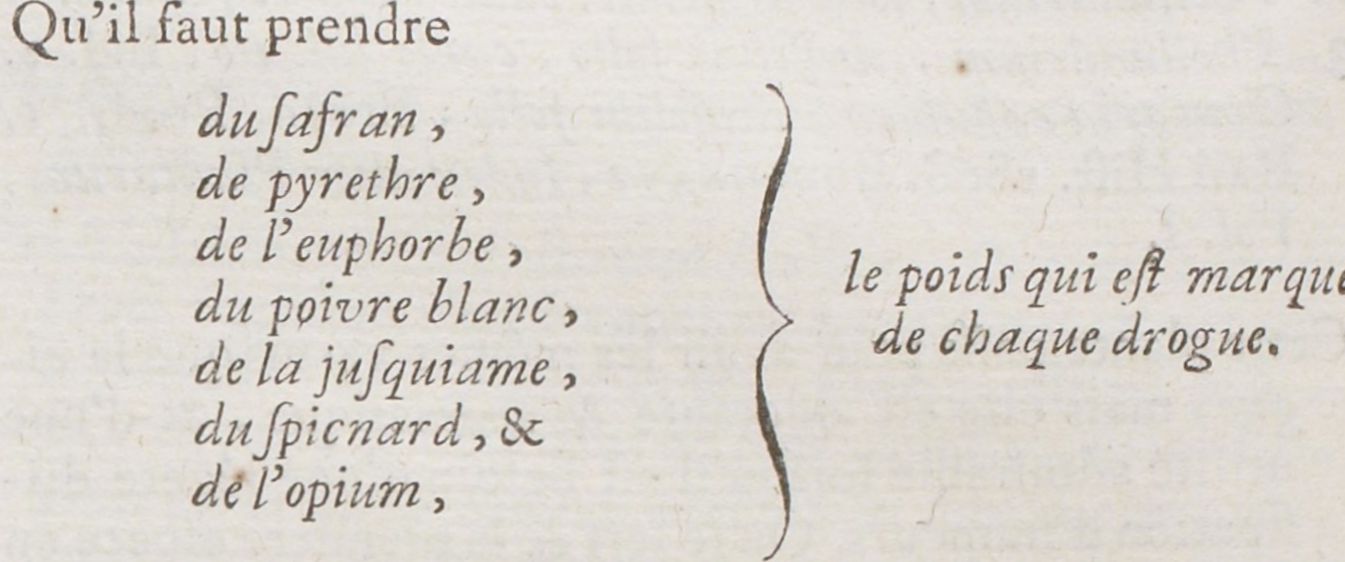
Prenez, *diseit-il,* des cheveux roux & odorans du jeune  
garçon dûnt le fang est encore répandu dans les  
champs de Mercure, le poids d’autant de drag-  
mes que nous avons de fens; du nauplium euboï-  
que , une dragme; autant du meurtrier du fils de  
Menætiuss, qu’il peut en entrer dans les ventres  
des brebis.

Ajoutez Vingt dragmes de flamme blanche, & autant pe-  
fant de sevesi des pourceaux d’Arcadie ; avec une

P H I 504  
dragme de la plante qui est faussement appellée  
racine, & qui vient d’un pays renommé à caufe  
de Jupiter *Pisseéen* ; écrÎVez *Pium*, & ajoutez à la  
tête de ce mot l’article masculin des Grecs.

*Prenez* dix dragmes de cette derniere drogue, & mêlez  
bien le tout avec l’ouvrage des filles du Taureau  
d’Athenes.

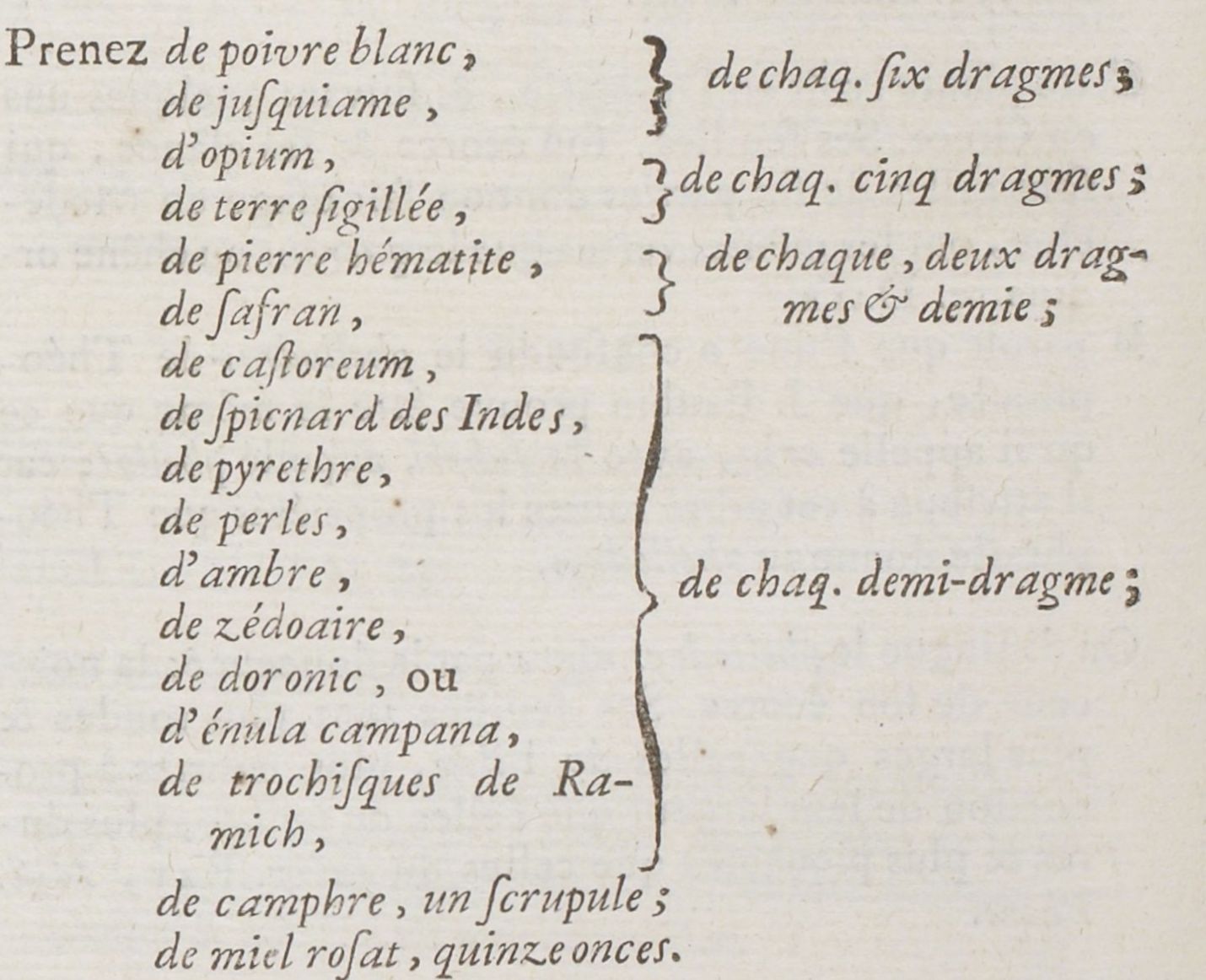
On peut Voir dans Galien l’explication de ce galimathias»  
qui *se* réduit à ceci :



Incorporer tout cela aVec du miel d’Attique.

Galien n’est pas le seul qui ait parlé de ce médicament,  
qui est encore commun aujourd’hui, Arétée, PaulE-  
ginete, Aétius, OribaEe & d’autres Auteurs en font  
pareillement mention. Celfe cite aussi Philon, mais  
ce n’est qu’au fujet d’un collyre, & il ne dit rien de fon  
antidote. Il y a néantmoins de l’apparence que c’est de  
Philon deTarfe, qu’il a tiré ce collyre. EE CtERc,  
*Histoire de la Médecine.*

Voici la maniere de préparer le *philonium Persicum.*



Mêlez pour un opiat.

On pulVérifcra les racines , les femences, le castoreum,  
le fpicnard , le fafran & les trochifques de Ramich en-  
semble. On pilera la terre sigillée & le camphre, & on  
léVigera la pierre hématite, les perles & l’ambre fur un  
marbre , jufqu’à ce quson les ait réduits en une poudre  
impalpable. On doit choisir le meilleur opium, le cou-  
per par petits morceaux, & le piler enfuite dans un  
mortier de bronze ,avec un peu de miel rosat, jusqu’à  
ce qu’il fiait réduit en une espece de pâte liquide. On  
fera cuire le miel rosat en consistance de sirop épais ,  
aVec quinze onces duquel on mêlera l’opium & **les**poudres pour en faire un opiat qu’on gardera pour Pu-  
Page dans un vaisseau bien fermé.

Cette préparation est bonne pour arrêter les hémorrha-  
gies & les flux de toutes especes, & pour empêcher In-  
vortement. La dofe en est depuis un scrupule jufqti’à  
une dragme.

Un fcrupule de cet opiat contient deux tiers de grain d'o-  
pium , & un tiers de grain de femences de jufquiame  
blanehe.

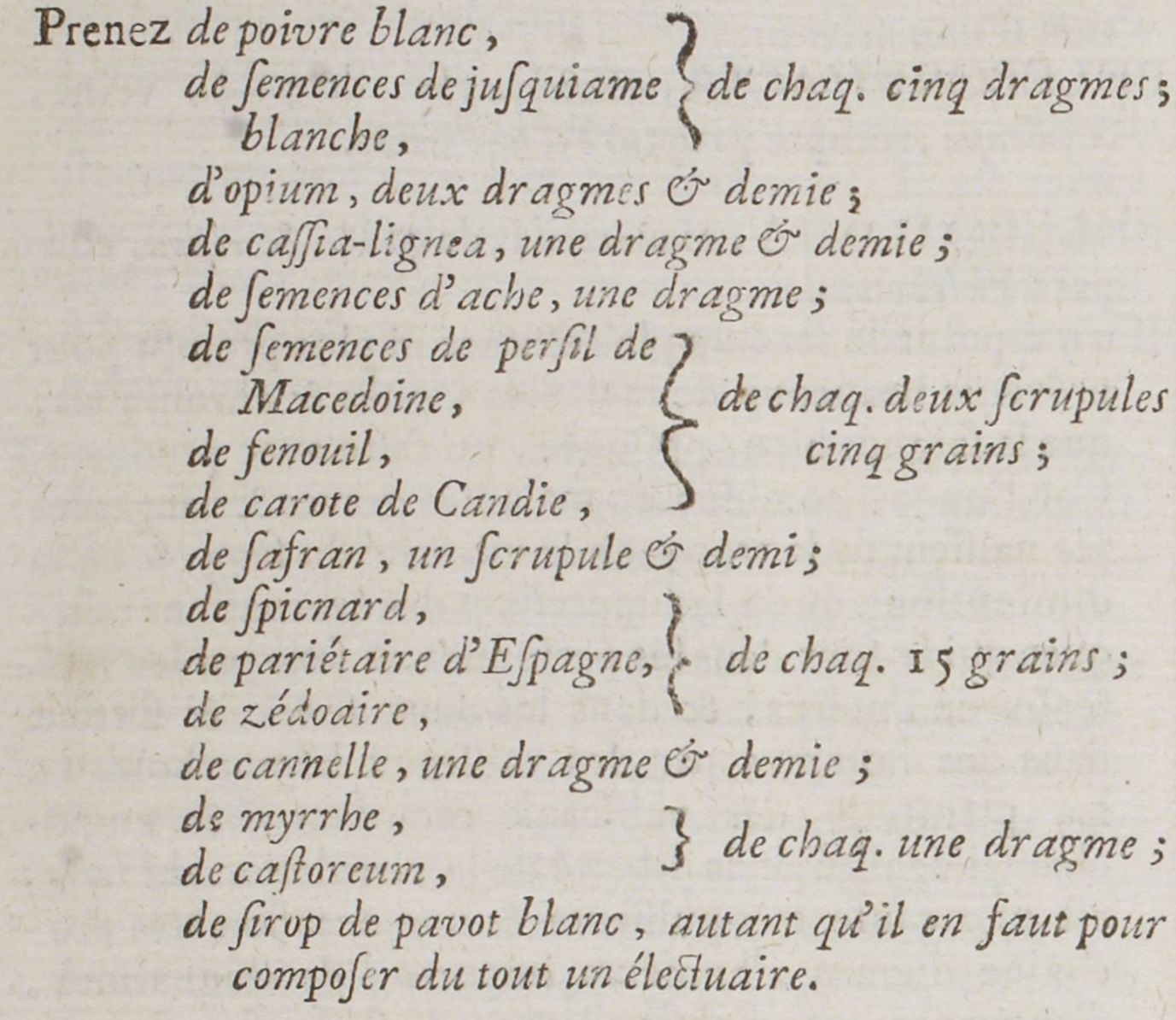
*505* P H I

Demi-dragme du meme opiat contient un grain & demi-  
quart d’opium , & deux grains & demi de femence de  
julejuiame blanche.

Deux scrupules de cet opiat contiennent un grain & de-  
mi d’opium & trois grains de femence de jusquiame.

Une dragme dlopiat contient deux grains & un quart d’o-  
pium , & quatre grains & demi de femences de juf-  
quiame.

On prépare le *Plellonium Romanum* de la maniere fui-  
vante.



Nicolas Myrepse est PAuteur de cette composition ,  
que le premier Dispensaire du Collége de Londres  
a reçue avec une addition d’euphorbe , de même  
que celui d’Ausbourg : mais le même Collége a ju-  
gé à propos depuis de rejetter cette drogue, latrou-  
vant trop chaude & trop irritante pour l’ufage interne.  
Il y a plusieurs autres compositions de ce nom que les  
Auteurs des Disipensaires ont prifes de Mefué, de  
Galien & de plusieurs autres, mais elles siont toutes à  
peu-près les mêmes. Zwelfer leur présure néantmoins  
la confection d’Archigene, à caufe qu’elle satisfait en  
qualitéd’opiat à la principale indication, qui est d'e-  
chauffer. 11 entroit dans les premieres compositions  
une quantité de miel triple des autres ingrédiens;  
mais le*siyrupus de meconio,* est infiniment préférable,  
& on la donne depuis dix grains jufqu’à deux scrupules  
pour calmer les douleurs & exciter le fommeil. spUIN-  
cY. Peut-être amélioreroit-on cercmede, & tous les  
.autres de cette espece en les préparant avec du miel.

PHILOPARABOLOS, φιλοπαρα'βολος, est une épithe-  
te qu’Asdepiade donne à l’une des deux méthodes  
dont il l.e l.ert dans la cure de la phrénésie, & qui signi-  
fie *violente, dangereuse ,* par opposition à l'autre , qui  
est beaucoup plus sûre ; ou , dans le langage de Cœlius  
Aurelianus, *non meticulosus* , & propre pour la plupart  
des malades.

Cette méthode violente & dangereuse , à qui l’on donne  
pour cette raison l'épithete de *philoparabolos,* & dont  
Plutarque se sert pour désigner un homme qui *se jette*sans aucun ménagement dans les plus grands dangers,  
consistoit à donner au malade dès la premiere Visite, un  
grand Verre de Vin pur mêlé aVec de l’eau sellée; car,  
dit Asiclepiade, en rendant raision de cette pratique,  
le malade tire un aVantage plus prompt & plus considé-  
rable du VÎn,que de l’ufage du mulfum & des autres li-  
queurs ; car il excite une fermentation considérable , il  
éleVe le pouls , & arrête les fueurs colliquatiVes , &  
agiten qualité de cautere uniVerfel. CœLIUs AURELIA\*  
NUS, *Acut. Morb. Lib. I. cap.* 15.

PHILOXENIAS ANTIDOTUS, est le nom d’un  
antidodeicont Nicolas Myrepse donne la descriptlon,  
*Sect.* I *aap.* 239.

PHILTRON, φίλτρον, *philtre s* breuvage, ou remede

PHI 506

propre pour inspirer l’amour. On donne encore ce floni  
à la cavité ou enfoncement de la leVre supérieure, qui  
est située immédiatement sous la cloisiondu nez.

: PHILUMENI MEDICAMENTUM , est le nom  
J d’un collyre , dont on trouVe la description dans Oriba-  
*se, Collect. Médicinal. Lib. VIII. cap,* 45.

PH1LYPOSTROPHA , φιλυπὸστροφα. Hippocrate\*  
*Prorrhet. et Coac. Praenot.* appelle ainsi tout ce qùi cau-  
se ou menace d’une rechute.

PHIMOSIS.

Le prépuce sie resserre quelquefois à un tel point , en con-  
séquence d’une inflammation violente , qu’il ne permet  
pas au gland de *fe découvrir.* Cette maladie , que les  
Grecs appellent *phimosis,* estsiiiVÎe de plusieurs consé-  
quences fâcheuses, furtout lorsqu’une matiere viru-  
lente *se* trouve logée entre le gland & le prépuce ; car  
la contraction de ce dernier empêche de nettoyer ou  
guérir ces petits ulceres du gland auxquels on donne le  
nom de chancres. Il n’est même pas étonnant, comme  
l’obferve Verduc, qu’il réfulte de cette catsse unegan-  
grene, un cancer, ou pour le moins une inflammation  
Violente du gland & du prépuce qui oblige à amputer  
la Verge , si on ne Veut qu’elle sioit confumée par des  
ulceres. Le malade ne peut ordinairement uriner qu’a-  
vec des douleurs excessiVes, à causiede la corrosion du  
gland & du prépuce. Les Médecins prétendent que le  
*phimosis* est ordinairem^ht produit par une caisse Véné-  
rienne; car tandis que la matiere Virulente qui s’est lo-  
gée dans les sinus du vagin, vient à pénétrer entre le  
gland & le prépuce , il ne *se* peut faire que ce dernier,  
furtout s’il est naturellement long & serré, échappe à  
l’inflammation, & que celle-ci n’occasionne un *phimo-  
sis.* On trouVe cependant despersemnes dont le prépu-  
ce est naturellement si long & si étroit, qu’il leur est  
impossible d’apperceVoir l'extrémité du gland. Mais  
comme cette incommodité ne les empêche point d’uri-  
ner, ni de traVailler à la génération, elle n’oblige point  
à l'opération, à moins qu’elle ne fiait accompagnée  
d’inflammation , de douleur, ou qu’elle ne nusse à la  
génération. Ceux qui ont le prépuce extremement  
long, siont plus sujets que les autres à prendre des  
maux Vénériens, ainsi que la rasson & l’expérience nous  
l’apprennent.

Dans les cas où cette maladie n’est point occasionnée par  
un Virus Vénérien, on y remédie en plongeant la Verge  
pendant quelque tems dans de l'eau chaude : mais lorse  
qu’elle Vient d’une cause Vénérienne, il faut recourir  
aux remedes internes, appaifer la douleur, & confo-  
lider les ulceres de la maniere fuÎVante.

Rien n’est meilleur pour emporter les humeurs morbifi-  
ques acrimonieuses qui fe font logées fous le prépuce,  
que d’injecter souVent aVec une feringue, entre le gland  
& le prépuce , de l'eau chaude , ou plutôt une décoc-  
tion d’orge mêlée aVec du miel rofat. On dissipe la tu\*  
meur au moyen d’une fomentation digestiVe & émol-  
liente , ou d’un cataplafme qu’on appliquera tout-au-  
tour de la partie enflée de la Verge , flans négliger la  
faignée supposé que l'inflammation Eoit Violente. Ces  
messires prisies, il faut tacher de découVrir le gland:  
mais si l'enflure & l’exulcération vinlente de cette par-  
tie sloppufent à cette pratique; si la maladie augmente,  
ou enfin si le prépuce est naturellement si long qu’il ne  
puisse laisser le gland àdécouVert, il faut en Venir à l'o-  
pération.

Il y a deux manieres de s’en acquitter,

1. On tirera le bout du prépuce aussi aVant qu’il fera pose  
sible, & l'on fera tenir le gland ainsi couVert par un  
Aide. Le Chirurgien poussera le gland en arriére avec  
le pouce gauche , & retranchera aVec les ciseaux ou un  
bistouri toute la portion du prepuce qui deborde son  
pouce, comme on le pratique dans la circoncision. Il  
sera facile enfulte de découVrir le gland en tirant- le

*yo7* P H L

prépuce en arriere , & de déterger & consolider les ul-  
ceres.

2. On pratique l’autre méthode comme il suit.

On leve la partie supérieure du prépuce avec les doigts,  
& l’on faitlavec des ciseaux mousses, qu’on introduit  
entre le gland & le prépuce, une incision suffisante  
pour que le gland reste à découvert. Guillemeau,  
Palfyn & quelques autres aiment mieux ste servir d’u-  
ne efpece de bistouri dont on voit la figure dans la  
*Planche VI. du quatrieme Volume, sig.* 4. Mais je ne  
comprens point d’où vient qu’ils préfèrent un bistouri  
courbe à celui qui est droit. Quelques Chirurgiens,  
après avoir fait cette incision longitudinale , coupent  
avec des cifeaux l’extrémité du prépuce qu’ils croyent  
superflue. Cette opération ne manque pas d’être suivie  
d’une perte de sang copiesslemais il est bon de le laisser  
couler autant de tems que les forces du malade peuvent  
le permettre pour prévenir l’inflammation. On appli-  
que ensuite fur la plaie de la charpie feche , que l’on  
assure par le moyen d’une compresse & d’un bandage ;  
& l’on fe conduit pour tout le reste de la même manie-  
re que dans le traitement des autres plaies.

Il faut joindre aux précautions qu’on doit obferver dans  
la premiere méthode , celle de consolider la plaie, de  
façon que l’extrémité du prépuce ne reste pas trop  
étroite, de peur que le malade ne soit exposé de nou-  
veau à la même incommodité. Il arrive quelquefois ,  
après qu’on a coupé le prépuce, que la verge reste cour-  
bée , à caufe que le frein tire le gland en arriere ; &  
dans ce cas, il faut couper ce frein avec des cifeaux,  
«uavec le bistouri. Supposé que la gangrene s’empare  
du gland, ainsi que Verduc en rapporte un exemple, il  
faudra pénétrer par des scarifications fréquentes juf-  
qu’aux parties faines, & le fomenter avec de l’onguent  
Egyptiac& de la thériaque dissoute dans l’esprit de vin  
camphré, jufqu’à ce que la gangrene ait disparu.

Il est difficile, stans l’uEage interne des mercuriels, &  
quelquefois d’une falivation légère , de guérir les ul-  
ceres ou les chancres invétérés. Je ne dois point ou-  
blier de faire mention d’un instrument que le Docteur  
Trew a imaginé pour remédier à cette maladie, &  
dont on peut voir la figure dans la *Planche VI. du qua-  
trieme Volume nflg.* Les deux lames *A A,* étant in-

troduites entre le gland & le prépuce, & écartées peu-à-  
peu par le moyen de la vis *B ,* elles dilatent par leur  
élasticité & fans effort, le prépuce; ce qui donne la fa-  
cilitéde découvrir le gland seins en venir à l’opération.  
Mais je doute que cet instrument produise toujours l’ef-  
fet pour lequel il est destiné. HEISTER.

P H L

PHLASM A, φλᾶσμα, *contusion* ou *collision.*PHLEBION , φλεβίον, *petite veine.*

PHLEBODONODEA , φλεβοδονω'δεα, est un terme  
étranger, & par conséquent fort obfcur, dontHippo-  
crate fe sert dans le *I. des Prorrhet.* 101. & dans les  
*Coac.* 20. Galien l’applique aux veines & aux arteres  
qui se trouvent agitées par la chaleur excessive du scmg;  
ce qui arrive à l’occasion d’une effervescence excessive  
des humeurs, ou d’un violent mal de tête, durant le-  
quel les veines & les arteres des tempes, de même que  
les jugulaires, Eont sujettes à une espece de soubresaut;  
de forte que ce mot , à en juger par l’étymologie, pa-  
roît signifier autant que φλόβες δονοὐμενοι, « veines agi-  
« tées. »

Quelques-uns, dit-il, lisent φλεέοτικώδεα, *phsebotonodea,*entendant par-là une distention des veines. D’autres,  
pour éviter toute ambiguité , écrivent φλεδονώδεα,  
*phledonodea y* qu’ils dérivent de φλεδόνες, *phledones, &*traduisent par παραληρουντα, *paralerunta,* l’appliquant  
à ceux qui semt dans le délire ; car φλεδόνες est traduit  
dans *FExegesis* par φλναρίαι, *phluariae, sottises , folies,*

P Η L 508

& ληροὶ, *lerit*, « amusemens frivoles d’une personne qui  
œ est dans le délire. » Nous lifons dans le quatrieme  
Livre *desEpidem.* que les hypocondres paroissoient dif-  
tendus , φλεβαώδεα τροπὸν. Mais on doit, dit Fœsius,  
lire φλεβοδονοήδεα, ou φλε^οτανώδεα , ou φλεδονώδεα,  
& entendre par-là une distension des hypocondres pa-  
reille à celle que fouffrent les veines & les arteres  
quand elles font agitées & tiraillées par la chaleur &  
l’effervescence du sang.

PHLEBOPALIE, φλεβαπαλίη'; la vibration ou pulsil-  
tion d’une artere.

PHLEBORRHAGIA , φλεβοῤῥαγία , de φλὲψ , veine,  
& ῥήΓνυμι, rompre ; *rupture Tune veine.*

PHLEBOTOMIA , φλεβοτομία ,de φλὲψ, & τεμνω, COU-  
per; *Phlébotomie.*

Il n’y a point de secours plus efficace ni plus prompt pour  
prévenir beaucoup de maladies aiguës & chroniques,  
que la saignée bien appliquée, ou faite avec prudence.  
Car l’on sait combien de maladies graves & dangereu-  
ses naiffent de la trop grande quantité du sang, & de la  
diminution , ou de la suppression des évacuations criti-  
ques qui se font dans les perfonnes du fexe par les vaisa  
feaux de l’utérus, & dans les deux sexes, & surtout  
dans les hommes par les vaisseaux hémorrhoïdaux.  
La plénitude des vaisseaux retardant , & empê-  
chant l’égalité & la liberté de la circulation du sang,  
est une casse très-puissante & une occasion très pro-  
chaîne d’amas d’humeurs impures , de stagnations,  
dlengorgemens, d’obstructions, de stasies funestes, &  
même de rupture des vaisseaux & d’épanchement des  
liqueurs. En effet, lorsqu’une trop grande quantité de  
sang s’oppose fortement au mouvement du ressort du  
cœur , des arteres & des autres vaisseaux, le retarde-  
ment que fa résistance apporte à sion mouvement pro-  
gressif dans tout le corps, est caisse non-seulement qu’il  
s’épaissit, & qu’ilsdevient très-propre à former des en-  
gorgemens & des obstructions, fources fécondes de  
maladies ; mais que produisant des contractions fpase  
modiques dans les sujets sensibles, & dans les parties  
qui ont beaucoup de nerfs, il caufe dans la circulation  
du siing des inégalités suivies de grandes & impétueu-  
Ees congestions de cette liqueur dans différentes parties  
nobles, d’où naiffent des maladies très-graves de la  
tête, de la poitrine & des hypocondres. Or, la saignée  
administrée à propos & avec prudence, prévient très-  
puissamment toutes ces affections dont l’évenementest  
si incertain ; ce qui est surtout vrai des sujets qui regor-  
gent de semg, qui ont les vaisseaux grands & pleins,  
lorsque cette liqueur ne flirt point par l’utérus ou les  
hémorrhoïdes. Et comme c’est au printems, vers le  
tems de l'équinoxe,tems où le Soleil, devenu plus voi-  
sin, cause à l’air & à l'atmosphere une raréfaction qui  
fe communique au sang, que la pléthore menace des  
maladies qui en sirnt les suites, comme Hippocrate l’a  
fort bien remarqué , il est à propos de diminuer par la  
faignée la trop grande quantité de cette liqueur, & de  
prévenir par cette évacuation les maladies dont on est  
menacé, & d’en pre venir les fuites. Il ne faut pas mê-  
me toujours attendre précisément le tems de l’équi-  
noxe. Car lorsque l’abondance du fang amassé deman-  
de une évacuation plus prompte , ou lorsque silr la fin  
de Février, ou le commencement de Mars, l’air de-  
venu serein & doux, caufe dans le scmg une effervef-  
cence & une raréfaction ennemie de fon mouVement  
progressif, il ne faut point attendre rigoureusement  
que le Soleil soit au point équinoxial ; & la prudence  
demande qu’on le prévienne. En effet, j’ai connu plu-  
sieurs personnes, qui, pour s’être affujetties trop servi-  
lement à la coutume qu’elles avoient de ne point *se*faire faigner avant l’équinoxe , périrent avant ce tems  
d’une attaque d’apoplexie, causée par la trop grande  
augmentation de la pléthore. Il faut aussi se garder de  
tomber dans la superstition assez commune chez *cer-  
taines gens*, qui veut qùson ait égard aux décours de la

509 P H L

Lune, ou auxaspectsdes astres, dont la bénignité, *se-  
lon* eux , influebeaucoup *sur* les effets salutaires, & fur  
la sérénité de Pair. Il faut sans balancer ouvrir la vei-  
ne lorsqu’il y a pléthore urgente, en quelque tems que  
ce sejit, quelles que soient les phases de la Lune, &  
quelque foit l’aspect du Ciel, surtout si Pair est calme  
& sierein. La raifon de santé , qui veut que les plétho-  
riques *se* fassent tirer du fang vers l’équinoxe du Prin-  
tems, veut aussi qu’ils fe fassent faigner aux environs  
de celui d’Automne, de peur que l'approche du froid  
de l’Hiver ne l’épaississe outre mefure, & que le dé-  
rangement des excrétions, fuite de l’inégalité & de  
l’inclémence de Pair, le remplissant d’impuretés, ne  
devienne une occasion des maladies que produit la  
stagnation & l’impureté des humeurs. Il est même  
avantageux à quelques fujets de *se faire* faigner trois  
fois l’année,c’est-à-dire, au commencement de Mars,  
à la mi-Mai & au mois de Septembre, s’ils veulent fe  
garantir des maladies dont ils font menacés.

Comme la plénitude de sang demande sim évacuation ,  
Eon défaut & celui des forces, l’interdit absolument.  
On connoît clairement la plénitude de sang par celle  
des vaisseaux, par la grandeur du pouls, la bonne che-  
re habituelle, & l’usage ordinaire du vin, un genre  
de vie oisif & tranquile, l’intermission d’une évacua-  
tion naturelle & critique, ou artificielle habituelle  
de cette liqueur. Dans ces circonstances on peut tirer  
du fang en toute fuçeté, & avec confiance. Au con-  
traire lorfque le corps est affaibli, décharné , & que  
le pouls est foible, surtout par rapport au défaut de  
fang, ou de forces, il faut s’abstenir entierement de  
la faignée, si l'on ne veut casser un dommage très-  
prompt. Car la force de la pulfation des arteres dé-  
pend principalement de l’abondance & de la vigueur,  
dont le fang est poussé du ventricule gauehe dans la  
grande artère; & la force du cœur qui Py pousse dé-  
pend de la liberté aVec laquelle cette liqueur entre  
en suffifante quantité dans la substance du cœur au  
moyen des vaisseaux coronaires, & de l’entrée du flui-  
de nerveux dans les fibres de ce muficle. Ainsi lorsque  
la petitesse, la foiblesse & la langueur du pouls est cau-  
sée par la petite quantité de Eang, & du fluide ner-  
veux qui abordent au cœur, il est très-nuisible d’ou-  
vrir la veine dans quelque siljet ou maladie que ce  
Eoit, parce que la saignée ne fait qu’épuifer de plus  
en plus le fang, & les forces, qui manquent déja felon  
I’hypothefe.

C’est une faute dans laquelle tombent-quelquefois les  
Medecins, de recourir promptement à la faignée dans  
le déclin des maladies, ou lorsqu’il en survient de  
nouvelles, comme cela arrive souvent après les fievres  
ou hémorrhagies excessives. Rien n’est plus ordinaire  
dans la pratique que de voir le flux menstruel cesser  
dans les femmes, après une maladie qui a épuisé le  
fang & les forces. Dans ces circonstances on ne peut  
- leur faire plus de tort que d’employer la faignée , ou  
les emménagogues, pour rappeller cette évacuation.  
Il faut au contraire avoir recours aux analeptiques &  
à de bons alimens pour réparer la perte du Eang & des  
humeurs.

Le défaut des forces qui est quelquefois l’effet de la difette  
l’est aussi de la furabondance du fang. On remarque en  
effet souvent que la lenteur & la soibleffe Euccedent  
à la force & à la vitesse du pouls dans les jeunes gens  
& les fujets pléthoriques. On voit aussi un abbattement  
extraordinaire des forces de tout le corps & de Pef-  
prit & un défaut de sommeil, malgré la grande ex-  
pansion des arteres. Dans ces circonstances il est in-  
difpensable de diminuer le volume du seing qui empê-  
che par fa résistance le mouvement & la contraction  
des arteres; & lorfque l'évacuation est faite, on ap-  
perçoit fur le champ dans le pouls plus de fréquence  
& de force. Mais il faut un Medecin prudent & habi-  
Ie pour distinguer, même dans le tems de la maladie ,  
l’accablement des forces qui vient de la quantité du

PHL 51«

sang , de celui qui vient de l’épuisement de cette li-  
queur & des forces.

Les excrétions falutaires du sang, du bas-ventre, de la  
fueur & de l’urine, se font fouvent avec plus de liber-  
té & de facilité , quand on a diminué par la faignée le  
volume du sang. Comme toutes les eEpeces d’excré-  
tions sillutaires silivent l’état de la circulation du sang,  
soit qu’elle Eoit vite ou lente, sorte ou languifsante;  
il est éVÎdent que si la trop grande quantité empêche ,  
& sim mouvement progressif, & les excrétions;quand  
on aura diminué la plénitude des vaisseaux, la circu-  
lation s’accélérera, le sang diviendra plus fluide , les  
voiês des couloirs & des excrétoires feront dégagées  
des obstructions, & le fang abordera en plus grande  
quantité, & plus librement aux excrétoires pour four-  
nir la matiere des excrétions.

Aussi ai-je souvent remarqué que le flux menstruel qui  
avoit été supprimé aux personnes du *sexe, a* recom-\*  
mencé de lui-même peu de tems après la saignée du  
pié. J’ai aussi plusieurs exemples que la siaignée a' fait  
couler peu de tems après, des veines de l’anus, du fang  
qui nlavoit jamais pris ce cours, ou qui avoit depuis  
long-tems discontinué de le Euivre. \*

De fréquentes obfervations ont fait connoître que Pu-  
rine *sort* avec beaucoup de peine, fort aqueufe &  
limpide, non-seulement aux pléthoriques, mais en-  
core à ceux qui fiant attaqués de contractions spasino-  
diques : mais qu’aussi-tôt après la saignée , elle sort  
en plus grande abondance &.plus colorée. C’est une  
remarque qtl’Hippocrate a faite il y a déja long-tems.  
Car il dit, *Aphor 36. Sect. 6. a La* saignée facilite la  
« sortie des urines ; mais il faut ouvrir les veines des  
a parties inférieures du corps. » C’est aussi ce que con-  
firme Rivière, *Cent.* 1. *Obs.* 1. 48. *0'* 49. qui assure  
que cette opération a rendu plus colorées des urines  
qui étoient auparavant entierement aqueufes.

L’expérience m’a appris quelquefois que le ventre qui  
est ordinairement paresseux & resserré dans les hypo-  
condriaques, s’est lâché de lui-même, & a repris fes  
fonctions après la faignée. Or la raison de ce phéno-  
mene est fans contredit, que dans la passion hypocon-  
driaque la difficulté que le Eang trouve à circuler dans  
le mssentere & le soie,remplit trop les vaisseaux, ce qui  
cauEe une trop grande distension de leurs membranes,  
un spafme & une lésion du mouvement péristaltique ,  
dont le dérangement empêche les vents & les excré-  
mens de sortir, comme il est nécessaire, des gros in-  
testins : mais lorsqu’on fait à propos une faignée du  
pié, ou même, comme je l’ai fouvent remarqué, lorse  
qu’on le tire par le moyen des Eangseles des veines de  
l’anus , le rétablissement de la liberté du passage, &  
du mouvement progressif de cette liqueur dans les  
vaisseaux des membranes des intestins , & celui de la  
force & du motlVement convenable de ces parties, est  
fuivi de celui de l’excrétion intestinale.

La faignée est souvent très-utile aux vieillards, & me-  
me contribue à prolonger leurs jours. C’est une erreur  
aussi dangereuse que communes s’imaginer que la  
vieillesse ne peut supporter les éfa^ations du Eang *ί  
comme si* dans les personnes âgées cette liqueur ne  
pouvoir pas s’amasser en trop grande quantité, & que  
leur défaut ordinaire fût d’en manquer , ainsi que de  
forces. Je conviens volontiers que tous les vieillards  
ne font pas pléthoriques, & par conséquent n’ont pas  
besoin qu’on leur tire du sang, & en général que l’âge  
du Eujet ne contribue pas à amasser cette liqueur. Mais  
aussi il y a des vieillards vigoureux, sains & forts, qui  
ont les vaisseaux grands, qui ont bon appétit, man-  
- gent bien , & non - seulement digerent aisément les  
alimens faciles à digérer; mais encore ceux qui font  
indigestes. Il n’y a donc point de doute que les ali-  
mens bien digérés ne leur fournissent & ne leur amaf-  
fent beaucoup de chyle & de fang, qui donne des preu-  
ves palpables de fon existance par le Vermillon de leurs  
joues , & la plénitude de leurs Vaisseaux. Une autre  
pretiVe de la plénitude de ceux qui font parvenus, je

511 PHL

ne dis pas à lâge viril, mais à un âge très.- avancé,  
c’est qu’ils supportent aisément, fans que leurs forces  
en fouffrént, un écoulement modéré de Eang par les vei-  
nes hémorrhoïdales, & que je connois plusieurs vieil-  
Iards octogénaires , qui en ont rendu beaucoup par  
les urines, sans que cette évacuation ait sensiblement  
diminué leurs forces. Il y a plus : comme la vieilleffe  
nlest ni propre, ni difposée aux mouvemens, aux tra-  
vaux & aux exercices du corps, & que par cette rai-  
son , la proportion entre les alimens & les excrétions  
n’est point exacte, & que le fang est moins dissipé par  
la chaleur & par le mouvement, il s’amaffe nécefsai-  
rementune trop grande quantité d’humeurs, ilefe for-  
me une plénitude & des engorgemens dans les vaif-  
feaux, toutes causes qui, si on ne les détruit prompte-  
ment, produisent les maladies ordinaires à la vieil-  
lesse, les marasines, les toux, les rhumes de cerveau ,  
les enrouemens, les douleurs dans les membres, les  
calculs des reins & de la vessie , les difficultés d’uri-  
ner, les demangeaisions, & la gale sicche ; maladies ,  
qui, bien qu’elles ne soient pas immédiatement pro-  
duites par l’abondance dusiang, mais bien par Pim-  
pureté de la sérosité, viennent cependant originaire-  
ment de la pléthore , parce qu’elle est caufe que le  
Eang ne peut *se* décharger par les excrétions des im-  
puretés qui s’y amaffent.

Je connois beaucoup de vieillards qui ont atteint l’âge  
de quatre-vingt-dix ans , presque fans maladies, & qui  
fe sirnt garantis de celles qui sont ordinaires à la vieil-  
leffe, au moyen de la saignée seule administrée deux  
fois par an. L’ufage où font tous les Susses de fe fai-  
re saigner tous les ans, à quatre-vingts, même à qua-  
tre-vingts-dixans, est une preuve certaine que la Eai-  
gnée n’est point ennemie de la vieillesse. On peut  
consulter sur ce si-ijet le Traité del’Apoplexiede Wep-  
fer. Primrose , *Lib. IV. de Vulg. Error, cap.* 23. re-  
commande aussi la saignée aux vieillards ; & Derebe-  
que dans *sa* premiere observation, rapporte trois exem-  
ples qui prouvent que les vieillards de quatre-vingts-  
ans sirnt en état de supporter aisément la saignée ,  
tant dans les maladies qui proviennent de causses inter-  
nes , que de cauEes externes. J’ai, moi-même, éprou-  
vé la vérité de ce precepte par plusieurs expériences :  
mais il faut bien se garder de conclurre de ces raifon-  
nemens , qu’on puisse conseiller, & recommander l’u-  
fage de la saignée aux vieillards foibles & languissans,  
qui manquent d’appétit ,& dont l’estomac & les intese  
tins sont fort affaiblis , & moins encore à ceux qui font  
attaqués de maladies chroniques.

La Eaignée est ordinairement néceffaire & très-utile dans  
les fievres continues & aiguës. Je ne Eaurois assez m’é-  
tonner , que des Medecins du premier ordre, d’ailleurs  
fort amis de la saignée, ne lassent pas d’affurer avec  
confiance , qu’elle nlest pas néceffaire dans toutes  
les fievres aiguës , bénignes & malignes, exanthéma-  
teufies , ou fans éruptions , & même qu’elle y est  
souvent nuisible , si l'on en excepte la siynoque ;  
encore n’y est-elle pas , selon eux, absolument nécese  
faire , mais seulement lorsqu’il y a grande pléthore &  
effervescence des liqueurs. Ils appuient ce paradoxe  
sur des Observations qui leur ont fouvent appris, que  
la saignée au commencement de ces fievres , a été fiui-  
vie vers l’état de la maladie de reflux dangereux, &  
d’amas de fiang dans la tête, qui ont produit une phré-  
nésie mortelle & des convulsions. Ils estiment aussi que  
la Nature , qui conduit toujours avec beaucoup de fia-  
geste, Pœconomie animale , n’a pas pour objet dans ces  
maladies l’évacuation du superflu du sang, mais plu-  
tôt de le dissoudre par l’augmentation de *sa* chaleur ,  
énune sérosité excrémentitielle qu’elle fait sortir; d’où  
ils concluent qu’il est contre l'ordre & la fin de la Na-  
ture, de faigner dans ces maladies, & qu’en saignant,  
on ne fait que troubler fon opération.

Mais la raisim & une expérience invariable combattent  
ce Eysteme. En effet j’ai connu nombre de personnes  
vigoureuses & pleines de sang, attaquées de fievres

PHL 512

dans leur jeunesse & l’âge viril, qui n’ayant point été  
saiignées, semt mortes en peu de jours de phrénésie ,  
d’inflammation de l’estomac, du gosier ou des pou-  
mons , dont le corps après la mort s’est extremement  
enflé, du nez de qui il est sorti beaucoup de sérosité  
sanglante , & qui fur le champ ont exhalé une odeur  
très-infecte & d’une vraie pourriture, par la feule rai-  
Eon de la stasie inflammatoire du seing dans ces parties.  
Une infinité d’expériences m’ont encore appris qu’une  
ou plusieurs saignées dans les fievres aiguës, nonseule-  
ment ont diminué les inquiétudes & autres accidens fâ-  
cheux , mais même les ont totalement fait dlsparoître.  
Je pourrois encore m’appuyer de l’expérience des Me-  
decins François qui font non pas unefaignée,mais plu-  
sieurs dans toutes les fievres,au foulagement & à l’avan-  
tage des malades. Quant aux reflux de sang vers la tête  
qui fe font vers les tems critiques & qu’on attribue à la  
faignée,je foutiens que c’est mal-à-propos qu’on la rend  
responsable de ces accidens. Car bien qu’il soit vrai que  
les phrénésies & les convulsions font toujours de mau-  
vais augure quand elles surviennent aux fievres aiguës,  
ces accidens arrivent plus ordinairement lorsqu’on a  
négligé la Eaignée, que lorsqu’on l’a faite. D’ailleurs  
si la saignée étoit caufe de la phrénésie & des convul-  
sions, qui semt les catastrophes ordinaires des fievres  
aiguës, il s’ensiuivroit que quand on évite ce remede  
on est moralement sûr de n’en point mourir, ce qui  
est contraire à l’expérience journaliere.

Pour moi je ne balance pas à assurer que la saignée est  
bien siouvent très utile, & même nécessaire dans lesfie-  
vres aigues; car tous ceux qui fiant attaqués de ces ma-  
ladies, pêchent plutôt par excès de Eang & d’humeurs,  
que par défaut. Or il est palpable que l’essence de la  
fievre consiste principalement dans une augmentation  
du mouvement tonique , & une forte de contraction  
spasinodique de tout le Eysteme des vaisseaux & des fi.  
bres, d’où dépendent aussi l’accélération de la circula-  
tion & l’augmentation de la chaleur;& il est certain que  
les spasines rétrécissent le calibre des vaisseaux,& que la  
chaleur raréfie les liqueurs & leur fait occuper plus d’ese  
pace. D’où il fuit que le sang qui est en trop grande  
quantité & qui bouillonne, ne pouvant librement passer  
par les vaisseaux scinguins est obligé de se jetter dans  
différentes parties, & de *se faire* une route dans les vaisi  
feaux du plus petit diametre, où naturellement il ne  
doit pas être admis ; ce qui ne peut arriver qu’il ne  
s’y ralentiffe & qu’il ne s’y forme une stafe fuivie d’une  
inflammation dangereufe, qu’on ne peut prévenir avec  
succès qu’en diminuant Ea quantité. On pourroit ap-  
puyer,s’il en étoit besoin, cette vérité du témoignage  
des plus célebres observateurs. Le fondateur de la Me-  
*decinesde RatV.ict. in Acut.* dit lui-même qu’on ne peut  
trop louer la saignée dans les maladies aiguës. Ses suc-  
ceffeurs ont été plus loin que lui. Car dans ces maladies  
preffantes & en même tems dangereufes, ils faignoient  
jufqu’à la défaillance, comme Galien, *Lib. I. de Rat.  
V.ict.* le confeille ; ajoutant qu’il ne faut en venir à cet-  
te extrémité que dans les maladies très-aiguës, & lorf  
que les fujets font vigoureux, dans la fleur de l’âge,  
qu’ils regorgent de flang , & lorsque le climat, la dispo-  
sition de Pair & la Passon sont bien tempérés.

Voici les maladies qui admettent ce remede, suivant  
Galien.

Les fievres très-ardentes, les douleurs cruelles, lesgran-  
des inflammations des viflceres, les charbons, lafievre  
flynoque, la lassitude inflammatoire & las douleurs très-  
violentes dans les membres. Car dans toutes cesmala-  
dies ayant évacué beaucoup de Eang en une seule fois,  
la chaleur s’appaife tout d’un coup, le ventre *fe* lâehe  
dans quelques sujets , la Eueur coule dans d’autres, &  
la maladie *se* termine ou diminue en conséquence ,  
comme l’atteste Houlier, *Comment, ad Aphor. III.  
Sect.* 1. *Hippocr.*

La saignée nlest point absolument dangereufe, & même  
clic

5ΐ3 P H L

elle est quelquefois d’tm très-grand secours, quand el-  
le est employée avec prudence dans les fievres exan-  
thémateuses, pétéchiales, pourprées, la petite vérole,  
la rougeole & la peste même. C’est une question fort  
controversée parmi les Médecins , de favoir si l’on  
peut faigner utilement dans les fievres qui font de na-  
ture à pousser à la siirface du corps la matiere morbifi-  
que. Beaucoup tiennent l’affirmative, d’autres la néga-  
tive, &les uns& les autres s’appuient fur l’expérien-  
ce. Mais il est aisé de les mettre d’accord en distinguant  
les cas où la faignée convient, & les circonstances où  
elle seroit nuisible. Lorfque les sujets manquent de  
fang, que les forces font languissantes dès le commen-  
cementdela maladie, que le pouls est foible, dur &  
petit, que les vaisseaux font en grand nnmbre & petits  
ou qu’on est livré à un abattement total, en un mot ,  
lorfqu’il y a malignité dans les maladies, pour parler  
comme on fait dans les écoles, c’est une entreprife plus  
nuisible qu’avantageuse au malade de lui tirer du sang.  
Car pour faire Eortir une matiere qui est moins à charge  
à raifon de *son* volume que de *sa* causticité, de *sa* silb-  
tilité & de sa nature vénéneuse qui attaque les parties  
nerveuses, il faut dans le cœur & les artères une force  
motrice puissante, qu’on ne doit attendre que d’un  
abord fussifant du sang & du fluide nerveux. D’ailleurs  
cette matiere qui doit fortir ne peut être portée à la  
surface du corps que par le véhicule du sang & des  
Iiqueurs , & les vaisseaux de cette partie font d’un très-  
petit diametre, s’affaissent aisément & ne peuvent fe  
remplir, si le fang n’y est point poussé avec vigueur. Il  
est donc évident que fi l'on tire du fang & des humeurs  
lorfque le corps en manque déja , & que les forces font  
languissantes, on portera un grand préjudice au ma-  
lade, & qu’on ne fera qu’arrêter au-dedans la matiere  
nuisible, qui, comme le poifon, renverfera les mou-  
vemens des folides & des fluides, & enfin cassera la  
mort.

Mais c’est toute autre chofe lorfque la trop grande abon-  
dance du sang & la raréfaction causée par la chaleur de  
la fievre, étendent si violemment les membranes du  
cœur & des arteres, que leur fystole en est diminuée &  
empêchée, ce qui fait que le fang ne peut aborder en  
liberté & avec force aux petits vaisseaux de la peau, &  
que la matiere nuisible qui s’y trouve mêlée ne peut se  
faire jour par sia fursace. Alors la raifon fait connoître  
qu’en évacuant une partie du fang, on facilite la cir-  
culation du reste, qu’on rétablit l’égalité entre la réac-  
tion des membranes & l’effort des liqueurs qui y font  
poussées , en un mot qu’on remet l'équilibre entre les  
mouvemens alternatifs de systole & de diastole, qui  
operent à fouhait la séparation & l’évacuation des hu-  
meurs nuisibles. C’est ce qu’on voit très-souvent dans  
les sujets jeunes & pléthoriques, de constitution san-  
guine , dans ceux qui font accoutumés à la bonne che-  
re & à l’ssa-ge du vin, qui mènent une vie oisive & sé-  
dentaire, ou lorsique la diminution des excrétions cau  
sée par la fougue des passions qu’on n’a pas eu foin de  
réprimer, a produit une abondance de liqueurs. Les  
stljets ainsi disiposés ne peuvent *se* passer de la faignée  
quand ils font attaqués de fievres pourprées, pétéehia-  
les, catarrhesses, bénignes ou malignes, fans s’expo-  
ser à un danger évident; &au contraire tout réussit à  
Eouhait lolaque la diminution de la pléthore facilite la  
liberté du mouvement progressif du fang.

La faignée n’est point pernicieufe & même elle est quel-  
quefoisavantageufe dans les fievres, lors même qu’il  
paroît des efflorefcences fur la peau. C’est un senti-  
ment qui nous a été transinis comme par tradition ,  
qu’il ne faut ni faigner, ni purger, lorfqu’on voit sclr  
la peau des efflorefcences pétéchiales, pourpreuses ou  
celles de la petite vérole & de la rougeole, de peur de  
faire rentrer dans l’intérieur du corps la matiere mali-  
gne qui étoit déja rejettée à *sa* silrface , ce qui cause  
toujours un préjudice irréparable. Quoique ce soit une  
observation très-importante & appuyée fur l'expérien-  
ce, qu’il ne saut point tirer de fang lorEque la nature

*Tonte II,*

P H L 514  
est, pour ainsi dire, occupée de I’ouvrage de l’excré-  
tion , & lorEque les efflorescences ne sont point com-  
me fixées à la peau par un long séjour, il y a cepen-  
dant des cas où la saignée est utile ou même nécessaire ,  
dans le tems qu’il y a des efflorescences stir la peau.  
En effet, j’ai observé dans ceux qui sont morts du pour-  
pre , soit que ce fût la maladie première ou une fecon-  
daire, de la petite vérole & de la rougeole, des mou-  
vemens fpafmodiques violons, tant dans les membres  
& dans les extrémités, que dans le bas-ventre, qui lu-  
*rent* fuivis à caufe du resserrement de la peau , non-  
seulement d’un reflux des exanthèmes, mais de beau-  
coup d’inquiétudes, d’agitations involontaires du corps  
& souvent de délire & de défaillance; tous accidens  
mortels que produit moins, comme on le penfe com-  
munément, le reflux de la matiere exanthemateufe  
dans l’intérieur du corps, que le mouvement impé-  
tueux du fang & son amas dans le cœur & dans le cer-  
veau. Ainsi n’ayant d’autre guide que la raison, j’ai dé-  
livré en une seule année d’un dangêr de mort immi-  
nent au moyen de la seule saignée du bras, quatre ac-  
couchées malades du pourpre, de la vie desquelles on  
désespéroit. Le sang ne fut pas plutôt forti, que les in-  
quiétudes des hypocondres & les défaillances disparu-  
rent, & que les malades se trouvèrent beaucoup mieux,  
au grand étonnement des Chirurgiens & des Assistans,  
qui prognostiquoient leur mort pendant l’opération.  
La même raifon m’a fait faigner au bras un jeune hom-  
me dangereusement malade de la petite vérole, voyant  
qu’un délire imminent & de grandes inquiétudes dans  
les parties voisines du cœur, le menaçaient d’une mort  
prochaine , & le remede le soulagea beaucoup. Je  
puis appuyer cette pratique de l’autorité de plusieurs  
Médecins célebres, à la tête desquels je mettrai Botal,  
ce grand panégyriste de la saignée, qui atteste dans sim  
Traité sur cette opération, *pag.* 150. & salivantes ,  
qu’il en a fait ufage avec succès dans les bubons pesti-  
lentiels & autres fievres exanthémateuses, lorsque llé-  
ruption n’étoit pas siaivie d’une rémission de la fievre ;  
& pour ne pas ennuyer le Lecteur en multipliant les au-  
torités, je ne citerai que le seul Muralt, qui a rernar-  
qué les bons effets de la saignée dans une fievre exan-  
thémateuse épidémique, même après l'éruption des  
efflorescences par tout le corps. Voyez M. *N. C. Dec.*2. *Ann.* 7. *Obj.* 115.

La Eaignée n’est point stans danger dans les accès ou redou-  
blemensdes fièvres lors dufriffon, maison l'administre  
avec l'uccès dans le tems de l’intermission. Non-seule-  
ment la saignée augmente la violence desaccidens dans  
les accès des fievres intermittentes, les attaques d’épi-  
lepsie , les affections hystériques & hypoeondriaques,  
toutes les fois que les extrémités font froides, & que les  
malades font tourmentés d’inquiétudes & de chaleurs  
internes ; mais elle les met en danger de perdre la vie.  
La raisim de ce phénomeneest toute naturelle : leste-  
doublemens des maladies & des accidens sont toujours  
accompagnés de spasines-, surtout des parties internes  
& des intestins , qui empêchent la libre circulation du  
seing, & l’obligent de refluer avec plus d’impétuosité  
vers les grands vaiffeaux , & surtout la poitrine & le  
cœur. Si l'on saigne donc du bras ou du pié, parties  
dont toutes les fibres l'ont dans un refferrement spas-  
modique , on augmentera seins doute la violence des  
spafmes ; car plus la quantité de Eang qu’on ôtera à ces  
parties sera considérable , plus la contraction spasino-  
dique des fibres augmentera , puisque rien ne lui résiste  
& ne s’oppose davantage au reflux du seing vers les par-  
ties intérieures, que la force avec laquelle le cœur &  
les arteres le poussent vers ces parties, & l'effort de cet-  
te liqueur contre ces mêmes parties. Il faut donc re-  
mettre l'évacuation du fang au tems de la rémission ou  
de l’intermission, tems où le spasine s’appaiEe ou est  
déja appaisé, & où le simg aborde plus librement aux  
parties. Il y a cependant des circonstances ou il est très-  
avantageux de sciigner dans l'acces du spasine; mais ce  
n’est point de la partie qui en est attaquée, mais bien

50 PHL

de celle où 1 e sang *se* porte avec impétuosité. C’est ain-  
si qu’il arrive très-souvent que les spasines du bas Ven-  
tre , ou même des piés qui sirnt attaqués d’un froid yio-  
lent, à l’occasion d’une terreur ou de quelqu’autre cau-  
*se,* font refluer le fang avec violence vers la poitrine  
ou la tête, & menacent d’une apoplexie ou d’une suf-  
focation; alors il est très-avantageux de faigner, non  
des parties inférieures, mais des supérieures, c’est-à-  
dire , du bras, & le malade en ressent un prompt sou-  
lagement.

Il y a une espece d’apoplexie légere que la saignée seule  
dissipe quand elle est faite à propos. Il arrive une *es-  
pece* d’apoplexie légere, lorsqu’une violente passion  
de Pame, surtout la terreur, ou bien un spasine consi-  
dérable des parties inférieures, repousse avec violence  
vers le cerveau le fang, qui *f* s’y amassant en quantité,  
étend si fort fes membranes , qu’elles perdent leur  
mouvement fystaltique. Cette affection est très-ordi-  
naire aux femmes hystériques, qui ont beaucoup de  
fang, & qui font d’une constitution d’esprit & de corps  
fort sensible; & le vulgaire, & même des Medecins  
ignorans, regardent cet accident comme une défail-  
Iance, malgré les différences sensibles qui l’en distin-  
guent. En effet, dans la défaillance la pulsation du  
cœur & des artères s’arrête, le vifage devient pâle , &  
la refpiration cesse entierement ; au lieu que dans cet-  
te légere attaque d’apoplexie le malade perd totale-  
ment Fustige de tous les sens internes & externes, les  
membres restent seins mouvement, le cœur est agité  
de palpitations violentes, le pouls est grand & vite, le  
viselge *se* gonfle & devient fort rouge. Cependant cette  
espece d’apoplexie ne vient pas de la rupture des vaif-  
seaux, qui produit une apoplexie incurable, ni d’un  
épanchement de sérosité qui fe termine par une para-  
lysie, mais de la feule stagnation du fang dans les vaif-  
Peaux de la tête causée par leur trop grande extension.  
En effet, l’Anatomie nous apprend que les artères ca-  
rotides & même les vertébrales, ne font pas plutôt en-  
trées dans le crane pour *se* distribuer aux membranes  
du cerveau, qu’elles quittent les membranes épaisses  
dont elles semt revétues dans toutes les autres parties  
du corps. Il n’est donc pas surprenant que la quantité  
& la violence du seing qui *se* porte au cerveau, diminue  
& empêche leur mouvement de contraction, au moyen  
duquel elles font passer cette liqueur de leurs extrémi-  
tés dans les sinus veineux , & que l’anéantissement de la  
contraction des carotides caufe une stagnation du sang  
dans les vaisseaux des membranes du cerveau & dans  
le plexus choroïde , stagnation fluvie d’une interrup-1tion de la sécrétion, & de l’influx du fuc nerveux dans  
les nerfs & de la circulation de celui qui y est entré.  
Dans cet état il est évident qu’il n’y a pas de fecours  
plus propre & plus efficace pour rétablir la iystole des  
artères & la liberté du mouvement progressif du sang  
dans le cerveau, & celle de l’influx du fisc nerveux ,  
qu’une suffisemte évacuation de sang par une large ou-  
verture faite à une veine du bras. Car au moyen de ce  
procédé, l’esprit, les siens & les parties du corps ne tar-  
dent pas à reprendre l’exercice de leurs fonctions.

C’est à tort qu’on s’imagine travailler utilement pour la  
santé des malades qui font dans cet état, en confeil-  
lant, faute de connoître fuffifamment la caufe du mal,  
d’ouvrir une veine des extrémités inférieures ; car pour  
l’ordinaire dans ces accidens les parties inférieures sont  
attaquées de mouvemens spafmodiques, & d’ailleurs  
elles semt trop éloignées de la partie affectée ; ce qui  
empêche qu’on ne puiffe aisément y casser une dériva-  
tion du Eang. J’ai même remarqué quelquefois dans  
des stijets qui avoient le genre nerveux fort difposé aux  
contractions fpafmodiques & les extrémités toujours  
froides, qu’une faignée , même petite, avoit en peu  
d’heures augmenté si considérablement les fpafmes des  
parties inférieures, que le fang repouffé avec impétuo-  
sllé vers la tête, a produit l’attaque d’apoplexie que  
nous Venons de décrire, & qui a quelquefois si consi-  
dérablementaugmenté, lorfqulon a négligé le fecours

PHL 516

de la faignée faite à propos, qu’elle a causé la mort au  
malade, ou pour le moins une paralysie & une soiblef-  
fe de mémoire.

Les maladies de la tête produites par l’amas du fang de-  
mandent la faignée, mais faite dans les parties Voisi-  
nes. Les douleurs opiniâtres & Violentes de la tête, les  
fréquens faignemens de nez, la folie , la mélancolie,  
le vertige , l’ophthalmie, l’érésipele de la tête, les in-  
flammations du larynx & du pharynx, ont très-fouvent  
pour caufe les spasines, le trop grand amas du sang  
dans les parties supérieures & l’extension considérable  
des vaiffeaux, siurtout chez les hypocondriaques, ou  
lorEque l’estomac & les intestins sirnt gonflés de vents,  
ou ces derniers remplis d’excrémens, ou enfin ces par-  
ties attaquées de contractions fpafmodiques,elles empê-  
chent la liberté de la circulation du seing, & l’obligent  
de fie porter en trop grande quantité & avec trop de  
violence vers différentes parties, & notamment vers la  
tête, où il produit ces maladies. Dans ces circonstan-  
ces, pour détourner l’impétuosité du fang, & prévenir  
tout danger, il est à propos d’ouvrir la veine dans quel-  
que partie voisine du mal, comme le front, les tem-  
pes, le deffous de la langue & le cou.

La faignée de la langue est toujours très - avantageuse  
dans les grandes douleurs de tête, l’ophthalmie & Peso  
quinancie : mais dans la phrénésie, la mélancolie, la  
douleur de tête produite par une casse externe, on ou-  
vre très-utilement la veine jugulaire externe, ou si un  
Chirurgien mal-à-droit ne la peut trouver, on fait une  
incision longitudinale à la veine du front qui est un ra-  
meau de la jugulaire externe , après avoir ferré le cou  
au-deffous du menton avec la ligature, & commandé au  
malade de retenir fon haleine. La faignée de la veine  
frontale étoit fort en ufage dès les premiers tems de la  
Medecine. Car Hippocrate, *Sect.* 5. *Aphoris.'ôs.* dit,  
« que l’ouverture de la veine qui paroît fur le front fou-  
« lage ceux qui ont la partie postérieure de la tête atta-  
« quée. » C’est ce que confirme Houlier dans fon Com-  
mentaire sur cet Aphorifme. « L’expérience , dit-il,  
« nous apprend que cette saignée a délivré sur le champ  
« beaucoup de personnes du mal de tête. » Alexandre  
de Tralles, *Lib. I. cap.* 13. fait de grands éloges de la  
même faignée dans la phrénésie, & assure qu’avec ce  
remede il a guéri dans le moment un phrénétique; &  
dans le Chapitre sieize *de la Mélancolie,* il dit, « que  
« lorfque les vaisseaux de la tête sirnt surchargés de  
a sang, il faux fans balancer ouvrir la veine du front.  
« Car on n’a rien à craindre en appliquant le remede à  
a la partie malade, lorfque le corps est suffisamment  
« préparé. »

Bien que l’ouverture des veines de la tête, comme celles  
du front, derriere les oreilles,, des jugulaires externes,  
& de celles qui sirnt sous la langue , foient d’un grand  
Eecours dans les maladies de la tête , comme l’expé-  
rience en fait foi , il ne faut point s’imaginer que ces  
faignées conviennent toujours, & à tous les fujets :  
mais il faut examiner attentivement la disposition des  
malades ; car si ces maladies de la tête font compli-  
quées avec une grande plénitude , ou que des spasines  
violens des parties inférieures repoussent le sang vers  
la tête avec impétuosité & en grande quantité, il y a  
lieu de craindre que le vuide que la faignée produit  
dans cette partie , n’y détermine une plus grande quan-  
tité de sang. Aussi les Medecins les plus habiles s’ac-  
cordent-ils à demander qu’on commence par ouvrir la  
veine du pié ou du bras : c’est ce que dIt formelle-  
ment Trallien, *Lib. I. cap.* 16.

Voici fes paroles :

x Si vous tentez quelque chose du côté de la tête, avant  
a que d’avoir débarrassé tout le corps des récrémens ,  
« vous ferez plus de mal que de bien, en attirant une  
a plus grande quantité de matiere à la partie attaquée.»  
C’est aussi le fentiment d’Hqulier, dans fon Commen-

p7 P H L

taire sur *i’Aphorisme* 68. *Sect. y.* d’Hippocrate. « Si  
« la douleur , dit-il, est compliquée aVeC la plénitude  
« du corps , il saut commencer par saigner au bras,  
«puis venir au front; s’il n’y a point de plénitude ,  
« on ne rifque rien à débuter par la faignée de la vei-  
« ne frontale ; si la douleur est fympathique, par exem-  
«ple, si elle est produite par la suppression du flux  
« menstruel ; il faut commencer par le pié, puis venir  
« au bras, & enfin au front; & si la douleur commence  
« par le diaphragme , ou le foie , il faut d’abord ou-  
« Vrir la veine du bras, puis celle du front. » On trouVe  
encore dans le même endroit dÎVerfes précautions fur  
les circonstances où il convient de faire l’ouverture  
de ces différens vaisseaux.

Quant à l’ouverture des veines qui font fous la langue  
dans l’ssquinancie , il faut obferVer de même qu’elle  
est dangetetsse dans les fujets pléthoriques , à moins  
qu’on n’ait emporté la pléthore par la faignée du bras.  
Il faut donc fuiVre le confeil de Trallien, *Lib. IV.  
cap.* I. *de Angina.* « Je me fouviens , dit-il, d’aVoir  
« dans un cas pressant, ouVert de grand matin la veine  
« du bras, au point du jour celles qui font fous la la n-  
« gue, & d’avoir donné le foir au malade de la fcam-  
« monée dans de la crême d’orge , & d’aVoir guéri ain-  
« si une esquinancie. » Il ajoute un peu plus bas ; « Je S  
« me fpuViens aussi d’aVoir ouVert les Veines jugulai-  
« res au défaut des ranines que je ne trouVois pas, ce  
« qui a beaucoup foulagé le malade, ώ

La faignée du bras est fouVent très-nécessaire dans les ma- '  
ladies de la poitrine , comme la pleurésie & la périp- ;  
neumonie. Quoique la fausse pleurésie, qui est une *es-  
pece* de rhumatisine, ou de douleur gouteufe causée  
par lespicotemens que produit dans les membranes de  
la pleure une sérosité acre , ne demande pas toujours  
la faignée, & que fouVent elle cede très-heureufement  
aux diaphoniques : il n’en est pas de même de la Vraie  
pleurésie & de la péripneumonie, dont la premiere est  
une inflammation superficielle, & la seconde une in-  
flammation plus profonde des poumons, causée par la  
susse d’un fang fixement arrêté dans les Vaisseaux de  
ce VÎfcere ; car il est nécessaire de saigner , & même de  
réitérer la faignée , lorfque le corps regorge de sang ,  
& qu’il y a pléthore, pour empêcher le progrès de l’in-  
flammation ; à quoi l’on réussit, lorsque, pour détour-  
ner plus efficacement le sang amassé en trop grande j  
quantité dans les Vaisseaux où il s’arrête, & est priVé  
de la liberté de sian motiVement progressif, on le tire par  
FouVerture d’une Veine du Voisinage,&fur-tout en y fai-  
sant une large incision, afin qu’acquérant d’autant plus  
de Vélocité, il puisse delseendre plus promptement, & !  
être détourné plus puissamment des poumons.

-La faignée produit trois effets excellens, lléVacuation , j  
la réVulsion & la dérÎVation. L’effet de la saignée éva- .  
cuatiVe est de diminuer la plénitude du sang , & quand i  
on n’a que cet objet, il importe peu quel Vaisseau l’on  
ouVre. Celui de la dérÎVative est d’amener , & d’atti-  
rer le cours du silng de la partie malade, Vers quelqulau-  
tre partie conVenable, pour lléVacuer par la derniere.  
Ainsi dans les affections spafmodiques qui attaquent  
le bas-Ventre , dans les Venteuses& celles que produit la  
suppression, ou la diminution du flux menstruel, ou  
hémorrhoïdal ; il est plus sûr d’ouVrir la Veine du pié ,  
que celle du bras, pour causier une dérÎVation ; c’est ce  
qui sait dire aVec raisim à Hippocrate , *Lib. de Nat.  
Hum.* «qu’il faut siaigner à la malléole, ou au jarret  
dans les douleurs de dos & des hanches. » C’est aussi le  
sentiment de SeVerinus , *de Eflficac. Medicin. cap.* 26.  
qui fait de grands éloges de la faignée du pié, lorsqu’il  
s’agit de préVenir la douleur néphrétique , de hâter le  
flux hémorrhoïdal , les Vuidanges , & dans les infiam-  
mations & chutes de l’anus, le Vomissement de sang ,  
& la goute sciatique. Au contraire , dans les affec-  
tions de la tête, l'apoplexie, la léthargie , la ma-  
nie , la mélancolie, la phrénésie , le catarrhe scisso-  
quant, l'asthme sanguin , l’hémoptisie , la pleurésie .  
la péripneumonie , la fausse inflammation du foie, il

P H L 518  
est plus utile & plus avantageux, de tirer d’un endroit  
plus.voisin , c’est-à-dire du bras , le fang qui peche  
par la quantité & la Violence dont il aborde à la partie  
malade , parce que cette saignée opere une dérÎVation  
plus prompte. L’effet de la saignée réVulsiVe , ou plu-  
tôt aVulsiVe, est de retirer, ou de rappeller la Violence  
du fang des parties inférieures Vers les supérieures.  
Ainsi dans les trep grandes éVacuations du flux men-  
struel , ou hémorrhoïdal, la siaignée du bras est aVanta-  
geisse. On la pratique aussi aVec succès dans la grossesse  
pour préVenir llaVortement, lorsque le trop grand en-  
gorgement, & la trop grande extension des vaisseaux de  
l’utérus rend cette partie assez pésimte , pour qu’elle  
charge & incommode les parties inférieures.

Il faut faire une application fage & prudente de la faignée  
dérÎVatiVe & révulsiVe. Car s’il s’agit d’enlever des obs-  
tructions formées par un fang fixement arrêté dans les  
Vaisseaux , il ne saut tirer qu’une petite quantité de  
fang des parties Voisines , afin que celui qui reste , fe  
précipite *avec* plus d’impétuosité Vers la partie mala-  
de , & emporte celui qui s’est arrêté dans les petits  
vaisseaux , parce qu’une faignée peu abondante donne  
plus de Vitesse au seing qui *se* rallentit dans les vaise  
fieaux. C’est par cette raisim que FouVerture de la *sa-*phene, rétablit seniVent dans le moment lléVacuation  
menstruelle , & facilite, & rend plus prompt l’écoule-  
ment qui fe fait par les hémorrhoïdes ; pendant que  
la trop grande éVacuation par les Veines du bras & du  
pié, ne produit point fouVent l’effet qu’on en attend :  
mais si la maladie est inVétérée, & l'obstruction des  
vaiffeaux si grande , qu’elle ne puisse être emportée ,  
FouVerture de la faphene est plus nuisible dans un corps  
pléthorique, qu’elle n’est aVantageufe, parce qu’elle  
attire le fang en plus grande quantité vers l’utérus , ce  
qui augmente l’obstruction..

La piquure faite à la veine du front ne peut aussi appor-  
ter le moindre foulagement dans la migraine, ou dou-  
leur de tête opiniâtre , le vertige chronique , lamélan-  
colie, parce qu’elle attire une plus grande quantité de  
fang à la partie malade , & que les vaisseaux des mem-  
branes du cerveau , déja engorgés , ne font que s’obse  
truer dayantage ; & pour lors il est plus avantageux dé  
tirer du fang des parties inférieures. La saignée du  
pié procure un foulagement préEent dans la goute fcia-  
tique récente : mais loin qu’il en siait de même de cet-  
te maladie deVenue chronique, elle ne fait que l’aug-  
menter. Il est donc bien plus sûr, lorfque le corps est  
plein de SUC & d’engorgemens , de fuivre le colsseil  
d’Houlier, *Comment, in Scct.* 4. *Aphoris.* 36. qui veut  
qu’on commence par saigner du bras, & ensi.lite d’ou-  
vrir la veine du pié , afin de causer une réVulsion  
vers différentes parties; & c’est âVec beaucoup de rai-  
son que le même Auteur conseille au même endroit de  
faigner d’abord au bras , puis aussi-tôt au jarret ou au  
pié, dans les difficultés d’uriner causées par l’engorge-  
ment du sang dans les reins , ou dans l’inflammation de  
la vessie. Il reste àconcltirre de tout ce que nous Venons  
de dire , & la conséquence en est claire, qu’on peut.ou-  
vrir la Veine dans les parties fort proches de celle qui  
est malade, si la maladie est cruelle , & fa caufe aisée *à*détruire , & qu’il n’y ait pas beaucoup de plénitude  
dans les Vaisseaux ; mais qu’il est à propos , quand la  
maladie a traîné quelque tems , ou lorsque le corps est  
trop plein de fang, d’ouVrir les Veines des parties éloi-  
gnées, puis de Venir à celles du voisinage de la ma-  
ladie.

11 importe beaucoup dléVacuer une suffisante quantité de  
simg , & quelquefois il est nécessaire de réitérer la fai-  
gnée. Dans l’adolefcence , & lorfque les sijjets sirnt  
d’un tempérament sensible , & ont les Vaisseaux petits ,  
& quand les grandes saignées font aisément tomber les  
fernmes en défaillance , on doit s’abstenir de ces fai-  
gnées , ou s’il est indifpenfablement befoin , il faut  
faire PouVerture petite , & ne pas tirer de fuite la quan-  
tité de simg qu’on Veut éVaeuer, c’est-à-dire , qu’il saut  
tirer le sang à différentes reprises, en fermant quelque-

K kij

P9 P H L

fois avec le doigt lsouverture qu’on a faite. Mais lorf-  
que les femmes ont passé cinquante ans, tems où dlor-  
dinaire le flux menstruel cesse de lui-même, elles de-  
mandent des faignées plus amples ; ce qu’il faut aussi  
appliquer aux hommes robustes, qui ont les vaisseaux  
grands , & lorfque dans une habitude de bonne chere ,  
le flux hémorrhoïdal commence à s’arrêter. Dans le  
Printems & sur-tout au mois de Mai, on est en état de  
supporter des saignées plus abondantes qu’en Eté ou  
en Automne, & les saignées doivent être petites,mais  
réiterées dans les hémorrhagies excessives, comme cel-  
les des poumons,& de l’utérus,ou des vaisseaux hémor-  
rhoïdaux.Il n’est pas à-propos non plus de vuider beau-  
coup les vaisseaux peu de tems avant l’écoulement ordi-  
naire des regles , de peur de les supprimer entiere-  
ment, ou du moins d’en diminuer l’abondance.

Dans toutes les fieVtes inflammatoires & dans les éxan-  
thémateuses, lorfque la trop grande abondance du  
sang indique la nécessité de l’évacuer, il faut être plus  
attentifque dans tous les autres cas à en tirer une quan-  
tité raisonnable. Car si l'on en tire peu, lorsqu’il y a  
excès dans la quantité , comme si l’on n’en évacue  
qu’une ou deux onces , la raréfaction & sseffervefcence  
du fang augmentent souvent ; ce qui est causte, que  
non-seulement la Eaignée ne fait point de- bien , mais  
même qu’elle est plutôt nuisible, attendu que l’inflam-  
matioh prend des forces, & que l’éruption des effio-  
refcences n’en devient pas plus aisée : mais si l’on tire  
du fang outre mesiIre , ou plus qu’il ne faut, la faignée  
est aussi plus nuisible que profitable , en ce qu’elle em-  
pêche l’éruption des efflorefcences que doit produire  
l’abord du fang à la furface de la peau ; de forte que  
la matiere corrompue reste au-dedans du corps au  
grand dommage du malade. Le trop de faignée dans  
la péripneumonie & la pleurésie, empêche l’expectora-  
tion , & la réfolution de l’inflammation , qui est l’ou-  
vrage du setng. Il faut aussi laisser dans les rhumatif-  
mes , Pérésipele, les douleurs gouteüfes, vagues & fi-  
xes , la quantité de fang nécessaire pour guérir la ma-  
ladie , c’est à dire, prendre garde d’en évacuer trop ou  
trop peu.

Si la pléthore, tant au regard des vaisseaux que des forces,  
est trop urgente, il faut fouVent tirer une grande quan-  
tité de sang, comme celle d’une ltVre , poids de Méde-  
cine ; car si l’on en tire peu, le sang trouVant un plus  
grand espace , en devient plus élastique, &plus raré-  
fié , & souvent Ee porte aVec plus d’impétuosité à la  
partie attaquée. Je me souviens de plusieurs accidens  
causés par des saignées trop petites. Ayant seulement  
tiré deux onces de sang par une petite ouVerture dans  
une pléthore considérable, ilsiurVintau bout de quel-  
ques heures une attaque d’apoplexie , qu’une saignée  
du bras plus abondante , c’est-à dire , de huit onces ,  
guérit heureusement. Je me souviens aussi que la Eup-  
pression du flux hémorrhoïdal, à l’oecasion du froid , a  
causé à un Prince pléthorique d’extremes inquiétudes  
dans les parties Voisines du cœur, & qu’une faignée de  
quatre onces faite au pié, ayant augmenté les accidens,  
c’est-àsdire , les inquiétudes dont nous Venons de par-  
ler, les veilles , les agitations involontaires , la diffi-  
culté de respirer , tous ces accidens s’appaiserent au  
moyen d’une saignée de Eept onces faite à l’autre pié.

La faignée faite mal-à-propos produit souvent les rhu-  
matisines , les catarrhes, les rhumes de cerveau, la  
toux ; & quand elle est faite à propos, elle les prévient  
merveilleufement. D’exactes observations de prati-  
que , nous ont souvent appris que la saignée adminise  
trée , sur-tout le Printems & PÂutomne, dans un tems  
incertain , & peu serein, a fait tomber nombre de per-  
sonnes quelques jours après dans des catharrhes, des  
rhumes de cerveau,des toux,des affections rhumatisan-  
tes & des fievres catarrhetsses ; & que ces accidens sont  
très-communs, si les personnes qui ont été saignées ,  
s’exposient , sur-tout le siair , à un air trop froid , &  
trop humide,fans être suffisamment couvertes. Car il  
faut regarder , comme une loi presque invariable, que

P H L 520

les faîgnées.un peu copieufes diminuent la transpira-  
tion , & par conséquent que les humeurs qui ontcou-  
tume de s’exhaler sous la forme de vapeurs par la fissa-  
ce tubuleufe de la peau , restent en quelque forte dans  
l’intérieur du corps ; ce qui arrive plus ordinairement  
lorsque son habitude est spongieuse & les vaiffeaux pe-  
tits. La raifon de cet effet de la saignée n’est pasdiffi-  
cile à déviner ; car on ne peut évacuer une quantité no-  
table deEang , sans que les vaiffeaux, sclr-tout les pe-  
tits, & ceux qui forment les extrémités des grands,  
que l'abord du fang tenoit précédemment étendus , ne  
fe vuident, & ne ie desempliffent ; & comme le mou-  
vement tonique des tégumens que couvre l’épiderme,  
est extrêmement délicat & sensible, le contact d’un air  
froid , fait contracter les fibres élastiques de la peau ,  
ce qui bouche les vaiffeaux qui portent la fueur, la-  
quelle non-feulement reste dans le corps, mais est re-  
poussée de l’extérieur à l’intérieur, & sur-tout aux par-  
ties glanduleuses du gosier & des bronches, ou même  
aux glandes mucilagineuses des articulations , ou à  
leurs ligamens glanduleux, où cette sérosité fort acre,  
falée , caustique , produit par *sa* stagnation des irrita-  
tions incommodes, & des contractions des vaisseaux ,  
qui empêchent la liberté du mouvement progressif de  
la lymphe , & produifent des séparations de la sérosu  
té , des douleurs , des ardeurs , & l’abord de beaucoup  
d’humeurs vers les parties où la matiere de la fueur  
s’est jettée.

Comme la silignée faite inconsidérément, ou celle qui  
est trop abondante, caufe des affections catarrheuses,  
elle a garanti lorsqu’on l’a administrée avec pruden-  
ce au Printems & en Automne, & qu’on l’a réitérée  
tous les ans, un grand nombre de personnes de rhumes  
de cerveau, d’enchifrenemens & de toux, qui reVe-  
noient tous les ans, & furtout celles qui étoient plé-  
thoriques aVant cette éVacuation , & n’avoient jamais  
été Eaignées. Car dans le Printems la raréfaction de  
Pair & scm reffort venant à augmenter par le mélan-  
ge d’un éther plus rarefié, ces dispositions *se* commu-  
niquent au fang, qui gonfle davantage les vaisseaux  
qui le contiennent. Si l’on omet donc les évacuations  
artisiCielles de *sang,* ou si la nature ne *se* charge de  
les produire, il *se fait* promptement & aisément , des  
stagnations du sang, & des humeurs, surtout dans les  
parties lâches, molles , & glanduleuses , & des sépa-  
rations de la sérosité, tous maux que l’on peut préye-  
nir en donnant à propos du jeu aux vaisseaux.

Comme la colique ventetsse s’aigrit quelquefois par la  
faignée ; celle-ci procure souvent du soulagement dans  
la convulsive & l’hérnorrhoïdale qu’elle guérit me-  
me parfaitement. L’origine des vents qui affligent les  
intestins, & leur caufent une extension incommode,  
est tres-fouvent l’atonie de ces parties, ou la destruc-  
tion de leur mouvement tonique. Car, comme la for-  
ce de ce mouvement pousse vers l'anus les Vents &  
les autres matieres contenues dans les intestins, sim  
affaiblissement, ou *sa* destruction,produit une quantité  
de vents, & leur stagnation, surtout dans les cour-  
bures du colon , vers les hypocondres. Or cette ato-  
nie des intestins a pour casse ordinaire le défaut d’un  
sang & d’un fuc nerveux bien conditionnés ; c’est ce  
qui fait que les vieillards, ceux qui font conValefcens,  
ou affoiblis par de longues passions de l’ame, les per-  
sonnes qui abondent en phlegmes, & qui prennent  
des alimens fort froids , font très-fouvent attaquées  
de coliques, qui ne demandent pas la faignée, & qui  
*se* guérissent par les remedes carminatifs qui eontien-  
nent un principe balsamique & aromatique. Mais c’est  
toute autre chose de la colique appellée spasinodi-  
que ou convulsive , qui vient de l’arrêt du sang entre  
les membranes des intestins, & de la tension Violente  
que cette liqueur leur donne; maladie fâCheufe, dont  
la siaignée du pié faite à propos garantit, & qu’elle  
adoucit très-promptement, comme l’observe Riviere,  
*Cent.* 1. *Obs.* 44.

521 P HL

Il y a quelques précautions à observer, tant avant qu’a-  
près la Eaignée.

1°. Il ne faut guère, à moins d’une nécessité pressante ,  
fe faire saigner dans le tems de l’Equinoxe, ou du  
Solstice, de la pleine ou de la nouvelle Lune , ou  
dans des jûurs pluVleux ou nébuleux; & il est beau-  
coup plus à propos de faire les faignées de précau-  
tiûn, quelques jours avant ce tems &'lorfque Pair est  
ferein. La principale raifon de cette préCaution est  
que pour l'ordinaire le flux menstruel vient dans ces  
périodes, & que plusieurs maladies spasimodiques ,  
comme les accès d’épilepsie , & ceux qui tourmen-  
tent ordinairement les mélancoliques & les hypo-  
condriaques ont coutume de revenir dans ce tems là.  
Or il est plus avantageux de débarrasser par la saignée  
le corps de la surabondance du sang avant le retour de  
ces accidens.

2°. Il est toujours plus à propos, surtout lorsque les si.i-  
jets tombent aisément en défaillance, de faire la sai-  
gnée, non dans le tems que l’estomac est vuide, mais  
après avoir fait prendre au malade un bouillon, & de  
faire une petite ouverture.

3°.C’est une imprudence de fe charger l’estomac d’alimens  
folides, ou liquides, & bien plus encore de s’enÎVrer,ou  
de s’expofer à un air froid & humide après la siiignée.  
Carde fréquentes expériences nous ont appris qu’elle  
avoit fait tomber, furtout au mois de Mai & d’Octo-  
bre, & particulièrement les scljets qui ont l'habitude  
du corps spongieuse, dans des rhumes de cerveau, des  
toux, des rhumatifmes , des fievres catarrhesses & la  
fausse pleurésie ; parce que la faignée , furtout quand  
elle est ample, diminue beaucoup la tranfpiration, en  
ce que la grande évacuation du sang empêche les li-  
queurs.d’aborder en si grande abondance aux vaisseaux  
cutanés, & à ceux qui philtrent la sileur, ce qui fait  
qu’ils ne font pas aussi ouverts, & aussi dilatés qu’au-  
paraVant; or l’air froid dans ces dispositions ne peut  
manquer de former aisément, & de produire les ma-  
ladies dont nous venons de parler, en repoussant les  
humeurs de la circonférence au centre.

4°. Il est plus avantageux à la fauté de faire précéder la  
faignée d’un purgatif, qui débarrasse l’estomac, & les  
premieres voies des humeurs & crudités, qui peuvent  
s’y être amassées : mais il faut employer un laxatif,  
non un fort purgatif; & c’est furtout pour les sujets  
pléthoriques que cette attention est nécessaire ; car les  
sorts purgatifs leur font un Vrai poifon , attendu qu’ils  
agissent en caufant aux intestins un fpasine Violent qui  
empêche la liberté du mouVement progressif du fang;  
ce qui produit fouvent çà & là dans les parties , des  
congestions funestes.

5°. Il est toujours plus conVenable d’ouVrir la Veine du  
pié aux femmes à caufe du flux menstruel, & aux hom-  
mes accoutumés à lléVacuation hémorrhoïdale, pour  
ne point détourner le sang des parties où il trouVe  
une issue habituelle : mais il ne faut pas que ceux  
qui n’ont pas d’hémorrhoïdes s’accoutument à cette  
saignée, qui, comme je l’ai remarqué plusieurs fois ,  
a causé des hémorrhoïdes aVeugles , & fans écoule-  
ment , accident qu’on eût préyenu en faignant au  
bras. B

6°. Il faut garder un régime exact après la faignée, &  
ne pas reprendre siir le champ Eon ancien genre de  
vie. On ne peut donc trop blâmer la coutume des Al-  
lemands qui ne sont jamais moins Eobres siir le boire  
& le manger, que quand ils ont été saignés.

Les ventotsses avec scarification remplacent quelquefois  
la faignée. On ne me faura pas mauvais gré de transe  
crire ici un passage de Cesse, *Lib. IIScap.* ιο. fur l’u-  
fage des ventoufes avec scarification.

Voici fies paroles.

*K* On emploie principalement les ventouses lorsque le

P H L sui  
« vice n’est pas dans tout le corps; mais dans une seu-  
« le partie, & qu’il suffit de llepusser pour affermir la  
a semté; & ce qui ρτουνε que lorsqu’on Veut donner  
« du secours à une partie malade , on en doit tirer  
« principalement le sang, c’est que persimne nlappli-  
« que la Ventoufe à une autre partie, qu’à celle qui  
« est dérangée, & qu’on a deffein de dégager, à moins  
a qu’on n’ait pour objet de détourner Vers l’endroit où  
a fe sait l'application, le sang qui *se* répand en trop  
« grande quantité de quelqu’autre côté. »

C’est pourquoi on sait utilement des scarifications assez  
profondes dans les rhumatifmes , dans ceux princi-  
palement qui attaquent le dos, les omoplates & les  
bras, & lorsqu’on fient une douleur de compression  
& de resserrement, accompagnée de froid : mais ce  
qu’il est bon de remarquer, c’est qu’on tire moins de  
sang d’une partie malade , que d’une partie faine.  
Quelques persimnes préVÎannent aVec succès les dou-  
leurs de la goute, en *se* faisant scarifier chaque mois  
la plante ou le dessus du pié. Les Ventoufies fcarifiées  
font aussi aVantageufes dans les efflorescences & les  
difformités de la peau, pour tirer le sang du Visage,  
& catsser une dérÎVation de cette partie. On les em-  
ploie aussi aVec succès dans les maladies qui défigurent  
la peau, & la gale qui attaque les persimnesgrasses, &  
qui ont l'habitude du corps spongieuse.

Dans les maladies aigues, où les forces fie permettent  
point la faignée,& la prompte éVacuation du simg; il  
Vaut mieux l’éVacuer peu-à-peu & à différentes repri-  
fes, s’il est bcEoin, par le moyen des starifications &  
des ventouses. Il y a dans les ouVrages de Cesse d’ex-  
cellens préceptes si.ir ce sistet.

« Il faut, dit-il, avoir recours aux ventoufes dans quel-  
« ques maladies aigues, où le corps demande une éva\*  
a cuation de sang, que les forces ne permettent pas de  
« faire en ouvrant la veine. Cefecours, comme moins  
a vlolent,est aussi le plus sûr,& n’est jamais dangereux,  
« même appliqué dans la plus grande violence de la fie-  
a vre, & dans le tems que les humeurs font encore  
« crues. C’est pourquoi, lorsqu’il faut tirer du sang ,  
« si l’ouVerture de la Veine mefiace d’un danger pré-  
« stent, ou que le Vice fiait dans quelque partie noble  
« du corps , il faut plutôt aVoir recours aux Ventoufes :  
« mais il est bon de remarquer que si ce remede est  
a plus sûr, il est d’un plus soible secours, & qu’on ne  
a peut remédier à un grand mal, que par un remede  
« Violent.»

J’ai trouvé ces préceptes de Cesse parfaitement d’accord  
aVec l’expérience. Car j’ai fouVent obferVé que les  
maladies de la tête, comme l’épilepsie, le Vertige, la  
folie, les motlVemensconVtllsifs des membres,aVoient  
été augmentés par la faignée, & une éVacuation trop  
prompte & un peu trop ample, & que les accès sili-  
Vans étoient deVenus plus Violens ; & j’ai fait princi-  
palement cette remarque à l’occasion des jeunes gens  
d’un tempérament sensible; au contraire ils ont fup-  
porté à merveille l'évacuation du fang par les Ventou-  
ses, & leurs maux ont été appaisés. Il me paroît que la  
Violence des Epalmes augmente dans les parties affec-  
tées, lorsqu’on leur ôte tout d’un coup le Eang, qui  
contrebalance puissamment leurs forces , tant qu’iI  
reste dans leurs Vaisseaux. Il est aussi plus aVantageux  
dans les fieVtes aiguës, lorfqu’on a lieu de craindre  
une phrénésie causée par la congestion du fang dans  
la tête, de l’en faire fortir par le moyen des Ventoufes,  
que par l’ouVerture de la Veine du bras. Prosper Al-  
pin rapporte à la page 72. de Eon Traité de la Mede-  
cine des Egyptiens, que les Medecins de *ce* pays  
étoient autrefois dans llusage habituel de scarifier les  
Veines entre les fesses, dans toutes les fieVres aiguës,  
les douleurs de tête , les inflammations de cette par-  
tie, & dans les fieVres putrides, lorfque la rougeur dulo  
vssage & les veilles continuelles leur donnoient lieu

523 P H I.

de craindre la pleurésie : ils ufoient de ce remede siur-  
tout les jours critiques, & faifoient sortir le siang au  
moyen d’un bain d’eau tiede. Mais lorsqu’il est be-  
foin dans les maladies d’un prompt secours, & de dé-  
tourner le sang de la partie malade, par exemple ,  
dans l'apoplexie, la péripneumonie , l’inflammation  
de l’utérus, la flyncope cardiaque, qui arrÎVe par l’en-  
gorgement du seing dans le cœur, ou dans des dan-  
gers de suffocation ; les ventouses ne semt pas d’un  
grand secours, & il est plus à propos de faire une  
large ouverture à quelque vaisseau du voisinage de la  
partie malade, & de faire sortir le fang avec promp-  
titude.

L’ufage des ventouses a lieu lorsque la stagnation du  
*sang,* ou de la sérosité dans quelque partie extérieure  
y produit des douleurs, des tumeurs, des inflamma-  
tions ou d’autres vices. C’est une vérité que confirme  
merveilleusement Celse dans l’endroit que nous avons  
déja cité, où il dit que l’usage des ventouses a pour  
objet ou l’évacuation ou la dérivation. L’une diminue  
la pléthore, l’autre est propre à faire fortir la matiere  
corrompue cantonnée dans la partie. Beaucoup d’an-  
ciens Medecins, & surtout les Egyptiens, pessolent  
que les ventouses n’étoient point propres à enlever la  
pléthore universelle, mais seulement celle qui est par-  
ticuliere à quelque partie, & ils ne les appliquoient  
qu’aux parties malades. Mais à quelque partie qu’on  
les applique , soit au dos, aux bras, aux cuisses, aux  
jambes, on peut fort bien tirer douze onces de sang  
du même poids & de la même consistance que ce-  
lui qu’on tireroit de la veine, pourvû qu’on fasse  
des scarifications assez profondes , & qu’on les réi-  
tère. En effet nous avons quelquefois expérimenté  
qu’en defféchant le fang tiré par le moyen des ven-  
toufes, la proportion de fes parties fluides à la par-  
tie folide étoit de trois à un , comme s’il eût été  
tiré par la veine; de forte qu’il faut mettre au nom-  
bre des erreurs populaires en fait de Médecine ,  
que le fang , tiré par le moyen des ventoufes est  
plus délié que celui que l’on tire par l’ouverture de  
la veine.

Cependant pour épuifer & détourner la matiere vicieu-  
se, les ventoufes méritent la préférence fur la faignée.  
J’ai vû plusieurs fois employer inutilement la faignée  
du pié, ou du bras, dans des violentes douleurs aux  
omoplates , dans celles des yeux & les fluxions aeres  
sur ces parties, la goute-rose, les tumeurs érésipela-  
teuftes de la tête, pendant que les scarifications faites  
fur le dos, le deniers de la tête, ou des oreilles &  
l’application des ventoufes sur le dos , ont procuré  
un soulagement considérable. Prosper Alpin rapporte  
dans l’endroit cité , que les Egyptiens appliquent des  
ventouses au derriere de la tête, au cou & derriere  
les oreilles , & en tirent le simg par des scarifications  
profondes dans les douleurs de la tête, des yeux, des  
oreilles & des fluxions de ces parties, dans l’ophthal-  
mie & la chassie, & même pour procurer le sommeil:  
mais ils ont toujours sait précéder cette opération de  
la Eaignée du bras; conduite très-estimable, & qu’il  
ne saut pas négliger de sclivre quand on traite des per-  
sonnes pléthoriques, même lorsqu’il s’agit de sitari-  
rifier les veines du vssage, ou des narines, dans les  
violentes douleurs de la tête, ou la folie, de peur  
d’attirer plus de fang dans la partie en y faifant un  
vuide. Les scarifications à la plante des piés renou-  
vellées chaque mois, fiont très-utiles pour détourner  
les douleurs de la goute, de forte que la goute seule  
sclffit pour prouver l’utilité des scarifications, comme  
on le conclut naturellement du succès de cette opé-  
ration fiur plusieurs gouteux dont les Histoires siont  
rapportées par Cardan , *Lib. de Art. parv. p.* 113.  
& Platerus , *Lib. II. Prax. Med.* Severinus, *de Effic.  
Med. Lib. I.* fait aussi connoître l’avantage des sca-  
rifications dans la cure du sphacele, pour eu empê-

P H L 524

cher les progrès, & pour guérir les ulceres du plus  
mauvais caractere.

Galien dans sim Traité de la saignée, recommande aussi  
beaucoup cette opération faite aux jambes dans la  
suppression du flux hémorrhoïdal & menstruel ; & l’on  
en peut faire ufage pour les sijjets qui ont de l'aver-  
sion pour la saignée, ou qui ne peuvent supporter la  
promptitude de son évacuation , à catsse de la foi-  
blesse du mouvement du cœur, de la disposition qu’ils  
ont à la défaillance, ou de leur trop grande jeunesse.

Il y a une troisieme maniere d’évacuer le fang dont quel-  
ques Medecins font beaucoup de cas , c’est par le  
moyen des fangfues. Il ne paroît pas que les plus an-  
ciens Medecins aient connu cette maniere d’évacuer  
le fang ; cependant Pline en parle dans fon Histoire  
naturelle, *Lib. XXIII.* c. 10. « L’application des seing-  
a fues, dit-il. pour évacuer le fang, a plusieurs ufages,  
« Car il en est d’elles comme des ventoufes que lesMe-  
« decins employent, pour ôter le superflu du seing, &  
« pour relâcher les pores de la peau.» Entre les Arabes,  
Rhases a connu leur tssage, & entre les Medecins du  
dernier siecle , Zacutus Lusitanus, Amatus Lusitanus  
& Mercatus en ont fait de grands éloges, furtout dans  
les maladies qui attaquent la tête, comme la *goute-  
rose,* les pustules du viEage, les douleurs de tête,cel-  
les surtout qui tiennent du rhumatisme, le vertige, la  
mélancolie, l’esquinancie, le mal de dents, dans les-  
quelles ils les appliquoient derriere la tête, au cou ou  
derriere les oreilles. Quant à moi, je ne doute point  
que lléVacuation de Eang au moyen des sangsiIes,ne  
foit sedutaire : mais je crois avoir de bonnes rassons  
pour douter qu’elle ibit plus avantageuse'que celle qui  
se fait par le moyen des scarifications.

On sait ordinairement beaucoup de cas de l’application  
des fangfues autour de l’anus dans la suppression du  
flux hémorrhoïdal, & les maladies qu’elle cause. Quel-  
ques Auteurs préferent l’évacuation desang-qui *se* fait  
par l’application des fangfues aux veines de l’anus, à  
celle qui se fait de toute autre maniere dans les mala-  
dies produites par la suppression du flux hémorrhoïdal.  
comme siont les passions hypocondriaques & les mala-  
dies que guérit le flux des hémorrhoïdes, selon Hip-  
pocrate , comme les affections phrénétiques , mélan-  
coliques, hypocondriaques , néphrétiques, iflchiati-  
ques , par la raiEon que ces maladies naissent de la sta-  
- gnation du samg dans les vaiffeaux des intestins dont  
l’issue est l’extrémité des vaiffeaux hémorrhoïdaux;  
or, Eelon eux, il est bien plus aisé, outre que Pévacua-  
tion *se* fait plus directement, d’évacuer, de décharger,  
& de débarrasser ces parties par l’ouverture des veines  
de l’anus faite par la trompe des fangEues , qu’en ti-  
rant le Eang de quelqu’autre partie que ce. Eoit. Je ne  
nie point aussi que l’application des sangstIes n’ait été  
de quelque utilité dans ces maladies, scirtout si l’on  
doit ajouter foi aux observations de Zacutus Lusita-  
nus, d’Amatus Lusitanus & de Mercatus : maiscom-  
me l’expérience ne m’a point appris que Papplicatlen  
des siangEues fît plus d’effet que la faignée du pié, ou  
de profondes fcarifications des jambes, je fuis fort éloi-  
gnéde l'assurer formellement. En effet, j’ai vu nom-  
bre de fois appliquer les fangsues fans effet dans des  
fpafmes violens , & invétérés des hypocondres : je les  
ai vu procurer feulement un soulagement passager :  
enfin , j’ai vu leur application à des hémorrhOÏdes  
aveugles, produire des ulceres d’un mauvais caractere  
& des fistules. D’ailleurs, il y a grande raison de dou-  
ter que ces animaux tirent le seing de la partie malade.  
Car ils ne sifcent le seing que des veines hémorrhoïda-  
les externes, les internes étant cachées ; or les pre-  
mieres n’ont point, ou du moins n’ont que très-peu  
de communication avec les vaisseaux des intestins, du  
mésentere& de la veine-porte, qui fiant pourtant le  
siége des passions spasinodiques & hypocondriaques ;  
& le flux hémorrhoïdal vient des veines internes de  
même nom ; c’est ce qui fait qu’il procure un grand  
soulagement quand il arrive dans le tems, & de la

*suy* P H L

maniere conVenable, dans les vices qui s’ensuivent de  
la stagnation du Eang dans les rameaux de la veine-  
porte. HOFFMAN, *Med. Rais. System.*

La Eaignée faite au point de nepas diminuer les forces  
produit les effets fui vans.

I. Elle diminue la quantité d’humeurs contenues dans les  
arteres & dans les veines.

2. Elle diminue la résistance des fluides qui doivent être  
mûs.

3. Et par conséquent la plénitude des vaiffeaux, & leur  
compression mutuelle.

4. Par-là elle rend l’élasticité aux vaisseaux trop disten-  
dus.

5. Elle raréfie les liquides.

6. Elle les dissout.

7. Les résout.

8. Levé les obstructions.

9. Hâte la circulation du sang & facilite les fécrétions&  
les excrétions nécessaires à la confervation de la vie &  
de la santé.

10. Elle fait réVulsion.

11. Elle rafraîchit.

Par-là elle dissipe plusieurs maladies de différente nature,  
& produit en même-tems des changemens étonnans  
dans le corps humain.

Elle est indiquée,

1. Par la surabondance ou la trop grande quantité de  
sang.

2. Par la trop grande résistance que font les humeurs à  
Faction du cœur.

3. Par le mouvement fuffoqué du cœur en conféquence  
de la trop grande distension des arteres caufée par la  
raréfaction ou la surabondance du fluide qu’elles con-  
tiennent. ♦

4. Par le mouvement du cœur qui commence à être suf-  
foqué , en conséquence de la trop grande extension des  
vaisseaux, laquelle détruit leur élasticité.

5. Par la trop grande condenssation du Eang.

6. Par la trop grande cohésion de *ses* parties.

7. Par sion trop grand épaississement.

8. Par les signes d’une obstruction violente & inflamma-  
toire formée dans quelque partie du corps que ce soit,  
dont les principaux fiant la douleur, la tumeur, la rou-  
geur, la chaleur, l'oppression, l’anxiété, la Euppres-  
sion des crachats, de la fueur & de l’urine.

9. Par le mouvement trop accéléré ou trop lent des hu-  
meurs dans les vaisseaux du corps , occasionné par la  
surabondance d’humeurs , la plénitude & la trop gran-  
de distension des vaisseaux , l’atténuation ou résolution  
des humeurs , & l’obstruction des vaisseaux.

10. Par la chaleur excessive qulon sent dans tous les vaise  
seaux.

11. Parla trop grande impétuosité du sang qui se porte  
dans une seule partie du corps, comme dans les hémor-  
rhagies & les fluxions.

12. Par les maladies épidémiques dont on com ’.lana-  
ture,

13. Par l’âge, le sexe, le régime & le tempér Tnt du  
malade.

14. Parla cacochymie; & ,

15, Par l’entrée qu’il faut procurer dans les vaisseaux  
aux médicamcns, pour qu’ils *se* mêlent comme il faut  
avec les fluides, & par la nécessité dont il est d’en aug-  
menterla force pour faire des cures importantes.

La faignée la plus avantageufe se fait,

I. Par une large incision.^

2. Dans une veine libre, grande, que l’on découvre aisié-  
ment, éloignée des arteres, des nerfs, des tendons.

3. En accélérant la Vitesse du fang lorsqu’il coule, par le  
moyen de la respiration.

P Η L 526

4. Parle mouvement des mufclessitués vers l’ouverture  
de la veine.

5. Le malade étant couché.

La préparation à une heureufe administration se fait.

1. Par les frictions.

2. Les fomentations.

La saignée est défendue

1. Par plusieurs maladies chroniques dans lesquelles il y  
a beaucoup d’obstructions , & lorsqu’il reste très - peu  
de sang dans les vaisseaux.

2. Par le trop grand âge.

3. Par le tempérament.

4. Par la nature connue de la maladie foit épidémique,  
soit endémique.

5. Par la crise qui s’est déja faite d’une autre maniere.

6. Par la petite quantité de sang rouge & l’affoiblisse-  
mentdes forces du malade qui en est une fuite.

7. Par l’accouchement récent.

D’où l’on voit quel tort l’on fait au genre humain en  
employant la saignée dans toutes fortes de cas, sclivant  
le confeil de Leonard Botal, ou en la bannissant en-  
tierement de la pratique de la Medecine , comme le  
conseille Jean-Baptiste Van-Helmont.

Les indications pour tirer du sang par les vaisseaux hémor-  
rhoïdaux, sont :

1. Le tempérament atrabilaire.

2. Les maladies où l’imagination est dérangée.

3. La suppression du flux ordinaire de ces vaisseaux.

4. L’éruption du sang qui s’évacuoit auparavant par les  
hémorrhoïdes, par des nouvelles routes.

On évacue le sang par les vaisseaux hémorrhoïdaux ,

1. En les amollissant avec des fomentations chaudes,  
d’eau, d’huile, de miel, de décoctions émollientes, em-  
ployées en forme de lavement, de vapeur ou de fomen-  
tation.

2. En ouvrant ces vaisseaux par le frotement de quelque  
matière rude, ou par des fangfues.

3. Par l’ufage des préparations de l’aloès.

Les fcarifications agissent en aiguillonnant & en *éva-  
cuant,* d’où il est aifié de comprendre l’action des fiang-  
sues.

Les sétons & les cauteres aiguillonnent avec moins de  
douleur, donnent des secousses au genre nerveux, éva-  
cuent la sérosité, & donnent issue à la trop grande ré-  
plétion.

D’où l’on voit dans quel lieu & en quel tems ils sont in-  
diqués.

Les médicamens qui causent dela douleur, de la chaleur,  
de la rougeur , agissent par le mouvement qu’ils don-  
nent aux nerfs, & en déterminant le fang fur les parties  
désignées.

D’où il arrive qu’ils produisent souvent un nombre infi-  
ni de bons effets, dont plusieurs sont indiqués par la  
nécessité connue.

On les réduit.

1. Aux dépilatoires qui doivent être fort adhérens & très-  
pénétrans; on les fait en forme d’emplâtre que l’on  
applique chaudement, & que l’on arrache ensuite, ce  
que l’on réitere jufqu’à ce que la partie affectée rougise  
se, se gonfle & s’échauffe. Leurs matieres sont la poix,  
l’huile, le bitume, la cendre de flarment, le galbanum,  
le poivre, le pyrethre, le sel gemme & le sel ammo-  
niac.

2. Aux sinapisines appliqués en forme de cataplasine»

*y27* PHL

& laissés jufqu’à ce qu’il paroisse rougeur, chaleur, de-  
mangeasson , tumeur sur la partie affectée ; leur ma-  
tieressontla moutarde, la bryoine,llaH, l’oignon, le  
cresson, la fquille, l’euphorbe & la renoncule.

**3.** Aux vésicatoires qui fiant de forts sinapisines de mê-  
me forme, mais dont l’effet est plus violent. Leur *va-  
riété* consiste dans la quantité de matieres acres qu’on  
y ajoute. Par exemple, trois parties de figues, & une  
partie de matiere acre, donnent le sinapifme ordinai-  
**re,** une partie de figues & une partie de matiere acre ,  
le vésicatoire; une partie de figues & trois parties de  
fubstance acre , donnent un puissant Vésicatoire.

**4.** Au cautere potentiel appliqué en forme de bouillie,  
ou aVec de la charpie. Sa matiere font, les renoncules ,  
l’efule, la tithymale, le fel alcali fixe, la pierre infer-  
nale , le mercure sublimé & l’efprit & le Iel alcali vo-  
**latil.**

**5.** Au cautere actuel, avec un fer rouge. BoERHaaVE,  
*Inst, de Medic.*

*Ta phlebotomis* ou fiaignée est une ouverture qu’on fait à  
la veine avec un instrument bien pointu , ou une lan-  
cette pour en tirer autant de fang qu’il est nécessaire  
pour rétablir ou entretenir la saint é.

Cette opération à laquelle on donne assez proprement le  
nom de faignée, est non-seulement très-salutaire, mais  
encore aussi ancienne que la Médecine , puisqu’elle  
étoit en usiige il y a près de trois mille ans , ainsi que  
nous l’apprenons des écrits d’Hippocrate, de Cplsie &  
des autres Auteurs qui ont écrit fur la Chirurgie. Il  
s’est pourtant trouvé quelques Médecins tant anciens  
que modernes, tels qu’Erasistrate , Paracelfe, Van-  
Helmont, Portius, Bontekoe, Gehema, & d’autres  
qui ont regardé cette opération comme extremement  
dangereuse & illicite, & qui ont donné à ceux qui la  
pratiquent le nom de destructeurs & de bouchers du  
genre humain. Mais l’expérience a fait voir que toutes  
leurs objections font aussi frivoles, qu’injustes , & qu’il  
n’y a point de remede dans la Médecine plus propre  
que la faignée à guérir ou àpréVenir la généralité des'  
maladies. Quelques-uns assurent que les Medecins ont  
pris l’idée de cette opération de l’hippopotame ou che-  
val marin , qui a coutume dans certains tems de l’an-  
née de s’ouvrir une veine en se frotant contre les poin-  
tes desrofeaux. Voyez Polydore Virgile, *de Rer. In-  
vent.*

La plupart des hommes s’imaginent qu’il n’y a rien de  
plus aisé que de faire une saignée. Je conviens avec eux  
que c’est l’opération la plus facile quand on trouve de  
grosses veines à ouvrir, mais il faut qu’ils tombent d’ac-  
cord avec tous ceux qui font dans la pratique de la sai-  
gnée qu’il y a des bras dont les veines fiant si petites  
qu’il est presqu’impossible de les sentir, & très-dange-  
reux de se hasiirder à les ouvrir. Car on court risque  
d’ouvrir les arteres ou de piquer les nerfs ou les ten-  
dons qui font contigus aux veines, ce qui ne manque  
presque jamais d’être fuivi de douleurs violentes, de  
convulsions, d’inflammations, d’hémorrhagies copieu-  
fes, d’anevryfmes, de la gangrene, & quelquefois mê-  
me de la mort du malade ; de forte qu’on ne sauroit  
apporter trop de précaution dans cette opération aussi-  
bien que dans les autres, puisque la réputation des jeu-  
nes Chirurgiens peut autant fouffrir de leur peu d’a-  
dresse, que des malheurs qui semt la stlite de leur té-  
mérité.

Celui qui prétend exceller dans l’art de faigner, doit  
avoir la main sûre & légere, la vue nette & perçante,  
& le courage intrépide : car fans ces qualités , il court  
risque ou de faire une faignée blanche, ou de caufer  
quelque dommage qui pourroit être funeste au mala-  
de. C’est ce qui fait que la dextérité des Chirurgiens  
*Phlébotomistes* diminue à mesilrc qu’ils avancent en  
âge ; car la vieillesse leur affoiblit la vue , & leur rend  
la main moins ferme.

L’instrument dont onfe fert communément aujourd’hui  
pour faigner , est la lancette représentée dans la *Plan-*

PHL 528

*che II. du second Vol. lett. A. & Planche XII. du pre-  
mier Volnflg.* 5. Le Chirurgien doit en avoir de diffé-  
rentes longueurs & de différentes largeurs , pour s’en  
servir selon les différentes veines qu’il faut ouVrir.  
Quelques Chirurgiens Allemands , furtout dans la  
Franconie, dans la Baviere & dans la baffe Saxe, fe  
servent pour cet effet de la flamme qu’on voit repréfen-  
tée dans la *Planche XII. du premier Volesig.* 3. Ils tien-  
nent d’une main la partie *B* , & posant la pointe *A* Eut  
la veine, ils frappent avec un doigt dePautre mainssur  
la partie C, ce qui fait entrer la pointe de l’instrument  
dans le vaiffeau. D’autres fe fervent d’une espece de  
flamme à reffort, appellée par les Allemands*schnapper*ou *schnapperlein,* ( voyez fige 4. ) de la maniere que  
voici :

Ils lavent la pointe *A,* & l’appliquent flur la partie , &  
appuyant fur l’endroit R, ils la font entrer dans la  
veine. D’autres *se* servent d’un instrument fait en for-  
me de dard : mais comme on ne peut pas toujours  
adapter commodément ces différens instrumens à la  
différente position & figure des veines, je crois , mal-  
gré la dextérité avec laquelle plusieurs Chirurgiens  
Allemands *fe* fervent de leur*schnapper ,* qu’il vaut  
mieux faire usage de la lancette.

On faigne en plusieurs endroits du corps, aux bras, aux  
mains, aux piés, au front, aux tempes, au cou, à la  
langue , à la verge, &c. Mais comme on ouvre plus  
communément la veine du bras qui est près de la join-  
ture du coude , je vais commencer par cette opéra-  
tion, fur laquelle on voudra bien me permettre d’in-  
sister quelque peu.

*De lafaignée du bras.*

Tout le monde fait que la faignée du bras se pratique Eut  
les veines situées au-dedans du coude. Il y a plusieurs  
circonstances à considérer dans cette opération, dont  
les unes regardent les préparatifs, les autres l’opéra-  
tion même, & les autres enfin ce qui la fuit.

A l’égard des préparatifs , le Chirurgien doit commen-  
cer par fe munir d’une bande d’environ une aulne &  
demie de long fur deux travers de doigts de large ; 2. de  
deux petites compresses quarrées ; 3. de palettes ou  
vaisseaux pour recevoir le fang ; 4. d’une éponge avec  
de l’eau chaude; 5. d’une petite quantité de vinaigre,  
de vin, ou d’eau de la Reine de Hongrie , pour faire  
revenir le malade au cas qu’il tombe en foiblesse; 6. de  
deux Aides, dont l’un tiendra les palettes , & l’autre  
lui donnera ce dont il peut avoir befoin ; 7. d’une pe-  
tite bougie, en cas qu’on foit obligé de faire cette opé-  
ration la nuit, ou dans un lieu peu éclairé ; 8. on plaee  
le malade fur une chaife dont le dossier foit un peu  
panché, ou fur le bord du lit, de peur qu’il ne tombe de  
son siégé en cas de foiblesse. 9. Enfin le Chirurgien  
doit prendre garde qu’il n’y ait rien fur lui qui puisse  
l’incommoder. Il faut que le malade bannisse de son  
côté toute crainte & toute appréhension. Il faut enco-  
re que le Chirurgien foit ambi dextre, c’est-à-dire,  
qu’il faigne également de la main gauche & de la  
droite; car il faut qu’il fasse les faignées des bras droits  
de la main droite, & celles des bras gauches de la main  
gauche.On trouve des malades qui veulent être saignés  
du bras gauche, & il arrive quelquefois que les veines  
du droit ne font point assez apparentes, ni en état d’être  
ouvertes.

A l’égard de l’opération en elle-même, bien qu’elle ne  
consiste que dans une simple piquure , il y a cependant  
plusieurs circonstances à observer pour la faire comme  
il saut. Le Chirurgien doit faire choix de la veine qu’il  
veut ouvrir, prendre enfuite le bras du malade, &l’é-  
tendre vers sa poitrine. La manche du malade étant re-  
troussée environ de la largeur de la main au-dessus du  
coude, il fera une ligature à environ trois travers de  
doigts au-dessus de ce dernier, avec une bande large  
d’un pouce & longue de trois piés, qu’il roulera deux

*yoy* PHL

fois autour du bras, & qu’il nouera enfuite; ( voyez  
*Planche.XII. du premier Vol. fig.* I. *DO* au moyen de  
quoi les veines étant comprimées & le retour du fang  
intercepté, elles se gonfleront & deviendront bien plus  
visibles. Cette bande est ordinairement d’écarlate,  
pour que le sang ne la gâte point. Le Chirurgien ayant  
abandonné le bras du malade,prend dans fon étui la lan-  
cette qu’il juge convenable pour la veine qu\*il veut  
otiVrir ; & Payant ouverte en angle obtus, il la met à  
fa bouche & la tient avec *ses* dents par la charnieresta  
*PlancheXII. du premier Volesig.* la pointe tournée à  
gauche quand il veut saigner au bras droit, & tournée  
à droite quand il doit saigner au bras gauche; ce qu’il  
obEerve pour la prendre plus commodément. Pendant  
ce tems de repos les veines *se* gonflent de plus en plus ,  
& deviennent plus apparentes. Enfin il reprend le bras,  
qu’il fait étendre & appuyer contre fa poitrine comme  
auparavant, tandis que l’Aide a soin de tenir les pa-  
lettes dans la situation la plus commode pour recevoir  
le sang. Il doit examiner, après cela, quelle veine est  
la plus apparente, & par conséquent la plus propre à  
être ouverte. Il est bon dlobsierver ici qu’il y a trois  
veines au bras qu’on peut ouvrir dans la saignée : la  
premiere , savoir, la céphalique est située vers la par-  
tie extérieure du bras ; la seconde s’appelle la basilique,  
& on la trouve vers le dedans du bras; voyez *Planche  
XII. du premierVolesig. i.A.* elle est encore appellée  
hépatique dans le bras droit, & splénique dans le bras  
gauche ; c’est elle qui est marquée par la lettre *B.* La  
troisieme est située dans le milieu du bras, mais obli-  
quement entre les deux autres; on la nomme la mé-  
diane : elle est ici marquée par la lettre C. De ces trois  
veines, ce sont la médiane & la basilique qu’on ouvre  
ordinairement, parce qu’elles sont plus grosses & plus  
pleines de sang que la céphalique : mais elles sont aussi  
les plus dangereuses ; car on trouue Eous la basilique la  
grande artere & le nerf brachial ; & la médiane étant  
placée fur le tendon du biceps, demande toute l'a-  
dresse du Chirurgien pour l’éviter. Il est donc plus sûr  
pour un jeune Chirurgien d’otlVrir la céphalique , ou  
du moins la médiane. Mais quand les veines font si-  
tuées de façon qu’on ne peut ni les voir ni les fentir,  
il n’y a aucun choix à faire, & c’est au Chirurgien à  
faire de fon mieux pour en fortir à fon honneur.

Il ne fuffit pas d’avoir fait choix de la veine, il faut en-  
core fe déterminer sijr l’endroit où on veut l’ouvrir ;  
ce doit être toujours Eur celui où elle paroît le mieux,  
& au-dessous des cicatrices des saignées précédentes.  
Si on vouloir faire l'ouverture au-dessus ,'le fang n’en  
fortiroitpas si bien, parce que ces cicatrices ayant ré-  
tréci la veine , il n’en peut pas fortir aVec la même li-  
berté qu’il fait au-dessous, où la Veine a plus de diame-  
tre. C’est pourquoi, un Chirurgien qui Veut ménager  
**un** bras qu’il a coutume de saigner , commence parou-  
vrir la Veine le plus haut qu’il peut, puis descendant  
toujours embas, il place *ses* ouVertures les unes au-  
dessous des autres , & ainsi il fait de bonnes faignées,  
*& se* conferve un terrein, qu’il retrouve en tems &  
lieu.

Quand le Chirurgien est déterminé sifr l’endroit qu’il  
veut piquer , il faut qu’il le marque avec fon on-  
gle, non pas d’un feulcoup, mais de deux, l’un au-  
dessus de la veine & l'autre au-dessous, & distant  
l’un de l’autre autant qu’il juge que la veine a de  
grosseur, afin d’en faire l'ouverture d’une marque à  
l’autre : il doit après cela resserrer la ligature pour te-  
nir la peau du bras plus ferme ; & il importe peu pour  
lors qu’elle comprime l’artere , la veine étant fuffifam-  
ment gonflée. Il fait enfuite une friction avec *sa* main  
droite fur l'avant-bras de bas en-haut pour faire mon-  
ter le sang contenu dans la veine vers l’endroit où il’  
veut l'ouvrir. S’il fait la faignée du bras droit, il em-  
poignera le bras avec *sa* main gauche , de façon que  
son pouce foit appuyé fur la veine pour empêcher le  
fang de retourner Vers la main ; & enfin ayant que de  
prendre la lancette qu’il tient à la bouche, il touche  
*Torne V.*

PHL 390

l'endroit marqué aVec son doigt index, pour voir si par  
les mouVemens qu’il vient de faire, la veine n’a point  
changé de situation.

S’il retrouve la Veine datis le même état, c’est alors que  
fans détourner fa vue de dessus l'endroit qu’il a marqué,  
il prend fa lancette qu’il tient avec deux doigts, savoir,  
le pouce & l’index, par le milieu du fer, afin de la *te-  
nir* avec plus de fermeté ; il passe enfuite Eur le bras le

1 bout des autres doigts, pour empêcher que Ea main ne  
vacille dans le tems qu’il fait la piquure.

Sa main étant ainsi assurée , il approche la lancette du lieu  
qu’il va ouvrir; & la pofant scir la marque inférieure ;  
qui est le dessous de la veine, il l'enfonce jufqu’à ce  
qu’il croye ou qu’il foit sûr d’être dans la Veine ; &  
en la retirant , il en releVe la pointe, afin de cou-  
per de la peau autant qu’il le juge nécessaire pour  
faire une bonne faignée. Le sang Euit la lancette , car  
en la retirant , il rejaillit plus ou moins loin felon la  
grosseur de la Veine, & la chaleur & la VÎVacité du Eang.  
L’ouverture , pour être bonne, doit aVoir de longueur  
deux fois l'épaisseur du manche de la lancette. Il ne  
faut ni enfoncer la lancette aVec trop de précipitation,  
de peur d’ouVrir l’artere, ou de piquer un nerf ou un  
tendon ; ni aVec trop de timidité , de peur de ne couper  
que les tégumens communs fans toucher à la Veine.  
L’ouverture du Vaisseau peut *se* faire de trois façons,  
ou en long, comme dans la *Planche XII. du premier  
Volseg.* 2. *Α* ; ou en traVers , comme on Voit en *Β ;*ou de biais , comme en C& D , comme la plupart des  
Chirurgiens le pratiquent. Si l'on fait la faignée au bras  
gauche , le Chirurgien doit empoigner le bras du ma-  
lade aVec la main droite, & faire de la gauche tout ce  
que nous aVons dit ci dessus qu’il falloit qü’il fît de la  
droite. Pour bien ouVrir la veine , il n’y a que les deux  
doigts qui tiennent la lancette qui doivent agir ; ils font  
ployés, quand ils portent la lancette, jtssques fur la  
veine ; & la main étant alors affermie par les autres  
doigts qui portent fur le bras du malade , la lancette  
entre par le feul allongement du pouce & de l’index,&  
fe retire en les ramenant en arriere. Supposé que l’on  
fe fente dans cette opération de la flamme représentée  
parlaseg.3,il faut pofer la pointe *A* fur le vaiffeau ; &  
tenant l’extrémité *B* de la main gauche,donner un coup  
fur la pointe avec le doigt de la main droite pour la faire  
entrer dans la veine.Si l'onfefertde la flamme à ressort;  
on pofera fa pointe *Α* fur la veine, après l’avoir aupa-  
ravant levée vers C, & appuyant le doigt fur l’endroit  
*B,* on la plongera dans le vaiffeau.

Aussi-tôtque le fangarejailll.le Chirurgien reploie fa lan-  
cette qu’il met fur le bord de l'assiete qui porte une des  
palettes pour la retrouver plus aisément; car on ne doit  
jamais la pofer Eur le lit de peur qu’elle ne Ee perde, ou  
qu’elle ne bleffe le malade. Si le Eang après sem premier  
jet cesse d’aller en arcade, ce rallentissement vient de *ce*que la ligature comprime trop l’artere; il faut donc au  
plutôt la relâcher,& à l’instant on voit venirle sang com-  
me auparavant. Supposé que la plaie *se* ferme, foit à  
caisse de la trop grande tension de la peau, ou de Pa-  
bondance de la graisse, il faut repousser celle-ci avec  
le doigt ou avec une éponge imbibée d’eau chaude, ou  
relâcher la peau en fléchissant le bras. Si l’orifice vient  
à être obstrué par des caillots de fang, on remédiera à  
cet accident en bassinant la plaie avec une éponge im-  
prégnée d’eau chaude.

11 faut encore que le Chirurgien foutiénne le bras du  
malade de peur qu’il ne fe fatigue & ne s’appe-  
sentisse, & qu’il lui donne quelque chofe de rond dans  
la main qu’il lui fera tourner fans trop le *ferrer,* afin  
que ce mouvement réglé hâte le fang de *se* porter vers  
l’ouVerture de la veine ; il fiera même bon que le mala-  
de s’efforce de tousser quelque peu. On ne peut pas *se*pafl'er d’Aides lorsqu’on Eaigne; il en saut au moins  
deux, l’un qui tienne la beugle d’une main & la pa-  
lette de l’autre pendant qu’elle s’emplit, & l’autre qui  
apporte les palettes vuides & les reporte sijr la table’  
quand elles fiant pleines, qui donnera bande & la com?

*sS1* PHL

presse dans le tems qu’on en a besoin, & qui pusse àp-  
porter tout ce qui est nécessaire en cas que le malade  
tombe en foiblesse.

On doit *se* régler pour la quantité de simg qu’on tire, Eur  
la nature de la maladie, le tempérament, la force &  
les autres circonstances du malade. Mais lorfque le  
Chirurgien Eaigne sim malade Eans la présence du Me-  
decin, il peut lui-même en déterminer la quantité si.fi-  
vant la nature de la maladie, la force, l’âge & le tem-  
pérament du sistet. Si le malade la soutient bien il la  
fera plus grande; mais s’il pâlit & qu’il commence à fe  
trouver mal, il la finira aussi-tôt.

Après qu’on a tiré la quantitéde fang qu’on souhaite , il  
faut délier la ligature, & pofer deux doigts de la main  
gauche à côté de l’ouverture, favoir le doigt index &  
celui du milieu: ensuite avec ces deux doigts on fait  
faire à la peau un petit mouvement demi-circulaire ,  
par le moyen duquel le fang s’arrête fans qu’il en sorte  
une seule goutte. Le Chirurgien prend essuiteune pe-  
tite compresse de la main droite, & avant que de la  
poser il peut ôter les deux doigts qui tenaient l’ouver-  
ture sujette, pour en laisser dégorger un peu de Eang ;  
puis les remettant il arrête le sang une seconde fois, &  
aussi-tôt il pofe la compresse fur l’ouverture, & sijr cel-  
le-ci une seconde plus large, qu’il tient avec le pouce  
jusqu’à ce qu’il les ait assurées à l’aide du bandage.

Il faut maintenant recouvrir le bras du malade, & le lui  
faire tenir ployé fur S011 estomac, en lui défendant de  
le remuer en aucune maniere que ce foit, de peur qu’il  
ne survienne inflammation, une hémorrhagie ou une  
fuppuration. S’il arrive qu’il tombe en foiblesse, il faut  
qu’il le fasse revenir au plutôt en lui ôtant les oreillers  
de dessous la tête & le couchant tout à plat, en lui jet-  
tant de Peau au vifage , en lui faifant fentir du vinai-  
gre ,de Peau de la Reine de Hongrie, de l'eau cordiale  
ou du vin ; & si c’est en été en ouvrant les rideaux d u lit  
& les fenêtres pour lui donner de Pair & lui procurer  
par ce moyen la facilité de respirer avec liberté. Le  
malade étant revenu, on peut lui donner à boire un pe-  
tit Verre d’eau cordiale ou de bon vin.

Tout ce qu’il y aVoit à faire auprès du malade étant fini,  
le Chirurgien ou le Medecin s’approche de la table  
pour Voir le fang. 11 conVÎent dans cette occasion de ne  
jamais décourager le malade, sioit que le siang foit bon  
0L1 mauVais ; & de quelque maniere que la faignée ait  
tourné on doit en tirer des conséquences avantageuses  
pour lui. Car rien ne contribue plus à hâter *sa* guérisim  
que de l’entretenir dans des espérances flateusies, au  
lieu qu’on peut lui casser beaucoup de mal en l’ef-  
frayant par un mauVais prognostic. Si le fang est sorti  
aVec Vigueur & en abondance, il doit lui faire Voir la  
nécessité qu’il y aVoit d’en ôter, en lui difant que l’ex-  
cès de ce fluide pouvoit lui catifer une maladie dange-  
reuse & mortelle. S’il est tombé en défaillance & qu’il  
ait eu de la peine à la foutenir, il lui assurera que les  
faignées qui Vont jusqu’au cœur font les meilleures ; si  
le sang est beau & Vermeil, il s’en rejouira aVec le ma-  
lade, en lui disant que c’est une preuve infaillible que  
celui qui reste dans fes veines est de pareille nature, &  
qu’un pareil fang lui promet une prompte guérisim ;  
s’il est vilain & corrompu, il lui dira que celui qu’on  
lui a tiré donnera moyen par le secours de la circulation  
à celui qui reste de fe purifier. Il faut garder le fang  
dans un lieu frais jufqu’à ce que le Medecin ou le Chi-  
rurgien renouvellent leur visite.

Si le malade Ee trouve altéré immédiatement après la fai-  
gnée, il faut lui permettre d’appaifer fa soif avec quel-  
ques petites liqueurs légeres. C’est la coutume en Fran-  
ce de donner au malade un verre d’eau aussi-tôt après  
qu’on la faigné, furtout si l’on n’a employé ce remede  
que pour prévenir les maladies qui naissent de la trop  
grande chaleur du Eang. Cette méthode peut avoir *son*utilité lorsque les Eu jets font d’un tempérament chaud :  
mais elle est extremement nuisible à ceux d’une consti-  
tution opposée; de sorte qu’il vaut mieux leur donner  
Vlle tasse de thé ou de cassé. On peut défendre ou per 7

PHL 532

mettre au malade de dormir après l’opération fuivant  
les circonstances où il fe trouve. Si la saignée n’est  
que de précaution, je crois qu’il lui est plus avantageux  
de dissiper son assoupiffement par l’entretien de ses  
amis, & par quelque amusement ou exercice agréa-  
ble; car il peut fort bien arriver pendant qu’il dort que  
le bandage fe lâche , ce qui ne manquerait pas d’occ-a-  
sionner une hémorrhagie violente. Α l’égard de ceux  
qui semt extremement foibles ou qui ont quelque in-  
disposition , il ne faut point les empêcher de dormir ,  
surtout s’ils ont eu de longues insomnies ; car rien ne  
répare plus les forces que le fommeil. Mais il faut dans  
ce cas lasser un Aide auprès du malade qui aura foin  
de faire enforte que le bras reste toujours bandé , afin  
que s’il venait à *se* défaire il pusse arrêter le fang en  
comprimant la plaie avec les doigts, en attendant que  
le Chirurgien arrive.

Si le lendemain le Chirurgien vient rendre visite à la per-  
sonne Eaignée, il faut qu’il aille .d’abord examiner le  
fang pour pouvoir répondre à toutes les questions que  
le malade peut lui faire fur sa bonne ou set mauvasse  
qualité.

Mais de quelque nature qu’il le trouve, il ne doit lui rien  
dire que de consolant, ainsi que nous avons déja ob-  
Eervé; & quand même il auroit acquis un degré d’al-  
tération qui seroit craindre quelque maladie fâcheu-  
*se,* il ne doit point l’allarmer sur l'avenir. Il faut aussi  
qu’il examine l’appareil afin que si la bande est relâchée  
il pusse la ferrer de nouveau. Si les compreffes tien-  
nent à la plaie il ne faut point les arracher : mais en cas  
qu’elles foient tombées on les remettra de nouveau, &  
on les assurera avec une bande qu’on n’ôtera qu’au  
bout d’un jour ou deux, si tant est que la plaie soit ci-  
catrisée. Quelques malades d’un tempérament chaud  
font apporter dans leur chambre un fceau plein d’eau  
de puits bien fraîche, & font jetter leur fang dedans  
aussi-tôt après qu’il est sorti, s’imaginant que par la  
vertu de la sympathie le seing qui leur reste s’en trouve  
rafraîchi. Quelque fauffe que cette opinion pusse être  
on ne court aucun rifque à la favoriser, puisqu’elle  
peut avoir de bons effets Eur l’imagination despersim-  
nes crédules.

*De la faignée de la main.*

On pratique quelquefois la faignée Eur deux veines de la  
main, dont l’une est appellée lasalvatelle & l’autre la  
basilique. La premiere s’étend le long de la partie ex-  
térieure du dos de la main vers le petit doigt, & re-  
çoit quelquefois le nom de splénique dans la main  
gauche. Plusieurs anciens Medecins ont cru que Pou-  
verture de ce vaisseau est falutaire dans les maladies  
de la rate. La céphalique est située entre l’index &  
le pouce, & les anciens Medecins l’ont ainsi appel-  
lée dans la croyance que fon ouverture étoit un ex-  
cellent remede contre les maladies de la tête. Bien  
qu’il fiait évident que la saignée de la main est plus  
difficile que celle du bras, & que toutes ces différentes  
opinions des anciens n’ont aucun fondement, néant-  
moins comme elle produit le même effet que celle du  
bras, il peut y avoir des cas où il convienne de Rem-  
ployer, furtout si le malade est prévenu en *sa* faveur,  
ou si les veines de cette partie font plus visibles que  
celles du bras. Il y a des femmes qui étant près de leur  
terme préfèrent la faignée de la main à celle du bras ,  
dans la croyance qu’elle affoiblit moins le fœtus.

Pour pratiquer plus commodément cette efpece de fai-  
gnée , il est à propos que le malade frotte & trempe fa  
main dans Peau chaude, pour que les veines Pe gonflent  
& deviennent plus visibles. Il faut faire la ligature im-  
médiatement à l'endroit du carpe pour entretenir le  
gonflement des veines, essuyer enfuite la main , & ou-  
vrir le vaiffeau dans l’endroit le plus convenable, ainsi  
qu’on a dit ci-dessus. Si le fang ne fort pas de plein jet,  
on trempera de nouveau la main dans l’eau chaude &  
on l’y laissera jusipi’à ce qu’on ait tiré une quantité de

533 P H L

sang fuffifante. Après quoi on essuiera la main, on  
comprimera l’ouverture aVec les doigts, & l’on appli-  
quera dessus les compresses & les bandes nécessaires,  
de même que pour la saignée du bras.

*De lafaignée du pié.*

La saignée du pié est une opération fort ancienne & que  
les Medecins ont regardée comme un remede très-effi-  
cace pour les différentes maladies de la tête & de la  
poitrine, aussi-bien que pour celles qui font causées  
par la suppression du flux menstruel ou hémorrhOÏdal.  
De-là vient qu’on a donné depuis long-tems aux vei-  
nes du pié le nom de céphalique & de faphene. La  
premiere s’étend vers le gros orteil & la seconde vers  
le petit. Mais nonobstant la différence des noms, l'ou-  
verture de ces deux veines produit également le meme  
effet, de florte qu’on ne doit fe déterminer dans le  
choix que par le plus ou le moins de facilité qu’on trou-  
ve à pratiquer cette opération. Lors néantmoins que  
les veines du pié ne font point assez visibles, ii est plus  
à propos de faire ouverture à la cheville, au gras de la  
jambe ou au genou, ainsi que j’ai souvent fait, parce  
que les nerfs & les tendons de ces parties ne font pas si  
exposés à être offensés que ceux du pié. Je fuis bien  
aife d’avertir les jeunes Chirurgiens qu’ils doivent bien  
fe garder de siaigner les femmes & les filles du pié fans  
le confeil du Medecin, car il s’en trouve qui feignant  
une suppression de leurs regles, ou quelqu’autre ma-  
ladie, envoyent quérir un Chirurgien pour les saigner  
du pié,dans le deffein de *fe faire avorter.*

Il convient, pour pratiquer cette opération aVec plus de  
facilité, de faire mettre les deux piés du malade dans  
i’eau. chaude jufques à ce que les Veines soient silffi-  
Eamment gonflées, &de choisir celui des deux où elles  
sont plus apparentes. Le Chirurgien pofe ensilite la li-  
gature à deux travers de doigt au-deffus des molléoles ;  
& tandis qu’il cherche sia lancette dans sim étui, il or-  
donne au malade de tenir sim pié dans Peau pour aug-  
menter le gonflement de la veine. Ayant ensuite mis  
un genou en terre, & posié le pié du malade sur sim ge-  
nou gauche si c’est le pié droit, ou silr le droit si c’est le  
pié gauche, siur un siége, ou sur le bord du vaiffeau qui  
contient l'eau,il l’essuie avec la nappe qui est fur lui; &  
l’empoignant avec la main gauche , il s’assure de la  
veine de la même maniere que dans la siaignée du bras.  
S’il arrivoit que les veines ne fussent pas assez visibles  
à l’endroit des molléoles, il faudroit ouvrir celles qui  
sont au-dessous, ou dans le gras de la jambe ; & dans  
ce cas on seroit la ligature à deux travers de doigts au-  
dessus de l’endroit où l’on a dessein de faire ouverture,  
en *se* fervant, pour rendre les veines plus visibles, de  
la méthode qu’on a indiquée. Le Chirurgien peut s’asi  
feoir vis-à-vis le malade fur un placer , & mettre le pié  
de ce dernier sur l’un ou l’autre de ses genoux. Lorsi-  
qu’on Ee Eert de la flamme à ressort, comme c’est assez  
la coutume en Allemagne, il est plus commode pour  
le malade de poster le pié sur un tabouret.

La veine ouverte, on reçoit le seing dans des vaisseaux  
destinés à cet ustage; & si lesiang ne pousse pas bien en  
arcade, on fait remettre le pié dans Peau ; ce qui em-  
pêche le fang de fe coaguler & de s’arrêter dans la plaie,  
ainsi qu’il arrive assez fréquemment. Après qu’on a  
laissé fortir une quantité de fang fuffifante , ce qu’on  
peut connoître par le tems qu’il y a qu’il sirnt, par la  
lenteur ou la vitesse de l’évacuation, par la rougeur de  
l’eau, & surtout par les forces du malade , on défait  
la ligature pendant que le pié est encore dans l’eau, &  
on l’y tient quelques momens pour laisser dégorger la  
veine. Après quoi on l’en retire ; & après l’avoir essuyé,  
on applique fur l’orifice les compresses & les bandes  
convenables.

On peut Voir les aVantages qui réfultent de cette opéra-  
tion dans Verduc, Cafpar Cadera de Heredia, Medecin  
Efpagnol, Stahle & plusieuraautres. Ces Auteurs ont  
été combattus par Hecquet, Medecin de la Faculté de

P HL 534

Paris , dans fon LiVre siir *la Saignée dupié s 3c* défendus  
de nouveau par J. B. Sylua , Medecin de la même Fa-  
culté, dans fon Traité *de PUsage des differentessortes de  
saignées,* imprimé à Amsterdam en 1729. auquel Che-  
valier & Quefnay, le dernier Chirurgien & l’autre Me-  
decinde Paris, ont répondu en 1730.

*De la saignée du front, des tempes et de l’occiput.*

Quelques-uns croyentque l’ouverture des veines du front  
& des tempes est d’une efficacité beaucoup plus promp-  
te dans la cure des maux de tête violens, des vertiges ,  
de la mélancolie, de la manie, du délire & autres ma-  
ladies obstinées de la tête, que celle des autres veines  
plus éloignées de la partie affectée , s’imaginant que la  
matiere morbifique doit s’éVacuer plus promptement  
par les veines du front & des tempes , à caufe de leur  
proximité. Mais je sclis persuadé que la situation de  
ces veines n’accélere que médiocrement la cure de ces  
maladies , à casse qu’elles n’ont que sort peu de com-  
munication avec les parties internes de la tête, & qu’el-  
les ne donnent pour l’ordinaire qu’une fort petite  
quantité de fang. Je croirois la veine jugulaire beau-  
coup plus propre à cet effet, à cause qu’elle est située  
fort près des veines du front & des tempes qui s’anasto-  
mofent avec elle, qu’elle est plus grosse & plus appa-  
rente, & qu’elle communique avec les parties inter-  
nes. Mais foit que l’on pratique cette opération parle  
confeil du Medecin , ou à la sollicitation du malade,  
on observera les directions suivantes.

On serrera le cou du malade avec une serviette ou un  
mouchoir, pour comprimer la veine jugulaire & ren-  
dre ses ramifications plus visibles. La veine ouVerte, le  
malade aura soin de tenir la tête penchée, pour que le  
sang ne lui coule point dans les yeux ni dans la bouche.  
Lorsqu’on jugera la quantité de sang qui est sortie fiss-  
fisilnte, on comprimera l’ouverture avec les doigts, à  
moins , comme il arrive souvent, qu’il ne cesse de cou-  
ler de lui-même ; & après avoir lavé le front & le *visa-  
ge* du malade , on appliquera dessus deux compresses  
avec un bandage.

La faignée des veines occipitales qui communiquent avec  
les sinus latéraux de la dure-mere, est d’une utilité fin-  
guliere dans plusieurs maladies du cerVeau, surtout  
quand il s’agit de détourner le simg de cette partie, &  
d’en procurer l’évacuation. Morgagni la recommande  
particulierement dans les maladies léthargiques opi-  
niâtres, par les ventosses & les scarifications ; & Za-  
cutus Lusitanus rapporte l’exemple d’une apoplexie  
desespérée, qu’on Vint à bout de guérir au moyen de  
ventouses & de scarifications profondes à l’occiput,  
*de Medic. Princip. Hist. Lib. I. Hist.* 33. En ce cas,  
si l’on fait l’ouverture avec la lancette, on employera  
la même méthode que pour celle du front & des tem-  
pes.

*Maniere de pratiquer la saignée dans le grand angle de  
PeeiI.*

Les Anatomistes ont obfervé entre le nez & le grand an-  
gle, à chaque côté du vifage, une veine qui vient en  
partie de l’œil & en partie du front, & qui, de même  
que la veine frontale , Va s’insinuer dans la jugulaire  
externe. La plupart des Oculistes*, 8e* entre autres Dio-  
nis , recommandent PouVerture de ce vaisseau comme  
extremement salutaire dans les violentes inflammations  
des yeux : mais avec aussi peu de fondement, felon  
moi, que celle des veines du front & des tempes. Lors  
cependant qu’on veut pratiquer cette efpece de saignée,  
on pose la ligature autour du cou, & l’on plonge la lan-  
cette dans le vaisseau avec toute la précaution possible.  
Le malade doit avoir soin de pencher la tête, pour que  
le sang ne coule point dans sa bouche ; & lorsqu’on en  
a tiré autant qu’il est nécessaire, on applique silr la plaie  
une grosse compresse triangulaire, qd'on assure avec  
un bandage.

L 1 lj

J3Î P H L

Pour la faignée de l'œil, voyez *Oculus.*

*De la saignée des veines jugulaires.*

Il y a long-tems que la siiignée des veines jugulaires est  
en ul'age dans l'esquinancie, dans les inflammations  
du cerveau, dans la manie & la mélancolie, dans les  
inflammations des yeux, dans l’apoplexie , les maux  
de tête, les affections léthargiques & autres maladies  
violentes ; &plusieurs Auteurs modernes l’ont recom-  
mandée comme très-propre à prévenir l’affluence vio-  
lente du flang, aussi-bien que l’amas & la stagnation  
des humeurs dans la partie astèctée. D’ailleurs cette  
opération n’a rien de dangereux, parce que ces veines  
s’étendent de chaque côté du cou depuis la tête juf-  
qu’aux clavicules, & ne scmt couvertes que de la peau ;  
ce qui sait qu’elles fiant assez grosses & assez visibles.  
Avant de les ouvrir , il faut faire une ligature plus *ser-  
rée* qu’à l’ordinaire à la partie inférieure du cou, & la  
faire ferrer par le malade ou par un Aide,’ jufqu’à ce  
que les veines fiaient suffisamment gonflées ; ou bien  
on jettera une bande autour du cou, que le malade ou  
un Aide tire du côté de la poitrine. Par ce moyen, les  
veines jugulaires étant comprimées de chaque côté,  
deviennent plus gonflées, flans intercepter la refpira-  
tion.

Il faut enfuite choisir celle qui paroît le plus, lorfque tou-  
te la tête ou la gorge est affectée : mais quand la mala-  
die n’est que d’un côté de la tête, ou dans l’un des yeux,  
il est mieux, selon moi, de choisir celle du côté affecté.  
Après avoir laisse couler le siang autant qu’il est *néces-  
saire, on ôte* la ligature, on comprime la plaie avec le  
doigt, & l'on applique dessus des compreffes avec un  
bandage circulaire ; ce qui stlffit pour arrêter le sang,  
& pour prévenir l'hémorrhagie, ainsi que je l’ai plu-  
sieurs fois éprouvé. 11 est vrai que le malade est fort  
fujet à tomber en foibleffe dans cette opération : mais  
cet accident n’a rien de dangereux.

Tralles, fameux Medecin de Breflaw, a publié en 1735.  
un excellent Traité , dans lequel il prouve l’utilité de  
cette opération.

*De lafaignée des veines ranules ou r amnes.*

Quelques Auteurs estiment la faignée des ranules, qui  
scmtdeux veines situées fous la langue, l'une à droite  
& l'autre à gauche du filet, extremement salutaire dans  
llesquinancie ou inflammation de la gorge, surtout  
quand elle a été plusieurs fois précédéede celle du pié,  
du bras ou du cou ; car par ce moyen on évacue peu-à-  
peu le fang épais & croupissant.

Voici la maniere dont on fait cette opération.

Après avoir fait autour du cou la ligature usitée, on éleve  
la langue de la main gauche , & l’on ouvre ces veines  
l’une après l’autre avec la lancette, parce qu’une feu-  
le ne donneroit pas autant de fang qu’il en faut pour  
foulager le malade. Le fang s’arrête pour l’ordinaire  
après qu’on a ôté la ligature : mais supposé que l’hé-  
morrhagie continue , le malade tiendra quelque peu  
de vinaigre ou de vin de Pontac dans sa bouche ; ou si  
cela ne Euffit pas, on appliquera sur la plaie un peu de  
vitriol ou d’alun , ou une petite compresse trempée  
dans quelque astringent. Il est rare cependant que l’hé-  
morrhagie foit violente : mais à moins que la saignée  
ne soit copieuEe, elle n’est prefque d’aucun effet dans  
les maladies de la gorge.

*De lafaignée qu’on pratique a la verge.*

Cette opération produit des effets sijrprenans dans quel-  
ques inflammations violentes de la verge , & quelque-  
fois même elle est supérieure à tout autre remede.  
Plongez votre lancette dans la partie moyenne ou pof-  
térieure de cette grosse veine qui rampe siir le dos de

P H L 536  
la verge , & qui n’est déja que trop gonflée par la natu-  
re de la maladie, & laissez couler le *sang* jufques à ce  
que la verge devienne flaEque. Comprimez l'ouvertu-  
re avec le doigt, & appliquez dessus des compresses &  
les bandages convenables. 11 faut prendre garde de ne  
point offenfer les nerfs ni les arteres , parce que cela  
pourroit avoir des suites fâcheuses, ni de trop ferrer le  
bandage, de crainte d’augmenter l’inflammation.

Des **ACCIDENS QUI ACCOMPAGNENT LA** 8AIGNe’e.

*Maniere de traiter une Ecchymoses.*

L’ecchymose est une extravasation de seing entre cuir &  
chair, Cette maladie peut avoir différens degrés ; com-  
me lorsqu’une grande partie du bras est affectée avec  
tant de violence qu’elle devient non-seulement livi-  
de , noire & enflée, mais encore affectée d’inflamma-  
tion, de douleur, de suppuration & de gangrène.

Il silrVient une ecchymoEe lorsque le Chirurgien coupe  
entierement le vaiffeau, ou ce qui est plus ordinaire,  
lorsque le malade se fert trop-tôt de fon bras ; car il  
peut fort-bien arriver, au moyen de Faction qu’il fait,  
que le fang s’extravafe entre la peau & la chair, & en  
plus ou moins grande quantité suivant la violence de  
ï’exercice.

Elle n’est pas fort dangereuse lorsque le semg extravasé  
est en petite quantité, puisqu’on peut le résoudre ai-  
sément en appliquant sur la partie une compreffe trem-  
pée dans du vinaigre & du sel.ou dans de l’esprit de vin.  
Il arrive quelquefois que le sang *se* convertit en pus:  
& pour lors il faut l’aider à venir à suppuration avec  
l’emplâtre diachylon ; car la matiere étant une S01S  
mûrie elle s’évacuera d’elle-même peu-à-peu, fans  
qu’on Eoit obligé d’avoir recours à l’incision. Il faut  
avoir foin d’exprimer tous les jouis avec les doigts le  
pus qui s’est formé, & cicatrifer enfuite la plaie avec  
l’emplâtre diachylon.

Cette méthode ne réussit point lorfque la quantité de scmg  
extravasé est considérable ; car le siang vicié dégénere  
en une inflammation violente, en suppuration & quel-  
quefois en gangrene. Il faut donc pour prévenir ces ac-  
cidens faire de fréquentes incisions à la partie livide,  
pour donner moyen au fang de s’écouler, & appliquer  
enfuite deffus une emplâtre diachylon,ou les fomenta-  
tions dont on se sert pour les contusions ou phleg-  
mons : sijpposé, comme il arrive souvent, que l’in-  
flammation ou la gangrené s’empare du bras, il faut  
y faire des fcarifications fréquentes, & appliquer desi.  
fus des fomentations ou des cataplasines digestifs. On  
est fouvent obligé dans ces sortes de cas de tirer une  
quantité suffisante de Eang par un autre endroit du  
corps, & de donner au malade des résolutifs internes,  
jufqu’à ce que la violence de l’inflammation ou de la  
gangrene ait diminué, ou foit entierement appaisée.

*Maniere de remédier* à *la piquure d’un nerf ou d’un  
tendon.*

On est sûr d’avoir piqué un nerf ou un tendon lorfque  
le malade sent dans le tems de l’incision une douleur  
qui le fait crier; furtout si cette douleur continue avec  
tumeur, inflammation, spasines, friffon, & mouve-  
mens convulsifs du membre. Lorsqu’on n’apporte pas  
un prompt remede à ces fymptomes, ils ne manquent  
pas d’être Euivis de convulsions dangereuses,de la gan-  
grene & de la mort même.

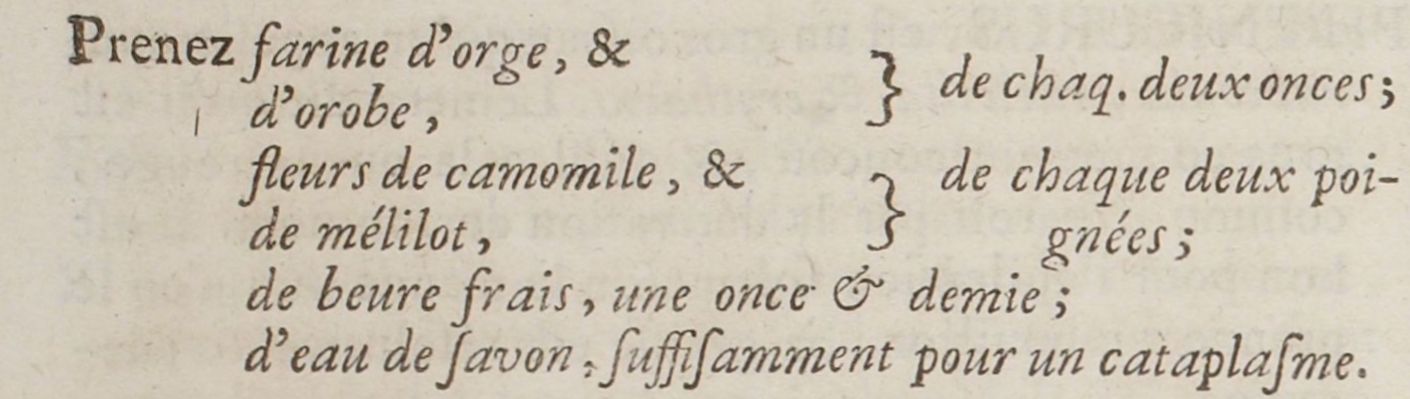
De toutes les méthodes qu’on a préposées pour remé-  
dier à cet accident, je n’en trouve point de meilleure  
que celle dont Paré *se* servit pour Charles I X. à qui  
ce malheur arriva. Le Roi n’eut pas plutôt témoi-  
gné *sa* douleur par le cri qu’il jetta à Pinsitant qu’on  
lui ouvrit la veine , que Paré soupçonna que l'on  
avoit piqué un nerf. Le bras s’enfla fur le champ avec  
douleur & contraction\*de maniere qu’il ne pouvoit ni  
*se* fléchir , ni s’étendre librement. Les Medecins du

*537* P H L

Roi étant entrés en confultation avec Paré,convin-  
rent qu’il fallait employer la méthode fuivante :

On commença par injecter dans la piquure de l’huile de  
térébenthine, allez chaude avec un peu d’efprit de vin  
rectifié ; après quoi l’on appliqua fur le bras une em-  
plâtre de *diachalcitis* dissous avec le vinaigre , &  
I’huile rosiit , & par-dessus une ligature explosive ,  
qui commençoit au carpe, & alloit finir près de l’é-  
paule ; ce qui arrêta non-seulement la fluxion & l'in-  
flammation, mais calma encore peu-à-peu la dou-  
leur.

Pour rendre la cure complete on appliqua sur le bras  
le cataplasine filmant, juflques à ce que la douleur eût  
entierement cessé.



Le Roi demeura trois mois & plus flans pouvoir bien flé-  
chir & étendre le bras, mais ce membre recouvra peu-  
à-peu sa premiere force, sans que sim action demeu-  
rât viciée.

On ne seroit pas mal de substituer à l’huile de térében-  
thine & à l’esprit de vin, le baume du Pérou ou l’eau  
de la Reine de Hongrie, que l’on peut injecter pen-  
dant quelques jours dans la plaie juEques à ce que la  
douleur ait entierement cessé. Comme on trouve ra-  
rement l’emplâtre de *diachalchitis* dans les boutiques ;  
en peut se fervir à la place de celle de diapompho-  
lyx,ou de minium : mais il faut avoir foin de garantir  
la plaie de Pair pendant qu’on prépare ces remedes ;  
& pour cet effet je fuis d’avis qu’on applique immé-  
diatement deffus l’emplâtre qui est le plus en main ,  
& qu’on envelope tout le bras avec des linges trem-  
pés dans de l’oxycrat, tant pour appaifer l’inflamma-  
tion, que pour garantir la plaie des injures de Pair.  
Si le malade est d’un tempérament pléthorique, on le  
saignera de quelque autre membre pour prévenir l’in-  
flammation. Scultet, *Obs.* 87. donne la composition  
d’un onguent qu’il dit être excellent pour les piquu-  
res des nerfs; il dit aussi avoir entierement coupé quel-  
ques-uns de ces nersa offensés fans que le malade s’en  
soit mal trouvé. HEIsTER *Inst, de Chirurg.*

PHLEBOTOMUS , *lancette* ou *flamme* ; instrumens  
dont on *se* fert pour ouvrir les veines & les arteres.

PHLEDONODES , φλεδονῶδες. Voyez *Phlebodono-  
des.*

PHLEGMA, φλέγμα, *phlegme.* On donne le nom de  
*phlegme,* dit Galien, *Lib. II. de Disse Feb. c. 6.* à toute  
humeur qui est froide & humide, « pour parler le lan-  
« gage d’Hippocrate & des Medecins Grecs anciens &  
a modernes; on peut aussi , dit-il, un peu après, l’ap-  
« peller*seindapsus.* » Il y a quatre especes de pituites, la  
vitrée, la douce, l’acide & la falée; Galien, *de Disse.  
Feb. Lib. II. cap.* 6. les réduit à trois : mais dans fon  
LiVre *de Plenitud.* il en compte cinq efpeces.

*Phlegma* signifie aussi dans Hippocrate, à ce que dit G^-  
lien dans fon *Exegesis ,* non-feulement une humeur  
blanche & froide , mais encore une inflammation ,  
(φλὸΓωσιν. ) Ces fortes d’exemples sirnt innombra-  
bles.

*Phlegmdsia,* φλεΓμασίη, dans le même Auteur, signifie  
nonfeulement une inflammation en général , mais  
quelquefois encore une chaleur violente excitée par  
une fieVre, comme dans le Livre *de R. V. I. A.* Mais  
φλεγμασίη τοὺ οὺρου, est une efpece d’urine pituiteufe qui  
contient beaucoup d’humeurs froides & grossieres.

P H L 538

*Phlegmainon*, φλεΓμαἐνων, signifie non-seulement enflé &  
grossi , comme cela paroît par plusieurs paffages d’Hip-  
pocrate, qui oppofe ἰ^ναίνειν, exténuer, *ayHseL.av ,  
causer* une tumeur : ce mot est employé dans ce fens  
dans plusieurs endroits du Livre *de Locis in Homine.***FœsIUs.**

PHLEGMAGOGUS, φλεΓμαΓωγὸς, *phlegmagogue,* est  
une épithete qu’on donne aux purgatifs qui évacuent  
le phlegme ou la pituite par les felles.

PHLEGMASIA, φλεΓμασήα, *inflammation.*

PHLEGMATIÆ, φλεΓματίαι. Hippocrate appelle ainsi  
ceux qui ont beaucoup de phlegme.

PHLEGMATORRHAGIA. Salmuth , *Observat.* 37.  
*Cent. I.* décrit sous ce nom une maladie qui consiste  
dans un flux immodéré de phlegme flubtil parlesnari-  
nes, qui continue pendant trois jours, & qu’on guérit  
par l’usage des pilules céphaliques.

PHLEGMONE, φλεγμονή, phlegmon ou inflammation.

Voyez *Inflammatio.*

PHLÉGMONODES *,phlegmoneux*, qui tient du phleg-  
mon.

PHLEPS , φλέψ, *veine.* Les anciens appelloient ainsi les  
artères & les veines.

PHLIÆ, φλίαι, dans le Banc d’Hippocrate , ou autres  
machines de cette espece , font les piés droits dans  
lesquels tournent les extrémités des axes. O R 1 β a s ε ,  
*de Machinamentis j cap.* 24.

Galien dans son *Exegesis*, appelle ainsi les poteaux qui  
font placés vis-à-vis l’un de l’autre comme les mon-  
tans d’une porte.

PHLOGINON, φλοΓινόν, est le nom d’un collyre li-  
quide dont Galien donne la description, *Lib. IV. de  
C. M. S. L. cap.* 7.

PHLOGISI.OS, φλοΓιστὸς , *inflammable* ; la liqueur  
nommée *aether* est aussi appellée *phlogiston,* à cause de  
Ea grande inflammabilité.

PHLOGIUM, nom de la *Viola , tricolor , hortensis, re-  
pens.*

PHLOGODES, φλοΓώδης, de couleur de flamme, ex-  
tremementrouge, enflammé.

PHLOGOEIDES , φλοΓοειδής, le même que *phlogo-  
des.*

PHLOGOSIS,φλόΓωσις,*phlogose,* inflammation, ardeur,  
chaleur contre nature fans tumeur. Willis parle fré-  
quemment de la *phlogose* des efprits animaux : mais je  
doute qulon pusse fe former une idée juste de cette *es-  
pece* de *phlogose t* à moins qu’on ne foit alluré de llexisc  
tence des esprits animaux, & qu’on ne connoisse leur  
nature.

PHLOMIS , *espece de sauge.*

Voici fes caracteres,

La racine est vivace ; les feuilles épaisses; le cafque lar-  
ge, creux, fait en forme de faulx; la lèvre inférieure  
est découpée en trois parties, dont celle du milieu est  
large, bordée & s’étend au-delà du cafque qui tombe  
si-lr la levre inférieure; le calyce est un tuyau court, à  
cinq angles, quelquefois dentelé ; les femences semt  
oblongues.

Boerhaave compte huit especes *dc phlomis,* Bavoir ;

1. *Phlomis, Narbonensis, folio hormini s flore purpttrascen~  
te,* T. 178. *Marrubium, nigrum, longisoliumf* C. B.  
P. 230. *Herba venti, Mons.peliensibus*, J. Β. 3- APP»  
854.

2. *Phlomis, fruticosa,salviae folio latiore s et rotundiore,*Tourn, Inst. 177. Boerh. Ind. A. 160. *Phlomiss* Offic.  
*Salvia fruticosa lutea latifolia, sive verbascumflylvestre  
quartum MatthioliMaL.-Tsicat-* 51\* Rasi Hist. 1. 51Ij*Verbascum latis salviae foliis >* C. B. P. 240. *Verbascum  
Matthioli.GOr. 62 fa* Emac. 767.

*sr9* P H L

On la cultive dans les jardins , & elle fleurit au mois de  
Juin; elle est astringente & vulnéraire.

3. *Phlomis, fruticosa, salviae folio longiore, et angustiore ,*T. 177. *Verbafcumfylvestre,* Dod. *Psoudofalvia t fru-  
ticosa s minor, lutea , verbaseifoliis incanis,* M, H. 3.

4. *Phlomis s fruticosas felio subrotundo , breviore, flor Plu-  
teo, Verbaseulum,salvifolium,* Alpin. Exot. 109. *Pseu-  
dos.abvia, minor, Creticas luteat* Μ. H. 3. 397.

Dloscoride dit que fles fleurs semt bonnes pour teindre les  
cheVeux de couleur d’or, & que les feuilles guérissent  
les brûlures. Galien allure que les feuilles font médio-  
crement dessiccatives & digestives. PstosPER Αεριν ,  
*de Plantis exoticis.*

*St Phlomis, Samia, herbacea y felio lunariae* T. Cor.  
10.

6. *Phlomis, Orientalis t foliis laciniatis,* T. Cor. 10.

7. *Phlomis , Orientalis, angusto et longiori folio ustore lu-  
teo* , T. Cor. 10. BOERHAAVE , *Index ulter Plantarium ->  
VoI.I.*

La *phlomisfruticosa* étoit appellée *verbaseitm* par les an-  
ciens, & c’est la raifon pour laquelle Tournefort la  
rapporte à ce genre. On ignore ses vertus médicinales,  
mais on la preEcrit avec le lamium & la galeopsis ; scm  
Euc est cependant émollient. *Histoire des Plantes attri-  
buée a Boerhaave.*

PHLUS , φλουὸ; ce mot sie trouve *Lib. de Intern. Affect.*où nous lisons καὶ ἐν τῷ κεφαλἵῆ ὑπὸ τὰς τρίχας διον φλοὺς  
ὓπεστι, « on trouve silr la tête au-dessous des cheveux,  
« une esipece d’écorce. » Dans ce passage φλους signifie  
la même chofe que φλόος, *(sphloos )* ou φλοιὸς, *(phloios)*c’est-à-dire, une écorce ou peau écailleuse pareille à la  
dépouille d’un serpent: de-là vient que Caluus rend ce  
mot par*scquamulas,* de petites écailles. Héiychius tra-  
duit φλῦς par φλοιὸς, λεπύχανον, ( *lepychanon* ) & λεπυρὸν,  
*( lepyron)* qui signifient la même chosie.

PHlaYCTÆNÆ, φλυκταίναι, de *ορλο'ξω,* je bous, *phlyc-  
tenest,* ce semt des petites pustules ou vessies qui s’éle-  
vent si.ir la superficie de la peau, & qui sirnt occasion-  
nées par une humeur chaude ou acrimonieuse. Hippo-  
crate les représente comme semblables aux pustules  
que causent les brûlures.

PHLYCTÆNO1DES, épithete qu’on donne aux pusi-  
ttlles qui ressemblent aux *phlyctenes.* BLANCA RD.

PHLYCTIDES , φλυκτίδες , le même que *phlyctaenae.*

PHLYSIS, éruption fur la peau causée par une redon-  
dance d’humeurs. CasTELLI d’après *Galien.*

PHLYZACION , φλυζάκιον, pustule excitée fur la peau  
au moyen du seu ou de la chaleur. Il signifie quelque-  
fois la même chofe que *phlyctaenae\**

P H O

PHOCA ou VITULUS MARINUS, *veau marin ,*est un animal amphibie qui Ee tient tantôt dans la mer  
& tantôt Pur la tetre, mais le plus fouvent dans la mer.  
On prétend que *ses* nageoires, principalement celles  
du côté droit, étant appliquées fur la tête excitent le  
sommeil. Sa graisse est émolliente, propre pour exci-  
ter les règles aux femmes,& pour abattre les vapeurs,  
lorfqu’on en frotte la région de la matrice.

On fait avec fa peau des fouliers qu’on croit être bons  
pour préserver de la goute. Εεμερυ , *Traité des Dro-  
gues.*

PHOCÆNA, est une espece de dauphin ou un grand  
poisson plus gros de corps & plus court que le dau-  
phin ordinaire, dont la graisse est estimée résolutive &  
bonne pour les nerfs. LbMERY , *des Drogues.*

PHODES ou PHOIDES, φῶδες ou φοιδες. Voy. *Phau-  
singes,* qui est la même chofe.

PHCENICITES, nom de la pierre Judaïque.

P H O 540

PHŒNICIUM EMPLASTRUM , *l’Ernfare Dia-  
chalcites* ou *Diapalma.*

PH(ENICIUS MORBUS, *la lepre.* Voyez *Lepra,*PHCENICOPTERUS , φοινικόπὸερος , est le nom d’un  
oiseau dont il est souvent parlé dans les anciens, qui  
étoient fort friafis de fa langue & de fon cerveau. Je ne  
fache point que persimne ait connoissance de cet oi-  
. Eeaw : mais à en juger par la dérivation, il devait avoir  
les ailes rouges.

Lemery le décrit comme un oiseau aquatique aussi gros  
que le héron, de couleur cendrée, avec le bec un peu  
recourbé & le cou fort long, qui va dans les étangs &  
dans la mer, & fe nourrit de petits poissons & de co-  
quillages. Il dit que fa chair contient beaucoup de fel  
volatil & d’huile , qu’il est apéritif & propre pour l’é-  
pllepsie, & que fa graisse est résolutive & bonne pour  
les nerfs.

PHCENICURUS, est un gros oiseau qu’on appelle aussi  
*rubecula , rtttidlla & erythacus.* Lemery dit qu’il est  
gros comme un coucou , & qu’il a la queue rouge ,  
comme il paroît par la dérivation de fon nom. Il est  
bon pour l’épilepsie , foit qu’on le mange ou qu’on le  
prenne en bouillon. Sa graisse est résolutive & ano-  
dyne.

PHCENIGMUS, *yoivFsuctHOyelvsc,* rouge *'phoenigme ;*remede qui excite de la rougeur & fait élever des *ves-  
sies* fur les parties du corps où on l’applique.

PHCENIX, nom du *Gramen, loliaceum ,folio etspica  
angustiore. Noyez Lolium.*

PHOLAS , est le nom d’tm poisson à coquille à peu près  
semblable à la moule , qui naît sim les rochers qui font  
dans le fond de la mer, & fouvent même plus haut,  
& qui est bon à manger. Sa coquille pulvérisée & pri-  
ste intérieurement , est apéritive & bonne pour la  
pierre.

PHOLIS , φόλις, écaille de métal.

PHOLLIDODES, φολλιδῶδες, ce mot dontHippocra-  
te Ee sert dans le quatrième Livre de ses *Epidémiques,*en parlant des tumeurs qui viennent aux jambes, signi-  
fie mou, lâche, & fongueux. Telles fiant celles qui  
viennent à ceux qui font attaqués d’une anasarque &  
surtout de la leucophlegmatie. Toutes les copies por-  
tent φολιδῶδες, que Calvus traduit par écailleux , à  
cauEe que φολὶς est la même chose que λεπὶς ( *lepis* ) une  
écaille pareille à celle des poissons ou des serpens. Sup-  
posé donc que cette leçon fiait la véritable, il s’enfuit  
que le passage d’Hippocrate qu’on vient de citer peut  
s’entendre des tumeurs qui viennent aux jambes , &  
qui, à cause de la sécheresse & des rides de la peau,  
font couvertes d’une eEpece de substance écailleuse ,  
ainsi qu’on l’observe souvent dans les jambes, les piés  
& les autres parties des cachectiques & des hydropi-  
ques. Mais peut-être doit-on lire au lieu de φολλιδῶδες  
φολλικῶδες ( *Phollicôdes)* qui signifie spongieux, lâche  
& vuide comme une cosse dont on a ôté la semence,  
ainsi que Galien l’explique dans sim *Exegefis ,* ayant  
égard sians doute au passage du quatrième Livre des  
*Epidérn.* où il est dit, τὰ φολλικώδεα φλυκταινύμενα, les  
pustules étoient molles & lâches. Erotien traduit φολ-  
λικώδη par ἐφηλώδη & λεπράδη , écailleux & raboteux ,  
comme seroit une peau lepreuEe ; car les Anciens,  
dit-il, appellent la rudesse de la peau qui provient du  
*pscra* & d’autres maladies semblables du nom deφόλλι-  
κες, *phollices.* Cela attache une idée tout-à-fait diffé-  
rente à ce mot, qui dans ce cas doit s’entendre de ces  
tumeurs qui font couvertes d’une espece de croûte  
écail!eufe, ainsi qu’on l’observe quelquefois dans les  
cachectiques.

PHOR ACIODES , φορακιῶδες , de φοροᾶ ( *Phoros* ) qui  
est traduit dans *FExegesis* par ὀυσυΚλεπτος ( *eus.ylleptos )*difpofé à concevoir, *Lib. II. γυνα,ιζ.* est employé, en  
parlant de la matrice , pour signifier que fon orifiee a  
toutes les qualités requises pour la conception. Mais  
Fœsius foupçonne qu’on doit lire φαρκιδῶδες ( *Phar-*

541 P H 0

*ci do de s'i* que Galien & Erotien rendent par ῥυτιδῶδες,  
*( Rutidodes)* ridé. Mais ils eussent plutôt dû lire, ajou-  
te-t-il, φοργανῶδες ( *Phorganodes*) à caisse que φοργάνη,  
*ePhorgane)* est traduit dans Heiychius , par ἀραιοτα'ς  
*( Araeotes* ) qui signifie que l’orifice de Putérus est lâche,  
spongieux & ouvert; ce qui est exprimé dans le qua-  
trieme Livre, *de Muliebr. Nat. & Lib. deMorb. Mul.*dans la même occasion , par ευρὓ ( *Eury* 5 large, dilaté.  
PHORIMOS, φόριμος, est une épithete qu’on donne à  
l’alun de roche.

PHORINE, φορίνη, c’est la peau d’un homme ou d’une  
bête, ou filmant Pollux , celle d’un pourceau. Par  
exemple, il est dit, *Lib. de R. V. I, A.* en parlant de la  
chair de pourceau, qu’elle doit être mangée ἄνευ τῆς  
φορίνης, c’est-à-dire, fuivant l'explication qu’en donne  
Galien dans sim Commentaire, ἄνευ τοὺδέρματας, «sians  
« peau.» Φορίνη,Ρε dit aussi de la peau humaine,que quel-  
ques-uns appellent aussi πυρίνη ( *Pyrine* ) ainsi qu’He-  
fychius l’observe.

PHOS, φῶς, *lumière.* On appelle encore ainsi le cercle  
noir qui entourre la pupille de l’œil.

PHOSPHORUS, de φῶς, *lumière,* & φέρω, je donne,  
je produits ; *Phosphore ,* est le nom d’un collyre dûnt  
on trouVe la description dans Galien, *Lib. IV. de Comp.  
M. S. L. cap.* 7. il est le même que *loDiacrocu.*

Il y a plusieurs préparations Chymiques de ce nom , qui  
rendent de la lumiere dans l’obsicurité , & l’on peut  
voir la description de quelques-unes au mot *Alumen.*

*Histoire du Phosphore.*

*Le phosphore* brûlant differe des autres corps naturelle-  
ment lumineux, en ce qu’il n’est autre chofe qu’une  
espece de feu caehé qui fe manifeste par la lumiere &  
la fumée qu’il jette , & qui s’enflamme si on vient à le  
frotter un peuples fort. Cette découverte sur suite  
vers l'an 1677. mais elle avoit été précédée par *lcphose  
phorede* Baldwin , qui est une imitation artificielle de  
la pierre de Bologne. Christophe-Adolphe Baldwin,  
GouVerneur d’une certaine Place de Misille, ayant sait  
dissoudre de la chaux dans de Peau sorte ou de l'efprit  
denitre, & fait évaporer ce dernier par le moyen du  
feu, il trouVaque le corps qui restoit devenoit lumi-  
neux à chaque sois qu’on l’expofoit au grand jour,  
confervoit la lumiere pendant quelque-tems , & Pem-  
portoit avec lui dans l’obfcurité , de la même maniere  
qu’une éponge retient l’eau dont elle a été imbibée.  
Cette expérience ne furprit pas peu les Cartesiens,  
dont il n’y avoit qu’un petit nombre qui eût vu la pier-  
re de Bologne, & ils ne purent comprendre que lalu-  
miere, qu’ils prétendoient ne consister que dans une  
simple pression, & fe répandre dans un instant, fût de-  
venue tout d’un coup une matiere grossiere & portati-  
ve. Baldwin décrivit fon expérience d’une maniere  
fort obfcure dans un Traité, intitulé *Aurum Aurae.*

Cette découverte fut fuiviede celle de Brand, Chymiste  
d’Hambourg , à qui l’on donna d’abord le nom de  
*Phosphore brûlant,* de *Pyropus, 8c* enfuite de *Phosphore,*laquelle fut faite de la maniere fuÎVante.

Brand étant tombé par hafard fur un procédé chymique,  
qui enfeignoit à tirer de l’urine une liqueur propre à  
transformer une particule d’argent en or, trouva en tra-  
vaillantfur cette matiere *lc phosphore* dont nous par-  
. lons. Il le fit connoître à M. J. Daniel Kraft , confeil-  
ler de Commerce de l’Electeur de Saxe , & par fon  
moyen à M. J. Kunkel. Gentilhomme de la Chambre,  
que ce caractere n’empêchoit pas de travailler à la Chy-  
mie;& ceux-ci vinrent à bout, en lui perfuadant que  
cefecret pourroit l’enrichir, & en lui promettant de  
le feconder , d’apprendre la composition de *ce phospho-  
re.* Kunkel ne sut pas plutôt de retour chez lui, qu’il  
se mit à traVailler sur la même matiere, mais n’ayant  
pu obtenir ce qu’il desiroit, il sie plaignit à Brand de  
son peu de sincérité. Celui-ci, qui sie repentoit déja de

P H O 542  
la facilité avec laquelle il lui avoit fait part de Ton fe-  
cret , fut long-tems fans répondre à sa lettre ; de sorte  
que Kunkel ayant corrigé dans cet intervalle l’erreur  
dans laquelle il étoit tombé la premiere fois, retrouva  
ce *phosphore*, &s’en attribua l’invention, ce qui déplut  
extremement à Brand.

Kraft, qui ne manquoit pas d’adresse, entreprit de faire  
valoir cette découverte parmi les Grands, & m’étant  
venu voir à Hanovre, dans fon voyage pour l’Angle-  
terre, il ne fit point difficulté de me communiquer Eon  
procédé aussi-bien que le nom de celui qui l’avoit in-  
venté. Il fit même l’expérience de ce nouveau *phosphore*en préfience du Due Jean-Fréderic, qui témoigna en  
être surpris ; il laréitera lorsqu’il fut arricé en Angle-  
terre en préfence du Roi Charles II. du Prince Robert,  
de M. Boyle , & de plusieurs autres personnes , ainsi  
qu’on peut le voir dans le Docteur Hook : mais je n’ai  
jamais appris qu’il s’en sent dit PInventeur. J’envoyai  
le premier *ce phosphore* à M. Huygens qui étoit pouf  
lors en France, & lorsique M. Tschirnhausem y fut de  
retour, il en communiqua la composition , qu’il tenoit  
de moi, à PAcadémie Royale , à qui M. Huygens  
avoit déja montré le *phosphore.* Il paroît par la Disserta-  
tion que Boyle a donnée fur le *phosphore,* qu’il ne l’a  
connu qu’imparfaitement, puisque le sien vaut beau-  
coup moins que celui de Brand.

Le Duc Jean-Fréderic, dont la générosité égaloit la ma-^  
gnificence, m’ordonna d’écrire à Brand pour l’engager  
à venir à HanoVre : il *se* rendit en effet à mes instan-  
ces, & me communiqua S011 procédé avec tant de bon-  
ne foi, que j’en imitai toutes les particularités dans  
un autre laboratoire. Brand ayant amassé une grande  
quantité d’urine, vint exécuter fon procédé chez moi ;  
& lorsqu’il retourna à Hambourg le Duc lui assigna-  
une pension annuelle , qui lui sut exactement payée  
jtssqu’à *sa* mort ; & il y a toute apparence que ce fut-  
là le seul avantage qu’il retira de *son phosphore.*

Je montrai à ce même Prince, qui étoit extremement cu-  
rieux de ces fartes de matieres, une autre espece de  
*phosphore,* qu’on peut appeller *Thermophosphore*, qui ne  
reçoit point *sa* qualité lumineuse de la lumiere, com-  
me la pierre de Bologne & le *phosphore* de Baldwin ,  
mais delà chaleur. On trouve dans les mines une espe-  
ce de si-lbstance qui Ee dissout au feu, & avec la poudre  
de laquelle si l’on trace des lettres & des figures fur  
une plaque de fer posée sur des charbons ardens, ces  
traits deviennent lumineux, bien que la plaque ne foit  
point rougie, & que les rayons de lumiere ne puissent  
point pénetrer jusqu’aux figures.

Tout le monde fiait que les corps durs s’échauffent & s’en-  
flamment à la fin au moyen du mouvement, & que les  
anciens Saxons regardoient la flamme produite par le  
frotement de deux morceaux de bois comme une *céré-  
monie* religieuse. Mais on neEait point au juste la ma-  
niere dont ceux qui travaillent à nos mines,’ allument  
le feu de leurs forges lorsqu’il vient à s’éteindre. Ils  
frappent avec un marteau fur le bord d’une barre de  
fer, qui a pour l’ordinaire la forme d’un prisine qua-  
drangulaire , tantôt fur le droit, tantôt Pur le gauche  
alternativement, au moyen de quoi elle s’échauffe sim  
le champ, & après des coups réitérés elle s’enflamme  
au point de mettre feu aux matieres qu’on en appro-  
che.

Nous aVons plusieurs autres *phosphores* dans lefquels on  
ne remarque aucune trace de feu , & dont nous de-  
vons le principal à M. Jean Bernoulli qui a perfection-  
né les ObferVations que d’autres avoient faites fur la  
lumiere que le mercure jette dans le vuide , & les a  
poussées si loin , qu’on peut le produire toutes les fois  
qu’on veut, au lieu qu’on ne ttroit auparavant de la  
lumiere du mercure que par un pur hafard. Il est pro-  
bable que ce *phosphore* doit consterVer pour toujours s  
ou du moins pendant un tems considérable, sa qualité'  
lumineuse , parce qu’il n’a pas besiain , comme *lcphose  
phore bridant,* d’être exposé à Pair pour paroître lu fisse

543 P H O

neux, & qu’il ne faut que l’agiter dans un vaisseau fcel-  
lé hermétiquement : le Roi de Prusse sut tellement  
charmé de cette découverte , qu’il gratifia l’inventeur  
d’une Médaille d’or. J’apprends que M. Dutal &  
quelques autres Académiciens François ont traVaillé  
avec fuccès à établir & perfectionner ce *phosphore.*Rien ne feroit plus curieux , que de rechercher la quan-  
tité de lumiere que ces sortes de *phosphores* sont capa-  
bles de produire lorsqu’on les agite continuellement;  
car il est facile de produire une agitation continuelle  
par le moyen d’une machine , & de rassembler la lu-  
miere de plusieurs *phosphores* , foit par réfraction ou  
par réflexion ; & je m’étonne que personne n’ait tenté  
jufqu’ici une pareille expérience. Εειβνιτζ , *in Misc-  
eris Berolinens.*

*Description du Phosphore ,* par M. Skaw.

On prend demi-dragme de camphre que l’on pile dans  
un mortier de verre, avec trois grains de *phosphore so-  
lide* d’urine , & l’on y ajoute une quantlté d’huile *es-*sentielle de girofle fuffifante , pour donner à ce mê-  
lange une forme fluide. On peut s’en frotter les ha-  
bits , les cheveux & même les mains , fans crainte de  
fe brûler.

Voici la maniere de faire le *phosphore* folide:

*Prenez* telle quantité d’urine fraîche qu’il vous plaira ;

Faites-là évaporer fur un petit feu , jufqu’à ce qu’il reste  
une matière noire presipue seche.

Prenez-en deux livres, & mêlez-les bien avec le double  
de menu stable ou de bol.

*Mettez* ce mélange dans une bonne cornue de grès bien  
lutée ; & ayant verfé une pinte ou deux d’eau  
commune dans un récipient de verre , qui ait le  
cou un peu long ; adaptez la cornue à ce récipient  
& placez-le au feu nû. Donnez au commence-  
ment un petit feu pendant deux heures ; puis aug-  
mentez-le peu-à-peu, jufqu’à ce qu’il soit très-  
violent , & continuez-le pendant trois heures.  
Ce terme expiré, il passera d’abord dans le réci-  
pient un peu de phlegme & de sel volatil, ensui-  
te beaucoup d’huste noire & puante ; & enfin la  
matière du *phosphore* viendra en forme de nuées  
blanches qui s’attacheront aux parois du récipient,  
comme une petite pellicule jaune; ou bien elle  
tombera au fond du récipient, en forme de fable  
fort menu. Laissez éteindre le feu , mais n’ôtez  
pas le réelpient, de peur que,le feu ne fe mette  
au *phosphore s* si on lui donnoit de Pair , pendant  
que le récipient qui le contient est encore chaud.  
Pour réduire ces petits grains en un morceau, on  
les met dans une petite lingotiere de fer blanc ;  
& ayant versé de Peau fur ces grains , on chauffe  
la lingotiere pour les faire fondre comme de la  
cire. Alors on verfe de Peau froide dessus, juf-  
qu’àceque la matiere du *phosphore* foit coagulée  
en un bâton dur qui ressemble à de la cire jaune.  
On coupe ce bâton par petits morceaux pour les  
faire entrer dans une phiole ; on verse de Peau  
dessus , & on bouche bien la phiole , pour confer-  
vet le *phosphore.* Si l’on mettoit ce dernier dans  
un Vaisseau rempli d’eau, mais non pas bouché ,  
il s’y conserVeroit bien quelque tems : mais il de-  
viendroit noir sur la superficie, & *se* gâteroit à la  
fin.

Volci les précautions^uel’on doit observer pour que le  
Procédé réussisse.

j. Il faut faire éVaporer l’urine, tandis qu’elle est récen-  
te. 2. Prendre garde de ne pas la laisser répandre lorf-

P H O 544

qu’elle bout, de peur que fa partie grasse nefe perde.  
3. De laisser fermenter la matiere dans un lieu froid.  
4. Mêler la matière noire avec deux fois autant de  
sable , pour l'empêcher de fe fondre. 5. Employer  
une cornue de grès, & non pas déterre, parce que  
celle de terre étant trop poreufe , le *phosphore* passe à  
traVers , & fe perd plutôt que d’entrer dans le réci-  
pient. 6. Se ferVÎr d’un grand récipient , dont le cou  
foit le plus long qu’il fera possible , afin qu’on puisse  
tenir le récipient éloigné du fourneau pour en éviter  
la trop grande chaleur, qui pourroit faire éVaporer cet-  
te fumée blanche , en laquelle le *phosphore* consiste ,  
ou qui l’empêcheroit de fe coaguler. 7. Mettre un  
peu d’eau dans le récipient, pour le tenir plus long-  
tems froid , & pour éteindre les petits grains de *phose  
phore* qui tombent au fond. 8. Faire d’abord un petit  
feu pour conserver la cornue , & sécher peu-à peu la  
matiere noire; car autrement elle segonfleroit & pasi  
feroit en écume noire par le bec de la cornue. Enfin il  
est nécessaire que l’urine dont on fie sert , Vienne  
de personnes qui boÎVent de la biere. Puis donc  
qu’il faut tant de circonstances pour faire réussir le  
*phosphore* , on ne doit pas être furpris que la plupart de  
ceux qui y ont traVaillé aient échoué dans leur entre-  
prife.

On peut considérablement abréger cette opération, en  
faisiant geler & concentrer de l’urine récente, en la fai-  
sant enfuite éVaporer aVec Eoin , & en la mettant en di-  
gestion de la maniere qu’on a dit ci-dessus. Après qu’el-  
le a été parfaitement digérée , on en met une grande  
quantité dans une cornue de fer, armée d’un chapiteau  
de terre, ainsi que les Chymistes ont coutume de le  
pratiquer , pour tirer les esprits de corne de cerf, ou  
llefprit & le fel d’urine: après en aVoir tiré tout le  
sel & l’huile, on mêle le *Caput mortuum avec* le dou-  
ble d’alun.

On met de nouveau la matière dans une cornue, dont le  
cou foit fort long, & on la distileau feu de réVerbere  
dans des grands récipiens remplis d’eau , qu’on doit  
aVoir adapté au cou de la cornue , & dont on peut faire  
passer les extrémités inférieures dans Peau , de même  
que dans la distilationdu mercure,en continuant Po-  
pération durant huit ou dix heures. Cette méthode est  
je crois la meilleure qu’on ait trouVée jufqu’ici pour  
obtenir le *phosphore* aVec succès. Le Docteur Wall non»  
apprend que M. Boyle Voulant stiVoir d’où vient qu’u-  
ne aussi grande quantité d’urine ne donne qu’une peti-  
te portion de *phosphore,* le pria de chercher quelqu’au-  
tre si.ljet qui pût en fournir une plus grande quantité;  
& qu’ayant enVoyé querir un morceau de matière se-  
che dans les lieux où les vuidangeurs ont coutume de  
décharger leurs tombereaux , il y découVtit un grand  
nombre de petites particules de *phosphore.* Il la porta  
fur le champ chez M. Boyle , qui pria le Chymiste Bil-  
gar de vouloir la mettre en œuvre. Ce dernier ne put  
en tirer qu’un peu *de phosphore* : mais après y avoir  
ajouté une autre matiere dans la distilation, il en reti-  
ra une si grande quantité, qu’ayant trouvé le moyen  
d’en vendre à six guinées Ponce, il devint en peu de  
tems très-riche. Je suispersiladé que l’alun est la ma-  
tiere la plus propre pour fixer & augmenter ainsi le  
*phosphore* ; car outre qu’il est lui-même préparé avec de  
l’urine, il donne encore un acide de même espece  
que celui que fournit *lu phosphore,* lorfquson l’allume.  
Car, par l’analyste le *phosphore* paroît être composé  
d’un acide extremement fort & d’une matiere inflam-  
mable , de même que le soufre ordinaire; aussi s’allu-  
me-t’il , de même Eous la cloche , & il donne des  
fleurs qui *se* changent en une liqueur acide, pareille  
à l’huile de foufre par la campane, en attirant l’humi-  
dité de Pair.

On s’en est fervi de cette maniere pour produire les chan-  
gemens les plus extraordinaires fur les métaux ; il est  
beaucoup employé par ceux qui travaillent à trotlVer  
la Pierre Philosophale ; l’acide lui-même , sans le *se-*

*cours*

545 P H O

cours de la chaleur, sert peut-être de menstrue à tous  
les métaux. Mais lorsqu’il est poussé dans les pores du  
métal par l’action de la flamme que jette le *phosphore*allumé , il paroît produire des effets beaucoup plus  
considérable^, ainsi que le siaVent ceux qui Eont versés  
dans la métaIlurgie la plus sublime. Ce *phosphore pa-  
rait* être le plus utile de tous ceux qu’on a découverts  
jusqu’ici.

On l’a déguisé plusieurs fois au point de le faire paroître  
sous différentes formes , tantôt folide, tantôt liquide,  
quelquefois comme un ongueflt & quelquefois comme  
du mercure coulant : il y a plusieurs autres efpeces de  
*phosphore* : mais nous ne parlerons que des deux dont  
M. Homberg a fait la découverte. Le premier, qu’on  
appelle *phosphore* noir, est préparé avec l’alun & la  
' fleur de farine , faVoir, aVec quatre ou cinq parties d’a-  
lun fur une de fleur de farine que l’on réduit par la  
calcination , en une matiere brune & noirâtre. On la  
puluérife, & on la met dans unephiole de Verre lége-  
rement bouchée aVec du papier,au bain de fable ,<où on  
la laisse rougir pendant quelque tems ; on la retire du  
feu , & après qu’elle est refroidie , on bouche la cor-  
nue aVec foin. Lorsqu’on expose quelques grains de  
cette poudre à Pair , ils s’enflamment sijr le champ &  
ressemblent à des charbons ardens : mais cette poudre 1 2 3n’a d’effet qu’autant qu’elle est nouVelle ; car le soleil  
& l’humidité de l'air détruisent peu-à-peu *sa* Vertu ,  
c’est pourquoi il faut la garder dans un lieu obfcur. Ce  
*phosphore* a cela de remarquable, qu’on peut le faire  
aVec telle fubstance animale ou Végétale qu’on Veut :  
mais on ne sauroit trouVer aucun Tel qui pusse rem-  
placer l'alun.

Le second *phosphore* de M. Homberg est fait avec une  
partie de sel ammoniac en poudre , & deux parties de  
chaux vive éteinte à Pair, qu’on mêle exactement en-  
semble, & qu’on exposie dans un creusiet à un petit  
feu de fonte. Sitôt que le creufet commence à rougir,  
le mêlange commence à fe fondre : mais comme il *s’é-  
lève 8c* fe gonfle, il faut le remuer avec une baguette  
de fer , de peur qu’il ne fe répande. Aussi-tôt que cette  
matière est fondue , on la Verfe dans un bassin de cui-  
vre , & après qu’elle est refroidie , elle paroît grife &  
comme vitrifiée ; & si l’on frappe dessus avec quelque  
chofe de dur) comme avec du fier , du cuivre , ou au-  
tre chofe femblable ; on la voit un moment en feu  
dans toute l'étendue où le coupa porté: mais comme  
cette matiere est fort cassante, on n’en fauroit réitérer  
fouvent l’expérience. Pour y remédier, M. Homberg  
s’est avisé de tremper dans lp creusiet où cette matiere  
étoit en fonte , de petites barres de fer & de cuivre ,  
lefquelles s’en font couvertes comme d’un émail : Pur  
ces barres ainsi émaillées, on peut frapper & faire cet-  
te expérience commodément & plusieurs fois aVant  
que la matiere s’en sépare. Il faut aVoir foin de les  
garder dans un lieu chaud *8c sec,* pour empêcher que  
le *phosphore* ne coule en attirant l’humidité de Pair.

On ne doit la déeouVerte de ces deux *phosphores* qu’au  
hafard. M. Homberg trouVa le premier cherchant à  
tirer une huile limpide des excrémens humains qui pût  
fixer le mercure ; & le fecond , en Voulant calciner du  
fel ammoniac par la chaux Vive pour le rendre fusible  
comme la cire : il réussit dans ce dernier dessein, mais  
non point dans l’autre.

On n’a point encore découvert jufqu’ici que ces deux  
*phosphores* foient de quelque uEage considérable : mais  
on s’est siervi de celui d’urine pour faire un grand nom-  
bre d’expériences curieufes, dont voici quelques-unes.

I. Lalumiere de ce *phosphore* paroît plus grande dans le  
vuide qu’en plein air.

2. On remarque, lorfqu’il fait chaud, qu’il darde à tra-  
vers l'eau qui le contient des rayons lumineux exacte-  
ment femblables aux éclairs qui fe font jour à travers  
les nuages & les Vapeurs.

3. Cette flamme est incapable de mettre feu aux matie-  
*Tome V.*

P H O 546

res combustibles, en quoi elle ressemble aux éclairs  
qui ne sont point de mal : mais lorsqu’elle vient à être  
condensée S011 action est si pénétrante, qu’elle fuffit  
pour fondre & dissoudre les métaux. Elle ressemble à  
cet égard aux éclairs les plus destructifs, dans lefquels  
on remarque de semblables effets.

4. Lorfqu’on remarque un petit morceau de ce *phosphore*avec un microfcope, fes parties paroiffent être dans  
un bouillonnement continuel.

5. Si l’on en met tin petit morceau fur le feu dans une  
cuillere d’argent, il jette une flamme brillante, &  
lasse dans la cuillere une tache rouge d’un gout acide  
corrosif ; & lorfqu’on le délaie avec de Peau , il fer-  
mente aVec l’huile de tartre par défaillance.

6. Etant pilé dans un mortier de Verre , aVec Vingt sois  
autant de nitre , il ne s’enflamme point : mais toute la  
fubstance du nitredevient lumineufe, si on le pile de  
la même maniere aVec de la limaille de fer puluérisée ,  
il s’enflamme sur le champ.

7. Quoique *ce phosphore* paroisse être une efpece de fou-  
fre , il ne se dissout pas néantmoins dans lleEprit de νΐη  
rectifié, mais il lui communique quelques parties ful-  
phureufies : car si Fon verfe cet esiprit dans de l’eau,dans  
un lieu obsicur, il jette une lumière foible.

8. La nature de ce *phosphore* est considérablement altérée,  
quand on le met long-tems en digestion aVec de l’alco-  
hol ; car il se change en une espece d’huile blanche &  
tranfiparente, qui ne peut *se* coaguler qu’au moyen  
d’un froid excessif, & qui ne donne aucune lumiere ; &  
lorfqu’on Verfe dessus de nouVel efprit de vin, elle ne  
se mêle ni ne se dissout point avec lui comme les autres  
huiles.

9. Si l’on sépare ce *phosphore* de l’esprit de vin , avec le-  
quel on l’avoit mis en digestion , & qu’on le lave avec  
fioin dans de Peau commune , il reprend peu-à-peu *sa*premiere consistance , & sie coagule en une matiere  
transparente, beaucoup plus blanche qu’auparavant:  
mais il s’en faut beaucoup qu’il foit aussi lumineux,  
aussi luisant & aussi jaune.

10. LleEprit de vin ainsi séparé devient jaunâtre, & tient  
beaucoup de l’odeur du *phosphore :* mais il ne jette au-  
cune lumière , à moins qu’on ne le verse dans Peau.

11. Ce *phosphore* étant mêlé avec une grande quantité de  
pomade, compoEe, de même qu’avec le camphre &  
l’huile de clous de girofle , un onguent lassant, dont on  
peut fleanotter les mains & le viflage Pans craindre de se  
brûler ; mais qui sait paroître ces parties lumineuses  
dans l’obscurité.

12. Si l’on trempe un morceau de papier ou de linge par  
un bout dans de llesprit de vin , & qu’on écrase silr l'au-  
tre un morceau de ce *phosphore,* l’esprit de vin s’en-  
flammera : mais cela n’arrive point lorsqu’on trempe  
le papier dans l'huile de térébenthine, ou qu’on écra-  
se le *phosphore* siir le bout qui a trempé dans l'esprit de  
vin, si ce n’est après que Pssprit de vin est tout-à-fait  
évaporé; encore *lu phosphore* slallume-t’il lentement &  
avec beaucoup de difficulté.

On peut faire un grand nombre d’autres expériences avec  
*le phosphore y* qui paroît être dans la Chymie ce qu’est  
l’aimant dans la Physique , puifque fes effets font aussi  
furprenans & aussi difficiles à expliquer, faute decon-  
noître les propriétés cachées des corps.

*Axiomes.*

On voit par les expériences qui précedent, que *luphosc  
phore* urineux peut servir à plusieurs usiages extraordi-  
naires , surtout à produire des changemens peu com-  
muns dans les métaux.

Que comme la plupart des découvertes des explosions  
chymiques & des *phosphores* Eont dûes au hasard, on  
peut s’en promettre d’autres plus considérables de la  
sagacité de ceux qui operent, aussi-bien que de la dé-  
couverte plus étendue des caisses & des axiomes.

Qu’on peut faire le *phosphore* urineux en aussi grande  
M m

547 P H R

quantité qu’on veut avec peu de dépense , ce qui four-  
nit les moyens de perfectionner la Chymie & la Métal.  
lurgie.

PHOTEL , ou *Ficus Pharaonis,* Thevet. est un arbre  
fort approchant du *Banana s* qui croît, à ce que dit C.  
Bauhin , dans le Royaume de Catay : c’est tout ce  
qu’on en fait.

PHOXINOS SQUAMOSUS, *Rosiere ou Rosie.*

C’est un petit poisson d’eau douce, long d’un demi-pié,  
fort épais, couvert d’écailles jaunes & bleues, avec  
la queue rouge. Il est estimé apéritif. LEMERY, *des  
Drogues.*

PHOXOS , φοξός, est celui qui a la tête pointue, les  
éminences du front ou de l’occiput, ou de tous les deux  
enfemble enfoncées, ou l’une de ces deux parties *ex-  
trêmement* faillante ; ou, comme Galien s’exprime  
dans sian Commentaire sijr le sixième *des Epid. ll asifr  
κιοραλ»* , &c. « une tête pointue , dont le front & Foc-  
« ciput avancent d’une maniere difforme; ou dans la-  
« quelle l’une de ces deux parties manque. Les têtes  
« pointues, ajoute-t’il, ont le front & l'occiput tout-à-  
« fait effacé, ou beaucoup plus avancé qu’il ne faut. »  
Mais *loSphoxoi* font proprement ceux qui ont le fom-  
met de la tête extrêmement pointu, & par conséquent  
difforme. Homere nous dépeint Thersite avec une pa-  
reille tête. Φοξός, dans Héfychius & Erotlen, est traduit  
par ὀξυκε'φαλος, « qui a la tête pointue. » Ce mot *se ren-  
contre* deux fois dans le sixième Livre des *Epidémiques.*

P Η R

PPRAGMÏTES , φραγμίτης, est le nom que Diofcoride  
donne à *\’arundo* ordinaire.

PHRAGMOS, φραγμὸς, de φράσσω, fermer comme  
d’une haie ; est un terme usité en Anatomie pour défi-  
gn^r les deux rangs de dents.

PHRASIUM VIRIDE, *Flos aerisnfleursd’airain.* RU-  
**LAND.**

PHRENES, φρένες, est le nom qu’Hippocrate &les an-  
ciens Medecins donnent au *Diaphragme.*

PHRENESIS, PHRENETIASIS. Voyez *Phrenitis.*PHRENITICI NERVI, font les nerfs du diaphragme.

- V. *Nervus.*

PHREN1TIS, φρηήὶτις , de φρὴν, efprit*\phrétiésie.*

Il n’y a aucune inflammation ou fievre particuliere qui  
foit d’une si grande importance dans la Médecine, que  
celle qui attaque le cerVeau, qui est la plus noble de  
toutes les parties, & le siége de Famé raifonnable ; qui  
Eoit plus dangereufie, &qui détruise si fort l’ufage de  
la raifon que celle que les Grecs ont appellée *phrénésie.*La *phrénésie* est donc une fievre aiguë inflammatoire  
causée par une trop grande congestion de fang, & par  
l’interruption du cours de ce fluide dans les petites ar-  
teres qui font distribuées dans les membranes du cer-  
veau. Elle est accompagnée d’une chaleur excessive,  
du délire & du danger de la mort.

Voici, stlivant Trallien, *Lib. I. cap.* 13. les signes qui  
présiagent *\a phrénésie.*

*« La phrénésie ,* dit-il, est précédée par des insomnies cosu  
« tinuelles & excessives; ou si les malades dorment,  
« leur sommeil est troublé & interrompu. Ils tressail-  
« lent & semt épouvantés par des sejuges terribles. Ils  
a oublient aisément ce qu’on leur dit ; & supposé qu’ils  
a viennent à répondre , ils paroiffent plus furieux &  
« plus colères qu’auparavant. Leur pouls est dur& foi-  
« ble, & ils ressentent fouvent une douleur dans Foc-  
« ciput. Lorfque la maladie augmente , ils ont le re-  
« gard fixe, les yeux enflammés, & ils versent des lar-  
« mes. »

Cœlius Aurelianus , *Lib. I. cap. 2.* est celui de tous les

P Η R 548

Anciens qui a le mieux décrit les signes & les accidens  
qui accompagnent la *phrénésie.*

*« Dans \a phrénésie,* dit-il, le malade est affligé d’une fie-  
α vre aiguë ; scm pouls *se* fait difficilement fentir fur  
« la sijrface du corps , ou bien il est bas & tendu. Sûn  
a vifage est enflé & plein, le fang lui coule par les uri-  
« nes, il est affligé d’une instomnie continuelle ; ou s’il  
« dort, sem sommeil est troublé par des songes: il al.ef  
« prit agité pardes imaginations déréglées,& par des in-  
cc quiétudes extraordinaires ; il est attaqué d’une espe-  
« ce de folie turbulente , & totalement privé de la rai-  
« fon. Il change à tout moment de posture dans le lit,  
cc & *sa* tête est dans une agitation continuelle. Il rit  
a quelquefois fans aucun sujet, il a les yeux rouges, il  
« verEe quelques larmes, il jette ses bras de tous côtés,  
a & il ne sent aucun mal de tête. Il est saisi d’un froid  
« dans les articulations, mais fans aucun tremblement;  
a son urine est abondante, jaune , aqueuse, légere, &  
œ elle sort peu-à-peu. Quelques-uns sont affligés d’un  
« bruit dans la tête, d’un tintement d’oreille, & d’un  
«mal de tête continuel. Leur regard est fixe, & ils  
« clignotent fians cesse les yeux. »

Tous ces dérangemens dans les fonctions du corps qui ac-  
compagnent la*phrénésie,* font causés par l’impétuosité  
avec laquelle le fang sie porte vers la tête, parl’inter-  
ruption de sim cours dans les petits vaisseaux, par fa  
stagnation & par la rapidité de sion cours dans les vaisi-  
seaux où il n’a pas accoutumé de circuler, ce qui cau-  
*se* des distensions dans les vaisseaux du cerveau & du  
visiage, & une sécrétion de l’humeur séreusie qui est  
Euivie de l’obstruction de plusieurs vaisseaux. Le cer-  
veau est entierement troublé dans *ses* fonctions, fur-  
tout dans celles qui servent à fustige de la raisim. Hip-  
pocrate enseigne dans sim Traité *des Vents Sc* dansplu-  
sieurs autres endroits de ses Ouvrages, que la pruden-  
ce & la raisim de l'homme dépendent de l’égalité sou-  
tenue du cours du seing dans le cerveau, ou pour mieux  
dire, de l’uniformité de fon cours, de sorte que lorf.  
qu’il vient à se déranger l’une & l’autre *se* détruisent.  
Ce qui prouve évidemment que le véritable siége de la  
*phrénésie* est dans le cerveau, c’est la dissection des per-  
fonnnes qui en fiant mortes ; car on a remarqué que les  
vaisseaux & les sinus de la dure & de la pie-mere fiant  
très-gonflés & farcis d’un fang épais & coagulé, & que  
ces membranes fiant si desséchées, qu’on peut aisément  
séparer la pie mere de la silbstance cortÎCale. A quoi  
l’on peut ajouter que la substance médullaire du cer-  
veau paroît couverte d’une grande quantité de sérosité.  
C’est ce que Blancard, *Anatom. Pract. Obs.* 3. Schenc-  
kius, *Lib. I. 8c* les *Mélanges de l’Académie des Curieux  
de la Nature, Decad.* 2. *Ann.* 5. *Obs. 62.* prouvent par  
plusieurs exemples.

C’est avec beaucoup de raisim que Cœlius Aurelianus  
met au nombre des causies antécédentes de *iaphrénésie,*le trop grand usiage du vin, les veilles excessives, une  
exposition au soleil de trop longue durée, le peu d’af-  
siete & l’inconstance naturelle de l’esprit, la colere,&  
la foiblesse du cerveau causée par l’étude & la jeunesse.  
En effet, tout ce qui est capable d’affoiblir le cerveau  
& de faire par conséquent que le fang & les humeurs  
s’arrêtent dans ses vaiffeaux, est propre à occasionner  
la *phrénésie,* de même que tout ce qui pousse le siang  
avec impétuosité & en trop grande abondance des par-  
ties inférieures vers la tête. Il est constant par les obfer-  
vations deMedecine pratique,que ceux là sont fortfujets  
à la *phrénésie* & aux fievres accompagnées de délire, qui  
fatiguent leur efprit par une tristesse de trop longue du-  
rée,par les soucis,par des études & des méditations trop  
profondes, qui font dans la fleur de l’âge, d’une comple-  
xion mélancolique & bilieuse , qui sont siljets à la haine  
& à la colore, qui ont des désirs trop violons, qui sent  
affligés par des Insomnies & des inquiétudes, qui Eont  
adonnés au vin & aux liqueurs Epiritueuses, & aux fem-  
mes, qui menent une vie sédentaire, qui ne font aucun

549 P H R

exercice, & qui à catsse des mauVais alimens dont ils *se*nourrissent, amassent une grande quantité de sang, im-  
pur. On Eait aussi par expérienee que la suppression du  
flux hémorrhoïdal & menstruel, aussi-bien que celle  
des vuidangesaelans les femmes en couehe, occasionne  
très-promptement une *phrénésie,* furtout lorsque le  
ventre est constipé ; car le fang venant alors à s’amasser  
dans les vssceres du bas-Ventre, cauEe des contractions  
spasinodiques dans les parties nerVeusesqui rendent la  
cirCulation du sang inégale, de Eotte qu’il Ee porte aVec  
impétuosité Vers d’autres parties & s’y amasse en trop  
grande quantité. La *phrénésie* est siauvent causée par  
une Violence extérieure, par exemple, par les blessu-  
res & les contusions de la tête, surtout dans les siijets  
pléthoriques &cacochymiques, à moins qu’on n’y re-  
médie promptement par la saignée & par des disCussifs ;  
car lorsqu’on néglige de le faire,elle devient pour llor-  
dinaire funeste, comme Hippocrate l'assure dans *i’Aph.*14. *de lasepticme Section.*

C’est aussi aVec beaucoup de raison qu’on dÎVife *iaphré-  
nésie* en idiopathique & fymptomatique. L’une & l’au-  
tre est Véritablement accompagnée d’une fleVre aigue,  
mais aVec cette différence que la fievre précede la fe-  
conde au lieu qu’elle accompagne la premiere. L’idio-  
pathique est fort rare dans les climats tempérés, mais  
elle est plus fréquente dans les pays méridionaux qui  
font chauds & Eecs. C’est ce qui fait que les anciens  
Medecins Grecs, & entre autres Aétius & Trallicn ,  
ont traité fort au long de cette maladie dans leurs  
écrits.

On trouVe cependant de tems en tems chez nous des  
exemples de *phrénésie,sariS* qu’aucune maladie ait précé-  
dé ; & elle est causée furtout par la débauche , par une  
colere de longue durée, & par la foiblesse du cerveau  
que \*des méditations profondes & assidues & la fatigue  
des Veilles ont occasionnée. Elle attaque furtout les  
personnes d’un tempérament sanguin, bilieux & mé-  
lancolique, celles qui menent une νἵε sédentaire, les  
hypocondriaques & ceux qui sirnt sujets aux hémor-  
rhoïdes , surtout lorsqu’on en arrête le flux à contre-  
tems. Willis, iu *Pathol. Cerebri, cap.* 10. nous assure  
qu’elle dégéncre aisément en manie ou en un délire  
furieux, à moins qu’on n’y remédie promptement par  
des remedes conVenables, & fon fentiment est confir-  
mé par l’expérience. La *phrénésie* idiopathique n’est  
pas rare, & dégénere fouVent en manie lorsqu’on a  
mal traité les fleVresardentes, pourprées, exanthéma-  
tesses & catarrheuEes par un régime trop chaud, aVec  
des remedes Volatils & qui mettent le sangenmouve-  
ment, aVec des opiats, des répercussifs trop forts &  
des rafraîchissans, aussi bien que par des saignées faites  
mal-à-propos; ce qui arriVe d’autant plus sûrement &  
plus Violemment que le malade est fujet àfe laisser em-  
porter à la colere pour le moindre si-ljet.

*La phrénésie* symptomatique est beaucoup plus fréquente  
chez nous, car elle furVÎent fouVent dans l’état des fie-  
vres malignes & exanthématetsses aiguës, dànsles fie-  
vres pétéchiales, la petite Vérole, les fieVres catar-  
rheuses malignes , dans les maladies d’Armées, sur-  
tout dans lafieVre de Hongrie, qui ont été mal trai-  
tées , & caustï la mort. Elle furvient ordinairement  
vers les jours critiques , & elle est accompagnée du  
frisson, du tremblement désarticulations, de la ten-  
sion des hypocondres , du refroidissement des extrémi-  
tés & d’une urine légere, dont l’écoulement est trop  
ou trop peu abondant. Mais comme les forces font  
prefque totalement détruites & le ton des Vaisseaux  
distribués dans les membranes du cerVeau extreme-  
ment affaibli, en conséquence de la maladie & des  
veilles qui ont précédé , il s’y forme des stafes qu’il  
est impossible de détruire,& qui caufent ordinairement  
la mort le troisieme jour.

Quoique *ia phrénésie* dégénere fouVenten manie, filmant  
le témoignage d’Hippocrate, de Cœlius Aurelianus &  
d’Aretée, qui pour cette rasson les joignent, ou plu-  
tôt les confondent ensemble, elles ne laissent pas ce-

PHR 550

pendant d’être très-différentes entre elles; car *ia phré-  
nésie* est toujours accompagnée de la fieVre, de la vitese  
*se ,* de la dureté & de la petitesse du pouls. Le délire ne  
cesse point tout-à-fait, il *se* calme seulement par inter-  
valles, pendant lesquels on oublie entierement tout ce  
qui s’est passé. La manie au contraire est une passion  
chronique, seins fleVre aiguë , quoique le pouls Eoit,  
contre nature, dur & inégal , quelquefois foible &  
quelquefois grand & Vite. La fureur maniaque cesse  
aussi par interValles, & est ordinairement accompagnée  
d’audace , de colere & d’animosité contre les parens &  
les amis; & lorfque l’accès Vient à cesser les maniaques  
*se* souviennent pour l’ordinaire de tout ce qu’ils ont  
fait. *La phrénésie* differe aussi de cette légere aliénation  
d’esprit qu’on remarque souvent dans les fieVres aiguës  
aVant l’expulsion critique de la matiere exanthéma-  
teuse. Celle-ci cesse facilement, les urines ne font ni  
légeres, ni aqueufes , & il n’y a ni frisson, ni refroi-  
dissement des extrémités. Il furvient aussi quelquefois  
après le déclin d’une fievre aiguë, une certaine folie  
ou aliénation d’efprit,qui dure quelques jours ou quel-  
ques femaines, & qui est différente de *iaphrénésilu* Elle  
est causée par l’abattement des forces & par la foiblesse  
du cerveau que la maladie a occasionnée, & elle cesse  
d’elle-rnême lorfque les forces reviennent, ou bien on  
la chasse fans peine au moyen de remedes convena-  
bless.

*CURE.*

Comme l’inflammation des meninges est la caufe pro-  
chaine des Eymptomes fâcheux & funestes qui accom-  
pagnent *ia phrénésie,* le principal foin du Medecin doit  
être d’employer les préservatifs nécessaires pour la pré-  
venir, & de la guérir lorsqu’elle est arrivée.

Cette maladie étant causée par la staste du stang dans cer-  
tains petits vaisseaux des meninges , & par la rapidité  
de sim courssdans d’autres parties du corps , accompa-  
gnée de douleur, de tension spasinodique & d’ardeur ,  
il est éVÎdent que les remedes qui empêchent le mou-  
vement impétueux du sang vers la tête, qui en détour-  
nent les humeurs, qui dégagent & résolvent le siang qui  
s’y est arrêté, & qui relâchent les meninges que les  
sipasines ont resserrés, siont ceux qui satisfont le mieux  
aux indications.

La faignée est, suivant le témoignage des Medecins an-  
ciens & modernes, celui de tous les remedes qui a le  
plus d’efficacité pour préVenir la *phrénésie 8c* pour la  
guérir, mais ils veulent qu’on la fasse le plus près qu’il  
est possible dé la partie affectée. Trallien & les Arabes  
employeur fouvent celle de la jugulaire, dont on ne fait  
pas assez d’ufage dans notre siecle, puisqu’on est con?  
Vaincu par plusieurs expériences qu’elle est préférable à  
celle des autres veines dans toutes les maladies de la  
tête qui font causées par l’amas & la stagnation du stang,  
parce que les veines jugulaires externe & interne reçoi-  
vent immédiatement le sang qui vient des arteres ca-  
rotides & des vertébrales . & le détournent du cerveau.  
D’ailleurs l'ouverture de cette veine n’est point aussi  
difficile ni aussi dangereuEe qu’on le croit communé-  
ment, puisqu’il est aisé de faire enfler la veine au moyen  
d’une ligature conVenable. Les Medecins vantent beau-  
coup dans cette maladie , aussi-bien que dans toutes  
celles qui affligent la tête, l’ouverture des veines qui  
font sous la langue ; & Amman, *in Paraen.* rapporte  
que parmi les Soldats qui revinrent en 1664. de l’ex-  
pédition de Hongrie, & qui étoient attaqués de la fie-  
vre de ce nom , tous ceux-là échapperont auxquels oli  
ouvrit de bonne heure les veines ranines , au lieu que  
tous les autres en moururent. J’ai aussi éproliVé que  
l’ouVerture de ces véines est d’un grand flecours pour  
prévenir le délire qui accompagne les fievres aiguës,  
lorfqu’on l’emploie le scxieme ou le Eeptieme jour ,  
tandis que l'efprit du malade est encore dans Eon assie-  
te naturelle : mais elle réussit difficilement lorsqu’il est  
dans le délire, outre qu’il est à craindre, lorsque Fou-  
verture est trop grande, qu’il ne survienne une hémor-

M m ij

PHR

rhagie funeste, à caufe de l’impétuosité avec laquelle  
le sang *se* porte à la tête. Lors au contraire que l’ou-  
verture est trop petite le sang coule en très-petite quan-  
tité, & venant à trouver un vuide , il est attiré vers le  
cerveau plutôt que vers les autres parties. D’autres  
veulent qu’on ouvre la veine frontale après avoir lié  
le cou auparavant; & Tralliennous affure qu’il a gué-  
ri par ce moyen une violente *phrénésie.* Il y en a qui  
préferent la faignée des arteres temporales , & de ce  
nombre est Panarole, qui affure, *Pentec.* **1.** *Obs.* **19.**avoir employé l’artériotomie avec beaucoup de succès  
dans la *phrénésie s* & avoir guéri par ce moyen en très-  
peu de tems ceux qui en étoient attaqués. Cœlius Au-  
relianus ordonne de scarifier toute la tête après l’avoir  
auparavant rasée. Je présure cependant à cette méthode  
celle qu’avoient les Egyptiens de fiaire des scarifica-  
tions dans les narines ; & supposé qu’on manque d’un  
instrument commode pour les faire , on pourra y fup-  
pléer au moyen d’un brin de paille ou d’un petit bâton  
pointu, qu’on enfoncera avec précaution dans le nez ,  
ce qui excitera une hémorrhagie, dont j’ai plusieurs  
fois éprouvé les bons effets. Ces différentes manieres  
de tirer du fang peuvent être d’usage dans *iaphrénésie*idiopathique , aussi-bien que dans la symptomatique.  
Mais lorsque la suppression des vuidanges ou des re-  
gles fait appréhender cet accident, on doit prompte-  
ment ouvrir la veine du pié, & en tirer beaucoup de  
fang. Si l’on appréhende le délire enfuite de la fup-  
pression du flux hémorrhoïdal, il *sera* facile de le pré-  
venir en ouvrant les veines hémorrhoïdales par le  
moyen des fangfues qu’on y appliquera.

Après avoir évacué le fang par la saignée, il faut avoir  
foin d’évacuer le ventre ; car lorsqu’il est constipé, les  
humeurs se portent vers les parties supérieures, au lieu  
que quand il est libre elles tendent vers les inférieures.  
Hippocrate, *Lib. III. de Morbis, Sect. 9.* nous avertit  
qu’il est nécessaire dans la cure de la *phrénésie* de prépa-  
rer le ventre à l’évacuation par des potions humectan-  
tes qui relâchent les tuniques des intestins que les fpaf-  
mes ont refferrées, parce que les spasines des premie-  
res voies occasionnent souvent le délire. J’ai coutume  
de me Eervir pour cet effet de potions préparées avec  
la manne, que je préfère à tout autre remede.

Prenez *de manne-, quatre onces.*

Faites-les fondre dans une livre de petit-lait, avec une  
dragme de crême de tartre, demi-dragme de nitre  
& une once d’huile d’amandes douces.

Baglivi, *Prax. Lib» I.* recommande la poudre Corna-  
chine.

Voici quels font ses termes :

« Comme on a remarqué plusieurs fois que le flux de ven-  
te tre a fait ceffer le délire, je me fuis souvent servi de  
« la poudre cornachine , qui est admirable pour cet  
« effet, en faisant boire enfuite des potions délayantes  
*te* compofées d’une décoction d’orge mondé, de crystal  
« minéral & autres adoucissans,surtout lorsqu’il y a une  
« ardeur violente dans les viEceres & une inflammation  
a interne. »

Supposé que le cas le demande, on purgera le malade  
avecunlénitif, ou avec un lavement émollient.

On peut mettre au nombre des remedes internes qui simt  
bons contre *iaphrénésie*, les potions délayantes, adou-  
cissantes & humectantes, qu’on donnera en grande  
quantité aux malades, pourvu, comme le remarque  
Ârétée,qu’ils sioient altérés, ce qui arrive très-rarement.  
Telle est la boiffon du petit-lait doux ou aigrelet, pré-  
paré avec du stuc de citron & du julep rosat, ou édulco-  
ré'avec du sirop de pavot blanc, dans une pinte duquel  
**on** fera diffoudre une dragme de nitre purifié ou de  
crystal minéral. On peut aussi fe fervir utilement d’é-

PHR 552

mulsions préparées avec une décoction d’orge, de la  
rapure de corne de cerf&les quatre femences fluides  
avec du julep rofat, furtout lorsqu’on met dans deux  
pintes de cette potion deux scrupules de nitre. Les ti-  
sanes & le lait mêlé avec les eaux de Seltz & de To-  
nen Steiner, fiant aussi fort propres à ceux qui font affli-  
gés de cette maladie ; car plus on use de ces boissons,  
plus elles ont d’efficacité pour délayer les humeurs,  
pour relâcher les conduits, pour lever les obstructions  
& pour appaifer la chaleur. La potion diaphonique  
& réfolutive dont nous avons donné la description au  
mot *Angina*, produit aussi des effets trèsssalutairesdans  
*iaphrénésie,* de même que dans toutes les autres in-  
flammations.

On peut mettre au nombre des remedes externes propres  
à délivrer la tête de l’affluence des humeurs, le lue-  
ment des piés ou leur entortillement dans des linges  
humides qu’on fera chauffer, ou ce qui vaut beaucoup  
mieux, les bains tempérés d’eau douce. On éprouve  
tous les jours leur efficacité, & le témoignage de Tral-  
lien sijr ce sujet est d’une grande autorité.

« Il est à propos, dit-il, *Lib. I.* de baigner & d’oindre  
a les malades qu’on a déja eu foin de purger susissam-  
« ment, & qui ne, sont plus incommodés par la trop  
« grande quantité de matieres, mais seulement par la  
a Eoif& par des infomnies continuelles. Quand même  
« les malades auroient la fievre, on pourra les baigner  
« fans craindre de leur caufer aucun dommage, fur-  
« tout si le bain est tiede , & que Pair ni la cuve ne  
« foient point trop chauds. Ceux qui négligent de les  
« baigner par crainte de la fievre, leur portent un très-  
α grand dommage ; car l’abstinence du bain leur cause  
a de plus grandes infomnies & un plus grand trouble  
« d’efprit. Il est donc nécessaire de les baigner, comme  
« on vient de le dire, car par ce moyen on tempere  
« leur Eang & on les délivre du délire & de l’affection  
« qui allumoit la fievre. »

Les Anciens & sclrtout Trallien & Arétée, après avoir  
Eaigné & purgé les malades , leur fomentoient la tête  
, avec du vinaigre roEat, de peur, à ce qu’ils dssent,  
qu’elle n’attirât une trop grande quantité d’humeurs &  
qu’elle n’en fut accablée. Cette méthode n’est point à  
méprifer.

J’ai coutume dans quelque efpece de délire que ce soit de  
faire rafer la tête de mes malades & de la leur fomen-  
ter avec l’épitheme tempéré que voici :

Prenez *de vinaigre rofat , deux onces ;*

*d’esprit de roses , dans lequel on aura fait fendre  
dix grains de camphre , deux dragmes ;*

*de nitre purifié, deux scrupules ;*

*d’huile de bois de rosiers vingt gouttes.*

Mêlez.

*Précautions et observations cliniques.*

La méthode que nous venons d’indiquer est d’une grande  
utilité dans la *phrénésie* fymptomatique, aussi-bien que  
dans l’idiopathique, furtout dans celle qui est invété-  
rée & qui paroît dégénérer en manie : je l’ai éprouvée,  
& je ne crois pas qu’on puisse en trouver unemeilleu-  
re : mais il est nécessaire d’insister pendant quelque-  
tems dans l’usage des remedes que nous avons indi-  
qués. Trallien , *Lib. I.* enseigne admirablement ce  
qu’il saut observer à l’égard du régime des phrénéti-  
ques.

a On doit examiner , dit-il, avec foin le logement dans  
« lequel le malade habite', & faire enforte que l’air  
« n’y foit pas trop épais, trop humide, trop froid ou  
« trop chaud , de peur qu’il ne resserre les pores de la  
« tête 011 qu’il ne les obstrue. Il faut au contraire que

553 P H R

« llatmofphére foit tempéré pour qu’il réveille les ef-  
« prits animaux, & qu’il les relâche. Sa chambre doit  
« être plutôt claire qulobfcure, afin qu’il puisse recon-  
« noître peu à peu les choses auxquelles il est accou-  
« tumé. 11 est à propos qu’il ait auprès de lui quelqu’un  
«de fes plus intimes amis, qui le reprenne pour les  
« fautes qu’il fait, afin qu’il craigne de les commettre  
« une autre fois. On ne doit point laisser entrer dans  
« fon appartement aucun domestique, ni’aucune per-  
« simne dont/la vue puisse lui causer du chagrin, ou le  
« mettre en colère, parce que cela est capable de l’irri-  
« ter & de lui déranger encore plus l'esprit. On ne doit  
« point non plus recevoir un trop grand nombre de per-  
« l.onnes dans *sa* chambre , parce que les grandes assem-  
« blées ne sont propres qu’à caisser du tumulte , & à  
« rendre l’air plus épais. On doit le remuer très-dou-  
« cernent de peur des secousses que la foiblesse où il est  
« lui rendroit trop fensibles , car rien n’est plus propre  
« à irriter un phrénétique & à Fempêcher de dormir. |  
« Ceux qui ont foin de l'assister doivent lui tenir les  
« membres sans aucune violence & les frotter légere-  
«ment, furtout ceux des extrémités inférieures , &  
« lorsqu’il tombe dans des convulsions, il est à propos  
« de les lier, car cela attire la matiere vers les parties  
« inférieures & appaife les mossvemens convulsifs.  
« Mais c’est furtout après qu’on lui aura frotté les par-  
« ties inférieures qu’il convient de les fomenter & de  
a les lier, afin que la matiere qu’on y a attirée par le  
« frotement & les fomentations *fe* détourne vers les  
« endroits les plus bas du corps. »

Voici ce qu’on doit observer à l’égard de la saignée;

SuppoEéque les phrénétiques ne veuillent point s’y fou-  
mettre, comme il arrive très-souvent, je ne trouVerien  
de plus efficace & de plus aisié à pratiquer, que de leur  
enfoncer avec violence & dans le tems qu’ils s’y atten-  
dentle moins, une plume ou une paille dans le nez ;  
car parce moyen on sait couler le fang en abondance ,  
ce qui est très-utile au malade. On ne doit point ouvrir  
la veine du front dans la *phrénésie*idiopathique &chro-  
nique, furtout lorEque le corps est pléthorique, qu’on  
n’ait auparaVant ouyert celle du bras & du pié, de peur  
que le sang ne Ee porte avec encore plus d’impétuosité  
vers la tête. On doit aussi prendre garde dans cette opé-  
ration, de ne point employer un instrument trop poin-  
tu , de peur qu’il d'offensie lepéricrane, ce qui feroit  
très-nuisible au malade.

On guérit aussi parfaitement la *phrénésie* qui est cassée  
par la suppression des regles ou des hémorrhagies, aussi-  
bien que les spasines violens qu’elle occasionne, au  
moyen des bains , des eaux minérales & de l’applica- J  
tiondes simgsues aux veines de l’anus ou de l’utérus, |  
& en suivant en même-tems un régime convenable : |  
car j’ai vu une *phrénésie* qui duroit depuis long-tems , :  
guérie par l’éruption du flux menstruel ou hémorrhoï-  
dal. Mais lorEque la *phrénésie* est moins occasionnée par  
1a quantité de fang qui s’est amassée dans les vaisseaux  
du cerveau , que par la matiere subtile , acre & viru-  
lente, qui a été repoussée dans le corps, comme il ar-  
rive dans les fievres exanthémateuses, ou qui étant trop  
exaltée par les remedes chauds & volatils, s’est forte-  
ment attachée à la dure-mere, qui est une membrane  
nerveufe ,& caufe des spasines qui interrompent le  
cours du simg & l’empêchent de retourner vers le cœur ;  
il est à propos, après avoir ouvert les Veines Voisines  
du cerVeau, de rasierla tête & d’y appliquer des parties  
& des Visiceres d’animauxnouVellement tués, comme  
les poumons, le soie & l’épiploon, & de les tremper |  
dans Peau chaude lorsqu’elles seront refroidies , afin  
qu’elles s’échauffent de nouVeau.

Le délire phrénétique, mélancolique & maniaque est très-  
fréquent en Pologne , lorfque la *Plica* est renfermée  
dans le corps, mais lorsqu’elle Vient à paroître la folie  
cesse. Il conVÎent dOnc de faciliter la fortie de *ia plica,*& pour cet effet les Habitans de ce Royaume ufent or-

PHR 554

1 dinairement d’une décoction de deux poignées de pié-  
de-loup qu’on sait bouillir dans deux mefures d’eau.  
On a foin de *se* laVer deux fois par jour la tête & les  
cheveux aVec cette eau, & dans l’espace d’une semaine  
ilfe forme des boucles qui font cesser le délire. Ilarri-  
ve très-souVent lorsqu’on coupe les cheVeux dans la  
*plica,* qu’il furVient un mal de tête’ très-Violent qui est  
fui Vide *\a phrénésie,* de la fievre & de la manie , que  
l’on chasse de nouveau très promptement par le moyen  
de la décoction dont nous venons de parler , ou aVec  
un Uniment de pié-de-loup dont on trouVe la defcrip-  
tion dans les *Mélanges de P Académie des Curieux de  
larsaature, Dec.* I. *An.* 2. *Observat.* 54. lequel a la  
Vertu de faire reparoître la *plica.*

On doit s’abstenir dans la *phrénésie s* de même que dans  
les autres inflammations, des remedes acres & qui met-  
tent le fang en mouyement, des liqueurs fpiritueufes,  
d’une trop grande agitation de corps & d’esprit, &  
même de tous les alimens capables de jetter le *sang*dans un trop grand mouVement. On ne doit rien faire  
furtout qui puisse mettre les malades en colore, &  
pour cet effet éloigner deux les persimnes qui leur sirnt  
odieuses, & dont la Vue leur est insupportable. On ne  
*se serVira* aucunement d’opiats & de narcotiques , sur-  
tout loicque les forces font déja affoiblies ; car on a  
éprouyé qu’ils occasionnent fouVent le délire dans les  
fieVres. C’est de quoi Trallien a foin de nous aVertir  
*( Lib. IO* « Supposif, dit-il, que les forces soient afloi-  
« blies , on aura foin de ne rien donner au malade qui  
a puisse lui caufer un assoupissement & un engourdisse-  
a ment, car ces Eortes de potions causent beaucoup de  
« dommage à ceux dont les forces font languissantes. »  
Je nlapprouye point non plus qu’on emploie dans la  
*phrénésie* les Vésicatoires, dont quelques Médecins fe  
ferVent ; car les cantharides venant à irriter par leur  
acreté les fibres que les fpafmes ont contractées, &  
tendues, augmentent le délire & causent aisiément des  
convulsions. C’est ce dont Baglivi nous assure, *Lib. I.  
Prax.* en ces termes :

« J’ai vu étant à Rome plus d’hommes tués que guéris;  
« par l'application des vésicatoires , mais on a éprouvé  
«qu’ils font plus salutaires & moins dangereux aux  
« femmes. Lorfqu’on applique, continue-t-il, des vé-  
« sicatoires à ceux qui font dans un délire accompagné  
« d’une fievre aiguë , de la fecheresse de la langue, &  
a des signes qui annoncent une violente inflammation  
a des vifeeres, ils s’en trouvent plus mal, & la plupart  
« meurent dans des convulsions.» **FREDERIC** Hoff-

**MAN.**

On appelle *vraie phrénésie* tout délire furieux & conti-  
nuel, dont la caufe est une affection idiopathique du  
cerveau , aVec fieVte continue.

LorEque la *phrénésie* proVÎent de la maladie d’une autre  
partie qui s’est communiquée au cerveau dans les fie-  
vres & les inflammations, elle est appellée *phrénésie  
fymptomaelque,* & elle répond à ce que les Grecs appel-  
lent παραφροσύνη, & les Latins *desipientia.*

La vraie*phrénésie* est précédée d’tme chaleur & d’une dou-  
leur de tête interne, vive & inflammatoire ; d’une  
redondance de sang, d’üne disposition inflammatoire ,  
de la rougeur des yeux & du visiage, d’un siommeil tur-  
bulent, d’un degré léger de folie, de PadolefCence,  
de l’ufage des fubstances chaudes, d’un coup de foleil,  
d’infomnies, de colere, de chagrin , d’emportement  
violent, d’oubli fubit, de la fechereffe de tout le corps,  
& furtout du cerveau ; enfin , on voit ceux qui en sirnt  
menacés arracher les poils de leur couverture.

L’autre est précédée par presque toutes les maladies aiguës  
avec fievre, par une douleur au côté non-pleurétique,  
aVec un léger égarement d’esprit; par l’inflammation  
de la pleure,du poumon & du diaphragme, & annoncée  
par la noirceur de la langue, la suppression ou la blan-  
cheur des excrémens , & la rétention d’urine , qui Eont  
des fymptomes presque toujours mortels. Les urines

*yii* P h R

blanchesssans couleur, claires, le défaut de soif,l’air fé- I  
roce, la rougeur du vifage, les stsspensions noires dans  
l’urine & les veilles, annoncent l’inflammation de tête.

Les symptômes qui indiquent la présence de laine & de  
l’autre, scmt,

I. La dépraVation des idées sensibles, comme aussi des  
siens internes, de la raison & des affections.

2. La férocité augmentée & effrénée, l’infômnie, l’agi-  
tation, ou un fommeil souvent turbulent.

3. Un pouls dur, une respiration grande, & avec de  
grands intervalles.

4. Un vssage le plus souvent fort rouge, avec beaucoup  
de grimaces , horrible à voir; les yeux qui femblent  
fortir des orbites, le regard farouche, la fortie de quel-  
ques gouttes de fang par le nez.

Voici à peu près le prognostic de ce mal.

La Vraie *phrénésie* enleve ordinairement le malade dès le  
troisieme, quatrieme ou feptieme jour, rarement plus  
tard ; & alors si elle est Violente , elle dégénere sou-  
vent en manie ; faifant peu-à-peu des progrès, elle de-  
vient infupportable. Elle *se* termine souvent en léthar-  
gie, en coma & en catalepsie.

Le malade est souVent menacé de danger &de mort, si  
l’infiammatlon lui cause des Vomissemens de matiere  
poracée ; si , stans respect pOur les assistans , il leur cra-  
che siouVent au Visage ; s’il a des tremblemeps ; si fies  
excrémens & ses urines fiant interceptées , blanches ou  
crues ; s’il a des conVulsions ; s’il cherche à prensp-e  
des floccons qu’il croit Voir Voler deVant lui ; s’il aies  
yeux siecs & poudreux ; s’il grince les dents; s’il n’a  
point de soif, ce qui annonce pour l’ordinaire des con-  
vulsions ; si les fymptomes changent sains ceffe, si les tu-  
meurs ulcérées s’affaiffent.

La Vraie *phrénésie* qui sclccedeà la péripneumonie, est  
mortelle, ainsi que celle que *lu miserere* produit; celle  
qui siuccede à la petite Vérole , est très-périlleuse.

Lorfque l’inflammation de la gorge *se* fixe un peu de tems,  
& que sim âpreté fe communique aux parties si.lpérieu-  
res, il en résistte *rmO phrénésie* mortelle : ces Aortes de  
phrénétiques tâtonnent, & font extremement oppreffés.

Quand les phrénétiques refusent leur nécessaire , ils sirnt  
en très-grand danger.

Dans la dissection des cadaVres de ceux qui sirnt morts  
phrénétiques, on trouve les meninges enflammées , le  
cerVeau gangréné , abflcédé , sphacélé ou rongé par des  
matieres acres, ichoreuses.

Il suit de ce qu’on Vient de dire, que la catsse prochaine  
de la Vraie *phrénésie->* est une Véritable inflammation  
Idiopathique de la pie-mere & de la dure-mere; au lieu  
que la *phrénésie* symptomatique Vient aussi d’une pa-  
reille inflammation produite par le transport d’une  
matiere phlogistlqueaux meninges du cerVeau.

Tout ce qui peut donner lieu à ces inflammations, peut  
être regardé comme la caufe prochaine de *iaphrénéfie.*

De-là on connoît aussi les vrais diagnostics des deux efpe-  
ces de *phrénésie.*

Pour les guérir, il faut faire attention aux circonstances  
suivantes.

Les varices & le flux hémorrhoïdal font salutaires aux  
phrénétiques, aussi-bien que le flux de ventre. La dou-  
leur qui survient à la poitrine & aux piés, une toux  
violente & une hémorrhagie , guérissent EotlVent ce  
mal.

La vraie *phrénésie* demande qu’on mette filir le champ en  
tssage les remedes les plus puissans pour guérir l’in-  
’ fiammation des arteres du cerveau, que l'on trouVe in-  
diqués au mot/nsiuTwziziztip. Il faut feulement obserVer  
de faire une large ouVerture à une ou plusieurs Veines  
à la fois, au pié, à la gorge , au front, afin de tirer du  
fang prefque jusqu’à défaillance. On doit prefcrire les

P HR 556

tifanesdélayantes, anti-phlogistiques & nitreuses, pri-  
fes en grande quantité; ensuite donner des purgatifs  
anti-phlogistiques , aVec beaucoup de tifanenitrée dé-  
layante, des laVemens femblables , en y ajoutant des  
laxatifs. On fomente l’anus, & on frotte les Vaisseaux  
hémorrhoïdaux aVec des feuilles de figuier; ou on les  
fait fluer en y appliquant des fangfues. Les colletions  
& les gargarismes doux doivent être fouvent employés;  
il faut fomenter les narines , les yeux & les oreilles,  
& rafer la tête. Si le mal ne cede point à ces remedes,  
on aura recours aux opiates, aux bains des piés , aux  
épispastiques légers, aux ventoufes , qu’on applique  
aux parties inférieures. On leve le malade, & on le ra-  
fraîchit en l’expofant à un air modérément froid.

Mais si la *phrénésie* est symptomatique, & qu’elle pro-  
vienne d’une autre maladie inflammatoire, il faut exa-  
miner, ayant toute chofe, si la cure que je Viens de  
prefcrire n’est point contraire à la nature de ce mal; car  
autrement il faut fuÎVre la méthode qui conVÎent à cet-  
te maladie inflammatoire , en ajoutant toujours les re-  
medes dérÎVatifs & topiques. BoeRHaave , *Aphom*

PHRICE, φρίκη. Voyez *Horror.*

PHRICODES FEBRIS, φρικῶδής πυρετὸς, est une fie-  
Vreaccompagnée d’une horreur ou d’un frisson, non-  
feulement au commencement de l’accès , mais encore  
dans une bonne partie dé ce même accès : telle est la  
fieVre hémitritée. GaLIEN, *de Disse Febr. Lib. II.cap°  
9-*

L’Auteur des *Définitions médicinales* la décrit accompa-  
lqnée d’une chaleur mêlée aVec un frisson, & d’tm pouls  
extremement foible , qui est infensible au toucher , &  
fe retire pour ainsi dire en-dedans ; le Ventre est sort  
enflé,& l’on entendun bruit dans les intestins ; la langue  
est extremement enflée , & arrosée d’une humeur acide  
qui tient lieu de falÎVe. FœsIUs.

PHRONTIS, φροντικ, signifie proprement une médita-  
tion profonde , ou une contention d’efprit pénible :  
mais il est pris dans Hippocrate , *LibA. deMorb.* pour  
une maladie particuliere , qu’il dit être très-fâcheufe,  
φροντὶς νουσος χαλεπὴ. Dans cette maladie, dit cet Au-  
teur , on fient comme une épine qui pique les entrail-  
les. Ceux qui en sont atteints fiant extremement in-  
quiets : ils fuient la lumiere & la compagnie , ils *se*plaiEent dans l’obscurité, & ils ont peur de tout. La  
membrane qui sépare le bas-ventre d’avec la poitrine,  
est enflée en-dehors ; ils souffrent & craignent beau-  
coup quand on les touche ; ils ont des songes terribles,  
& ils croyent voir à tous momens des objets épouvan-  
tables, ou des morts. On peut ranger cette maladie  
flous la claffe des affections mélancoliques. ΕεΟεεηο,  
*' Hist. de la Med.*

PHRYCTE, φρυκτα, en Latin *Fricta,* sans scm substantif  
propre; est la résine noire, *resina colophoma*, que l'on  
appelle ainsi pour la distinguer de la résine liquide  
nommée ὑΓρὰ, *hygra t* elle est appellée φρυκτα, de φρύ-  
γω, *rôtir ,* parce qu’elle est brûlée ou rôtie, comme  
Diosicoride le prouve , *Lib. I. cap.* 93.

PHRYGANON, φρύγανον, est une branche sieche qui  
n’est bonne que pour brûler VARINUs.

Hippocrate, *Lib. I. de Morb. mul.* ordonne de mèttreun  
fagot de ces branches feches , ou *phrygana,* fous le lit  
d’une femme qui est en travail, pour empêcher que *ses*piés ne touchent à terre. Cette efpece d’opération étoit  
appellée σεισμὸς, *concusseon* ; & on l’employoit pour fa-  
ciliter l’accouchement dans les cas difficiles.

PHR.YGIUS LAPIS, Offic. Boet.406. de Laet. 134.  
Matth. 1380. Aldrov. Musi Metall. 689. Cale, Musi  
385. *Pierre Phrygienne.*

Cette pierre , à qui on a donné ce nom, à catsse que les  
Teinturiers de Phrygies’en servent^ naît dans la Cap-  
padoce. La plus estimée est pâle, médiocrement pe-  
Eante, mal liée, & traversée de veines blanches, de  
même que la Cadmie.

*II7* P H T

On la calcine de la maniere fuivante.

On la lave plusieurs sois dans de bon vin,on la couvre de  
charbons ardens que l’on atti*se* continuellement;  
& quand on s’apperçoit qu’elle a changé decou-  
Ieur, & quelle est devenue plus large, on la retire  
du feu, & on l’éteint dans le même vin. On réite-  
re cette opération jufqu’à trois fois de fuite , en  
prenant garde qu’elle ne tombe point en cendres,  
& qu’elle ne Ee transforme point en fuie.

La *pierre Phrygienne* est un excellent astringent , foit  
qu’elle foit crue ou calcinée : elle déterge médiocre-  
ment, elle possede une vertu efcarrotique, & ellegué-  
ritles brûlures, étant employée avec un cérat. On la  
lave de même que la cadmie. D ι ο s C o R ι D e *, Lib. V.  
cap.* 141.

Elle est bonne pour les maladies des yeux, pour les ulce-  
res , & pour plusieurs autrès ufages. GaLIEN.

On ne la connOÎtplus dans nos Boutiques. DaLE.

PHRYMION, est le nom qu’Oribafe, *Collect. Médi-  
cinal. Lib. XII.* donne au *Poterium* de Diofcoride.  
Voyez *Poterium.*

P H T

PHTHARTICOS, φθαρτικὸς, de φθείρω , corrompre ;  
*pernicieux, mortel*, est une épithete qu’on donne aux  
poifons & à leurs qualités. GaLIèN, *de S. F. Lib. V.  
cap.* 18. Il est opposé à ἀλεξιτήριος, alexitaire. Voyez  
*Alexeleria.*

PHTHEINAS, φθεινβὲς, de φθίω , corrompre, signifie  
qui confume, quidesseche: ainsi φθεινὰδες ὰι νῦσοι font  
des maladies qui cassent une atrophie au moyen d’une  
fluxion fur les poumons, *Lib. vase Hsectv.* De même '  
φθεινάδες pris substantivement avec l’épithete ξηραὶ, si-  
gnifie des consiomptions Eeches , qui doivent leur ori-  
gine à une concrétion & à un endurcissement d’humeurs  
daniles poumons, & paroît opposé à φθινώδεες, (pûtût-  
*nodees* ) qui est le nom qu’on donne à ceux qui font at-  
taqués d’une consomption causée par une suppuration  
ou un amas de pus dans les poumons. Voyez *Phthino-  
des.*

PHTHEIRIASIS. Voyez *Phthiriasis.*

PHTHEIROCTONON , nom de l’herbe aux poux.  
Elle est ainsi appellée de φθεὶρ, un pou, & κτείνω ,  
tuer, à causie qu’elle tue les poux.

PHTHINICE, φθινικη'. Hippocrate , *II. Prorrhet.* fait  
mention d’une maladie qu’il appelle *maladie phthinsu  
que,* νῦσος φθινικη. Le rapport qu’il y a entre *phthtni-  
que & phthisique >* a fait croire à quelques interpretes ,  
qu’il s’agissoit de la *phthisie',* mais les plus favans con-  
viennentqu’il y a une faute, & qu’au lieu de φθινικη' ,  
il faut lire φοινικιη, ( *Phoenicia) maladie de Phénicie.* Ils  
fe fondent fur ce qu’on trouve ce dernier mot dans les  
anciens Glossateurs d’Hippocrate , qui ajoutent « qu’il  
« a entendu par-là une maladie commune dans la Phé-  
« nicie & dans les autres pays Orientaux, qui semble  
« n’être autre chose que l’éléphantiasis. » Ce qui con-  
firme cette explication, c’est qu’Hippocrate traite dans  
le même endroit de maladies approchantes comme  
Eont la lepre, les dartres & la maladie appellée *leucé.*Je remarquerai seulement que Galien, qui est PAu-  
teur du Glossaire qu’on a cité , pourrait s’être trompé  
à cet égard, en cela seulement qu’il croit que la mala-  
die de Phénicie est la même que celle qu’on a appelle  
éléphantiasis ; au lieu qu’il se peut qu’elle y eut simple-  
ment quelque rapport, & que par cette maladie de  
Phénicie Hippocrate eut entendu la lepre des Juifs,  
qui étoit une efpece de *leuce* , & qui pourroit avoir  
quelque chofe de commun avec l’éléphantiasis, Eans  
que ce fût précisément la même chofe. LE CLERC ,  
*Hist. de la Med.*

P H T 558

PHTHINODES , φθινώδης, sec ou conEomptif, est  
une épithete qu’on donne aux maladies & aux malades  
qui en simt attaqués. Ce mot signifie quelquefois dans  
Hippocrate une disposition à la confomption.

PHTHINOPORON , φθινόπωρον, *F Automne.*

PHTHIRIASIS, *Maladie pédiculaire ,* de φθεὶρ, un  
pou.

Le *phthiriasis* est une maladie pédiculaire à laquelle les  
adultes mais furtout les enfans font particulierement su-  
jets. Swammerdam dit dans sim Histoire de la généra-  
tion des Insectes, que ce que nous appellons commu-  
nément une lente est le véritable œuf dont le *pou* s’en-  
gendre ; cet œuf demande un lieu chaud & humide  
pour matrice, & pour lors il multiplie en peu de tems  
d’une maniere incroyable; & quelques-uns même don-  
nent à entendre que dans l’efpace de vingt-quatre heu-  
res, un *pou* devient non-seulement trifayeul, mais  
encore grand-pere du trifayeul. Mais lorsqu’ils ne  
trouvent point de pareille matrice pour y déposer leurs  
œufs, & qu’ils restent expctëés à Pair pendant un jour  
seulement, ils meurent avant que d’être éclos.

On compte quatre especes de *poux* qui inquietent le corps  
humain.

1°. Les *pediculi,* ainsi appelles , dit Isidore, parce qu’ils  
incommodent davantage par le mouvement de leurs  
piés que par leurs morsilres. Ceux-ci naissent ordinai-  
rement Eut la tête des enfans, furtout s’lls ont la gale  
ou la teigne, & souvent sur celle des adultes qui n’ont  
pas fijin de la tenir propre.

2°. Les morpions, appelles par les Anglois *crab-lice,* à  
cauEe qu’ils ressemblent au cancre. Ils s’attachent fous  
les aisselles, aux sourcils , aux paupieres & aux parties  
de la génération des adultes. Voyez *Morpiones.*

3°. Les gros poux qui infestent le corps & s’engendrent  
dans les habits des perfonnes mal-propres : ils font  
gros, oblongs, épais, & leur tête fe termine en pointe.

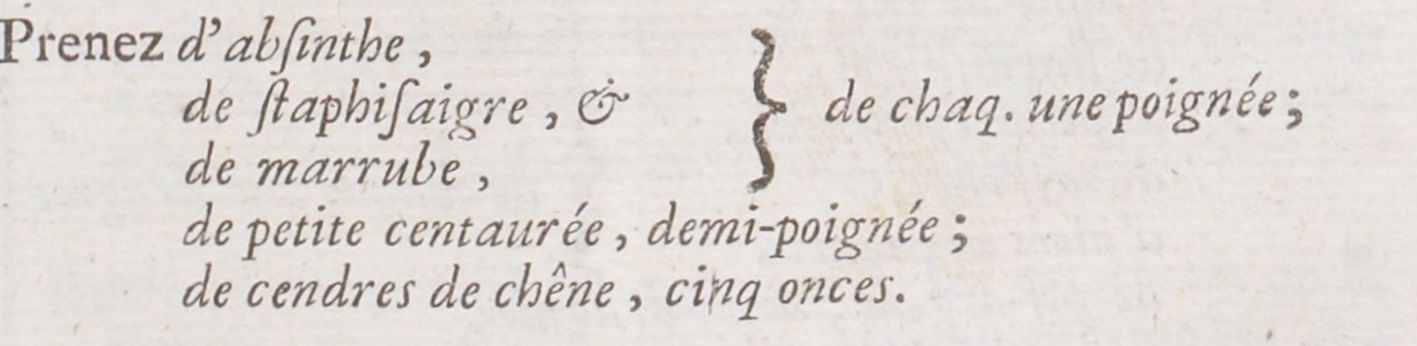
4°. Les cirons ou ceux qui s’engendrent, felon quelques,  
uns , fous l’épiderme des mains & des piés. Ils Eont de  
figure ronde comme les œufs des papillons , & quel-  
quefois si petits qu’ils échappent à la vue. Ils excitent  
en rampant fous l’épiderme des demangeaifons infup-  
portables, & quelquefois même ils percent la peau &  
y excitent des pustules; mais le plus fouvent ils *se* tien-  
nent cachés.

Ils font appelles par quelques Auteurs *acari , cyrones &  
pedecelli.*

Quelques Auteurs attribuent la caufe de leur production  
à lluEage immodéré des figues. Galien dit que la chair  
de vipere les engendre : mais je sitis perscladé que la  
malpropreté a plus de part à leur propagation que tou-  
te autre chose, à cauEe qu’elle fournit des matrices  
propres pour faire éclorre les œufs , & une nourriture  
convenable pour les infectes qui naissent.

Le moyen le plus sûr de prévenir la maladie pédiculaire,  
est dluser d’alimens Eains, de tenir le corps dans une  
grande propreté & de *se* peigner souvent.

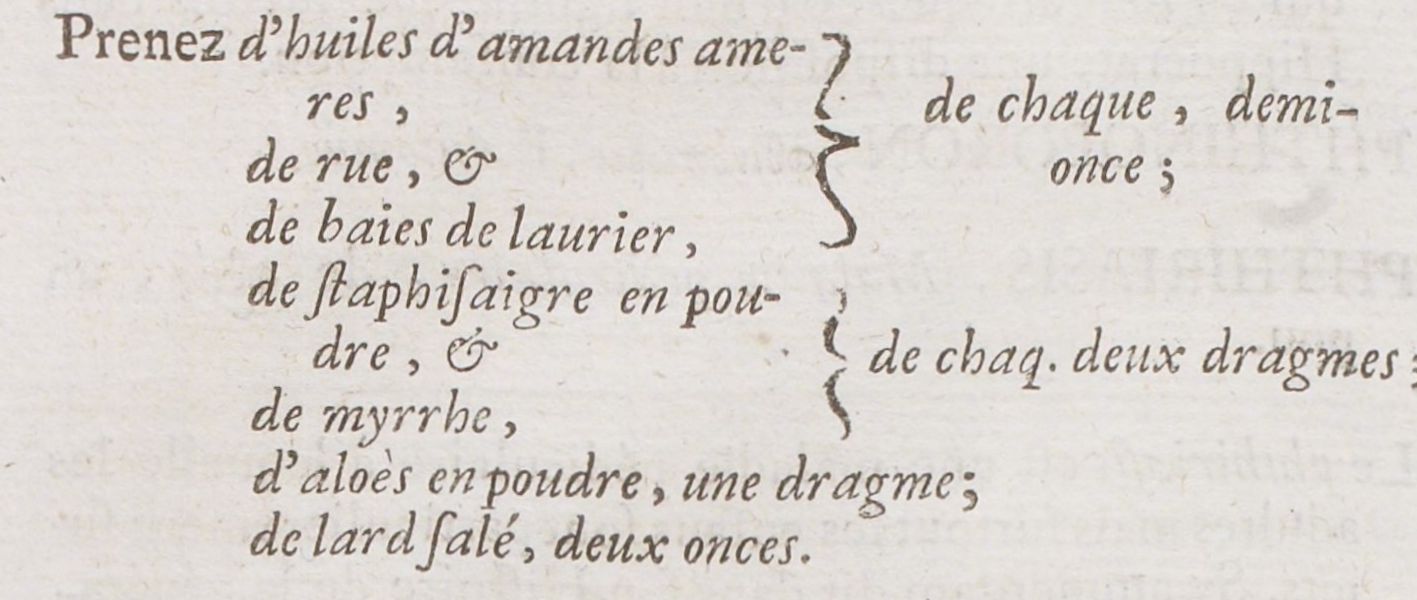
Quand ils viennent à la tête, il faut après s’être peigné  
avec foin, la laver avec la lessive salivante.



Faites-en une lessive avec de l’eau de fontaine, dans la-  
quelle vous ferez dissoudre deux onces de fel  
commun & une de fel d’absinthe.

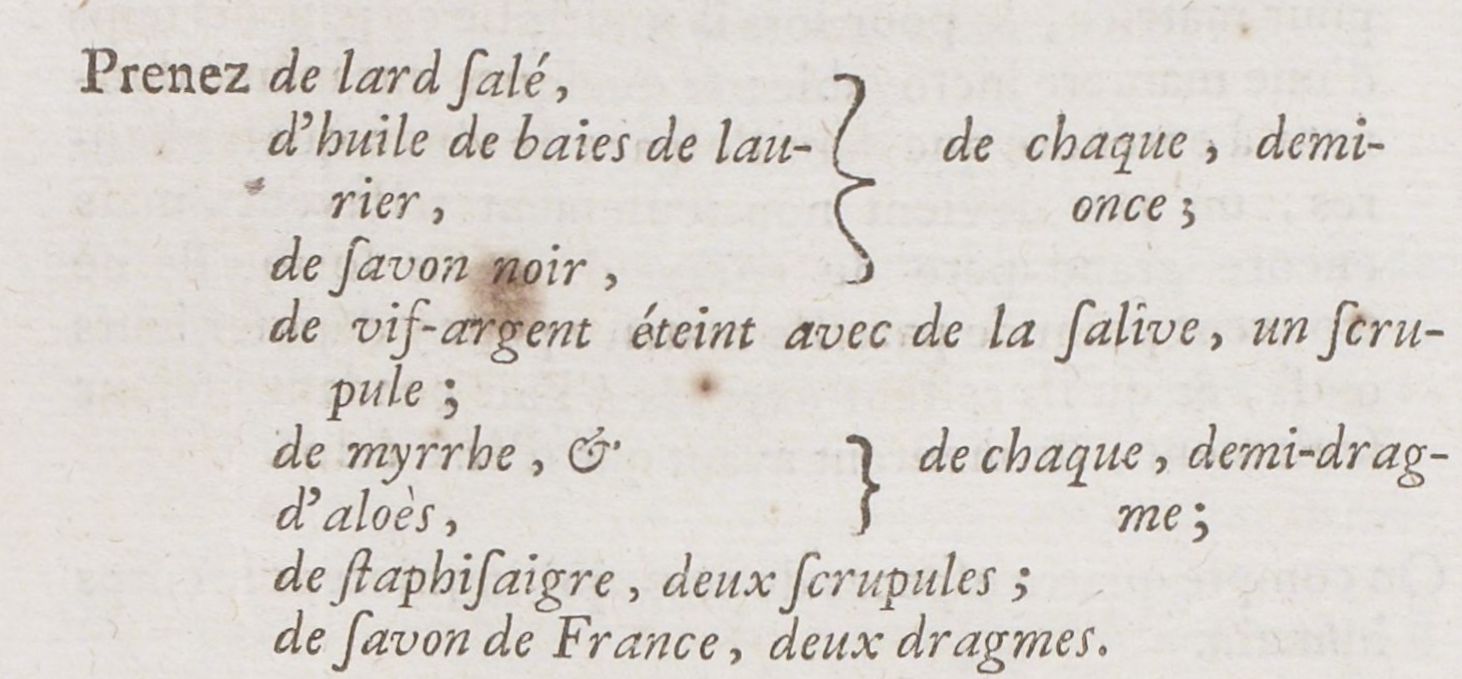
*yyp* P H T

Ou Poindre avec l’onguent suivant.



Melez-les avec un peu de vinaigre.

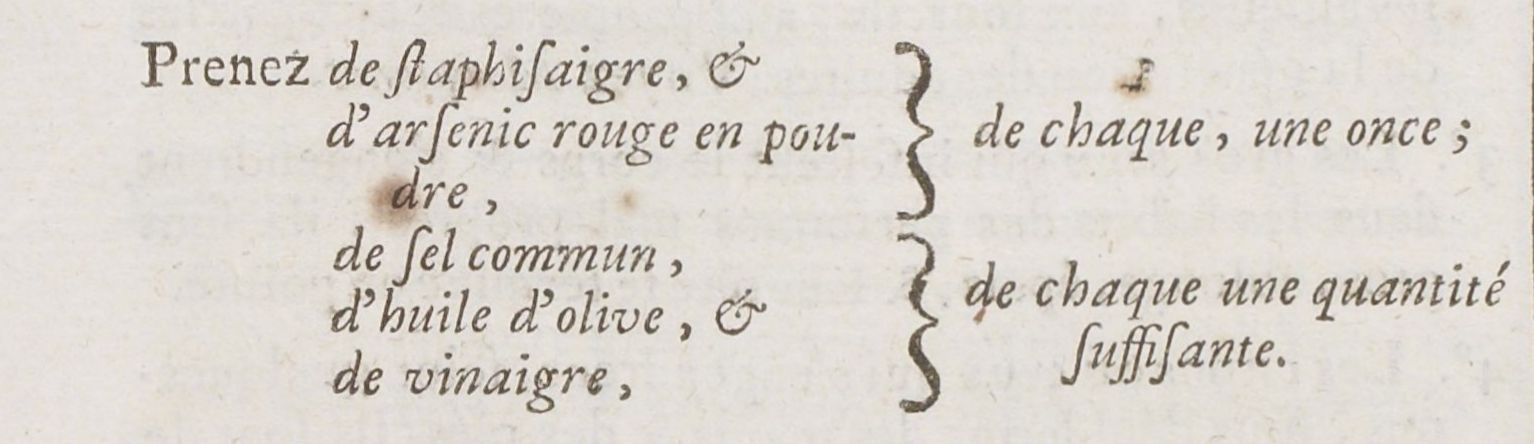
Ou,



Réduisez-les dans un mortier en forme d’onguent.

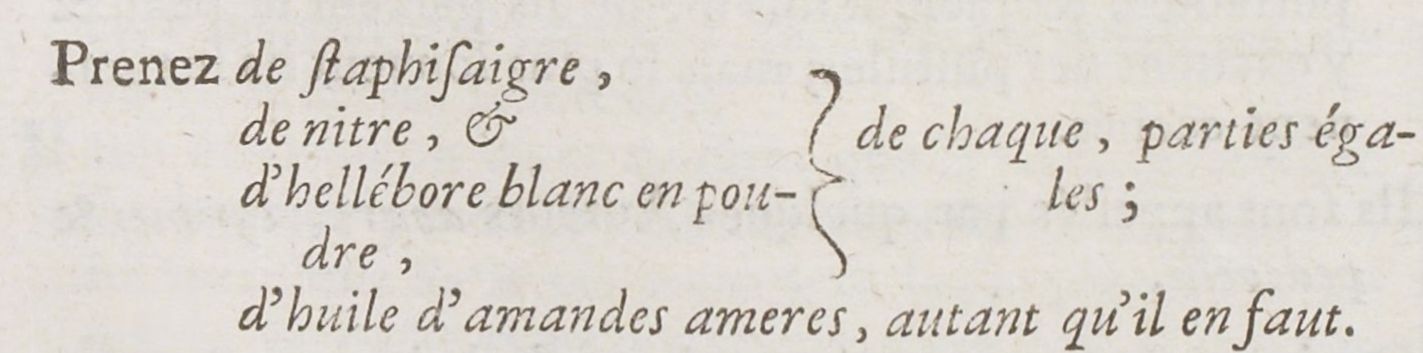
On assure que rien d'est plus efficace pour tuer les poux  
qui s’engendrent fur le corps, que de se frotter avec  
des hardes qui ont appartenu à des Doreurs, & cela à  
caufe du vif-argent qu’elles contiennent.

Ou,

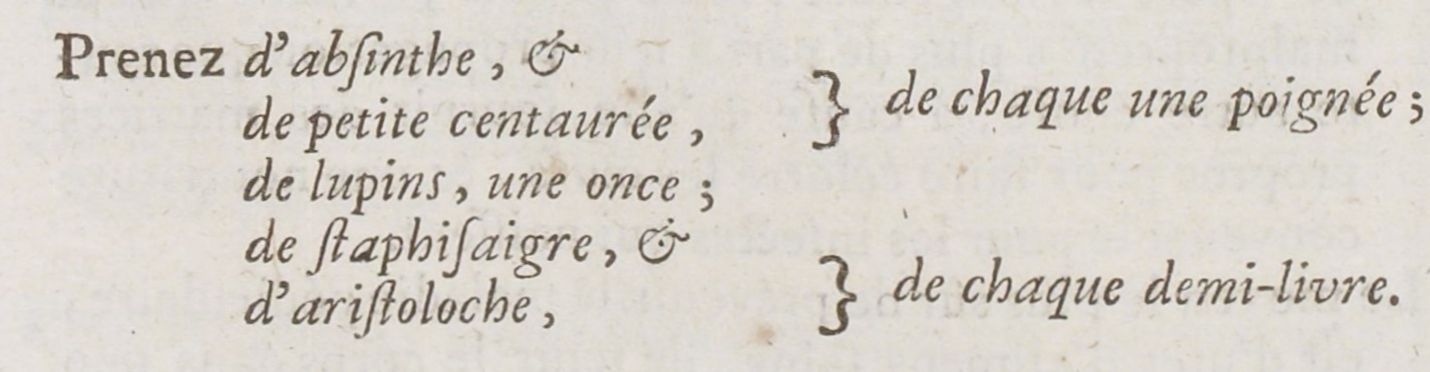


Mêlez.

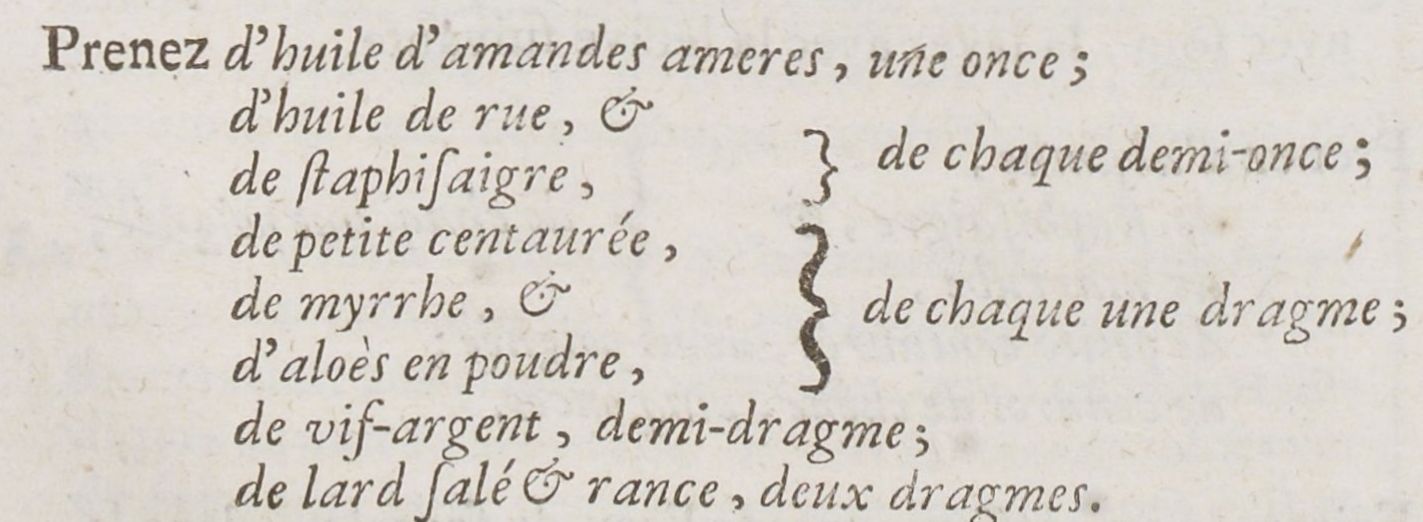
Ou bien,



Melez.



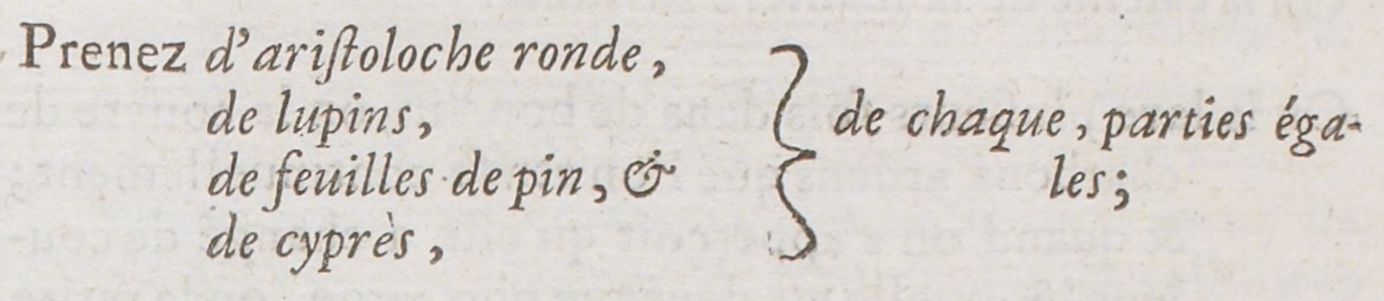
Faites-en une lessive dans laquelle vous mettrez deux on-  
ces de fel.



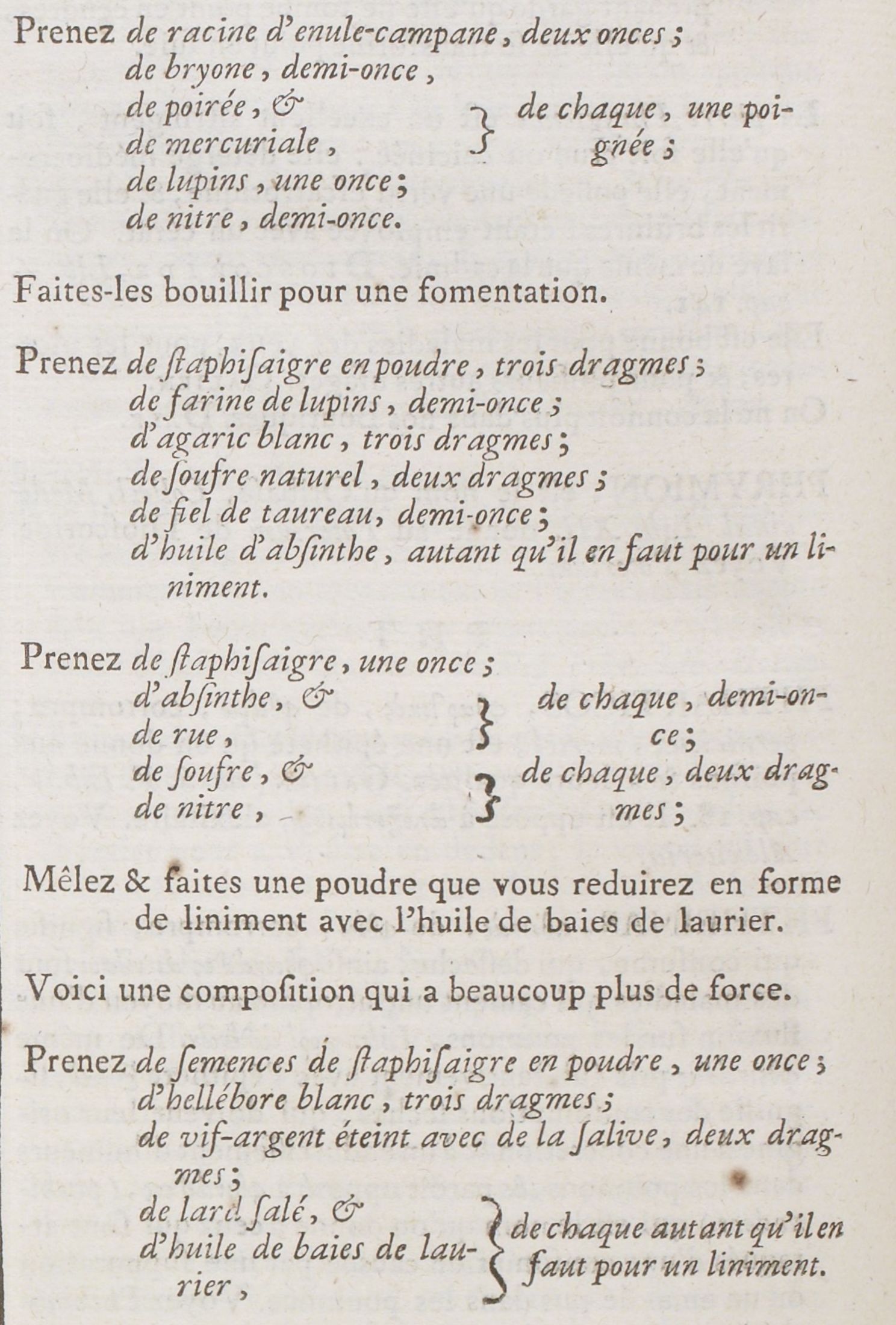
Faites un Uniment avec un peu de vinaigre.

P H T 560

Sennert prefcrit les onguens & les lotions suivantes.



Faites-les bouillir dans une quantité suffisante d’eau de  
fontaine, pour vous en laver la tête.



Lorfqulon destine ces remedes pour des enfans & des  
jeunes gens, il faut en retrancher le mercure , comme  
trop dangereux, puifque des remedes plus doux fatis-  
font à la même indication.

Toutes les ftsostances ameres , aigres & salées en géné-  
ral font propres pour la maladie dont nous parlons, de  
même que le mercure , qu’on assere être préférable à  
tout autre remede pour détruire cette vermine ; mais  
il faut l’employer avec beaucoup de précaution. TUR-  
NER , *de Morbis Cutaneis.*

Etmuller confesse de *se* laver la tête avec une lessiVe  
dans laquelle on a fait bouillir de la femence de sta-  
phifaigre, & de Poindre avec le Uniment fuivant.

Prenez *d’huile d’aspic, deux dragmes ;*

*d’huile d’amandes ameres, demi-once ;*

*d’onguent de nicoelane asix dragmes s*

Mêlez & faites un Uniment qui tuera ces vermines dans  
une nuit.

La poudre des baies des Indes produit infailliblement le  
même effet lorfqu’on s’en poudre la tête. Codrochi,  
qui a composé un Traité particulier fur ces ànimaux,  
dit qu’il a mille fois éprouvé Fustige de cette poudre ;  
& qu’étant mêlée en petite quantité avec de la graisse  
de cochon falée, une pomme cuite dans l’eau ou autre  
choEe semblable ; & appliquée fur la tête elle tue les  
*poux* plus efficacement que la staphisisigre & avec moins  
de danger que le vif-argent.

Le

561 P H T

Le meilleur remede pour tuer les morpions qui s’atta-  
chent aux aînes des adultes est de les froter aVec du  
savon noir, & il est inutile d’en chercher d’autres.  
Turner propoEe le lait de sublimé : mais il n’est pas  
sûr de l’employer autour des parties génitales. Voyez  
*Morpiones.*

Sennert dit que les *poux* qui s’attachent aux paupieres  
ne Eont point à négliger, puisqu’ils occasionnent des  
fluxions qui endommagent tôt ou tard la vue. Ce mê-  
me Auteur donne plusieurs remedes pour cette ma-  
ladie, qu’il est inutile de rapporter, puisqu’il suffit  
pour tuer cette efpece de vermine d’oindre la partie  
avec du savon noir.

Ceux qui souhaiteront s’instruire plus à fond fur ce scl-  
jet, n’ont qu’à consulter les Auteurs siliVans :

Mercurialis, *Lib. I. cap.* 7. Lusitanus, *Cent.* 3. *Cur.* 58.  
Zwinger, *Theatrum Vit. Hum.fol.* 525. Tulplus, *Obs.  
Lib. III. cap.* 40. Forestus, *Schol. Lib. VIII. Obs. 15.*Cardan, *Lib. de Subtilitate*, 9. Scaliger, *Exercitat.* 94.

PHTHIRION, le même que *Phthiroctonon.* Βελν-  
**CARD.**

PHTHISICUS , *Phthisique s* le même que *Phthinodes.*PHTHISIS *Hhfrisie.*

Il n’y a point de partie dans le corps humain, qui, après  
le cœur, soit plus utile & plus néceffaire à la consier-  
vation de la vie que le poumon, puisqu’il est le vérita-  
ble organe de la sanguification, & le lieu où le chyle  
& la lymphe nourriciere *se* mêlent intimement avec  
le sang, & s’assimilent à lui : c’est encore par le moyen  
de cet organe que nous respirons cet air Vital, ou ce  
fluide éthéré & élastique , qui donne de la force aux  
parties solides, & imprime un mouVement fystaltique  
conVenable au cœur : mais si le poumon est d’un plus  
grand usage & d’une plus grande utilité que la plu-  
part des autres parties du corps, on peut dire aussi  
qu’il est fujet à des maladies plus terribles, que je  
tâcherai de déduire de *sa* fabrique & de fa contexture.

On fauta donc que le poumon est composé de Vésicules  
membraneuses qui reçoivent Pair; de nerfs qui con-  
tiennent un fluide extremement fubtil, & différentes  
Fortes de Vaiffeaux destinés à receVoir le Eang & la  
lymphe; de forte qu’il n’est pas surprenant, vu la  
quantité de ces petits vaiffeaux, qu’il Toit si sistet à  
des congestions, des stagnations & des obstructions  
de siang qui disposent le corps à différentes maladies ,  
dont une des plus considérable est la *phthisie,*qui est une  
consiomption ou amaigriffement de tout le corps , ac-  
compagnée d’une fievre lente, d’une difficulté de *res-  
pirer,* d’une toux continuelle & incommode , & d’une  
expectoration copieuse de phlegme & de matiere cor-  
rompue & purulente. Cette maladie est causée par un  
assises , un skirrhe, ou un ulcere dans le poumon.

Il y a différentes especes de consomptions accompa-  
gnées de fievre, d’une toux incommode , & d’une ex-  
pectoration de matière peccante & corrompue , qui,  
eu égard à leurs prognostics & à leur cure, different  
tout-à-fait de la *phthisie,* avec laquelle il faut bien fe  
garder de les confondre, puisqu’elles ne cassent au-  
cune injure considérable au poumon.

C’est une chosie démontrée par l'expérience, que la con-  
somption est souvent causée par une gonorrhée simple,  
ou des pollutions nocturnes continuelles, comme Hip-  
pocrate nous l’apprend dans le sixieme LiVre des *Epidé-  
miques s Sect»* 8.45. La consiomption est encore souvent  
causée par l’ssage immodéré des femmesla cacochymie  
ou la dépravation des fiscs nouriciers dans les scorbuti-  
quesssans que les poumons reçoivent aucune altération.  
On peut observer à peu près la même choEe dans Pa-  
trophie des enfans, dans laquelle, en conséquence de  
l’endurcissement skirrheux des glandes mésaraïques,  
le chyle ne peut point fe mêler avec le fang, ce qui  
empêche la nutrition & occasionne un amaigrissement  
des parties supérieures, une enflure du ventre, une

*Tome V.*

P H T 562

fievre lente , une difficulté de respiret, une toux &  
un cours de ventre considérable. On ne doit pas non  
plus toujours regarder cette espece de consomption  
qui est accompagnée de l’exténuation du corps, d’une  
fieVre lente, d’une toux & dléVacuations plus ou moins  
saniesses, comme une *phthisie s* car il arrive souvent,  
lors même que les poumons sont en bon état, qu’il  
s’amasse une sanie dans la poitrine, laquelle y est en-  
voyée des autres parties, comme du méstentere, de  
l’utérus & des reins , en conséquence des abEcès ou  
des ulceres qui *s’y* forment. Il faut aussi distinguer la  
*phthisie* de cette toux chronique qui est accompagnée  
d’une expectoration copieuse de phlegme , de la con-  
fomption , de l'épuifement des forces & d’üne cha-  
leur excessive , puisque cette derniere espece de con-  
fomption attaque souvent dans le Printems & dans  
l’Autonne, les personnes sujettes aux maladies ca-  
tarrhetsses , & cela pendant un tems considérable ; &  
qu’elle Te guérit aisément par la force de la nature,  
& les fecours de Part.

Mais pour qu’on puisse mieux distinguer la *phthisie* des  
autres maladies, je vais rapporter ses signes après Cœ-  
lius Aurélianus, qui, *Lib. II. cap.* 14. en parle en ces  
termes :

a La *phelelfie* est souvent produite par un crachement de  
« sstng, & quelquefois par un catarrhe leger , mais  
a continuel, ou par une toux, qui déchire d’abord  
« légerement les poumons & y caufe ensi-iite des ul-  
« ceres. Elle est accompagnée d’une fieVre cachée la  
a qui commence vers le soir & diminue à l’approche  
« du jour, & d’une toux violente qui redouble vers  
a ces tems - là. Le malade rend d’abord une petite  
« quantité de simie , mais qui augmente ensuite à un  
a point considérable. Ceux qui tombent dans la *phtlel-  
«sie* en conséquence d’une hémorrhagie, rendent d’a-  
« bord des crachats sianguinolens, ensilite séculens ,  
« lÎVÎdes, verds, blancs, purulens, tantôt doux, tan-  
« tôt sialés ; ils ont la voix rauque & perçante, les  
« joues rouges, le reste du corps de couleur cendrée,  
« & ils respirent avec peine. La *phthisie* est aussi ac-  
« compagnée du dégout & d’une foif extraordinaire,  
a Quelques malades ressentent comme une plaie dans  
« les poumons. & rendent même quelques-unes des  
œ fibres dont ils sont composés. Leur pouls est petit,  
a dur & formicant. La *phthisie* est aussi aecompagnée  
a de l’enflure des piés à mefure que la maladie aug-  
α mente, il survient un flux de bouche, & le phlegme  
a qu’on rend étant jetté siir le charbon ardent répand  
a une odeur fétide & désagréable. »

Voici, suivant Hippocrate, *Lib. de Alorbis,* les signes  
qui annoncent la *phthisie.*

a La *phthifie,* dit-il, est causée par un phlegme qui dese  
« cend de la tête sur les poumons d’une maniere d’a-  
« bord insensible,&qui casse une toux légere : la Ealive  
« est aussi beaucoup plus amere qu’à l'ordinaire, '&  
« l’on sent quelquefois une légere chaleur dans tout le  
« corps. Mais par la suite, les poumons , furtout leurs  
« parties internes s’ulcèrent en conséquence de la pu-  
« tréfaction du phlegme ; la poitrine est opprimée  
« par un sentiment de pésirnteurjon stent une douleur  
« aiguë dans les parties antérieures & postérieures de  
« la poitrine, & la chaleur devient beaucoup plus vio-  
« lente. A mesijre que la *phthifie* fait plus de progrès,  
« le pus qu’on rend est moins mélangé, la fievre aug-  
« mente, la toux devient plus forte & plus continue,  
« le malade est affamé & il furvient une diarrhée. »

Après avoir spécifié les marques & les caracteres de la  
*phthisie,* je vais, à l’aide des phénomeries qu’on ob-  
ferve dans les corps de ceux qui meurent de cette ma-  
ladie , rechercher les caufes de plusieurs Iÿmptomes  
dont elle est accompagnée. Premierement, clans tous

Nn

*sut* P H T

les siujets qui sirnt morts de la *phthisie*, le lobe droit ou  
gauche des poumons , ou tous les deux ensemble ,  
adhérent si fortement à la pleure & aux côtes, ou aux  
vertébres du dos, qu’on a toutes les peines dti mon-  
de à les en détacher avec le bistouri ; outre que la partie  
à laquelle se fait cette adhérence est ordinairement  
remplie d’une sérosité ou sanie putride, j’ai trouvé dans  
quelques phthisiques, particulièrement dans ceux qui  
avoient été affligés d’un empyeme, un des lobes des  
poumons entierement confumé par la maladie de la  
poitrine qui avoit précédé,& l’autre enflammé; cir-  
constance qui a été cause de la mort du malade. Lorsc  
qu’on fait une incision , furtout à la partie supérieure  
de l’un ou l’autre lobe des poumons , on y découvre  
des grandes cavités remplies de pus & de phlegme ,  
de la même couleur à peu près que celui que le ma-  
lade a rendu par la bouche. On trouve aussi quelque-  
fois dans les poumons , lorsqu’ils deviennent skir-  
rheux, des ulceres phagédéniques & fistuleux pareils  
à des cancers , qui rongent les parties voisines , &  
contiennent une fianie sanguinolente & fétide.

On a aussi trouvé dans les poumons des tubercules skir-  
rheux aussi durs que des noyaux de fruit , lefquels  
contenoient une matiere tophaceufe , calculeufe &  
putride : il est bon de favoir encore que le cœur dé  
la plupart des phthisiques est flasique, & que ses vass-  
seaux sont obstruées par des concrétions polypesses ;  
ainsi qu’on en voit un exemple remarquable dans les  
*Mémoires des Curieux dx la Nature Decad.* 2. *Obs.*35. Le péricarde, & souvent la cavité de la poitrine  
contiennent une grande quantité de sérosité impure  
& fétide. A l’égard du bas-ventre & des autres par-  
ties, les vaisseaux font ordinairement vuides, le foie  
est gros & pâle, les glandes du mésentère font tu-  
méfiées , l’épiploon est consijmé, & toute la graisse  
des parties internes & externes paroît dissipée. Ceux  
qui voudront s’instruire plus à fond des phénome-  
nes qu’on a observé dans la dissection des phthisi-  
ques n’ont qu’à consillter, M. *N. C. Decad.* 1. *An.* 1.  
et 2. *Decad.* 2. *An.* 4. *Obs.* 45. 118. *An.* 8. et 9. *Cent.*3. et 4. *Obs.* 118. *Cent.* 8. *Obs.* 105. *Cent. p. Obs.* 16.  
et 26. *Cent.* 10. *Obs.* 143. VorzaEcha, *Obs.* 100. Lof.  
sius, *Obs.* 11. Pawius, *Obs.* 22. Platerus, *Lib. III.  
Obs.* 189. et 690. et Pezoldus, *Obs.* 63. 64.74. et 92.

On voit par ce qui précède, que le dommage que la  
*phthisie* cauEe aux poumons doit être extremement  
considérable, puisqu’il est fuivi de la mort du mala-  
de. Examinons maintenant les causes de ce dommage :  
les plus considérables sont les stagnations skirreufes  
dans la substance vasculeLsse, vésiculaire & mernbra-  
neufie des poumons; qui, lorsqu’elles sont considéra-  
bles, ne peuvent être détruites qu’avec beaucoup de  
peine, à eaufe de la circulation continuelle&récipro-  
que de Pair.

Voici ce qu’Hippocrate en dit, *Lib. de Intern. Affect,  
cap.* 4.

«LorPque les poumons reçoivent du seing ou du phlegme  
« salé, sains les rendre de nouveau, il s’y forme des tu-  
a hercules qui viennent à la fin à fuppuration. La ma-  
« ladie est accompagnée depuis le commencement juf-  
« qu’à la fin, d’une toux feche & aiguë, du frisson &  
a de la fievre , d’une douleur dans la poitrine & dans  
« le dos, & quelquefois dans les côtés. La refpiration  
« est si pénible , qu’elle oblige le malade à demeurer  
« fur sim séant. Le pus se corrompt par la suite, & s’é-  
« vacue par la bouche en grande quantité. »

Aretée, *Chron. Lib. Lcap.* 8. donne une description à peu  
près semblable de *lu phthisie.*

«Avant, dit-il, que les phthisiques puissent avoir des  
« signes manifestes de leur maladie, furtout par des  
« crachats putrides & purulens, il s’engendre dans  
« leurs poumons des tubercules ou nœuds skirrheux.

P H T 564

« formés d’une matiere vifqueufe & épaisse, qui de-  
«- viennent insensiblement plus durs. Ils vivent ainsi  
« pendant plusieurs années dans un état de confiomp-  
« tion avant que ces tubercules fie corrompent, & dé-  
« génerent en absicès. Lorsqu’il *se* forme de pareils tu-  
« hercules dans les poumons, le malade est affligé d’u-  
« ne toux feche , forte & sonore; d’une douleur de poi-  
« trine aiguë & pofgnante ; d’une difficulté de refpirer,  
« & d’une efpece de résistance dans la poitrine, occa-  
« sionnée par la profonde attraction & inspiration de  
« Pair. La toux devient enfuite plus violente, surtout  
« après un exercice violent. »

Quoique cette doctrine d’Hippocrate & d’Aretée soit  
exactement conforme à la vérité, je ne laisserai pas d’y  
joindre quelques Observations pour la rendre plus in-  
telligible.

Ces tubercules, remplis d’une matiere visqueuse , conf  
tituent le commencement des absicès , qui ne semt au-  
tre chose que des ulceres de différentes groffeurs, en-  
veloppés dans des membranes particulieres. Cesapof-  
temes, quand ils sont petits, s’évacuent quelquefois  
par les crachats à l’aide de la toux : mais lorsqu’ils fiant  
gros & qu’ils s’ouvrent en-dedans du corps , il *se for-  
me* des absicès & des ulceres ; on rend des crachats fian-  
guinolens mêlés avec du phlegme , & pour lors la  
*phthisie* est confirmée. Quelquefois aussi ces nœuds  
skirrheux qui demeurent long-tems cachés au point de  
n’exciter qu’une toux feche, dégénerent en conséquen-  
ce de la matiere acre qu’ils contiennent, en des ulce-  
res chancreux, fistuleux, phagédéniques & fétides,  
qui confument & corrompent les parties voisines à un  
tel point, que les malades ont souvent rendu en touf-  
Eant, à ce que dit Forestus, *Lib. XVI. Obs.* 14. et53.  
des portions de la trachée-artere ; & , suivant Sylvius,  
*Obs. Lib. II. cap.* 14. des ramifications de la veine pul-  
monaire.

La *phthisie* peut aussi venir de plusieurs autres causes, fur-  
tout d’une hémoptysie qu’on a mal traité, ou d’une  
perte de sang considérable ; car dans ces cas le Eang s’é-  
panche aisément des petits vaiffeaux des poumons dans  
leurs follicules ; & venant à s’y arrêter, il putréfie &  
corrode les parties voisines , forme des sinus,. ou fe  
convertit en nœuds ou en tubercules. Et je puis assister  
sur ma propre expérience , que la moitié des phthisi-  
ques dont, j’ai pris soin, ont dû leur maladie à une hé-  
moptysie mal traitée.

On peut aussi mettre avec les Anciens au nombre des  
caisses *de ia phthisie,* un catarrhe falé qui affectelong-  
tems la poitrine, & qui est souvent sitivi de la maladie  
qui sqit le sujet de cet article.

Voyons maintenant quelle, est l’origine de ces causes.

Je dis donc que la stagnation du fang dans les vaisseaux  
& l’engorgement qu’il y cause, est l’origine non-feule-  
ment de *iaphthasie,* mais de plusieurs autres maladies;  
car lorsique les fluides ne circulent point, ils perdentia  
qualité tempérée qui leur est naturelle ; ils deviennent  
impurs, salins & acres ; ou remplissant trop copieusie-  
ment les vaisseaux capillaires, ils produisent des obs-  
tructions , des duretés & des skirrhes. Au reste, ces  
stagnations fatales de fang & d’humeurs dans les vais-  
seaux capillaires des poumons, proviennent d’une con-  
gestion trop impétueuse & trop abondante d’humeurs  
dans une partie déja soible & languissante , qui fait que  
les veines ne peuvent reporter autant de fangqu’elles  
en reçoivent des arteres.

Il y a plusieurs autres caufes capables d’occasionner ces  
fortes de stagnations de sang & d’humeurs dans les  
poumons, & par conséquent de contribuer d’une ma-  
niere éloignée à la production de la *phthisie.*

La plus considérable est une disposition héréditaire qui  
passe des pères aux enfans, & en conséquence de la-  
quelle ils tombent aisément dans la *phthisie* pour la  
plus legere caufe. Cela est confirmé nonsseulement par

*yey* P H T

l’expérience, mais encore par le témoignage des Me-  
decins les plus célebres.

Fernel,*Patholog. Lib.V. cap.* 10. nous apprend, « que  
« ceux qui naissent de parens fujets aux maladies de  
« confomption , deviennent hectiques eux-mêmes par  
«une espece de droit héréditaire ; ce qui fait que la  
*« phthisie* regne dans ces fortes de familles. » 11 n’est  
pas malaisé d’en deviner la raifon; car puisque la disi-  
position qu’on apporte en naissant aux maladies, con-  
siste dans une mauvaiEe conformation des parties foli-  
des , ou dans un relâchement des fibres & des vaisseaux  
qui les rend incapables d’accélérer le mouvement des  
liqueurs qui y circulent, il est éVÎdent que ceux dont  
les poumons font naturellement foibles & flasques,  
doivent être beaucoup plus fujets que les autres aux  
maladies de la pûitrine,& scirtout à la *phthisie.* On peut  
mettre avec Hippocrate au nombre des persimnes su-  
jettes à cette maladie, celles qui ont la poitrine étroite  
& enfoncée, les omoplates faillantes comme des ailes,  
les côtes élevées, le cou long ou une bosse.

Il paroît aussi , non-seulement par l’expérience, mais en-  
core par l’autorité d’Hippocrate, *Æph. IX.sect. 5.* que  
les personnes d’une habitude fluette & délicate,& d’une  
haute stature, sirnt extrêmement sujettes, depuis l’âge  
de dix-huit ans jufqu’à celui de trente-cinq, non-sieu-  
lement au crachement de sang, mais encore à la *phthi-  
sie,* à caisse seulement qu’à cet âge les vaisseaux semt  
plus foibles & plus fujets à Ee dilater que dans un âge  
plus avancé. Mais généralement parlant, ressortes de  
maladies attaquent plus fréquemment les jeunes gens  
& les adultes, qui étant d’un tempérament fanguin &  
bilieux, font fujets aux passions, & ont eu de fréquén-  
teshémorrhagies de nez dans leur enfance, furtout au  
sortir d’un exercice violent; car dans ce cas,le siang qui  
s’est porté en abondance & avec impétuosité auxpar-  
ties supérieures & à la poitrine, a peine à retourner au  
cœur par les ramifications de la veine & de l’artere pul-  
monaires ; d’où il sitit qu’il doit nécessairement occa-  
sionner des dilatations , des ruptures & des extravafia-

. tions dans les plus grosses ramifications.

Cette maladie est encore fouvent produite par Ptssage  
immodéré des liqueurs spirituetsses ; & il n’est pas dissi-  
cile de le prouyer , puifique tout le monde fiait que tou-  
’tes les maladies de poitrine , sijrtout le crachement de  
fang & la *phthisie ,* Eont beaucoup plus fréquentes  
dans les Pays où il croît des Vignes que dans tout autre  
climat. D’où Hoefferus, *in Hercule Med. Lib. I. cap.*

3. conclut aVec raifon, que si la *phthisie* fait tant de  
rayage dans la basse Autriche , où elle est endémique,  
ce n’est qu’à catsse de Fustige excessifqu’ony fait du νΐη,  
furtout le matin.

Examinons maintenant les causes qui produisent la flu-  
xion d’humeurs sidées silr la poitrine.

Les Anciens ont cru que cette humeur desitendoit de la  
tête, & par Conséquent que toutes les autres en νε-  
noient aussi: mais cette opinion n’est ni assez éVÎdente,  
ni fondée fur l’expérience. Il faut plutôt s’en prendre  
à une congestion trop abondante de fang séreux dans la  
poitrine , & furtout daps la gorge & la trachée-artere,  
qui estreVétue efi-dedans d’une tunique glanduleuse,  
surtout dans les perfonngsqui abondent en sérosité , &  
qui durant toute leur Vle ont été sujettes aux enchifre-  
nemens, aux coryza & aux catarrhes ; car lorsqu’il  
passe plus de sang & de sérosité dans les parties glandu-  
leusies par les arteres , qu’il n’en peut retourner par les  
Veines, il sie fait une sécrétion abondante de sérosité,  
qui Venant à augmenter, fe coagule en fe mêlant aVee  
l’air, & s’écoule à la fin par la bouche. Par la fuite,  
lorfque la maladie continue , & que d’autres cauEcs,  
telles que les crudités qui proViennent d’une mauVasse  
\* nourriture ou d’indigestion, le défaut de tranfpiration,  
ou une tristesse profonde concourent, la sérosité ac-  
quiert une nature faline & corrosive, en conséquence

P H T 566

de laquelle elle corrode par la suite les vésicules & les  
vaisseaux délicats des poumons.

Il est aisé de comprendre par ce quson vient de dire, qtse  
les vents du nord , de même que les temspluvieux,  
couverts & froids , doivent être extremement nuisibles  
aux phthisiques & aux perfonnes qui ont des maladies  
de conEomption , parce qu’en relâehant le ton des vaise  
feaux pulmonaires, ils Eont caisse qu’il *ely* amasse beau-  
coup de sérosités ; de forte qu’on peut assurer avec  
Hippocrate, *Aph. X. sect.* 3. que l’Automne est de tou-  
tes les saisims cellelqui convient le moins aux phthisi-  
ques.

En effet, il n’y a point de maladies que Pair occasion-  
ne plus aisément que celles de la poitrine , & si-irtout  
*la phthisie.* Aussi Tulpius , *Obs. MedÆib. II. cap.* 10.  
assigne-t’il l’état de Pair comme la principale caisse des  
apostemes & des maladies de consomption qui regnent  
en Hollande, dans les pays marécageux, & exposés  
à un air continuellement imprégné de vapeurs putri-  
des.

Entre les maladies qui disposent ordinairement à *lctphthi-  
sie,* la plus considérable est la petite vérole; & j’ai.con-  
nu un grand nombre d’enfans & de jeunes gens qu’elle  
a rendu siujets pendant plusieurs années à différentes  
maladies de poitrine, telles qu’une toux siecheanes  
douleurs aigues, une diffieulté de resipirer,une con-  
somption & une fieVre lente , dont ils sirnt morts après  
que l’absicès a été formé : le Prince de Saxe a été de ce  
nombre. La rougeole est à peu près fluvie des mêmes  
incommodités ;car dans ces maladies exanthémateusies,  
la sérosité est extremement acrimonieusie, & non-sieu-  
lement excite dès le commencement deces maladies,  
en séjûurnant dans les membranes des poumons, une  
toux seche & ineommode , mais affaiblit encore consi-  
dérablement les poumons, après que ha matiere pec-  
cante s’est jcttée siurla siurface du corps. Déplus, lorsi.  
que les malades s’exposient au froid, furtout dans le  
Printems & dans l’Automne, avant que toute la ma-  
tiete peccante ait été évacuée par la transpiration , les  
restes de cette matiere Ee retirant vers les parties inter-  
nés, agiffént fur les poumons qui se trouvent déja af-  
foiblis , les irritent & les ulcerent. Voyez Thomas  
Bartholin , *Cent. IV. Inst.* 43. & Michaeli, *Prax. Clin.  
Part.* 1. *Lifo III. cap.* 5.

La *phthisie* est encore souvent occasionnée par des effiorese.  
ccnces de la peau, telles que la gale , la *gutta rosacea,*les taches scorbutiques pourprées qu’on a fait rentrera  
contre-tems,par la suppression de sueurs copieuses, par  
un traitement inconsidéré des ulceres qui Viennent à la  
tête & aux piés , & par la consolidation trop prompte  
des cauteres. On ne manque pas d’exemples qui prou-  
Ventque la *phthisie* peut être produite par la répression  
ou le mauVais traitement de l’érésipele& de la goute ;  
car, comme la matiere acre & caustique, est retenue  
par-là dans le corps, & rentre dans le fang par les vei-  
nes, elle fe jette fur les membranes délicates *& ner-  
veuses* des poumons , s’y arrête, & y caufe une irrita-  
tion qui les oblige a Ee contracter ; ce qui fait que les  
vaiffeaux ne peuVent manquer à la fin d’être obstrués &  
corrodés. Je mesouyiens d’aVoir Vu une *phthisie* pro-  
duite en conséquence de ce qu’on aVoit guéri des tu-  
meurs qui s’étoient formées sous les aiffelles & derrie-  
re les oreilles ; & il n'est pas douteux qu’elle ne puisse  
être causee par la suppression des flux menstruel & hé-  
morrhoïdal.

On a d’autres exemples , ( il est Vrai qu’ils ne fiant pas  
communs ; ) qui prouVent que *iaphthisie peut être pro-  
duite* par d’autres hémorrhagies que le craehementde  
flang ; & cela arriVe Eur-tout à ceux dont les poumons,  
foit par une disposition héréditaire, ou pourquelqu’au-  
tre catsse que ce sioit, n’ont point le ton qu’ils deVroient  
aVoir. Cette doctrine est confirmée par l’expérience,  
qui nous apprend , que la rédondanee & le désaut de  
sang, siont très-propres à produire des stagnatlons.  
D’où il fuit que ceux là démentent la raifion & Pcx-

Nn ij

*fay \** P H T

périence, qui regardent la pléthore comme la caufe  
immédiate de la *phthisie.*

C’est une question parmi les Medecins , si la *phthisie* est  
contagieusie : pour moi, j’ofe assurer qu’elle l’est ; ou  
du moins que si le venin de cette maladie ne suffit pas  
pour causier la *phthisie*, il est capable de l’accélérer,  
pour peu qu’on y ait de la disposition; car toute ma-  
tiere ulcéreuse & corrompue est d’une nature si con-  
tagieuse , qu’un grand nombre de maladies malignes,  
contagieuses,telles que la gale,la leprela petite vérole,  
les ulceres fordides inVétérés , les charbons pestilen-  
tiels & quelques dyssenteries n’ont point d’autre cause.  
Je ne crois point cependant que le venin phthisique  
foit assez malin pour *se* communiquer tout d’un coup à  
une distance considérable : mais je suis persuadé qu’il  
peut infecter ceux qui conVerfent continuellement  
avec des Phthisiques. Cette doctrine est confirmée par  
quelques-uns des Medecins les plus célebres. Riviere,  
*Cent.* I. *Obf. ço.* cite l’exemple d’une servante qui de-  
vint phthisique en foignant sia Maîtresse ; & *Cent.* 4.  
*Obf* 92. il parle d’une fille qui prit de fa sieur une  
*phthisie* qu’elle avoit gagnée en donnant la mamelle à  
un homme qui étoit infecté de cette maladie. Schenc-  
kius, *Lib. III. Obf* 133. nous apprend que la falive  
des Phthisiques confirmés, est si contagieufe, qu’un  
Medecin le deVÎnt seulement pour l’aVoir flairée. On  
peut Voir l’exemple d’une *phthisie* gagnée par conta-  
gion dans les M. X. C. *Cent.* 9. *Obs.* 26.

A l’égard du prognostic de cette maladie, il n’y a per-  
sonne qui ne Eache que la *phthisie* confirmée est une  
maladie violente , qu’il est extremement difficile de  
guérir. Hippocrate , *Lib. I. de Morb.* nous apprend ,  
« que les maladies de consomption fiant toujours mor-  
« telles; » & Galien , *Lib. de Loris afs. cap.* 5. et 8.  
*Meth. Medend. cap.* 1. et 8. est du même sentiment.  
Cesse , *Lib. III. cap.* 22. veut qu’on remédie à *\aphthi-  
sie* dèt qu’elle commence, parce qu’il est très-dlfficile  
de la guérir , quand elle est une fois invétérée.

On peut confulter sim ce sistet Forestus, *Obs.* 45. *Lib.  
XVI.* Roderic de Fonfeca , *Tom. I. Corisult. su. Tom.  
II. Consent.* 48. & Timée de Guldenklée , *Epist. Lib.  
III. cap.* 2. où l’on trouve ce qui suit.

« J’avouerai ingénuement que depuis trente-fept ans que  
a j’exerce la Medecine , je n’ai jamais pû guérir radi-  
« calement ceux qui avoient les poumons ulcérés ,  
« quoique je n’aie négligé aucun des moyens qui m’ont  
« paru propres pour cet effet : je ne Eache pas même ,  
« qu’aucun autre Medecin ait été plus heureux que  
« moi. »

Quoique la cure de la *phthisie* soit extremement difficile,&  
même impossible,lorsqu’elle Ee manifeste par des signes  
assez sensibles pour sie faire connoître au vulgaire ; je ne  
dois pourtant point assurer qu’il en foit de même de  
toutes les autres efpeces de *phthisie*, fur-tout quand  
elles ne font que commencer ; car j’ai vû des personnes,  
qui enfuite de blessures aux poumons, d’un crachement  
de sitng, d’une rupturede vaisseaux, d’une pleurésie &  
d’une péripneumonie , ont eu à la vérité des absicès &  
des empyemes : mais qui pourtant ont été radicalement  
guéries au moyen de remedes convenables. J’ai siou-  
vent vû , & d’autres avec moi, plusieurs persimnes qui  
étoient nées de parens phthisiques, qui avoient la poi-  
trine enfoncée & les omoplates aussi saillantes que des  
ailes , & qui en conséquence de leur tempérament *co-  
lérique* avoient été fujettes dans leur jeunesse à de *fré-  
quentes* hémorrhagies de nez , fans aucune caufe ex-  
terne ; qui avoient eu des fluxions flalines sur l’esto-  
mac & sur la gorge, accompagnées d’une toux feche  
& violente , même en été ; qui étoient extremement  
maigres , & qui sentoient une chaleur brûlante & in-  
commode dans'les paumes des mains, quoique leurs  
joues conservassent leur couleur : j’ai vu , dis-je , ces

P H T 568

fortes de persimnes guéries à l’aide de remedes & d’un  
régime convenables. J’en ai vû d’autres qui aVoient  
des absitès dans les poumons , & qui rendoient une  
grande quantité de pus blanc , égal & d’une feule cou-  
leur , qui ont été guéries par la même méthode. Il est  
vrai que les autres parties des poumons n’étoient point  
encore altérées, ni détruites par des skirrhes, ni des fi si  
tu les ulcérées , & qu’il ne s’étoit point encore formé  
des concrétions polypeufes dans les vaisseaux du  
cœur , ni des poumons.

On me demandera peut être en forme d’objection, d’où  
vient que les maladies phthisiques font si difficiles à  
guérir, lors même qu’elles commencent? Je réponds  
à cela que c’est à caufe qu’on n’est pas toujours suffifiam-  
ment assuré de la présence , de la nature & des vérita-  
bles caufies de la *phthisie ,* par des signes diagnostics  
évidens. Fernel, *Patholog. Lib. V. cap.* 10. nous ap-  
. prend , « qu’un absicès caché, qui n’est d’abord connu  
« ni du Medecin ni du malade, est souvent la catssede  
« cette maladie ; en conséquence de quoi le malade  
« vaque à *ses* occupations ordinaires, fia.ns *se* croire  
«incommodé, & porte dans sa poitrine la caufie ca-  
« chée de Ea mort, sans la connoître. On a vu cepen-  
« dant des persimnes qui sont mortes en un quart-  
« d’heure de cette maladie , dans le tems qu’elles Eem-  
a bloient jouir de la Eanté la plus parfaite ; & dans  
la lesquelles on n’a trouVé d’autre caufie de leur mort,  
« que la rupture soudaine d’un absitès qui s’étoit formé  
« dans leurs poumons, & dont la matiere les avoit  
« étouffés. » Mais ces fortes de malades sirnt affligés,  
avant la rupture de l'absises , d’une toux , d’un crache-  
ment de Eang , d’une peEanteur de corps , d’une légere  
oppression de poitrine & d’une difficulté de respirer ,  
qui accompagnent à la verité la consomption , mais qui  
font sejuvent des signes communs aux autres maïa-  
dies.

Au reste on peut *se* convaincre de la difficulté qu’il y a  
d’établir les signes diagnostics de *ia phthisie ,* par les  
erreurs fréquentes que les plus habiles Medecins com-  
mettent journellement dans la pratique. C’est ainsi  
qu’on regarde tous les jours , comme Phthisiques ,  
ceux qui ayant une toux chronique , accompagnée  
d’une fluxion catarrheufe, rendent une matiere épaisse  
& d’un verd blanchâtre, ou font affligés d’une toux  
stomachique ou hypocondriaque , occasionnée par les  
impuretés des premieres voies qui fe jettent sur les  
poumons. On confond fouVent l’asthme humide avec  
la *phthisie* , sur-tout quand il est causé par la fupprese  
sion des regles , &par un regorgement & une con-  
gestion des humeurs dans la poitrine. Il est encore  
certain qu’on confond souvent la fievre lente qui est  
accompagnée de la toux , d’une exténuation fubite &  
de fueurs colliquatives , qui fuccedent quelquefois  
aûx douleurs arthntiques, à la goule ou au fcorbut ,  
avec la *phthisie* ; bien que dans la premiere, il n’y ait  
aucune solution de continuité dans les poumons. Puis  
donc que la connoissance de la confomption pulmonale  
re est si difficile , doit on être furpris que fa cure soit  
si douteuse & si incertaine ?

Il est une autre caufe également importante, qui empc-  
chela cure de *[aphthisie* , aussi-bien que celle de l’hec-  
tisie qui en réfulte ; savoir, qu’il y a peu de Medecins  
qui sachent employer, comme il faut , les remedes  
qui conviennent à cette maladie; car si jamais il y a  
eu des maladies où la prudence du Medecin foit nécese  
Eaire , c’est stans doute la *phthisie,* àcauEe de la contre-  
indication des remedes ; car elle demande des laxatifs  
& des humectans , des traumatiques & des astringens ,  
& quelquefois des anodyns , qui à moins qu’on ne les  
donne avec précaution & à tems , & relativement aux  
circonstances dans lesquelles le malade fe trouve, aug-  
mentent la maladie , loin de procurer quelque foula-  
gement.

*yep* P H T

Après avoir examiné en général ce qui concerne les pro-  
gnostics de la *phthisie,* il nous reste à parler de ses ter-  
minations ou issues , soit bonnes ou mauvaises.

C’est un très-mauVais signe , lorfque la chaleur hectique  
va toujours en augmentant ; lolssque le pouls est plus  
fréquent le matin qu’à l’ordinaire , & que la chair &  
& les forces fe confument, fans que le sommeil les *ré-  
pare.* Cela arrive sijr-tout lorfque le pus étant abon-  
dant, on n’en rend qu’une petite quantité par la bou-  
che ; car pour lors il devient plus acre & plus fétide ,  
& quand on le jette dans le feu, il répand une odeur  
désagréable , & cela à proportion que la fievre est plus  
grande. Lorfique le malade est attaqué d’une difficulté  
de respirer, qui le menace d’une suffocation, qu’il ne  
peut demeurer couché silr le côté où est le lobe offen-  
sé des poumons ; lorsque sim haleine est cadavéreuEe ,  
*& sa* voix rauque ; qu’il est affligé defueurs colliqua-  
tiVes , de la diarrhée & d’une enflure aux piés , quel-  
qucsois accompagnée de douleurs, la mort n’est pas  
sort éloignée. Lorlque l’expectoration vient à être to-  
talement supprimée, les malades, meurent doucement,  
fur tout quand ils tiennent la tête droite , fans avoir  
perdu llusage de la rasson.

C’est un très-bon signe lorsque le malade a des forces  
fuffilsantes , que fa respiration est libre , que l’appetit  
& la digestion subsistent dans leur entier, que les cra-  
chats fiant blancs, d’une consistance égale , & qu’lln’y  
a point de fievre hectique. C’en est encore un bien  
meilleur, si le malade est d’une bonne habitude , s’il  
a la pOÎtrine élevée , s’il n’a aucune disposition héré-  
ditaire à cette maladie, si la chaleur diminue , & si la  
matiere des crachats est compacte ; car à l'aide de ces  
circonstances, les Phthisiques, sur tout quand ils usient  
d’un régime & de remedes convenables, peuvent viv’re  
pendant un grand nombre d’années.

Voici comme Willis , *in Lib. de Medicament. Operat.  
Sect.* ι. *cap.* 6. *de Tabe ,seu Phthisi*, s’explique là-  
dessus..

« Il sie ferme , dit-il, quelquefois, une ou deux cavités  
« dans les poumons, dont les parois sont calleuses, ce  
« qui empêche la matiere qui s’y est amassée , de passer  
« dans la masse du Eau g, de sorte qu’elle s’évacue tous  
« les jours par la bouche , si ’ grande que sioit *sa*« quantité. Les persimnes qui sont dans cet état ont,  
« pour ainsi-dire, une espece de cautere dans les pou-  
« mons; & bien qu’elles rendent tous les matins une  
« grande quantité de sialive épaisse ou jaune , & même  
« purulente, qui diminue pendant tout le reste du jour,  
« elles jouissent, à tous autres égards , d’une simté par-  
« faite , elles refpirent librement, elles dorment aussi-  
« bien qu’on puisse fouhaiter , elles jouissent d’un em  
« bompoint fuffifant, ou du moins elles font favorisées  
a d’une bonne habitude, à laquelle elles font fouvent  
« redevables de leur guérison. Aussi a-t’on vu des  
« persimnes affligées de la *phthisie* pendant trente ou  
« quarante années, fans que leur vie en ait étéabré-  
« gée. »

A l’égard des ulceres des poumons, il faut obferver qu’ils  
peuvent subsister plusieurs années seins causier aucun  
dommage considérable au corps & fans que les autres  
visiceres en souffrent. Voyez Kerkringius, *in Spicilegio  
Anatom. Obs. yz.* & Bartholin , *Cent. II. Hist.* 14. Il  
n’y a rien là que de fort aisé à concevoir ; car puisque  
la nature fe débarraffe quelquefois de la matiere pec-  
cante & récrémentitielle par un ulcere aux extrémités  
ou par un ulcere artificiel, un cautere , par exemple ,  
je ne vois pas d’où vient qu’il n’arriveroit pas quelque-  
fois la même chofe dans les ulceres des poumons.

Le Medecin doit encore être parfaitement instruit des si-  
gnes particuliersqui annoncent la guérison du malade

P H T 57Ô

& qui sont tels fuivant Aretée, *Lib. III. cap.* 1.

«Lors, dit cet Auteur, qu’un phthisique cosnmence à *se*« mieux porter, la toux le prend moins fréquemment &  
« à des intervalles plus longs ; il rend une plus grande  
« quantité de crachats fanieux & plus humides, & beau-  
« coup plus de matiere aqueufe par bas; fon urine est  
« abondante , quoique fans sédiment; fa voix devient  
« plus claire & plus fonore, fon fommeil est moins in-  
« terrompu ; il ne stent plus les mêmes anxiétés dans la  
« région des hypocondres, la douleur de poitrine s’ap-  
« passe & fe fait quelquefois fentir dans les omoplates;  
a la difficulté de respirer est moins grande & moins  
a fréquente , mais accompagnée de la rudesse de la  
a voix; & quand ceschofes arrivent , les malades re-  
α couvrent la santé. »

*CURE.*

Inapplication des remedes qui conviennent à la *phthisie*varie fuÎVant les différens états du malade , je veux di-  
re , relatÏVement à fes forces , au tems & aux caufes de  
Ea maladie. On peut en général diviser la méthode de  
traiter *iaphthisie* en curative, mitigative & préservati-  
ve. La premiere a lieu lorsque les caisses , les circons-  
tances & la condition du malade fiant telles qu’on peut  
espérer de le guérir à l’aide de remedes convenables.  
On doit employer la seconde lorsque la maladie est  
d’une nature à ne pouvoir céder aux remedes les plus  
exquis, car dans ce cas on doit *se* borner à calmer les  
Eymptomes les plus preffans, à prévenir ceux qui fiant.  
pires & à prolonger par ces moyens la vie du malade  
autant qu’il est possible. Comme la méthode préserva-  
tive est la meilleure , la plus aisée & la plus sûre con-  
tre les maladies les plus terribles , aussi est-ce celle qui  
convient le mieux au commencement de *iaphthisie.*

La méthode curative a lieu principalement lorsipilen  
conséquence de l’ouverture d’tin aposteme, il *se* forme  
un abfcès accompagné de l’expectoration d’une gran-  
de quantité de pus ; ce qui arrive furtout après une  
pleurésie ou une péripneumonie dont l’iffue a été mal-  
heureufe , après un crachement de siang, ensuite de  
plaies aux poumons, quoique le restant de leur sisos-  
tance Toit tout-à-fait fain. Dans ces fortes de cas on  
doit préférer le lait à tOut autre remede , car j’ai connu  
un grand nombre de phthisiques qui ont éprouvé l’effi-  
cacité qu’on lui a de tout tems attribuée pour la guéri-  
sion de la *phthisie, 8e* qui n’ont échappé à la mort que  
par sim moyen.

Les plus anciens Medecinsrecommandoient fortement le  
lait pour la cure de cette maladie , ainsi qu’il est aisé  
de s’en cohVaincre par plusieurs paffages d’Hippocra-  
te ; & Galien qui estime si fort le lait dans cette occa-  
sion, parle *Lib. V. Meth. Medend. cap.* 12. d’un lieu  
appelle Stabias , où il y avoit une affluence continuelle  
de phthisiques à caufe de la pureté de son air, de la bon-  
té de Ees pâturages & de la qualité salutaire du lait  
qu’on y trouvoit. Cette méthode étoit encore connue  
en Italie il y a plus de cent ans, car André Baccius, *L.  
IV. deThermis,* rapporte que les Medecins Napolitains  
envoyoient les phthisiques qui crachoient le seing ou  
qui avoient la poitrine ulcérée, à Stabias avec tant de  
fuccès, que quelques-uns y paffoient le reste de leur  
vie.

Aretée, un des plus fameux Medecins de l’antiquité, *as-  
sure , LMl. de Morse Chron.* que les phthisiques n’ont  
befoin pour recouvrer la sianté, que de faire un grand  
ufage de lait.

Trallien , qui dans sim Livre *de Re Medicas* recomman-  
de fortement cette liqueur dans toutes les maladies de  
la poitrine , en parle en ces termes dans son feptieme  
Livre.

« Si le corps , faute de nourriture , commence a s’amai-  
« grir visiblement, & qu’il n’y air pas beaucoup de pus

*s7\** P H T

«dans la poitrine, il ne faut donner au malade que du  
« lait, furtout celui d’ânesse, qui est un excellent pur-  
«gatif. » J’ai vu, dit-il, dans un autre endroit, plu-  
« sieurs persionnes si-ljettes à l’asthme guérir de cette  
« incommodité par l’ufage du lait , qui délaye la matie-  
« re qui s’est logée dans les cavités des poumons. »  
« Ceux, dit-il encore dans l’endroit que nous avons ci-  
« té, qui sont sijjets au craehement de sang, doivent *se*« nourrir de lait, car il seroit difficile de trouver un re-  
« mede ou un aliment qui leur fût aussi salutaire ; &  
« ceux qui au commencement de la maladie usent de  
« lait tout Eeul pendant long-tems, recouvrent parfai-  
« tement la simté. » J’ai connu un homme, dit cet Au-  
« teur , « qui ayant usé de lait & s’étant abstenu du vin  
« pendant une année entiere , fut entierement guéri  
« d’un crachement de fang & de pus , & par ce moyen  
« de la *phthisie* dans laquelle il n’eût pas manqué de  
« tomber. »

Je pourrois encore prouver par ce raisonnement seul, &  
sans être obligé d’avoir recours à l’expérience, que le  
lait est un remède efficace dans les maladies de la poi-  
trine. Mais il faut obferver que tous les laits ne font  
ni de même efpece , ni de même efficacité dans tous  
les différens cas qui peuvent s’offrir, puifque suivant  
la diversité des animaux & leur nourriture refpectiVe ,  
ils possedent des qualités particulieres qu’il est besioin  
de considérer séparément. Le lait d’ânesse, dont les  
anciens ont fait tant de cas , contient une grande  
quantité de sérosité douce , mais peu de fubstance ter-  
. restre , cafeufe & graffe; ce qui fait qu’il ne *se* caille  
point aisément & qu’il ne vaut rien pour faire du heu-  
re & du fromage. Son petit-lait est détersif, laxatif,  
humectant & propre pour corriger l’acrimonie des hu-  
rneurs. Le lait de chevre contient moins de petit-lait  
que celui d’âneffe ; il est aussi moins laxatif & moins dé-  
’tersif, mais d’une consistance beaucoup plus épaisse. Et  
comme cet animal Vit de feuilles d’arbres qui contien-  
nent quelques principes résineux, fon lait est aussi beau-  
coup plus propre pour confolider les parties qui font  
venues à fuppuration. Le lait de vache est plus gros, il  
contient beaucoup de terre & très-peu de petit-lait ;  
aussi donne-t’il pour l’ordinaire une grande quantité de  
heure & de fromage. Cette espece de lait possede une  
qualité tempérante, nutritive & consolidante.

Le lait de femme est préférable à tout autre pour les ufa-  
ges de la Medecine, car il est beaucoup plus doux &  
extremement nourrissant. Les Vertus du lait Varient en-  
cote filmant les herbes & les pâturages dont les ani-  
maux fe nourrissent. De-là Vient que le lait est extre-  
mement falutaire au printems , parce que dans ce  
tems-là les Végétaux abondent en fucs tempérés ; au  
lieu que celui qu’oh prend en hiVer est moins falutai-  
re, parce que les animaux ne vicent pour lors que de  
paille & de foin.

Il est aisé de juger par ce qu’on Vient de dire, que le lait  
est extremement propre à fatisfaire à toutes les indi-  
cationsdans toutes les maladies de la poitrine, aussi-  
bien que dans l’atrophie. Car premièrement, nous ne  
trouVons rien de plus efficace que le lait, & furtout ce-  
lui de vache , pour corriger, adoucir & tempérer l’a-  
crimonie des humeurs, qui est la cauEe principale de  
l’irritation, de la toux & de la corrosion; car puisque  
cette esipece de lait est capable de détruire la force nui-  
sible de l'arfenic, il doit être encore plus propre à  
émousser & embarrasser les pointes falines qui font lo-  
gées dans les fluides du corps humain. Mais lorfqu’il  
s’agit de déterger des humeurs vifqueufes, de mondi-  
fier des ulceres, de lâcher le ventre , d’exciter l’urine  
& de détourner les humeurs de la partie affectée, on  
doit préférer le lait d’ânesse à tout autre à caisse de la  
grande quantité de petit-lait détersif qu’il contient;  
mais celui de cheVte Vaut mieux quand il est question  
de confolider & conglutiner des plaies. Rien n’est  
meilleur que le lait de femme pour nourrir les parties  
& rétablir les forces, furtout quand on le sllce à la ma-

P H T 572

rnelle avant que Pair ait dissipé sim principe spiri-  
tueux.

Voici ce qu’en dit Wepfer, *Epist. ad* Verzaseham.

a Le lait de femme & celui d’ânesse possedent unequali-  
« té dÎVÎne que je n’eusse jamais soupçonné y être, si  
« mesfens ne m’en eussent conVaincu ;tar j’ai Vu des  
« perfonnes dont ils ont , pour ainsi dire, renouvelle  
« le tempérament ; & d’autres qui ont acquis par l’ufa-  
« ge convenable de ces deux efpeces de lait, non feu-  
« lement une habitude plus faine, mais encore une  
« meilleure couleur & plus de forces. »

Le petit-lait, quand on le prépare comme il saut, est ex-  
tremement efficace, & quelquefois même beaucoup  
plus propre que le lal.t pout guérir les maladies chroni-  
ques des poumons & des autres vifceres ; car foit qu’il  
s’agisse de lever les obstructions des petits vaisseaux des  
vifceres, qui disposent ordinairement le corps aux ma-  
ladies chroniques, ou qu’il faille lucifer des humeurs  
viEqueuses & ténaces , entretenir les émonctoires ou-  
verts & appasser la chaleur des parties à l’aide d’une  
humidité convenable, le petit-lait, de quelque espe-  
ce de lait qu’on le tire, est préférable au lait même.  
Voyez *Lac.*

On voit par-là d’où vient que les plus fameux Mede-  
cins, tant anciens que modernes , ont toujours si sort  
recommandé le lait, non-feulement dans la cure des  
affections de la poitrine, mais encore dans celle des  
maladies les plus terribles & les plus obstinées. Mais  
tout le stecret consiste à en usier comme il faut, Toit  
qu’il faille appaifer ou guérir ces maladies ; car les ali-  
mens de même que les remedes , deVÎennent plus nui-  
sibles qu’utiles quand on les emploie à contre-tems.  
C’est à quoi doivent furtout faire attention quelques  
Medecins modernes qui tâchent par tous les moyens  
possibles de décréditer l'tifage du lait dans la Medecine.

Mais quoique l’ufage du lait & du petit-lait siIssise pour ,  
satisfaire à un grand nombre d’indications dans la cure  
de la *phthisie,* il est cependant certain qu’on peut fecon-  
der & augmenter fon énergie par différens moyens.  
Car premièrement, l’efficaeité du lait augmente consi-  
dérablement & devient véritablement médicinale ,  
lorsqu’on nourrit les animaux qui le fournssent desilb-  
stances appropriées à l'indication curative ; car le lait  
tient des qualités des alimens dont les femmes & les  
animaux *se* nourrissent, & l’on est convaincu par expé-  
rience que le purgatif qu’on donne à une nourrice passe  
avec le lait dans le corps de Pensant & produit fon effet  
sur celui-ci. On ne peut donc qu’approuver la métho-  
dequ’avoient les Anciens de nourrir les animaux dont  
ils ordonnoient le lait avec des herbes qui possédoient  
une vertu spécifique contre la maladie qu’ils avoient  
dessein de guérir. De-là vient que Galien,dans le passa-  
ge que nous avons cité ci-dessus, met le chien-dent, la  
fanguinaire,la melisse,la ronce,le lierre terrestre,le che-  
vre-feuille, le lentisqu’e & quelques autres au nombre  
des plantes qui croissent à Stabias , & qui ont la vertu  
d’augmenter la fialubrité du lait. J’ai suivi cette coutume  
avec beaucoup de succès toutes les fois que pour dé-  
terger quelque partie assectée, j’ai ordonné de mêler  
de l'orge, de la fcabieufe, du fcordium, du cerfeuil,  
du lierre terrestre,de la véronique & du marrube blanc,  
avec la nourriture qu’on donnoit aux animaux du lait  
defquels je devois me ferVÎr. Mais lorsqu’il a été ques-  
tion de consolider, j’ai fait mêler leur nourriture aVec  
les différentes efpeces de plantain, le liere terrestre,  
l’aigremoine, la mille-feuille, lafanicle, la grande  
confoude & la pulmonaire.

Il y a plusieurs autres méthodes d’augmenter les Vertus  
médicinales du lait relatÎVement aux indications aux-  
quelles on Veut fatisfaire, dont la plus considérable est  
de mêler le lait aVec des eaux minérales, ce qui est une  
pratique que j’ai le premier introduite en Allemagne.  
Car étant venu à rechercher il y a plus de trente ans

*573* P H T

par l’analyse chymique, les principes des eaux minéra-  
les tant chaudes que froides, & ayant trouvé qu’elles  
ne contenoient aucun fiel acide & véritablement vitrio-  
lique, mais un fiel d’une esipece alcaline & neutre,  
avec une terre fubtile & des partieules déliées d’acier :  
je mêlai le lait avec ces eaux, tant pour guérir, que  
pour appaifer un grand nombre de maladies chroni-  
ques, & cela avec un siuccès que j’eusse inutilement  
attendu de llusiage du lait & des eaux minérales em-  
ployésséparément. Il est donc surprenant qu’il fe soit  
trouvé autrefois en Allemagne, & qu’il fe trouve en-  
core aujourd’hui des Medecins qui rejettent llusage  
des eaux minérales froides dans *ia phthisie 8c* lesulcé-  
ratlons des poumons , comme absolument nuisibles  
dans ces maladies , & qui nlosient les presicrire seules,  
ni conjointement avec le lait. Il s’est pourtant trouvé  
dans le siecle passé deux fameux Medecins qui ont re-  
commandé les eaux minérales froides dans les affec-  
tions des poumons. Le plus ancien de ces deux, est  
Raymondus Johannes Fortis, *in Cent.* 2. *Consil.* 20. 27.  
28. 30. & furtout, *ConsiI.* 34. où il s’explique en ces  
termes :

*K* J’ai éprouvé que les eaux minérales froides font extre-  
α mement falutaires dans certains tems de l'année pour  
« les ulceres des poumons , & je les ai ordonnées à mes  
« malades comme Punique remede qui pût les sauver ;  
a étant perfuadé que les décoctions , le lait & les au-  
« tres chofes de cette efpece ne font rien où ces eaux  
« ont été inutiles. »

Morton, Medecin Anglais, dans fa *Phthisiologia,* re-  
commande les eaux minérales dans les maladies des  
poumons , aussi-bien que dans les cas où ils fiant affec-  
\* tés de tumeurs stéatomateuses accompagnées d’une  
chaleur hectique.

Voici fes termes :

« J’ai vu depuis plusieurs années que j’exerce la Mede-  
« cine,un grand nombre de phthisiques qui ont recou-  
*« vré* l’appétit & les forces, qui ont été délivrés de la  
« toux & de la fievre qui les minoit, dont la refpiration  
« est devenue plus libre , & qui ont été parfaitement  
« guéris, à l'aide des eaux dont je parle. »

Bien que je n’aie point deffein de prefcrire les eaux mi-  
nérales fortes dans les maladies qui proviennent d’une  
folution de continuité dans les poumons, furtout lorf-  
qu’elle est considérable , j’osie cependant assurer siur  
l’expérience que j’en ai faite , que les eaux minérales  
douces qui contiennent beaucoup de fel alcali, telles  
que celles de Seltz & de Carlesbade, étant mêlées avec  
du lait de chevre olli d’ânesse , procurent un sijulage-  
ment considérable, non-seulement dans les toux chro-  
niques & obstinées , qui sirnt accompagnées d’une op-  
pression douloureuse d’estomac, de la difficulté de ref-  
pirer, d’une fievre hectique lente & d’une confiomp-  
tion,mais encore dans la suppuration des poumons  
aussi-bien que dans la véritable *phthisie’,* car à l’aide de  
ce mélange le lait devient plus efficace & plus propre  
pour dissoudre la matiere viEqueuse & ténace, pour  
lever l'obstruction des vaisseaux capillaires, & pour dé-  
terger les ulceres. Mais ce mélange n’est jamais plus  
avantageux que dans les cas où ces stertes d’assections  
des poumons sirnt entretenues par des maladies hypo-  
condriaques, scorbutiques, arthritiques ou calculeu-  
fes, comme cela nlest que trop fréquent.

Cette méthode de corriger le lait en le mêlant avec diffé-  
renteschofesa été non-seulement connue, maisenco-  
re pratiquée par les Medecins de l’antiquité. De-là  
vient qu’Hippocrate, Trallien, Aétius & Àrétée, presc  
crivent souvent le lait coupé aux phthisiques ; ou l’hy-  
dromel mêlé avec du lait, auquel Hippocrate, *Lib. II.  
de Diaeta,* attribue la vertu d’humecter les poumons,  
d’appaifer la toux, de procurer l’expectoration de la

P H T 574  
salive & de provoquer l’urine. Le fameux Spon, *Apho-  
rism. novis, Sect, y. Aphoris.m. po.* recommande non-  
feulement llusage externe & interne de Peau de ehaux  
pour la guérison de la lepre & de la gratelle, mais en-  
core le mélange de cette eau avec le lait de la maniere  
suivante.

a Au reste, dit-il, cette eau mêlée avec du lait ou du petit-  
« lait, produit des effets sclrprenans dans les ulceres  
« internes, les diarrhées & les dyffenteries , ainsi que  
a je l’ai appris de Declosiure , Medecin Gascon. »

J’approuve d’autant plus cette méthode, que j’ai toujours  
éprouvé l’efficacité du lait mêlé avec les eaux de Seltz  
dans les dyffenteries, accompagnées de l’ulcération des  
intestins.

Voyons quels sirnt les autres remedes avec lesquels on  
peut commodément mêler le lait.

Les Medecins aussi - bien que le menu peuple , vantent  
beaucoup les infusions & les décoctions préparées avec  
des herbes vulnéraires & pectorales pour les maladies  
violentes des poumons, de même que pour la *phthisie*confirmée. Les plantes qu’on estime le plus pour cet  
effet, font la grande confonde , avec sa racine, la  
conEoude sarazine , le pas-d’âne, le plantain aigu, la  
pulmonaire tachetée, la semicle, la scolopendre , la  
scabieuse, la véronique , l’aigremoine, le liere ram-  
pant , le marrube blanc, la mille-feuille avec fes som-  
mités , le mille-pertuis avec ses fleurs, les rofes & au-  
très semblables, qu’on doit faire bouillir dans de la bie-  
re douce ou dans de Peau avec des figues, du miel &  
des femences de fenouil & d’anis étoilé. On a plu-  
sieurs exemples des bons effets que ces remedes ont  
produits dans *iaphthifie,* & ils n’ont rien qui doive fur-  
prçndre , puifque lorsqu’il n’y a qu’un simple abfcès,  
fans dureté skirrheufe ou concrétion polypeufe, ils  
contribuent beaucoup à la confolidation des parties  
affectées. Il faut cependant avouer que ces fortes de  
décoctions , en conséquence de leur qualité astringen-  
te, produisent EouVent de très-mauVais effets, surtout  
lorsque les poumons sont affectés dès le commence-  
ment de la maladie de tubercules durs, ou lorsqu’on  
s’en sert à contre-tems pour faire ceffer un crachement  
de fang; carpar ce,moyen le sang épanché se coagule  
aisément & il *se* forme des obstructions dans les vaif-  
seaux capillaires : de forte qu’il survient une plus gran-  
de stagnation de sang & d’humeurs dans les poumons,  
circonstance qui suffit pour occasionner la *phthisie.*Mais il est aifé de prévenir ces mauvais effets en mê-  
lant ces infusions & ces décoctions avec portion égale  
ou moitié de lait, ce qui fuffit pour diminuer leur astrin-  
gence & les rendre propres pour corriger l’acrimonie  
des humeurs.

Suppofé qu’on veuille débarraffer les premieres voies  
des impuretés qu’elles contiennent, on peut faire in-  
fufer des feuilles de *séné,* de la rhubarbe, & de la man-  
ne avec du lait pur ou coupé , ou mêlé avec des eaux’  
minérales tempérées, parce qu’autrement les purgatifs  
les plus doux nuifent aifément aux phthisiques, fur-  
tout à ceux qui semt d’une habitude délicate. J’ai en-  
core observé , surtout lorsqu’il *se* trouve une grande  
quantité d’impuretés acides dans les premieres voies,  
qu’une dragme ou deux de magnesie , qui n’est autre  
chose qu’une fleur extremement subtile de chaux vive  
lavée, mêlée avec quelques onces de lait de chevre ,  
est un purgatif aussi sûr qu’efficace.

Les Anciens fe sirnt servis avec succès de leurs diffé-  
rens diacods, dont les principaux étoient composés  
avec le Eue & les semences de pavot, pour appaiEer  
les toux dont la violence épuiEe les forces & em-  
pêche le sommeil, pour corriger PaCrimonie des hu-  
meurs & pour relâcher les parties contractées. Les Mo-  
dernes employeur pour le même effet les pilules de

5ἔ75 Ρ H T

cynoglosse & celles de storax,qui produisent leur ef-  
fet en petite dofe. Mais tous ces remedes ont beau-  
coup plus d’efficacité quand on les prend, en *sè* met-  
tant au lit, dans un Verre de lait. Il conVlent aussi  
quelquefois lorfque les humeurs affluent en trop gran-  
de quantité dans la poitrine, & que l’opiniâtreted’u-  
ne toux phthisique donne lieu de craindre la corrup-  
tion, d’user modérément des remedes qui ont la ver-  
tu d’exciter l’urine, afin de détourner les humeurs de  
la poitrine. On peut satisfaire à cette indication aVec  
1e lait & le petit lait , dont on augmente la vertu  
diurétique en faifant insufer dedans des femences de  
céleri, de persil, de daucus de Crete, de gremil &  
de violettes, après les avoir pilées toutes ensiembles.

Outre les remedes dont on vient de parler, il y en a  
une infinité d’autres qui font extrêmement salutai-  
res, non-seulement pour déterger, mais encore pour  
consolider les ulceres des poumons qui constituent la  
*phthisie.* Les plus considérables & les plus célèbres sirnt  
les baumes pectoraux & vulnéraires , dont on trouve  
un très-grand nombre dans les boutiques ; mais dont  
nous n’indiquerons que ceux qui ont été inventés par  
les Medecins les plus célebres. Le meilleur & celui  
qu’on estime à juste titre, est le baume de Meibomius  
qu’on prépare de la maniere suivante.

Prenez *de vieille huile de millepertuis s deux onces s  
de blanc de baleine asix dragmes s  
de térébenthine de Venise, trois dragmes s  
de sang de dragon, une dragme ;  
de laudanum opiatum rsix grains.*

Mêlez & donnez à la dosie une ou deux dragmes.

Le baume suivant n’est pas moins efficace.

Prenez *d’huile d’amandes douces, deux onces s*

*de fleurs de foufre sublimées avec la chaux vive ,  
deux dragmes ;*

Faites cuire ces drogues à petit feu.

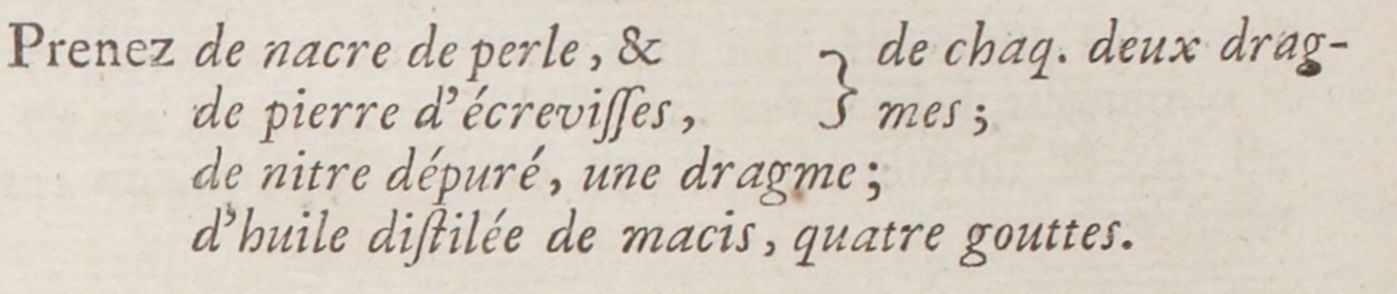


On ne fauroit donner ces baumes dans un véhicule plus  
convenable qu’une quantité fuffifante de lait d’ânesse ,  
de chevre, ou de vache.

Après avoir parlé de la méthode curative dont il con-  
vient d’ufer dans la *phthisie s* nous allons traiter de la  
palliative , à l’aide de laquelle on tâche de délivrer  
les phthisiques des fymptomes terribles & déplora-  
bles dont ils fiant affligés, & de prolonger leur vie aussi  
loin qu’il est possible. Cette méthode a lieu, principa-  
lement à l’égard des malades dont une chaleur violente  
consume insensiblement les chairs & les forces, chaleur

P H T 576

qui est ordinairement excitée par une matiere puru-  
lente qui se mêle avec le *sang,* & le jette dans une  
fermentation qui augmente *son* acreté & *sa* qualité *sa-  
line. Rien* n’est donc plus efficace pour éteindre cette  
chaleur extraordinaire, & corriger l’acrimonie des hu-  
meurs, que dTsser de lait de fefclme, ou d’ânesse en  
doses convenables, & d’en seconder les effets au  
moyen d’tm bon régime. On peut satisfaire à la mê-  
me indication par lltssage fréquent & réitéré des émul-  
sions des quatre femences froides & de pavot blane,  
des décoctions d’orge ou de corne de cerf, de l’eau-  
rofe, de celles de lis des vallées & de cerifes noires,  
& du julep rofat. On augmentera l’efficacité de qes re-  
medesen les donnant avec des poudres nitreufestem-  
pérées qui produisent de très-bons effets au commen-  
cement de la *phthisie.* On peut préparer ces poudres de  
la maniere fuivante :



Mêlez & donnez à la dofe d’une dragme.

Les bains d’eau douce mêlée avec une quantité fuffifan-  
te de lait de vache & de nitre dépuré, font aussi très-  
propres pour appasser la Violence des spasines; car ils  
relâchent & humectent les parties qui font Eeches &  
contractées, ils appassent la toux , ils diminuent la  
chaleur, ils rendent le sommeil plus doux & pluspai-  
sible, & par là ils semt quelquefois extremement fa-  
lutaires dans la méthode curatÎVe.

Lorfque les poumons fiant affectés d’un ulcere calleux &.  
invétéré, & que l’expectoration journaliere d’une *sa-  
live* purulente épuise considérablement les chairs &  
les forces, on doit traVailler à corriger la dylcrafe *sa-  
line &* acre du fang & des humeurs , pôur empêcher  
que les poumons ne s’tllcerent daVantage; à quoi l’on  
satisfait parfaitement aVec les infusions tempérées de  
liere rampant, de costus, de cerfeuil, de Véronique ,  
de fcabieufe, de tussilage & de pulmonaire : mais il  
faut en ufer long-tems & fouvent. A l’égard des per-  
fonnes qui ont beaucoup de sérosité & qui font sistet-  
tes aux catarrhes, supposé que la maladie foit occa-  
sionnée & entretenue par une grande quantité d’hu-  
meurs qui se jettent sur la poitrine, elles useront pour  
boiffon ordinaire d’une décoctlon de Equine & de siin-  
dal rouge, préparée avec des raisins *secs,* ce qui est  
une boiffon dont les Auteurs sont un très-grand cas.

On ne doit rien négliger dans un pareil cas pour entre-  
tenir le ton des poumons; & c’est à quoi l’on satisfait  
parfaitement aVec le fucre rosat qu’on donnera fré-  
quemment au malade dans la décoction précédente.

Ce remede, tout simple qu’il est, a été connu des Ara-  
bes & surtout d’Avicenne, & quelques modernes assu-  
rent qu’il silffit Eeul pour appasser & même pour gué-  
rir radicalement la *phthisie.* Voyez Zacutus Lusita-  
nus, *Prax. Admir. Lib. I. Obs.* 139. et M, N. *C. Decad.  
-z. An. Obs.* 19. & Sylvaticus, *in Consil.*

Examinons maintenant la méthode présiervatiVe , la-  
quelle consiste à garantir de la *phthisie* ceux qui y sirnt  
disiposés par la nature, l’âge, l’habitude ou le mau-  
vais régime, en détruisant de bonne heure les caisses  
qui peuVent la produire, en la guérissant ou arrêtant  
fies progrès lorsqu’elle est déja confirmée. Nous avons  
déja silssisamment montré que les persimnes d’un tem-  
pérament simguin & colérique , & d’une corpulen-  
ce fluette, sirnt sujettes depuis l'âge de dix-huit ans  
juEqu’à celui de trente - quatre, à une *phthisie* ou cra-  
chement de pus , accompagne d’une toux violente  
& d’une difficulté de respirer, laquelle est produite  
par un crachement de simg, qui revient encore sort  
souvent; & pour lors la principale intention du Me-  
decin doit être d’arrêter ce crachement de sang,ou du  
moins

*577* P H T

moins de le diminuer si fort qu’il ne puisse plus dégé-  
nérer en *phthisie.*

La faignée est le remede le plus sûr & le plus efficace  
qu’on puisse employer pour arrêter le crachement de  
sang dont nous parlons, mais il faut la réitérer à pro-  
pos jusqu’à ce qu’elle ait produit fon effet. Cela est  
confirmé non-seulement par l’expérience, mais encore  
par le témoignage des plus fameux Medecins.

Boerhaave nous apprend, *Praxis Medica ,* « que pour  
« guérir une perfonne naturellement disposée à la  
*«phthisie*, il faut empêcher qu’il ne survienne un cra-  
« chement de sang, parce qu’autrement tous les re-  
« medes deviennent inutiles. Il faut donc la faigner  
« deux ou trois fois vers l’âge de dix-fept ans, la fai-  
« re souvent aller en voiture ou à cheval, & persister  
« dans cette méthode jusqu’à ce qu’elle ait vingt-cinq  
« ans. Je connois une famille dont le pere, la mere &  
« tous les enfans font morts hectiques , à l’exception  
a d’un seul que j’ai sauvé par cette méthode. Il jouit  
a aujourd’hui de la fanté la plus parfaite, bien qu’il  
« ait cinquante ans paffés, & il n’y a point d’apparence  
« qu’il devienne jamais hectique,puifque fon âgeexcede  
« celui qu’Hippocrate prétend être fujet à la*phthisie. »*

II faut outre la faignée être extremement modéré à l’é-  
gard des choses non naturelles, & pour cet effet il  
convient que ces sortes de malades soient en garde  
contre toutes Eortes de passions, qu’ils s’abstiennent  
de tout exercice violent, de Fustige des liqueurs fpi-  
ritueuses & de tout ce qui peut jetter le fang dans un  
orgasine. Comme le crachement de sang , quand on  
le traite mal à propos aVec de forts astringens , dégé-  
nere aisément en *phthisie*, il faut s’abstenir de ces for-  
tes de remedes comme d’un poifon. Il Vaut mieux  
dans un pareil cas ufer de lait & d’eau pour boiffon  
ordinaire, de légers laxatifs préparés aVec la manne  
& le séné, de poudres propres à calmer la fermenta -  
tion du fang, comme sont celles qui sont composées  
avec des coquillages, la nacre de perle, les pierres  
d’écreVÎffes & le nitre , auxquelles on peut commo-  
dément joindre les décoctions & les infusions dont on  
a parlé ci dessus.

Mais rien n’est plus efficace pour prévenir la *phthisie,*ou la guérir lorsqu’elle a commencé, qu’un régime  
convenable.

Voici celui que Cesse, *Lib. III. cap.* 22. prescrit dans un  
pareil cas.

« Il faut attaquer la *phthisie* avec des remedes convena-  
« bles dès qu’elle commence. Si les forces du malade  
« le permettent, il doit entreprendre un yoyage de  
« long cours, & passer d’un air rare dans un autre plus  
« denfe; car rien n’est plus falutaire qu’un pareil chan-  
« gement dlatmofphere. Il convient dans ce cas que  
a ceux qui tombent malades en Italie aillent par  
« mer à Alexandrie : & supposé que quelques circonse  
« stances les empêche de s’embarquer, on les tranf-  
α portera dans leurs lits, ou de quelque autre maniere  
« que ce soit. Ils doÎVent aussi renoncer à toutes for-  
a sortes d’affaires, & à tout ce qui peut les inquié-  
« ter ; se llurer au sommeil le plus long-tems qu’ils  
« pourront, & *se* garantir des fluxions, de peur qu’a-  
« près aVoir reçu quelque soulagement, ils ne tom-  
« bent dans un état plus fâcheux que le préeédent. Il  
« leur conVÎent, pour cet effet, de fe garantir de tout  
a ce qui peut engendrer des crudités, de l’influence  
« du foleil & de la rigueur du froid. Ils doÎVent tenir  
« leur bouche & leur gorge couVertes , appaifer la  
« taux qui les tourmente aVec des remedes conVena-  
« bles ; & n’aVoir d’autre boisson que l'eau ou le lait. »

C’est aVec raifon que Cesse recommande l’exercice & le  
choix de Pair dans le régime qu’il prescrit aux phthisi-  
ques. Sydenham est à peu près du même sentiment que

P H T 578

*I* lui, & il affaire avoir garanti & guéri un grand nombre  
de personnes de la *pbtbisie* au moyen de l’exercice dü  
cheVal. Il est encore persuadé que le choix de Pair  
n’est pas d’une petite importance dans le cas dont il  
s’agit.

« Les phthisiques, dit-il, guérissent plutôt à la campa-  
« gne qu’à la ville, parce que Pair de la premiere pur-  
« ge leurs poumons, & contribue davantage à leur gué-  
« rision qu’aucun autre remede. »

Il ne faut pour être convaincu de cette vérité, que faire  
attention à ce qui fe passe en Hollande & en Angleter-  
re , où parmi le grand nombre de personnes qui meu-  
rent de la *pbtbisie* , il y en a la moitié en qui elle est oc-  
casionnée par un crachement de fang. On ne peut cer-  
tainement attribuer cette circonstance qu’à la grossie-  
reté des alimens dont tssent les habitans, à la viande ,  
au poisson , aux ragouts dont ils *se* gorgent & qui  
engendrent un chyle & un sang remplis de crudités ,  
lesquels croupiisant aisément dans les poumons dispo-  
fent à la *pbtbisie.* Mais je crois qu’on doit principale-  
mentlatribuer cette maladie à l’impureté de Pair, qui  
est imprégné d’une fumée qui dessèche les glandes &  
les tuniques bronchiales, aussi-bien que les ramifica-  
tions capillaires de la trachée-artere, & qui occasionne  
par la fuite une confomption de poumons. Cette mala-  
die est encore souvent produite par la froideur de Pair  
aussi-bien que par les vents du Nord, qui nuifent pref-  
que toujours aux poumons, furtout à ceux des vieil-  
lards & des personnes qui ont de la disposition à la  
*pbtbisie* aussi remarque-t’on que ces deux caufes dé-  
truisent un grand nombre de personnes. Mais rien n’est  
plus préjudiciable que de marcher ou courir le visage  
tourné contre un pareil vent; je lui ai vu souvent pro-  
duire des abfcès dans les poumons des hommes & des  
chevaux.

S’il est une maladie qui demande un régime exact & un  
usage circonspect des remedes, c’est fans contredit la  
*pbtbisie*, dans laquelle on trouve une si grande contre-  
indication des remedes, qu’à moins que d’y faire at-  
tention, le Medecin peut aisément topsoer dans l’er-  
reur, & nuire au malade au lieu de le soulager. Par  
exemple, on ne peut faciliter l’expectoration qu’au  
moyen des sirops pectoraux, doux & onctueux, des sub-  
stances incrassantes & des préparations de miel. Ce-  
pendant l’ssage immodéré de ces sortes de remedes dé-  
truit non seulement le ton des poumons, mais encore  
celui de l’estomac, & produit par ce moyen une plus  
grande quantité de crudités , & une plus grande con-  
gestion d’humeurs dans la poitrine. La chaleur lente ,  
consomptive & hectique demande des délayans, des  
liqueurs humectantes & du lait : cependant ces reme-  
des attirent les humeurs dans la poitrine, dans la toux  
humide. Les ulceres fales & putrides exigent qu’on  
emploie des remedes balsiimiques & résineux, tels que  
la myrrhe, la térébenthine de Venise, les baumes de  
Copaii & du Pérou, & autres baumes consolidans &  
vulnéraires ; on n’ignore pas cependant qu’ils produi-  
sentpour l’ordinaire de très, mauvais effets en augmen-  
tant la chaleur & le mouvement intestin des fluides.

On trouve la même difficulté dans ces mouvemens in-  
commodes & prestque convulsifs de la poitrine que l’a-  
crimonie des humeurs excite dans les toux opiniâtres  
& continues; car on ne sauroit lesappaifer qu’avec des  
anodyns, des préparations de pavots, des scibstances  
oléagineuses & somnifères; & cependant il est certain  
que l’usage fréquent de ces fortes de remedes détruit  
les forces à un point extraordinaire. La substance vase  
culeufe des poumons, corrodée . diffoute & ulcérée de-  
mande des remedes consolidans & médiocrement astrin-  
gens:mais comme ces remedes retiennent dans Phabitu-  
de du corps les humeurs épanehées qui auroient dû être  
évacuées, & suppriment l’expectoration, ils ne font que  
rendre la corruption beaucoup plus grande. De plus ,  
il est befoin pour consolider les ulceres, d’empêcher

*y7p* P H T

que les humeurs se jettent sur la partie affectée, de  
quoi l’on vient à bout avec des substances vulnéraires,  
des décoctions des bois & des poudres composées avec  
le bol d’Armenie, la terre sigillée & la pierre hémati-  
te ; mais lorsque les poumons fiant affectés de tubercu-  
les, de skirrhes & de concrétions tophacées, ces sortes  
de remedes ne font que les augmenter. Rien n’est plus  
efficace que les poudres nitreufes pour éteindre lacha-  
leur hectique; mais,il s’en saut beaucoup qu’elles pro-  
duifent toujours l’effet qulon souhaite , puisqu’elles  
deviennent aisément purgatives & diminuent la force  
systaltique de l’estomac & des intestins. Le lait est en-  
core d’une efficacité singuliere dans la cure de ces ma-  
ladies; cependant j’ai souvent observé qu’il est nuisi-  
ble aux jeunes gens d’une habitude pléthorique en qui  
*lu phthisie* a commencé, qui ont une fievre lente & beau-  
coup de crudités acides.

La setignée est extremement salutaire, non-seulement  
pour la cure de *lu phthisie* qui ne sait que commencer,  
mais encore pour en garantir les jeunes gens ; elle ne  
vaut rien cependant pour satisfaire à l’indication cu-  
rative, lorfque les forces ont été épuisées par lamala-  
die& la chaleur, à moins peut-être qulon ie\*con tente  
de tirer au malade une once ou une once & demie de  
seing pour dégager les vaiffeaux. Les purgatifs drasti-  
ques, tels que les préparations d’aloès, de fcammonée  
& d’hellébore, & furtout les émétiques, sont extreme-  
ment préjudiciables , non-seulement parce qu’ils épui-  
fent les forces , mais encore parce qu’ils dissipent l’hu-  
midité tempérée du corps : lorfqu’il est question de dé-  
tourner les humeurs de la poitrine & de les évacuer par  
bas, on en vient plus commodément à bout avec des la-  
xatifs préparés avec la manne, les tamarins, la rhubar-  
be, l’agaric & les feuilles de séné. Supposé que ces re-  
medes ne suffisient pas , étant donnés en petites dofes  
pour diminuer la plénitude des humeurs , ou qu’il s’a-  
gifle d’atténuer & d’évacuer les humeurs visqueuses &  
grossieres qui obstruent les vaiffeaux capillaires, on  
peut leur silbstituer les pilules de Euccin de Craton, ou  
celles que l’on prépare avec la gomme ammoniaque,  
le fafran, le mercure doux, l’extrait de rhubarbe & l’a-  
loès.

Les plus fameux Medecins, tant anciens que modernes,  
recommandent le mouvement & l’exercice, furtout ce-  
lui du cheval, comme un remede excellent pour la  
cure de *iaphtsasie* & del’hectisie. Mais lorsque la ma-  
ladie commence & que le sistet est jeune & d’une habi-  
tude pléthorique, il fait fouvent plus de mal que de  
bien, à caufe qu’il excite le crachement de sang. Il ne  
vaut rien non plus lorsque les poumons sontextreme-  
ment offensés & qu’on y soupçonne une vomique, puise  
que le mouvement rapide du cheval & de la voiture  
Euffit pour occasionner une inflammation violente. Il  
en est tout autrement dans les consomptions hypocon-  
driaques, dans lesquelles un exercice modéré & sou-  
vent réitéré est extremement salutaire.

L’air est d’autant plus salutaire aux phthisiques, qu’il est  
plus tempéré, plus pur & plus Eerein, car l’humidité  
de l’atmosphere nuit extremement aux poumons, qui  
Ee trouvent déja relâchés, enflés & engorgés. Il con-  
vient encore d’imprégner Pair qui environne les mala-  
des avec les particules balsiamiques qui s’élèvent des fu-  
migations de mastic & d’ambre, ou de communiquer  
cette qualité à Pair qu’ils respirent, en leur faisimt te-  
nir dans la bouche un morceau de bonne myrrhe juf-  
qu’à ce qu’elle soit fondue.

Puisque l’ulcération phthisique est souvent produite par  
un catarrhe scdin ou par une certaine matiere acre &  
caustique qui *se* jette des autres parties Eut les pou-  
mons, on peut, pour l’en détourner & l’évacuer , *se  
serVir* avec autant de sureté que d’avantage, du caute-  
re actuel, dont l’application entre les omoplates & fur  
la nuque du cou a prévenu, ainl qu’on peut voir dans  
Riviere, *Obs. Cent. II. Obs. 6y.* 78. *Cent. Obs.* 92. &  
dans Schenkius, *Obs.* 56. une *phthisie* imminente.

P H T 580

Pour instituer plus efficacement la cure d’une *phthisie* par  
le lait, soit seul ou mêlé avec les eaux minérales, il  
faut obferver les précautions suivantes.

1. On examinera soigneusement si l’estomac est assez  
fort pour digérer & chasser de nouveau cette espece de  
remede.

2. Il conVÎent avant de faire ufage du lait, de débarrasser  
les premieres voies des humeurs vifqueufes & acides  
qu’elles contiennent, à quoi l’on fatisfaitparfaitement  
par lune infusion laxative de manne, dont on augmen-  
te la vertu avec une fuffssante quantité de tartre.

3. Il saut dès les premiers jours boire tous les matins vers  
les six ou fept heures, & tous les après - midi vers les  
cinq heures, six ou huit onces de lait de femme ou d’â-  
nesse, & augmenter enfuite successivement cette quan-  
tité.

4. Après avoir pris le lait pendant six ou huit jours de  
la maniere que je vienî de dire, on prendra un léger  
laxatif propre à évacuer les impuretés, & on le réité-  
rera tous les cinq jours.

5. Le malade s’abstiendra du vin & de toutes les liqueurs  
faites avec du malt, & ufera pour boisson ordinaire de  
tifanes d’orge, de corne de cerf & d’écorce de citron.  
On lui interdira tous les alimens qui fe digerent diffi-  
cilement, & qui engendrent de mauvais fucs ; & on  
leur substituera les bouillons de tortue, d’écrevisses, de  
veau, de volaille, dans lesquels on fera entrer de la lale  
tue & de la chicorée.

6. 11 convient, pour augmenter la force concoctive de  
l’estomac , qui est extremement languissante dans la  
*phthisie,* de donner au malade entre les repas quelque  
élixir balfamique ,pectoral & ftomachique, tel qu’est  
celui qui est fait avec la myrrhe, le fafran , la mufcade,  
l'écorce d’orange, le trefle de marais, & la racine de ré-  
glisse.

Rien n’est meilleur dans les sueurs excessives & colliqua-  
tives qui épuifent les forces de ceux qui sont affligés de  
maladies phthisiques & hectiques, que de joindre à l'tl-  
fage du petit lait & des émulsions, celui de l’a confec-  
tion d’hyacinthe , qulon mêlera avec quelque peu de  
nitre & demi-grain de *laudanum opiatum.*

Supposé que la violence de la toux, qui jette la masse du  
fang & des humeurs dans une agitation excessive , oc-  
casionne une fueur trop copieuEe, on pourra donner au  
malade quelque opiat corrigé, telle que les pilules de  
storax ou celles de Vildegans, avec quelque poudre  
tempérante, qui en appassant la toux, diminuera aussi  
les fueurs. S’il arrivoit que cette stueur fût occasionnée  
non-feulement par la toux, mais encore par la chaleur  
colliquativedu Eang, il faudroit, fuivant leconfeil de  
Morton & de Pitcarn, donner le quinquina au malade  
avec un grain de *laudanum opiatum.* HOFFMAN.

Si les poumons font tellement rongés par un ulcere que  
toute l’habitude du corps en foit confumée, on appelle  
ce mal *phthisie pulmonaire.*

L’origine de cet ulcere *se* déduit de toute caufe qui peut  
tellement arrêter le siing dans les poumons, qu’il soit  
contraint de Ee convertir en matiere purulente.

Ces causes peuvent se réduire,

1. A cette constitution du corps, qui fait qu’elles pro-  
duisent d’abord l’hémoptysie, & ensiuite un ulcere  
dans l’endroit rongé. Cette habitude ou tempérament  
du corps,consiste, I. dans la délicatesse des vaisseaux ar-  
tériels, & dans l’impétuosité d’unisiang un peu acre. On  
le connoît par la délicatesse des petits vaisseaux, aussi-  
bien que par celle de tout le corps, la longueur du cou,  
le peu de capacité de la poitrine, l’affaissement des  
épaules ; par la rougeur , la ténuité, l’acreté & la cha-  
leur du sang ; par la blancheur & la rougeur du visiage ;  
par la transparence de la peau, la vivacité du tempéra-  
ment, la maturité & la subtilité de llesprit. 2. Par cet-  
te débilité des vicceres, qui fait que les alimens que

;8ι P HT

l’on prend, étant naturellement trop ténaces, donnent  
lieu à des obstructions, *se* corrompent ,& acquierent  
une acrimonie qui ulcere les vaisseaux déja corrodés  
ensuite d’un cractiement destang. La faiblesse des vais-  
feaux fe manifeste par une petite fievre légere, & une  
petite toux feche; par une grande chaleur, par la rou-  
geurdes leVres, de la bouche, des joues , qui augmen-  
te Vers le tems qu’il entre de notrveau chyle dans le  
fang ; par la grande disposition que l’on a à filer en  
dûrmant ; par la foiblesse & la difficulté qu’on a de resi- |  
pirer, pour peu qu’on sie donne du mouvement. 3. Il  
*se* forme à l’âge que les Vaiffeaux ne croissent plus, &  
résistent par ce moyen à l’effort que font les fluides  
pour les distendre , tandis que le fang augmente en  
quantité , en impétuosité & en acrimonie , il fument I  
donc entre *seize* & trente-six ans, & de meilleure heu-  
re dans les filles que dans les garçons, parce que les I  
premieres fiont plutôt formées. 4. Il vient d’une dispo-  
sition héréditaire.

Ce que l’on a dit au mot *Fibra,* comparé avec les circonf- |  
tances que nous venons de rapporter, fuffit pour expli-  
quer, assurer & prognostiquer la nature , les caufes & I  
les effets de l'hémoptysie , qui est causée & accélérée, I

ι. Par la suppression de toutes les éVacuations ordinaires, I  
furtout du sang, comme du flux hémorrhoïdal des I  
menstrues ou des vuidanges, du saignement de nez, le |  
défaut de faignée à laquelle on est accoutumé, surtout  
dans les personnes d’un tempérament pléthorique , ou I  
à qui on a coupé quelque membre.

2. Partout état violent des poumons produit par la toux, I  
les cris, le chant, la course , de grands efforts ; par la I  
colere-, par une bleffure quelconque, occasionnée par  
quelque caisse que ce soit.

Par des alimens acres, sidins , aromatiques 5 par une  
boisson semblable, par le régime, par quelque autre  
maladie propre à augmenter la quantité, l'acrimonie,  
la Vélocité , la raréfaction & la chaleur du fang. De-là  
vient que ces fymptomes sont si fréquens après les fiè-  
vres aiguës, la peste, la petite vérole & le fcorbut.

Ce mal commence accompagné d’une douleur légere ,  
d’une chaleur modique & d’une oppression de poitrine;  
le fang qui fort du poumon est ordinairement rouge ,  
vermeil & écumeux , plein de petites fibres , de mem-  
branes des vaisseaux artériels , Veineux & bronchiaux :  
il sort aVec toux & bruit ou râlement des poumons. Le  
pouls est mou, foible & ondoyant; la respiration est  
difficile, & tout cela est précédé d’un gout destel dans  
la bouche.

On le guerit,

ι. Par une copieuse saignée , réitérée de trois jours en  
trois jours jtssqulà quatre fois, jufqu’à ce que la croûte  
inflammatoire ait entierement diEparu.

2. Par le long tssage des médicamens rafraîchissans, in-  
crassans , styptiques , adoucissans , auxquels il est bon  
de mêler quelquefois les plus doux balfamiques.

5. Par les six chosies non-naturelles, tellement dirigées,  
qu’elles sioient contraires aux cauEes que nous aVons  
déja rapportées, surtout par un régime modéré & l’u-  
*sage* d’alimens doux, au nombre desquels on peut met-  
tre le lait.

4. En corrigeant la nature propre de la cause ou maladie  
particuliere qui l’a produit.

Lorfqu’on a été guéri d’un crachement de Eang, il faut  
pendant quelques années fe faire tirer du sang tous les  
six mois, en diminuant cependant peu à peu la quanti-  
té de fang à chaque faignée.

Mais si parce que le mal est grand , si pour aVoir employé  
mal-à-propos les styptiques, ou négligé la méthode que  
nous aVons indiquée, il succede au crachement de  
fang une difficulté de resipirer qui augmente sans cesse,

P HT 582

un frisson vague, une chaleur avec rougeur aux jeues,  
une toux feche, une fleVre hectique légere, unefoif  
extraordinaire, une foiblesse & un sentiment de pe-  
santeur dans la poitrine; c’est une preuve que les le-  
vres de la plaie d’où le sang sortoit *se* fiant déja réunies,  
& que le stang desséché forme une croûte fous laquelle  
la matiere Ee change en pus, & forme par fon amas une  
vomique enkystée, laquelle venant à creVer, produit  
un ulcere ouVert dans les poumons:

Cet amas de pus, outre les causes dont on a parlé, Vient  
encore de quelque péripneumonie qui a dégénéré en  
apostume ; ce que l’on connoît par les signes que nous  
aVons indiqués au *motPéripneumoma.*

De plus, l'empyeme peut ronger, fondre & confumer les  
poumons ; ce qui produit la même maladie que celle  
qu’occasionne Pulcere formé dans fasubstance : on le  
connoît par les signes que nous ayons indiqués au mot  
*Empyema.*

On Voit par là quels font les signes qui font connoître  
Pulcere du poumon , lors même qu’il est caché, & par  
conséquent combien il peut y aVoir de différentes efpe-  
ces de *phthnsies* ou de confomption.

Les effets de Pulcere pulmonaire déja formé, mais occul-  
te , que l’on appelle communément *vomique* , font à  
peu près ceux-ci : l’acrimonie, la quantité & laputré-  
faction du pus augmentent tous les jours ; la membra-  
ne qui l’enVoppe *se* dilate, *se* corrode & *se* macere; les  
Vaisseaux sanguins & bronchiaux *se* conVertissent eri  
pus; la sclbstance entière des poumons, ou du moins  
celle d’un de *ses* lobes, *se* change en une matiere pu-  
rulente; le malade est affligé d’une toux seche conti-  
nuelle , dans laquelle il ne Eort que les crachats qui se  
détachent par les seules secousses qu’elle occasionne;  
le siang qui abonde dans l’ulcere *se* conVertit en pus ; la  
vomique qui s’est formée dans les poumons, augmen-  
te, & s’ouvre enfin dans le tuyau du larynx. Il fe fait  
quelquefois une sécrétion fuffocante de pus qui occa-  
sionne une toux continuelle & des crachats abondans  
qui fe précipitent au fond de l’eau : ces crachats font  
épais , doux, gras , fétides, blancs, rouges, jaunes, li-  
vides,cendrés, mêlés de différentes matieres, & rendent,  
lorfqu’on les met fur les charbons, la même odeur qu’u-  
ne viande rôtie fétide.I.a vomique s’ouVre dans la cavi-  
té delapoitrine;ce qui rend la respiration.extremement  
difficile, & occasionne les symptômes de l’empyeme. La  
refpiration devient difficile , le siing & le chyle *se*changent en pus , le silc nourricier Eeperd tout-à-sait,  
*& sa* préparation est interrompue ; les l'olides font prese  
que entierement consumés , il survient une fievre hec-  
ti’que , accompagnée d’un pouls foible & languissant;

I une chaleur vive s’empare des parties supérieures avec  
I rougeur aux joues, le malade a une face Hippocrati-  
que ; il ressent une anxiété inexprimable, furtout Vers

I le sisir , une siaif extraordinaire; il Eue abondamment  
pendant la nuit. Il lui Vient des pustules rouges,Eur le  
visage ; Ees piés & Ees mains s’enflent ; il est extreme-  
ment foible , il a la voix rauque, les cheveux lui tom-  
bent ; il fent des demangeaifons par tout le corps , qui  
*se* couvre de pustules aqueufes ; il est tourmenté de  
tranchées, & d’une diarrhée continuelle qui épuife fes  
forces ; *ses* felles fiant jaunes fétides, purulentes & ca-  
davéreufes ; l’expectoration cesse, & le malade meurt.

D’où l’on peut déduire les regles fuivantes.

1. La *phthisie* héréditaire est la plus mauvaise de toutes,  
& on ne peut la guérir qu’en prévenant le crachement  
de fang.

I 2. Celle qui Aêht d’un crachement de sang, produit par  
une catsse externe Eans viee interne préexistant, toutes  
choses égales, est la moins dangereuEe. ,

3. *La phthisie* dad^^qTlelle la vomique *se* rompt tout-à-  
coup , & dans laquelle on craohe un pus blanc, cuit,  
dont la quantité répond à Pulcere , Pans Eoif, avec ap-  
pétit , bonne digestion , sécrétion , excrétion, est à la

O o ii

583 P H T

venté difficile à guérir : mais cependant elle n’est pas  
absolument incurable.

4. La *phthisie* qui naît de l’empyeme, est incurable.

,5. Quand les crachats sont pefans, solides, de mauvaise  
odeur , doux & accompagnés des Eymptomes que nous  
avons décrits, il n’y a plus dlespérance.

Lorsqu’il s’est déja formé une vomique dans le poumon ,  
l’indication médicale est de la faire venir fur le champ  
à maturité & de la rompre ; & c’est ce dont on vient à  
bout par l’usage du lait, l’exercice du cheval, les va-  
peurs tiedes, & les remedes expectorans.

Lorsqu’elle est crevée, il faut,

1. Garantir le fang de l’infection du pus.

*2.* Evacuer le pus de l’ulcere le plus promptement qu’il  
est possible, nettoyer & confolider les levres.

3. Ufer d’alimens aisés à digérer & propres à circuler avec  
le fang, capables de nourrir le corps, & incapables  
d’engendrer de nouveau pus.

On satisfait à la premiere indication par Ptssage des mé-  
dicamens d’une acidité , & d’urte Palure douce & agréa-  
ble ; par des herbes vulnéraires , de doux bassamiques  
donnés long-tems, en toutes formes & en grandes  
dofes.

On fatisfait à la feconde par des remedes liquides & diu-  
rétiques externes & internes ; par ceux qui fiant pro-  
pres à exciter la toux; par l’exercice du cheval, l’air de  
la campagne, qui est propre à hâter la sortie du pus ;  
par desdétergens & des balsamiques internes & exter-  
nes , & enfin par des parégoriques consolidans.

On remplit la troisieme par des tisimes, des bouillons &  
Ptssage du lait.

Quant à la cure palliative de ce mal, elle regarde princi-  
palementla toux, les oppressions & le flux de ventre.

On y remédie par la diete, des opiatsprudemment admi-  
nistrés, &des liqueurs chaudes convenables.

Un ulcere au soie, à la rate, au pancréas, au mésentere,  
aux reins, à l’utérus, à la vessie, peut produire *iaphthi-  
sie* comme celui des poumons; de Porte que le Medecin  
qui connoîtra les effets naturels de chaque vicere,  
pourra aisément puiser dans les mêmes sources les  
moyens de connoître & de prévenir les différentes esc  
*peccS de phthisie,* leurs effets, leur curation radicale ou  
palliative. BOERHAAVE , *Aphor.*

Les Observations sisiVantes du Docteur Bennet, sirnt  
assez importantes , pour mériter d’avoir place dans cet  
Ouvrage.

Sans m’arrêter ici à considérer cette humidité , qui, lors-  
qu’elle silrabondedans l’estomac, coule dans la bou-  
che , stans qu’on tousse & qu’on crache , à l’aide de l’œ-  
sophage, & de la membrane qui lui est commune avec  
la langue , non plus que cette humeur qui suintant par  
les arteres capillaires du cerveau , aussi-bien que par  
leurs tuniques , *se* jette sijr le palais , & s’écoule avec  
la même facilité , j’examinerai la nature de cette ex-  
pectoration qui offense la poitrine. Elle n’est autre  
chofe qu’une portion de fluide qui, après s’être sépa-  
rée du flang , s’épanche dans la caVÎté de la poitrine ,  
par les arteres pectorales, & fe rend dans la bouche par  
la trachée-artere , au moyen de la contraction des pou-  
mons , pendant qti’on tousse ou qu’on crache. Com-  
me le sang participe toujours à la nature des alimens  
dont on tsse , de même la matière de cette excrétion est  
toujours conforme au fang dont elle s’est séparée. On  
ne doutera point de la vérité de ce que j’avance , si l’on  
considere la maniere dont fe fait cette excrétion, aussi-  
bien que fa quantité dans ceux qui ne font incommo-  
dés d’aucune fluxion du cerveau fur la trachée-artere.

Toutes les fois qu’on tsse de remedes propres à purifier  
le fang, encore qu’on néglige les pectoraux , la ma-  
tiere de l’expectoration s’améliore à proportion que la

P H T 584

masse du sang est rectifiée. Par exemple , lorfque l’é-  
tat & la couleur de la matiere sirnt mauVais , si l’on  
excite des sitleurs capables de débarrasser le Eang des  
impuretés qu’il contient, la matiere *se* ressentira de la  
dépuration de ce fluide.

On sait à n’en pouvoir douter , que l’arterepulmonaire,  
& Ees ramifications reçoivent les récrémens du simg, &  
les verfient dans les branches de la trachée-artere :  
quelques-uns sont plus ou moins affectés du séjour de  
cette matiere, suivant sa nature & Ea quantité , & la  
rendent plutôt ou plûtard par l’expectoration, selon  
qu’elle est plus otl moins adhérente. Tous les sijjets  
n’ont pas les organes de la respiration également li-  
lues : les uns sirnt tourmentés de la toux, seins qu’il  
survienne aucune expectoration, tandis que d’autres  
se débarrassent de la matiere qui les incommode, à  
l’aide d’une toux légere. Cette matiere est tellement  
délayée avec l’ichorou sérosité dans quelques-uns, que  
les poumons ont toute la peine du monde à s’en dé-  
barrasser ; elle est si compacte dans quelques autres ,  
qu’elle ne cede aux remedes qu’avec beaucoup de diffi-  
culté. Les uns , en conséquence du relâchement des  
poumons , ne rendent que très-peu de matiere ; tan-  
dis que les autres en qui ces parties ont plus de fer-  
meté & de chaleur, s’en débarrassent sans la moindre  
peine. Les uns ont le mouvement des poumons si H-  
bre, quand ils n’adherent point aux parties voisines,  
quele moindre effort les délivre de cette matiere; il  
s’en trouve d’autres au contraire en qui une plénitude  
ou contraction naturelle , ou accidentelle rend cette  
expectoration tout-à-fait impossible.

Dans l’expectoration , la matiere qui est logée vers les  
parties supérieures de la trachée-artere, sléVacue Eans  
qu’on fasse le plus petit effort pour touffer ou cracher ;  
il n’en est pas de même de celle qui est plus profon-  
dément située.

On rend aisément cette même matiere , quand elle est  
d’une consistance modérée : mais on a toutes les pei-  
nes du monde à s’en débarrasser, lorsqu’elle est trop  
ténue, ou qu’elle forme des grumeaux extremement  
durs.

La Nature veille donc à *sa* propre fureté , lorsqu’elle  
fait enforte que la matiere *se* sépare du scrng dans les  
Phthisiques d’un tempérament robuste, & qu’elle fixe  
le tems de sa formation & de fon excrétion ; car on  
nesauroit en procurer l’évacuation lorsqu’elle est crue,  
au lieu qu’en mûrissant, elle *se* dispose à sortir , &  
prend, pour ainsi-dire , une figure proportionnée à la  
capacité des vaisseaux , par où elle doit passer. Ceux  
qui sont accoutumés à cette espece d’expectoration,  
sont sous les directions salutaires de la Nature , & il  
ne s’agit plus que de les seconder : mais lorEque la ma-  
tiere ne peut continuer scm cours , ni suivre la route  
que la Nature lui a marquée, elle oblige à faire de  
plus grands efforts, & le traitement de ces fortes de  
malades devient dans ce cas tout-à-fait difficile;

Quiconque entreprend de hâter l'expectoration de cette  
matiere,à l’aide d’un exercice violent,ou par des efforts  
anticipés pour cracher, ne fait que fatiguer inutilement  
les parties renfermées dans la poitrine; au lieu que si  
on eût lassé agir la nature, elle n’eût pas manqué d’en  
procurer l’excrétion dans le tems marqué. Ceux qui  
crachent aisément & copieufement , ont bientôt les  
poumons débarraffés dti fardeau qui les opprimoir.  
L’expectoration est difficile & incommode lorfque la  
toux commence , mais tout devient aisé par la silite,  
à mesilre que la matiere approche de sa maturité.

Les crachats blancs & écumeux sont produits, selon moi,  
par une matiere ténue qui tombe fur les poumons &  
l'ur la gorge, & qui y est agitée; car la fluxion qui pro-  
vient d’un refroidissement de cerveau, est plus épaisse  
& moins blanche , à moins qu-’on ne la garde, & qu’on  
ne l’agite quelque-tems dans la bouche ; elle est aussi  
plus muqueuse , & ne forme pas un si grand nombre de  
bulles , ce qui fait qu’elle n’offenfe prefque jamais les

*fai* P H T

poumons : mais je fuis perfuadé que l’écume qu’on y  
remarque ne proVÎent que dli motiVement des parties,  
de la chaleur *8c* de sion mélange aVec l’air. Au reste,  
lorsique cette matiere est sans mélange, elle indique  
quelque exsi.ldatiOn interne occasionnée par une action  
des parties beaucoup plus sorte qu’à l'ordinaire.

La sialiVedeVient pluséeumeisse à mesiure qu’on sait plus  
dlexereice, silr-tout dans ceux qui transpirent peu , &  
une preuVe que le mouVement de la bouche & des  
poumons , contribue à la rendre telle , c’est que cette  
circonstance est ordinaire à ceux qui toussent ou cra-  
chent beaucoup.

Cette salÎVe est extremement légere , & principalement  
composée dlune pellicule aqueufe remplie d’air.

La Nature a presicrit les mêmes lois aux plantes & aux  
animaux, & sulcant Hippocrate, imprimé dans tous  
deux , l’acerbe , l’amer, le doux, le salé & toutes les  
autres différentes esipeces deEaVeurs. Le corps humain  
contient aussi des liqueurs insipides , & il en saut une  
certaine quantité pour délayer le sang : mais elles Eur-  
chargent la constitution , quand elles sirnt trop abon-  
dantes, ou qu’elles Viennent à s’extravaser , fur-tout  
lorsqu’elles *se* jettent sim certaines parties , comme  
peuVent être les organes de la respiration. Ces liqueurs  
insipides peuVent ou s’amasser dans les Vaisseaux qui  
leur font propres, ou s’y rendre après s’être acquittées  
des fonctions auxquelles la Nature les a destinées, de  
forte qu’après aVoir circulé aVec le sang, elles vien-  
nentà s’épaissir dans les grandes castrés du corps. Les  
excrétions des humeurs douces, sirnt plus incommo-  
des que dangereufes : mais celles qui ne passent pas  
directement dans la trachée-artere, siaus une forme li-  
quide, s’épaississent & acquierent une dureté qui rend  
leur sortie extremement difficile.

Une Dame âgée de quarante-fept ans, d’un tempérament  
replet, mais valétudinaire, & qui avoit tous les vaif-  
feaux capillaires du foie , de la rate & du méfentere  
obstrués , étoit fouvent affligée de frissons irréguliers  
accompagnés d’un froid dans l’une ou l’autre despar-  
ties du corps, comme si l’on eût versé de l’eau froide  
dessus. Jlemployai tous les remedes imaginables pour  
appaifer ces iymptomes, fans pouvoir y réussir : mais  
ils cessaient d’eux-mêmes, dès qu’il furvenOÎt un ptya-  
Iisine , ou une diarrhée. A la fin , pourtant, je vins à  
bout de la guérir tout-à-fait, à l’aide de quelques ca-  
thartiques, des bains chauds , & d’une diete feche &  
févere.

H y a plusieurs personnes en qui le froid , dont je viens de  
parler , dlsparoît à l’aide dlune lymphe ténue , qui,  
après s’êtreséparée du sang, fe jette en abondance fur  
la trachée-artere : mais pour lors la falive devient  
épaisse & transparente , & on ne peut s’en débarrasser  
qu’aVec de grands efforts. J’ai fouvent observé quecet-  
te matiere obstrue considérablement la poitrine.

Les pleurétiques rendent pendant quelques jours une  
femblable sialive , après que la matiere purulente a été  
expectorée ; & l'obstruction qu’elle cause dans les orga-  
nes de la respiration, est d’autant moins considérable,  
qu’elle affecte davantage les autres vaiffeaux, ouqu’el-  
le *se* jette en plus grande quantité fur les intestins. Je  
crois que cette mucosité, est inégalement séparée du  
fang dans le rachitis, & je tiens pour certain que cette  
même mucosité venant à croupir dans Purethre, & à  
obstruer le conduit urinaire , regorge dans l’estomac  
& les intestins, & occasionne des douleurs dans le dos,  
des vomissemens , des tranchées & une fausse ifchurie.  
Il est bon d’obferver que cette matiere visiqueufe peut  
quelquefois interrompre la circulation du fang , lorf-  
qu’elle vient à fe loger dans les plus gros vaisseaux.  
J’en ai vû un exemple dans un enfant qui fut empor-  
té au troisieme accès de fievre, à caufe qu’elle avoit  
obstrué l’artere pulmonaire , celle à qui l’on donne  
le nom de VeineuEe. Enfin, lorfque ces matieres *se*jettent inégalement fiur quelques parties extérieures,

P H T 586

‘elles engendrent des tumeurs œdémateufies : mais  
quand elles s’emparent de toute l’habitude du corps ,  
elles cassent un œdeme unÎVerfiel, une leucophlegma-  
tie, ou une anasarque,extremement difficiles à guérir.

Cette mucosité qui causie des obstructlons opiniâtres dans  
les intestins, augmente dans les femmes ou dans les  
hommes d’un tempérament froid ; & même dans l’é-  
tat de conValefcence , lorfque la chaleur naturelle est  
éteinte , ou languit en conséquence de la longue duréô  
de la maladie.

*Des crachats jaunes.*

Ces sortes de crachats tirent Vraissemblablement leurori-  
gine du Euc bilieux , le Eang étant si fort afloibli aVant  
la fecrétion , qu’il perd a la fin toute fia fiaVeur. Les  
fiels acres forment des ulcerespar érosion, & corrorn-  
pent les corps en les pénétrant, les ouVrant& lassant  
enfler les parties; j’ai toujours été perfuadé que les sé-  
rosités du corps disposent à la putréfaction , en relâ-  
chant& ramollissant trop les parties: mais lorsqu’elles  
font surchargées de Eels , elles forment un ulcere in-  
terne compliqué , qulonne peut guérir qu’aVec beau-  
coup de peine. Il n’est pas furprenant qu’un fluide qui  
est ténu, limpide & agréable, tandis qu’il circule dans  
les Vaisseaux , prenne une couleur jaune ; car comme  
le fang qui le fournit perd sa couleur & fa consistance  
ayant que de fe distribuer dans les Vaisseaux qui lui  
font destinés ; de même la saliVe, qui n’est autre choste  
que sim réerément, est changée par l’altération de la  
chaleur dans les parties par où elle passe, & ne conser-  
ve aucune des qualités qu’elle possédait, tandis qu’elle  
circuloit avec le seing. Il est encore moins étonnant  
que la sillive jaune perde Ea siiveur , puisipi’outre qu’el-  
le *se* mêle avec la masse du sang, elle Euinte encore  
à travers les substances charnues des parties & les po-  
res des membranes ; car la substance qui constitue sim  
amertume, est incapable de passer à travers des couloirs  
aussi déliés.

Toute la masse du seing est imprégnée de bile ou de par-  
tlcules ameres qui fervent à le conferver. Cependant  
il n'est aucune partie de ce fluide dont l’amer-  
tumesoit assez forte pour communiquer à l’aide de la  
langue & du palais une senfation considérable aux  
nerfs , si l’on en excepte cette partie qui fe fepare de la  
masse commune, laquelle a une amertume remarqua-  
ble& s’évacue par haut dans les vomissemens violens,  
après être sortie du réservoir qui lui est naturellement  
destiné.

Le Eang qui sort par l’ouverture de la veine paroît ordi-  
nairement chaud lorsqu’il vient à tomber fur la peau :  
il est pourtant vraissemblable que cette chaleur est dou-  
ce & modérée tant que ce fluide circule dans les vaisi-  
seaux.

Je trouvai une fois dans un fujetque je disséquai, le cou  
de la Vésicule du fiel rempli d’une matiere tophaceu-  
fe ; mais la Vésicule étoit pleine dlune lymphe tranfpa-  
rente qui aVoit fuinté à traVers cette matiere, comme  
à traVers un filtre extremement ferre. Cette matiere  
épaissie ressembloit à de la semence de coriandre confi-  
te; la lymphe étoit insipide & *se* coagulait siur le feu  
en forme d’un mucilage tout-à-fait femblable au blanc  
d’œuf.

Ces excrétions jaunes ne semt produites que par la fer-  
mentation continuelle du fang, ou par une chaleur  
concentrée par le froid , ou par une corruption ou une  
plénitude; & le Medecin peut aifément connoître tnu-  
tes ces différentes caufes par la nature des plaintes que  
forme le malade.

Il ne faut que Voir le linge qu’un homme quitte pour être  
perfuadé qu’il fuinte quelque portion de cette humeur  
jaune à traVers la peau des aiffelles.

Jamais la substance ferme & charnue d’aucun des Visce-  
res ne donneroit atl fang la couleur rouge qu’il a , si  
elle n’étoit fecondée d’une chaleur conVenable ; mais  
les crachats doiVent leur consistance & les différentes  
variations qu’on apperçoit dans leur couleur,au fang,

j87 P H T

&auxfucs des vifceres aussi bien qu’aux alimens.Les  
crachats les plus ordinaires & les plus remarquables  
semt les bleuâtres, ceux de couleur de rouille & les noi-  
râtres ; & ces crachats ne font point produits, comme  
plusieurs se l’imaginent, par les fubstanees qui péne-  
trent dans les poumons dans le tems de l'inspiration ,  
mais par un levain qui séjourne dans les vifceres & les  
vaisseaux, qui se forme peut-être dans la rate qui est  
Eon principal laboratoire ; & qui venant à passer dans le  
fang s’en separe à mesi-lre qu’il circule avec lui. Je ne  
saurois croire qu’ils reçoivent leur couleur immédiate-  
ment au siartir des vaisseaux: mais comme il faut né-  
cessairement qu’ils fuintent à travers les vifceres & les  
vaisseaux qui les reçoivent, & dans lefquels ils se con-  
densent.' c’est-là aussi qu’ils prennent leur couleur fon-  
cée. Bien que les degrés de chaleur ne soient point par  
eux-mêmes la caufe efficiente de ces différentes cou-  
leurs, les crachats ne laissent pas d’être plus ou moins  
colorés, felon qu’elle augmente ou qu’elle diminue.

Expofez à la chaleur du foleil ou du feu une portion de  
saltVe bleuâtre, elle blanchira fur le champ , ce qui  
n’arriveroit point si cette couleur provenoit de fon mé-  
lange avec quelques particules étrangeres. Cette espe-  
ce de falive bleuâtre, autant que j’ai pu l’obferver,  
n’est jamais d’une consistance ténue, mais toujours mu-  
cilagineuse.

Cette efpece d’expectoration augmente à l'aide des cho-  
ses qui rafraîchissent la poitrine, comme l’orge & les  
pommes : mais elle diminue par Biffage des remedes  
sudorifiques. Ceux dont la chaleur naturelle ..a été  
épuisée par une longue maladie crachent fort peu ; il  
en est de même de ceux qui vivent fobremenr, & qui  
font beaucoup d’exercice, qui ont l’estomac chaud,  
qui fument beaucoup , & qui font siljets à la toux.  
D’où il paroît que la matiere de cette expectoration  
est formée par une chaleur plus douce, par une plus  
longue digestion , & par la température froide & flaf-  
que de la poitrine.

Je me souviens d’avoir vu un'exemple de cette efpece  
dans une femme de moyen âge qui étoit affligée d’un  
catarrhe violent, & dont la tête fe remplssoit telle-  
mentdes vapeurs nuisibles qui s’élevoient de la rate ,  
qu’elle rendoit tous les matins une grande quantité de  
salive de couleur de rouille , qui ressembloit aux fils  
d’une toile d’araignée. Une partie de cette fialive étoit  
fiouvent détournée par la chaleur du catarrhe vers la  
partie supérieure de la trachée-artere : mais on n’eut  
pas plutôt ouvert & détergé les vaisseaux de la rate,  
que le catarrhe & l’excrétion cessarent.

Lorfqu’on exposti un blanc d’œuf à une chaleur douce  
mais continue, il prend une couleur bleuâtre. J’ai re-  
marquéque la falive de cette couleur est plus blanche  
& plus dépurée à la fin de l’accès d’une toux aceiden-  
telie qui est occasionnée par une congestion, ou d’une  
expectoration épaisse & périodique ; que ces fortes de  
crachats proviennent ordinairement des maladies de la  
rate ou de la matrice, & que c’est-là la rasson qui fait  
que la morve perd sa couleur.

Quoique la qualité faline des crachats provienne de celle  
du siang,& puisse caufer quelque agitation dans les hu-  
meurs, je crois cependant qu’il est rare qu’ils rompent  
les membranes & les tuniques des vaisseaux par leur  
qualité incisiVe : mais après que le fang a laissé échap-  
per *sa* sérosité sillilie en forme de rosée à travers les  
membranes & les tuniques de la poitrine, elle occa-  
sionne une toux en irritant le mouvement contractif  
des poumons. Cette secousse & cette contraction fou-  
daine affoiblissent les parties délicates qui donnent  
passage aux particules sidines du sang , & sont caufe  
qu’elles ne tardent pas à être corrodées. D’où il fuit  
que la particule saline qui Ee jette fur quelqu’un des  
visieres ne la pénetre point immédiatement comme  
une aiguille, mais dissout sim tissu & l’assimile à *sa*propre nature en conséquence du long séjour qu’elle y  
fait ; de forte que cet accident provient plutôt d’une  
faculté folutive que d’une incisive ; car en s’insinuant

P H T 588

dans la silbstance de la partie,ellefe mêle & s’tmit avec  
fes plus intimes combinaisons, & convertit par-là sa  
silbstanCe en une eEpece d’état moyen entre le mélan-  
ge& la dissolution. Après avoir demeuré pendant quel-  
que-tems dans cet état neutre , elle se dissout à la fin,  
& acquiert une qualité friable qui caufe *sa* ruine tota-  
le. Par exemple, lorsqu’un fluide flalin vient à slextra-  
vasier , peut-être en forme de vapeur, & à Ee jetter silr  
une partie, il s’unit par sim acrimonie pénétrante avec  
la substance de la partie, & la met en danger d’être  
corrodée & dissoute. Quand même ces particules acides  
& Ealines fe jetteroient Eur quelqu’une des extrémités ,  
elles ne laisseroient pas d’incommoder extremement le  
malade.

Plusieurs persionnes en qui les Vaisseaux de la poitrine  
avoient été rompus par la raréfaction d’un fang de na-  
ture faline , ont été guéries par une ou deux saignées:  
mais je n’en connois aucune de celles dont les pou-  
mons étoient corrodés,qui aient recouVré la santé aVant  
qu’on ait entierement édulcoré & changé la masse du  
sang.

Quelques persimnes ont eu les vertebres luxées à l’occa-  
sion d’une fluxion acre qui s’étoit jettée sur l’épine :  
j’en ai Vu d’autres à qui la même fluxion a catssé une  
distorsion dans les articulations des autres os. Mais  
lorsique les qualités de la matiere qui caufe la fluxion  
sirnt entierement nuisibles à la nature , comme dans la  
Vérole , il sie forme fur les os, principalement fur le ti-  
bia, des tubérosités, & ces os deVÎennent tout-à-fait  
spongieux , mous & friables. IlarrÎVe la même chofe  
dans Î’éléphantiasis, & si l’on en croit quelques-uns,  
les os *se* dissolvent & deVÎennent aussi flexibles que de  
la cire.

J’ai Vu plusieurs persionnes qui ont perdu presque tout  
leur embompoint à caisse de la grande quantité de sala  
que la masse du sang contenoit, & qui aVolent coutu-  
me de rendre en de certains tems réglés une matiere  
saline qui aVoit si.linté dans la poitrine par les Veines  
pulmonaires sans aVoir corrodé les poumons. J’ai con-  
nu entre autres un Marchand.de Londres , dont le corps  
n’étoit plus qu’un squelete, en qui la matiere Ealine  
s’étant jettée des poumons Eur les paumes de la main,  
les piés & les cheVÎlles, y aVoit catssé des ulceres ma-  
lins & phagédéniques, sims que les poumons fussent  
intéressés.

J’ai Vu plus d’ime fois la fubstance des poumons si uni-  
formément dissoute, qu’ils paroissoient être réduits en  
une efpece de bourbe putride.

J’ai encore connu des malades dont les poumons semt  
tombés par morceaux en conséquence d’une corrosion  
acre & inégale, de maniere qu’ils paroissoient aVoir  
été rongés par les rats. L’acrimonie surabondante du  
sang, qui est fréquente dans les personnes mélancoli-  
ques, rend non-seulement le corps extrêmement ten-  
dre, mais expose encore ses parties aux injures exter-  
nes, & empêche la nourriture de la chair musculeuse.

Le rhumatisme qui a beaucoup de rapport aVec la goute ,  
tant à l’égard de *ses* catsses que de son siége , occasion-  
nedes douleurs extremement aiguës.

La matiere des crachats Varie & prend différentes appa-  
rences silivant la partie d’où elle Vient ; car la sérosité  
du simg n’est pas la seule matiere qui passe dans la ca-  
VÎtéde la poitrine , & il arrÎVe quelquefois que cette  
efpece de rosée qui est destinée à servir de nourriture  
au corpsmonte aussi dans la bouche. Le sangcommen-  
ce par Ee dépouiller de *sa* sérosité ténue , & s’éehauffe  
enfuite; & l'augmentation de cette chaleur pouffe fes  
particules les plus gluantes siur les poumons, qui ont  
été déja relâchés &affoiblis par un transport d’humeurs  
aqueusies. Car la nature attire ce suc aVec aVÎdité juse  
qu’à ce que ses qualités attractÎVes & assimilantes aient  
été entierement détruites.

Dans le tems que j’exerçois la Medecine à BristOI. où  
les conEomptions sirnt fréquentes, je traitai quelques  
malades, qui rendirent pendant trois mois consécutifs  
des crachats insipides avec assez de facilité, & qui au

589 P H T

bout de *ce* tems-là tomberent dans une consomption  
totale. Quelques uns furent attaqués d’une touxviolen-  
te, & après avoir entierement perdu leur humidité ra-  
dicale , moururent pâles , desséchés & entierement  
amaigris. J’en fis ouvrir un qui rendoit quelquefois du  
fang à la fuite de ces crachats falins , & je trouvai que  
*ses* poumons avoient entierement perdu leur ton, sans  
que les autres organes de la respiration & les vssceres  
parussent affectés. Cette circonstance n’aura rien de  
surprenant pour ceux qui savent combien un stang trop  
atténué est incapable d’opérer la nutrition , ou qui ont  
obstervé qu’étant trop fondu & raréfié par la violence de  
la chaleur, il s’écoule par les arteres capillaires, parti-  
culierement du nez, & caufe des défaillances. Car c’est  
détruire l’oeconomie animale que de la dépouiller de  
ce fuc gluant & tempéré , qui, par fa chaleur modérée,  
donne une douceur & une consistance convenables à  
toute la masse des humeurs ou du sang.

Ces fortes de crachats insipides, autant que je puis m’en  
souvenir, succedent à un long ptyalisine & ordinai-  
rement Ealin.

Ils acquièrent fur le feu la consistance d’une gelée blan-  
che de même que tous les autres fucs nourriciers.

De tous les crachats , il *n’y* en a point de plus féculens  
que ceux qui font d’une couleur cendrée, fale, comme  
la terre glaife mouillée , ils n’ont pas beaucoup de té  
nacité & annoncent aux personnes consomptives qui  
les rendent, un défaut de chaleur naturelle & une mort  
prochaine. Tous les autres fe reffentent en quelque for-  
te de la chaleur , & reçoivent d’elle leur figure & leur  
consistance ; ceux dont je viens de parler siont produits  
par une violente corruption & une foibleffe naturelle,  
& ce n’est que leur quantité qui les oblige à sortir.

Si l’on remplit deux vaisseaux de même grandeur & de  
même poids, l'un de crachats fétides & l’autre dételle  
autre espece de falive qu’on voudra, le premier pefera  
beaucoup plus que le fécond.

Il n’y a que ceux qui tirent vers leur fin & de la guérifion  
desquels on désefpere , qui rendent de ces sortes de  
crachats argilleux; & lorsqu’on vient à les ouvrir on  
trouve leurs poumons convertis en une masse corrom-  
pue & extremement fétide. Βεννετ , *Theat. Tabid,*

*Observations relatives aux signes diagnostics.*

On peut connoître que cette maladie approche par la len-  
teur ou la vitesse avec laquelle le fang falin *se* porte  
vers la poitrine.

On s’apperçoit de la premiere ,

1. Par les crachats sanguinolens & salins que le malade  
rend vers les quatre, cinq ou six heures du matin ou du  
foir, plutôt ou plutard, & en plus ou moins grande  
quantité, suivant l’irritation qu’ils catssent, oufuivant  
qu’ils siont déterminés par l’exercice du corps. Ceux  
qui se simt épaissis hors des vaisseaux ne sortent point  
aux heures accoutumées ; ce qui ne vient point, com-  
me la plupart des Medecins le prétendent, de ce qu’ils  
abondent dans ce tems-là, mais de ce qu’ils transpi-  
rent en partie à travers la peau, tandis que les par-  
ties les plus grossieres *se* portent vers les plus gros vais-  
seaux.

2. Par l’abondance de la salivation.

3. Par l'interruption des excrétions, qui *se font* à tra-  
vers la peau & par les autres parties du corps.

4. Parla légereté & l’inégalité des crachats.

5. Par la figure fphérique de ces derniers qui ressemblent  
à des grains de grêle, & que la toux ou l’envie de cra-  
cher oblige à fortir aux heures sissdites.

6. On est assuré de la vérité de ces symptomes, lorsqu’à  
l’occasion de quelque caufe que ce soit, il survient une  
fluxion de matiere saline Eur les jointures ou les extré-  
mités du corps , & que la respiration devient plus forte  
dans ce tems-là.

P H T 590

On connoît que le fang afflue en plus grande quantité &  
avec plus de force dans la poitrine.

1. S’il fe fait une expectoration plus copieufe de fang  
écumeux & de couleur de boue, accompagnée d’une  
toux, qui est beaucoup moins pénible quand il vient  
des poumons; ce sang est noirâtre ou rougeâtre quand  
il Eort de la cavité de la poitrine ; mais lorsque ce simt  
les grosses arteres qui le fournissent, il regorge par la  
bouche par intervalles, mais il sort peu à peu & avec  
chatouillement lorsqu’il vient des plus petits.

2. Par une douleur pesante de poitrine, qui deVlent ai-  
guü par interValles.

3. Par le soulagement manifeste que les autres parties  
reçoivent.

On connoît que *lu phthisie* est causée par une pituite froi-  
de & épaisse qui tombe de la tête & s’amasse dans la  
poitrine, lorfque cette matiere après être sortie parles  
extrémités des arteres carotides, & avoir été altérée par  
la froideur du cerveau, fe fraye un passage par la tra-  
chée-artere; accident qui est toujours accompagné de  
l’épanchement d’une femblable matiere dans le tho-  
rax, & dont le fymptome distinctifest une érection ou  
ouverture du larynx, lequel fe ferme aussi-tôt après, &  
qui rend un bruit pareil à celui d’une pendule qui mar-  
que les secondes, & auquel *se* joignent tous les jours  
les symptomes filivans.

ι. L’engourdissement des esprits.

2. Une pesimteur de tête douloureuse qui augmente tou-  
tes les fois que la lune est dans fon plein.

3. Un fommeil de longue durée pendant lequel on rêve  
qu’on se noye.

4. Le refroidissement général du tempérament.

5. La contraction des pores occasionnée par le froid.

6. La flaccidité des poumons & de tous les mufcles de la  
poitrine, la lenteur de llexpectoration, dont il est ai-  
sé de juger par les efforts fréquens & inutiles que le  
malade fait pour cracher.

7. La consistance épaisse de la salive, qui sort aisément  
après qu’on a sait un bon repas, & que l’estomac a été  
échauffé par des alimens convenables.

8. Une douleurpefante & oppressive de poitrine.

9. Une toux qui par intervalles menace d’une silffoca-  
tion , & augmente quand on sait de l’exercice & qu’on  
boit des liqueurs froides.

10. Une difficulté fréquente de respirer,

11. Un catarrhe qui humecte lentement, mais conti-  
nuellcment la trachée-artere.

12. La difficulté de l’expectoration quand on s’expose à  
un air froid , & la facilité avec laquelle on Eue.

13. La chair devient molle & flaEque dans les tems hu-  
mides, au lieu qu’elle *se* durcit lorsqu’il fait *sec ; &* ce  
fymptome est inséparable de la confomption. De-là  
naît,

14. Une disposition à être affecté de l’inclémence de Pair  
ou du vent, l’humidité ou le froid étant extremement  
nuisible au malade.

Les signes d’une confomptioh phthisique , quelle qu’en  
foit la cause, qui est profondément enracinée & élude  
tous les efforts de la Medecine, à l’égard de la cure ,  
font,

1. Une toux opiniâtre dont la violence rend les crachats  
fanguinolens, enfuite un pus de couleur de cendre qui  
se mêle aisément avec l’eau & se précipite au fond ; le  
malade rend aussi par la bouche des fragmens qui fe  
font détachés des poumons, des vaiffeaux & des mem-  
branes.

2. La puanteur de l’haleine jointe à la difficulté de rese  
pirer.

3. Une douleur de poitrine & un picotement au mame-  
lon du fein, surtout dans le tems que 1 on tousse.

4. Le dérangement de toutes les fonctions.

59ΐ P H T

5. Une fievre putride occasionnée par un fang entiere-  
ment infecté par le pus, & qui occasionne des agita-  
tions aussi extraordinaires que la fermentation : d’où il  
arrive que les fluides du corps s’évacuent par des sueurs  
colliquatives, furtout le matin.

6. Une diarrhée, & à la fin une lienterie occasionnée par  
la foibleffe du foie & de toutes les parties qui fervent  
à la nutrition.

Ces iymptomes fiant néceffairement accompagnés ,

7. De la sécheresse des chairs , faute d’un degré fuffisant  
d’humidité.

8. D’une gale aux extrémités & furtout à l’épiderme, oc-  
casionnée par la même casse.

9. D’une douleur accompagnée de tension, quand on *se*couche sur le côté droit ou gauche, laquelle est occa-  
fionnée par l’adhérence des poumons à l’un ou l’autre  
côté de la pleure.

1 o. D’un pouls foible, petit & fréquent, en conséquence  
de la lenteur avec laquelle le fang se porte vers les ex-  
trémités.

11 . De la chute des cheveux, aussi-bien que de la couleur  
livide & de la courbure des ongles.

On peut y joindre,

La face Hippocratique, ou l’image naturelle de la mort,  
la couleur plombée du vifage, les yeux enfoncés, le  
nez aigu, les tempes creufes, & tout le corps inflexi-  
ble & femblable à un fquelete.

Une fluxion, de quelque espece qu’elle foit, de tout le  
corps fur la poitrine, est plus dangereufe que celle de  
toute autre partie.

Une fluxion produite par la stagnation du fang ou par la  
diminution de son mouvement aux environs du cœur,  
est plus dangereuse que celle qui vient d’une partie  
plus éloignée.

Le malade a moins à craindre lorEque le sang s’épanche  
par accès des poumons, que lorsqu’il coule lentement  
& constamment; car bien que la perte de ce fluide soit  
beaucoup plus considérable durant une évacuation pé-  
riodique , il a le tems de *se* reproduire de nouveau.

Une extravasation de *sang* occasionnée par une siurabon-  
dance & une tension est beaucoup plus aisée à guérir  
que celle qui provient de sion intempérie & de sion  
acreté.

Les poumons ont plus à craindre de la pression qui est oc-  
casionnée par l’obstruction du foie, que du regorge-  
ment qui résillte de la rupture des vaisseaux.

LorEque l’expectoration est critique & qu’elle *se* fait par  
tranflation, elle est souvent avantageuse.

Ceux dont les vaisseaux pulmonaires ont été continuela  
lement dilatés par l’affluence du seing, & des expref-  
sions de matiere visquetsse, accompagnées d’un asthme  
continuel, rendent souvent , en conséquence de la  
rupture des poumons, du fiang par la bouche , mêlé  
avec des matieres impures ou fuccombent Eous la vio-  
lence de l’asthme.

Dans quelque fluxion que ce foit, si les intervalles font  
plus longs & qu’il y ait rémission de paroxysine après  
qu’on a usé de remedes, on a lieu d’espérer que le ma-  
lade guérira, & réciproquement.

Cette esipérance est d’autant mieux fondée que les inter-  
valles entre les accès font plus longs.

Les phthisiques supportent aisément & long-tems l’af-  
fluence & l’expectoration des humeurs douces & aqueu-  
ses; ils endurent plus difficilement & pendant moins  
de tems les excrétions bilieuses : mais l’évacuation d’u-  
ne matiere épaisse, saline & fétide leur cause la mort  
Eur le champ.

Les persemnes bossues & celles qui ont souffert l’amputa-  
tion de quelqu’un de leurs membres, fiant plusscijettes  
aux fluxions & à la *pbtbisie* que les autres.

Si après que le crachement de sang a ceffé, les poumons  
font moins fensibles, ou que l’engourdissement des

P H T 592

parties empêche l’évacuation totale de ce fluide, la pu’  
tréfaction de ce qui en est resté dans le corps & celle des  
poumons même, expose le malade *alcpbelelsie.*

La liberté de la respiration, la cessation de la toux, & la  
continuation des *forces* après la saignée , sont des  
symptômes favorables, & réciproquement.

Lorfque le crachement de *sang* est fuivi d’une évacuation  
continue de EaliVe mucilagineuse, bleue & légere, ce  
Eymptome menace les jeunes gens d’un tempérament  
chaud, d’une nouvelle hémoptysie; il annonce à ceux-  
ci, de même qu’aux vieillards, une *pbtbisie* , s’ils ren-  
dent du pus ; & une prochaine guérison s’ils ne ren-  
dent rien du tout & que les autres circonstances fiaient  
favorables.

Les perfonnes qui crachent le fang se trouvent plus mal  
qu’à l’ordinaire lorsqu’il neige, qu’il pleut, & qu’il  
tombe de la grêle.

L’obstruction des bronches est beaucoup moins considé-  
rable quand elle est causée par un fiang extravasé qui  
se corrompt, que quand elle est produite par un fuc  
nourricier devenu mucilagineux. Cette obstruction est  
encore bien plus forte quand elle est occasionnée par un  
phlegme épais & gluant qui tombe fur la trachée-ar-  
tere.

Enfin, lorfque les organes de la respiration retiennent  
long-tems la matiere qui s’est jettée sur eux , c’est un  
signe que la guérifon fera extremement difficile.

La langueur qui s’empare peu à peu des phthisiques, sans  
que les poumons ni les autres visiceres s’en ressentent,  
est extremement dangereuse pour les Anglais ; & à  
moins qu’on n’y remédie promptement, ce qu’il est ra-  
re qu’on fasse, elle est mortelle.

La *pbtbisie* qui vient tout d’un coup & qui est accompa-  
gnée du refroidissement des extrémités, furtout des  
piés, est extremement dangereufe, bien qu’elle affec-  
te les poumons avec moins de force; car elle prouVe  
que le fuc nourricier est extremement vicié & que les  
forces du malade font épuisées.

Les phthisiques fiant dans un état tout-à-fait défefpéré,  
lorfqu’il se forme des concrétions pierreufes & osseufes  
dans la fubstance de leurs poumons.

LorEque les perfonnes accoutumées à une vie intempé-  
rante viennent à être attaquées *d’unepbtbisie* accompa-  
gnée de langueur , leur vie est dans un danger ex-  
treme.

Toute fluxion copieufe & & fréquente de matiere fur  
une partie corrodée est dangereuse ; car les ulceres in-  
ternes se guérissent rarement quand ils rendent beau-  
coup de scmie, & il en est de même des externes.

Les sujets d’une habitude lâche qui tombent tout d’un  
coup dans la langueur, ressentent plutôt que les autres  
l’effet des remedes , quand on les emploie à tems au  
commencement de la maladie.

Les personnes qui ont de la disposition à la *pbtbisie 8e*qui rendent souvent par la bouche une matiere insi-  
pide, dépériffent moins vite que les autres , quoique  
leurs poumons aient été affectés dès le commence-  
ment.

Ceux qui sont attaqués d’une *pbtbisie* héréditaire, peu-  
vent vivre long-tems : mais ils ne Eauroient *se* flatter  
de guérir.

La vie des phthisiques est prolongée par des faigne-  
mens de nez fréquens & modérés.

L’épanchement de sang qui sie fait par l’artere pulmo-  
monaire devient moins dangereux quand il est *ac-  
compagné* d’un faignement de nez.

La paflion cœliaque qui sijccede à une *pbtbisie* invéte-  
rée est un signe de mort.

C’est un mauvais signe lorsqu’une fievre éphemere ou  
hectique revient souvent à des intervalles inégaux,

Lorsique les phthisiques mangent avec avidité sians que  
leurs forces augmentent, leur perte est infaillible;  
car cela prouve que le fuc vital a dégénéré en un flui-  
de corrosif

Lorfque les filles qui fiant avancées en âge, & qui n’ont  
jamais eu leurs regles, viennent à être attaquées de  
la

593 PH U'

*la phthisie* en conséquence du transport de la matiere  
menstruelle à la poitrine, elles tombent dans une lan-  
gueur qui les met au tombeau.

La contraction des narines , de même que le resserre-  
ment & l’affaissement soudains de la poitrine, annon-  
cent une mort proehaine.

Les tumeurs œdémateuses des piés dans les *phthisies* in-  
Vétérées, fiant un signe de mort.

Presque tous les phthisiques qui siont attaqués d’une fie-  
vre putride ou maligne, occasionnée par la virulence  
de la matiere qui est logée dans la poitrine, sclccom  
bent fous la violence du mal.

Lorsique la respiration devient plus libre à l’aide des re-  
medes & du changement d’air, le malade sent reve-  
nir ses forces & fes eEprits & prend une meilleure cou-  
leur; la santé reVÎent & la chaleur vitale renaît dans  
toutes les parties du corps.

Lorsque les phthisiques rendent une grande quantité de  
matieres sialines & gluantes à l’aide des cathartiques,  
leur poitrine *se* trouve extremement soulagée, & l’on  
a tout lieu d’efpérer qu’ils recouvreront la santé.

Lorfque les pectoraux d’une substance ténue & irritante  
ne caissent point la toux aux phthisiques à qui on les  
donne , c’est un signe infaillible de mort.

C’est un signe de guérifon, lorsqu’au moyen des secours  
de Part, les crachats qui étOÎent auparaVant bigarrés ,  
puans, inégaux à leur silrface, fa lés & fétides, devien-  
nent d’une feule couleur, limpides, unis, insipides,  
fans odeur , & qu’ils fartent aisément. Βεννετ *Theat.  
Tabid.*

PHTHOE, φθόη, le même que *Phthisis.*

PHTHOIS, φθοΐὸ, *Pastille* ou *Trochis.que.*

PHTHORA, φθορά, *Corruption* ; ce mot signifie *avor-  
tement* dans Hippocrate.

PHTHORIAS ; épithete qu’on donne aux remedes qui  
font avorter.

PHTHOROPOEOS, φθοροποιός, nuisible ou destructif.

P H U

PHU , on donne ce nom à plusieurs especes de valerien-  
ne, mais plus communément à celle des jardins.

PHUSCA, φῦσκα , le même que *Posca.*

On trouve la defcription de plusieurs efpeces de *posca*dans Aétius, *Tetrab'L. I. Serm.* 3. *C.* 80. 81. & Paul  
Eginete, *Lib. VII. C.* 11.

P H Y

PHYCIS, *Phydda, Fucas* est un poiffon de mer qui  
^ressemble à la perche marine. Son mufeau est long &  
pointu, fa tête est grosse, *ses* dents fiant grandes , &  
Eon corps est couvert d’écailles. Il y en a de plusieurs  
esipeces & de plusieurs couleurs ; on le trouve siur le  
riVage parmi l’algue , la mousse & la boue, dont il  
fe nourrit & parmi lesquels il fait ses petits. Il est bon  
à manger & de facile digestion; il purifie le fang &  
proVoque l'urine. LEMERY, *des Drogues.*

ΡΗ YGETHLON, φύγεθλον, est une tumeur large, mais  
peu élevée siir laquelle on apperçoit des especes de  
pustules. La douleur & la tension dont elle est accom-  
pagnée stont violentes, & plus grandes qu’elles ne de-  
vroient être à proportion de *sa* grosseur; quelquefois  
aussi elle est accompagnée d’une fievre légere. Cette  
tumeur est fort lente à mûrir,& n’engendre pas beau-  
coup de pus; elle vient au cou, fous les aisselles &  
aux aines. Les payfans l'appellent *panuso*à caufe qu’el-  
le ressemble à un pain. CELSE, *Lib. V. cap.* 28.

Dans le passage que nous venons de rapporter, Celse  
décrit une tumeur bilietsse conformément à ce qu’en  
dit Galien, *Lib. II. ad Glauc.* On donne le nom de  
*pbygethlon* à l’érésipele inflammatoire ou inflammation  
érésipélateufe.

Le même Auteur , dans plusieurs autres endroits met  
cette tumeur au nombre des inflammations & affec-  
tions des glandes, & la distingue des autres tumeurs  
*Torne V.*

P H Y 594  
par *sa* chaleur & la promptitude avec laquelle elle  
s’engendre. Elle vient, à ce qu’il dit, aux aisselles &  
aux aines, en conséquence de l’inflammation des glan-  
des skirrheufes de ces parties. Faslus.

PHYTICA, nom de *F Alaternus.*

PHYLLIREA , le même que *Phildyrea.*

PHYLLITIS , nom de plusieurs fortes de *Lingua Cer-"  
vin a.*

PHYLLON, non de la *Mercurialis,fruticosa, incanas  
testiculata.*

PHYMA, φύμα, de φύομαι, je naîs de moi-même. Ce  
mot comprend dans fa signification générale toutes  
siortes de tubercules ou de tumeurs qui s’élevent sijr  
le corps, & silrtout fur les parties externes & la su-  
perficie de la peau sans caufie externe , & qui s’engen-  
drent, augmentent, s’enflamment & sijppurent en peu  
de tems, Galien , *Corn, in VI. Epid.* Conformément à  
cette defcription, ces éruptions ou tubercules qui s’en-  
gendrent d’un Eang vicié & qui fiant excitées par la  
chaleur du sang, Eont appellées *Phymata, II. Aph.* 1 5.  
*III. Aph.* 20. et *Lib. de Alum. Phymata*, φυματα, fiant  
aussi des inflammations des glandes qui surviennent  
tout d’un coup & Euppurent en peu de tems, Galien ,  
*Lib. II. ad Glauc. 8e* Paul, *Lib. III. cap.* 22. Elles font  
miEes au nombre des affections & des inflammations  
des glandes, *Lib. de Tum. praeternat.* & ne different du  
furoncle, *furunculus* que par leur dureté. On trouve  
aussi dans le *II. des Prorrhétiques ,* τὰ χοιρώδεα φυματα,  
des tumeurs fcrophuleufes auxquelles les enfans font  
fujets. Φῦμα signifie quelquefois un abfcès,ou un amas  
de fucs viciés dans quelque partie du corps ; comme  
*IV. Aph.* 44.45. et *VII. Aph. 6y. et Coac.* 118. Cesse,  
*Lib. II. cap.* 7. traduit le mot φύματα qu’on trotiVe  
dans l’*Aph.* 44. *du quatrieme Livre,* par *Abscessets.*Φῦμα prend aussi la signification de ἐμπύημα, & l’on  
s’en fert pour désigner toute inflammation qui tend à  
supputation, comme *VII. Aph.* 8. salivant Galien dans  
son Commentaire sur cet endroit. Nous lisons *Pror-  
reth. II. asipoarct oscnva. s* & dans les *Coaques* 404. il est  
parlé de *phymata* des poumons lesquels rendent du  
pus, par opposition à ceux qui sont durs & indigese  
tes. Celfe rend le mot φυματα tantôt par *orientia Tu-  
bercula,* & tantôt par *Tubercula,* comme dans le *Livre  
V. cap.* 18. et 28. Seneque, *de Benesicels,* traduit φῦμα  
par *Tuber ,* & rapporte qu’une perfonne ayant reçu un  
coup d’épée d’un tyran qui en vouloit à *sa* vie eut le  
bonheur d’être guéri par ce moyen, d’un absitès ( *Tu-  
ber)* qui Pincommodoit beaucoup. *Pline,* qui raconte  
la même histoire , lui donne le nom de vomique, *vo-  
mica.*

PHYMATA; Cesse, *Lib. II. cap.* 8. paroît vouloir *dé-  
signer* par ce mot une caroncule dans l'tirethre,

PHYMOS1S, le même que *Phimosis* ou *Thyma.* Βελν-  
CARD.

PHYMUS,le même que *Phyma.* BLANCARD.  
PHYPELLA, le même que *Panus,*

PHYRAMA, φύραμα, de φυρἄω, je mêle; est une *es-  
pece* de Eel ammoniac à qui l’on a donné ce nom , par-  
ce qu’il est mêlé aVec de la terre, du stable & du gra-  
vier. GoRRÆUs. Voyez *Ammoniacum.*

C est aussi une maffe humectée & paîtrie aVec quelque li-  
queur.

PHYSA, PHYSE ,’ φύσα, φύση , air ou Vent grossier qui  
est enfermé dans le corps , ou qu’on rend par bas, fui-  
Vant l’explication qu’en donne Erotien, conformément  
a plusieurs passages des *Aphorifmes* , & au *I. des Epid.*ou il est parle des φυ’σαι σιγώδεες ( *ploysa sigodees) &*ψοτφώδεες ( *psophodees* ) Vents qui fortent aVec & fans  
bruit. Ce mot a la même signification dans les *Pro-  
gnostics 8c* dans les *Coaques.* Hippocrate emploie fou-  
vent le mot φύσα pour signifier un air ou Vent  
grossier qui s’est amassé dans quelque caVité du corps.  
Il dit, par exemple , *Lib. TPesi ττα&ων* que les alimens  
faciles à digérer n’engendrent point de Vents ( φὑσας) ;  
*&, Lib. de flatibus,* que les Vents qui siont dans le corps  
sont appelles *phyfae f* mais qu’on leur donne le nom

m P H Y

*d’air* quand ils font dehors, πνεύματα δὲ μὲν ἐν τὸισι  
σωμασι φύσαι καλέονται τὰ δὲ ἔξω τοὺ σώματος ἀήρ.

PHYSALISjle *Houblon*, ou plutôt ses fleurs dont on  
sait la biere. C’est aussi le nom de l’alkekenge. BLAN-  
CARD.

PHYSALOS, c’est le *Crapaud.* BLANBARD.

PHYSEMA , φυσημα, le même que *Physa.* C’est aussi  
la résine du siapin,

PHYSESIS , le même que *Physa* ; enflure causée par des  
vents.

PH YSICA REMEDIA , sont des remedes qui ope-  
rent flans qu’on pusse rendre rasson de leurs effets.

PHYSINX, φύσιγξ, est une petite vessie; mais σκορόδου  
*asirrfr s* dans Hippocrate, *Lib. de Fistulis,* est une tige  
d’ail dont il *se siert* au lieu de sonde , pour découvrir  
la prOsondeur des fistules. Galien, dans Ton *Exegesis,*où nous lifions φύσιγρα *Çphysigra')* pour φύσιγγα (*phy-  
singa) de* même que dans Varius, emploie le mot *phy-  
sinx* pour désigner ce que nous appelions la tige &  
particulierement *sa* cavité. Le Scoîiaste d’Aristopha-  
ne veut que la *physunx* soit la peau ou Penvelope ex-  
térieure de l’ail, & ce sentiment est adopté par Ero-  
tien sisr Hippocrate contre celui de Galien.

Hesychius emploie le *mot physinxpour* désigner une esc  
pece d’ail, ou une tête d’ail, & de-là vient que quel-  
ques-uns prennent le *physunx* d’Hippocrate pour une  
tête ou gousse d’ail, & s’en servent pour désigner une  
Eonde, dont l’extrémité est armée d’un bouton qui a  
la figure d’une tête d’ail : mais Hippocrate ordonne  
de fionder les fistules avec une tige récente d’ail. Quel-  
ques-uns lifient, au lieu de φύσιγρα qu’on trouve dans  
*VExegesis* φύσητα *(, phase ta)* d’autres φύσἐνρα *(physurae)*

PHYSIOGNOMIA, φυσιογνωμία, *physionomie ;* art qui  
enseigne à juger du naturel, du sort, oti des maladies  
d’une persimne pas les traits de sian vssage; de φύσις,  
*nature* , & γινώσκω, *connoître.*

PHYSIOLOGIA, φυσιολογία, de φύσις,nature, & λόγος,  
dsscours; *Physiologies* partie de la Medecine qui traite  
des chosies naturelles , c’est-à-dire, de toutes les parties  
tant solides que fluides , qui composent le corps hu-  
main , & qui par leur union, leur disposition , leur dé-  
pendance réciproque & leur action naturelle , en éta-  
blissent la nature , & le mettent en état d’exercer les  
fonctions qui lui font propres. La *Physiologie* considere  
donc l’homme comme fain ; elle en examine la nature,  
& déVoile la structure de fes parties & leurs tssages.

PF1YSOCELE , de φύσα, vent, & κήλη,tumeur; hernie  
venteufe du scrotum.

PHYSTE, φύστη; maffe de farine qu’on a fait maeérer  
dans du vin fans la paitrir.

PH YT A LIA s φυταλία ; la fin de l’Hiver : clestaussi un  
vignoble.

PHYTEUMA , nom de la *Refeda, minor , vulgaris.*

PHYTOLACCA.

Voici fes caracteres :

Sa fleur est en rose, à plusieurs pétales & en boffettê : la  
baie est charnue, sphérique, & remplie de semences  
disposées circulairement.

Boerhaave compte deux especes *de phytolacca ,* qui se)nt,

i. *Phytolacca Americana, majori fructu,* Tourn. Inst.  
299.Boerh. Ind. A. 2. 70. *Phytolacca*, Offift *Solanum  
racemosum Americanum* , Raii Hist. 1. 662. *Solanum  
magnum Virgsnianum, rubrum*, Park. Theat. 347. *So-  
lanum racemos.um Indicum s* Hort. Reg.Par. 167.

Elle nous vient de la Virginie & de la nouvelle Angle-  
terre , & on la cultive dans nos jardins. Ses feuilles font  
d’ufage, & passent pour être anodynes. DaLE.

2. *PhytolaccaAmericana,fructu msnorLTiOV Sola-*

PIA 596

*num Bdrbadens.e, ttotcemosum, minus, unctorium. Cir-  
caeae foliis mollibus et incanis,* Plukn. Alm. 353. Phy-  
tog . T. I 12. Fig. 2. M. H. 3. 522. BOERHAAVE , *Ind.  
alt. Plant. Vol. II.*

Cette plante est *appeiiéephytolacca, deqaerrov,* plante ; &  
*lacca s* laque, à caufe qulon en tire une couleur qui ap-  
proche de celle de la laque. On ignore ses vertus. *Hist,  
des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PHYTOLOGIA, φυτολὸγία, de φυτὸν , une plante, &  
λόγος, diEcours ; *Phytologie* ; partie de la Pharmacie  
qui traite des Plantes.

PHYXIMOS, φύξιμος , est une épithete qu’Hippocrate  
donne aux maladies, pour signifier qu’elles sont sialu-  
taires, & qu’elles n’ont rien de dangereux.

P I A

PIA MATER, *pie-mere s* membrane très fine *8e* très-dé-  
liée qui enveloppe immédiatement le cerveau.*N.Capua*

PIANTERIA, πναντήρια ; alimens qui augmentent  
Pcmbompoint & la corpulence.

PIATTONES, *Morpions.*

P I C

PICA, Offic. Schrod. *5.* 323. Schw. Ic. 333. Mer Pin.  
172. Charlt. Exesu 75. *Pica varia cordata ,* Will.  
Ornith. 87. Rail Ornith. I 27. ejuscl. Synop. A. 41. Al-  
droV. Ornith. 1. 784. Gefssi.de Avili. 628. Jonsi de  
Avib. 27. *Pie.*

Cet oisieau est fort estimé pour les différentes maladies  
des yeux, étant mangé, caleiné & mis en cendres fur  
ces organes, ou appliqué de tetle autre maniere que ce  
foit. Ces cendres font aussi sort bonnes pour la maille,  
l’épilepsie & la mélancolie. DaLE,

PICA GLANDANA , OU GLANDARIA ; *Pie agasse, Pic  
griesche, Jaquette-Dame.*

C’est une autre espece de *pie*, qu’on croit la pic *Gresue s*& à laquelle on attribue les mêmes vertus qu’à la précé)  
dente.

PICA , est aussi le nom d’une maladie appellée par les  
Grecs κίττα , *citta* , laquelle consiste dans un appétit  
dépravé , qui fait desirer & manger des chofes abfur-  
des & incapables de nourrir, comme de la terre , de la  
craie, de la chaux, du plâtre , des charbons, des cen-  
dres , du fel, du vinaigre , de vieilles hardes, du cuir  
pourri, des araignées & autres semblables, qui répu-  
gnent même à la nature. Les femmes grossies y font fu-  
jettes vers la fin du deuxieme ou troisiememois de leur  
grossesse. Les hcmmes ne font pas exempts non plus  
decet appétit désordonné qu’on croit être causé par un  
amas d’humeurs dépravées dans l’estomac.

Quelques-uns prétendent qu’on a donné à cette maladie  
le nom *depicai* pie, à caufe que les couleurs opposées,  
le blanc & le noir, qu’on remarque sur cet oifeau, ré-  
pondent à la variété & à l’absurdité des alimens qulon  
desire; ou à casse peut-être que la pie est sujette à la  
même maladie. Le Scoliaste d’Aristophane en donne  
une autre rasson : « La *pie s* dit-il, est un oiseau vorace  
« qui *se* nourrit de tout , & qui est extremement diffi-  
acileà contenter ; car après avoir long temsdesirédu  
« fruit, elle s’en dégoute aussi-tôt ; & elle n’a pas plu-  
« tôt mangé d’une ou d’autre efpece de pomme ou de  
« baie, qu’elle ne slen soucie plus, & voltige d’arbre  
« en arbre pour contenter sim appétit volage. » De-là  
vient qu’on dit que les femmes Eont affectées *delapica,*lorsqu’après avoir long tems desiré un aliment, elles  
en conçoivent de l’aversion sitôt après en avoir gou-  
té ; ce qui est une espece de dégout auquel on don-  
ne le nom de ὰψικορία , *hapsicoria.* Mais quoique le  
mot κίττα puisse signifier une pic, aussi-bien qu’une  
maladie, nous n’avons rien qui puisse nous autoriser à

*597* P I A

attacher cette double signification au mot *Pica* ; car  
jamais Latin n’a appelle une maladie *pica :* aussi Pline  
appelle-t’il toujours celle qui fait le sujet de cet article,  
*Malaria gravidarum,* en Grec, μαλακ ά , deμαλακὸς ,  
« mou , languissant, σι On la définit de même que la  
κίκτα ou picola une maladie de langueur , qui fait de-  
sirer au femmes tantôt une chofe, tantôt une autre,  
comme de la terre , du charbon , ou , comme dit Paul.  
*Lib. I.* de la terre de Cimolis.

La *malacia* est aussi une maladie ou foiblesse d’estomac ;  
& c’est dans ce fensque Pline l’emploie, *Lib.XXI II.  
cap. 6. Lib. XXVIII. cap.* 7. Μαλάκια, *malacia*, dans  
*VExegesis* de Galien, font des animaux aquatiques qtu  
n’ont point d’arête, comme le polype, le calmar, la  
feche & l'ortie : ces poissonsnlont ni sang, ni visiceres ;  
*& , Lib.III.de Alim. Fac.* il les repréfente sansécail-  
les, ni peau rude ou testacée, msss aussi mous que la  
chair humaine. Pline, *LibHX. cap.* 18. les appelle  
*mollia*, par une traduction littérale du Grec, & les  
décrit de la même maniere. Le passage d'Hippocrate  
que Galien a eu en vue, dans son *Exegesis*, me paroît  
être, dit Fœsius, celui *duLib.* περὶ γυναικ. φυσ. où il dit:  
*rsa σ-ιτιοιαυ /aeareloutôân , rsa aoltri aeèusuuTroioa , rejonv*ἄλλοισι μαλθακὸὶσιν; « avec des alimens mollasses , tels  
« que les polypes &autjes animaux aquatiques, dont  
a la chair est moIle & tendre. »

*La pica ,* salivant Riviere, *Lib. IX. cap.* 3. *Prax. Med.* est  
un appétit dépravé qui fait desirer aux malades desali-  
mens abfurdes, nuisibles & incapables de nourrir.

Cette maladie est occasionnée par des humeurs déprayées  
& corrompues qui s’engendrent dans l’estomac en con-  
séquence d’une mauvaise digestion, ou qui s’y rendent  
des autres parties.

Ces sortes d’humeurs s’engendrent pour l’ordinaire dans  
les persimnes d’une habitude phlegmatique & mélan-  
colique, siIrtout dans les femmes, auxquelles cette  
maladie paroît être propre, quoique les enfans & les  
adultes y foientfujets , mais plus rarement.

Ces fortes d’humeurs sont produites par l’usage de mau-  
vais alimens, par la suppression de quelque éVaeuation  
naturelle , surtout des regles ; par la tristesse , les ma-  
ladies, les obstructions & la foiblesse du foie & de la ra-  
te, & par disterentes maladies de l'utérus.

La nature & les qualités de ces humeurs varient fuivant  
les différens degrés de leur corruption & de leur intem-  
périe. De-là naissent diVerEes inclinations pour diffé-  
rens alimens abfurdes & peu convenables ; car,com-  
me quelques-unes de ces humeurs sirnt crues & indi-  
gestes , d’autres chaudes & inflammatoires, de même  
on trouve des personnes avides des substances acides,  
austeres, ameres & extremement froides, telles que  
les fruits verds, le vinaigre, le verjus, le fuc d’orapge,  
de grenade & de limon ; l’eau froide , la neige & la gla-  
‘ ce ; tandis que d’autres aiment celles qui font chaudes

& feches, comme les clous de girofle, la canelle, la  
mufcade & autres semblables aromates , le sel, la cen-  
dre & le plâtre.

Cette maladie est ordinaire aux jeunes filles qui semt affli-  
gées d’une chlorose , aussi-bien qu’aux femmes encein-  
tes, à caufe de la suppression de leurs regles, qui, par  
leur long séjour dans le corps, acquierent une qualité  
peccante; & passant dans les parties siq érieures, fur-  
chargent l’estomac de cette humeur corrompue, qui  
déprave *ses* fonctions & pervertit fon appétit. Quela  
quefois les enfans, furtout ceux qui naissent de meres  
affligées d’une chlorofe,. font fujets à cette mala- '  
die. Les hommes n’en semt pas non plus tout-à-fait  
exempts, furtout quand ils font d’une habitude mélan-  
colique, & qicils font affligés d’obstructions , ou d’une  
suppression du flux hémorrhoïdal.

Le diagnostic de cette maladie est assez facile, puisqu’il  
est certain, parle rapport du malade, que la partie  
principalement affectée est l'orifice de l’estomac, qu’on  
peut regarder comme le siégé de l’appétit. On peut aussi  
juger de sa caufe par les Assistances dont les malades  
font avides, & qui sont d’une nature similaire aux hu- 1

P I A 598  
meurs peccantes qui séjournent dans leur estomac ; car  
s’ils desuent du charbon, du Eel & autres choEes Eem-  
blables , on peut conclurre qu’elle est produite par des  
humeurs chaudes & salines.. Cette conjecture deVient  
une vraie certitude , lorsqu’on rend par haut ou pas bas  
quelque portion de ces humeurs , qu’on a des rapports  
acides ou nidoreux ; ou une faveur amere, acide ou Ea-  
line dans la bouche.

A l'égard duprognostic de cette maladie, elle estdel'ef-  
pece chronique , mais peu dangereuse , puisque par la  
luite du tems l’humeur peccante s’évacue par des vo-  
mistemens fréquens , ou à l’aide d’autres remedes con-  
venables, & que les regles ou le flux hémorrhoïdal,  
dont la suppression occasionnoit la maladie, repren-  
nent à la fin leur cours. Mais lorfiqulon la néglige juse  
qu’à ce que la nature fioit trop afloiblie , il peut en ré-  
fulter de terribles maladies ; car dès que la premiere  
digestion est viciée, la EeConde & la troisieme ne peu-  
vent manquer de l'être aussi.De-là naiffent des obstruc-  
tions violentes, des cachexies & des hydropisies. Lors-  
que la quantité de l’humeur peccante, logée dans l’ef-  
tomac, est considérable , ou sa qualité extremement  
mabgne , elle produit quelquefois de terribles cardial-  
gies qui *fe* terminent par des défaillances, des fynco-  
pes , & quelquefois par la mort du malade.

Lorfque les femmes qui font affligées de cette maladie  
commencent à s’abstenir des chofes abfurdes dont elles  
étoient auparaVant avides , & à ufer d’alimens lolia-  
bles & fains , c’est un signe infaillible que leur guéri-  
fon n’est pas éloignée.

Les femmes grossies guérssent ordinairement de la *mala-  
cia* Vers le quatrieme mois, parce que le fœtus étant  
alors plus grand, confume une plus grande quantité  
d’humeurs, & que la mere fe débarrasse par des Vomif-  
mens fréquens des impuretés qu’elle a dans l’estomac.  
Mais la maladie est dangeretsse quand elle dure plus  
long tems; car c’est un signe que les humeurs peccan-  
tes font profondément enracinées & ne peuvent s’éva-  
cuer fans difficulté.

Il est plus avantageux aux personnes affligées de cette ma-  
ladie de desirer des substances acides & acres, quecel-  
lesqui semtdirectement contraires à la nature, comme  
AVÎcenne nous l’apprend , *Fen.* 13. *L.b. II, Tract.* 2 c.  
20. car le desir de celles-ci indique un plus grand éloi-  
gnement de l'état naturel, qu’on ne peut guérir qu’a-  
vec beaucoup de peine.

On doit varier le traitement de cette maladie suivant les  
différentes constitutions des malades.

Il est peu de remedes qui conviennent aux femmes *gros-*fes , à caufe du danger qu’on court de les faire aVorter.  
On peut cependant leur en donner pour purger & for-  
tifier l’estomac, pourvu qu’ils ne fuient point trop νίο-  
lens. On ne doit pas non plus négliger les Eaignées  
fréquentes & modérées, si le cas l'exige , elles font  
d’une efficacité singuliere dans la cure de cette mala-  
die.

On guérit les jeunes femmes dans lesquelles cette mala-  
suie est compliquée avec une chlorofe, avec les reme-  
des qui font cesser celle ci.

Comme la *pica* à laquelle les hommes sont fujets est cau-  
fée par les obstructions du foie & de la rate, il faut la  
combattre avec des remedes qu’on juge propres à lever  
ces dernieres.

Suivant le Docteur Pitcairn , *Element. Med. Lib. II. cap'*18. on doit presicrire dans cette maladie des chsses  
propres à émousser les acides; des fels fixes, des silb-  
stances mucilagineuses, oléagineuses & grasses; dont  
les effets ne tendent qu’à empêcher leur action silr les  
tuniques de l’estomac. Il prestcrit lui-même dans cette  
intention des substances visqueuEes & qui demeurent  
long tems dans l'estomac.

Par exemple, il ordonne pour nourriture, les gelees de  
corne de cerf, les bouillons de Viandes gelatineuses &  
autres choses semblables. Pour boiffon les Vinsd’Ef-  
pagne & de Canarie pris modérément; furtout le muum

*um* PIC

de Brunswick,ou l’hydromel de Hollande f réparé avec  
une partie de miel fur dix parties d’eau.

PICACISMUS, le même que *Picatio.*

PICANS , épithete qu’on donne au vin pour marquer  
qu’il est d’une faveur douce & délicieuse.

PICATIO, espece de *dropax.* On fait fondre pour cet  
effet de la poix feche avec une petite quantité d’huile,  
& on l’applique toute chaude fur la peau après en avoir  
rasé le poil. Cette préparation s’attache fortement aux  
parties, & il faut l’arracher avant qu’elle foit tout-à-  
fait refroidie. On la fait enfuite chauffer au feu , on  
l’applique de la même maniere & on l'arrache avant  
qu’elle ait le tems de fe refroidir tout-à-fait : mais il  
faut réitérer plusieurs fois la même opération. *Ce dro-  
pax* est extremement falutaire à ceux qui font affligés  
d’un vomiffement continuel ; on l’applique aussi avec  
succès sur les parties qui ne reçoivent point affez de  
nourriture. Quand on veut que ce *dropax* soit chaud,  
on y ajoute du poivre, de la pariétaire d’Espagne , de  
la semence de romarin & dti bitume. Si l'on veut qu’il  
deffeche, on y ajoute du soufre naturel, du fel & de la  
cendre de simment. On lui communique une qualité  
irritante avec du *limnestiss* communément appelle *ar-  
dace* ou de l’euphorbe. On pulvérise ces drogues & on  
les incorpore avec la poix & l’huile. AïTIUs , *Tetr, I.  
Scrm. y cap.* 180.

EICATIo , signifie aussi la même chose que *Rica,*

PICATUM VINUM. Voyez *Pinsites.*

PICEA. Voyez *Abies.*

PICERION , πικέριον, *beure'* HIPPOCR ΑΤΕ , GaLIEN.  
PICINUM OLEUM , le même que *Pisselaeum.*

PICOTA , maladie qui consiste dans l'éruption d’une in-  
finité de pustules. CasTELLI.

PICRIS, nom du *Cichoreumfybvestre asive ossednarum.*

PICHROCHOLOS, πικρόχολος, de πικρὸς , amer , &  
χολὴ, bile ; on appelle ainsi ceux qui ont une grande  
quantité de bile amere. HIPPOCRATE. Cé mot signifié  
quelquefois une personne extremement colérique.

PICTONUM COLICA ou COL1CA PICTONIA,  
ou PICTAVIENSIS, *Colique de Poitou* ou *des Pein-  
tres s* est une colique nerveuse communément appellée  
dans les Indes occidentales *The dry Belly-ach.* Cette  
maladie est si commune dans les Ifles scius le vent,  
qu’on peut à juste titre la regarder comme endémique,  
la plupart des habitans ayant éprouvé plusieurs fois fa  
cruauté.

De toutes les maladies auxquelles le corps est sistet, il  
n’y en a aucune qui l’afflige plus cruellement que celle  
qui fait le fujet de cet article. Le bas-ventre estatta-  
qué d’une douleur aiguë insupportable, quelquefois  
dans un point feulement, & quelquefois dans plusieurs  
endroits des intestins. Le mal augmente en peu de  
tems,& fe fait sentir à une fort grande distance, &  
cela à un tel point que les fibres des intestins semblent  
fe contracter & s’éloigner de l’anus, tandis que le py-  
lore se porte vers la partie qui est la plus affectée. Pen-  
dant tout le tems que dure cette colique, ce qui va  
quelquefois jufqu’à huit, dix ou quatorze jours, le ma-  
Iade est tourmenté de douleurs cruelles qui ne lui don-  
nent presque aucun relâche. Il éprouve toutes les dif-  
férentes modifications detourmens, & la douleur brû-  
lante , lancinante & poignante l’afflige d’une infinité  
de senfiations différentes. Le ventre est pendant tout  
ce tems-là opiniâtrement constipé , l’urine coule en  
petite quantité , les forces diminuent considérable-  
ment, l'habitude du corps dépérit à un point extraor-  
dinaire; le froid s’empare des extrémités, & le mala-  
de tombe dans des fueurs & des fyncopes fréquentes.  
Les affections de l’ame font désordonnées ; le chagrin,  
la colere , la rage & le désespoir prennent la place de  
la raiEon ; les fonctions vitales , naturelles & animales  
font perverties, & le malade succombe à la fin fous la  
violence du mal.

PIC [600]

Les principales caufes qui contribuent à la production de  
cette colique font le trop grand ufage des fruits Verds,  
austeres & astringens; l'excès de punch , dans lequel  
on a mis beaucoup de silc de citron ; & les voyages  
qu’on fait la nuit après s’être gorgé de liqueurs fpiri-  
tueufes..

Lorfque la douleur commence à s’appaiser, le malade  
sent souvent une eEpece de picotement dans la moelle  
épinière, qui *se* communique aux nerfs des bras & des  
jambes , qui dans ce tems-là font dans une foiblesse  
extraordinaire, laquelle augmente tous les jours & fe  
termine par une paralysie confirmée des extrémités.  
Cette transition soudaine de la colique à la paralysie a  
fait croire à Willis, que les nerfs du mefentere font  
principalement affectés dans cette maladie.

Pour surmonter cette cruelle maladie & prévenir la para-  
lysie qui en est la silite, il faut faire tous les efforts pof-  
sibles pour dissiper la constipation dont elle est accom-  
pagnée. Mais il faut bien fe garder d’ufer pour cet effet  
de cathartiques irritans qui ne manqueroient pas de  
picoter & de contracter les fibres des intestins , d’aug-  
menter la douleur & les mouvemens convulsifs, de  
hâter la paralysie ou de changer la maladie en unepase  
sion iliaque. Les purgatifs doux, lénitifs & détersifs  
font les seuls qu’on doive employer dans le cas dont il  
s’agit: mais il faut les donner en forme liquide, mé-  
diocrement chauds & en petites dofes fouVent réité-  
rées, jufqu’à ce qu’ils aient procuré une selle au ma-  
lade.

Mais comme celanesauroit arriver tant que les intestins  
sont affectés de conVulsions spasinodiques, il faut com-  
mencer par remédier à cet inconvénient. Il n’y a point  
de préparation d’opium plus propre pour cet effet que  
les pilules de Mathieu , qui reçoivent un avantage  
prodigieux de la qualité apéritÎVe du faVon tartareux.

C’est une opinion reçue que les opiats ont fouvent été  
cauEe de la paralysie dont cette maladie a été suivie :  
mais je fuis convaincu par expérience de la fauffeté de  
cette observation, puisque je ne les ai jamais donnés  
qu’ils n’aient produit l’effet que je desirois. Je trouve  
cependant à propos qu’on ajoute trois ou quatre grains  
de castoreum à chaque dose de ces pilules.

Voici la méthode dont je me sclis servi pour guérir plu-  
sieurs personnes de cette maladie.

Dès que je sclis arrivé chez le malade, je lui fais prendre  
huit ou dix grains de *Pilules de Mathieu,* & environ  
demi-heure après, demi-once de manne , deux drag-  
mesde crême de tartre , & une once de sirop de *roses*folutif dans du gruau tout chaud ; ce que je réitere tou-  
tes les trois heures , en donnant entre deux quatre  
grains de *Pilules de Mathieu.* Supposé que le penchant  
que le malade a à vomir l’empêche de retenir cette po-  
tion laxative , il faudra appaiser ce fymptomeavec le  
mélangefuivant, ou tel autre de même espece, avant  
de passer plus avant.

Prenez *de sel d? absinthe, un scrupule ;*

*d’opium pur, un grain ou un grain et demi ;  
d’eau de mente tresesiorte , une once ;*

*de sirop de limon, une cuillerée.*

Mêlez.

On donnera aussi un clystere au malade de quatre en qua-  
tre heures, jusqu’à ce que le ventre ait reprisses fenc-  
tions. On doit toujours y faire entrer des balfalmiques,  
& le préparer comme il fuit.

Prenez *de décoction ordinaire pour les lavemens s huit on-  
ces i »*

*de baume de Copau disseus avec un jaune d’œuf,  
deux dragmes s*

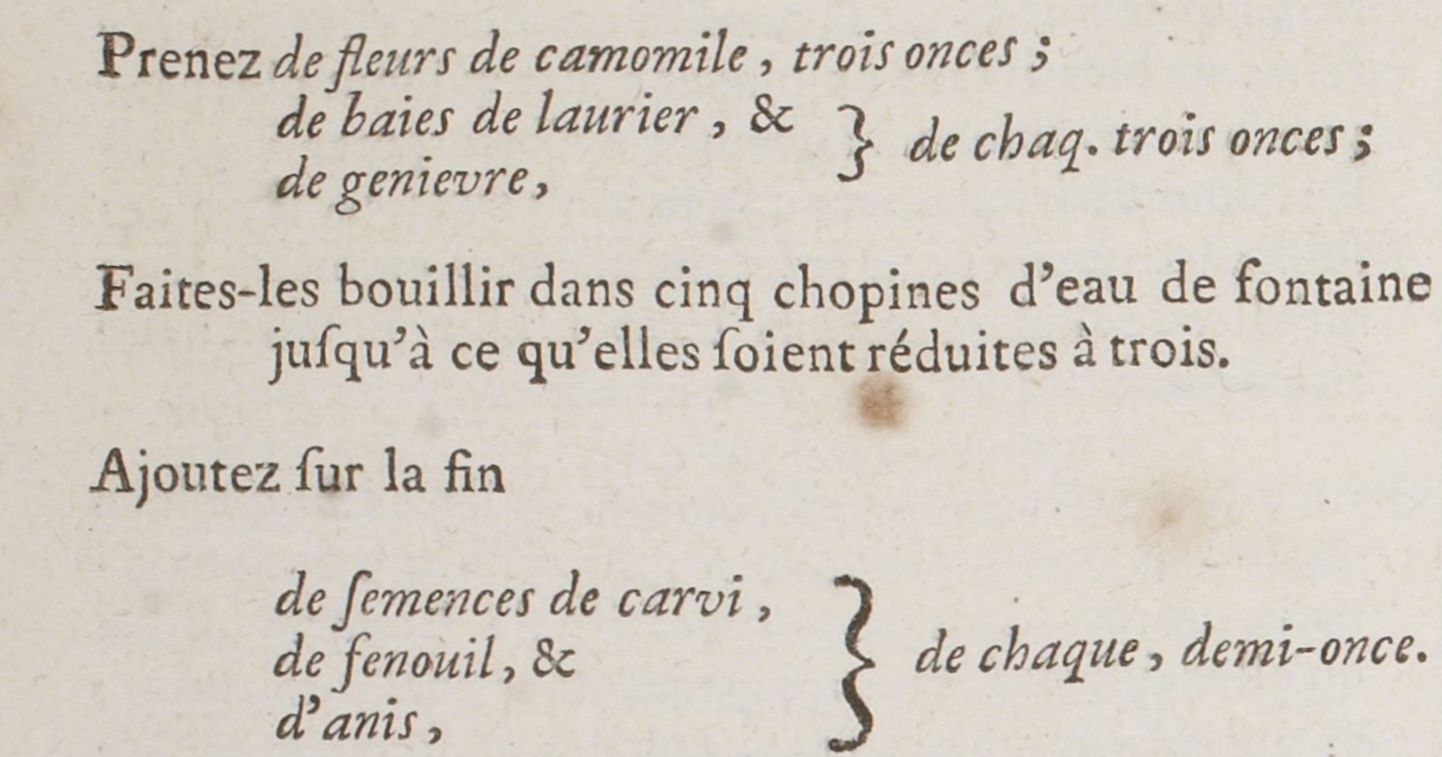
*de savon de tartre, une dragme ;*

*d’huile d’anis, deux dragmes.*

6ot PIC

Mêlez.

Il faut en même-tems appliquer fur toute la région du  
bas-ventre des morceaux de flanelle trempes dans la fo-  
mentationsuiVante.



Coulez la liqueur & après avoir dissous dedans une drag-  
me d’opium , ajoutez-y une chopine de rum.

**Un** demi bain ou bain fait avec les feuilles de fauge fau-  
vage, de laVande, de romarin & autres plantes chau-  
des & nervines, appaise fouvent la douleur, & soulage  
considérablement le malade.

Lorsique les douleurs commencent à diminuer & le ven-  
tre à se lâcher, il est tems de recourir à des purgatifs  
plus efficaces , tels que ceux qui font composés avec  
des préparations mercurielles.

Prenez *de mercure doux, un scrupule;*

*de pilules cochiées mineures , un scrupule ;*

*'d’opobalsamum , autant qu’il en saut pour quatre  
pilules, qu’on prendra le matin et qu’on réitére-  
ra jus.qu’a ce que la douleur cesse et que le ventre  
fasse scs fonctions.*

On peut alors abandonner les opiats, à moins que les  
iymptomes n’obligent à les continuer, ou du moins en  
diminuer la dofe, & donner à la place au malade tou-  
tes les six heures, deux fcrupules de baume du Pérou  
avec du fucre, ou fous telle autre forme conVenable.  
Ce remede ne manque prefque jamais de produire sim  
effet quand on le donne à tems & en dose suffisante ,  
ce qu’on a négligé trop long-tems de faire dans la pra-  
tique.

**Il** y a une autre production naturelle dont la Providen-  
ce a abondamment pourvu ces Ifles, favoir, le *pisse-  
laeum Indicum* , qu’on appelle communément goudron  
Ales Barbades. Il est vrai qu’il est moins agréable à  
prendre que le baume dont je viens de parler; mais je  
fuis sûr qu’il est beaucoup plus efficace dans cette ma-  
ladie, lorsque l’estomac peut le supporter. Je ne crois  
pas qu’il foit befoin de beaucoup de raifons pour enga-  
ger ceux qui *se* trouvent dans ces circonstances à fe dé-  
pouiller des préjugés qu’ils peuvent avoir reçus contre  
un remede aussi propre pour les foulager ; & i 1 faudroit  
être bien ennemi de foi-même pour pouffer la délica-  
**tesse** au point de refluer de prendre un remede à la vérité  
dégoutant, au prix des tourmens les plus cruels & du  
rifque d’une paralysie incurable. On peut en prendre  
trois dragmes par jour jufqu’à ce que la maladie foit  
entierement guérie.

Dès qu’on commence à sentir le picotement dont j’ai  
parlé le long de la moelle épiniere, ou un engourdif-  
fement dans les membres, il faut pour prévenir la pa-  
ralysie dont on est menacé , frotter les vertebres d’un  
bout à l'autre, auisi-bien que les membres, avec un mé-  
lange de ce goudron & de rum distilé deux fois.

Telle est la méthode que j’ai employée avec fuccès dans  
une maladie que la différence des traitemens rendoit  
prefque toujours funeste , & je me crois obligé de la  
rendre publique.

Lorfque la paralysie est déja formée, foit àcaufedumau-

PIE 602

«Vais traitement ou de la vlolence du mal, le malade ne  
peut mieux faire que de prendre les eaux de Bath, qui  
secondées d’autres remedes convenables , ont fouvent  
achevé la cure. TowNEs, *des Maladies des Indes Oc-  
cidentales.*

PICUS MARTIS » *Pivert, pieumare* ou *plc s* est un  
oifeau dont il y a plusieurs especes. On l’estime bon  
pour les yeux & pour consierver & aiguifer la vue,  
étant mangé ou pris en bouillon. On l’applique aussi  
fur les yeux, & l’on y fait entrer de fon fang.

**P I E**

PIESMA, Ηίεσμα , de πνέζω, je presse, est le marc ou  
résidu qui reste après qu’on a exprimé la partie fluide.  
Par exemple, dans PexpressiOn des huiles, le tourteau  
ou ce qui reste dans le sac est appelle *piesma* ; & c’est  
dans ce sens qu’Hippocrate l’emploie. Mais Dioscori-  
de , *Lib. I. cap.* 106. parlant des baies de laurier , ap-  
pelle leur fuc exprimé *piesma ,* & Galien l’emploie  
dans le même siens.

PIESTER , πιεστήρ ou πιεστὴριον , une presse , de πίεζω ,  
je presse.

PIESTRON, πίεστρον, de *ττΐίζω*, je presse, est un instru-  
ment qu’Hippocrate recommande pour briser les os de  
la tête du fœtus, lorsqu’elle est trop grosse pour pou-  
voir la tirer autrement : je croirais que c’est une efpe-  
ce de forces.

**P I G**

PIGMENTARIUS, *Vendeur d’onguens.* RkoDIUs , *ad  
Scribon. Largum. Apothicaire* ou *Droguiste.*

**P I L**

PILA, *balle. Voyez Sphaera.* C’est aussi un mortier ou un  
pilon.

PILA MARINA, *Peloite de mer.*

C’est une efpece d’*alcyonium* ou une balle ronde ou sphé-  
rique qu’on trouVe sijr le rÎVage de la mer parmi PaJ-  
gue. Elle est ordinairement grosse comme le poing,  
quelquefois plus grosse, quelquefois plus petite , lanu-  
gineufe, de couleur obsiture, & formée par un amas de  
poils, de paillettes & d’autres impuretés de la mer,  
qui se font amasiécs & liées ensemble par le moyen de  
quelque liqueur glutineuse. On prétend qu’elle est  
propre pour tuer les Vers & pour conEerVer les che-  
veux, étant appliquée extérieurement. Le meR r , *des  
Drogues.*

On ne peut réduire *iapelotte de mer* en poudre qu’après  
llaVoir faite entierement calciner.Les Auteurs croyent  
que cette fubstance est bonne contre les maladies *scro-*phuleuses, tant à caufe de Ea nature dessiccatÎVe, qu’en  
conséquence de quelqssautre qualité cachée. Ce Eenti-  
ment me paroît d’autant plus Vraissemblable, que la  
calcination ne détruit point la qualité saline de cette  
silbstance. ZwELFER,

PILARELL A, le même que *Pelada.*

PILARIS MORBUS , le même que *Trichiasis,*PILATIO , fente du crane qui n’est pas plus grosse  
qu’un cheVeu.

PILEUS ou PILIOLUS, Voyez *Cucupha.*

On donne en termes d’Anatomie le nom de *pileus, pi-  
leolus , galea 8e vitta*, à la coëffe que quelques enfans  
apportent au monde,

PILI ZENII, poils qui croissent autour de la queue du  
lleVre. RULAND.

PILIMICTIO, éVacuation de substances pareilles à des  
poils par les urines. Voyez *Trichiasis.*

PILIPOC *Philippinarum insularum >* Nieremberg.

Cette plante est de deux especes, mâle & serpelle ; la

lio; P I L

première est plus grande, a ses feuilles plus larges &  
croît parmi les rochers ; la féconde est plus petite &  
croît dans les plaines. Les racines de l’une & de Pau-  
tre sont couvertes de tubercules de couleur brune aussi  
gros que le poing. Leurs troncs scmt de couleur foncée  
& fans nœuds, & lorfqu’on les coupe de travers , ils fe  
séparent en des efpeces de pellicules semblables à cel-  
les des oignons. Ses feuilles reffemblent à celles du lau-  
rier : mais elles font extremement pointues ; elles croif  
fent dans les lieux humides & couverts, & s’entortil-  
lent autour des plantes. Sa racine est bonne pour la  
morfure des bêtes venimeufes, mais fon opération est  
fort lente. RaY, *Hist. Plant.*

PILORIS, est une efpece de gros rat qu’on trouve à la  
Martinique & qui a l’odeur du muse:. Les habitans le  
mangent, mais il n’est d’aucun usage en Medecine.

PILULA, *Pilule.*

Cette forme convient principalement aux chofes qui *se-  
rment* infupportables au gout si on les prenoit d’une  
autre maniere, aussi-bien qu’à celles que leur contex-  
ture rend plus propres à cette efpece de traitement.  
Celles de la premiere espece scmt l’aloès, la coloquin-  
te, l’agaric, la térébenthine, dont on cache le gout  
par ce moyen ; & celles de la seconde sont la plupart  
des gommes qu’il est facile de réduire *en pilules.*

Mais comme cette forme est ordinairement très-difficile  
à prendre, on ne doit l’employer que le moins qu’il est  
possible, & feulement pour des remedes qu’il seroit  
impossible d’avaler sans ce moyen à catsse de leur mau-  
vais gout; encore faut-il qu’ils aient assez d’efficacité  
pour agir à la dofe de quatre ou cinq petites *pilules.*Que si pour éviter l’inconvénient des autres formes on  
avoit recours à celle-ci pour tous les ingrédiens,la quan-  
tité de liqueur néceffaire pour les y réduire rendrait  
leur dofe de dix, douze ou quinze *pilules* ordinaires ,  
ce qui excede la quantité qu’on peut en prendre ; car  
une masse de demi - dragmg donne cinq *pilules* de  
moyenne grosseur, & denu-dragme de poudre Eeche de-  
mande le double de sirop pour pouvoir être réduite en  
une masse de bonne consistance. Il est vrai que lessiub-  
stances gommeusies peuvent y être réduites à l’aide d’u-  
ne liqueur qui augmente peu leur volume ; aussi sont-  
elles extremement propres à recevoir cette forme.

Il y a certaines chofes qui ne peuvent être réduites en *pi-  
lules* , en conséquence de leur contexture & de leur pro-  
priété naturelles, si ce n’est en petite quantité , & tels  
Font tous les sels volatils & la plupart des fixes. Les pre-  
miers rendent la masse d’une grosseur incommode par  
la fermentation qu’ils y caufent, & les feconds la ren-  
dent si friable & si fujetteà s’émieter, qu’il est prefque  
impossible d’en faire des *pilules*, bien qu’on puisse re-  
médier en quelque forte à ces deux inconvéniens, en  
les mêlant avec d’autres substances ténaces , comme  
peuvent être les extraits & les gommes ; & c’est par-  
là qu’on donne aux *pilules* ecphractiques du Collége  
de Londres une consistance supportable.

Il faut furtout avoir soin lorsqu’on emploie cette forme,  
que la liqueur ou humidité dont elle reçoit fa consis-  
tance , convienne le plus qu’il est possible à la sclbstance  
qui la requiert. Par exemple, les poudres sieches & lé-  
geres ne siauroient fe mêler parfaitement qu’avec du  
sirop ; & quelques-unes des plus pesantes, comme le  
cinabre & la plupart des mercuriels, ne demandent  
pas de liqueur d’une moindre consistance que le miel  
ou la conferve. Mais les substances gommeisses, celles  
principalement qui approchent le plus d’une contex-  
ture huileuse ou résineuse, comme le galbanum , l’o-  
popanax, la myrrhe & autres semblables, ne *se* mala-  
xent pas si bien avec les sirops & les conserves, tant  
parce qu’ils augmentent trop leur volume, qu’à cause  
qu’elles ne s’incorporent pas si bien avec eux qu’avec  
les liqueurs spirituelues & plus pénétrantes. Comme  
cette forme demande une certaine ténacité & une cer-  
taine adhérence, lorfque celles-ci ne *se* trouvent point

P I L 604  
dans les substances seches , il faut employer les li-  
queurs qu’on croit les plus propres à les leur procurer.  
Lors, au contraire, qu’elles font fuffifantes dans ces  
fubstances, comme dans les gommes , par exemple ,  
les liqueurs les plus ténues Eont préférables à toute au-  
tre pour leur donner la consistance dont elles ont be-  
foin , ou bien il faut employer celles qui font plus pro-  
pres que les liqueurs aqueuses à s’incorporer avec el-  
les, comme les baumes térébenthineux; car il y a des  
fubstances grasses qui refissent un sirop en même tems  
qu’elles fe mêlent avec la térébenthine ou telle autre  
chofe semblable. \*

Il y a très-peu de *pilules* officinales, où il n’entre quelque  
chose de purgatif: les *pilules* gommeufes n’étoient ja-  
mais entrées- dans le Difpénfaire de Londres , bien  
qu’elles fussent depuis long-tems dans quelques autres;  
ce qui est caufe peut-être , qu’elles ne font pas encore  
fort connues dans les boutiques : mais cela n’empêche  
pas qu’elles ne foient une composition très-uniforme ,  
quoique le mithridate ne foitpas si propre à *se* mêler  
avec ces fortes de drogues , quellesprit de castoreum,  
ou telle autre sclbstance térébenthinesse. On réduit  
aussi plus promptement ces drogues en masse, en les  
malaxant dans un mortier un peu chaud. *LOspilules* de  
storax passent depuis long-tems pour une composition  
excellente, ce qui paroît par le fréquent ufage qu’on en  
fait dans les catarrhes & autres femblables fluxions :  
mais la contexture des drogues qui y entrent, quoique  
la plupart foient gommetsses, tient si peu de l’hui-  
le, qu’elles prennent en peu de tems une très-bonne  
consistance avec un sirop.

Les *pilules* de cynoglosse satisfont aux mêmes indications,  
& on a peine à distinguer leur masse de celle des précé-  
dentes, les ingl édiens étant les mêmes dans toutes les  
deux: mais on présure ordinairement les dernières à  
caufe que leur composition est plus aisée & plus uni-  
forme. Le laudanum est fujet à devenir friable & à se  
moisir : mais il est facile de prévenir ces inconvéniens  
en le garantissant de l’air. Il est beaucoup plus aisé de  
fixer la quantité d’opium fous cette forme , que fous  
aucune autre forme liquide ; outre qu’on peut le dise  
foudre sans peine dans les potions, toutes les fois qu’on  
en a befoin: mais il vaut mieux en forme de bol ou de  
*pilules.*

Entre *lcspilules* qui reçoivent des cathartiques, quelques-  
unes en contiennent si peu , qu’elles méritent plutôt de  
passer pour altérantes , que pour purgatices. Telles  
font les aloéphangines, les fétides , & les stomachi-  
ques avec les gommes, qui contiennent un si grand  
nombre d’autres ingrédiens , qu’ils abforbent pref-  
que entierement les purgatifs. Sassenus ne fait pas  
grand cas des premieres : mais on en ufe *si peu* aujour-  
d’hui , qu’il est inutile d’en faire la critique ; d’autant  
plus que la *Tinctura sacra* satisfait beaucoup mieux à  
tous égards aux mêmes intentions. Les *pilules* fétides  
ne fauroient passer pour une composition fort unifor-  
me : mais il y entre tant de drogues efficaces dans les  
affections hypocondriaques & hystériques & autres  
maladies nerveufes , qu’on s’en sert communément  
avec beaucoup de succès : mais lorsque la quantité de  
suc de porreau qu’on employé pour dissoudre les gom-  
mes , excede celle du sirop dont on *se sert* pour leur  
donner la consistance nécessaire, elles Eont sujettes à  
se moisir en vieillissant. Dans cette composition, de  
même que dans toutes les autres où il entre différentes  
sortes d’ingrédiens, il faut incorporer tout ce qui peut  
être pulvérisé de la même maniere ; & après avoir cou-  
lé les gommes , & les avoir fait diffoudre à une cha-  
leur modérée dans la liqueur indiquée, on les malaxé  
dans un mortier avec autant de sirop qu’il est nécesia-ire  
pour leur donner une consistance convenable. L’huile  
d’ambre, ou autre femblable *sue* mêle beaucoup mieux  
avec les poudres seches par trituration.

On preEcrit encore quelquefois les pilules stomachiques  
avec les gommes : mais elles font moins estimées qu’au-

*6oy* P I L

trefois , depuis qu’on s’est apperçu qu’elles sont insé-  
deures à la *Tinctura sacra.* Il y a quelques autres *pilules*cathartiques, dont l’efficacité dimmuepar leur mélange  
aVec d’autres drogues, qu’il est inutile d’examiner ici,  
à cause dupeu dùssagequ’on en fait: telles fiant lespi-  
*lules*d’agaric , d’aloès layé , d’ammoniac magistral,  
*lcSpilules* cochiées majeures, celles d’ambre & deMe-  
choacan, qu’on ne prestcrit que très-rarement. *Les pi-  
lules* ecphractiques simt d’une consistance si friable ,  
pour les raifons que nous ayons déja données en parlant  
des fels qui entrent dans les *pilules ,* qu’on les trouVe  
rarement dans Jes Boutiques. Celles de rhubarbe, de  
fcammonée & de tartre ont le même défaut.

Les *pilules* de Ruffusfont les feules de ce nombre , dont  
on fasse usage dans la pratique ordinaire ; & en effet,  
les ingrédiens y font en si petit nombre, & fatisfont si  
parfaitement à l’intention qu’on a depurger légere-  
ment l’estomac , qu’elles méritent à juste titre cette  
préférence. Elles reçoivent les mêmes ingrédiens que  
l’élixir de propriété , & ne different de ce dernier que  
par la forme.

On juge tellement de la bonté de ces *pilules* par leur cou-  
leur , que l’on veut être d’un jaune vif, que la plupart  
des Compositeurs leur donnent la consistance avec du  
sirop de limon, qui l’améliore , au lieu que celui d’ab-  
sinthe, l'altere considérablement.

Entre les purgatÎVes les plus efficaces , & dont on fait le  
plus communément usage , font les *pilules* cochiées  
mineures, celles è *duobus 8e* celles de Rudius. Les  
deux premieres ne different qu’en ce que les unes ont  
de l’aloès&que les autres n’en ont point, les der-  
nieres font plus fortes, la coloquinte & la fcammo-  
née étant des cathartiques très-énergiques. On juge  
de leur bonté par l’odeur de l’huile de girofle, dont  
on doit d’autant plus limiter la quantité , qu’elle cou-  
re plus cher. Les *pilules* de Rudius font faites de la  
même maniere que lesaloéphangines : mais elles font  
moins chargées d’ingrédiens inutiles , & les autres y  
font en plus grande quantité , ce qui rend leur opéra-  
tion suffisante à la doste de demi-dragme. Mais dans la  
maniere ordinaire dont on fait l’efprit nécessaire pour  
extraire les épiceries,& les autres ingrédiens, on en ex-  
trait une grande partie avant d’y mettre la fcammonée  
&Paloes; & après l’avoir distilé de maniere que le  
résidu ait à peu-près la consistance d’un extrait ou d’un  
sirop , on fait fondre dedans l'aloès , & on y incorpo-  
re la scammonée , après l’avoir pulvérisée. Les *pilules*de gomme gutte n’ont rien de difficile dans leur com-  
position : mais elles font d’une consistance plus fria-  
ble,&plus sijjettes à causer des tranchées , à cauEe du  
tartre vitriolé , qu’elles ne feroient sims cela : quoi-  
qu’il semble qu’on ne Remployé dans un grand nombre  
de *pilules* de cette classe que pour inciser les drogues  
résineuses dentelles abondent; mais il déchire violem-  
ment l’estomac & les intestins ( quand il est mal prépa-  
ré) de siarte qu’il vaut mieux se servir du fel détartre  
ordinaire.

On ne sauroit apprendre autre chofe des exemples de  
prescription occasionnelle sisus cette forme , que ce  
qui est commun à toute autre forme; car il ne s’agit  
ici de rien de plus que de ce qu’on a déja dit touchant  
la consistance & le nombre de *pilules* qu’il doit y avoir  
à chaque dofe.

*Pilulae de Agarico ,* Pilules d’Agaric.

**Prenez** *de trochis.ques d’agaric y une once s  
species de hiera , demi-once s  
myrrhe -, six dragmes s  
sirop de nerprun, autant qu’il en saut pour faire  
une masse de pilules :*

La dofe est depuis un fcrupule jufqu’à une dragme.

**PIL.ULÆ** ALoepHaNGINÆ. **Voyez** *Aloephanginae.*

**PILULÆ DE** Aloe, LqTa. **Voyez** *Aloe.*

P IL 606

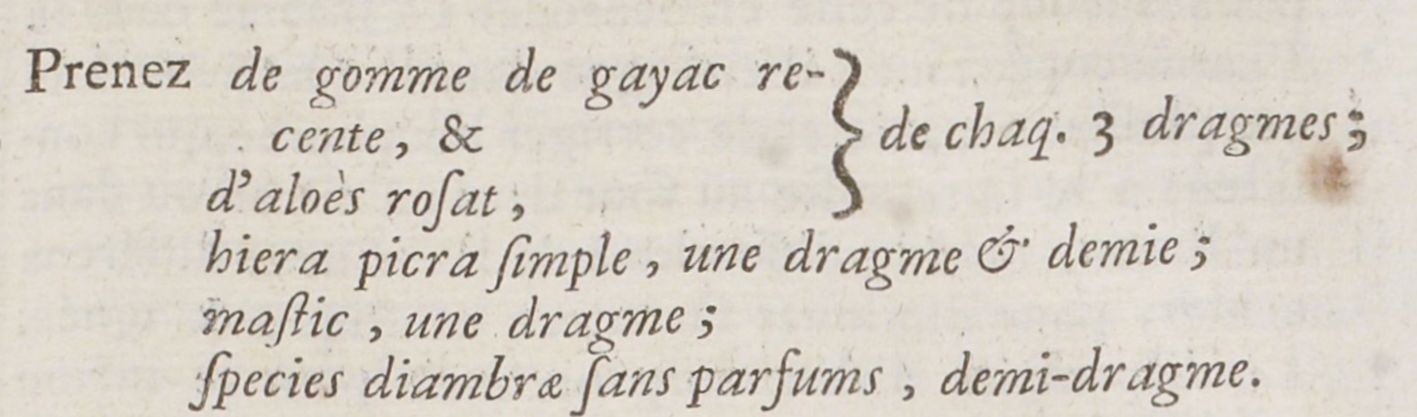
**PILULÆ DEAMMONIACO MAGISTRALES. Voyez***AmrilO'  
niacum.*

**PILULÆ BALSAMICÆ. Voyez** *Cytos.o-Gemsta.*

**PILULÆ CoCHIÆ MA1ORES & MINORES. Voyez** *Coelela.*

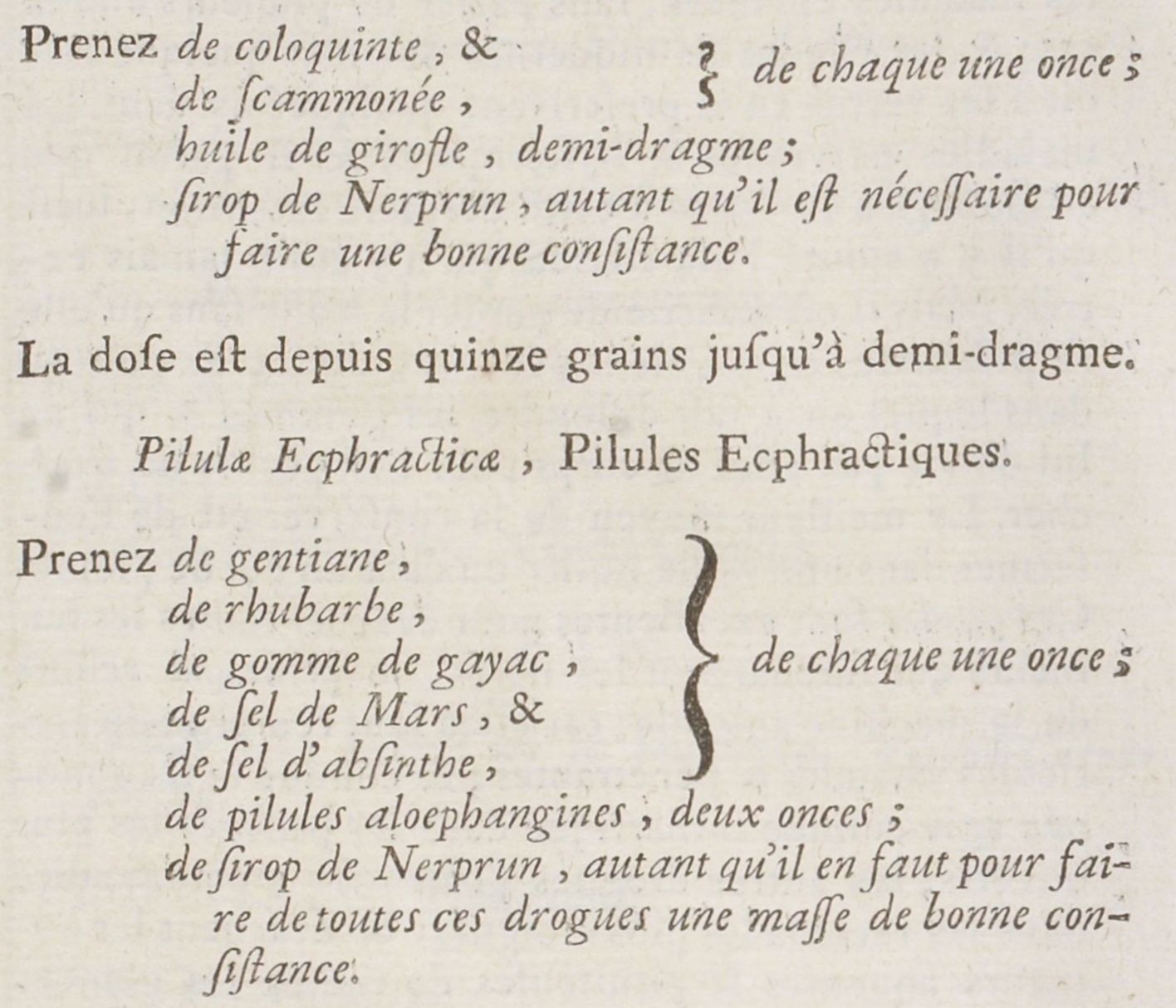
**PILULÆ DE CYNoGLosso. Voyez** *Cynoglofsum.*

*Pilulae Diambrae s* Pilules Diambra.



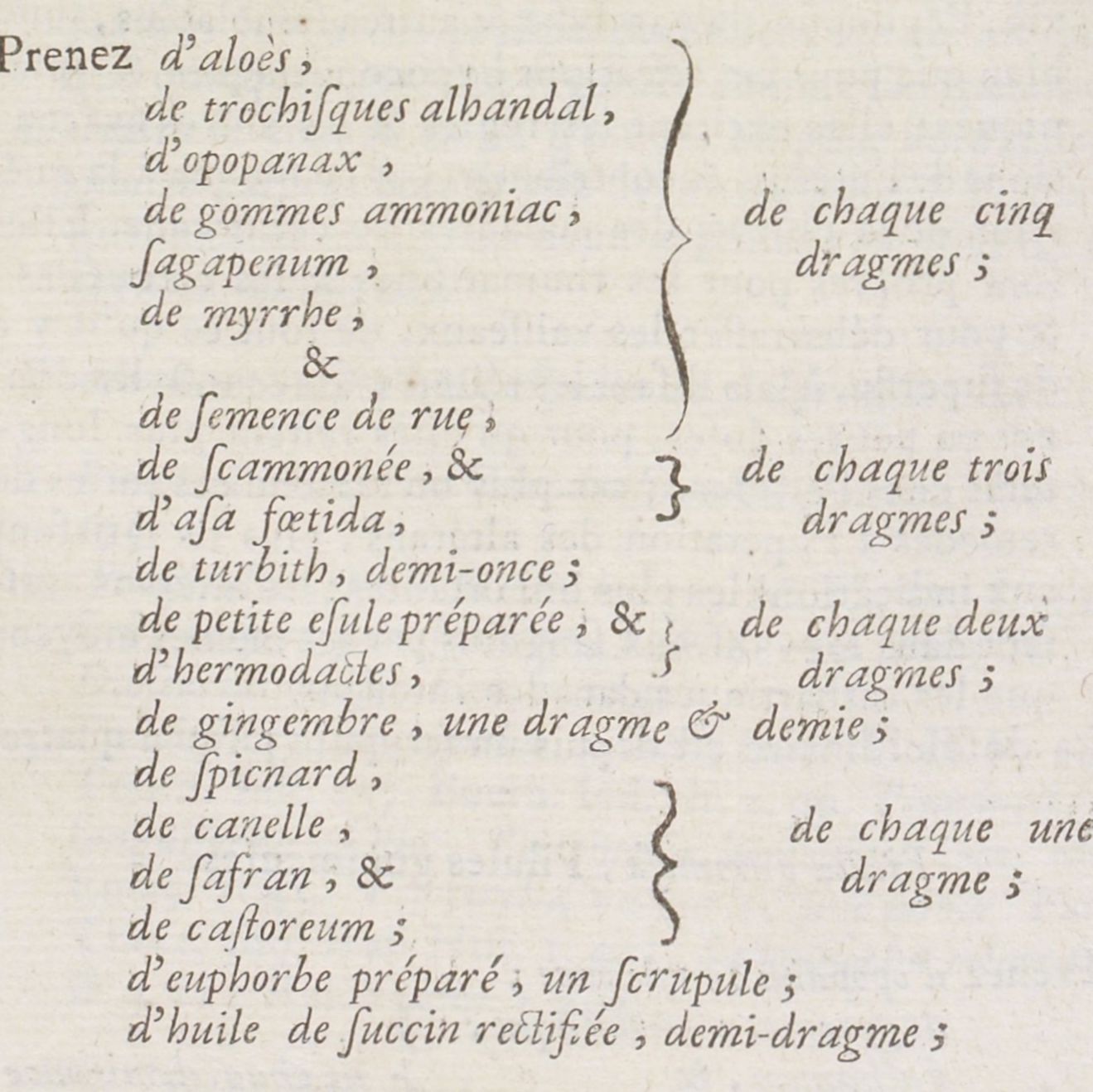
Pulvérisez toutes ces drogues, & faites-en une mafle de  
bonne consistance avec une quantité fuffifante de  
baume du Pérou.

*Pilulae è duobus.*



La dose est depuis quinze grains , jusqu’à demi-dragme;

*Pilulae foetidae* , Pilules fétides.



Faites dissoudre les gommes dans du fuc de poteau,  
& après l’avoir coulé ,

Ajoutez-y les poudres & faites une masse avec une quan-  
tité fuffifante de sirop de Nerprun.

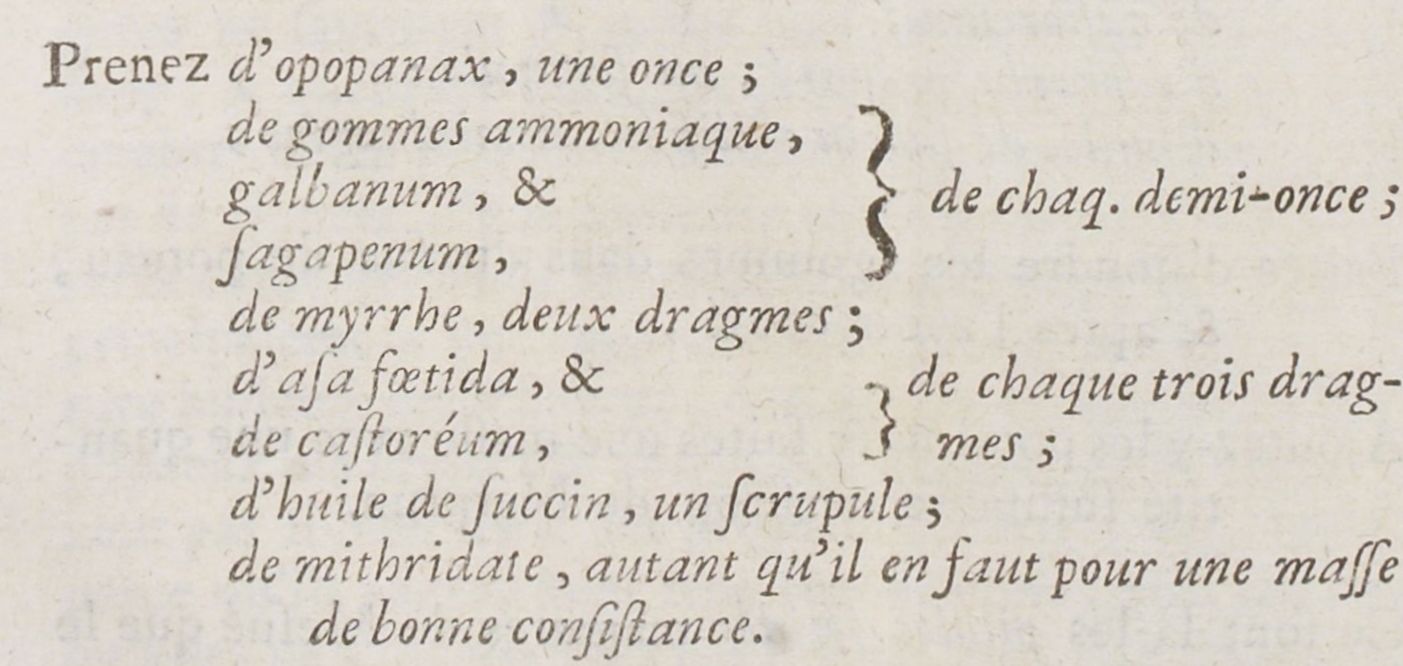
Ce siont là les *pilules fétides* majeures de Mesile que le  
Collége de Londres & celui d’Ausbourg ont inserees  
dans leurs Dispensaires : mais lorsqu’on est venu a  
les revoir , on a iusé à propos d’en retrancher la

607 P I L

bdellium , parce que ses Vertus ne répondent point à  
l’intention du tout ; & d’employer la moitié moins  
d’euphorbe, à casse de *sa* chaleur & de fon acrimo-  
nie excessives. On fait quelques autres changemens  
dont il est inutile de parler, parce qu’ils ne font pas  
de grande importance : Quercetan donne une compo-  
fltion fous le titre de *pilulae de euphorbio ,* qui ne diflere  
pas beaucoup de celle-ci. Schroder l’a insérée dans fa  
Pharmacopée : mais il enfeigne dans le quatrieme Li-  
vre plusieurs manieres de corriger l’euphorbe,qui con-  
♦ sistent à le faire cuire au four dans un citron ou dans  
un limon , ou à le dissoudre & le laver avec différens  
acides, pour diminuer fa nature caustique & ignée»  
Le difpenfaire d’Ausbourg ordonne pour le même  
effet de le réduire en une efpece de pulpe ou masse  
aVec de l'huile d’amandes douces, & de le faire macé-  
rer tout chaud dans des Eues acides : mais fa dose est  
tellement réduite dans fa composition qu’il est inutile  
de se donner cette peine. Zwclfer estime beaucoup  
cette composition pour les affections arthritiques &  
les maladies cutanées, sians parler de plusieurs autres  
cas; & les Medecins modernes donnent quelque cré-  
dit à ses Vertus en la preEcrivant quelquefois dans les  
maladies nerVeufes & hystériques, & il paroît que  
ce College a eu égard à cette derniere intention , lorf-  
qu’il y a ajouté l'afa fœtida qui n’y étoit jamais en-  
trée. Mais il est difficile de garder la masse fans qu’elle  
Le pulvérife, ce qui Vient peut-être du fuc de poireau  
dans lequel on a fait dissoudre les gommes & qui ne  
lui donne pas assez de corps pour l’empêcher de lu sé-  
cher. Le meilleur moyen de la conferver est de l’en-  
fermer dans une Vessie huilée ou dans un pot de plomb.  
Ces *pilules* font excellentes pour éVacuer toutes les hu-  
meurs qui furchargent les nerfs, le principal ressort  
de la machine animale; car elles font remplies de par-  
ticules chaudes & pénétrantes ; & comme la fcammo-  
née agit comme cathartique dans les passages les plus  
ouVerts; les autres drogues portent la même qualité  
dans les recoins les plus éloignés, & évacuent les hu-  
meurs aqueufes & pituitetsses de toutes les glandes  
& de tous les Vaisseaux capillaires , mais particuliere-  
ment ces impuretés muqueuses qui dérangent si sou-  
vent la matrice. Elles sont aussi un purgatif admirable  
dans toutes les maladies de la tête, comme l’apople-  
xie, l’épilepsie, la paralysie & autres femblables,aussi-  
bien que pour les affections hypocondriaques & splé-  
niques; elles excitent les regles & les autres évacua-  
tiens de l’utérus, & contribuent par ce moyen à la gué-  
rifon de la plupart des maladies de cet organe. Elles  
font propres pour les rhumatisines & les écrouelles ,  
& pour débarrasser les vaisseaux, de tout ce qu’il y a  
de fuperflu. Mais il faut les réiterer fouvent,& les don-  
ner en petites dofes, pour qu’elles restent plus long-  
tems dans l'estomac ; car plus on ramene ces fortes de  
remedes à l’opération des altérans , plus ils satisfont  
aux indications les plus impOrtantes; les altérans agif-  
fant dans les vaisseaux fanguins par les mêmes moyens  
que les cathartiques dans les intestins.

La dofe ordinaire est depuis un lcrupule jufqu’à quatre.

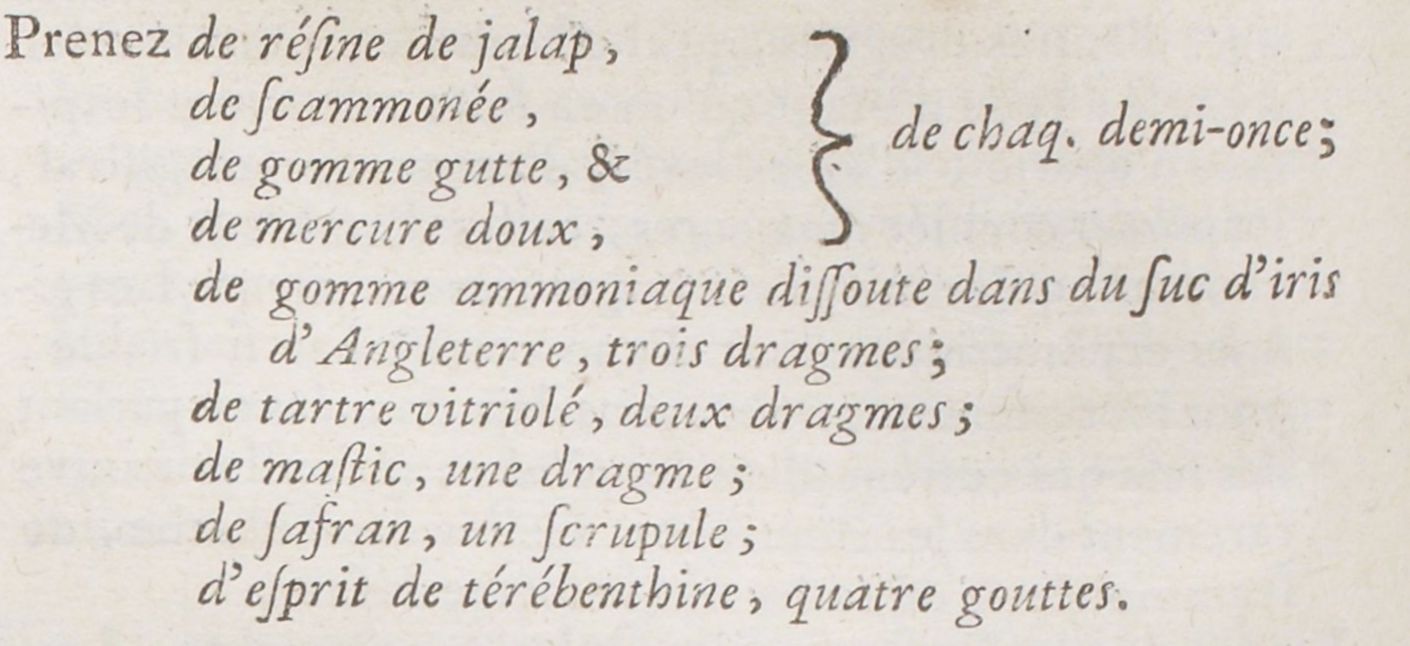
*Pilulaegummosc,* Pilules gommetsses.



La doste est depuis quinze grains jusqu’à demi - dragme  
à prendre tous les foirs, ou plus fouvent encore.

Ρ I L 608

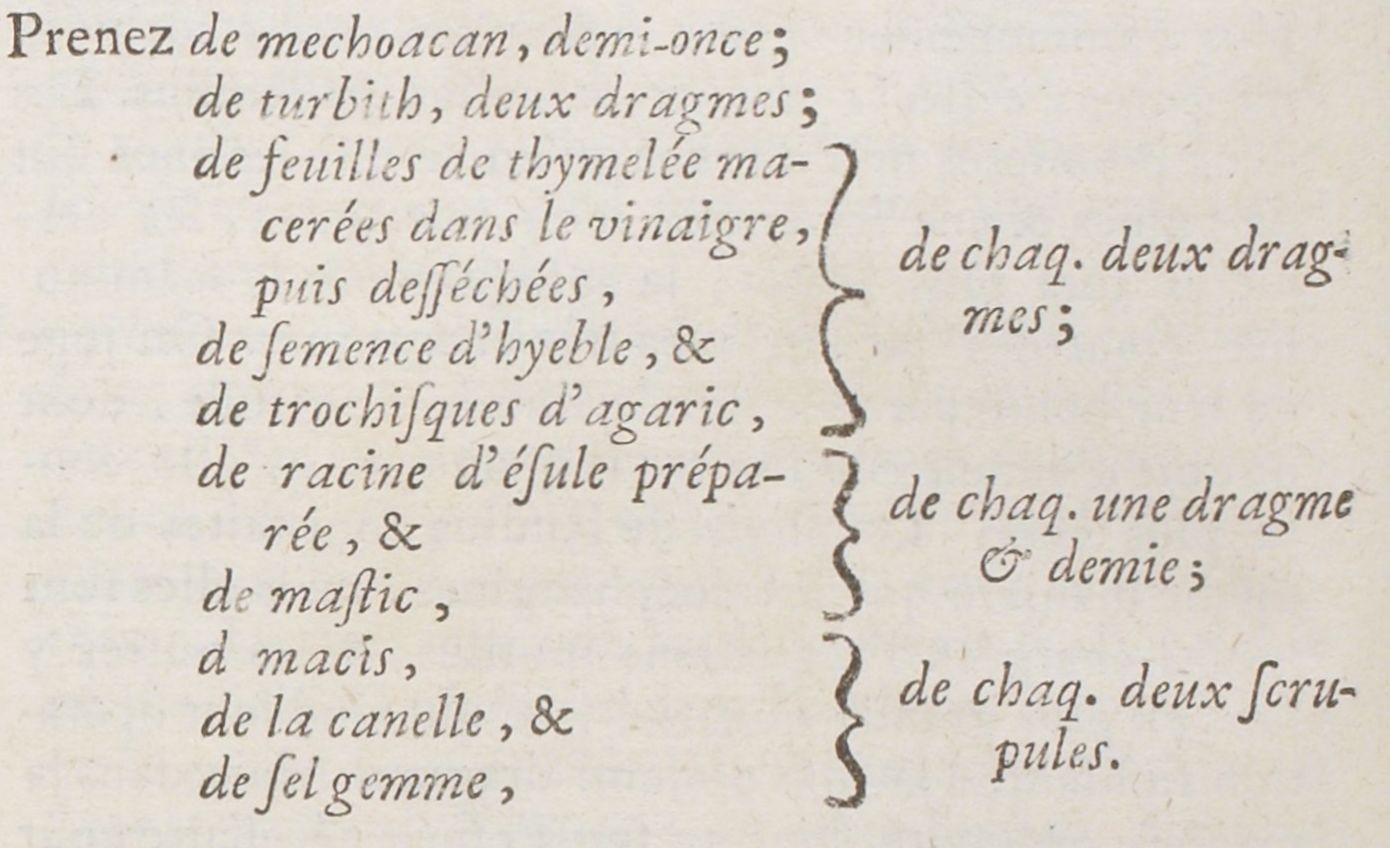
*Pilulae de gutta gamandra,* Pilules de gomme gutte.

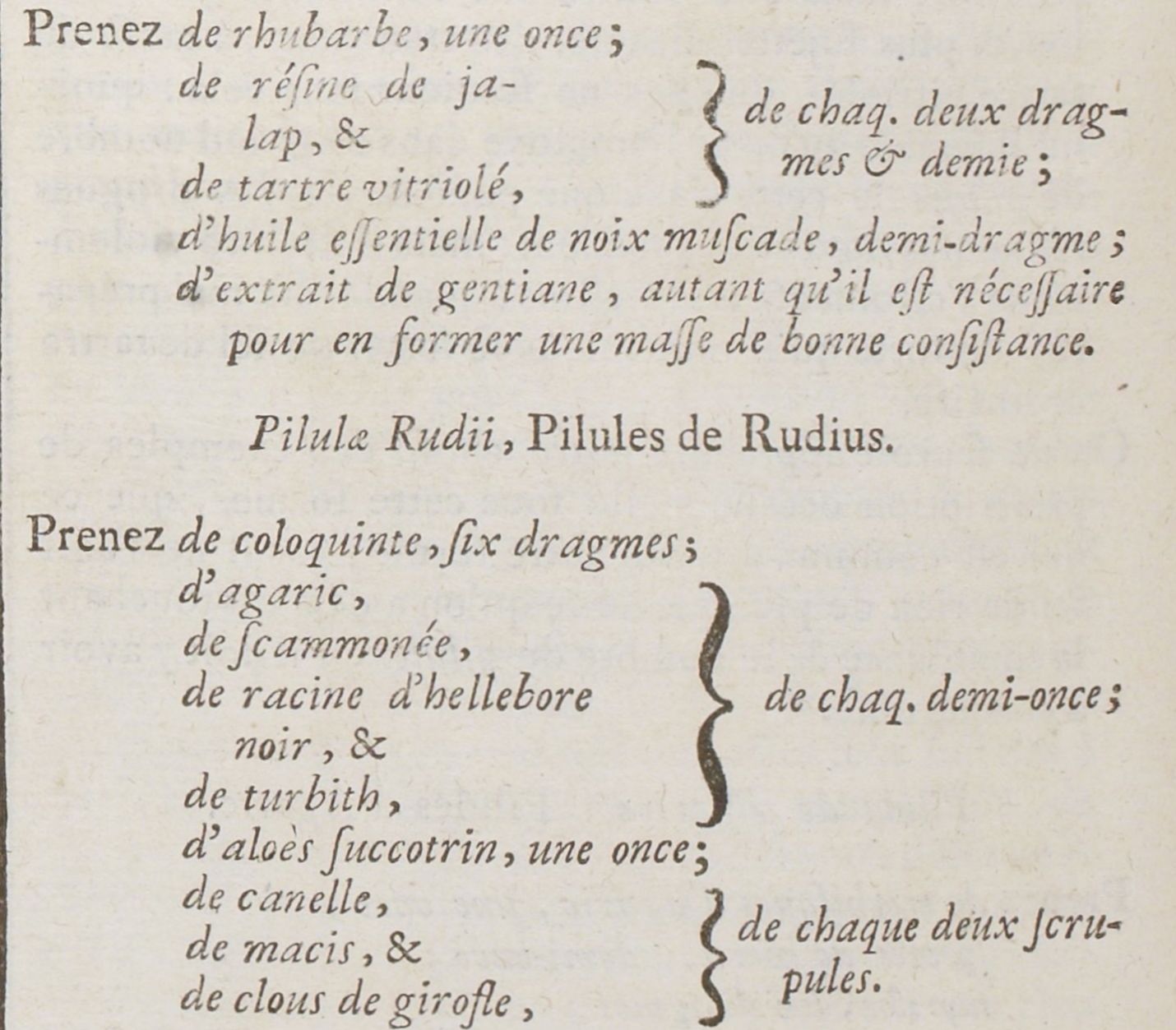


Faites une masse de bonne consistance avec une quan-  
tité suffisante de sirop de nerprun.

Ces *pilules* purgent avec beaucoup de violence, & on  
ne saurait les donner sians danger au - dessus de dix  
grains jusqu’à demi dragme. Elles sont bonnes pour  
éVacuer les sérosités: aussi les donne-t’on dans les l.y-  
dropisies & les cachexies qui font accompagnées d’une  
corpulence excessive ; & dans ce cas elles operent avec  
efficacité : mais on les prsscrit rarement.

*Pilulae mechocannae ,* Pilules de mechoacam





Pulvérisez tous ces ingrédiens & formez en une masse  
aVec du νίη blanc; faites-la sécher & pulVérifez-  
la de nouVeau; & enfin faites-en une masse de  
*pilules* de bonne consistance avec une quantité  
fussifante de sirop de nerprun.

*Piluelae de Rhabarbaro>* Pilules de rhubarbe.

Mondez la coloquinte de *ses* pépins , & incisez-la me-  
nue; taites-en de même de l'agaric; pulvérisiez  
grofllerement l’hellébore, le turbith & les épice-  
nes , & après aVoir versé dessus quatre sois autant  
d’eau-de-Vle ; faites-les macérer pendant quatre  
jours à une chaleur modérée ; coulez l’infusion  
eu

609 P I L

en exprimant fortement le marc; faites dissou-  
dre dedans la scammonée & l’aloès, après les aVoir  
mondés; enfin faites distiler la liqueur par un  
alembic de verre, jufqu’à ce qu’il reste au fond  
de la cucurbite une matiere épaissie en consistan-  
ce de miel, que vous garderez pour en former des  
*pilules* au befoin.

La dcse est depuis quinze grains jufqu’à deux fcrupules.

Elles sirnt propres aux mêmes usiiges que les aloéphan-  
gines;& on les regarde aujourd’hui dans les houti-  
ques comme un des principaux purgatifs ; en effet ce  
font les principales *pilules* dont on fasse ufage dans la  
plupart des cas où l’on preEcrit les cathartiques fous  
cette forme.

*Pilulae Russeasive communes*, Pilules deRuffus, *ou* pilules  
communes.

**♦**

Prenez *de bon aloès, deux onces s  
de myrrhe choisie, une once s  
de safran s denel-once.*

Formez en une masse de consistance convenable pour des  
*pilules* avec une quantité fussifante de sirop d’ab-  
sinthe.

Ces *pilules* font estimées excellentes pour purger l’esto-  
mac, & ce nlest pas fans raifon ; car elles Réchauffent  
& le fortifient, en même-tems qu’elles purgent mo-  
dérément. Elles font bonnes furtout pour les consti-  
tutions froides & les indigestions, & souvent elles  
guérissent les pâles couleurs sans le secours d’aucun  
autre remede ;& dans ce cas elles excitent puissam-  
ment les regles, & levent les obstructions de l’u-  
térus, On peut les donner depuis quinze grains jiss-  
qu’à une dragme ; mais en tant que purgatives, elles  
ne semt pas si propres pour le rhume; c’est pourquoi il  
vaut mieux les donner en petites dosies, & en conti-  
nuer long-tems Pusiage.

*Pilulae de Scammonio,* Pilules de Scammonée.

Prenez *de racine de jalap, une dragme ;*

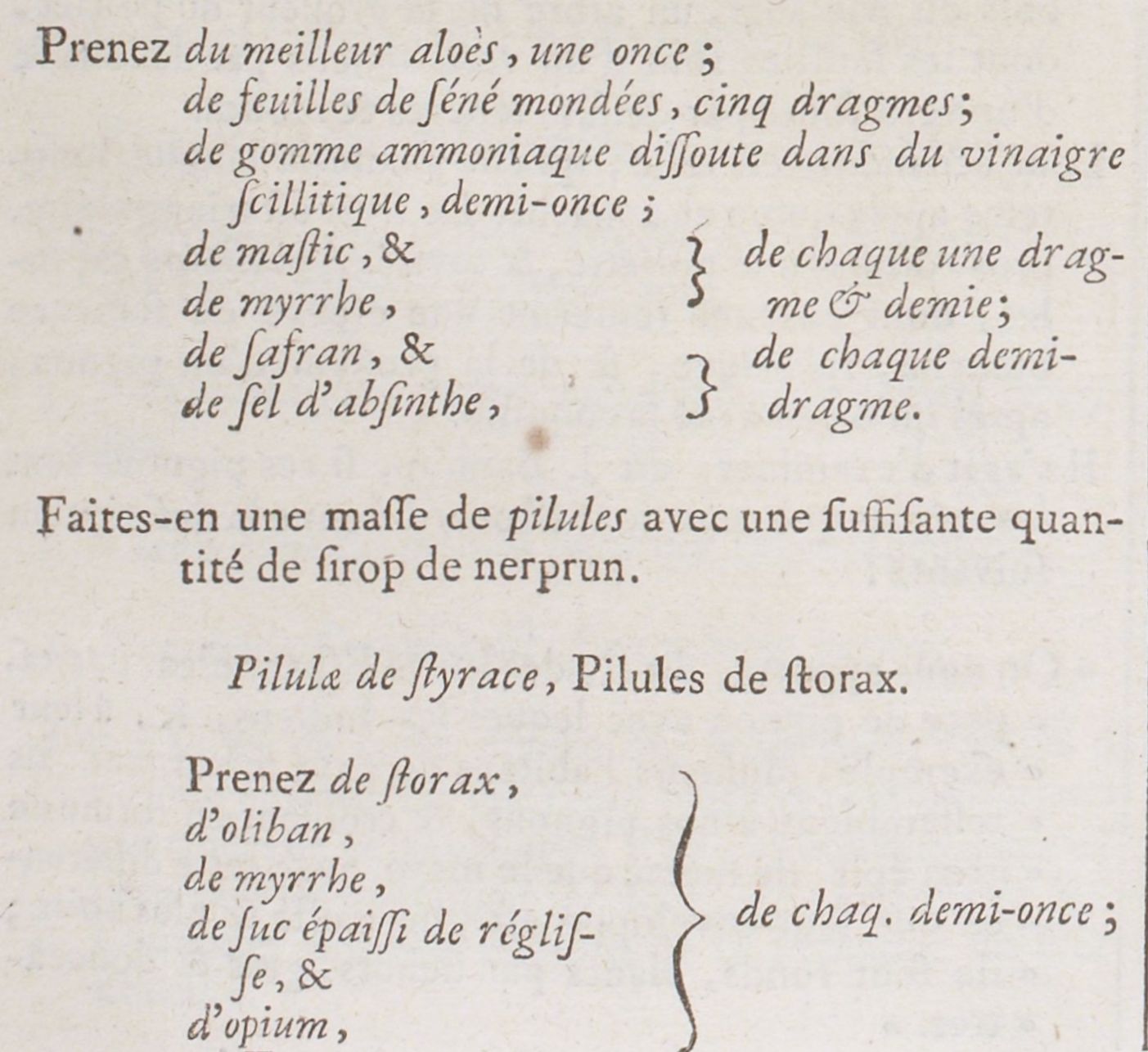
*desummoae.y Gechaq. un scrupule-,*

*de tartre vitriole,* **J 2 J***d’huile essentielle de noix-muscade,six gouttes ;*

*d’extrait liquide de gentiane, autant qu’il est né-  
cessaire pour en former une masse de pilules.*

La dosie est depuis une dragme jssstd'à deux.

*Pilulae stomachicae cum gummis :* Pilules stomachiques  
avec les gommes.



P I L 610

*de safran, une dragme.*

Faites-en une masse de *pilules* avec une quantité sclffisam-  
te de sirop de nerprun.

Schroder dit que S. Clossaeus donnoit ces *pilules* avec  
succès aux femmes grosses, qu’une toux fréquente  
met en danger de faire une fausse couche. Il est éton-  
nant qu’on les ait retranchées du Difpenfaire d’Ause  
bourg & de la Pharmacopée Royale, dlautant plus  
qu’elles font un remede excellent, & qu’on les presi.  
crit aujourd’hui fréquemment pour les catarrhes. II  
entre un grain d’opium dans six grains de cette maso  
se, ce qui fait que la dose même la plus forte doit  
rarement aller à douze ou quinze grains. Elles posa  
sedent les mêmes vertus que les *pilules* de cynoglosse,  
avec cette différence qu’elles contiennent le double  
d’opium. Elles fiant d’un plus grand uEage qu’aucune  
autre composition de cette espece : mais on doit en  
usier avec précaution.

*Pilulae tartareae,* Pilules de tartre.

Prenez *dit meilleur aloès, trois dragmes s*

*de gomme ammoniaque lavée dans duvinaigres.elL  
litique, demi-once s*

*de tartre vitriolé, demi-dragme.*

Faites-en *des pilules,*

PILUM, *Pilon.*

PILUS, *cheveux,poil.* Voyez *Capillus^*

P I M

PIMENTA, poivre de la Jamaïque. Voyez *Caryo\*  
phyllus.*

PIMPINELLA, *Pimprenelle,*

Voici ses caracteres :

Sa fleur est d’une seule piece, faite en rofette, & ordinai-  
rement découpée en quatre fegmens jufqu’au centre ,  
munie de quatre étamines fort longues , & de petites  
feuilles herbacées presque invisibles ; ce qui est caufe  
que quelques-uns l'ont regardée comme Eans pétales.

L’ovaire *se* change en un fruit qui est pour l’ordinaire à  
quatre angles, pointu aiïx deux extrémités , & divisé  
quelquefois en une ou deux capfules remplies de *se-  
mences* oblongues.

Boerhaave compte huit especes de *pimprenelle s* savoir,

1. *Pimpinella maxima Canadensisi alba rsipicata,* Cornut.  
05. . Λ .

2. *Pimpinella, fpicâ brevi, rubra,* M. U. 57. *S angui-  
sorba major, florespadiceo,* J. Β. 3. 120. *Sideritis ,* II.  
*Dios.coridismajor,*Col. I. 124.

3. *Pimpinella, fanguisorba, minor , lavis,* C. B. P. 160.  
Tourn. Inst. 157. Boerh. Ind. alt. 2. 99. *Pimpinella et  
fanguisorba i* Offic. *Pimpinella hortensis,* Ger. 889.  
Emac. 1045. *Pimpinella 'vulgaris, sive minor*. Parla  
Theat. 589. Raii Hist. 1.401. *Sanguisorbaminor,* J.  
B. 3. II3.RaiiSynop. 3. 203.

Cette plante croît fur les montagnes où il y a des pâtura-  
ges : elle fleurit au mois de Juin , & *ses* feuilles font  
dlosage. Elle est alexipharmaque, vulnéraire &pecto-  
raie : elle est principalement d’uflage pour les catarrhes,  
les maladies des poumons , la phthisie qui provient *d’é-  
rosion ,* pour les maladies malignes , les cours de ven-  
tre & les hémorrhoïdes. Elle empêche l’aVortement,  
& elle est corroborative. Etant employée extérieure-  
ment, elle est bonne pour toutes Aortes d’hémorrha-  
gies. DaLE , d’après *Schroder-*

Il croît dans quelques endroits si.lr la racine de cette

Qq

6n PIM

plante , un grain rouge dont on *se* sert pour teindre en  
cramoisi ; ce qui fait que quelques-uns la prennent  
pour le *coccus, Se* appellent sa racine de ce nom, com-  
me Lacuna & Anguillara nous l'apprennent.

Ce qu’on raconte des vertus de cette plante peut fe rédui-  
re à deux chefs; savoir, qu’elle est cardiaque & alexi-  
pharmaque ; ce qui fait qu’on la fait insesset dans du  
vin pour fortifier le cœur , & améliorer cette liqueur  
en lui communiquant une odeur & un gout aromatique  
qui tiennent beaucoup de ceux du melon : elle est en-  
core un prefervatifcontre la peste & les autres maladies  
contagieufes.

En fecond lieu, elle est astringente; aussi est-elle d’une  
utilité admirable pour l'écoulement immodéré des re-  
gles, pour le flux de ventre, & toutes sortes d’hémor-  
rhagies, aussi-bien que pour dessécher, conglutiner &  
consolider les plaies & les ulceres. M. Boyle avoit cou-  
tume de prescrire la poudre des feuilles ou de la racine  
avec le fucre rofat pour le saignement de nez, le cra-  
chement de sang & la consomption des poumons. Cet-  
te même poudre , sans silcre, empêche les ulceres  
chancreux de s’étendre lorsqu’on les en saupoudre.

Solenander, *Lib. III. Consil.* recommande la confer-  
ve des feuilles avec un verre d’eau commune par-dessus,  
pour le crachement de fang ; ajoutant que la racine  
confite peut fervir au même ufage.

Un Chasseur qui appartenait à Henri II. Roi de France,  
assurait que la *pimprenelle* avoit une telle efficacité pour  
préEerver de l'hydrophobie , que quiconque en man-  
geoit tous les matins pendant quelques jours, foit en  
falade ou autrement, n’avoit jamais le moindre fymp-  
tome de cette maladie. *Palmar. de Morsu Canis rabidi.*

Panchorius rapporte qu’un Roi de Chabam guérit quinze  
mille hommes des blessures qu’ils avoient reçues dans  
un combat , avec la *pimprenelleseule.* RAY, *Histoire  
des Plantes.*

4. *Pimpinella , sanguserba, eleganter laciniata,* H. R.  
Par.

5 . *Pimpinella ysangrelsorba, minor,semine majore et crase*florc,Bot. Monfp.

6. *Pimpinella s agrimonoïdes, odorata ,* H. R. Par.

7. *Pimpinella asipinos.a,seusernpervirens*, M. U. 57. *Pote-  
rio affinis, foliis pimpinellae,spinosa*, C. B. P. 388. *Po-  
terium quibus.damrsivepimpinellaspinosa*, J.B. ι. 2.410.  
χαλκεᾶον, *AnguiUaraes poterium Dalecampel s* Clusi H  
108. T. Voy. ι. 158.

8. *Pimpinella,major, His.pajaca, altera, conglomerato  
flore,* H. R. Par.T. 157. **BOERHAAVE ,** *Ind. alt. Plant.*

*Vol.II.*

On donne à ces *pimprenelles* le nom de*fanguiforba ,* pour  
les distinguer *despimpinellaesaxifragae,* qui sont d’une  
nature très-chaude , au lieu que les premières font ase  
tringentes. La plante est aromatique, médiocrement  
astringente, & d’un ufage admirable pour le relâche-  
ment des fibres, & pour épaissir le semg qui est trop té-  
nu & trop fluide. Pour l'écoulement immodéré des re-  
gles, on la mange avec du pain & du heure ; & lorf-  
qu’on enufie de cette maniere , elle rend tous les poi-  
sons inutiles. Les cinq premieres especes sont estimées  
un préfervatif contre la peste. Le vin dans lequel on a  
fait infufer de la *printprenelle ,* est aussi fort bon dans  
les cas où les astringens font indiqués ; & il n’y a pref-  
que point de. plante plus efficace pour arrêter le flux de  
fang dans l’hémoptysie. Elle est d’un ufage singulier  
dans la dyssenterie, tant par la vertu qu’elle a de corri-  
ger l’acidité de la matiere peccante, que parce qu’d-  
le resserre les fibres des intestins. La conferve de fies  
fleurs est d’une efficacité extraordinaire dans les mala-  
dies dont on vient de parler. Les feuilles infuféesdans  
du vin ou de Peau commune, font bonnes pour le cal-  
cul & le gravier des reins. *Histoire des Plantes attribuée  
a Boerhaave.*

On donne encore le nom de *pimpinella* à plusieurs efpeces  
*dc tragosclelium.* Voyez ce dernier mot.

PIN 612

PIMPINTCHI, *arbor lactescens,* J. B.

On trouve, dit Monard , fur toutes les côtes du continent  
des Indes, un petit arbre fait comme un pommier,  
que les Indiens appellent *Pimpinichi ,* & qui donne  
par incision un fuc laiteux , quêlque peu épais & te-  
nace.

Ce fuc étant pris à la dosie de trois ou quatre gouttes,  
purge violeînment par bas la bile & les sérosités. On  
le donne dans du vin, ou en poudre, mais en petite  
quantité , à caufe de fa violence. Si pendant sim opé-  
ration on boit du boùillon ou quelqu’autre liqueur, sim  
opération est d’abord arrêtée : on rapporte la même  
choste du Ricin des Indes. **HERNANDEZ.** RaY , *Hise  
telre des Plantes.*

P I N

PINASTAR. Voyez *Pinus.*

PINDAIBA *nonnullis ibira,* Pisim. *Arbor bacelifora  
Brasiliensisfructu piper resipiente.*

C’est un grand arbre du Bresil qui ressemble beaucoup au  
poivre de cette contrée, tant par l’acrimonie de Eon  
fruit, que par fes autres qualités. Ses feuilles font pe-  
tites , pointues & semblables à celles de l’olivier. Ses  
baies font vertes dans les mois pluvieux : mais elles  
rougissent aux mois de Décembre & de Janvier, &  
tombent après avoir atteint leur maturité. Elles de-  
viennent noires en fe Péchant ; elles brûlent la langue,  
& ont un gout aromatique , après qu’on en a séparé la  
femence noire & oblongue qu’elles renferment, & qui  
a l’odeur du genievre.

Ces baies étant mangées à jeun, fortifient l’estomac &  
dissipent les flatuosités. Etant pilées & appliquées sur  
la partie , elles guérissent les morfures des ferpens. On  
prépare avec ces mêmes baies, séchées & puleérisées,  
un gargarisine contre les affections froides de la gorge :  
on les fait bouillir pour les garder dans les boutiques,  
& elles fuppléent au défaut du poivre dans les cuisines.  
RAY , *Hist. Plant.*

PINDOVA, est le nom d’une espece *de palmiers*

*4*

PINEA ; nom de *F Ananas aculeatus frructu pyramida-  
to , carne aurea.*

PINEALIS GLANDULA , *glande janéale.* Voyez  
*Cerebrum.*

PINEATUM; nom de plusieurs compositions dont les  
pignons font la bafe.

PINEI *Nuclei Moluccani -, sive purgatorii,* J.B. *Pinus  
Indica Nucleo purgante,* C.B. *Pinei Nuclei Moluccani,*

Il croît, dit Acosta, dans quelques jardins & quelques  
bois du Malabar, un arbre de la grosseur du poirier,  
dont les feuilles font d’un verd aqueux par-dessous &  
d’un verd foncé par-dessus , tendres & molles.

Leur acrimonie est telle , qu’elle picote la langue long,  
tems après qu’on en a mâché. Le fruit est triangulaire,  
gros comme une noisette, & divisé en plusieurs capfu-  
les, dont chacune renferme une efpece de semence  
blanche, sphérique, & de la grosseur d’un pignon,  
après qu’on en a ôté la coquille.

Il s’agit d’examiner , dit J. Bauhin , si ces pignons fiant  
les mêmes que ceux dont Monard donne la description  
suivante :

« On nous apporte, dit-il, des Indes Espagnoles, une esi  
« pece de pignon avec lequel les Indiens, &, à leur  
« exemple, plusieurs habitans du pays *se* purgent. Ils  
« ressemblent à nos pignons, & croissent en forme de  
« gros épis, de même que le mays, avec cette différen-  
« ce que leur enveloppe est plus molle & plus noire;  
«ils sont ronds, blancs pan dehors, gras & douceâ-  
« tres. »

6ι; PIN

Les Indiens, à ce que dit Acosta , prennent une couple  
de ces pignons, les pelent, les pilent & les mettent  
dans les clysteres pour la strangurie & la sciatique ; ou  
bien ils les donnent dans du bouillon de coq pour *éva-  
cuer* les humeurs putrides,visqueuEes,froides & grossie-  
res,& furtout pour la cure de l’asthme. Iis pilent ces pi-  
gnons aVec de Peau, & en frottent la lepre : mais ils  
font extremement brûlans. Les pignons cathartiques,  
dit Monard , purgent Violemment labile, le phlegme,  
& l’eau ; ils excitent même le Vomissement. Etant *rô-  
tis,* ils operent aVec moins de Violence, & excitent  
moins de tranchées. On les prescrit pour les maladies  
chroniques, & ils ont la Vertu d’éVacuer les humeurs  
grossieres. RaY , *Hist. Plant.*

PINGUEDO , πνμὲλη , πίαρ, πὸειρον λίπος , *graisse.* V.  
*Adeps.* Les graisses officinales font encore appellées  
*Axonges , Axungiae.*

Les *graisses* en général sont chaudes, humectantes, émol-  
lientes, détersiVes , digestives, maturatives & plus ou  
moins anodynes. Chaque *graisse* en particulier tient de  
la nature de l’animal à qui elle appartient; celle de  
porc çst la plus foible de toutes, à caisse de la nature  
froide & humide de cet animal; celle de veau est un  
peu plus sorte, bien qu’elle le foit moins que celle de  
poule ; mais celle d’oie est la plus forte de toutes. Il  
faut obferver que toutes les fois qu’il est fait mention  
de *graisse* simplement &fans aucune marque distinctle  
ve, c’est dufain-doux dont on veut parler.

**PïNGUEDo MINERALIS.** Voyez ce que c’est , *Theatrum  
Chymicum, Vol. IV.*

PINGUICULA, c’est une plante à qui Gefner a donné  
ce nom, parce que *ses* feuilles font grasses au toucher,  
comme si on les avoit frottées avec de l’huile ou du  
heure.

Ray en compte quatre especes, savoir,

I. *Pinguicula Gefneri*, J. B. *Pinguiculasivefanicula Ebo-  
racensis,* Ger. Parla *Sanicula montana flore calcari  
donato,* C. B. *Grassette.*

Les feuilles qui font au nombre de six ou sept, & quel-  
quefois plus, font couchées sijr terre ; elles ont envi-  
ron deux pouces de long sijr un de large ; elles semt de  
couleur jaune tirant sijr le verd pâle, grasses au tou-  
cher, & aussi luisantes que si on les avoit frottées aVec  
du heure ou de l’huile. Il s’éleve d’entre elles des pé-  
dicules hauts comme la main ou plus, dont chacun fou-  
tient à fon sommet une fleur purpurine, violette ou  
blanche, semblable à celle de la violette, mais d’une  
seule piece, munie d’un long éperon & divisée en cinq  
segmens. Elle croît aux lieux humides & marécageux,  
& sisr les collines où il y a beaucoup de sources.

2. *Prngielculaflore albo minore, calcari brevissimo.*

Ray a trouvé cette eEpece dans les endroits humides qui  
fiant sclr le sommet du Mont Jura.

3. *Pinguicula flore amplo purpureo s cum calcari lorigif-  
simo.*

Elle croît dans les mêmes lieux que la précédente.

4. *Pinguicula Cornubiensis, flore minore, carneo.*

Les feuilles de cette espece ont leurs bords repliés &  
comme entortillés ; elles font prefque transparentes &  
parsemées de veines rouges. Ray a découvert cette *es-  
pece* dans les marécages qui sirnt aux environs de Kil-  
khampton & autres endroits de la Province de Cor-  
nouaille.

PIN 614

On assure que *ses* feuilles étant pilées & appliquées gué-  
rissent les plaies & les contusions. Les habitans de la  
campagne guérissent les crevasses qui leurs Viennent  
aux mains, de même que les tumeurs & les gerçures  
qui viennent aux tétines de leurs vaches, avec la graif-  
*sè* & le fuc butireux de cette plante ; & c’est ce qui lui  
a fait donner le nom de *fanicle d’Yorkshire.*

Les habitans de la Province de Galles en tirent un sirop  
avec lequel ils fe purgent ; ils la font aussi bouillir dans  
du bouillon pour le même effet, car elle éVacue allez  
promptement la pituite. On en compofe encore un on-  
guent qui est d’un grand usage dans les obstructions du  
foie. Dalechamp affure que fa racine étant cuite au four  
& appliquée en forme de cataplafme, guérit la fciati-  
que dès le troisieme jour, & appaife toutes fortes de  
douleurs. Camérarius lui attribue une qualité vulné-  
raire & l’estime bonne pour les hernies des ensans. El-  
le jaunit les cheveux & tient lieu de gomme auxfem-  
mes pour friser leurs cheveux. RaY , *Hist. Plant.*

PINIPINICHI, le même que *PimpinichI.*

PINNA , *aile.* On appelle ainsi les parties latérales &  
inférieures du nez, aussi-bien que la partie supérieure  
large de l’oreille externe.

ΡΐΝΝΑ ou ΡΐΝΝΑ MARINA , *ptnne marine s* est ΙΙΠ coqtlil-  
lage de mer fait en cone, se séparant en deux parties ,  
rudes en-dehors & de couleur obsiture, mais polies en-  
dedans, vertes & resplendissantes; il s’en rencontre  
quelques - uns qui ont jufqu’à deux piés de longueur  
& environ demi-pié de large vers le milieu. Il fe trou-  
ve fur le rivage dans le limon ou dans le sable. Il y en  
a de plusieurs efpeces qui renferment un petit poiffon  
bon à manger, & quelquefois des perles fort grossies.

Il fort de la partie supérieure de cette coquille qui Ee ter-  
mine en une pointe très-obtuse, une maniere de cor-  
don, ou un flocon de soie rougeâtre , que quelques  
Naturalistes appellent peut-être improprement *byjsus,*& qui lui sert à s’attacher quelquefois aux rochers. On  
sépare cette foie, & on la file pour en faire des bas &  
autres vetemens. Ce poiffon excite l’urine ; sa coquille  
étant broyée & prife en poudre produit le même effet &  
refferre le ventre. LEMERY , *des Drogues.*

PINNACULUM FORNICIS GUTTURALIS. V.

*Uvula s la luette.*

PINO, espece d’ortie qui croît au Bresil.  
PINOGUACU, nom de deux especes de *mamoera.*

PINUS, *Pim*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles font plus longues que celles du fapin , & for-  
tent toujours par paires d’une gaine commune. Sa fleur  
est mâle, en chaton, composée d’étamines, & naît fort  
éloignée du fruit, qui est une groffe pomme conique  
composée de tubercules à trois angles. Les écailles font  
creusées dans leur longueur, de deuxfoffes, dans cha-  
cune desquelles est couchée une coque osseuEe, S0U-  
vent ailée , qui renferme une amande de figure oblon-  
gue.

Boerhaave compte trois efpeces de pics, qui sirnt,

1. *Pinus rsaelvas* C. B. P. 491. Raii Hist. 2. Tourn. Inst.  
585. Boerh. Ind, A. 2. 179. *Pinus*, Offic. *Pinus sativa  
sive domestica,* Ger. 1173. Emac. 1355. *Pinus urbana  
sive domestica,* Parle. Theat. 1354. *Pinus ojsiculis du~  
ris, foliis longis,* J. B. I. 248. *Pin.*

Le *pin* est un grand arbre branchu dont les branches fiant  
couvertes de feuilles longues, menues, vertes & poin-  
tues qui sortent deux à deux d’une gaine commune, &  
qui fiant quelque peu creusées par-dedans.Lesplusgrof  
Les branches portent des gros chatons lâches & jaunes  
qui paroissent au commencement du printems, & aux-

Q <1 ij

*6iy* P I N

quels il fuccede des gros cones oblongs, émoussés à  
leur pointe, fermes , pefans & composés de plusieurs  
écailles brunes & dures, parmi lesquelles on trouve des  
amandes longuettes , blanches, d’un gout agréable ,  
enfermées dans une coque osseuse enveloppée d’une  
pellicule mince & de couleur brune. Le *pin* croît fans  
culture dans plusieurs endroits de l’Italie, & on le cul-  
tive pour l’ordinaire dans nos jardins.

Les pignons font d’une nature balfamique & nourrissan-  
te, bons pour les maladies de confomption, pour la  
toux & l’enrouement , restauratifs & falutaires après  
de longues maladies. Ils font aussi sort bons pour la  
strangurie, l’ardeur & l’acrimonie d’urine. MILLER,  
*Boa Offe*

**C’a** été un grand fujet de difpute parmi les Auteurs, que  
de favoir le nom que les anciens Grecs donnaient au  
*pinus* des Latins. J. Bauhin est persuadé que πεύκη ,  
*( peuce* ) est le nom sous lequel le *pinus* étoit connu  
chez eux, & sim frere Cafpard, C. Clusius, Bodæus de  
Stapel & autres favans hommes, sont là-dessus du mê-  
me sentiment que lui. Quant à moi, je fuis tenté de  
croire avec Fumer, que le πεύκη de Théophraste est  
véritablement l’arbre que les Latins appellent *pinus ;*mais que Pline a pris le πίτυς; (pitys) des Grecs pour  
le picus, à casse que cet Auteur rend πιῦυοκάμπαι *(pi-  
tyocampae')* par *eruca pinorum*, chenilles depiu, & non  
du*picea* ou sapin. A l’égard du πίτυς (pitys) de Théo-  
phraste, on ignore quel arbre c’est : mais J. Bauhin le  
croit semblable au *pinaster ou pin sauvage.* L’occasion  
de cette incertitude & de ce changement de noms pa-  
roît être dûe aux Arcadiens, qui, à ce que dit Théo-  
phraste, appellent πίτυς ce que les autres Grecs nom-  
ment πεύκη , & qui ont donné le nom de πεύκη à ce que  
tous les autres Grecs appellent πίτυς.

L’écorce & les feuilles de toutes les especes de *pins* sont  
rafraîchissantes & astringentes, & par-là très-propres  
dans la dyssenterie & l’écoulement immodéré des re-  
gles. La décoction ou l’infusion des sommités de *pin*dans de la biere ou telle autre liqueur convenable est  
estimée efficace pour le calcul des reins ou de la vessie,  
pour le Ecorbut & les autres affections de la poitrine.  
Hoffman, *Meth. Med.* rapporte qu’un millier de per-  
fonnes ont été guéries du scorbut avec les jets tendres  
& récens du *pin.*

Les pignons Iont délicieux & même préférables aux  
amandes ; aussi les fert-on fur les tables en Italie : ils  
sont médiocrement chauds & humides, maturatifs, lé-  
nitifs & nourriffans ; on les emploie principalement  
dans la phthisie & la confomption, à cause de leur ver-  
tu nourrissimte, quoique suivant Dodonée , ils soient  
très-difficiles à digérer. Etant pris seuls ou dans du  
miel ou dans tel autre édegme , ils sont bons pour la  
toux & les maladies invétérées de la poitrine, parce  
qu’ils adouciffent beaucoup ; ils sont également bons  
dans les maladies néphrétiques , pour la strangurie,  
pour l’acrimonie d’urine, à caufe de la propriété qu’ils  
ont de calmer les douleurs ; ils augmentent le lait & la  
femence, au moyen de quoi ils raniment la nature &  
excitent à l’amour , surtout quand ils scmt confits au  
fucre. Le cone entier ou pomme de *pin* étant cuit avec  
du marrube récent, & pour la seconde fois avec une  
quantité modérée de miel jufqu’à ce qu’il ait acquis la  
consistance de ce dernier, est, comme dit Galien, un  
remede excellent pour faciliter l’expectoration, pour  
guérir la toux invétérée & la confomption, ainsi que  
Dioscoride nous l’assure. L’eau de pomme de *pin* est  
astringente, & bonne par conséquent pour effacer les  
rides du visiage, pour empêcher les mamelles de grossir,  
pour les descentes de matrice & autres maladies Eem-  
blables.

*Coccalus ,* κόκκαλος, suivant Galien , *Com,* 4. *in Lib, de L.  
V. I. A.* quoiqu’Hippocrate l’ait employé , n’étoit  
point le nom de la pomme de *pin* chez les anciens  
Grecs, qui l’appelloient κῶνος; ( *conos}* les Médecins  
.modernes, dit-il, l’appellent communément στρόθιλος ,

PIN 616

*(strobilos.*)Hippocrate dans leLivre que nous venons d®  
citer, recommande le *coccalus &* la myrrhe réduits en  
éclegme avec le miel, pour la pleurésie; &danslemê-  
me traité , il prefcrit un eclegme préparé avec *lo cocca-  
lus* & le galbanum, avec du miel Attique pour la périp-  
neumonie ; & il y a toute apparence que Galien a eu  
ce passage en vûe dans sim *Exegesis* , lorsqu’il dit « que  
« la plupart prennent le *coccalus* pour l’amande duStro-  
« bilus. » Dioscoride veut au contraire que ce soit le  
*granum Cnidium.* Κόκκαλος,dans Hesychius, est traduit  
par ῥόμβος ( *Rhombus y ς-ροβιλ® (Strobilus) 8e* πεύκη  
*( peuce.* ) Les Pignons fiant appellés par Dioscoride ,  
*Lib, I. cap.* 88. πιταίδες ( *PytyidesD* par Menesithus ,  
silr Athenée , *Lib. II. asigaAdsu ( astracides ) , tsrriavot  
κ,ωνοι ( pityini coni* ) & πντύινα κάρυα *(pityina caria ,*après Alexandre Myndius & Diodes Carystius. Ροε-  
**SIUS.**

2. *Pinusfylvestris ,* Ger. 1175. Emac. 1356. C.B.P.  
491. Raii Hist. 2. 1399. Boerh. Ind. A. 2. 179. *Pi-  
nus fylvestris , pinaster.* Offic. *Pinus Jypvestris 'vulgaris  
Genevensis et Taeda t* J.B. 1.253. *Pin sauvage.*

Il est aussi gros & aussi haut que le premier : mais il a **les**feuilles plus courtes & plus étroites, les cones plus pe-  
tits & plus pointus, les pignons plus petits, de même  
nature & de même vertu que ceux du précédent : il  
croît communément dans plusieurs contrées de l’Alle-  
magne.

On tire de cet arbre la térébenthine commune (Voyez  
*Terebenthsna* ) qui est blanchâtre , épaisse , opaque,  
semblable au miel , & d’une odeur forte : les Maré-  
chaux en font un grand ufage. On tire de celle-ci par  
la distilation , l'huile de térébenthine , qui est fa par-  
tie la plus déliée & la plus volatile : ce qui s’éleve le  
premier fe nomme efprit. Ce qui reste au fond del’a-  
lembic est la résine commune, laquelle étant tirée, avant  
qu’elle *se soit* élevée trop-haut, & lavée enfuite dans  
l’eau par une méthode particulière, donne ce que nous  
appellens résine blanche ou jaune. La résine noire ne  
differe de la précédente qtilen ce qulon l’a fait davan-  
tage évaporer, & qulon ne l’a point lavée : voyez Co-  
*lophonia.* L’encens commun passe pour être la résine na-  
turelle de cet arbre, ou la *resina Pini* ; il est d’une cou-  
leur jaune blanchâtre, & par morceaux, dont les uns  
font gras, mous, & blanchâtres, & les autres, durs,  
friables & plus jaunes. Il est rare qu’on en trouve de  
pur aujourd’hui , parce qu’on le falsifie avec la résine  
commune. Voyez *Thus.* Les résines noire & jaune  
font de même nature , ce qui fait qulon les employe  
indifféremment l’une pour l’autre dans les emplâtres  
& les onguens. Dale , dans la seconde partie de fa  
*Pharmacologia ,* affure , silr la foi du Docteur Kreig,  
que la poix de Bourgogne des boutiques, *Pix Burgun-  
dica,clc* faite avec cette térébenthine qu’on fait cuire  
pendant quelque tems, & à laquelle on ne lasse point  
prendre la dureté de la résine.

Elle fe sait, à ce qu’il dit, en Saxe, où l’on prépare la ré-  
sine blanche , en faifant cuire la térébenthine dans des  
grands vaiffeaux, fans la distiller. Voyez *Pix Burgun-  
Ttca.* **MILLER,** *Bot. Offe*

3. *Pinus humilis , Iulo purpurascente ,* T. 585. *Pinaster  
Austriacus, tenuisolius*, J B. I. 255.

Ses pignons séchés au feu font bons pour l’asthme, &  
pour déterger les ulceres des reins. La détection des  
feuilles est estimée excellente pour le stCorbut, où l'a-  
crimonie des humeurs demande des adoucissans , aussi-  
bien que dans les cas où il est besoin de fortifier les  
vaiffeaux, comme il arrive dans la phthisie. L’huile ex«  
primée des pignons a les mêmes vertus que celle d’a-  
mandes douces. *Histoire des Plantes attribuee a Boer-  
haave,*

6ι7 PIN

PINUS AFRICANA.

Nom du *Conocarpodendron ; foliis argenteis, sericeis > la-  
tissimis.*

Dale ajoute aux especes précédentes du *Pinus ,* celle qui  
fuit..

EINUS MARITIMA , Offic. *Pinusfylvesuris montana ,* Get.  
1175. Emac. 1357. *Pinus maritima major,* C. B. P.  
*492. Pinusfylvestris maritimas conis firmiter ramis ad-  
haerentibus s* J.B. 1.243. Tourn. Inst. 586. Raii Hist.  
2.1400. *Pinus maritima major fructifera.* Park, Theat.  
1535. *Pinde Mer.*

Il croît en Provence & dans le Languedoc. Son écorce ,  
fes feuilles & fa résine sont d’usage, & ont les mêmes  
vertus que le *Pinusfylvesuris s* ou Pin de montagnes.

Ray sait encore mention des especes suivantes.

I. *Pinus cui Osseculafragili Putamine y sive Cembro,* J.B.  
*Pinusfylvestris montana tertia, O.* Β. *Pinus fylvestris,  
alter a fructifer a , Taeda arborforte, Pi'n.sclv.* 2. Ger.  
deser.

Il est sort commun dans le pays des Grisims, où les Pay-  
sans mangent sim fruit. Quoique celui-ci foit, au juge-  
ment deBellonius beaucoup plus charnu & plus favou-  
reux que celui du *pin* ordinaire, il y est cependant à si  
bas prix , qu’il ne vaut pas le tranfport.

Il croît encore fréquemment fur le mont Genevre & le  
mont Cenis, dans le passage qui va de France au Du-  
ché de Milan, où il est connu fous le nom *déElvi.* Gef-  
ner dit qu’il croît fur les hautes montagnes des Gri-  
fons & de Wallisserland, & qu’il n’y a point d’arbre qui  
croisse dans des lieux aussi élevés.

2. *Pinaster latifolius Iulis vireseenelbus aut pallescentibus,*C.B. *Niger, latiorefolio , Iulis pallescentibus.* Park.

3. *Pinaster Austriacus tenuifolius,* J.B. *Pinaster tenielfo-  
lius Inlo purpurascente* , C. B. *Taeda,scupseudo-pinus s*Ger. *Pinaster* 3. *Austriacus* , Clusi

4. *Pinaster conis erectis s* C. B. *Pinaster Austriacus,* Ger.  
Emac. *Pumilus montanus*, Park. *An Pinusfylvestris.*Mughonsiuc Krein. J. B. *Pinus tibulus ,scu tubulus,*Plin.fysu. *Mugo.* Matth.

Il croît fur les plus hautes montagnes de l'Autriche & de  
Stirie, parmi les pierres & les rochers, où on ne trou-  
ve aucun autre arbre.

5. *Pinaster tertius Hispanicus humilis* , J. B. *Pinus mari-  
tima minor,* C. B. Park. *Pinaster marit. minor,* Ger.  
Emac. Clusius n’a trouvé cette efpece que dans le  
Royaume de Murcie en Espagne, où il ne laisse pas que  
d’être rare.

6. *Pinus Jylv. maritima, conis firmiter ramis adhaerenti-  
bus* , J. B.fysu. *altera maritima,* Lob. Obsi *An. Pi-  
naster* ,2. *Hispanicus t* Clusi 2.

**7.** *Pinus maritima major ,* C. B. *Maritima major fructi-  
fera ,* Park. *Sylvestris montana* , Ger. *Pinus maritima  
Theophrasti, Lobelio.* J. B. Il ressemble par *son* tronc,  
ses branches & ses feuilles au *Pinaster montanus,* avec  
cette différence que fes branches font plus raboteufes  
& plus noires que le tronc, fon fruit de couleur rou-  
ge, plus court & plus large au fommet.

8. *Pinastrum alterum Hispanicum, vel minus Hispani-  
cum ,* Cluse *Pinus maritima major fructifera altera ,*Park. *Marit. major.* Il est commun dans les Royaumes  
de Murcie & de Valence en Efpagne.

9. *Penus fylv. foliis brevibus glaucis, cum parvis alben-  
tibus , hortulanis nostris y* the Scotch fir , *i e, Abiessco-  
tica perperam dicta.* Il croît fans culture fur les mon-  
tagnes de Stirie.

P I P 618

On le cultive dans les Jardins & dans nos Parcs à caufe de  
Ea beauté.

10. *Pinusfylvestris , sive , ut Bellonius, Picea fylvestris  
Idae Troadis, cujus corn facile decidunt*, J. B. Rat ,  
*Hist. Plant.*

P I Ρ

PIPA, *arbor et fructus S un ensi s.* Michael Boy m. *in Flo-  
ra Sinensi* Jonston, Dendrolog. Nomdlun prunier qui  
croît à la Chine.

PIPER ALBUM, Offic. 1353. Emac. 1538. Parla  
Theat. 1603. J. B. 2. 181. *Piper rotundum album* ,C.  
B. P. 411. Raii Hist, 2. 1342. *Piper alsium , Leucopi-  
per,* Mont. Exot. 9. *Poivre blanc. Voyez* l’Article  
suivant.

PIPER NIGRUM , Offic. Ger, 1353. Emac. 1538.  
Park. Theat. 1603. J. B. 2. 181. *Piper rotundum ni-  
grum ,* C. B. P. 411. Raii Hist. 2. 1341. *Laday aliis  
Molanga asive Piper aromaticum, Fis* Mant. A. 492.  
*Piper rotundum ex Malabarafoliis latis quinque nerviis  
albicantibus ,Flurm.* Musi Zeyl. 52. *Molagocodi,* Hort.  
Mal. 7. 23. Tab. 12. *Poivre noir.*

La plante qui produit le *poivre* **est** rampante, farmenteu-  
ste comme le liere , & s’attache aux arbres voisins , ou  
à des échalas qu’on approche d’elle quand on la cul-  
tive. Ses feuilles font alternativement larges, ovales,  
pointues, remplies de grandes fibres ,& il s’élève d’en-  
tre elles de longs épis de petites fleurs monopétales,  
divisées en trois parties , auxquelles succedent des  
grains de *poivre,* disposés en grappes , ronds, de cou-  
leur foncée, & couverts d’une peau ridée. Ceux qui  
ont écrit de la Matiere Médicale ont été en difpute  
pour favoir , si *lu poivre* blanc & le *poivre* noir sont les  
fruits d’une même plante , ou s’ils forment deux espe-  
ces différentes. Les plus anciens, comme Garcias ab  
Horto, Parkinfon , C. Bauhin , ont prétendu qu’ils  
étoient différens : mais Pison, dans fa *Mantisse aroma-  
tica,* & après lui, Herb. de Jager, dans la vingt-sixieme  
Epitre de fon *India literata,* dans *s Appendix* au *Mu-  
seum Valentini ,* a démontré que ces deux *poivres* ne  
sont qu’une même espece ; & que le *poivre* blanc n’est  
autre que du *poivre* noir que l’on met tremper deux  
ou trois jours dans de l’eau de mer, jtssqu’à ce que son  
écorce soit pourrie ; car alors elle *se* sépare du grain,  
& s’éleve Eur la surface de l’eau. On fait enfuite sécher  
le fruit dans de la cendre, dont on le sépare après  
par le moyen d’un crible, comme nous le pratiquons à  
l’égard du blé nouveau.

Le poivre est chaud, dessiccatif, carminatif& d’un grand  
ufage contre les froideurs & les flatuosités de l'estomac  
& la colique ; il fortifie les nerfs & le cerveau aussi bien  
que la vûë. Appliqué extérieurement, il est bon pour  
le mal des dents, pour les affections froides des nerfs &  
les douleurs des membres. On doit piler le *poivre*grossierement quand on en mange avec les alimens , ou  
qu’on y en met pour les assaifonner. MILLER , *Bot. Offe*

*Le poivre* est un fruit aromatique, qui a une qualité chau-  
de& feche , qui vient en grains , dont on se sert pour  
l'assaisonnement des seiuces.

Ce fruit si connu en Europe par le grand commerce &  
la grande consommation qui s’en fait, est produit par  
une plante ou arbriffeau qui croît dans divers endroits  
des Indes orientales.

Cette plante est foible & rampante, ce qui oblige csux  
qui la cultivent de la planter au pié de quelque grand  
arbre, tels que l’areca , & le coco ; *ses* feuilles reffem-  
blent affez à celles du liere pour la figure : mais pour  
la couleur elles font moins vertes & plus jaunâtres  
ayant d’ailleurs une odeur forte & un gout piquant.

Le *poivre* fort par petites grapes à la façon de nos gro-

6i9 P I P

feilles ; les grains dont ces grapes font composées,  
paroiffent verts au commencement ; ensilite ils de-  
viennent rouges à mefure qu’ils mûriffent, & enfin  
noirs , après qu’on les a laissés quelque tems exposés au  
foleil, c’est-à-dire tel qu’on voit ici le grain du *poivre*noir.

Il *n’y* a point deux sortes de *poivre s* dont l’un fosp blanc  
& l’autre noir ; & il paroît qu’on s’en doit tenir a cette  
opinion , malgré ce qu’en dit *Pomet* dans son Histoi-  
re des Drogues, depuis que la Relation des Indes  
Orientales de M. Dillon , Medecin fameux. Auteur  
de l’Histoire de l’lnquisition de Goa, est deVenue pu-  
blique ; cet habile Voyageur difant positivement, &  
fur la soi de fes yeux & d’une longue expérience, que  
toute la différence entre le *poivre* blanc & le *poivre*noir que l'on voit en Europe, ne vient que de ce que  
le noir a fa peau , & que le blanc en est dépouillé , ce  
qu’on fait en le battant aVant qu’il foit tout-à-fait *sec,*ou lorsqu’il est séché en le laissant tremper quelque  
tems dans Peau.

Quoique *lu poivre* Vienne en plusieurs endroits des Indes,  
il croît plus abondamment qu’en aucun autre lieu de-  
puis Rajapour jusqu’au Cap de Camarin ; celui des  
terres de Malabar, c’est-à-dire depuis le mont d’Eli ,  
jufques à l’extrémité méridionale de la côte, est plus  
petit: mais il produit davantage, & c’est là principa-  
lement que les Européens s’en fournissent pour le  
tranfporter en Europe.

Le *poivre* noir que l’on consilme en Europe est de trois  
fortes ; le Malabar, le Jamby & le Belipatham ; ce  
dernier est le moins estimé à caufe de *sa* petitesse & de  
sem aridité , ce qui au contraire lui donne un grand  
prix parmi les Indiens qui n’aiment que le petit *poivre*qu’ils trouvent moins chaud.

Il faut choisir *lu poivre* blanc , véritable Hollande, gros,  
bien nourri , péfant, fans mélange de grains noirs ni  
de pousse ( c’est ainsi qu’on nomme le grabesiu ou pousi  
siere de l’un & *l’autre poivre, )* qu’il n’ait point été blan-  
chi , & qu’étant réduit en poudre *,sa* farine foit belle  
& d’un gris tirant fur le blanc.

A l’égard du *poivre* noir, avec prefque toutes les quali-  
tés du blanc, il faut encore prendre garde que les grains  
ne soient point ridés, qu’il y en ait beaucoup de blanc  
parmi, & que les plus gros d'en aient point été séparés  
pour les blanchir ; métier dont *se* mêlent bien des  
gens , tant en Hollande , qu’à Paris & à Rouen.

Une grande partie du *poivre* tant blanc que noir, Ee ven-  
dant tout battu, il est facile aux mal-honnêtes gens de  
le sophistiquer, ce que font ordinairement les Colpor-  
teurs en mêlant dans le noir des épices grifes d’Auver-  
gne, de la maniguette, de la poulie *de poivre, 8e* de la  
croûte de pain ; & dans le blanc, des épices blanches ,  
ou du *poivre* noir blanchi avec du riz battu; ce qui est  
très-difficile à reconnoître , & ne fe peut éviter qu’en  
l’achetant de perfonnes fideles & de connaissance.

Il y a quantité d’autres sortes de *poivre* que vendent les  
Marchands Epiciers & Droguistes , & dont divers  
Voyageurs ont fait la description dans leurs Relations,  
comme le *poivre* de Madagascar , *le poivre* de Maica-  
rine,ou de PIfle-Bourbon, *le poivré* de la Chine, *lcpoi-  
vrelong* des Indes orientales, de l’Amérique & d’E-  
thiopie, le *poivre* de Guinée ou Piment, *le poivre de*la Jamaïque, le *poivre* de Thevet, le *poivre* d’Afri-  
que, &c.

*Le poivre* de Madagasitar est blanc & croît sijr une plante  
qui rampe silr la terre, dont la tige & les feuilles ont  
la même odeur que le fruit qui mûrit aux mois d’Août,  
Septembre & Octobre.

Le *poivre* de Mascarine qui vient aussi de PIfle de Java ,  
s’appelle cubebe ou *poivre* à queue ; il est tout fembla-  
ble au *poivre* noir, à la referve qu’il a une queue &  
qu’il est plus gros. La plante qui le produit est rempan-  
te, & il y est attaché en forme de grapes ; il le saut  
choisir gros, bien nourri & point ridé.

Le *poivre* de la Chine décrit par le Pere le Comte, dans  
fes Mémoires, a les mêmes propriétés que celui des

P I P 620

Indes. L’arbre qui le produit est grand comme nos  
noyers. Son fruit est de\*la grosseur d’un pois, de cou-  
leur grife mêlée de quelques filets rouges. Quand il  
est mûr il s’ouvre de lui-même, & fait voir un petit  
noyau noir comme du jais. Après qu’on l'a cueilli on  
l’expose au foleil pour le sécher, & l’on jette le noyau  
qui est d’un gout trop fort, ne réfervant que l’écorce.  
L’odeur de ces arbres *a poivre* est si violente, qu’il en  
faut cueillir le fruit à plusieurs reprifes crainte d’en  
être incommodé.

Le *poivre* long qui est comme une espece d’amas de plu-  
sieurs petits grains ferrés fortement les uns contre les  
autres, croît fur un arbrisseau dont les feuilles font  
minces, vertes & avec une queue assez courte.

*Ce poivre* est de trois fortes; celui des Indes orientales,  
que les Marchands Epiciers & les Droguistes de Fran-  
ce tirent d’Angleterre & de Hollande ; celui de l’Amé-  
rique & celui d’Ethiopie , qu’on appelle aussi grain de  
Zelim. Il n’y a proprement que celui des Indes qui  
Foit le véritable *poivre* long ; les autres même lui ref-  
semblant assez peu.

Le bon *poivre* long doit être nouveau, bien nourri, gros,  
pesant, mal-aiié à rompre, point carié , sans pousse &  
fans mélange de terre. Son usage est pour la Medecine,  
où il entre dans quelques compositions galéniques ,  
même dans la thériaque. On le mêle aussi quelquefois  
avec les épices.

Le *poivre* de Guinée est un *poivre* rouge , de couleur de  
corail, qui fe cultive en Languedoc, furtout dans les  
villages auprès de Nîmes. On en voit assez communé-  
ment dans nos jardins & dans les boutiques des Epi-  
ciers & des Droguistes. Les Vinaigriers s’en servent  
pour faire leur vinaigre. On le confit aussi au fucre. 11  
doit être choisi nouveau, en belles gousses, fechcs,en-  
tieres & bien rouges.

Il y en a de quatre sortes : le premier fe nomme *chilcho-  
tes* : le deuxieme, qui est fort petit, *chilterpin,* (ces  
deux especes font d’un gout acre &fort piquant;) le  
troisieme est le *tenalchiles,* qui est médiocrement chaud,  
& que les Indiens mangent comme d’autre fruit avec  
du pain ; le quatrieme *se* nomme *chilpelagua* : il n’est  
ni si piquant que les deux premiers, ni si doux que le  
troisieme ; & c’est celui dont les Efpagnols font le plus  
de cas. Il s’en fervent ordinairement dans la prépara-  
tion du chocolat.

Il y a encore une cïnquieme espece de piment qui ne croît  
qu’au Pérou, où on l’appelle *agy.* Il s’en cultive une  
grande quantité dans une petite plaine de six lieues près  
le village de S. Michel de Sapa, peu distant de la ville  
d’Arica, fur la côte du Pérou , & dans les vallées de  
Sama,Tacna & Cocumba.Ces quatre lieux, quoique de  
peu d’étendue, & quoique le piment y sent à très-grand  
marché, en fournissent tous les ans pour plus de six cens  
mille piastres; ce qui paroîtroit prefque incroyable , *si*l’on ne Eavoit que cette fiente d’oiseau qu’on appelle  
*guana*, dont les Péruviens fument leurs terres, les ren-  
dent si fécondes, que les grains qu’on y feme, & parti-  
culièrement l’agy, y rendent quatre ou cinq censpour  
un.

*Le poivre* de la Jamaïque, autrement *arnomi,* est le fruit  
que produit l’arbre qui fournit le bois d’Inde.

Le *poivre* de Thevet, que les Hollandois appellent *amo-  
mi,* à caufe de Ea ressemblance avec le vrai *amomi* ou  
*poivre* de la Jamaïque , est un petit fruit rond , de la  
grosseur du *poivre* blanc, un peu rougeâtre, & *avec* une  
efpece de petite couronne à un des houts. On lui don-  
ne encore le nom de petit girofle rond, à caufe qu’il a  
le gout du véritable girofle. S a v a R υ *, Dictionn. du  
Comrn.*

A l’égard du *poivre* d’Afrique appelle *Maniguette, M.a-  
laguette* ou *Cardamome,* Voy. l’article *Cardamomum.*

**PIPER** JaMaICENSE, *Poivre de la Jamaïque.* Voyez *Ca-  
ryophylus.*

**PIPER INDICUM,** *Poivre de Guinée* .Voyez *Capsicum.*

**PIPER LONGUM,** Offic. Ger. 1355. Emac. 1539. Parko

6sI PIS

Theat. I604.Ogillu Chin, I. 226. J. B. 2. 185. Raii  
Hist. 2. 1343. *Piper longum orientale,* C. B. P- 412.  
*Piper longum Pistolochiae felels abs.que pediculis, Made-  
rafpatana*, Pluk. Phytog. Tab. 104. *Pimpilim,* Pif  
Mant. A. 182. *Tlatlancuaye, sive Piperis longi species*II. Hem. 126. *Catta-tripael,* Hort. Mal. 7. 27. Tab.  
14. *Arbor piperiserafructu longo* Jonsi Dendr, 178.  
*AcapatU,* Laet. 231. *Poivre long.*

C’est un fruit long fait à peu près comme le chaton du  
noifetier, mais dur & ferme, composté de plusieurs  
petits grains arondis, difposés en maniere de spirale,  
de couleur brune & d’un gout acre & piquant. La plan-  
te qui le produit s’attache à tout ce qu’elle rencontre,  
& pousse des feuilles larges, oblongues , arondies à  
leurs extrémités , & disposées alternativement fur les  
tiges. Il naît à l’opposite, des fleurs d’une seule piece ,  
découpées en cinq segmens auxquelles fuccede le fruit  
dont nous avons parlé. Elle croît dans l'Ifle de Java ,  
dans le Malabar & dans plusieurs autres endroits des  
Indes orientales.

Il a le gout & les vertus du *poivre* noir; il échauffe & for-  
tifie l’estomac, il chaste les vents & facilite la digef-  
tion. Il est estimé alexipharmaque, & on l’emploie  
dans la thériaque d’Andromaque. MILLER , *Bot. Offe*

PIPERELLA, nom du *marum, Hispanicum , nigrum ,  
flore purpureo.*

PIPERITIS , nom du *Lepidium,* ou dictame.

P I S

PISCATORIS EMPLASTRUM , est le nom d’une  
emplâtre dont on trouve la defcription dans Aétius,  
*Tetrabiblos IV. Serm.* 3. *cap.* 18.

**PISCATORIS MEDICAMENTUM,** nom d'un remedecompofé  
décrit par Actuarius, *Lib. VI. cap. 9.*

PISO , un *mortier.* CàsTELLI.

PISONIA, *Fingrigo vulgo.*

Voici ses caracteres.

Il y a des fleurs mâles &des femelles dans différentes plan-  
tes; les fleurs mâles font composées d’un grand nombre  
d’étamines,&n’ont point de pétales; les fleurs femelles  
font d’une feule feuille faite en forme de campane, &  
divisée à fon fommet en cinq parties. Il s’éleve du fond  
du calyce un pistil qui fe change en un fruit oblong, an-  
guleux, cannelé & rempli de femences oblongues.

Miller en compte deux especes.  
«

**1.** *Pis.onsa aculeata mas* , Houst.

**2.** *Pis.onia aculeata ,fructu glutinose et racemoso s* Plum.  
Nov. Gen.

Ces plantes font des variétés séminales qui naiffent des  
femences de la même plante : mais comme aucun Bo-  
taniste né les a distinguées jufqu’à ce que le Docteur  
Houstoun ait observé leur différence , on a jugé àpro-  
pos desparler ici des différens sexes, comme d’autant de  
plantes différentes.

Le P. Plumier a ainsi nommé cette plante en l’honneur  
du Docteur Guillaume Pision, qui a publié une Histoi-  
re naturelle du Bresil. Elle est connue des habitans de  
la Jamaïque fous le nom de *Fingrigo.*

Ces plantes siont très-communes dans les marais & autres  
lieux bas de la Jamaïque, aussi-bien que dans plusieurs  
autres endroits des Indes occidentales, où elles incom-  
modent beaucoup les pasta-ns en s’attachant par leurs  
piquans crochus à leurs habits ; leurs semences siont  
aussi sort gluantes, & s’attachent à tout ce qu’elles tou-  
chent; de sorte que les ailes des pigeons & des autres  
oiseaux fe trouvent souvent chargées de ces semences , '

PIS ὑπὸ

au point de ne ροιινοΐτ plus s’envoler , ce qui fait  
qu’ils deviennent aisément la proie de quiconque veut  
les prendre.

Son tronc est fort gros & croît à ia hauteur d’environ dix  
ou douze piés : mais fes branches fiant longues & me-  
nues; de sorte que ne pouVant point *se* soutenir par  
elles-mêmes, elles s’attachent pour l’ordinaire à tou-  
tes les plantes qui se trouvent aux environs. MILLER ;  
*Dictionm.*

PISSANTHOS, le même *clu’OrrhopiJsa*PISSASPHALTOS. Voyez *Bitumen,*PISSE, πίσση, *Poix.*

PISSELÆUM, πισσέλαιον (de πίσση, poix, & ἔλαιον j>  
huile ) *huile de poix.* On la tire de celle-ci en la sépa-  
rant de *sa* partie aquetsse, qui nage scir elle comme le  
petit-lait fur le lait. On la retire de la poix pendant  
qu’elle bout, en étendant deffus de la laine qui abEor-  
be toute la vapeur qui s’éleve, & qu’on exprime en-  
suite dans un vaisseau , ce qu’on réitere pendant tout  
le tems que la poix bout.

*Lcpisselaum* sert aux mêmes usages que le goudron. Etant  
employé en forme de cataplafme avec de la farine d’or-  
ge , il fait revenir les cheveux de même que le gou-  
dron, outre qu’il guérit la gale & les ulceres des bêtes  
à cornes. DIOSCORIDE , *Lib.I. cap. 95.*

**PtssELÆUM InDICUM ,** Offic. *Bitumen Barbadense,* Boerh.  
Chem. *Pix liquida Bar b ade nsis,* PharmacopolisLond.  
*Pis Berbados,* Boerh. Thefaur. Pharm. 108. *Goudron  
des Barbades.*

Il nous vient de l'Ifle dont il porte le nom , & où il flotë  
fur la furface de l’eau: il est de couleur rouge noirâtre,  
d’une odeur défagréable & de la consistance de la poix  
liquide. Il possède une qualité sisdorifique, & il est  
bon pour les maladies des poumons & de l’estomac.  
Les Apothicaires de Londres préparent avec ce bi-  
tume & une petite quantité d’huile d’anis un baume  
qu’ils vendent pour du *baume dcChili.* DaLE.

Boerhaave, dans *sa* Chymie, paroît regarder legoudroti  
des barbades comme une préparation végétale, puise  
que semblable à l’huile de terre des Indes, il est com-  
posé d’huile exprimée de cacao mêlée avec des terres  
médicinales.

Cette selbstance, dit Quincy, paroît être la même que  
celle qu’on vend dans les boutiques fous le nom de  
goudron des Barbades. Elle a une odeur forte pareille à  
celle du goudron ordinaire, & une couleur & un gout  
désagréable : mais il faut convenir qu’elle est un ex-  
cellent balfamique, & qu’elle fait beaucoup de bien  
dans quelques maladies de la poitrine, lorfque l’esto-  
mac peut la supporter. Elle est très-efficace dans les  
toux obstinées, & quelquefois elle réussit où les *re-  
medes* les plus célèbres ont échoué. Quelques-uns Pesa  
timent bonne pour les brûlures & les inflammations:  
mais les regles de la bonne pratique ne justifient point  
l’ufage interne de cette drogue. Les habitans de la  
campagne l’estiment beaucoup pour la teigne, qui est  
une maladie difficile à guérir & souvent embarrassan-  
te pour le Medecin. Quelques-uns l’appliquent à la  
plante des piés & autour du poignet pour les fievres  
quartes, & j’ai vu des cas où elle a réussi. Le remede  
qu’on Vend communément fous le nom d’huile d’ase  
pic n’est autre chofie que de l’huile de térébenthine  
imprégnée de ce simple. Voyez *Pictonum Colica.*

PISSEROS , πισσηροὸ , de *πΐουπι, poix s* est une épithete  
d’un cerat appelle par Hippocrate , πισσηρὴ κηρωτικ,  
*( pissere cerotes* ) cerat fait aVec de la *poix ,* qu’il or-  
donne d’appliquer , en qualité d’anodyn , fur les ulce-  
res affectés d’une inflammation.

On le préparoit, à ce que dit Galien, *Comment. I. rn  
Lib. de fract.* aVec de la cire fondue aVec de l’huile  
ordinaire , ou de l’huile rofat, & de la *poix* feche.  
Hippocrate l’exprime quelquefois simplement paf  
πισσηρὴ ( *pissere ) &* quelquefois avec 1 addition de  
κηρωτὴς ( *cerotes* ) πισσηρὴ κηρωτας.

*6^* PIS

PISSITES, πισσίτης , *Vin de poix.*

Il est fait avec du goudron & du moût. On lave d’abord  
le goudron avec de Peau de la mer, ou de la faumu-  
re, jufqu’a ce qu’il devienne blanc & que l’eau confer-  
ve fa limpidité, après quoi on le lave avec de l’eau  
douce. On met enfuite sijr huit conges de moût une  
once ou deux de goudron, on le laisse fermenter &  
reposer, & on l’enferme dans des vasseaux.

Ce vin facilite la digestion, il est chaud, détersif, pec-  
toral, & bon par conséquent pour les maladies de la  
poitrine, du bas- ventre, du foie, de la rate & de l’u-  
térus , qui ne font point accompagnées de fievre, aussi-  
bien que pour les fluxions invétérées & les ulcérations  
profondes, pour la toux, pour l’indigestion, les enflu-  
res causées par des vents, & l’asthme. Il est aussi fort  
bon pour les luxations , furtout lorsqu’on l'applique  
avec de la laine crue (οἰυπηρὸς). DIoseoRIDE, *Lib. V.  
cap.* 48.

PISSOCEROS, πισσοκηρος ; cire avec laquelle les abeil-  
les enduisent les dedans des ruches où elles font leur  
miel.

PISSOSIS. Voyez *Picatio.*

P1STACHIA, nom du *Terebinthus, Indica, Theophrasti.*PISTATIO; suivant Castelli, c’est l’action de couVrir  
les matériaux enfermés dans un vaiffeau avec de la pâte,  
pour qu’ils cuisent mieux.

PISTILLUM, *Pilon.*

PISTOLOCHIA. Voyez *Aristolochia , 8e Serpentaria  
Virginiana.*

PISUM, Pais.

Voici fes caracteres :

C’est une plante qui pousse des gousses longues & en.  
fiées, pleine de femences arrondies; la partie infé-  
rieure de la tige est creufe; les feuilles font la plupart  
difposées en collet autour de leur tige ; les autres naif-  
Tent comme par paires fur des côtes terminées par des  
mains.

BoerhaaVe compte vingt-six efpeces de *pois,* dont aucune  
ne possède aucune vertu médicinale, à l’exception de  
la sixième, qui est :

*Pisum, arvensm fructu albo ,* Tourn. Inst, 394. Boerh.  
Ind. A. 2. 40. *Pisum* Ossic. *Pisurn arvens.eflore candi-  
do . fructu rotundo , albo,* C. B. P. 342. *Pisum minus,*Ger. 1045. Emac. 1219. *Pisum vulgare parvum al-  
bum arvens.e, I.* B. 2. 297. Raii Hist. 1. 891. *Pisum  
fylvestreprimum*, Park. Theat. 1057. Raii Synop. 3.  
318. *Pois blanc ordinaire.*

On fait un plus grand ufage des pois dans les cuisines que  
dans les Pharmacies. Tout le monde fait que les feuil-  
les de cette plante font d’un verd blanchâtre, & com-  
posées de deux ou trois paires de grand lobes ovales,  
dont les extrémités font terminées par des mains. Les  
tiges font foibles, anguleufes & incapables de fe fou-  
tenir elles - mêmes. Les fleurs font légumineufes &  
blanches, & les *pois*, quand ils ont atteint leur matu-  
rité, ronds & blancs. On la cultÎVe dans les champs &  
dans les jardins, elle fleurit au mois de Mai, & fon  
fruit est bon à manger en Juin.

Les *pois,* lorfqu’il fiant verts , sont agréables au gout &  
nourrissans , mais quelque peu flatueux, de même que  
lorsqu’ils siont secs. Ils sirnt bons pour adoucir le sang  
& pour corriger les humeurs halées scorbutiques, soit  
qu’on les mange cruds ou cuits. MILLER , *Bot. Oss.*

Les pois sirnt des légumes dont on fait un grand ufage.  
Plus ils sirnt petits & verds, plus ils ont bon gout. On  
les fait aussi sécher pour les conserver plus long-tems,  
mais ils n’ont plus étant secs ce gout qu’ils avoient au-  
paravant.

Ils produisent la plupart de leurs bons effets par le fe-

P 1 T 624  
cours de leurs parties huileuses & balfamiques, qui  
embarrassant les acretés de la poitrine, appaifent la  
toux; & qui *se* conduisant aisément dans les Vuides  
des parties solides, les réparent & les nourrissent. Le  
premier bouillon des *pois* est émollient & laxatif,  
parce qu’il *se* charge des sels les plus dissolubles de  
ces légumes. Ces sels irritant & picotant les glandes  
intestinales, les obligent à laisser passer par leurs po-  
res plus de sérosité qu’ils n’ont accoutumé dans l’état  
ordinaire.

Les *pois* contiennent un stuc visiqueux & épais, qui *ex-  
cite* des Vents & produit des humeurs grossieres ; c’est  
pourquoi leur ufage ne conVÎent point à ceux qui  
sont attaqués de la graVelle. Εεμεευ , *Traité des ali-  
rnens.*

Le bouillon des *pois* non-seulement rend le Ventre libre ;  
mais procure encore une éVacuation plus copieufe  
des Vuidanges. Il est aussi sort-bon pour les douleurs  
néphrétiques , sijivant Simon Pauli, dans sim *Qia-  
dripartitnrn Botanicum.* Quelques-uns employeur aVec  
succès la déCoction des pois pour guérir les pustules &  
les autres maladies de la peau. HoffMAN, *Praest. Re-  
me L Domesu*

P I T

PITACIUM, est une grande piece d’étoffe imprégnée  
ou couVerte de quelque médicament,pour l’appliquer  
Eur la partie affectée.

PITHA, est le nom que BoerhaaVe donne au *Cereus-s  
scandens, minor trigonus , articulatus, fructu suavissi-  
mo.*

PITINE , nom de *i’Aphaca.* Voyez ce mot.

PITOMA, est un grand arbre du Bresse, qui porte une  
efpece de pomme d’un gout amer & astringent, qui  
n’est ni bonne à manger, ni d’aucun ustage en Mede-  
cine.

PITTONIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est une cloche, d’une seule piece & découpée en  
plusieurs siegmens. Il s’éleVe du calyce un pistil qui *se*change en une baie siphérique, charnue & succulente  
qui renferme deux femences qui sont ordinairement  
oblongues.

Miller en compte sept especes, qui toutes naissent dans  
les endroits les plus chauds de l’Amérique, où la pre-  
miere croît à la hauteur de douze ou quatorze piés,  
& Ee dicise en un grand nombre de branches qui for-  
ment un petit arbre par leur assemblage. La seconde,  
cinquième & septième especes croissent à la hauteur  
de huit ou neuf piés, & poussent plusieurs branches  
près de leurs racines qui forment un arbrisseau. MIL-  
**LER,** *Dict.*

PITTOSIS, le même que *Picatio.*PITUINA, πιτυίνη , *résine du supin.*PITUITA, *Phlegme. Noyez Phlegma.*PITUITARIA GLANDULA, *Glande pituitaire.*PITYIDES, πιτυίδες, est le nom qu’on donne au fruit  
ou aux amandes contenues dans les cones du pin &  
du *picea.* Ces amandes ont une qualité astringente &  
quelque peu chaude; elles font bonnes pour la toux  
& les autres affections de la poitrine, foit qu’on les  
prenne feules ou aVec du miel. DiosCORIDE, *Liv. I.  
cap.* 87.

P1TYL1SMA ; espece d’exercice dont parle Galien , *de  
Sanitate tuenda, Lib. II. cap.* 10. Il consistoit à mar-  
cher Eut la pointe des piés en tenant les mains éleVées  
par-deffus la tête, & les agitant en différens sens avec  
beaucoup de VÎteffe.

PITYOCAMPE, πιτυοκάμπη ; eEpece de chenille  
qu’on trouVe Eur le sapin , & à laquelle Galien attribue  
les vertus des cantharides, *deSimph Facult. LtE II.*

P1TYRIASIS ;

625 PIX

PITYRIASIS ; espece Jde teigne qui vient à la tête, au  
menton & aux sourcils, & qu’on appelle aussi *Porrigo.*Voyez *Lepra.* Ce mot est dérivé de πίτυρον,*son.*

PITYROIDES ; épithete qu’on donne à une espece de  
sédiment de l’urine qui ressemble à du fon.

PITYS, πίτυς, *Pin.*

PITYUSA. Voyez *Tithymalus.*

P I X

PIX > *Poix ;* clest une espece de gomme que l’on tire des  
pins par l’incision qu’on y sait. Elle a divers noms,  
fuivant *ses* préparations , sies couleurs ou fes qualités.  
Quand elle coule de l’arbre , elle *se* nomme *barras :*mais ensilite elle prend double dénomination. Celle  
qui est la plus belle & la plus claire, a le nom de *gali-  
pot s* & celle qui est moins propre & plus chargée dlor-  
dures &de couleur, s’appelle *barras marbré oo ma-  
dré.* Le galipot *sert* à faire toutes les différentes fortes  
*de poix* qui font la matiere de cet article.

La *poix* grasse, qu’on appelle aussi *poix blanche de Bour-  
gogne ,* est du galipot fondu aVec de l’huile de térében-  
thine Quelques-uns prétendent néantmoins que cet-  
**te** *poix* coule naturellement de quelques arbres rési-  
neux qui croissent dans les montagnes de la Franche-  
Comté.

*Poix résine s* c’est, silÎVant quelques Auteurs , une gom-  
me qui coule du térébînthe, du mélefe, du lentifque  
ou du cyprès : mais il y a bien plus d’apparence , à ce  
que d’autres assurent, fondés fur l’expérience , que ce  
n’est que du galipot cuit jufqu’à certaine consistance, &  
réduit en pains de cent ou de cinquante llures.

La meilleure *poix résine* Vient de Bayonne & de Bour-  
deaux. Il faut la choisir feche, blonde, exempte d’eau  
& de Eable.

La *poix* noire , qui est proprement celle que l’on connoît  
& que l’on Vend sous le nom de *poix,* n’est aussi que du  
galipot brûlé & réduit en arcançon, où l’on met,  
quand il est encore tout chaud , quantité de goudron  
pour le noircir. Il y en a de dure & de molle, qui ne  
different que par cette seule qualité.

On lit dans les *Voyages de IVheler,* une autre maniere de  
faire la *poix* noire dont onsse fertdans le LeVant, qui  
nlest pas beaucoup différente de celle que M. Furetie-  
re rapporte dans fon Dictionnaire.

La voici.

On choisit un morceau de terre que l'on creufe, en y fai-  
fant une fosse d’enVÎron deux aunes de diametre ,  
mais qui va toujours en étrécissant jufqu’au fond :  
on remplit cette fosse de branches de pin, en choi-  
fissant celles qui ont le plus de gomme, après les  
aVoir fendues en petits éclats, que l’on met les  
uns fur les autres jusipffa ce que la fosse foit rem-  
plie : lorEque cela est fait, on couVre le dessus de  
cette fosse de feu qui brûle ce bois jufqu’au fond ,  
& qui fait distiler la poix,qui fort par un petit troti  
que l’on a fait au bas de cette fosse.

La meilleure *poix* vient deNorwege &de Suède : celle  
qu’on lait en France ne lui est comparable en aucune  
maniere.

La bonté de la poix noire, dure , consiste à être d’un noir  
lussent, bien cassant, & bien feche, formant des efpeces  
de foleils quand on la casse. Quantité d’OuVriers se Eer-  
vent *de poix* noire, & il s’en consomme aussi beaucoup  
pour calfater les vaisseaux.

Ce que l’on appelle *poix navale* en Medecine , devroit  
être la ροΐχ râclée des naVires qu’elle a fervi à calfa-  
ter : mais il est certain que la plupart des Apothi-  
caires *rsu* font pas tant de façon , & que la poix noire  
commune leur tient lieu de cette *poix* navale.

On tire de la *poix* noire une huile , à laquelle, pour les  
grandes Vertus qu’on lui attribue, on donne le nom de  
*Baume de poix. SA.vA.Rv, Dictionm du Commerce.*

*2 orne V.*

PIX 626

Ρΐχ **LIQUIDA ,** *Goudron.*

Monsieur George Berkeley, Evêque deCloyne, ayant  
publié dernièrement unTraité fur les vertus de l'eau dè  
*goudron,* qui a mérité l’attention du Public , je me fuis  
cru obligé d’en donner un extrait. Comme cet Auteur  
est extremement connu dans la République des Let-  
très, je ne doute point que le Lecteur ne le lise avec  
plaisir.

Dans certains endroits de l’Amérique, l’eàu *dcgoudron*fe sait en verfant une pinte d’eau froide fur uné  
égale quantité *de goudron.* On remue le tout en-  
femble , & on le laisse reposer , jusi^u’à ce que le  
*goudron* soit précipité au fond. Chaque verre que  
vous tirez de cette eau , lorfqulelle est clarifiée,  
fe remplace par une égale quantité de nouVelle  
eau : mais on doit fecouer le vaste, & laisser re-  
poser la liqueur qu’il contient comme la premiere  
sois. Cela se réitere pour chaque verre, aussi long-  
tems que Peau continue d’être suffisamment im-  
prégnée *de goudron s* ce que l'on connoît à l’odeur  
& au gout.

Mais comme cette méthode donne une eau de différens  
degrés de force, je présure la maniere suivante.

*Versiez* quatre pintes d’eau froide fur une de *goudron,* puis  
remuez les, & les mêlez aVec une cuillère de bois  
ou un bâton plat , pendant l’espace de cinq à six  
minutes , après quoi lassez reposier le tout dans  
un Vaiffeau bien fermé pendant deux fois Vingt-  
quatre heures , afin que le *goudron* ait le tems de  
fe précipiter. Ensisite Vous Verserez tout ce qu’il  
y a de clair , après l’avoir écumé aVec soin sems  
remuer le Vaisseau, & en remplirez pour Votre  
usage des bouteilles que vous boucherez exacte-  
ment. Le *goudron* qui reste n’a plus de vertu,  
quoiqu’il puisse encore servir aux usiiges ordi-  
naires.

Comme on *se sert* dans quelques-unes de nos Colonies de  
cette infusion à froid, comme d’un préfervatifou d’un  
préparatif contre la petite vérole, j’ai voulu effayef  
cette pratique étrangere fur les personnes de moncan-  
ton , lorfque la petite vérole y régnoit avec plus de  
violence. Le succès a pleinement répondu à mon at-  
tente ; car il n’y a eu personne de ma connaissance qui  
n’ait échappé de ce mal, ou qui ne s’en soit heureufe-  
ment tiré. Une famille entre autres, m’a fourni I’e-  
xemple remarquable de fept enfans qui fe tirerent tous  
très-bien de la petite vérole, à l’exception du plus  
jeune, à qui on ne put venir à bout de faire boire de  
cette eau comme aux autres.

Plusieurs perfonnes ont été préservées de ce mal par l’usa-  
ge de la même liqueur ; d’autres en ont été favorable-  
menttraitées;d’autres enfin voulant fie procurer ce mal,  
ont été obligées d’interrompre sassage de cette boissons  
J’ai obferVé qu’on peut la boire avec succès & sans  
danger, aussi long-tems qu’on veut, & cela non-seule-  
mentavant,mais durant totit le cours de la maladie. La  
regle générale à suivre, c’est d’en avaler demi-pinte  
soir & matin à jeun, en variant la doste filmant l’état &  
l’âge du malade, pourvu qu’on la prenne toujours à  
jeun , & deux heures avant & après le repas.

Ayant conjecturé avec assez d’apparence, qu’un remedë  
si efficace dans une maladie de cette nature , pourroit  
être bon pour corriger toutes fortes d’impuretés du  
seing, je m’avisiai de l’essayer sim diverses personnes  
affectées d’ulceres, ou d’autres maladies de la peau,  
qui furent bien-tôt foulagées , & dans peu de tems en-  
tierement guéries. Encouragé par ce fuccès, je me ha-  
Eardai de conseiller le même remede dans les maux  
qu’on sait être causés par la corruption du Eang , & il  
réussit beaucoup mieux que ceux qu’on emploie pouf\*  
l’ordinaire.

R r

*6xy* P I X

L’ayant essayé fur un grand nombre de différentes mala-  
dies, dans une ulcération d’entrailles avec de grandes  
douleurs; dans une toux seche,accompagnée d’ulce-  
*re* au poumon, comme les expectorations purulentes  
Pindiquoient assez; dans une pleurésie & une périp-  
neumonie; j’ai trouvé qu’il réussissoit au-delà de mes  
espérances: J’ordonnai à une personne sujette depuis  
plusieurs années à des fievres érésipélateuses, dès qu’el-  
le en sientoit les premieres atteintes , de boire de l’eau  
*dc goudron* ; & par-là l'érésipele sut prévenue.

Je n’ai jamais rien connu de si ami de l’estomac que Peau  
*de goudron.* Elle guérit les indigestions, & redonne  
l’appétit ; c’est un excellent remede pour l’asthme.  
Elle communique une douce chaleur à tous les fluides,  
& en augmente la circulation sans échauffer ; & par-là  
elle est bonne non seulement en qualité de pectoral &  
de balsiamique , mais aussi comme un désobstruant  
aussi sûr qu’efficace dans les affections cachectiques &  
hystériques. Comme ce remede est tout à la fois forti-  
fiant & diurétique, il est excellent contre lagravelle.  
Je le crois d’un grand ufage dans l'hydropisie:au moins  
Bai je une personne attaquée d’une très-fâcheuEe hy-  
dropisie par tout le corps, dont la soif, qui étoit extre-  
sue, cessa peu de tems après qu’elle eut commencé d’en  
faire .ufage.

L’utilité de ce remede est éyidente parce que je viens de  
dire, dans les maladies inflammatoires. On pourroit  
croire cependant que *lcgoudron* , étant fulphureux de  
Ea nature, Peau qu’on en tire doit échauffer & enflam-  
mer le sang. Mais il faut observer que tout baume con-  
tient un efprit acide , qui est réellement un sel volatil.  
L’eau est un menstrue qui diffout toutes sortes de fels,  
& qui les tire des substances dans lesquelles ils Ee trou-  
vent. Ainsi le *goudron* étant un baume , sim acide *sa-  
lutaire* est extrait par l’eau, qui ne siauroit mordre siur  
la partie résineusie qui est plus compacte, & que le seul  
efprit de vin dissout.

L’eau de *goudron* ne se chargeant point de particules ré-  
sinesses, peut être employée en toute sûreté dans les  
inflammations. Et en effet, il s’est trouvé qu’elle est  
un excellent fébrifuge, qui est tout à la fois un cordial  
& un réfrigératif.

Il y a lieu de croire que les fels volatils que l’on tire du  
*goudron* par l’infusion, en contiennent les vertus fpé-  
cifiques. M. Boyle, & d’autres Chymistes qui font ve-  
nus après lui, conviennent que les fels fixes font à peu  
près les mêmes dans tous les corps. Mais on fait assez  
qu’il n’en va pas ainsi des fels volatils, qui different  
beaucoup entre eux , & retiennent d’autant plus des  
qualités spécifiques de leur sujet, qu’on les en sépare  
plus aisément. Or il n’est point de séparation plus ai-  
sée, que celle qui Ee fait par une infusion de *goudron*dans l’eau froide, qui s’en montrant à l’odeur & au  
gout fuffifamment imprégnée, est censée retenir les  
particules volatiles les plus pures & les plus actives de  
ce baume Végétal.

*LO goudron* étoit regardé par les Anciens comme un re-  
mede admirable contre le poison , lesulceres, la mor-  
Eure des bêtes venimeuses, la phthisie , les écrouelles,  
la paralysie & l’asthme : mais ils ignoroient la métho-  
de d’en composer un remede innocent & ami de l’esto-  
mac, en le lassant infusier dans l’eau froide. On fait  
aujourd’hui des tifanesaVec les sommités & les feuilles  
du pin & du fapinsdans lesquelles on reconnoît une ver-  
tuantsscorbutique & diurétique (a). Mais ce qu’il y a  
de plus fin & de plus traVaillé dans le fuc de ces arbres ,  
leur fel, leur esprit, fe trouVe dans le *goudron,* dont  
la vertu ne s’étend pas feulement aux animaux , mais  
aussi aux Végétaux. M. EVelyn ,dans son *Traitéscur les  
Arbres des Forets,* osserve aVecsi-lrprise , que d’endui-  
*re de goudron* la tige des arbres, leur est un préservatif

P I X 628

contre la dent venimeufe des chèvres, ou tels autres  
accidens, tandis que toute autre matiere onctueufe leur  
feroit nuisible.

Il semble que le *goudron 8c* la térébenthine *se* tirent en  
plus ou moins grande quantité de toutes les especesde  
pins & de Eapins. Les esprits , les sels effentiels de ces  
végétaux, fiant les mêmes dans la térébenthine & dans  
*le goudron* ordinaire. Réellement celui-ci, que fon  
prix modique & fon abondance peut aVoir rendu mepri-  
sable, paroît être un baume excellent qui contient les  
vertus de la plupart des autres baumes, lesquelles il  
communique aisément à l'eau, qui les insinue promp-  
tement & fans causier le moindre mal dans toute l’habi-  
tude du corps.

Les écoulemens résineux des pins & des siapins compo-  
sent une classe considérable parmi les drogues qu’em-  
ploie la Medecine; & ce n’est pas seulement en tant  
qu’ils entrent dans les ordonnances des Medecins,  
qu’on les croit utiles à la simté. Pline rapporte que les  
anciens Romains mixtionnoient les vins aVec la poix  
& la résine; & Johnston dans *sa Dendrographie* obsier-  
Ve qu’il est sain de sic promener dans des bois de sapin ,  
à cause de ces particules balsamiques dont Pair y est  
imprégné. C’est une choste connue que toutes les *rési-  
nes &* toutes les térébenthines Pont bonnes pour les  
poumons, contre la graVelle & les obstructions ; &  
l’expérience nous montre que toutes ces Vertus médi-  
cinales *se* trotiVent dans Peau de *goudron*, sans qu’elle  
échauffe le *sang 8c* qu’elle dérange l’estomac. Les per-  
sonnes hectiques & asthmatiques en particulier tirent  
un grand & prompt soulagement de Puseige de cette  
eau.

Comme les baumes & généralement toutes les drogues  
onctuetsses & huileisses , souleVent l’estomac , elles ne  
peuVent être prises en substance pendant long-tems, ni  
en assez grande quantité pour produire tous les effets  
salutaires que leur mélange intime avec le sang & les  
autres liquides, lesrendroit capables de produire. Ce  
sera donc un grand aVantage de pouvoir faire passer  
telle quantité qu’on voudra de leurs parties volatiles  
dans les conduits & dans les vaisseaux capillaires les  
plus déliés, d’une maniere qui, loin d’offenfer l’esto-  
mac , le rejouisse au contraire & le fortifie.

Suivant Pline, la poix liquide, comme il l’appelle, c’est-  
à-dire, *lu goudron,* fe saifoit en brûlant des buches de  
vieux pins ou de vieux Eapins bien nourris. Le premier  
écoulement qui en sortait étoit le *goudrons* la matiere  
plus épaisse qui νεηοΐζ ensisite étoit la poix. Théophrasi  
te entre dans un plus grand détail. Il nous apprend que  
les habitans de la Macédoine faisoient de grands mon-  
ceaux des troncs de ces arbres , dont ils aVolent film de  
placer les pieces debout à côté les unes des autres,  
après les avoir fendues ; que ces monceaux ou buchers  
avoient un contour de cent-quatre-vingts coudées,avec  
soixante ou même cent de hauteur ; & qu’après les  
avoir couverts de mottes de terre, afin d’empêcher la  
flamme, auquel cas *logoudron* eut été perdu, ils met-  
toient le feu aux monceaux, & recevoient dans un ca-  
nal fait exprès, le *goudron* & la poix qui coulaient en  
abondance.

Il paroît clairement, ce me semble, par la maniere dont  
on recueilloit *lcgoudron,* que c’est une production na-  
turelle logée dans les conduits de l’arbre, d’où le feu  
la dégage & la tire comme d’une prifon, mais ne la fait  
pas. Si Pline en doit être cru, ce premier écoulement  
s’appeUoit *cedrium,* & étoit d’une telle vertu pour pré-  
server de la pourriture, qu’on s’en servoit en Egypte  
pour embaumer les corps. Et c’est à quoi il attribue Pin-  
corruption des momies qui sis sirnt conservées pendant  
tant de siecles.

Quelques Auteurs modernes nous apprennent quelegou-

(a) Voyez ce qu’en dit Portius dans fon Traité *de Militis in Cosirnsemitate tuenda, rsa* a été imprimé en François clieiBrialfon  
en 1744.

*e29* PIX

*dron* coule du tronc des pins & des sapins, lorsqu’ils  
font extremement vieux, par des incisions faites à l’é-  
corce près de la ratine. Cette poix n’est que du *gou-  
dron* épaissi , & l’un & l’autre font l’huile de ces\*arbres,  
qui devient épaisse & noire par le tems, & la chaleur du  
foleil. Dans les arbres, comme dans les hommes, la  
vieillesse arrête la transpiration. Alors leurs canaux ex-  
crétoires *se* bouchent, & enfin leur propre sieve les  
étouffe.

**La** méthode usitée dans nos Colonies de l’Amérique pour  
faire *le goudron &* la poix, est au fond la même que cel-  
**le** des anciens Macédoniens , comme il paroît par la  
defcription qu’on en a donnée dans les *Transactions  
Philosophiques.* Et la relation de Leon l’Afriquain, qui  
décrit comme témoin oculaire la maniere de faire le  
*goudron* fur le Mont Atlas , s’accorde cn substance avec  
l’une & l’autre de ces pratiques.

Johnston dans sa *Dendrogresphie ,* prétend que la poix *se*tiroit autrefois du cedre, aussi-bien que du pin & du fa-  
pin devenu vieux & plein d’huile. 11 semble en effet ,  
que les anciens employeur le même mot pour désigner  
les Eues que l'on tire de tous ces différens arbres. Le  
*goudron 8c* les divesses sortes d’exsildations que ren-  
dent les arbres doués d’une verdure perpétuelle, font  
compris Eous le nom vague de *résine.* La térébenthine  
**est** une résine, & l’on tombe universellement d’accord  
de Ees grandes vertus. Le *goudron* & sim infusion ne  
font pas moins efficaces. L’eau *dcgoudron* est pectorale  
& restaurante au plus haut degré ; & si je puis m’en rap-  
porter à l’expérience que j’en ai faite, elle poffede les  
plus estimables propriétés que l’on donne aux baumes  
du Pérou, de Tolu, de Copaii, & même à celui de  
Judée, telle qu’est entre autres fa vertu contre Pasth-  
me, la pleurésie, les obstructions & les érosions ulcé-  
reuses des parties internes.

**La** folie des hommes mefure le prix des chofes par leur  
rareté, au lieu que la Providence a voulu que les cho-  
ses les plus utiles fussent aussi les plus communes. Par-  
mi ces liquides huileux, extraits d’arbres ou d’arbustes  
qu’on nomme baumes & dont on fait cas pour leurs ver-  
tus médicinales, *lcgoudron* peut tenir fa place comme  
**un** baume excellent. Son odeur forte montre qu’il a  
des qualités actives, &fon huile, qu’il est propre à les  
retenir.

**Ce** baume admirable s’achète un fou la livre, au lieu que  
celui de Judée, lors même qu’il abonde le plus, fe  
vend fur les lieux , le double de fon poids en ar-  
gent , si nous en devons croire Pline, qui nous apprend  
aussi que le meilleur baume de Judée *se* tiroit unique-  
ment de la racine, & qu’on le falsifioit par un mélange  
de résine & d’huile de térébenthine. Maintenant com-  
parant les vertus que mon expérience m’a fait décou-  
vrir dans *lo'goudron-,* avec celles que je vois qu’on at-  
tribue au baume de Judée, de Gilead & de la Mec-  
que , car ce font les trois noms qu’on lui donne, je fuis  
persuadé que ce dernier remede ne l’emporte point fur  
l’autre.

Pline prenoit l’ambre pour une résine qui distiloit d’une  
certaine espece de pin, ce qu’il concluoit de son odeur.  
Néantmoins puifqu’on le tire du fein de la terre, il pa-  
roît que c’est un fossile, quoique d’une espece très-dif-  
férente des autres. Voyez *Ambra.* Mais du moins il  
**est** certain qùe les propriétés médicinales de l’ambre fe  
retrouvent dans les sclcs balfamiques du pin & du *sa-  
pin* , surtout celle que contient *sa* préparation la plus  
estimée, je veux dire le sel d’ambre. L’eau de *goudron*en offre à peu près l’équivalent, par sa vertu détergen-  
te, diaphonique & diurétique.

C’est une remarque qu’ont fait également Théophraste &  
Johnston, que les arbres qui croissent dans les fieux bas  
& à l’ombre, ne rendent pas d’aussi bon *goudron* que  
ceux qui jouissent d’un terrein élevé & d’un air plus li-  
bre. De plus, Théophraste obferve que les habitans du  
Mont Ida en Asie, distinguent les pins qui croissent sur  
cette montagne, d’avec ceux des bords de la mer, assu-

P I Χ 630

rant que le *goudron* des premiers coule en bien plus  
grande abondance, & a bien plus d’odeur que celui des  
autres. D’où je conclurrois qu’on peut tirer à cet égard  
un meilleur parti qu’on ne fait des pins & des sapins  
des montagnes d’Ecosse, & les rendre utiles par cet  
endroit, tandis que leur bois l’est si peu pour la Char-  
penterie, à caufe de l’éloignement des rivieres & de la  
difficulté du transport. Ce que nous appellons sapin  
d’Ecosse est mal nommé, puisqu’il n’est qu’une esipece  
de pin sauvage, fort femblable, ainsi que Ray nous  
l’apprend, au pin qui croît fur le Mont Olympe en  
Phrygie ; probablement le feul endroit hors de ces  
Ifles où cette espece *se trouve ,* quoique depuis quel-  
ques années on l’y cultive en grande abondance, mais  
avec si peu d’utilité, tandis qu’avec un peu plus de  
sioin & incomparablement plus d’avantage, foit pour  
le profit, soit pour l’ornement, on y pourroit élever  
des cedres.

*Le goudron* de Norwege est le plus liquide & le meilleur  
que l’on puisse employer en Medecine, Ces arbres qui  
croissent au haut des montagnes, exposés au soleil & au  
vent du Nord , produisent, à ce que prétend Théo-  
‘ phraste, *lu goudron* le meilleur & le plus pur ; & les  
pins du Mont Ida en donnoient un plus délié, plus  
doux & de bien meilleure odeur que les autres. Or je  
crois avoir observé ces mêmes différences entre celui  
qui vient de Norwege & celui que fournissent les ar-  
bres qui croissent dans les lieux bas & humides.

Moins on force la nature, & mieux elle réussit dans ses  
productions. Moins les olives & les raisins font pressés ,  
plus est bon le jus qui en sort. La résine qui coule d’el-  
lc même des branches, ou qui fuinte à la plus petite  
incision, est la plus légere & la plus exquihe. On ob-  
sierve que les infusions des plantes ont plus de vertu que  
les décoctions, ce qu’il y a de plus volatil & de plus  
fubtil dans les sels & dans les esprits *se* perdant ou s’al-  
térant par cette derniere voie, au lieu qu’il se conserve  
par la premiere dans son état naturel. On observe aussi  
que la partie la plus déliée, la plus pure & la plus vo-  
latile, est celle qui dans la distilation s’élève la pre-  
miere. En effet, il semble que les particules les plus  
légères & les plus actives, font celles qui requièrent  
le moins de force pour fe dégager de leur fujet.

De là vient que l’on tire *dxsgoudron* en le faifant insufer  
dans l’eau froide, fes fels & fes efprits les plus actifs ,  
sans en pouvoir diffoudre la partie résineuse. On voit  
donc combien seroit peu fondée la prévention que l’on  
auroit contre Peau *de goudron,* en la regardant comme  
un remede capable d’enflammer le fang par sim soufre  
& par Ea résine, puisqu’elle n’est imprégnée que d’un  
esprit acide très-subtiI, qui est balsamique, rafraîchis-  
faut, diurétique & doué de quantité d’autres vertus.  
On regarde les esprits comme un composé de fel & de  
phlegme , probablement aussi d’une espece d’huile  
très-déliée différant de l’huile ordinaire , en ce qu’elle  
*se* mêle avec Peau, & lui ressemblant, en *ce* qu’elle cou-  
le en petits ruisseaux par la distilation. On reconnoît  
du moins que Peau, la terre & le fel fixe, scmt les mê-  
mes dans toutes les plantes ; qu’ainsi ce qui différencie  
une plante & la fait ce qu’elle est, ne consiste dans au-  
cune de ces chofes, pas même dans l’huile la plus dé-  
liée, qui ne sert que de véhicule à cette premiers  
étincelle, à cette forme de la plante, pour parler le  
langage des Chymistes & celui de l’Ecole. Les Chy-  
mistes observent que toutes les sortes de bois balsami-  
ques produisent un esprit acide, c’est le fel huileux vo-  
latil des végétaux; c’est lui principalement qui Con-  
tient leurs vertus médicinales ; & par les expériences  
que j’ai Eaites, il paroît que lleEprit acide de l’eau de  
*goudron* a dans un éminent degré les propriétés de *ce-  
lui* du gayac & des autres bois qu’en emploie en Me-  
decine.

Les qualités qui ont quelque chose de trop puissant pour  
que le corps humain les puisse dompter en les unissant  
à sa substance, lui doivent être nuisibles. Ainsi tous les

K r ij

631 PIX

acides ne sont pas salutaires ni exempts de danger.  
Mais celui-ci paroît si parfaitement cuit, si doux, si  
tempéré, & avec cela si fpiritueux, si fubtil & si vo-  
latil, qu’il doit pénétrer aisément dans les plus petits  
vaisseaux , & s’y ajuster avec la derniere facilité.

Si quelqu’un a envie de dissoudre quelque portion de ré-  
sine, conjointement avec le fel & llesprit, il n’a qu’à  
mêler dans Peau un peu d’esprit de vin. Mais de par-  
venir à une entiere solution des gommes & des rési-  
nes , qui les mette en état de pénétrer dans tout le Pyste-  
me du corps animal, comme sait cet esiprit acide qui *se*dégage le premier, c’est peut-être une chose impossible.

Les Chymistes ont un Aphoristne qu’ils tiennent de  
Van-Helmont, c’est que quiconque peut mettre le  
corps humain en état de dissoudre la myrrhe, a trou-  
vé le secret de *se* prolonger ses jours. Boerhaave ne  
croit pas cette idée destituée de vraissemblance, puis-  
que la myrrhe empêche le corps de *se* corrompre. Or  
cette propriété ne *se* remarque pas moins dans *le gou-  
dron ,* dont les anciens se servoient pour embaumer &  
conserver les cadavres. Et quoique Boerhaave lui mê-  
me & d’autres Chymistes avant lui aient donné des  
méthodes pour avoir des solutions de myrrhe, ce n’esu  
que par le moyen de l’alcohol, qui n’en extrait que  
les parties inflammables. Il ne paroît pas qu’aucune so-  
lution de myrrhe soit imprégnée de sim fel ou de fon  
esprit acide. Il ne seroit donc pas étonnant que Peau  
dont nous parlons fut plus capable d’entretenir la fanté  
& de prolonger la vie , que quelque folution de myr-  
rhe que ce puisse être.

Certainement diverfes gommes & diverfes résines peu-  
vent posséder un grand nombre de vertus, & cepen-  
dant à caufe de la grossiereté de leurs parties d'être pas  
capables de passer dans les vaisseaux lactiseres & dans  
un grand nombre d’autres aussi petits qu’eux, ni de  
communiquer aisément leur vertu à un menstrue qui  
puisse sûrement & promptement le transmettre par  
tout le corps. Cela considéré, je silis persiuadé que Peau  
de *goudron* a des avantages singuliers. On a observé que  
l’efprit acide est d’autant plus fort, qu’il faut pour le  
faire monter un plus grand degré de chaleur. Il s’enfuit  
donc que nul acide ne sauroit être plus doux que celui-  
ci , que l’on a par une simple infusion d’eau froide ,  
qui ne sépare du fujet que les parties les plus subtiles &  
les plus légères, & ne tire, si l’on peut s’exprimer ain-  
si, que la fleur de fes qualités spécifiques. Il est bon  
d’observer ici que le fiel & l’efiprit volatil des végétaux,  
en picotant légèrement les solides, atténuent les liqui-  
des qu’ils contiennent & favorisent les sécrétions ; que  
de plus ils sont actifs & pénétrans contre le naturel des  
autres acides en général.

C’est une grande maxime pour la conservation de la san-  
té , d’entretenir les liquides dans un juste degré de  
fluidité. Ainsi l’acide volatil de Peau *de goudron* qui  
atténue & rafraîchit modérément tout enfemble, con-  
tribue extremement à la santé, en qualité de défobf-  
truant doux & falutaire, qui anime la circulation des  
fluides, sans blesser les solides ; éloignant doucement  
par-là, ou prévenant ces obstructions qui causent géné-  
ralement les maladies chroniques, & tenant lieu des  
anti-hystériques tels que l’asta-fœtida, le galbanum,  
la myrrhe, l'ambre , & en général de toutes les résines  
& gommes d’arbres ou d’arbrisseaux qu’on emploie  
dans les maladies des nerfs.

L’eau chaude est elle-même un désobstruant. Ainsi l’in-  
fusion *de goudron*, bue chaude, s’insinue plus aisément  
dans tous les petits vaiffeaux capillaires , & agit non-  
feulement par la vertu du baume , mais encore par cel-  
le du véhicule. Le gout même de ce remede , soi quali-  
té diurétique & cordiale, en montrent l’activité. Et en  
même-tems qu’il vivifie le sang pareffeux des hystéri-  
ques, fion huile balsamique ralentit le mouVement  
trop rapide d’un sang acre & trop iubtil dans les hecti-  
ques. Il y a dans le sang des perfonnes saines & robusi  
tes, une certaine viscosité, une certaine douceur ; au  
contraire dans les tempéramens foibles & mal-fains

PIX 632

le fang est ordinairement acre & diffous. Les parties  
les plus Eubtiles *dugoudron* ne sont pas seulement chau-  
des & actives, elles sont aussi balsamiques & adoucts-  
Eantes, elles corrigent l’acreté du simg, le rendent plus  
onctueux, & rétablissent les vaisseaux & les glandes que  
sim picotement avoit offensés.

L’eau de *goudron* a les qualités stomacales & cordiales de  
l’élixir de propriété , des gouttes de Stoughton , & de  
quantité d’autres teintures & extraits ; avec cette dif-  
férence, qu’elle produit plus furement fon effet, & n’a  
rien de cet efiprit devin qui siaus quelque mélange &  
sous quelque déguisiement qu’on le préfente, peut tou-  
jours en quelque degré passer pour un poison.

On regarde comme diaphoniques tous les remedes, qui  
parleur nature active &subtile , pénétrent dans toute  
l’œconomie animale & produisent leur effet dans les  
vaisseaux capillaires, & dans les conduits excrétoires  
les plus déliés, qu’ils ouvrent & nettoyent doucement.  
L’eau de *goudron* est extremement propre à opérer  
cette purgation insensible , par la ténuité & l’activité  
de sein acide volatil. Il lui faut assurément une extre-  
me fubtilité de parties, pour pouvoir nettoyer les con-  
duits par où *se* fait la tranfpiration , s’il est vrai qu’un  
grain de fable fuffife pour boucher l’orifice de plus de  
cent mille de ces conduits.

Une autre voie par où cette eau opere, c’est par les uri-  
nes: & peut-être n’y en a-t-il point de plus efficace &  
de plus sture pour purifier le fang, & pour empcrter  
les fiels dont il est chargé. Mais il semble qu’elle agit  
principalement comme un altérant sûr & facile, &  
moins dangereux que ces purgatifs violens, tels que  
le mercure & l’antimoine émétique qui font violence  
à la nature.

L’obstruction de quelques vaisseaux fait que le fang prend  
un mouvement plus rapide dans ceux qui ne sont point  
obstrués. De-là mille différens désordres. Une liqueur  
qui délaye & atténue, résinlt les concrétions qui for.»  
moient ces embarras. Telle est l’eau de *goudron.* On  
peut dire, il est vrai, de l’eau commune & des prépa-  
rations de mercure, qu’elles atténuent. Mais on doit  
considérer que Peau pure dilate seulement les vaiffeaux,  
& par-là les relâche & affoiblit leur ressort, & que le  
mercure par scm poids extreme peut être soupçonné  
d’endommager les petits tuyaux capillaires; qu’ainsi  
ces deux remedes portent leur action trop loin, &  
que diminuant la force des vaisseaux élastiques, ils de-  
viennent la caufe éloignée de ces mêmes concrétions  
qu’ils dévoient résoudre.

La foiblesse &la roideur des fibres passent chez les plus  
habiles Medecins pour être les fiources de deux diffé-  
rentes classes de maladies. Trop de lenteur dans le  
mouvement des liquides, occasionne dans les fibres le  
premier de ces vices. C’est pourquoi Peau de *goudron*est bonne pour fortifier les fibres, en hâtant doucement  
le mouvement des liqueurs qu’elles renferment. D’un  
autre côté, comme elle est onctueufe & douce , elle  
humecte, elle amollit les fibres feches & roides ; deve-  
nant ainsi le remede pour les deux maux opposés.

Les savons communs font un compofé de fiels lixiviels  
& d’huile. L’acreté corrosive des particules sialines  
étant adoucie par le mélange d’une substance onctueu-  
Ee, ils s’insinuent dans les petits conduits avec moins  
de difficulté & de danger. De la combinaison de ces  
difféientes substances, il en réfulte un remede très-  
sclbtil & très-actif, qui est fait pousse mêler avec tou-  
te forte d’humeurs & pour réfoudre toutes sortes d’ob-  
structions. Aussi regarde-t-on à bon droit le savon com-  
me le remede le plus efficace en plusieurs maladies. On  
reconnoît le siavon alcalin pour détersif, atténuant apé-  
ritif, réfolutif, adoucissant ; il est pectoral, vulnérai-  
re, diurétique & il a d’autres bonnes qualités que l’on  
trouve aussi dans l’eau de *goudron.* L’on convient que  
l’huile & les fels acides combinés enfemble, existent  
dans les végétaux, & peut-être qu’il y a des savons aci-  
des aussi-bien que d’alcalins. Or la nature siivoneuse  
des esprits acides des végétaux, est ce qui les rend diu-

633 PIX

rétiques, sudorifiques, pénétrans, détersifs & dissol-  
vans au point qu’ils le siont. Tel, par exemple, est l’ese  
prit acide de gayac. L’eau de *goudron* paroît avoir les  
mêmes vertus dans un degré tempéré & falutaire.

C’est l’opinion générale que tous les acides coagulent le  
stang. BoerhaaVe excepte le vinaigre , qu’il tient pour  
un savon en tant qu’il contient une huile, aussi - bien  
qu’un esprit acide. De là vient qu’il est tout ensemble  
onctueux & pénétrant, un puissant préservatif contre  
l’inflammation, & un antidote efficace contre la cor-  
ruption & l'infection. Mais il paroît éyident que l’eau  
goudronnée est un favon aussi-bien que le vinaigre. Car  
quoique ce foit le propre de la résine qui n’est qu’une  
huile épaissie, de ne fe point dissoudre dans Peau , ce-  
pendant lesfels attirent quelques particules déliées de  
l’huile essentielle, laquelle fert de véhicule aux fels  
acides, & *se manifeste* dans la couleur de Peau ; car le  
fel pur est fans couleur. Et quoique la résine ne puisse  
Fe dissoudre dans l’eau, cependant cette huile subtile  
où les sels végétaux font logés, femêle aussi-bien avec  
l’eau que fait le vinaigre , qui contient également de  
l’huile & du fel. Comme dans Peau *do goudron,* l'huile  
Ee manifeste elle-même à l’œil, ainsi les fels acides *se*manifestent au gout. L’eau goudronnée est donc un  
favon, & comme telle possède les mêmes vertus que  
lui.

Elle opere même plus doucement, en *ce* que les fels aci-  
des perdent leuracreté étant engagés dans les particu-  
les de l’huile, comme dans autant de petites gaines, &  
qu’approchant par-là de la nature des fels neutres, ils  
en font plus bénins, &plus amis de notre constitution.  
Elle opère avec plus d’efficacité , en ce qu’à l’aide de  
cette huilevOlatile, souple & propre à s’insinuer, ces  
mêmes sels s’introduisent plus aisément dans les con-  
duitfc capillaires. C’est-là ce qui la rend , ainsi que je  
l’ai expérimenté, le remede le plus sûr & le plus effica-  
ce dans les fieVres, dans les maladies épidémiques ,  
comme dans les chroniques; étant bon comme balsa-  
mique contre la trop grande fluidité du siang , & corri-  
geant comme savon sim trop de viscosité. Il y a quelque  
chose dans la nature ignée & corrosive des siels lixi-  
viels, qui rend Pusiage du savon alcalin dangereux  
dans tous les cas où l’inflammation est à craindre. Et  
comme les inflammations sont souvent causées par les  
obstructions, il semble que le savon acide est le plus  
sûr désobstruant.

On a observé que la meilleure térébenthine, quoiqu’en  
grand crédit pour *seS* qualités vulnéraires & détersives,  
occasionne par sa chaleur des tumeurs inflammatoires,  
au lieu que l’esprit acide qui domine dans Peau de *gou-  
dron* , la rend rafraîchissante & d’un ufage plus sûr.  
L’huile éthérée de la térébenthine, est à la vérité un  
dessiccatif, un consolidant, un anodyn admirable ,  
quand on l’applique extérieurement aux plaies & aux  
ulceres ; elle n’est pas moins propre à nettoyer les con-  
duitsde l’urine, & à les guérir lorsqu’ils sont ulcérés :  
mais aussi la propriété de relâcher extrêmement qu’on  
lui connoît, fait que priEe intérieurement elle est quel-  
quefois très-nuisible. L’eau goudronnée n’a point ces  
mauvais effets, qui font dûs, en grande partie, je crois,  
à ce que l’huile éthérée a été dépouillée dans la disti-  
Iation, defon acide, dont l’action stimulante, qui con-  
tracte les parties en les picotant sert de correctif à la  
qualité affoupissante & trop laxative de l’huile.

Le suc que les bois rendent par décoction, ne paroît ja-  
mais si mûr ni si travaillé , que celui qui dépofé dans  
les cellules du térébinthe coule de lui-même par une  
efpecede fuintement. Et en vérité, quoique le baume  
du Pérou qu’on retire en lassant bouillir le bois & en  
écumant la décoction, foit un remede estimable & qui  
mérite qu’on en faste cas en diverfes maladies , parti-  
culierement dans l’asthme, les douleurs néphrétiques,  
les coliques nerveufes & les obstructions ; cependant  
je fuis perfuadé , & ce n’est pas fans en avoir fait l’é-  
preuve, que l’eau de *goudron* est plus falutaire dans

P I X 634

tous ces maux, que ne le peut être cette drogue que  
l’on vend si cher.

On a déja remarqué ci-dessus,que les vertus restaurantes,  
pectorales,anti-hystériques des gommes & des baumes  
les plus précieux, *se* rencontrent à un degré éminent  
dans l'eau de *goudron.* Et je neconnois aucun usage des  
tisianes des bois , à quoi cette eau ne réponde du moins  
avec un sijceès égal. Elle contient jusqu’aux vertus du  
gayac , celui de tous les bois qui paroît en aVoir le  
plus, puisqu’elle réchauffe, adoucit les humeurs, qu’el-  
le est diaphorétique, propre à la goute, à l’hydropisie,  
aux fluxions & même aux maladies Vénériennes.Et il ne  
doit pas paraître surprenant que la Vertu que commu-  
nique un Vieux bois sec à Peau dans laquelle on le fait  
bouillir, foit inférieure à celle du baume.

Il y a dans Peau de Geronster, la plus estimée de toutes  
les fontaines de Spa , un esprit Volatil d’tme extreme  
fubtilité : mais cette eau ne supporte pas le transport.  
Les qualités stomacales , cordiales & diurétiques de  
cette fontaine ressemblent un peu à Peau de *goudron ,*qui, si je ne me trompe , poffede les Vertus des meil-  
leures eaux fulphureufes & calybées, aVec la différen-  
ce, que ces eaux portent à la tête, ce que la nôtre ne  
fait pas ; outre qu’il y a un régime à obferVer, princi-  
palement pour les eaux chalybées, que je n’ai jamais  
trotiVé néceffaire pour celle-ci. L’eau de *goudron* n’aso  
fujettit ceux qui la prennent, ni pour les heures , ni  
pour le régime de vivre, ni pour le traVail. Un hom-  
me peut étudier, faire de l’exercice, fe reposer, sortir,  
rester chez soi comme il lui plaît, & se nourrir de bons  
alimens de quelque efpece qu’ils soient.

LluEage des eaux minérales, quoique souVerain pour les  
nerfs & pour l’estomac , est fouvent stuspendu par  
des maux catssés par le froid ou Réchauffement, aux-  
quels on le reconnaît contraire ; au lieu que l’eau de  
*goudron cst* si éloignée d’être nuisible dans ces cas-là,  
enforte qu’elle oblige d’en interrompre l’usage, qu’au  
contraire elle contribue beaucoup à leur guérison.

Les remedes que l’on appelle communément cordiaux ,  
agissent immédiatement silr l’estomac , & par la sym-  
pathie des nerfs fur la tête. Mais des remedes dont  
Fimpression fera trop légere & trop délicate pour agir  
sensiblement siur les premières Voies , peuVent néant-  
moins, en passant à traVers les vaisseaux capillaires,  
agir siur les parois de ces petits Vaisseaux , de maniere à  
ranimer leurs oscillations, & par-là le mouVement des  
liquides qu’ils renferment, ensorte qu’ils produifent à  
la fin tous les bons effets d’un cordial , & même de  
'plus falutaires & déplus durables que ceux des esprits  
distilés ; car ceux-ci par leur qualité caustique & coa-  
gulantessont incomparablement plus de mal que de  
bien. L’eau *de goudron* est un cordial de cette premie-  
re estpece. Si l’usage des liqueurs fermentées & des esc  
prits distilés , infpire une joie vice, pour quelques  
momens, l’intervalle de ces accès passagers fe trouve  
rempli par un abattement qui leur est proportionné :  
au lieu que la gayeté tranquille que procure cette eau  
de fauté , comme on peut la nommer à juste titre , est  
durable & permanente, en quoi elle ne cede point à  
cette fameuse plante appellée *Gen-seng\* si estimée àla  
Chine, comme Punique cordial capable de réveiller  
les esprits sans les dissiper Tant s’en faut que l’eau de  
*goudron* offensie les nerfs, comme font les cordiaux or-  
dinaires , qu’au contraire elle est d’un très-grand ufage  
dans les crampes, les convulsions des intestins & les  
engourdiffemens paralytiques.

On donne les émétiques avec grand *succès* dans certai-  
nes occasions : mais on a tout lieu d’appréhender que  
leur fréquente répétition ne violente la nature & ne  
Paffoiblisse. On les prescrit cependant comme devant  
tenir lieu^’exercice. Mais Platon remarque fort bien  
dans fon *Tintée que* les vomitifs & les purgatifs font le  
plus mauvais exercice du monde. Il y a je ne sai quoi  
dans l’opération douce de l’eau *de goudron* qui paroît  
plus ami de Pœconomie animale, qui achemine les di-  
gestions & les sécrétions,par des voies plus bénignes

635 PIX

& plus naturelles : la douceur de ce remede étant tel-  
**le,** que j’ai vu des enfans en prendre durant plus de six  
mois de fuite avec beaucoup de succès, & sans le moin-  
dre inconvénient. Une expérience longue & réitérée  
m’a appris à le regarder comme une excellente tifane ,  
propre à tous les âges & dans toutes les saiisons.

On convient, je pense, que la goute a scm principe dans  
une digestion vicieuEe; & les plus habiles Medecins  
remarquent que ce mal n’est si difficile à guérir, que  
parce que les remedes échauffans irritent la caufe pro-  
chaine du mal, tandis que les rafraîchisilans augmen-  
tent la caisse éloignée. Mais l’eau de *goudron-,* quoi-  
qu’elle soit pleine de principes actifs, qui aident à la  
digestion plus que chofe que je connoiife, & que peut-  
être elle foit très-propre, foit à prévenir , foit à dimi-  
nuer l’accès, foit, en donnant une nouvelle vigueur atl  
Lang , à chasser le mal aux extrémités , elle n’est pas  
avec cela d’une nature si chaude , qu’elle puisse nuire  
dans l’accès même. Rien n’est plus difficile & plus dé-  
Eagréable en même-tems que d’avoir à vaincre les pré-  
jugés des hommes par raisonnement; c’est pourquoi  
je n’entrerai point en dispute Eur ce sujet. On me fe-  
ra tant de difficulté qu’on voudra , j’en laisserai la dé-  
cision au tems & à l’expérience. Dans la pratique mo-  
derne, le savon , l’opium & le mercure sont de toutes  
les drogues, celles qui approchent le plus du caractcre  
de remede universel. On dit merveille de la premie-  
re’: mais ceux qui la vantent le plus,l’interdisent dans  
tous les cas où l’obstruction est accompagnée d’un  
alcali putride, & dans ceux où quelque disposition in-  
flammatoire *se* manifeste. On la reconnoît dangereu-  
se dans la phthisie, dans la fievre & dans quelques  
autres maladies ; où l’usage de l’eau de *goudron* est  
non-feulement innocent, mais salutaire.

L’opium quoiqu’efficace, & d’un ufage très-étendu , ne  
laisse pas de cauEer Εουνεηί de grands désordres dans  
les persimnes si-ijettes aux affections hypocondriaques  
& hystériques , c’est-à-dire chez une grande, & peut-  
être même la plus grande partie de ceux qui menent  
une vie sédentaire dans nos Ifles. De plus, Eur toute  
scjrte de tempéramens, Fustige de l’opium est sujet à  
de dangeretsses erreurs.

**Le** Mercure est devenu, depuis quelques années d’un  
usage fort étendu ; la petitesse, la mobilité, la péfan-  
teur extreme de *ses* parties, le rendant propre à lever  
les obstructions même des plus petits vaisseaux. Mais  
nous ferons très-circonspects à nous en servir, si nous  
considérons que cela même qui lui donne plus d’effi-  
cacité qu’aux autres désiobstruansie met aussi en état de  
nuire. J’entends *sa* force qui doit être excessive , puise  
que fon poids furpassede plus de dix fois celui du sang,  
& que la force est le produit du poids multiplié par  
la vitesse. Et n’a-t-on pas un juste sistet de craindre  
qu’une pareille force, introduite dans des vaisseaux si  
déliés pour y brifer la matière de l’obstruction, ne dé-  
chire & n’offenfe les tendres enveloppes de ces petits  
vaiffeaux, & qu’elle n’amene tous les effets d’une  
vieillesse précoce,en cassant des obstructions plus gran-  
des & plus dangereuses que celles qu’elle écarte ?  
On peut justement craindre à proportion de pareilles  
Euites des remedes que l’on tire des autres minéraux.  
Ainsutout bien complé,on ne trouvera'peut-être point  
de remede plus étendu dans sim usage, ni plus salu-  
taire dans ses effets, que Peau de *goudron.*

De s’imaginer que toutes les maladies qui naiffent de  
cauPes très-différentes, puijTent *se* guérir par un seul  
& même remede, cela dplt paroître une prétention  
chimérique. Mais du moins peut-on affirmer avec *vé-  
rité ,* que la vertu de Peau *de goudron* s’étend à une in-,  
finité de maux très-éloignés, qui *se* reffemblent très-  
peu les uns aux autres. C’est dequoi j’lq fait l’expé-  
rience fur mes voisins, fur ma famille’, lur molamê-  
me. Comme j’habite un canton fort reculé, où je fuis  
entouré de pauVres qui ont Peuvent recours à moi  
faute de Medecin, j’ai eu de fréquentes occasions *d’é-  
prouver* ce remede, & de me convaincre qu’il obfer-

P I X 636  
ve un juste tempérament qui le rend ennemi de tous  
les extremes. Je l’ai vu faire grand bien en qualité de  
cordial & de stomachique, à une persionne d’une conf-  
titution froide & aqueufe, tandis qu’il calmoit llar-  
deur de la fievre & la foif brûlante d’une autre. Je  
Pai vu guérir la constipation dans les uns, & reme-  
dier à une habitude opposée dans d’autres. Cela ne  
paroîtra pas incroyable , si l’on considere que les qua-  
lités qui tiennent un certain milieu rapprochent natu-  
rellement les extremes. Versiez, par exemple, d’une  
eau médiocrement chaude dans de Peau bouillante &  
dans de l'eau froide, elle échauffera celle-ci, tandis  
qu’elle tempérera l’ardeur de celle-là.

Ceux qtii connoiffent les grandes vertus du favon ordi-  
naire, dont les fels grossiers & lixiviels font le pro-  
duit du feu ouvert, ne tiendront pas pour incroya-  
ble, que des vertus d’une plus grande étendue fe ren-  
contrent dans le favon acide & fubtil, dont les sels &  
les huiles sirnt l'ouvrage le plus exquis de la nature &  
des rayons du soleil.

Il est certain que Peau *de goudron* échauffe, & cela fait  
que bien des gens croiront peut-être qu’elle ne sauroit  
rafraîchir. Pour mieux écarter ce préjugé, ajoutons  
aux observations précédentes, que comme d’un côté  
des catsses opposées produisent quelquefois le même  
effet; que, par exemple, la chaleur & le froid aug-  
mentent l’un & l’autre l’élasticité de l’air, l’une en le  
raréfiant, & l’autre en le condenfant: d’autre côté,  
une même caufe produira quelquefois des effets con-  
traires. La chaleur en certain dégré , par exemple ,  
fubstilife le fang, & l’épaissit en certain autre. Il n’est  
donc pas étonnant que Peau de *goudron* échauffe tel  
tempérament, & rafraîchisse tel autre, qu’elle fasse un  
bon effet fur une constitution phlegmatique, & un  
autre bon effet fur un tempérament ardent, ni cela  
étant, qu’elle guériffe des maux oppofés ; ce qui justi-  
fie par raifon, ce que j’ai souvent trouyé Vrai par expé-  
rience.

Le sel, les esprits, la chaleur de Peau de *goudron,* Pont  
d’une température affortie à la constitution d’un hom-  
me, auquel ils communiquent une chaleur douce, &  
non une ardeur brûlante.

Il arriVa une chofe remarquable à deux enfans de mon  
voisinage , à qui l’on faifoit boire de l’eau *de goudron:*c’est que toutes les fois qu’ils cessaient d’en prendre,  
des cauteres qu’ils aVoient,ne manquoient point de  
s’enflammer par une humeur beaucoup plus chaude  
& plus acre qu’en d’autres tems. Mais le grand usage  
de cette eau dans la petite vérole, dans la pleurésie &  
dans la fievre,prouve fuffifamment qu’elle n’est point  
capable d’allumer le fang.

Ce qui m’a fait insister davantage fur ce point, c’est que  
quelques Medecins ont jugé à propos de lui attribuer  
un pareil effet, & n’ont jamais voulu visiter de ma-  
lade de la fievre qui eût sait ufage de cette boiffon:  
jlose pourtant assurer qu’elle est si loin d’augmenter  
l'inflammation fiévretsse , que c’est au contraire le  
moyen le plus prompt de la ralentir & de l’éteindre.  
Elle est d’un ufage merveilleux dans la fievre, étant  
tout enfiemble le lénitif& le cordial le plus efficace &  
le plus fût. J’en appelle là-deffus à l’expérience de qui-  
conque prendra dans le paroxysine de la fievre, un  
grand verre de cette eau tiede, tandis que Peau pure,  
ou une infusion d’herbes, prisies en gusse de thé, n’au-  
ra que peu ou point d’effet. Il me semble que la vertu  
singulière & surprenante, dont elle est dans les fievres  
de toute espece, n’y eût-il que cela feul, doit la met-  
tre en grande recommandation auprès du public.

Les Medecins les plus fameux font consister la fieVre  
dans une trop grande viteffe du mouvement du cœur,  
jointe à une trop grande résistance des vaisseaux ca-  
pillaires. L’eau de *goudron,* en amollissant & picotant  
légerement ces petits vaisseaux, aide à pousser en ayant  
les liquides qu’ils contiennent, & par là remédie au  
dernier inconvénient. Et pour ce qui est du premier,

*e37* P I X

cette acreté irritante qui accélère le mouvement du  
cœur, devant être délayée par les remedes humectans ,  
corrigée par les acides, adoucie par les balfamiques,  
notre eau qui réunit ces diverses propriétés , remplit  
peut-être toutes fes vues. D’ailleurs, en qualité de *sa-  
von,* elle réfoutBles Eues visqueux que l’ardeur de la  
fievre a coagulés , & comme elle est un fiavon acide &  
léger, elle ne les résijut pas trop, A quoi l’on peut  
ajouter que par *sa* vertu purgatice & diurétique, elle  
entraîne les fiels & les humeurs peccantes.

Τουί *ce* que j’ai dit fe trouve confirmé par ma propre  
expérience, ayant eu dans le tems des maladies qui ré-  
gnerent dernierement en l'année 1741. vingt-cinq per-  
sonnes dans ma masson, attaquées de la fiesae, qsu fu-  
rent guéries par qptte eau médicinale,priseen quantité.  
La même méthode fut fuiVle par plusieurs pauVres de  
mon voisinage avec un égal fuccès. Les inquiétudes  
de la fievre fe trouvoient calmées fur le champ, cha-  
que verre ranimoit le malade, & semblait lui infisser  
la joie & l’espérance. Du commencement on en avoit  
préparé quelques-uns par des vomitifs : mais je trou-  
vai enfuite que fans vomitif, faignée, ni Vésicatoire ,  
ni autre évacuation ou remede que ce fût, de très-  
mauVaises fieVres *se* guériffoient par le sieul tssage de  
Pau *de goudron, prife* au lit tiede & en bonne quanti-  
té, comme Vous diriez un grand Verre toutes les heu-  
res. Et il est digne de remarque, que ceux qui gué-  
rissolent par le fecours de cet excellent cordial , re-  
couVroient tout d’un coup leurs forces, tandis que ceux  
qu’on aVoit tirés d’affaire à force d’éVacuations, même  
après que la fi-vre aVoit cessé , demeuroient fouVent  
long-tems dans un état de langueur, ayant que d’être  
parfaitement rétablis.

J’ai obferVé que l’eau *do goudron* est .excellente dans les  
péripueumonies & les pleurésies, ayant νυ des’pleu-  
rétiques guérir sans faignée, par un Vésicatoire appli-  
qué de bonne heure à l’endroit du point, & pour aVoir  
bû copieusement de cet eau juEqu’à quatre ou cinq  
pintes & plus, en Vingt-quatre heures. C’est un point  
qui mérite bien d’être éclairci par de plus amples ex-  
périences; saVoir si dans toutes les pleurésies, une mé-  
diocre siaignée, un Vésicatoire siur l’endroit affecté , &  
quantité d’eau de *goudron* tiede ne stIffiroient pas , fans  
ces siaignées réitérées & abondantes , dont un malade  
court rifque de fe ressentir toute *sa* Vie. Je soupçon-  
nerois même qu’un pleurétique qui *se* mettroit de  
bonne heure au lit & qui boiroit copieufement de cet-  
te eau, pourroit guérir par ce Feul moyen Eans sai-  
gnée, Vésicatoire, ou autre remede tel qu’il soit. Je  
puis assurer qu’un Verre d’eau de *goudron* pris toutes  
ïes demi-heures a produit ce merVeilleux effet.

J’ai vu un flux de Eang inVétéré,qui aVoit résisté à tous les  
remedes, guéri par cette eau seule. Mais celui que je  
regarde comme le plus prompt & le plus efficace, c’est  
un lavement où il entre une once de résine brune com-  
mune, qu’on fait diffoudre fur le feu dans deux onces  
d’huile , en y ajOutant une pinte de bouillon; remede  
dont il n’y a que peu de tems que j’ai eu occasion de  
me ferVÎr lorfque ce mal régnoit. De tous ceux à qui  
je l'ai conseillé, je n’en sache aucun qui ne s’en soit  
bien trouic. Je fus conduit à cet estai par l’idée que  
j’avois de la Vertu balfamique *du goudron* car la résine  
n’est que du *goudron* épaissi.

Rien que je fache ne fortifie autant l’estomac que Peau de  
*goudron.* D’où il fuit qu’il doit être falutaire aux gou-  
teux, & fur ce que j’ai obferVé en cinq ou six occa-  
sions, je siuis conVaincu que c’est lenemede le meil-  
leur & le plus sûr que l’on puisse employer , soit  
pour préVenir la gouté, fiait pour fortifier la nature  
contre l’accès, & pour détourner l’humeur des parties  
nobles. Sydenham , dans fon Traité *de la Goute>* dé-  
clare que quiconque trouVera un remede propre a ai-  
der la digestion, contribuera plus à la cure de ce mal  
& à celle de plusieurs autres maladies chroniques qu’il  
ne fauroit l’imaginer: & je laisse à examiner si l’eau  
*de goudron* n’est pas ce remede, comme je fuis periua-

Ρ I X 638

dé qu’il l’est par toutes les expériences que j’ai été en  
état de faire. Mais j’avertis qu’on doit agir dans cet esc  
fai ayec beaucoup de précaution. Un homme, par  
exemple, qui a lagoute dans l’estomac, doit bien se  
garder de boire de l’eau de *goudron* toute froide. Je  
ne prétends point écrire un Traité complet, mais un  
simple essai, qui dans tous fes chefs ne fait qu’ouVrif  
les Voies à de plus amples expériences.

Il est d’m\e éVÎdence sensible que le fang, l’urine , & les  
autres fues animaux, lorsqu’on les laisse reposer, con-  
tractent bien-tôt une grande acrimonie. Par consé-  
quent les Eucs'qui proviennent d’une mauVaise digef.  
tion, Venant à croupir dans le corps y deVÎennent acres  
& putrides. De-là cette chaleur qui fermente & qui est  
la caufe immédiate de la goute. De prétendre la gué-  
rir par des remedes froids qui en fortifieroient la cau-  
fe antécédente, ce feroit perdre sim tems. D’im autre  
côté les épices & les liqueurs fpiritueuses, tandis qu’ele  
les remédient à la catsse éloignée, qui est la mauVaise  
digestion , fortifieroient en enflammant le fang,la cau-  
fe prochaine & immédiate, faVoir la fermentation  
chaude. Le but qu’on doit proposer ici, est donc de  
trouver un remede qui fortifie fans échauffer. On re-  
commande les herbes ameres, mais elles n’ont que peu  
de Vertu au prix de Peau de *goudron.*

Sa grande force pour corriger l'acreté du fang, ne paroît  
nulle part aVec plus d’évidence que dans la cure de la  
gangrene qui procede d’une caisse interne , ce que j’ai  
éprouvé si-ir un de mes domestiques, à qui j’avois or-  
donné de boire constamment & en quantité,de Peau de  
*goudron* durant quelques semaines. Je prévois assez,  
que de ce. que je représente Peau de *goudaron* comme  
propre à tant de chofes , il y aura des gens qui en con-  
clurront qu’elle n’est effectivement bonne à rien. Mais  
la charité m’oblige à dire ce que je Pai & ce que je pen-  
fe, de quelque maniere qu’on doÎVe le recevoir. On  
peut faire des critiques & des objections tant qu’on  
voudra, j’en appelle au tems &à l’expérience. Des  
fuites imputées mal-à-propos, des cas infidcllement  
rapportés, certaines circonstances négligées , peut-être  
aussi des préjugés , des partialités ennemies de la véri-  
té, peuvent prévaloir pour un tems & la retenir au  
fofid de sim puits; mais elle en sortira tôt ou tard &  
frappera les yeux de tous ceux qui ne voudront pas les  
tenir fermés.

M. Boerhaave croit que l’on peut trouver un fpéCifique  
contre cette forte de venin qui infecte le fang dans la  
petite vérole, & penfe que la vue d’un avantage aussi  
considérable pour le genre humain que le feroit celui-  
là , devroit nous animer à *sa* recherche. Les succèspro-  
digieux de l’eau *do goudron* pour prévenir ou adoucir  
ce terrible mal, la ferolent assez foupçonrfer d’être le  
spécifique en question. Quelques-uns croyent que l’é-  
résipele & la peste ne different qu’en degré. Si cela est ,  
cette eau seroit bonne contre la peste, car je l’ai vue  
guérir une érésipele.

L’eau *de goudron,* en qualité de détersif, de confolidant  
& de balfamique, est bonne pour les ulceres & les obf\*  
tructions qui *se* forment dans les passages de l’urine. A  
la vérité le Docteur Lister s’imagine que les huiles de  
térébenthine agissent par une qualité caustique, qui ir-  
rite les tuniques des conduits urinaires, & leur fait  
chasser le fable ou le gravier. Mais il semble que cet-  
te vertu diurétique expulsiVe, gît plutôt dans les sels  
que dans la résine , & doit résider peut-être dans l'eau  
*de goudrons* dont les siels sirnt un stimulant modéré ,  
qui n’a point la dangereuse force d’un caustique. L’o-  
pération violente de Pipécacuanha gît dans *sa* résine;  
mais l’extrait fallu qui agit par le seul picotement de  
Ees Eels, est un purgatif & un diurétique doux.

Tout ce qui agit comme un cordial doux fans blesser les  
vaisseaux capillaires par aucune qualité caustique, sans  
affecter les nerfs ni coaguler les fucs , doit en toute oc-  
casion être ami de la nature, & assister puissamment le  
principe vital dans fes combats contre toute espece de  
contagion. Or par ce que j’ai obfervé ci-dessus, l'eau

*e39* P I X

*de goudron* me paroît être un bon préferVatifcontre  
toutes les maladies épidémiques ou telle autre que ce  
soit, aussi-bien que contre la petite vérole. On sait af-  
fez l’influence des passions de Pâme dans les maux du  
corps humain ; ainsi l’utilité d’un tel cordial ne fauroit  
être misie en doute.

Comme on dit que le corps est l’habit de l’ame , on peut  
dire que les nerfs en font la plus intime enveloppe. Et  
comme l’ame anime tout le corps, ce qui la touche de  
fi près a rapport à tout le corps. Ainsi l'âpreté des fels  
de tartre & l'acreté brûlante des alcalins, en irritant &  
blessant les nerfs, produifent les passions & des anxié-  
tés dans l’ame ; ce qui non-feulement augmente les  
maladies, mais rend la vie des hommes inquiete & mi-  
iérable, lors même qu’ils ne font affligés d’aucune ma-  
ladie apparente. C’est là la source siecrete de tant de  
chagrins & de cette mélancolie qui fait qu’on est à  
charge à soi-même & dégouté de la vie. De petites *ir-  
ritations* imperceptibles, causées dans les mêmes fibres  
ou filamens, par les fiels piquans des vins & des sauces,  
ébranlent & dérangent si fort le corps des gens qui font  
bonne chere , qu’il en arrive fouvent des effets qui  
influent silr les affemblées politiques. Au lieu que les  
oscillations modérées qu’excite dans les nerfs l’acide  
fubtil engagé dans une huile douce & Volatile , en pi-  
cotant & ferrant doucement les Vaisseaux nerVeux &  
les fibres, saVorisentla circulation & la sécrétion con-  
venables des silcs animaux , & produifent cette Eatis-  
faction tranquile que nous éprouVons quand la machi-  
ne de notre corps est en bon état. Conformément à ce-  
Ia, j’ai fouVent νυ Peau de *goudron* procurer le fom-  
meil& calmer les efprits dans ces cruelles inEomnies  
qu’aVoit causées la maladie, ou une trop forte applica-  
tion d’efprit.

Quelquefois dans les maladies, des accidensfurViennent  
du dehors , par le mauvais traitement, d’autres fois  
des caufes cachées operent au-dedans & *se* joignent à  
la nature spéciale du mal. Souvent ces caisses fe trou-  
vent compliquées,& il peut y avoir quelque choEe dans  
la constitution propre du malade, qui déroute le Me-  
decin. On peut donc présumer qu’aucun remede n’est  
infaillible dans quelque accident que ce foit. Mais  
comme Peau *de goudron* a la vertu de fortifier l'esto-  
mac , aussi-bien que de purifier le sang, plus qu’aucun  
autre remede que je connoisse , on peut le croire d’une  
efficacité univerfelle dans cette nombreufe variété de  
maux qui tirent leur origine d’un fang impur ou vapi-  
de, ou d’une mauvaife digestion. Les esprits animaux  
*se* forment du fang; tel qu’est le fang, tels feront donc  
ces esprits, plus ou moins abondans, plus ou moins ra-  
pides. Ce qui montre l’utilité de Peau de *goudron* dans  
toutes les maladies hypocondriaques & hystériques ,  
qui, avec celles qui proviennent d’indigestion, com-  
prennent à peu près la classe entiere des maladies chro-  
niques.

On peut regarder le Pcorbut dans nos climats comme une  
maladie uniVerfelle. PreEque tout le monde y est sujet,  
& il *se* mêle plus ou moins dans presque toutes les ma-  
ladies. La cachexie ou mauvaise habitude, est à peu  
près de la même eEpece que le scorbut, procede des mê-  
mes causies, est accompagnée des mêmes symptomes ,  
qui sont en si grand nombre & si différens, qu’on peut  
bien regarder le sicorbut comme une cachexie générale  
qui infecte toute l’habitude du corps & gâte toutes les  
digestions.

Ce qu’il y a de bien certain,c’est qu’on ne doit non plus en-  
treprendre la cure du fcorbut par des remedes violens,  
que d’arracher de force une épine qui seroit entrée  
dans la chair, ou d’enlever d’une étoffe de soie en la  
frottant rudement, de la poix qui s’y feroit attachée.  
On doit fondre & réfoudre doucement l’humeur vif-  
queuse, rendre aux vaisseaux leur ressort par un picote-  
ment modéré , & dégager par degrés les fibres tendues  
& les vaisseaux capillaires, de cette matiere épaisse qui  
s’y attache & qui les bouche. Tout cela s’exécutera le  
mieux du monde, par le moyen d’un délayant aqueux

P ι X 640  
qui contienne un savon végétal très-délié. Et quoique  
ces altérans , qui agissent en dégageant insensiblement  
les petits vaisseaux, n’operent qu'à la longue une gué-  
rison parfaite, on s’apperçoit cependant bientôt du bon  
effet de ce remede fur les cachectiques & les scorbuti-  
ques, au changement qu’il produit, peut être en moins  
de tems qu’aucun autre, fur leur teint ,en faisant suc-  
céder à sa couleur pâle un air de fraîcheur & de hanté.

Les Medecins mettent la caufe immédiate du fcorbut  
dans le sang, dont la partie fibreuEe est devenue trop  
épaisse, tandis que sa sérosité est trop claire & trop acre;  
& de-là vient la grande difficulté de guérir ce mal, par-  
ce qu’en travaillant à corriger un de ces Vices , il saut  
en même tems aVoir égard à l'autre. On siait assez com-  
bien est difficile la cure d’un scorbut inVétéré, combien  
de scorbutiques empirent par une suite d’éVacuations  
procurées mal-à-propos; combien même il y en a qui  
deVÎennent incurables par l’imprudence des Medecins,  
& combien cette cure est difficile entre les mains des  
plus habiles , incertaine & ennuyetsse aux malades,  
puisqu’on est obligé de Varier & de changer les remé-  
des dans les différens périodes du mal. Cependant , si  
j’en puis croire mon expérience , le seul lssage conse  
tant, régulier & abondant de Peau *de goudron* Vient à  
bout de le guérir.

L’eau de *goudron* par *sa* qualité balsamique épaissit à cer-  
tain point & adoucit la partie du fang qui étoit trop  
claire & trop acre. Cette même eau, entant que savon,  
dissout les concrétions grumeleuses de la partie fibreu-  
fe. Comme baume, elle détruit l’acreté ulcéreisse des  
humeurs, & comme désobstruant, elle ouVre & net-  
toye les Vaisseaux , rétablit leur ressort, fortifie la di-  
gestion , dont les défauts étoient la principale caufe du  
fcorbut.

Dans la cure de ce mal, le principal but doit être de fur-  
monter l'acreté du fang & des fucs. Mais comme cette  
acreié procede de caisses différentes ou même ορροστ  
sées, comme l'acide & l’alcali, ce qui est bon dans une  
estpece de scorbut, est dangereux & même mortel dans  
une autre. Lorsque c’est d’alcali que les liquides fiant  
chargés, on fait que les antisoorbutiques chauds aug-  
mentent le mal. Les fruits & les végétaux aigres pro-  
dussent un pareil eflèt, lorfque le Ecorbut est causé par  
un acide. De-là tant de fatales bévues de la part des  
Praticiens peu circonfpects, qui ne difcernant pas la  
nature du mal, l’augmentent fouvent loin de le guérir.  
Si je m’en dois fier aux épreuves que j’ai pu faire, cette  
eau est propre aux différentes efpeces de scorbut, l’a-  
cide, l’alcalin , le muriatique ; & je la crois le seul re-  
mede qui les guérisse tous, fans pouvoir nuire dans au-  
cun. Comme elle contient un acide volatil, aVec une  
huile Volatile très-déliée, pourquoi un remede qui est  
froid en partie & en partie chaud , ne pourroit.il cor-  
riger les deux extremes ? J’ai obfervé que celui-ci *ex-  
cite* une douce chaleur qui n’a rien d’ardent, & c’est à  
quoi l’on doit viEer dans toutes sortes de fcorbut. D’ail-  
leurs le baume de cette eau enveloppe également la  
pointe de tous les sels ; & ses grandes vertus en qua-  
lité de digestif & de désobstruant, sont d’un tssage gé-  
néral dans toutes les maladies scorbutiques , & j’ose  
ajouter dans quelque maladie chronique que ce soit.

Je ne puis assurer l’avoir éprouvée dans les écrouelles,  
quoique je Paie employée avec succès.pour unepersim-  
ne que je soupçonnais de ce-mal. Car quoique le Doc-  
teur Gibbs dans sim Traité sim cette maladie, la déri-  
ve d’un acide coagulant, ce qui est aussi l’opinion de  
quelques autres Medecins , & que l'eau *de goudron*contienne un acide, cependant en qualité deEavonel-  
le résout les fiscs, loin de les coaguler.

On est généralement d’avis que dans les maux hystéri-  
ques & hypocondriaques si fréquens parmi nous , tou-  
te sorte d’acides sont contraires. Mais j’oserai en ex-  
cepter le Eavon acide de Peau goudronnée, ayant trou-  
vé par mon expérience propre, & par celle de plusieurs  
autres, qu’elle ranime les esprits, qu’elle est ad mi ra-  
ble pour fortifier les nerfs , & qu’elle n’est pas moins  
efficace

64ι PIX

efficace qu’innocente , ce qu’on ne sauroit dire des au-  
tres remedes usités en pareil cas, qui laissent souvent le  
malade dans un état pire que celui où ils l'ont trouvé.

Les gens de condition en Angleterre sont fort fujets  
aux maladies hystériques & scorbutiques, & à quantité  
d’infirmités qu’ils ont contractées eux-mêmes ou héti-  
tées de leurs ancêtres , & qui les rendent fouvent , à  
tout prendre , beaucoup plus malheureux que ceux  
que la pauvreté & le travail placent au plus bas rang de  
la fociété.

Ces maux feroient sûrement dissipés ou foulagés par le  
feul ufage de Peau de *goudron* ; ce qui leur rendroit  
toutes les douceurs d’une vie à qui le dégout, l’épuise-  
ment, l’insomnie, les douleurs & l'inquiétude laissent  
à peine ce nom.

PuiEque les nerfs font l'organe de la sensation , il finit que  
leurs mouvemens convulsifs peuvent produire toute  
forte de Eymptomes, & conséquemment qu’un déEor-  
dre dans le fysteme nerveux peut reVétir l’apparence  
de toutes les especes de maladies, de l’asthme, pal-  
exemple, de la pleurésie , d’une attaque de calcul. Or  
ce qui est bon en général pour les nerfs, doit remédier  
à tous ces Iymptomes. Ainsi Peau de *goudron* qui ren-  
ferme éminemment les vertus des gommes & des rési-  
nes chaudes , est d’un grand ufage pour fortifier les  
nerfs, guérir le tiraillement des fibres nerveufes, la  
crampe & l’engourdissement des membres, pour dissi-  
per les inquiétudes & faciliter le fommeil. Je fuis  
témoin de fon efficacité à tous ces égards.

Ce remede si siûr, & qui coute si peu, s’accommode à tou-  
tes les circonstances & à toutes les constitutions, ope-  
re doucement, guérit sims embarras, réveille les es-  
prits sians les abbattre ensuite ; ce qui est une circonf-  
tance que je répète, à caisse de l’attention particuliere  
qu’elle méritesdans nos climats surtout, où les liqueurs  
fortes, par une fatalité trop fouvent renouvellée, cau- ।  
fent ces mêmes maux auxquels on veut les faire servir **I**de remede ; & si je dois me fier au rapport qu’on m’en I  
**a** fait, parmi les Dames mêmes, lesquelles font assuré-  
ment dignes de pitié , leur genre de vie les rend la  
proie de maux imaginaires, qui ne manquent jamais  
de naître dans un eEprit désoeuvré, & qui ne s’occupe à  
rien. Pour s’en délivrer, on dit qu’il y en a qui s’a-  
donnent à boire des liqueurs. Et il est vraissemblable  
que ce qui les conduit par degrés à Pusitge de ces poi-  
fons, c’est une certaine Pharmacie complaisante qui a  
mis en Vogue de nos jours, les gouttes pour la paraly-  
sie, le cordial de paVot, l’eau contre la peste, & au-  
tres remedes semblables, qui ne sirnt au fond que des  
liqueurs fous un autre nom , mais qui sortant de chez  
les Apothicaires, sirnt regardées comme des remedes.

Qu’on ne s’étonne pas après cela si tant de perfonnes de  
l’un & de l’autre sexe, malgré l’éclat dont la fortune  
les comblessont intérieurement si misérables,que la vie  
leur est à charge.

La délicatesse des nerfs , & l’abbattement de cette triste  
efpece de malades , Eeroient fort foulagés par l’usage  
de l’eau de *goudrons* qui leur prolongeroit la vie en  
la leur adoucissant.

Je suis pessuadé qu’aucun autre remede n’est dépareille  
efficacité pour rétablir une constitution malssaine, pour  
réjouir un esprit mélancolique; ni si propre à renverser  
le siambre empire de la rate.

Il faut convenir que Peau de *goudron* n’est pas un de ces  
remedes prompts & violens, qui produisent tout à la  
fois leur effet, & qui en irritant, font fouvent plus de  
mal que de bien : c’est un altérant doux & sûr, qui pé-  
netre tout le système animal, ouvre & fortifie les con-  
duits éloignés, altere & pouffe les liquides qu’ils con-  
tiennent, entre dans les plus petits vaiffeaux capillaires,  
& ne peut ainsi que par degrés & par fuccession de tems,  
opérer radicalement la cure des maladies chroniques. Il  
procure cependant un prompt foulagementdans beau-  
coüp de cas, comme je l’ai éprouvé fur moi-même &  
fur beaucoup d’autres. J’ai vu aVec silrprise des per-  
sonnes qu’une digestion vicieuse avoit jettées dans la  
*Tome V.*

PIX 642

langueur & le dépérissement, recouVrei. Ilappétit au  
bout de quelques semaines par l’issage de l’eau *do gou-  
dron, Sc* reprendre del’embompoint &de la force, en-  
forte qu’elles ne paroiffoient plus les mêmes. C’est à  
l’expérience à déterminer en quelle quantité, & de  
quel degré de force chacun doit prendre cette eau.  
Pour ce qui est du tems durant lequel il la faut prendre,  
je n’en ai jamais vu de mauvais effet, quelque tems  
qu’on l’ait continuée , mais au contraire beaucoup d’a-  
vantages, qui peut-être ne viendront a fe manifester  
qu’après un ufage de deux ou trois mois. «

Le Chevalier Jean Floyer remarque, qu’il nous manque  
une méthode pour faire usage de la térébenthine. Il  
ajoute , que celui qui trouvera le fecret de la rendre ai-  
sée à prendre aux malades, peut fe promettre de guérir  
la goute, la pierre, les catharres, l'hydropisie, le fcor-  
but froid, les rhumatifmes , lesulceres & les obstruc-  
tions des glandes. Il dit enfin , que si l’on veut qu’elle  
sierve à changer & à rétablir les silcs & les fibres , il faut  
la donner fréquemment, ’ en aussi petite dofe, & d’une  
maniere aussi commode que l’estomac du malade l’exi-  
gera & qu’il fera nécefsaire pour qu’il la garde long-  
tems, & ne la rende point comme une purgation ; car,  
dit-il, de fortes doses paffent trop Vite, & d’ailleurs  
offensent la tête. Là-dessus, je dis, qu’une infusion de  
*goudron* ou de térébenthine dans l’eau froide, paroît  
fournir ce fecret que l’on cherche , en ce qu’elle ne se  
charge point des parties les plus onctuesses & les plus  
grossières qui pourroient offenser l’estomae , les intef-  
tins & la tête, & qu’elle se prend aisément, aussi S0U-  
vent, en telle quantité & en tel degré de force qu’il  
convient aux befoins du malade. Il ne semble pas mê-  
me que l'esprit Tubtil & l’huile volatile que *lu goudron*donne par infusion, foit inférieure à celle de la téré-  
benthine , à quoi il fur-ajoute la vertu de la fuie  
de bois , que l’on fait être très-grande par rapport à la  
tête & aux nerfs; &ceci paroît être éVident par la ma-  
niere dont on recueille le *goudron.* Et de même que les  
petites parties volatiles de la térébenthine & du *gou-  
dron* s’extraient par l’infusion dans l’eau froide, &  
s’introduisent aisément dans tout le fysteme du corps  
humain, onpourroit, ce semble, appliquer la même  
méthode à toutes sortes de baumes & de résines , cette  
voie étant la plus prompte, la plus douce, la plus inno-  
cente , & en bien des cas, la plus efficace, d’en extraire  
& d’en appliquer les vertus.

Après en avoir tant dit siur les usiages du *goudron,* je dois  
encore ajouter, que c’est un excellent préservatif pour  
conferver les dents & les gencives, quand on les en  
frotte . & qu’il éclaircit & fortifie la voix. Parmi cette  
grande variété d’effets utiles qu’on lui voit produire, il  
n’y a rien à craindre d’un altérant si doux & si ami de la  
nature. C’étoit la fage maxime de certains Philofo-  
phes, que les maladies ne doivent pas être irritées par  
les remedes.

Mais il *r\’y* en a point qui dérange moins l’œconomie ani-  
male que celui-ci, qui, si j’en dois croire ma propre  
expérience, ne produit jamais le moindre défordre  
dans le corps du malade, pourvu qu’on le prenne corn-  
me il faut.

Je connois à la vérité une perfonne,qui, ayant bu un grand  
verre de cette eau immédiatement avant déjeûner, en  
eut des nausées, & prit pour cette eau un invincible dé-  
gout, quoiqu’elle lui eût fait auparavant beaucoup de  
bien.Mais pourvu qu’on la fasse & qu’on la prenne en la  
maniere prefcrite , elle aura, si je ne me trompe, assez  
de fel pour être falutaire,& assez d’huile pour ne cauEer  
aucun dégout. Jlentens ici ma propre méthode de fai-  
re cette eau, & non celle des Amériquains, qui la rend  
tantôt trop forte & tantôt trop foible , & qui, quoi-  
qu’elle puisse fervir , de la façon dont on la boit dans  
ce pays là , de préfervatifcontre la petite vérole , ne  
pourroit pas s’employer convenablement dans tous les  
divers cas .où j’ai découvert que l’eau *de goudron* a tant  
de fuccès. Des personnes plus délicates que l’ordi-

643 P I X

naire,.pourront la rendre plus agréable, en y mêlant  
une goutte d’huile de noix mtsscade dans chaque verre,  
ou une cuillerée devin de Malaga.

Il ne Eera pas hors de propos dlobferver, que j’en ai con-  
nu qui ne pouvant la prendre le matin à caufe de la dé-  
licatesse de leur estomac, la prenaient le soir en s’al-  
lant coucher, sans la moindre peine. Pour s’en laver  
extérieurement & pour les fomentations, on peut la  
faire plus forte, en y verfant de Peau chaude. Pour les  
bêtes, comme pour les chevaux, dans les maladies desc  
quels j’en ai éprouvé la vertu, je la crois plus falutaire  
que cette fubstance bitumineufe que l’on nomme *Lar-  
me des Barbades.*

Dans des maladies aiguës & très-dangereuses , on peut  
en prendre beaucoup & souvent, autant que l'estomac  
peut le supporter. Mais dans les maladies chroniques ,  
une demi-pinte soir & matin peut suffire. Ou supposé  
qu’une aussi forte dofe fît de la peine, on peut fe con-  
tenter d’en prendre la moitié dans un jour en quatre  
fois. Il faut avouer qu’en général les altérans, à en  
prendre peu & fouvent, se mêlent mieux avec le simg.  
Un remede de si grande vertu pour tant de différentes  
maladies, spécialement pour la fievre, est scms doute  
d’une utilité générale pour le corps humain. Cepen-  
dant je le recommande en particulier à trois sortes de  
personnes, aux Marins, aux Dames, & aux gens d’étu-  
de qui mènent une vie sédentaire.

Je suis persuadé que cette eau seroit très-salutaire aux  
Matelots, & à tous les gens de mer qui font sujets au  
Ecorbut & à des fievres putrides, surtout dans les lon-  
gues navigations du Sud. Et ceci mérite une attention  
particuliere dans le cours de nos expéditions maritimes  
d’aujourd’hui, où de pareilles maladies contractées  
sur& dans des climats étrangers, ont emporté tant de  
nos Compatriotes. Il y a apparence que PuEage de l'eau  
de *goudron* les eût prévenues.

Elle ne seroit pas d’un moindre secours à nos Dames,  
dont la plupart, plus dignes de pitié que les Pauvres  
de Paroisse, ne peuvent faire un feul bon repas , &  
scmt à leur table, pâles, défaites & femblables à des  
moribonds, étant devenues les victimes del’indigef-  
tion& des vapeurs.

Le fort des personnes d’étude, qui, pour l’ordinaire ren-  
fermées dans un réduit étroit & toujours courbées fur  
leurs livres, ne respirent qu’un mauvais air , est aussi  
fort à plaindre. Comme le grand air & l’exercice leur  
font interdits , j’osie leur recommander pour le meil-  
leur équivalent de l’un & de l’autre, Ptssage du remede  
en question. Il Peroit pourtant à souhaiter que nos  
Savans modernes s’acoutumassent, à l’imitation des  
Anciens, à méditer & à converser en plein air, dans des  
jardins & à la promenade ; ce qui, après tout, fans nui-  
re à leur savoir , serviroit beaucoup à la conservation  
de leur Eanté. La vie sédentaire que je mene, m’a moi-  
même jetté il y a déja long-tems dans une mauvaise  
disposition , accompagnée de divers maux , en parti-  
culier d’une colique nerveuse , qui faisioit que la vie  
m’étoit à charge , & cela d’autant plus, que mes dou-  
leurs s’irritoient par l’exercice. Mais depuis que j’ai  
faitusiage de l’eau de *goudrons* quoique je ne sois pas  
entierement guéri démon mal, j’éprouve un soulage-  
ment si considérable, que je regarde l'usiage que j’ai  
fait de ce remede comme le plus grand bonheur tempo-  
rel qui pût m’arriver ; & je fuis convaincu qu’après  
Dieu je lui dois la vie.

En distilant la térébenthine & d’autres baumes à un feu  
doux, on a obfervé qu’il s’en éleve d’abord un esprit  
acide qui se mêle aisément avec l’eau, lequel esprit se  
perd,pour peu que le feu siait trop ardent. Cet agréa-  
ble eEprit acide qui vient le premier, est, ainsi qu’un  
habile Medecin Chymiste nous l’apprend, extrême-  
ment réfrigératif, diurétique, sudorifique, balfami-  
que, ou propre à préserver de la pourriture ; excellent  
dans les douleurs néphrétiques , & pour appaiEer la  
soif, lesquelles vertus font toutes contenues dans cette  
infusion à froid , qui n’extrait du *goudron,* si je puis

P L A 644  
parler ainsi , que la fine fleur & la quintessence du  
véritable esprit végétal, avec un peu d’huile Volatile.  
SIRIS.

Cet Ouvrage a été imprimé à Amsterdam, chez Mortier,  
fous le titre de *Recherches sur les vertus de s Eau de  
Goudron.*

P L A  
s

PLACENTA, un *gâteau,* un *tourteau.* LesAnatomif  
tes donnent le nom de *placessta à* un amas de vaisseaux  
sanguins,qul adhere à l’utérus pendant la grossesse, &  
qui Port ordinairement après le fœtus avec les mem-  
branes& le cordon ombilical. Voyez *Secundinae.*

PLACENTULA. diminutifdu mot précédent.

PLACIANUzM COLLYRIUM , est le nom d’un col.  
lyre dont Aétius donne la defcription, *Tetrab. II.sect.*4. *cap.* 113.

PLAC1T1S, πλακίτις, espece de *Cadmie. Noyez Cad-  
mi a.*

C’est aussi le nom d’une espece d’alun crustacé.

PLADAROTES, πλαδαρότης; maladie des paupieres  
qui consiste dans une éruption de petits tubercules,  
mous & sians couleur silr leur surface interne.

PLADOS, *πλάδος;* humidité redondante & superflue ,  
qui relâche & affoiblit une partie.

PLAGULA, *comprisses* ou *plumasseaux.*

PLANETES PYRETOS , *fievre erratique ,* c’est-à-  
dire, qui ne garde aucun ordre , aucune règle dans ses  
types & dans le retour de ses accès. Il *se* dit aussi des  
autres maladies, comme de la goute, lorsqu’elle est  
irréguliere.

PLANITIES, *la plante dit pié.*

PLANTA , *plante* ou *végétal.* Voyez *Botanica.*

*Planta noctis*, est une pustule extremement petite, &ac-  
compagnée de démangeaison qui sort dans la nuit.  
CasTELLI.

*Planta* signifie aussi la plante du pié.

PLANTAGINELLA ; nom du *Plantago s aquaticas  
minima.*

PLANTAGO, *Plantam.*

Voici Pes caracteres:

Le calyce est d’une Eeule piece, découpée en quatre par-  
ties, fait en forme de tuyau & fort menu. La fleur est  
monopétale, faite à peu près comme un bassin, déeou-  
pée en quatre parties, difposéesen forme d’étoile.

L’ovaire est entouré de quatre longues étamines, ce qui  
fait que quelques-uns regardent la fleur, comme n’ayant  
point de pétales. Le fruit est une coque de forme pref-  
que ovale ou conique , qui lorfqu’il est mûr, s’ouvre  
en travers comme une boîte à favonnette, & est parta-  
gé en deux loges remplies de semences oblongues.

Boerhaave compte dix-sept especes de cette plante ; *sa-  
voir ,*

1. *Plantago, latifolia rosea , store expanse*, C. Β. P. 189.  
J. Β. 3. 7Ο3.

2. *Plantages latifolia rosea , floribits quasi in spica disposi-  
tis ,* C. B. P. 189. *Plantago rosea,* J. Β. 3. 503.

3. *Plantago , latifolia sinuata ,* C. Β. P. 189. Tourn.  
Inst. 126. Boerh. Ind. A. 2. 100. *Plantago vulgaristseptinervia,* Offic. *Plantago latifolia vulgaris s* Park.  
Theat. 493. Raii Hist. I, 876. Synop. 3. 314. *Plan-  
tago latifolia,* Ger. 338. Emac. 417. *Plantago major,  
folio glabro , non laciniato ut plurimum,* J. B. 3. 502.

La racine du *plantain* est épaisse à la tête , & pousse un  
grand nombre de fibres blanchâtres. Ses feuilles font  
fort amples , larges , & ovales, quelque peu ondées  
vers leurs bords, & marquées chacune de fept nerfs dans  
toute leur longueur, qui s’étendent même le long des  
tiges , jusqu’à la racine. Ses fleurs naissent en forme de

645 P L A

longs épis aux sommets des tiges , elles sont petites &  
à étamines, & divisées en quatre parties. H leur scic-  
cede deux petites semences oblongues , brunes & lui-  
santes , creufes d’un côté & renfermées dans de peti-  
tes coques arondies, qui s’ouvrent en travers, lorsque  
la femence est mûre. -

Cette plante croît par-tout le long des chemins , & fleu-  
rit au mois de Mai. Elle est toute d’usage.

Le *plantain* est froid,dessiccatif& astringent,bon dans tou-  
tes *sortes* de flux & d’hémorrhagies , comme dans le  
crachement & le vomissement de fang , le saignement  
de nez, l’écoulement immodéré des règles, ou des  
vuidanges, aussi-bien que pour l’émission involontaire ,  
la chaleur & l'acreté d’urine & la gonorrhée. Il est aussi  
sort bon pour arrêter l’hémorrhagie des plaies ,& pour  
les consolider.

Sa feule préparation est l’eau distilée simple de *plantain.*MïLLER , *Bot. Offe.*

Les feuilles de cette plante font ameres, astringentes, &  
rougissent peu le papier bleu : les racines le rougissent  
davantage, & font feulement astringentes ; ce qui ;  
montre que dans les feuilles , le fel ammoniac & les  
parties terrestres de cette plante , font embarrassées  
avec beaucoup de soufre: ainsi le *plantain* est Vulnét ai-  
re, réfolutif, fébrifuge. Tragus l’estime beaueoup  
pour la phthisie. A la campagne on en fait boire le  
fuc depuis deux onces jtssques à quatre dans le com-  
mencement de l’accès des fievres intermittentes : deux  
gros de l’extrait de cette plante , ou un gros de fa *se-  
mence* en poudre , arrêtent le cours de ventre & tou-  
tes fortes d’hémorrhagies. La tisane & l’eau de *plan-  
tain* ont les mêmes vertus. On les ordonne dans la  
dyssenterie , dans le crachement de fang , dans le flux  
immodéré des hémorrhoïdes ou des regles , dans les  
fleure blanches , dans les pertes de seing : enfin l’on fie  
sert du *plantain* dans toutes les potions vulnéraires &  
détersiVe.s. Dans l’inflammation des yeux, Camera-  
rius faisoit faire un collyre aVec le fuc des feuilles &  
de la racine de cette plante que l’on mêloit aVec de  
Peau rofe & du sucre.

Simon Paulli Ee sentit de l’extrait de *plantain* pour gué-  
rir un jeune homme qui pissoit le fang , enfuite d’une  
gonorrhée.

Le gargarisine de *plantain* est excellent pour les maux  
de gorge : cette plante entre dans la poudre que Julien  
Paulmier a décrite pour guérir la rage. ToURNEfoRT ,  
*Hist. des Plantes.*

4. *Plantago, latifolia incana* , C. B. P. 189. Tourn. Inst.  
126. Boerh. Ind. A. 2. 100. *Plantago incana ,* Offic.  
Ger. 338. Emac. 419. RaiiHist. 1. 877. *Plantago ma-  
jor incana*, Park. Theat. 493. Raii Synop. 3. 314.  
*Plantage major hirsuta , media â nonnullis cognomina-*tu, J. Β, 3. 504.

Elle croît dans les lieux sablonneux, & fleurit au moi5de Juin. Ses feuilles font d’ufage , & ont les mêmes  
vertus que celles *do. grand plantain,* ce qui fait qu’on  
peut les employer à leur défaut. DaLE.

5. *Plantago, latifolia hirsuta minor*, C. B. P. 189.

6. *Plantago, lato, sanguineo folio ,* H. R. Monfp.

7. *Plantago , latifolia glabra, pedunculi foliis , et spica  
longissimis.*

8. *Plantago latifolia -> spica multiplici,sparsa* , C. Β. P.  
189.

9. *Plantago angustifolia major,* C. B. P. Tourn. Inst.  
127. Boerh. Ind. A. 2. 100. *Plantago angustifolia ,  
qusnquenervia s* Offic. *Plantago quinquenervia.* Ger.  
341. Emac. 422. Raii Hist. 1. 877. Synop. 3. 314.  
*Plantago quinquenervia major ,* Park. Theat. 495.  
*Plantago lanceolata s* J. B. 3 i 505.

Ce *plantain* a les feuilles plus longues & plus étroites  
que celles du *plantasii* ordinaire, pointues & traVersées  
dans toute leur longueur de cinq côtes qui vont jufqu’à

P L A 646

la racine , qui est plus petite & plus fibreuse que celle  
du *plan;An* ordinaire. Ses fleurs naissent à l’extrémité  
de tiges longues & minces,en épis, d’enViron un pouce  
de long ; elles font petites, garnies d’étamines & de  
fommets blancs. La femence croît de même que celle  
*doplantain* ordinaire : mais elle est un peu plus grosse.  
Elle croît dans les champs & dans les prez & fleurit aux  
mois de Mai & de Juin ; fles feuilles font d’ufage.

Elles sirnt astringentes & vulnéraires, & on peut les em-  
ployer au mêmeusiige que celles du *plantain* ordinaire.  
Quelques uns donnent le fuc de ces feuilles ayant llac-  
cès des fieVtes intermittentes, pour l’empêcher de re-  
venir. MILLER, *Bot. Offe*

M. Boyle recommande beaucoup une dragme de la pou-  
dre des feuilles, dans de la conferve de rofes rouges  
pour la fievre tierce.

10. *Plantago trinervia,folio angustissimo>* C. B. P. 189/  
Prod. 98.

11. *Plantago angustifolia t paniculis Lagopi s* C. B. P,  
189. Prodr. 98.

12. *Plantago angustifolia , albida Hispanica*, Tourn.  
Inst. 127. Boerh. Ind. A. 2. 101. *Holostium,* Offic.  
*Holostium Salmanticum,* Ger. 342. Emac. 423. Park.  
Theat. 498. *Holostiumhirsutum albicansmajus ,* C. B.  
P. 190. *Holostium Plantagini simile A.* B. 3. 508. Raii  
Hist. 1. 880. *Plantaind’Espagne.*

Cette efipece croît dans les lieux sablonneux, & fleurit  
aux mois d’Avril & de Mai. Elle est: vulnéraire , &  
d’uselge dans les descentes.

13. *Plantago angustifolia minima > Masseiliensis, Lagopi  
capitulo,* T. 127.

14. *Plantago Orientalis,folioscorzonerae ,* T. Cor. 5.

15. *Plantago , angustifolia , ferrata s Hispalensis*, C. B  
P. 189.

16. *Plantage Cretica minima t tomentosa caule adunco ,*T. Cor. 5. *Holostium aseeu Leontopodium s Creticum,* C.  
B. P. 190. *Leontopodium.* Alpin. Exot. 114.

Prosper Alpin prend cette espece pour le *Leontopodium*de Dloscoride , & la décrit fous la forme d’une petite  
plante haute de deux doigts , dont la racine longue' &  
menue , pousse cinq ou sept feuilles velues, longues  
de trois ou quatre doigts, qui sont couvertes d’un du-  
vetfort épais près de la racine. Parmi ces feuilles , au  
près de la racine , font des petites têtes pendantes &  
entortillées , qui donnent des fleurs noires , auxquel-  
les fuccedent des semences enveloppées d’un duvet si  
épais , qu’on peut à peine les en tirer. J’ai souvent re-  
çu cette planteseche de Candie, dit ProEper Alpin,  
& Payant produite de sa semence , je l’ai trouvée en-  
tierement semblable au *Leontopodium.*

Il fait obferver que DioEcoride écrit de la *Catanance ,*qu’étant desséchée & fanée fur terre , elle fe retire  
& prend la figure des ferres du Milan. Or , Bel-  
lus prouve que cette plante est le *Leontopodium 6c*non la *Catanance,* puisqu’elle n’a ni les feuilles du *Co-  
ronopus,* ni les femences de *i’Orobus t* que l’on donne  
à la *Catanance* : mais bien celles du *Ps.yllium.* Mais je  
crois, dit-il, que le *Leontopodium* & la *Catanance* ne  
sont qu’une même plante, ou du moins , qu’elles ne  
different point en eEpeces, d’autant plus que DioEco-  
ride dit qu’on les employe en qualité de philtres ou de  
remedes pour *se* faire aimer. PRosPER Αεριν , *de Plan-  
Pts exoticis.*

17. *Plantago angustifolia maior, folio non dentato-> rigi-  
diori, ac radice repente,* H. C. Suppl. 3. **BOERHAAVE,***Ind. ait. Plant. Vol. II.*

Le *plantain* a une Vertu astringente , sans aucune acrimo-  
nie remarquable. Il est bon pour le pissement & le cra-  
chement de fang , & pour le Aux immodéré des vui:-  
S S ij

P L A

danges;& il ne trompe jamais llespérance du Medecin  
dans ces fortes de cas.Il appasse les inflammations,étant  
appliqué sur lapartie affectée. Il est d’un usage excel-  
lent dans la diarrhée, dans les hémorrhagies & dans  
les maladies des yeux. Ses feuilles pilées font bonnes  
pour déterger & confolider les plaies & les ulceres in-  
vétérés. Sonfuc convient dans les fievres intermitten-  
tes & dans la phthisie ; fon eau distilée mélée *avec* l'eau  
rofe , est un remede excellent pour les inflammations  
des yeux; cette même eau injectée , est fort salutaire  
dans la gonerrhée, & la décoction des feuilles fournit  
un gargarisine admirable ρουτ les maux de gorge. *Hif-  
toire des Plantes attribuée* à *Boerhaave.*

PLANTago AqUATICa , *Plantain aqitaelque.*

Voici fes caracteres.

La racine est pleine de fibres dont l’assemblage forme un  
bulbe. Les feuilles font pareiiles à celles *dvtplantain ;*la tige est droite, & porte quelque chofe d’approchant  
d’une ombelle. L’extrémité du pédicule se déploye  
en un calyce d’une feule pieee, découpée en trois par-  
ties , disposées d’abord en forme d’étoile , mais quife  
renverfent ensilite en arriere, La fleur est à trois péta-  
les , disposés en nsses\* qui sortent du bord du calyce ;  
les étamines fartent au nombre de six ; savoir ,  
deux de l’origine de chaque pétale. L’ovaire fe  
change en un fruit composé d’un amas de femences ,  
qui *se* réunissent dans les plus grandes especes en une  
forme triangulaire , & dans les plus petites , en une  
boule épineufe : mais dont chacune a fon tuyau,

Boerhaave en compte trois especes.

I. *Plantago aquatica , latifolia ,* C. B. P. 190. Boerh.  
Ind. A, 45. *Plantago aquatica ,* Offic. J. B. 3. 787.  
Raii Hist. 687. Synop. 3. 257. *Plantago aquatica ma-  
jor* , Gessi Emac. 417. Park. Theat. 1245. *Plantago  
aquaelcamajorjLimmium verum Dioscoridis et Anti-  
quorum -,* Phyt. Brit. 94. *Alisma.* Dill. Cat. Giss. 126.  
*Alisma , Doronicum Pannonicum.* Mont. Plant. Var.  
Ind. 36. *Ranunculus palustris Plantaginis solio amplio-  
re* , Tourn. Inst. 292. *Plantain aquatique.*

Cette plante croît aux lieux aquatiques & fleurit au mois  
de Juin ; fa racine est d’ustage.

Schwenchfield dit qu’elle guérit les chutes du fondement,  
qu’elle appaife la rougeur & l’inflammation de la gou-  
te , & les maux de tête qui proviennent d’une cause  
froide; & qu’elle est un remede pour le pissement &  
le crachement de fang. Le fuc, à ce que dit Roflin ,  
fait passer le lait. DaLE.

2. *Plantago, aquatica, angustifolia,* C. Β. P. 110. *Ra-  
nunculus , palustris , plantaginis folio angustiori »* T.  
292.

3. *Plantago , aquatica-> minima,* Cluf. H. 110. *Planta-  
gineUa, palustris* , C. B. P. 190. *Ranunculus aquati-  
cus , plantaginis folio angustissimo*, T. 292. BOERHAA-

1 VE, *Ind. alt. Plant,*

*r.* Elle est appellée *plantago aquatica,* à caufe que ses feuil-  
les ressemblent à celles du *plantain* terrestre. Plusieurs  
. la prennent pour le *damafonium* des anciens : mais ce  
qu’on dit du *damafonium* ne me paroît point convenir  
à cette esipece. M. Vaillant la prend de même pour le  
*damafonium,* parce que Lobel appelle de ce nom une  
des especes du *plantain.* Tournesort veut que ce Eoit  
un *ranunculus* : mais je ne fai pourquoi ; car leurs feuil-  
les & leurs fleurs font tout-à-fait différentes.

Le gout montre que c’est une plante acrimonieuse, bien  
que la plupart des Botanistes, du nombre deEquels est  
Matthiole, lui donnent une qualité froide. Mais cette  
erreur est corrigée par Gefner, Bauhin & quelques au-  
tres, qui nous la représentent comme une plante d’une

P L A 648

nature extremement chaude. Ce qui a fait croire qu’el-  
le étoit froide est , je crois , que le *plantain* rafraîchit;  
d’où l’on a conclu que ia *plantago aquatica* étoit de  
même nature.

Il s’enfuit donc que la plante est acrimonieuse & péné-  
trante, quoi qu’on pusse avoir dit de *sa* qualité rafraî-  
chissante & dessiccative. Ses feuilles étant pilées & ap-  
pliquéesfur les mamelles, font, suivant Timach, un  
ieeret souverain pour faire passer le lait fur le champ.  
*Histoire des Plantes attribuée â Boerhaave.*

PLANTARIS MUSCULUS ou TIBIALIS GRA-  
CILIS , *le jambiergrèle* , dit vulgairement *plantaire.*

C’est un petit mufcle dont le corps est pyriforme, & si-  
tué obliquement dans le jarret fous le condyle externe  
de l’os fémur, entre le poplité & le gastrocnemien ex-  
terne , & fon tendon qui est long, délié & plat, dese  
cend obliquement à côté du jumeau ou gastrocnemien  
interne, jufqu’au talon.

Le corps charnu qui n’a guere que deux pouces de long  
fur un de large, est attaché en-haut par un tendon  
court & plat au-dessus du bcrd externe du condyle ex-  
terieur du fémur, à côté du jumeau externe. De-là le  
corps charnu fe porte obliquement fur le bord du po-  
plité vers le jumeau externe, où il fe termine par un  
tendon plat très-délié & très-long.

Ce tendon passe entre le corps charnu du jumeau externe  
& le corps charnu du foléaire jufqu’au bord interne de  
la partie supérieure du gros tendon d’Achille. Il conti-  
nue sa route le long de ce bord du gros tendon jusqu’en  
bas, où il se confond avec le gros tendon , & s’infere  
avec lui au côté externe de la face postérieure du cal-  
caneum , fans aucune communication distincte avec  
l'aponévrofe *plantaire.*

Quelquefois ce mufcle manque, & quelquefois il est plus  
bas.

L’exposition anatomique de ce muscle fait voir claire-  
ment qu’il ne peut avoir aucun ufage par rapport à la  
plante du pié. Celui qu’on lui donne de ferVÎr à l’ex-  
tension du tarfe , & d’être en cela auxiliaire du foléaire  
& des grands jumeaux, ne me paroît pas bien assuré ,  
non-seulement à cause de la grande disproportion de  
Ton volume, mais aussi à cause de l’obliquité de S011  
trajet. Si le soléaire n’étoit pas couvert des jumeaux,  
quelqu’un pourroit penEer qu’il sert dEangler ce muf-  
cle & à empêcher le trop grand gonflement, quoique  
sa direction ni sa délicatesse n’y répondent gueres.

En attendant quelque observation qui découvre évidem-  
ment Eon vrai usage, il y a lieu de croire qu’il a aussi  
celui d’empêcher que le ligament capsillaire ne sint  
pincé dans la flexion du genou. Son adhérence à ce li-  
gament & l’obliquité de sim passage paroissent le prou-  
ver , d’autant plus que la portion voisine du même liga-  
ment semble aVoir un pareil Eecours par une expansion  
aponéVrotique du tendon du demi - membraneux.  
WfNSLow.

PLASTICUS , πλαστικὸς, de πλάσσω , former ; *plasti-  
que ,formatif,* ou ce qui a la faculté de former.

PLATÆ , *TPrdTai,* l’*omoplate, (aseapula. )*

PLATAMON , πλαταμών, est un rocher bas & uni qui  
sort hors de l’eau. GaLIEN , *Exeg.*

PLATANARIA, nom du *Spargarnum , ramosum.*

PLATANUS, *Plane.*

Voici fes caracteres.

Ses feuilles font larges & découpées ; fes fleurs en cha-  
tons, de figure sphérique & composées d’une infinité  
d’étamines. Le fruit, qui naît dans des endroits sépa-  
rés des feuilles, est rond & renferme un grand nombre  
de femences oblonguesi , pointues \*& enVeloppées de  
poil.

649 P L A

1

Bûerhaave compte deux especes *dcplatanus.*

I. *Platanus , Orientalis , verus , Park.* Theat. 1427.  
Raii Hist. 2. 1706. Teum. Inst. 590. Boerh. Ind. A. 2.  
209. *Platanus,* Offic. C. B. P. 431. J. B. I. 170. Ger.  
1304. Emac. 1489. *Platane* ou *plane.*

Le *platane* Oriental dont il est tant parlé dans Herodote  
& dans plusieurs autres Auteurs , est encore appellé  
*platanus latus,* parce que stes branches s’étendent assez  
pour mettre un millier d’hommes à l’ombre. C’est fous  
cet arbre qu’Hippocrate & Démocrite *se* virent pour  
la premiere fois. *Histoire des Plantes attribuée* à *Boer-  
haave.*

Les feuilles les plus tendres *du platane* cuites dans du vin  
& appliquées en forme de cataplasine, arrêtent les flu-  
xions & guérissent les tumeurs & les inflammations.  
Son écorce cuite dans du vinaigre appaise les maux de  
dents. Son fruit pris dans du vin guérit la morfure des  
ferpens, & fournit un remede pour les brûlures étant  
réduit en forme d’onguent avec de la graisse. Le poil  
ou duVet du fruit ou des feuilles offense la vue & Fouie  
lorsqu’il vient à entrer dans les yeux ou dans les oreil -  
**les. DIOSCORIDE,** *Lib.I.cap. 1QJ.*

2. *Platanus, Occidentalis s aut Virginiensis,* Park. Theat.  
1427. **BOERHAAVE,** *Ind. alt. Plant.*

**PLATANus** est aussi le nom de la *Papaya, fructu Melope-  
ponis essegie-*

PLATEA, le *Pélican.*

PLAT1ASMOS , πλατιασμὸς , défaut dans la pronon-  
ciation, occasionné par la trop grande ouverture de la  
bouche, qui empêche une perfonne de parler distinc-  
tement. GgRRÆUs.

PLATYCORIA, πλατυκορία, dilatation extraordinai-  
re de l’œil occasionnée par une paralysie. Ααετε’ε , *de  
Sign. et Cais. Diuturn. Lib. I. cap.* 7.

PLÂTYOPHTHALMON , est le nom qu’on donne à  
l’antimoine, parce que les femmes s’en fervoient pour  
fe teindre les sourcils & les paupieres.

PLATYPHYLLOS, nom du *Quercus y latifolia s mas,  
'quae brevi pediculo est,* & du *Quercus, latifolia, foe-  
mina.*

PLATYSMA, πλάτυσμα, toute chofe qui est plate &  
large, comme un morceau de linge, une emplâtre ,  
une plaque de métal.

PLATYSMA MYOIDES, est le nom que Galien  
donne à l’aponévrose mufculeuse, qu’on appelle au-  
trement *quadratus genae, lepeaurier.* Voyez *Caput &  
Labia. \**

PLATYSTERNOS , qui a une grande & large poitri-  
ne. On donne cette épithete à ceux qui ont le ster-  
num fort large.

P L E

FLECHAS, πληχάς, la région du corps qui est termi-  
née des deux côtés par les\*cuisses, par-devant par les  
parties naturelles, & par-derriere par l’anus. Ηιρρο-  
**CRATE.**

PLECTANE, πλεκτανὴ ou πλέγμα, *plexus* ou compli-  
cation des vaisseaux.

*Plectanae, 'TPXiv.aLai,* sont les trompes de la matrice.

PLECTRUM, est le nom qu’on donne à llapophyfe  
styloide de l’os pétreux, à la luette , & dans quelques  
Auteurs, à la langue.

PLEGMA , le même que *plectane.*

PLEGMARIA. Voyez *Selago.*

PLEIAS, πληιὰς ou πλειὰς, au pluriel *plelades ,* en Latin  
VtTgi/iae. Les *Pleiades* font une constellation dans le si-  
gne du taureaü, laquelle est composée defept étoiles:

P L E 650

mais Hippocrate slen fert pour marquer le coucher de  
ces étoiles qui arrive fur la fin de l’automne ou du mois  
d’Octobre. C’est ce que Galien donne à entendre, *Com.  
I. in I. Epid.* où il dit qu’Hippocrate fait voir claire-  
ment qu’il a fu que le coucher des *pléiades* arrive à la  
fin de l’automne ; qu’il appelle à caufe de cela par une  
maniere abrégée de s’exprimer πλη'ἵας. Et en confirma-  
tion de ce qu’il dit, on peut fiouvent obfierVer qu’Hip-  
pocrate emploie les mots ὑπὸ πληἵάδος pour marquer  
la fin de l’automne. .

PLEMMYR1S , πλημμυρὶς, est proprement la même  
choEe que πλημμύρα, & signifie, fiuivant Héfychius,  
le flux de la mer : mais on s’en sert par métaphore  
pour exprimer une surabondance d’humidité , ou fui-  
vant l’interprétation de Galien πλῆθος ὑγρότατας, abon-  
dance d’humidité.

PLEMNE , πλύμνη , est traduit dans *FExegesis* de Ga-  
lien par τροχοὺ χοινικὶς, le moyeu d’une roue. Ce mot  
se trouve souvent dans le LiVre *des Fractures.*

*Plemnae,* πλἢμναι, au pluriel, signifie, siuivant Héfychius,  
les trous qui siont autour du moyeu & dans lesquels les  
raies de la roue s’inferent. FœsIUs.

PLENILUNIUM, *pleine lune.* On assure qu’en ce tems-  
là un grand nombre de maladies, telles que la manie,  
l’épilepsie & plusieurs autres qui viennent des vers  
deViennent beaucoup plus violentes. Voyez *Aflrono~  
rnia.*

PLENNA , πλέννα , le même que *blenna, mucosité.*

PLERES ARCHONTICON, est le nom d’une pou-  
dre céphalique composée. Εεμεευ , *Pharm. Univers.***BLANCARD.**

PLEROSIS, πλήρωσις, replétion ou rétablissement d’un  
corps que des maladies ou des évacuations trop copieu-  
ses avoient épuisé.

PLESMON E, πλησμονή, *plénitude,satiété* ou *réplétion.*

PLETHORA , πληθωῥα, de πλῆθος, plénitude ; *pléthore ;*plénitude ou surabondance de sang & d’humeurs.

Les maladies qui naissent du défaut de circulation des hu-  
meurs font à peu près les mêmes que celles que proeduit leur stagnation. Dans ce dernier cas Pair est  
d’une grande importance,puifqu’étant admis il ac-  
célere les corruptions spontanées qui autrement  
eussent été beaueoup plus lentes; d’où il fuit que  
la connoissance & la cure des premieres font les  
mêmes que celles des dernieres : on peut même  
en déduire la nature, les caufes, les effets , les si-  
gnes & les remedes de la *pléthore,* pourvu qu’on  
faste attention aux circonstances fuicantes.

Les fluides du corps humain ou font crus, & tiennent en  
quelque forte de la nature des alimens, ou ont ac-  
quis les qualités qui sont propres aux fluides humains.  
Maintenant si l’on fait attention à ce qui arrive , tant  
aux fluides crus du corps humain, qu’à ceux qui ont été  
assimilés, pendant que la circulation languit, on com-  
prendra fans peine qu’il doit arriver les mêmes chan-  
gemens dans les fluides, que si on les eût laissés à eux-  
mêmes & dans un état de repos; car le fang humain ,  
lorfqu’on le laifle reposer un moment se sépare en deux  
parties, savoir, la sérosité, & une substance rouge & fi-  
gée. De plus, lorfique la circulation vient à diminuer  
considérablement, il arrive un malheur à peu près sem-  
blable ; & c’est ce qui fait que les maladies chroniques  
laissent si fouVent après elles des concrétions polypeu-  
fes. Mais tous, les alimens crus s’assimilent aux fluides  
humains par l’efficacité de la circulation du fang; &  
lors au contraire que cette circulation languit, lesalt-  
mens retiennent leur qualité originelle plus long-tems  
qu’ils ne devraient, & fe corrompent d’eux-mêmes.

Il faut observer que l’accès libre de l'air aCCélere toutes  
les dépravations spontanées des humeurs ; car il ne  
peut y avoir de fermentation là où il n’y a point d’air,  
& tandis qu’on interdit l’entrée à ce fluide, les humeurs  
fe corrompent beaucoup plus lentement qu elles n’au-

*6 y* f PLE

roient fait fans cela. Par exemple , dans un hydropi-  
que , Peau séjourne souvent pendant plusieurs mois  
dans le bas-Ventre sims sie corrompre, au lieu qu’elle  
le fait promptement dès que l’air en approche.

Le sang qui coupit dans les vaisseaux distendus de l’u-  
térus pendant les derniers mois de la grossesse ne fe  
corrompt point : mais la femme n’a pas plutôt accou-  
ché que l’approche de Pair , rend les Vuidanges extre-  
mement fétides. Après des contusions Violentes le sang  
épanché fous la peau faine a beaucoup de peine à *se  
corrompre :* mais étant peu-à-peu atténué & absorbé il  
semble disiparoître. Lors au contraire qu’on expose à  
Pair le sang qu’on a tiré d’un homme par la saignée,  
il *se* corrompt en très-peu de tems. D’où il fuit qu’en-  
core que les humeurs s’arrêtent ou circulent plus len-  
tement dans les parties intérieures du corps , elles  
font quelque tems fans *sc* corrompre tant que Pair n’a  
pas la liberté d’en approcher.

Mais comme la *pléthore,* ou la quantité augmentée des  
fluides retarde leur circulation, il faut déduire fa  
nature, fes catsses, fes signes, & la Vraie méthode de  
la guérir des considérations suivantes.

La *pléthore* est une quantité de fang louable, plus grande  
qu’il ne faut pour pouvoir fupporter les chan-  
gemens qui font inéVÎtables dans la vie,sans oc-  
casionner des maladies.

*!*

On entend par le nom de *pléthore* une abondance de fang  
louable beaucoup plus grande qu’ilnefaut ; d’oùilfuit  
que cette circonstance en elle même ne peut jamais  
être une maladie, puisqu’elle ne suppose qu’une trop  
grande quantité d’humeurs louables , le malade de-  
meurant siain à tous autres égards. Aussi Van-Hel-  
mont s’est-il imaginé que c’étoit à tort qu’on mettoit  
*la pléthore* au nombre des maladies, puiEque suivant  
lui, ce qui est louable ne peut jamais pécher par *sa*quantité. Au reste un malade pléthorique est celui  
qui, quoique exempt de maladie, est néantmoins dans  
un tel état de plénitude que *ses* fonctions naturelles  
ne peuvent manquer d’être injuriées, si les humeurs  
viennent à augmenter ou à être raréfiées plus qu’il ne  
faut, par la chaleur ou telle autre caufe que ce soit.  
Il s’ensilit donc qu’une personne pléthorique peut *se*bien porter, & être en même - tems, dans un très-  
grand danger ; puisque l’augmentation de la chaleur  
de l’atmosphere,ia plus petite erreur à l’égard des cho-  
Ees non-naturelles, ou une pafllon violente , suffisent  
|>our faire dégénérer cet état de fauté en une maladie  
tres-dangereuEe ; sians qu’il foit possible de prévenir ce  
malheur auquel les persimnes les plus robustes sirnt  
quelquefois fujettes. C’est ce qui fait qu’Hippocrate  
nous apprend dans le *III. Aph»* de la premiere *Section.*

» Que les perfonnes qui *se* portent le mieux sont dans  
« un état dangereux ; puisque ne pouvant demeurer  
« long-tems dans le même état, ni changer pour le  
« mieux , il faut nécessairement qu’elles tombent dans  
« un état pire; de forte qu’on doit les en tirer le plus  
a promptement qu’il est possible. »

La *pléthore* ne consiste donc point dans l’augmentation  
de toutes sortes d’humeurs indifféremment ; mais  
seulement dans celles des sucs louables. Aussi Ga-  
lien nous apprend-il, *Meth. Medend. Lib. XIII. cap.*6. « qu’on donne le nom de *pléthore* à l’augmentation  
« mutuelle & uniforme des fluides; au lieu que lorse  
a que le fang abonde en bile noire ou jaune, en pituite  
a ou en humeurs séreufes, on appelle cette maladie  
a une cacochymie & non point *une pléthore. »*

Les Anciens distinguoient deux sortes de *pléthore,* l’une  
qui affecte les Vaisseaux, & l’autre qui influe sim les  
forcesÆorfque les Vaiffeaux sont tellement remplis de  
liqueurs louables qu’ils sont menacés de rupture, cela  
s’appelle simplement une plénitude , ou *pléthore* des  
vaisseaux. Mais lorsique ces mêmes Vaisseaux, sims con-

P L E 652

tenir une trop grande quantité d’humeurs louables, en  
renferment cependant plus que la force Vitale ssest en  
état d’en faire circuler, cette maladie est appellée plé-  
nitude ou *pléthore, ad vires.* C’est ainsi que Galien, *de  
plenitudine, cap.* 3. nous apprend qu’il y a deux fortes  
de *pléthore,* l’une qui affecte les forces & les facultés  
vitales, & l’autre les vaisseaux. Et dans fon Traité *de  
Curandi Ratione per Venaescctionem, cap. 6.* il dit «que  
« plus une personne fie sienf pésante, plus la *pléthore,*« eu égard aux forces, est considérable; au lieu que  
« celle des vaisseaux fe manifeste par un fentimentde  
« tension. »

Mais on ne fe fert ordinairement du mot de *pléthore* qu’en  
parlant des Vaisseaux, & c’est dans ce fens que nous al-  
ïons la considérer.

Je dis donc que cette espece de *pléthore* a pour caufe tout  
ce qui engendre beaucoup de chyle & de simg  
louable, & empêche en même - tems l’atténua-  
tion, la dissipation & la transpiration.

Les fonctions de la Vie usient nécessairement lesfolides,  
& procurent la dissipation des fluides , de forte qu’on  
est obligé de les réparer tous deux par les alimens.  
Lorsqu’on rend tous les jours au corps autant de silbsi  
tance qu’il en perd, il réfulte un parfait équilibre , qui  
est le signe le plus assuré d’une santé confirmée ; car  
Sanctonus a prouVé par plusieurs expériences, que le  
corps est dans l'état le plus parfait où il puisse être,  
lorsqu’il reprend tous les jours fon poids ordinaire,  
après que la digestion des alimens est faite. Le corps  
répare les pertes qu’il a faites à l’aide d’un chyle loua-  
ble, & du fang qui en est formé. Lors donc qu’il s’en-  
gendre une plus grande quantité de chyle & de fang  
qu’il ne faut pour réparer la dissipation qui s’est faite,  
il fe fait ordinairement un amas de fucs fuperflus, qui  
augmentent à proportion que l’efficacité des fonctions,  
à l'aide defquelles les fluides s’atténuent, fe consument  
& fe dissipent par les Voies ordinaires d’eStcrétion, di-  
minue.

On peut mettre au nombre des caisses de la *pléthore la*grande contraction des Vaisseaux chylifiques, du  
cœur & des arteres, & en même-tems le relâeh,e-  
ment des veines & des autres petits Vaisseaux ;  
les alimens doux qui fe changent aisément en  
chyle, le trop long fommeil, la tranquilité d’esi  
prit, l’inaction des mufcles & le défaut des éVa-  
cuations de sang , foit naturelles ou artificielles  
auxquelles on est accoutumé.

*A l’égard de la contraction des organes chylisiques :* tant  
que les Vssceres qui servant à conVertir les alimens en  
un chyle louable, fiant films & forts, il s’engendre une  
grande quantité de chyle des alimens & de la boisi-  
Ροη ; & tant que la même force fubsiste dans le cœur &  
les arteres, ce même chyle fe conVertir en un fang  
louable; tandis qu’en même tems les Veines qui font  
naturellement lâches, cedent aisément au fluide qui les  
distend, & reçoivent sa quantité superflue, à moins  
qu’elles ne fe Vuident à l’aide dlun mouVement & d’un  
êxercice proportionnellement plus grands; car il s’a-  
masse d’autant plus d’humeurs dans les Veines que la  
circulation est plus languissante ; au lieu que les arte-  
res fe remplissent & les Veines fe Vuident à proportion  
que le mouVement du fang est plus Vif. Lorfque les  
ÎVrognes aValent une grande quantité de liqueurs, ils  
ne manqueroient pas d’en être étouffés si les Veines ne  
receVoient la liqueur superflue: aussi remarque-t on que  
leurs Veines s’enflent considérablement dans ce tems-  
là. Lors donc que les organes chylifiqves préparent  
une grande quantité de chyle; que les organes qui sier-  
ventàla sianguification convertissent ce chyle en siang,  
s’ils furvient en même - tems un relâchement dans les

653 PLE

veines, il faut nécessairement qu’il s’amasse une gran-  
de quantité de fang louable.

*Pour ce qui est des alimens doux :* toutes les fubstances  
acres augmentent la circulation du lang par leur qualité  
irritante, & les liqueurs diminuent d’autant plus que  
le mouvement du sang est plus rapide ; d’où il fuit que  
les alimens farineux, les bouillons de viande, la chair  
délicate des jeunes animaux, & les herbes potageres  
qui engendrent une grande quantité de chyle louable,  
font capables d’occasionner une *pléthore.*

*Pour ce qui est dufommeil* .\* on a vu au mot *Fibra* com-  
bien un fommeil excessif est capable de relâcher les fi-  
bres qui font trop tendues. Or comme les vaisseaux re-  
Iâchés cèdent aisément aux fluides qui les distendent,  
ils s’ensuit qu’ils doivent-être plus pleins qu’à l’ordi-  
naire. De plus,on répare par le sommeil ce qui s’est per-  
du par les fonctions de sentiment & par le mouvement  
volontaire, au lieu que les veilles consclment ce qui  
s’étoit amassé pendant le sommeil. De - là vient que  
ceux qui se trouvent fatigués des travaux de la jour-  
née , se réveillent plus vigoureux & plus dispos après  
avoir dormi.Lors donc qu’une personne dort trop long-  
tems , plus il amasse d’humeurs pendant le jour &  
moins il en dissipe, d’où il résistte une *pléthore.* C’est  
ce qui fait encore que le sommeil rétablit si prompte-  
ment ceux dont l’habitude est épuisée par de violen-  
tes maladies ; & que les ours passent tout l’Hiver fans  
manger, le sommeil suppléant au défaut de nourri-  
ture.

*Quant â la tranquilité d’esprit :* on ne peut douter quel-  
le ne contribue considérablement à la confervation de  
la fantc. Or on fait que l’effet de la fanté la plus par-  
faite est une *pléthore,* & que les passions violentes &  
les foucis dévorans confument le corps d’une maniere  
sensible. Aussi Galien, *Method. Medend. Lib. XIV.  
cap.* 15. met-il les foucis au nombre des méthodes qu’il  
prefcrit pour diminuer le trop d’embompoint.

*A l’égard de l’inaction des mufcles :* depuis que l’homme  
a été condamné, en punition de sim péché, à manger  
fon pain à la sileur de sion vssage, l’exercice du corps  
est devenu absolument néceffaire pour la conservation  
de la siinté : aussi remarque-t-on que ceux qui menent  
une vie délicate & oisive siont affligés des maladies les  
plus terribles.

Hippocrate, dans son Traité *de la Diete, Lib. I.* nous  
apprend « que tout homme qui mange ne fauroit se  
« bien porter, s’il ne travaille à proportion de la nour-  
« riture qu’il prend ; car bien que la nourriture & le  
« travail aient des effets tout contraires, ils ne lassent  
«ὀ pas de contribuer mutuellement à la santé ; car le  
« travail est destiné à consiImer ce qu’il y a de sil-  
«perflu dans le corps, & la nourriture à rétablir ce  
« qu’il a perdu. »

Il ordonne dans le même Traité, *Lib. III.* «d’examiner  
a si la nourriture a excédé le travail, ou le travail la  
« nourriture, ou s’ils siont l’un & l’autre dans la juste  
« proportion ; car de leur inégalité naiffent les mala-  
« dies, comme la santé vient de leur équilibre & de  
« leur égalité. »

Il faut donc que l’équilibre entre la nourriture & letra-  
vail foit tel que la dissipation journalière égale la quan-  
tité d’alimensdont on ufe ; car si l’on prend la même  
quantité de nourriture en même-tems qu’on fait moins  
d’exercice, il faut nécessairement qu’il en réfulte une  
*pléthore.* Lorsqu’on nourrit des chevaux dans une écu-  
rie, fans les faire travailler , ils s’engraissent en très-  
peu de tems, mais on ne les a pas plutôt exercés pen-  
dant quelque jours que leur embompoint diminue.

*A l’égard des évacuations ordinales de sang, foit natu-  
relles ou artificielles* ; on est convaincu par expérience  
que plus un homme fe fait faigner, pourvu que fes  
forces ne foient point entierement affoiblies, plus fes  
vaisseaux fe remplissent. Les femmes ont tous les mois

P L E 654  
une évacuation naturelle de sang fuperflu ; & les hom-  
mes accoutumés à des saignées réitérées , Eont affligés  
vers le tems auquel ils avoient coutume dsuEer de ce  
remede, des mêmes maladies que les femmes dont les  
règles font supprimées ; au moyen de quoi leurs forces  
dégénerent, & ils acquierent une habitude aussi lâche  
& aussi foible que celle des femmes. M. Dodart obser-  
ve dans l’*Histoire de l’Académie des Sciences, Année*1707. qu’un homme qui n’avoit point été affaibli par  
la faignée recouvra en cinq jours de tems seize onces de  
fang qu’on lui avoit tirées. D’où il paroît que les sai-  
gnées réitérées disposent à la *pléthores* puisque le sang  
*se* reproduit si promptement par son moyen , quoique  
le corps devienne moins ferme & plus lâche, & que fes  
vaisseaux *se* remplissent plus aisément. J’ai connu une  
femme sujette à des passions très-violentes ,qui ayant  
été saignée plus de soixante fois dans une année de-  
vint si grasse au bout de quelques mois, qu’elle pefoit  
cent cinquante livres de plus que dans fon état naturel:  
mais comme son fang *se* reproduisoit tous les jours, elle  
étoit obligée de *se* faire faigner très-souvent, de forte  
qu’à la fin fies forces s’étant épuifées elle tomba dans  
l’hydropisie. Je ne sauroisdonc approuver la coutume  
qu’ont quelques perfonnes de *se* faire faigner plusieurs  
fois par an par précaution, puisque leur corps s’affoi-  
blit par-là & devient beaucoup plus sujet à la *pléthore.*Galien, qui, *Meth. Medend. Lib. IX. cap. T* recom-  
mande les siaignées Eréquentes & copieuses dans certai-  
nes maladies, jufqu’à défaillance, rejette entierement  
cette coutume en ces termes :

a Je ne trouve point à propos qu’on fe fasse ouvrir la vei-  
« ne plusieurs fois par an, parce que les efprits vitaux  
« sortent avec le sang, & qu’après que leur quantité est  
« considérablement diminuée, toute l’habitude fe re-  
« froidit, & le corps ne s’acquite plus qu’imparfaite-  
« ment de fes fonctions naturelles. »

Tous les effets de la *pléthore* dépendent de cette raréfac-  
tion du fang qui provient de l’augmentation de sa  
vélocité & de la chaleur qui en réfulte, ou d’au-  
tres cauEes que l'observation Eeule peut faire con-  
noître. De-là la dilatation des arteres tant fan-  
guines, que lymphatiques, le dérangement des  
Técrétions, la compression des veines sanguines &  
lymphatiques , l’interruption de la circulation ,  
l’inflammation & la rupture des vaisseaux ,la fup-  
puration, la gangrene & la mort.

*Tous les effets de la pléthore dépendent de la raréfaction des  
fluides.* Les vaisseaux peuvent contenir une tropgran-  
de quantité de fang louable fans que la fanté Eoit alté-  
rée, mais lorEquece Eang vient à *se* raréfier pour quel-  
que caufie que ce Eoit, les fonctions commencent à s’al.  
térer; & s’il furvient dans ces occasions certains chan-  
gemens dans le corps, on les regarde comme les effets  
*de la pléthore,* bien qu’ils ne dépendent point de cette  
causie seule, pu iEque la *pléthore* ne fait que difpoferle  
corps à des maladies que la raréfaction excite ou occa-  
sionne. De ces deux caufes jointes ensemble *se* forme  
la caufe prochaine de ces phénomenes; & comme la  
cauEe excitante , je veux dire , la raréfaction , met la  
*pléthore* en action , qui feule, à moins qu’elle ne fût  
excessive ne nuiroit pas aussi promptement; on dit dans  
ce fens que les effets de la *pléthore* dépendent de la ra-  
réfaction des fluides.

*La raréfaction du fang provient de l’augmentation de sa  
vélocité, aussebien que de la chaleur qui en résulte.* Lorse  
qu’il coule une plus grande quantité de sang dans les  
vaiffeaux dans le même efpace de tems, on dit que sa  
vélocité a augmenté ; mais cela ne peut arriver que le  
frotement des fluides contre les vaisseaux n’augmente  
aussi. De-là naît la chaleur, qui à fon tour produit la  
raréfaction. Mais toutes les caufes qui semblent raré-  
fier le sang ne paroissent produire cet effet qu’en aug-  
mentant la célérité de son mouvement aussi-bien que la

*tëfÿ* PLE

chaleur qui en résulte. Or on Eait que la raréfaction  
du fang toute seule est capable de produire tous les ef-  
fets qui naissent de la *pléthore s* car si le fang est une  
foispïusrare qu’iln’étoitauparavant, cestera la même  
chofe à l’égard des vaisseaux, que si *sa* quantité avoit  
augmenté du double. Si donc la raréfaction du simg *se*trouve jointe avec la *pléthore,* tous les Eymptomes qui  
peuvent naître de celle-ci augmenteront. On voit donc  
par-là d’où vient que tous les remedes & toutes les ma-  
ladies qui échauffent & raréfient le fang en augmentant ;  
la vélocité de Ce fluide,occasionnent tous les Eymptomes  
d’une véritable plénitude. Lorsqu’une jeune personne  
vient à être attaquée de la petite vérole, cette maladie  
est aussi si-lÎVie de chaleur, de rougeur, d’une tension  
inflammatoire des vaisseaux, aussi-bien que d’un mal  
de tête Insupportable , qui ne vient point de l'augmen- i  
tation du fang , mais de soi raréfaction, laquelle est  
produite par l’accélération de fon mouVement, & par  
la chaleur considérable qui en résulte.

*De-lâ la dilatation des artères tant sanguines s que lym-  
phatiques.* LorEque le seing vient à augmenter ou à se  
raréfier, il occupe beaucoup plus d’espace qu’aupara-  
vant, de Eorte qu’il faut nécessairement qu’il dilate da-  
vantage les vaisseaux dans lefquels il est enfermé ; c’est  
ce qui fait que les arteres & les veines fe distendent,  
au moyen de quoi le simg ne siiuroit passer avec la mû-  
me facilité des arteres dans les veines ainsi distendues,  
ce qui occasionne une plus grande résistance vers les  
extrémités des arteres : aussi celles-ci font-elles beau-  
coup plus distendues par le stang qui leur vient du cœur.  
Maintenant, puisqu’on peut mettre au nombre des  
causes que les Medecins assignent pour expliquer la  
maniere dont tant de différentes liqueurs se séparent  
du sang dans les diverses parties du corps, les différen-  
tes proportions que les ramifications sécrétoires ont  
avec leurs trones, il est éVÎdent que lorEque cette pro-  
portion est altérée parla dilatation des arteres,toutes  
les sécrétions ne doivent plus fe faire avec la même ré-  
gularité qu’auparavant. 3

*A s égard de la compresseon des veines sanguines et lympha-  
tiques',* les veines accompagnent les arteres dans pres-  
que toutes les parties du corps; & lorfque les arteres  
sont trop pleines elles compriment les veines, dont les  
tuniques font beaucoup plus déliées : les veines ainsi  
comprimées envoyent le *sang* qu’elles contiennent au  
cœqr, qui le pouffe de nouveau dans les arteres : mais  
comme les veines *se* trouvent comprimées , elles ne  
peuvent en recevoir qu’une petite quantité, ce qui fait  
que la dilatation des arteres augmente, & que le fang  
s’y accumule presique entierement, tandis que les vei-  
nessievuident de plus en plus à causie de la compression  
qu’elles souffrent, & qui augmente d’un moment à  
l’autre.

*Quant â l’étranglement fde la circulation des humeurs* , il  
ne peut manquer d’arriver, puisque par ces moyens la  
résistance que le Eang rencontre au sortir du ventricule  
gauche du cœur augmente à chaque instant. 11 arrive  
de-là que les veines pulmonaires ne peuvent verster ce  
fluide dans le ventricule gauche du cœur avec la même  
facilité; au moyen de quoi ce fluide commence às’ac-  
cumuler dans les vaiffeaux des poumons , la résistance  
que fouffrele ventricule droit du cœur augmente & la  
circulation cesse à la fin. La raison pour laquelle les  
. personnes extremement pléthoriques sont si rouges ,  
est que leurs petites arteres semt dilatées & reçoivent  
la partie rouge du siang. A la fin pourtant, ces sortes  
de personnes étant comme suffoquées commencent à  
prendre une couleur livide, & meurent quelquefois  
subitement, à moins que les vaiffeaux ne soient déga-  
gés, ou naturellement ou par art, en diminuant la  
quantité du sang , & par conséquent *sa* chaleur & *sa*raréfaction.

*A l’égard de l’inflammation ;* il faut nécessairement qulel-  
le Survienne à caisse des humeurs grossières qui ont pé-  
nétrédans les orifices dilatés des petits vaisseaux, &

P L E 656

qui ne peuvent passer dans leurs parties les plus étroi-  
tes.

*A l’égard de la rupture des vaiffeaux* ; elle arriVe princi-  
palementdans les parties où les vaisseaux semt les plus  
déliés,& si les personnes pléthoriques semt si sujettes  
à mourir d’apoplexies , ce n’est qu’à cause de la ruptu-  
re que souffrent les arteres du cerveau.

*Quant a la suppuration et la gangrene s* c’est ordinaire-  
ment par-là que *se* terminent les inflammations qu’on  
n’a pu résoudre.

*Pour ce qui est de la mort ;* elle paroît être causée par la  
résistance que le cœur rencontre de la part des vaisseaux  
distendus , & qui est telle , qu’il ne peut *se* débarrasser  
du fluide qu’il contient; au moyen de quoi la circula-  
tion est suffoquée. Elle peut aussi venir de ce que les  
arteres étant trop pleines, compriment les vaiffeaux ca-  
pillairesdu cerveau, du cervelet & des nerfs; ou de  
la rupture des vaiffeaux & de l'épanchement des hu-  
meurs nécessaires à la vie qui en réfulte ; ou enfin, de  
ce que les fluides extravasés détruisent l’action des vif-  
ceres qui servent le plus immédiatement à la vie.

On peut donc aisément connoître la *pléthore* présente,  
& prévenir tous les effets qui pourront en ré-  
sulter.

On est assuré de la préfence de la *pléthore s* si les causies  
qui engendrent une trop grande quantité de seing loua-  
ble, &, dont on a parlé ci-devant, ont précédé ; si l’on  
apperçoit une grande rougeur partout le corps, sur-  
tout dans les parties dans lesquelles les vaiffeaux pa-  
ressent à découvert, comme dans les coins des yeux,  
dans la tunique conjonctive, dans les parties internes  
des paupieres, des narines , de la bouche, de la gorge  
& des leVres ; si l’on sient une grande chaleur, même  
dans les extrémités du corps ; si les veines sont gon-  
flées, & le pouls sort & plein ; si après un exercice vio-  
lent, des chaleurs excessives, llusiage du vin , ou telle  
autre substance chaude, les malades apperçoiventdans  
tous leurs mufdes une tumeur molle , pleine & disten-  
dante, accompagnée d’une certaine immobilité qui  
les empêehe de pouVoir fermer les poings; s’ils com-  
mencentà appercevoir en eux une certaine pareffe , &  
un assoupissement accompagné d’un écoulement delar-  
mes.

On prévoit, en formant le prognostic d’une *pléthore,* que  
tous les fymptomes dont on a parlé arriVeront, & par-  
ticulierement que toutes les fonctions du cerveau *se-  
ront* dérangées, à caufe qu’il y a une plénitude natu-  
relle dans toutes les parties de la tête. De-là vient que  
lorEque les gros vaisseaux, remplis de seing rouge, sont  
distendus , les vaisseaux plus petits souffrent une com-  
pression, parce que les os du crane ne peuvent point  
céder; de sorte que toutes les maladies du cerveau, de-  
puis le plus léger vertige juEqu’à l’apoplexie la plus fu-  
neste, peuvent venir d’une *pléthore.*

La cure de la *pléthore* consiste dans la siaignée , le travail  
& les veilles ; à *se* nourrir d’alimens acres après  
les évacuations convenables, & à omettre peu-à-  
peu ces dernieres.

*Lafaignée.* La trop grande abondance de siang louable,  
est causie de tous les accidens dont on vient de parler;  
d’où il silit, que tOut ce qui est capable de la diminuer  
doit être salutaire. Mais rien n’est plus propre pour cet  
effet que la saignée , qui appaise immédiatement tous  
les Eymptomes.

Un Medecin ne peut donc mieux faire que d’indiquer  
les méthodes dont la nature fe fert elle-même pour la  
guérifon des maladies. On fait que dans quelque état  
que le corps fe trouve, rien ne guérit plus efficacement  
*la pléthore* qui vient ou de la redondance ou de la raré-  
faction du sang, qu’une hémorrhagie falutaire , fur-  
tout par le nez. C’est ce qui rend ces fortes d’éVacua-  
lions si salutaires aux jeunes gens qui jouissent d’une  
fan té

*(cty* P L Ë

fanté parfaite , & qui sont dans un âge où tous les  
vaisseaux devenant plus forts commencent à résister  
avec plus de force aux fluides, furtout dans le prin-  
tems , qui est le tems où la chaleur augmente. De-  
là vient encore que ces furres d’éVacuations sirnt si *sa-  
lutaires* dans les maladies les plus Violentes. C’est  
pour imiter ces efforts de la nature que les Medecins  
ordonnent de diminuer la quantité du Eang par la sai-  
gnée; & silpposé que les symptomes indiquent que les  
arteres ne font distendues & les Veines affaissées qu’à  
catsse que le fang ne peut passer des premieres dans les  
fecondes , ce qui arrÎVe fréquemment dans les mala-  
dies aiguës & inflammatoires , quelques uns fe hafar-  
dent à ordonner l'artériotomie : mais comme cette opé-  
ration ne fauroit fe pratiquer fans danger fur les grosses  
arteres, on peut fatisfairc *avec* moins de rifque àla me-  
me indication,en ouVrant un grand nombre de petites  
arteres à l’aide des scarifications. Prosper Alpin nous  
apprend, dans sim Traité *de Medicina Ægypelorttm ,*que les Egyptiens , chez qui ces maladies aiguës sont  
très-fréquentes , font grand cas de ces fortes de fcarifi-  
cations.

Il s’est trouVé quelques Medecins, surtout parmi les *sec-  
tateurs* de Van - Helmont , qui ont condamné la  
faignée comme une opération aussi inutile que cruelle.  
Ils ont cru que l'abstinence seule étoit silffifante pour  
diminuer la redondance des humeurs, puisqu’on moyen  
de la tranEpiration insensible & des autres excrétions ,  
il s’éVacue tous les jours plusieurs lÎVres d’humeurs,  
que l'on répare cependant à l’aide des alimens & de la  
boisson. D’où ils ont conclu, que puisique les excré-  
tions naturelles continuent à diminuer les fluides, sur-  
tout quand on s’abstient de boire & de manger, les flui-  
des doiVent diminuer plus considérablement à l'aide  
d’unç abstinence de Vingt quatre heures , qu’ils ne le  
feroientaVec le fecours de la faignée la plus copieusie.  
Mais ils n’ont pas sait attention que par cette méthode  
il n’y a que les humeurs les<plus fubtiles qui sedissi-  
pent, & que le siang rouge & épais qui distend les Vass-  
scaux ne diminue presque point; ce qui est pourtant  
absolument nécessaire, & que toutes les humeurs ac-  
quierent une plus grande acrimonie, à causi? qu’il ne  
fie mêle plus de nouVeau chyle aVec le sang.

Mais quoique la saignée diminue la rédondance du sang,  
nonsseulement elle laisse le corps aussi fujet qu’aupara-  
vantàla réplétion, mais elle le dispoEe encore daVan-  
tage à la génération d’une notiVelle *pléthore,* ainsi que  
nous Payons obsierVé ci-dessus ; d’où il tint qu’il faut  
tellement le fortifier, qu’il ne puisse plus amasser à l'a-  
venir une aussi grande quantité de fang.

L’exercice non-feulement dissipe ce qui s’est amassé dans  
le corps pendant qu’il étoit en repos, mais il fortifie  
encore les folides à un tel point, qu’ils ne cèdent plus  
avec la même facilité aux fluides qu’ils contiennent.  
Aussi Voit-on rarement lesperfonnes accoutumées à un  
traVail pénible fujettes à la *pléthore,* bien qu’elles  
prennent beaucoup de nourriture. Mais un pareil exer-  
cice ne convient qu’après qu’on a dégagé les Vaisseaux  
par le moyen de la faignée; car fans cette précaution,  
ils ne manqueroient plis de fe distendre & de ste rompre  
en très-peu de tems.

*A* l’*égard des veilles,* on met le sommeil au nombre des  
caisses de la plénitude ; d’où il fuit que S011 contraire  
doit produire des effets opposés.

*Qtant â l’usage des alimens acres après les évacuations  
convenables* ; les alimens doux étant aisément changés  
par les organes chylifiques, engendrent une grande  
quantité de chyle ; en conséquence de quoi le sang  
augmente tous les jours , à moins qu’on n’ait film de  
dissiper les humeurs superflues par un exercice Violent.

De làyientque la nature a donné aux enfans pour nour-  
riture un lait extremement doux, & qui a déja été  
changé dans le corps de la mere , parce que cet âge a  
befoinque les humeurs augmentent tous les jours aVec  
toute la promptitude possible. Mais quand il est quef-  
tion du contraire, comme dans la cure de *ia pléthore,*

*Torne V.*

P L E 658

par exemple, les alimens les plus durs & les plus disse  
ciles à digérer, de.même que les fubstances acres, aro-  
matiques & irritantes, font les plus salutaires , à cause  
que par ce moyen il s’engendre une moindre quantité  
de fang & de chyle ; & que le mouVement des humeurs  
venant à augmenter à l’aide de ces fortes de substances,  
elles n’ont pas la même facilité à s’accumuler dans le  
corps. Mais les fubstances acres sirnt extremement  
nuisibles, quand on n’a pas eu la précaution de dimi-  
nuer auparaVant la quantité des fluides aVec des *éva-*cuans, parce que le mouVement du fang Venant àaug-  
menter par leur moyen, les vaisseaux qui *se* trouvent  
trop pleins, peuvent *se* rompre.

*A l’égard de l’omission graduelle des évàcuations ordinai-  
res s* on a vu ci-devant que rien ne dispose plus a la  
*pléthore* que des saignées trop fréquentes. 11 s’enfuit  
donc qu’on doit renoncer à ces sortes d’éVacuations,  
mais non point tout à la fois, à catsse que tout chan-  
gement sisoit est dangereux , surtout dans le cas dont il  
s’agit ; car les soignées fréquentes accoutument le  
corps à amasser une grande quantité de fang, qui ne sau-  
roit manquer de produire tous les effets de la *pléthore,*lorsqu’on n’a pas soin de la diminuer. Il faut donc di-  
minuer peu-à-peu ces fortes d’éVacuations, quant à  
leur quantité , & mettre un plus grand intcrValle entre  
elles, pour pouVoir y renoncer insensiblement sans  
danger.

En prenant ces mesiures , ort imite la méthode salutaire  
dont la nature *se* Eert Vers le tems que les regles com-  
mencent à ceffer dans les femmes ; car cette éVacuation  
deVientfuccessiVement moins abondante , & ses retours  
font moins fréquens, jtssqu’à ce qu’elle ait entierement  
ceffé. Mais lorsque les regles Viennent à cesser tout  
d’un coup, cet accident a pour l’ordinaire des si-lites  
très-fâcheuses. VaN-SwIETEN.

PLETHORICUS , *pléthorique* ; est l'épithete qu’ort  
donne à ceux qui ont beaucoup de Eang, ou qui ont une  
pléthore.

PLETHRON ; la sixieme partie du stade.

PLEURA. La *Pleure* est une membrane fort adhérente  
à la furface interne des côtes, à celle du sternum , des  
mufcles intercostaux, des mufcles soisscostaux, des  
sterno-costaux, & à laconVexité du diaphragme.

Son tissu est fort ferré, très-garni de Vaisseaux fanguins  
& de nerfs, & à peu près pareil à celui du péritoine ,  
étant de même composéd’une Vraie lame membraneu-  
fe qui en fait la concavité , & d’un tissu cellulaire qui  
en sait la conVexité, & qui est la production ou la con-  
tinuation de la lame.

La portion cellulaire fait tout le tour de la furface inter-  
ne : mais la portion membraneufe est autrement dis-  
posée. Chaque côté de la poitrine a sa *pleure* particu-  
ïi’ere. Ces*deuxpleures*sont entierement distinctes, &  
sont comme deux grosses Vessies qu’on auroit mises en-  
semble l'une à côté de l'autre dans la caVité de la poi-  
trine ; enEorte que par leur adossement entré le ster-  
num & les Vertebres, il se fait une duplicature en for-  
me de cloifon , leurs autres côtés étant collés aux côtes  
& au diaphragme.

Qn donne à cette duplicature des deux *pleures* particu-  
lieres le nom de médiastin. Les deux lames dont il  
est composé, semtunies très-étroitement enfemble du  
côté du sternum & vers les vertebres. Elles semt *écar-  
tées* l'une de l'autre dans le milieu, & un peu vers le  
deVant jtssqulembas par le péricarde & par le cœur,  
comme on verra ci-après. Un peu plus en arriere elles  
s’éeartent en maniere de tuyau, & servent de tunique  
à l’ossophage. Enfin tout en arriere, il y a entre les  
vertebres & les deux *pleures,* depuis le haut jufqulem-  
bas, un espace triangulaire, prineipalement occupé  
par l’aorte.

DeVant le cœur, depuis le péricarde jusqu’au sternum,  
les lames de la duplicature fiontsort collées ensemble,  
& font paroître le médiastin tout-a-fait transparent,  
excepté un petit efpace en-haut, ou est placé un corps

T t

*espp* PLE

glanduleux appelle *thymus* ; de sorte qu’il n’y a natu-  
rellement aucun interstice, ni aucune cavité particu-  
liere. Ce n’est que la maniere vulgaire de lever le  
sternum qui caufe cet écartement, comme l’a fait Voir  
assez clairement M. Bartholin , mon premier Maître en  
Anatomie , dans fon Traité *du Diaphragme,* imprimé  
à Paris en 1676.

Le médiastin ne *se* termine pas ordinairement le long du  
milieu de la face interne du sternum , comme on a tou-  
jours cru. J’ai démontré l’an 1715. à PAcadémie Roya-  
le des Sciences, qu’il biaife de haut-embas vers le *cô-  
té* gauche ; & que sillon perce le sternum aVec un ins-  
trument pointu aVant que d’ouvrir la poitrine, on trou-  
vera prefqu’tm traVers de doigt de distance entre le ster-  
num & le médiastin, pourvuqtison laisse le sternum en  
place, & que l’on coupe les cartilages des côtes en-  
viron un pouce de distance de chaque côté du ster-  
num.

On voit par-là que la poitrine est non-feulement parta-  
gée en deux cavités, séparées l’une de l’autre par une  
cloifon mitoyenne sans aucune communication , mais  
aussi que par l’obliquité de cette cloifon la cavité droi-  
te de la poitrine est plus grande que la caVÎté gauche.  
Par-là on peut juger de l’incertitude de la trépanation  
du sternum , que les anciens recommandent dans cer-  
tains cas.

La portion cellulaire de la *pleure* en attache les portions  
membraneufes au sternum, aux côtes, à leurs mufcles ,  
au diaphragme, au péricarde , au thymus , aux vaif-  
feaux, & genéralement à tout ce qui est proche la con-  
vexité des portions membraneuses de la *pleure.* Elle *se*glisse auffi entre les lames de la duplicature dont le mé-  
diastin est formé, & les colle enfemble. Elle pénètre  
même les mufcles, & communique avec le tissu celle-  
laire de leurs interstices , jusqu’à la membrane adipeu-  
se externe de la convexité du thorax. En cela *la pleure*ressemble au péritoine.

La Eurface qui regarde les cavités de la poitrine est con-  
tinuellement humectée d’une sérosité lymphatique ,  
qui suinte peu à peu par les pores de la portion mem-  
braneisse. On veut faire penfer que cette sérosité est la  
production de glandes imperceptibles : mais on n’a  
pas encore donné des preuves réelles de l’existence de  
ces glandes, non plus que de celles du péritoine.

Les arrêtes & les veines de *iapleure* font principalement  
des ramificatiOns des arteres & des veines intercosta-  
les. Ces ramifications font très-multipliées & pour la  
plupart très-fines. Les mammaires internes & les dia-  
phragmatiques lui fournissent aussi, & communiquent  
très-fréquemment avec celles qui viennent des inter-  
costales.

Le médiastin a fes vaisseaux particuliers, appelles arteres  
& veines médiastines , lesquelles font pour l’ordinaire  
des branches des foûclavieres. Les mammaires inter-  
nes lui donnent aussi des ramifications fur le devant ,  
les diaphragmatiques en-bas, les intercostales en ar-  
riere , de même que les œfophagiennes.

Les nerfs font des ramifications des vrais nerfs intercof-  
taux, autrement nommés costaux & dorfaux. Ils corn,  
muniquent vers les vertèbres avec les grands nerfs sym-  
pathiques , improprement appelles nerfs intercostaux,  
mais très-peu avec les nerfs l'ympathiques moyens ou  
ceux de la huitième paire.

La *pleure* fert en général de tégument interne à la cavité  
de la poitrine. Le médiastin ôte toute communication  
des deux cavités de la poitrine, & empêche l’un des  
poumons de peser fur l’autre quand on est couché silr  
le côté. Il forme aussi des loges au cœur avec le péri-  
carde, à l’œfophage, &c. & enfin se continue sur les  
poumons.

*Nota.* Les portions de la *pleure* qui sont immédiatement  
attachées aux côtes, peuvent être regardées comme un  
périoste de leurs faces internes. Cette adhérence aux  
côtes rend *iapleure* tendue & l’empêche de glisser. Elle  
la rend aussi extremement fensible au moindre écarte-

PLI 660

ment caufé par une lymphe épaisse ou un fang accumu-  
lé ; d’autant plus que les filamens nerveux font dans ce  
cas extraordinairement comprimés dans l'infpiration,  
où les mufcles intercostaux fe gonflent. WtusLow ,  
*Anatomie.*

PLEURITIS, πλευρτις, de πλευρὰ, pleure ; pleurésie  
ou inflammation de la pleure. Voyez *Peripneumo-  
nia.*

PLEURON, πλευρόν , le même que psouru.

PLEUROPNEUMON1A, *Pleuropneumonie s* efpece  
de maladie composée d’une vraie pleurésie & d’une pé-  
ripneumonie.

PLEURORTHOPNÆA, suivant Blancard , est une  
pleurésie dans laquelle le malade ne peut refpirer que  
debout ou assis & en élevant les épaules.

PLEXUS, en termes d’Anatomie, est une espece de fi-  
let ou complication de vaisseaux. Un amas de vaisseaux  
dans le cerveau est appelle *plexus choroïde, réticulaire*ou *rétiformes* Un *plexus* de nerfs est une union de deux  
ou de plusieurs nerfs qui forment une espece de fi-  
let.

**P L I**

PLICA POLONICA, *Inique Polonels.e,* est une mala-  
die endémique très-connue dans toute la Pologne. El-  
le consiste dans un entrelacement extraordinaire des  
cheveux, lefquels fiant tellement collés ensemble qu’ils  
forment un fpectacle monstrueux.

Lorsqu’on les coupe ou qu’ds se rompent ils repandent  
du fang , le malade est attaqué de maux de tête horri-  
bles , sa vue s’affoiblit, & il court souvent risque de la  
vie. Cette maladie attaque surtout les Juifs qui vivent  
dans ces contrées.

Bien qu’il paroisse difficile de rendre raifon de cette ma-  
ladie, & d’assigner ses véritables casses, nous ne laisse-  
rons pas de faire quelque tentative là-dessus. Rien ne  
contribue plus à fa production que la malpropreté dans  
laquelle ces peuples vivent, car ils fe peignent rare-  
ment, ils vivent dans des lieux bas & humides, & boi-  
vent de l’eau-de-vie avec excès. Les eaux ne contri-  
buent pas peu à l’occasionner : de-là vient que Gehem^  
dans fon *Epist. ad Bontekoe de Plica Polonica,* assure ,  
avec raifon , que la caufe de cette maladie réside dans  
certaines eaux de Pologne ; dont Pusiage, foit en for-  
me de boisson ou de bain, produit *iapliquei,* ce qu’iI  
confirme par l’exemple de deux Soldats qui n’eurent  
pas plutôt plongé leurs têtes dans l’eau d’un certain  
étang que leurs cheveux fe nouèrent en plusieurs en-  
droits Je joins à ces caufes un défaut héréditaire qui  
passe des peres aux enfans, & qui consiste dans la trop  
grande ouverture des pores & des poils bulbeux qui  
font logés fous la peau du crane, & qui fait que le suc  
nourricier épais & gluant qui est produit par les ali-  
mens grossiers & les eaux impures est poussé au moyen  
de la chaleur qu’excite Pufage de l’eau-de-vie dans les  
cavités des cheveux , & fuintant par leurs pores prc-  
duit cette terrible maladie. HoffMAN , *de Morb. Cern  
Reg. Propr.*

Cette maladie est extremement dangereuse à moins que  
la matiere peccante ne fe jette fur les cheveux, & il  
furvient des fymptomes violens dans prefque toutes  
les parties du corps où elle *se* loge.

Mais lorsi^ue la nature oblige cette matiere à se jetter  
d’une maniere salutaire & critique Eurles cheveux, ils  
s’entrelacent d’une façon extraordinaire, & le malade  
demeure exempt de tout autre fymptome; carlanatu-  
re jettant pour l’ordinaire les restes de la matierepec-  
cante fur les cheveux, il arrive qu’un grand nombre  
de perfonnes supportent toute leur vie cette incommo-  
dité fans en recevoir aucun dommage considérable.

Lorfqu’on vient à couper cette *plique* le malade perd la  
vue & est attaqué de plusieurs autres fymptomes terri-  
bles, non point, comme quelques-uns croyentlà cau-  
fe que la tête demeure exposée au froid , puisqu’il est  
aisé de s’en garantir à l’aide d’un bonnet; mais parce

*66e* PLI

que la fubstance dans laquelle la nature avoit accoutu-  
mé de loger la matiere peccante, est emportée, ce qui  
empêche l’évacuation des humeurs putrides. Il arrive  
dans cette maladie la même chose que dans les ulceres  
invétérés, qu’on ne peut consolider fans mettre la vie  
du malade en danger, à moins qu’on n’ait eu foin de  
purger le corps auparavant. Il n’est pas sûr non plus de  
sermer des cauteres qui ont demeuré ouverts pendant  
un tems considérable.

Après que la matière peccante a été évacuée la *plique se  
guérit* d’elle même ; & lorfqu’on est une sois assuré  
qu’elle n’est plus logée dans le corps, ce qu’il est dif-  
ficile de connoître, on ne court plus de rifque à couper  
*la plique.*

On ignore encore la vraie méthode de guérir cette mala-  
die, à cause sans doute qu’il s’est trouyé jusqu’à pré  
sent peu de Medecins dans les contrées de la Pologne  
où la *plique* est endémique, qui aient sil profiter de ce  
. qu’on fiait de *sa* nature & de sa guérisim , pour établir  
un plan raisonnable & judicieux pour fon traitement.

Il est certain que la purgation & la faignée nuisent à ceux  
qui sont attaqués de cette maladie bien loin de leur  
être utiles; & le Recteur de l’Académie de Zamofca  
marque aux Medecins de Padoue, qu’en entreprenant  
la cure de la*plique* avec les purgatifs ordinaires, on  
rend la maladie pire qu’auparavant, à cause que ces re-  
medes, au lieu de corriger & de si-irmonter les humeurs  
peccantes, les jettent dans une agitation plus violente,  
& les obligent à se distribuer par tout le corps, au  
moyen de quoi il sijrvient des douleurs aiguës dans  
tous les membres. Hercule Saxonia est du même fen-  
timent, & confirme cette doctrine par différens exem  
ples de persimnes qui pour avoir ufé de purgatifs au  
commencement de la *plique* & du fcorbut font deve-  
nuçs aveugles, estropiées & sujettes à plusieurs autres  
incommodités.

Il est donc beaucoup plus sûr & plus efficace d’attirer le  
plutôt qu’il est possible, la matiere peccante fur les  
cheveux, où elle tend naturellement; & l’expérience  
nous apprend que rien ne satisfait plus parfaitement à  
cette indication que de fe laver fréquemment la tête  
& les cheveux avec une décoction de branque-ursine.  
SENNERT.

PLICHAS, πλιχάς, le même que *piochas,*

PLINIA.

Voici *ses* caracteres.

Sa fleur est en cloche & d’une feule piece, divisée en cinq  
segmens. Il s’élève de scm calyce un pistil qui *se* chan-  
ge en un fruit sphérique, charnu & cannelé, dans le-  
quel on trouve une semence qui a la même forme que  
lui.

Miller ne compte qu’une feule espece de *plinia,* savoir,

*Plinia fructu croceo odorato* , Plum. Nov. Gen.

Le P. Plumier ayant découvert cette plante dans l’Amé-  
rique, voulut l’honorer du nom de Pline le Naturalis-  
te. MILLER , *Dict.*

PLINTHIUM, πλινθίον. On donne ce nom à plusieurs  
machines dont on se sert pour faire l’extension. Oriba-  
*se* en décrit trois , l’une dans fon Traité *de Laqueis, c.*

13. & les deux autres dans celui *de Machinamentis, c.*8. Il appelle l’une de ces dernieres *Nilei plinthium.*

PLINTHITIS, πλινθῆτις, efpece d’alun qu’on appelle  
aussi *placitis.*

P L O

PLOTES, est le nom qu’Oribaso , *Collect. Medicinal.  
Lib. II. cap.* 58. donne au muge.

PLU 662  
’’

PLU

PLUMACEOLUS, *Plumasseau , tampon* ou *compresse.*PLUMACEUS, est une épithete que Zwelfer donne à  
certains magisteres pour signifier qu’ils Font aussi fins  
& aussi délicats que la plume ou le duvet.

PLUMBAGO.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreusie, grosse, charnue, chaude & viva-  
ce; ses feuilles font alternes & entieres. L’extrémité  
du pédicule , qui est fort court, fe déploie en un caly-  
ce d’une feule piece, découpé en cinq segmens, velu  
& fait en forme de tuyau, dans le centre duquel on  
trouve l’ovaire muni de fon pistil. Ce dernier contient  
une fleur d’une feule piece faite en forme de tuyau ,  
dont l’extrémité supérieure est disposée en maniere de  
rayons, ce qui la fait ressembler au jasinin. Ces fleurs  
font disposées en épis. La semence est oblongue &  
pointue.

Boerhaave compte deux especes de *Plumbago s* savoir,

1. *Plumbago quorumdam*, Tourn. Inst. 140. Boerh. Ind.  
A. 77. *Dentellaria s* Offic. *Plumbago Plinii,* Ger.  
Ioôp.Emac. 1254. Raii Hist. 1. 394. *Dentellaria Ron-  
deletiiH.* B. 2. 941. *Lepidium Dentellaria dictum ,*C. B. P. 97. *Lepidium Monspeliacum Dentellaria dic-  
tum,* Park. Theat. 885.

Les tiges de cette plante scrnt foibles , grêles & couver-  
tes de feuilles longues , étroites , vertes & blanchâtres.  
Les fleurs font difposées en épis , elles font petites,  
purpurines, d’une seule piece , divisées en cinqseg-  
mens , & il leur sticcede des semences rudes, velues,  
nues & solitaires. La racine est grosse & épaisse , &  
toute la plante est d’tm gout chaud & mordicant, de  
même que le Lépidium.

Cette plante est rarement d’usage. Elle est d’une nature  
chaude, & même caustique comme la pariétaire d’Ef-  
pagne : & on l'emploie aussi-bien qu’elle pour le mal  
de dents. On assure même qu’il suffit de la tenir dans  
la main pour llappaiser. MILLER , *Bot. Offe*

2. *Plumbago Ceylanensis, folio splendente Ocymasiri, flo-  
re lacteo.*

PLUMBago , *Plombagine.* Voyez *Molybdaena.*

PLUMBUM , *Plomb.*

Les Auteurs Grecs employeur souvent le même nom  
pour désigner le *plomb & Pétain , ce* qui sait qu’un  
très grand nombre d’Interpretes Latins rendent le mot  
Grec κασσίτερος par celui *de plomb* & d’étain. Geo.  
Agricola établit trois siortes de *plomb* : l’un blanc, que  
nous appellens présentement étain ; l'autre de couleur  
de cendre, qui est le *Bismuth* 5 & le troisieme livide,  
qui est notre *plomb.*

On rapporte plusieurs expériences , pour prouver que le  
*plomb*, lorsiqu’il est fondu, contient ou engendre quel-  
que portion d’or. Monsieur Homberg assure que si  
l’on prend une petite quantité d’argent, & qu’après  
l’avoir séparé de toute matiere hétérogene , en le  
met tant à lac oupelle avec *loplomb,ors* en mette un mor-  
ceau dans de l’eau forte, on trouve un peu d’or au fond.  
Si l’on ajoute du cuivre à l’eau forte , l’argent *se pré-  
cipitera.*

Le *plomb* fe fond beaucoup plus vite qu’aucun autre mé-  
tal , à l'exception de l’étain, même long-tems avant  
que de s’enflammer ; il fe couvre de fcories , il fe vi-  
trifie promptement, & lorsiqu’il est fondu, il passe à tra-  
vers de quelque vaisseau que ce soit. Lorfqu’on tient

Tt ij

*663* PLU

une quantité de plomb sur le feu dans une cuillere de  
fer , il ne commence à *se* fondre , qu’après que fa fur-  
face est devenue extremement brillante ,& aussi luifan-  
te que le mercure : mais il s’altere fur le champ au-de-  
hors, *8c* on y découvre un nuage qui augmente peu-à-  
peu , de maniere qu’à la fin , toute *fa furface* paroît  
couverte d’une fcoriepoudreufe. Onn’apas plutôt en-  
levé cette poussière en foussiant dessus, qu’il s’en for-  
me une nouvelle, jusqu’à ce que tout le plomb ait été  
converti en fcories , qui ne font que la matiere du  
*plomb* légerement calciné. Un feu plus violent le vi-  
trifie , c’est-à-dire, le convertit en une matiere pé-  
fante, friable, tranfparente, élastique & simore, qu’on  
appelle verre , en laquelle les autres métaux *fe* conver-  
tissent aussi, mais moins aisément que *lu plomb i,* cette  
matiere est d’une nature si pénétrante, qu’elle coule à  
traVers tous les creufets ordinaires, à-peu-près com-  
me Peau à travers un crible.

La chaux de *plomb* ne ressemble en rien à ce métal ; &  
néantmoins il ne faut que l'expofer à un feu violent, &  
y ajouter urt peu de limaille de fer, ou quelque matiere  
grasse & inflammable , pour en recompofer de non-  
veau le *plomb.*

Si Pon remue continuellement le *plomb* avec une fpatule,  
tandis qu’il est en fusion, il fe convertit en une poudre  
rouge, à laquelle on donne le nom de *Minium,* ou de  
rouge de plomb ; & il y a cela de remarquable dans cet-  
te opération que la pésimteur de ce métal augmente.

*Le plomb* renvoie les corps légers qu’on jette dedans ; il  
se vitrifie avec les métaux imparfaits, & s’écoule avec  
eux à travers la coupelle, laissant parce moyen l’or &  
l’argent fans aucun mélange. Il reprend fa premiere  
dureté quand on l’expofe au froid , mais plus lente-  
ment que l’étain. Le *plomb* dissipe tous les métaux  
qu’on met avec lui dans la coupelle, à l’exception de  
l’or & de l’argent qui peuvent y être contenus ; ces  
derniers fe rassemblent en un petit globule que l’on ap-  
perçoit au milieu de la coupelle; & ce [moyen est un  
de ceux dont on fe sert pour essayer si les Mines con-  
tiennent de l’or ou de l’argent.

Voici quel est le fondement de ce Procedé:

Toute masse,foit métal ou minéral, fel oufoufre, à l’ex-  
ception feulement de l’or & de l’argent, qu’on mêle  
avec le *plomb* , & qu’on expose au feu, s’en sépare, &  
s’évapore.

Il fuit de ce qu’on vient de dire , que la séparation des  
matieres qui fe trouvent mêlées avec l’or & l’argent  
qu’on met dans la coupelle avec le *plomb , se fait* de  
trois manieres.

1°. Parla volatilifation & l’évaporation. 2°. Enleschan-  
geant en scories, & les écartant aux côtés de la cou-  
pelle. 3°. En pénétrant à travers les pores de la cou-  
pelle ; ce qui n’arrive qu’aux corps qui ne peuvent s’é-  
vaporer en fumée, ni fe retirer vers les côtés en forme  
de fcories.

*LQplomb* Ee dissout dans l’eau forte, mais non point dans  
l’eau régale, & par ce moyen il donne un fel doux. Il  
fe dissout dans la plupart des acides foibles, mais très-  
difficilement dans ceux qui sont plus forts , à moins  
qu’on ne les délaye avec de Peau. Par exemple, il fe  
dissout lentement dans Peau forte : mais très-prompte-  
ment dans le vinaigre, dans l’eau forte affaiblie, le vin  
du Rhin, l’efprit de vinaigre, & même dans l’huile de  
vitriol, quand elle est bien délayée avec de l’eau. A  
quoi l’on peut ajouter que dans quelque espece d’acide  
qu’on le fasse dissoudre , la folution devient aussi dou-  
cequedu fucre. Les vapeurs du vin ou du vinaigre le  
dissolvent en une poudre blanche, ou chaux qu’on ap-  
pelle cérufe ou blanc *de plomb.*

On trouve le *plomb* en abondance dans plusieurs mines  
d’Europe ; il est à bon marché , & il s’en fait une con  
sommation considérable. Il est dlune nature tout-à-fait

PLU 664  
surprenante, & d’une utilité admirable dans certaines  
rencontres. Il est appelle le pere & l’origine, aussi-bien  
que le dévorateur des autres métaux.

La mine est pour l’ordinaire péfante, brillante & de cou-  
leur de plomb ; elle donne la moitié de fon poids de  
métal. Elle est quelquefois blanche, rouge ou jaune ,  
& pour lors elle en donne beaucoup moins. Elle con-  
tient fouvent quelque peu d’argent, ce qui trompe les  
Essayeurs qui ne sont pas bien siur leurs gardes.

*Vertus Médicinales du Plomb,*

*Le plomb ,* sisit qu’il Eoit cru ou préparé, paroît être ra-  
fraîchissant , incrassant, répercussif, abforbant & astrin-  
gent, au point de retarder la circulationdu fang, d’em-  
pêcher toutes les sécrétions & d’offenser les nerfs,  
puifqu’il cause des spasines , des convulsions , des  
tremblemens , des dissicultés de respirer & des fuffo-  
cations. D’où il paroît qu’il ne vaut rien pour les usia-  
ges internes , surtout en grande dosie , & qu’il n’est  
propre que pour l’extérieur.

les *autres usages,*

Les usiages qu’il a entre les mains des Plombiers, des Vi-  
triers , des Fondeurs , des Esta-yeurs, des Jouailliers,  
des Peintres, &c. semt trop connus pour qu’ilFoit be-  
soin d’en parler. On le mêle avec l’étain pour émailler,  
& l’on s’en fert pour faire les pierreries fausses. ’

*Propositions pour fon Histoire Alchymique.*

Le Saturne cornu ne peut-il point fe convertir en Mer-  
cure ?

Quelle est le vaisseau capable de contenir le verre de  
*plomb* en fusion ? .

En quoi consiste la nature talqueufe de la litharge?

Puifque le *plomb* fulmine avec le nitre, qu’il répand une  
flamme bleue, quand on l’allume à la chandelle, ne  
peut-on pas croire qu’il contient du foufre ?

Le principe fulphureux n’est-il pas en petite quantité dans  
le *plomb s 8e* peu adhérent à ceux qui composent ce  
métal , puisque le moindre degré de feu fussit pour  
l’en séparer ?

Quand on expose *le plomb* au foyer d’une grande lentille  
de verre fur une tuile, il répand aussi-tôt beaucoup de  
fumée , & fe change en une chaux jaune & rouge ; il  
*se* convertit ensiaite en un fluide qui *se* dissipe fur le  
champ Eous la forme de fumée : mais si on le retire du  
foyer de la lentille, avant qu’il foit entierement éva-  
poré , il fe change en fe refroidissant en une masse jau-  
ne comme l’orpiment , composée de lames de même  
que le talc. Mais lorsqu’on l’expofe de nouveau sur  
les charbons ardens au foyer de la lentille, il reprend  
la forme de*plomb.* Si l’on le laisse quelque tems fur les  
charbons au même foyer , il fe dissipe entierement en  
fumée, fans qu’il reste aucune matiere vitrefcible. On  
demande, cela étant, quel rapport il peut avoir avec  
le mercure , l’or,&c.

N’est-il pas composé dlune terre molle, talqueufe , vi-  
trifiable, & d’une petite portion de soufre , oudema-  
tlere inflammable médiocrement unie avec cette terre ?

*Chaux de Plomb par la vapeur du vinaigre.*

*Prenez* une grosse cucurbite de verre , dont l’ouyerture  
foit fort large avec un chapiteau qui y réponde ;  
mettez dans celui-ci des lames de plomb fort  
minces, de maniere qu’elles portent fur sim re-  
bord , & se tiennent quelque peu droites, sans  
qu’elles puissent tomber dans la cucurbite. Ver-  
fez du vinaigre dans le fond de la cucurbite :  
ajoutez un récipient, & faites distiler le vinai-  
gre au feu de fable pendant douze heures. Cese  
fez, & laissez refroidir le tout pendant le même

*66y* PLU

espace de tems. Faites sécher enfuite doucement  
les lames de *plomb* , elles deviendront blanches  
& poudretsses ; ramassez cette poudre avec une  
patte de lievre , vous aurez ce qu’on appelle de  
la céruste.

Réiterez la même manœuvre , tout *loplomb* fe changera  
en cette poudre blanche insipide & sians odeur ,  
& la vapeur qui s’est élevée du vinaigre , fe con-  
densera & produira une liqueur blanchâtre , trou-  
ble , styptique , douce, qui cause des nausées , à  
laquelle on donne le nom de vinaigre, ou de  
solution de plomb,

*R E M A R QU E S.*

**On** voit par-là avec quelle facilité le *plomb* fe dissout à  
l’aide d’un acide léger, & fe convertit en une poudre,  
ou en des lames écailleuses friables : mais la liqueur  
distilée, imprégnée avec le *plomb* dissous, est une  
vraie solution de saturne, laquelle étant épaissie don-  
ne le véritable fel de siiturne. Cette opération *se* fait  
continuellement fur le *plomb* qui est exposé à un air  
chargé d’acides; & de-là vient que les couvertures de  
*plomb* qui font exposées à Pair *se* convertissent en une  
chaux blanche, & cela d’autant plus promptement que  
l’air est plus chargé d’acides. Si l’on pratique la mê-  
me opération Pur le fer ou le cuivre, ces métaux Ee  
dissolvent à leurs siarfaces ; le fer en une chaux rouge  
de Mars, à laqu’elle on donne le nom de rouille,&  
le cuivre en une fubstance verte qu’on appelle verd de  
gris; le premier en une liqueur jaune, & le fecond en  
une liqueur parfaitement verte. La cérufe qu’on pré-  
pare par ce moyen, est pareillement composée de l’a-  
cide du vinaigre & de la fubstance du *plomb* dissoute :  
mais l’acide est ici caché. Cette céruste est bonne pour  
les ulceres ichoreux ou purulens, aussi-bien que pour  
les maladies de la peau , lorsqu’on l’en saupoudre.  
Cette poudre étant attirée dans les poumons avec la  
respiration, cause un asthme violent presque incura-  
ble, ou mortel : étant avalée avec la salive elle occa-  
flonne des maladies de visceres invétérées, des syn-  
copes, des foiblesses, des douleurs, des obstructions,  
& à la fin la mort même. Ces terribles effets, sirnt  
communs parmi ceux qui travaillent en *plomb,* surtout  
parmi ceux qui font la céruse. Ce poifon est d’autant  
plus dangereux , qu’il n’a ni gout, ni odeur, & qu’on  
ne s’apperçoit de fes mauVais effets que lorfqu’il n’y  
a plus de remede, de sorte qu’on ne Eauroit trop s’en  
défier. On Voit aussi que *loplomb* n’a pas beaucoup de  
peine à *se* dépouiller de fia qualité métallique & à fie  
changer en chaux; cela *se* trouVe confirmé par toutes  
les expériences qu’on en a faites. Lorsqu’on sait fondre  
du *plomb* à petit feu dans un plat de terre qui ne foit  
pas Vernissé, il coule aussi pur que du Vif-argent : mais  
il s’obfcurcit aussi-tôt après fur fa furface & fe couVre  
d’une pellicule, qui étant enlevée avec une cuillere  
de fer, paroît être une efpece de chaux : il reparoît  
alors avec sim premier éclat : mais il se couvre de nou-  
veau d’une semblable pellicule, & cela jtssqu’à ce  
qu’il silit entierement conVerti en cette chaux, qui est  
un vrai poisem. Cette chaux, de même que la premie-  
re céruste étant long - tems calcinée & remuée Eur le  
feu, devient enfin plus péfante, & d’un rouge extre-  
mement vif ; il arrive la même chofe à la mine de  
*plomb* après une longue calcination. Lorsqu’on fait fon-  
dre le cuivre, il fe couvre d’une écume qui est princi-  
palement composée de *plomb* & d’une couleur moyen-  
ne entre le jaune & le rouge, à laquelle on donne le  
nom de litharge d’or. Elle est plus pâle que celle d’ar-  
gent, mais elle paroît être de même nature & posséder  
les mêmes propriétés. La mine *do plomb* ne diffère pas  
beaucoup de la litharge. 11 fuit de ce qu’on vient de  
dire que le *plomb* peut exister fous différentes couleurs,  
. gravités, masses & formes ; fe convertir en des liqueurs  
différentes, & donner par conséquent les mêmes pro-

**PLU 666**

ductions. Il importe peu que les cérufes, la litharge,  
le minium ou la mine foient ainsi corrodées par le vi-  
naigre, puisqu’on a le même Eel de Saturne dans cha-  
cun de ces cas, & que toutes ces substances fiant égale-  
ment astringentes & vénéneuses. Le minium augmente  
considérablement de poids au feu, ce qui vient peut-  
être de l’acide du bois ou du charbon, dont *loplomb*s’imprégne.

*Vinaigre de saturne.*

I. *Faites* bouillir de la céruse dans un matras sort haut  
pendant quatre heures, avec vingt fois autant de  
vinaigre distilé en remuant souvent. Laissez re-  
froidir le tout, filtrez la liqueur pure qui si.lrna-  
ge , verfiez sclr le résidu de nouveau vinaigre dif-  
tilé,& procédez de la même façon jtssqu’à ce que  
prefque toute la céruse soit liquéfiée. Mêlez tou-  
tes ces solutions ensemble, vous trouverez qu’el-  
les ont perdu leur acidité & qu’elles sont deve-  
nues douces, styptiques & agréables. On don-  
ne à cette liqueur le nom de vinaigre *dO plomb,*ou de lait virginal, parce qu’elle dissipe les rousi  
Eeurs, les boutons & les petits ulceres qui vien-  
nent au visage. Filtrez le vinaigre juEqu’à lim-  
pidité, distilez-le à un feu modéré jusqu’à ce qu’il  
n’en reste que la quatrieme partie, vous aurez une  
eau agréable, mais qui n’est point acide. Tout  
l’acide du vinaigre a resté dans la cérlsse qui n’est  
point dissoute. Gardez-la sous le nom de vinaigre  
de Saturne ; elle possede la même vertu que celui  
de litharge.

**2.** On peut faire le même vinaigre de *plomb* avec de la  
litharge d’or ou d’argent, du minium ou de la  
mine de *plomb* pulvérisées, & cuites avec du vi-  
naigre : mais il a cela de particulier, qu’il passe  
difficilement à travers le filtre, à moins qu’il ne  
foit chaud.

3. Si l’on *verse* de nouveau vinaigre distilé fur cette Eo-  
lution condensée, qu’on le fasse cuire & évapo-  
rer à-peu-près jufqu’à consistance de miel, le vi-  
naigre perd beaucoup de fon acidité, la partie  
acide étant abforbée par la liqueur métallique ;  
il reste au dessus une liqueur grasse, quelque peu  
huileufe & *sucrée,* qu’on nomme huile de Eatur-  
ne, & qui est composée de *plomb* & de vinaigre.  
La liqueur devient d’autant plus grasse & plus  
difficile à sécher, qu’on ajoute souvent de nou-  
veau vinaigre.

*R E MA R QU E S.*

Ce procédé nous fournit une nouvelle méthode de calci-  
ner & dissoudre un métal extremement pésant, & de  
le convertir en liqueur.

Voici un nouveau gout & une nouvelle odeur produites  
par l’acide & le métal; & une attraction & une sépa-  
ration de l’acide a l’aide du métal, jufqu’à ce qu’il en  
foit parfaitement fossé & imprégné.

Ce vinaigre garantit pendant long-tems de la corruption  
les corps des animaux qu’on y plonge,ou qui en sirnt par-  
faitement pénétrés; il coagule les sucs animaux & les  
garantit de la putréfaction ; lorfquson le délaye & qu’on  
s’en frotte la peau, il guérit les gerfures, les rougeurs,  
les inflammations & les érésipeles; il blanchit & em-  
bellit la peau , mais il nuit à la fauté, & occasionne à  
la fin une consomption , dont on a que trop d’exem-  
ples. Si l’on mêle l’huile épaissie de saturne avec une  
égale quantité d’huile-rosat, on aura un baume blanc,  
dont les Chirurgiens font grand cas.

*66r* PLU

*Sel de Saturne préparé avec le vinaigre.*

1. *Faites* évaporer du vinaigre de faturne dans une cu-  
curbite fort baffe, à-peu-près jufqu’à consistance  
d’huile; mettez-le essuite dans un lieu froid,  
vous trouverez des concrétions dsom gris-blanc  
dans le fond du vaiffeau. Versiez la liqueur qui  
Eurnage, desséchez lentement à un petit feu ces  
concrétions, vous aurez le fucre de faturne.

2. *Faites* dissoudre ce sclcre dans de nouveau vinaigre  
distilé bien fort ; laissez la folution déposer fon  
sédiment, faites -la évaporer jufqu’à consistance  
d’huile, mettez-la dans un lieu froid, il fe for-  
mera au fond des crystaux épais & folides d’une  
forme exactement femblable à celle du fucre can-  
di végétal, & à-peu près du même gout.

3. Si l’on dissout encore ces crystaux dans defortvinai-  
gre distilé, qu’on\*clarifie la solution en la laissant  
reposer, & qu’on la fasse évaporer à petit feu juse  
qu’à consistance d’huile, on aura une liqueur qui  
a peine à *se* dessécher, & à *se* durcir à une chaleur  
modérée, mais qui reste quelque peu fixe & fe  
fond comme de la cire à l’aide d’une chaleur mé-  
diocre. Plus on réitère cette imprégnation avec  
du nouveau vinaigre, & plus on fait évaporer la  
matiere, plus aussi elle devient fixe à un feu mo-  
déré, de maniere qu’elle ne fume plus, & coule  
aisément. Si on l’expofe à une chaleur modérée  
& qu’on la laisse refroidir, mais enforte que tan-  
dis qu’elle est encore fluide on la verfe dans un  
autre vaisseau froid en plein air; elle fe coagule  
à mesilre qu’o» la verse, & forme des fils aussi dé-  
liés que ceux des araignées, argentés & fort agréa-  
bles à voir Nous femmes redevables de ce Eecret  
à un Jésuite, qui a cependant jugé à propos de le  
déguiser en partie.

4. On n’expose pas plutôt cette substance ainsi coagule  
à une chaleur violente, qu’elle sie fond de nou-  
veau, de maniere qu’on peut la verfer. Si l’on  
réitere plusieurs fois cette réfolution & cette coa-  
gulation fans *se* rebuter , en séparant à chaque  
fois les seces, & qu’on mette enfuite la matiere  
en digestion à une chaleur modérée jusi^u’à ce  
qu’elle soit épaissie, il *se* formera à la fin une  
masse qu’on prendroit pour de l’argent si l’on c’é-  
toit point prévenu.

Je confeille au Lecteur de lire ce qu’Inaac le Hollan-  
dois dit à cesi-ljet, touchant la pierre de Eaturne. Ce  
procédé peut être continué à plaisir par ceux qui font  
curieux d’observer les différentes apparences des corps.

*R E M A R QU E S.*

On donne à cette production le nom de fucre, de Eel, de  
magistere, ou de vitriol de silturne. On voit par ce  
procédé comment on peut combiner un acide végé-  
tal qui a fermenté avec le *plombs* en une fubstance ca-  
pable de fe diffoudre dans l’eau. Elle est astringente,  
styptique & coagulante. Etant diffoute dans l’eau, elle  
donne le vinaigre de litharge, lequel est bon contre  
les inflammations quand on l’emploie extérieurement.  
On le prescrit intérieurement comme un remede effi-  
cace pour le crachement de stang, le saignement de  
nez, le pissement de fang, la gonorrhée, les fleurs blan-  
ches & autres maladies semblables , aussi - bien qu’en  
qualité d’adoucissant contre l’acrimonie du seing. Je  
n’ai cependant jamais osé m’en servir, à cause du peu  
de succès qu’il a eu entre les mains des autres Mede-  
cins, & parce qu’il n’y a presque point de poifon plus  
destructif que ce *plomb-,* qui fe convertit en céruEe dès  
que scm acide vient à être absorbé par quelque choEe

PLU 668

que ce soit ; en conséquence dequoi il devient un poi-  
scm extremement dangereux, & preEque incurable pour  
le corps. Si l’on distile peu - à - peu le Eel de Eaturne  
par la retorte, & qu’on le pousse à la fin avec un feu  
violent, il s’éleve un esprit inflammable tout-à-fait  
différent du vinaigre dont on s’est servi ;& il reste au  
fond de la cucurbite une fubstance semblable à du ver-  
re , laquelle étant poussée par un feu violent, pénetre  
à travers prefque tous les vaisseaux , vitrifie tous les  
corps, & les entraîne avec elle, à l’exception de l’or &  
de l’argent.

*Sel de plomb avec l’esprit de nitre.*

1. Mettez une once de *plomb* en grains, de cérufie, de  
litharge ou de minium dans un matras fort haut,  
avec quinze onces d’esprit de nitre ou d’eau forte  
délayée avec dix fois autant d’eau; il furviendra  
une grande ébullition avec une écume blanche.  
Après qu’elle aura cessé , mettez le tout bouillir  
pendant cinq à six heures. Laissez refroidir & re-  
pofer la liqueur ; filtrez-la, & saites-la distiler  
jufqu’à pellicule, il sortira une eau d’une odeur  
désagréable, qui n’est point acide. Mettez le re-  
sidu de la liqueur dans un lieu Eroid, il se sorme-  
ra des crystaux blancs, solides, fortpesans, qui  
ne *se* fondent point à Pair, dont le gout est dou-  
ceâtre, & plus austere que celui des crystaux du  
procédé précédent. La liqueur même après la *so-  
lution ,* avant & après la crystallifation, a la même  
douceur que le fel.

2. Si l’on dissout ce fel avec de nouvelle eau sorte, &  
qu’on l’épaississe enfuite, on pourra faire une hui-  
le de Saturne, qui fe coagule avec peine, mais *se*fixe peu-à-peu, & coule comme la cire à une cha-  
leur modérée.

3. Ce fel étant jetté Eus des charbons ardens , ne s’en-  
flamme point : mais il décrépite fortement, &  
faute au loin de tous côtés avec beaucoup de risi.  
que pour ceux qui fiant auprès. Si on le pulvérise  
pendant qu’il est rouge, il peut se fondre à un  
grand feu,

*R E M A R QUE S.*

Ce procédé nous fournit une nouvelle méthode de pro-  
duire un fel métallique, aussi-bien qu’une huile de mê-  
me nature, une faveur douce d’une substance acide &  
insipide; un verre d’un métal; & de prouver que l’esi.  
prit de nitre ne compose point un sel inflammable avec  
quelque métal que ce soit, mais seulement avec Par-  
gent. Ce sel a les mêmes vertus que celui du procédé  
précédent : mais il est plus acre & plus astringent.

*Sel de Saturne par les alcalis.*

Prenez *deux onces de crystaux de sel de Saturne* faits sai-  
vant l’un ou l’autre des deux derniers procé-  
dés, que vous pulvériferez, après les avoir bien  
fait sécher.

Ajoutez-y *d’huile de tartre par défaillance, quatre onces.*

Mettez le tout en digestion ; plus long-tems vous l’y laif.  
ferez, mieux ce sera.

Ajoutez ensijite,

*de sel ammoniac, une once.*

Mêlez exactement, & faites une seconde digestion dans  
un vaisseau bien fermé. Renverfez la liqueur fa-  
line qui s’est échappée durant la digestion; digé-  
rez encore, ce qu’ayant fait deux ou trois sois;  
faites sécher tout-à-fait la matiere à un feulent.

*6cy* PLU

& ef pofez-la à un air humide pour qu’elle *se* fon-  
de. Faites-lasécher une seconde sois, & distilez-  
la par une cornue de verre au bain de fable, en  
poussant le feu jusqu’au plus haut degré où il puis-  
se arriver , dans un récipient qui contienne quel-  
que peu d’eau pure. Il s’élevera trois sortes de  
matieres , & il en restera une autre au fond de la  
retorte d’une nature particuliere, & prodigieuse-  
ment changée.

*R E M A R QU Ε.*

Nous apprenons de cette expérience un grand nombre de  
chofes aussi nouvelles qu’agréables à favoir ; car le  
métal ainsi ouvert, & dissous successivement par des  
sels d’une nature opposée , ensilite coagulé & dissous à  
l’air , est considérablement changé, ouvert, volatilisé,  
divisé & séparé de tout ce qui n’eft pas purement mer-  
curiel ou métallique ; ce qui le met à portée, si tant est  
que l’industrie de l'Opérateur puisse aller jusiques-là,  
de laisser voir *sa* partie mercurielle, pure & métalli-  
que séparée de toutes les autres.

*Chaux de vitriol de plomb.*

*Faites* sécher exactement à petit feu le vitriol de *plomb*des procédés précédens , réduiseavle enfuite en  
poudre très-subtile, & mettcz-le star le feu dans  
un plat de terre vernissé, en le remuant toujours  
aVecune pipe, jufqu’à ce que la plus grande cha-  
leurne le fasse plus fumer. Vous aurez une pou-  
dre fine prefque insipide, qui est une chaux de  
*plomb.*

*R E M A R QU E S.*

Tout l’acide qui étoit uni aVec le *plomb* fous la forme de l  
vitriol de Saturne, s’en sépare de nouVeau à l’aide du  
feu, à l’exception de la partie qui lui est trop unie pour  
fe montrer au-dehors, & qui par conséquent lui étoit  
beaucoup plus adhérente dans cette opération.

*Baume de plomb avec des huiles tirées par expression.*

i. Prenez *de plomb en grains,* ou *de sa chaux,  
de la céruse,  
de la litharge*, ou  
*du minium s*

Mettez-les dans un vaisseau de terre vernissé avec ledou-  
blede quelque huile tirée par expression, fur un !  
feu que vous poufferez par degrés; *lo plomb* corn-  
mencera à fe fondre avant que l’huile bouille.  
Mais si l’on augmente le feu par degrés jufqu’à  
faire bouillir Psouile , le *plomb,* ou la matiere qui  
en est formée commencera à disparoître, & à fe  
mêler si exactement avec l’huile , qu’il en résulte-  
ra un Vrai baume, dont une plus grande coction  
forme un corps sémi-métallique , consistant, qui  
fe durcit au froid & fe fond au feu.

i. Si au lieu de *plomb* ou de fa chaux , quelle qu’elle foit,  
on prend celle du dernier.procédé, ou le sel de  
*plomb* defféché, & qu’on le mêle ainsi avec les mê-  
mes huiles tirées par expression de la maniere  
qu’on a dit ci-destus, on aura le même baume de  
*plomb.*

*R E Μ A R QUE S.*

On Voit par ce procédé que les métaux véritables & ex-  
tremement pefans, peuvent *se* dssoudreà l’aide du feu  
dans le fouffre Végétal, & *se* mêler tellement aVec lui,  
qu’il fiait impossible de les découVrir ; ce qui fait que  
nous ignorons fouVent si certains corps contiennent  
des parties métalliques ou non. On voit aussi parla juf-

PLU 676

qu’à quel point on peut les déguiser, & comment ort  
peut souVcnt les obtenir des matieres dans lesquelles il  
ne paroissoit point y en avoir, juEqu’à faire croire qu’ôti  
les en a tirées par tranfmutation.Toutes ces particula-  
rités nous apprennent à nous tenir en garde contre les  
tromperies des Alchymistes. Ces préparations emplase  
tiques de Saturne fervent à échauffer & fortifier les par-  
ties fur lesquelles on les applique ; à dissoudre , à amol-  
lir & à absorber les humeurs acrimonieuses, surtout à  
enduire les vaisseaux dans lesquels on veut garder de  
l’eau ; car si l’on fait cuire du minium dans de l'huile,  
jufqu’à ce qu’il ait acquis une consistance convenable,  
& qu’on en enduisie une muraille de façon qu’il la pé-  
netre entierement, elle résistera à la pluie de même  
que si elle étoit bâtie avec du ciment : ce mélange em-  
pêche aussi les alembics d’éclater.

*Baume de plomb avec des huiles distilées des végétaux.*

*Faites* sécher lentement du fucre de Saturne préparé fui-  
vant le troisieme procédé. Versiez sisr la poudre  
qui Vous restera le quadruple d’huile éthérée de  
térébenthine, & faites-la cuire pendant quelque  
tems dans un matras ; ce qu’il est facde de faire ?si l'on met le matras aVec ce mélange fur un vaise  
feau dans lequel on fera chauffer de l'huile de lin,  
jufqu’à ce que l’huile de térébehthifie commence  
à bouillir : cette ébullition arriVe long-tems aVant  
celle de l’huile de lin. Par cette légereébullition  
de l'huile de térébenthine, le l'ucre de l'aturne *se*dissous presque entierement ; & l'on a par ce  
moyen le baume préparé aVec les huiles distilées  
qu’on demandait.

*R E M A R QU E.*

Ce procédé a le même usage que le précédent.

*Verre de plomb.*

I. Mêlez en broyant long-tems & exactement, deux par-  
ties de minium & une de l'able très-pur réduit en  
poudre très-fine ; faites-les fondre dans un creu-  
fet bien net, & tenez la matiere en fusion pendant  
quelque tems, jufqu’à ce qu’ayant examiné le mé-  
lange aVec le tuyau d’une pipe introduit dans la  
matiere , on trouVe qu’elle est diaphane; répan-  
dez-la sur un marbre, Vous aurez une masse fragi-  
le , jaune, transparente, fans odeur , i nsipide, du-  
re au froid & fusible au feu, à laquelle on a donné,  
à caufe de cela, le nom de Verre de *plomb.* Cette  
matiere étant fondue au feu, passe à traVers tous  
les vaisseaux connus avec autant de facilité que  
l’eau traverfe une éponge. Elle convertit en ver-  
re presque tous les corps qu’on met en fusion avec  
elle, & les entraîne dans les pores des vaisseaux ,  
à l’exception de l’or & de l’argent. Pour réduire  
plus promptement en verre ce mélange de mi-  
nium & de fable , quelques-uns ÿ ajoutent du ni-  
tre, d’autres du fel marin, & tiennent le tout  
dans un creuset, jufqu’à ce que le sel soit fondu.

2. Si l'on met du fucre de Saturne dans un creuset, sur  
un petit feu qu’on augmentera successivement juse  
qu’au dernier degré, le vinaigre étant dissipé & lé  
feu toujours continué avec la même force, il flue-  
ra en forme de verre jaune , & l’on verra en mê-  
me-tems paroître dans le métal des couleurs pa-  
teilles à celles qu’on remarque dans l’arc-en-cieI  
ou fur la queue des paons.

3. *LO plomb* lui-même, lorfqu’on le tient long-teftis eri  
fusion fur le feu , *se* couVre d’une écume qui aug-  
mente toujours de plus en plus; & lofqu’on le  
fond à un plus grand feu, il fe change enfin eri  
verre : mais cette opération demande un grand?

*6yi* PLU

travail, réglé par beaucoup de prudence.

La méthode suivante paroît beaucoup plus aisée.

4. Prenez *de minium, quatre parties,  
des.ablsm unepartie, &  
de Jel marin décrépité très-sec, deux parties ;*

Plus vous les mêlerez, & mieux l’opération réussira. Met-  
tez ce mélange dans un creuEet bien couVert ; fai-  
tes fondre le tout exactement, & laissez repof,r  
la matiere après la fusion. Le fel *fe* ramassera au-  
dessus. Vous casserez le creufetpour retirer lever-  
requi est desseus; vous le séparerez exactement  
du reste , & vous le garderez pour vous en ferVÎr  
en travaillant fur les métaux : il vous fera alors  
d’une grande utilité.

5. Ces verres étant mêlés avec un peu de charbon, &  
fondus au feu, reprennent aisément la forme du  
*plomb.*

*R E M A R QU E S.*

**Ce** métal fe change à l’aide du feu & de l’émission d’une  
vapeur métallique extremement venimeufe,en une ma-  
tiere très-friable & aussftranfparente que du verre, quoi-  
qu’il fût auparavant parfaitement malléable. On voit  
par-là que les métaux peuvent demeurer cachés fous dif-  
férentes formes,& s’y montrer de nouVeau avec beau-  
coup de facilité.De-là vient peut-être que les métaux fe  
vitrifient au feu, après qu’on en a séparé une certaine  
partie fulphureufe. Il fiembleroit que cela est ainsi par  
la maniere dont on fait le verre d’antimoine, & par  
plusieurs autres expériences. On n’a pas plutôt rétabli  
ce foufre,que le métal reprend fa premiere forme, ainsi  
qu’il est aisé de s’en convaincre par plusieurs exem-  
ples, furtout par celui du *plomb.* Ce verre *de plomb*détruit & absiarbe tous les métaux dans le feula l’excep-  
tion de l’or & de l’argent, auxquels il ne touche point  
& dont il n’altere point le poids. C’est là-dessus qu’est  
fondé tout Part de l'essai de l'affinage des métaux, qui  
est d’un si grand ufage dans les affaires civiles. On peut  
consulter là dessus Boyle, Bohn , Homberg & Geof-  
froy, on *se* EouViendra que rien n’est plus dangereux  
que la fumée, la poussiere & toutes les parties du *plomb,*& qu’on doit par conséquent s’en garantir avec foin.  
BOERHAAVE , *Chynele.*

L’efprit ardent & l'huile de Saturne fe tirent du fucreou  
du fel de Saturne par la distilation : mais cet esprit n’a  
pas dlautres vertus que l’efprit devin , quoi qu’en di-  
sent les Chymistes ; car l’efprit de vin qui est concen-  
tré dans le vinaigre, *se* développe par cette prépara-  
tion ; l'huile rouge est aussi extraite du vinaigre.

La mumie minérale de Poterius est la chaux de *plomb &*du vif-argent mêlés enfemble, &, comme l’on dit,  
amalgamés.

Elle *se* fait ainsi :

Prenez *de vif-argent révivisié du cinabre, deuxparties ;  
de plomb pur s une partie.*

Faites un amalgame , que vous mettrez dans un pot de  
terre fur les charbons, en l'agitant fortement par  
des fecouffes continuelles, jusqu’à ce que tout soit  
réduit en une poudre noire, que l'on renferme  
dans un matras de verre, & que l'on digere au  
bain de fable, jusqu’à ce quiclle jaunisse: on la gar-  
de pourllusage.

Cette mumie guérit très-promptement la gale, les dar-  
tres & les autres maladies de la peau , elle mondifie les  
ulceres calleux , elle réfout les callosités, & dissipe  
l’enflure des glandes des mamelles étant mêlée aVec  
quelque onguent ou emplâtre. Elle est bonne aussi pour

PLU 672

les cancers, pourvu qu’ils ne sioient pas parvenus au  
dernierdegré. Il faut cependant l'employer aVec pré-  
caution , de peur que la suppuration ne deVienne ex-  
cessiVe. Mais si le carcinome n’est pas encore ulcéré,  
on mêlera un gros de cette mumie aVec une once de  
l’emplâtre magnetique d’Angelus Sala ; on l’applique-  
ra Eur la tumeur,& elle se résoudra peu à-peu. Mais s’il  
commence à s’ulcérer , on trempera un petit plumaf-  
seau dans cette mumie, ou seule ou mêlée aVec de la  
myrrhe, on le mettra dans l’ulcere & l'on appliquera  
par-dessus l’emplâtre magnétique dont nous Venons  
de parler. La tumeur dure *se* résioudra peu-à-peu par  
une légere suppuration , & le carcinome Ee guérira  
pourvu qu’on emploie en même-tems les remedes in-  
ternes. GEoffROY.

PLUMIERIA.

Voici ses caracteres.

Elle ressemble à l’apocynum, & contient beaucoup de  
lait. L’extrémité du pédicule pénetre dans un petit ca-  
lyce d’une seule feuille , d’où fort la fleur de même  
que dans le nerium, avec cette différence qu’elle n’a  
point de couronne. L’ovaire, qui croît au fond duca-  
îyccsse change en un gros fruit oblong fait comme une  
gaine , s’otbire dans sa longueur,& contient unegran-  
de quantité defemences déposées de la même maniere  
que dans *l’apocynum,* mais ailées.

Boerhaave ne compte qu’une feule espece de *Plumieria t*savoir,

*Plumieria nflore roseo ) odoraelssemo'* T. 659. BoERkaave,  
*Ind. alL Plant.*

Miller en compte cinq autres :

1. *Plumieria nflore majore odorato et incarnato.*

2. *Plumieria ,flore niveo s foliis longis angustis et acumsu  
natis ,* Inst. R. H.

3. *Plumieria, siore niveo > soliis brevioribus et obtusis,*Inst. R. H.

4. *Plumieria,foliis longissimis , minussuccusentibus, flore  
pallido*, Houst.

5. *Plumieria,folio latiore obtuse, siore luteo minore.*

Tournefort a donné ce nom à cette espece de plante , est  
l'honneur du P. Plumier, Botaniste, qui , après avcir  
employé plusieurs années à la recherche des plantes qui  
crûssent dans l’Amérique en publia un Catalogue,  
outre deux volumes *in-folio* qui renferment les figures  
& les descriptions d’un grand nombre de plantes.

Ces plantes croissent fans culture dans les Indes EEpagno-  
les, d’où on a transporté quelques-unes de leurs plus  
belles especes dans les Colonies Anglosscs, où on les  
cultive dans les jardins. La premiere eEpece est la plus  
commune, & les habitans de la Jamaïque & des Bar-  
bades la cultivent chez eux. Ses fleurs approchent de  
celles de l'oléander rouge, mais elles semt plus grosses  
& ont une odeur agréable. Elles naissent en bossettes à  
l’extrémité des tiges , & paroissent ordinairement aux  
mois de Juillet & d’Août dans ce climat, elles fleuris-  
sent une grande partie de l’année dans les Indes occi-  
dentales.

Le sijc laiteux de ces plantes est très-caustique & passe  
pour un poistm. Si l'on coupe quelqu’unede leurs bran-  
ches avec un couteau & qu’on n’ait pas l'oin de l’esi-  
silyer aussi-tôt, le Euc ne manque pas d’en Corroder &  
d’en noireir la lame en très-peu de tems , de maniere  
qu’on ne peut plus lui rendre Ea couleur : il perce aussi  
le linge fur lequel on en versi? aVec une sorce égale à  
celle de l'eau forte. MILLER , *Dictionn.* Vol. II.

PLUMOSUM, on donne cette épithete à une efpece  
d’alun.

PLUTEA,

*e73* P LU

PLUTEA, dans Avicenne , est une duplicature de la  
dure-mere, comme dans la formation du sinus longi-  
tudinal.

PLUVIALIS -, *le pluvier,* dont il y *a* deux especes.

La premiere est la

*Glottis,* Offic. Gefn. de Avib.450. *Limosa Venetorum ,*Ejtssd. *Pluvialis major,* Aldrov. Ornith. 3. 53 5.Will.  
Ornith. 220. Raii Ornith. 298. Charlt. Exesu 114.  
Jcnf. de Avise 114. *Chloropus Germanis Gula sou Glut-  
tis,* Aldrov. 3.452. *Le grand Pluvier.*

Le fiel de cet oifeau est estimé bon pour les maladies des  
yeux. La gelée de fa chair passe pour être analeptique  
& restaurative.

La seconde espece est le

*Vanelluss* Offic. Charlt. Èxer. 113. Mer. Pin. 182. Gefn.  
de Avib. 692. Jonsi de Avib. 113. *Capella sive Vanel-  
lus,* Aldrov. Ornith. 3. 523. Raii Ornith. 307. Ejusid.  
Synop. A. 110. Will. Ornith. 228. *Vaneait*, Bellon.  
des Oise. 209. *Vanneau.*

Cet animal *se* plaît dans les lieux marécageux ; fescen-  
dres, sim cœur & fa peau semt d’ssage en Médecine.  
Les premieres étant prsses dans du vin sirnt salutaires  
dans la colique, & elles guérissent les morfures des  
chiens enragés , quand on les applique enferme de ca-  
taplasine. Le cœur appaife les douleurs des reins, &  
la peau est estimée bonne pour les céphalalgies. D a LE.

Ces oifeaux doivent être choisis jeunes, tendres, gras &  
bien nourris.

Ils excitent l’appétit, ils nourrissent médiocrement, ils  
se digerent aisément, & sirnt estimés propres pour ex-  
citer l’urine, pour fortifier le cerveau, pour purifier  
le fang & pour l'épilepsie.

Ils fournissent un aliment peu folide & qui *se* dissipe fa-  
cilement; c’est ce qui fait que leur ufage n’accommo-  
de point les persimnes accoutumées à un grand exerci-  
ce de corps. LEMERY, *Traité des Alimens.*

PLUMA , πλῦμα, eau dans laquelle on a lavé telle cho-  
*se* que ce foit.

P N Ë

PNEUMA, πτεῦμα, dans Hippocrate, signifie quelque-  
fois efprit, air ou vapeur, & fouvent la respiration ;  
c’est-à-dire, ce mouvement de la poitrine par lequel  
l’air entre dans les poumons & en fort alternativement.  
Mais l’Auteur que nous venons de citer, emploie fou-  
vent ce mot pour exprimer une respiration difficile ,  
courte & laborieuse.

*Pneuma haUzomenon*, πνεῦμα ὰλιζόμενον, de *αΑζομ,αι , as-  
sembler,* ramasser; est une respiration Véhémente, den-  
*se &* pleine, *Coac.* 339.

*Pneuma hosper anacalumeno*, πνεῦμα ώ’σπερ ἀνακαλουμένῳ,  
de ὰνακαλέω , rappeller, faire reVenir , *I. Epid. Æg.* I.  
est une refpiration entre-coupée, comme lorsqu’une  
personne après une courte expiration paroît reprendre  
haleine & expirer avec une plus grande force pour fup-  
pléeraudésautdela premiere expiration. Elle est en-  
core appellée πνεῦμα nposoKonTov ( *Proscopturn* ) & προσ-  
nTajov *(Prosptaeon* ) ; respiration qui frappe en passant &  
est interrompue par le frotement. Elle est autrement  
décrite, *2. Epid. 8e Coac.* 260. par διπλῦἔσω ἀνάκλησις  
*οιον lmurKvL.HV,* double rappel en dedans, comme il  
arrive à ceux qui reprennent deux fois haleine ; & par  
πνεῦμα ἐνεδιπλασιάζετα , la respiration étoit double ,  
c’est-à-dire, fuivant que Fœsius s’efforce de l'expli-  
que, étoitredoublée, ou fe faifoit entendre deux fois,  
à caufe du frotement qu’elle fouffroit dans fon passage.

*Pneuma anapherein*, πνεῦμα ἀναφέρειν ,de ἀΐ'αφέρω, élever,  
hausser,c’est avoir une refpiration haute,pleine ouabon-  
dante,ce qui est estimé un signe d’une inflammation in-  
terne , *II. Prorrhet. Coac.* 486. Mais πνεῦμα ἄνω φερομέ-  
*vov,Lib. de R. V. I. A.* nlest autre classe que l’air qui  
siort durant l’expiration.

*Pneuma anelcomenon*, πνεῦμα ἀνελκόμενον, *dQdvInnw ,* tirer  
*Tome V.*

P N Ë 674  
en haut, élever ou hausser; signifie, *I. Prorrhet.*une respiration accompagnée d’une grande éléVation  
du thorax , de maniere que les omoplates paroissent se  
mouvoir en même-tems. Galien , qui donne à ce mot  
le sens qu’on vient de voir , veut qu’Hippocrate l’em-  
ploie aussi dans le même fens queμεTέωpov, & προταειρον,  
qu’on trouvera plus bas.

*Pnelima anespasmenon autica,* πνεῦμα ἀνεσπασμένον *dusiiuty*Οεἀνασπάω retirer) ; haleine qu’on reprend immédia-  
tement ou à chaque fois; est une efpece de respiration  
interrompue ou interceptée, qui cesse tout d’un coup.  
Elle paroît être de même que le πνεῦμα *όιον ονσ-ττνωνΊος  
τινος, Coac.2.66. & Prorrhet.* 87. une espece de respi-  
ration courte & convulsive, qui est ordinaire à ceux  
qui resipirent dans le tems qu’ils sont attaqués de con-  
vulsions.

*Pneuma araeon, mega, nvétosia,* ἀραίον, μέγα, est une respi-  
ration grande & rare , ou une respiration pleine & qui  
nes’acheVe que par longs intervalle (Voyez *Araeon)*Telle est celle des persimnes qui fiant dans le délire,  
ainsi que Galien l'asserve, *Lib. II. deDyfoen. & Com.* 1.  
*in Prorrhet.* & comme cela fe trouve confirmé par plu-  
sieurs exemples dans le premier & le troisieme Livre  
des *Epidémiques.*

*Pneurnata asema, TPvelsuasia. aarga* , signifie une respira-  
tion obsicure, petite , interrompue & imperceptible,  
pareille à celle des personnes hystériques , des mori-  
bonds, & de ceux qui tombent en syncope. Voyez  
*As.emos.*

*Pneuma bechodes, πνζυμα.* βηχῶδες, de βὴξ , toux, est une  
respiration accompagnée d’tme toux occasionnée par  
quelque chosie qui a tombé dans la trachée-artere,  
*Coac.* 62.632.

*Pneuma dia pollou cbronou, ττνίυρ.Λ* διὰ πολλῦ χρόνου, com-  
me Galien l'explique, *Lib.* 2. *deDifpn.* est la même  
que *Pneuma araeon -,* dont on a parlé ci-devant. Lenveu-  
μα διάχρονου, *III. Epid.* signifie la même chofe.

*Pneuma manoteron -, 'nviasea paxel-ri^ov*, de μανὸς, rare, lâ-  
che , *Coac.* 211. signifie une respiration qui devient  
lente, rare & aisée, de courte , difficile & turbulente  
qu’elle étoit auparavant.

*Pneumamega* , πνεύμα μέγα, refpiration grande , *Coac.*126. & 290. c’est lorfiqulen refipirant, les dimensions  
du thorax augmentent considérablement.

*Pneuma meteoron , orveîsuoi adismov,* respiration haute &  
élevée, est cette respiration pendant laquelle toute la  
poitrines’éleve , & le cou fe dresse, en conséquence  
d’un grand resserrement & d’une sorte oppression, ainsi  
qu’il arrive souvent dans l’esquinancie, la péripneu-  
monie , la pleurésie & l’asthme. C’est ainsi que Galien,  
*Com. I. in Prorrhet.* traduit cette épithete , ajoutant  
qu’Hippocrate emploie πρόχειρον & φαιι-ομενον πνεῦμα  
dans le même siens.Il observe aussi, *Com. II. in III, Epid.*que τὸ μεταωρον πνεῦμα peut signifier que les malades  
affligés des maladies dont nous venons de parler, défi-  
rent & s’efforcent de fie lever, μετὲωρίζειν εαυταὸ : de-là  
vient qu’il affure que le μετικρον πνεῦμα , *III. Epid.* est  
le même que 1’ὀρθόπνοια’, ( *orthopnoea)* des *Prognosi.* Ga-  
lien donne après Sabinus une autre signification à με-  
τέωρον πνεῦμα, ce dernier le traduifiant par τὴν ἄκρα τῦ  
ῥινὶ γηνομενην ἀναπνοὴν , respiration qui se fait par le  
bout du nez, c’est-à-dite, lorfque les passages de la  
refpiration étant presque bouchés, le malade remue  
les ailes du nez en respirant, comme il arrÎVe à ceux  
qui simt Euffoqués par une esquinancie, une péripneu-  
monie ou un empyeme, ou lorEque les forces font en-  
fièrement épuifées, comme dans lés moribonds. Lé  
fens de cette phrafe, quoique critiqué par Galien, pa-  
toît être en quelque forte compris dans celui d’Hsppo-  
crate, *VII. Epid.* où parlant de la femme d’Olympia-  
des qui étoit à l’agonie, il dit πνεῦμα μετέωρον κατὰ ῥίνα  
σπώμενον, fa refpiration étoit telle que celle qu’on ap-  
pelle silblime & qui se fait par le nez. Galien fur la fin  
du *Lib. III. de Dys.pm* prouve que Cette refpiration Eu-  
blime^pôpiopov πνεῦμα, est encore petite & fréquente^  
courte.

**Vu**

*cyy* PNE

*Pneuma minuthodes, TTvéosca* μινυθῶδες, de μινύθω, dimi-  
nucr, est une respiration petite & foible, *Lib. II.* περὶ  
γυναικ.

*Pneuma mychthodes, aeB-véu/aeo.* μυχθῶδες, *Coac.* 519. et 540.  
est une respiration entrecoupée, laborieuse & qui est  
interrompue au milieu de l’expiration , comme est cel-  
le des enfans qui sanglotent.

*Pneuma proscopton ,* πνεῦμα πρόσκοπταν , de πρόσκοπτα ,  
pousser aVec force, *IV. Aphor. 6y.* est exprimé par Cel-  
le , *Lib. II. cap. y. par spiritus in faucibus elisus* , halei-  
ne supprimée ou interceptée par fon frottement contre  
le gosier.

Galien, *Lib. IV. de Loc. Affect,* en parle en ces termes :

Il y a, dit il, une autre efpece de dyspnée dans laquelle  
Faction du thorax est interrompue par une espece de  
repos , quelquefois dans l’inspiration & quelquefois  
dans l’expiration , foit que ce iymptome procede d’u-  
ne disposition fpasinodique des mufcles du thorax ou  
d’une abondance de chaleur , qui oblige le malade à  
continuer sion inspiration ou expiration.

*Pneuma prosptaeon ,arvèu/aea vgocmellcelèv ,* de πταίω, pousser  
de force ou frapper contre, *Lib. de R. V. I. A.* est une  
refpiration int<rOmpue dans l’expiration, comme Ga-  
lien l’explique dans fon Commentaire sur cet en-  
droit.

*Pneuma proclelron s méisua rigopdaov, quasi* πρὸς χῶρα, fen-  
sible; est une refpiration sensible, telle que la respira-  
tion sublime & éleVée accompagnée de l.léleVation des  
parties supérieures du thorax & des omoplates, comme  
on peut llobEerVer dans les asthmatiques & dans ceux  
qui meurent d’une suffocation. Elle paroît donc être  
la même que μετέωρον. Voyez *LProrrhet.* 25. Elle est  
aussi appellée φαινόμενον, ( *phaenomenon')* Visible & ap-  
parente, à causie, comme l’obserVe Galien, que les ma-  
lades remuent les omoplates en respirant , de façon  
qu’on s’en apperçoit à traVers leurs habits.

*Pneuma pycnon, méoscct* πυκνὸν , est une refpiration νΐνε  
& fréquente, ou une efpece de dyEpnée , qu’Hippocra-  
te dit être souVent accompagnée d’une respiration  
grande ou petite, comme Galien l’obEerve *Lib. III. de  
Dyspn.* Voyez *Respiratio.*

PNEUMATIÆ, πνευματίαι. Voyez *Pneumatodes.*

PNEUMATICI, *pneumatiques.* C’est ainsi qu’on appel-  
loit les Medecins qui compoEoient la Secte *Pneumati-  
que.* Nous en aVons parlé dans la *Préface.*

PNEUMATOCELE, de πνεῦμα, vent, &κήλη, her-  
nie ; hernie catssée par des Vents.

PNEUMATODES, πνευματώδης, dans Hippocrateest  
celui dont la respiration est courte & fréquente. Il l’ap-  
pelle aussi *pneitmaelas, orveusucéilaç , comme Lib. de R.  
V. I. A.* Telle est l’explication que Galien *Lib.III.de  
Dyspn-* donne de ce mot : mais il obferve qu’on slen  
fert quelquefois pour.signifier une perfonne dont le  
ventre est distendu par des flatuosités ; ce qu’il confir-  
me par le quatrième Licre des *Epidémiquesr Pneuma-  
elas & pneiimatumenos, mviotjLaelnsiivoe, ,* ont aussi une  
double signification. FœsIUs.

PNEUMATOMPHALOS', *pneumattJmphale s* hernie  
du nombril causile par des vents.

PNEUMATOSIS, πνευμὰτωσις, enflure de l’estomac  
causée par des vents ou flatuosités.

PNEUMENOS , πνεύμενος, *asthmatique,* ou qui respire  
aVec peine.

PNEU MON , πνεύμων, les poumons.

PNEUMONANTHE, nom de la *Gentiana , angusti-  
solia, autumnalis, major.*

PNEUMONICUS, *pneumonique.* On appelle *pneumo-  
niques* les médicasnens qui simt destinés pour les mala-  
dies du poumon , particulierement pour la phthisie.

PNEUMOPLEUR1TIS , le même que *pleuropneumo-  
nia pnigalion ,* πνιγαλίον; *\’incube* ou *ephialtes.*

P N I

PNIG1TES, Offic. Charlt. Foss 3. Worm. 5. *Terrapm-*

P N I 676

*gîtes)* Aldrov. Musi MctaII.259. Matth. 1592.

C’est une substance graffe , denste, molle, noire , astrin-  
gente & très-acrimonieuse , qui a le gout du vitriol.  
Dioscoride ajoute à ces marques que *sa* couleur appro-  
che de celle de la terre Erétrienne, qu’elle est froide  
au toucher, & qu’elle s’attache à la langue. Il dit en-  
cote qu’elle poffede les mêmes Vertus que la terre Ci-  
molée, excepté qu’elle est plus foible, .& que quel-  
ques uns la Vendent pour de la terre Erétrienne. Dlos-  
CORIDE , *Lib.* V. *cap.* 177.

PNIGMOS , πνιγμὸς ; le même que *Pnix.*

PNTGOS , πιῦγος ; chaleur étouffante.

PNIX , πνίξ,*suffocation* ; celle particulierement qui ar-  
rÎVe dans les accès hystériques. Ce mot aVec l’épithete  
*hystérique ,* signifie un accès hystérique.

P O A

POA , nom du *gramen pratense majus , latiore solio.*Voyez *Milium.*

P O C

P O C A N , nom du *Phytolacca Americana , majori  
fructu.*

POCATSJETTI , Η. M. nom d’un petit arbrisseau  
qui croît dans le Malabar. Ses feuilles réduites en pou-  
dre , & appliquées fur les ulceres, en dissippent les ex-  
croissances & les chairs fongueufes ; prifes intérieure-  
ment , elles excitent la fueur, & diminuent l’accès des  
fieVrcs intermittentes.

On prépare aVec la poudre de fa racine, & de fon écorce  
aVec de l’huile , un onguent qu’on prétend être bon  
pour la gratelle & les autres maladies de la peau. RA γ,  
*Hist. Plante*

POCO SEMPIE ; c’est la mousse ou dtlVet qui croît  
fur l'Agneau de ficythie ou Borometz. Elle passe peur  
arrêter les hémorrhagies, étant prise à la dofe de six  
grains. Voyez *Agnus Scythicus.*

P O D

PODAGRA , ποδάΓρα , de πῦς, *pié, 8c* ἄΓρα , *proie ;* la  
goute aux piés. Voyez *Arthritis.*

PODAGR.ARIA. Voyez *Angelica* ; c’est aussi le nom  
du *Myrrhis ,folio Angeltcaerugofo, hirsuto.*

PODEON , ποδεω'ν ; c’est le goulot d’une bouteille de  
cuir que l’on ferre aVec un cordon , pour empêcher la  
liqueur qu’elle contient de se répandre. «Ainsi ( *Lib.*« περὶ παθων) πρὸς ποδεῶνα ἀσκίου, &c. A l’extrémité du  
a Vaisseau, on attache un tuyau pour introduire l'air  
«dans les intestins & les distendre,pour donner passage  
« aux laVemens dont on se sert dans la cure de la passion  
«iliaque.» FœsIUs.

POE

POERINSII, nom de *F Arbor Saponaria.*

P O I

POINCIANA, *Poincillade.*

Voici ses caracteres.

Son calyce est à cinq feuilles , fes fleurs à plusieurs péta-  
les & garnies d’un grand nombre d’étamines ; fa cosse  
est plate, dure , ouVerte en deux endroits,& partagée  
en des loges remplies de femences arondies.

BoerhaaVe n’en compte qu’une efpece, qui est ,

*Potnciana,store pulcherrimo* , T. 619. *Frutex Pavoninus,  
sive Crista Pavoris t* Breyn. Cent. 1. 61. *Acacia orbis  
Americani altera esiore pulcherrimo ,* H. R. Par. *Crista  
Pavonis ,* H. L. *Erythroxylon Indicum, minus spinosum,  
Coluteaefoliissiliquis angustioribus ustore ex luteo et ru-  
suro eleganter variegatis,* Par. Bat. Prodr. 333. BoeR-  
HAAVE , *Ind. ait.Plant. Vol. II.*

Miller en compte encore trois autres,

1. *Poeluelanaflore luteo,* Housse

*677* POL

2. *Poincianaflore rubente,* Housse

3. *Poincianaspinosa, vulgo Tara.* Feuiil.

Les Teinturiers des Indes Espagnoles *se* servent de la  
cosse de la derniere efpece pour teindre en noir. On en  
fait aussi de l'encre fort belle , en faisant infufer fes  
cosses avec la noix de galle.

P O L

POLEMONIUM.

Voici ses caracteres.

5es feuilles font alternes & ailées , ses fleurs à une seule  
feuille en forme de roue, & à cinq quartiers. Son fruit  
**est** rond , partagé en trois loges , ouvert & plein de  
femences oblongues.

Boerhaave compte quatre especes ’de *Pélemonium* , qui  
sont,

î. *Polemonium vulgare coeruleum.* Tourn. Inst. 146.  
Boerh. Ind. A, 252. Raii Synop. 3. 288. *Polemonium,*Offic. *Valeriana Graeca,* Ger. 918. Emac. 1076. Park.  
Theat. 122. Raii Hist. 2. 1102. *Valeriana Graeca  
quorumdam flore caeruleo,* J. B. 3. 212. *Valeriana  
caerulea ,* C. B. P. 164. *Vulneraria alata Blattariae  
flore coeruleo i* Hist. Oxon. 3. 605.

Cette plante croît dans les bois & fleurit en Eté. Ses  
feuilles & fa racine fiant d’usiige. Cette derniere prsse  
dans du vin, est bonne contre la morsilre des bêtes ve-  
nîmesses, & pour la .dyssenterie. On la boit dans de  
l’eau pour la dysilrie & I’ischurie. Prise dans du vinai-  
gre à la dose d’une dragme, elle fait beaucoup de bien  
à ceux qui fiant sujets aux maladies de la rate : elle ap-  
paiseles maux de dents étant mâchée. DtosCoR.

Cette plante est vulnéraire. Sm. PaULI.

**Les** Anciens nous ont laissé une description si imparfaite  
de cette plante, que l’on ignore entierement fa natu-  
re. Quelques-uns en font une esipece de Valerienne ,  
& d’autres une esipece de lychnis.

**Je** m’en tiens donc à Tournefort, qui donne ce nom à  
la plante que Diosicoride décrit de la maniere scû-  
vante :

<x Le *Polemonium* est une plante qui pousse des petites  
a tiges garnies des deux côtés de feuilles un peu plus  
« larges & plus longues que celles de la rue , extre-  
« mement approchantes de celles du calament & de  
« la fanguinaire. Elle produit des grapes dans lesquel-  
« les font enfermées des femences noires qui pendent  
μ de leurs sommets. » DaLE.

2. *Polemonium vulgare album,* T. 146. *Valeriana Grae-  
ca quorumdam ustore albo t* J. B. 3. 212. *Valeriana al-  
ba-,* C. B. P. 164.

3. *Polemonium vulgarenflorevariegato,* T. 146. *Valeria-  
na Graeca -> flore ex albo et caeruleo variegato,* H. L.

4. *Polemoniumvulgare yfoliis eleganter variegatis.* BoER-  
**HAAVE ,** *Ind. ait. Plant. Vol. I.*

\*

**PûLEMoNIUM ,** est aussi le nom du *Lychnisfylvestris* 5 *quae  
Been album vulgo. Noyez Behen.*

PûLEMoNIUM , *Monspeliensium,* est le nom du *Jasminum  
luteum vulgo dictum b ac elisorum.*

POLENTA. Voyez *Alphita.*

POLETIS SAL, fel composé dont Aétius donne la  
defcription. *Tetrabib. III. Serm.* 1. *cap.* 24.

POLIATER , Medecin ordinaire d’une Ville.

**POL1UM.**

P O L 678

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont pour la plupart couvertes d’un duvet  
blanc. Les étamines tiennent lieu de cafque, & la le-  
vre inférieure de la fleur est divisée en cinq parties  
comme dans le germandrée ; les fleurs croissent en mà-  
niere de têtes aux sommets des tiges & des branches.

Boherhaave en compte dix especes , qui sont,

1. *Polium, lavendulaefolio , C.* B- P. 220. Tourn. Inst.  
206. Boerh. Ind. alt. 183. *Polium'alterum Offic. Po-  
liurn mont an um,Offic .Polium montanum lavendulae folio,*Park. Theat. 25.Raii Hist. 1. 525. *Polium lavendulae  
folio flore albo}* Ger.Emac. 635. *Ajuga folio integro.* Ri-

vin. Irr. M.

Cette plante est cultivée dans les Jardins des Botanistes  
& fleurit au mois de Juin. Ses feuilles sont feules d’u-  
scige, & estes passent pour avoir les mêmes vertus que  
celles des autres especes , quoique dans un moindre  
degré. DaLE.

2. *Polium montanum , luteum.* C. B. P. 220. Raii Hist.  
1. 525. Ger. 528. Emac. 653. Tourn. Inst. 206.  
Boerh. Ind. A. 183. *Polium montanum* , Offic. Chom.  
Pl. Usu. 352. *Polium montanumvulgare* , Park. Theat.  
24.

Cette plante croît dans la Provence & en Espagne, &  
fleurit au mois de Juin. Ses feuilles font d’uEage , &  
passent pour avoir les mêmes vertus que celles du *Po-  
lium* blanc des montagnes. DaLE.

3. *Polium, lavandulaefolio angustiori* , C. B. P. 220.

4. *Polium montanum repens,* C. B. P. 221.

5. *Polium Pyrenaicum supinum , Hederae terrestris folio„*T. 206. *An Chamaedrysmontis Sumam,* J. B. 3.289.

6. *Polium montanum luteum t das.yphyllum,ferratum , to~  
rnentosum,* M. H. 355.

7. *Polium montanum album , supinum , folio adsaprema  
crenato, capitulis multis globosis.*

*p. Polium maritimum rsapinum Venetum ,* C. B. P. 221.  
*Polium Venetum,* J.B. 3.300.

10. *Polium Hispanicum ifruticosum > maritimum , Roris  
marini folio , flore rubro t* T. 207. **BOERHAAVE,** *Ind,  
alt. Plant. Vol. I.*

Cette plante résiste à la putréfaction, & l’on s’en fert  
pour confire quelques poissons , de peur que le vinai-  
gre & le fel ne scissisent pas pour les conserver. Elle est  
amere, & approche beaucoup de la nature de la ger-  
mandrée. Elle excite les règles & l’urine & guérit la  
jaunisse. L’infusion des feuilles est extremement falu-  
taire dans la léthargie & dans l’épilepsie : on ne connoît  
point le *Polium* des Anciens. Cette plante entre dans  
plusieurs confections, dans les opiats ,& dans la thé-  
riaque. Elle passe pour efficace contre la morfure des  
animaux venimeux.

PolIUm **CRETICUM,** nom du *Teucrium » calice campa-  
rntlato , fl œ cados facie.*

**PoLIUM GNAPHALODES ,** nom du *Gnaphalium mariti-  
mum.*

Date ajoute aux especes de *Polium* dont nous venons de  
parler , les deux fuivantes.

1. *Polium montanum,* Offic. *Polium montanum album*C. B. P. 221. Ger. 528. Emac. 653. Raii Hist. 1. 524.  
Tourn. Inst. 206. *Polium montanum Mons.peliacum,*Park. Theat. 24.

Cette plante croît en Italie & en France , & fleurit au  
mois de Juin. Ses feuilles feules font d’usage , on doit  
les choisir récentes & odorantes. Elle excite l’urine &  
les regles , soulage les hydropiques & ceux qui οήή la

**V uij**

*679* POL

jaunisse , & guérit la morsitre des bêtes venimeuses.  
R. H. Elle est encore incisive & apéritive.

Diofcoride n’admet que deux especes de *polium ; sa-*voir, celui des montagnes, qu’il décrit de la maniere  
suivante :

« C’est, dit cet Auteur, un petit arbrisseau de neuf pou-  
« ces de haut, qui produit une grande quantité de *se-*« mences, dont le fommet est chargé d’une petite tête,  
« semblable à une efpece de grappe, ou aux cheveux  
« d’un vieillard. Cette tête a une odeur désagréable  
« & un gout douceâtre. L’autre efpece de *polium* tient  
a davantage de la nature d’un arbrisseau,& n’est point  
a aussi fort que l’autre. «

Cette description du *polium* est si courte, que plusieurs  
Botanistes Pont pris pour une plante, & d’autres pour  
une autre. Tournefort & Chomelont donné au *polium*des montagnes, blanc & jaune,de C. B. P. une place  
dans la matiere médicale. Herman & Rockerus croyent  
que le blanc est le *Pelium Officinale s 8c* Commelin &  
Philippe Miller veulent que ce foit le jaune. Mais  
Ruppius prend *lu Polium lavendulaefolio s* Pin. pour le  
*Polium montanum ,* tandis que Joseph Miller & Rand  
soutiennent que c’est le *Polium maritimum erectum  
Mons.peliacum* de C.B. à qui on doit donner l'épithete  
de *montanum.* Magnol nous apprend à ce sistet, que le  
*Pelium montanum album* de J. B. est plus petit & d’une  
odeur moins agréable. Ces tassons m’ont obligé à par-  
ler des autres efpeces de *polium-,* quoique le *Pelium  
montanum album* stoit préférable à tout autre.

Outre les efpeces que l’on vient de décrire, il y en a une  
autre qui est plus rare dans les boutiques. Elle croît en  
Crete , & on l’emploie préférablement aux autres,  
à caufe qu’elle a meilleure odeur & beaucoup plus  
d’efficacité.

2. *Poliummontanum ,* Offic. Mill. Bot. Offic. 352. Rand.  
Ind. Plant. Offic. 69. *Polium maritimum s erectum  
Mons.peliacum*, C. B. P. 221. Raii Hist. 1. 524. Tourn.  
Inst. 206. *Polium Mons.pessulanum*, J. B. 3. 299. *Polium  
montanum minus s* Park. Theat. 23.

Cette efpece a environ un pié de haut; elle est fort bran-  
chue, & pousse des tiges quarrées & velues, des nœuds  
defquelles sortent deux petites feuilles blanches, coto-  
neufes, d’environ demi pouce de long , & d’environ  
trois lignes de large , mousses & découpées vers leurs  
extrémités. Les fleurs naissent aux fommets des tiges  
dans des épis ronds, cotoneux,épais ; elles font petites  
& de couleur blanche , en gueule, fans cafque, &  
portées silr un calyce blanc, velu, à cinq segmens. Les  
fleurs & les feuilles ont une odeur aromatique fort  
agréable. Elle croît en Italie & dans les Provinces mé-  
ridionales de France, & fleurit au mois de Juillet. Ses  
fommets & fes têtes scmt d’ufage.

Cette plante est apéritive & atténuante, bonne pour les  
obstructions du foie & de la rate, pSur Phydropisie &  
la jaunisse ; pour exciter les regles & l’urine, & contre  
la morfure des bêtes venimeufes. Elle entre dans la  
thériaqued’Andromachus. MILLER *tBot. Offic.*

**POLLEX, le** *Pouce.*

PolLek PEDïs ; c’est le gros *orteil.*

Il arrive quelquefois que l'ongle du gros doigt du pié croît  
tellement par fes côtés, qu’elle entre dans les chairs ,  
& qu’en les piquant il y caufe des douleurs & une in-  
flammation violente ; ce qui fait qu’on ne peut mar-  
cher qu’avec peine. La cause la plus ordinaire de cette  
incommodité est un foulier trop dur ou trop étroit ; de  
forte que le moyen le plus sûr de la prévenir, est de  
porter des fouliers larges & aisés. Si l’ongle est déja  
entrée dans la chair,on commence par faire tremper le  
pié dans l’eau chaude pendant quelque tems, afin d’a-

P O L 680

mollir l’ongle que l’on veut couper; & pour qu’elle  
cede plus aisément, on la ratisse aVec lebistouti, ou  
un morceau de Verre. On Ιενε enfuite doucement l'on-  
gle avec le doigt, ou avec le bout d’une fonde , & l’on  
met entre lui & la chair un peu de charpie, & on pan-  
se la plaie avec de l’eau-de-vie chaude. On réitere cet-  
te opération jtssqd'à ce que la douleur ait entierement  
celle.

Supposé que cette méthode soit inutile, il faut avoir re-  
cours à l'opération. On sait tremper le pié dans l’eau  
chaude pendant quelque tems, par les taisions que nous  
aVons données ci-dessus , & l’on fait asseoir le malade  
fur un siégé , où on le fait tenir par un Aide. Le Chi-  
rurgien introduit enfuite une pointe des ciseaux repré-  
sentés *PlancheIIesig.* 12. 13. entre l’ongle & la chair,  
& la coupe : mais supposé qu’elle ne tombe point  
d’elle; même , il faut la tirer doucement avec des pin-  
cettes. Quoique cette opération foit extremement sen-  
sible, le malade s’apperçoit bien-tôt du bien qu’elle  
lui fait ; & l'état de tranquillité où il fe trouVe, lui fait  
oublier la douleur qu’il Vient de fouffrir. On panfe la  
partie aVec de la charpie trempée dans de l’oxycrat, ou  
de l’eau-de-vie chaude, ou de l'eau de chaux, & on la  
fomente deux ou trois fois par jour jufqu’à ce que la  
douleur ait cessé. Il se forme quelquefois fur la chair  
entamée une excroissance , que l’on confume avec dé  
la poudre d’alun calciné. Pour empêcher que l’ongle  
ne rentre une feconde fois dans Portei/, Dionis recom-  
mande de porter des fouliers dont le pâton fiait mollet  
& éleVé , & de ratisser l’ongle tous les mois avec un  
morceau de verre , afin qu’elle n’ait point assez de for-  
ce pour entrer dans la chair lorfque le soulier porte des.  
**fils. HEISTER,** *Chirurgie.*

POLLINCTURA ; Part d’embaumer les corps morts,  
POLLUTIO, *pollutions* flux involontaire de semence,  
qui est une espece de gonorrhée. Voyez *Gonorrhoea.*

POLPHOS ,πόλφος, *bulbe,* ou racine bulbeuse.

POLYÆMIA, πολυαεμία, de πολὑς, beaucoup, & ἀι-  
μα, seing; surabondance de sang, *ou pléthore.*

POLYANTHOS ; *nom de laprime-vere.*POLYANTHUS ;nom *dos arcana. NoyOTtCarduus.*POLYARCHION, est le nom d’un cataplasine ainsi  
appelle de *Polyarchus* sim Auteur. Galien le décrit,  
*Lib. VIII. de Comp. M. S. L. cap.* 5. & *LibMII. de  
Comp. M. S. Gen. cap.* 7. C’est de lui qu’Aétius & Paul  
Eginete l’on pris.

POLYCHRESTOS , πολύχρηστος ; épithete que l’on  
donne à plusieurs remedes, pour dire qu’ils siont bons  
& utiles dans plusieurs maladies; de πολὑς, beaucoup,  
& χρηστὸς, utile ; *polychreste.*

On décrit le baum*Opolychreste* au mot *Balsamum.*

On trouve dans la *Pharmacopée Universclle de Lemery la*description des pilules suivantes.

*Pilules polychrestes de Mesué.  
polychrestes de Quercetan.  
polychrestes de Quercetan réformées  
polychrestes majeures de Mesué.  
polychrestes majeures réformées,  
polychrestes mineures de Mesué.  
polychrestes mineures réformées,*

POLYCLONOS, *rameux*, ou qui abonde en rameaux;  
On donne cette épithete à l’armosse.

POLYCNEMON. Voyez *Calamintha palustris.*

POLYETES ANTIDOTUS, est le nom de plusieurs  
antidotes dont Nicolas Myrepsie donne la description.

**POLYGALA.**

Voici ses caracteres :

Ses feuilles font alternes ; leur calyce est composé de cinq  
feuilles, trois petites & deux grandes, étendues en

68ι POL

forme d’ailes : fes fleurs font à une feule piece, irrégu-  
liere, en masque, ouverte dans le fond , découpées fur  
le devant en deux levres, dont la supérieure est fendue  
en deux , & l’inférieure découpée en forme de franges.  
Elles font munies de huit étamines, & disposées en  
épis. Son fruit est enveloppé d’un calyce , comme par  
des ailes, ouvert en deux endroits, & partagé en deux  
loges ou cellules.

Boerhaave compte sixefpeces *de Polygala* , qui sirnt,

I. *Polygala y vulgaris*, C.B.P. 215. Tourn. Inst. 174.  
Boerh. Ind. A.236. *Polygala,* Offic. Ger. 448. Emac.

563.RaiiHist. 2.1335.Synop. 5. 287. *Polygalaminor,*Park. Theat. 1332. *Polygalon multis s* J. B. 3. 386.  
*Flo s amb arvalis vulgo*, Herm. Cat. 500.

Gefner, qui dans ses lettres appelle cette plante *amarel-  
la,* assure qu’un verre de vin dans lequel on en fait in-  
fufer une poignée, purge fort bien , & fans aucun accî-  
dent fâcheux. T0URNEF0RT, *Hist. des Plant.*

Cette plante est fort commune dans les prairies, & fleurit  
au mois deJuillet.Elle est toute d’ufage.Son amertume  
prouve qu’elle est chaude & seche. La décoction de ses  
seuilles dans du vin, purge la bile par les selles. Gss-  
**NER.**

C’est-là *lupolygala* desBoutiques d’Angleterre & desBo-  
tanistes modernes : mais on doute que ce foit lui dont  
Dloscoride parle ; car il n’a ni les vertus ni les caracte-  
res que cet Auteur donne à la plante qu’il appelle de ce  
nom,ni lesfeuillesdelalentille,ni lavertu d’augmen-  
terlelait, comme *lapolygala.* DaLE.

2. *Polygala, flore rubro -^purpurascente*, H. Eyst. Vern.  
o. 6. F. 11.sug. 2.

3. *Polygala, alba s* Tabern. Ic. 831.

4. *Polygala-, cardia.*

5. *Polygala, violacea.*

*6. Pelygala,frutescens sfolio bttxi estore maximo s* Oldenl.  
T. 175. *Chamaebuxus, flore coluteae ex purpura rubesc  
centes* C. B. P. 471. *Anonymos, flore coluteae,* Clusi H.  
105. *Psoudo-Chamaebuxus*, H. Eyst. Vern. o. 6. F. 12.  
fig. 3. BoERH. *Ind. altAlant.* Vol. I.

PoLYGALA, est aussi le nom de plusieurs efpeces de *Coro-  
nilla.* Voyez ce mot.

Dale ajoute aux esipeces de*polygala* dont on vient de par-  
ler, celle qui fuit.

*Polygalaveras* Offic. *Poligalamajor Masseliotica -,* C.B.P.  
340. P*'olygalaValentinamaritima,* Park. Theat. 228.  
*Colutea caule Genistaefungoso,* J. B. 2. 383. Raii Hist.  
1.925. *Coronilla caule GenistaesungofoeT*ourn. Inst, 650.  
*Astragalus Mateleloli s* Ger 1059. Emac. 1239.

Cette plante est cultivée dans les jardins, & fleurit au  
mois de Mai. Ses feuilles fiant feules d’ufage. Diosi:o-  
ride leur attribue la vertu d’augmenter le lait, lorsi-  
qu’on les boit dans quelque liqueur convenable.

Le *polygala* étoit une plante si commune & si connue des  
Grecs , que Diosicoride n’en a donné qu’une desicri-  
ption fort courte, qui a fourni aux Botanistes le sistet  
de bien des difputes. Le *polygala* dont on parle , paroît  
être le vrai *polygala* deDiofcoride, à caufe, comme  
Matthiole l’observe , qu’il s’accorde exactement avec  
la description que cet Auteur en donne. Calceolarius  
assure avoir souvent éprouvé qu’il augmente le lait aux  
nourrices. DaLE.

POLYGALON, est le nom de la *Coromlla , maxima,*& du *Polygala vulgaris.*

POLYGANON, nom du *Polygala vulgaris ,* & de  
*POnobrychis major , siliquis echinatis, cristatis, inflpica  
digestis.*

POL 682

POLYGLOTTA, est le nom d’un oiseau des Indes,  
aussi remarquable par sim chant que par la beauté de  
son plumage. Il n’est d’aucun usage en Medecine.

POLYGONATUM, *Sceau de Salomon.*

Voici ses caracteres :

Ses fleurs sirnt d’une seule piece en sorme de cloehe ala  
longée en tuyau, & munies de six étamines qui sortent  
du fond des divisions. L’ovaire qui croît dans le milieu  
de la fleur, produit un long tuyau, dont le fommet est  
découpé en forme de franges , & fe change en un  
fruit sphérique & charnu, rempli de femences aron-\*  
dies.

Boerhaave en compte sept especes, qui sirnt,

1. *Polygonatum elatifoliums vulgare*, C.B.P. 303. Tourn.  
Ind. 78. Boerh. Ind. A. 2. 63. *Polygonatumsigillum Sa-  
lomonis s* Offic. *Polygonatum,* Ger. 756. Emac. 903.  
Raii Hist. 1. 664. Synop. 3. 263. *Polygonatumvulga-  
re* , Park.Theat. 696. *Polygonatum, vulgo Sigillum Sa-  
lomonis* , J. B. 3. 529.

La racine du *Sceau de Salomon* est εηνΐτοη de la grosseur  
du doigt, blanche , ligneuEe , couverte d’empreintes  
approchantes de celles d’un cachet, rempante & très-  
fibreuse. Ses tiges ont environ un pié de haut; elles  
font seins rameaux,rondes, menues, courbées en leurs  
Eommets , & couvertes de feuilles très-larges, de figu-  
re ovale, nerveufes, d’un verd bleuâtre, luisent, dis-  
posées alternativement, & toutes inclinées du même  
côté. Les fleurs sortent des aisselles des feuilles de deux  
en deux ; elles font portées fur des pédicules fort longs,  
en forme de tuyau, d’une feule piece, découpées en  
cinq Eegmens, toutes panchées vers le même côté , &  
fans odeur. 11 leur silccede des baies sphériques , ver-  
tes d’abord, & ensilite noires , divisées en trois loges  
remplies de petites semences oblongues. Cette plante  
croît dans les bois en plusieurs endroits d'Angleterre,&  
fleurit au mois de Mai. Ses feuilles & fa racine font  
d’usage.

Le *sceau de Salomon* est vulnéraire & astringent, bon pour  
arrêter les hémorrhagies & le cours de ventre, pour  
confolider les plaies, pour les fractures & les deficen-  
tes. Matthiole recommande fa racine confite avec du  
fucre pour arrêter les fleurs blanches. Cette même ra-  
cine employée en forme de cataplafme dissipe les mar-  
ques bleues & livides que caufent les contusions. Μιτ-  
LER , *Bot. Offe*

Le fruit de cette plante est noir, couvert d’une fleur sem-  
blable à celle des prunes fraîches, ce qui peut avoir  
trompé Cefalpin , qui assure qu’il est blanchâtre.

Fuchsius pour s’accommoder à la Description que Diosc  
coride a donnée du *Polygonatum ,* a cru trouver dans  
les feuilles de l’efpece dont nous parlons, le gout du  
coin & de la grenade. Il fe peut faire que cela foit ainsi  
dans la Grece ; cependant Galien n’a trouvé dans cette  
plante qu’une amertume dégoutante.

Les feuilles de notre *sceau de Salomon* font fades , elles  
ont quelque chofe de glaireux, qui donne de légères  
nausées. Les racines sirnt douces , un peu acres & un  
peu gluantes, elles rougissent peu le papier bleu, & les  
feuilles le rougissent encore moins. Il semble qu’il n’y  
ait dans cette plante qu’un phlegmefort glaireux, mê-  
lé avec beaucoup d’huile ; car par l’analyse Chymi-  
que, *lu sceau de Salomon* ne donne que des liqueurs  
acides & de l’huile: on en tire peu de terre & de sel  
fixe, mais point de fiel volatil.

Schroder assure que quatorze ou quinze baies *dusoeaude  
Salomon s* provoquent le vomissement ; & l’on dit qu’un  
gros de sa racine produit le même effet. Jeconnois des  
personnes , qui, pendant la nuit, en font macérer de-  
mi-oncedans un verre de vin blanc, & qui font boire  
l’infusion pendant des mois entiers à ceux qui ont des

683 POL

descentes : les malades ne vomissent point & *se* trou-  
vent fort foulagés, furtout si l'on applique en même-  
tems la racine de cette plante fur la partie. La même  
racine est fort bonne aussi pour toutes fortes de contu-  
sions, sim eau distilée décrasse le visage & embellit le  
teint : la décoction de toute la plaflpû^uérit la gale,  
la gratelle & semblables maladies dela peau. ToUR-  
**NEFORT,** *Hist. des Plantes.*

2. *Polygonatum, latifolium > vulgare , cauliculis rubenti-  
bus.*

3. *Polygonatum, latifolium, maximum*, C. B. P. 303.

4. *Polygonatum, latifolium, flore duplici , odoro >* H. R.  
Par.

5. *Polygonatum, latifolium , hellebori albi foliis,* C. B.  
P. 303.

6. *Polygonatum, latifolium, minus s flore majore,* C. Β,  
P. 303.

7. *Polygonatum, angufloifolium, non ramosum s* C. B. P.  
303. *Polygonatum, angustasolium,* J. B. 3. 531 - *Polygo-  
natum , alterum,* Dod. p. 345. BOERHAAVE, *Indexait.  
Plant.*

POLYGONUM, *Renouée,*

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse & rampante, ses tiges & *ses* rameaux  
scmt pleins de nœuds. Le calyce est profondément dé-  
coupé en cinq fegmens , qui font verds dans leur partie  
inférieure & couleur de fleur dans la supérieure. Lors-  
que cette plante est mûre le calyce *se* change en une  
capfule remplie de semences. Ses fleurs sortent des  
aisselles des feuilles, & font cathées quand elles com-  
mencent à paroître dans une membrane extremement  
mince. Sa semence est exactement triangulaire,

Boerhaave compte deux especes de *Renouée ,* qui fiant :

1. *Polygonum , latifolium,* C. P. B. 281. Tourn. Insu  
510. Boerh. Ind. A. 2. 88. *Centinodium , Polygonum s*Offic. *Polygonum mas vulgare*, Ger. 451- Emac. 565.  
Raii Hisse 1. 184. *Polygonum mas vulgare majus ,*Park.443. *PelygonumsiveCentinodia*, J.B. 3. 374.

Les tiges de cette plante penchent beaucoup vers la terre,  
elles sont lisses, cannelées, menues , branchues &plei-  
nes de nœuds, d’où sortent des feuilles oblongues ,  
pointues, alternes & portées fur des queues fort cour-  
tes. Ces feuilles font plus larges & plus ovales dans  
quelques efpeces , plus longues & plus pointues dans  
d’autres , ce qui fait que les Auteurs en ont fait deux  
especes.A l’endroit des nœuds & des aisselles des feuil-  
les fortent des petites fleurs à étamines , quelquefois  
blanches & quelquefois purpurines, dans chacune dese  
quelles naissent des petites femences noises triangu-  
laires. Sa racine est longue, large & pénetre fort avant  
dans la terre. Elle croît partout le long des chemins ,  
& aux lieux incultes & fleurit en été. Elle est toute  
dlufage.

La *renouée* est rafraîchissante, dessiccatjve & astringente,  
bonne pousses plaies, pour toutes fortes d’hémorrha-  
gies , siait internes ou externes & pour le cours de ven-  
tre. Appliquée extérieurement, elle dissipe la rougeur  
desyeux. MILLER*, Bot. Offe*

Cette plante a un gout d’herbe, gluant &,un peu acide :  
elle rougit beaucoup le papier bleu. Il y a apparence  
que Eon sel approche de l’alun , mais il est mêlé dans  
cette plante avec un peu de Eel ammoniac , & avec  
beaucoup de soufre ; carpar l’analyfe Chymlque, elle  
donne beaucoup d’acide, de terre & d’huile, peu de  
sel volatil concret, & peu de fiel fixe très lixiviel.

La *renouée* est fort vulnéraire & astringente ; on en fait  
boire le fuc, la tifane ou l’infusion dans du vin pour la  
dyssenterie, pour le flux hémorrhoïdal, pour le crache-  
ment de fang , & pour toutes fortes d’hémorrljagies ,

P O L 684

fon extrait a les mêmes vertus ; ses feuilles pilées gué-  
rissent les blessures. Toükne'foRt, *Histoire des  
Plantes.*

2. *Polygonum, oblongo , angusto yfoliosC.* B. P. 281. M.  
H. 2. 59I. BoERH. *Ind. alt. Plant.*

PoLYgoNUM est encore le nom de plusieurs sortes *d’Her-  
niaria.*

PoLYgoNUM **BACCIFERUM,** nom de l’*Ephedra, maritimas  
minor.*

PqLYgoNUM COCCIFERUM. Voyez *Coccus 8e Knawel.*

PoLYgoNUM GERMANIs. Voyez *Knawel.*

PoLYgoNUM **MARITIMUM,** nom de l’*Ephedra maritima,  
major.*

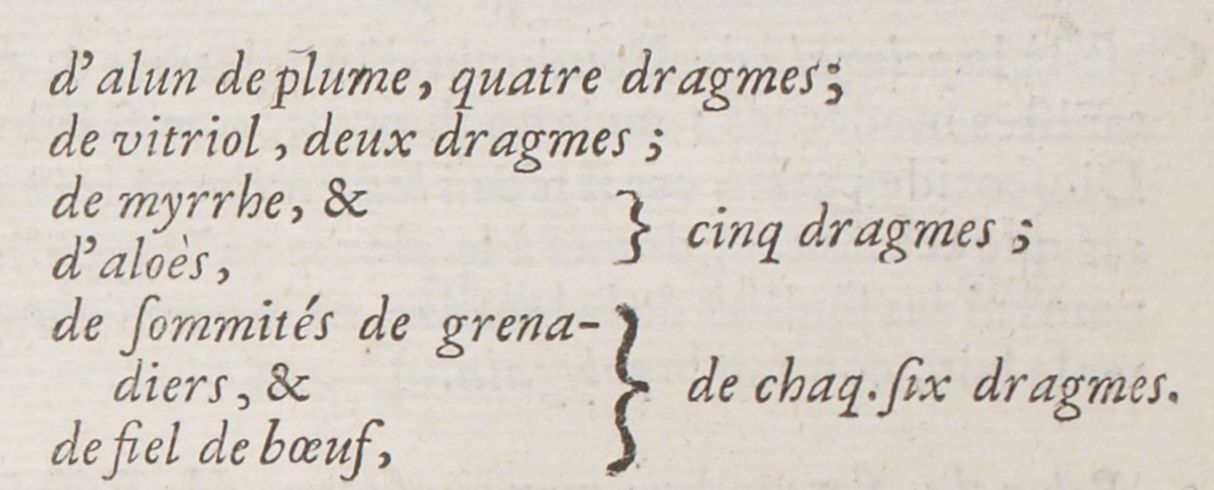
PoLYgoNUM **MINIMUM,** nom *duKnawel, folio alsines,gla-  
bro , flosculis plurimis.*

PoLYgoNUM MONTANUM, nom de la *Paronychia, Hispa-  
nica* , & de la *Paronychia, Hispanica , nivea polyan-  
thos.*

PoLYgoNUM **PERENNE,** nom du *Teleplelum, Dioseoridis.*

POLYIDÆ SPHRAGIS , est le nom d’une *Pastille*dont Cesse donne la defcription, *Lib,* V. *cap.* 20.

Elle est composée



On broye ces drogues & on les mêle avec du vin austere.

POLYMORPHOS, *Multiforme*, épithete de l’os sphé-  
noïde. Voyez *Caput.*

POLYNEURON , nom du *Plantain.*

POLYOSTEON, nom de cette partie du pié, qui est  
composée de plusieurs os; *le tarse.*

POLYPHARMACOS, le même que *Polychrestos.*

POLYPHOROS, épithete du vin, qui signifie fort&  
généreux.

POLYPODES, le même que *Millepedes.*

POLYPODITÈS, épithete du vin imprégné depoly-  
pode.

POLYPODIUM, *Polypode.*

Voici fies caracteres.

Cette plante n’a point de rameaux ; fies feuilles font dé-  
coupées profondément jusques vers la côte, en parties  
longues & étroites , avec une bafe large qui embrasse  
la côte. Quelquefois ces lobes ou fegmens ne fiant  
point découpés jufqu’à la côte, mais continue & joints  
comme par des feuilles. Son fruit croît fur chaque lobe  
& forme un double rang parallele à la côte de ce der-  
nier; il est membraneux, couvert d’une pellicule très-  
mince, & entouré d’un bord élastique crénelé, qui  
s’étendant en droite ligne, pousse avec violence des *se-  
mences* anguleufes enfermées dans deux membranes  
sort déliées.

Boerhaave compte six especes *depolypode,* qui font,

ι. *Polypodium, vulgare,* C.B. P. 357. Parla 1039.Tourn.  
Inst. 540. Boerh. Ind. A. 24. *Polypodium, quercinum 1  
Offic.Polypodium,* J. B .3. 746. Ger. 972. Emac. 1132.  
Raii Hist. 1. 137. Synop. 45. *Filix Polypodium dicta»*Herman. Cat. 258. *Polypode de chêne.*

C’est une plante capillaire, composée seulement de feuil-  
les très-larges, longues, ailées & sans rameaux, dont

*e8i* POL

les lobes qui sirnt courts , font découpés près à près.  
Ils ne sirnt point directement opposés l’un à l'autre sur  
la tige , mais alternes & les uns au-dessus des autres.  
Ses feuilles fe terminent en pointe, & n’ont pomt d’ai-  
les vers la partie inférieure de la tige. Sur le dos de  
chaque lobe naissent les fleurs & la femence, elles for-  
ment un dauble rang de tubercules ronds de couleur  
brune rougeâtre. Saradne est menue & pleine de pe-  
tits nœuds, qui ressemblent aux piés d’un infecte, ce  
qui lui a salt donner le nom de *Polypodium.* Elle est  
brune en dehors , verdâtre en dedans, *8c* d’une siiVeur  
douce, styptique. Cette plante croît sur les Vieux murs,  
furla racine & les troncs pourris des arbres. Celui de  
chêne est le plus estimé. Sa raeine est feule d’usage.

Le *polypode* est estimé apéritif & légerement purgatif ;  
on l’emploie rarement feule mais on le mêle aVec les  
simples qui purgent *avec* trop de Violence. Il passe  
pour éVacuer les humeurs bilieuses & mélancoliques,  
pour leVer les obstructions du foie, pour guérir lajau-  
nisse & l’hydropisie & pour exciter l’urine. Il est bon  
pour le feorbut, ce qui fait qu’on en met dans les tisia-  
nes antifcorbutiques. MILLER , *Bot. Osse.*

La racine de cette plante analyfée , donne plusieurs li-  
queurs acides. Un peu d’esprit urineux, point de fel  
Volatil concret, beaucoup d’huile , médiocrement de  
terre. Les Anciens ont cru que cette racine étoit pur-  
gatÎVe. Monard est le premier parmi les Modernes  
qui a connu qu’elle ne lâchait le ventre que fort lége-  
rement ; & Dodonée avoue qu’elle ne purge point du  
tout, si l'on ne la fait bouillir dans un bouillon de vieux  
coq avec les mauves & la poirée. Le *polypode* adoucit  
le fang, & emporte les obstructions des vifceres : il  
saut l’employer dans la toux sieche, lorsque les cra-  
chats sont falés, dans l’asthme, dans le sicorbut , dans  
l’afléction hypocondriaque. Il entre dans plusieurs com-  
positions. ToURNEfoRT, *Hist. des Plantes.*

2. *Polypodium, minus,* An. C. B. P. 358. Dod. p. 464.

3. *Polypodium asensibile , aut Polypodium Virginianum ,*Munt. H. 289. *Herba viva , folii Polypodii>* C. B. P.

3 59. *Felix Indica, Polypodiisade,* Mentzel.

4. *Polypodium, Cambro-Britannicum, pinnulis ad margi-  
nes laciniatis,* Raii Hist. 137. *Felix , amplissima s lobis  
foliorum laciniatis, Cambrica,* Pluk. Phytogr. T. 30.

5 *Polypodium, tenerum minus,* Boerh. Ind. A. 2 5. *Dryop-  
teris*. Offic. *Dryopteris adversariorum ,* Ger. Emac.  
113 5. *Dryopteris sive Filix Querna repens,* Park, 1041.  
*Filix Querna*, C. B. 358. *Filix minor non ramosa* , J.  
B. 3.740. Tourn. Inst. 537. Raii Hist. 1. 46. Synop.  
48.

Cette plante , qui est toute d’usiage, croît dans leslmarais  
&vdans les bourbiers. Elle sait tomber le poil, étant  
broyée.aVec saraeine. Il faut l'appllqueren forme d’on  
guent, & lorfque le corps est en sileur, il saut l'essuyer  
& l'appliquer de nouVeau. DsosCoRIDE. Elle possede  
une qualité septique.

Rondelet rapporte que quelques Apothicaires du Dau-  
phiné ayant employé par ignorance cette plante dans  
des médicamens pour du *polipode* de chêne, elle pro-  
duisit de très - mauVais effets. J’en ai Vu quelque-  
fois dans des boutiques fous le nom *d’Adianthum al-  
bum.* DALE.

6. *Polypodium, angustifoliumelfolio varior* Tourn. Inst.  
440. Boerh. Ind. A. 25. *Lonchitis,* Offic. *Aspera,* Ger.  
978. Emac. 1140. Raii Hist. 1. 138. Synop. 45. *Aspe-  
ra minor ,* Park. 1042. *Mhnor O.* B. 359. *Lonchitis al-  
tera foliis Polypodii,* J. B. 3. 744. *Lonchitis alterafoliis  
Polypodii, Asplénium Sylvestre nonnullis,* Chab. 536.  
*Filix sive Lonchitis alterafeliis Polypodii,* Pluk. Almag.  
152.

Cette plante croît dans les lieux aquatiques & incultes,  
& dans les bois. Elle est propre pour consolider les

Ρ Ο L 686

plaies, & pour en préVenir l’inflammation. Elle dimi-  
nue la rate étant bue dans du νίη. DIOSCORIDE.

Sa racine est diurétique & apéritÎVe. **BOERHAAVE.**POLYPOSI A , πολυποσία ; débàuche de νίη.

POLYPUS, πολύπους, *Polype, Poulpei,* on donne ce nom  
à tout animal qui a plusieurs jambes : mais il signifie  
pour l’ordinaire un grand poisson de mer qui ressem-  
ble à la sieche. 11 a huit patçs ou jambes, longues, grose  
fies, qui lui sierVent à nager, à marcher, & à approcher  
de fa bouche ce qu’il Veut manger. Ces pates sont dise  
tantes les unes des autres, mais jointes par une grosse  
membrane qui regne entre elle & qui les attaehe : les  
quatre dtl milieu font les plus grandes , eliesTurpassent  
en grosseur le bras d’un homme, & elles sirnt releVées  
tout du long dune double rangée de tubercules creu-  
sés en petits cornets; les quatre autres pates sirnt ap-  
pellées *brachia , crura, cirribarra :* ses yeux sont  
situés ou appuyés siur le haut de deux de ces pates, sa  
bouche est au milieu, garnie de dents ; il porte *sur* le  
dos un corps long fait en tuyau, qui lui sort de gou-  
Vernail quand il nage , il le fait pencher tantôt à droi-  
te, tantôt à gauche, fuiVant les lieux où il Veut aller.  
Sa chair n’est eouVerte d’aucune peau apparente, elle  
est spongieufe , caVerneufe ou trouée, dure & de dif-  
ficile digestion.

On trouVe ce poisson dans la mer Adriatlque; il se nour-  
rit de poissons à coquilles, & de chair humaine quand  
il peut en attraper, dé fruits, d’herbes, il aime l'hui-  
le : il a, comme la feche, Vers sim estomac une Vessie  
remplie d’une liqueur noire ou rouge-brune, qu’il ré-  
pand quand il Veut *se* cacher; *ses* œufs font fembla-  
bles à ceux de la seehe , mais de couleur blanche. II  
contient beaucoup d’huile, de phlegme & de fel νο-  
latil & fixe. Sa chair est propre contre la colique νοη-  
teufe étant rôtie & mangée. LEMERY, *Traité des Dro-  
gues.*

POLYPUS, *Polype.*

On n’est que trop conVaincu par expérience, que des  
hommes qui font dans la fleur de leur âge, & natu-  
rellement saVorisés d’un tempérament Pain & robusu  
te, meurent fouVent subitement & dans le tems qu’on  
s’y attend le moins.' Le commun des hommes n’ignore  
pas non plus qu’il y a quelques maladies chroniques &  
Violentes, dont le diagnostic & le prognostic siont ex-  
tremement difficiles, & qui sirnt par elles-mêmes d’une  
telle opiniâtreté, qu’il est impossible d’en échapper.  
Mais plus ces maladies sirnt fréquentes, & plus on est  
curieux de connoître leur nature, plus aussi est- il fur-  
prenant que les Véritables catsses de ces siOrtes d’acci-  
dens aient demeuré si long-tems cacnées; & peut-être  
le sieroient-elles encore aujourd’hui si les Medecins  
mode.rnes nlaVoient heureufement commencé à dissé-  
quer les personnes qui fiant mortes de ces maladies, à  
dessein de découVrir le Véritable état de leurs Vssceres;  
car on a fait dans notre siècle plus de progrès dans la  
Medecine par le moyen de l'anatomie’feule , que dans  
tous les siecles précédens où elle a été négligée. Com-  
me en disséquant des cadaVres humains, on a décou-  
vert plusieurs caufes de morts silbites & de maladies  
dangereusses, aussi a-t-on obsierVé que les plus considé-  
rables , font les coagulations & les concrétions de sang  
qui *se* forment dans les gros vaisseaux du cœur & des  
poumons, auxquelles on donne le nom de *polypes',* les-  
quelles en interrompant la circulation du fang, font  
capables non - feulement de détruire toutes les sonc-  
tions du corps humain ; mais encore de lui casser la  
mort; c’est ce qui fait qu’on les guérit difficilement,  
& qu’on doit en préVenir à tems les causes funestes,  
ou les détruire par des remedés conVenables.

Mais pour qu’on soit mieux conVaincu que ces fortes dé  
concrétions polypetsses ont EouVent causé la mort, &  
des maladies ineurables à plusieurs persimnes; je Vais  
rapporter quelques exemples de cette esipece que j’ai  
empruntés des Auteurs modernes.

Bartholin, *Lib. de Lacteis Thoracicis s cap.* 14. dit avoir

687 POL

souvent trouvé dans des fujets qui étoient morts su-  
bitement, les plus gros vaisseaux du cœur remplis d’un  
Fang caillé; & cela est confirmé par Bonet, *Anatom.  
Pract. Lib. II. Sect.* 2. *Obs.* 5. où il traite fort au long des  
morts fubites causées par des corps étrangers qu’on a  
trouvés dans les cavités du cœur. Frédéric Lossius ,  
*Lib- I. Obs. 1 5.* parle d’un enfant âgé de trois ans qui  
mourut fubitement entre les bras de *sa* mere , dans le  
tems qu’il paroissent jouir de la santé la plus parfaite:  
lorsqu’on vint à l’ouvrir on n’apperçut aucune altéra-  
tion dans les vifeeres, de forte, qu’à l'exception d’un  
fang extremement coagulé qui s’étoit amassé dans les  
ventricules du cœur, on ne put découvrir aucune autre  
caisse de *sa* mort. Charles Fracastor, qui a eu tant d’oc-  
casions de disséquer des personnes mortes subitement,  
n’a trouvé d’autre caufe de ces accidens qu’un fang cail-  
lé & enfermé dans les ventricules du cœur & dans les  
vaisseaux pulmonaires. On ne sauroit douter,après avoir  
lû Panarole, que plusieurs perfonnes ne soient mortes  
d’tm engorgement de vaisseaux; car cet Auteur nous  
apprend qu’en 1656. que les morts Eubites furent si  
fréquentes, grand nombre de fujets furent étouffes par  
le fang qui s’étoit amassé en trop grande quantité dans  
le cœur ; de sorte qu’ayant ouvert le corps de ces  
persimnes, il ne trouva presque point d’autre caisse de  
leur malheur, qu’un engorgement remarquable des  
vaisseaux. Jean Daniel Horstius, *Manuduct. ad Med.*rapporte qu’ayant ouvert une persimne qui étoit mor-  
te subitement, il trouva le ventricule gauche du cœur  
rempli d’un phlegme blanchâtre. Riviere , *Cent.* 1.  
*Obs.* 82. dit avoir trouvé le ventricule gauche du cœur  
d’un homme qui mourut subitement, rempli d’une  
matiere épaisse , compacte & tout-à-fait blanche, qui  
ressembloit à du lard bouilli.

tl fuit de ce qu’on vient de dire qu’il s’est formé de tout  
tems des pareilles concrétions fanguines dans le cœur  
& dans les plus gros vaisseaux, qui ont occasionné des  
morts fubites & d’autres maladies incurables. Mais  
comme on ne trouve point le mot de *polype* dans les  
écrits des Anciens , on peut raisonnablement conjec-  
turer que les Modernes n’ont ainsi appelle ces sortes  
de concrétions, qu’à casse qu’elles envoyent pour l’or-  
dinaire plusieurs ramifications dans les vaisseaux voi-  
sins : mais malgré cette interprétation, il faut obferver  
que les vraies *polypes* ne font que des concrétions com-  
posées d’une scibstance blanchâtre, fibretsse & extre-  
mement compacte, & qu’ils different tout - à - fait du  
fang grumeleux ou coagulé; car bien que celui-ci puif-  
fe causer plusieurs maladies violentes dans différentes  
parties du corps, siurtout quand il est logé dans le cœur  
& dans l’utérus, il ne mérite pas néantmoins le nom  
de *polype ,* ce qui fait que la plupart des Auteurs le  
distinguent par celui de *faux polype» Pleudo-polypua*

Voyons maintenant d’où vient que les concrétions poly-  
peusies siont si funestes au genre-humain.

On faura donc que ces fortes de concrétions catssent des  
maladies violentes & la mort même, lorEque leur vo-  
lume augmente si fort, ou, ce qui arrive plus fréquem-  
ment, lorsqu’elles s’éloignent tellement de leur siégé,  
à- l'occasion d’une caisse interne ou externe , qu’elles  
interrompent le cours du siang d’un des ventricules du  
cœur dans l’autre ; ou qu’obstruant les orifices des vaise  
fieaux, elles détruisent entierement la circulation de  
ce fluide ; car tant qu’elles siont petites & qu’elles  
n’adherent qu’aux parois des vaisseaux du cœur, &  
des autres parties du corps, elles ne retardent pas  
beaucoup la circulation du fang; & pour cette raifon  
elles ne leflent pas manifestement les fonctions. Cela  
est confirmé par l’expérience , qui nous apprend qu’il  
peut fe former de pareilles concrétions dans les oreil-  
lettes & les ventricules du cœur, à caufe de leurs dif-  
férentes sinuosités & des fibres charnues dont ils font  
composés, vers les bifurcations des vaisseaux aussi-bien

P O L 688

que dans plusieurs autres parties du corps, fans pûur  
cela que la circulation du sang languisse considérable-  
ment. Vesale, *Lib. I. cap. 5. de Corporis humani Fabri-  
ca,* nous apprend qu’il trouva dans le ventricule gau-  
che d’tm certain homme environ deux livres de chair  
glanduleuse, mais noirâtre, & que le volume de cet  
organe s’étoit augmenté , ainsi qu’il arrive a la matri-  
ce ; & il ajoute qu’encore que le malade eût le pouls  
extremement inégal & intermittent, il ne laissa pas d’a-  
gir plusieurs mois avant de mourir comme s’il *se* fût  
bien porté: mais que durant les dernieres femaines de  
fa vie, sim pouls devint tellement intermittent, qu’au  
lieu de neuf pulfations qu’il fe sait pour l’ordinaire  
dans un intervalle de tems donné, on ssen pouvoir fen-  
tir que deux ou trois.

Examinons maintenant quelles maladies semt produites,  
entretenues & disposées a une issue funeste, au moyen  
de ces concrétions polypeufes.

Les plus considérables,font les différentes maladies delà  
poitrine, comme les pleurésies & les péripneumonies,  
parmi celles de l'espece aiguë, & parmi celles de l’ese  
pece chronique toutes sortes d’asthmes, les catarrhes  
fuffoquans, la coqueluche, la phthisie & le crache-  
ment de siang : à l’égard de la dernière, on est convain-  
cu par expérience qu’une stagnation de simg épais &  
compacte, diEpose aisément aux concrétions polypeu-  
ses ,& que celles-ci à leur tour produisent un crache-  
ment de semg; car, si au moyen de ces concrétions po-  
lypeusies la circulation du siang est interrompue dans les  
vaiffeaux pulmonaires,il doit nécessairement s’accumu-  
ler dans les vaisseaux capillaires de l’artere pulmonaire ;  
& à la fin, après avoir rompu quelques-unes de fies ra-  
mifications, fiortir par la bouche, scirtout si les fujets  
ont de la disposition à l’hémoptysie. Aussi n’est-il pas  
rare de trouver de ces stlites de concrétions dans les  
personnes qui sont mortes d’un crachement de sang;  
Hoffman, *Consult. Med. Tom. I. Sect.* 2. *Obs.* cite  
l’exemple d’un jeune garçon de dix-sept ans, qui mou-  
rut d’un chrachement de Eang accompagné d’tme fie-  
vre lente, & dans l’artere pulmonaire duquel on trou-  
va une concrétion polypetsse. Bonet, *Anatom. Pract.  
Tom.* Z. *Lib. II. Sect.* 5. *de Sputo sanguinis s* donne le  
détail de la dissection d’une personne qui mourut d’un  
crachement de Eang , laquelle fut faite en 1664. dans  
PHôpital de Leyde, par Sylvius. On trouva dans les  
deux ventricules de fon cœur une matiere épaisse , fi-  
breuse & comme charnue, qui s’étendoit dans tous les  
vaisseaux qui sortent de cet organe. On tira surtout une  
pareille concrétion qui avoit plus de trois palmes de-  
long de la veine jugulaire gauche : mais cette matiere,!  
laquelle plusieurs grumeaux de siang étoient attachés ,  
avoit une épaisseur considérable dans les ventricules du  
cœur,& étoit entrelacée d’une façon particuliere avec  
les fibres charnues de ce vifcere. Elle paroissent avûir  
des vaisseaux fort déliés, & l'on découvroitau milieu  
quelques grumeaux de sang. J’ai aussi trouvé des con-  
crétions polypeufes dans des siijets qui étoient morts  
de la phthisie : & Bauhin, à ce que nous apprend GeOt-  
ge Horstius, *OpHom. I.* dit expressément qu’il a pres-  
que toujours trouvé des concrétions polypeusies dans  
ceux qui sont morts d’une phthisie & d’une hydropisie.

Les curieux peuvent conseiller siur ce sujet Needham, *de  
Formatione foetus, cap.* 2. Malpighi, *de Polypo Cordis,*& Harderus, *in Obs.* 45. 46.^47.

L’asthme, surtout celui qui est incurable & dont dépend  
l’hydropisie de poitrine, est presque toujours produit  
& entretenu par des concrétions polypeuses. J’ai sou-  
vent eu occasion de disséquer des personnes qui étoient  
mortes de cette esipece d’asthme, & j’ai trouvé ou des  
*polypes* dans le cœur & dans les vaisseaux pulmonaires ,  
ou une sérosité fétide épanchée dans la cavité delàpola  
trine. On ne manque pas d’obfervations qui confirment  
ce que j’avance. Grævius nous apprend dans fa Differ-  
tation *de Asthmate Convulsivo,* qu’ayant ouvert les  
corps

689 POL

corps de cinquante Soldats qui étoient morts d’une  
hydropisie de poitrine & de l’asthme, il trouva des con-  
crétions polypeuEes dans les ventricules de leurs cœurs.

Lancisi dans son Traité *de Motu Cordis,* rapporte le cas  
suivant.

Un homme âgé de vingt-quatre ans, d’une habitude de  
\* corps déliée & qui étoit accoutumé à un air & à une  
nourriture grossiere, fut attaqué de fréquentes anxiétés  
autour du cœur,& de fyncopes accompagnées d’une  
difficulté violente de refpirer & du refroidissement des  
extrémités. Il avoit le pouls foible & inégal, les veines  
jugulaires aussi-bien que le bas-ventre considérable-  
ment enflés, & il mourut à la fin d’une fievre lente. On  
l’ouvrit, & on lui trouva le cœur extremement flafque  
& petit, fes deux ventricules étoient remplis de con-  
crétions polypeuses ,& le péricarde étoit fortement at-  
taché à fa sclbstance.

On peut voir un grand nombre d’autres observations re-  
latives à l’asthme qui est ordinairement accompagné  
d’une hydropisie de poitrine dansDiemerbroeck, *Ana-  
tom. Lib. II. cap.* 9. Bartholin , *Epist.* 2. *Cent. IV. et  
Episi nsi. Cent. II.* Harderus, *Obs.* 56. Lower, *de Cor-  
de» cap.* 2. Pezoldus, *Observ.* 58. *et 61.* Ruyfch, *Ob-  
serv.* 19. et M. TV. C. *Dec.* 2. *An. p. Obs.* 174. et *Dec.*3. *An.* 2. *Obs.* 185.

L’asthme qui est caufé par des concrétions polypeuses ,  
occasionne souvent non-seulement une hydropisie de  
péricarde & de péritoine, mais encore des tumeurs hy-  
dropiques dans les autres parties du corps. Aussi rien  
n’est il plus fréquent dans la pratique que de voir un  
asthme fpafmodique & convulsif occasionné par des  
concrétions polypeufes, fuivi de la cachexie, d’enflu-  
res œdémateuses des piés & quelquefois d’un astite ;  
car lorsque la circulation du sang dans le cœur est in-  
terrompue par ces sortes de concrétions polypetsses ,  
le cours de ce fluide dans la veine-cave est nécessaire- ’  
ment retardé, en conséquence de quoi il se forme des  
stagnations violentes dans iles parties inférieures, &  
particulierement dans le foie; & lorfque celui-ci est  
obstrué ou endurci, le fang commence à croupir dans  
le mésentère & dans toutes les ramifications de la vei-  
ne-porte; en conséquence de quoi la sérosité regorge  
dans les vaisseaux lymphatiques, qui, lorsqu’ils sirnt  
trop distendus, se changent en des hydatides, dont la  
rupture produit une extravasation funeste de férosité.  
On trouve un grand nombre d’obfervations de cette  
espece dans Rhodius,Ccwi. *III. Obs.* 4. & Peyer,iw *Hist.  
Anatom. cap. 6.* Wepser, *Exercitat, de Apoplexia,* dit  
avoir trouvé des concrétions fibreufes & pituiteufes  
dans les corps de ceux qui ont été long-tems cachecti-  
ques ou affligés de fréquentes maladies. Smetius, *in  
Miseel. Me Tic. Lib. X.* rapporte un exemple singulier  
d’une tumeur œdémateufe aux deux jambes , occa-  
sionnée par un *polype* long & médiocrement dur, la-  
quelle s’étendant jufqu’aux cuisses sormoit une tumeur  
pleine & dure dans le bas-ventre, entre le pubis & le  
nombril, qui occupa à la fin toute la région de l’abdo-  
men. Bonet sait mention après Boyle, *Obs. o.* d’un  
*polype* qui fe forma dans les cœurs de deux femmes ,  
dont l’une mourut d’hydropisie & l'autre d’une cache-  
xie. Et Albinus, *Dissert, de Polypis, Thes.* 5. parle d’un  
homme qui après avoir été quelque tems affligé d’une  
difficulté de respirer, de palpitations & d’anxiétés de  
cœur, de tumeurs aux bras & d’un gonflement de vei-  
nes, à l’occasion d’un *polype* qui montoit de lloreillet-  
te droite du cœur dans le tronc de la veine-cave, & qui  
cnvoyoit plusieurs ramifications, tomba dans une ef-  
pece d’hydropisie tout-à-fait remarquable : mais dans  
ces fortes de cas l’hydropisie ne manque jamais d’être  
mortelle.

Mais en voilà assez siir l’asthme & l’hydropisie qui l’ac-  
compagne souvent. Examinons maintenant les autres  
*Torne V.*

P O L 690  
maladies de la poitrine qui naissent de concrétions po-  
lypeuses.

Le catarrhe silffocant péut passer à juste titre pour une  
des plus considérables; car toutes les fois qu’on a ou”  
vert le corps de ceux qui en font morts, on a prefquetoujours trouvé que des concrétions polypeuses avoient  
été la principale caufe de cet accident, comme il est  
facile de s’en convaincre en lisant Bartholin, *Cent. II.  
Observ.* 86. Greifelius,sn M. *N. C. An-* 1640. *Observ.*74. & Malpighi, *de Polypo cordis.* Ce dernier nous ap-  
prend qu’il n’a jamais ouvert des fujets qui étoient  
morts d’une apoplexie ou d’un catarrhe fuffocafit, qu’ll  
n’ait trouvé des corps calleux, vifqueux & gluans dans  
leur cœur & leur cerveau, & souvent dans tous les  
deux.

On ne doit point oublier la palpitation de cœur , qui,  
lorsqu’elle est de l’espece chronique, estpreEque tou-  
jours produite par des concrétions polypeuEes. Je ren-  
voie le Lecteur à l’article *Palpitatio*, pour considérer  
ces maladies inflammatoires & extremement aiguës de  
la poitrine, la vraie pleurésie & la péripneumonie, qui  
naissent souvent des stagnations du seing, produites par  
des concrétions polypeuEes. Malpighi assure dans sim  
Traité *de Polypo cordis* , qu’ayant ouvert le corps de  
quelques sujets qui étoient morts d’une pleurésie, il a  
trouvé de longues portions de siang caillé dans les sinus  
du cœur & autour des orifices des vaisseaux. Peyer,  
*Exercitat. Anatom.* parle d’un vieillard sexagénaire  
qui mourut d’une pleurésie changée en péripneumo-  
nie, & dans le cœur duquel on trouva des concrétions  
polypeuses grosses & ténaces qui ressembloient à des  
morceaux de graisse.

Les concrétions polypeusies occasionnent des maladies in-  
curables, non seulement dans le cœur & les vaisseaux  
pulmonaires contigus, mais encore dans d’autres par-  
ties du corps, surtout dans les veines, comme il paroît  
par les dissections. Un grand nombre d’observations  
qu’on trouve dans Wepfer, Peyer, Willis Blasius &  
M. *N. C.* prouvent suffisamment que *lus polypes* formés  
dans les veines jugulaires & dans les ventricules du  
cerveau ont *causé* des céphalalgies violentes, des apo-  
plexies & des délires. Mais il n’y a point de partie plus  
sujette aux *polypes* que l’utérus, dans les veines duquel  
il s’en forme souvent, à cause de leur circonvolution  
& de la lenteur avec laquelle le sang y circule, qui dise  
posenc à des avortemens fréquens, à des hémorrhagies  
immodérées, à des évacuations copieuses de sérosité &  
de lymphe, aux hydropisies de matrice & à la stéri-  
lité.

Après avoir considéré les différentes maladies que cau-  
sient les concrétions polypeuEes, il nous reste à parler  
de certains signes , à l’aide desquels on peut connoître  
si ces concrétions sont logées dans les vifceres, où elles  
ont leur siége principal.

Mais parmi les signes qui nous en assurent, le plus consi-  
dérable est une palpitation de cœur opiniâtre, souvent  
excitée par une casse légere, telle qu’une émotion, un  
aliment flatueux & astringent; car la nature de ces  
choses est telle qu’en troublant la circulation uniforme  
du sang elles l’obligent à *se* porter avec plus d’impé-  
tuosité vers le cœur, où venant à s’amaffer en plus gran-  
de quantité qu’il ne faut, & ne pouvant s’y raréfier au-  
tant qu’il est néceffaire à caufe de l'obstruction qu’y  
cause *le polype,* il distend le cœur & *ses* vaisseaux avec  
beaucoup de violence, au moyen de quoi il produit une  
anxiété violente & un mouvement de cœur convulsif  
auquel on donne le nom de palpitation. On peut join-  
dre à ce signe l’inégalité & l’intermission du pouls qui  
font souvent accompagnés de défaillances; car corn-  
me le pouls est ordinairement la meilleure regle qui  
puisse nous faire juger du mouvement du cœur & de la  
circulation du fang dans toutes les parties du corps ;  
lorfqu’il est irrégulier ou tout-à-fait intermittent, il y

*6pi* POL

a lieu de croire, seirtoutsi d’autres circonstances con-  
courent, que quelque concrétion polypeuEe interrompt  
ou intercepte pendant quelque tems par S01I volume, la  
contraction du cœur & des autres vaisseaux, dont la  
circulation du sang dépend. On ne doit point exclurre  
des signes qui manifestent un *polypes* l’embarras fré-  
quent de la refpiration, fans aucune caufe manifeste;  
la compression du diaphragme, en conséquence des  
contractions spasinodiques de la poitrine, &, ce qui  
l’accompagne le plus ordinairement, une douleur fixe  
aux environs du cœur; car chacune de ces affections ,  
lorsqu’elles font continuelles , font des signes palpa-  
bles que la circulation du seing est obstruée par quel-  
que corps étranger.

Nous allons maintenant examiner les concrétions poly-  
peusies d’une maniere plus particuliere, & expliquer  
leur génération & leur production.

Premièrement donc, il faut obferver que tous *lus polypes*n’ont pas la même contexture, la même couleur ni le  
même volume; car les uns sont si durs, sisiolides & tel-  
lement remplis de fibres qu’on les prendroit pour des  
petits tendons. D’autres au contrairefiant mous, com-  
posés de pellicules molles & mucilagineuses & cou-  
verts d’une membrane. Il y en a qui pesient plusieurs  
onces ; quelques autres au contraire fiant très-petits &  
entremêlés de plusieurs morceaux de graiffe. Les diffé-  
rens noms que les Auteurs , principalement ceux de  
l’antiquité , ont donnés aux *polypes,* ne permettent  
point de douter qu’ils ne soient de plusieurs couleurs ;  
car ils nous les représentent quelquefois fous l’idée  
d’une graiffe, qui, felon quelques-uns , est blanche &  
semblable à du sciif; & selon d’autres, d’un jaune blan-  
châtre , pareil à celui de la moelle d’os fondue ; tantôt  
ils les font ressembler à de la chair & tantôt à d’autres  
fubstances. Les *polypes* different encore en ceci, que  
les uns étant situés dans le ventricule droit & les autres  
dans le ventricule gauche du cœur , envoyent plus ou  
moins de ramifications aux arteres & aux veines voisi-  
nes, & en ce que quelques-uns fiant d’un volume suffi-  
sant pour caufer la mort en obstruant les orifices des  
vaiffeaux; au lieu que d’autres ne produisent cet effet  
que lorfqu’ils changent de place.

Plusieurs taisions me font croire que la matiere des con-  
crétions polypeufes est produite par les particules les  
plus pestantes, les plus visquetsses & les plus fixes du  
chyle & de la lymphe, qui s’unifient aisément au moyen  
de leur mouVement & forment des corps membraneux  
& fibreux. Cela est suffisamment confirmé par plusieurs  
expériences qu’on a faites fur la génération de ces fub-  
stances. Ruyfch, ce célebre Anatomiste, nous apprend  
dans fon *Thesaur. Anatom. 6.* qu’il vint à bout de for-  
mer avec fon propre fang, à l’aide d’une simple agita-  
tion, une membrane parfemée d’un grand nombre de  
fibres & si ressemblante à une membrane naturelle, que  
tout le monde la prit pour un ouvrage de la nature. Il  
dit encore, *Thesaur. Anatom.* 1. *n.* 3. qu’à l’aide d’une  
forte agitation, continuée pendant l’espace d’une heu-  
re, il produisit une fubstance polypesse avec le seing  
d’un cochon qui venoit d’être tué. 11 n’est pas difficile  
après cela de *se* former une idée distincte du *polype ,*qu’on peut définir une certaine concrétion folide & fi-  
breufe formée des parties les plus vifqueufes de la lym-  
phe, au moyen d’un mouvement rapide ou d’une im-  
pulsion violente.

Bien qu’il fe forme des *polypes* dans les deux ventricules  
du cœur, dans les arteres aussi-bien que dans les vei-  
nes, il paroît cependant par des observations exactes  
qu’ils fie forment plus aifément & plus fréquemment  
dans l’oreillette & le ventricule droit du cœur que dans  
le gauche, dans les veines que dans les arteres ; & il  
n’est pas difficile d’en deviner la rasson, puifque le  
chyle, qui passe par la veine souclaviere dans la veine-  
cave & dans le ventricule droit du cœur, étant rempli  
de particules grossieres & Ee mouvant lentement, dépo-

p G L 692  
se aisément *ses* particules pesantes, lesquelles venant à  
s’amasser autour des colonnes du cœur, serment une  
espece de corps ou de substance. A quoi l'on peut  
ajouter que par le défaut de contraction dans les Vei-  
nes le fang y circulant plus lentement, acquiert une  
consistance plus épaisse & devient plus pestant que le  
seing artériel ; ce qui fait qu’il dépofe plus aifément  
ses parties épaisses, lors souvent que ces dernieres ne  
sirnt point assez liées, car pour lors elles tendent par  
leur propre poids vers le fond & les parois des vaisi  
feaux. Mais il en est tout autrement du fang artériel ;  
car comme fon cours est accéléré par le mouvement  
élastique des arteres, qu’il s’imprégne en passant dans  
les poumons d’une matiere éthérée extremement fub-  
tile, & qu’il fe mêle intimement en circulant dans des  
vaisseaux extremement déliés , il est beaucoup plus  
léger & plus rouge, & par conséquent moins propre  
pour la génération *despolypes* que celui des veines.

Les vieillards ne font pas les seuls qui foiènt sujets aux  
concrétions polypeufes, les enfans & les jeunes gens y  
font également exposés, & perfonne n’ignore que les  
adultes nlen font pas plus exempts que les premiers;  
c’est pourquoi je me contenterai de rapporter quelques  
exemples de celles qu’on a trouvées dans des enfans.  
Albinus, *Dissert, de Polypo Cordis,* cite l’exemple d’un  
jeune enfant dans lequel on trouva un *polype* qui occu-  
poit toute l’oreillette droite du cœur. Bonet, *Sepul-  
chret. Anatomicum,Lib.II. Sect.* I I. *Observ. o.* dit avoir  
trouvé de gros *polypes* dans les ventricules du cœur  
d’un de fes fils. Snell, *Dissertat, de Cordis Polypo,* rap-  
porte, qu’ayant disséqué un enfant de six ans, qui mou-  
rut d’une atrophie , il trouva un *polype* dans chaque  
ventricule du cœur. Dorstenius, *in E. A. G Dec.* 2.  
*An.* 3. *Observ.* 153. fait mention de quatre corps étran-  
gers qu’on trouva dans le ventricule gauche du cœur  
d’tm jeune garçon ; & *E. N.* C. *Dec.* 3. *An. 2. Obs.* 18.  
on trouve la defcription *d’un polype* énorme qui s’étoit  
formé dans le corps d’un jeune homme. Ces fortes d’e-  
xemples ne font pas rares. H faut cependant avouer  
que les adultes & les persimnes d’un âge avancé font  
beaucoup plus fujets aux *polypes* que les jeunes gens ;  
car le sang qui peche par sa qualité & sa température  
s’accumule bien plus aisément lorsque la nutrition ne  
se fait plus, que lorfqulelle continue à *se* faire ; furtout  
lorsqu’en conséquence du nombre & de la grosseur des  
vaisseaux, & du défaut d’élasticité dans les folides,le  
sujet est difpofé à la pléthore, mene une vie oisiVe &  
sédentaire, ou obferve un mauvais régime.

On remarque communément que les hommes font plus  
fujets aux *polypes* & aux maladies qui en dépendent que  
les femmes ; & cela vient, felon moi, de ce que les re-  
gles auxquelles elles sontsujettes, empêchent le sang  
d’augmenter ; & de ce que le relâchement des fibres,  
la fluidité des humeurs, ou la sérosité dont le siang  
abonde, empêchent les particules grossieres de ce fluide  
de s’unir & de former des concrétions. Il faut encore  
obferver qu’il meurt un plus grand nombre de perfOn-  
nes de cette maladie dans les pays marécageux & sep-  
tentrionaux , que dans les climats chauds, ce que j’at-  
tribue à la froideur de l’air & aicdéfaut de tranfpira-  
tion, mais furtout aux alimens grossiers , tels que le  
poisson, le pain bis, la viande fumée & sodée dont les  
habitans fe nourrissent, & qui ne peuvent manquer  
d’engendrer un chyle ténace plein de particules terref-  
tres , & par conséquent un sang extremement épais.

Voyons maintenant quelles sont les causes procatarcti-  
ques des concrétions polypeufes.

Je mets d’abord au premier rang la pléthore comme la  
plus considérable ; car en conséquence de Paugmenta-  
tiondela diastole des vaisseaux, les fibres perdent leur  
ressort , leur systole diminue, la circulation du sang  
languit, & les particules terrestres s’unissent les unes  
aux autres ; au moyen de quoi il survient une obstrue-  
tion dans les vaisseaux, qui disposte extremement à la

*eya* POL

génération des *polypes* , comme cela paroît par une ex-  
périence rapportée parLancisi , *Lib. de Aneurysmati-  
bus , Propos.* 38. où cet Auteur nous apprend qu’ayant  
lié une certaine ramification de l’artere iliaque d’un  
chien vivant avec un fil ciré, & l'ayant ouverte quinze  
ou vingt jours après, il y trouva une concrétion poly-  
peufie. Il n’est pas difficile de rendre raisim de cet effet :  
car au moyen d’une pareille compression , les parties  
les plus ténaces & les moins fluides du fang venant à  
fe joindre, elles commencent à s’attacher aux parois  
des vaiffeaux , & forment à la fin, après que leur volu-  
me a augmenté jufqu’à un certain point, une fubstan-  
ce épaisse & fibreufe, à laquelle on donne le nom de  
*polype.* La difctte de fang ne contribue pas moins à la  
génération des obstructions, & par conséquent à celle  
des *polypes ,* que fa redondance : aussi ai-je fouVent Vu  
des hémorrhagies fréquentes & copieufes, fuiVÎes des  
mêmes maladies que *lcs polypes s* car comme la disten-  
sion rend les fibres plus lâches & lcs pores plus grands,  
ils donnent passage à toutes les humeurs épaisses & Vise  
queufes , qui font propres à engendrer des *polypes.*

La grandeur du corps difpofe à différentes maladies , fur-  
tout aux *polypes &* aux infirmités qui en dépendent;  
car dans les persimnes d’une haute stature , les fluides  
ont peine à monter perpendiculairement, ce qui fait  
languir la circulation dans toutes les parties du corps,  
en conféquence de quoi il fe forme des stagnations &  
des obstructions dans les visiter. s, mais furtout dans  
les poumons , où le seing circulant aVec peine, s’arrê-  
te dans les Vaiffeaux capillaires, tandis que les parties  
les plus grossieres forment dans la fuite une masse épass-  
fe. Ce que je Viens de dire Ee trouVe confirmé par l’ex-  
périence qui nous apprend que toutes les persimnes  
d’une haute taille Eont non-feulement moins gaies &  
moms fortes que celles qui font de basse stature , mais  
encore beaucoup plus fujettes aux maladies qui naissent  
de la stagnation du sang & de la lenteur aVec laquelle  
il circule, telles que les *polypes,* la phthisie & la dissi-  
culté de refpirer.

Mais rien n’est plus nuisible au corps humain , & plus  
propre à caufer des morts fubites , que les liqueurs  
froides qu’on boit au fortir d’un Violent exercice, &  
tandis que le corps est échauffé. Galien , *de Sanitate  
tuenda,* croit aVec raifon qu’une pareille conduite est  
capable d’occasionner la toux & la difficulté de refpi-  
rcr , d’affoiblir le cerveau, decaisserdes fluxions, d’af-  
foiblir l’estomac & d’offensier les nerfs ; car telle est la  
nature pernicieufe du froid , qu’en arrêtant le mouve-  
ment intestin des fluides , non-seulement il coagule le  
fang, mais précipite encore fes particules terrestres &  
gélatineuses; de forte qu’on ne doit pas être surpris  
qu’il caufe des obstructions , des inflammations & des  
concrétions polypeuEes; puifique cesdernieres ne man-  
quent jamais dlarrÎVer lorsqu’on lasse tomber le fang  
dans de l’eau froide à mesiire qu’il sort des Veines , ou  
que l'eau chaude dans laquelle on l’a reçu vient à *se*refroidir; car dans ce cas, la partie fibreufe, qui est  
\*plus pesante, *se* sépare de l'autre & *se précipite* dlune  
maniere tout-à-fait singuliere. Je pourrois citer plu-  
sieurs exemples des effets funestes que les liqueurs froi-  
des ont produits.

La raifon & l’expérience ne permettent point de douter  
que les liqueurs acides & spiritueufies ne contribuent  
efficacement à coaguler les humeurs; car on aéprouVé  
que le seing le plus fluide *se* coagule fur le champ en  
une masse extremement dure lorsqu’on verse dessus  
quelque liqueur acide ou de llesprit devin rectifié. On  
ne Eauroit douter, pour peu qu’on fasse attention à cet-  
te circonstance , qu’il ne puisse arriver la même choie  
dans le corps humain , quoique dans un tems & dlune  
maniere différente. En tout cas, on n’a qu’a fe fouve-  
nir des maladies violentes & chroniques, qui naissent  
des obstructions des vifceres, telles que la phthisie,  
la cachexie, l'hydropisie & l’asthme convulsif, aussi-  
bien que des hémorrhagies excessives auxquelles les

P O L 694

grands buveurs d’eau-de-vie &de liqueurs fpiritueufes  
font fujets.

Les passions de Pame, surtout la colere, la frayeur & la  
tristesse méritent une attention toute particuliere ,  
puisqu’elles difpofent le corps aux *polypes* aussi-bien  
qu’aux maladies qui en dépendent. Mais comme je  
n’ai point dessein de rechercher les caufes cachées d’un  
effet aussi singulier ; je me contenterai de rapporter  
quelques exemples qui prouvent sa possibilité. Le *fa-  
meux* Màlpighi cite un malade d’un tempérament très-  
robuste, qui à l’occasion dlune frayeur, futfaisi dlune  
grande inégalité & obfcurité de pouls, furtout au poi-  
gnet gauche, sans aucune fievre , & d’une difficulté de  
respirer qui revenoit par intervalles. Il rendit aussi tôt  
après par la bouche, tantôt une petite portion de sang  
rouge, & tantôt une grande quantité de petites por-  
tions de matieres assez femblables *aux polypes.* Mais fes  
parties supérieures s’étant enflées par la fluite , il sut  
étouflé par la redondance du simg. Riyiere, *Cent.4,  
Obs.erv.* 2. rapporte aussi l’exemple d’un homme de  
distinction, qui ensisite d’une frayeur imprévue fut  
attaqué d’une palpitation de cœur & d’tme difficulté de  
refpirer accompagnées de l’inégalité & de l’intermit-  
tence du pouls , dont il mourut peu de tems après. On  
lui ouVrit la cavité de la poitrine , & l'on trouva le  
cœur & les plus gros vaisseaux remplis de *sang,* & dans  
le ventricule gauche du cœur, des caroncules Eplleri-  
ques pareilles à la sijbstance des poumons , dont la  
plus considérable égaloit la grosseur d’une noisette &  
bouchoit l'orifice de l'aorte.

On ne doit pas oublier que la mauvaisie méthode qu’ont  
quelques Medecins de traiter les hémorrhagies vio-  
lentes & les fievres intermittentes avec les astringens ,  
les opiats , les calybés & même le quinquina, fans y  
aVoir préparé le malade, contribue beaucoup à causier  
des maladies chroniques, Violentes & même incura-'  
bles , pareilles à celtes qui siont produites & entrete-  
nues par des concrétions polypeufes ; & je puis assurer,  
après une expénence de plus de cinquante ans, que  
je n’ai jamais Vu de remedes aussi nuisibles que ceux  
dont je Viens de parler; car non feulement ils ont pro->  
duit des maladies aiguës & mortelles, comme des apo-  
plexies, des épilepsies & des catarrhes siuffoquans ,  
mais encore des maladies chroniques & obstinées, tel-  
les que la phthisie , l’asthme conVulsif, les affections  
hypocondriaques & hystériques , les hémorrhagies Vio-  
lentes , les fieVres lentes & hectiques. On n’ignorera  
plus la source de toutes ces maladies, si l’on *se* seiu-  
vient qu’elles dépendent principalement de la lenteur  
aVec laquelle le sang & les humeurs circulent dans les  
vasseaux capillaires, & qui est caisse que les sécré-  
tions & les excrétions naturelles qui *se* font par des  
émonctoires compofés de Vaisseaux de même nature,  
font extremement retardées : de-là naissent différentes  
stagnations dans plusieurs parties, l’engorgement,Pen-  
durcissement des Visiceres & une infinité d’autres fiyrnp-  
tomes aussi fâcheux. Si donc un Medecin slaVÎfe de  
dcnner des remedes astringens & incrassans, ou même  
fédatifs, dans un tems que le fang & les humeurs font  
épaissis & circulent aVec peine , ou que les vaisseaux  
font comprimés par des fpasines Violens, il ne peut que  
catsser du préjudice au malade & rendre la maladie  
beaucoup plus terrible , surtout s’il persiste long tems  
dans l’usage de ces siortes de remedes. On ne doit pas  
même douter que les *polypes* & les maladies qui en  
dependent ne puissent être catssés par ce mnyen ; &j’ai  
eu occasion dans un grand nombre de maladies qu’un  
pareil traitement aVoit occasionnées , de prognosti-  
quer quelquefois des cnncrétions polyf ersses a laide  
de certains signes, & de les découVrir lorfque je fuis  
venu à difléquer ces sortes de malades après leur mort.

Nous aVons considéré jusqu’ici les principales causes qui  
concourent à la génération des *polypes i* Comme les au-  
tres Eont extremement rares, οη peut aisement les rap-  
porter à l’une ou à l’autre de celles dont on a parlé.

**X X lj**

*cps* POL

*CURE.*

Les hommes pour la plupart, au lieu de combattre les  
maladies dès qu’elles commencent, attendent pour y  
remédier qu’elles soient deVenues preEque mortelles;  
& pour lors ils ne font qu’aVancer une mort dont ils  
eussent pu fe garantir en employant à tcms les remedes  
conVenables. Les personnes affligées de concrétions  
polypetsses font les plus coupables à cet égard, puis-  
qu’on estconVaincu par expérienee que leur guérison  
est extremement difficile & incertaine, & absolument  
impossible lorsque la maladie est inVétérée ; car suppo-  
sé qu’on puisse si; flatter de quelque soulagement dans  
les maladies qui naissent du défaut de circulation que  
ces fortes de concrétions occasionnent, ce n’est que  
lorsqu’on prend le parti d’y remédier à tems ; & la prin-  
cipale intention du Medecin doit être de préVenir la  
génération de ces concrétions, & d’empêcher leur aug-  
mentation & leurs effets pernicieux, quand elles fiant  
une fois formées.

Tout Medecin qui Veut préVenir la génération des con-  
crétions polypeufes doit mettre tout fon foin à délayer  
& à résoudre le fang épaissi, & à diminuer fa quantité  
dans les fujets pléthoriques. Rien n’est meilleur pour  
cet effet que l’exactitude du régime, secondée d’une  
diete frugale, & humectante. Le malade doit s’abste-  
nir de tout aliment acide, falé, indigeste & trop nour-  
rissant , & n’ufer que de boissons légeres & de bonne  
qualité, comme de petite biere pure, ou d’eau de fon-  
taine, ou mêlée aVec une quantité de νΐη conVenable,  
ou d’une décoction préparée aVec des ingrédiens apé-  
ritifs & adoucissans, dont les plus considérables font  
les racines de fcorfoneresde farfepareiile, & de fquine,  
& l'écorce de sassafras; qui ont la propriété de délayer  
& de dissoudre. Il conVÎent aussi qu’il fasse beaucoup  
d’exercice pour entretenir la fluidité & la circulation  
du fang dans toutes les parties du corps; en observant  
pourtant de ne point l'outrer d’abord , parce que le  
sang Venant à *se* porter en trop grande quantité dans  
les poumons, ne manqueroit pas de s’y coaguler. Cet-  
te précaution regarde surtout les persionnes grosses &  
corpulentes. Pour préVenir cet accident, il est à pro-  
pos de boire stur le champ quelque liqueur chaude,  
si l'on est exposé au froid au fortir d’un Violent exer-  
cice , ou , ce qui est pire, si l’on a bû quelque liqueur  
froide dans le tems que le corps étoit éehauffé. L’air  
que le malade refpire doit être pur , ferein & tempé-  
ré , ni trop chaud , ni trop froid, ni trop humide ; &  
fupposé qu’il ne soit pas à portée de jouir d’un pareil  
air, il y suppléera par des infusions diaphoniques qui  
ont la Vertu d’atténucr les fluides , & de défunir les mo-  
léeules.

Le malade doit aussi fe garantir de toute passion Violente  
furtout du chagrin, de la colere & de la frayeur; &  
fupposé qu’il Vienne à en ressentir les effets, il tssera  
fur le champ de tout ce qui peut les calmer, & rétablir  
la circulation du sang dans *sa* premiere uniformité. Par  
exemple,s’il s’agit de remédier aux mauVais esters d’une  
colere fubite, on emploiera les résolutifs & les dia-  
phorétiques préférablement à tout autre remede, à cau-  
fe de la yertu qu’ils ont de résoudre le Eang qui corn-  
mençoit à Ee coaguler. J’ai toujours donné aVec S11C-  
cès dans ces sortes d’occasions la poudre du Marquis ,  
seule ou aVec quelques gouttes de liqueur anodyne  
dans de l’eau de canelle , ou de mélisse préparée aVec  
du siuc de citron & du νΐη ; & par-dessus, quelques tasa  
ses d’une infusion chaude. Cette méthode à produit le  
même effet fur ceux dont le corps aVoit été altéré par  
le chagrin. Un exercice modéré n’est point à mépriser  
non plus dans ces sortes de cas, parce qu’il aide le  
cœur à se débarrasser de la quantité de sang qui le sur-  
charge , au moyen de quoi la maladie est beaucoup  
moins terrible. 11 slensitit donc que ceux-là ignorent ce  
qui leur est aVantageux, qui immédiatement après urf  
accès de frayeur fe livrent au repos ou au fommeil.

P O L 696

H saut encore avoir soin de tenir le ventre aussi libre qu’il  
est nécessaire; & si le malade est constipé, lui donner  
fans délai des clysteres ou des pilules balsamiques pour  
faire cesser cette indisposition. Il convient aussi de te-  
nir les autres passages qui fervent à la sécrétion & à l’ex-  
crétion des humeurs libres, & ouverts, de peur, comme  
il arriVe pour l'ordinaire, qssetant obstrués, le l'ang  
ne se si-lrcharge d’impuretés. Mais le Medecin doit  
aVoir soin surtout que les éVacuations naturelles de  
simg, telles que les hémorrhoïdes dans les hommes, &  
les regles dans les femmes,ne foient totalement fup-  
primées ou trop long-tems interrompues; car dans ce  
cas il furVient des congestions dangereufes dans les  
autres parties, qu’on peut aisément préVenir à l’aide  
de la faignée, des pilules & d’autres remedes d’une qua-  
lité balEamique & tempérée. Il ne faut pas non plus né-  
gliger les éVacuations artificielles,furtout si le malade  
est pléthorique & qu’il y foit accoutumé depuis long-  
tems.

Voilà ce qu’il faut obsierver à l'égard du régime.

Entre les remedes qui ont la Vertu d’atténuer & d’incisier  
les fluides épaissis , les meilleurs l'ont les sels neutres &  
alcalis,tels que l'arcanum duplicatumje tartre Vitriolé,  
le nitre , le sel digestif de Syluius , le fel mars apéritif,  
l’huile de tartre par défaillance, la terre foliée de tar-  
tre 8c la liqueur de nitre fixé ; entre les préparations  
fpiritueufes, l'essence de pimprenelle blanche, la tein-  
ture acre d’antimoine, & autres femblables. Mais je ne '  
cannois point de meilleurs remedes pour dissoudre les  
parties fibreufes du simg de même que celles qui font  
disposées aux concrétions, que les eaux minérales,cel-  
les principalement qui sont imprégnées d’un sel alca-  
li & d’une nature douce & tempérée, comme celles  
d’EmbEen & de Seltz, d’Aix-la-Chapelle; mais parti-  
culierement celles de Carlesbade, dont les fels ou-  
vrent tous les émonctoires du corps, éVacuent les im-  
puretés, incsscnt & délayent le sang épais & gluant.

Après avoir donné la méthode de préVenir les *polypes, je*vais indiquer les mesures qu’il saut prendre pour em-  
pêcher qu’ils n’augmentent lorsqu’on a des signes cer-  
tains qu’il y en a de formés dans le cœur, ou les plus  
gros Vaisseaux. Il faut donc obferver que lorsqu’un *po-  
lype* ne sait que commencer, & qu’il est encore pitui-  
teux, on peut espérer de pouVoir le résoudre à l'aide  
de Eels neutres & alcalis, qui incssent efficacement les  
humeurs Visquelsses, d’un régime frugal, d’une quan-  
tité fuffifante de boisson capable de délayer les hu-  
meurs, mais furtout par le moyen des eaux de Carlesi  
bade auxquelles un grand nombre de personnes de ma  
connaissance ont dû leur guérison, bien que le *polype*parût déja formé. Mais lorfque ce dernier a déja dé-  
généré en une substance dure *8c* fibretsse, il faut em-  
pêcher par tous les moyens possibles qu’il n’augmente,  
ou que Venant à changer de place, il n’obstrue totale-  
ment les Vaisseaux,& ne tue le malade. Il est à propos,  
pour fatisfaire à cette indication , de préVenir la redon-  
dance de Eang & d’entretenir *sa* fluidité aVec les reme-  
des que j’ai indiqués pour cet effet. Mais lorsque *le po-  
lype* est accompagné d’une difficulté de respirer, il ne  
\*faut point saigner le malade du bras, parce qu’une pa-  
reille conduite ne manqueroit pas d’occasionner une  
congestion plus grande & même suffocante. Le mala-  
de doit aussi s’abstenir de toutes fortes de liqueurs spi-  
ritueisses , de tout exercice Violent ; mais surtout pren-  
dre garde que les passions n’aient aucun empire silr lui;  
car toutes ces choEes ne feroient qu’augmenter sion mal.  
foit en coagulant le simg, fiait en l'agitant aVec vio-  
lence.

Il ne me reste plus qu’à indiquer certaines précautions  
relatÎVes atl traitement des hémorrhagies & desfleVrcs  
intermittentes, on a déja pu remarquer les sautes que  
l'on commet à l’égard des premieres, c’est pourquoi je  
conseille sérieusement aux Medecins de ne pomt les

*e97* P O L

arrêter avec des astringens steuls ; mais par des saignées  
convenables & des remedes médiocrement anodyns.  
Quant aux fieVres intermittentes , il saut bien *se gar-*der de les guérir trop tôt; c’est pourquoi il vaut mieux  
employer des remedes médiocrement apéritifs & éva-  
cuans, & y joindre ceux qui possedent une qualité ré-  
solutÎVe, Corroborative & tempérante. HOFFMAN.

POLYSARCIA , πολυσαρκία, de πολὓς, beaucoup, &  
σὰρξ, chair ; *Corpulence, obesirsa* c’est une augmentation  
de chair superflue, à laquelle les Grecs ont donné ce  
nom à caufe de son excès. Cette maladie est directe-  
ment opposée à celle dans laquelle la nutrition cesse,  
& le corps tombe dans la consomption & la séeheresse.  
La trop grande quantité de nourriture que les parties  
reçoivent est caisse que la graisse augmente au point  
d’étouffer le malade. On peut regarder Cet état Comme  
une eEpece de cachexie; car les malades font affligés  
de plusieurs symptomes terribles, tels que la fuperflui-  
téde chair & de graisse, l’inaction, l’oppression, la soi-  
blesse, la difficulté de reEpirer, auxquels on peut join  
dre les si-leurs copieuses dans lesquelles on tombe pour  
peu qu’on fasse de l’exercice; de sorte que le malade ap-  
préhende d’être étouffé ,& *se* trouve incommodé des  
hardes les plus légercs.

Un grand nombre de Medecins ont donné des regles pour  
diminuer le trop d’embompoint : mais leur doctrine est  
réfutée par Soranus, qui prouve que lorfque l’habitu-  
de du corps est bonne, il vaut mieux entretenir une  
quantité modérée de chair accompagnée de force, que  
de la détruire.

Je regarde 1”*obésité* comme une maladie qui peut fort bien  
paffer pour une véritable cachexie , laquelle est ac-  
compagnée de plusieurs fymptomes dangereux; car  
toutes les incommodités qui affligent les animaux vo-  
races, ou qu’on engraisse pour Ptssage, comme l’enflu-  
te, l'extension & la grosseur du ventre, subsistent éga-  
lement dans ceux qui sont attaqués de la maladie dont  
nous parlons. La même classe arrive dans les membres  
ulcérés, dans lesquels les exeroissances charnues *se*consolident, ou reviennent de nouveau fur les le-  
vres des ulceres après qu’on les a dissipées.

On guérit *F obésité de* deux manieres , savoir, en empê-  
chssint que le corps ne reçoive trop de nourriture, soit  
par le moyen de la gestation, & par Pustage des ali-  
mens qui ne nourrissent pas beaucoup , gu en obser-  
vant certaines regles ,& pratiquant certains exercices  
laborieux & propres à catsser du changement dans le  
corps. Mais pour que le Lecteur comprenne mieux ce  
que je viens de dire, je vais donner quelques direc-  
tions particulieres & relatives à la cure. Je dis donc  
qu’il convient au malade de faire beaucoup d’exer-  
cice, foit à cheVal ou en voiture, de Voyager fur mer,  
de lire haut & d’exercer fa Voix ; de lutter & de mer-  
cher à grands pas pour mieux exercer fes jambes. Il  
doit aussi courir, fe frotter aVec les mains ou avec une  
ferViette grossiere bien sache, & fe faupoudrer le corps  
de fable. Les différens exercices que les Grecs appel-  
lent κε^αδία , χωριμακία ( peut - être χειρομαχία )  
lui conViennent aussi beaucoup, pouryu qu’ils soient  
réglés par leurs maîtres refpectifs. Il doit aussi ufer de  
l’exereice que les Grees appellent ὸπλομαχία, qui est  
une espece de lutte feinte, dans laquelle on s’efcrime  
, des bras fans fe faisir, aussi-bien que Celui auquel ils  
donnent le nom de ὰτεροκοπία ou τραχελιςμός. La ma-  
chine appellée par les Grecs *macro-spartum, 8e* par  
les Italiens*fphere,* la lutte, les frictions vives, for-  
tes, feches & long-tems continuées lui conViennent  
aussi beaucoup; car *si* l’on s’oignoit le corps aVec de  
l’huile, les mains glisseroient & l'on ne pourroit s’e-  
xercer aVec assez de Vigueur. Il est bon encore de s’ex-  
pOfer au foleil, ce que les Grecs appellent ήλίωσις; &  
d’exciter la fueur à l’aide du feu & de la chaleur des  
étuves; d’ufer tantôt des bains chauds, qui diminuent  
le corps, tantôt des bains froids, qui le resserrent; car  
on remarque que les perfonnes qui ufent des derniers  
ont le corps ferme & aussi dur qu’une écaille. U faut

P O L 698

aussi fe couVrir de fable chaud , & *se* baigner dans la  
mer ou dans des fontaines médicinales. Après aVoir  
fué dans le bain , il faut fe faupoudrer aVec du fel, qui  
a la Vertu d’entretenir la chair des animaux Eeche, fer-’  
me & exempte de ride. Le malade doit ehsijite ufer de  
ce que les Grecs appellent *zegma,* (peut-être*smegma}*qui estime friction avec du nitre ptiluérisé; & rester  
long-tems fans boire ni manger ; car par ce moyen  
l’appétit commence à languir , & fa pointe s’émousse  
par le délai ; l’ardeut de la digestion s’émousse aussi,  
après que le leVainqui l'entretenoit est détruit. Il faut  
s’abstenir de boire aVant de manger, & ne boire que le  
moins qu’on pourra , bien qu’on foit accoutumé à boi-  
re beaucoup pendant les repas; parce qu’à l’aide d’u-  
ne boisson copieufe la chair s’amollit, les alimens de-  
viennent fluides , & au moyen de la digestion capables  
de sla ttacher aux solides, & par conséquent d’augmen-  
ter leur volume.

Mais si le malade est tourmenté d’une foif insupporta-  
ble, il pourra boire une petite quantité de vin médio-  
crement acre. Il doit s’abstenir des légumes , de l’ali-  
ca , de la fleur de farine, du lait, des noix, de la cer-  
velle des animaux , des œufs, du poisson & de toutes  
les fubstances grasses; & manger du pain froid, bien  
levé, & fait avec le fon ; car cétte forte de pain est peü  
nourrissant, furtout lorfqu’il est vieux. Les alimens  
Eecs, les herbes potageres & les poissons indigestes,  
les oiseaux dont la chair est extremement feche, les  
bêtes fauVes , telles que le lievre & la chevre sauvage,  
de même que le cochon qui a long-tems resté dans le  
*soi,* sont extremement salutairesdanslecasdontnous  
parlons. Le malade ne doit manger qu’une seule sspe-  
ce d’aliment à *ses* repas, & ne dormir que long-tems  
après ; car le défaut de fommeil, joint à l’exercice,  
diminue beaucoup le volume du corps, au lieu qu’i!  
s’engraisse à l’aide du sommeil, qui a aussi la vertu de  
l’humecter. Il doit tsser de ftqueurs froides, & com-  
mencer le cycle métaiyncritique pendant que l’obésité  
continue ; tantôt observer une exacte abstinence, tan-  
tôt ne prendre que sort peu de nourriture, en l’aug-  
mentant régulierement selon que les circonstances  
l’exigent. 11 faut commencer la cure par le vomisse-  
ment, l’abstinence ou l'uiage de racines convenables;  
& donner enfuite au malade des lsobstanCes acrimo-  
nietsses, & d’une qualité neutre, des oiseaux & des bê-  
tes fauves. Ces mefures font d’autant plus nécessaires,  
que les commencemens de chaque cycle font très Vio-  
lens & très-séveres. On joindra les diurétiques aux au-  
trcs herbes potageres; tels font les asperges, les ca-  
rotes , les panais, l’aehe, le fenouil, les poireaux &  
autres herbes femblables ; car on peut par ces moyens  
& sans changer de nourriture , caufer un changement  
dans le corps. Il faut aussi avoir égard aux différens  
fymptomes dont cette maladie est accompagnée. Quel-  
ques Medeeins ordonnent la saignée, les purgatifs , les  
clysteres, l’ufage des femmes au fortir du bain & avant  
les repas, & le même jour une petite quantité de nour-  
riture sans autre boisson que Peau : ils Veulent aussi  
que le malade vomisse après avoir soupé. Quelques-  
uns ordonnent encore à ceux qui sont attaqués de cet-  
te maladie , de s’étendre au sortir du lit, ce qu’ilslap-  
pellent ἀντίπατον, & de boire de la rosée avant le lever  
du Eoleil, dans la croyance que rien n’est plus contrai-  
re à l’obésité.

Mais il n’y a personne qui ne s’apperçoiye de la ridiculisé  
de cette méthode ; car la saignée diminue les sorces, &  
rend le ccrps flaEque; ce que les Grees appellent ῥάκωσις.  
Les purgati fs corrompent les fluides , & produifent une  
mauvaife habitude de corps, que les Grecs appellent  
cachexie. La fréquentatlon des femmes rend le corps  
du malade lâche, & épuife *ses forces.* Quelques-uns or-  
donnent de fe baigner deux fois par jour , & de dormir  
avant les repas : mais cette méthode ne vaut rien,  
puifque le fommeil engraisse au lieu d amaigrir.

Rien n’épuise plus que de vomir apres souper ; car bien  
que le vomissement diminue l’embompoint. il rem-

P O M

plit la tête de fumées, il dérange les organes du senti- i  
ment, il corrompt les gencives, il rend l’haleine puan- I  
te, il corrode l’estomac & rend le malade ineommode j  
a lui même , ce que les Grecs appellent Δυσαρέσκησις ;  
outre qu’il rend le pouls aussi inégal que dans les fie-  
vres intermittentes. D’ailleurs le vomissement nuit I  
extremement au corps en corrompant les humeurs :  
mais il ne peut que faire du bien au malade lorfqu’il a  
mangé avec exeès ; car les incommodités que caufe la  
plénitude, font beaucoup plus grandes que celles qui  
résultent du vomissement. L’étude assidue contribue  
aussi beaucoup à la guérison de *ia polysarcia s* aussi re-  
marque-tlon que les gens d’étude sont beaucoup plus  
maigres que ceux qui ne font rien ; car le corps de ceux-  
ci est plus plein & plus folide. CœLIUs AaURELIANUs ,  
*Chron. Lib. V. cap.* 11.

POLYSOMAT1CA. Voyez *Polysarcia,*qui est la même  
chofe.

POLY SP ASTON, de πολυ'ς, beaucoup , & σπάω , je  
tire ; est le nom d’une machine qui sert à faire l’exten-  
sion dans les fractures & les luxations. Voyez *Fracturai*& l'explication de *iaPl. VII. du troisieme Vol.*

POLYTRICHUM. Voyez *Trieloomanes.*

POLYTRICHUM AUREUM. Voyez *Adianthum  
aureum.*

POLYTROPHIA ; abondance de nourriture.

P O M

POM ACEUM, *Cidre,*

Le *cidre* est le fuc des pommes rendu spiritueux par la  
fermentation. On cueille les pommes en automne,  
parce qu’elles font pour lors assez mûres ; enfuite on  
les éclsse bien sous la meule , & l’on en tire un fisc par  
expression qu’on laisse fermenter dans le tonneau.

On peut préparer autant-de différens *cidres ,* qu’il y a  
d’especes différentes de pommes. Celui que l'on sait  
avec les pommes que l'on mange ordinairement ; &  
qui font douces & agréables au gout, ne demeure pas  
long-tems dans fa force, & il fe corrompt aisément :  
c’est pourquoi l'on choisit pour faire du *cidre* qui puise  
fe être gardé, certaines pommes qui viennent en Nor-  
mandiedans les champs & dans les jardins. Cespom-  
mes sont d’une belle couleur : mais elles ont une saveur  
rude, acerbe & styptlque , & elles rendent un *cidre*piquant, fort, & qui fe conferve long tems.

Le bon *cidre* Ee fait en basse Normandie, & particuliere-  
mcnt vers Bayeux. Il doit être clair, d’une belle cou-  
leur dorée, d’une bonne odeur , & d’un gout doux &  
piquant.

Le *cidre* est pectoral ; il fortifie le cœur & l’estomac ; il  
humecte & defaltere beaucoup ; il passe pour être fa-  
lutaire dans les affections fcorbutiques & mélancoli-  
ques, & dans plusieurs autres.’

Quand on en prend avec excès , il enivre plus fortement  
& plus long-tems que le Vin. Son ivresse est même plus  
dangereufe, & elle a des fuites plus fâchesses que cel-  
le du vin.

Si l’on veut faire une analyfe exacte du *ddre,* on retirera  
d’abord l’efprit fulphureux , puis du phlegme. Il refi-  
lera un extrait, qui étant poussé par un grand feu, four-  
nira un peu d’huile épaifle , & de l’efprit qui n’est au-  
tre chose que du sel essentiel résous dans du phlegme.  
Enfin la matiere restante donnera quelque peu de Tel  
fixe par la calcination, la lotion, la filtration & lléVapo-  
ration.

Quand le stuc des pommes n’a pas été bien dépuré, il *se*corrompt aisément : la raisim en est, que les feces qui  
demeurent confondues dans la liqueur, font de petites  
molécules de pommes qui fOnt aussi fujettes à fe pourrir  
que les pommes mêmes, & qui donnent au *cidre* un  
gout de pourri fort défagréable. On fe fert de plu-  
sieurs moyens pour achever fa purification, ou pour  
empêcher qu’il ne fe gâte. Quelques uns employeur  
la colle de poisson dissoute dans du vin ; & quand ils

POM [700]

craignent que le *ddre* ne s’aigrisse , ils y jettent de la  
moutarde. D’autres fe contentent de le tirer à clair  
dans des vaisseaux de terre ou de verre bien bouchés,  
pour le séparer des feces ou des matieres grossistes qui  
font dans le tonneau, & qui par leur trop grande quan-  
tité ne contribuent pas peu à le corompre.

Nous avons avancé que les meilleures pommespour faire  
*le ddre,* font celles qui ont le gout rude & acerbe ; la  
raifon en est, que celles-là contiennent beaucoup de  
fel essentiel, propre à diViEer les parties huileuses de la  
maniere dont nous PaVons expliqué. De plus , ces pom-  
mes fournissent au *cidre* une suffisante quantité de par-  
ties tartareusies , nécessaires pour empêcher l’éVapora-  
tion de ses esprits : c’est pour cela que ce *cidre elc* fort  
& piquant, & qu’il fe conferve long-tems. Au con-  
traire, celui que l'on fait aVec les pommes ordinaires,  
est doux & Ee passe très-Vîte, parce qu’il ne *se* rencon-  
tre pas dans ces pommes assez de Eel essentiel pour ex-  
citer une fermentation complete dans le fuc , & assez  
de parties tartareufes pour s’oppofer à lafortie des esc  
prits.

Le *cidre* est une boisson fort bonne & fort falutaire, pour-  
vu qu’on en use modérément. On pourroit même dire  
qu’il est en général plus conVenable pour la famé que  
le vin, parce que fes efprits ne font pas si impétueux  
ni si agités que ceux du vin , & qu’ils font d’ailleurs re-  
tenus par une plus grande quantité de phlegme un peu  
visqueux , qui contribue encore à rendre cette boisson  
humectante & rafraîchissante. L’expérience nous sait  
connoître , que la plupart de ceux qui ne boÎVent que  
de cette liqueur, font plus forts & plus robustes, & ont  
un meilleur vifage que ceux qui boivent du vin. Fr.  
Baeon nous en fournit un bel exemple. Il fait mention  
de huit vieillards, dont les uns avoient près de cent  
ans , les autres cent ans & plus. « Ces vieillards , dit-  
« il, n’avoient bu toute leur Vie que du *cidre -,* & ils  
« aVoient conferVé à leur âge une si grande Vigueur,  
« qu’ils danfoient & fautoient aussi-bien que des jeunes  
« gens. »

Le *ddre* étant pris aVec excès , n’enÎVre pas tout-à-fait si  
vite que le νΐη , parce que fes efprits ne sirnt pas si vo-  
latils & si exaltés : maisl'ÎVresse qu’il casse dure da-  
vantage , parce que sies efprits charrient aVec eux au  
cerVeau beaucoup de particules lentes & visqueuses,  
qui *sie* répandant lusenflblement dans toute sa Eubstan-  
ce, bouchent les canaux des nerfs, & accablent &ap-  
pefantlssent tellement les efprits animaux , qu’il leur  
faut beaucoup de tems pour fe rétablir dans leur pre-  
mier état, & pour chasser & repousser en-dehors ce qui  
les tient dans une efpece de repos & d’inaction : c’est  
pourquoi, après la grande fureur de l’ÎVresse , causée  
par le mouVement tumultueux des efprits du *cidre,* qui  
accourent au cerVeau en grande quantité , on s’endort,  
& quelquefois même pour assez de tems.

On met fermenter le marc exprimé des pommes dans de  
l’eau, & l'on en sait une boisson humectante&rafraî-  
chissante, appellée communément petit *cidre.* Elle  
n’enÎVre point , & elle est moins forte & moins pi-  
quante que le *cidre* ; c’est ce qui fait que la plupart des  
femmes en Normandie en ufent ordinairement.

On fait aussi *avec* le fuc des poires exprimé & fermenté,  
une efpece de *cidre* ou de liqueur vineuse appellée  
poiré. Cette liqueur approche beaucoup en couleur &  
en gout du vin blanc. On emploie pour la faire de cer-  
taines poires acerbes & âpres à la bouche , qui croissent  
en Normandie. Comme il arrive dans fa fermentation  
la même chofe que dans celle du Euc des pommes, &  
que le poiré a à peu près les mêmes vertus que *lc cidre,*nous n’en parlerons pas davantage.

On peut faire quantité d’autres liqueurs fpiritueufes avec  
les fucs fermentés de plusieurs fruits : mais la plupart  
de ces boissons ne deviennent jamais si fpiritueufes  
que le vin & le *cidre, 8e* elles ne *se* conservent pas si  
long-tems.

On retire des coings un Euc tiré par expression , qui après  
avoir fermenté devient vineux. 11 fortifie l'estomac

70ΐ P O M

il pousse par les urines , il convient dans les coliques,  
dans les crachemens de fang, dans les dyssenteries : il  
appaisie le mouvement des humeurs acres & bilieuses  
qui causoientdes évacuations par haut & par bas. Com-  
me cette liqueur s’aigrit & *se passe fort* vite, on y mê-  
le du miel, du fucre, ou quelqu’autre chofe semblable,  
pour la conserverplus long-tems.

L’ananas est un fruit fucculent & délicieux qui naît dans  
les Indes Orientales. Les Indiens en tirent le fuc par  
expression, & en font un vin excellent qui enivre,& qui  
égale prefque en bonté nos meilleurs vins de liqueur.  
Les femmes enceintes n’oseroient en boire, parce qu’on  
prétend qu’il les fait avorter.

Les Ethiopiens préparent encore avec un certain fruit  
qui croît chez eux, une efpece de vin qu’ils nomment  
*Sebans.cou.*

Pline rapporte, qu’en Egypte on fait une liqueur un peu  
fpiritueufe avec le fuc dessiebestes, & que cette boisson  
produit de fort bons effets fur les personnes d’un tem-  
péramcnt bilieux. Le sclc des jujubes préparé de la mê-  
me maniere, a aussi les mêmes vertus.

Il y a de certains arbres dont on tire des liqueurs presque  
aussi spirituetsses & agréables que celles qui nous lont  
fournies par les fruits. Il vient dans les Indes une ef-  
pece de palmier grand & droit, appelle *coco.* Il en fort  
par des incisions qu’on fait aux branches , un fuc vi-  
neux, que les Indiens appellent*sura* ou *taddi, 8e* dont  
ils tirent de bon esprit par la distilation.

Ils font aussi avec ce fuc une esipece de vinaigre , enl’ex-  
posiint au foleil. D’autres le cuisent silr le feu pour en  
faire un vin doux qu’ils appellent *orraca.*

Le premier fuc des branches de l’arbre ayant été tiré, il  
en vient un second qui n’est pas si spiritueux que le pre-  
mier, & qu’ils mettent évaporer, pour en faire une ef-  
pece’de fucre qu’ils appellent*jagra.*

Le fruit de cet arbre fournit aussi une liqueur douce &  
agréable au gout, fort rafraîchissante & humectante.

Le bouleau jette une feve qui estapéritive, étant bue.  
Van-Helmont la vante fort dans la maladie de la pierre.

Plusieurs Medecins s’en fervent aussi dans la même  
maladie , dans la strangurie, & dans la phthisie sicorbu-  
tique.

On retire par l’incision du tronc, des branches & de la ra-  
cine de l’érable, une liqueur douce & agréable. Cette  
liqueur, suivant le rapport de Ray, est plus abondante  
dans les tems froids & pluvieux qu’en aucun autre. Au  
contraire le bouleau en donne davantage dans les tems  
chauds & secs.

Il siart aussi par l'incision des racines du noyer, un fuc que  
Boyle & Schroder vantent beaucoup, lui ayant vu pro-  
duire de bons effets dans les douleurs de la goute , &  
dans plusieurs autres maladies.

Il y a encore d’autres arbres & d’autres fruits qui fournif-  
sent des boisions assez agréables. Εεμεχυ, *Traité des  
Alimens.*

Les Provinces d’Angleterre les plus renommées pour la  
bonté du *cidre,* font Heresordshire, Worcestershire &  
Devonshire. Mufgrave rapporte que les Peuples de  
cette derniere Province font siljets à la goute ; ce qu’il  
attribue au trop grand ufage de cette liqueur. J’ai quel-  
quefois vu des coliques opiniâtres guéries par Ptssage  
du *cidre.*

POMAMBRA, *pommes d’ambre.*

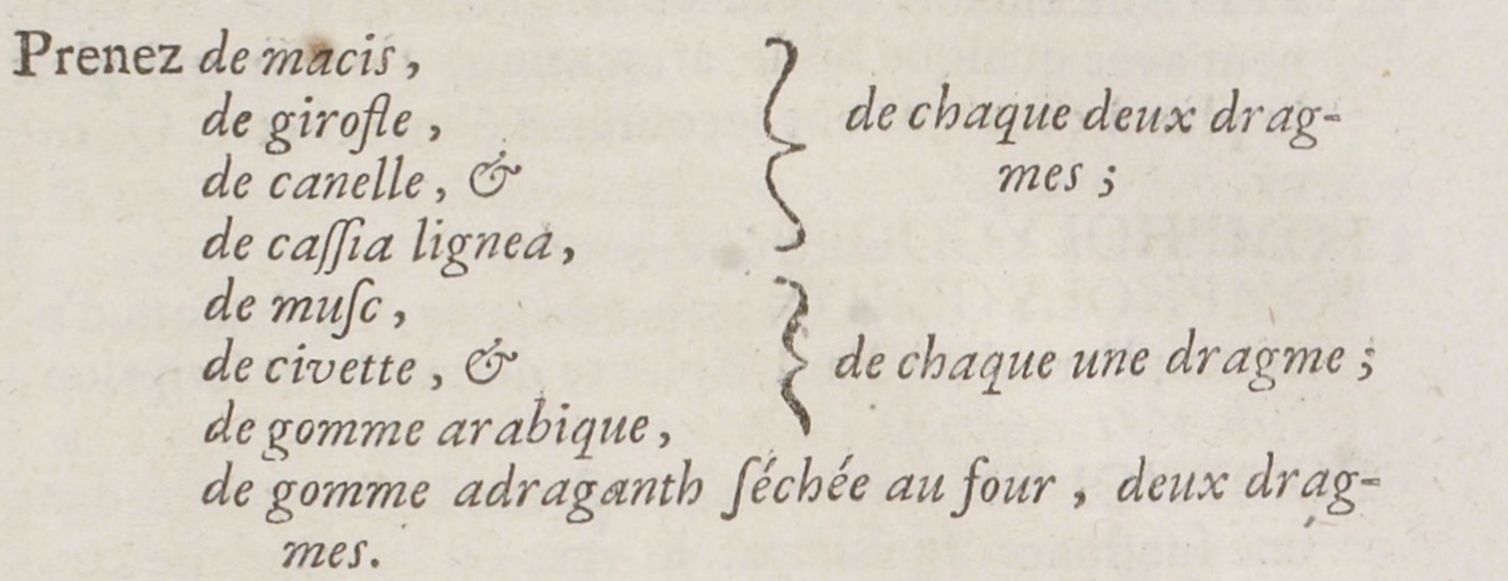
On les fait avec des poudres odoriférantes auxquelles on  
peut joindre des huiles, qu’on reçoit dans de la cire ,  
du storax liquide ou du mucilage de gomme adraganth  
avec un peu de térébenthine, pour les rendre ténaces ,  
s’il est nécessaire , après les avoir intimement ineorpo-  
rées au moyen d’une quantité convenable d’eau *rose,*ou de quelque autre liqueur femblable, on en fait des  
balles de telle grandeur qu’on juge nécessaire.

Elles tirent leur nom de l’ambre. Ce n’est pas que cette  
fubstance doive nécessairement y entrer, mais parce  
qu’elles ont une odeur agréable, & qu’à cet égard el-

P O M 702

les ressemblent à cette production.

Par exemple, on peutste servir pour les faire *de Vodorife-  
runt crollianum*, qu’on prépare de la maniere fui-  
vante.



On triturera les deux gommes avec le mufc ; & après en  
avoir fait autant des autres drogues on les mêlera  
avec la civette; on y ajoutera enfuite une quanti-  
té suffisante d’eau de fleur d’orange, ou de rosie  
incarnate préparée avec des ingrédiens odorisé-  
rans,& de l’eau-rose,dans laquelle on aura faitdi-  
gérer pendant huit jours une petite quantité de  
*carbo* de Paracelfle, ou de *zibetta Occidentalis ;*apres quoi on incorporera le tout.

Le *carbo* ou *zibetta Occidentalis s* autant qu’on peut le  
conjecturer de l’*Archidoxa* de Paracelse , n’est autre  
chose que des excrémens humains ou du soufre qu’on  
met en digestion pendant quelque tems , jufqu’à ce  
qu’ils aient acquis une odeur agréable au lieu de celle  
qu’ilsavoient auparavant. Voyez*HartmanesenCroll.*

On peut aussi préparer ce remede en pulvérisant le muci-  
lage de gomme adraganth, dissous dans de Peau odori-  
férante, & mêlant les autres ingrédiens avec lui.

Ce remede étant appliqué au nez, ranime le mouvement  
du sang par sim odeur agréable, & fortifie efficacement  
le cœur dans l’apoplexie , l’épilepsie , la colique, la  
fuffocation de matrice & la peste.

On peut en mêler quelque peu avec de l’huile exprimée  
de noix mnscadepour en composer un Uniment dont  
on se sert dans les maladies précédentes. CstoLLIUs.

Schroder, dans *sa Pharmacop.* donne trois autres formu-  
les du *pomambra :* mais comme elles font de peu d’ufa-  
ge en Médecine, j’aime mieux renvoyer le Lecteur à  
cet Ouvrage que de les rapporter ici.

POMATUM UNGUENTUM, *Pommade.*

Prenez *d’axonge de porc toute fraîche, trois livres s  
de suif de mouton , neuf onces s  
de pommes mondées de leur peau et deelelurs pépins,  
et coupées par morceaux, une livre neuf onces ;  
d’eau rose extremement odorante asix onces* 5  
*de racine d’iris de Florence, pulvérifée grosseere-  
ment ,six dragmes.*

Cuisez toutes ces drogues au bain-marie jsdqulà ce que  
les pommes foient dissoutes; coulez ensijite la  
décoction sans l’exprimer & gardez-la pour Pu-  
sage.

Faites-la chauffer une seconde fois & lavez le tout avec  
de l’eau-rofe.

Prefque tous les Dispensaires semt remplis de formules  
pour cette *pommade.LaPharmacopée* Royale en donne  
une dans laquelle ces ingrédiens font mêlés avec un  
grand nombre d’autres; celle de la Collection d’Auf-  
bourg est encore plus chargée ; mais on y en donne une  
autre d’Amatus Lusitanus qui contient beaucoup moins  
de drogues, & c’est de-là que le Collége de Londres  
paroît avoir pris la sienne, dont il a retranché beau-  
coup d’ingrédiens superflus. Zwelfer dans fes*Animad-  
versions* a montré avec beaucoup de peine la maniere la  
plus convenable de mêler tant d’ingrédiens différens :

*yoy* P O M

mais quelque abrégée que paroisse celle que nous ve-  
nous de donner, les Apothicaires ont trouVé un moyen  
plus court pour l’avoir, qui est de l’acheter de ceux  
qui en font leur unique occupation , & qui fe conten-  
tent de réduire Paxonge de porc toute fraîche aVec de  
l’eau rosie en une espece de *coagulum* auquel ils don-  
nent avec quelque huile aromatique l’odfeur qui plaît  
le plus à ceux qui ont accoutumé d’en acheter. QDIN-

**CY.**

POMPHOLYGODES , *écumeux.*

POMPHOLYGERON, πομφολυγηρὸν, est le nom d’u-  
ne emplâtre dont Paul Eginete donne la description,  
*Lib.* VI/. *cap.* 17.

POMPHOLYX , πομφόλυξ , est une bulle excitée dans  
une substance liquide par le vent ou l'air qu’elle con-  
tient. Voyez *Bulla.*

POMPHOS, πομφὸς. Galien dans fon *Exegesis*, traduit  
ainsi le mot Πομφοὶ : ἐπαναστάσεις του δέρμα]ος *ipesealcPefç*'τε ἄμα , καὶ πλαδαραὶ, καὶ ἐνερυθὲίς, « des éminences écaile  
« leufes ou tumeurs qui *se* forment fur la peau , & qui  
« font en même tems rouges & pleines d’eau. » Ga-  
lien paroît avoir eu en vue dans ce passage celui d’Hip-  
pocrate , ( *Lib. II.* περὶ γυναικ. ) καὶ ἐν\* τῆσι κνήμησι *ττορο-*φοὶ ἀνίστανται, « & il vient *despomphi* sur les jambes. »  
Ce mot fe trouve encore *Lib. II. de Morbiss* où on lit  
καὶ παταπίμπλαται πομφῶν *ως tInro n,vlLnç,* « il étoit rem-  
*« piidepomphi,* ( tumeurs rouges & aqueuses) comme  
« si on l'eût frotté avec des orties. »

**POMUM.** Voyez *Malus.*

**PoMUM AM0RIS.** Voyez *Amoris poma.*

PoMUM AüaMI, estlenomdu *Limon, fructu aur an tel.*

*Pomum Adami* est encore le nom d’une tubérosité formée  
fur la partie antérieure du cou par le cartilage thy-  
roïde.

**PoMUM ARENosUM,** nom du *Guajava.*

**PoMUM CITREUM.** Voyez *Citreum.*

**PoMUM HIERUCHUNTANUM,** nom du *Solanum ss.pinosum,  
fructu rotundo.*

**PüMUM sPINosUM oPUNTIATUM,** nom du *Melo cactus, In-  
diae Occidentalis.*

**PoMUM SYLVESTRE.** Voyez *Agriomela.*

P O N

**PONDO ou PONDUS ,** *poids.* Voyez *Drachma &  
Libra.*

Comme il est nécessaire de connoître *les poids* qui ont  
.été en ufage chez les différens Peuples en différens tems  
pour pouvoir être au fait de leur pratique médicinale,  
j’ai donné une Table des principaux *poids* anciens &  
modernes, aussi-bien que des mesures usitées chez eux.  
Voyez *Planches III. IV. et V. de ce Volume,*

**PONGA , H. M.** *Jaca minorfylvestris MalabaricasiFI.*Commelin. *Tataisbae Brasiliensium ,* Piston. *Similis.*

C’est un arbre qui croît dans le Malabar II est toujours  
verd & ne porte aucune fleur, ou du moins qui foit ap-  
parente : mais sim fruit est attaché aux rameaux de la  
même maniere que celui dusuc.z;ce qui lui en a fait don-  
ner le nom par les Portugais. Le calyce est couvert de  
piquans, il est verd au commencement, enfuite rouge  
& contient un grand nombre de semences oblongues,  
arrondies, pointues & rougeâtres.

Le fruit de cet arbre appliqué en forme de cataplaf-  
me fur les tumeurs, en hâte beaucoup la supputation.  
On prépare avec sa racine & scm écorce cuites dans  
l’eau une liqueur dont on fomente les tumeurs œdéma-  
teufes des jambes, qui est une maladie endémique chez  
les Indiens, que les Portugais appellent *paedo S. Tho-  
rnae,* pour en prévenir l’inflammation. RaY , *H. P,*

P O N 704

**PONGAM.** Voyez *Minari.*

PONGELION *sive perimaram,* H. M. *Arbor Indica su  
liquosa, floribus racemosis -, pentapetalis , siliquis solia\*  
ceis, ad singulos stores ternis.*

C’est un grand arbre qui croît dans plusieurs endroits du  
Malabar. L’huile que l’on prépare avec fon écorce pi-  
lée & cuite enfuite , attire les humeurs vicieuses du  
corps lorsqu’on l’en frotte. Le fuc qui découle de cet  
arbre étant bu avec du lait de heure, dissipe les vents.  
Son fruit broyé avec du *manga Sc* mêlé avec la décoc-  
tion de riz, guérit la céphalalgie & l’ophthalmie lorf-  
qu’on en met dans les yeux.

PONNA, H. M. *Prwelfera feu nucifera Malabarica  
foliis nymphaeae , fructu rotundo , cortice pulvinato.*

C’est un arbre de trente palmes de haut & de quatre d’é-  
passeur, qui porte du fruit dans les mois de Mars & de  
Septembre pendant trente années de fuite. Il croît dans  
les lieux sabloneux du Malabar.

Onjtire des amandes de sim fruit, parexpression,une huile  
pour brûler qui appasse les douleurs des membres lorf-  
qu’on les en frotte. On prépare avec l’écorce de sa ra-  
cine macérée dans du vinaigre , un extrait qui guérit  
le mal de tête, étant employé de la même maniere. La  
larme qui découle de cet arbre, de même que scm fruit,  
caufent le vomiffement, lâchent le ventre & purgent  
les humeurs corrompues par haut & par bas avec beau-  
coup de violence. RaY , *Hist. Plant.*

*Tsierouponna,* H. M. est le cornouillier du Malabar,  
dont les feuilles reffemblent à celles du nénuphar. 11  
paffe pour une petite espece *deponna s* & son fruit a la  
figure, la grosseur & la substance de celui du cornouil-  
lier. Les Naturels du pays mangent fon fruit & tirent  
de fon amande une huile qu’ils emploient dans leurs  
lampes , mais qui n’est d’aucun usage en Medecine»  
RaY , *Hist. Plant.*

PONNAGAM, H. M. est un grand arbre des Indes  
dont le fruit est uni, partagé en trois loges dans chacu-  
ne desquelles est enfermée une semence. Il est toujours  
couvert de feuilles, de fruit & de fleurs.

On prépare aVec fes feuilles pilées aVec du miel un cata-  
plasine excellent pour la morfure des ferpens & autres  
animaux venimeux. Sa racine pilée & appliquée en for-  
me de cataplasine fur les contusions, dissout le siang  
coagulé & guérit la partie affectée. Rat , *H. P.*

*Pee tsjarou-ponnagam*, H. M. est une espece de *ponnagara*beaucoup plus haute que la premiere, mais qui en dif-  
fère peu à tous autres égards. Ra υ , YTist. *Plant.*

PONNAM, nom du *Senna, Orientalis, fruticosa,sa  
phera dicta.*

PONS VAROLII, *pont de Varole,* est le nom d’ime  
efpece de voute formée dans le cervelet par deux pro-  
ductions médullaires, ainsi appellée de Varole qui l’a  
découverte le premier.

PONTAGIA , est un terme dont fe sert Paracelse, ( *de  
Tartaro}* pour signifier un mélange de silbstances fiali-  
nes avec d’autres qui semt ameres ou styptiques.

PONTICUS, épithete dont *se* siert Paracelse pour *ex-  
primer* un certain gout salin approchant de celui de  
l’eau de la mer.

PONTICA VINA , semt des vins acides pleins de lie  
& de tartre.

PONTICUM MEL, est une espece de miel vénéneux.  
Voyez *Ægolethron.*

**POP**

POPONAX, le même *qu’Opopanax.*POPLES, le jarret ou jointure du genou.

POPLITEUS,

*roi* POP

POPLITEUS MUSCULUS, le *Poplité* ou *Jarretier.*

C’est un petit mufcle obliquement pyramidal, situé fous  
le jarret, d’où il a tiré son nom.

Il est attaché en haut par un tendon fort court & étroit, au  
bord externe du condyle externe du fémur, & au liga-  
ment postérieur , voisin de l’articulation. De-là ildesc  
cend obliquement fous le co'ndyle interne du fémur,  
en s’élargissant de plus en plus , par un corps charnu,  
applati & médiocrement épais, qui s’attache à la face  
postérieure de la'tête du tibia , jufqu’à la ligne ou im-  
pression oblique de cette face.

Le *poplité* fert à faire la rotation de la jambe fléchie, mais  
dans un fens opposé à celui dans lequel le biceps fait  
cette efpece de mouvement. Le biceps tourne dans  
cette attitude la jambe de devant en-dehors, & lepo-  
*pliteïa* tourne de deVant en-dedans. Ainsi la rotation  
de la jambe fléchie , faite par le *poplité,* répond à la  
pronation du rayon exécutée par le pronateur rond , de  
même que la rotation de la jambe fléchie, exécutée  
par le biceps crural , répond à la fupination faite par  
le biceps brachial.

**On** le compte ordinairement parmi les fléchisseurs de la  
jambe.’mais il ne paroît gueres propre à-cet usage,à cau-  
se de l’obliquité de sa situation, & de scm attache si  
près du centre du mouVementde l’articulation. Par sia  
connexion aVec le ligament capfulaire, il peut avoir  
Ptssage de garantir ce ligament pendant la flexion de la  
jambe , & l’empêcher de s’engager entre les deux os  
par ce mouvement. WtusLow.

POPULAGO, *Souci des marais.*

Voicsofes caracteres.

Sa racine est annuelle, *ses* feuilles entleres & arrondies.  
Sa fleur est en rosie, comme celle de la renoncule, &  
nue. Son fruit est composé d’un grand nombre de peti-  
tes gaines recourbées en-bas, radiées & remplies de  
plusieurs femences oblongues.

Boerhaave fait mention de deux especes *de populago.*

I. *Populago ustore majore.* Voyez *Calendula palustris.*

2. *Populago nflore pleno* , T. 173. *Caltha palustris, flore  
pleno,* C. B. P. 276. *Pseudo-helleborus ranunculoides ,  
pratensis , rotundifolius , multiplex ,* M. FI. 3. 461.  
BOERHAAYE , *Ind. ait. Plant.VoI. I.*

Cette plante est estimée rafraîchissante, de même que le  
nénuphar : mais elle possede une qualité caustique qui  
fait que les bestiaux n’en mangent point, quand mê-  
me ilsferoient privés de tout autre pâturage; car ils  
n’en ont pas plutôt mangé qu’elle leur caufe une in-  
flammation de gosier & d’estomac qui est bien-tôt fui-  
vie de la mort. Il paroît par-là que cette plante est ex-  
tremement acrimonieufe & de la nature de l’hellébo-  
re. *Histoire des Plantes attribuée* à *Boerhaave.*

POPULARIS , *endémique* , ou *épidémique.*

POPULUS, *Peuplier.*

Voici fes caracteres.

Ses feuilles font arondies. La fleur dans le *peuplier* mâle,  
est en chaton, & composée de feuilles pointues. Il fort  
du calyce ,qui est écailleux, un long pistil, qui pousse  
de tous côtés des fleurons mâles dont l’assemblage for-  
me comme une queue de chat. Chacun de ces fleurons  
**est** composé d’une membrane mince, dont le bord est  
velu , au-dessous de laquelle il s’en trouve une autre  
moins fragile, de la partie supérieure de laquelle for-  
tent huit étamines chargées de testicules rouges & ob-  
longs. Le bord de cette membrane, quand elle est mû-  
re, est dentelé & orné d’une franee cotoneufe.

POP 706

' Boerhaave en compte cinq especes, qui sont,

I. *Populusalba^madoribusfoliis,* Tourn. Inst. 592. Boerh.  
Ind. A. 2.2II. *Populus alba,* Offic. Ger. 1301. Emac.  
1486. Park. Theat. 1410. Raii Hist. 2. 1418. Synop.  
3. 446. *Populus alba, riwal.* J. B. 1. 155. *Populus alba  
( quae* λεύκη *ab albedine dicitur ) masoribusfoliis.* C. B.  
β P. 429. *Peuplier blanc.*

Il croît dans les lieux aqueux On emploie son éeorce  
extérieurement & intérieurement pour la fciaéIque, la  
strangurie & les brûlures.

2. *Populus alba, minoribus folii s >* C. B. P. 429.

3. *Populus nigra,* Offic. Ger. 1301. Emac. 1486. C. Β.  
P. 429. Park. Theat. 1410. Raii Hist. 2. 1419. Synop.  
3. 446. Tourn. Inst. 592. Boerh. Ind. A. 2. 211. *Popu-  
lus nigra asive* Α’ιγειρος , J. B. 1. *155. Peuplier noir-*

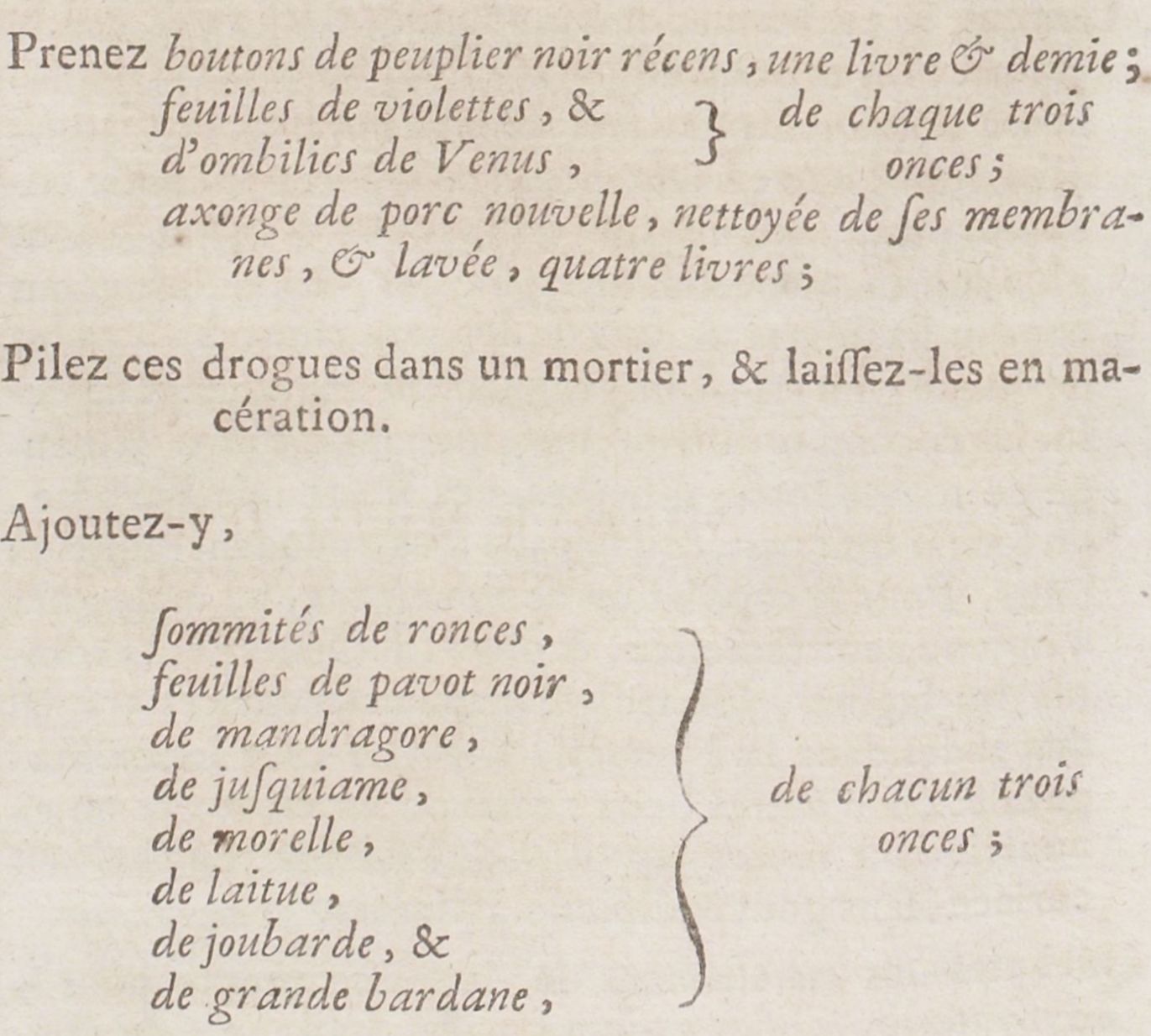
Cet arbre n’est pas ordinairement fort grand , scm éeorce  
est blanchâtre, *ses* feuilles fiant lisses, d’un verdluifant,  
attachées par de longues queues, larges & rondes à leur  
bafe & terminées en pointe. Ses tiges & sies feuilles  
font souvent chargées de gros tubercules qu’y forment  
des petits infectes. Les chatons fiant longs & pendans,  
& paroissent au commencement du Printems. Il croît  
dans les lieux humides & sur le bord des rivières. Ses  
feuilles & ses boutons sont d’usiage.

On ne les emploie que dans l’onguent populeum : mais  
comme *lu peuplier* noir est fort chaud , cet onguent ne  
peut recevoir fa qualité rafraîchissante que des autres  
drogues qui y entrent. Schroder dit que les Alleman-  
des fe servent de *ses* jets pour faire croître leurs che-  
Veux. MILLER , *Bot. Offe*

On emploie les boutons de cet arbre dans l’onguent *poptt-  
leon :* Tragus ajoute à cet onguent la racine de bryoine  
& les fommités de ronce. Il est fort adoucissant : on  
s’en fert aVec succès dans l’inflammation des hémor-  
rhoïdes : mais il faut y ajouter l’opium en bonne dose.  
La teinture des boutons du *peuplier* noir , tirée avec  
l’esprit de νίη , est excellente pour les cours de ventre  
invétérés, & pour les ulceres intérieurs. La dofe est  
d’tm demi gros , ou d’un gros pris foir & matin dans  
une cuillerée de bouillon assez chaud. ToURNEFoRT ,  
*HiJLAes Plantes.*

Ses germes ou bourgeon s font d’usage en Medecine. Les  
Auteurs ne s’accordent point fur leur nature, que les  
uns veulent être chaude, & d’autres froide : mais il y a  
apparence qu’ils font médiocrement chauds. DaLE.

*Populeon t* ou *Populeum unguentum*, Onguent Populeum.



Pilez-les , & mêlez-les ensemble de nouveau , & après  
les avoir laissé repofer dix jours, verfez dessus,  
*Une livre d’eau rose'*

707 P O R

Faites-les cuire à petit feu en les remuant continuelle-  
ment avec une fpatule , jufqu’à confomption de  
l’humidité aqueufe.

Coulez & exprimez la décoction, & gardez l’onguent  
pour l’usage.

On attribue cet onguent à Nicolas. La Pharmacopée  
Royale en donne une recette de même que celle d’Auf-  
bourg:mais cette derniere approche beaucoup plus de la  
nôtre.Le nouveauDifpenfaire deLondres a corrigé une  
faute qui s’étoit glissée dans les premieres éditions, en  
désignant l’efpece de joubarde dont on doit fe servir ,  
qui est la grande; parce que la petite communément  
appellée herbe aux perles, qu’on auroit pû lui substi-  
tuer , possede une qualité opposée à l’intention de ce  
remede. QUINCY.

**4.** *Populus tremula ,* Offic. **C. B. P.** 429. Tourn. Inst.  
592. Boerh. Ind. A. 2. 411. *Populus Libyca ,* Ger.  
1302. Emac. 1487. Park. Theat. 1411. Raii Hist. 2.  
1419. Synop. 3. 446. *Populus Libyca Plinii s* κερκὶς  
*Theophrasti*, J. B. ι. 163. *tremble.*

Cet arbre croît dans les bois & les lieux humides , & fes  
feuilles passent pour avoir les mêmes vertus que celles  
*ά\χ peuplier noir,*

*5. Populo similis arbor -, resinosa alteras* **C. B. P.** 430. *Ja-  
camahaca.* Ibid. BoERHaave , *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

L’écorce *du peuplier* détersive ; & les femmes fe servent

de Ees boutons pour faire croître leurs cheveux , ils pof-  
fedent aussi une qualité anodyne , étant appliquez ex-  
térieurement, ce qui fait que l'on en met dans l’on-  
guent populeum , qui en tire fon nom. Cet onguent est  
extremement utile pour les hémorrhoïdes, surtout lors-  
qu’on y met une bonne dose d’opium. La teinture des  
boutons est excellente pour les diarrhées invétérées  
& pour les ulceres internes. Quelques persimnes font  
avec fes feuilles pilées un cataplafme adluirable pour  
la goute. La liqueur que l’on trouve dans les cavités  
du *peupliers* passe pour faire tomber les verrues, & pour  
guérir la gratelle. *Histoire des Plantes attribuée â Boer-  
haave. -,*

**. P O R**

**PORCELLIONES,** le même que *Millepedes.*

**PORCELLUS INDICUS,** *Cochon d’Inde.*

**Est** un animal à quatre piés, gros comme un lapin médio-  
cre, & que quelques-uns mettent entre les especes de  
lapins. Son mufeau est pointu, fes dents sirnt sembla-  
bles à celles des rats , ses oreilles sirnt petites & aron-  
dies, sim corps est assez gros, couvert de soies de co-  
chon , plutôt que de poils ordinaires ; stes jambes sont  
plus courtes que celles du lapin ; ses piés de devant ont  
chacun six doigts, & ceux de derriere cinq, il n’a point  
de queue, fon cri est un grognement approchant de ce-  
lui du cochon ordinaire, mais bien moins fort. Il man-  
ge de toutes sortes d’herbes, des fruits , de l’avoine,  
du fon; il boit peu, & il se passe d’eau pendant plusieurs  
jours. Pour la copulation de sim espece, un mâlesilffit  
à huit ou neuf femelles , & elles font leurs petits corn-  
me les lapines. On trouve ordinairement cet animal  
aux Indes dans la Nouvelle Espagne , sur les monta-  
gnes & en d’autres lieux : mais on en éleve , & on en  
nourrit dans toutes les villes de l’Europe. Sa chair est  
coriace, fans goût & difficile à digérer.

Quelques-uns en estiment le bouillon propre pour la  
dyssenterie, & pour exciter l’urine. Εεμεε υ *, des Dro-  
gues.*

**PORCUS MARINUS** *sMarsain,* **ou** *Cochon de mer ;***est un espece de Dauphin, ou un gros poisson oblong**

P O R 708

dont le nez ressemble à celui du cochon terrestre, & il  
fouit de même dans la terre ; il monte souvent dans  
les rivieres avec les marées , & on en voit communé-  
ment dans la riviere de Seine à Rouen. Sa couleur est  
jaunâtre , il est fort gras, on mange fa chair : mais elle  
n’est pas fort délicieufe , & elle est un peu indigeste.  
On fait fondre fa graisse, & on l’aromatise avec quel-  
que plante odorante : c’est ce qu’on appelle huile de  
*Marsornn.* Elle est émolliente, résolutive, anodyne,  
propre pour les tumeurs froides. Εεμεευ , *des Dro-  
gues.*

PoRCUs , Offic. *Porcus domesticusasivesas,* Raii Synop.  
A. 92.fezs , Aldrov. de Quad. Biful. 937. Gefn. de  
Quad. 872. Jonf deQuad. 70. Charlt.Exer. 13. Schw.  
de Quad. 123. *Mas aper, sanglier t sumina sus s* la  
truie,*foetus porcellus,* cochon de lait, *Cochon.*

Les parties de cet animal que Fon emploie en Medecine  
font fa graisse , Eesexcrémens, *ses* poumons, l'astragal.

& la vessie. Comme sa graisse n’est pas fort chaude,  
on en met dans les onguens rafraîchissans, & l’on s’en  
fert pour appaifer les douleurs invétérées des reins &  
des articulations. Dioscoride nous apprend que le fiel  
du *cochon* est bon pour les ulceres des oreilles & des au-  
tres parties , & pour empêcher le poil de croître. Ses  
excrémens possedent une qualité émolliente & résolu-  
tive qui les rend propres pour la gale & les éruptions  
exanthémateuses, les cors & autres fiortes de tubercu-  
les. Ils guérissent aussi les morsilres des bêtes venimeu-  
ses, & arrêtent le saignement de nez. Ses poumons  
sirnt excellens pour guérir les écorchures des piés cau-  
sées par des souliers trop étroits. On recommande  
l’astragal pour les fractures des os > & pour les douleurs  
du cou & de la tête. Sa vessie est bonne pour ceux qui  
ont un écoulement involontaire d’urine. SeHRoDER.

Elle produit le même effet étant appliquée fur le pubis.  
Elle passe pour exciter l’usine. Ρι,ινε, DaLe.

H y a deux especes de *cochons ,* savoir le sauvage & le do-  
mestique. On doit choisir la chair & les autres parties  
*à’rm cochon ,* qui ne soit ni trop vieux , ni trop jeune ,  
qui foit gras , tendre , & qui ait été nourri de bons ali-  
mens, comme de glands de chêne, de hêtre, de feves,  
de raves, &c.

Le *cochon* en toutes Ees parties nourrit beaucoup , four-  
nit un aliment qui ne se dissipe pas aisément, & lâche  
un peu le ventre. Il se digere difficilement, il produit  
beaucoup d’humeurs lentes, vssqueuses &grossieres &  
passe pour être contraire aux gouteux. Il contient beau-  
coup d’huile , de Eel volatil & de phlegme.

H convient principalement dans les tems froids, aux jeu-  
nes gens d’un tempérament chaud & bilieux , qui ont  
un bon estomac,& qui font un grand exercice du corps:  
mais les vieillards & les perfonnes foibles, délicates &  
oisives, ne s’en accommodent point.

Quand le *cochon* a environ un an,on le châtre, & enfuite  
il est appelle en latin *Maialis.* Sa chair devient plus  
grasse, plus sticculente & d’un meilleur goût, que s’il  
n’avoit point été châtré.

La femelle du *cochon* appellée en François truie , & en  
Latin , *Porca ,* ou*scropha,* n’est pas d’un si grand ufa-  
ge parmi les alimens que le *cochon,* parce que fa chair  
n’a pas un gout si agréable.

Pour le *cochon* de lait nommé en Latin *Porcellus }* plu-  
sieurs personnes s’en font un véritable ragoût, étant  
bien rôti : cependant *le cochon* qui n’est ni trop jeune ,  
ni trop vieux , est le plus convenable pour la fanté. La  
raifon en est que cet animal étant d’un tempérament  
fort humide , cette humidité fuperflue est beaucoup  
plus abondante lorsqu’il est jeune, que quand il est dans  
un état moyen , où la fermentation du *safloso* qui est  
pour lors dans toute sa vigueur, dissipe & chasse infen-  
siblement au dehors les humeurs lentes & vssqueu-  
Ees. On ne doit point non plus choisir le *soochon* trop  
vieux, parce qu’alors sies parties solides , sont dures

*yop* P O R

& coriaces , difficiles à digérer, & peu propres à pro-  
duire des bons effets.

Le porc est sujet à la ladrerie, à l’angine & aux écrouel-  
les, parce qu’il abonde en humeurs grossières & peu  
en mouvement, lesquelles sont très-capables de casser  
ces maladies & plusieurs autres de même nature.

La chair & les autres parties du porc nourrissent beau-  
coup, & fournissent un aliment qui nefe dissipe pas ai-  
fément, parce qu’elles contiennent des principes hui-  
leux, balfamiques & vifqueux, qui s’attachent facile-  
ment aux fibres des parties, & qui s’y collent de ma-  
niere qu’ils ne s’en séparent qu’avec peine. Le *cochon*lâche aussi le ventre, parce que les principes huileux  
& phlegmatiques dont il abonde, relâchent les fibres  
de l’estomac & des intestins, & délayent les humeurs  
grossieres contenues dans ces parties.

Galien prétend que la chair de *cochon* n’est pas seulement  
d’un meilleur gout que celle des autres animaux, mais  
encore qu’elle est plus salutaire. Il dlt aussi qu’elle a  
beaucoup de ressemblance avec la chair humaine , ce  
qu’il prouve, *Lib. III.* des Facultés des Alimens, *cap.*

. 2. en rapportant une histoire de quelques personnes à  
qui l’on fit manger un jour de la chair humaine au lieu  
de celle de *cochon,* fans qu’elles pussent par le gout ou  
par l’odorat s’appercevoir de la tromperie qu’on leur  
faisoit. Enfin, il allure que la chair de *cochon ,* pourvu  
qu’elle ait été bien digérée dans l’estomac, nourrit  
plus qu’aucun autre aliment : & il dit à ce sujet qu’on  
avoit remarqué que les Athletes , les jeunes gens qui  
s’exerçoient à la lutte, & ceux qui étoient sujets à des  
travaux rudes & pénibles, n’étoient jamais plus forts  
& plus vigoureux que quand ils vivoient de chair de  
*cochon* ; & que pour peu que ces gens accoutumés à fe  
supstanter de cette chair fussent seulement un jour à se  
nourrir de la chair d’un autre animal, en continuant  
toujours le même exercice , ils se sentoient le lende-  
main plus soibles, & moins propres à recommencer  
leurs travaux ; qu’enfin quand ils persistoient plusieurs  
jours à *se* passer de chair de *cochon,* leurs forces dimi-  
nuoient sensiblement & ils devenoient maigres.

On conviendra volontiers avec Galien que la chair de  
porc peut être sort nourrissante & fort falutaire aux  
personnes faites à la fatigue & au travail , parce qu’il  
leur faut un aliment durable & qui ne fe dissipe pas aisé-  
ment : mais on est bien éloigné de croire que la chair  
de *cochon luit* en général salutaire, au contraire on est  
persuadé qu’on n’en doit ufer que très-sobrement. En  
effet, la maniere de vivre de cet animal, qui est tou-  
jours lâche, pareffeux & dans une eEpecede repos ; de  
plus les ordures & les saletés qu’il mange continuelle-  
ment, dénotent affez que *sa* chair doit être chargée de  
fucs visqueux & grossiers, & capable de produire des  
humeurs de même nature, de causer des indigestions &  
plusieurs autres incommodités.

Les Arabes, les Juifs , les Maures, les Tartares & les  
Turcs ne mangent jamais de porc.

Si l’on refléchit fur toutes les maladies auxquelles le *co-  
chon* ne peut manquer d’être fujet à caisse de la vie qu’il  
mene&des siics grossiers & nuisibles dont il abonde ,  
on ne pourra s’empêcher d’admirer la prudence du Lé-  
giflateur des Juifs qui en a défendu Pufage , & la fa-  
gesse des Orientaux, qui Ee fiant fait une loi de s’en  
priver. Il y a toute apparence que le fcorbut auquel  
tous les peuples du Nord font si fujets , ne vient que  
du fréquent ufage qu’ils font de la chair de cet animal,  
de celle surtout qui est stalée & fumée.

*Aper,* OssiC. Schrod. 5. 268. Schw. de Quad. 54. Aldrov.  
de Quad. Bisul. 1013. Gesii. deQuad.9I8.Jonl.de  
Quad. 74. Charlt. Exesu 13. Raii Synop. A. 96. *Cochon  
sauvage* ou *Sanglier.*

On emploie en Medecine la graisse, les dents, la verge,  
le fiel, les excrémens & l’urine de cet animal. Sa graisse  
possede les mêmes qualités que celle du *cochon* domesi  
tique, mais dans un plus grand degré. On fe fert de

P O R 710  
ses dents comme d’un spécifique contre la pleurésie &  
llesquinanCie. Sa verge & fies testicules passent pour  
remédier à l’impuissanCe & à la stérilité. Son fiel refout  
les écrouelles. Ses excrémens étant séchés & appliqués  
extérieurement arrêtent le vomissement de sang & les  
hémorrhagies. Son urine est bonne pour résoudre &  
chasser le calcul de la vessie. SeHRoDER , Dace.

Leseinglier doit être choisi jeune, gras & d’une chair ten-  
dre & ferme. Celui qui a été pris à la chasse & qui a  
été fortement agité, n’en vaut que mieux pour legout  
& pour la famé. H nourrit beaucoup , & soumit un  
aliment qui ne *se* dissipe pas aisément ; *sa* chair Ee dige-  
re plus facilement que celle du *cochon* ordinaire.

Elle produit des humeurs grossieres, & elle ne convient  
point aux perfonnes oisives & délicates.

Toutes les parties du *cochon sauvage* contiennent beau-  
coup d’huile, plus de siel volatil que le *cochon* ordinaire  
& moins dephlegme. Le sianglier convient principale-  
ment en hiver aux jeunes gens d’un tempérament  
chaud & bilieux, à ceux qui ont un bon estomac & aux  
personnes qui fatiguent beaucoup.

Le fanglier est appelle *porc sauvage s* parce qu’il a la figu-  
re& la grosseur d’un *cochon* domestique & qu’il habite  
les bois. Il est plus féroce, plus agile , & il a le poil  
plus hérissé & plus rude que le *cochon.* Il est ordinaire-  
ment d’une couleur noirâtre & d’un rouge obfcur. Ce-  
pendant Paufanias dit qu’il en a vu de blancs. Pline &  
quelques autres Auteurs assurent qu’il n’y a point de  
sanglier en Candie, en Afrique , ni dans les Indes , &  
Théophraste rapporte, qu’il y en a un grand nombre  
en Egypte.Galien remarque qu’en Macedoine ils n’ont  
point de voix. Les Efpagnols en ont rencontré en quel-  
que partie du Nouveau Monde „ qui étoient beaucoup  
plus petits, qui avoient la queue plus courte , & les  
piés autrement faits que ceux des fangliers de nos  
pays. Leur chair étoit aussi plus délicate & plus aifée à  
digérer. Enfin, on en voit en quelques lieux qui por-  
tent des cornes fur leur têtes.

Le fanglier mâle est appelle en latin *verresscylvaticus,8c*sa femelle *sus fera sive seropha fylvestris.* Pline rappor-  
te que Servilius Rufus fut le premier qui mit en ufage  
chez les Romains la chair du sanglier.

La chair de toute siarte de sanglier n’est pas également  
bonne. En effet, ceux qui sirnt enfermés dans les Parcs  
ne font pas si bons que ceux qui ont la liberté de courir  
partout, & qui vivent de racines, de truffes , de fro-  
ment & de tous les fruits qu’ils rencontrent fur la  
terre.

Le fanglier est d’un tempérament beaucoup moins humi-  
deque *lu cochon* ordinaire , par rapport à l’exercice &  
aux alimens dont il tsse. C’est ce qui fait que sa chair  
est aussi moins vifqueufe , plus agréable & plus aifée  
à digérer. Elle nourrit beaucoup , parce qu’elle abon-  
de en fiscs huileux & bassamiques, mais elle ne con-  
vient gueres qu’aux persimnes robustes & qui fati-  
guent beaucoup, parce qu’étant assez unie & resserrée  
en fes parties, elle a besoin d’un estomac qui stoitassez  
fort pour la pouvoir bien digérer. D’ailleurs , comme  
lesperfonnes accoutumées à un grand exercice de corps,  
perdent beaucoup de leur propre substance, il leur faut  
un aliment grossier, qui demeure long-tems attaché  
aux parties & qui fe dissipe difficilement. L ε m e R υ ,  
*Traité des AInmens.*

PoRCUs, signifie quelquefois les parties naturelles des  
femmes.

PORFILIGON, ce font les écailles qui tombent du fer  
quand on le forge. ReLAND.

PORFIRETICUM, *Mortier d’airain,* ou *Rape.* Rll-  
LAND.

POROCELE, πωροκήλη, hernie calleufe, de πῶρος, ca-.  
lus, & κήλη *i* defcente ou tumeur.

POROMPHALON , πωρόμφαλον, de πῶρος , calus, &  
ύμφαλος, nombril. C’est dans les définitions attribuée®  
à Galien , un calus qui fe forme au nombril.

X x ij

711 P O R

POROPOEIA, ποροποιὶα, de πόρος, pore ou passage,  
& ποίεω, faire ; l’action d’ouvrir ou dilater les pores du  
corps.

POROS, *ττοςος, pore* ou *passeage. Voyez Cutis & Perspi-  
ratio.*

PoRos, πῦρος, *calus.* Voyez *Porus.*

POROSIS , formation d’un calus.

POROTICA, remedes qui engendrent des calus.  
PORPHYRA. Voyez *Purpura.*

PORPHYRIO , *porphyrion ,* oifeau aquatique grand  
comme un coq, de couleur bleue ou diversifiée.Son bec  
est gros, pointu, purpurin ; il porte une crête fur fa tête,  
fes jambes font longues , *fes* piés font fendus, ayant  
cinq doigts à chacun, sa queue est forte ; il mange les  
poissons qu’il peut attraper. Sa graisse est émolliente ,  
réfolutive, anodyne. LEMERY , *des Drogues.*

PORPHYRITES, Offic. Worm. 44. Charlt. Foss. 20.  
Boet. 505. *Porphyre* ou *Marbre rouge.*

C’est une espece de marbre extremement dur & de cou-  
leur rouge, qu’on nous apporte des confins de l’Egyp-  
te , de la mer rouge & de l’Ethiopie. Il passe pour pose  
féder une qualité lithontriptique & pour avoir les mê-  
mes vertus que *VOphites.* Le porphyre fiert dans la Mé-  
decine à léVÎger les substances dures & à les réduire en  
une poudre impalpable. DaLE,

PORRACEUS *fporacés* de couleur de poireau.

PORR1FICI, en termes de Chirurgie est le même que  
*Ficus.*

PORRIGO, maladie de la peau dans laquelle elle fe cou-  
vre d’écailles; la même que *Furfur.* Voyez *Lepra.*

PORRUM, *poireau.*

Voici *ses* caracteres.

Ses bulbes ou racines font oblongues, étroites, presque  
cylindriques & revétues de plusieurs tuniques, qui de-  
viennent en se développant des feuilles unies & quel-  
quefois carinées. Sa fleur est à six pétales, faite ensor-  
mede cloche, & ornée d’étamines larges & plates, ter-  
minées par trois filets dont celui du milieu porte un  
fommet ; ces fleurs font prefque disposées en bossettes.  
L’ovaire se change en un fruit arrondi divisé en trois  
loges remplies de Femences prefque rondes.

Boerhaave compte quatre eEpeces *de poireaux.*

1. *Porrum, commune, capitatum s* C. B. P. 72. Tourn.  
lnst. 382. Boerh. Ind, A. 2. 143. *Porrum,* Offic. Parle  
Parad. 5I2.Gesu 138. RaiiHist. 2. 1136. J. B. 2. 551.  
*Poireau.*

Tout le monde sait que les racines du *poireau* semt lon-  
gues, blanches, rondes & poussent de leur bafe plu-  
sieurs fibres blanches. Ses feuilles font longues &lar-  
ges & environnent la tige qui a deux ou trois piés de  
haut, qui est lisse, ronde & porte à son extrémité une  
tête sphérique, composée d’un grand nombre de peti-  
tes fleurs verdâtres purpurines, composées de six péta-  
les. On sieme les *poireaux* dans les jardins, & ils fleu-  
rissent aux mois de Juin & de Juillet. Leur odeur est  
forte & approchante de celle de l’oignon.

Les *poireaux* font d’un plus grand ufage dans les cuisines  
que dans la Médecine ; ils échauffent & atténuent, &  
font propres pour évacuer le phlegme des poumons,  
pour rendre la respiration libre, & pour lever les obsi  
tructions de l'estomac. On les estime bons contre la  
morsure des bêtes vénimeuses. On le sert de leur stuc  
pour dissoudre les gommes dans la composition des pi-  
lules fétides. MILLER, *Bot. Oss.*

*2.. Porrum, communs, capitatum j* C. B. P. 72. M. H. 2.

P Ο R 712

390. *Capite,sphaerico,minorinflosculisy etpedunculisflo-  
rum s carnets.*

3. *Porrum, commune, capitatum* ,C. B. P. 72. M. H. 2.  
390. *Capite,sphaerico, maximo,flosculis candidis, pe-  
dunculis florum penitus viridibus.*

4. *Porrum, commune, capitatum,* C. B. P, 72. *Capite i  
sphaerico, minori nflosculis albis, in pedunculis penitus vi'  
ridibus*, BOERH. Ind. alt. Plant. Vol. II.

Cette plante contient un fel fétide, volatil & huileux :  
de-là vient que lorfqu’on la pile elle fait couler les  
larmes des yeux & du nez. Cette qualité la rend pro-  
pre dans les cas où il est besoin de chaleur, lorfque  
l’excès n’en est point à craindre : mais elle est nuisible  
à ceux qui ont trop de siang, otl qui l'ont trop raréfié,  
comme dans le pissement & le crachement de sang,  
ou le flux des veines hémorrhoïdales. Elle excite les  
regles & l’urine, & guérit la morsiure des ferpens & **les**brûlures. *Histoire des Plantes attribuée â Boerhaave,*

Dale ajoute aux especes précédentes celle qui fuit :

*Porrumvielgeneum,* Offic. Ger. Emac. 176. *Porrum ton^  
sile,* Ger. 139. *APelurnsplvestre AmphicarponscolüsPor-  
raceis ,floribus et nucleis purpureis. Porreau de vigne,*

M. Lawfion a obsiervé que cette efipece croît fur les Mon-  
tagnes de Westmorland & qu’elle fleurit au mois de  
Juin. Ses feuilles font dlufage.

Dale prend cette plante pour 1’*dmpeloprasum* de **Diosco**ride, dont on peut voir les vertus au mot *Allium,* d’a-  
près Diofcoride, *Lib. I. cap.* 180.

PoRRUM,ou PoRRUs, dans Fallope, est une espece de  
verrue inégale, qui ressemble à la racine d’un *poireau*par la grande quantité de filets dont *sa* furface est cou-  
verte.

PORTA. Voyez *Hepar.* On appelle quelquefois ainsi  
les parties naturelles des femmes.

PORTATILE; on trouve dans les *Collectanea Chymica  
Leydensia,* une préparation de tartre intitulée *Acetum  
in Sacco Portaelle.*

Prenez *de tartre blancs demi-livre ;*

Lavez-le, saites-le sécher, & après l’avoir réduit en pou-  
dre , faites - le influer dans du vinaigre blanc très-  
fort ; faites fécher cette poudre de nouveau, &  
mettez-la une seconde fois en infusion; réitérez  
la même opération dix fois de fuite, & vous au-  
rez une poudre extremement acide, qui étant dise  
foute dans l’eau lui communique la même qua-  
lité.

C’est ce qu’on appelle *acetum portabiles* ou*portatile, vi-  
naigre portatify Collect. Chym. Leyden.*

PORTORARIUM, le *Duodenum,* ou le *Pylore,*PORTULACA, *Pourpier.*

Voici fes caracteres :

Les feuilles font médiocrement charnues & succulentes;  
le calyce est d’une feule piece, découpé en deux seg-  
mens & embrasse étroitement l'ovaire; la fleur est en  
rofe & composée de cinq pétales. L’ovaire, qui est au  
fond du calyce fe change en un vaisseau de figure ova-  
le, composé de deux coques posées l’une fur l’autre ;  
dont l'extérieure, quand elle a atteint fa maturité,s’ou-  
vre horisontalement par le milieu, ou forme une ou-  
verture horisontale fur celle de dessous, qui s’ouVte à  
scm tour de la même maniere & laisse voir une infinité  
de fiemences menues.

713 P O R

Boerhaave compte six especes *de portulaca; savoir.*

ï. *Portulaca, latifolia, sativa,* C. B. P. 288. Raii Hist.  
2. 1039. Boerh. Ind. A. 220. *Portulaca-,* Offic. Park.  
Parad. 499. *Portulaca domesticas* Ger. 418. Emac. 521.  
*Pourpier.*

C’est une plante fort connue qui pousse des tiges rondes,  
lisses, rougeâtres, fucculentes & fragiles, avec des  
feuilles grasses, charnues , rondes, beaucoup plus lar-  
ges à leurs extrémités que la tige. Les fleurs naissent  
aux sommets des tiges parmi les feuilles, elles font pe-  
tites, composées de cinq pétales, de couleur jaune, &  
il leur fuccede des petits fruits arondis qui contien-  
nent une femence menue, noire & striée. On la sterne  
dans les jardins ; sies feuilles & *ses* femences font d’il-  
fage. Celles-ci font une des quatre petites semences  
froides.

On mange les feuilles de cette plante en falade ; elles  
font rafralehissantes, bonnes pour le fcorbut, pour la  
strangurie, pour l’ardeur d’urine, pour la gonorrhée &  
pour tempérer la chaleur de la bile. Sa femence est ra-  
scaîchissante & astringente & propre pour tuer les vers.  
MILLER , *Bot. Offe*

2, *Portulacas sativa s latifolia , foliis flavis ,* M. H. 2.  
570.

3. *Portulacas angustifolia rsive fylvestris,O.* B. P. 288.  
Tourn. Ind. 236. Boerh. Ind. A. 220. *Portulaca jyl-  
vestris*, Offic. Ger. 418. Emac. 521. Park. Theat. 722.  
Raij Hist. 2. 1039. *Portulacafylvestrismhnorsivespon-  
tanea,* J. B. 3. 678. *Pourpier sauvage.*

Cette.plante croît dans les jaeheres & le long des fen-  
tiers. Elle est d’tssage en Medecine & possede les mê-  
mes vertus que *lcpourpier* cultivé.

4. *Portulaca, Curasseavica, lanuginosa,procumbens,* Par.  
Bat. 215.

5. *Portulaca, africana , sompervirens Ί flore rubicundo t*H. A. 2. 177.

6. *Portulaca, Curasseavica esiolio cappari dis*, Par. Bat. 213.  
BOERH. Ind. ait.Plant.

Cette plante est aussi bonne en qualité de remede que  
d’aliment ; sies différentes parties sirnt extremement  
fucculentes, sim siuc est astringent, apéritif, & rafraî-  
chisiant dans les maladies inflammatoires, on s’en laVe  
les gencives quand elles sirnt affectées de la gangrene.  
La décoction des feuilles fournit un excellent garga-  
risine pour l’esiquinanclm elle n’est pas moins bonne  
pour la phrénésie , la parésie, la péripneumonie, le  
lcorbut & les inflammations des vifceres & des intef-  
tins; elle tempere la bile & elle fortifie, furtout quand  
on fait cuire la plante avec du petit lait. Le fuc est quel-  
quefois un peu acide, nitreux & très-gluant : aussi a-t’il  
les mêmes Vertus que le *sempervivum*, ou *nummularia -,*qui le rend propre pour corriger le mouVe ment excessif  
oula Volatilité des efprits, la putréfaction, & la rigidité  
des fibres; ce qui le rend utile dans les maladies ai-  
guës. Etant mangée en falade en Eté, elle éVacue la bi-  
le & préVÎent les maladies qu’on pourroit aVoir lieu  
de craindre de l’excès de cette humeur ; elle tue les  
vers, & elle est propre dans les fieVtes malignes pu-  
trides, pour l’ardeur d’urine & les douleurs néphréti-  
ques. Ses feuilles étant appliquées fur la tête , en ap-  
paiient les douleurs ; fon eau distilée est fort bonne  
pour l'écoulement immodéré des regles , & pour les  
hémorrhagies; son fuc est d’une efficacité surprenante  
danslaconfomption. Toute la plante est extremement  
fucculente ; de maniere qu’on peut en tirer presque  
toutlesnc en pressant & froissant fes feuilles entre les  
doigts; & si l'on pile une licre de feuilles & qu’on en  
exprime le fuc, à peine reste-t-il une dragme de subsi-  
tance folide. *Histoire des Plantes attribuée* à *Boerhaa-  
ve.*

P O S 714

*Portulaca maritima,* Offic. *Portulaca marina nostras,*Park. 724. *Halimuasive Portulaca marina,* C. B. 120.  
Raii Hist. I. 195. *H alimus vulgaris sme Portulaca ma-  
rina,* Ger. Emac. 523. *Atriplex maritima augustissimo  
folio j* Tourn. lnst. 505.

On la trouVe communément dans les salines, & ellefleu-  
rit aux mois de Juillet & d’Août. Les Anglais & les  
Hollandois consistent sies feuilles & fes jets de la mê-  
me maniere que la crete marine, & les mettent dans  
les ragouts pour exciter l’appétit. RaY , *Cat. Angl.*

Cette plante est sort chaude. MagNoL *Bot. Mons.p.*

M. Stubbs l’estime un excellent cofmétique. DaLE.

PORUS Voyez *Poros.*

PORI BILLARII, conduits ou pores Biliaires. Voyez  
*Hepar.*

PORUS ; Pline, dans le dix - feptieme chapitre de son  
trente - sixieme LiVre , après aVoir parlé des pierres  
farcophages qui consument en peu de tems les cada-  
vres qu’on enferme dedans, fait mention de quelques  
autres pierres dont la Vertu est tout-à-fait contraire,  
& qui ont la propriété de les conferver. Telle est , *se-  
lon* lui, la *Chernite,* qui ressemble beaucoup à l’ivoire',  
& dans laquelle on prétend que Darius fut enfeVeli,  
*& le Porus* qu’il dit être aussi blanche & aussi dure que  
la pierre de *Paros,* mais moins pestante. Pline est si  
sllccint dans sa description, qu’on ne peut Pavoirs’iI  
parle des pierres que nous appelions *pori.* Ce nom  
leur a été donné à cause de la mt'ltitude de leur po-  
res; elles ressemblent au corail parleur substance, &  
elles n’en different que par leur porosité.Quelques-unes  
ressemblent beaucoup plus au corail ; d’autres semt  
tout-à-fait différentes. Celles dont la fubstance est la  
plus blanche & la plus compacte approchent beaucoup  
du corail, & font branchues de même : mais il faut  
obferVer qu’elles sont ordinairement toutes blanches.  
Celles qui font ridées font parsemées de stries qui ac-  
compagnent leurs troncs, & même leurs branches d’un  
bout à l’autre ; elles contiennent aussi en-dedans des  
canaux qui s’étendent fuÎVant la direction des bran-  
ches, & qui font séparés par une efpece de fil, *& cel-  
les* qui font ponctuées à leur superficie , ont ces ca-  
naux interrompus par des rayons qui partent d’un  
centre qui *se* trouVe dans le filet interposé & qui abou-  
tissent à la circonférence. RaY , d’après *J. Bauhin,*

P O S

POSCA, *Oxycrasu* c’est-à-dire vinaigre mêlé avec de  
Peau.

POSSETUM, *Posset i,* les Auteurs étrangers en parlent  
comme d’un aliment, ou plutôt d’un remede partiale  
lier aux Anglois. Le ferum du *posset* paroît être une li-  
queur excellente, fiait qu’on le considere comme un  
remede ou comme un aliment, à en juger par ce qu’on  
a dit du petit lait au mot *Lac.*

POSTBRÀCHIALE. Voyez *Metacarpus.*

POST H E *, Ά&ν , Prépuce,*

POSTH IA , ποσθία ; Maladie des paupieres, la même  
que le *crithe* ou *hordeolum,* l’orgéolet.

POSTPOSITIO, lorEque leparoxysine d’une fievre in-  
tcrmittente revient plus tard qu’on ne l’attendoit, ce-  
la s’appelle la *postposielon du paroxysme s* & lorsqu’il  
vient plutôt, *F anticipation.* La première est estimée  
un bon signe, mais il en est tout autrement de la der-  
niere.

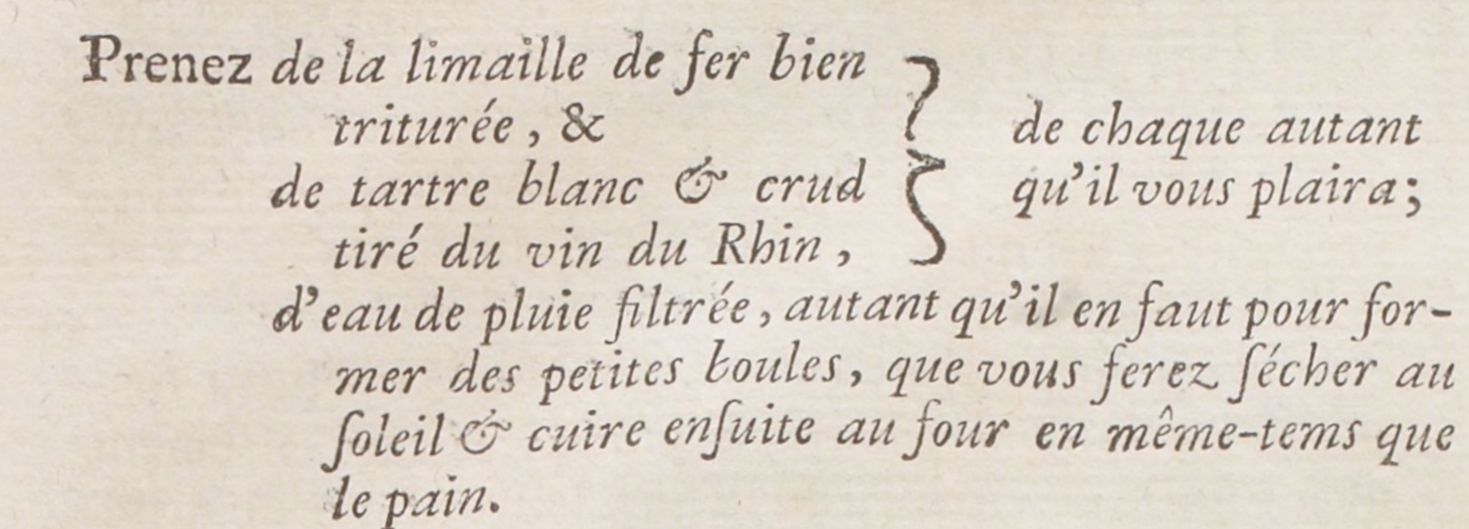
POT

POTABILE AURUM. Voyez *Aururm*

POTABILIS MARS , *Mars potable-* On trouve dans  
les *Collectanea Chymica Leydensia* trols préparations  
du *Mars* fous ce titre, d’après de Maets.

7ΐ5 POT

Voici la premiere.



Pulvérisez-les de nouveau , formez-en des balles com-  
me ci-deVant, & remettez-les au four. On doit  
réitérer cette opération jufqu’à ce que le fer puisi-  
fe fe diffoudre dans telle liqueur qu’on voudra.  
On donnera ce remede dans une cuillerée d’eau  
de pluie, à la dofe de six grains jufqu’à un sicru-  
pule.

Ou bien,

Prenez *de la limaille de fer bien triturée , une partie ;  
de fleurs de soufre, deux parties.*

Triturez-les ensemble& ajoutez-y une quantité fussisan-  
te d’eau de pluie pour les réduire en forme de  
bouillie.

Mettez les en digestion à une chaleur modérée pendant  
douze heures.

Verfez deffus autant d’eau de pluie qu’il en faut pour  
qu’elle fumage de trois ou quatre pouces , & fai-  
tes-les bouillir ensemble jusiqu’à ce qu’elles don-  
nent une teinture jaune.

Versez & filtrez cette teinture & faites la évaporer juf-  
qu’à diminution des trois quarts ; elle prendra par  
ce moyen en peu de jours une couleur extreme-  
ment rouge.

Voici la maniere la plus simple de donner le *Mars* pour  
lever les obstructions, & surtout pour exciter les re-  
gles & détruire les levains peccans , acides & auste-  
res.

Prenez *de la limaille de fer bien lavée, triturée avec de  
l’alcohol et passée â travers un tamis bien fin ,  
une partie ;*

*de sucre rasené, la moitié de cette quantité ;*

*de macis, une quatrieme p'artie.*

Mêlez ces drogues ensemble.

On prend de cette poudre autant qu’il en peut rester fur  
la pointe d’un couteau.

POTAMOGEITON.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibresse & annuelle. Ses feuilles font alter-  
nes & sortent de la racine du pédicule des fleurs. Le  
calyce est à quatre feuilles de même que fes fleurs: mais  
celles-ci font difposées en épi. Ses femences font an-  
guleufes, nues, au nombre de quatre,& fuccedent cha-  
cune à leur fleuron. Cette plante croît dans les lieux  
aqueux & même dans l’eau.

Boerhaave en compte onze efpeces.

I. *Potamogeiton, rotundisolium* , C. B. Pin. 193. Raii  
Hist. 1. 188. Synop. 60. Tourn. Inst. 233. Boerh. Ind.  
A- 196. *Potamogeiton,* Offic. *Potamogeiton rotundiore  
folios* J. B. 3. 776. *Potamogeiton latifolium >* Ger.

POT 716

675. Emac. 821. *Fontalis major latifolia vulgaris ,*Parla 1254.

Cette plante est très-commune dans les marais & dans les  
étangs. Elle fleurit aux mois de Juin & de Juillet. On  
n’emploie que fes feuilles qui ont une qualité rafraî-  
chiffante & incrafsante. Elles font aussi très-efficaces  
contre la gale,les ulceres invétérés & les nomes. ÜIos-  
**CORIDE.** DaLE.

Cette plante tire fon nom des mots Grecs ποταμὸς, fleu-  
ve, & γειτων, voisin, à caufe qu’elle croît fur le bord  
des fontaines. On l'appelle encore *millefolium)* à caufe  
de la petiteffe de Ees feuilles; & *viola aquatica,* à cau-  
se de la couleur de ses fleurs. *Histoire des Plantes at-  
tribuée â Boerhaave,*

2. *Potamogeiton, fol iis latis s splendentibus*, C. B. P. 19 3.

3. *Potamogeiton, longo,serrato rfolio*, C. B. P. 193. *La-  
pathum, fluitans, longo, serrato, folio s* J. B. 2. 988.

4. *Potamogeiton , foliis crispis, conjugatis. Tribulus aqua-  
ticus , minor, alter*, Clusi Η. 252.

5. *Potamogeiton ,seu fontalis crispa, foliis alternis, cauli-  
culis comprejsis. Tribulus, aquaticus} minor ,* Clusi Η.  
2ss-

6. *Potamogeiton, aquis immersum , folio pellucido, lato,  
oblongo, acuto,* Raii Synop. C. I.

7. *Potamogeiton, caule compresso , foliis graminis caninis*Raii Synop. 61.

8. *Potamogeiton , pusillum , gramineo folio, caule rotun-  
do ,* Raii Hist. 190.

9. *Potamogeiton, stosculis ad foliorum nodos*, T. 2 3 3. *Mil-  
lefolium , aquaticum flosculis ad foliorum nodos* , C. B.  
P. 141. *Myriophyllum t aquaticum minus,* Clusi. H.  
252.

10. *Potamogeiton , foliis pennatis,* T. 233. *Millefolium s  
aquaticum, pennatum, spicatum,* C. B. Prodr. 73.

11. *Potamogeiton, ramosum, angustisolium,* C. B. P. 193.  
J. B. 3. 778. BqERkaavE , *Ind, alt. Plant.*

ΡοτΑΜοοΕΐτοΝ, SALICIS FoLIo, est le nom de la *Persi-  
caria salicis folio, perennis.*

POTASH. Voyez *Alcali.*

POTENTIEL A, est le nom du *Pentaphylloides, argen-  
teum , alatum aseeu potenctlla.*

POTERIUM. Voyez *Tragacantha.*

PoTERIUM , ποτήριον , est encore le nom d’un malagme  
que Galien, *Lib. IX. de Comp. M. S. L. cap.* 3, recom-  
mande pour l’hydropisie.

POTIO, *potion.* Médicam^t liquide qu’on peut boire  
d’un fleul trait. Ceux quront écrit silr la Pharmaco-  
pée distinguent les *potions* en cathartiques , cordiales  
& altérantes.

POU

POUST, est le nom que les Indiens donnent à une *es-  
pece* d’opium qu’on tire par ébullition des feuilles &  
des tiges du pavot.

POUTALETSJA , est le nom d’un arbriffeau fort bas  
qui porte des baies & qui est fort commun dans le Ma-  
labar.

On prépare en faifant bouillir fes feuilles dans du lait, -  
une boisson qui empêche le fommeil, & qui est d’tine  
grande utilité dans la léthargie & les autres affections  
soporeuses. Les feuilles, les fleurs, l’écorce, la racine  
& les autres parties étant cuites dans de l'eau soumise  
flent un bain extremement efficace dans l’épilepsie &  
les autres maladies fpafmodiques. RAY, *Hist- Plant.*

P R Æ

PRÆBIUM, *doses* quantité d’un remede qu’on prend  
à la fois.

717 P R Æ

PRÆCIPITANTIA, *précipitant* On appelle ainsi les  
remedes qui moderent le mouvement & la chaleur du  
sang, en absiorbant & corrigant, à ce qu’on croit, l’a-  
cide qu’il contient.

*Praecipitans magnum,* c’est l’os de la seiche.

PRÆCIPITATIO, *Précipitation,*

*La précipitation* est une opération de Chymie à l’aide de  
laquelle les particules d’un corps après avoir flotté &  
demeuré suspendues pendant quelque tems dans un  
menstrue , fe précipitent au fond en forme de fèces.  
Ces particules fe précipitent quelquefois d’elles-mê-  
mes , mais le plus fouvent par le moyen de quelque li-  
queur qu’on ajoute au menstrue; cependant la rasson  
de leur chute est la même dans l'un & l'autre cas.

Il est aisé de concevoir qtl’on peut mettre les fluides en  
état de soutenir des corps beaucoup pluspefans qu’eux  
en faisant enforte que la résistance qui naît de l’union  
de leurs parties soit égale à l’excès de la grayité spéci-  
fique.de ces corps par-dessus celle du menstrue, On a  
démontré que cette résistance est proportionnelle à la  
scltsace des corpufcules. Il s’enfuit donc que pour les  
mettre hors d’état d’être soutenusplus long-tems, ou,  
ce qui revient au même, pour hâter leur *précipitation1,*il ne faut qu’agir au rebours de ce qu’on vient de dire,  
& faire enforte que la ténacité du menstrue ne foit plus  
proportionnée à la gravité des corpufcules.

On peut y réussir de deux manieres.

Premièrement, en versant dessus une liqueur spécifique-  
ment plus légere; car au moyen de ce mélange, la  
gravité du menstrue, qui est toujours proportionnelle  
à celle des deux liqueurs, devient beaucoup plus le-  
gere. Le menstrue étant ainsi délayé, la cohésion de fies  
parties deyient moins forte, ce qui le met hors d’état  
de résister ou de foutenir les corps qu’on y fait dissou-  
dre; &,comme l'équilibre *se* trouve détruit, ellesfe  
précipitent par leur propre pefanteur, tout de même  
que les hydrometres , qui flottent aisément fur Peau ,  
tombent au fond du vaisseau, lorfqulon verfe dessus  
une grande quantité d’esprit inflammable.

Cela s’accorde non-feulement avec les lois de la mécani-  
que , mais encore avec l’expérience. C’est ainsi que  
l’esprit de fel ammoniac précipite la limaille des mé-  
taux qu’on a fait dissoudre dans des menstrues acides,  
bien qu’il foit beaucoup plus léger qu’aucun d’eux.  
Cette précipitation fe fait beaucoup plus promptement  
a l’aide de l’esprit de vin, dont la gravité, comme cha-  
cun sait, est inférieure à celle de tous les autres fluides.  
C’est encore à l’aide delaet efprit que tous les fels qui  
scmt siRpendus dans l’eau *se* précipitent & s’unissent  
fous la forme de crystaux. Par exemple, lorfqulon ver-  
fe des fcories d’antimoine dans du vinaigre distilé, après  
les avoir délayées dans de l’eau, elles *se* précipitent &  
donnent le foufre doré. L’eau & le vinaigre précipitent  
de même les corps quon a fait dissoudre dans les aci-  
des, quoiqùavec moins de sorce. Les acides eux-mê-  
mes , quand on les verfe dans d’autres beaucoup plus  
pesans qu’eux, précipitent tout ce qu’ils rencontrent.  
Par exemple, l’esprit de sel précipite le plomb, le cui-  
vre ou l’étain qti’on a dissous dans l’huile de vitriol. Il  
fuit de-là que les alcalis font très-peu nécessaires pour  
cette opération , quoique tous les Chymistes les re-  
gardent unanimement comme tout-à-fait nécessaires.

En fécond lieu, la *précipitation se* fait également, lors-  
qu’on ajoute au menstrue une liqueur plus pestante ; car  
les particules de cette liqueur, quelle que sent leur pe-  
fanteur & leur vitesse, entraînent & précipitent tous les  
corpusitules solides qu’elles rencontrent dans leur che-  
min ; de forte que les corpuscules étant poussés en-bas  
& assujettis par Cette liqueur étrangere, ils ne peuvent  
plus reprendre leur premiere situation. Supposé que  
quelqu’un soit bien aisie de s’assurer de la Vérité de ce  
raisonnement par les expériences, il ne lui siera pas

PRÆ 718  
aiffieiledese satisfaire; car non-seulement les esprits  
acides, mais Peau feule précipite les teintures qu’on a  
extraites des Végétaux avec l’esprit devin. Ces mêmes  
teintures extraites avec l’eau ou le vin, *se* précipitent  
en abondance à l’aide des esprits acides qui font beau-  
coup plus pesims. L’huile de vitriol ou l’esprit de nitre  
précipitent les métaux qu’on a fait dissoudre dans l’ef.  
prit de fel amrhoniac.

Bien que ces corps demeurent fuspendus dans Peau-for-  
te, ils ne lassent pas de Le précipiter fort aisément  
avec l'huile de vitriol, ou l'esprit béfoardique de nitre.  
Si l’on verfe de cette huile fur du sel volatil huileux,  
ou sur telle autre solution de sel, quelque soûlée qu’el-  
le soir, non-seulement elle précipitera les petites par-  
ticules, mais elle convertira encore presque toute la  
liqueur en sel concret. Car lorsqu’on verfe ces liqueurs  
les unes si.lr les autres, les sels qu’elles contiennent  
étant mis en mouvement par leur force attractive , s’ap-  
prochent mutuellement ; & comme ils ne reculent pas  
beaucoup après s’être choqués, ils s’imiffent à la fin à  
tin tel point, qu’ils compofent un corps solide dans le-  
quel il reste très-peu de phlegme. On peut observer la  
même chose dans le tartre vitriolé. Il siarvient dans ces  
fortes d’expériences un conflict & une effervescence si  
considérables, qu’elles dissipent presiquetoutel’humi-  
dité qui délayoit ces sels. C’est là-dessus qu’est fondée  
la coagulation chymique, qui est d’une si grande im-  
portance eu fait de *précipitation.* On ne faurcüt expli-  
quer pourquoi l’huile de tartre précipite les corps  
qu’on a fait dissoudre dans les acides, qu’en fuppo-  
fiant qu’elle forme une efpece de coagulation avec ces  
corptsscules, & qu’elle leur communique une pefan-  
teur qui excede la ténacité du menstrue.

La coagulation non-seulement réussit parle mélange des  
fluides plus peflans, mais facilite encore fouvent la  
*précipitation* lorEque la gravité de la liqueur qu’on a  
versée est entierement égale ou peu différente de celle  
du menstrue. Cette agglutination de parties est sensi-  
ble dans plusieurs liqueurs, mais siurtout dans les sali-  
nes. Par exemple, llesiprit de sel ammoniac , celui de  
corne de cerf & de siang humain, de même que le siei  
volatil huileux dont la pesimteur est à peu près la même  
que celle de l’eau commune, précipitent la solution  
de Eublimé, comme on peut s’en appercevoir en fai-  
fant le précipité blanc du mercure : dans cette *expé-  
rience,* l’augmentation de poids prouve suffisamment  
l’union des sels qui abondent dans le sublimé aussi-bien  
que dans les liqueurs qu’on verse deffus. Ce que nous  
venons de dire au fùjet de la coagulation, est encore  
confirmé par les magistères qu’on extrait des végétaux  
par la *précipitation* ; car ces magisteres ont une pesim-  
teur spécifique beaucoup plus grande que les poudres  
des plantes avec lesquelles on les fait. On doit donc  
attribuer cette augmentation de poids aux particules  
de la liqueur avec laquelle la *précipitation* est faite,  
**QUINCY,**

PRÆCORDIA, *Diaphragme.*

Ce mot signifie encore communément la même chofe  
*custhypocondria,* ou, fuivant Galten , *in Prorrhet.* ces  
parties situées au-deffus du nombril, qui font couver-  
tes des deux côtés des fausses-côtes ; car l’épigastre ou  
l’abdomen, dit le même Auteur, *Com. in II. Aph.* 35.  
fe divisie en hypocondres, en région ombilicale & en  
bas-ventre, ( que les Grecs appellent ἢτρον, ( *etron) le-*quel est situé entre le nombril & les parties naturelles,  
Voyez la desitription de ces parties au mot *Abdomen\**On entend donc par *praecordia* ou *hypocondria* ces par-  
ties extérieures du bas-ventre qui s’étendent des deux  
i côtés au-dessus du nombril & au-dessous des parties  
cartilagineuses auxquelles on donne le nom de fausses-  
côtes, ( elles Eont situées au-dessus des cavités appel-  
lées *ceneones* ) & renferment dans le côté droit, le foie,  
& dans le gauche la rate. On appelle ainsi dans une si-  
gnification plus étendue toutes les parties inférieures

*syiç)* P R *Æ*

comprifes au-dedans de ces régions, comme le ventri-  
cule , le foie, la rate & le *delaphragme* ; & c’est ce que  
signifie le mot ὑπὸχονδριών dans cet axiome du 7. *des  
Prorrhet. su.* où il est dit, « que les fievres qui pro-  
« Viennent des douleurs des *praecordia* ou *hypocondria*« ont une nature maligne. »

En voilà assez pour faire entendre ce que nous conceVons  
par le mot de *Praecordia s* sirvoir, cette partie du bas-  
ventre qui est placée au-dessus du\*nombril, & qui est  
couverte des deux côtés des fausses côtes.

Les *praecordia*, ( que nous appellerons dorenavant dans  
ce difcours *hypocondria*, ) peuvent être considérés ,  
premierement, comme dans un état qui est ordinaire à  
ceux qui fe portent bien, & qui convient le plus au  
malade; ou bien comme étant dans une mauVaiEe con-  
dition, & comme tout-à fait différens de ceux des per-  
fonnes qui font en fanté , comme, par exemple, lorf-  
qu’ils font affectés de tensions, de douleurs,de tumeurs  
& de fuppuration.

Ecoutons ce qu’Hippocrate dit là-dessus dans ses *Prog-  
nostics :*

« Les hypocondres fiant dans le meilleur état où ils puisi-  
« Eent être , lolssqu’ils fiant exempts de douleurs, mol-  
« lets & égaux des deux côtés. »

Et certes il a raisim; car lorsque les hypocondres sirnt  
dans cet état, on est sûr qu’aucune des parties conte-  
nues en-dedans de leur région,par exemple,le ventricu-  
le ou le *diaphagme* n’est offensée. Le bon état de ces  
parties dans les fievres aiguës n’est pas d’une petite im-  
portance pour prognostiquer la bonne iffuede la mala-  
die ; car il est impossible que quelqu’une de ces parties  
Eoitoffensée, & que les hypocondres soient en même-  
tems mollets & exempts de douleur. C’est donc un  
très-bon signe dans les maladies aiguës , lorsque les hy-  
pocondres siont en bon état, je veux dire, mollets ,  
égaux & exempts de douleur, tant du côté droit que du  
côté gauche,

A l’égard de l’épaisseur ou carnosité , & de la ténuité ou  
maigreur des hypocondres , Hippocrate , *II. Aphor.  
35.* loue la premiere, lorsqu’il dit :

«Qu’il est plus avantageux dans les maladies que toutes  
« les parties situées autour du nombril & du bas-ventre  
a fiaient épaisses & charnues, que si elles étoient mai-  
« gres & exténuées. »

D’où il suit, que c’est une bonne marque lorsque les hy-  
pocondres fiant épais & charnus. Mais je crois qu’il  
faut prendre d’abord une connoissance parfaite des hy-  
pocondres des malades, & de l’état, quel qu’il foit,  
dans lequel ils fe trouvent ordinairement, lorfque le  
malade est en sianté; car ils fiant souvent inégaux &  
inégalement mollets dans les persimnes qui Ee portent  
le mieux; de sorte que non-seulement les hypocondres  
qui sont dans l’état le plus parfait, mais quelquefois  
encore ceux qui font inégaux & tendus, pourvu qu’ils  
Eoient tels lorsque le sistet *se* porte bien, fournissent  
un bon prognostic. Mais c’est un très-mauvais signe ,  
lorfque les hypocondres sirnt tendus & inégaux , & af-  
fectés d’une tumeur douloureufe , à moins qu’ils n’an-  
noncent une crife , à Rapproche de laquelle il y a fou-  
vent tension , tumeur ou douleur d’hypocondres.

L’Auteur des *ProrrheuI.* 144. parle des tensions critiques  
des hypocondres en ces termes :

« Les palpipations aux environs du bas-ventre , avec une  
«tumeur oblongue & tension des hypocondres, présiaso  
« gent une hémorrhagie. »

Et un peu après,*Text.* 147.

« Toute tension des hypocondres avec pesianteur de tê-

Ρ R Æ 720

te , siurdité & obscurcissement de la vue, prognostique  
« une hémorrhagie. »

Galien dit aussi dans sim troisieme Livre *des Crises,* que  
la tension des hypocondres sans douleur annonce une  
hémorrhagie de nez prochaine, & une inflammatiOn  
lorsqu’elle est accompagnée de douleur. D’où il fuit,  
que toute tension des hypocondres sians douleur, &  
quelquefois , en conséquence du grand degré de ten-  
sion que la plénitude du fang occasionne , avec dou-  
leur , affoibassement de la Vue , ou étincelles qui frap-  
pent les yeux , pefanteur de téte& rougeur du Visage,  
est toûjours critique , & annonce une hémorrhagie de  
nez prochaine. Ce sentiment est confirmé par Galien,  
*Lib. III. de Crisibus, & Lib. de Praesag. ad posthumum s  
8c* par l’Auteur des *Prorrhétiques -s Lib. I. et II.* Mais  
toute tension des hypocondres , accompagnée d’un  
coma, d’anxiétés & de douleur de tête, est un signe de  
parotides , suivant l’Auteur des *Prénoelons de Cos s*289.

Et Hippocrate, *Lib. Prognose,* ensieignant à prognoili-  
quer les absicès critiques par la tension des hypoeon-  
dres, dit, « que toute inflammation dans la région des  
« hypocondres, est fuÎVÎe d’tin assises dans les parties  
a inférieures : mais que cet abfcès *se* forme dans les  
« parties supérieures , lorsique les hypocondres sirnt  
« mollets & exempts de douleur. » Par où il paroît  
manifestement que la tension des hypocondres est  
quelquefois bonne & falutaire en tant qu’elle annonce  
une éVacuation critique.

On peut en dire autant des tumeurs des hypocondres,  
bien qu’elles n’annoncent ordinairement rien de bûn.  
Cependant Hippocrate, dans fes *Prognostecs,* parlant  
de ces fortes de tumeurs, dit, « Que les tumeurs mol-  
« les qui sirnt exemptes de douleur & cedent au tou-  
« cher, retardent beaucoup la crise, & n’ont rien de  
« dangereux.»

Il ajoute un peu après :

« Les tumeurs molles, indolentes, & qui cedent à Pim-  
« pression des doigts, amenent la c rifle plus lentement,  
a & sirnt moins dangereuses. »

Il dit encore dans le mêmeLiVre, « que les tumeurs du  
« bas-Ventre annoncent moins des abfcès que celles des  
« hypocondres ; que celles qui siont au-dessus du nom-  
« bril le font encore moins: mais qu’on peut s’atten-  
a dre alors à une hémorrhagie des parties supérieures. »  
Et, *Coac.* 290. «toute tumeur des hypocondres qui est  
a sniVie d’une respiration grande ou pleine , & d’une  
a fievre Violente dans les Fujets bilieux , occasionne\*  
« des parotides ; » parce que dans ces siortes de consti-  
tutions, les humeurs bilieusies fie portent Vers la tête.

Les douleurs des hypocondres fiant quelquefois critiques  
lorsqu’elles sirnt occasionnées par une plénitude de sang  
qui distend les Vaisseaux. Les signes qui accompagnent  
& annoncent une crise, fiant, comme nous aVons dit  
ci-deVant, la fievre, la pesanteur de tête, la surdité ou  
l’affoiblissement de la Vue, ou la rougeur du Visage.  
A quoi l’on peut ajouter , que les douleurs des hypo-  
condres n’ont rien de dangereux quand elles sont fin-  
vies de la fieVre.

Voici ce qu’en dit Hippocrate, *VI. Aph.* 49.

« Ceux qui sirnt affligés de douleurs dans les hypocon-  
« dres fans inflammation , en sirnt déliVrés par le  
«moyend’une fieVre. » Et, *Coac.* 281. «Lesdouleurs  
« & les tumeurs des hypocondres, lorsqu’elles sirnt ré-  
\*a centes & exemptes d’inflammation , cessent à l'aide  
«des borborygmes qui flurViennent dans ces parties,  
« siIrtout par leur éruption lors de l’excrétion par les  
a felles & les urines. »

Voici ce que l’Auteur des Ccaec. 281. dit desabsisesqui  
affectent les hypocondres :

721 P R Æ

a A l'égard de ceux qui percent extérieurement, il vaut  
a mieux qu’ils occupent peu de place, & qu’ils l'oient  
« pointus. »

Et continuant à parler des mêmes abfcès, il dit :

< Pour ce qui est de ceux qui *se* portent en-dedans, ils  
« n’ont presque rien de dangereux lorsqu’ils ne fe ma-  
« nifestent par aucun signe extérieur : mais c’est tout  
« le contraire lorsqu’il y a tumeur, douleur & change-  
« ment de couleur. »

C’est un mauvais signe dans les maladies aiguës , suivant  
Hippocrate, dans *scs Prognostics,* lorsqu’il y a tension,  
dureté, douleur & inégalité des hypocondres. Il en est  
de même, salivant lui, *II. Aph.* 38. lorsique ces parties  
font maigres & exténuées. Mais pour qu’on fe forme  
une idée plus distincte des maladies qui affectent les  
hypocondres , & qui font toutes d’un funeste préfage  
lorsqu’elles font accompagnées d’autres mauvais fymp-  
tomes, je vais, avant que de parler des prognostics  
qu’on peut en tirer , les examiner chacune en son par-  
ticulier, sans oublier leurs causes ; car il est impossible,  
à moins qu’on n’ait une juste idée de ces maladies , &  
quelque connoiffance des causes dont elles provien-  
nent, qu’on puiffe en tirer des prognostics certains.

**Je** commencerai par la tension des hypocondres, laquel-  
le est quelquefois accompagnée d’une tumeur & d’une  
dureté qui résiste au toucher. Ces parties font quelque-  
fois tendues fans qu’il y ait de tumeur, de maniere  
que, quoiqu’elles paroiffent distendues, elles sont vui-  
des. Les Grecs appellent ces fortes de tensions , *vui-  
des , plates et sans tumeur.*

Hippocrate a quelquefois occasion d’en parler, comme  
dans le troisieme Livre *des Epid, Ægr.* 2. où il dit  
d’Hermocrate , « qu’il avoit une tension plate dans la  
« région des hypocondres. Il appelle quelquefois ces  
fortes de tensions ὑπολαπάρους, *mollasses ,* & les hypo-  
condres qui en font affectés , μετέωρα , *élevés,* comme  
dans le cas d’Erasinus, *I. Epid. Ægr-* 8. Les hypocon-  
dres sont en effet tendus dans ces sortes decas: mais  
cette tumeur est vuide, & exempte de gonflement & de  
dureté. La figure de ces sortes de tensions est quelque-  
fois oblongue, comme celle du mufcle droit du bas-  
ventre , quelquefois large , & quelquefois en forme de  
croissant : c’est fous cette derniere forme qu’on nous  
représente les tumeurs du foie.

**La** tension des hypocondres est accompagnée d’une dure-  
té , ou tumeur dure, en conséquence de l'inflamma-  
tion qui affecte ou les mufcles , ou la partie convexe du  
foie, ou la rate, ou le ventricule. 11 y a aussi une ten-  
sion sians dureté , comme est celle qui est causée par  
un esiprit flatueux qui gonfle les musicles : il y en a une  
autre qui est accompagnée de dureté, mais où il n’y a  
point de tumeur ; & telle est celle qui provient d’une  
redondance de sim g dans les vaisseaux.Toute tension qui  
**est** exempte de dureté, est aussi exempte de douleur,  
comme dans les cas où il survient une hémorrhagie de  
nez copieuse La tension qui est causée par des vents,  
**est** sans dureté & sians sentiment de pefanteur : celle  
qui provient d’une rédondance de Eang , est accompa-  
gnée de ces deux Iymptomes ; & enfin, celle qui est  
occasionnée par une inflammation, est accompagnée  
de tumeur, supposé que l’inflammation affecte la par-  
tie extérieure des musicles, ou la partie convexe du  
foie, ou la rate, ou le ventricule. Telle est la doctrine  
des tensions en général. Je crois cependant être obligé à  
m’expliquer en termes plus formels.On a dit ci-devant,  
que la tension des hypocondres qui est accompagnée  
de dureté , provient de l'inflammation extérieure des  
vifceres dont on vient de parler. Cela est vrai en effet :  
mais il est également vrai, fuivant la doctrine de Ga-  
lien, qu’il y a plusieurs sortes de tensions qui ne sont  
point dures, mais molles, ou, pour me servir des ter-  
mes de cet Auteur , vuides , creuses & élevées ; & cel-

*Tom, V.*

P R Æ 722

Ies-ci peuvent n’être point accompagnées d’une inflam-  
mation de viEceres; c’est pourquoi elles demandent un  
examen beaucoup plus exact. Je dis donc que les ten-  
sions qui semt molles, ou vuides, ou fans tumeur, tous  
ces mots signifiant la même chose, sont causées ou par  
une inflammation des parties internes des vssceres, ou  
par une séchereffe dans l'origine des nerfs qui fe distri-  
buent dans le *diaphragme.*

C’est ce qui fait que les hypocondres font tirés en-haut,  
& qu’Hippocrate les appelle quelquefois fort propre-  
ment μετεωρα, « élevés.» Dans ce cas les hypocondres  
font bien distendus : mais comme l’inflammation a son  
siége dans les parties internes des viEceres qui sont hors  
de la portée denos sens, elle n’est accompagnée d’au-  
cune tumeur , ni d’aucune dureté. Galien, *in III. Epid.  
Com. 2. Text.* 1. dit que la rénitence & la molleffe des  
hypocondres indiquent l'inflammation de quelque par-  
tie des viflceres, comme du foie, du *diaphragme,* ou  
de la rate. Le même Auteur, fur le *I. Epid.* parlant de  
la tension qui affecta les hypocondres de Siîenus, dit  
qu’en conséquence de l’inflammation du *diaphragme,*l’hypocondre, en vertu de *sa* continuité, étoit élevé  
& distendu flans aucune tumeur.

Voici au sujet de cette espece de tension , dans *Epidem,  
III.* comment il interprete le texte d’Hippocrate.

« L’hypocondre droit étoit distendu, mais fans tumeur ,  
a sioit à cause que l'inflammation du foie n’étoit pas  
«considérable, ou n’affectoit que les parties insérieu-  
« res par où il tient au bas-ventre; la partie gibbeufe,  
a de même que les parties supérieures n’étant point  
a encore tuméfiées : » tel étoit le cas d’Hermocrate.

Les hypocondres peuvent donc être affectés d’une Tu-  
meur molle , c’est-à-dire seins gonflement, en consé-  
quence de l’inflammation du *diaphragme*, du foie ou  
de la rate, pourvû que le folenefioit ni entierement,  
ni violemment affecté, mais dans un petit degré, ou  
feulement dans fies parties inférieures ; de forte que la  
partie gibbeuEe ou convexe, étant exempte d’inflam-  
mationjla tension paroîtra molle au toucher & sians tu-  
meur: mais cette efpece de tension n’arrive jamais,lorse  
que le foie est ou entierement ou violemment affecté.

On a dit ci-dessus, que cette espece de tumeur molle  
peut provenir non-seulement d’une inflammation des  
vicceres, mais encore d’une grande secheresse. Galien,  
*Com. in Prognost.* comprend ces deux causes Eous  
l’expression suivante :

a Quelquefois , dit-il, il survient une tension dans la  
a région des hypocondres , sians inflammation , pro-  
« prement dite, soit en conséquence d’une secheresse  
a excessive, non-seulement dans ces parties elles-mê-  
« mes , mais encore dans le *diaphragme* ou la pleure;  
« ou en conséquence d’une inflammation avec tumeur  
« qui affecte les mufdes des hypocondres, sans inflam-  
« mation , proprement dite, qui est une tumeur ac-  
a compagnée de douleur. »

Ce même Auteur explique plus clairement les *causes de*cette estpece de tension , dans son *Comm. sur le troistée  
me des Epid. c.* 4. en ces termes :

« Il survient une tension dans la région des hypocondres ,  
« lorsique les parties contiguës font tirées par le *dia-  
« phragrne ; & le diaphragme* même est affecté d’une  
a tension dans la pleurésie , quelquefois en conséquen-  
« ce d’une inflammation violente de la pleure , quel-  
« quefois à caufe du retirement des nerfs qui appar-  
a tiennent au *diaphragme ,* vers leur origine ; & quela  
« quefois en conséquence de l'inflammation de la par-  
« tie même. »

*L 2,*

723 P R Æ

En voilà assez sur les causes de la tension des hypocon-  
dres. Voyons maintenant quels sont les prognostics  
qu’on en peut tirer, Hippocrate, dit à ce sujet dans  
fes *Prognostics.*

<x Que toute tumeur dure & douloureuse dans les deux  
a hypocondres , ou seulement dans l’hypocondre droit,  
«est un très mauvais signe ; car ces sortes de tumeurs  
« ne paroissent jamais au commencement , qu’elles  
a n’annoncent une mort prochaine. »

Galien , dans sim Commentaire silt ce passage , entend  
Eous le nom de tumeur, une inflammation du foie , du  
ventricule, ou de la rate, qui casse souvent la mort en  
très peu de tems, surtout lorsqu’elle est violente ; quoi-  
que le prognostic qu’on tire de ce symptome ait besoin  
d’être confirmé par d’autres signes pernicieux. Cette  
tumeur est rarement mortelle, lorsqu’elle provient de  
l’inflammation des mufcles. Et Hippocrate lui-même  
paroît restreindre un peu plus bas , le jugement qu’il  
avoit porté des tumeurs dures & douloureuses des hy-  
pocondres, lorsqu’il dit que leur apparence au com-  
mencement, présage une mort prochaine , de manie-  
re à faire entendre qu’il n’y a que les grosses tumeurs  
qui prognostiquent un événement aussi funeste.

« Toutes les fois , dit cet Auteur, qu’une tumeur ainsi  
« circonstanciée , est douloureuse, grosse & dure, c’est  
« une preuve que le malade est en danger de mourir en  
“ peu de tems ; »

Ce qui revient au même que s’il eût dit, ces sortes de  
tumeurs, c’est-à-dire , d’inflammations de viflceres ,  
tuent le malade en peu de tems, supposé qu’elles soient  
mortelles ; car lorsqu’elles continuent long-tems, elles  
indiquent une suppuration plutôt que la mort, con-  
formément au passage d’Hippocrate que nous avons  
rapporté ci-dessus , où il est dit:

« Que lorsique la fievre dure plus de vingt jours , & que  
« la tumeur ne diminue point, la maladie dégénere en  
« une suppuration. »

Il s’ensuit donc que les tumeurs des hypocondres qui scmt  
accompagnées de douleur, & qui ne proviennent point  
de l’inflammation des muscles , mais de celle du foie  
ou du ventricule, font dangereuses, surtout lorfque  
l’inflammation est violente.

Mais nos prognostics dans ces sortes de cas , seront con-  
firmés par les signes pathognomlques de ces inflam-  
mations, qui indiquent leur nature, & la mort, lorf-  
qu’ils semt pernicieux.

Tels étoient les signes qu’Hippocrate observa dans Apol-  
lonius , *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 13.

« Il fut, dit-il , affligé d’infomnie & d’une enflure de  
« mauvaise eEpece ; il fut extremement altéré , & af-  
« fecté d’un coma avec une tumeur douloureufe dans  
a l’hypocondre droit ; un froid léger s’empara de fes  
a extrémités , sa raisim si? troubla, ainsi qu’il étoit ai-  
α sé de slen appercevoir à sies raisionnemens , il oublia  
a tout ce qu’il avoit dit, & tomba dans le délire. »

Les tumeurs molles des hypocondres ne sont pas moins  
dangereuses , bien qu’elles ne soient accompagnées  
d’aucun gonflement, puisqu’elles indiquent, comme on  
a dit d-devant, ou une inflammation de quelqu’un des  
principaux vssceres, ou une grande secheresse dans l’o-  
rigine des nerfs qui fe distribuent dans le *diaphragme*ou dans la pleure: mais il est bon d’obferver que ces  
fortes de tensions, quoique mauvaises par elles-mêmes,  
ne présagent jamais la mort, que lorEquelles se trou-  
vent jointes à d’autres signes de mauvaise esipece ; car  
tous ceux qui ont le foie, le ventricule ou le *diaphrag-  
me* affectés d’une inflammation ,ne meurent pas tou-

P R Æ 724  
jours. Il faut donc nécessairement confuIter les autres  
signes , & si ceux-ci font mauVais, & du nombre de  
ceux qu’on estime funestes, on peut hardiment assurer  
que le malade mourra. Telles étoient les tensions  
qu’Hippocrate obferVa dans Silenus , Hermocrates,  
PhilistesJe jeune homme de Melibée, & celui qui de-  
meuroit dans le *Forum Mendacium* ( επι ψευδέων ἀγο-  
ρη\* ) qui tous, ainsi qu’on peut le Voir dans le premier  
& le troisieme Livre des Epidémiques , eurent cette  
x tension molle des hypocondres, accompagnée d’autres  
signes funestes.

De-là vient encore que les douleurs des hypocondres,  
qui font accompagnées de la tension dont nous venons  
de parler, & d’autres mauvais signes font ordinaire-  
ment mortelles. Tel étoit le cas de la femme de Dro-  
meades , *I. Epid. Ægr>* u. qui fut attaquée le troi-  
sieme jour d’une douleur dans les hypocondres , &  
rendit une urine épasse & trouble, qui n’avoit point  
de sédiment, & eut des fueurs froides, ce qui étoit ail-  
tant de signes de mort : Et il est dit , *Ægr-* 12.

« Qu’un certain jeune homme s’étant mis le foir à table  
a avec la fievre , & ayant bû copieufement, vomit la  
« nuit tout ce qu’il avoit mangé, & fut faisi d’une fie-  
« vre violente , accompagnée d’une douleur dans les  
« hypocondres , & d’un phlegmon mollasse qui tendoit  
« en-dedans. Il passa une très-mauvaife nuit; fonùrine  
« fut au commencement épaisse & rougeâtre, & ne dé-  
« pofa aucun sédiment, fa langue étoit extremement  
« seche : mais il nlétoit point altéré. » Tous ces signes  
étoient très-pernicieux, & ne manquèrent pas d’être  
funestes au malade, puifqu’il mourut le onzieme jour.

L’Auteur du I. des *Prorrhet. su.* dit « que les fievres qui  
« proViennent des douleurs des hypocondres, font ma-  
« lignes. » Galien prétend au contraire qu’elles ne le  
sont pas toutes , puisqu’il y a plusieurs parties situées  
dans cette région ; & il ne met de ce nombre que  
celles qui siont occasionnées par une inflammation du  
*diaphragme,* du ventricule & du foie; encore ne sont-  
elles pas toujours malignes, ni même aigues, bien loin  
d’avoir quelque malignité. On doit juger de la mali-  
gnité des fievres aiguës, par les autres mauvais signes  
dont elles sirnt accompagnées. A quoi l'on peut ajou-  
ter que ces sortes de tensions & de douleurs font mau-  
vaifes & mortelles, lorsqu’elles continuent long-tems,  
& qu’elles sont accompagnées de quelque évacuation  
copieuse : il est dit, *Coac.* 2 84. « Que les douleurs des  
a hypocondres sirnt dangereuses dans toute circonstan-  
« ce : mais surtout quand elles sont jointes avec le cours  
« de ventre. » Cela paroît par les cas du malade dont  
nous venons de parler; & particulierement par ceux de  
Silenus, *I. Epid. Ægr.* 2. & d’Erasinus *Ægr.* 8. car le  
premier eut une tension d’hypocondres, accompagnée  
de déjections ténues & noirâtres ; & le second une pa-  
reille tension accompagnée de siueurs copieuses.

Nous nous Eommes assez étendus sclr le Iujet des pro-  
gnostics qu’on peut tirer des tensions des hypocondres.  
Nous allons maintenant parler des suppurations qui af-  
fectent les mêmes parties, & qui n’ont rien que de mau-  
vais, lorfqulelles sont accompagnées d’un cours de  
ventre copieux, de nausées, de syncopes & de vomisse-  
mens, surtout quand la fievre ne diminue point, &que  
le malade ne reçoit aucun soulagement. On a dit ci-  
dessus que les tumeurs qui continuent long-tems avec  
la fievre, dégénèrent en abficès ou en suppuration ; &  
nous avons pour garant Hippocrate, qui dit dans ses  
Prognostics :

« Que lorsque la fievre dure plus de vingt jours, & que  
« la tumeur ne diminue point , elle dégénere en sup-  
a puration ; & un peu plus bas, si la fievre va au-delà  
« de soixante jours , & que la tumeur des hypocondres

725 P R Æ

« ne diminue point pendant ce tems-là, c’est un signe  
« de suppuration , tant dans ce cas, que dans celui ou  
« la tumeur affecte quelqu’autre partie du bas-ventre. »

L’Auteur des *Coac.* 281. traite des prognostics qu’on  
peut tirer de ces *sortes de* suppurations , en ces ter-  
mes :

« On doit mettre au nombre des absitès mortels , ceux  
« qui percent en-dedans : mais parmi ceux qui percent  
a en-dehors, les plus louables fiant ceux qui occupent  
« le moins de place , & qui Ee terminent le plus en  
« pointe. Entre les absitès qui *se* portent en-dedans,  
« il n’y en a point de moins dangereux que ceux qui  
« ne donnent aucun signe extérieur de tumeur, de dou-  
« leur ou de chaleur ; c’est tout le contraire des autres. »

On voit par-là quellessiont les suppurations de mauvaise  
espece ; & que c’est un signe d’inflammation cachée &  
Interne, que de sentir une tumeur, de la douleur,  
ou de la chaleur dans les hypocondres. C’est donc un  
très-mauVais signe, lorsque cette tension des hypocon-  
dres continue après la suppuration, sans la moindre  
rémission; le prognostic est encore plus funeste, lorf-  
qu’elle est accompagnée de douleur & de chaleur : mais  
la mort du malade est infaillible, lorsqu’une évacua-  
tion copieufede pus ,ne lui donne aucun soulagement;  
& l'on doit absolument désespérer de Ea guérisian, lorse  
qu’il se trouVe plus mal après de pareilles excrétions.  
Car cette éVacuation est un de ces symptômes critiques  
qui ne décident rien, &qui par conséquent sirnt funesi.  
tes , si-lrtout quand ils Ee trouvent joints aVec une gran-  
de foiblesse , ou quelqu’autre fymptome semblable.

TeIs sont les prognostics qu’on peut tirer de la suppura-  
tion des hypocondres; mais il est à propos d’olsserver  
aVant que de finir cet article qu’Hippocrate nous dit  
dans *ses Prognostics : « Que* toute pulfation dans les  
« hypocondres indique une maladie de la raisim ou un  
« délire. ». Mais dans ce cas il faut obferver les yeux  
du malade; car s’il les remue fouVent & qu’il jette fes  
regards de côté & d’àutre, on doit s’attendre à un déli-  
re, conformément à ce passage des *Prénoelons de Cos ,*, 282. « Toute pulfation dans les hypocondres aVec  
« perturbation des sens, présage un délire, surtout si  
« elle est accompagnée du mouVement fréquent des  
« yeux. » Cet accident paroît Vraissemblablement de-  
voir arriver, foit en conséquence de l’inflammation du  
*diaphragme*, ou de l'efferVefcence de l'humeur qui en-  
gendre une grande quantité de flatuosités, lesquelles  
montant à la tête échauffent & irritent les. membranes  
du cerVeati, & par ce moyen excitent un délire. Cette  
pussation des hypocondres est ordinairement mauvai-  
fe, à moins qu’elle ne précede une crise , & dans ce cas  
elle est aisée à distinguer par les signes critiques dont  
elle est accompagnée. Mais loisque cette pussation est  
accompagnée d’autres mauVais signes , on doit la re-  
garder comme un prognostic de mort, conformément  
à ce que nous lisions dans les *Prénoelons de Cos* , 283.  
Que toute cardialgie ( καρδιής πόνος ) accompagnée  
d’une pulfation des hypocondres & d’une fieVre dans  
laquelle les parties extérieures sont froides , est très-  
matlVaife , à caufe de ces deux circonstances, sclrtout  
si elle est jointe aVec une *éphidrosis.* Voyez ce mot. En  
voilà assez touchant les prognostics qu’on peut tirer du  
bon ou du mauVais état des hypocondres. P R o s ρ ε R

. Αεριν, *de Praesage Vot- et Mort. Ægrot.*

PRÆCURSORES. Paracelse donne l'épithete de *pré-  
curseurs* aux signes qui annoncent une maladie pro-  
chaine.

PRÆDICTIO, *prognostic.*

PRÆFOCATIO, *suffocation.* On *se sert* de ce mot en  
parlant des accès hystériques.

PRÆFURNIUM , le foyer d’un fourneaux  
PRÆGNATIO, *imprégnation.*

P R Æ 726

PRÆLINGUA , la partie antérieure ou le bout de la  
langue.

PRÆLUM, *presse* dont on se sert en Pharmacie pour  
exprimer les sucs & les huiles.

PRÆNOTIO, *prénotion, prognostic,*

PRÆOPINATIO, incertitude dans l’esprit d’un Me-  
decin touchant le prognostic d’une maladie.

PRÆPARANTIA MEDICAMENTA. Les reme-  
des préparans sirnt ceux qui préparent les humeurs  
morbifiques & les disposent à *se* séparer de celles qui  
semt saines & à fbrtir du corps à l'aide des évacuans.

**PRÆPARANTIA** Vasa, *Vaisseaux préparans.* On appelle  
ainsi les Vaisseaux spermatiques,

PRÆPUTIUM, *prépuce.* Voyez *Generatio.*

PRÆSAGIA, *présages, prognostics.*

Trois choses contribuent principalement à rendre un Me-  
decin parfait : la premiere est de pouVoir, à l'aide d’ob-  
ferVations exactes , remonter à la source, à l’origine,  
à’la caisse & au principe des maladies, pour y ap-  
porter dès le commencement les remedes convena-  
bles; ou afin que connoissant ces caufies, il puisse don-  
ner des préceptes salutaires pourpréVenir leurs effets:  
la seconde consiste à connoître exactement les diverses  
natures des maladies, aussi-bien que leurs différences ,  
relatiVement aux différentes constitutions, pour pou-  
voir plus aisément découvrir les remedes qui convien-  
nent à chacune d’elles : la troisieme enfin à juger sûre-  
ment du cours & du dénouement des maladies, aussi-  
bien que de l'opération & des effets des remedes. Mais  
quoique cette derniere partie ne contribue pas directe-  
ment à la fin que la Medecine *se* propose, il n’y a point  
de doute qu’elle ne l'oit très-utile & très-nécessaire, &  
qu’elle ne contribue surtout à prouver la certitude de  
notre art, & à établir & conserver la réputation de ceux  
qui le professent.

C’est donc avec fon jugement ordinaire qu’Hippocrate,  
qui excelloit dans *lu prognostics* dit au commencement  
de fon Traité des *Prénotions,* « il me paroît très-avan-  
«tageux que le Medecin emploie les *prognostics.* Car  
« quand il prédit & prévient les événemens, & qu’iI  
a fait connoître aux malades le préfent, le paffé, l’ave-  
« nir, & en quoi le malade est en faute, il ne peut dou-  
« ter qu’il ne foit en bonnes mains, & les hommes ne  
« balancent pas à s’abandonner à fa prudence, » Il dit  
ailleurs , *Prorrhet. Lib. II. Sect.* 3. que œ le Medecin  
«qui fait *dcsprogenostics* doit bien fe souvenir que s’il  
« réussit dans *ses* prédictions, il fera l'admiration d’un  
« malade capable de penl'er; au lieu que s’ilEe trompe  
« une fois, on croira aisément qu’il donne à gauche fur  
« le fait de la maladie dont il s’agit. » Mais c’est grand  
dommage que la prognostique, cette fcience si excel-  
lente & prefquedivine, soit si difficile, si embarrassan-  
te, & même si infidele, si incertaine & si douteuse, que  
non-seulement il n’y ait rien de plus difficile que de  
préVoir sûrement ce qui doit arriver dans les maladies,  
mais que les plus habiles Medecins s’y trompent tous  
les jours. Hippocrate en convient lui même lorsqu’il  
affureque tous *sesprognostics sont* trompeurs dans les  
maladies aiguës. Cette dissiculté qu’on trouve à former  
les *prognostics* est caufe que souvent on a mis la Mede-  
cine au nombre des sciences conjecturales , & que le  
peuple n’a pas toujours eu pour notre art & pour ceux  
qui le professent les fentimens qu’il leur devOÎt.

Mais quoique la prognostique foit la plus difficile de tou-  
tes les parties de la Medecine , je ne défespere pas  
néantmoins de la réduire en fcience, & de l’établir sim  
certains axiomes & même sur certaines définitions gé-  
nérales, en prenant les mesijres nécessaires pour cet ef-  
fet. Mais je fuis bien aife de rechercher auparavant les  
caufes qui peuVent avoir empêché si long-tems cette  
partie de la Medecine d’être réduite en fcience. La  
- Z z ij

727 P R Æ

plus considérable me paroît être le défaut d’obferva-  
tions; car comme ces observations jointes aux histoi-  
res des maladies sirnt le premier fondement de laMede-  
cine,qui nous instruit detoutcequi arnvedansla nature,  
des eflets de telle ou telle autre maladie , aussi-bien que  
des changemens que les fubstances particulieres ope-  
rent Eur le corps humain; de même ces sortes dlobfer-  
vations nous fournissent les circonstances, la matiere  
& la commodité de former des *prognostics* assurés. Le  
Medecin qui compare avec foin toutes ces chofes, &  
qui est suffisamment instruit de la Physique & de PA-  
natomie, est en état de rechercher les véritables caisses  
du passé , du présient & de llaVenir, de juger par-là sû-  
rement du danger de la maladie & de nous dire si le ma-  
lade en éehappera ou non.

Comme les anciens n’ont tiré leurs *prognostics* que d'hifi-  
toires tronquées & de quelques circonstances particu-  
lieres, qui ont été recueillies par Hippocrate & par  
ceux qui fiant venus après lui, il n’est pas étonnant  
qu’ils n’aient rien moins qu’une entiere certitude &  
qu’ils ne s’accordent pas toujours aVec l’expérience.  
A quoi l'on peut ajouter que comme les anciens ne  
connoissoient pas la nature & la raision formelle de la  
vie, des maladies 01 de la mort, & qu’ils ignoroient  
entierement la structure du corps & les moiiVemens  
qui en dépendent, ils ne pouVoient, quand même ils  
auraient eu les histoires les plus completes des mala-  
ladies, en déduire raisonnablement les Vraies caisses,  
ni les signes du dénouement de ces mêmes maladies.  
Encore moins ont-ils pu comprendre & expliquer les  
différentes opérations des remedes. Aussi n’ont-ils  
traité qu’empiriquement la prognostique, & ont-ils re-  
gardé fur le champ comme funestes les accidens pen-  
dant lefquels ils aVoient quelquefois remarqué que les  
malades mouroient. Par exemple, si quelqu’un mou-  
roit d’une maladie aiguë fous certaines circonstances  
particulieres,&qu’ils obferVassent plusieurs fois la même  
chofe, ils établissoient sijr le champ pour regle géné-  
rale que ces symptomes présageoient la mort. Mais  
comme ces symptomes Varient prodigieusement fui-  
vant la dÎVersité des sujets, des maladies, des contrées  
& dessaisims, les anciensont laissé un grand nombre  
de préceptes qui sirnt rarement Véritables ; ce qui a fait  
dire à Hippocrate que les *prognostics* qui regardent la  
vie& la mort du malade font extremement incertains  
dans les maladies aiguës.

Pour que la prognostique puisse *fe* perfectionner & trou-  
ver place dans la fuite parmi les sciences, il faut exa-  
miner avec foin toutes les circonstances qui *fe* préfen-  
tent dans le cours ou l'histoire de la maladie. Il ne fuf-  
fit pas de connoître la maladie & fes caufes, puisque  
pour former un *prognostec* certain, il est absolument né-  
cessaire que le Medecin ait une connaissance parfaite  
de la constitution du malade; car il importe extreme-  
ment de connoître l'âge & la force du malade, l’état  
de fes vssceres, la condition de sim simg & de ses hu-  
meurs, Ea maniere de Vivre, la faifon de l’année , si  
fon corps est fort ou foible, & si le fysteme nerveux est  
disposé ou non à des mouvemens irréguliers & fpafmo-  
diques. Il faut encore que le Medecin connoisse les  
différens degrés de la maladie, aussi-bien quelesfymp-  
tomes particuliers dont ils font accompagnés. Il doit  
encore s’informer de la méthode qu’on a fuivie dans la  
cure , afin de connoître qui des deux est en faute  
ou du malade ou du Medecin. Ces chofes exactement  
considérées, il doit favoir dsscerner les signes ou les  
fymptomes qui siaus telle ou telle circonstance , dans  
tel ou tel malade, présagent un dénouement salutaire  
ou funeste; car il arrive fouvent qu’un fymptome par-  
ticulier de la même maladie est funeste à un malade &  
non point à l’autre. Par exemple, on obferve fouvent  
que lolaque les persimnesinfirmes & âgées, celles qui  
ont été épuisées par la faim, par quelque maladie ou  
par une longue tristeffe viennent à être attaquées d’un  
accès de calcul ou de colique celles meurent pour l'or-  
dinaire fous certains fymptomes qui paroissent n’avoir

P R Æ 728

rien de dangereux , & que des personnes plus robustes  
& plus vigoureufes supportent sans peine.

On observe la même classe dans les maladies aiguës;  
dans les fievres aiguës., par exemple, ceux qui font  
d’une habitude de corps foible, & dont les parties font  
extremement délicates & sensibles, font affligés de  
douleurs violentes, d’anxiétés, d’infomnies, de défi-  
res, & d’une sioif infatiable, & néantmoins ils ne laisi  
fient pas d’échaper ; au contraire, que ceux qui font  
d’une habitude spongieuse , ou dont les forces font  
épuisées, Viennent a être attaqués de la même efpece  
de fieVresuls n’ont ni anxiétés, ni douleurs, ni cha-  
leur Violente ; & cependant ils meurent dans le délire,  
dans le fort de la maladie , pour peu qu’ils fe resioi-  
dissent. Ils nl.mporte pas peu de connoître les différens  
degrés de la maladie quand il s’agit de juger de fes  
fymptomes : il est certain , par exemple, que la petite  
Vérole est accompagnée dès le commencement, surtout  
dans les enfans, d’une épilepsie qui n’a fouVent rien  
de dangereux, au lieu qu’este est toujours mortelle  
quand elle furVient dans le fort de la maladie. La phré-  
nésien’a rien de dangereux non plus jour les jeunes  
gens quand elle iurVÎent au commencement de la pe-  
tite Vérole: mais on peut être fût que la mort n’est  
pas éloignée, quand elle attaque le malade Vers le neu-  
Vieme ou dixième jour. Il faut donc lorsqu’il s’agit de  
former un *prognostics* exactement distinguer, séparer  
& obferVer toutes les circonstances qui *se* présentent.  
C’est dunc aVec beaucoup de raifon qu’HippOcrate,  
*(prorrhO* confeille'aux Medecins d’être très-circonsi  
pects dans leurs décisions, furtout quand il s’agit de  
*prognosticss* car rien ne les expose plus au mépris,  
que de *se* tromper silr cette matiere ; surtout quand  
un malade, qu’ils regardoient comme *désespéré,* gué-  
rit peu de tems après; ou qu’il meurt, quoique le Me-  
decin eût absolument répondu de sa Vie; j’ai νυ des  
Medecins promettre une guérisim certaine à des ma-  
lades qui font morts quelques heures après qu’ils les  
ont eu quittés.

Mais plus il est difficile & embarrassant de former des  
*prognostics ,* plus le Medecin doit traVailler pour y  
réussir, & pour acquérir une connoissance raifonnée&  
fondée fur l’expérience, du danger imminent dans les  
maladies, & de la mort même, à quoi il ne faut point  
désespérer de parvenir; car on ne doit point douter  
que tous les événemens salutaires ou malheureux  
n’aient des causes completes & proportionnées, sims  
lesquelles ils ne siluroient arriver. Lors donc qu’on  
connoîtra parfaitement les caufes qui produisent né-  
cessairement la mort dans les maladies, il est indubi-  
table qu’on deVÎnera & qu’on prédira le dénouement\*  
qu’elles doiVent produire, lorsqu’on apperceVra les si-  
gnes qui en fiant inséparables. De même lorsque le  
Medecin connoîtra parfaitement par qu’elle voie, en  
quel tems, de quelle maniere, par quelles excrétions,  
une maladie fe termine, & le malade recouvre la san-  
té; il'pourra avec assurance & par un raisonnement  
certain , annoncer un ré ablissement futur. On doit  
donc blâmer la conduite des Medecins, qui au com-  
mencement ou dans le cours d’une maladie préeipi-  
tent leur jugement fur ce qui en doit arriver, aVant  
que dlaVoir des signés certains de la guérifon ou de  
la mort du malade. Car on doit bien fe garder de ju-  
ger de l'issue d’une maladie par son commencement,  
puisqu’il y en a qui, après avoir commencé *avec* beau-  
coup de douceur, déployent souvent une grande vio-  
lence lorsqu’elles font parvenues au comble de leur  
accroissement.

Je Euis fort éloigné de croire qu’un Medecin puisse, au  
commencement ou dans le cours de la maladie, for-  
mer un *prognostic* relatif à la guérifon, ou à la mort du  
1 malade , comme le peuple *se* l’imagine, en consé-  
quence de quoi il exige de lui une réponfe satisfai-  
sante. J’ofe néantmoins assurer qu’il y a , tant dans  
les maladies aiguës que chroniques, certains signes  
& certaines marques à l’aide defquelles on peut pré-

*vese* P R Æ

voir& prédire ce qui doit arriver au malade , foit en  
bien ou en mal : mais il saut auparavant attendre que  
ces signes *fe* manifestent. Au reste, autre chofe est de  
dire qu’une maladie est dangereuse, ou d’assurer qu’el-  
est absolument mortelle; car on peut juger de ce dan-  
ger, même dès le commencement , par la nature &  
les forces du malade aussi-bien que par le génie de la  
maladie; au lieu qu’on ne peut prognostiquer la mort  
que lorsqu’on a des signes infaillibles. Mais avant que  
d’examiner les signes auxquels on peut s’assurer d’tme  
mort prochaine dans toute maladie violente & dou-  
teufe, je vais donner une théorie de la mort, & re-  
chercher fes véritables caisses , pour ροηνοΐΓ mieux  
faire entendre ce que je dirai dans la fuite.

Comme les Anciens n’ont jamais raifonné solidement en  
fait de Medecine, on chereheroit inutilement à ap-  
prendre d’eux en quoi la nature & l’essence de la mort  
consistent; car ils n’avancent autre chofe, sinon que la  
vie consiste dans un tempérament convenable de la  
chaleur innée, & de l’humide radical, & la mort dans  
l'anéantissement de ces deux qualités. Mais comme  
ces mots ne fournissent à l’efprit aucune idée distincte,  
aussi n’en peut-on rien déduire de folide ou de fatil-  
fassant. Aujourd'hui que l'étude & la contemplation  
de la nature, jointes aux découvertes qu’on a faites  
touchant la structure du corps humain avec le secours  
de l'anatomie, ont répandu plus de lumiere & de cer-  
titude l'ur la Medecine, & qu’on est instruit des lois  
de la circulation, on ne peut plus ignorer les rassons  
& les caisses de la Vie & de la mort ; car comme à l'aide  
de la circulation libre & uniforme du fang & des hu-  
meurs, le corps, quoique fujet par lui-même à la pu-  
tréfaction , est à couvert de tout dégré de corruption,  
toutes les actions, foit naturelles ou animales fubsistent  
dansleu-r entier ,& le corps & l'esprit reçoivent la vi-  
gueur qui leur est nécessaire ; de même lorsque cette cir-  
culation est interrompue, la force de l’efprit & du  
corps chancela, toutes leurs fonctions cessent, & le  
corps lui-même fe corrompt aussi-tôt. D’où il fuit que  
la mort est présente lorsque la circulation du simg est  
tellement corrompue qu’on ne peut plus la rétablir.  
Au reste, comme cette circulation des fluides dépend  
du mouVement, de l'impulsion & du ton du cœur ,  
des arteres & de tous les Vaisseaux qui siont composés  
de fibres motrices nerVeusies, il s’enfuit qu’on ne doit  
attribuer la catsse de la mort qu’à la destruction totale  
de la pulfiation du cœur & des arteres, & à la cessa-  
tion du mouVement de la poitrine qui Eert à la res-  
piration. Nous allons bien tôt expliquer comment ces  
mouVemens du cœur & des arteres viennent à cesser  
tout-à-fait dans les maladies.

Il fuit donc de ce que nous venons'de dire qu’on ne  
peut mieux découVrir le siége des maladies, & con-  
séquemment les causies de la mort, que par l’anato-  
mie & l’inspection des cadaVres. Au reste , en ou-  
vrant les corps morts de maladies, les causies éviden-  
tes de cet accident deViennent fur le champ palpa-  
bles; car fiait que le malade fiait mort d’une maladie  
aiguë ou chronique, on découVre toujours une cor-  
ruption putride dans quelque partie accompagnée d’u-  
ne odeur extremement fétide; car il y a toujours dans  
quelqu’une des parties internes les plus nobles, foit  
dans l’estomac & les intestins, ou dans le cerVeau &  
fes membranes , ou dans le foie , l’utérus, les reins, la  
rate ou les poumons , une certaine corruption putride  
& fphacéleufe, dont on peut à peine supporter la mau-  
vaise odeur; cela proVlent, ôu d’une stagnation , ou  
inflammation du Eang, qui cauEe la mort dans les ma-  
ladies aiguës; ou d’une stagnation & extraVasation du  
fang & des humeurs dans les principales caVités du  
corps, telles que la tête, le thorax & l’abdomen. Ces  
dernieres arriVent surtout dans les maladies chroni-  
ques,où les Vssceres, principalement ceux de la poi-  
trine & du bas-ventre, Ee trouVent corrompus par un

1 R Æ

pus ou une sérosité extraVasée. Lorsqu’on vient à ou-  
Vrir les corps de ceux qui font morts de quelque ma-  
ladie violente de la tête, d’une apoplexie, par exem-  
ple , ou d’une léthargie, on découVre toujûurs une  
stagnation de simg inflammatoire & sphacéleuEe dans  
les méninges. La même choEe arrive à ceux qui meu-  
rent de maladies Violentes de poitrine ; car dans les su-  
jets qui Eont morts d’une pleurésie ou d’une péripneu-  
monie profondes, on trouVe toute la fubstance Vafcu-  
leufe des poumons engorgée & obstruée par un fang  
corrompu. Les poumons de ceux qui meurent de phthi-  
sie font remplis de tubercules purulens, ou prefque  
entierement rongés par un abfcès. L’asthme conVtdsif  
tue ordinairement le malade au moyen d’un amas d’eau  
dans la caVité de la poitrine; & dans le catarrhe fuf-  
foquant, qui deVlent mortel en peu de tems, il fe fait  
un amas de fang & de sérosité dans les bronches des  
poumons qui s’oppofe à l’entrée & à la fortie de l’air.  
Lorfque je fuis Venu à rechercher les caisses de  
mort dans les maladies qui ont leur siége dans le bas-  
Ventre , telles que la cachexie & l’hydropisie, j’ai trou-  
vé le soie & l'épiploon skirrheux ou corrompus par un  
épanchement copieux de sérosité. Dans la maladie noi-  
re d’Hippocrate, la rate est ordinairement tuméfiée,  
engorgée & corrompue, & il *se* fait un épanchement  
de sang dans la caVité de l’estomac & de l’iléum. Dans  
ceux qui meurent de la passion iliaque,de la colique,  
du cholera-morbus, de la dyssenterie & de la cardial-  
gie , les parties de l'estomac & des intestins fe trou-  
Vent enflammées, fphacélées & corrodées au point de  
rendre une odeur extrêmement fétide. Ceux qui meu-  
rent d’une douleur Violente occasionnée par un cal-  
cul fortement engagé dans l’un des uréteres, ont le  
ventricule principalement enflammé, les reins & les  
conduits urinaires affectés & corrompus Dans les md-  
ladies de l'utérus qui deviennent mortelles , cette par-  
tie est ou enflammée, ulcérée, fphacelée ou corrom-  
puë par une sérosité extraVasée.

A l’égard des maladies aiguës, dont les plus considéra-  
bles font les fieVres , qui tuent un si grand nombre de  
persimnes dans la fleur de leur âge, tant elles font en-  
ncmiesde la constitution humaine, elles ne caufent la  
mort qu’au moyen d’une inflammation qui dégénère  
en un sphacele des parties internes , furtout du ventri-  
cule, des intestins & des méninges : car ces stortes de  
phénomènes font très-ordinaires dans ceux qui meu-  
rent de ces fieVres. Les poisims , de quelque efpece  
qu’ils Eoient, causent une inflammation sphacéleufle ,  
surtout des premieres Voies, qui deVÎent palpable par  
PouVerture des sujets qui en meurent ; de forte que  
cette inflammation est un des signes les plus assurés du  
poisions. Dans ceux qui meurent des Vers , les intestins  
font Visiblement corrodés & enflammés. D’où il sitiit,  
je crois, que la mort ne Eauroit être si prompte sians la  
putréfaction & la corruption de quelque partie inter-  
ne ; de siortc qu’on peut dire que cette putréfaction est  
extremement contraire à la Vie & funeste au genre hu-  
main : car , comme la putréfaction du corps humairt  
fuccede en peu de tems à la cessation tutale de la cir-  
culation du fang, aussi esuelle pour l’ordinaire la caufe  
adéquate , Véritable & presque perpétuelle de la mort ο  
puisqu’elle attaque indifféremment toutes les parties,  
mais surtout les internes; de farte qu’on peut assurer  
Eans crainte de *se tromper,* qu’entre un millier de ma-  
lades, il n’y en a presque pas un Eeul qui meure seins  
fphacele : j’excepte seulement de ce nombre ceux qui  
meurent de mort Violente , ou qui fiant subitement  
étouffés par un polype qui obstrue les orifices des Vaif-  
fieaux : mais on apperçoit dans tous les autres sujets  
qu’on ouVre après leur mort, une putréfaction fétide  
qu’ort ne peut supporter.

Quoiqu’on découVre manifestement les Vraies causes de  
la mort par PouVerture des cadaVres : il est bon cepen-  
dant d’aVertir à ce propos, qu’il faut bien prendre gar-  
de à ne pas confondre les cauies de la mort avec celles

731 P R Æ

de la maladie, ce qui arrive toutefois fort souvent. Il I  
y a beaucoup deMedecins, ainsi que je l’ai obsiervé,  
qui dès qu’un malade est mort d’une maladie dange-  
reusie, conseillent à la famille de le faire ouvrir, & qui  
trouvant les parties internes corrompues & fphacélées,  
les font voir auxassistans, auxquels ils n’ont pas de  
peine à prouver que le mal étoit si grand & si considé-  
rable , qu’il étoit impossible que le malade guérît. Mais  
**en** cela ils fe trompent très-lourdement, & tombent  
dans une erreurgrossiere, en lassant passer la caufe de  
la mort pour celle de la maladie.La question qu’il fau-  
droit plutôt éclaircir,est de seiVoir si l’on n’auroit pas pu  
prévenir la mort & détruire sies causes, en employant  
à tems les remedes convenables.Mais c’est une adresse  
de quelques Medecins qui en imposte aux ignorans,  
& un moyen qu’on met heureusement en œuvre pour  
mettre sii réputation à couvert , & cacher adroitement  
les fautes qu’on a pu faire dans le traitement de la ma-  
ladie. Puis donc que la nature & l’essence de la mort  
consistent dans une corruption putride, il est du devoir  
d’un Medecin qui prend à cœur la conserVatlon de fon  
malade, de prévenir & de guérir par tous les moyens  
possibles cette corruption fphacéleufe , qui provient  
toujours d’une stagnation des humeurs , & de lui inter-  
dire rigoureufement llusagede tout ce qui peut l’accé-  
lérer le moins du monde.

Pour que nous puissions considérer plus exactement ce  
fujet, & être en état de prévoir & de prédire à l’aide  
de certains signes & de certaines marques une pareille  
corruption , il est bon de rechercher les causies qui l’en-  
gendrentdans le corps humain. Comme tout effet stup-  
pose nécessairement une caufe certaine & adéquate, on  
peut assurer qu’il y a certaines causies de cette corrup-  
tiondont la présence peut servir à former un progno-  
stic assuré. Mais avant que d’entrer dans l’explication  
de ces caufes , je vais montrer en peu de mots d’où  
vient que la putréfaction est si ennemie de la constitu-  
tion humaine, que le moindre sphacele dans la plus pe-  
tite portion de l’estomac & des intestins fuffit pour cau-  
fer une mort fubite.

Voici, felon moi, la maniere dont cela arrive :

**La** circulation du simg d’où dépend l’intégrité de toutes  
les fonctions du corps , est entretenue par l’impulsion,  
la vigueur & la force mouvante des folides. Mais cela  
ne dépend point, comme quelques-uns Ee l’imaginent,  
d’aucun être immatériel, mais bien du fluide extrerhe-  
ment subtil du sang & des nerfs qui afflue dans ces par-  
ties,comme il est aisé de s’en convaincre en liant ou  
coupant le nerf ou l’artere qui aboutit à quelque partie  
du corps , car on détruit par-là tout fentiment , tout  
mouvement & toute nutrition dans cette partie. Au  
reste, une preuve que la force des parties dépend de  
quelque principe matériel, c’est qu’elle diminue par  
la faim, & qu’elle revient immédiatement à l’aide d’a-  
limens convenables. Bien plus, il n’y a rien dans la na-  
ture de si préjudiciable , ni qui détruife si prompte-  
ment les forces, que la putréfaction, comme il est aisé  
de l’observer dans le fphacele ou dans le cancer ulcéré ,  
qui détruit aussi-tôt, nonsseulement les forces , mais  
encore la vie. Il est donc certain que la putréfaction  
qui s’engendre dans le corps , furtout lorsqu’elle vient  
à augmenter & à se répandre , communique intime-  
ment sa vapeur maligne, principalement aux parties  
nervetsses & aux fibres motrices ; & que comme elle  
**est** extremement ennemie du fluide , qui est la source  
du mouvement des solides, elle le corrompt, éteint,  
pour ainsi dire, la iystole & la diastole du cœur,  
& détruit totalement le ton & le mouvement des fi-  
bres.

Les maladies cassent donc la mort de deux manieres :  
l’une soudaine & précipitée , & celle-ci est produite  
par la contraction violente des parties nerveuses, la-  
quelle provient dlune inflammation , & occasionne

P R Æ 732

quelquefois dans le fort de la maladie, de ηουνεΐΐεβ  
stagnations inflammatoires qui aboutissent à un fpha-  
cele & à la mort dtl malade , ce qui arrive principale-  
ment dans les fievres & les maladies aiguës : l'autre  
est plus lente & provient de la corruption des visceres  
& dlune stagnation & extravasation des humeurs, fur-  
tout dans les maladies chroniques & de longue durée.  
A l’égard de la mort que catssent les maladies aiguës  
ou les fievres , elle provient ordinairement de spasines  
violens , qui occasionnent une inflammation du ventri-  
cule, des intestins ou des membranes dû cerVeau, aussi  
bien qu’une corruption mortelle ; car les sipasines fiant  
ordinairement préjudiciables & ennemis de la constitu-  
tion, à causie qu’ils dirigent le mouvement du simg &  
des humeurs de la circonférence au centre, & obstruent  
les excrétions les plus nécessaires à la conservation de  
la vie & de la santé. Au reste, telle est la force & le pcu-  
voir des fpafmes, qu’ils interrompent la circulation  
dufang, dans laquelle consiste la vraie essence de la  
fanté ; & en rendant sim cours inégal, produisent des  
congestions de sang dans les parties les plus nobles,  
furtout dans la tête, le Ventricule & les intestins, qui,  
à moins que la nature ne les surmonte, à l'aide d’une  
disitussion & d’une résolution , font infailliblement SU1-  
vies de la corruption & de la mort. Car on distingue  
dans toute commotion naturelle ou fievre , deux fortes  
de motiVemens, qu’il saut bien *se* garder de confondre,  
l’un qui repousse les humeurs de la circonférence au  
centre : celui-ci est extremement pernicieux, fpasino-  
dique, Véritablement morbifique, & tend à la destruc;  
tion de la nature & des mouvemens vitaux. Il est ac-  
compagné de froid , de frisson, d’horreur, d’anxiétés,  
d’un pouls foible & petit. L’autre est falutaire & tend  
du centre à la circonférence : il fe manifeste par la cha-  
leur, la force & la vitesse du pouls. Ce dernier est com-  
me un remede naturel qui prévient la destruction du  
corps, appaife les contractions spasinodiques , réfout  
les stafes inflammatoires & leve les obstructions des  
conduits excrétoires qui étoient auparavant resserrés  
& fermés. Ce mouvement auquel les Anciens ont don-  
né un nom qui exprime parfaitement fa nature , fur-  
monte les maladies, procure la guérisim du malade &  
le garantit de la mort. Persimne n’en meurt jamais, s’il  
ne survient durant ce tems un mouvement spasinodique  
qui lui est directement contraire. Toutes les sois donc  
qu’un Medecin connoîtra parfaitement le génie , la  
puissance, les actions mutuelles, les effets & les rela-  
tions réciproques de ces deux mouvemens oppofés , il  
pourra fe conduire en tout avec toute la rasson & la  
prudence possibles , prédire avec affurance les dangers,  
& annoncer avec confiance les heures des événemens/  
Il comprendra pareillement la définition grossiere que  
les Anciens ont donnée de la fievre, favoir, qu’elle est  
un combat de la nature avec la maladie; & que le ma-  
lade guérit lorfque la premiere a le dessus. Car si le  
mouvement fébrile , chaud & réfolutif, qui doit opé-  
rerla réfolution , ne dissipe & ne détruit pas dans un  
certain tems les fpafmes , les inflammations, les con-  
gestions & les stafles dti sang, qui font par elles-mêmes  
mortelles, & que tous ces accidens si-ibsistent opinîâ-  
trement ; il est naturel de croire que la nature silccOm-’  
bera à la fin, que les humeurs fie putréfieront & que le  
malade mourra. Mais puisqu’il y a certains signes à  
l’aide desiquels on peut juger de la victoire de la nature  
fur la maladie, & de celle-ci réciproquementsiur Inu-  
tre, ilparoît affez que lascience des*prognostics*dépend  
de certains principes & de certains fondemens.

Nous allons donc examiner ici en peu de mots les effets &  
les signes des sipasimes qui doivent être siliVÎs de la  
mort. Ces signes trompent rarement dans les maladies  
aiguës, & lorsiqu’ils paroissent vers les jours critiques,  
& après que le malade a été affoibli par la maladie, &  
qu’ils augmentent au lieu de disparoître, on doit être  
sûr que le malade mourra. Ces Epasines fâcheux n’at-  
taquent pas une feule partie du corps, plusieurs y Eont

733 P R Æ

exposés. Lors donc qu’on remarque du frisson & du  
froid dans le fort de la maladie , ou que ces accidens  
reviennent souvent, *si* le corps n’est pas également mol-  
let, mais qu’il soit tendu , chaud, sec & rude au tou-  
cher, si les efflorescences de la peau refluent, ou même  
fe cachent un peu, si l'on fent à l'extérieur des frisson-  
nemens & du froid , que les cauteres ou ulceres qui  
fluoient auparavant fe dessechent : ce font tous signes  
de mauvais augure, & qui menacent d’un danger de  
mort imminent, parce que les fpafmes qui affectent la  
peau, repoussent au-dedans le sang & les humeurs, cau-  
sent aisément des congestions inflammatoires très-dan-  
gereufes, & empêchent la matière morbifique de for-  
tirdu corps par la transpiration. Il est encore ordinai-  
re aux fpafmes dans les maladies aiguës d’attaquer les  
organes excrétoires, comme les conduits destinés à  
l’excrétion de l’urine & des excrémens, de maniere  
que l’urine sort déliée & aqueuEe & que le bas-ventre  
est dur, tendu & ne laisse rien sortir. Ôn voit aussi dans  
quelques sujets, de fréquentes envies d’uriner & d’al-  
ler à la fella, causées par la violence de ces sortes de  
spasines.

On est menacé d’un bien plus grand danger, lorEque les  
spasines attaquent les parties intérieures qui servent  
aux mouvemens vitaux; car le pouls petit, resserré,  
vite & dur, & même l’inégal & l’intermittent, n’a  
point d’autre cause que le resserrement spasinodique &  
convulsif des nerfs qui fe répandent dans le cœur & les  
membranes artérielles ; aussi cet état du pouls annon-  
ce-t’il toujours beaucoup de danger dans l’état de la  
maladie. Ôn doit porter le même jugement de la res-  
piration courte, inquiete & embarrassée , quand elle  
le trouve telle vers les tems critiques.Car si la remarque  
que fait Hippocrate dans *scsprognostics,* qu’il est très-  
intéressant pour la guérifon que la refpiration foit ai-  
sée dans toutes les maladies, est vraie , comme on n’en  
peut douter, il est également certain qu’une refpira-  
îion courte & embarrassée dans les maladies aigues, est  
toujours d’un funeste *présage.* Lorfque les nerfs des  
hypocondres font affectés de spasines, on est livré à de  
grandes inquiétudes, le corps est dans des mouvemens  
& des agitations continuelles, & les malades ne font  
que changer de place dans leur lit. Le refferrement  
spasinodique des membranes nerveufes & mufculeufes  
de Possopiiage & du ventricule , est marqué par des ef-  
forts pour vomir,par le régorgement de la boisson, assez  
souvent par l’écoulement d’une sérosité limpide qui  
sort du gosier, par la difficulté d’avaler & une sioif iné-  
pulta-ble, avec une fécheresse de la bouche& de la lan-  
gue; & lorsique le spasine s’étend jtssqu’au duodénum ,  
il se joint à ces accidens une jaunisse de tout le corps,  
& siirtout du visage. Mais lorsque la violence des  
spasines s’étend plus au loin, & secoue & tiraille for-  
tement tout le genre nerveux, on jugera que l’on est à  
l’extrémité par les signes stuivans.

Le nez est affilé, les tempes font affaissées, les oreilles froi-  
des & mortes, les yeux creux, la peau du front est dure  
& tendue, le vifage est jaunâtre & très-pale : tous si-  
*gnes* dont le concours forme ce qu’on appelle un vifa-  
ge Hippocratique, qui est un avancoureur certain de  
la mort. Il faut mettre au nombre des plus mauvais  
signes, la distension des nerfs, qui, fuivant la remar-  
que d’Hippocrate dans *F Aphorisme VI. delà quatrième  
sections* est toujours menaçante & terrible. Cet état *se*connoît principalement lorfque le malade est couché  
fur le dos, qu’il plie les genoux, qu’il se jette de tems  
en tems la tête vers les piés , qu’il étend hors du lit les  
bras & les piés nus, & les agite de côté & d’autre ; qu’il  
a les ongles & les doigts pâles; qu’il arrache & entasse  
des petits flocons de laine de *seS* couvertures, & veut  
prendre Eur la muraille ce qui y est appliqué; alors si  
les tressaillemens des tendons s’y joignent,la mort est à  
la porte.

Quoique beaucoup de maladies aigues aient pour pre-  
miere causie une inflammation interne, ce qui les rend

P R Æ 734

toujours dangereuses ; cependant il survient très-sou-  
vent dans le fort de la maladie de nouVelles inflam-  
mations ou dans l’estomac, ou dans les membranes du  
cerveau, lesquelles sirnt toujours très-dangereuses,‘&  
des avant-coureurs de la mort ; & lorsque ces inflam-  
mations , ou seules , ou compliquées, *se* forment vers  
le fept, le neuf ou le onzieme jour, non-feulement  
dans les fievresmalignes, pétéchiales, contagieufies, &  
celles qu’on appelle fievres d’armées, mais même dans  
les autres aiguës, comme fiynoques, ardentes, pour-  
prées, petite vérole ou rougeoles, elles caufient im-  
manquablement la mort.

Voici les signes de l’inflammation de l’estomac :

On fient une chaleur brûlante & une ardeur dévorante ,  
avec une douleur aiguë vers le creux de l’estomac, dont  
les1 environs sont durs au toucher, les extrémités sont  
froides ; on ressent d’extremes inquiétudes accompa-  
gnées d’agitations involontaires ; tous les médicamens  
ou les alimens liquides incommodent extremement,  
& augmentent les inquiétudes, lorfqulon ne les rejette  
pas sur le champ par la bouche. Cette inflammation  
- s’étend quelquefois si loin, que de l'ossophage elle fe  
communique au gosier, où elle caufe des pustules ar-  
dentes , douloureuses, & une excrétion continuelle  
d’une mucosité visqueuse & corrompue, qui est un  
*prognostic* de mort.

Une autre inflammation plus dangereuse; que celle-ci,  
& qui s’y complique quelquefois, est celle des mem-  
branes du cerveau , que les Grecs ont nommée *phré-  
nésie ,* qui devance la mort de quelques momens , &  
est communément siuivie de veilles continuelles &  
opiniâtres, & d’un violent mal de tête. Son arrivée est  
annoncée par un froid, une excrétion abondante d’u-  
rines déliées, le tintement d’oreilles, une forte pul-  
fation des arteres du dedans du crane , & l'écoule-  
ment de quelques gouttes de fang par le nez. On con-  
noît sa présence , parce que les yeux sirnt rouges, étin-  
cellans & hagards , à l’aliénation dlesprit, au peu  
d’ordre & de Basson qu’il y a dans les dsscours du ma-  
lade; souvent à l’écoulement involontaire des larmes,  
au grincement de dents & au défaut de foif. Lorfque  
les convulsions *se* mettent de la partie, c’en est fait du  
malade.

Tels font les principaux accidens & signes qui font con-  
noître le danger de mort dans les maladies aigues,  
& qui font très-sensibles , surtout dans les sujets d’un  
tempérament bilieux , sanguin , ou sanguin-bilieux ,  
dans la jeunesse & l'âge viril, dans les complexions  
très-sensibles, les perfonnes d’un naturel colérique,  
celles qui ont peu d’embOmpoint, & qui ont fait un  
trop grand ufage des boisions spiritueuses.

Mais il n’en est pas de même des persimnes grasses, & qui  
ont l’habitude du corps spongieuse & pléthorique, des  
phlegmatiques, de ceux qui ont été épuisés par les  
maladies, la faim , la tristesse, ou des hémorrhagies  
excessives. Car ces fortes de perfonnes meurent moins  
par la violence des Epaste es & les grands accidens dou-  
îoureux , que par la foiblesse & le défaut des mouve-  
mens, & l’atonie des parties ; ce qui fait que les stafes  
& les stagnations de leurs liqueurs & de leur fang, fiant  
disposées dès le commencement à une corruption pu-  
tride ; & bien que les malades ainsi constitués meurent  
comme les autres d’inflammations des membranes du  
cerveau ou de l’estomac . elles ne semt pas accompa-  
gnées de spasines si violens, & leurs attaques plus  
douces , semt le commencement d’une corruption éga-  
lement funeste. Aussi les Medecins font-ils souvent  
trompés par ces apparences , qui leur font former des  
faux *prognostics* ; & il est d’autant plus difficile d’en  
former de justes, & la malignité est d’autant plus  
grande, que le danger est plus mafqué. H est donc né-  
cessaire d’indiquer les signes qui font connoître ces  
maladies qu’on met communément au rang des fievres  
malignes. Elles commencent avec un frisson & un

*rjZy* P R Æ

froid léger , qui estsilr le champ stlivi d’un abattement  
étonnant; le pouls est languissant, fréquent & petit;  
les malades tombent aisément en défaillance dans une  
situation droite ; il n’y a point de fommeil, mais un  
assoupissement continuel; &si le malade s’endort, fes  
forces n’en font que plus abattues, & fon esprit *se* dé-  
range : il ne fent aucune douleur, point d’altération  
ou d’autres incommodités sensibles ; il est cependant  
agité & dans un mouvement continuel. Lorfque les  
extrémités sic refroidissent, que le pouls commence à  
manquer, & ne fe fait plus sentir au carpe, la mort  
n’est pas fort éloignée. Mais quoique ces fortes de ma-  
lades ne meurent point fans une inflammation du ven-  
tricule&des membranes du cerveau, néantmoinscet-  
te inflammation n’est accompagnée d’aucun fpafme  
violent, ni d’aucun iymptome terrible : mais il fur-  
vient aisément une corruption qui termine leurs jours.  
Comme toute inflammation dégénère souvent en morti-  
fication, ou corruption sphacéletllse, il faut aussi con-  
noître les signes qui caractérisent ce changement. On  
fent alors un froid interne ; la douleur qui étoit aiguë  
ou violente, à la tête ou aux parties inférieures, s’ap-  
paife fur le champ; l’efprit qui étoit en délire , revient  
en quelque maniere à lui même : mais le défaut de  
force augmente , le pouls manque entierement, ou  
bien il est très-inégal, petit & intermittent; le ventre  
qui étoit resserré fe lâche, & sie vuide même contre la  
volonté du malade ; le vifage est pâle & hideux , il de-  
goute une fueur froide des tempes, du cou & de la poi-  
trine ; les extrémités fe refroidissent, & les liqueurs  
qu’on avale font en tombant dans l'estomac le même  
bruit qu’en tombant dans une bouteille vuide. Si tous  
ces accidens fe trouvent compliqués , c’est une preu-  
ve évidente que la mort n’est pas loin , parce que le  
sphacele qui consilme les forces, augmente tellement  
l’abattement & l’atonie des parties , que tout mouve-  
ment finit dans le corps, & avec lui la vie qu’il entre-  
tenoit. Lorfque des personnes pléthoriques meurent  
subitement d’un sphacele interne, leur ventre s’enfle  
considérablement quelques heures après leur mort, il  
s’élève de grosses vessies fur toute la surface de leur  
corps; leur vifage devient pâle & verdâtre , le cadavre  
rend une odeur insupportable, & jette souvent par la  
bouche & le nez , un sang dont la puanteur est extre-  
me.

Nous passons aux signes qui menacent d’une suffocation,  
& sont connoître qu’elle est à la porte, & à ceux qui  
la précedent ; signes qu’on remarque dans ceux qui  
font attaqués de grandes maladies dé poitrine, d’esiqui-  
nancie, de péripneumonie , d’empyeme, de catarrhe  
seiffocant, d’asthme convulsif, d’hydropisie de poitri-  
ne , & qui meurent de ces maladies. Car toutes ces af-  
fections empêchent non-feulement l’entrée libre de  
Pair dans les poumons , & fa sortie, mais encore la li-  
berté de la circulation du seing d’un ventricule du cœur  
à l’autre, en passant par les poumons. Par exemple, la  
vraie efquinancie qui attaque les mufcles internes du  
larynx, & que les Grecs nomment *cynanches* maladie  
où l’on ne voit ni tumeur, ni rougeur au gosier, bien  
qtilelle sioit accompagnée d’une douleur très-vive &  
d’une fievre violente ; casse très-promptement une suf-  
focation mortelle. Alors, comme l'observe Lommius,  
*Lib. II. Obs. Medic.* les yeux des malades se tournent,  
deviennent rouges , sortent de la tête comme à ceux  
qu’on étrangle ; la voix embarrassée ne forme plus  
d’articulation, & n’est plus qu’une espece de sifflement,  
tel que le cri d’un chien qui vient de naître; les mala-  
des ont la bouche béante pour tâcher de refpirer un  
air froid ; il en fort une falive écumante, ils tirent la  
langue comme un chien altéré ; la boisson qu’on leur  
donne leur fort par les narines ; ils font dans une agita-  
tion continuelle , fautant souvent hors du lit, & en-  
fin meurent de suffocation & de syncope. La péripneu-  
monie tue aussi par la suffocation. S’il n’y a pas d’ex-  
pectoration dans cette maladie, mais une respiration  
inquiete & embarrassée, avec un grand resserrement de

P R Æ 736

la poitrine & des agitations involontaires; si la matiere,  
qui devoir être expectorée, fait du bruit dans la poi-  
trine ; si le pouls est inégal & intermittent; si le ventre  
fe lâche de lui-même, lorfque les forces font déja  
abattues ; si ce qu’on expectore avec beaucoup de pei-  
ne , est mousseux, tantôt jaune & tantôt fanguinolent ;  
s’il y a veilles continuelles; si la phrénésie s’y joint;  
si les malades cherchent avec avidité à refpirer un air  
froid ; s’ils font obligés d’être fur leur séant, Ou cour-  
bés , & s’ils étouffent étant couchés fur le dosils  
meurent infailliblement le cinq ou le fept.

Ceux qui meurent d’un asthme convulsif meurent aussi  
de fuffocation ; car cette maladie est ordinairement  
causée par une hydropisie de poitrine, lorfque les hy-  
datides venant à *se* crever, la sérosité s’épanche entre  
la pleure & les poumons, au moyen de quoi elle em-  
pêche la libre dilatation de ce visicere, & par consé-  
quent Pair d’y entrer, & le fang d’y circuler. Elle est  
encore produite par le resserrement de la membrane  
interne des bronches, qui est parsemée de beaucoup de  
glandes considérables, refferrement qui fait que l’air  
ne peut entrer dans les poumons, ni celui qui s’y trou-  
ve, en fortir.,Enfin les bronches font quelquefois tel-  
lement resserrés & étranglés par des spasines convul-  
sifs, que le malade meurt misérablement faute de  
respiration. Dans toutes ces circonstances, il y a de  
grandes inquiétudes & agitations involontaires, refpi-  
ration tremblante, dérèglement & inégalité de pouls ,  
sifflement & bruit dans la poitrine; les malades chan-  
gent souvent de place & de situation , ils ne rendent  
que peu de matiere écumeusie & sanguinolente, & les  
extrémités venant à refroidir, ils meurent de Eyncope  
& de suffocation : il en arrive autant dans le catarrhe  
suffocant, qui attaque principalement les vieillards  
foibles & les enfans, & qui est ordinairement causé  
par la paralysie des nerfs pneumoniques. Dans cette  
maladie 011 a aussi beaucoup de peine à refpirer, & de  
grandes inquiétudes;& comme les bronches sont rem-  
plis d’une sérosité visiqueuse qui *se* sépare du sang, l’air  
qui entre dans la poitrine casse un bruit & un ronfle-  
ment; enfin le malade ePc suffoqué, parce que Pair ne  
peut plus entrer dans la poitrine. Avant que ce malheur  
arrive, le pouls devient plus petit de moment à autre,  
& enfin imperceptible. Quelquefois le délire & le re-  
froidiffement des extrémités surviennent. Il arrive aussi  
aux phthisiques de mourir de suffocation, lorEquePa-  
batement total des forces les empêche de rendre l’hu-  
meur purulente, qui s’amasse dans la cavité de la poi-  
trine, à caufe de la corrosion du poumon.

Après avoir parlé des maladies qui tuent par la suffoca-  
tion aussi-bien que des signes qui annoncent la mort,  
nous allons examiner quelques autres maladies aigues  
qui catssent la mort au moyen des inflammations &  
des sipasines violons, dont elles sont accompagnées,  
*sans* oublier les signes auxquels on peut connoître que  
la mort n’est pas éloignée. Lors donc que la fievre,  
jointe au pourpre blanc, qui est l’effet d’une lymphe  
appauvrie, épuisée & corrompue , s’associe fur la fin  
à des maladies aiguës, comme petite vérole, rougeo-  
le, ou qu’elle succede à la suppression des vuidanges  
dans les couches, elle est toujours très-dangereuse,&  
communément elle cause la mort par l’inflammation  
des parties internes, & notamment du ventricule &  
des intestins. On connoît que cette maladie sera funes-  
te, lorsqu’à la chaleur & à l'extreme inquiétude dans  
les environs du cœur,succède un sentiment intérieur de  
froid, avec un pouls foible, petit & inégal, que le  
pourpre difparoît, qu’il furvient des défaillances, un  
dérangement d’efprit, & un embarras de la refpira-  
tion. Il faut mettre dans la même classe la petite vé-  
role qui commence par de grandes douleurs de reins  
& le délire, lorsque dès le fecond jour les exanthèmes  
& les taches paraissent fur la peau, devenue raboteuse,  
comme si elle étoit attaquée de pourpre, & que lerf-  
que l’éruption est parfaite le cinquième ou le sixieme  
jour,le pouls n’en devient pas plus calme, & conti-  
nue

*jyy* P R Æ

nue d’être fréquent, & que tout le corps fe couvre de  
pustules; dans ces circonstances j’ai rarement vu de  
jeunes gens en échapper. Il n’y a pas moins de danger  
iorsipue vers le neuvieme jour, il sijrVÎent à l’occasion  
de la suppuration, une grande douleur qui détruit  
Eouvent tout d’un coup les plus belles espérances.Cassa  
violence caufeà tout le genre nerveux des fpafmes, qui  
produisent d’exrremes inquiétudes, des agitations in-  
volontaires du corps, & l'affaissement des pustules. En-  
fin l’embarras de la respiration , le dérangement de  
l'esprit , les convulsions, les langueurs & la petitesse  
du pouls survenant, terminent promptement les jours  
du malade.

L’anatomie pratique nous apprend que ceux qui Ont pris  
du posson, ou quelque émétique ou purgatif Violent,  
meurent d’une inflammation fphacéleufe. On connoît  
que la mort auproche aux ardeurs intérieures , aux  
grandes inquiétudes, à la petitesse & ^inégalité du  
pouls, ou à fon défaut total aVec fueur froide,délire  
& conVulsions, qu’Hippocrate regarde comme mor-  
tels dans le vingt - cinquieme *Aph.* dé la feptieme  
*Section,* aussi - bien qu’ailleurs. Ceux qui meurent du  
calcul meurent ordinairement d’une inflammation de  
l’estomac ou des membranes du cerVeau. Car si le vo-  
missement, & la douleur aigue, que caufe ce mal,  
font fuivis de fievre, de grandes inquiétudes & d’une  
soif insatiable, & qu’ensinte le hocquet, le délire & le  
froid des extrémités surviennent , le malade n’a pas  
long-tems à Vivre. Lorfque le cholera-morbusest ac-  
compagné de douleurs très-vices & de tranchées, qu’il  
fort aVec Violence par haut & par bas des humeurs,  
furtout vertes, que le malade est extremement altéré ,  
que le vifage est jaune ou pâle > le pouls petit & fer-  
ré, c’est une j reuve que le malade est dans un grand  
danger. Mais lorlq'e le pouls s’affoiblit de suus en  
plus & *se* perd à la fin , que les jambes fe retirent, que  
le corps *fe* couVre d’une fueur froide; & que le ma  
lade tombe en défaillance, c’est une preuVe que Plu-  
flammation a dégénéré en fphacele Les signes les plus  
certains d’un fphacele sont la cessation de la douleur ,  
le'refroidissement des extrémités & l'abattement des  
forces Le hocquet, la cardialgie; la chaleur & des  
inquiétudes dans les environs du cœur precedent or-  
dinaircment cet état -, & indiquent une inflammation  
morullede l'estomac. Lorfque dans la passion iliaque  
des douleurs très-aiguës-, fe trouVent compliquées avec  
une constipation opiniâtre, ou un vomissement conti-  
nuel & de mauVaise odeur,& que le hocquet, le délire,  
les stieurs froides, le froid des extrémités, des con-  
vulsions de nerfs *se* mettent de la partie , on peut être  
certain, comme Hippocrate PobferVe, *Sect.* 7. *Aph.  
X.* que la mort n’est pas éloignée. La colique con-  
vulsiVe caufe aussi très-souvent la mort à cause de l'in-  
flammation & du Ephacele qu’attire Eur l’intestin rec-  
tum la douleur νίνε qu’y caisse la stagnation du sang.  
Alors la putréfaction de l’intestin donne une odeur ex  
tremement fétide aux excrémens qui Portent, le pouls  
est fréquent & foible avec un extreme abattement ;  
la corruption de l’intestin se communique quelquefois  
aux parties externes & même au fcrotum , & la mort  
vient au milieu des défaillances qui fuivent ces acci-  
dens.

**Il** est certain qu’un grand nombre de femmes meurent du-  
rant ou après l’accouchement, & c’est ce qui nous en-  
gage à examiner quelques uns des *prognostics &* des si-  
gnes les plus funestes qu’on obferVe dans ces circonf-  
tances Lors donc qu’une femme, à l'occasion de la  
mauVaise situation du fœtus. furtout s’il est trop «. rand,  
**est** tourmentée durant plusieurs jours de douleurs νΐο  
lentes accompagné \_s d’une chaleur interne qui. si? ma-  
nifeste [ar la Vitesse du pouls; elle tombe aVant la fin  
du travail, ou peu de tems après l’accouchement, par  
un épuifement fubit & tota de fes forces , dans une  
violente défaillance ou affection femblable à llqo-  
plexie , si terrible qu’il n’y a pûint de remedes ou di  
lecour' qui puissent xa rappeller à la vie. Lorsque l’ac-  
*Tome V.*

PRÆ 738

ces de cette maladie dure pendant quelques heures, &  
que les remedes les plus pénétrans , tels que l'efprit de  
sel ammoniac préparé aVec la chaux *vive y* & réduit en  
essence aVec l’huile de rue , insinués dans le nez, ne  
peuvent point faire reVenir la malade ; c’est un signe  
qu’elle est morte. Si le vifage demeure coloré dans  
cette affection syncoptique, c’est une preuVe que la  
violence des spalmes a fouetté avec impétuosité le fang  
vers le cerVeau , & produit cet accident en tout sem-  
blable à l'apoplexie ; & communément après la mort,  
il sort une sérosité sianglante & fétide de la bouche &  
du nez. H arriVe aussi assez fouVent que la mete Venant  
à mourir dans le moment qu’elle auroit accouché , le  
fœtus trouVant le pâssage relâché , est poussé dehors  
sans vie par la fermentation intérieure qui fe fait dans  
les parties qui fervent à l’accouchement. Ce qui cau-  
*se* la mort aux femmes en couche, c’est communé-  
ment la rétention d’un fang impur qui a coutume de  
fortir pendant quelques jours de l'utérus après l’accou-  
chement, au grand aVantage de la femme, & dont la  
suppression caufe d'abord de vives douleurs, qui font  
ordinairement suivies d’une inflammation de l’utérus,  
& d’une fievre très-pernicieufe lorsque la suppression  
s’opiniâtre aVant que l’évacuation des vuidanges *se*fasse. On connnît cette inflammation à l’embrasement  
qui *se* communique de\* parties inférieures à la région  
du cœur; si de grandes inquiétudes, l'abattement des  
forces, des agitations involontaires,une perte d’appétit  
totale s’y joignent , qu’enfuite la malade ait un sien-  
timent intérieur de froid aVec frisson ; le pouls fré-  
quent , petit & foible, & que *sa* vue commence à slobse  
curcir , c’est une preuve qu’elle est prête à mourir du  
fphacele.

Il faut remarquer à ce sistet, que beaucoup d’accouchéés  
meurent en pleine connoissance, bien qu’elles aient  
été précédemment attaquées d’aliénation d’esprit, par-  
ce qu’elles reVÎennent à elles quelques heures aVant que  
de mourir. Les ignorans s’imaginent que la malade  
**est** au retour : mais le Medecin connoît au pouls , qui  
**est** le même que celui des mourans, que sia perte est in-  
faillible.

Les femmes qui périssent d’une trnp grande perte de fang  
après l'aecouchement & dans les couches, ont une  
chaleur lente & continuelle, aVec un pouls fréquent &  
foinle. Cette chaleur ne s’appaise pas même le matin  
apres le fommeil. A ces accidens *se* joignent une perte  
d’appétit & un abattement tofal des forces, & elles  
meurent ordinairement de fyncope vers la fin des cou-  
ches, c’est à-dire , de la sixieme femaine.

Il n’y a gueres de perfonnes qui guérissent d’un cancer ul-  
céré, à caufe de l’extreme corruption qui l’accompa-  
gne » & que sait connoître la sanie noire , ténue & *fé-  
tide* qui en sort. Dans ce cas , le malade est affigé  
d’unefievre lente ; fes forces diminuent de jour à au-  
tre , il nedort point ; oufupposéqu’il prenne quelque  
repos, ce repos est troublé yar des inquiétudes & des  
agitations , dont la défaillance & la mort sont la fuite.  
Il arriVe aussi quelquefois que les inflammations des  
parties extérieures , comme érésipeles, goutes, &c.  
refluent Vers l'intérieur & ôtent promptement la vie,  
par la feule rasson que ce t'flux caisse une inflammation  
du Ventricule ou des intestins. Le danger du reflux des  
charbons ou bubons pestilentiels est bien plusconsidé-  
rable ; & il en est de même lorAque ces tumeurs ne flor-  
tent pas bien. Dans ce cas le malade est faisi de frisson ;  
de grandes inquiétudes, d’agitations inVolontaires,  
d’uhe chaleur dans la région du Ventricule, aVec ùn re-  
fro disternent des extrémités. Il fait des efforts pour  
vomir ; ou bien il est faisi du hocquet, & enfin il meurt  
dans la iyncope & l'abénation d’esiprit. Ceux qui meu-  
rent d’une perte de simg considérable, comme il arri-  
ve quelquefois dans les fausses couches, le crachement  
ou le vomiilement de fang , la maladie noire d’H;p-  
pocrate ou dans les hémorrhagies qui surViennentdanÿ  
lesfieVres, périssent dans la synCOpe & la défaillance :  
mass 11 saut observer que ce dénouement tragique est

**Aaa**

739 P R Æ

ordinairement précédé d’une grande altération , de  
l’envie de vomir, d’un pouls foible & fréquent, & de  
convulsions dans les extrémités, marque certaine que  
le fang qui s’arrête dans les parties internes , le ventri-  
cule & la tête, caufe encore des fpasines ; car la foif  
est ordinairement causée par la contraction spafmodi-  
que de la tunique glanduleuse de l'oesophage. Les ma-  
ladies qui causent la mort aux enfans , font pour l’or-  
dinaire spasinodiques & convulsives , & produisent  
une inflammation & un fphacele, siurtout du ventricu-  
le, des intestins & de la tête. Car dans les premières  
années les douleurs que causie la sortie des dents & les  
tranchées que produit dans le bas-ventre la corruption  
du lait, sont aisément tomber les enfans dans l'épilep-  
sie, les convulsions, les fievres & l’asthme. Lorfque  
les accès d’épilepsie Ee succèdent promptement, & que  
-le Ventre qui étoit auparavant constipé , lasse sortir  
lui-même des excrémens noirs & fétides, & que la  
voix devient en même-tems rauque, interrompue avec  
ardeur de tout le corps , c’est une preuve indubitable  
que le malade n’est pas éloigné de fa derniere heure.

Les maladies chroniques les plus considérables, font,  
l’hydropisie , le Ecorbut, la cachexie , le marasine,  
l’hectisie & la consomption,dont on connoît le danger  
& lléVénement fatal par des signes certains & infailli-  
bles. Ceux qui font attaqués de ces maladies, vont à  
pas lents à la mort, à casse de l'augmentation *succes-  
sive de la* corruption desvssceres causée par la stagna-  
tion & l'extravasation des humeurs; corruption qui  
cause infailliblement la mort, parce que rien ne peut  
y remédier,ni même en arrêter les progrès. Les signes  
auxquels on connoît que les vifceres du bas-ventre  
font corrompus, & que la mort en fera la suite , fiant  
la perte totale de l'appétit, & le dégout même des ali-  
mens qui plassoient extremement au malade lorsqu’il  
*se* portoit bien. Lorfque la fievre lente augmente, &  
que le pouls est fréquent le matin, c’est une marque  
infaillible d’une corruption intérieure, laquelle est  
encore indiquée par l'abattement des forces, par la  
difficulté de refpirer, parles inquiétudes qui accom-  
pagnent le fommeil, lequel fatigue plus qu’il ne répa-  
re les forces.

Quand tous ces accidens s’opiniâtrent, & qu’aucun re-  
mede ne les adoucit, ils *présagent* une mort infail-  
Iible, furtout si les sujets sont vieux , ou semt tom-  
bés dans ces maladies à la fuite de quelque maladie  
chronique.

Voilà quelques-uns des signes qui *présagent* ordinaire-  
ment la mort dans les maladies chroniques. Nous al-  
lons en indiquer quelques autres qui sont propres à  
certaines maladies de cette esipece.

Voici ceux qui annoncent la mort dans la phthisie :

Le corps du malade dépérit peu-à-peu en conséquence de  
la fievre continuelle dont il est tourmenté : il a le vi-  
fage rouge , & le ventre extremement lâche ; il est af-  
fligé de fuetlrs colliquatives,& d’enflures œdémateisses  
aux piés ; l’expectoration est supprimée ; il a les on-  
gles pâles, les yeux creux & le nez affilé. Quant à l’hy-  
dropisie en particulier , on peut assurer hardiment  
qu’elle est presque incurable lorsqu’elle succède à un  
asthme chronique , à une palpitation de cœur, ou à  
l’endurcissement du foie , après une fievre quarte.  
Quand les hydropiques rendent peu d’urine , qu’elle  
est trouble & rousse, c’est un mauvais *présage* ; & dès  
que les parties supérieures s’amaigrissent & que le vi-  
sage jaunit, on peut, sans crainte de Ee tromper, prog-  
nostiquer la mort quelques mois avant qu’elle arri ve;car  
elle vient infailliblement lorfque la fievre augmente,  
& que la refipiration devient plus embarrassée. Ôn peut  
aussi annoncer long-tems auparavant la mort à ceux qui  
sentent fouvent, furtout après un exercice vlolent, Ou  
quelque sorte passion de l’ame , de grandes & opiniâ-  
tres palpitations de cœur, & qui en conséquence tom-  
bent dans l’asthme convulsif, le crachement de fang ,

P R Æ 740

ou Phydrôpisie. Car la caufe de tous ces accidens est  
une matiere polypeuse adhérente aux vaisseaux du  
cœur, qu’aucun fecours humain ne peut dissoudre , &  
qui aidée du concours d’autres catsses, produit à la fin  
quelque maladie funeste , dont le danger est d’autant  
plus certain &plus grave , que le malade tombe plus  
subitement & sans caufe évidente, en défaillante; ce  
qui ne laisse aucun doute fur l’existence d’un polype,  
qui caufe ordinairement une mort subite, comme Hip-  
pocrate l'a fort bien remarqué.

Lorfque le foie , ce vileere considérable du bas-ventre ,  
est attaqué d’une corruption sphacéleufe & mOrtelle,  
il y a dégout pour les ali mens, furtout pour la viande,  
foiffréquente & infatiable, fievre violente, abatte-  
ment de forces, hocquet, de tems en temsvomisse-  
ment de sérosité ou de bile , & le corps tombe infensi-  
blement en confomption. J’ai trouvé très-fouvent dans  
ceux qui étoient morts à la fuite de pareils aecidens,  
le soie entierement Ephacélé & noir. L’ulcere de l’ef-  
tomac cause aussi une maladie longue & mortelle ,qui  
se connoît aux grandes inquiétudes & au vomissement  
qui suivent l'usiage des alimens; accidens qui augmen-  
tent par celui des remedes acres, Ealins & spiritueux.  
Cependant le corps tombe peu-à-peu en confomption,  
le pouls est toujours fréquent, il y a froid , & quelque-  
fois frisson aux extrémités ; les cauteres fe Techent &  
*se* cicatrifent dleux-mêmes ; le sommeil est entre-cou-  
pé & inquiet. Ceux qui sont attaqués de ces maladies,  
meurent ordinairement le troisieme ou le quatrieme  
mois, & donnent long-tems auparaVant des signes de  
mort. Lorsque dans la cachexie tout le corps s’enfle &  
pâlit ; qu’il y a dégoût pour les alimens solides , & vo-  
missement fréquent de matieres fétides; qu’il fort peu  
de chose par les selles; que l'urine est crue & en petite  
quantité; que la respiration est embarrassée ; que le  
corps répand une mauvaisi? odeur, le pouls devenant à  
la fin fréquent, on peut prédire la mort quelques mois  
avant qu’elle arrive; & elle est d’autant plus infailli-.  
ble, que le malade aura fait de plus grandes fautes de  
régime, qu’il aura trop bu, ou qu’il aura été livré à  
une trop longue tristesse.

Voilà les principaux signes & les plus certains qui an-  
noncent le danger ou la mort dans les maladies de di-  
verfes especes : mais telle est leur nature, que leur ap-  
plication aux différens cas fur lesquels on a intention  
de faire connoître ce qui doit arriver, demande beau-  
coup de jugement, de réflexions & une combinaifon  
exacte de toutes les circonstances, si l’on veut que le  
jugement foit confirmé par l’évenement ; & d’abord il  
faut avoir soin de distinguer les accidens des maladies  
chroniques spasinodiques de ceux qui paroiffent dans  
les aiguës. Caron voit fouvent dans les maladies hy-  
pocondriaques & hystériques des aecidens terribles qui  
menacent de mort dans les maladies aigues, & sont  
moins dangereux dans les chroniques. Y a-t’ilrien de  
plus commun dans les maladies hypocondriaques &  
hystériques que d’extremes inquiétudes, des difficultés  
de respirer qui vont jufqu’à la suffocation, accompa-  
gnées du refroidiffement des extrémités , & de l’excré-  
tion d’une urine aqueuse, dans le tems que le pouls est  
petit & foible , tous accidens qui femblent devoir jet-  
ter les malades dans la plus violente défaillance , &  
qui cependant ceffent en peu de tems fans danger. Il  
faut aussi distinguer exactement les tems des maladies ;  
car si l’on apperçoit quelques-uns, ou même plusieurs  
des signes funestes dont nous avons fait ci-devant l'é-  
numération , dans le commencement & les premiers  
jours d’une maladie, ce seroit agir avec trop de préei-  
pitation que de juger fur le champ que la mort est lusi-  
tante, Mais il n’en est pas de même si les sorces ayant  
été affaiblies pendant plusieurs jours par une chaleur  
excessive, par le défaut d’appétit, par l'anxiété & la  
douleur , ces spafmes funestes & les fymptOmes qui en  
font les suites viennent à paroître, surtout aux tems  
où le désordre a coutume de se terminer d’une maniere  
salutaire,qui sirnt pour l’ordinaire les jours impairs,tels

74t P R Æ

que le septieme , le neuvieme & le onzieme. Il faut  
aussi prendre garde de quelle complexion est le mala-  
de; s’il est faible & languissant, ou s’il est d’une cons-  
titution vigoureuse & robuste ; car dans le premier cas  
il y a plus de danger que dans le second. Lesperfon-  
nes soibles stHlt principalement les vieillards & les en-  
fans , celles qui font d’une habitude pleine &fpongieu-  
fe, celles qui ont les vaisseaux petits, celles qui sirnt  
nées de parens soibles & maladifs, ou qui ontétépré-  
cédemment affaiblies par des maladies , par des hé-  
morrhagies excessives , par de longs jeûnes, par les  
affections de l’efprit, les soucis, les craintes & les  
chagrins. Il faut encore mettre dans cette claffe les fem-  
mes en couches, & les perfonnes, qui, en conséquen-  
ce d’un mauvais régime ou de la suppression des excré-  
tions, ont contracté une surabondance excessive de  
Eues impurs dans leurs vaisseaux ; car dans les corps ain-  
si constitués, les douleurs & les inflammations dégéne-  
rent aisément en un sphacele mortel. Nous devons aussi  
observer soigneusement si les symptômes qui paroisc  
fent sont excités par des causes externes , telles que la  
colere, l’effroi, le refroidiffement du corps, des ali-  
mens contraires , ou des médicamens d’une qualité  
drastique & virulente; toutes causes qui dans des ma-  
ladies dangereuses & des personnes d’une constitution  
foible , scmt de nature à devenir mortelles & à hâter  
la mort du malade. Mais si ces mêmes symptômes ar-  
rivent à des perfonnes robustes & dans des maladies  
moins dangereufes, il ne faut pas les décider mortels  
au premier abord.

Enfin pour former un *prognostic* exact, il est bien impor-  
tant de considérer foigneufement le commencement  
de la maladie : car toute maladie, qui dès le commen-  
cement abat les forces, & est accompagnée d’un pouls  
fréquent, ne *présage* rien de bon , parce qu’elle an-  
nonce clairement la perte des forces, l’impureté des  
fucs, & unedyfcrafe fatale dans le fang. **FREDERIC  
HOFFMAN.**

PRÆSCRIPTIO, *Ordonnance,*

PRÆSEPIA ou PRÆSEPIOLA, *les alvéoles,* ou les  
trous des os des mâchoires , dans lefquels les dents  
font placées.

PRÆSERVATIVA REMEDIA, remedes préserva-  
tifs, ou capables de prévenir les maladies.

PRÆSERVATORIA INDICATIO*, Indication pro-  
phylactique.* Voy. *Indicatio & Fibra.*

PRAMNIOS, πράμνιος, efpece de vin noir & austère ,  
dont Hippocrate fait mention dans sim Traité *des Ma-  
ladies des Femmes.*

PRASINUM VIRIDE, ou *Flos aeris.* Voy. *Æs.*

PRASINUS ou PRASOIDES. Voy. *Porraceus,*PRASIS ou *Creta viridis*, selon Ruland.

PRASITES, épithete que l'on donne à une espece de  
vin, dont on trouve la composition dans Diofcoride,  
*Lib.* V. *c.* 58. ilsefaifoit en mettant infisser des feuil-  
les de marrube , dans du vin nouveau en fermenta-  
tion.

PRASIUS, Offic. Charlt. Foss. 33. Cale. Musi 217.  
Kentm, 47. Boet. 203. Worm. 95. Aldrov. Musi Me-  
tal. 897. *Prasius fiveprasius*, de Laet.42. *Lapis Prasius  
dictus, aliis plasma s autNilium, aut leda-, lapis nephri-  
ticus viridis 9 mali aurantiifoliorum virore*, Cup. Hort.  
Cath. Supp. 2. 51.

Cette pierre est verte, du moins dans *sa* plus grandepar-  
tie, elle est rarement sans quelques taches blanches ou  
noires. Quelques-uns la regardent comme la mere de  
lléméraude , parce que celle-ci la renferme quelque-  
fois. Elle en a les vertus ; mais dans un degré un peu  
moindre.

PRASION, πράσιον , *marrube blanc.*PRASUM , πράσον, *poireau.*

P R È 742

PRE

PREHENSIO ou *Catalepsis.*

PREMNON, πρεμνον, l’extrémité du blanc de l'oeil.

PRESBYTÆ , *les Presbytes s* la vue se divife tommuné-  
ment en trois scjrtes : la bonne, celle des myopes, &  
celle *despresbytes.*

On a la vue bonne quand on lit à un pié de distance : en  
ce cas on a l’humeur crystalline dans le meilleur état  
qu’elle pusse être, & l'on voir les objets éloignés, corn-  
me *lus presbytes s* mais plus distinctement.

Cette espece de vue a trois degrés ou foyers ; l’un à un  
demi-pié de distance, l’autre à un pié, le troisieme un  
peu plus loin.

La vue des myopes a un foyer fort court : ils voyent dif-  
tinctement les objets qui sirnt proches, & il leur faut  
peu de jour pour lire. A un pié ils ne voyent que con-  
fufément ; & n’apperçoivent point du tout les objets  
qui font considérablement éloignés. Ce défaut de la  
vue vient de la trop grande convexité du crystallin.

Les myopes ont aussi trois degrés ou foyers. Au premier  
ils ne fauroient lire qu’en approchant le livre si près  
qu’il touche à leur nez : au fécond ils le tiennent à deux  
ou trois doigts plus loin ; & au troisieme, ils le tiennent  
à un demi-pié de distance ou davantage. Pour distin-  
guer les objets éloignés, les myopes ont besoin de ven-  
tes concaves.

Les *presbytes* ont le foyer fort long : ils voyent distincte-  
ment les objets éloignés , mais confufément ceux qui  
font proches. Ce défaut de la vue vient de ce que le  
crystallin est trop plat. *LOS presbytes* ont aussi trois de-  
grés ou foyers, l'un à la distance d’un pié & demi, un  
autre à la distance de deux piés & demi, & un troisie-  
me plus éloigné ; ce qui fait qu’ils ne fauroient voir  
sains lunettes. Cette vue est ordinaire aux vieillards,  
& est précisément l'opposée de celle des myopes.

De ces trois sortes de vues, deux sirnt sujettes à changer.  
La bonne vue peut quelquefois changer en celle des  
myopes, furtout dans les personne^ qui lisent beaucoup  
ou qui travaillent à des ouvrages fins ; & dans la vieil-  
leffe elle est sujette à changer en celle des *presbytes.* La  
vue des *presbytes* ne change peint ; & celle des myopes  
devient quelquefois bonne. Ces différens changemens  
de vue dépendent des différens degrés de convexité  
dont l’humeur crystalline est capable. Quand le fuc  
nourricier néceffaire pour entretenir la convexité du  
crystallin est fuffifamment fluide pour paster parles *ex-  
trémités dcS* plus petits vaisseaux de cette partie, alors  
la vue est parfaite : mais si ce fuc est trop épais, il n’en  
Eauroit entrer dans ces vaiffeaux une quantité suffssan-  
te, raison pour laquelle la convexité du crystallin di-  
minuera à proportion que ce stuc aura plus de ténacité.

S. Yvbs.

PRESIS ou PRESMA, πρῆσις ou πρῆσμα, Galien rend  
ce terme par enflure ou gonflement.

PRESMUCHUM ou PRESMUKIS, *céruse.* RULAND.  
PRESSORIUM , *une presse.* RULAND.

PRESSURA, *compressions* ParacelTe entend par*pressetra  
gentium,* la vérole.

PRESTER , πρηστήρ, la partie extérieure du cou qui  
s’enfle dans la colere. GoRRÆUs. C’est encore le nom  
d’un serpent qu’on appelle aussi *dipsas.*

P R I

PRIAPEIA ou *Nicotiana minor.*

PRIAPISCOS , πριαπίσκος , nom d’une petite piece de  
bois qui sait partie du *Scamnum Hippocraticum.* C’est  
encore une tente faite de linge roulé en forme de pé-  
nis. PaUL **EGINETE,** *Lib. III. cap.* 25.

PRIAPISMUS, *Priapisme.* Voy. *Satiriasm*PRIAPOLITHUS, nom d’une pierre dont Borelli fait  
mention, qu’on trouve aux environs de Castro en Ita-

A a a ij

743 P R I

lie , & qu’on a appellée *Priapolite ,* parce qu’elle a la  
forme du pénis.

PRIAPUS , πριάπος, *pénis.*

PRIMÆ VI.Æ, *les premières voies ;* c’est l’estomac & le  
canal intestinal.

PRIMITIÆ, ce font les eaux dont l’écoulement préce-  
de la naissance du fœtus.

PRIMORES, *incisives s* ou dents de devant.

PRIMULA-VERIS, *la primevère.*

Voici fes caracteres.

Sa racine est vivace, fes feuilles font oblongues & ridées ;.  
soncaIyce est pentagonal, mou & divisis en cinq *sec-  
tions',* il contient une fleur monopétale, tant foit peu  
faite en coupe, dont les bords font divifés en cinq feg-  
mens , qui ont la forme de cœur. Cette fleur a cinq éta-  
mines qui partent du dedans de *sa* partie tubuleufe.  
Son vaisseau séminal est une espece de coquille oblon-  
gue, cachée dans un calyce , garnie d’tm long tube &  
entrouverte à scm sommet, ses semences Eont ronde-  
lettes.

Boerhaave en compte les vingt especes suivantes.

Les douze premieres forment une classe, & font celles  
qui ne portent qu’une feule fleur fur chaque tige.

Les voici :

ι. *Primula veris , pallido flore, humilis s* Boerh. Ind. A.  
198. *Primula veris, Offic. PrInutla veris minor*, Ger.  
636. Emac. 781. *Primula verisvulgaris,* Parla Theat.  
535. Raii Hist. 2. 1080. Synop. 3. 284. *Primula veris  
floribus ex singularibus, majoribus, simplicibus,* J. B. 3.  
497. Tourn. Inst. 125. *Verbasculumfylvarum majus,  
singulari flore,* C. B. P. 451. *Primevere.*

La *primevere* commune a la feuille large, ridée , d’un  
verd obfcur en-dessus, blanche en-dessous, large & rorr-  
de par le bout, s’étrécissant vers fon origine. Ses fleurs  
partent de la racine, & sirnt placées sur des pédicules  
hoibles & longs. Elles sirnt composées d’un simple tu-  
be évasé par le haut & divisé en cinq segmens, larges  
& ronds ; elles sont d’un blanc pâle & tirant fur le jau-  
ne , & placées dans des calyces saches. Sa racine est pe-  
tite & fibreuEe ; elle croît dans lesbrossailles & dans  
les haies ; elle fleurit en Mars & en Avril. On fait ufa-  
ge de fa fleur & de Ees racines , mais rarement à la vé-  
rité.

Quelques Auteurs recommandent ses fleurs dans les ma-  
ladies qui proviennent de la mélancolie & d’humeurs  
phlegmatiques. Il y en a qui fe servent du silc de *sa* ra-  
cine,pour purger la tête de phlegmes épais & visqueux.  
MILLER , *Bot. Offe*

*2. Primula veris, Constantinopolitana, flore albo*, T. 125.  
*Verbascum Turcicum,* Μ. Η. 2. 55 5’

3. *Primula veris , Constantinopolitananflore dilute carneo ,*T. 125.

4. *Primula veris, Constantinopelitana nflore dilutèpurpu\*  
reo,* T. 125.

5. *Primula veris t Constantinopelitana, flore majore pur-  
pureo* , T, 125.

6. *Primulaveris, Constantinopolitana nflore minore purpu-  
reo,* T. 125.

7. *Primula veris t Constantinopolitana, flore miniato ,* T.  
!25-

8. *Primulaveris, Constantinopolitananflore luteo*, T. 125.  
9. *Primula veris , Constantinopolitana , flore flavescente,*T. 126.

10. *Primula veris, Constantinopelitana,flore obsosetè pal-  
lido,* T. 126.

11. *Primula veris, Constantinopelitana >flore obsoleto >* T.  
126.

P R I 744

12. *Primula veris s flor e pleno,* H. Eyst. Vern. *0.* I. F. 5.  
fig. 3. *Verbasculum ,fylvestre, magno plenoqueflore ,* C.  
B. P. 242.

Les suivantes forment une seconde classe, & font celles  
qui portent fur une tige un grand nombre de fleurs, dif-  
posiles à peu près en ombelles.

1. *Primula veris umbellata , odorata pratensis ,* BOerh.  
Ind. A. 199. *Paralysis,* Offic. *Paralysis vulgaris pra-  
tensis nfloreflavo asimplici odorato ,* Park. Parad. 244.  
*Primulaveris major ^Ocr .6su.* Emac.780.Raii Hist.2.  
1081. Synop. 3.284. *Primulaveris odorata, flore luteo  
simpHelsu* J. B. 3-495- Tourn. Inst. 124. *Verbasculum  
pratense odoratum s* C. B. P. 241.

On sait bien que cette *primevere a* la feuille tant foit peu  
molle, large, ridée, verte en-dessus, blanchâtre & ve-  
lue en-dessous,pleine de nervure,plus large vers le bout,  
& s’étrécissant vers la tige. D’entre ces feuilles partent  
une ou deux tiges rondes, unies, hautes de cinq ou six  
pouces, portant à leur fommet plusieurs fleurs jaunes,  
en ombelles , placées chacune fur un long pédicule, &  
ayant un calyce pentagonal, lâche & blanchâtre; leur  
Eommet est rond , divisé en cinq Eegmens, & marque-  
té dans le milieu de taches de couleur de safran : la par-  
tie contenue dans le calyce est creufe & en forme de  
tube; elles ont une odeur agréable. Sa racine est ccrn-  
pofée de plusieurs filamens ou fibres qui partent d’une  
petite tête. Elle croît dans les marais & dans les prés  
humides , & fleurit en Avril. On fefert quelquefois de  
fes feuilles:mais on *sait* plus d’ufage de fes fleurs. Elles  
passent pour cordiales,céphaliques, bienfaisantes au sy-  
sterne nerveux, & bonnes dans l’épilepsie, la paralysie,  
l’apoplexie & les maux de tête ; elles sirnt anodynes ,  
& on les croit tant foit peu narcotiques ; on s’en fert en  
infusion. Ses feuilles entrent dans les onguens échauf-  
fans&corroboratifs, & furtout dans celui-ci qu’on ap-  
pelle *Unguentum nervinum.*

Les préparations officinales qu’on tire de la *primevere,*font une eau simple, un sirop & une conserve. MILLER,  
*Bot. Offe*

Les fleurs de cette plante anaIyflées, donnent une grande  
quantité d’acide, un peu d’esprit urineux, du flel vola-  
til non concret, & une bonne quantité d’huile & de  
terre : ces fleurs ont un sel volatil, aromatique, hui-  
leux, bien proportionné. Elles simtfortapéritives, &  
bonnes pour rétablir le cours des efprits. Tragus en  
ordonne la conferve ou l'eau distilée, dans l’apoplexie  
& la paralysie. Pour en tirer l’esprit, il faut répandre  
dessus du siel commun , les laisser fermenter quelques  
jours, & les distiler enfuite. Cet esprit a les mêmes  
vertus. Les feuilles & les racines font fort apéritives.  
M. **ToURNEFoRT.**

Cette plante est échauffante & dessiccative ; elle est tant  
foit peu acrimonieuse & amere au gout ; elle a quel-  
qu’astringence, & elle est tant soit peu anodyne. Les  
principaux usages qu’on en fait, font dans les mala-  
dies céphaliques, dans la goute , & dans d’autres affec-  
tions aux articulations.

2. *Primula veris, pallido flores elatior,* Boerh. Ind. A.  
199. Tourn. Inst. 124. *Herba Petri,* Offic. *Primula  
pratensis Inodora lutea ,* Ger. 635. Emac. 780. Raii  
Hist. 2. 1081. Synop. 3. 284. *Primula veris, cauli-  
fera .pallidoflore , inodoro , aut vix odoro*, J. B. 3.496.  
*Paralysis altera odorata, flore pallido polyanthos*, Parla  
Parad. 244. *Verbaseulumpratense , autfylvaelctim sno^  
dorum, C. Β.Ρ.* 241. *La grande Primevere.*

Elle croît dans les bois & dans les broffailles, & fleurit en  
Avril. On fait influer ses feuilles dans du vin blanc  
pendant une nuit, & l’on recommande cette infusion  
dans l’anafarque. DaLE.

745 P R I

3. *Primula veris, geminatoflore,* H. Eyst, Vern. *o.* i. F.

5. fig. 4. *Verbasculurn prolserum* , C. B. P. 242. M. H.  
2. 554.

4. *Primula veris, Anglicana nflorepleno, FI.* Eyst. Vern.  
*o. p.* F. 3. fig. 2. *Verbasculurn hortense multiplex*,C. B.  
P. 242.

5. *Prirnulaveris, hortensis, umbellata , c aide et flore fo-  
lioso, coccineo, majore.*

*6. Primula veris, hortensis, umbellata nflore folioso s luteo  
minore.*

7. *Primulae veris, itmbellatae, odoratae, hortensis, simplicis  
varietas uberrimapro varietate facundissima coloris mul-  
tiplicis.*

8. *Primula veris, umbellata , geminato flore abundans et  
gratâ ratione pigmenti discrepantis copia.* **BOERHAAVE ,***Index ait. Plant.*

On l’appelle *primevere,* parce qu’elle est de toutes les  
plantes la premiere qui fleurisse au printems. On en fait  
cas dans la paralysie occasionnée par la difette des ef-  
prits;on mange *ses* feuilles en falade , ou bouillies  
aVec d’autres légumes.Le fuc qu’on en exprime est bon  
dans la paralysie ; il est corroboratif & restaurant. Ses  
fleurs ont une odeur douce & qui ne porte point à la  
tête : elles sont réfolutÎVes, sans exposer à l’inflamma-  
tion. Ses feuilles & fa racine font apéritÎVes, & éner-  
giques dans les apoplexies & dans les rhumatismes en  
ce qu’elles fortifient les nerfs & les articulations; ap-  
pliquées extérieurement elles produifentde bons effets  
dans la goute , & dans les tumeurs qui proVÎennent de  
la piquure ou de la morfure d’animaux Venimeux. On  
aura dans le vinaigre imprégné de fes racines, un fort  
bon remede contre le mal de dents:pour cet effet il faut  
le respirer par le nez en guife d’errhine. La conferVe  
de fes fleurs est biensaifante dans la paralysie. Willis &  
Sydenham la recommandent dans les maladies aiguës.  
On fubstitue ses fleurs lorfqulelles sont jeunes & ten-  
dres, à celles du tilleul, elles procurent le sommeil ,  
& sont.anodynes. *Hist. des Plantes attribuée a Boer-  
haave.*

PRINCEPS, ou *Intestinum rectum* ; le rectum.  
PRINCIPES DIES,jours *critiques.*

PRINCIPIA, *principes des corps.*

Il en est des corps comme d’une machine que l’on ne peut  
bien connoître si on ne la défait, & si on ne sépare les  
différentesparties qui la composent. Nous ne pouvons  
bien connoître la vertu des corps, ni les effets que les.  
mixtes de différente nature peuvent produire fur le  
corps humain, soit pour en conserver Pœconomie fer-  
. me & constante, soit pour la rétablir lorsqu’elle est  
troublée , soit même pour la déranger & la détruire, à  
moins que nous ne connoissions les principes dont ils  
semt composés, leur mélange & leur proportion d’où  
dépend principalement toute la force & la vertu des  
mixtes. C’est pourquoi après avoir examiné avec foin  
les différentes réfolutions que la Chymie nous préfen-  
te, nous ne regardons comme de véritables principes  
des choses, que des fubstances les plus simples aux-  
quelles les corps se résolvent en derniere analyse, &  
dont ils paroissent composés.

Les anciens Chymistes ont admis autant de principes  
qu’ils retiroient de fubstances dans la résolution des  
corps; favoir, l’efprit, ou le mercure, le soufre, le fel.  
Peau & la terre. On peut remarquer ces cinq principes  
dans llanalyfe du vin.

Si l'on distile du vin dans un alembic , il en sort d’abord  
une eau ardente ou un esprit ; il vient ensilite une eau  
insipide que les Anciens ont jugé à propos d’appeller  
*phlegme.* LOrsique l’on a enlevé la plus grande partie de  
ce phlegme , il ne reste au fond de l'alembic qu’une  
matiere visiqueusie & épaisse. Si l’on met cette matiere  
dans une cornue, & que l’on fasse un feu violent, il fort  
d’abord un peu de phlegme , enfuite une liqueur acide  
qu’ils appellent *efprit* ou *mercure.* Enfin, il ibrt une

P R I 746

humeur visqueuse, grasse & huileuse , à laquelle iIs  
donnent le nom *d’buile* ou de *soufre.* Ce qui reste au  
fond de la cornue , est sort fec; ils le brûlent , & jet-  
tent les cendres dans un vaste de terre, dans lequel on  
vesse de Peau bouillante: elle *se* charge de fel, on la  
filtre fiur un papier brouillard, ou sur quelque étoffe ;  
on la fait évaporer & on trouve du fel au fond du vaif-  
feau : ce qui reste stur le filtre , est de la terre, ou ce  
que l’on appelle *caput mortuum.*

De ces cinq substances que les anciens regardent ccmme  
autant de principes, il y en a deux que les Chymistes  
appellent *principes passifs etfans action,* qui sirnt la ter-  
re & Peau , & trois *actifs,* l’esprit, le fel & le seiufre :  
& c’est de ceux-ci qu’ils croient que dépend toute la  
vertu & l’énergie d’un mixte. Dans cette résolution il  
y a deux sortes dseEprit ou de mercure. L’un est gras &  
inflammable,c’est celui qui sc>rt le premier à une chaleur  
douce ; on l’appelle *esprit de vin.* L’autre est pénétrant  
& acide ; il se trouve en grande quantité dans le vinai-  
gre. Les Chymistes admettent encore un esprit d’une  
autre eflpece, savoir, un efprit pénétrant, volatil &  
urineux que l’on retire des parties des animaux , tel  
que llesprit de l’urine, de corne de cerf & du sang.

Les nouveaux Chymistes ont rejetté les esprits du nom-  
bre des principes, n’étant autre chose que du SH ou du  
soufre dissous dans de Peau ; car cet efprit est ou un Eel  
acide, comme l’efprit de nitre & de vinaigre, ou  
un Eel alcali volatil, comme l’efprit de l’urine ou de  
corne de cerf ; ou c’est une huile ou bien un foufre fub-  
til & atténué, comme l’esprit de vin & l’esprit deltéré-  
benthine. On ne doit donc pas lui donner le nom d’éle-  
ment ou de fubstance très-simple.

Il y a même des Auteurs modernes qui ont exclu le feI  
& le foufre du nombre des élémens, prenant ce mot  
dans une signification moins étendue, & ne donnant  
ce nom qu’à des fubstances très - simples , c’est le  
sentiment que nous suivons ; & en effet, lorsque l’on  
fait une analyfe exacte dufoufre, il fe change en fel ,  
en eau & en terre. C’est ce que l’on voit quand on dise  
tile plusieurs fois les huiles fétides avec de la chaux.  
Elles donnent une grande quantité de fel volatil dé-  
layé dans le phlegme avec le *caput mortuum.* Les hui-  
les éthérées comme llesprit de vin, ne font autre chose  
qu’une huile grasse & épaisse , comme l’huile d’olive ,  
atténuée par des sels, & dissoute dans l’eau.

On peut s’en assurer par les deux expériences suivan-  
tes.

1° . Si l’on mêle quelque huile, comme l’huile d’olives,  
à une liqueur qui fermente, cette huile fe change en-  
tierement en esprit ardent.

2°. Si l’on mêle deux livres d’esprit de vin avec douze  
livres d’eau commune, & qu’on les expose à l’air, lors-  
que les Eels volatils sesemt dissipés, les parties huileu-  
fes fie rassemblent sur la superficie de l’eau , & elles y  
nagent Eous la forme de gouttes parfaitement fembla-  
blesà l’huile d’olives ou d’amandes douces, dont elles  
ont la figure & le gout.

Nous croyons qu’il saut encore exclurre le fel du nombre  
des élémens, puisque après quelques travaux, il se *ré-  
duit* en terre & en eau. Nous nous servirons du nitre  
pour en donner un exemple. Si on le distile il Ee chan-  
ge presque tout en eEprit acide; & si au contraire on le  
brûle avec du tartre ou de la poussiere de charbon, il  
*se* change en siel alcali, qui s’appelle nitre fixé ou ni-  
tre alcalisé ; & si on le laide fondre de lui-même &  
qu’on le filtre fur le papier gris, on trouvera fur le fil-  
tre beaucoup de terre : si l’on distile ensuite jusqu’à sic-  
cité cette liqueur que l’on vient de filtrer, on en reti-  
rera une eau insipide ; & le fiel qui reste & que l’on a  
fait sécher, fe trouve beaucoup diminué desim poids.  
Si l’on répete cette opération plusieurs sois, presque  
tout le SH *se* changera en terre; & il est très-vraissem-  
blable que la portion qui manque pour faire le poids  
du fel que l’on avoit pris d’abqrd , a été changée en une

747 P E 1

eau insipide. Ajoutez à ce que nous venons de dire ,  
que la vitrification des fiels alcalis n’est autre clusse  
qu’un changement en une substance terresse; car le  
verre *n’a* aucune propriété différente de celle de la  
terre.

Ce que nous venons de prouver par l’analyse chymique  
fe prouve encore par plusieurs expériences fur l’origi-  
ne & la formation du corps, & furtout par celle de  
Van-Helmont fur le Eaule, qui a été répétée tant de  
fois après lui.

Voici en quoi elle consiste.

Il prit environ deux cens livres de terre séchée au four ,  
qu’il mit dans un vaiffeau, fur lequel il plaça un cou-  
verCle de fer percé de quelques trous,de forte qu’il n’y  
put rien entrer que de l’eau : Il y planta une branche de  
saule qui pesioit environ cinq livres. Elle prit racine &  
devint un arbre, qui cinq ans après pèsent plus de S01-  
xante livres, quoique le poids de la terre ne fûtdimi-  
nué que de quelques onces. Cette terre n’avoit été ar-  
rosée que de l’eau de la pluie ; ce qui est une grande  
preuve que cet arbre n’étoit devenu si grand que parle  
moyen de l’eau & d’un peu de terre; & que le fel & le  
foufre qu’il contenoit ne venoient que de ces deux  
élémens.

Les expériences de l’illustre Boyle, faites avec beaucoup  
plus de foin, ne font pas d’un moindre poids. Il mit  
des branches de mente, de marjolaine, de pouliot &  
de mélisse dans des bouteilles remplies d’eau claire. Ces  
branches qui pefoient trois dragmes ou une demi-on-  
ce, péferent enfuite plus de six onces; & ayant été disi-  
tilées, elles ne donnèrent pas une moindre quantité de  
principes que d’autres branches des mêmes plantes qui  
avoient crû dans une terre grasse. On voit assez claire-  
ment par-là que les fels & les huiles que l’on retira  
de ces plantes s’étoient formées de la terre & de l’eau.

Outre les deux élémens dont nous venons de parler, il est  
aisé de démontrer que pour produire un corps mixte ,  
il en faut admettre un troisieme. En effet, la terre &  
Peau font des substances qui n’ont par elles-mêmes au-  
cune action, & qui ont bestoin d’un autre principe qui  
leur donne du mouvement & la force d’agir. La terre  
n’a aucun mouvement par elle-même, l’eau fe glace &  
deVient un corps folide, lorfqu’elle n’est pas agitée  
par quelque autre principe. D’ailleurs le feu ou la  
flamme que l’on retire de prefque tous les corps, silp-  
pofe qu’ils contiennent un principe très facile à met-  
tre en mouvement, qui en donnant de l’action & en  
agitant fortement les parties fixes & immobiles, exci-  
te la flamme. Enfin la volatilité, la subtilité,la mobi-  
lité des parties de quelques mixtes , fait voir que ce  
principe consiste en des parties infiniment petites, &  
qui fe mettent très-facilement en mouvement. Ainsi ,  
quoique cette substance ne se présente pas à nos sens  
comme la terre & Peau, il est cependant certain qu’el-  
le Ee trouve dans la composition des corps mixtes avec  
l’une & l’autre. Caronauroit beau mêler ensemble la  
terre & l’eau, de quelque façon qu’on le fît, elles *res-  
teraient* toujours fans vertu & fans action, jtssqu’à ce  
qu’elles eussent reçu d’un autre principe le mouvement  
& le pouvoir d’agir. C’est pourquoi les mixtes auront  
différentes propriétés, felon les proportions du mélan-  
ge de ces trois principes, & siIivant le degré du mouve-  
ment.

Cet élément très-subtil & très-propre à *se* mouvoir peut  
être regardé comme le feu des Péripatéticiens ou la ma-  
tiere stibtile de Defeartes ; le nom n’y fait rien.

Nous reconnoiffons donc trois substances très-simples  
auxquelles nous donnons le nom d’élémens. L’une est  
active, nous l’appellerons le feu ; les deux autres semt  
passives, c’est la terre & Peau. Ces trois substances mê-  
lées ensemble d’une certaine façon, font le *sol principe*qui est le mélange lé plus simple , & le premier qui foit  
fait de l’assemblage de ces trois élémens. Ce fel étant  
ensisite uni & lié avec le feu, la terre & l’eau, compo-

P R I 748

*se* leFoufre ou l’huile, qui est le fecond des mixtes les  
moins composés, ou le cinquieme principe des corps.

Il faut examiner présentement ces cinq principes, cha-  
cun en particulier.

*Du feu élémentaire, ou du premier principe des corps.*

Nous donnons la premiere place parmi les principes des  
corps au feu élémentaire , parce que c’est une silbstan-  
ce active, qui communique le mouvement à toute»  
les autres.

Le feu est un corps simple, très-fubtil, dont le mouve-  
ment est très-prompt, qui remplit les pores de tous les  
corps, & qui les pénetre tous lorfque rien ne s’oppose  
à sian mouvement, qui les brise avec beaucoup d’impé-  
tuosité, lorsqu’il est en trop grande quantité, & que  
ces corps étant trop solides s’opposent à sim mouve-  
ment; cette substance est très-subtile, puisqu’elle pé-  
netre tous les corps; il n’y en a aucun qui lui soitinat-  
cessible. Son mouvement est très-prompt, puisque l’ac-  
tion & la vivacité de cet élément sirnt si grandes, qu’il  
entraîne avec lui par un mouvement très-rapide les par-  
ties de tous les corps. Son action est plus ou moins gran-  
de, selon qu’il y en a plus ou moins dans les corps. Son  
mouvement est très-prompt & très-violent dans le sio-  
leil, qui nous paroît composé d’une très-grande quan-  
tité de cette matiere. Les feux dont nous nous fssrvOns  
n’ont pas une si grande violence.

Cet élément est moins vif dans les liqueurs spiritueufes  
& volatiles; & il est si foible dans les corps huileux ,  
qu’on ne peut l’appercevoir à moins que l’on ne les  
brûle.

Non-feulement tous les corps lui doivent leur mouve-  
ment, mais encore leur chaleur dépend de lui, pliisi  
qu’elle n’est autre chofe qu’un mouvement en tous  
fens des parties insensibles.

Cette silbstanceestsisubtile & si active, qu’elle disparoît  
toujours dans les analyses chymiques : on ne peut la re-  
tenir que conjointement avec la terre & Peau dans les  
Pels & dans les soufres. Mais quoique le feu foit si vo-  
latil & qu’il fe dissipe si facilement, il peut néantmoins  
s’insinuer & s’amasser en si grande quantité dans quel-  
que corps, qu’il en augmente beaucoup le poids : c’est  
ce que l’on obfervé quand on calcine du plomb, de  
l’antimoine ou du mercure. Car sent que cette calcina-  
tion se fasse par le moyen de la flamme, foit que l’on  
se Eerve des rayons du soleil, le poids de ces corps  
augmente de la cinquieme partie.

*De l’eau élémentaire, ou du phlegme, qui est le fécond, .  
principe des corps.*

L’eau élémentaire est une substance très-simple, liquide,  
sians Eaveur, Eans odeur transparente, qui tire *sa* fluidi-  
té de l’élément du feu. Lorsqu’il l’agite avec beaucoup  
de violence, elle se divise en des parties très-petites &  
Ee change en vapeurs. Si le principe actif l’abandonne  
elle devient un corps folide , & elle fe change en  
glace.

Cet élément que les Chymistes appellent *phlegme*, est  
composé de parties très-menues , qui ne Eont ni lon-  
gués, ni flexibles comme l’anguille, mais qui sirnt roi-  
des, défigure oblongue & arrondie par le bout, à peu  
près comme un œuf.

Les parties dont l’eau est composée font très-petites ,  
puisqu’elle pénètre les pores de presque tous les corps.  
Nous croyons qu’elles fiant lisses, arrondies & de la fi-  
gure d’un œuf, parce que ces qualités conviennent très-  
bien à fa fluidité & à sim mouvement : mais nous ne  
croyons pas qu’elles Eoient parfaitement rondes; car il  
feroit très-difficile qu’une quantité de petites parties  
de cette figure pût acquérir la solidité que nous remar-  
quons dans la glace, puisqu’elles ne *se* toucheroient  
qu’en peu d’endroits, comme on le voit dans le vif-

I argent.

749 P R I

Ces petites parties n’ont ni la figure, ni la flexibilité de  
l’anguille. Car comment pourroit-on concevoir qu’el-  
les pussent dissoudre les Corps ? Des parties molles &  
flexibles ne pénétreroient que très-dissiCilement les po-  
res des sels, & ne pourroient pas même après y être en-  
trées, en séparer les Côtés : mais si au Contraire on leur  
donne la figure d’un œuf, semblables à des coins, el-  
les entreront dans les pores des corps par la partie qui  
**est** mince & pointue , elles les dilateront par la partie  
la plus large, & elles sépareront ainsi les petites par-  
ties des corps les unes des autres.

Les parties aquetsses n’ont aucune odeur ni aucune fa-  
veur, parce qu’elles ne sont pas pointues, mais émousc  
fées, & que d’ailleurs des parties si petites ne peuvent  
irriter ni percer les papilles de la langue ou des narines.

La fluidité que l’on remarque dans l’eau vient non-feule-  
ment de la petitesse de *ses* parties, de leur figure, de  
leur poli, mais encore de leur mouVement insensible  
causé par le feu qui y coule continuellement.

Il n’y a perfonne qui ne Voie aisément combien des par-  
ties très-petites, polies & de la figure d’un œuf, font  
propres à la fluidité. Cette petitesse jointe à ce qu’elles  
font très lisses, les rend plus propres au mouVement,&  
elles *se* dÎVisient plus facilement lorsque la matiere du  
feu survient. La figure qui approche de celle de l’œuf  
y contribue aussi : par-là le contact des parties n’est pas  
trop grand, & il peut fe détruire très-facilement. Mais  
la principale cause de la fluidité, c’est le feu qui péne-  
tre le fluide aqueux, le diVÎfe & le met en mouvement.  
S’il arrive par quelque caufe que ce,puisse être , que le  
principe du feu s’en éloigne, ou qu’il pénetre fes par-  
ties en moindre quantité, l’eau perd aussi-tôt fa fluidi-  
té & devient un corps fplide , parce que fes parties sirnt  
alors dans un parfait repos, elles fe touchent immédia-  
terrfent & elles ne font plus séparées par une matiere  
étrangere qui coule entre *ses* furfaces. Or comme l'eau  
fe change en un corps solide par l’abfcence du princi-  
pe du feu ; de même, quand il est très-abondant, les  
parties du fluide fe séparant dé plus en plus les unes  
des autres, elles fe raréfient & s’élevent en forme d’u-  
ne vapeur d’abord assez sensible , & semblable à de la  
fumée, mais qui devient enfuite presique insensible.  
La transparence de l’eau vient de ce que les rayons de  
lumiere passent en droite ligne au travers de *ses* pores  
qui sirnt suffisamment ouverts.

*De la Terre Elémentaire , qui est le troisieme principe  
des Corps.*

Nous appellons Terre Elémentaire, ce que les Chymisi-  
*tes* appellent *Terre damnée , Tète morte* ; c’est le troi-  
sieme Elément; c’est une substance simple , friable,po-  
teuse, insipide & sans odeur, dont les molécules n’ont  
aucune figure réguliere, & ne font nullement propres  
au mouVement.

Les molécules terreuses étant irrégulieres , elles laissent  
entr’élles beaucoup de pores. De-là vient que l’assem-  
blage de ces parties est friable ; parce que le plus fou-  
vent elles ne font unies que par leurs angles. Elles n’ont  
aucune faveurni aucuneodeur ; parce qu’étant émousi  
fées & sans mouvement, elles ne peuvent exciter au-  
cune sensation.

Dans l'analyste des corps , c’est le dernier principe qui  
reste ; & dans la composition des mixtes, il est regardé  
comme le fondement & la bafe de tous les mélanges.  
C’est principalement de cet élément que vient la séché-  
resse, la folidité & la dureté des corps où il se trouve  
en grande quantité.

De la disposition & du mélange de la Terre , de l'Eau &  
du Feu , *se* forme la premiere & la plus simple compo-  
sition que nous appellons *Sel,* que nous regardons com-  
me le quatrième principe.

*Du Sel, qui est le quatrième Principe des Corps.*

Quoique le Sel foit un mixte, nous le mettons cepen-  
dant parmi les principes des corps ; parce que cette

P R I 756  
fubstance fe tire en entier des corps mixtes par les  
analyses ordinaires, & que ce n’est que par une analyse,  
plus recherchée, & faite aVec plus de foin, qu’on le  
réduit à fes principes ou aux premiers Elemens ; & que  
de plus , les odeurs la faveur & plusieurs autres pro-  
priétés des corps dépendent de lui.

Le fel est donc un assemblage & une réunion des trois  
principes : favoir, du Feu, de l'Eau & de la Terre ,  
qui tous enfemble forment un corps folide, rude , dur,  
qui fe dissout dans l'eau , & se fond au feu , & qui est  
composé de parties dures & solides , unies entr’elïes par  
le feul contract des surfaces plates.Le fel n’est pas fria-  
ble comme la terre ; au contraire , si on le pile, il faute  
aVec bruit comme le verre; parce questas molécules ne  
se séparent qu’avec beaucoup de force. Cependant iI  
Ee dissout facilement dans l’eau ; parce que les parties  
aqueufes qui ont un mouvement très-prompt, pouf-  
fant de côté & d’autre les molécules du fel, en agissant  
Eur *ses* sclrfaces plates , elles les féparent & les empor-  
tent avec elles. Le fel est la catsse ou le prineipe des  
sciveurs & des odeurs, parce qu’il peut irriter par ses  
pointes , les membranes nerveufes de la langue & des  
narines.

Pour mieux développer la nature du SH, nous le distin-  
guerons en sel acide , en SH acre , & en sel salé.

*Du Sel acide.*

Le sel acide est un assemblage de parties roides, folides,  
oblongues , pointues aux deux extrémités à-peu-près  
comme des fufeaux.

La force avec laquelle le fel acide dissout les corps foli-  
des, & en divife les molécules, fait assez voir que ses  
parties sirnt roides & dures : la siiveur qu’il excite sclr  
la langue & le palais, prouve suffisamment qu’elles  
fiant pointues & capables de piquer, & non de racler  
comme le sel acre. Elles se-dissolvent aisément dans  
Peau, & elles en conservent le même mouvement de  
fluidité : d’où il est clair, 1°. Qu’eIles ont presque le  
même poids que les molécules d’eau ; 20. Que leur  
union est telle que , quoiqu’elle soit forte & ténace ,  
elle peut cependant fe détruire facilement par le mou-  
vement des parties aqueuses. Les molécules de ce fel  
étant roides , Eolides, pointues comme des fufeaux ,  
il n’est pas surprenant qu’elles puissent pénétrer dans  
les pores de presque tous les corps , qu’elles les divi-  
Eent comme féroient des coins, qti’elles les séparent,  
& qu’elles produisent leur dissolution. Mais pour com-  
prendre, autant qu’il est possible, par une conjecture,  
la maniere dont les molécules du fel acide font com-  
posées de feu, d’eau & de terre ; on peut fuppofer  
que plusieurs parties d’eau réunies en une feule molé-  
cule , fiant liées entre elles par le moyen de quelques  
parties de terre & de feu qui remplissent les interstices  
des parties aqueufes. Nous croyons que ces molécu-  
les sirnt ajustées ensemble en la forme de deux pyra-  
mides , ou d’un fuseau , en ajoutant une particule  
d’eau dessus & dessous, trois ou quatre autres parties  
placées les unes auprès des autres, de façon qu’elles  
aient la figure d’un triangle , ou d’un quarré. Or la  
différence de ces fufeaux ou de ces molécules acides dé-  
pend de la maniere dont les parties d’eau sirnt dispo-  
sées. On peut en distinguer trois claffes ; savoir, le *sel*acide *nitreux s* le sel acide *muriatique , 8c* le sel acide  
*vitrioliqtte,* desquels nous parlerons dans la fuite.

Ces molécules acides mêlées avec la terre & le feu , font  
le fel acre ou le Bel alcali, dont il faut développer la  
nature.

*Du Sel acre* , ou *du Sel alcali-*

Le mot d’alcali Vient d’une plante appellée *Kala* , des  
cendres de laquelle on retire un fel que les Arabes ont  
nommé *alkali,8c* qui fert à faire du verre. Dans la sui-  
te , on a employé ce terme pour signifier tous les fcls  
que l’on retire des cendres des plantes. Enfin on à

*jyi* P R I

donné ce nom à tous les sels, & à toutes les substances  
qui fermentent avec les fels acides.

Le fel alcali, ou le fel acre, est composé d’un amas de  
parties sphériques & hérissées. Ce Eel mis sur la langue  
**est** corrosif & brûlant: d’où l’on peut conclurre que fes  
parties acquiérent facilement un mouvement très-ra-  
ride , ce qui conVlent très-bien à la figure sphérique.  
Nous croyons que ces petites spheres fiant armées de  
tous côtés de pointes ; de forte que lorsqu’elles font  
placées fur les.papillesnerveufes de la langue , elles y  
roulent, &les ratissent à-peu-près comme seroit une  
lime. C’est en cela que le SH alcali dissere du selacide ,  
qui pique seulement la langue.

**Le** Eel aere s’éleve facilement de lui- même, ou à la moin-  
dre chaleur; parce que cespetites fpheres étant armées  
de pointes, comme d’autant d’ailes , elles présentent  
au principe du feu une furface très grande par rapport  
**à** leur grosseur : c’est pourquoi elles cedent facilement  
au mouvement du feu.

Quant à la conformation de ce fel . il paroît qu'elle vient  
d’un certain arrangement, & de l’union particulicre  
des parties acides & terretsses ; puisque dans plusieurs  
opérations de Chymie , les fels acides mêlés avec de  
Ia terre *se* changent en sel acre , comme on peut le  
voir dans la préparation du nitre fixé & dans la fermen-  
tation de Purine. En effet le nitre qui *se* change prefi-  
queentierement en efprit acide par la distilation, de-  
vient un Fel alcali, si on le calcine avec de la poudre  
de charbon. On obsierve la même chose dans la ser-  
mentatlon de Purine : lorsqu’elle est récente, & qu’on  
**la** distilé , elle donne un fiel salé , fixe , analogue au  
fel marin. On en peut tirer une liqueur acide, par une  
distilation faite avec foin : mais elle ne donne aucun  
fel Volatil. Au contraire, lorfque l’urine a fermenté,  
on n’en retire point de fel fixe , ou. l’on n’en retire que  
très-peu, mais une grande quantité de fel alcali vo-  
latil.

**Il** est aisé de voir par-là comment *se* forme le fel acre ;  
car la fermentation & la calcination mêlent plus in-  
timement les particules terreufcs avec les particules  
acides.

Plusieurs parties acides rencontrant une particule terreu-  
fe , l’attaquent de toutes parts & pénetrent fort avant  
dans fes pores : elles forment ainsi une molécule dont  
le centre est compacte & ferme, duquel il s’éleve une  
portion des pointes acides qui rendent sa superficie  
toute hérissée.

Voilà les parties dont les fiels alcalis volatils sont com-  
posés -: s’il y en a plusieurs jointes ensemble, elles s’u-  
nissent parle moyen de leurs pointes , & elles forment  
des moléculesplus grandes ,& d’une figure irréguliere.  
Ces globules hérissés unis enfemble, laissent plusieurs  
pores qui absorbent & qui reçoivent facilement des  
molécules d’eau, de terre, de foufre & des parties  
acides. C’est pourquoi il est rare de trouver un fel acre  
bien pur. Souvent fes pores font remplis de molécu-  
les terreufes : alors le feu le plus ardent ne peut l’éle-  
ver : mais il le fond plutôt que de le rendre volatil.  
C’est pourquoi on l’appelle alors *Sel fixe.* Tel est le fel  
fixe de tartre ou les fels que l’on retire des cendres  
des plantes, que l’on appelle à caufe de cela *Sels lixi-  
vi els.*

Quelquefois les sels acres fiant mêlés de parties Eulphu-  
retsses : alors ils fiant volatils ; c’est-à-dire qu’ils s’en-  
volent à la plus douce chaleur du feu, comme les fels  
volatils de Purine, de corne de cerf, & les autres qui  
fe trouvent dans le regne animal.

Les sels acres se fondent facilement par l’humidité de  
Pair; parce que les parties aqueufes qui font dans Pair,  
trouvent une entrée facile dans les pores innombrables  
de ces fels. Lorsqu’ils sont fondus de cette forte , ils  
ressemblent à de la lessive ; on les appelle *huiles* im-  
proprement : telle est l’huile de tartre par défaillance.  
Les fels volatils qui font délayés dans des parties aqueu-  
fes , composent les esprits volatils urineux, comme

P R I 752

les esprits volatils de Purine -, du seing, de corne de  
cerf, &c.

Souvent les pores des fels acres font remplis de parti-  
cules acides. Il réfulte de ce mélange une compofuion  
falée , qui est la troisieme espece de fel auquel on  
donne le nom de*selsalé,* comme le fiel *ammoniac &*les autres de cette sinte, dont il faut considérer ici la  
nature & la composition.

*Du Sel sale.*

Le fel falé est composé de molécules acides & acres, mê»  
lées ensemble. Les mOlécules de ce fel composé, ti-  
rent principalement leur figure du fiel acide. Le senti-  
ment de saveur qu’elles excitent sur la langue , est  
moins vif que celui qui vient du fel aeide ou du fel  
acre ; parce que l’union de ces deux fels forme des mo-  
lécules plus grosses & moins propres au mOUVement.  
Quoiqu’il y ait dans les molécules du fel falé une plus  
grande quantité de pointes, cependant il est moins  
corrosifque le fel acre; parce que fes pointes simt si  
ferrées , qu’elles ne peuvent pas pénétrer prosoicé-  
ment , ni irriteraussi fortement les papilles nerveuses,  
que lorsqu’elles font séparées & dégagées.

La faVeur que ce fel excite s’appelle *salée.* La variété de  
cette EaVeur est furprenante. Elle dépend delà disséren-  
ce des fels aci les & acres, de la maniere dûnt leurs  
pointes font plus ou mnins ferrées, de la quantité plus  
ou moins grande des pointes du fiel acide ou du fel  
acre, enfin des différentes parties qui semt mêlées avec  
ces deux sels.

Ce qui nous fait assurer aVec confiance que le fel salé est  
formé du mélange du fel acide & du sel acre , c’est que  
les Chymistes le compofent très-siwvent en mêlant ces  
deux fels, & qu’ils tirent ees deux sels du si 1 falé. Ain-  
si , par exemple, en verfant de l'efprit acide de nitre,  
ou de fel marin , ou de Vitriol, fur le Eel de tartre , on'  
fait un fel falé qui a la nature du nitre , du fel marin ou  
du Vitriol; & par l’analyfe des fels essentiels des plan-  
tes, ou du Eel ammoniac, ou des autres Eels Ealés, on  
sépare très-bien les sels acides & les sels acres, soit fi-  
xes, soit volatils.

*De lT telle ou du soufre , qui est le cinquième principe  
des corps.*

Nous donnerons la cinquieme place parmi les *principes  
des corps,* à cette substance à laquelle les Chymistes  
donnent le nom de *soufre* ou *d’huile.* Ce n’est pas un  
corps simple, mais il est composé des quatre premiers  
principes , du feu, de l’eau, de la terre & du fel, aux- .  
quels il *se* peut réduire aisément. Nous le plaçons *ce-  
pendant* parmi *ics principes des corps,* parce qu’on le re-  
tire facilement tout entier des corps mixtes qui font  
dans la nature, & qu’il est un peu plus diffieile de le  
réduire aux élémens les plus simples , & parce qu’il est  
comme le réceptacle & le foyer du feu élémentaire.  
C’est pour cela qu’on lui rapporte plusieurs qualités  
des mixtes , comme l'inflammabilité, l’odeur, la cqu-  
leur, la ductilité, la malléabilité des métaux & les au-  
tres vertus des corps.

Le foufre ou l’huile en général est donc un mélange du  
feu, de Peau , de la terre & du fel qui forme un cOtps  
fluide, visqueux , inflammable, tranfparent, qui de  
lui-même est insipide & fans odeur, quoique les cou-  
leurs , les odeurs & les faveurs dépendent de la manie-  
re différente dont le soufre est mêlé avec le fel.

Le soufre est un amas de petits floccons composés de plu-  
sieurs fils très-déliés, entortillés les uns dans les autres.  
Ces fils font composés d’un mélange particulier de pe-  
tites parties Ealines, aqueuses, terrestres & ignées, qui  
se fait dans les entrailles de la terre, ou dans les Végé-  
taux & les animaux, par le moyen de la fermentatian:  
c’est ce que l’on démontre facilement par llaecroisse-  
ment des plantes aromatiques que l’on met dans l’eau;  
car on en retirera par la distilation une huile que l'on  
n’auroit

753 P R I

n’auroit jamais pu retirer de l’eau. De plus, toutes les  
huiles dont on fait une analyfe exacte fe résolvent en  
sel, en eau & en terre, comme nous l’avons déja dit.

Ces filets différemment entrelacés sorment des floccons  
plus o'u moins *serrés,* dans les pores desijuels il *se* ren-  
ferme une grande quantité de l’élément du feu : c’est  
de-là que vient la légereté & l’inflammabilité du fou-  
fre. Outre la fubstance du feu qui est contenue dans  
ces pores, il y a encore des ruisseaux de cette même,  
substance du feu, qui courent entre les floccons hui-i <  
leux qui les séparent l^s uns des autres, & qui com-  
muniquent à chacun en particulier le mouvement  
confus qui est réquis pour la flui^té. Cependant ces  
fils tortueux confervent entre eux une certaine liaisim  
& un certain enchaînement qui contribue à l’épaississe-  
ment de ce fluide.

On peut comprendre flacilement après ce que nous aVons  
dit de la nature du fel alcali, & de la figure & de la  
structure des parties fiulphureuses, comment tous les  
sels alcalis dissolvent les foufres; car en supposant que  
les petites parties des fels alcalis sirnt sphériques & hé-  
lissées, elles ne peuVent *se* motiVoir entre les floccons  
filamenteux du soufre, fans emporter avec eux quel- '  
ques-uns de ces filets, & fans dÎVifer & déchirer peu à  
peu ces floccons. Au contraire les petites parties des  
fels acides étant épaisses, roides & pointues, lorfqu’d-  
les font introduites en grande quantité dans ces floc-  
cons fulphureux, elles en rendent le tissu plus épais &  
plus ferme. C’est aussi de-là que viennent les différen-  
tes fortes de soufre ; car felon que les soufres & les poin-  
tes acides auront plus ou moins d’épaisseur, ou que la  
quantité des uns & des autres fera différente, on aura  
des composés huileux- ou sillphureux bien différens ,  
fojt pour la consistance plus ou moins grande, foit pour  
la volatilité. Car les concrétions scllphureuses que l'on  
trouve dans les entrailles de la terre, qui l'ont formées  
dans l’union du feu, du fel acide, d’eau & d’une terre  
fine, s’appellent bitume ou graisse de la terre. Si l'on  
fait dissoudre dans beaucoup d’eau cette graisse bitumi-  
netsse, il l'e forme une huile minérale que l’on appelle  
*pétréole )* & plus ordinairement *pétrole.* Si au con-  
traire on mêle cette même graisse bitumineufe avec  
de la terre &du sel, elle produit un bitume plus so-  
lide qui est pur ou impur, selon la quantité de ter-  
re, ou felon qu’elle sera plus ou moins grossiers , ou  
felon le différent degré du mélange. C’est de-là que  
viennent le charbon de terre , le jayet, le stlccin, les  
bitumes & les terres bitumineuses. S’il y a peu de  
terre & beaucoup de fel acide mêlé aVec cette graisse  
bitumineuse, ce mélange forme le foufrc minéral or-  
dinaire ou le soufre inflammable. Enfin si ce bitume est  
joint à une terre vitrifiable, il a la forme métallique ,  
c’est-à-dire, l’éclat du métal, Ialmollest», la ductilité  
& la malléabilité, comme on le prouVe par beaucoup  
d’expériences. Car si on mêle parties égales d’huile aci-  
de de vitriol & d’huile de térébenthine, qu’on les  
laisse digérer doucement & long-tems, & qu’on les  
distile enfuite dans une cornue, il en sortira d’abord  
une liqueur d’un jaune d’orange, ensifite d’un jaune  
plus foncé & qui approche beaucoup de l’odeur & de  
la consistance du pétrole. Ce qui reste dans la cornue  
s’épaissit & devient un bitume mou; enfuite il *se* dur-  
cit & se change en une masse noire & Eolide, qui s’allu-  
me facilement quand on l'approche de la flamme ; &  
quand on la brule, elle répand une odeur entierement  
semblable à celle du charbon de terre. Si l'on continue  
la distilation ,.la matiere qui reste au fond de la cornue  
donne une liqueur blanchâtre & acide , dans laquelle  
fe trouve une poussiere d’un gris cendré, qui est le fou-  
fre inflammable; il s’éleve encore au cou de la cornue  
un Eoufre jaune *8c* combustible, qui est la même chose  
que le Eoufre ordinaire. Enfin il reste au fond de la cor-  
nue une fubstance noire reluiscinte , polie, feuilletée  
comme le talc, dans laquelle on découvre des particu-  
les de fer par le moyen de l’aimant.

L’analyfe chymlque que l’on fait des bitumes que l’on

*Tome V.*

P R I 754  
retire de la terre, nous fait voir les mêmes principes  
que ceux dont on fe fert pour leur composition artifi-  
cielle. Les métaux ne sont autre chose que des bitu-  
mes, qui ayant été digérés à une chaleur de longue  
durée , sont parvenus à un certain degré de fixité. Lla-  
nalyfie chymlque que l'on fait des métaux le démontre  
fuffifamment; car elle réduit en ceqdrcs & en verres ,  
au moins les métaux imparfaits, en leur enlevant le sou-  
fre principe dont ils font remplis. Si on les calcine  
long tems par le feu, ou par le moyen des rayons du  
soleil rassemblés par le Eecoursd’une lentille de verre,  
le principe sillphureux s’enVole, & ils se réduisent en  
chaux & en cendres, que l'on convertit essuite en ver-  
re par un fetl plus violent : si au contraire on rend à  
ces verres métalliques le principe siulphureux, ils re-  
prennent de nouveau la forme métallique.

Les fubstances inflammables que l’on rencontre dans le  
regne animal & dans le végétal, sirnt composées du  
principe sillphureux & dustel acide mêlés enfemble par  
une nouvelle combinaifon; car le principe sillphureux  
ou l’hùile que l’on y découvre vient du mélange dufcI  
acide *8c* du feu élémentaire avec l’eau & la terre en,  
petite quantité, comme dans le regne minéral.

D’ailleurs l’huilè mêlée avec un fel acre forme les muci-  
lages & les gommes : lorsqu’elle est mêlée avec des aci-  
des déliés & entremêlés d’une nouvelle substance du  
feu , elle produit les huiles essentielles & les efprits  
ardens. Si elle *se* trouve avec des acides plus grossiers,  
& qu’elle fiait unie avec une suffisante quantité de ter-  
re, elle forme les résines. C’est ainsi que par la Chy-  
mie nous composions une gomme artificielle, ou des  
fiavons plus ou moins épais par le mélange des sels  
acres avec des huiles plus ou moins épaisses. Ainsi en  
mêlant de l’efprit de vin avec de l'efprit volatil d’uri-  
ne, on fait une gomme peu épaisse ou une concrétion  
mucilagineufe ; mais avec l’huile d’olives & le fel fixe  
de tartre fondu, on fait un favon ou une espece de  
gomme plus épaisse. Si l'on mêle de l’esprit de vin avec  
de l’huile de vitriol, & qu’on les mette en digestion à  
la chaleur pendant long-tems, & qu’on en fasse enstuite  
la distilation, on retirera une huile inflammable, pé-  
nétrante, d’une odeur agréable & assez semblable aux  
huiles essentielles des plantes, & il restera dans la cor-  
nue une véritable résine.

Ce même principe huileux fait la graisse dans les animaux  
& cette fubstance gélatineufe propre à nourrir les par-  
ties du corps ; car elle est composée de sels acres Vola-  
tils & d’huile, ce que l’analysi; fait voir clairement. La  
graisse est composée d huile & de fel acide; car si l'on  
mêle de l’huile d’olive & urt efprit acide quel qu’il  
foit, comme l’esprit de nitre ou de vitriol, & qulon  
les laisse en digestion, on aura du fuif ou de la graisse  
femblable à celle des animaux.

La flamme que conçoivent aisément les corps flulphureux  
ou huileux, est un mouvement de notre premier élé-  
ment qui est caché dans les pores des floccons huileux.  
Cet élément brifle stlccessiVement les prisims dans lesi-  
quelles il étoit enfermé ; il entraîne avec lui les pointes  
des sels acides, parle moyen desquels il diviEe & dé-  
truit les petites parties du corps qui est allumé, de  
quelque nature qu’elles soient.

On décOuvre dans les corps des concrétions sulphureuses  
de différente eEpece, les unes fiant fixes, les autres sirnt  
volatiles ; les fixes sirnt ou fiolides, comme les grasses ,  
les résines & les bitumes , ou fluides comme les hui-  
les. Les volatiles s’élevent à la plus douce chaleur ,  
& confiervent la consistance d’huile , comme les hui-  
les effentielles de genievre & de thym , ou bien el-  
les prennent la forme de l’eau ; alors on les appelle *esc  
prit s ardens y* comme llesprit de vin & les efprits ardens  
des fruits.

*Du mélange des élemens^*

Tous les corps Eont composés des cinq principes dont  
nous venons de parler. Les composes Eont différens ,  
selon que ces principes sont mêlés dissélemment. Nous

*yFi* P R I

deVons considérer présentement -quels font ces diffé-  
rens mélanges qui produisent des composés si diffé-  
rens.

Le mélange des principes *se* fait par le moyen du mou-  
vement qui dépend entierement de l’élément du feu :  
mais ce mouVement n’est pas égal partout. Il est ou  
lent & tardif, comme dans la maturité des fruits; où  
vif & prompt, comme dans la fermentation du moût ;  
ou très-violent, comme dans la déflagration des corps.  
On donne le nom de fermentation à tous ces différen^  
mouvemens, & l'on appelle corruption le mouvement  
qui tend à la destruction d’un composé.

Le mélange le plus simple des principes,ou plutôt le mé-  
lange le moins composé, est celui qui forme le fel ;  
savoir, par l’union intime & exacte de la terre avec  
l’eau : vient enfuite le soufre qui est composé de l’u-  
nion du feu, de Peau, de la terre & du fel. Enfin sui-  
vent les sels acres, foit fixes, soit volatils, qui sont plus  
composés, aussi-bien que les sels essentiels des plantes,  
& les soufres tant solides que liquides.

On peut observer par beaucoup d’exemples tirés des trois  
regnes, de quelle maniere *se* font ces mélanges, &  
quel est l’ordre dans lequel fe font les changemens qui  
s’y rencontrent.

Prenons d’abord pour exemple la vigne : fes grappes  
aVant d’être mûres, & lorsqu’elles sont à peine nouées,  
n’ont qu’une EaVeur insipide & semblable à celle de  
l’herbe: à mesure qu’elles croiffent,il s’y déVeloppe  
peu-à-peu une certaine acidité, qui rend leur sim âpre,  
& ensuite acerbe; on le nomme alors *verjus.* Quand on  
le distile , il donne beaucoup dephlegme, un peu de  
liqueur acide, une petite quantité de soufre ou d’hui-  
le, & laisse dans le Vaiffeau beaucoup de terre.

Les molécules terreufes qui fe trouVent dans ce fuc, font  
chargées des ébauches des fiels, qui *se* font sentir d’a-  
bord par un gout âpre. Dans la fuite les pointes des sels  
qui percent les molécules terreuses , mais qui ne sirnt  
pas encore entierement dégagées de leurs envelop-  
pes, se font fentir par le goût acerbe qu’elles exci-  
tent.

Les raisins étant parVenus à une parfaite maturité , le  
goût austere fe change en une faVeur douce & agréable.  
Alors le fuc du raisin est pénétré par une plus grande  
quantité de l'élément de feu ; il deVient plus clair &  
plus raréfié, fes parties font plus agitées , les fiels aci-  
des se dépouillent de leurs enVoloppes terreuEes; &  
de ce nouVeau mélange des Eels, du feu, de la terre  
& de l’eau, il fe forme des foufres. S’il reste quel-  
ques fels acides qui .ne foient pas entrés dans la com-  
position des soufres , ils y font enVeloppés ; de forte  
qu’il n’y a que l’extrémité de leurs pointes qui passent  
au traVers des filamens sulfureux, qui piquote les pa-  
pilles de la langue, & qui excite une faVeur agréable :  
c’est ce que l’on appelle du *moût.* Lorsqu’on le distil-  
le , il donne beaucoup de phlegme , une assez grande  
quantité de liqueur acide, un peu de sel Volatil acre,  
ou urineux, & beaucoup plus d’huile épaisse que dans  
la premiere distilation. Enfin on retire de la matiere  
qui reste dans le vaisseau un fiel fixe & acre, qui *se sé-*pare de la terre.

Dans ce scie des raisins mûrs, ou dans ce moût, les fiels  
& les soufres ne font pas encore parvenus à un grand  
dégré de tenuité, ou plutôt ils font encore enveloppés  
de parties terreusies grossieres qui émoussent beaucoup  
leur action.

Mais si l’on fait fermenter une grande quantité de ce fuc,  
la matiere du feu qui y est en abondance, excite une  
nouvelle fermentation beaucoup plus grande, qui ne  
s’arrête point que les parties les plus grossieres n’aient  
été atténuées ou séparées du reste de la liqueur, & que  
les fels & les Eoufres ne foient délivrés des parties ter-  
retsses, & n’aient été bien mêlées & bien divisées. Cet-  
te liqueur s’appelle alors du *vtn:* les parties, grossieres  
qui ont été repoussées du centre à la circonférence ,  
restent au fond; elles ont le nom de *lie.* Cette liqueur

P R I 756  
du vin est vive & pénétrante à caufe de la grande quan-  
tiré de l’élément du feu, qui est caché parmi les fila-  
mens desfloccons fulphureux.

Quand on distile le vin, on en retire une assez grande  
quantité d’efprits ardens; enfuite il vient beaucoup de  
phlegme, après cela une liqueur acide ,aVec quelque  
portion dlefprit huileux,enfin un peu d’huile épaisse; il  
reste très-peu de *caput mortuum*, qui étant laVé, dcnne  
un peu de stel fixe acre. Ainsi dans la distilation du νΐη  
on retire bien moins de liqueur acide que dans l’ana-  
lysie du moût : mais on retire du vin beaucoup d’ef-  
prits ardens, au lieu que Fon n’en retire point du  
moût. Si l’on fait Pécher la lie du vin, & qu’on la dise  
tile, on en retirera une grande quantité de fel vOlatil  
acre ou urineux ; parce que les Eels acides qui étoient  
retenus dans les parties sillphureuses & terrestres, *se*changent en sel volatil, ibit par la force de la fermen-  
tation, foit par la chaleur du feu.

On Voit encore d’autres exemples de différentes méta-  
morphoses du fel acide, en efprit ardent ou en fel Vo-  
latil, dans la distilation des seVes & des pois Vérds;  
on en retire beaucoup de fel acide, une grande quan-  
tité de phelgme & un peu d’huile. Mais si l'on fait fer-  
menter pendant un tems conVenable ces femences dans  
de Peau commune, elles fourniffent des esprits ardens  
en abondance. Enfin, si on les garde pendant quel-  
ques mois dans un lieu *sec ,* sians aucune fermenta-  
tion sensible ; elles donneront dans la distilation un  
efprit alcali urineux, & elles ne donneront point, ou  
très-peu de liqueur acide.

On voit par-là que le SH acide uni avec les autres prisse  
cipes par la fermentation, fe change en soufre; ou que  
par fon union avec les molécules terreufes & si.ilphu-  
reuses, il *se* change en Eel alcali Volatil, de même que  
par la calcination il *se* change en sel alcali fixe; si la  
force du feu l’introduit dans les parties grossieres  
de la terre , comme dans la préparation des fels lixi—  
viels.

Il faut obferver ici que tous les sels que l’on retire du  
regne minéral, Eont bien différens les uns des autres,  
non - seulement par rapport à la composition qui va-  
rie beaucoup, sielon qu’il y a plus ou moins de Eou-  
fre, d’eau & de terre joints au sel acide ; mais encore  
par rapport au sel acide primitif duquel ils tirent leur  
origne. Car le sel primitif acide n’est pas unique; i!  
y en a de plusieurs fortes, selon les disserens moules  
où |il se forme. Nous les rapportons tous à trois  
genres; savoir, le *FAmuriatiques* le sel *nitreux, &*le Eel *vitriolique.*

La figure de ces fiels est bien différente; le *soi muriael-  
que* comme *lu loi gemme* ou le Eel *marins* prend la for-  
me cubique dans la crystallisation : fes parties inté-  
grantes paroiffent formées de deux pyramides quar-  
rées, jointes enfemble par leur bafe. Les crystaux de  
nitre ont une figure de prifme à six côtés : nous fup-  
pofons que fes parties intégrantes font composées de  
deux pyramides triangulaires. Nous croyons que Tes  
parties intégrantes du vitriol font faites de deux pi-  
ramides exagonesla caufe de la figure que prend or-  
dinairement le *ses* fixe du vitriol , lorsqu’il est dé-  
pouillé, autant qu’il peut l'être, de toute partie mé-  
tallique.

Ces Eels primitifs unis avec d’autres fubstances font des  
Eels de différente figure & de différente vertu , dont  
le nombre est prefque infini. Ainsi dans le regne vé-  
gétal il y a différentes sortes d’aigres, qui ne font au-  
tre chosie que des fiels acides primitifs dissous dans une  
certaine quantité de phlegme. Les fels essentiels faits  
fans feu, font ces mêmes acides unis à des petites par-  
tics de terre & aux autres principes. Le fel ammoniac,  
est formé de l’union des fels aeides aVec les fels acres  
Volatils : les fels acres font fixes , lorfque des molécu-  
les de terre un peu grossieres , font hérissées des ροΐη-  
tes de ces acides. Les sels volatils ou urineux sirnt ceux  
dont les molécules terreuses sirnt très - fines & très-

757 P R I

petites; de sorte qu’elles forment de très-petits glo-  
bules hérifïes de ces mêmes acides.

Les mêmes especes de fel aeide primitif que l’on remar-  
que dans le regne minéral ,fe trouvent également dans  
le regne végétal. Par exemple, le fel essentiel de la  
pariétaire est nitreux, il prend feu & petille comme le  
nitre si.ir les charbons allumés. Les sels fixes de char-  
don-béni,de l’herbe appellée kali, de celle que l’on  
appelle *spongia ,* font semblables au sel marin. Les  
crystaux de tartre font semblables à ceux du vitriol :  
& l’odeur de Eoufre que le tartre fait fentir quand on  
le calcine d’une certaine façon, démontre facilement  
que l’acide qu’il contient, a la même nature que l’aci-  
de vitriolique.

Outre les compositions falines que l’on trouve dans les  
plantes, il y a encore d’autres mélanges qui y font  
produits, comme les *gommes,* les *résines, lus liqueurs  
mielleuses.*

La gomme est une fubstance qui tient le milieu entre  
l’acide & l’huile, ou plutôt c’est un sel acide qui est  
tellement uni avec des molécules terreusies, que *sa* plus  
grande partie est déja changée en fel alcali, tandis que  
l’autre est changée en huile ; de sim te qu’il *se* forme un  
mixte falin& huileux. Telles font les concrétions fa-  
voneufes que font les Chymistes, avec de l’huile d’o-  
live&la lessive détartre, ou les concrétions mucilagi-  
neufes formées de l’efprit de vin & lleEprit volatil de  
l’urine ; d’où l'on peut conclurre que presque toutes  
les semences, qui dans leur état de maturité sirnt rem-  
plies d’huiles,n’étoient autre chose dans les commen-  
cemens que des mucilages ou des huiles qui n’étoient  
pas encore mûres.

Les résines semt composées d’acides & d’huiles. Tel est  
le mélange de l’huile de vitriol & de l’efprit de vin ou  
de térébenthine. Elles siont Eolides ou liquides. Cette  
différence ne vient que des parties terrestres qui s’y  
trouvent mêlées.

Les sucs mielleux qui découlent deux-mêmes des plan-  
tes, comme la manne, ou que l'on retire par l'art,  
comme le sijcre; sirnt des sels essentiels composés de  
l’acide & du fel alcali mêlés avec beaucoup de parties  
huileuses.

On peut observer dans le regne minéral une infinité d’e-  
xemples de différentes manieres, dont les principes  
peuvent être unis entr’eux par la nature ou par l'art.

La pierre dont on sait la chaux, & celle dont on sait le  
plâtre, fiant tellement disposées, que lorsqu’on les cal.  
,cine, la matiere du feu ouvre une infinité de pores,  
dans lesquels les molécules aqueufes font reçues faci-  
lement : cependant avec un frottement & un choc de  
ces parties aqueufes avec le principe du feu qui est  
renfermé dans cespierres calcinées, les parties aqueufes  
retenues long-tems dans les pores, *se* changent enfin  
en des molécules nitreuses. Car on voit dans les vieilles  
murailles qui\*sont bâties de chaux ou de plâtre,des ef-  
florescences de nitre, d’où même on le peut retirer par  
l’art. La plus grande partie de ce nitre *se* change dans  
la distilation en un efprit acide; & au contraire lorsi-  
qu’on le calcine avec des charbons, il *se* change pres-  
que tout en fel alcali, & peut-être que le *natrum* des  
Anciens ou le fel alcali minéral que l'on retire de la  
terre dans l’Egypte & dans d’autres pays, ou de la  
plupart des eaux des fontaines minérales, n’est autre  
chofe que le nitre calciné par la chaleur de la terre,  
& changé en fel alcali fixe.

Le fel acide vitriolique, joint avec des minéraux, forme  
différentes fortes de vitriols : avec une terre astringen-  
te, il fait de l’alun : avec le principe du feu, il fait le  
foufre ordinaire & combustible ; car le foufre jaune,  
après la déflagration, fe convertit entierement en une  
liqueur acide vitriolique, qui redevient du fouffre lorsi  
qu’on lui rend le principe du feu qui s’en étoit envolé  
dans la déflagration.

On découvre aussi dafis le regne animal les mêmes *mé-  
langes* des principes. Le chyle & le lait contiennent  
un fel acide caché, qui fe développe facilement par la

P R O 758  
putréfaction ; car ces liqueurs s’aigrissent aisément :  
mais lorfque le fel acide est broyé par une fermenta-  
tion convenable , il fe change en un sel alcali volatil,  
qui fe tire abondamment des liqueurs qui viennent du  
chyle , comme du fang, de la sérosité, de la bile ,'& de  
l’urine. Lorfque le corps est bien difposé , le fel acide  
ne se change pas tout en SH àlcali, mais il forme un fel  
falé ou un fel ammoniac mêlé avec des parties de terre  
& d’huile.

La fubstance glutineuse de la sérosité & du siang, vient de  
cette union du siel ammoniac avec des parties huileisses;  
elle a besioin de la putréfaction ou de la calcination,  
afin que le fel qu’elle contient *se* change en SH alcali,  
comme on le voit dans l’urine, le Eang & les autres silcs  
du corps humain,desquels on ne peut retirer un selalca-  
li fixe qu’après la putréfaction & la calcination. Voilà  
les principaux mélanges des principes qui fe trouvent  
dans les corps naturels,par lefquels on comprendra ai-  
sément toutes les autres combinaifons que l'on en peut  
faire. GEOFFROY.

PRION, πρίων *aseie* ou *trépan.*

PRISIS, πρίσις, de πρίω, fcier ; *scie* ou *couronne P un tré-  
pan.* L’action de scier, ou grincement de dents.

PRISMATA, πρίσματα , de *rsresc ,* fcier ; *sciure* ou *ra-  
pure.*

P R O

PROBARBION ; la premiere barbe qui paroît à la levre  
supérieure.

PROBLEMA, πρόβλημα, de προβάλλω , qui signifie,  
entr’autres choses,objecter, semer des obstacles fur une  
route, embarrasser l'entrée d’un endroit, ou en défen-  
dre les avenues. C’est en ce sens qu’Hippocrate s’en est  
servi, *Lib. de Natura mulierum, & Lib. II. ejusidèTract,*pour désigner la membrane, qui, croissant à l’orifice  
ou au cou de la matrice, arrête le passage de la semen-  
ce, & empêche la conception. Si l’on introduit le doigt  
dans le vagin, on n’aura pas de peine à distinguer cette  
membrane.

PROBOLE, προβολὴ, de προβάλλω, prominer ; *promi-  
nence t* de quelque espece que ce sioit.

Hippocrate obsierve, *Lib. de Articulis*, que dans les  
bestiaux , autres que le bœuf, προβολὴ τοὺ κείλεος λεπὸὴ,  
a la *prominence* de la levre est peu considérable, la  
a mâchoire supérieure est mince , & ils ne peuvent  
a pa rconséquent que brouter des herbes courtes: il d'en  
« est pas de même du bœuf.

On lit, *Lib. de Vulneribus cap. TPasieL.* τῆς κεφαλῆς ἐνο  
του ἔμπροσθην , « la *prominence* de la tête vers les parties  
« antérieures;» ce que PAuteur interprete par une émi-  
nence sphérique (ἐξέκον στρογγύλον ) de l’os du front,  
qui s’avance en-devant, & plus que le reste.

PROBOSCIS ; la trompe d’un éléphant, ou de quelque  
infecte.

PROCARDION , προκάρδιον; le creux de l’estomac.

PROCATHARTICA CAUSA; cause antécédente,  
préexistante, & tendante à une maladie. Voyez *Causa.*

PROCESSUS, en Anatomie *, procès, protubérance, apo-  
physe ,* ou éminence d’un os. En Chymie, *procédés,* ou  
silite d’opérations tendantes à la production de quel-  
que chosi? nouvelle.

PROCHEILA, πρόκειλα; les extrémités des levres.

PROCHYMA, πρόκυμα ; le moût qui coule de lui-mê-  
me des grappes avant qu’elles soient pressurées.

PROCIDENTIA; chute de quelques parties. Voyez  
*Prolapsus.*

PROCLESIS , πρόκλησις, de προκαλέω, *provoquer ; c* est,  
selon Hippocrate, l’action *de provoquer* les sensations,  
& de procurer du plaisir, en affectant les parties ex-  
térieures ; c’est pourquoi nous lisions , *Lib> de Liquida  
usu*

θερμῦ ήδοναὶ nsif προκλήσιες ἀπὸ δἐ του -ῥαχρῦ ἀλγηδἐνές,

759 PRO

*rasi* ἀποτρέψιες ; « Peau chaude fait plaisir , & excite  
« une fenfation agréable ; Peau froide au contraire in-  
α commode , & caufe de l'aversion. » ἀποτρίψιες , qui  
marque ici l’aversion , le frisson,l’effroi, est l’opposé de  
προκλήσιες, dans le fens qu’Hippocrate l’emploie ci-  
dessus. On trouve encore le même mot, *Lib.* περὶ εύχ-  
κημ .' νομίζει γὰρ τουτο βίη ειναι ἐς προκλησιν θεραπηίης ;  
« car il pensie que cela est nécessaire pour procurer, ou  
« rappeller la sianté. » Vous remarquerez que dans les  
exemplaires imprimés, on lit πρόσκλησιν ; ce qui ne  
change beaucoup le siens.

PROCONDYLOS , la premiere jointure de chaque  
doigt.

PROCONIA ALPHITA , προκώνια ἄλφιτα , LiA/7.  
*de Natura mulieri.* Galien entend par *proconia alphita,*de la farine d’orge faite lorfque ce grain est tendre &  
récent. Cette farine a été ainsi appellée, dit-il, dans  
fon *Exegasis,* parce qu’on employoit à la faire, l'orge,  
πρὸ τῆς του κώνου στάσεως, « avant qu’il fût mis en cone,  
«c’est-à dire, en pile; » car les piles d’orge avoient  
une figure conique, κῶνος signifie, felon Galien , une  
machine de bois élevée dans les granges, surtout lors-  
que les lieux sirnt humides , autour de laquelle on em-  
pile les grains & les fruits , qui ont dans cette diiposi-  
tion la forme d’un cone. On lit encore dans *l’Ex(ge-  
sis* de Galien , que le *Proconia alphita* n’est autre cho-  
fe que τῶν ἀφρύκταν μόνα , ou de la farine d’orge non  
torréfiée.

PROCTOS , πρωκτός, *Panus.*

PRODROMUS, πρόδρομος, de πρὸ, avant, & de τρέκω,  
courir; *Précurfeur.* Voyez *Prochyma ,* auquel il est  
fynonyme. On donnoit le nom *dc prodromi* à certains  
vents qui fouffloient quelque tems aVant les jours cani-  
culaires. Voyez *Etesia.* On entend aussi par *Prodromus,*un fymptome qui précede une maladie , ou qui en in-  
dique l’approche.

PROEGUMENE. Voyez *Causa.*PROFLUVIUM, *écoulement.*

PROFUNDUS MUSCULUS. Voyez *Perforans ma-  
nus.*

PROGERMINUS ABCESSUS ; abfcès qui provient  
d’un phlegme viEqueux & presi^ue corrompu. CasTEL-  
LI, d’après *Marc Aurelius Severinus.*

PROGLOSSIS , πρόγλωσσις, le bout de la lange.  
PROGNOSIS, πρὀγνωσις, de πρὸ , & de γινώσκω, con-  
noître , *prognostic* d’une maladie. Voyez *Praesagia.*

PROHIBENS. Voyez *Contra - indicans.* Voyez aussi  
*Antendeixis.*

PROJECTIO, *projection,* terme Chymique; l’action  
de jetter quelque sisustance dans un creufet par cuille-  
rée , ou en petite quantité à chaque fois, pour y être  
calcinée. On entend encore par *projection* , l’addition  
d’une petite quantité de quelque fubstance fur une  
grande quantité de métal, pour améliorer celle-ci. *Chy-  
mie de Wilson.*

PROJECTURA ; le même qu’*Apophysis.* BLANCARD.  
PROLABIA; le même que*Procheila.*

PROLAPSUS ANI. Voyez *Anus.*

PROLAPSUS UTERI. Voyez *Uterus.*

PROLECTATlO; extraction faite en atténuant les  
parties , de maniere que venant enfuite à *se* raréfier ,  
elles se séparent d'elles-mêmes des parties les plus grof-  
sieres. RoLaND.

PROLECTICOS, προλεπτικὸς, qui anticipe ; épithete  
que Fon donne à une fievre, dont lesparoxysines re-  
viennent plus promptement qu’ils ne feroient s’ils  
étoient réguliers.

PROMALACTERION , προμαλακτα'ριον ; le premier  
appartement dans les bains des Anciens : c’étoit-là que  
l’on s’humectoit le corps avant que d’entrer dans le  
bain.

PROMANUS, *le pouce.*

PROMETOP1S, προμετωπίς, *la peau dufront.*

P R O 760

PRONATORES, *pronateurs^* nom de deux mufcles de  
l’avant-bras. L’un des deux est le

*Pronator teres sive obliquus.*

Le Pronateur rond ou oblique.

C’est un petit mufcle plus large qu’épais, situéàlapar-  
tie supérieure du cubitus, opposé au silpinateur cûurt,  
avec lequel il forme un angle semblable à la let-  
tre V.

Il est attaché au condyle interne de l’humérus , en  
partie par des fibres charnues, & en partie par un ten-  
don qui lui est commun aVec le cubital interne ; de là  
il passe obliquement devant l’extrémité du tendon du  
brachial , & parVÎent au milieu du côté conVexe du *ra-  
dius s* où il devient plat & s’infere au-dessous du silpina-  
teur court. par une extrémité qui est prefque entiere-  
ment charnue.

On l’appelle rond, *teresu* pour le distinguer du quarré,  
*quadratus.* Le nom de *pronateur* supérieur lui con-  
Viendroit daVantage : mais le nom qui lui conVÎen-  
droit plus que tout autre , seroit celui de *pronateur*oblique.

Ce misscle ne seiuroit aVoir d’autre action que celle de  
pronation, dans les différentes situations du radius,  
foit que cet os sioit dans un état mitoyen entre la pro-  
nation & la supination , ou dans le plus grand degré  
de si.lpination; &en ce bas, quoique ce ne fiait qu’un  
mufcle petit & foible , il l’emporte fur le fupinateur  
long.

*Pronator quadratus sive transeersus.*

Pronateur quarré ou tranfVerse.

C’est un mufcle petit & charnu, presque aussi large que  
long , posé tranfVersalement en-dedans de l'extrémité  
inférieure de llaVant-bras.

Il est attaché par un côté ou bord , à une longue éminen-  
ce , qui est à la partie inférieure de l’angle interne de  
l’os du coude, & par l’autre à la face large concave de  
l’extrémité inférieure du radius.

Il est entierement charnu, fans aucun mélange de fibres  
tendineufes. Il est situé transVersalement : maisllextré-  
mité qui porte sijr le ralon,est plus proche du carpe que  
celle qui porte siur l’os du coude. Il est d’une épaisseur  
médiocre, & sies fibres les plus proches de la fur fa ce  
sont les plus longues, les autres décroissant à propor-  
tion qu’elles fiant plus proches de l’intervalle qui est  
entre les deux os & le ligament intérosseux.

11 a un frein ligamentaire ou tendineux, dont un bout est  
attaché au ligament intérosseux, l'autre au bord interne  
de la basie du radius.

Le *pronateur* quarré n’est pas capable d’autre mouvement  
que celui de pronation ; & il agit avec bien plus de  
force que fon auxiliaire, le *pronateur* rond, tant à cau-  
se du nombre & de la direction de fes fibres, que parce  
qu’il agit fur le radius, près de fon extrémité inférieu-  
re , où il contribue à la pronation beaucoup plus effica-  
cement que s’il agissait près de la tête de cet os. Ses *fi-  
bres* font couchées dans la même direction dans laquel-  
le l'os l'e meut ; en quoi il a l’avantage non-seulement  
sijr l’autre *pronateur,* mais aussi sur tous les silpina-  
teurs, sansexcepter même le biceps.

Les fibres dont ce mtsscle est composé, sont disposées de  
maniere que les plus longues fiant adhérentes aux an-  
gles internes des deux os de l’avant-bras , les plus  
courtes , tout auprès du ligament intérosseux; & que  
les fibres intermédiaires font plus longues ou plus  
courtes , fielon qu’elles sont plus ou moins distantes du  
ligament.

Ces différens degrés de longueur font que le ncmbre en-  
tier des fibres est difposé avantageusement, &queleur  
action est rendue uniforme. Dans le plus grand degré  
de fupination, l’extrémité de ces fibres insérées dans

*sui* PRO

les deux os, forme un plan oblique , qui devient press  
que droit dans le plus grand degré de pronation. Wtus-  
low *, Anatomie.*

PRONERVATIO , *tendon f* ou *expansion tendineufe.*CasTELLI.

PRONOMÆA, προνομαία. Voyez *Proboscis.*PROPHASIS, πρόφασις; caufe ou occasion de maladie.  
PROPHYLACE, προφυλακὴ ; PROPHYLAXIS, npo-  
φυτικξις; & PROPH YLACTICE, προφυλακτικὴ, de  
πρὸ , aVant , & de φυλάσσω , garder , conferver ; la  
méthode de conserver la santé, & de prévenir les ma-  
ladies. Voyez *Indicatio.*

PROPOL1S ; c’est une efpece de glu , ou une matiere  
groffiere, épaisse, & semblable à de la cire que l’on  
trouve à l’entrée des'ruches : elle est modérément chau-  
de, détersiVe & attractive : elle amollit les parties en-,  
durcies, calme les douleurs, & fait cicatrifer lesulce  
res. SCHRODER. Voy. *Ambra.*

PROPOMA , προπομα,οιι προμοτισμός ; potion prépa-  
rée d’un septier de miel écumé , & de quatre feptiers de  
vin bouillis enfemble PaUL Εοινετε, *Lib MI I. cap*U-

PROPTOSIS , πρόπτασις. Voyez *Prolapsus s* chute , de  
προπίπτα, tomber.

PRORA, *F occiput. Os prorae,* ou *os occipitis ; sutura pro-  
rae , suture lambdoide.*

PRORRHESIS ,n.<p;ησ'ς, de πρὸ, avant, & de ῤέω,dire;  
*prédiction* ou *prognostics*

PROS ARM A . πρόσαρμα, de προσαίρω, offrir ; *aliment.*PROSARTHROSiS, προσάρθρωσις. Voyez *Adarticu-  
latio.*

PROSCARABÆUS, Offic. Mouff. Infect. 162. Jonf  
deInsect.74.Mer Pin.201. *Scarabaeus onctuesus,Scluod.  
esu* 345. *Pinguiculum ,* Agricol. *Meloen »* Paracelte. *Ef-  
cargot onctueux.*

**On le** trouve rampant au bord des sentiers & des bois dan'  
les mois de Mai & de Juin. Lesparties qu; sirnt d’usil-  
geenMedecine, sirnt l'insecte même, & fa liqueur hui-  
îeuse & jaunâtre.

**Il** tient de la nature des cantharides, il fouette le fang ,  
pousse par les urines , & est d’une efficacité singuliere  
dans la morfure du chien enragé. Wierus nous assure  
que, pris en poudre, il guérit la goute ambulante  
Quelques-uns difentque fa liqueur est bonne pour les  
plaies. On la fait entrer dans les emplâtres pour les  
bubons & les charbons pestilentiels, ainsique dans les  
antidotes. On tire de l'animal vÎVant une huile, que  
quelques-uns substituentà l’huile defcorpion. Pour cet  
effet, on le met infuser dans de l’huile commune. Da-  
LE, d’après *Schroder.*

PROSCEPHALÆON, προςκεφαλάιον, de πρὸς, pour,  
& de κεφαλὴ, tête ; *coustsin* pour foutenir la tête, ou un  
membre incommodé.

PROSCLYSMA, πρόσκλυσμα ; l’action de répandre un  
fluide fur quelque partie, & de l’en humecter.

PROSCOLLEMA, προσκόλλημα*, agglutinations*PROSCR1PTIO, *retard.* **RULAND.**

PROSECHES , προσεκής. Voyez *Syneches,* ou *Conti-  
nens.*

PROSERPINACA ; nom du *Polygonum latifolium.*

PROSERPINALIS HERBA; nom du *Dracontium,*dans Marcellus Empiricus , *cap.* 10.

PROSŒM A, πρόσοιμα. Voy. *Prosarma.*

PROSOPITES , προσοπήτης, *la Bardane.* Voy. *Arelton.*P. EgINETE, *Lib. VII. cap.* 3.

PROSPHEROMENA , προςφερομενα , de προσφερω ,  
*donner, offeir ;* c’est proprement, dans les Auteurs de  
Medecine, la nourriture ou-les alimens. On lui fait  
signifier communément tout ce que l'on offre aux mala-  
des pour leur foutien & pour leur nourriture. On étend  
quelquefois fon acception à l’appareil extérieur qui

P R O 762  
précède le traitement qui convient à une partie affec-  
tée ; en un mot, à toutes les chofes que le Chirurgien  
doit tenir prêtes avant que d’opérer. *Prospheromena;*pris dans le premier sens, c’est-à-dire, pour les alimens  
que l'on offreaux malades, est synonyme dans Hippo-  
crate , *Lib. de Medico ,* à *proscismata* & à *profelistaea.*

On lit aussi , *Lib. de Locis in homine* . Καὶ ὸπὸταν κρατέη-  
ται τὸ σῶμα ὑπὸ τῶν προσοισματων ; « Toutes les fois  
œ que le corps , étant trop foible pour cuire les alimens  
« qu’on lui donne ,en est accablé. » *Prosépsma* fe prend  
quelques lignes plus bas dans un fens tout-à-fait diff  
surent, & fe dit d’un bain chaud. *Paroistea* s’entend,  
*Lib. de Ratione victus in Acutis ,* vers le commence-  
ment , de tous les fecours que l’on porte à un malades  
foit alimens ,soit remedes. On trouve encore, *Epid.  
III. ject.* 3. τοῖσι δε προσφερομενοισι δυχ;ολως ὑπακουοντα^  
α Les corps des malades étoient difficilement affectés,  
« ou remués parles chofes qu’on leur donnoit. » Ga-  
lien , commentant cet endroit, dit, qu’il faut entendre  
p *fpheromena* de tous les secours en général que lsoà  
donne aux malades ; mais surtout des alimens & des  
boisions. Le même Auteur rend le προσφοραὶ, du Liv.  
II. *Aph.* 3 3. par τῶν σίτιων προσφοραὶ, « l’action de don-  
« ner des alimens. »

PROSTASIS , πρόστασις , de προὶστωμαι , *présider ', pré~  
dominer , exceller.* Hippocrate entend par *prostase* d’u-  
ne humeur , *sa* supériorité fur les autres. Ainsi nousli-  
*sons VI. Epid. Sect. 5. Aph.* 15. γλώσση ὸμὀχρους τῆσι  
προςτάσεσι, la langue est de la couleur de l’humeur  
dominante. Galien avoue que la signification de ce  
mot n’est point claire ; & il l'entend de l'humeur mê-  
me, dont la langue paroît principalement imprégnée.  
En faisiant Venir*prostasis* , de προσίςτημι, être adhérent,  
ce mot signifiera , *Lib. de Locts in homine,* adhérence,  
excroissance , ainsi ὰι τομαὶ πυκνα' ἐοῦσαι πρόστασιν  
ποίεουσιν τῆ σαρκὶ πρὸς *τὸ οςτΐον’, «* Les incisions réitérées  
« aux chairs, les font renaître & recouvrir un os.

PROSTATÆ, les glandes prostates, de προσίςηαμαι,  
être adjacent. Voyez *Generatio.*

PROSTETHIS , προςτηθὶς , la partie antérieure de là  
poitrine , ou les parties charnues des concavités des  
mains & des piés , & d’entre les doigts.

PROSTHESIS , πρόσθεσις , de *vy laisse P va, ajouter ; la*partie de la Chirurgie qui s’occuppe à fuppléer au dé-  
faut des parties.

PROSTHETA , πρόςθε τα , de προστίθ«μι, *appliquer.* Ce  
font dans Hippocrate des fuppositoires , ou des pessai-  
res , & tout ce qu’on entend par *Subdelitia Medicamen-  
ta. Prostheton t* προςθετὸν, signifie ordinairement un fup-  
positoire , προςθὲς, ou προστιθέναι ἐν ἐιρίῳ, fe dit dans  
tout le traité *de Morbis Mulierum,* d’un pessaireprépa-  
ré avec de la laine. On lit quelquefois au lieu de προσ-  
θετὸν, προσθέμα, qui lui est fynonyme. On trouve dans  
le Livre que nous venons de citer, προσθέσιας , pour  
πρόσθετα , quoiqueπροσθέσιες, signifie ailleurs, l’actiori  
de donner des alimens ; προστιθέναι , fe prend dans urt  
fefis analogue à προςθέσιας.

PROSTHEMENE, προσθεμένη; c’est dans Hippocràté  
une femme à qui l'on a appliqué un pessaire. On lit,  
*Epid. I. Ægr*. 4. προσθεμενηδὲ ταῦτα μὲν ἐκουφίσθη , c’est-  
à-dire , les fymptomes *se* calmerent aussi tôt qu’on lui  
eût appliqué un pessaire, Galien commentant cet en-  
droit , dit que, προςθεμένη , joint avec βαλάνος, signifié  
évidemment un suppositoire : mais qu’il a la significa-  
tion de βαλανός , *gland ,* lorsqu’il en est séparé, & qu’il  
faut l'entendre, sielon quelques-uns, d’un pessaire lé-  
nitif& antiphlogistique.

PROSTHION , πρόσθιον , *le Penis-*

PROSTOMION , προστύμιον, l’endroit où les levres *s^*

763 P R Ο

touchent, lorsqu’on a la bouche fermée.

PROTARCHI MEDICAMENTUM; nom d’un  
médicament contre la galle , recommandé par Celfe ,  
*Lib. V. cap.* 28. *Sect.* 16.

PROTASIS,προτάσις,de προτείνω, étendre, expofer, pro-  
pofer. C’est proprement une proposition à démontrer,  
ou un probleme à réfoudre : mais προτάσιες πνευμάτων,  
signifie, *Lib. de Rat- Vict. in Acut.* le prolongement de  
la respiration , ou selon le Commentaire de Galien fur  
cet endroit, sim interruption , & fies obstacles. Il faut  
entendre, dit-il, par προτεταμένα πνεύματα , la même  
chose que par τὰ ὸιον ἐγκοπταμενα, une haleine tirée en  
longueur, ou pour ainsi dire interrompue, πνεῦμα προσπ-  
TaTov ἐν τῷ ἄνω φορῆ, signifie dans un autre endroit du  
même Livre, une baleine embarassée, ou qui est arrê-  
tée dans l’expiration ; il est bon dlobfierver que dans  
toutes les éditions qu’on adonnées d’Hippocrate , on  
lit προστάσιες, au lieu que Galien écrit προτάσιες, ce en  
quoi nous Pavons siuivi.

PROTEUS, nom d’un collyre dont on trouVe la des-  
cription dans Paul Eginete , *Lib, VIL cap-* 16.

Les Anciens Poëtes nous ont représenté Protée comme  
un Dieu qui possédoit le fecret de prendre toutes Eor-  
tes de formes ; il étoit,difoient-ils,fils de l’Océan & de  
Thetys. C’est pourquoi Morton donne dans fa Pyré-  
tologie , le nom de Protéiformes aux lymptomes ir-  
réguliers des fievres intermittentes , & qui ont des ré-  
missions, & il est certain, que leurs fymptomes font si  
violens , & que la matiere peccante irrite alors tout le  
fysteme du corps d’une maniere si prodigietsse, que  
ces fievres ressemblent à un grand nombre de maladies,  
furtout d’entre les aigues : elles cedent cependant à  
l’efficacité du quinquina ; elles sont quelquefois mor-  
telles, lorsqu’elles ne sont point subjuguées par ce re-  
mede : mais l’on peut assurer, quelles que soient leurs  
terminaisons, que lest différens Eymptomes qui les ac-  
compagnent communément, sont d’une si grande vio-  
lence, que non-seulement ils mettent en danger la vie  
du malade, mais qu’ils dérobent même totalement au  
Medecin la forme de la fievre , fes différens états , le  
friffon, la chaleur , & la fueur; en sorte qu’il ne peut  
s’instruire ni par les urines, ni par le tempérament, ni  
par le pouls , ni par aucune autre des voies accoutu-  
mées. Souvent il ne remarque qu’un frisson terrible ,  
qu’un vomissement continuel, qu’une diarrhée accom-  
pagnée de tranchées, qu’un *cholera-morbus,* qu’une co-  
lique d’estomac, qu’une migraine périodique , une  
apcplexie, une fyncope, un rumathifme, des fpalmes  
univerfels, une pleurésie , une péripneumonie, une  
douleur de coté pongitive, ou quelques autres acci-  
dens , qui ne servent la plupart du tems qu’à écarter  
de la vraie indication curative. Si l’on tente alors de  
calmer ces fymptomes par les remedes qui leurs sont  
analogues ; c’est vainement. Comme on a négligé la  
matiere peccante qui produisoit la fievre ; on verra te-  
paroître à l’approche d’un nouveau paroxysine , les  
premiers symptomes, aVec cette seule différence,qu’ils  
fieront plus violens. Le Medecin a beau persister dans  
l'usage de ces remedes ; le mal s’opiniâtre, & le mala-  
de périt, ou souffre du moins considérablement, & ce-  
la par l’ignorance ou l’inadvertence de celui à qui il a  
confié le fioin de *sa* Eanté.

Lorsque les efprits animaux ont été tellement affoiblis  
par les qualités pernicieuses de la matiere peccante,  
qu’ils ne peuVent plus s’étendre & circuler librement  
dans les canaux qui leur sirnt destinés ; le friffon pré-  
cede ordinairement l’approche du paroxysine; il dure  
si long-tems, que le malade périt après avoir essuyé un  
grand nombre de défaillances. C’est envain que l’on  
emploie alors les remedes, tant internes qu’externes,  
pour ranimer le principe languissant de la vie; la fie-  
vre qui échappe quelquefois à l'Obfervateur le plusat-

P R Ο 764  
tentif, parce qu’elle ne *se* manifeste ni par les urines »  
ni parla chaleur, ni par le pouls, emporte le malade.

Dans le premier état du paroxysine , lorfque la matiere  
peccante opprime seulement les eEprits, ensiIrte qu’ils  
ne peuvent Ee répandre dans leurs fphere ordinaire ; le  
malade en qui l’on n’apperçoit aucun EymptOme d’tme  
fievre actuelle, fie plaint de nausées , de mal de cœur,  
& de vomissement, & ces accidens ne cessent, que lorfi-  
que la matiere peccante ayant été subjuguée par le  
quinquina , ou par quelque autre antidote , les efprits  
rentrent dans leur état naturel.

Il arrive quelquefois qu’au commencement du paroxyf-  
me, la matière génératiVe de la fieVre, fe jette fur les  
glandes des intestins, & donne un flux aceompagnéde  
tranchées, ou une dyssenterie : mais lorsque les efprits  
ont été long-tems opprimés d’une maniere unisorme;  
ces Eymptomes , quoique continus , ont des reduuble-  
mens; ces redoublemens deviennent périodiques, siins  
aucun signe manifeste de fievre ; & c’est envain quson  
a recours à l’opium & aux astringens. Le mal fubsiste-  
ra avec tous fes fymptomes , jusqu’à ce qu’on ait dé-  
truit la cauEe qui corrompoit toute la masse du sang.

Lorsque le levain de la fievre est en partie émétique , &  
en partie cathartique, le malade est attaqué de vomss-  
fiemens & de diarrhées ; & à moins que les estprits dcués  
de toute leur activité ,ne subjuguent la virulence de la  
matière peccante dans le premier état du paroxysine ,  
il s’ensiuÎVra un *cholera-morbus, 8e* la fievre ne sie dé-  
clarera , ni par le pouls , ni par les urines , ni par la  
chaleur. Cependant l’estomac , ou les intestins , ou  
tous les deux ensemble , seront Ephacélés par Pacri-  
monie excessivement vénéneuse des humeurs, & le  
malade mourra ; ou s’il jouit de quelque répit, il fasse  
dra le regarder comme un calme trompeur; car à l'ap-  
proche du paroxysine suivant, les EymptOmes Peront  
reproduits avec la même violence ; il n’y a que le  
quinquina pris à tems, qui puisse prévenir leur retour.

J’ai vû plusieurs fois , dans des cas où la matiere peccan-  
teaVoitce degré de virulence , des malades tourmen-  
téspar des fievres de cetteefpece, invétérées, & qui  
n’avoient plus leurs formes naturelles, être tellement  
épuisés par des nausées perpétuelles , des maux de  
cœur, des vomissemens , des fueurs colllquatives , des  
fuffocations hystériques, & d’autres symptômes sem-  
blables qui affectent le système nerveux, qu’on eût dit  
qu’ils étoient star le point de mourir. Cependant je leur  
ai rendu promptement la santé , avec le quinquina , le  
seul remede capable de produire cet effet. Les esprits  
scmt mis quelquefois dans un état de raréfaction , ibit  
par leur foibleffe naturelle , foit par une obstruction,  
foit par le froid , foit par quelqu’autre caufe évidente.  
Alors des vssceres partlculiers, comme les poumons,  
la pleure, le diaphragme , l’estomac , & les intestins,  
sont affectés de douleurs spasinodiques. Ces douleurs  
sont si violentes que le malade friffonne perpétuelle-  
ment, & qu’il est épuisé par des défaillances fréquen-  
tes, des fuffocations , & des vomssemens, sans aucuns  
signes évidens de fievre. Ses urines sont claires, le pouls  
n’a point d’irrégularité ; cependant le malade est mo-  
ribond , & il demeure dans cet état, juEqu’à ce que les  
eEprirs infectés par la matière peccante, venant à *S’é-  
tendre ,* soit par les efforts de la nature , foit par les  
fecours de Part, raniment le principe de la Vie : on ne  
distingue alors la maladie du *cholera-morbus,* delà pleu-  
résie, ou de la péripneumonie, que par le défaut de  
toux & la nature particuliere du pouls, qui à peine est  
fensible, parles vomssemens excessifs, les douleurs,les  
défaillances, & la froideur des extrémités. J’ai été  
plusieurs fois appelle auprès de malades , qui fe plai-  
gnoient feulement d’une douleur pongitive à l’un ou  
l’autre côté. Je les ai VÛS plusieurs jours, sians remar-  
quer aucun autre Eymptome de fieVre, sinon que le  
pouls étoit un peu trop prompt: maislorsique la faignée  
& llusagedu laudanum mêlé avec les alexipharmaques,  
eurent calmé les symptômes , & augmenté la force

*7cS* PRO

élastique naturelle des efprits , alors l’inflammation  
produite dans la maffe du sang par le levain de la fie-  
vre, se manifesta; les urines *se* teignirent & *se* trou-  
blerent ; le pouls devint fort & prompt ; la chaleur fe  
fit sentir par tout le corps; le malade ressentit une foif  
violente , & fa langue & *sa* bouche *se* couvrirent  
d’aphthes. Ayant alors dirigé mes efforts contre le  
foyer de la fievre, & contre la douleur qui s’irritoit à  
chaque retour périodique ; j’ordonnai une quantité  
suffisante de quinquina mêlé avec le laudanum , que je  
fis prendre en différens intervalles, entre les paroxyf-  
mes ; ce remede fubjugua le levain , & dissipa tota-  
lement la douleur & la fievre.

J’ai vû quelquefois avec étonnement, les articulations  
affectées de douleurs spafmodiques , qui revenoient  
périodiquement, qui se mouvoîent d’un lieu en un au-  
tre, comme un rhumatisine , & qui produisoient de  
la tumeur & de la chaleur dans les parties^ffectées ,  
lors même qu’on avoit subjugué le posson qui cau-  
foit la fievre ; lorsqu’il avoit été en quelque façon disi  
sipé par l'expansion des esprits, & lorsque la fievre qui  
s’étoit manifestée par la force & la promptitude du  
pouls, par des urines extremement rouges & troubles,  
par la chaleur du corps, & par d’autres signes , étoit,  
pour ainsi dire éteinte : je pense qu’il faut attribuer cet  
effet à l'effort même que les esprits font pour s’étendre :  
mais je fuis toujours parvenu à dissiper ces douleurs ,  
par une saignée copieuse, & par un ufage raifonné du  
quinquina, entre les paroxysines.

Il n’y a point de Medecin qui ne seiche qu’aux premieres  
approches d’une vraie fieVre intermittente , le cerveau  
est affecté,non-seulement de vertiges, d’oppression & de  
troubles des esprits animaux caisses par l'action du le-  
vain fiéyreux, mais encore de douleurs violentes & ai-  
gués, produites par l’effort des esprits qui tendent à *se*répandre dans les membranes de cette partie', mais il  
arrive alors quelquefois que les esprits font tellement  
opprimés & troublés, que le malade est pendant toute  
la durée du paroxysine , comme dans un état d’apople-  
xie , sans aucun signe de fievre; & que les mêmes siym-  
ptomes reparoissent au retour du paroxysine siuivant.  
C’est en vain qu’on a recours alors à la siaignée, auxvé-  
sicatoires , & aux autres remedes qui conviennent dans  
la cure de l’apoplexie ; il n’y a que l’usage du quinquina  
qui pusse calmer ces Eymptomes.

J’ai vû moi-même l’effort que les esprits font pour s’é-  
tendredans les membranes du cerveau, produire une  
migraine périodique : mais la faignée & Fustige du  
quinquina dissiperenten deux jours , le symptome con-  
tre lequel j’avois emploié vainement auparavant, pen-  
dant des semaines entieres, la saignée, les vésicatoires,  
les émétiques, les catarthiques , les errhines , & les  
masticatoires. Μοητον, *Pyretholog.*

L’Auteur que nous venons de citer confirme son opinion  
par un grand nombre d’obsierVations qui méritent d’au-  
tant plus d’attention , que la matiere dant il s’agit, est  
d’une extreme importance dans Part de guérir les ma-  
ladies. Voyez *Exercitatio I. cap. p. Sc Exerdt. II.  
cap, o.*

PROTMESIS , πρότμεσις, le nombril d’un enfant lors-  
qu’il ne fait que de naître : ce mot signifie aussi, félon  
Pollux, un rein.

PROTOGALA , lait trouble & épais qui vient aux  
femmes nouvellement accouchées, & aux bêtes qui ont  
mis bas : on l'appelle *beton.*

PROTOPATHE1A, affection originaire, ou idiopa-  
thique.

PROTOPLASTUS, le premier Homme. PaRACELsE. |  
PROTORRHYTOS. Voyez *Capnelaeon.*

PROTOSPOROS , πρῶτος ποῥος ; l’orifice intérieur de  
de la matrice. RUFFUs EPHESIUS , *de Appell. Corp.  
human. Lib. I. cap.* 31.

PROTOSMA , la première Femme. PARACELSE.

PROTOSTACTON , προτόστακτον, lessive de cendre  
avec une addition de chaux-vive.

P R O 766

PROTOTOMI , πρωτότομοι, les tiges , ou les têtes tert-  
dres des choux, ou des asperges.

PROTROPON. πρύτροπον. Voyez *Prochyma.*

PROULIMATESIS ; c’est selon Forestus, une maladie  
de l'estomac , qui consiste dans une prominence de ce  
visicere, qui forme une tumeur à l’extérieur.

PROVOCÂTORII DIES , ou *Dies intercalares >*jours intercalaires. Ce font ceux qui tombent entre les  
jours critiques , & les jours appelles *Indices ,* c’est-à-  
dire , le 3. le 5. le 9. le 13. &le 19.

P R U

PRUINA , c’est dans Paracelfe un sédiment fabloneux  
de l’urine, ou selon Rulland , la premiere efpece de  
tartre. Les Chymistes donnent aux sublimés , le nom  
de *Pruinae Chumicae.*

PRUNA. Voyez *Prunus.*

PRUNELLA, Offic. Ger. 577. Emac. 632. Raii Hissa  
1. 551. Synop. 3. 238. *Prunella vulgaris.s* Park. Theat.  
526. *Prunellaflore minore vulgaris*, J. B. 3. 428. *Bru\*  
nella major, folio non dissecto s* C. B. Ρ. 260. Tourn.  
Inst. 182. Boerh, Ind. A. 169. *Brunelle.*

Les racines de la *brunelle* Pont foibles , rampantes & fi’  
breufes ; ses feuilles les plus baffes croissent fur de longs  
pédicules, que couvre un peu de duvet ainsi que le ref-  
te de la plante ; eIles font larges au milieu, & plus étroi-  
tes aux deux extrémités ; elles font dentelées par les  
bords, & plus petites que celles de la bétoine. Ses ti-  
ges font quarrées & s’élevent environ à un pié de hau-  
teur; eIles ont deux feuilles placées en opposition a  
une jointure dont il n’y a pas un grand nombre fur la  
tige; plus ces feuilles font voisines du sommet, plus  
leurs pédicules siont courts. Ses fleurs sirnt placées au  
flommet des branches, en épi & verticillées; elles sirnt  
d’une couleur purpurine ; elles ont un casque creux ,  
avec une levre divisée en trois endroits ; elles semt dans  
des calyces bruns & plats; elles environnent la tige au  
nombre de six, & forment une espece de guirlande. On  
la trouve partout dans les prés & dans les pâturages ;  
elle fleurit fur la fin de l’été. Ses feuilles & ses fleurs  
font d’ufage.

On compte la *brunelle* entre les vulnéraires; elle passe  
pour bienfaisante dans toutes fortes de plaies & d’ulce-  
res putrides. Elle est astringente & bonne pour les sai-  
gnemens de nez ou l’effusion de sang des parties inté-  
rieures & dans les piffemens de sang ; on s’en fert beau-  
coup dans les gargarisines pour les ulceres à la bouche  
& aux gencives ; pour cet effet on se siert de son sclc ou.  
d’une forte décoction. MILLER , *Bot. Offi*

La *brunelle* teint le papier bleu d’un rouge foncé : elle est  
d’un gout herbeux, styptique& glutineux , mêlé d’un  
peu d’amertume; ce qui fait conjecturer que la partie  
acide du fel naturel de la terre est dans cette plante en  
.grande partie dégagé de ce qu’elle a d’acre, & que par  
fon union avec une quantité considérable de terre & de  
Eoufre, elle produit un fel qui ressemble à l'alun. Ce  
mélange de principes rend la *brunelle* vulnéraire, astrin-<  
gente & détersive; & c’est en conséquence de ces qua-  
lités qu’on en fait un des ingrédiens de l’eau d’arque-  
bufade & des potions vulnéraires. Jean Bauhin estime  
qu’elle est bonne en lotion pour les plaies d’armes à  
feu. On l’ordonne en tifane, en bouillons & en apo-  
fernes, pour le crachement de fang, l’urine sanguino-  
lente, pour le flux trop abondant & trop fréquent des  
regles, & pour toutes sortes d’hémorrhagies. On l’em-  
ploie par forme d’injection dans les plaies profondes,  
& par forme de clysteres dans le flux de fang. On s’en  
sert fréquemment en gargarifme pour les maux de gor-  
ge. On en étuve les gencives dans le fcorbut en y ajou-  
tant quelques grains de mastic. L’eau distilée de toute  
la plante & la conserve de ses fleurs peuvent être em-  
ployées aux mêmes ufages.Céfalpin fe fervoit des feuila

*sfsés* P K U

les écrasées & les cmployoit en forme de cataplafmes  
pour faire fuppurer les furoncles & guérir les plaies.  
Il fe servoit aussi du fuc de cette plante pour les ulce-  
res de la bouche ; & dans les grands maux de tête il en  
bassinoit les tempes , après y aVoir mêlé de l’hui-  
le de rofes & du Vinaigre. Jean Bauhin y ajoutoit un  
peu d’eau de roses, & le fassoit boire aux persimnes  
qui aVoient été mordues par des animaux venimeux,  
ToURNEFoRT.

La *brunelle* déterge & consolide ; ses principauxsufages  
font dans les plaies, dans les coagulations de Eang &  
dans les ulceres au poumon. On s’en sert aussi fréquem-  
ment à l’extérieur dans l’efquinancie & dans d’autres  
maladies de la bouche & de la gorge. ΒυχΒ.

Elle passe aussi pour excellente dans toutes les maladies  
inflammatoires, dans les hémorrhagies, dans les dyf-  
senteries & dans le crachement & pissement de fang.  
*Histoire des Plantes attribuée a Boerhaave.*

PRUNELLUS. Voyez *Prunus.*

PRUNUS, le *prunier. ’*

Voici fes caracteres.

Son calyce est d’une seule piece & divisé en cinq segmens ;  
Ea fleur est en rosie, pentapétale & garnie de trente éta-  
mines & davantage. Son oVaire est situé au fond du ca-  
lyce; il dégénere en un fruit fphérlque, couvert d’une  
membrane ou d’une peau minee & douce, formé d’u-  
ne pulpe molle, au milieu de laquelle on trouve un  
noyau oblong, oVale, plat, pointu par les deux bouts ,  
& contenant une feule amande ; le pédicule du fruit est  
assez long.

/

Boerhaave en compte les fept esppces suivantes.

I. *Prunusfylvestris*, Ger. 1313. Emac. 1497. Park. Th.  
1033. C. B. P. 444. J. B. 1. 193. Raii Hist. 2. 1527.  
Synop. 3. 462. Boerh. Ind. A. 2. 241. *Prunellus Jyl-  
vestris,* Offic. *Acada Germanica* , Schrod. *Prunier  
r sauvage.*

C’est un arbrisseau ou un petit arbre dont les branches for-  
tessirnt armées d’épines, dures & pointues; fes fleurs  
Pont blanches ; elles ont cinq souilles ; elles paroissent  
tout au commencement du printems, aVant les feuilles,  
qui font petites, oblongues & finement découpées  
par les bords; elles font fui vies de petits fruits ronds ,  
placés fur des pédicules courts ; ces fruits font d’abord  
verds : mais lorsqu’ils sirnt mûrs, ils sirnt d’une belle  
couleur noire & purpurine ; ils font durs, aigres & auf-  
teres au gout; ils ne fiant bons à manger que lorsque  
les gelées les ont amollis. *LO prunier sauvage* ou la pru-  
nelle *se* trouve partout dans les haies. Son fruit dont  
on fait particulièrement usage est astringent & resser-  
rant ; on s’en fert dans toutes les efpeces de flux & d’hé-  
morrhagies ; on l’emploie pareillement en gargarifme,  
pour les ulceres à la bouche & aux gencives , & pour  
raffermir les dents.

Le fuc de prunelle bouilli jusqu’à ce qu’il ait acquis de la  
consistance , est ce qulon appelle *Vacacia Germanica  
offic.* dont on fe fert maintenant, au lieu de vrai acacia,  
& qu’on fait entrer dans toutes les grandes composi-  
tions. Il est d’une couleur noirâtre à l’extérieur & rou-  
geâtre au-dedans. MILLER , *Bot. Offe*

Les feuilles du *prunier sauvage* font ameres , un peu  
styptiques & glutineufes, & rougissent tant foit peu le  
papier bleu : mais le fruit le rougit autant que l'alun ; il  
est très-sûr & extremement styptique ; ce qui donne  
lieu de croire que le fel naturel de la terre prédomine  
dans les feuilles, où il est mêlé avec un peu d’huile fé-  
tide; mais que fa partie acide étant dégagée dans le  
fruit, s’unit avec la terre & forme un fel qui ressemble  
à l’alun.

Tragus a trouvé par plusieurs expériences que l’eau dise

P R U 768  
tilée du *prunier sauvage* est un excellent remede peur  
la pleurésie & pour les silffocations d’estomac. Quand  
il n’aVoit pas d’eau distilée de ces fleurs il donnoità  
ses malades du vin où il en avoit fait macérer, ou de ce  
même vin distilé au bain-marie. Il assure que ce fruit  
confit avec du miel est fort bon pour la dyssenterie &  
pour toutes fortes de dévoiement. Le vin de prunelle a  
ïe même effet.

J. Bauhin dit qu’en ARace on faitsilcher les prunelles au  
four & qu’on les met dans le moût; & qu’au moyen de  
cette préparation elles deviennent agréables au gout &  
astringentes.

Matthiole emploie la décoction des fruits & des racines  
pour les ulceres de la bouche & de la gorge. Le flic du  
fruit appaife l’inflammation des yeux. Ce même fuc  
épaissi est *ce* qulon appelle *acada recenelorum* ou *Ger-  
manorum ,* parce qu’on le silbstitue à l’acacia des anciens  
à 1 tssesude rafraîchir & de resserrer.

Vittichius prefcrit comme un bon purgatif, le situp fait  
avec plusieurs infusions des fleurs de cet arbre.Schroder  
parle aussi de ce sirop.

Etmuller rapporte qu’on tire un vinaigre très-sort du fuc  
de ce fruit encore verd en le distilant au bain-marie.  
**TOURNEFORT.**

2. *Prunus, fructu, cerei coloris,* T. 6 2 2.

3. *Prunusfriectu majore, rotundo, rubro*, T. 622.

4. *Prunus , fructu maximo, rotando , flavo et dulci t* T.  
622.

' 5. *Prunusfructu parvo, ex viridiflavescente,* T. 623.

i 6. *Prunus aseructuparvo,praecoci,* T. 623.

; 7. *Prunusfructu magno, dulci, atro-caeruleo,* Tourn. Inst.  
622. Boerh. Ind. A. 2. 241. *Prunus Damascena* ,Ossic.  
*Pruna magna-, dulcia , atro-caerulea* , C. B. P. 443.  
*Pruna atro-caerulea, Theocrito Bartyla, aliis Damasm  
na dicuntur*, Jonf. Dendr. 77. *Prunes de Damas.*

Les meilleures *prunes* nous ont été apportées de Damas ;  
elles ont retenu le nom de leur patrie, d’où on en fait  
rarement venir aujourd’hui; le fruit que nous avons  
fous ce nom, n’est autre chofe que le *pruna Gallica >*qui passe pour *lu prunus Damascena.* On le fait Pécher  
en France en grande quantité; on nous l’apporte en-  
suite; il est plus gros & plus doux que *\aprune* ordi-  
nal r.e.

*Lesprunes* sont humectantes & rafraîchissantes ; elles relâ-  
chent le ventre, calment la foif & temperent la cha-  
leur & l’acrimonie de la bile. On fait entrer une gran-  
de quantité de la pulpe dans l’électuaire lénitif.

On en tire différentes préparations officinales, telles qua  
l’*electuariicm di aprunum, len’nivum et solutivum.* Voy.  
*Diaprltnum,* MILLER , *Bot. Offe*

Outre les efpeces précédentes *de prunier s* Dale fait en-  
core mention des fuivantes.

I. *Prunus Gallicas* Offic. *Prunus,* C. B. P. 443. *Prunus  
sativa,* J. B. 1. *Prunus domesticas* Ger. 1311. Emac.

1497, *Prunus vulgaris,* Park. Theat. 1511. *Pritnus  
fructu parvo , dulci, atro-caeruleo ,* Tourn. Inst. 622.

*Prunier commun.*

On cultive *ce prunier* dans les jardins; il y est fort corn-  
mun; il fleurit en Avril. On nous tranfporte fon fruit  
sec de la Provence & du Languedoc ; fa gomme est du-  
re & transparente; il passe pour avoir les mêmes pro-  
priétés que la Eeptieme espece. DaLE.

2. *Prunus Brignolensis ,* Offic. *Prunus Brignonienstsfructu  
suavissimo ,* Tourn. Insu 632. *Pruna Briolensia aut  
Brignolensia Aluii* Hist. 2. 1526. *Pruna ex flavo ru-  
fescentia, mixti saporis, gratissima*, C. B. P. 443. *La  
brugnolle.*

Ce Pont de petites *prunes* jaunes qu’on nous apporte de  
France

*769* PSA

France dans des petites boîtes longues; elles sont hu-  
mides, plattes & fans noyau.

On en fait rarement ufage en Medecine ; elles font agréa-  
blesaugout, ne purgent point ; on en fait ordinaire-  
ment manger à ceux qui ont la fievre, MILLER , *Bot.  
Offic.*

PRURIGO, la *gratelle. Noyez Leprai,*PRURITUS, le même que *prurigo-.*

PSA

PSAISTE MAZA , ψαιστὴ μάζα. Galien entend dans  
fon *Exegesis* par *psaiste-maza, le maza* fait avec l’hui-  
le & le miel, & de la même maniere que fe faifoit le  
*psaista.* Or le *psaistare*étoit autre chofe, selon HéEy-  
chius, que *Falphita* humecté d’huile, ou comme dit  
Suidas, d’huile & de vin , dont on saiEoit tssage dans  
les sacrifices. *Lepsaista* étoit aussi une espece de gâteau  
large & rond que quelques-uns appellent*psesta*; c’est  
pourquoi l’on lit dans presque tous les exemplaires  
d’Hippocrate μάζαν ψεστὴν, *Lib. orest* τῶν ἐντὸς παθῶν.  
Calvus paroît toutefois avoir lu ψαιστὴν dans un autre  
endroit du même Ouvrage où l’on trouve μάζαν δὲ  
ψαιστὴν ώς μάλιστα, «du *maza* bien paîtri avec l’huile  
« & le miel. » Mais Aldus lit ici ψεστὴν ainsi que dans  
le passage précédent.

PSAGDÀS, ψάγδας. Galien rend dans son *Exegesis* ce  
mot par ειδος τι μύρου, « efpece d’onguent. » Hérotien  
lui donne la même signification, & cite Eupolis. Mais  
on lit dans quelques exemplaires d’Erotien ψάδαι. Hé-  
iychius interprete ψάδας , ψαγδῆς, par μύρον *ίβ-oIov ,*« esipece d’onguent; » quoiqu’il en soit ce terme paroît  
Barbare & étranger. Fœsws.

PSALACANTHA , ψαλακάνθα. Suidas nous apprend  
que Ptolomée Cytherius avoit composé un Poëme star  
le*psalacantha* , qu’il dit être une plante douée d’un  
grand nombre de vertus extraordinaires. Photius dit  
d’après Ptolomée Ephestion , que c’étoit une plante  
Egyptienne; il en raconte de plus des choses fabuleu-  
fes & qui ne méritent pas d’être rapportées. Il ajoute  
que quelques-uns la regardent comme l’armoise, &  
d’autres comme le mélilot.

PSAMMISMOS, ψαμμισμός, maniere particuliere de  
guérir l’hydropisie en couvrant le corps de Eable.

PSAHPEROS , ψαφερὸς. Galien rend ce mot dans sim  
*Exegesis* par ψαθυρὸς ; il sait ψαφερὸν & ψαφαρὸν fyno-  
nymes a ψαθυρὸν, ψαδυρὸν, ψαδαρὸν, ψαδηρὸν , qui tous  
signifient, selon lui, fragiles ou friables, & *se* difent  
des alimens qui ne contiennent ni graisse, ni fubstance  
visqueuse, mais qui simt tendres, friables & dont les  
parties ne font point adhérentes les unes aux autres.  
GaLïEN , *Lib. III. de Aliment.*

Le même Auteur oppose, *Lib. III. de Disse Puis,* ψαφερὸς  
à γλιχρὸς, viEqueux ou glutineux ; & il le rend *Lib. II.  
de M. M.* par κραυρὸς, de même qu’Aristote, *Lib. IV.  
Meteorum,* par θραυστὸς, qui signifient friabilité ou tissu  
fans cohérence : ψαφερὸν *se* trouve *Coac. Praedict,* 608.  
joint à μαλθακὸν , & se difent l’un & l’autre des excré-  
mens dont la consistance est molle & lâche, & qui sont  
de mauvais augure : διαχώρημα ψαθαρὸν, ou ψαφαρὸν,  
signifient des excrémens ou des selles molles & fans  
consistance ; joint avec ξηρὸν, sec, il est synonyme à  
ξηρὸν, même, ἀυχμηρὸν, ἀσθενὲς, ἐλαφρὸν, sec ssale, foi-  
ble, léger. Nous lssons *Coac.* 583. ουρον, υδατῶδες *ἢ  
TeTapay/aeevov* ψαφερῷ, τρηκύτητι, « urine semblable à  
« l’eau ou chargée d’une substance lâche ou rude, ou  
semblable à du sable, qui la rend trouble. »

PS ARON, nom d’une poudre dont on trouve la descrip-  
tion dans Aétius, *Tetrab. IV. Serrn* 2. *cap. su.*

PSATHYROS, ψαθυρὸς. Voyez *Psapheros.*

P S E

PSEGMA, ψῆγμα , ou FLOS ÆRIS, *fleur d’airain.*

**DIOSCORIDE.**

*Torne V.*

P S E 770

PSELAPHIÆ , ψηλαφίη , de ψηλαφάώ, proprement pin-  
cer les cordes d’un instrument de musique, en joiier ,  
ainsi qu’il paroît par le Commentaire d’Eustathe siur  
l’Iliade : mais ce verbe signifie plus communément tâ-  
tonner comme les malades qui font en délire. *Pfelaphiae*signifie dans Hippocrate περίἐυ^ημ, la friction avec  
les mains.

PSEUDES, ψευδής, sezux , *bâtards* c’est de ce mot que  
font dérivés tous les silivans , qui commencent par  
*Pseudo.*

PSEUDO-ACACIA.

Voici les caracteres de cette plante.

Elle a la fleur légumineuse , l’ovaire Port de S011 calyce ;  
cet ovaire est enveloppé d’une membrane frangée ; &  
il devient une gousse plate, s’ouvrant en deux endroits,  
& pleine de femences de la figure des haricots.

Boerhaave fait mention de deux especes de *pseudo-aca-  
cia.*

1. *Pseuda-acaciavulgaris*, Tourn. Inst. 649. Boerh. Ind.  
A. 2. 39. *Escudo acacias* Offic. *Pseudo-asc a ri a America-  
na Robiniri’ark.* Theat. 1550. *Acacia Americanafeliis  
coluteaesmonococcosssiliquis echinatisMaelFiisit-* 2.1719.  
*Acacia Bâtard.*

Cette plante croît naturellement en Amérique. On ne  
la trouve ici que dans les jardins des Curieux. Je ne  
lui connois aucune propriété , ni aucun ufage. On tire  
cependant à Paris une eau de *ses* fleurs par la distila-  
tion. DaLE.

Si l’on en croit Robinus, les feuilles de cette plante bouil-  
lies & pressées dans de l'eau purgent comme le fené.  
D’autres recommandent la décoction de ses feuilles ,  
comme corroborative & rafraîchissante. On laprefcrit  
dans les dyssenteries : mais elle excite des vents & cau-  
fe des douleurs violentes. *Histoire des Plant, attribuée  
à Boerhaave.*

*1. Pfeudo- acacia asiliquis glabris, acacia Virginiana ,  
siliquis glabris*, Raii Hist. 1719. **BOERHAAVE,** *Ind, alu  
Plana* Vol. II.

**PSEUDO-ACORUS.** Voyez *Acorusadulterinus.*

**PSEUDO APOCYNUM ,** *Americanum, hederaceum , tubuloso  
flore Phoeniceofraxinifolio,* **est dans BoerhaaVe la** *big-  
nonia, Americanas fraxini folio, flore amplo, Phœniceo.*

PsEUDo-**APOCYNUM,** *Americanum , capreolatum , tetra-  
phyllum, tubulosoflore, foliis longioribus,* est dans Boer-  
haave la *bignonia Americana , capreolis donatas sili-  
qua breviori.*

**PSEUDO-ASPHODELUS,** *Asphodele bâtard.*

Ray fait mention dansfon Histoire des Plantes, de trois  
plantes de ce nom.

La premiere est

*Pfeudo-asphodelus minorrsivepumilio,folio iridis,* 2. Clusi  
*Psettdo- asphodelus Alpinus,* C. B. *Minor, folio iridis.  
Petit asphodele bâtard ,* Park. *Asphodelus Lancastriae s*« Asphodele de Lancastre. »

On n’attribue à cette plante aucune vertu médicinale que  
je Eache,

La seconde est

*Pfeudo - asphodelus palustris vulgaris nostras. Asphodelus  
Lancastriaeveruso* Germ. Emac. DeEc. « vrai asphodele  
de Lancastre. » *Pseudo-asphodeliis primus.* Clusi *Palu-  
stris Anglicus,* C.B. *Luteus t acrifolius » palustris Anglel  
cus,* Lobel. I. B.

On dit que cette espece est merveilleuse, appliquée Eur  
les plaies. Les femmes Ee servent de la lessive de cette  
plante macérée, pour teindre leurs cheveux.

**C ce**

*7yI* P S E

La troisieme est le

*Pseudo-asphodelus palustris, Scoticus mimmus.*

On ne lui attribue aucune propriété médicinale.

PsEUDo-asTHMa **, asthme causé par un absicès dans le pou-  
mon.**

PseUDo-BUNIas. Voyez *Barbare a.*

PsEUDo-BUNIUM. Voyez *Bunias.*

PsbUDo-CADMIa , nom de *Vanti-cadmia.*

**PSEUDO-CAPSICUM, le** *sclanum , fruticosum, bacciferum.*

**PsEUDÛ-CHAMÆBUXUS , clest le** *poligala ,frutescens ,folio  
buxi,flore maximo.*

PsEUDo-CkINa , c’est le *senecio , Asiaticus, Jacobeaefolio,  
radice lignosa , China officinarum dicta nobis.*

**PSEUDO-COLOCYNTHIS, clest le** *pepo, fructu ovatos varie-  
gato.*

**PSEUDO-COR ALLIUM , Glest le** *corallium nigrum.***PSEUDO-COSTUS, c’est la** *paflinaca, olusatri folio»***PSEUDO-CYTISUS. Voyez** *Cytisus,*

**PsEUDo-DICTAMNUs.**

Ses caracteres sirnt les siuivans.

Cette plante pousse des petites tiges menues, nouées,  
velues, blanchâtres. Ses feuilles font presque rondes,  
revétues d’une laine blanche. Ses fleurs font en gueule,  
vetticillées & disposées par anneaux autour des tiges.  
Chacune d’elle est un tuyau découpé par le haut en  
deux levres. Il leur Euccede après qu’elles sont tombées,  
des femences oblongues.Sa racine est menue, ligneuse,  
& fibreuse. Son calyce est orbiculaire, ouvert & con-  
tient des semences mûres, fous un couvercle, comme  
dans une espece de capside.

**Boerhaave compte huit especes de** *pseudo-dictamnus.*

I. *Pseudo-dictamnus, acetabulis rnoluccae,* C. B. P. 222.  
M. H. 3. 378.

2. *Pfeudo - dictamnus , verticillatus , inodorus,* C. B. P.  
222. Tourn. Inst. 188. Boerh. Ind. A. 173. *Pseudo-dic-  
tamnus, Offic.* Park. Theat. 27. *Pfeudo - dictamnum,*Ger. 651. Emac. 797. *Dictamnum adulterinum , qid-  
bus.damvertidllatum, vel potius gnaphalium veterum,*J. B. 3. 255. *Marrubium Pfeudo - dictamnum dictum,*Raii Hist. 1. 557. *Gnaphalium veterum centunculus,  
dictamnum adulterinum qielbus.dam,* Chab. 410. *Dic-  
tame bâtard.*

On cultive cette plante dans les jardins : elle fleurit au  
mois de Juillet. On ne fe sert que de sim herbe. Elle  
ressemble à l’extérieur au marrube blanc , & elle en a  
les propriétés. DaLE.

Quelques Auteurs dssent que cette plante a les mêmes  
propriétés que le vrai dictante. Mais à en juger par l’o-  
dorat ; cela n’est point vraissemblable, car la premiere  
n’a pas à beaucoup près l’odeur aussi forte que la secon-  
de. D’autres la regardent comme *Falypion* des An-  
ciens, mais c’est encore avec aussi peu de fondement.  
*Hist» des Plant, attribuée â Boerhaave.*

3. *Pseudo-dictamnus, Hispanicus, amplissimo folio nigri-  
cante & villose*, T. 188.

4. *Pseudo-dictamnus, Hispanicus,folio scrophulariae.* T.  
188. *GaleopsisAnguillarae,* 278.

5. *Pseudo-dictamnus s Hispanicus, amplissimofolio candi-  
cante et villoso ,* T. 188. *Marrubium subrotundo folio s*Boc. Muf. 2s 167. Tab. 122.

6. *Pseudo-dictamnus, Africanus esieliissubrotundis , subtus  
incanis,* H. A. 2.179. *Marrubiumrotundifolium, Afri-  
canum ,folio hederae terrestris,* Flor. 2. 67.

7. *Pseudo-dictamnus, Hispanicus >foliis crispis et rugosis,*T. 188. *Marrubium , dictamni spurii foliis etfacie.* Par.  
Bat.

8. *Pseudo-dictamnus, Hispanicus folio amplissimo, cands*

P S E 772

*cante et villose s* T. 188. BoERHAAvE, *IndexaltAlam*Vo[. I.

**PsEUDo-DIÇITALIs, le** *dracocephalon, Americanum,***PsEUDo-FUMARIA, c’est dans Boerhaave la** *capnelides,***PsEUDo-GNAPHALIUM , la***gnaphalodes Lusitamca,*PsbUDo **- HELICHRYSUM , 1’***helichryfum ,fylveflre, latifo-  
lium , capitulis conglobatis.*

**PsEUDO-HELICHRYSUM***frutescens, lofenCcio Africanus,foe  
lio retuse,*

**PsEUDo HELICHRYSUM** *Virgelelanums* **le** *senecio V.urguri ae-  
nus, arboreseens, atriplicis folio.*

**PSEUDO-HELLEBORUS , c’est le** *helleboro-ranunculus , flore  
luteo globose.*

**PSEUDO-HELLEBORUS** *ranunculoides, la populagoflore ma-  
jore, oopopulago ustore pleno.*

**PsEUDo-IPECACU ANH** a. **Voyez** *Apocynurn.*

**PsEUDo-IRIs. Voyez** *Accrusadulterinus.*

PsEUDo-LIEN, nom qu’on a donné à certaines glandes si-  
tuées aux environs de la rate, que Ruyfch a découyer-  
tes.

**PSEUDO-LOTUS,** *lu. guajacana.*

**PSEUDO-LYSIMACHIUM,** la*salicaria, vulgaris, purpureas  
foliis oblongis s* ou la *veronica asepicata , lonfloifolia.*

PsEUDo-MARRUBIUM , le *lycopus, palustris -, glaber,* ou le  
*lycopus, foliis In profundas lacinias dissectis.*

**PsEUDQ-MELANTHIUM , le** *lychnis asegetum major.*

PsEUDo - MELIssa , la *melissia, humilis t latifolia, maximo  
flore purpurascente.*

PsEUDo-Mola , fausse mole, formée d’une partie du pla-  
centa, laissée dans l’utérus après l’expulsion du fœtus.

**PsEUDo-N ARCIssUs,** nom commun dans Boerhaave àplu-  
sieurs especes de narcisse.

**PsEUDo-NARDUS , la** *lavandula, latifoliae* OU la *lavandu-  
la, angustifoliaf flore albo.*

**PsEUDo ORCHIS,** est dans Boerhaave *Torchis latifolia, mi-  
nor, subuletorum Zelandiae et Batavia.*

PSEUDO-PETASITES, le*petasites, Africanus, calthae palus.  
tris folio.*

**PSEUDO-POLYPUS,** *polype bâtard.*

**PSEUDO-RHABARBARUM ,** le *thalictrltm s majus ssiliqua an-  
gulosa s aut striata,* ou le *thalictrum, majus s flavum,  
staminibus luteis, vel glauco folio.*

PsEUDo-RUBIa , la *rubeolas latiorifolio,* ou la *rubeola,an-  
gustiorefolio.*

PseUüo-s ALVIA, la *phlomis y fruticosa, salviae folio latiore  
et rotundiore,* ou la *phlomis sfruticosa,salviae folio, lon-  
giore et angustiore,* oti la *phlomisfruticosa,solio subro-  
tundo , breviore y flore lilteo.*

**PsEUDo-sELINUM , ou le** *caucalis aseemine afpero rflosculis  
rubentibus. .*

**PSEUDO-STACHYS,** ou la*stachyss Cretica s pro Pfeudoesia-  
chide I. in Prodromo describitur s* ou la *stachys, Alpin a,  
magnanflore ex albo rubescente*, ou la *galeopsis t Alpina,  
Betonicaefolio ustore variegato.*

**PsEUDo-sTRUTHIUM, la** *luteola herba,salicisfelio.***PSEUDO-SYCOMORUS. Voyez** *Azedarach.*

**PsEUDo-** vaLERIANa, nom commun à différentes fortes  
de valérianes.

P S I

PSIDA , l’écorce extérieure d’une grenade.  
PSILOTHRON, ψίλωθρον, *dépilatoire.*PSIMMYTHION, ψιμπὸθιον, *cérusc.*

PSINKUS , *céruse.* **RULAND.**

PS1TTACION, ψιττάκιον, nom d’une emplâtre résolu-  
tive décrite par Paul Eginete , *Lib. VII. cap.* 17. Scri-  
bonius Largus donne la description d’tm collyre quU  
appelle *Collyrium psittacinum*, N°. 27.

PS1TT ACUS, *perroquet.*

P S O

PSOÆ, musitles appelles *psoas,* ce Eont deux paires de  
mufcles des lombes.

*773* P S O

Le premier est,

*Le psoas* ou *lombaire interne.*

C’est un msscle long, épais , situé dans le bas-ventre scir  
la région des lombes, attenant les vertebres des lombes  
à la partie pOstérieure de l’os des iles, jufqu’à la partie  
antérieure. Vers la cuiffe.

Il est attaehé en haut à la dernière vertebre du dos, & à  
toutes celles des lombes ;saVoir, à la partie latérale de  
leurs corps & aux racines de leurs apophyses tranfver-  
ses. Ces attaches sont comme par étages aux corps des  
vertebres, & elles sirnt peu tendineuses.

De-là le muEcle desitend latéralement silr les os des iles,  
a côté du musde iliaque, & passe flous le ligament de  
Fallope , entre l’épine antérieure inférieure de l’os des  
iles & l’éminence ilio-pectinée.

Avant que de fortir du bas-ventre, il s’unit aVec l’ilia-  
que, & il est même quelquefois un peu attaché par des  
fibres charnues au côté externe de cette éminence. Il  
passe deVant la tête du fémur en la cotlVrant, & s’àtta-  
che enfin à la partie antérieure du petit trochanter j ar  
un tendon obliquement plié en deux de derriere en  
deVant.

Ce mufcle est quelquefois accompagné d’un autre pref-  
que semblable, mais plus petit, appelle le *petit psoas.*Je l’ai ram. é parmi les mufcles des lombes, parce qu’il  
ne passe pas hors du bassin pour l’ordinaire.

Le *psoas* fert à fléchir la cuisse fur le bassin , c’est-.à-dire,  
à la porter en devant. Il peut aussi mouVoir le bassin  
fur les cuisses , & l’empêcher de tomber en arriere avec  
le tronc, quand on fe panche en arriere pendant que  
l’on est assis, & qu’en même-tems les extrémités sont  
arrêtées en embas par une puissance étrangere. Dans  
cette attitude, il peut encore fervir aux mouvemens  
des vertebres lombaires.

*Le petit psoas.*

C’est un mufcle longuet & grêle, situé le long du grand  
*psoas* ou *psoas* ordinaire.ll ne sie rencontre pas toujours.  
Riolan l'a trouVé fort fouvent dans l’homme , & il  
marque comme une chose très-rare de l’aVoir observé  
une sois dans la femme. Je llaVois trouVé assez fré-  
quemmentdans la femme , ayant de l’aVoir rencontré  
pour la premiere fois dans l’homme, & je l’ai toujours  
trouvé le plus fouvent dans le sexe.

Il est attaché en haut par un tendon court, tantôt à l’apo-  
physe trassverse de la derniere Vertebre du dos, & mê-  
me au-dessus, tantôt à celle de la premiere des lombes,  
tantôt à l’une, tantôt à l’autre : de-là il desitend tout  
charnu, & plus ou moins composé, sifr le grand *psoas*par un trajet un peu oblique.

Etant paryenu εηνΐτοη Vers le milieu de la région lom-  
baire, & cela dans les uns plus, dans les autres moins,  
il forme un tendon plat & grêle qui continue la defcen-  
te jusqu’à la fymphyfe de iles pubis aVec l'os des iles ,  
& cela en s’élargissant en maniere d’aponéVrofe par-  
dessus l’union du *psoas* ordinaire aVec l'iliaque interne.  
Il s’attache principalement à la crête de l’os pubis, au-  
dessus de l’attache du mufcle pectiné. Il jette quelque-  
fois une lame aponéVrotique plus bas.

Outre ce petit *psoas ,* il s’en rencontre encore un autre  
plus petit, situé entre lui & les Vertebres , & attaché à  
peu près de la même maniere. C’étoit l’an 1713. que  
je l’ai trouVé.

Les peti *tsps.oas,* quand ils *se* trou Vent, peuVent serVltà  
soutenir le bassin, à peu près comme les mufcles droits  
du bas-ventre, quand on grimpe, &c. mais quand on  
**est** debout, on n’a pas besoin d’un tel soutien; le baf-  
fm étant appuyé fur les deux cuisses, de maniere que |  
sei plus grande portion & celle qui porte tout le reste  
du tronc est derrière cet appui, & que ce n’est que la  
plus petite portion qui est en-devant. Ils peuvent plu-  
tôt servir à empêcher la colonne vertébrale de se renver-

P S Y 774

sur en arrière dans certaines occasions. WT N s L 0 w,  
*Anatomie.*

PSOMISM Α, ψωμισμα ; mets que l’on fait manger aux  
enfans, & qu’ort leur met dans lta bouche.

PSOPHOS, ψοφο'ς *frbriiit , son ,* ψό-μι ἐν τῷ στήθει; bruits  
qu’on entend dans la poitrine & qui font causés par  
des matieres flatueuses qui veulent fortir ; ψοφώδεις ,  
ceux qui tremblent ou tressaillent au moindre bruit:  
c’est le cas des phrénétiques , ou de ceux qui sont en  
délire. *I. Prorrhet. 16. Coac. 96.* ψόφωδεις, est rendu  
par ψόφου ραδίως καθαπτόμενοι, ce que Galien inter-  
prete ainsi dans son *Exegesis,* ψο'φου ράδιως *ddellovHyvoii*« ceux que le moindre bruit affecte vivement. »

PSORA , esipece de gale. *Voyez Ixpra.*

PSORIASIS , espece de gale qui attaque le scrotum,  
**BIANCARD.**

PSORIC A , remedes pour la gale.  
PSOROPHTALMIÀ, gale des paupieres.

P S U

PSUCHAGOGIC A , de ψυχῦ, vie ; remedes qui rapa  
pellent à la vie, dans la Pyncope ou l’apoplexie.

P S *Y*

PSYCHOTROPHON, *Betelne.* DIosCosiIDE. *Lib. IV.  
cap.* 4.

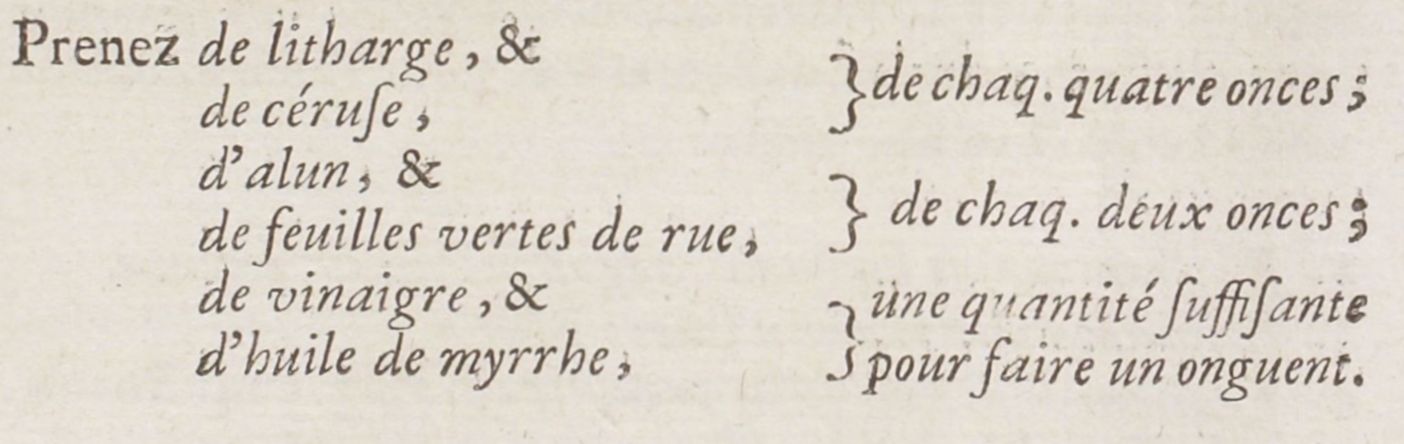
PSYCROLUSIA , ψυχρολυστα , ou PSUCHROLU-  
TRON, ψυχρόλουτρον, de ψυχρὸς, froid , & dé λοὺω, la-  
ver; *Bain froid* ; c’est un nom que J. Fleyer a donné  
à un ouvrage qu’il a composé fur le *bainfroid.*

PSYCTICA, remedes rafraîchissans.

PSYDRACI.A, espece de pustule, dont Alexandre  
de Tralles donne la description suivante. *Lib. I. cap.* 5.

Ce semt des petits tubercules à la tête qui ressemblent à  
des pustules, & qui corrodent la peau, au lieu que les  
exanthemes fiant des exulcérations superficielles à la  
peau, d’une couleur rougeâtre, & rudes au toucher.

Les *Psiydracia^* surtout humides, *se* guérissent avec l’on-  
guent suivant..



PSYGMATA, ψύγματα; remedes rafraîchissans, soit  
pour l’intérieur, foit pour l’extérieur.

PSYLLI, peuples d’Afrique fort vantés chez les Ari-  
ciens, pour la cure des blessures faites par les animaux  
venimeux; tout leur fecret consistait à les fucer. Cesse  
croit, *Lib. I X. cap. zg.* que le sucement de qui qud  
ce soit, peut produire le même effet, Pans incommo-  
der celui qui rend ce service.

PSYLLIUM, *F herbe aux puces i*

Voici *ses* caracteres :

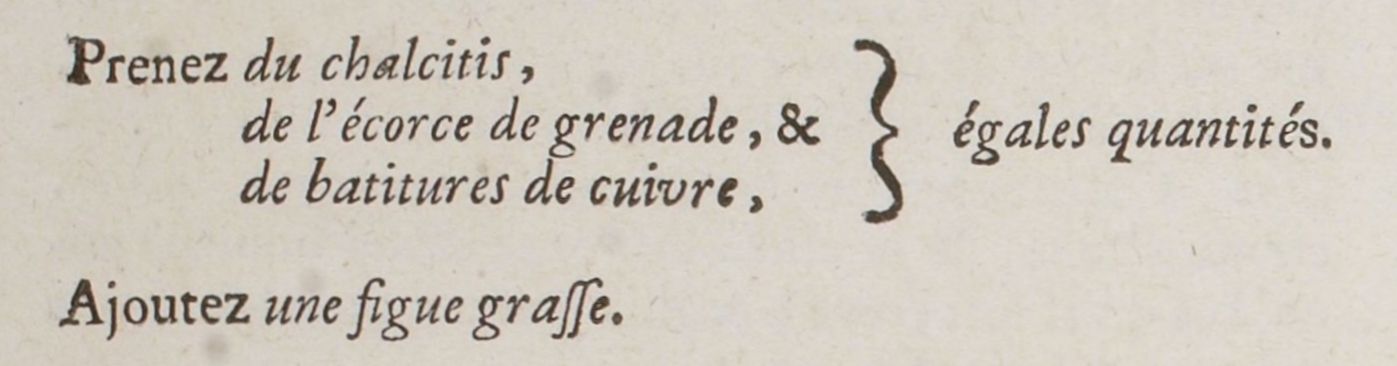
Elle ressemble à tous égards au *Coronopus* & au *Planta-  
go* ; elle n’en differe qu’en ce que les tiges sont feuile  
lues & rameuses, & divisées en ungrand nombre dé  
branches;

Boerhaave en compte les quatre especes scliVantes.

1. *Pfyllium maius s erectum s laelfolinn1’ annuum*

*m* P τ E

avec une fpatule, jufqu’à ce que le mélange ait une  
couleur de safran. On en frotte enfuite les parties affec-  
tées. Il y en a qui aiment mieux *se* serVir en pareil cas  
d’un mélange de parties égales d’alun *sec &* de miel.  
Si ce remede ne guérit point *lc pterygion,* il en faudra  
faire l’extirpation, & fomenter enfuite les doigts avec  
une décoction de verveine, & la préparation fuivan-  
te:



Faites bouillir le tout modérément dans du miel, & Pap-  
pliquez ensiIite sur la partie affectée.

Ou,



Ajoutez *du cérat préparé d’hnelle de myrte.*

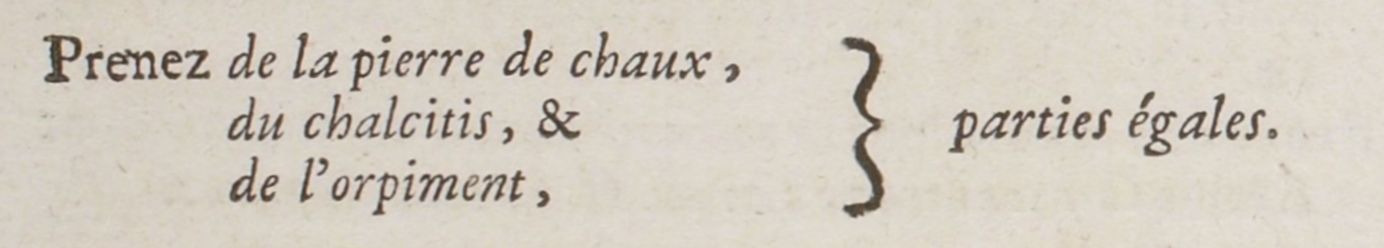
Appliquez ce mélange stlt la partie affectée,  
Ou,

Prenez *de poudre de verd de gris, une dragme ;  
de baeltures de cielvre, deux dragmes.*

Ajoutez *une quantité suffisante de miel.*

Appliquez ce mélange stlt la partie affectée.

Ou,



Et appliquez-en le mélange fur la parue affectée.

Lorsque vous aurez appliqué ces remedes, couvrez la  
partie avec un linge trempé dans de Peau ; levez  
l’appareil le troisieme jour;s’il y a des parties fe-  
ches, coupez-les,& appliquez derechef le mê-  
me remede. Si la guérison ne s’avance point, net-  
toyez la partie affectée avec le fcalpel; cautéri-  
fez-là avec un petit fer rouge, & traitez-là enfui-  
te comme les autres brûlures.

PTERYGODEES , πτερυγώδεες, Hippocrate appelle  
ainsi ceux dont la poitrine & les parties voisines font  
étroites & plates, enforte qu’ils ont les os des épau-  
les prominens comme des ailes. Les personnetI.ainsi  
constituées ont toujours paffé pour être sujettes aux  
consomptions.

PTERYGOIDES PROCESSUS , apophyses ptéry-  
goïdes de l’os fphenoïde. Voyez *Caput.*

PTERYGO-PALATINUS-MUSCULUS, nom d’un  
mufcle de la luette. Voyez *Uvula.*

PTERYGO-PHARYNGÆUS-MUSCULUS, muf  
cle de la eorge. Voyez *(E/ophagus,*

PTERYGÔSTAPHILINI MUSCULI ; certains  
mufcles de la luette. Voyez *Uvula.*

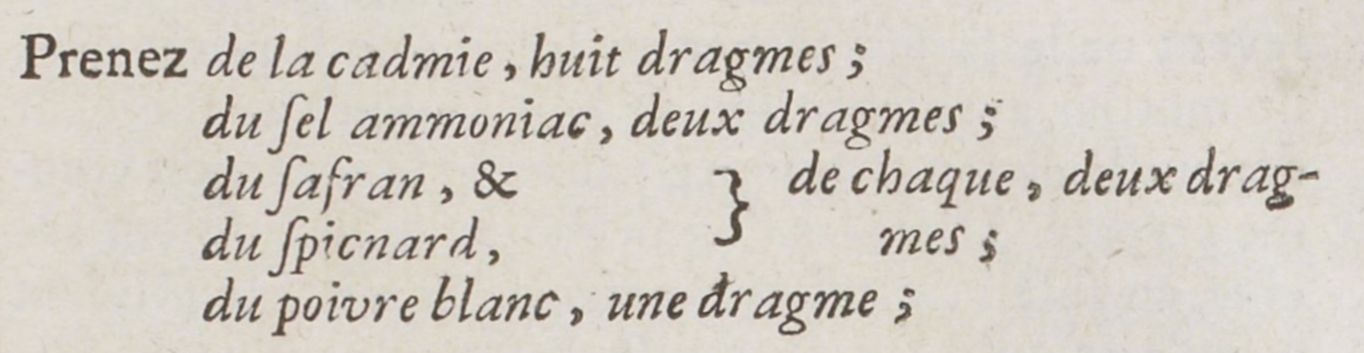
**P T I**

PTILOSIS, πὸίλοσις, de πὸίλος , qui a perdu les cils;  
*chute des cils.* Paul Eginete dit, *Lib. III. cap-* 22.  
que le *ptilosis & le madarosis,* font des maladies de  
l’extrémité extérieure des paupieres. Le *madarosis* est  
une chute des cils,'produite par une fluxion d’humeurs

P T I 778

acres : outre cette chute, il y a callosité & dureté des  
bords des paupieres , dans *luptilosis* ; enforte que cet-  
te derniere maladie n’est autre chose que le *madarosis*compliqué avec la lippitude. C’est pourquoi, les re-  
medes qui guérssent l'une de ces maladies, peuVent  
s’employer dans l'autre. Il n’y a point de meilleur re-  
mede pour faire revenir les cils, & prévenir la deman-  
geaifon & la corrosion des paupieres, que le remede  
connu fous le titre de *Collyre sec de Philoxene.*

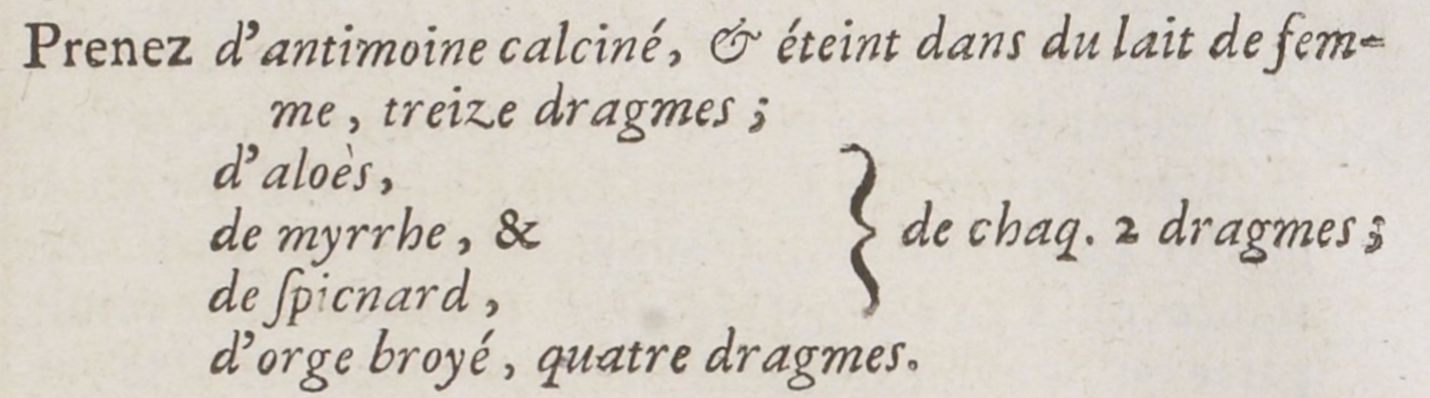
La préparation fuÎVante est excellente dans les cas ou il  
s’agit d'éclaircir la vue.



Mêlez le tout enfemble pour 1 uiage.

L’antimoine produiroit aussi le même effet.

Pour la corrosion des paupieres, & pour le *ptilosis ,*



Faites du tout un mélange sec , dont vous vous servirez.

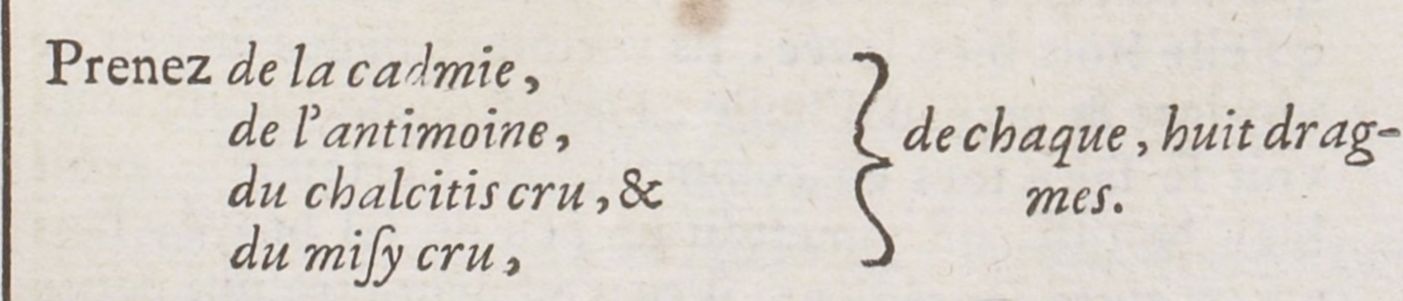
*Autre remede pour le ptilosis et la corrosion despaupieres.*

*Prenez* de la moelle de l’os de la jambe droite de devant  
d’un bœuf, broyez-la bien avec de la fuie, & fer-  
vez-vous de ce mélange.

Quant à la fuie dont on fe fervira, voici comment il saut  
la préparer.

*Plongez* une quantité suffisante de papier dans de l’huile  
de sésame. Faites brûler ce papier à une lampe;  
recevez la fumée dans un Vaisseau de cuivre, ou  
dans une coquille bien unie. Mêlez-bien cette  
suie avec la moelle de bœuf, & ferVez-Vous du  
mélange. La préfure de veau est aussi fort bonne  
en pareil cas.

Sozander ordonne le médicament fuivant dans le milpho-  
sis, ou l’accroissement de chair aux angles des yeux,  
& dans d’autres maladies invétérées de cet organe.



Broyez le tout avec du miel ; torréfiez & éteignez dans du  
vin, & broyez derechef.

Ajoutez *defpicnard, deux dragmes ;*

*de safran torréfié, deux dragmes s  
de poivre t une dragme s*

Mêlez ces chofes, & servez-vous du mélange.

Si l'on veut des remedes plus simples pour la cure du pct-  
*losis* & de la corrosion des paupæres, on n’a qu’à *se ser-  
vir* de l’amurca bouillie, du lycium Indien , & de la  
pierre d’Armenie dont *se* fervent les Peintres. Cette  
pierre dissoute dans l’eau & appliquée en forme d’on-  
guent, desseche les humeurs peccantes , & fait revenir  
les cils.

La rouille de fer broyée plusieurs jours de fuite à la cha-

*rgyp* P T I

leur du foleil, & réduite avec la myrrhe & le vin fous ’  
la forme d’un collyre , ainsi que le fpodium mêlé avec  
le jus d’oignons, font aussi de fort bons remedes.

PTISSANA ou PTISANA , *orsiico-dv»* καὶ nTiaavn, de  
*trsihrtroù^* peler, broyer ou piler ; *Tisane.*

La *elsanne* étoit faite avec de l’orge pelé ou dépouillé de  
la membrane qui l’enVcloppe ; ou , félon Suidas , de  
l’orge broyé , ή' κεκομμένη κριθή ; parce que la méthode  
des Anciens de monder l'lorge nlétoit pas de le mou-  
dre comme on sait aujourd’hui , mais de le piler dans  
un mortier. Pour faire la *tisane ,* on commençoit par  
humecter l’orge avec de Peau , enfuite on le Faifoit  
lever; on le fassoit sécher au soleil; on lepiloit dans  
un mortier aVec un pilon de bois, jufqu’à ce qu’il fût  
dépouillé de fon enVeloppe ; alors on le regardoit com-  
me préparé. D’autres l'humectoient & lefaifoient sé-  
cher au foleil, ainsi que nous aVons dit, le piloient  
jusqu’à ce qu’il fût dépouillé de fon enVeloppe,le fai-  
soient moudre comme le grain, & faifoient bouillir  
pendant un tems considérable la farine , afin, difoient-  
ils, de lui ôter fes flatulences ; ils la mettoienten pe-  
titsgâteaux, ou boules , dont ils faifoient une boisson  
dans l’occasion. Il y en aVoit encore , ainsi que nous li-  
fonsdans Constant. Cæsiar, *Lib. XII. de Agricult.* qui  
après aVoir fait macérer, après aVoir mondé, pelé &  
fait sécher leur orge au foleil, le piloient derechef, le  
faifoient sécher une seconde fois ; & ayant que de le  
garder pour Tissage , femoient defl’us les particules  
minces qui s’en étoient séparées , tandis qu’on le piloit,  
parce qu’ils aVoient trouVé par expérience , qu’il fe gar-  
doit plus long tems lorsqu’il étoit ainsi préparé.

Quoique la *tisane* ne sie fît ordinairement que d’orge,  
cependant on en préparoit quelquefois aVec l’alica,  
l’épeautrc,le riz & les lentilles ; alors on ne l’appelloit  
pas simplement *tisane ,* on ajoutoit le nom du grain  
dont on s’étoit fervi ; ainsi l’on dssoit*passera enpurinen,  
orsiio-asivïiv* πυρίνην, *tisane* de froment ; *chondro ptissea-  
nen* , χονδροπτισσάνην , *tisane* d’alica , τὴν ἐκ ζειας ἢ  
δρὑζης πτικσάνην, *tisane* d’epeautre ou de riz, ainsi des  
autres.

On préparoit ainsi la *tisane* avec différens grains ; on  
la gardoit pour Pufage , qui Varioit félon les occa-  
sions & l’état de la simté ; on fassoit bouillir l’efpece  
de pâte, dont nous venons de parler, dans de l’eau;  
cette opération se Faifoit de différentes manieres : mais  
Galien décrit, *Lib. I. de Aliment,* la plus commune  
parmi les Grecs. Ils faisoientbouillir, dit-il, une por-  
tion *de tisane* dans dix fois, ou, felon Paul Eginete,  
dans quinze fois autant d’eau ; ils aVoient foin de la  
faire leVer le plus qu’ils pouvoient pendant l’ébulli-  
tion ; car la *tisane* qui levoit le plus & le plus promp-  
tement passait pour la meilleure ; au contraire , celle  
qui levoit peu & lentement, n’étoit pas estimée. Lorf-  
qu’elleétoit bien levée, ils verfoient dessus un peu de  
vinaigre & un peu d’huile : l’addition de l’huile pou-  
voir fe faire tout en commençant. Lorfqu’elle aVoit  
bien bouilli, on y mettoit un peu de fel broyé, sans  
aucun autre ingrédient, si ce nlest peut-être une petite  
quantité d’aneth ou de poireaux. C’est ainsi que la *ti-  
sane fe* préparoit, selon Galien ; & cette méthode est  
assurément la meilleure, elle est préférable à toutes cel-  
les qui font entrer dans cette boisson, fous prétexte de  
llassaifonner, un grand nombre d’ingrédiens superflus.  
Les uns y ajoutaient de l’amydon , d’autres des con-  
ferVes, ceux-ci du miel & du cumin , en lassant un ho-  
chepot plutôt qu’une *tisane* ; peut-être aussi avoient-ils  
quelques tassons de charger ainsi sia composition ; ils au-  
roient pu *se* proposer d’atténuer Ees parties grossieres,  
de corriger fa Vifcositéj&difcuter Ees flatulences.Quant  
ànous,dit Galien,qui aVons laissé fort loin en arriere les  
Anciens, dans Part de préparer les mets, &dont les  
Cuisiniers feroient leçon à Apicius même, quiLic./V.  
*de Obsépelis,* parle de tous ces assaifonnemens fuper-  
flus, nous en faisions peu de cas ; & nous nous conten-  
tons de quelques amandes broyées, d’un peu de fucre.

P T O 780

& d’une très-petite quantité de Eel ; nous regardons cet  
assaisonnement comme suffisant pour corriger la grOsi-  
siereté des parties de l’orge, leur Viscosité & leur fla-  
tulence : il faut pourtant conVenir que les poireaux  
& l’aneth valent mieux, en ce qu’ils siont non-sieule-  
ment agréables au gout , mais encore bienfaisians au  
corps.

La *tisane* bouillie, comme nous venons de dire, ne s’ap-  
pelloitplus *tisane* , mais πὸισσάνης κυλὸς *ἢ* ῥόφημα, crê-  
me ou sioupe de *tisane ;* ou , ce qui reVÎent au même,  
*ptisanae sets ,* ou saccus, bouillon, gruau , ou jus de *ti-  
sane.* Celsie entend ordinairement par *cremor bordel,*crême d’orge, le bouillon de l’orge entier bouilli, juse  
qu’a ce qu’il soit creVé ; & il la prescrit dans les fievres  
ardentes & bilieuses.

πτισσάνη, *tisane* simplement ; ολη πτεσσάνη , *tisane* en-  
tiere ; & πτισσάνη κριθώδης, *tisane* d’orge , signifient  
tous trois la même chose dans Hippocrate, c’est à-di-  
re , de la *tisane* non passée ; car si après l’ébullition on  
passe la *tisane* , & qu’on en sépare la liqueur, cette li-  
queur ne s’appellera ni *tisane* entière , ni *tisane Pot-*ge, ni simplement *tifane t* mais κυλὸς πτικσάνης, siic,  
jus de *tisane.* Galien nous dit, dans sion Commen-  
taire siur le LÎVre *deRat.vict. in Acut.* & sur le Livre sic-  
cond des *Epidémiques,* vers lecommencement, quela  
*tisane* entiere ou non passée s’appelloit πτισσάνη πα-  
χείη , *tisane* épaisse. GoRRÆUs. FœsIUs.

Voyez le Traité d’Hippocrate, *de Rat. vict. in Acut.* **à**l’article *Alcali.*

**P T O**

PTOLEMÆI CHIRURGI MEDICAMENTUM;  
nom d’un remede dont Cesse fait mention, *Lib. VI.  
cap.* 7.

PTOLEMÆI EMPLASTRUM; nom d’une emplâtre dont il est  
parlé dans Marcellus Empiricus, *cap.* 36.

**PTOLEMÆI EVERGETÆ STOMATICA ;** nom d’un remede  
pour la bouche, décrit par Marcellus Empiricus ; *cap.*!4.

**PTOLEMÆI REGIS COLLYRIUM ;** nom d’un collyre dont  
Aétius fait mention, *Tetrab. II. Serm.* 4. *cap.* 110.

PTOSIS , πὸῶσις, de *ττΜτω s* tomber, chute. *LO ptosis*est une maladie de la paupiere qui consiste dans la  
chute ou la defcente de la paupiere supérieure, foit en  
conséquence de la paralysie du mtsscle qui sert à l’éle-  
ver , ou d’une affluence d’humeurs qui la déprime.

**P T Y**

PTYALAGOGA, denT^ov, falive ou crachat, & *de  
dyu, chasser,* remedes qui font faliver.

PTYAL1SMOS, πτααλισμος,*salivation abondante.* ΗΐΡ-  
**POCRATE.**

On entend ordinairement aujourd’hui par *ptyalisme, la sa-*livation excitée par le mercure.

PT’; AS ; nom d’une efpece d’*Aspic.* Voy. *Aspis.*

PTY ELON, %τύελον, *salive*, ou *crachat.* Voyez *Spu-  
tum.*

PTY GM AT A , πταγματα, de πὸύσσω, rouler ; *linge rou-  
lé.* **CœLIUs AURELIANUS.**

C’est peut-être ce que nous appellons des *étoupes.*

PTYSIS , πτασις ; fluxion d’humeurs flur la poitrine ou  
fur les poumons. CœLIUs AULELIANUS, *Chron. Lib,  
II. cap.* 7.

PTYSIS signifie aussi *crachement* ou *salivation.*

PTYSMA, πτὑσμα, *crachats* ou la matiere qui vient  
dans l'expectoration.

PTYSMAGOGA , remedes qui sont saliver

PUB

PUBES. Voyez *Abdomen.*

PUBIS OS. Voyez *Innominata estas,*

781 P U D

P U C

PUCHAMIAS ; nom d’un arbre qui croît dans la Virgi-  
nie, qui porte un fruit femblable à la nefle , fort *as-  
tringent* lorsqu’il n’est pas mûr, mais d’un gout déli-  
cieux dans *sa* maturité. RaY , *Histe Plant.*

P U D

PUDENDA ; les parties naturelles de l’un & de l’autre  
sexe.

PUDENDAGRA, *la vérole.*

PUE

PUERPERA , *une femme en couche.*

PUF

PUFFIMUS, oiseau de mer, que les François appellent  
*macreuse, Sc* qu’on met au nombre des canards sauva-  
ges. Sa couleur est obscure, il vole pesamment : mais  
quand il veut passer d’un lieu dans un autre , il fefon-  
tient à l’aide de l’extrémité de ses ailes, fur *ses piés ,*& court avec beaucoup de légereté silr la furface de  
l’eau : il fe nourrit d’insectes, de plantes marines & de  
poissons : Ea chair est dure & coriace, furtout lorsqu’il  
est vieux ; c’est pourquoi il n’est bon en aliment que  
quand il est jeune : il a le gout du poisson, & les Catho-  
liques Romains s’en permettent l’ufage en Carême.

P U G

PUGILLUS, *pincée,* ou la huitieme partie d’une poi-  
gnée.

P U L

PULEGIUM, *lu Pouliot.*

Voici stes caracteres :

Ses fleurs fiant très-petites, elles forment des guirlandes  
épaisses & ferrées, leur leere supérieure est entiere.  
Cette plante ressemble entierement à la mente.

Boerhaave compte les quatre efpeces fuiVantes de *pouliot.*

1. *Pulegium latifolium,* C.B. P. 222. Boerh. Ind. Alt.  
186. *Pulegium ,* Offic. J. B. 3. 256. Raii Hist. 1. 533.  
Synop. 5. 235. *Pulegium regium,* Ger. 545. Emac.  
671. *Pulegium vulgare,* Park. Theat. 29. *Mentha  
aquatica s seu pulegium vulgare* , Tourn. Inst. I 89. *Le  
Pouliot.*

*Le pouliot* a un grand nombre de racines ; elles sont ram-  
pantes & fibreuses: il en part plusieurs tiges unies,  
rondelettes, qui ont de la peine à *se* soutenir, qui sont  
inclinées vers la terre, & d’où il part de petites fibres,  
par lesquelles il prend racine : il n’a que deux feuil-  
les petites, cependant pointues, & platées à une join-  
ture. Ses fleurs croissent à la partie supérieure des bran-  
ches , immédiatement au-dessus des feuilles: elles for-  
ment des guirlandes épaisses & ferrées, elles sirnt d’une  
couleur purpurine, pâle, petites, en cafque, & placées  
dans de petits calyces tant foit peu cotoneux, qui con-  
tiennent quatre petites semences. Toute la plante a  
une odeur très-forte, & un gout chaud & aromatique.  
Elle croît dans les pâturages communs, & dans les  
lieux où l’eau a croupi pendant tout l'hÎVer ^el le fleurit  
en Juillet. Celle que nous vendent nos Herboristes a  
été cultivée dans les Jardins, où elle croît grande &  
large. Elle est toute entiere d’ufage.

*Le pouliot elc* chaud & *sec ;* fes particules font très-subti-  
les & très-volatiles ; il est particulierement d’ufage dans  
les maladies des femmes ; il provoque les reglcs & les  
vuidanges, hâte l’accouchement & l’arriere-faix ; il

P U L 782

*i*échauffe & fortifie les entrailles ; il est bon dans la coli-  
que & dans la jaunisse : on peut llordOnner dans les  
toux & dans la diffieulté de refpirer. Son site ou la sor-  
te décoctlon de fes feuilles , adoucie aVec du f'ucre,  
passe pour un spécifique dans la toux convulstye.

Toutes les préparationsoffieinales qu’on en tire, se rédui-  
sent à Peau & l’huile distilées. MILLER, *Bot. Osse*Cette plante, qui est fort amere, acre & d’une odeur pé-  
nétrante, rougit considérablement le papier bleu; ce  
qui donne lieu de croire qu’elle contient un fiel Volatil  
aromatique & huileux , chargé d’aeide ; au lieu que  
dans le fel artificiel, volatil, huileux, cet acide est. re-  
tenu parle felde tartre.

Ainsi cette plante est apéritÎVe, hystérique, & bonne  
pour les maladies de l’estomac & de la poitrine , paree  
qu’elle évacue cette matiere glutineuse qui remplit une  
partie des bronches & les vésicules des poumons, fpé-  
cialement si on la fait bouillir avec du miel & de l’aloès;  
car alors, comme l’obferve Diofcoride , elle purge &  
procure l’expectoration.

Tragus recommande beaucoup la décoction de *pouliot*dans le vin blanc pour la suppression des regles & les  
fleurs blanches. Le fuc de cette plante, silivant le mê-  
me Auteur , éclaircit la vue , & guérit la linpitude.

Montanus ordonne la poudre de *pouliot* avec égales quan-  
tités de vinaigre, de miel & d’eau pour les maladies des  
yeux. La conferve de fes fleurs & de fes feuilles est bon-  
ne pour l'hydropisie & la jaunisse.

Ray assure d’après M. Boyle, qu’une cuillerée de fuc de  
pouliot est un bon remede pour les toux qui prennent  
par maniere de quintes aux enfans.

Chefneau ordonne pour l'enrouement, un verre de dé-  
coction de*pouliot,* qu’il confesse de prendre ayant de  
fe mettre au lit. T0URNEF0RT.

2. *Pulegium angustifolium,* Cer. 546. Emac. 672. Raii  
Hist. 1. 534. C. B. P. 222. Boerh. Ind. Α. 186. *Pule-  
gium cervinum*, Offic. *Pulegium angustifoliumsive cer-  
vinum* , Park. Theat. 30. *Pulegium cervtnum angusti-  
folium,* J. B. 3. 257. *Mentha aquaticasatureiae folio ,*Tourn. Insu 190.

Ce *pouliot* est plus droit que le *pouliot* commun. Ses  
feuilles font plus longues & plus étroites ; il a quelque  
ressemblance aVec la fanette. Ses feuilles Croissent en  
guirlandes épaisses comme celles du prunier; leur  
odeur est un peu plus agréable, mais elle n’en differe  
guere. H croît dans la ProVenee, dans le Languedoc &  
en différentes contrées d’Italie.

Il a les mêmes propriétés que le *pouliot* ordinaire ; cepen-  
dant les Medecins de Montpellier lui donnent la préfé-  
rence; nous n’en faifons ici prefque aucun *usage, 8e*on ne le trouVe point chez nos Herboristes. **MILLER ,***Boa Offe*

3. *Pulegium angustifolium flore albo,* H. R. P, *Mentha  
aquatica,satureiaesolionflore albo ,* T. 190.

4. *Pulegium latifolium hirsutum flore caeruleo.* Βοεεηαλ-  
**VE ,** *Ind. alu Plant. Vol. I.*

Outre les especes précédentes *de pouliot,* Dale fait men-  
tion de la fuÎVante:

»

*Pulegium erectum*, Offic. An. *Pulegium Latifolium alte-  
rum y* C.B.P. 222. *Pouliot droit.*

Cette piante croît dans les lieux marécageux ; fon herbe  
est d’ufage, & elle a les propriétés du *pouliot* commun,  
DaLE,

PULEX, *puce.*

PULICARIA. Voyez *Ps.yllium.*

PULMO, *lu poumon.*

Les *poumons* sont deux grosses masses spongieuses, rou-  
geâtres dans l’enfance, grisâtres dans l’âge moyen &

783 P U L

bleuâtres dans la vieillesse , repandues dans toute la  
poitrine, de maniere que l’une en occupe la caVÎté du  
côté droit, & l’autre celle du côté gauche, séparées  
l’une de l’autre par le médiastin & par le cœur & con-  
formes à ces deux cavités , c’est à dire, conVexes du  
côté des côtes, concaves silr la voute du diaphragme ,  
& inégalement applaties & enfoncées vers le médiastin  
& le cœur.

Quand on les regarde hors de la poitrine, on voit qu’ils  
représentent en quelque maniere l’extrémité d’un pié  
de bœuf, dont la face antérieure feroit tournée vers le  
dos, la postérieure vers le sternum, & l’inférieure vers  
le diaphragme.

Selon cet arrangement on les distingue en *poumon* droit  
& en *poumon* gauche. Ils font encore divisés chacun en  
deux ou trois portions qu’on appelle lobes. Le *poumon*droit en a fouvent trois ou deux & demi, & le *poumon*gauche n’en a ordinairement que deux. Le *poumon*droit est pour l’ordinaire plus grand que celui du côté  
gauche, conformément à cette cavité de la poitrine &  
à l'obliquité du médiastin.

Le *poumon* gauche a cela de particulier, qu’au bas du bord  
antérieur il y a une grande échancrure dentelée, vis-à-  
vis de la pointe du cœur; de forte qu’il ne couVre jamais  
cette pointe, même dans la plus forte inspiration. Ainsi  
la pointe du cœur avec le péricarde peut toujours frap-  
per immédiatement contre les côtes , & le *poumon*n’enveloppe pas le cœur de la maniere qu’on le dit νυΐ-  
gairement. Cette éehancrure est marquée dans les Ta-  
bles Anatomiques d’Eustachi.

La fubstance du *poumon* est presque toute spongieuse ,  
composée d’une infinité de différentes cellules mem-  
braneisses & de plusieurs fiortes de vaiffeaux qui *se ré-*pandent parmi les cellules par des ramifications sans  
nombre.

Tout cet amas est revétu d’une membrane qui est la con-  
tinuationde chaque pleure particuliere. On fait cette  
membrane du *poumon* double : mais ce qu’on prend pour  
membrane interne n’est que l’expansion & la continua-  
tion d’un tiffu cellulaire dont je vais parler, après aVoir  
exposé les vaiffeaux de ce vifcere.

Les vaisseaux qui compostent en partie la substance du  
*poumon y* sont de trois ou quatre sortes, favoir, lesaé-  
riens, les sanguins & les lymphatiques , auxquels on  
peut ajouter les nerfs. Les vaisseaux aériens en font la  
principale partie & font nommés bronches.

Ce font des tuyaux coniques composés d’une infinité de  
fragmens cartilagineux; comme d’autant de fragmens  
de cercles très-irréguliers, liés ensemble par une raem-  
brane ligamenteuse & élastique, & disposés de maniere  
que les inférieurs s’insinuent & s’engagent facilement  
dans les supérieurs.

Les bronches font garnies en-dedans d’une membrane fi-  
ne, dont il siiinte toujours une sérosité mucilagineufe.  
On découvre dans l’épaisseur de cette membrane une  
grande quantité de petits vaisseaux sanguins, & sur Ea  
convexité beaucoup de lignes longitudinales fort fait-  
lantes, qui paroiffent en partie charnues , & en partie  
d’un tissu élastique ou à ressert.

Ces bronches *se* divifent par une infinité de ramifications  
en tous fens, qui vont toujours en diminuant, perdent  
peu à peu la structure de leurs cartilages , & devien-  
nent membraneuses à mesiare qu’elles deviennent ca-  
pillaires. Outre les extrémités fines de la grande fuite  
de ces ramifications, on obfierve encore que tous les  
troncs subalternes jusqu’aux plus petits, jettent immé-  
diatement de tous côtés une infinité de pareils tuyaux  
capillaires fort courts.

Chacun de ce grand nombre de petits tuyaux bronchi-  
ques s’élargit par sim extrémité,& forme une petite cel-  
lule membraneufe qu’on appelle communément vési-  
cule. Ces cellules ou follicules font intimement col-  
lées enfemble par paquets. Chaque petite branche pro-  
duit un paquet proportionné a son etendue & au nom-  
brede fes ramifications.

On donne à ces petits paquets vésiculaires ou cellulaires

P U L 784

le nom de lobules. Et comme les grosses branches *se*diVisent en petits rameaux, de même les gros lobules  
fie partagent en plusieurs petits. Les cellules ou Vésicu-  
les de chaque lobe en particulier *se* communiquent  
très-librement : mais il paroît que la communication  
des lobes d'est pas si libre.

Les lobules paroissent très-sensiblement séparés par une  
autre silbstance cellulaire qui les environne propür-  
tionnément à leur étendue particulière, & qui en rem-  
plit les interstices. Cette substance forme aussi une ef-  
pece de cellules membraneuses irrégulieres, plus min-  
ces, plus lâches & plus larges que les cellules ou vcsi-  
cules bronchiques.

Ce tissu fe répand partout le volume de chaque *poumon,*forme des gaines fpongieufes ou cellulaires qui envi-  
ronnent les ramifications des bronches & des Vaisseaux  
fanguins , s’épanoliit ensilite silr la face externe du  
*poumon*, & y produit une eEpece de tunique cellulaire  
très-fine, qui s’applique & s’unit à l’enveloppe généra-  
le *dcspoumons.*

Quand on souffle dans ce tissu interlobulaire, on νοίΐ  
que les lobules s’applatissent par la compression du Vent  
introduit, & quand on pousse le Vent dans les cellules  
ou Vésicules bronchiques, non-seulement il les gOnfle  
si.lr le champ, mais étant un peu forcé il passe insensi-  
blement dans le tissu ceIlulaire des interstices ou tissu  
interlobulaire. C’est PobserVation deM. Helvétius.

Toutes les cellules ou Vésicules bronchiques siont enVÎron-  
nées d’un réseau très-fin d’extrémités artérielles & Vei-  
neusies, qui s’anastomosent ou communiquent ensem-  
ble de part & d’autre. Nous deVons à l’illustre TVI. Mal-  
pighi la plus prande partie du développement de cette  
structure délicate & admirable.

Les vaisseaux sanguins *du poumon font* de deux sortes;  
les uns communs , savoir llartere pulmonaire & les  
veines pulmonaires ; les autres propres ou particu-  
liers, appelles arteres ou veines bronchiques.

L’artere pulmonaire sort du ventricule droit du cœur. Soft  
tronc monte presque directement en-haut & Ee divise  
vers la courbure de l'aorte en deux branches latérales,  
l’tlne à droite appellée artere pulmonaire droite, l'autre  
à gauche nommée artefe pulmonaire gauche. Llartere  
pulmonaire droite passe bous la courbure de l’aorte, ce  
qui fait qu’elle est plus longue que la gauche. Toutes  
les deux s’avpncent vers les *poumons*, s’y insinuent & se  
répandent par des ramifications prefque pareilles 2  
celles des bronches dont elles fuivent les routes.

Les veines pulmonaires ayant fait la même distribution  
dans les *poumons s* en sortent de chaque côté par deux  
grosses branches, qui s’ouvrent latéralement dans le  
réfervoir ou fac mufculeux de l’oreillette gauche du  
cœur.

Les ramifications de ces deux fortes de vaisseaux dans Ie  
*poumon* font entourées partout de la silbstance celluleu-  
se des interstices dont j’ai parlé, laquelle leur fournit  
aussi une espece de gaine. Ce font les extrémités capil-  
laites de ces vaisseaux qui produisent le réseau admira-  
ble de M. Malpighi, dont je viens de parler. Il saut  
remarquer que les ramifications des arteres pulmonai-  
res fiont plus nombreuses & plus amples que celles des  
veines, au contraire des autres parties du corps, où  
les veines surpassent les arteres en nombre & en grosi-  
Eeur.

Outre ces principaux vaisseaux fanguins , il y en a deux  
autres que l’on appelle artere & veine bronchiques.  
L’artere est devenue fameuste par la description que  
M. RuyEch en a donnée. La veine bronchique a été  
révoquée en doute pendant quelque tems, mais elle  
est aussi réelle que llartere, & on la peut facilement  
démontrer.

Ces deux vaisseaux font très-déliés & ne paroissent que  
comme des artérioles & des véinules qui viennent de  
l’aorte, de la veine-cave & de leurs branches, delà  
maniere que je l'ai marqué dans le Traité des arteres &  
dans celui des Veines. Ces petits Vaisseaux ne paroisi  
fent fervit qu’à la nourriture *drspoumon.*

*Nota,*

*ysy* P U L

*Nota.* La variété de la naissance ou origine des arteres &  
veines bronchiales, surtout des arteres, leurs commii-  
nications ou anastomose entre elles & les Vaisseaux  
voisins, & principalement la singularité de l’anastorno-  
fe immédiate de l’artere bronchiale aVec la Veine pul-  
monaire commune, siont d’une si grande conséquence  
par rapport à la pratique médicinale, que je trouVe sort  
à prcpos de rappeller ici ce que j’en ai dit ailleurs ,  
pour ne pas distraire par un renVoi.

Les arteres bronchiales viennent quelquefois de la partie  
antérieure de l’aorte descendante supérieure, quelque-  
fois de la premiere artere intercostale , & quelquefois  
d’une artere œfophagienne : elles viennent quelque-  
fois séparément de côté & d’autre pour chaque *poumon ;*quelquefois elles naissent solitairement, ou par un pe-  
tit tronc commun qui Ee partage à droite & à gauche  
vers la bifurcation de la trachée-artere, dont je parlerai  
ci-après , & Va silÎVre les ramifications des bronches.

L’artere bronchiale du côté gauche Vient assez fouVent de  
Paorte pendant que celle du côté droit naît de l’artere  
intercostale supérieure du même côté à casse de la si-  
tuation de l’aorte. Il s’en trouVe aussi une qui Port pos-  
térieurement de l'aorte, proche de l’artere intercosta-  
le supérieure, & plus haut que l’artere bronchiale an-  
térieure.

L’artere bronchiale jette fur l’oreillette du cœur la plus  
voisine, une petite branche, qui s’anastomose immé-  
diatement aVec l’artere coronaire du même côté.

L’an 1719. j’ai Vu une anastomoEe ou communication  
très-manifeste entre des rameaux de la Veine pulmo-  
naire gauche, & des rameaux d’une artere ossopha-  
gienne, qui Venoit de la premiere artere intercostale  
gauche, cOnjointement avec une artere bronchiale du  
même côté. J’ai trouvé l'année suivante 1720. une com-  
munication ou anastomoEe de l’artere bronchiale gau-  
che avec la Veine azygos. J’ai encore obEerVé l'an  
1721. au mois d’Avril , un rameau de l’artere bron-  
chiale gauche s’anastomoser dans le corps de cette  
veine.

Quelquefois un artere bronchiale dcnne l’origine à plu-  
sieurs arteres intercostales supérieures ; quelquesiOis  
plusieurs arteres bronchiales donnent chacune séparé-  
ment une artere intercostale.

Les Veines bronchiales ont été déja obfervées par Galien ,  
aussi-bien que les arteres du même nom. Ces Veines  
font quelquefois des rameaux de la Veine azygos, &  
viennent de la sommité de Eon arcade ou courbure :  
celle du côté gauche est quelquefois un rameau d’tm  
tronc commun des intercostales du même côté. Quel-  
quefois les Veines bronchiales sont des rameaux de la  
veine gutturale.

Les *poumons* ont beaucoup de nerfs , qui s’y distribuent  
parfilamens , accompagnent toutes les ramifications  
des bronches, de même que les Vaisseaux sanguins , &  
fe répandent fur les parois des cellules ou Vésicules ,  
comme aussi aux tuniques & à toutes les parties mem-  
braneufes des poumons. Les nerfs fympatiques moyens,  
& les grands nerfs fympatiques, communément appel-  
lés nerfs de la huitieme paire ou nerfs intercostaux ,  
forment enfemble derriere chaque *poumon,* un entre-  
lacement particulier nommé plexus pulmonaire, d’où  
partent des filamens nerveux , qui en passant , com-  
muniquent avec le plexus cardiaque & le plexus sto-  
machique.

Dans la fursace du *poumon* de l’homme , entre la tunique  
interne & la tunique cellulaire , on découvre des tra-  
ces femblables à celles des Vaisseaux lymphatiques :  
mais il ne faut pas *se* méprendre en Voyant paraître  
filrla Eursace du *poumon ,* un réfeau très-tranfparent ,  
après qu’on a fortement foufflé dans un lobe; car c’est  
l’air qui a passé au travers des cellules ou Vésicules  
bronchiales dans les cellules interlobulaires, qui a fait  
un écartement de plusieurs petits lobules, & s’est logé  
dans les interstices de cet écartement. Les Vrais Vaif-  
feaux lymphatiques du *poumon* font plus visibles dans  
*Tome V.*

P U L 786  
les animaux. J’ai vu dans le cheVal un vrai vaifleau  
lymphatique ramper tout lelong d'une grande portion  
de l’un des bords du *poumon,*

Sous la racine de chaque *poumon ,* c’est ainsi que j’en ai  
toujours appelle la portion formée par le tronc subal-  
terne de l’artere pulmonaire , par les troncs des veines  
pulmonaires & par le tronc des bronches , il y a un  
ligament membraneux un peu large, qui attache le bord  
postérieur de chaque *poumon* aux parties latérales des  
vertebresdudos, depuis fa racine jufqu’au diaphragme.

Les bronches dont j’ai parlé ci-defsus, font des branches &  
des ramifications du grand canal en partie cartilagineux  
& en partie membraneux, appellé trachée-artere. Elle  
est située antérieurement au bas du cou; de-làelle def-  
cend dans la poitrine entre les deux pleures par l.écar-  
tement supérieur du médiastin, derriere le thymus.

Etant parvenue à la courbure ou arcade de l’aorte , elle se  
partage en deux parties latérales auxquelles on donne  
le nom de bronche , l’une à droite , & l'autre à gauche,  
& dont chacune *se* plonge dans le *poumon* voisin , & s’y  
divifede la maniere exposée ci-devant. La bronche du  
côté droit est courte, & celle du côté gauche est lon-  
gue au contraire des arteres pulmonaires, dont la drolc  
te est longue & la gauche courte.

La trachée-artere est formée de plusieurs fegmens de  
cercles ou cereeaux cartilagineux, arrangés les uns sur  
les autres , de maniere qu’il en résulte un canal qui est  
entr’ouvert en arriere , où ce défaut de canal cartila-  
gineuxest compensé par une membrane molle & glan-  
duleufe , qui acheve la circonférence du canal.

Tous les cerceaux ont chacun une ligne & plus de largeur,  
& environ un quart de ligne d’épaisseur. Leurs extré-  
mités font arrondies , ils font posés de Champ les uns  
si,ir les autres par de petits interstices, de maniere que  
le bord inférieur de chacun regarde le bord supérieur  
de S011 Voisin.

Tous les cerceaux tiennent ensemble par une membrane  
ligamenteufe très-sorte & élastique , qui est attachée  
au bord des cerceaux. J’ai trouvé les trois premiers  
cerceaux être une seule piece courbée alternativement  
en deux endroits par sa largeur : il s’en est trouvé quel-  
quesois deux continués de cette maniere.

Le canal de la trachée-artere est tapissé intérieurement  
d’une membrane particuliere, qui paroît en partie char-  
nue ou mufeuleufe, & en partie ligamentetsse , pereée  
d’une grande quantité de petits trous plus ou moins  
imperceptibles , d’où silinte continuellement une li-  
queur mucilagineuse , capable de défendre la fursace  
interne de la trachée artere, contre llaCrimonie de Pair  
que nous respirons. Cette liqueur vient de petits grains  
glanduleux difpersés dans l'épaisseur de la membrane,  
mais principalement des grains un peu plus gros, dont  
est parstemée la Eu r fa *ce externe* ou postérieure de la  
membrane forte qui acheve le canal & fiipplée au dé-  
faut de la portion des cerceaux cartilagineux: on trouve  
prefque la même structure dans les ramifications,à pro-  
portion jusqu’à leur extrémité.

Tous les vaisseaux dont les *poumons* font principalement  
composés, tant les aeriens, c’est-à-dire , les bronches,  
que les sanguins , savoir , les arteres & les veines pul-  
monaires , les arteres & les veines bronchiques s’ac-  
compagnent par-tout dans ce viccere.

Ils semt pour l'ordinaire tellement arrangés jusqu’aux der-  
nieres ramifications, qu’on trouve un tronc subalter-  
ne ou un rameau de bronches entre un tronc Eubalter-  
ne ou un rameau d’arteres pulmonaires , & un tronc  
subalterne , ou un raméau de veines pulmonaires. Les  
vaisseaux bronchiques font immédiatement collés aux  
bronches. En quelques endroits ces trois vaisseaux sont  
rangés de maniere qu’ils *se* touchent tous trois, & laif-  
fent entr’euxun eEpace triangulaire.

Les bronches *se* divisent en un très-grand nombre de ra-  
mifications. Les derniers rameaux deviennent les pé-  
dicules des petits lobules. Les lobules vont toujours  
angulaires, oblongs , larges, étroits, &c. Les pédi-  
cules jettent entre les lobules , d autres pediculos  
d ΊΓΛ H J

787 P U L

membraneux , plus petits , très-courts, qui aboutif-  
Eant aux vésicules & aux cellules bronchiques , & en  
font des continuations. Les trones subalternes & les  
rameaux des bronches produisent encore immédiate-  
ment de la convexité de leurs parois , quantité de ces  
petits pédicules.

Quand on soufle dans *loS poumons s* les cellules bronclu-  
ques les plus.voisines de la surface externe *dcspoumons,  
se* préfentent comme de petites portions de Vésseules  
arrondies. C’est ce qui a déterminé de donner le nom  
de vésicules à toutes les Cellules bronchiques en géné-  
ral, quoiqu’elles soient toutes angulaires , excepté cel-  
les dont je Viens de parler.

Quand on examine un *poumon* seins l’aVoir soufflé , on y  
trouVe les cerceaux cartilagineux des bronehes , telle-  
ment rapprochés les uns des autres,quededeuxcer-  
ceaux Voisins, le plus étroit s’engage un peu dans l’au-  
tre; quand on tire une portion des bronches par les  
deux extrémités , on écarte ces cerceaux les uns des  
autres, & par ce moyen on allonge le canal bronchique  
qui sie raceourcit aussi après par le ressort de la mem-  
brane élastique, quand on cesse de tirer.

Quand on ouVre tout au long quelque portion d’artcres  
ou de Veines pulmonaires dans ce *mémo poumon ,* on  
y trouVe quantité de rides transVersiales , qui s’eflaCent  
quand on tire ces Vaisseaux en long. Cette Observa-  
tion eft donnée par M. Heluetius.

Par le moyen de cette structure , non-seulement toutes  
les ramifications des bronches, mais aussi toutes celles  
des arteres & des Veines pulmonaires gardent toujours  
la même direction dans un *poumon* gonflé & dans un  
*poumon* dégonflé; elles deVÎennent simplement raccour-  
cies , sians deVenir plus tortues ou pliées. C’est ainsi que  
ces Vaisseaux s’allongent dans l’expiration, &s’accour-  
cissent dans l’inspiration.

Ces trois Vaisseaux fiant ensemble, comme dans une ef-  
pece de gaine cellulaire qui accompagne toutes leurs  
ramifications. Ce n’est que la continuation des  
cellules interlobulaires , c’est-à-dire du tissu cellulaire  
des interstices des lobules. Cependant les pellicules  
qui le composent sont arrangées autour de ces Vaisi-  
seaux d’une maniere plus réguliere, & plus en long  
qulailleurs,de farte qu’elles paroissent former une Vraie  
gaine.

Quand on souffle dans un tuyau qu’on y aura introduit  
juEqu’à toucher immédiatement à un tronc des Vaif-  
feaux ou à un tronc des bronches, l’air y glisse d’abord  
tout au long dans les cellules qui enVÎronnent de plus  
près ces troncs ou ces rameaux : mais si on continue de  
fouffler, ilslaVance par-tout dans le tissu interlobulaire.

On trouVe sijr la premiere bifurcation de la trachée-ar-  
tere, à l'angle même de la bifurcation , en-deVant &  
en-arriere , certains corps glanduleux , mollets , irré-  
gulierement arrondis, d’une couleur bleuâtre ou noirâ-  
tre, & d’un tissu qui ressemble en partie à celui du  
thymus décrit ci-dessus , & en partie à celui de la  
glande thyroïde dont il fera parlé ci-dessous.Il s’en trou-  
ve de pareils à l'origine de chaque ramisiCation des bron-  
ches : mais ils diminuent à proportion , & deVÎennent  
plus petits. Ces glandes font attachées immédiatement  
aux bronches & enVeloppées du tissu interlobulaire,  
elles paroissent communiquer par de petites ouVertures  
aVec la caVÎté des bronches.

La trachée-artere a plusieurs membranes ou tuniques ,  
comme il est dit ci-dessus. La plus externe & qu’on ap-  
pelle commune , enVeloppe la trachée-artere dans la  
poitrine : mais hors de la poitrine cette premiere tuni-  
que tire fon origine des expansions aponéVrotiques des  
mufclesdu cou. C’est entre cette tunique & la fuÎVan-  
teque font enfermés les grains glanduleux dont il est  
parlé ci-dessus.

La féconde membrane ou tunique lui est propre ; elle  
est cellulaire & une continuation de la tunique cellu-  
laire des *poumons.* Les pellicules de cette tunique les  
plus Voisines des cerceaux cartilagineux,leur sienrent de  
périchondre externe. La troisieme membrane est en-

P U L 788  
dedans , elle est de même fort adhérente aux cartila-  
ges, & leur fert aussi de pérlchondre interne.

La quatrième membrane est celle qui siarme le supplément  
du canal cartilagineux de la traChée-artere.Elle est prin-  
cipalement faite de deux lames ou couehes, en partie  
musculaires & en partie tendineuses , dont l'externe 011  
postérieure est composée de fibres longitudinales, l’in-  
terne ou antérieure l’est de fibres tranfiVersales. Cette  
membrane est percée de petits tuyaux des grains glan-  
duleux mentionnés ci-deilus,lefiquels étant pressés four-  
nissent une liqueur,& étant examinés parle mierofcopc  
paroissent Vésiculaires ou follieuleux, à-peu-près com-  
me ceux de l’estomac.

Le ligament qui est entre chaque cerceau cartilagineux,  
est très-fort & élastique. Ces ligamensfe bornent cha-  
cun à deux Cartilages, siansaucune Communication les  
uns aVec les autres. Ils font attachés au bord des carti-  
lages , à-peu-près Comme les mufCles intereostauxfont  
attachés aux côtes.

Les bronches, à mefure qu’elles s’aVancent dans la masse  
des *poumons,* perdent leur cartilage : mais les lignes  
ou colonnes mufculeufes de M. Morgagni, paroissent  
toujours également après , & même quelquefois mieux  
que deVant. On y Voit aussi les deux plans mentionnés  
ci-dessus. On y Voit eneore très distinctement , quel-  
quefois fans microfcope , beaucoup de petits trous  
qui s’ouVrent de dedans en-dehors dans les pédicules  
des lobules & les Cellules bronCluales ou Vésicules qui  
enVÎronnent immédiatement les bronches.

*U S A G E S.*

La refpiration *se* fait par deux fortes d’organes , dent on  
peut regarder les uns comme actifs & les autres corn-,  
me passifs. Les *poumons* sont de lafeconde espeee ; la  
premiere comprend prinCspalement le diaphragme &  
les muscles intercostaux.

D’abord que les muscles intercostaux se mettent en con-  
traction, les arcades des côtes fe leVent conjOintement  
avec le sternum , & s’écartent les unes des autres ; ce  
qui élargit la capacité de la poitrine de côté & d’autre,  
& de derriere en deVant,

Dans le même instant le diaphragme s’applanit par deux  
mouVemens qui paroissent se contrarier ; faVoir ie  
mouVementde contraction des fibres charnues du dia-  
phragme,& le mouVementde dilatation des côtesaux-  
quelles il est attaché. Lafurfaee externe de la poitrine  
étant par-là comme augmentée , & la caVÎté des brOn-  
ches ayant en même-tems & par le même moyen moins  
de résistance , Pair qui nous enVÏronne cede à la pref-  
sion externe, & fe plonge dans tOus les *espaces* où  
alors la pression cesse, c’est-à-dire , dans la trachée-ar-  
tere & dans toutes les ramifications des bronches juf  
qu’aux Vésicules : c’est ce qu’on appelle inspiration.

Le mouVement d’inspiration n’estque momentané;il cesse  
dans un instant , en ce que les musicles intercostaux *se*relâchent , & les côtes reprennent leur situation par le 1moyen du ressort de leurs ligamens & de celui de leur  
portion cartilagineusie. On appelle expiration ce der-  
nier mouVement par lequel les côtes se rabaissent & se  
rapprochent.

Les arteres &les Veines pulmonaires qui accompagnent  
les bronches dans toutes leurs ramifications jtssqulau-  
tour des Vésicules, sierVent à faire passer le fang Vei-  
neuxpar lesfilieresou détroits de leurs extrémités ca-  
pillaires, & par-là lui procurer au moins nuis fortes de  
changemensou modifications, que Voici,

La premiere, est d’y devenir brisé , broyé & comme  
pulvérisé : la seconde, est de ste dépouiller d’une cer-  
taine quantité de sérosités par la transpiration pulmO-  
naire, qu’on appelle Vulgairement haleine. La trûisie-  
me enfin , est d’y deVenir, pour ainsi dire , ranimé par  
l’impression de Pair qui y passe; sioit que cet air s’y in-  
sinue totalement, sioit qu’il y porte des partieules fi-  
nes, dont il n’est que le Véhicule ; sioit enfin, qu’il ne

789 P U L

fasse que comprimer & secouer le sang qui passe autour  
des Vésieules ou cellules bronchiques par le réfeau vé-  
siculaire.

Les cartilages de la trachée-artere & ceux des bronches  
fervent en général à faire un canal qui ne soit pas capa-  
ble de s’affaifler par la compression, & qui néantmoins  
Eoit propre à céder à certains mouvemens de pression  
ou d’impulsion fans *se casser. Ces* cartilages n’étant pas  
des cerceaux ou anneaux entiers , & étant suppléés par  
des membranes élastiques, permettent un mouVement  
de dilatation & de rétrécissement qui siert à faire les  
différens tons de voix. Ils font attachés les uns aux  
autres par des ligamens élastiques &d’une certaine lar-  
geur, qui facilitent aux bronches l’allongement & le  
rétrécissement réciproque dans les mouVemens de *res-  
piration.* **WINSLOW ,** *Anat.*

PULMO MARINUS, Offic. Aldrov. Exang. 577. C.  
B. P. 369. Jonf Exang. 56. Bellon. Aquat. 438. Gefn,  
Aquat. 760. Rondel. Aquat. 2. 131. Charlt. Exer. 68.  
*Poumon de Mer.*

Cette fubstance flotte stur la mer; elle est d’une couleur  
transparente, bleuâtre, & à peu près semblable à celle  
du crystal ; elle est si tendre qu’on ne peut prefque la  
tirer de la mer en entier. Si on la broye lorsqu’elle est  
récente , & qu’on s’en setVe en onguent, elle guérit la  
goute & les engelures. ÜIOSCoRIDE. DaLE.

Lemery dit dans son Traité *des Drogues,* qu’elle con-  
tient une grande quantité d’huile & de sel tant Volatil  
que fixe ; elle sait tomber les poils des parties aux-  
quelles on l'applique , si on la fait calciner, & qu’on en  
tire une lessiVe ; cette lcssiVc faite dans une grande quan-  
tité d’eau , & prife en boisson dissout la pierre , & pro-  
voque les regles & les urines.

PULMONARIA *ela pulmonaire.*

Voici fes caracteres.

Son calyce ressemble à un tube pentagonal, & dÎVÎsé en  
cinq segmens ; fa fleur est monopétale , cylindrique  
dans *sa* partie inférieure, & faite en godet dans fa par-  
tie supérieure; Ees bcrds Eont dÎVisés en cinq segmens  
ronds; il part cinq étamines des côtés intérieurs de la  
partie cylindrique qui est finement découpée.

BoerhaaVeen compte les six esipecessuiVantes.

**I.** *Pulmonaria vulgaris , latifolia* , flore *albo,* T. 136.  
Boerh. lnd. A. 193. *Pulmonaria maculosa,* Offic. Ger.  
662. Emac. 808. Raii Hist. 1. 488. Parla Parad. 448.  
*Pulmonaria Italorum ad Buglosisam accedens* , J. B. 3.  
595. *Symphytum maculosum,sive Pidmonaria latifolia,*C. B. P. 259. *Sange de Jerusalern.*

Les feuilles les plus basses de cette plante sont larges &  
oVales, longues de cinq ou six pouces , placées sur des  
pédicules larges, couVertesde poil très-fin , d’un Verd  
foncé par dessus , & marqueté de blanc, d’un Verd pâ-  
le & fans aucune tache en-dessous. Ses tiges s’éleVent  
enViren à un pié de hauteur ;' elles fiant garnies d’un  
grand nombre de petites feuilles; elles portent à leur  
fcmmet plusieurs fleurs ramassées. Ces fleurs font pla-  
cées chacune dans un long calyce Velu. Leur extrémité  
déborde tant foit peu ce calyce ; elles sirnt rougeâtres,  
en coupe, Réparées les unes des autres, dÎVisées par les  
bords en cinq segmens ronds , & EuiVies chacune de  
quatre semences rudes, qu’on trouVe au fond du caly-  
ce. Sa racine est petite & fibreufe. On la cultÎVe dans  
les jardins ; elle fleurit en Mai, fes feuilles font d’u-  
siige.

On la Compte entre les plantes pectorales , balsamiques ,  
& bienfaisantes dans les toux , les consomptions , les  
crachemens de sang, & autres affections des poumons ;  
on la fait entrer pareillement dans les potions vulné-

P U L 790

raires, & dans les décoctions de la même nature; elle  
est agglutinante ; elle fait clcatrifer les ulceres & les  
plaies, Vieilles & réeentes. MILLER , *Bot. Offe*

Cette *pulmonaire a* un gout falé , herbeux , glutineux, &  
ne laisse pas de teindre passablement le papier bleu.  
Elle est fort adoucissante. On l'emploie dans les tifa-  
nes & dans les bouillons de mou de Veau, pour les ma-  
ladies de poitrine, quand les crachats font salés ou pu-  
rulens. T0URNEF0RT.

2. *Pulmonaria Alpina foliis mollibus subrotundis s flore cae-  
ruleo,L.* 136. *fymphitum maculosum,* Dod. p, 135.

3. *Pulmonaria soliis eelelt,* Ger. 662. Emac. 808. Raii  
Hist. 1489. Synop. 3.226.Tourn. Inst. 136. Boerh.  
ïnd. A. 193. *Pulmonaria angiistifolia, rubente caeruleo  
flore,* C. B. P. 260. *Pulmonaria angustifolia,* Park. Pa-  
rad. 248. *Pulmonaria rubro flore,foliis echii,* J. B. 3.  
597- *Spmphytum maculosum seu pulmonaria maximas  
soliis quasisaccharo incrustatis*, Raii Hist. 3. 266. *Sau-  
ge de Bethléem âseuilles étroites.*

On cultÎVe cette plante dans les jardins. Elle fleurit en  
Mai. Ses feuilles feules font dlessage; elles ont les mê-  
mes Vertus, que celles de la sauge de JenTalem. DaLE,

4. *Pulmonaria folio non maculoso* , Clusi 5. 169. *Symphy-  
tum minus non maculatum Germanicum, angusti filium  
floribus è rubentibus caeruleis,* M. H. 3.444.

5. *Pulmonaria major, non maculosu ,* J. B. 3. 493.

*6; Pulmonaria orientalis , calyce vesicario, loliis echlelnflo-  
re purpureo , insctndisiulisormi ->* T. Cor. **6. BOERHAAVE ,***Index alt. Plant.* Vol. I.

Le stuc de cette plante est doux & bénin ; elle n’est pas  
plus effieace dans les maladies des poumons que la  
bourrache ou la langue de chien ; elles sont l'une &  
l’autre également bienfaisantes dans toutes les mala-  
dies où il s’agit d’adoueir , d’amollir & de relâcher.

Elle est ainsi que les mauVes , émolliente, agglutinan-  
te. Consolidante , humectante, & épaississante. On  
rceommande fesfleurs & *ses* feuilles, dans le crache-  
mentdesang , & dans la phthisie. On la compte entre  
les Vulnéraires. Elle passe pour bienfassante dans l'en-  
rouement & les toux inVétérées. C’cst pourquoi l’on  
s’en fert dans la pleurésiela péripneumonie & l'hépati-  
te, oùilcst question de faciliter l'expectoration. Elle  
dégage la respiration, & est salutaire dans les maladiel  
des reins. *Hist. des Plant, attribuée* à *Boerhaave.*

PULMONI A. Voyez *Peripneumoma.*

PULPA , *pulpe dPsfruits.*

PULPEZIA, *apoplexie.*

PULS. Voyez *Eunos* , qui est la même chofe.

PULSATILLA, *la coqtielourde.*

Voici Pes caracteres.

Sa racine est fibretsse & vÎVace ; fes feuilles font décou-  
pées , & forment autour de la tige une couronne , com!  
me dans l'anémonoïdes & dans l’anémone. La fommi-  
té de la tige, s’étend & fait un placenta, dont la bafe  
a fon fond enVÎronné d’une fleur nue, exapétale, &  
garnie d’un tres-grand nombre d’étamines, qui partent  
du fond du placenta entre les pétales. Son oVaire dégé-  
nere en une petite tête fphérique, scir laquelle croissent  
des petites siliques Velues , qui ont une longue gaine  
Velue, & qui fle termine en une espece de capilla-  
ment, long & foible, femblable au poil d’une plume  
d’oifeau.

BoerhaaVe en compte les deux efpeces sisiVantes.

I. *Pulsatilla , folio crassiore, et majore flore ->* C- B. P 177.  
Tourn. Inst. 284. Raii Synop- 3\* 26o. Boerh. Ind, A.  
39. *Pulsatilla s* Offic. *Pulsatilla vulgaris*, Ger. 314.

79ΐ P U L

Emac. 385. Parla Theat. 341. RaiiHist. 1. 633. *Lup.  
faellla Anglica purpurea ,* Park. Parad. 199. *Pulsatilla  
pupurea caeruleave* , J. B. 3. 409. *Coquelourde.*

Cette plante eft si acre que la vapeur sieule de sies feuilles  
frottées entre les doigts, femble brûler le nez & péné-  
trer jufqu’au cerVeau : on en pourroit faire ufage dans  
la léthargie. On en applique les feuilles broyées fur des  
ulceres, mais singulierement fur les plaies des che-  
vaux.

Cette plante donne par PanalyfeChymique quelques mar-  
ques d’acidité , beaucoup de siousce & de terre, peu de  
fel fixe , & point du tout de fel volatil concret. Τουρ,-  
**NEFORT.**

2. *Pulfaellla,flore minore nigricante s* C. B. P. I77.B0ER-  
**HAAVE ,** *Ind, alt. Plant.*

PULSATIO, *pielsaelon,* battement fensible qui fe fait  
dans une partie aflèctée de quelque maladie. On entend  
par une douleur pulsiarive , celle qui est acconq agnée  
du battement dont nous Venons de parler.

PULSILOGIUM *,pulsiloge,* instrument propre à mesiu-  
rer la Vitesse du pouls Sanctorius paile pour le prermer  
InVenteur de cette machine. Floyer en a fait la matie-  
re d’un Traité.

PULSUS, *pouls.*

Il n’y a point de parties dans la Medecine fpéculatiVe, qui  
foit embarrassée d’un si grand nombre de difficultés que  
celle qui traite *du pouls;* les différensAuteurs dePhysio-  
logie, ont embraflé des sientimens entierement opposés  
les uns aux autres. Ceux-ci doutent qu’il faille attri-  
buer le *pouls* à la fystole ; ou si c’est à la diastole ; & ils  
mettent en question si le mouVement du cœur & des ar-  
teres se fait précisément dans le même moment : ceux-  
là , entre lesiqucls , il faut particulierement compter les  
Anciens , distinguent une multitude incroyable de  
*pouls ,* qu’on ne peut ni conceVoir par la penfée, ni re-  
connoître au toucher. Les uns fe siont jettés dans une  
erreur tout-à faitopposiic, & n’ont admis que deux ou  
trois différentes especes *de pouls.* D’autres réduisent  
ces esipeces à une seule, tandis que leurs adVerlaires  
soutiennent la distinction des *pouls* nécessaire , pour  
preVenir la confusion & les béVues dans la pratique.  
Entre les Modernes, il y en a qui prétendent que le  
*pouls* prompt ne diffère point du *pouls* fréquent : d’au-  
tres au contraire prétendent qu’il est de la derniere im-  
portance de les distinguer dans la pratique. On con-  
sond loi les *pouls* Véhémens , forts , larges & prompts ;  
là on les considere comme tout-à-fait diflérens entre  
eux. Enfin , si l'on s’en rapporte à l'expérience, à pei-  
ne troiiVera-t-on deux Medecins qui accordent larnê-  
me dénomination au *pouls* d’un malade, auprès duquel  
ils auront été appelles. Il n’y a pas moins de Variété  
entre les SaVans fur l'application de la doctrine des  
*pouls* dans la pratique. Les uns assurent que ce font des  
signes fort trompeurs dans la plupart des maladies, &  
qu’ils ne font d’ufage que clans quelques fieVres. D’au-  
tres soutiennent aVec opiniâtreté que la connoissance  
*dcs pouls Osz* tellement nécessaire à un Praticien, qu’il  
ne peut, fans elle, fermer de prognostic , surtout dans  
les maladies dont la catsse est cachée. Ceux-ci s’accor-  
dent aVec les Chinois, pour regarder la cOnnOÎssanee  
*despouls* comme fort importante ; & ils Veulent qu’on  
en ait sait une longue étude lsur les différentes parties  
du corps. Quant à moi, il me femble que toutes ces  
contradictions Viennent originairement de ce que les  
Anciens à qui la circulation du sang étoit ineonnue ,  
ont imaginé une multitude *depouls* diflérens d’après les  
différences abstraites & spéculatives d’un corps solide  
mis en mouVement. D’ailleurs , quelques Modernes  
ayant rarement appliqué la doctrine de la circulation du  
sang,à la pathologie & à la pratique,s’en siont tenus aux  
regles que les Anciens avoient prescrites sur *les pouls ,*

P U L 792

sans s’embarrasser de les refermer , fur la décOuverte  
de la circulation du sang qu’ils avoient faite. Mais afin  
deprocéder avec quelque certitude dans cette rr.atiere,  
& ae préVenir les erreurs pour l’aVenir , je déduirai de  
la circulation du fang & des lois de la mécanique, la  
nature & les diflérenees des *pouls , avec* les avantages  
de cette connoissance dans la pratique.

Mais aVant que de nous engager plus loin, l’exactitude,  
la liaison,& la lumière que l’exactitude & la liaifon re-  
pandent fur leschofes , exigent que nous commencions  
par la physiologie ou la constitution naturelle du *pouls.*On fait d’abord ici une question : on demande si le  
mouVement du cœur est le même que celui du *pouls >*ou si le cœur & les arteres ont leur fystole en même-  
tems, & si la systole est le Vrai pouls; ou plutôt si le cœur  
est à sia Eystole , lorsque les arteres Eont à leur diastole,  
& réciproquement; & si le *pouls* consiste , non dans la  
Eystole, mais dans la diastole des arteres. Sennert dans  
ses *Institut. Lib. III. Part.* 1. lcct, 4. *cap.* i. embrasse  
le premier de ces sentimens, & prétend que la dilata-  
tion & la contraction du cœur& des arteres *se* font en  
même tcms ; il en appelle là-dessus au témoignage des  
Eens, auquel il y a de l’opiniâtreté , dit-il, de ne se pas  
rendre. Cependant il paroît contredire ce sentiment  
lui-même, dans l'endroit que nous Venons de citer,  
où il jette le Lecteur dans une eEpece de perplexité.

« Si la contraction du cœur *se* Faifoit, & si ce qu’il con-  
« tient en étoit chassé dans le même tems que les arte-  
« res sic ressert ent auffi;ils’ensuiVroit que les arteres ne  
« pourroient point receVoir de siang , & que si le cœur  
« & les arteres sie dilatoient en même - tems, le cœur  
«nereceVroit point le siang des arteres, parce que ces  
« deux actions sie nuiroient mutuellement. »

Voici la maniere dont il répond à cette difficulté.

« Il ne résulte,dit-il. aucune contradiction, ni de la dilata-  
« tion,ni de la contraction du cœur & des arteres faites  
« en même-tems; parce que lesarteres ne font pas telle-  
a ment comprimées & fermées, qu’elles ne puissent ab-  
« folument rien receVoir ; il y reste toujours une place  
« fuffifante , pour ce que le cœur a ày tranfmettre: il en  
« est de même du cœur, il peut toujours receVoir le  
« fang des poumons ; ainsi le sang peut toujours passer  
« du cœur dans les arteres, & dans les parties adjacen-  
« tes, & remplir ces Vaisseaux dans leur dilatation. »

Il n’est pas difficile de s’apperceVoir que toute cette ex-  
plication est absolument incompatible, aVecdes no-  
uons exactes de la circulation du Eangqui manquaient  
àScnnert.

Mais ce qui doit étonner, c’est que des Auteurs à qui la  
circulation du Eang étoit suffisamment connue , aient  
marché sur les pas de Sennert, & prétendu que le molle  
Vement du cœur dans *sa* Eystole , est le même que le  
mouvement des arteres dans le *pouls ,* & que la EystOle  
du cœur,marque d’une façon particuliere celle du *pouls.*Ils s’opposent donc de toutes leurs forces , à ceux qui  
assurent au contraire que le mouVement du cœur & des  
arteres, loin d’être le même, fe faix alternatÎVement. Il  
n’est pas moins extraordinaire que des hommes tels  
que Galien , & Jean-Baptiste Montanus, *Lib.I. de Pul-  
sibus Dignoscendis, cap. y.* aient assuré que la EystOle ou  
la contraction du *pouls* ne peut s’apperceVoir, & qu’ils  
aient même rejetté l'opinion de ceux qui penfent que  
l'artere est à la diastole , dans la Vibration du *pouls.*Notre aVÎs, ainsi que celui de presique tous les Moder-  
nes , est que *lcpouls* n’est autre chose que la dilatation,  
ou l’expansion des arteres par le siang poussé dans la  
contraction du cœur , du Ventricule gauche dans les  
arteres, dont le diametre est augmenté par l’impulsion  
du fangVenant du cœur; impulsion qui *se* communi-  
que à cous les fluides ; & qulaprès leur dilatation, el-

1  
n

li  
fa

il

Qüo  
d

II

tt

el

*y93* P U L

les s’affaissent, fe restituent dans leur premier état , *se*resserrent même, & réagissent siur le sang qu’elles font  
entrer dans les canaux les plus petits , & dans les Vei-  
nes. Si l’on Consulte Belli ni, *Tract, de Pulsibus*, & llex-  
périence ; on trauVera que les arteres ont un double  
mouVement; l’un de dilatation.par lequel elle font im-  
pression surledOigt;& l’autre de Contraction par lequel  
ellesparoissents’en éloigner, &dont on nes’apperçoit,  
felon Galien , qu’aVec beaueoup dediffieulté. La circu-  
lation du siang dont dépend la Vie, sie fait par un mou-  
vement réeiproque du cœur & des arteres : il n’est pas  
possible d’expliquer la progression des fluides dans le  
corps, fans ce mouvement réciproque. Lorfque le Cœur  
est à fa fystole, & chasse le fluide qu’il contient : les ar-  
teres font à leur diastole & le reçoivent. Lorsqu’on  
conféquence du grand numbre de fibres spirales & miss  
culeusies dont les arteres fiant Composées , ces canaux sic  
resserrent ; les Veines & le cœur iont à leur diastole , &  
reçoiVent le sang qui siort des arteres dans leur contrac-  
tion, Galien a entreVu mutes ces choses qui s'accordent  
si parfaitementaVec la circulation du siang ; car on lit ,  
*Anatom. Adminst. Lib. VII.* « que la pulsiation du  
« cœur & des arteres est telle, que quand le cœur est  
« plein les arteres siont Vuides, & que quand le cœur est  
« Viiide les arteres siont pleines. C’est aussi le sentiment  
« de Fernel : le *pouls,* dit-il. a *sa* systole & *sa* diastole ; la  
« diastole consiste dans une dilatation ou expansion de  
a l’artere en tous siens ; & la systole dans une contrac-  
« tion ou affaiflement de l’artere en tout stens.»

Une faut pas s’imaginer qu’il y ait moins de contesta-  
ΐϊοη & de Variété dans les fentimens fur ce qui concer-  
ne les *pou's.* Prefque tous les anciens ont prétendu  
qu’ils étoient tous différens & distingués les uns des  
autres; au lieu qu’il paroît évidemment par les ouVra-  
ges de quelques modernes, que le *pouls* prompt ne dif-  
fere point du *pouls* fréquent. D’autres prétendant s’é-  
leVer au-dessus de l'intelligence du cummim , ont aVan-  
cé qu’il y a une si grande différence entre ces *deuxpouls,*qu’on peut regarder comme un infensé tout Praticien  
qui n’est pas de cet aVis.

Examinons donc cette matiere de sort près, & tâchons  
de nous débarrasser des doutes & des difficultés dont el-  
le est parsemée.

Les Anciens qui s’accordoient tous à regarder le *pouls*comme un mouVement local, s’imaginerent qu’il n’y  
aVoit rien qu’on pût assurer de l’un qui ne fûtappli-  
cable à l’autre. Oi il y a , felon Galien & 5ennert, cinq  
choses à considérer dans tout mouVement local. I°.  
La caisse motrice. 2°. L esipace parcouru du corps en  
mouVement. 30. Le tems employé à le parCourir. est.  
Le repos des corps qui sie rencontrent dans des direc-  
tlons diamétralement contraires. 5°. L’instrument à  
l’aide duquel sie fait le mouVement. C’est de là qu’ils  
déduisient les premieres différences *des pouls',* de la cau-  
fe motrice dépendent sa Véhémence & si, faiblesse; il  
ya donc *pouls* véhément & fosule. De la quantité de  
la distension ou de la dilatation , ou de llespaee parcou-  
ru, dépendent *sa* grandeur & Ea petitesse. Du temsem-  
ployé par l’artere à se dilater, dépendent *sa* prompti-  
tude & *sa* lenteur. Du plus ou mOÎns de tems que l’ar-  
tere demeure en repos, dépendent sa fréquenee & sa  
rareté. Enfin de l'organe du *pouls* qui est l’artere mê-  
me, & qui peut être dure ou molle, dépendent fia mol-  
lesse ou sa dureté.

QuOÎqueSennertdise dans *ses Instituts* que *lc pouls* prompt  
est celui dans lequel l’artere fie dilate en très-peu de  
tems; cependant il conVient enEuite qu’on ne peut ef-  
timer la VÎtefle du *pools* par l’espace , parce que cet  
espace ne peut être connu par le tact; c’est pourquoi il  
ordûnne de ne définir le *pouls* prompt, que relatÎVe-  
mentàla qualité du mouVement, à sa Vitesse ou à sa  
lenteur. Dlautres ont pareillement entendu aVec Fer-  
nel, par un *pouls* prompt, celui dans lequel l’artere fe

P U L 794  
distend en peu de tems ; & par un *pouls* lent, celui dans  
lequel elle emploie beaucoup de tems à se dilater.

Bellini dit, *Tract, de Pulsibus,* que « le *pouls* prompt est  
« celui dont la sensation dure fort peu de tems sur le  
« doigt appliqué ; & le *pouls* lent, celui dûnt la fensa-  
« tion continue plus long-tems fur le doigt »Sennert,  
Fernel & d’autres, entendent par un *pouls* fréquent ce-  
lui dont le repos estcourt,ou dans lequel il n'y a qu’un  
très-petit interValle entre chaque pulsation. Ainsi selon  
ces Auteurs un pouls rare fera celui dont le repos est  
long, ou qui laisse un long interValle entre chaque pul-  
fation. Un pouls fréquent pourroit être aussi celui qui  
distend l’artere en peu de tems, & fe fait fentir fré-  
quemment au toucher; & le *pouls rare,* celui dans le-  
quel le Contraire fe fasse. La fréquence ne conVient pas  
proprement au mouVement ; il n’y a que la Vitesse ou la  
lenteur, l'intensité ou la rémission de la sorce motrice  
qui lui foient appllcables. Tout degré de mouVement  
doit être estimé par la Vitesse & par la lenteur. Le mou-  
Vement Considéré en lui même n'est ni fréquent ni rare,  
La fréquence & la rareté ne font relatÎVes qu’au nom-  
bre plus ou moins grand, de pulsiation faite dans un  
certain tems donné. Ainsi l’on dira qu’une impulsion  
ou un mouVement est fréquent, lorsiqu’en une demi-  
heure on aura rempli & Vuidé cent fois une feringue,  
& qu’il fera rare, si on ne l’a remplie & Vuidée que  
trente sois pendant le même efj ace de tems. Si un globe  
est chassé par une force qui lui est successiVementappli-  
qué, on estimera sa Vitesse par les chocs; mais ces chucs  
pourront être plus ou moins rares, c’est à dire, laisser  
entre eux plus ou moins d’intervalle. D’un autre côté  
chaque choc fera plus ou moins grand.

Toute cette doctrine a ccrt inement lieu, & cadre avec  
toute l'exactitude possible, dans les cas où le mouVe-  
ment n’est pas continu, mais où il y a des momens de  
repos: on peut dire alors de ces distinctions qu’elles  
font de quelque usage ; il seroit absurde de confondre  
*lcpoids* promyt & fréquent, s’il en étoit ainsi des pouls;  
mais le mouVement des arteres est tout autre ; il est con-  
tinu , il ne s’y fait point de repus ; le sang circule fans  
intermission du cœur dans les arteres, & des Veines  
dans le cœur. Il ne faut point s’imaginer qu’après une  
pulfarion ou une dilatation de l’artere, lorsqu’on n’ap-  
perçoit plus de mouVement au toucher, il n’y ait plus  
d’action & que tout fiait en repos. Nous aVons fait Voir  
plus haut, que l’artere immédiatement après *sa* dilata-  
tion *se* reflerroit & réagissent, tant en Vertu de la fores  
élastique qui lui est propre , que de l'influx des efprits  
dans fes fibres mufCuleufcs. C’est cn conséquence de  
cette réaction que le *sang* est porté dans les veines , &  
qu’il fe fait derechefune dilatation de l’artere. Ainsi  
*si le pouls* peut être comparé à quelque chofe, c’est à  
une pendule dont les ofCÎllations font continuelles , &  
ne laissent entre elles aucune intermission sensible. Ce  
mouVement continuel que les anciens n’ont point con-  
nu , mais que les modernes ont assez bien compris , a  
fait naître une difpute entre ceux-ci ; on a demandé si  
la fréquence & la Vitesse du *pouls* étoient deux chofes  
distinctes & séparées. Pour préVenir toute erreur, ré-  
foluons cette question avant que d’aller plus loin. Si  
un Medecin compte à fon malade deux mille pulsa-  
tions dans une heure , il dit que fon *pouls* est d’une fré-  
quence contre nature; s’il ne compte à un autre mala-  
de que mille pulfations dans le même tems , il dit qus  
fon *pouls* est rare. Mais un autre Medecin est appelle ;  
il fait les mêmes expériences que fon confrere , & il  
dit que le *pouls* du premier est prompt, & que Celui du  
fecond est lent; il s’agit de EaVois qui des deux a rai-  
sim ; mon a.Vis est qu’ils n’ont tort ni l'un ni l'autre.’  
Puifque le mouVement du cœur& des arteres consiste  
dans leur siystole & diastole Continuelles, il n’est pas  
pOssible que le nombre des pulsiations augmente & de-  
Vienne plus grand dans un petit tems dunné, sians que  
chaque iystole & chaque diastcle des arteres ne deVÎen-  
nent plus promptes & ne s’achevent en moins.de tems,  
précisément Comme nous llobserVons des Vibrations

795 PUL

d’un pendule qui sont chacune d’autant plus courtes ,  
qu’il s en fait un plus grand nombre dans un tems don-  
né. 11 est à propos dlobsierVcr ici que la Vitesse du *poids*ne peut être estmlée par une seule pulsation , parce que  
fa durée est trop courte. C’est ce qui a fait dire à Syl-  
vius , cet habile Praticien , *Prax Med. Lib. I. cap,* ι ç.  
«que la Vitesse du *pouls* peut *se concevoir,* quoique  
« l’estimation ne s’en fasse pas exactement par le tact. »  
Nous lisions dans le Traité de Bellini , *de Pulsibus,*« qu’un *pouls* prompt n’affectant le toucher qu’un inf-  
«tant,& n’étant dans la plus grande altération que  
« très-peu disterent de fon état naturel , ou n’existe  
« point du tout, ou ne peut être connu par le toucher ,  
« la dilatation naturelle de l'artere ne fe lassant point  
« dans un tems assez long pour permettre une éValua-  
« tien ; & dans l'état contre nature du *pouls*, fa Vitesse  
« étant encore moins fensible ; » d’où il s’enfuit qu’un  
*pouls* ne peut être appelle fréquent, à moins qu’il n’y  
ait Vitesse en même tems, & qu’il ne peut être prompt  
à moins qu’il n’y ait fréquence, une pulfation feule ne  
déterminant rien par rapport à la Vitesse. C’est aVec rai-  
fon que Schelhammer remarque dans fonTraité *de Pul-  
sibus,* que la fréquence dupaulsne peut s’estimer que  
par la Vitesse des pulfations qui fe fuCcedent. C’est par  
cette raifon qu’il n’est jamais question dans les Auteurs  
de Medecine d’un *pouls* fréquent & lent, ni d’un *pouls*prompt & rare en même tems; deux qualités qui peu-  
vent conVenir ensemble au mouVement interrompu ,  
mais qui ne fiant point compatibles entre elles dans le  
mouVement continu. Il est donc éVÎdent qu’il ne faut  
point rapporter les différentes especes *de pouls* au mou-  
vement local ou à l'impulsion d’un corps, & qu’il y  
auroit de l’absurdité à prétendre que l'on peut assurer  
ou nier de l'un tout ce qui convient & ne convient  
point à l'autre, à l'imitation des anciens, à qui la cir-  
culation du fang n’étoit point connue, c’est-à dire, qui  
ont ignoré le phénomène d’après lequel il falloir partir  
pour marquer la différence des *pouls* & en compter les  
efpeces.

On fait assez que presque tous les Medecins, tant anciens  
que modernes , ont mis une différence partieuliere en-  
tre le *pouls* prompt & Véhément, puifqu’ils ont dit que  
1a rémission étoit l'opposé de la Vitesse ou de l'intensi-  
té ; & la foiblesse, l’opposé de la force & de la Véhé-  
mence. Comme ils estiment la Vitesse du *pouls* par le  
plus ou moins de tems employé ; ils estiment fa Véhé-  
mence par le plus ou moins de force de la caisse motri-  
ce. Mais il fe présente ici une difficulté considérable.  
On demande si l’on ne peut pas dire qu’un pouls prompt  
est un *poids* Véhément , puisque selon tous les Mathé-  
maticiens l’aecroissement de la Vitesse suppsse toujours  
celui de la force motrice. C’est à cet accroissement ou  
de l'une ou de l'autre , qu’il faut attribuer la faculté de  
produire de plus grands effets, ou de surmonter plus  
d’obstacles. Or la Véhémence du mouVement n’est ap-  
préciableque par les effets; un mouVement fera plus  
ou moins Véhément, Eelon que la quantité des obstacles  
leVés Eera plus ou moins grande. C’est en conséquence  
de ces principes que les larvans Mécaniciens convien-  
nent qu’un petit corps mu aVec une grande Vitesse, peut  
mouVoir une masse fort considérable; en effet il est dé-  
montré qu’un globe d’un certain diametre qui *se* meut  
aVec une Vitesse qui est comme 2 , produit un effet plus  
considérable qu’un globe d’un diametre double, qui  
sie meut aVec une Vitesse qui est moindre que 1.

D’ailleurs qui nla pas remarqué les effets siurprenans pro-  
duits par les corps les plus fubtils, comme Pair, l'é-  
ther & le feu, lorsque leur Vitesse est fort grande. Ga-  
lien paroît être d’aVÎs que la Vitesse & la Véhémence du  
*pouls* different peu l’une de l'autre. « La Véhémence ,  
« dit-il, *Lib. III. de different- Puis. c.* 5. marque com-  
« munément la force de l’action , & en même tems fa  
« Vitesse. On dit de ceux qui agissent aVec Véhémence  
« qu’ils fiant σφοδροὶ. « Le même Auteur ajoute dans  
l’endroit que nous Venons de citer , « que s’il aVoit eu  
« des noms à donner au *pouls*, il ne les auroit différen-

PUL 796

a ciés que par leur action silr le toucher, & qu’il eût  
« appelle cette action forte ou foible; & la même ac-  
« tion jointe à la Vitesse, Véhémente ou languissante. Je  
« penfe,quantà moi,que la plupart des Medecins s’étant  
« ferVÎs du terme de Véhémence pour marquer une des  
« différences simples *des pouls* il ne fautpoint s’en désqi-  
« re. » Mais pour jetter plus de lumieres encore fur  
cette matiere, nous aurons recours ici au principe des  
Mécaniciens, & nous cOnsidérerons la véhémence fous  
deux respects disterens, ou par rapport ati corps en  
mouVement, ou par rapport à l'accroissement de la for-  
ce motrice. En général on dit qu’un mouVement est νέ-  
hément, lorfqu’il a beaucoup de force, qu’il produit  
de grands effets, & qu’il furmente de grands obsta-  
des. Pareillement on dit qu’un *pouls* est Véhément lorsi  
qu’il fait une forte impression fur la main. Au contrai-  
re il passe pour foible & languissant lorfque cette im-  
pression est légere. La Véhémence , par rapport au corps  
en mouVement, s’estime ou par fa quantité de matie-  
re, ou par fa force motrice. Ainsi un gros corps, animé  
d’une grande force qui le met en mouVement, produit  
un effet Véhément ou une grande action.

On applique encore le terme de Véhémence à l’accroisse-  
ment du mouVement ; il y a Véhémence , dit-on , lorf-  
qu’il y a intensité & promptitude. En effet, il estccnsi  
tant qu’un très petit corps dont on augmentera la vitef-  
fe , produira des effets très-considérables : mais il n’y a  
point de doute que l'effet produit ne fût encore plus  
grand, si l'accroiflementde la quantité dematiere s’é-  
toit fait aVec celui de la Vitesse. Ainsi quoique felon  
Galien un *pouls* prompt considéré en lui-même ne Toit  
jamais fans Véhémence, un *pouls* ne fera dit extreme-  
ment Véhément que dans les cas où les fibres du cœur  
feront animées par une grande quantité dsestprirs. Otez  
à *ce pouls* la Vitesse, il ne stera que fort; rendez lui la  
vitesse il fera Véhément ; seippofez en même tems que  
la quantité du fang qui passe dans les arteres dans une  
feule contraction du cœur, Eoit très-considérable, vous  
aurez un *poids* Véhément & large; car alors le doigt siera  
frappé sortement, ce qui marquera la Véhémence; &  
cette impression aura je ne fai quoi de Violent & d’é-  
tendu, qui caractérisera la largeur. Mais comme il  
n’est pas toujours nécessaire, pour que la systole du  
cœur Eoit prompte , qu’il y ait une grande quantité de  
force ou d’efprit, ni que la quantité de fang tranfrnife  
du cœur dans les arteres foit très-considérable , une  
quantité légere d’efprit suffisant quelquefois pour cet  
effet, il peut arrÎVer que le *pouls* foit prompt, quoique  
l’artere ne foit pas distendue aVec Violence.

Les anciens déduisiant les efpeces de *pouls* de la nature du  
mouVement local, & ayant imaginé, ainsi que nous l’a-  
Vous remarqué ci dessus, autant de différentes espe-  
ces de *pouls* , qu’il y a de disterentes esipeces de mou-  
Vement, il n’est pas étonnant qu’ils en aient ΐτουνέ  
une multitude innombrable , siurtout Galien , qui  
combine le tems, l’espace, l’instrument, l'ordre , l’é-  
galité, le rapport des chocs & la force motrice. On  
doit être encore moins furpris , qu’après s’être jetté  
dans ces fpéCulations sipécieufes , ils foient arrÎVes à  
des distinctions incompréhensibles & inapplicables  
dans la pratique, & qu’ils aient pris le parti deles  
abandonner enfuite. Jean-Baptiste Montanus, Corso.  
256. dit qu’il ne connoît point toutes les différences  
légères des pouls, & il ajoute que Galien s’étoit ahan-  
donné à la fubtilité naturelle aux Grecs & s’éteit sait  
un jeu de distribuer les *pouls* en un si grand nOmbre de  
classes. Quoique les différences qui font entre elles,  
continue-t’ü, puissent peut-être être saisies par l’esprit,  
elles échappent certainement au toucher.

Voici comment Gasipard Hoffman s’en exprime dans sies  
*Instituts.*

« Le petit abrégé de Goldaldinus, *de Pulsibus,* est pré-  
férable , à mon aVÎs , aux trois LiVres de Ga-  
« lien, fur la différence, les caisses & les prognesties  
« des *pouls.* Ces derniers ouVrages, tiennent beaucoup

*ypy* P U L

« de la subtilité d’Hérophile , & paraissent aVoir été  
« faits,plutôt dans fa jeunesse,que lorsqu’il eut aequis  
« par la pratique une expérience consommée. C’est  
« Montanus qui m’a déterminé à penfer de cette ma-  
« niere. » Voyez cet Auteur. *Consil.* 257.

Un ami que j’aVois en Italie m’a assuré tenir de la bou-  
che même de Bartholomæus SChwalbius, célébre Me-  
decin de Prague, qu’il s’en étoit tenu dans *sa* prati-  
que à trois différences principales dans les *pouls ,* l'é-  
galité & l’inégalité, la Vitesse & la lenteur, la force &  
la soi blesse.

Plempius dit, *Fundament. Med. Lib. V. Sect.* 2. *cap.* 2.  
que les Medecins ont imaginé bien des futilités fur les  
pouls, & qu’en fuÎVant la subtilité de leur esprit, ils ont  
constitué entr’eux des différences, que le tact n’apper-  
çoit point.

On troirve dans les ouVrages du célebre Welschius, ce  
passage remarquable, qu’il y a «dans toute la doctrine  
« des *pouls,* beaucoup de chofes, incertaines, fuper-  
« flues, imaginaires; & dont les faVans fe font bien ap-  
« perçus, en examinant aVec foin la circulation du  
« sang, qu’ils ont trouVé fe faire d’une maniere toute  
« autre qu’on imagine, & deVoir être attribuée à la  
« pulfation & à la force Vitale du cœur, fans aVoir au-  
« cun égard, aux rêVeries de quelques Auteurs qui  
« ont mieux aimé s’en rapporter à des conjectures qu’à  
«des principes mécaniques.»

SyTvius réduit toute la multitude des *pouls* inVentée par  
les Anciens à trois qualités, la force, l'étendue, & la  
fréquence. Il entend par *un pouls* sort, celui qui est Véhé-  
ment,& dans lequel le doigt est frappé aVec une certaine  
violence; par un *pouls* foible, celui qui affecte soible-  
ment ou légérement le doigt, & par *cmpouls* large, celui  
dans lequel la dilatation de l’artere est considérable.  
Ainsi un *pouls* est petit,ou grand felon SylVÎussselon que  
la dilatation de l’artere est plus otl moins grande ; fré-  
quent, felon que le nombre des pussations faites dans  
un tems donné est plus grand dans un tems donné, dans  
un malade, que dans un autre, & rare; lorfque les pul-  
fations laissent entre elles plus d’interValle, qu’elles  
n’ont coutume d’en laisser.

Mais pour mettre dans ces chofes tout l’ordre qu’elles  
peuvent comporter,& établirde Vraies différences entre  
*lus pouls* qui se rencontrent dans la pratique , tant dans  
l’état naturel que dans l’état contre nature : nous sijp-  
posims , 1°. d’après les principes de la méCanique ,  
que tout mouVement est prompt ou lent ; car la Vitesse  
& la lenteur stont des propriétés essentielles du ηηουνε-  
ment. Aussi lisims - nous dans Galien, *Lib. de Pulsi-  
bus,adTyrones,cap.* 3. que la Vitesse & la lenteur con-  
viennent proprement au mouVement ; & que les deux  
qualités qui constituent un mouVement prompt & lent,  
sont appliquables au *pouls* naturel. 2°. Que tout mou-  
vement s’exécute dans un espace plus ou moins grand,  
& qu’il est conséquemment Véhément ou languissant.  
3°. Que tout mouVement est uniforme ou accéléré ; ce  
qui doit être entendu, relatiVementau tems, à la *vé-  
hémence,^* à différentes pulsations. 4°. Enfin que tout  
mouVement anime un corps grand ou petit,& est grand  
ou petit felon le corps animé.

Suppofons maintenant que le mouVement du cœur & des  
arteres est continuel, & consiste dans la fystole & la  
diastole, qui *fe* font fans aucune interruption, il s’en-  
fuiVra que tout *pouls* fera grand ou petit : grand , lorf.  
que la quantité de sang poussé du cœur dans les ar-  
teres dans une contraction sera grande ; car alors la di la-  
tation de l’artere Eera d’autant plus considérable : petit,  
lorsqu’il y aura peu de sang poussé du cœur dans les ar-  
teres ; car alors la dilatation de l’artere sera petite.  
D’ailleurs tout *pouls* Eera prompt ou lent : prompt ,  
lorsque le cœur *se* resserrera promptement & en peu  
de tems, & poussera aVec vitesse le simg dans les ar-

P U L 798

teres : lent, au contraire, lorsque la contraction *dit*cœur Eera plus de tems à *se* faire; ou lorfque le sang  
fera plus de tems à passer du cœur dans les arteres.  
Mais comme on ne peut peint estimer aVec exactitude  
dans toutes stertes *de pouls,* les degrés de Vitesse & de  
lenteur, parce que l’action du *pouls* ne dure qu’un mo-  
ment ; c’est à Ea fréquence qu’il faut aVoir recours; le  
*pouls* passera pour d’autant plus prompt, que la dila-  
tation de l’artere fe sera un plus grand nombre de  
sois dans un tems donné. Ainsi la fréquence n’est  
que la caractéristique , ou la mesure de la Vitesse  
& de la rareté du *pouls* ; en effet la fréquence n’est  
point dti tout une qualité qu’on puisse attribuer au  
mouVement considéré en lui - même. Dans un mou-  
Vement continu composé, pour ainsi-dire, de deux  
parties ; faVoir, une {ystole & une diastole, dont l’une  
s’apperçoit & l’autre est insensible; il est raifonnable  
d’estimer la VÎtcfl'e par la multitude des parties apper-  
çues. 3°. Le *pouls* peut être égal ou inégal : égal, lors-  
qu’il y aura égalité exacte relatiVement à la Vitesse ou  
à la fréquence des pulfations respectÎVes, & relatÎVe-  
mcnt à leur grandeur ou petitesse : inégal, lorsqu’une  
pulfation fera plus petite ou plus grande qu’une autre,  
plus prompte ou plus lente; enforte que le *pouls* pa-  
roisse intermittent; quoique l'intermission du *pouls* ne  
s’entende proprement que de cette espece d'inégali-  
té, qui consiste dans une lenteur excessive. 40. Le pouls  
peut être Véhément,& fort, ou foible : Véhément, lors-  
que la fystole du coeur steraproduite par une force mo-  
trice considérable , ou par une grande quantité d’ef-  
prits : foible , lorfque la quantité dlesprits qui occasion-  
ne la contraction du cœur est petite.

Quant aux différences imaginées par les Anciens *dOpouls*Vermiculaires , fourmillans , tremblottans , dentelés,  
&sautillans; elles sont fondées en partie fur l.inéga-  
lité du *pouls ,* & en partie sur la convulsion des tuni-  
ques des arteres ; c’est pourquoi tuus ces *pouls* siont de  
fâcheux augures dans les maladies aiguës. Les *pouls*durs & mous dépendent aussi de l’état de l’artere ; <1 il  
arrÎVe qu’en conséquence d’une douleur excessiVe de  
spafme ou de conVulsiOn , les tuniques de l’artere s’en-  
durcissent, enforte que la pulsation *se* fasse sentir for-  
tement au toucher, le *pouls* sera dur: il fera mou au  
contraire, si les fibres des tuniques des arteres siont fiaf-  
ques , relâchées *8e* humides. Lursqu’il y a grandeur &  
véhémence dans le *poids, avec* flaccidité , relâchement  
& humidité des arteres, alors on dit que le *pouls* est  
ondoyant. Le *pouls* ondoyant est ordinairement un  
flymptome antéeédent d’une sueur abondante.

Il est aisé d’apperceVoir parce que nous ayons dit jusqu’à  
présent des différences premieres des *pouls,* quels siint  
celles qui peuVent *se* reneoutrer dans le même *pouls.*1°. Il peut y aVoir un *pouls* composé de grand & de  
prompt,de grand & de Véhément ; de fort & de prompt,  
& de Véhément & de petit.2°.Lepozss peut être fréquent  
& foible ; prompt & petit. Il y a aussi un *pouls* lent &  
grand, tel est celui des perfonnes plétoriques, âgées, &  
qui font dans leur état naturel; ainsi que de quelques  
malades mélancoliques & scorbutiques. Mais il n’y a  
pointdepou/s prompt & lent, lent & rare, Véhément &  
foiblelàmoins qu’on n’attache aux mots d’autres idées  
que celles qui y font communément attachées.

Le mouVement du cœur & des arteres dépendant : 1°.  
De la quantité & de la force de la fubstance fpiritueu-  
fe, élastique & expensiVe contenue dans le fang, &  
dans le fluide nerVeux. 2°. Du ton des fibres mufcu-  
leufcs des arteres. 3°. De la constitution, de la quan-  
tité , & de la consistance du sang; toutes ces choses  
doÎVent ferVÎr de fondement à ce que nous aVons a  
dire *du pouls.* Il est constant que la Vie, la santé & tou-  
te l’œconomie animale, dépendent d’une circulation  
uniforme & conVenable du fang & des humeurs dans  
les parties Eolides; enEorte que plus la circulation se  
fait également & régulierement ; plus la nature est sai-  
ne & Vigoureuse, plus eile travadle efficacement a la  
destruction des maladies ; & au contraire moins la cir-

*799* P U L

culation a d’uniformité & de régularité; moins la na-  
ture a de force, & moins elle est en état de prévenir  
ou de chasser les maladies. Il est donc de la derniere  
importance qu’un Medecin connoisse llefpeee de cir-  
culation particuliere à chaque malade, foit dans l’état  
naturel, l'oit dans l’état contre nature, afin de pouvoir  
porter un jugement plus sûr, tant des degrés des ma-  
ladies, que de leur nature & de leur terminassem Or  
perfonne ne disconviendra qu’il n’y a aucun moyen  
plus sûr de connoître l'état de la circulation, que d’e-  
xaminer *lu pouls >* non d’une maniere superficielle, mais  
fréquemment & pendant un tems suffisant. Car le *pouls*indique non-seulement le vice,la foiblesse ou la force  
de tout le corps ; mais encore la température du sang,  
*& l’état* des différentes sécrétions. Ainsi que dans un  
horloge, les vibrations égales, uniformes & régulieres,  
marquent fa bonté ; l’uniformité & la régularité du  
*poids,* caractérisent les dispositions du malade, & la  
force de l’œconomie animale.

Nous allons maintenant examiner ce qu’on entend par  
*un pouls* modéré , constant & uniforme; puifque c’est à  
celui-là que nous rapporterons tous les autres pour en  
juger. Un *pouls* modéré doit être grand , fans être  
prompt ou lent, dur ou inégal. C’est le terme decom-  
paraifon de tous les autres pouls; il marque l’état par-  
fait de l.anté , l’absence de toute disposition étrangere  
au corps & contre nature, & un degré de chaleur, con-  
venable & tempéré. Lorfque le *pouls* est modéré , les  
fluides Eont suffisamment spiritueux,les fibres ont le ton  
naturel qui leur convient,le fiang est fluide & bien confi-  
titué; conséquemment la tranfipiration est libre, la nu-  
trition est bonne, les fonctions animales font vigou-  
reufes, les sécrétions fe font bien, & le malade jouit  
d’une bonne fanté. Mais lorfque le *pouls* est plus  
prompt , & conséquemment plus fréquent qu’à l’or-  
dinaire; on peut dire aVec les Anciens, qu’il y a ir-  
ritation contre nature dans le cœur; à moins que cet  
excès de promptitude & de fréquence, ne provienne  
de quelque promptitude extérieure. Si ce *poids* est du-  
rable; il marque infailliblement beaucoup de chaleur  
& même de la fieVre. 11 a communément pour caisse  
une agitation intestine & déréglée du fang, & quel-  
que altération introduite dans la constitution des esc  
prits par des particules hétérogenes, & quelquefois  
caustiques. Lorfque le *pouls* est Véhément & prompt  
en même-tems; il y a fieVre , & mélange de particules  
hétérogenes, aVec le fiang, la lymphe, & les efiprits ;  
de plus il parole que la foree & les efiprits fiont en quan-  
tité considérable. Si un *pouls* Véhément & prompt, eft  
grand en même - tems, la circulation du seing fiera  
prompte , la chaleur & la Eoif Eeront grandes, & tout  
le corps Eera rouge & gonflé. Si le *pouls* est petit, &  
qu’il passe peu de sang du cœur dans les arteres , & des  
veines dans le cœur, la circulation du stang sera foible  
& languissante. Conséquemment la transpiration & les  
sécrétions Ee feront foiblement, & il y aura peu de  
force. Mais si un *pouls* petit, est en même-tems foi-  
ble,fréquent, ou prompt ; on en conclurra, que les for-  
ces font languissantes , qu’il y a quelque agitation in-  
testine & contre nature dans le fang, que la circula-  
tion de ce fluide est foible ; & si ce *pouls* est durable, il  
y aura de plus malignité & danger.

Le *pouls* lent dénote communément, de la vifcOsité, de  
l’épaississement, & de la langueur dans la circulation  
du fang, ainsi que dans les sécrétions : mais si le pouls  
lent est foible en même-tems, il y a danger, & l’on  
doit foupçonner la perte entiere des forces. *LO pouls*lent & grand indique qu’ll reste des forces fuffifam-  
ment, qu’il y a de la tension, & de l'épaisseur dans les  
fibres du cœur & des arteres, & que le sang est VÎf-  
queux & ténace. Tous les *pouls* inégaux font de fâ-  
cheux augure. Ils marquent que l’influx des efprits est  
dérangé, & que le mélange du fang est dépraVé. Mais  
si ce *pouls* est foible en même-tems ; il annoncera une

P U L [800]  
terminaifon fâcheuse. Les *pouls* intermittans ne Eoss  
pas plus favorables ; on les regarde communément  
comme des présages de mort; quoiqu’il n’en fiait pas  
tOujours ainsi. Le *pouls* est quelquefois intermittant,  
fans que le danger Eoit bien considérable ; il faut pour-  
tant convenir , qu’alors les Eymptomes siont effrayans,  
mais les forces du malade font toujours entieres. Les  
hypocondriaques & les mélaneoliques ont ordinaire-  
ment cette espeCe de *pouls*, surtout lorEque l’épaissis-  
sement du Eang ne diminue point *son* mouvement in-  
testin. Le *pouls* foible & prompt en même - tems , an-  
nonce ordinairement la mort. Le *pouls* dur indique de  
la douleur, des fpafmes & des convulsions; car cette  
dureté prûvient de la constriction des fibres du cœur  
& des arteres. Les *pottls* irréguliers, fautillans & dil-  
continus, dénotent une mauvaife habitude tant des  
parties folides, que des parties fluides du corps.

Il est bon de favoir que tous n’ont pas une meme efpece  
de *pouls ; car le pouls* dépendant du ton des fibres  
mufculeuses, de l’influx des esprits, & de la nature &  
de la constitution du fang, & y ayant dans ces choses  
une variété surprenante selon l’âge, le sexe, la sisson  
de l’année, le climat, la maniere de vÎVre, le Εοιη-  
meil & les passions , il doit y avoir la même variété  
dans les *pouls,* d’une personne à une autre : les hom-  
mes ont ordinainairement le *pouls* grand & véhément,  
& les femmes, plus lent & plus Foible : car les hom-  
mes ont les fibres plus fortes & plus chaudes, que les  
femmes; par la même raifon la circulation du fang *se*doit faire plus promptement dans les hommes que dans  
les femmes, & nous ne devons point engendrer une si  
grande quantité de fang&d’humeursfuperflues qu’elles;  
parte qu’elles font plus foibles que nous, & parconsé-  
quent plus sujettes aux maladies. Les personnes cholé-  
riques,& celles d’une constitution cholérique & sangui-  
ne, ont le *poids* plus prompt & plus véhément, que les  
persimnes phlegmatiques *8c* mélancoliques , par consé-  
quent les fluides fe meuvent plus rapidement dans les  
premiers que dans les seconds, les excrétions s’y ache-  
vent plus vite, & ils ont le sang plus fluide ; paree qu’il  
est imprégné d’une grande quantité de parties oléagi-  
neufles & sulphureufes, qui font pour ainsi dire , l'ali-  
ment de la chaleur, & les élémens qui constituent la  
qualité spiritueisse. Ceux qui Eont d’une constitutiOn  
feche , qui ont les fibres fortes , & dont les vaisseaux  
font grands, ont le *poids* plus grand & plus fort,que Ceux  
qui font gras, qui ont les fibres lâches & les vaisseaux  
étroits : d’où il s’enfuit que ceux - là l'ont plus sains,  
plus robustes & plus Capables de supporter la fatigue;  
c’est par la même raifon, que les persimnes naturelle-  
ment grasses & corpulentes, font plus maladives, &  
résistent moins aux maladies, que celles qui fiant d’un  
tempérament *sec.*

Le *pouls* est fréquent & mou,dans l'enfance & dans l’ado-  
lefCence ; il est lent & grand dans la vieillesse ; large &  
véhément dans la jeunesse. Car les enfans engendrent  
communément une grande quantité d’humeurs, parce  
que ces humeurs font nécessaires à leur accroissement ;  
ils font en même-tems beaucoup d’impuretés, & c’est  
par cette raifon qu’ils sirnt fort fujets aux maladies, &  
qu’il en meurt plus que de jeunes gens & d’adultes. Les  
perfonnes âgées ont le sang épais, & les fibres roides ;  
c’est pourquoi leur *pouls* est dur, & fie sait fientir for-  
tement au toucher: au contraire, les enfans ayant les  
fibres tendres & lâches, ont *lcpouls* mou. La *saison* de  
l'année,l'exereice du corps, les alimens,& la dispOsition  
de l’efprit influent beaucoup aussi fur le *pouls.* Au milieu  
du Printems le *pouls* est grand & véhément. C’est aussi  
le tems de l'année dans lequel la force est la plus gran-  
de. Aussi y a-t-il alors moins de malades, & ceux qui  
le font reCouvrent-ils plus aisément la fanté. Au mi-  
lieu de l'Eté, le *pouls* est plus prompt & plus foible ,  
parce que les chaleurs diminuent les sorees, & donnent  
lieu à l’accroissement du mouvement intestin des flui-  
des. Dans l'Automne le *pouls* est plus lent, plus mou  
& plus foible qu’en aucune autre fasson; & si l'Hiver